[illegible] 215-216

Pa[illegible] 7-8

B[illegible] [illegible]

[illegible] 37-38

[illegible] 21-22

[illegible] 31-32

[illegible] 47-48 [illegible] 12

R[illegible] 231-240

[illegible] 39-40

[illegible] 55-56

[illegible] 63-64

[illegible] 71-72

Zeitungen 79-80

[illegible] 85-[illegible]

[illegible] 103-104

[illegible] 111-112

[illegible] 119-120

[illegible] 127-128

[illegible] 135-136

[illegible] 143-144

[illegible] 151-152

[illegible] [illegible]

[illegible] [illegible]

[illegible] 170-172

A. [illegible] [illegible]

[illegible] 207-208

[illegible] 194-195

[illegible] [illegible]

[illegible] 251-252

[illegible] 247-248

[illegible] [illegible]-250

[illegible] 271-272

[illegible] 277-278

N° 1 — CINQ CENTIMES.

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Mais celui-ci, au lieu de lui répondre, le pousse assez brusquement... — Page 2.

SOMMAIRE :

AU LECTEUR.

Instruire, amuser, moraliser.... mais instruire sans pédanterie, amuser sans mauvais goût, moraliser sans ennui, tel est le but que se propose *le Passe-Temps*.

Nous débutons par un roman *inédit* de Paul de Kock, — le romancier le plus populaire de France, — une œuvre des plus remarquables d'Emmanuel Gonzalès, et une série curieuse d'esquisses biographiques que certain petit diable bien instruit a daigné mettre à notre disposition.

A la suite viendront, mêlés à quelques reproductions toujours choisies, *la Fille de l'Armurier*, roman, par HENRI MEYER; *Desgenais marié*, par THÉODORE BARRIÈRE; *Voyage en Californie*, par ROBERT HYENNE; *les Morts vivants*, par HENRY DE KOCK; *Paris en 1780*, *Souvenirs d'un centenaire*, par SPINDLER; *les Catacombes du théâtre*, par EDOUARD BRISEBARRE; *les Mémoires de Ramponneau*, par ALBERT MONNIER; *les Amours d'un tigre*, par WOESTYN.

Tous ces ouvrages, *complétement inédits*, sont enrichis de gravures dues au crayon et au burin élégants et spirituels d'*Auguste Belin* et d'*Amédée Rousseau*.

On le voit, notre avenir ne sera pas au-dessous de notre présent.

Aucun sacrifice ne nous a coûté pour mériter l'attention du public; nous ne faillirons pas à notre tâche pour conserver sa faveur.

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

—

CHAPITRE PREMIER.

Le dessus d'un omnibus.

— Cocher !... hohé ! cocher !... Arrêtez donc... sapristi... Je n'en puis plus... Voilà trop longtemps que je cours... j'ai un point de côté... Et il va toujours, ce maudit omnibus... Ah ! non, je crois qu'il s'arrête enfin... Dieu soit loué !

Ce monologue fait à haute voix, car nous avons beaucoup de personnes qui, dans les rues, parlent toutes seules et tout haut, sans se douter le moins du monde qu'elles content leurs affaires au vent, aux passants ou aux maisons, ce monologue était débité par un monsieur d'une cinquantaine d'années, plutôt petit que grand, plutôt gras que maigre, plutôt laid que beau, mais porteur d'une de ces figures étonnées, bêtes, burlesques, qui semblent dire à tout le monde : « Attrapez-moi, ce n'est pas difficile du tout ! »

M. Choublanc, c'est le nom de ce personnage, avait un visage très-rond, passablement joufflu. Il possédait de gros yeux gris clair, à fleur de tête, de ces yeux qui ont toujours l'air de vouloir s'échapper de leur orbite et qui donnent à celui qui les porte une certaine ressemblance avec une carpe. Son nez était semblable à une boulette de vol-au-vent; sa bouche, assez petite, prenait toutes les expres-

[illegible] spirituelle [illegible] ainsi que [illegible] cils, et ses cheveux, qui avaient été blonds, commençaient à tourner un peu vers le jaune.

Au total, M. Choublanc n'était pas positivement vilain, il n'y avait rien de difforme, de désagréable même dans sa figure, et lorsqu'il était petit et bien portant, il est probable qu'on avait dû dire de lui :

— Ah! voilà un bel enfant!

C'est singulier comme les trois quarts de ces marmots dont on dit cela, deviennent en grandissant porteurs de physionomies laides, sottes ou communes; tandis que ces petits êtres chétifs, souffreteux, dont le visage est pâle et amaigri et qui semblent tout tristes d'être venus au monde, prennent en se développant de ces physionomies qui vous charment, qui vous attirent, et soufflent toutes les conquêtes à celui qui a été : un bel enfant.

C'est presque toujours les hommes d'esprit, de génie, ceux qui sont appelés à laisser un nom illustre, qui ont de la peine à s'élever, si nous osions, nous dirions même à *pousser*. On croirait que la nature n'a point assez de force pour faire croître tous ces principes généreux réunis dans un seul être. Peut-être est-ce au contraire parce qu'elle y a mis trop de sève. Mais ce qui est malheureusement trop vrai, c'est que ce sont les enfants les plus heureusement doués qui ont de la peine à s'élever, et le proverbe n'est point faux lorsqu'il dit :

Cet enfant a trop d'esprit, il ne vivra pas.

Cependant, la règle a des exceptions... de fréquentes exceptions, hâtons-nous de le dire!... Il y a des enfants spirituels qu'on parvient à élever.. Où en serions-nous sans cela?

Retournons à M. Choublanc, que l'on n'a pas eu la moindre peine à élever et qui a poussé comme un véritable champignon qui n'a rien de vénéneux. Si!... il a cependant quelque chose de vénéneux, c'est sa malheureuse manie de vouloir toujours raconter ses affaires à tout le monde, bien qu'en agissant ainsi il ne mette pas les rieurs de son côté; mais il vous fait confidence des bévues qu'il a commises dans le cours de sa vie, comme un autre vous dirait ses bonnes fortunes, ses exploits, ses actions d'éclat. Quelquefois, lorsqu'il s'aperçoit qu'on lui rit au nez, M. Choublanc se promet d'être moins bavard à l'avenir, mais « chassez le naturel, il revient au galop! » Nous nous apercevons que nous faisons abus de proverbes, et que, si nous ne nous arrêtons pas, nous allons tourner au *Sancho Pança*. Revenons à l'omnibus, qui vient enfin de s'arrêter et que M. Choublanc est parvenu, non sans peine, à atteindre.

Au moment où M. Choublanc s'apprête à pénétrer dans l'intérieur de la voiture, le conducteur l'arrête en lui disant :

— Complet, monsieur.

— Comment, complet... qu'est-ce que cela veut dire?

— Ça veut dire qu'il n'y a plus de place dans l'intérieur de la voiture; monsieur doit savoir cela.

— Alors pourquoi vous arrêtez-vous [illegible] je vous [illegible]... Ce n'était pas la peine, [illegible] vous n'avez pas de place à me donner... C'est donc pour [illegible]...

— [illegible] que vous [illegible] [illegible] il y a encore de la place [illegible]

— M[illegible]?

— D[illegible] la voiture, monsieur, a[illegible] à quinze centimes.

— Comment, on se met dessus maintenant!...

— Il y a longtemps... D'où arrivez-vous donc, monsieur?

— D'où j'arrive, conducteur?... de Troyes en Champagne! patrie des andouillettes et autres comestibles très-prisés des gourmets...

— Voyons, monsieur, décidez-vous... voulez-vous monter?

— Est-on assis là-haut?

— Oui, monsieur... ce serait joli, si on n'était pas assis!...

— Je ne vous demande pas si ce serait joli... il ne s'agit pas de faire de l'esprit avec moi...

— Je le vois bien, monsieur... Voyons, montez-vous?...

— Et on est solidement?

Pour toute réponse, le conducteur, ennuyé, tire son cordon, et la voiture repart. Alors M. Choublanc, voyant le véhicule qui s'éloigne de nouveau et le laisse là, pousse un cri de désespoir en hurlant :

— Je monte, conducteur, je monte... je suis décidé... je gravirais le mont Blanc plutôt que de continuer d'aller à pied.

Le conducteur arrête. M. Choublanc rejoint de nouveau la voiture; il pose avec une certaine frayeur ses pieds sur les petites marches qui aident à atteindre aux places à quinze centimes. Quand il est à moitié chemin, il se retourne pour engager derechef la conversation avec le conducteur, mais celui-ci, au lieu de lui répondre, le pousse assez brusquement par le fond de son pantalon, ce qui hâte l'ascension du voyageur, qui cependant n'arrive qu'à quatre pattes sur le sommet de la voiture.

Au moment où M. Choublanc va se lever pour chercher une place vacante, la voiture se remet à rouler.

— Eh bien! qu'est-ce qu'il fait donc?... Conducteur! cocher! arrêtez, je ne suis pas placé...

Le conducteur ne fait aucune attention à la réclamation de son nouveau voyageur, et l'omnibus continue d'aller son train. Alors M. Choublanc se décide à s'avancer toujours à quatre pattes, passant ainsi entre les jambes des voyageurs, qui rient beaucoup de la nouvelle manière employée par ce monsieur pour gagner sa place. M. Choublanc, qui a pris le plus long, parce que la frayeur lui donne des vertiges et l'empêche de voir où il pourrait s'asseoir, a déjà fait tout le tour de la double banquette et s'apprête à recommencer sa promenade à quatre pattes, lorsqu'enfin un des voyageurs a pitié de lui et le saisit par le pan de son habit en lui disant :

— Là... n'allez pas plus loin... asseyez-vous donc là!... Prenez-moi le bras... ne craignez rien!...

Grâce à l'appui qu'on vient de lui prêter, M. Choublanc est enfin parvenu à s'asseoir : il pousse alors un soupir qui manque de faire envoler le chapeau de son voisin de gauche. Ce chapeau est porté par un vieux petit monsieur habillé de noir, cravaté de blanc, qui serre contre sa poitrine un de ces anciens parapluies dits *riflards*, qui ont presque totalement disparu de la surface du globe en même temps que les *carlins*, et qu'on ne retrouve encore qu'entre les mains d'un amateur d'antiquités, d'un employé à six cents francs, d'une ouvreuse de loge retirée du théâtre.

Le vieux monsieur au riflard porte sa main à son chapeau pour l'empêcher de s'envoler, fronce le sourcil en regardant le nouveau venu, et murmure à demi-voix :

— C'est donc un soufflet de forge que ce monsieur!.. c'est donc Borée qui est monté sur cette voiture!... Joli voisin que cela fait!... Si mon chapeau n'avait pas été bien entré sur ma tête, il serait maintenant à voltiger sur les boulevards... Quand on est asthmatique, on ne grimpe pas ici!...

M. Choublanc, qui est enfin parvenu à se caser, à se poser solidement et à se croire en sûreté, se tourne vers le petit vieux à la cravate blanche en lui disant :

— Monsieur, permettez-moi maintenant de vous remercier pour l'appui que vous avez bien voulu me prêter. J'en avais grand besoin, car lorsqu'on se trouve pour la première fois sur l'impériale d'une voiture et que cette voiture roule, ma foi, cela vous étourdit, cela vous effraye, on ne sait plus que devenir... Êtes-vous comme moi?...

Le vieux monsieur répond d'un air rogue :

— Comment, si je suis comme vous!... j'espère bien que non!... Je ne souffle pas comme un bœuf, et je ne me promène pas à quatre pattes sur les voitures... De quoi me remerciez-vous?... Je ne vous ai rien prêté... je ne sais pas ce que vous voulez dire...

— Si ce n'est pas vous, alors c'est donc monsieur?

Et Choublanc se tourne vers son voisin de gauche.

Celui-ci est un jeune homme de vingt-six ans à peu près, un ouvrier en blouse, en casquette, mais porteur d'une de ces figures franches et ouvertes qui promettent autant d'obligeance que de courage, et ces physionomies-là tiennent toujours ce qu'elles promettent.

L'ouvrier sourit en répondant à Choublanc :

— Dame! il me semble qu'il était temps de vous arrêter... Si vous aviez continué longtemps votre promenade à genoux... cela aurait diablement usé votre pantalon.

— C'est juste... je crois même que j'ai fait un léger accroc... C'est très-drole... cette idée de faire asseoir du monde sur des voitures... Je sais bien que cela se faisait depuis longtemps sur les diligences... mais on ne vous mettait pas de côté comme cela... On ne sait plus qu'inventer, en vérité... Et quand il pleut, est-ce qu'on a le droit de rentrer dans l'intérieur?

— Non pas... car si l'intérieur est plein, vous vous asseoiriez donc sur les autres voyageurs...

— Je ne m'inquiète pas de cela... je dis que s'il venait une averse, on ne pourrait pas se mettre à l'abri...

— Écoutez donc : pour trois sous, vous ne pouvez pas être dorloté comme dans une berline.

— J'aimerais mieux payer six sous et être dedans... Êtes-vous comme moi?

— Non, monsieur, je ne suis pas comme vous... car trois sous, pour moi, c'est quelque chose, et je trouve qu'on a eu parfaitement raison de créer des places d'omnibus pour ceux qui sont obligés de regarder à trois sous de plus ou de moins.

— Ah! voilà un monsieur qui a eu la précaution d'emporter un parapluie... A la bonne heure... Si je m'étais douté que j'irais sur une voiture, j'aurais pris le mien... Ah! fichtre!... une secousse!... Qu'est-ce que c'est que cela? Est-ce que nous allons verser?

— N'ayez donc pas peur; c'est l'omnibus qui s'arrête, parce que quelqu'un de l'intérieur veut descendre probablement...

— Voyez-vous! ils arrêtent pour ceux de l'intérieur, et on n'a pas voulu arrêter pour moi, quand je n'étais pas placé... Je me plaindrai à l'administration... Ah! voilà qu'on re-

part... Ça m'éblouit de voir ce monde, ces maisons qui ont l'air de glisser devant moi...

— Ça doit vous éblouir bien davantage, quand vous allez en chemin de fer, car ça passe bien plus vite devant nos yeux!

— Oui, c'est vrai... ça va plus vite, mais d'abord on a le droit de ne pas regarder par les portières... ensuite, moi, j'ai un autre moyen pour n'avoir pas d'éblouissement en chemin de fer... je n'y vais jamais.

— Alors, monsieur ne voyage donc pas?

— Quelquefois... Tenez, par exemple, en ce moment, j'arrive de Troyes... patrie des hures de sangliers à la pistache... et autres... Comme j'ai dit tout à l'heure au conducteur, j'aurais pu prendre le chemin de fer... mais je m'en suis bien gardé!... Il y a des gens qui y laissent un bras, une jambe, un nez... Je sais bien que cela n'arrive pas tous les jours, mais je n'aurais qu'à m'y trouver ce jour-là!... Je vous avoue que je tiens essentiellement à me conserver intact le plus longtemps possible...

— Comment donc alors êtes-vous venu de Troyes à Paris, monsieur?

— D'abord, un ami m'a prêté une carriole avec laquelle j'ai fait huit lieues; je me suis arrêté à un endroit où l'on m'a loué un âne, sur lequel j'ai fait quatre lieues; je suis allé chez un autre ami qui m'a prêté un petit char-à-bancs qui m'a mené six lieues, là, je suis monté sur un bidet avec lequel j'ai fait cinq lieues... Finalement, de carriole en char-à-bancs, et d'âne en bidet, j'ai fini par arriver...

— Et combien avez-vous mis de temps à venir de Troyes à Paris?...

— Quatre jours, pas davantage.

Un éclat de rire accueille la réponse de M. Choublanc, qui, en se retournant pour apercevoir les personnes qui sont derrière lui, et que le récit de son voyage a mises en gaieté, reçoit en plein visage une énorme bouffée de fumée de caporal que lui envoie un particulier assis positivement derrière lui et qui se retournait aussi, curieux de voir la tête de ce monsieur qui avait mis quatre jours pour venir de Troyes à Paris.

L'individu qui fumait une petite pipe, vulgairement appelée *brule gueule*, est porteur d'une de ces figures qui n'ont point d'âge, parce que les traits sont ensevelis et presque entièrement cachés sous de la barbe, des moustaches, des favoris, des cheveux longs, enfin sous une masse de poils, fort mal léchés, dont le désordre ne semble point un effet de l'art. Mais déchiffrez donc un visage sous cet amas de choses qui remplacent un masque; c'est tout au plus si, sous des sourcils épais et proéminents, on aperçoit des yeux bruns qui sont assez grands, mais très-renfoncés, et qui cependant jettent beaucoup de feu; et un nez très-fort, recourbé en bec d'oiseau de proie, et dont le bout a une teinte de vinosité assez prononcée.

Le costume de ce personnage va merveilleusement avec le brule-gueule qu'il porte à la bouche. C'est un laisser-aller plus qu'artistique. Il est enveloppé dans un immense paletot raglan en drap brun, mais qui a beaucoup de service et dont plusieurs boutons auraient besoin d'être renouvelés; un large pantalon gris passé, des bottes non cirées et un chapeau gris, bas de forme, mais à larges bords, tel est le costume de cet individu, qui peut avoir cinquante ans, qui n'en a peut-être pas quarante, mais qui néglige absolument l'emploi de la brosse pour ses cheveux et ses vêtements, c'est la seule chose dont il ne soit pas permis de douter en le regardant.

— Ah diable!... il paraît que l'on fume ici... c'est donc permis? s'écrie M. Choublanc en clignant ses yeux.

— Pourquoi ne fumerait-on pas? dit l'ouvrier; on est en plein air ici, ça ne gêne personne...

— Excepté quand on vous envole de la fumée dans les yeux!

— Si j'avais du tabac, moi, je sais bien que j'en fumerais joliment une petite... Vous n'en avez pas de trop, par hasard?

— De quoi?

— Du tabac...

— Si fait, je puis vous en offrir.

M. Choublanc sort de sa poche une très-belle tabatière en écaille doublée d'or, et offre une prise à l'ouvrier, qui sourit en disant :

— Ce n'est pas de celui-là que je vous demandais... c'est de celui avec lequel on bourre sa boufarde...

— Je n'en ai pas d'autre, je ne fume jamais.

— Et moi je ne prise pas...

— Moi, je fais l'un et l'autre, dit l'individu aux longs cheveux, et si monsieur veut bien permettre...

Et en même temps, une main longue, maigre, et qui aurait grand besoin de faire connaissance avec la pâte d'amandes, s'avance et plonge des doigts assez bien effilés dans la jolie tabatière de M. Choublanc.

Ch. Paul de Kock.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

I

Comment le prieur lyonnais prouva à François Perrier que nul n'est bon peintre dans son pays.

François Perrier était fils d'un riche batteur d'or de Bourgogne. Tout enfant, il jouait et gambadait au milieu des beaux ouvrages d'orfèvrerie ciselés qui étincelaient dans la maison de son père. Le bénitier d'argent suspendu au-dessus de son berceau était surmonté d'un ange aux ailes déployées, dont les yeux d'émail lui souriaient. Le hanap d'or dans lequel trempaient ses petites lèvres roses était curieusement orné de petits anges joufflus qui mordaient à pleine bouche dans les grappes de raisin suspendues aux ceps entrelacés.

François sonnait ses premières fanfares dans un petit clairon d'argent, et versait sur ses mains noircies l'eau qui avait reposé dans une belle aiguière de même métal, aux flancs arrondis, et dont les anses représentaient des sirenes au visage merveilleux et à la queue recourbée. Enfin, tout ce qui l'entourait dans cet heureux et bien-aimé logis éveillait en lui des idées et des rêves d'art. Ses premières curiosités, ses observations d'enfant, ses recherches inquiètes de jeune homme annoncèrent une rare intelligence. Il aima de bonne heure la peinture, quoique son père fit tous ses efforts pour l'engager à ne pas déserter son noble métier d'orfévre et à modeler des figurines solides, au lieu de tacher d'une vaine couleur le bois ou la toile. Mais François résistait au désir de son père, et s'entêtait dans sa vocation en dépit des orages domestiques qui se renouvelaient de plus en plus; le hasard fit qu'à l'époque où il atteignit sa vingtième année, ses parents furent obligés d'aller à Lyon pour soutenir un procès ruineux.

Là, son père, très-préoccupé, ne pouvait le surveiller comme à l'ordinaire, et le jeune homme redoubla d'ardeur pour la peinture. Il s'engagea à faire un tableau d'église pour la Chartreuse, et quitta sa famille sous prétexte d'aller visiter un de ses oncles qui habitait à quelques lieues de Lyon. Les moines, pour le soustraire à toute recherche, le logèrent dans une cellule du couvent. Le prieur allait chaque jour voir si le travail avançait, et il trouvait toujours le brave enfant à l'œuvre. Lorsque le tableau fut terminé, l'honnête prieur le regarda longtemps avec une attention toute minutieuse; puis, ne pouvant plus contenir sa joie, il lui remit une bourse gonflée d'écus d'or et lui dit :

— Le salaire que je vous offre aujourd'hui, au nom du couvent, mon cher François, est à la vérité minime et conforme à nos faibles ressources; mais je veux vous donner un bon conseil qui pourra, si vous le suivez, faire resplendir votre nom glorieux et vous rendre plus riche que tous nos gros marchands.

Le cœur du jeune homme palpita de joie.

— Quel est donc ce précieux conseil, mon père? Oh! je vous jure de le suivre.

— J'ai observé dans votre tableau toutes les qualités qui charmeront les yeux des connaisseurs : pourtant il vous reste encore quelque chose à acquérir, et nul maître ne pourra vous enseigner ce quelque chose.

— Comment donc faire? s'écria Perrier avec une douloureuse surprise.

— Ne vous désespérez pas, mon fils, continua le prieur, mais allez à Rome.

— A Rome! répéta François en passant sa main sur ses yeux comme si le zigzag flamboyant d'un éclair l'eût trop vivement ébloui, et comme si une pensée aussi confuse qu'une vision traversait et troublait soudainement son esprit.

— Là seulement tu comprendras et tu trouveras, poursuivit le prieur. J'y ai passé quelques années dans ma jeunesse, et il m'est resté des monuments, des tableaux, des statues et de l'aspect général de la vieille capitale du monde un souvenir ineffaçable.

Deux larmes perlaient aux cils blonds du jeune Bourguignon.

— Mon père! s'écria-t-il en baisant la main du vénérable religieux, vous avez prononcé une parole qui m'ôte le repos. A Rome! oui, à Rome! C'est là mon but, mon désir, mon rêve unique depuis bien longtemps. Mais comment le réaliser? Mon père est riche et pourrait facilement payer les frais du voyage. D'ailleurs, j'irais volontiers à pied, dussé-je gagner mon pain en route en peignant des enseignes d'hôtellerie; mais mon père est entiché de son métier d'orfévre, il ne veut pas entendre parler de peinture et il m'a défendu d'aller à Rome.

— Il faut lui obéir, mon enfant, dit doucement le prieur.

— Lui obéir! répéta amèrement François, accablé d'un sombre découragement; c'est-à-dire rester obscur, inconnu, tourmenté d'un désir inassouvi, sentir mon esprit paralysé dans son élan, ma main impuissante à exécuter! Oh! misère... Pourtant je sens s'agiter en moi une fiévreuse volonté qui me dit que mon père est cruel et insensé de s'opposer ainsi à mon bonheur et de ruiner mon avenir!

— Il faut lui obéir, mon enfant.

— Pourquoi donc? répliqua impétueusement le peintre. Croyez-vous que si je désertais mon logis opulent pour une vie de privations, Dieu me condamnerait? Croyez-vous que si, parti contre son gré, je revenais un jour, riche et glorieux, frapper à la porte de mon père, elle ne se rouvrirait pas pour moi? N'ai-je donc pas le droit de me débattre contre les liens honteux dont il veut me garrotter? de me révolter contre ce médiocre et vulgaire

métier dans lequel il veut m'emprisonner? Direz-vous donc, vous, digne prieur, qui m'avez éclairé et encouragé, qui avez deviné le trouble de mon âme, que j'ai tort de ne pas tendre le cou au joug comme un agneau timide et lâche? Non, vous n'oserez pas, et si je veux fuir, vous serez mon complice, n'est-ce pas, car vous condamnez mon père dans votre pensée?

— Il faut lui obéir, mon enfant, répondit l'honnête prieur à l'exalté jeune homme, en lui prenant les mains avec une expression d'intérêt si compatissante, que la colère fébrile de François se fondit tout à coup et s'épancha en larmes abondantes.

Ces simples paroles, dites avec tant de calme et de douceur, l'avaient réveillé de son égarement momentané et le touchaient bien plus que des raisonnements emphatiques et prolixes.

— J'obéirai, révérend prieur, dit-il enfin d'une voix étouffée.

— Bien, mon fils, reprit le bon moine. Dieu ne protége pas ceux que poursuit la malédiction paternelle, et qui sait s'il ne vous récompensera pas de votre honnête obéissance par quelque signe de sa miséricorde? Espérez en lui, et tout ira mieux que vous ne pensez. J'ai comme un pressentiment que vous verrez Rome un jour, et peut-être ce jour n'est-il pas éloigné. Tout réussit à celui qui sait vaincre sa passion. Adieu, mon cher enfant, et tenez votre parole.

— Ainsi, ce tableau que je laisse dans votre couvent est une œuvre imparfaite et incomplète, révérend prieur? demanda timidement le jeune Bourguignon.

Le vieux prieur sourit.

— Est-ce là ce qui t'inquiète, mon fils? Ce trouble est d'un bon augure et prouve que tu es un véritable artiste. Regarde donc attentivement ton tableau comme tu regarderais celui d'un étranger. Certes, le saint Bruno est admirablement réussi et il ressemble à quelqu'un de notre connaissance que tu as singulièrement flatté; mais enfin cette pose du pénitent, cette résignation humble et sincère, cette joie de l'espérance dans la bonté divine, tu as pu en rencontrer les traits épars dans notre Chartreuse. Pour la Vierge, mon cher fils, la trouves-tu réellement rayonnante de la lumière divine? N'est-ce pas là une beauté terrestre qu'on habillerait volontiers de velours et de soie, sur les cheveux de laquelle on cherche une guirlande de roses ou de perles, et qui semble disposée à monter sur son balcon pour écouter les fredons des guitares que les donneurs de sérénades accordent dans la rue? Ah! n'as-tu donc pas vu la Vierge de Raphaël dans la galerie de Dresde! Comme son regard annonce la puissance suprême de la mère de Dieu! Comme ses yeux, merveilleux diamants enchâssés dans une ombre profonde, font sourdre dans la poitrine de celui qui la regarde une soif vague de l'éternité! Il semble que de ses chastes lèvres entr'ouvertes s'exhale un souffle mélodieux qui embaume et guérit les plaies du cœur. Involontairement on se sent poussé à s'agenouiller devant elle. Oh! celle-là est bien réellement la reine du ciel et non une jolie danseuse de sarabandes.

En parlant ainsi, le bon prieur, entraîné lui-même par l'enthousiasme, ne s'apercevait pas que François Perrier l'écoutait absorbé dans une extase inouïe.

— Oh! dit enfin le jeune homme, j'ai bien envie de crever cette méchante toile. Je suis honteux d'avoir manqué de foi et de dévotion en créant cette Vierge qui n'a rien de divin; mes yeux se dessillent, et je vois que toutes les parties de mes personnages sont bien liées extérieurement comme proportions, mais qu'il leur manque cette harmonie intérieure qui seule peut leur donner une âme!

— Va, mon enfant, répliqua le prieur, et sois ferme dans ta résolution. Tu comprends déjà ce qui te manque pour devenir un peintre excellent. C'est un grand pas de fait; mais n'oublie pas surtout que le fils doit obéir à son père.

François Perrier s'abandonna aux plus douloureuses réflexions après avoir quitté la Chartreuse et résolut de faire une dernière tentative auprès de son père avant de renoncer pour jamais au voyage de Rome. Mais lorsqu'il arriva à la nuit devant la porte de la maison où le digne batteur d'or s'était logé à Lyon, il se sentit assaillir d'une sourde inquiétude.

La rue était noire, déserte, boueuse. Le vent faisait claquer les enseignes d'étain et trembler les auvents. Pas une lueur ne filtrait à travers les fentes des portes, ou n'illuminait les fenêtres. Dans un coin gisait sur un tas de paille un chien moribond qui essayait de se soulever et qui n'avait plus la force d'aboyer. Le cœur serré, François fit résonner le heurtoir, d'abord à petits coups, puis à grands tours de bras quand le silence seul lui eut répondu. Le chien gémissait toujours. Enfin une vieille voisine, éveillée par le tapage, mit le nez à la fenêtre et menaça du guet le faiseur de sabbat.

— Il n'y a que les voleurs qui veillent à cette heure-ci, ajouta-t-elle, et si vous venez pour piller cette maison, méchant garnement, vous vous userez les pouces aux murs, car meubles et gens, tout est parti.

— Allons, calmez-vous, ma bonne dame, repartit François d'une voix altérée et le cœur comprimé par l'angoisse, je ne suis ni un tire-laine ni un coupe-bourse, mais bien un honnête garçon, le fils de maître Perrier, le batteur d'or, qui logeait céans.

La vieille poussa un grand cri qui retentit dans la poitrine de François et fit tressaillir tous ses membres; ses jambes s'affaissèrent sous lui.

— Pauvre garçon, le fils de maître Perrier! est-il possible! mais vous ne savez donc pas le malheur?

— Quel malheur? êtes-vous folle, parlez donc vite! parlez! s'écria le jeune homme stupéfait.

Le petit chien parvint à pousser un gémissement plaintif, tandis que la vieille voisine criait à François:

— Attendez, je vais vous chercher une lettre que maître Perrier a laissée pour vous.

— Mon Dieu! dit François en s'approchant du tas de paille, mais c'est Garguille, le petit chien favori de ma mère.

— Oui, reprit la voisine, en sortant de son logis, une lampe de fer à la main, la pauvre bête est revenue mourir à la porte de sa maîtresse. Ces animaux-là, c'est si attaché aux gens! c'est plus sensible que bien des chrétiens!

— Que voulez-vous dire, bonne femme? bégaya François, ému d'une incompréhensible frayeur et le visage blême comme la mort.

— Lisez, mon voisin, dit la vieille en se reculant un peu effrayée après lui avoir tendu la lettre de son père, — car pour moi, je n'aurais jamais le cœur de vous conter une si triste histoire. Pourtant je l'ai vue mourir, la pauvre chère âme!

— Qui donc avez-vous vu mourir, sempiternelle bavarde? s'écria François d'une voix tonnante et en s'avançant vers elle avec une sorte d'égarement.

— Lisez! lisez! répéta la vieille en se reculant toujours. François saisit le papier et lut ces mots:

« Ingrat enfant, j'ai perdu mon procès et ta mère en est morte de chagrin, morte sans te voir, morte en t'appelant et en priant Dieu pour l'absent. Les deux tiers de ma fortune, si laborieusement amassée, sont anéantis. Je compte sur toi pour m'aider à réparer cette perte terrible. Rejoins-moi bientôt à Mâcon.

» Ton père qui te pardonne. »

La lettre s'échappa des mains tremblantes du malheureux fils, et il tomba contre le mur, foudroyé par cet effroyable événement. Le chien gémit sourdement, et, reconnaissant le fils de sa maîtresse, il se mit à lécher ses mains roides et glacées.

II

D'un holocauste presque aussi difficile à accomplir que le sacrifice d'Abraham.

Deux jours après, le pauvre François entrait à Mâcon et s'arrêtait en frissonnant devant la boutique de son père, qui, debout sur le seuil, les yeux rouges, les joues creuses, le teint blafard comme une lune mouillée par les nuages d'automne, l'avait regardé venir sans prononcer une parole.

Que pouvaient se dire ces deux hommes éprouvés par une de ces douleurs corrosives pour lesquelles il n'est point d'autre baume que les larmes? Par un effort surhumain, ils se cachèrent l'un à l'autre leurs pleurs, ils craignirent de profaner leurs souffrances par de banales consolations, ils redoutèrent réciproquement d'entendre le son de leurs voix auxquelles ne pouvaient plus répondre la voix aimée. Ils s'embrassèrent et gardèrent un morne silence, évitant même de se regarder. Telle fut la première entrevue du père et du fils.

Le lendemain, dès l'aube, — car il n'avait point dormi, — François descendait de sa chambre d'un pas aussi lourd qu'un homme menacé de paralysie, lorsqu'il rencontra son père sur l'escalier.

— Où vas-tu, mon garçon? demanda le batteur d'or.

— A l'atelier, mon père, car je suis venu à Mâcon pour vous aider à la besogne et vous prouver que je ne suis pas un fainéant, bon seulement à manger le bien que vous gagnez de vos mains.

— Tu es un brave fils, François, reprit maître Perrier, mais ta bonne volonté me suffit. Ne descends pas à l'atelier; c'est inutile, puisque je veux t'envoyer à Rome pour y oublier ton chagrin, si c'est possible.

— A Rome! répéta le peintre en s'effaçant le long du mur pour laisser passer son père, car celui-ci montait sans s'arrêter au grenier blanchi à la chaux qui servait à la fois de chambre et d'atelier de peinture à son fils. Que signifie cette cruelle plaisanterie?

— Viens çà, dit le batteur d'or en entrant dans le grenier, et en jetant un regard attristé, mais calme, sur les toiles appendues grossièrement aux murs à l'aide de clous, sur les palettes, les vessies de couleurs ou les boîtes d'essence qui encombraient les bahuts de chêne noirci, puis sur un lourd chevalet qui supportait un grand tableau.

Cette toile inachevée représentait Marthe et Madeleine lavant les pieds de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Marthe seule était terminée et offrait une ressemblance merveilleuse et touchante avec dame Étiennette, la mère de François.



— Sa pesante massue voltigeait et coupait l'air en sifflant. — Page 12.

Maître Perrier détourna vivement les yeux de cette chère image et saisit le bras de son fils.

— Je ne plaisante pas, garçon, lui dit-il, le prieur m'a éclairé à temps. Tu ne dois pas végéter au fond d'une boutique comme un misérable orfévre. Tu peux devenir un peintre célèbre ainsi que le Flamand Rubens, mais il faut que tu voies l'Italie.

Un instant François éprouva une sorte de vertige et d'éblouissement, il ferma les yeux, et il crut planer comme un aigle dans un ciel d'azur infini et découvrir toute la péninsule qui se déroulait avec des replis de serpent sous son vol insensé. Les temples païens, les basiliques chrétiennes, les villes mortes ou ensevelies dans les entrailles de la terre surgissaient à ses yeux, doués d'une vue surnaturelle, avec leurs cortéges de statues innombrables, avec leurs bas-reliefs et leurs fresques, avec leurs galeries de tableaux signés des premiers maîtres.

Mais le frisson passa plus rapide que l'éclair sur la face de l'artiste et il revint aussitôt à lui.

— A quoi pensez-vous, mon père? s'écria-t-il amèrement. Êtes-vous donc déjà las de me voir dans votre maison? Avez-vous hâte de m'en chasser comme un maudit et de m'exiler au loin?

— François! répondit le vieillard ému, tu sais bien que désormais ma joie est en toi et que ta dernière absence m'avait mis la mort dans l'âme!

— Eh bien! alors, pourquoi parler de m'envoyer en Italie? reprit le peintre d'une voix altérée.

— Parce que ton avenir est là-bas, parce qu'ici tu ne feras qu'une chétive besogne; parce que le digne prieur a vu plus clair que moi dans ton esprit, et que te garder à la maison, c'est perdre ta gloire future.

— Le prieur a eu tort de vous mettre en tête ces billevesées, interrompit François d'un air soucieux. Il se trompe. Je puis devenir un bon ouvrier, et je ne ferai jamais qu'un méchant peintre de village. Mais d'ailleurs, ajouta-t-il avec une sorte d'emportement et comme s'il voulait s'étourdir lui-même, — qui donc travaillerait pour vous, si je vous quittais? Brisé par le chagrin, seul, abandonné, pouvez-vous à votre âge recommencer votre fortune? Ne seriez-vous pas trompé par des mercenaires? Je suis jeune, robuste, adroit. C'est mon devoir d'aider votre vieillesse. Et que dirait ma mère dans le ciel, si elle me voyait vous délaisser, car elle a ses yeux ouverts sur moi, j'en suis sûr? Et avec qui donc causeriez-vous de la chère morte, les soirs d'hiver sous le manteau de la cheminée, les soirs d'été sous la tonnelle de vigne et de chèvrefeuille? Oh! non, mon père, vous n'avez pas songé à tout cela. Souffrirai-je donc que vous rougissiez devant ces gros marchands, vos compères, parce que vous avez perdu un procès? Je veux que vous deveniez riche. Vous comptiez sur moi avant ce jour de malheur, tout en me gourmandant d'être mal appliqué au travail. Eh bien! vous verrez que j'ai su profiter de vos leçons et que j'ai chassé comme une vaine fumée ces visions de gloire auxquelles se complaisait mon orgueil.

Le batteur d'or tremblait de joie en entendant ces généreuses paroles.

— Oh! mon cher enfant, balbutia-t-il, pourquoi t'humilier ainsi? Je sais ce que tu vaux et j'ai foi dans ce que m'a écrit le prieur. Pourquoi donc sacrifier ta force, ta jeunesse, toute ta vie à un vieillard faible et débile?

— Mais il ne s'agit point de sacrifice, repartit brusquement François. Vous m'avez aimé, vous m'avez élevé à travailler comme vous, vous avez espéré en moi. J'acquitte cette dette d'affection, de labeur et d'espérance, voilà tout. Et comment me séparerais-je sans regret, sans déchirement de cette maison où l'âme de ma mère me semble encore errer, visible à mes yeux seuls, où je crois la retrouver en voyant à la même place son rouet et sa quenouille, ses aiguilles, son livre d'Heures, où je puis baiser le chapelet qui a touché son cou et que ses mains ont serré jusqu'au dernier souffle? Oh! ma vie est renfermée dans ces vieux murs, car l'ange de mon bénitier d'enfant m'y sourit toujours, et je crois qu'il n'est pas ici un meuble qui ne me connaisse et qui ne m'aime.

Maître Perrier pleurait d'attendrissement.

— Dis-tu vrai, François? renonces-tu réellement sans regret et sans arrière-pensée à la peinture? demanda-t-il enfin en fixant sur lui un regard pénétrant.

— J'y renonce! répondit l'artiste avec fermeté.

— Tu ne crois plus à ton talent, n'est-ce pas? et le voyage à Rome ne te paraît plus qu'une chimérique et inutile folie?

— Oui, mon père, dit encore François avec effort.

Le batteur d'or s'avança vers le grand tableau, et le contemplant avec une naïve admiration, il étouffa un soupir et murmura :

— C'est dommage: je ne suis pas un grand connaisseur, mais j'aurais juré que cette toile annonçait un talent de maître.

Le jeune homme ne sourcilla pas.

— Mais garder toutes ces ébauches, poursuivit le père, ce serait s'exposer à la tentation de succomber au péché de peinture. Mieux vaut en faire bravement un holocauste.

François tressaillit, et le vieillard surprit cet imperceptible tressaillement; mais il feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Que dirais-tu, mon fils, si je brûlais ce tableau auquel tu as sans doute longtemps travaillé?...

— Trois mois seulement, répondit le jeune peintre d'un ton froid; brûlez le et je n'en regretterai pas un coup de pinceau.

— Oh! tu me trompes ou peut-être t'abuses-tu toi-même. Ton cœur doit s'émouvoir pour cette œuvre de ton inspiration. Ne sais-je pas quelle douleur ferait saigner mon cœur si je voyais briser ces belles lampes, ces vases précieux, ces aiguières au col élancé, ces coupes, ces trépieds, ces manches de poignard, ces croix d'église si curieusement ouvragés qui sont l'ornement de ma boutique?

— Brûlez ce tableau, vous dis-je, répliqua opiniâtrement François.

— Ne mens pas à ton père! ne me trompe pas! Tu as envie d'aller à Rome? tu l'as! Qu'un seul mot franc et sincère sorte de ta bouche! ne t'entête pas à vouloir ton malheur!

— Brûlez donc ce tableau! s'écria le peintre, agité d'une impatience convulsive, comme s'il avait hâte d'en finir avec un supplice qu'il sentait au-dessus de ses forces.

— Tu le veux? dit lentement le vieillard.

Et prenant une chandelle de résine qui se mourait dans une torchère en cuivre accrochée au mur, il en aviva la flamme en la secouant; puis il l'approcha du tableau, dont les détails éclairés par cette lueur vive et soudaine parurent empreints d'un relief plus énergique et plus puissant.

A cet aspect, des larmes jaillirent des yeux du jeune homme, et un sanglot étouffé lui échappa.

— Tu t'es trahi, garçon, dit joyeusement maître Perrier. Ton cœur d'artiste a parlé, le nieras tu encore?

Et il replaça le flambeau dans la torchère. François garda tout d'abord un douloureux silence; mais bientôt, honteux de n'avoir pas su réprimer son émotion, il se redressa fièrement, et voulant s'abuser lui-même, se fermer toute arrière-pensée, rouvrir violemment sa plaie, il saisit la torche et la mit dans la main du batteur d'or, en disant avec un éclat de rire forcé :

— Vos doigts sont-ils trop débiles, mon père, pour tenir ce flambeau pendant deux minutes et mettre le feu à ce méchant barbouillage?

Maître Perrier, vaincu par cette résistance, et en éprouvant au fond du cœur une secrète joie, car il allait conquérir son fils par cette rupture suprême du peintre avec son art, appliqua la chandelle de résine à la toile condamnée, sans regarder ni le tableau ni François.

Ce dernier tenait les yeux obstinément baissés; ses dents serrées s'entre-choquaient et mordaient ses lèvres jusqu'au sang. Il se tordait les mains avec une rage sourde.

Mais quand la toile couverte de couleurs commença à pétiller sous la flamme, son visage se contracta affreusement, le vertige traversa son cerveau, ses yeux injectés de sang se fixèrent sur maître Perrier avec une expression farouche.

Par un mouvement involontaire et désespéré, il s'élança d'un bond sur le vieux batteur d'or, il lui arracha la torche des mains avec violence et le repoussa rudement loin du tableau en s'écriant, les lèvres tremblantes :

— Ne touchez pas à cette toile, mon père! ce serait une chose impie!

Puis, renversant la torche avec un geste d'horreur, car il l'avait presque levée sur le vieillard d'un air de menace, il l'éteignit sous son pied, et resta ensuite immobile, muet, comme égaré, frémissant de confusion et de honte devant son père irrité.

— Mauvais enfant! dit enfin celui-ci lorsque la première impression de stupeur fut passée, tu vois bien que tu avais trop présumé de ta force et de ta volonté!

François s'agenouilla : — Pardonnez-moi un moment de folie, au nom de mon affection pour vous, au nom de Jésus dont l'image est retracée dans ce tableau! Si j'ai saisi votre bras, mon père, c'est que j'ai voulu vous demander grâce pour le portrait de ma mère! Il m'a semblé voir s'agiter ses lèvres immobiles et ses mains se joindre sur la toile inanimée pour nous supplier!

— C'est peut-être un avertissement du ciel! reprit maître Perrier après un moment de réflexion.

— Non! c'est un piége et une embûche de Satan! dit François, puisque cette hallucination infernale m'a entraîné à menacer mon père, m'a inspiré un mouvement de haine et de rage fébrile contre lui, m'a fait oublier ma résolution comme si j'étais un enfant capricieux et léger; mon tableau sera brûlé ce soir, mais c'est moi qui le brûlerai avec toutes les ébauches qui encombrent ma chambre. Je ne conserverai que cette figure dans laquelle j'ai reproduit avec amour les traits de ma mère. Descendons à l'atelier, mon père, car les ouvriers doivent être déjà à la besogne.

Maître Perrier et son fils quittèrent aussitôt la chambre blanchie à la chaux, mais ils n'étaient pas depuis une demi-heure à l'atelier, que les passants se groupaient dans la rue devant le logis du batteur d'or en poussant de grands cris d'alarmes.

Une fumée noire et suffocante, étoilée de flammèches rouges et dardant çà et là des langues de feu onduleuses, enveloppait les combles de la maison et menaçait de l'engloutir tout entière.

Le feu avait pris dans la chambre de François. Quelques étincelles de résine enflammée avaient brûlé sur le plancher et voltigé au hasard; puis, trouvant un aliment dans les vessies de couleur et les boîtes d'essence, elles avaient couru comme des serpents le long des boiseries, des murs et des solives. Les toiles d'ébauches s'étaient tordues en sifflant et avaient augmenté l'activité dévorante du feu. Les bahuts de chêne s'étaient fendus en éclats. La chambre était devenue un brasier.

Lorsque le batteur d'or et ses ouvriers, s'apercevant du danger, se mirent à l'œuvre pour le combattre, il n'était plus temps. Les efforts héroïques de François échouèrent à la peine. Tout ce que l'on put faire, ce fut d'isoler le foyer de l'incendie des maisons voisines.

Une foule empressée, mais désagréablement mêlée de filous et de batteurs d'estrades, s'était précipitée dans la maison de Perrier, sous prétexte de lui venir en aide et de mettre en sûreté les riches joyaux de son art. Malheureusement ces objets précieux furent conservés et cachés en lieu si secret que le pauvre orfèvre ne put jamais les retrouver.

Sa ruine complète fut ainsi consommée. Il se trouva trop heureux que maître Abraham, son envieux voisin, lui offrit de le prendre à gages pour montrer à ses fils les secrets du beau métier auquel il devait un si grand renom dans toute la Bourgogne.

— Tu vois bien, François, dit alors le pauvre père au jeune peintre, que le prieur avait su deviner le doigt de Dieu dans ta destinée. Va donc à Rome! là seulement tu pourras travailler utilement, de façon à me dégager de ce pénible servage auquel je me suis résigné chez mon ancien ennemi Abraham.

— Je ne résisterai plus à votre volonté, mon père, car elle me paraît sacrée.

— Eh bien, s'il en est ainsi, dit le brave homme en glissant timidement dans la main de son fils une pièce d'or, — prends donc mon dernier écu dont je n'ai que faire puisque maître Abraham s'est chargé de me nourrir.

Et voyant l'hésitation douloureuse empreinte sur la figure de François :

— Avec cet argent, ajouta-t-il, tâche d'arriver à la forteresse de P***, dont ton oncle est gouverneur. C'est un vieillard maussade, bourru et quinteux. Il a maudit et renié sa sœur pour s'être mésalliée en m'épousant, mais peut-être aura-t-il pitié de ta jeunesse et sera-t-il flatté de ta bonne mine. Quoi qu'il fasse ou qu'il dise, tu es son neveu devant Dieu et devant les hommes. Peut-être consentira-t-il à t'équiper! peut-être tiendra-t-il à honneur que le fils de sa sœur poursuive son voyage à Rome comme un gentil cavalier et non comme un misérable vagabond.

En finissant ces recommandations, le batteur d'or ne put retenir ses larmes, et la voix de maître Abraham qui l'appelait au travail put seule le séparer de son fils qu'il tenait étroitement embrassé.

III

François s'instruit, en voyageant, dans une nouvelle manière de chasser.

Le voyage à pied ne fut pas malsain pour notre jeune peintre. Il marchait bravement au cœur de l'air. Il s'enivrait à respirer la saine odeur des champs et des forêts. Là, il voyait à travers les rideaux d'aliziers et de trembles tourbillonner la fumée des énormes brasiers allumés par les charbonniers; ici, il s'égarait dans les sentiers de mousse où il n'entendait que les martellements cadencés du pivert, l'allègre chanson de la bergeronnette ou le susurrement plaintif de l'eau parmi les glaïeuls.

Plus loin, le tic-tac d'un moulin le ramenait dans la bonne voie, et il regardait bouillonner l'écluse où, par une nuit de brouillard, il eût couru grand risque de se noyer. Souvent il suivait le chemin de halage de la Saône, et il écoutait avec joie les cris perçants des mariniers entraînant, à grand renfort de chevaux, dans les eaux basses, de pesants bachots encombrés de futailles.

Il parvint ainsi aux environs de la ville forte de P***.

— Jolie petite ville, Dieu soit loué! s'écria François; quelle plaisante figure elle fait au milieu des zigzags de murailles, de bastions, de tourelles et de créneaux dont elle est festonnée! Ce haut clocher, pointu comme un fer de lance, la rend semblable à un nid de cigogne au-dessus duquel se profile dans l'air le long bec de la mère. Heureuse ressemblance! car le toit où se colle le nid d'une cigogne abrite toujours, selon le vieux proverbe, un logis heureux et paisible.

Ce disant, il jeta à terre son gourdin noueux, qui eût mérité le nom de massue chez les Algonquins, et se coucha sans façon à côté de ce digne compagnon de voyage.

Le jour finissait; le soleil, dont l'ardeur avait mis à l'épreuve l'énergie du jeune homme, ne lançait plus que des rayons obliques par dessus les toits de la ville forte. Sur le canal glissaient silencieusement les barques des paysans qui, le matin, avaient apporté les fruits et les légumes au marché. L'accoutrement un peu singulier de François attirait l'attention de ces derniers et des passants, mais il paraissait peu s'en occuper. Ses yeux bleus s'égaraient insouciamment çà et là comme ceux d'un dogue au repos. D'ailleurs,

si son justaucorps brun était râpé et blanchi aux coutures, il était gracieusement coupé et brodé aux parements. Si ses hauts-de-chausses bouffants avaient été taillés dans une modeste pièce de coutil gris, un collet de chemise blanc comme la neige et de toile fine était rabattu sur ses larges épaules; si ses bas bleus et ses souliers à lourdes semelles dénonçaient le campagnard, son chapeau de feutre clair et à larges bords retroussés, auquel flottait fièrement une aile d'aigle, accusait l'artiste, l'étudiant ou le chasseur.

A une large courroie, qui passait par-dessus son épaule droite et sur laquelle il avait peint toutes sortes de grotesques figures, ballottaient un flacon clissé et un sac de voyage renfermant son attirail de peintre. Enfin, l'écharpe orange qui serrait son justaucorps soutenait un large couteau de chasse à manche de corne de cerf. Or, il était aisé à ceux qui remarquaient la taille souple et svelte du voyageur, ses épaules carrées, son cou nerveux ombragé de cheveux blonds et bouclés, de deviner qu'il était homme à se servir bravement de son gourdin et de son couteau de chasse contre tout ennemi.

Cependant François jeta son chapeau à côté de lui, vida en quelques rasades son flacon, mangea un morceau de pain blanc tiré de son sac et se recoucha sur l'herbe avec la béatitude paresseuse de l'homme qui a enfin atteint son but. Il se mit à rêver à la réception que lui réservait cet oncle terrible qu'il ne connaissait que par la tradition, et, il faut l'avouer, la tradition n'était pas rassurante. Mais en ce monde, François Perrier ne craignait que Dieu.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

—

AVANT-PROPOS.

Vous me connaissez tous, lecteurs; je suis le *Diable boiteux*, le *Diable boiteux*, ce héros de l'immortel roman de le Sage!... le *Diable boiteux*, qui sait tout, qui va partout, qui connait tout et qui se souvient de tout.

Depuis mon dernier cours d'histoire intime, à toits ouverts, avec *don Cléophas*, je vivais tranquillement en enfer, dans mon petit hôtel, entre cour et jardin, sur les bords du Styx...

Bien décidé à ne plus jamais retourner sur terre...

Sur terre où, à défaut d'enchanteurs, — il n'y a plus guère d'enchanteurs sur terre maintenant, — les romanciers, les vaudevillistes, les méchantes femmes et les gens qui n'ont pas le sou ont, depuis quelques années, pris la déplorable habitude de tant tourmenter tous les diables, que tous les diables ont fini par y perdre un peu de leur queue, beaucoup de leurs cornes, infiniment de leur patience et pas mal de leur latin.

Mais ne voilà-t-il pas qu'hier au soir, comme, après avoir pris mon lait de poule et lu une page ou deux du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, je m'apprêtais à me mettre tout doucement au lit...

Tout à coup, une conjuration puissante, terrible, irrésistible, émanée de France, me força de laisser là mon bonnet de nuit...

En un clin d'œil j'étais à Paris, dans une petite chambre assez modestement meublée, — une chambre d'artiste...

Et, dans cette petite chambre, je me trouvais devant un jeune homme qui me disait :

— Je suis *le Passe-Temps*... un journal qui commence à vivre...

Et qui ne finira pas de sitôt, je l'espère bien. Or, j'ai besoin de toi Es-tu prêt à m'obéir?

_En parlant ainsi, *le Passe-Temps* me montrait, à son doigt, l'anneau magique à l'aide duquel il venait de m'arracher à mes pénates.

— Comment diable! cet anneau était-il tombé au pouvoir d'un petit journal d'un sou!... Voilà ce qui me passe!—

Cependant, je n'avais point à me permettre de réflexions en face de celui que le talisman rendait mon maître! Je m'inclinai donc en répondant :

— Je suis prêt à vous obéir, petit journal, qu'attendez-vous de moi?

Le Passe-Temps se leva et étala sur une table, à quelques pas de nous, une multitude de portraits. Artistes de toutes sortes, peintres, sculpteurs, comédiens, musiciens, hommes de lettres, il y avait là, réunies, toutes les célébrités contemporaines de la France.

— Je veux, reprit *le Passe-Temps*, après m'avoir laissé saluer humblement, comme je le devais, ces grandes figures, je veux que tu me donnes la biographie de tous ces personnages.

Je sautai sur ma chaise.

— Des biographies, maître, m'écriai-je, des biographies!... y songez-vous!... lorsque déjà...

Le Passe-Temps m'interrompit du geste.

— Je sais ce que tu vas me dire, fit-il. Des biographies, lorsqu'il en existe déjà à tapisser tous les murs de Paris, n'est-ce-pas? Tu as raison!

Et *le Passe-Temps* se prit à sourire.

— Je conçois que cette tâche t'effraye, Asmodée; le diable n'aime pas à se promener dans les sentiers battus!...

Et battus, le plus souvent, d'une façon assez misérable,,, à coups de gaule ou d'escopette, par exemple!

Pourtant, écoute-moi ;

Ce ne sont point des biographies ordinaires que je te demande, petit diable, c'est-à-dire des récits plus ou moins authentiques, plus ou moins aimables, plus ou moins spirituels, appréhendant au berceau leurs héros pour ne les quitter, à peu près disséqués, qu'à leurs dernières créations, leurs dernières œuvres!...

Une sorte d'itinéraire de la vie des gens célèbres, à l'usage des gens curieux...,

Itinéraire presque toujours monotone comme forme, aride comme fond, mensonger comme détails.

Ce que je désire, Asmodée, le voici :

D'abord, — et avant tout, tu m'entends? — que tu ne sois ni amer, ni sanglant pour personne.

Je te permets de rire, Asmodée, je te défends de mordre!

D'ailleurs, chacun de ces noms que tu lis, au bas de ces portraits, est un nom aimé, respecté ou admiré de tous... Je n'ai point voulu de médiocrités dans ma galerie.

Encore une fois, donc, respecte toujours les héros, admire-les, aime-les même, s'ils le méritent, plaisante-les par hasard!...

Mais jamais de vitriol ni de boue dans ton encre!

Je préfère que certains lecteurs nous raillent d'être trop aimables...

Plutôt qu'ils nous félicitent d'être un peu méchants.

Et, maintenant, si en effet la biographie proprement dite est une carrière si fréquemment exploitée que tu appréhendes, pionnier nouveau, d'y creuser à ton tour...

Eh bien! Asmodée, de l'intelligence et de la verve, par la sambleu! tu n'es pas diable pour rien! Et sans toucher à la vie privée des contemporains, ne peux-tu donc effleurer, du bout de ta plume, quelques filons inconnus de leur vie intime!...

Instruis en amusant!...

Justifie enfin le titre de cette galerie : *les Contemporains en pantoufles!*

Montre-nous chez eux ceux que la plupart du temps le public ne voit que chez lui, — c'est-à-dire qu'il voit mal.

Historien léger, nous ne te demandons pas les défauts et les ridicules de telle ou telle célébrité!...

Assez de Zoïles se chargent de jeter ces ombres autour des rayons de nos gloires!

Nous te prions de nous apprendre, dans les esquisses, comment vivent ou ont vécu ces gloires...

Et si elles aiment, ou aimaient...
Si elles rient... ou riaient.
Si elles souffrent... ou souffraient...
Comme tout le monde!...

. . . .

Le Passe-Temps avait terminé son *sprech*. Je pris la plume et la tendis à mon maître.

— Écrivez, lui dis-je ; je dicte.

I

RACHEL.

A tout seigneur, tout honneur!

N'en déplaise à Alexandre Dumas, qui, dans un moment de bouderie, sans doute, a voulu prouver à Paris comme quoi l'Italienne *Ristori* était la première tragédienne de France, moi qui ai pas mal fréquenté le théâtre, hélas! dans ma longue carrière de diable. je vous certifie que, non-seulement Rachel dépasse, sans avoir besoin de recourir pour cela à de hauts talons, celle qu'on nomme *sa rivale!*...

Mais encore que, comme débit, comme gestes, comme organe, comme beauté, comme génie, enfin, Rachel laisse bien loin derrière elle et les *Clairon*, et les *Dumesnil*, et les *Lecouvreur*, et les *Duchesnoy*...

Dont tant de gens parlent, — comme les aveugles des couleurs, — sans savoir ce que je sais, moi, parce que je l'ai vu, que : la *Lecouvreur* était d'une taille trop mesquine pour représenter jamais, avec une illusion complete, la grande figure de Jocaste ou d'Athalie; la *Clairon*, emphatique et ampoulée, et la *Dumesnil* et la *Duchesnoy*, affligées toutes deux d'un physique...

Qui n'avait absolument rien de commun avec celui de la Vénus de Médicis.

En tête de ma liste de comédiens contemporains célèbres, je place donc Rachel, et c'est tout simplement justice.

Et puis, cette chère artiste, on lui a déjà tant *offert* de railleries et de méchants mots à propos de son voyage en Amérique!... un des plus superbes *fours* artistiques qu'on connaisse, il est vrai!

— Ah! je l'avais cependant bien dit à Raphaël, son frère, une nuit, dans un rêve qui le traita, le lendemain, de cauchemar : « Mon ami, si tu veux t'enrichir en Amérique, emportes-y des singes savants et des danseurs de corde, mais n'y emporte pas ta sœur! »

Enfin!... Raphaël l'a voulu!...

Quant à moi, si les hasards du récit m'ont conduit à parler de ce *four*, qui brûle encore...

Je le certifie, c'est bien moins pour y jeter de nouvelles brassées d'épines...

Que pour essayer de l'éteindre à force d'eaux de senteur.

Il y a tant de sots qui ne font, toute leur vie,

que des sottises; il est bien pardonnable aux gens de talent de commettre une gaucherie par-ci par-là.

La première fois qu'il me prit envie de voir Rachel de près, c'était à la suite d'une représentation de *Phèdre*, au Théâtre-Français. J'étais encore tout ému des accents profonds de la grande tragédienne, je voulus savoir ce que devenait l'instrument après qu'il avait ainsi livré ses puissantes vibrations à la foule. Je me glissai donc dans l'asile intime, dans le *sanctum sanctorum* interdit à l'œil des profanes.— Car la loge de Rachel est divisée en deux parties, l'une formant un petit salon où ses amis lui rendent visite, l'autre où elle s'habille, et dans laquelle sa femme de chambre seule a accès.

J'entrai... et je ne vis plus Phèdre, je ne vis même plus la tragédienne; j'aperçus une jeune femme pâle, abattue, énervée, brisée, à la suite des nombreux efforts que l'art venait de lui imposer.. se laissant, comme un enfant, accabler de soins, presque maternels, par une vieille domestique qui lui souriait, tout en épongeant sous de fines batistes les nombreuses gouttes de sueur qui perlaient sur le front et sur la poitrine de sa maîtresse.

— Oh! oh! pensai-je, il paraît que ce n'est pas tout roses que d'avoir du génie sur les planches! on y risque, au moins, une fluxion de poitrine de temps à autre!

Cependant, Rachel s'était peu à peu remise. Elle endossa un peignoir élégant et passa dans le salon, où quantité de ses amis l'attendaient, comme de coutume, chaque fois qu'elle vient de jouer, pour lui serrer la main. Il y avait la belle et brillante société, je vous assure. Cela se conçoit. Le diamant attire les pierres précieuses. Hommes du monde, du vrai monde, artistes, écrivains, — parmi lesquels je remarquai et *Meissonier*, le charmant peintre, et *Emile Augier*, l'aimable auteur de *Gabrielle* et de *la Ciguë*, et *Arsène Houssaye*, alors directeur du Théâtre-Français, et *Alfred de Musset*, le grand poëte.

Puis Rebecca, l'une des sœurs de Rachel, cette bonne et intelligente Rebecca, sitôt ravie par la mort à l'affection de tous ceux qui la connaissaient!

Rachel sourit et dit un mot gracieux à chacun, en échange des mots gracieux et des sourires que chacun lui prodiguait. Se penchant ensuite vers Rebecca:

— Tu sais que je suis un peu souffrante, lui dit-elle. Je vais me reposer demain à Montmorency. Y viendras-tu?

— Certainement, repartit Rebecca, puisque tu m'y invites!

On ne m'avait pas invité, moi. Et cependant, le lendemain, moi aussi j'étais à Montmorency. Après avoir vu Rachel dans l'intimité de l'art, je tenais à la suivre dans l'intimité de la famille.

Or, je m'étais figuré que l'illustre tragé-
nne possédait quelque habitation princiere
ce pays où elle allait se reposer de ses
nes. Jugez de ma surprise! Rachel habi-
tout en haut de Montmorency, une mai-
fort simple, qu'elle louait à l'année.
à, pas la moindre tenture de damas, pas le
petit tapis de velours dans les apparte-
ts! Et dans le jardin, de deux à trois
ents environ, rien qui rappelât le luxe
e-te des parcs de nos financiers!

Rachel, au bras de Rebecca, se promenait comme une bourgeoise, — un dimanche, — dans cette villa de rencontre. Devant les deux sœurs couraient et gambadaient deux enfants, deux petits garçons, les deux fils de Rachel. Et mère, tante, enfants, tout cela s'arrêtait à chaque minute devant un cerisier, se disputant, avec force rires, les fruits les plus beaux et les plus mûrs!

Oh! Hermione raffole des cerises, surtout de celles que les moineaux francs, ces gourmets voleurs, ont déjà picotées de leur bec effronté!

A ce moment, un monsieur d'un certain âge, de taille médiocre, parut dans le jardin se dirigeant vers ce groupe de femmes et d'enfants aux prises avec les reliefs des pierrots. Ce monsieur était M. Félix, le chef de la famille Félix.

— Le diner vous attend, dit-il à ses deux filles, et Sarah, Dinah, Lia et Raphaël vous attendent chez moi, avec le diner.



Quelques minutes après j'entrais, suivant toujours Rachel à la piste, dans la maison de M. Félix...

Une assez gentille maisonnette, à lui, celle-là, — Rachel loue, son père achète; chacun son goût, — sise à l'entrée du village.

On se mit à table, et chacun de fêter dignement le repas. Rachel, seule, suivant son habitude, touchait à peine à ce qu'on lui servait. Sauf quelques arêtes de poisson, — des arêtes qu'elle croque à belles dents, — je crois qu'elle ne mangea rien.

En revanche, son frère, Raphaël, mangea pour elle et pour lui, le gaillard! Quelle belle fourchette que ce Raphaël! Il m'a rappelé le maréchal de Saxe... à table!

Comme on servait le dessert, la nuit ét.it venue. Rachel se leva la première. Tous les regards se tournèrent vers elle. Dans la famille Félix on ne regarde et on n'écoute jamais qu Rachel, — ce qui est très-naturel, d'ailleurs — et son plus léger caprice est un ordre pou tous.

— Eh bien! répondit-elle, comprenant tou de suite, par cette muette interrogation, qu'o lui demandait l'ordre et la marche de la soiré présente, — eh bien! vous venez chez moi Nous jouerons au loto!

Au loto! l'avais-je bien entendu! au loto était-ce possible! Rachel jouait au loto!... a loto, l'illustre artiste, la reine du théâtre!.. au loto!... c'est-à-dire le jeu le plus niais, l plus enfantin, le plus monotone de tous le jeux passés, présents et futurs!...

Franchement, en voyant toute cette famill d'artistes se livrer, de la sorte, aux joies d quine à cinq sous, dans ce salon où il y avai un piano, pourtant, et, sur ce piano, d la musique à remuer à la pelle...

Je m'enfuis dans le jardin.

Si j'étais resté, je leur aurais jeté, tous, mes béquilles à la tête.

Heureusement la partie de loto n dura pas longtemps.

Frère, père, mère, sœurs, enfants amis, tout le monde avait quitté Rachel Elle était seule dans sa chambre couche.

Seule... avec moi.

Elle se tenait pensive, le coude appuyé à la balustrade d'une fenêtre ou vrant sur le jardin. La lune, qui perçai à travers les arbres, se reflétait sur so large front.

Tandis qu'elle rêvait ainsi, je la considérai attentivement, à mon aise. O ne voit jamais si bien les gens que lors qu'ils croient qu'on ne les voit pas. Oh je ne regrettai pas mon temps, alors!.. La Rachel, au loto, avait complétemen disparu... La Rachel du premier théâtr du monde venait de renaître, retrempé par la solitude et la pensée.

Mais une larme scintillait au bord d sa paupière! Une larme!... Pourquoi?..

Ses lèvres s'entr'ouvrirent et murmurèrent ce mot : L'avenir!

O Rachel! comme toutes les grande intelligences, dont personne ne doute toi aussi, cependant, seule, parfois, t doutes de toi!...

J'approchai ma bouche de son oreille et faisant ma voix si douce et si tendre qu'elle dut s'imaginer que c'était so âme qui lui parlait :

— Rachel! Rachel! lui dis-je, courage et foi! Tu as encore bien des beaux jours dans ta vie! bien des bravos, bien des louanges, bien des sourires, bien des fleurs à récolter!

Soucie-toi donc, comme d'une vipère morte, de certaines attaques amères... en te rappelant sans cesse ce proverbe arabe : *On ne jette de pierres qu'aux arbres à fruits.*

Seulement, souviens-toi aussi que, pour que l'arbre continue de rapporter des fruits savoureux, il ne faut point qu'il se laisse transplanter loin du sol fertile où il a grandi!...

Le soleil luit pour tous, sans doute...

Mais, à l'avis des Français, — et ils n'ont pas tort, — le soleil est bien plus beau en France que partout ailleurs!

Ne quitte donc plus la France, Rachel.

On oubliera que tu as été un moment ingrate, pour ne plus voir que tu es toujours belle.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARO.

Édité par ERNEST BAZARO.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 2 . — CINQ CENTIMES.

LE
PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

10 MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT **TOUS LES SAMEDIS.**



— Les colimaçons s'étaient répandus par toute la voiture. — Page

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE II.

Dangers de l'intérieur d'un omnibus.

Le monsieur qui a fait son entrée à quatre pattes sur l'omnibus n'est pas infiniment flatté de la tenue de cette main qui vient de puiser dans sa tabatière; mais comme il aime beaucoup à causer, comme son plus grand bonheur est de parler... et que lorsqu'on tient à trouver des auditeurs, il ne faut pas être toujours très-difficile sur le choix, il salue poliment, en disant :

— A votre service, monsieur.

Et à propos de ces gens qui veulent sans cesse parler, vous remarquerez que c'est toujours pour vous entretenir d'eux, de ce qu'ils ont fait, de ce qu'ils ont dit, de ce qu'ils ont pensé, et de ce qu'ils ont l'intention de faire en telle ou telle circonstance. Quand celui qui vous conte cela est un gaillard de la force de M. Choublanc, jugez de l'agrément que doit avoir celui qui l'écoute!... puisque, lors même que ce serait un auteur, un artiste, un homme de talent, d'esprit, de génie même, l'individu qui parle sans cesse et continuellement de lui, est, à mon avis, l'être le plus insupportable, le plus ennuyeux que l'on puisse rencontrer dans la société, et malheureusement on en rencontre à chaque instant; ce défaut est très-commun, car ceux qui en sont endommagés ne s'en doutent point. Comme le sujet qu'ils traitent les intéresse infiniment, comme sans doute ils ne connaissent au monde rien de plus intéressant que leur personne, ils sont persuadés que vous êtes trop content de les entendre. Si par hasard vous voulez vous permettre de glisser un mot dans la conversation, de dire aussi quelque chose, ces aimables gens ne vous écoutent pas, car ils ne manquent jamais de vous couper la parole sans répondre à ce que vous leur avez dit.

Pourquoi ce défaut, ou, si vous voulez, cette manie est-elle devenue si commune? Pourquoi bien des gens, qui ne manquent pas d'esprit du reste, ne comprennent-ils pas qu'en traitant continuellement le même sujet, en nous parlant sans cesse d'eux, et puis encore d'eux, et toujours d'eux, ils nous font l'effet d'un excellent traiteur qui ne pourrait nous offrir que d'un seul plat. Alors même que ce plat serait délicieux et parfaitement accommodé, nous ne tarderions pas à nous en lasser, et nous ne retournerions plus dîner à un endroit où l'on

vou[illegible] toujours nous faire manger la même chose.

M. de Talleyrand disait que la plus grande preuve de politesse dans le monde était de savoir écouter. Oh! oui! en effet, il faut être bien poli pour écouter patiemment quelqu'un qui vous ennuie et qui n'en finit jamais; mais aussi, parler sans cesse de soi, ne vouloir occuper le monde que de ce qui vous est personnel, dénote un manque de tact et surtout d'éducation.

J'ai essayé, moi, de corriger de ce défaut deux jeunes gens avec lesquels je n'avais aucune raison pour me gêner, et comme tous deux sont des hommes d'esprit, je me flattais qu'ils comprendraient que c'était dans leur intérêt que je leur faisais remarquer leur malheureuse habitude.

A l'un, qui est peintre, j'ai dit franchement : « Vous ne pourriez donc pas, une fois par hasard, parler d'autre chose que de vous? Je vous aime beaucoup, mon cher ami, mais je vous sais par cœur, ainsi que tout ce que vous allez me dire. Si nous causions de quelque chose de nouveau, ce serait bien plus amusant pour moi. »

Le jeune peintre me regarda d'un air étonné, surpris, comme si il ne comprenait pas ce que je lui disais, il fit la moue et ne souffla plus mot de la journée, ce qui pouvait signifier :

— Si vous ne voulez plus que je vous entretienne de moi, de quoi diable voulez-vous que je parle?

A l'autre, qui est auteur, et qui vous coupe sans cesse la parole pour continuer de vous dérouler ses plans et projets, je me permis un jour de raconter aussi quelque chose et de continuer de parler, quoiqu'il eût repris la parole, ce qui fait que pendant plusieurs minutes nous parlâmes tous les deux en même temps. Le jeune auteur s'arrêta enfin, en me regardant d'un air stupéfait, ne comprenant pas que l'on pût ne point l'écouter.

Et depuis ce temps il ne me parla plus du tout.

Et tous les deux ont continué leur petit train ordinaire sans y rien changer. C'est presque toujours ainsi que les hommes se corrigent.

Revenons à M. Choublanc.

Il se disposait à remettre sa tabatière dans sa poche, lorsque le monsieur à la pipe s'écria :

— Oh! quelle charmante tabatière!... et quel excellent tabac!...

— N'est-ce pas, il est bon?... c'est du belge...

— Qu'il soit belge ou hollandais, peu m'importe... je n'apprécie que sa qualité; je suis cosmopolite, moi!... je n'ai pas plus de penchant pour un pays que pour un autre... je leur demande à chacun ce qu'ils produisent de mieux, et puis, peu m'importe ce que disent et pensent les habitants... J'ai tant voyagé!... S'il m'avait fallu prendre les mœurs ou les modes de chaque pays où j'ai vécu, cela m'aurait pris trop de temps...

— Ah! monsieur a beaucoup voyagé?... c'est comme moi... avec des livres... J'ai lu tous les voyages du capitaine Cook! j'ai appris presque par cœur le voyage autour du monde de *Jacques Arago*... c'est très-intéressant...

— C'est cela que vous appelez voyager!... Cela n'a pas dû vous fatiguer... Si j'osais vous demander encore une prise de cet excellent tabac...

— Avec plaisir... Je trouve que c'est une distraction de priser... êtes-vous comme moi?

— Tout à fait de votre opinion... Cette tabatière est d'un goût charmant; voulez-vous me permettre de l'examiner de plus près?...

— Très-volontiers.

M. Choublanc passe sa tabatière à son voisin de derrière, qui la prend, l'examine fort longtemps, offre du tabac à tous ses voisins, puis enfin se décide à la rendre à son propriétaire, qui la met dans sa poche, en se tournant vers l'ouvrier qui est à sa gauche, lequel regardait alors avec attention l'amateur de tabac : on aurait dit qu'il cherchait dans sa mémoire pour se rappeler où il avait déjà vu la figure de ce monsieur. Celui-ci, en se retournant tout à fait, met fin à cet examen, et il peut écouter M. Choublanc, qui lui dit :

— Je ne sais pas trop si cette voiture me mènera près de l'endroit où j'ai affaire...

— Où voulez-vous aller, monsieur?

— Rue de Chartres, où est le théâtre du Vaudeville.

— D'abord, il n'y en a plus, monsieur.

— Il n'y a plus de théâtre du Vaudeville à Paris?

— Si fait; mais il n'est plus rue de Chartres; cette salle-là a brûlé, puis elle a été démolie ainsi que la rue, pour faire place aux nouvelles bâtisses de la rue de Rivoli.

— Ah! diable!.. comment! on a démoli ce pauvre Vaudeville...

— Puisque la salle et le théâtre étaient brûlés...

— C'est égal, on aurait dû les conserver... Je l'aurais revue avec plaisir cette petite salle... berceau de nos premiers chansonniers... C'est là que l'on a donné *Fanchon la vielleuse*, charmante pièce qui fit courir tout Paris... Je ne l'ai jamais vue... mais j'avais une tante qui me chantait continuellement :

> Fillette sage apporte en France,
> Avec quinze ans,
> Ton cœur, ta vielle et l'espérance!...
> Et l'espérance!...

— Ah! il chante à présent! Il ne lui manquait plus que cela! murmure entre ses dents le vieux monsieur en noir, qui se met à cogner sur la voiture avec son parapluie, pour tâcher de couvrir la voix de son voisin.

Lorsqu'il a terminé sa chanson, M. Choublanc reprend :

— Ah! il n'y a plus de rue de Chartres!... Heureusement, je connais quelqu'un rue Froidmanteau, il me renseignera sur ceux qui sont déménagés...

— Vous ne trouverez plus de rue Froidmanteau, monsieur, dit l'ouvrier en souriant.

— Je ne la trouverai plus!... oh! très-facilement, au contraire... Elle donne sur la place du Palais-Royal... il y avait même, vers le milieu de la rue, un traiteur à trente-deux sous, où l'on n'était pas trop mal... J'y ai dîné... avec des amis... qui me régalaient... Par exemple, le pain était toujours rassis... on en avait à discrétion; mais il était si dur qu'on en mangeait peu.

— La rue Froidmanteau n'existe plus, monsieur...

— Comment... elle n'existe plus... elle aurait brûlé comme le Vaudeville?..

— Non, monsieur, mais elle a été démolie pour faire place à la rue de Rivoli...

— Ah bah!... cette pauvre rue Froidmanteau a disparu... Je la regrette! c'était une vilaine rue... étroite, toujours sombre... et crottée... il était impossible d'y passer, même en été, sans être éclaboussé...

— Pourquoi donc la regrettez-vous alors?...

— Parce que je ne saurai plus m'orienter... si on a refait tout Paris; depuis dix-huit ans que je n'y suis venu... vous comprenez que je ne sais plus m'y retrouver moi... Enfin, j'irai rue du Coq, où j'ai aussi une connaissance... et là, je pourrai...

L'ouvrier part cette fois d'un éclat de rire. Choublanc s'interrompt pour lui demander ce qui cause sa gaieté.

— Dame, monsieur, c'est que vraiment vous jouez de malheur... toutes les rues où vous avez affaire ont disparu... la rue du Coq aussi... tout cela a fait place à la rue de Rivoli.

— Encore la rue de Rivoli... toujours la rue de Rivoli... Ah çà! dites-moi tout de suite qu'il n'y a plus à Paris que la rue de Rivoli... et que ça finisse!... Mais on a donc grandi Paris du double!...

— Ça n'est pas vrai! dit le vieux en cravate blanche en secouant la tête et haussant les épaules. Il y a des imbéciles qui répètent sans cesse : Paris s'agrandit tous les jours!.. mais tant qu'on ne recule point les barrières, Paris ne s'agrandit pas d'un pouce! Ah! dites que chaque jour le nombre des maisons augmente, que l'on bâtit des rues, des quartiers tout entiers, là où étaient des marais, des terrains abandonnés... que les jardins publics ont fait place à du moellon! que des constructions s'élèvent où ce n'était que des ruelles bordées de planches... à la bonne heure!...

— Il me semble cependant, dit Choublanc, que si le nombre des maisons augmente dans Paris, c'est absolument comme si on l'agrandissait, car...

— Mais, non monsieur; il a toujours la même circonférence... sept lieues et demie environ... et il n'y a point deux pas de plus à faire pour aller de la barrière du Trône à celle de l'Étoile.

— Il paraît, monsieur, que vous ne lisez pas de journaux et que vous êtes peu au courant de ce qui se passe, dit un particulier assis plus loin, car vous sauriez alors qu'on a reculé les barrières, puisque *Passy*, et *Boulogne*, et les *Ternes* sont maintenant dans Paris.

Le vieux monsieur fronce les sourcils, hausse les épaules et murmure :

— Ce sont des bruits qu'on fait courir pour augmenter les loyers dans ces endroits-là! Puis il appuie sa tête sur sa main qui tient son parapluie et ne répond plus à M. Choublanc, qui s'écrie :

— Ah! mon Dieu... tout cela me jette dans une perplexité... Dites-moi, monsieur, est-ce que la porte Saint-Denis se serait aussi fondue dans la rue de Rivoli?

Un rire général accueille cette question.

— Rassurez-vous, dit l'ouvrier, la porte Saint-Denis est toujours à sa place... mais vous venez de passer devant tout à l'heure...

— Est-ce que vous croyez que je reconnais quelque chose, juché sur cette voiture!... Le mouvement, le roulement, tout ce monde qui passe... cela m'étourdit; il me semble que je valse... et comment diable fait-on pour descendre d'ici?

— On descend comme on est monté.

— Mais je ne sais pas du tout comment je suis monté... le conducteur m'a poussé, sans cela je serais encore en bas...

Des cris qui partent de l'intérieur de l'omnibus attirent alors l'attention des voyageurs placés sur l'impériale; on distingue des voix de femmes qui appellent au secours et crient au conducteur d'arrêter. Celui-ci arrête.

— Il se passe quelque chose d'extraordinaire au-dessous de nous! dit Choublanc d'une voix tremblante, est-ce que l'omnibus a pris feu?... est-ce qu'on le démolit pour qu'il serve à la rue de Rivoli?...

L'ouvrier, qui a entendu appeler au secours, a déjà descendu la moitié des marches, et s'arrête devant la portière de la voiture, de laquelle plusieurs dames sortent précipitamment et d'un air bouleversé, s'arrêtant, dès qu'elles sont à terre, pour secouer leur robe

avec force, en s'examinant du bas en haut comme si elles se cherchaient des puces.

— Qu'est-ce qui est donc arrivé?... qui peut ainsi effrayer ces dames?... pourquoi se sauvent-elles toutes de l'omnibus? demande le jeune ouvrier au conducteur. Celui-ci, qui vient d'apprendre ce qui est arrivé dans l'intérieur de sa voiture, est en train d'adresser des reproches à un gros homme, habillé en blouse de toile, coiffé d'un immense chapeau de paille, et qui est alors occupé à ramasser à terre et sur les banquettes des petits objets difficiles à distinguer de loin.

— Monsieur! dit le conducteur, apprenez qu'on ne doit pas monter dans un omnibus quand on porte sur soi de ces choses-là...

— De quoi! de quoi!... il est encore bon là, le conducteur!... et depuis quand ne monte-t-on pas dans vos voitures avec un sac à sa main... on y monte avec ben d'autres choses... il y a des gens qui se servent de vos omnibus pour faire leur déménagement...

— Nous n'empêchons pas qu'on ait des objets propres qui n'incommodent personne.

— Merci, que l'autre jour j'avais à côté de moi une femme avec des harengs qui empestaient...

— Les harengs ne peuvent pas se sauver et grimper sur tout le monde...

— Est-ce ma faute si mon sac a crevé?... Nous étions trop pressés... J'avais presque sur mes genoux cette grosse dame qui a tant crié; c'est elle qui, avec son postérieur, aura crevé mon sac d'asticots!... Ces petits animaux, se sentant libres, se sont sauvés de droite et de gauche... est-ce que c'est ma faute, encore une fois?... Toutes les chipies qui étaient dans la voiture ont fait des cris de merlusine, parce que quelques-unes ont trouvé des asticots qui couraient sur leurs molets... Eh! mon Dieu! après tout! on sait ce que c'est... un article indispensable pour la pêche, de la friandise pour le poisson! .. et voilà! Ça ne les aurait pas mangées!... Tenez... voyez madame qui est restée, là-bas au fond, à la bonne heure, elle n'a pas eu peur celle-là... voilà une femme que j'estime!

La personne à laquelle le pêcheur adressait ce compliment est une femme énorme, coiffée d'un fichu, habillée d'une robe d'indienne, relevée d'un tablier qui a pu être blanc, mais qui est devenu de toutes les couleurs. Cette dame, qui est parfaitement crottée, et dont les mains calleuses sont semblables à son tablier, répond en faisant voir deux ou trois dents égarées dans sa bouche :

— Tiens, pourquoi donc que je craindrais les asticots?... c'est déjà pas si mauvais!... Je les adore dans le fromage de Jéromée!... Quand j'en achète, je dis à l'épicier: Si votre fromage ne marche pas tout seul, je n'en veux pas.

— Ah! que vous avez raison! ah! que vous avez bon goût!... vous connaissez ce qui est bon!

Le jeune ouvrier, rassuré sur les événements arrivés dans l'intérieur de la voiture, remonte à sa place et apprend aux voyageurs de l'impériale quelle était la cause du bruit qu'ils ont entendu.

— Parbleu, dit le monsieur qui fume sa pipe, ce n'est pas la première fois que des événements de ce genre arrivent dans une voiture publique. Semblable histoire s'y est passée un jour que je m'y trouvais, seulement, au lieu d'asticots, c'étaient des colimaçons qu'un particulier portait dans un panier couvert, et qui avaient trouvé moyen d'en sortir; ils s'étaient répandus par toute la voiture, et plusieurs dames poussèrent les hauts cris, parce que ces audacieux colimaçons s'étaient fourrés sous leurs jupons! d'où ils ne voulaient plus déguerpir, ce qui donna lieu à des scènes très-bouffonnes... Certainement, le colimaçon n'est point un animal malfaisant! au contraire, on le dit très-bon accommodé à la poulette, et on en fait un bouillon que l'on assure être souverain pour les affections de poitrine ; cependant il n'est point agréable d'en écraser en s'asseyant dessus. Cette aventure fut cause que depuis ce temps je monte sur le dessus des omnibus au lieu de me placer dedans... On a beau être philosophe... on n'aime point à s'asseoir sur des colimaçons.

Au bout de quelques minutes, la voiture s'arrête ; cette fois on était arrivé à la station du boulevard de la Madeleine. Tous les voyageurs se hâtent de descendre. M. Choublanc reste le dernier sur l'omnibus; il se tourne, se retourne, et se décide enfin à se remettre à quatre pattes, pour descendre comme il est monté. Avec l'aide du conducteur, il arrive pourtant jusqu'à terre sans tomber.

Ch. Paul de Kock.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

III

François s'instruit, en voyageant, dans une nouvelle manière de chasser.

(Suite.)

En ce moment, ses regards erraient sur une colline qui s'élevait en face de lui, couverte de bouquets de bois. Tout à coup il vit déboucher d'un de ces taillis un homme de haute stature, d'un embonpoint inquiétant, étranglé dans un surtout gris à basques roides, chaussé de bottes de cheval en cuir non corroyé, et coiffé d'une lourde toque de velours violet à laquelle pendillait un gland d'or.

Ce respectable personnage était précédé, entouré et suivi d'une meute de gros chiens aboyant, hurlant, sautant et se culbutant les uns les autres avec une ardeur féroce et presque convulsive.

Aussi, à peine les gens qui cheminaient sur la grande route l'eurent-ils aperçu, qu'une étrange agitation se révéla parmi eux. Ceux qui se dirigeaient vers la ville pressèrent le pas au point d'avoir l'air de courir comme s'ils fuyaient un danger imminent. Les autres s'éparpillèrent comme un troupeau de daims surpris par un coup de fusil, et gagnèrent les chemins de traverse du pas d'un criminel qui se sauverait de la potence.

François se mit à rire de tout son cœur en regardant cette déroute, mais il ne tarda pas à en comprendre parfaitement la cause.

Le chasseur à la toque violette n'avait pas encore atteint la grande route que ses chiens éclatèrent en abois furieux comme s'ils traquaient un sanglier dans sa bauge, se dispersèrent et sautèrent sur les passants en bêtes bien dressées à assaillir des créatures humaines. L'un faisait rouler des enfants sur le sable avec ses pattes maladroites, l'autre enfonçait ses crocs dans le mollet d'un portefaix courbé sous un lourd fardeau et le renversait effrayé, saignant et se débattant comme une tortue dans sa carapace; un troisième s'élançait aux flancs du cheval d'un bourgeois et le mordait à le faire cabrer et courir au grand galop jusqu'au bord du canal, tandis que le cavalier, suspendu au pommeau de la selle, invoquait lamentablement Dieu et les saints.

Tout stupéfait de cette scène à la fois grotesque et cruelle, le fils du batteur d'or se frottait les yeux, comme s'il se réveillait d'un songe bizarre et inexplicable. Il se tourna vers le maître de ces chiens féroces pour voir s'il ne les rappelait pas; mais ce chasseur de nouvelle espèce riait à se tenir les côtes et paraissait éprouver une jouissance suprême, voisine de l'extase, à entendre les cris de détresse et à voir la fuite de tous ces pauvres gens.

François commença donc à croire que cet homme était un hobereau maniaque dont la famille avait oublié de réclamer l'interdiction, — et qui venait d'improviser ce passe-temps brutal et puéril; mais quelle ne fut pas son indignation en le voyant montrer du doigt à ses chiens deux dames voilées et enveloppées de mantilles noires qui côtoyaient le bord du canal, suivies à distance par un jeune page vêtu de deuil.

Les malheureuses femmes, qui tout d'abord avaient voulu fuir, s'étaient bientôt arrêtées tremblantes, essoufflées et se sentant défaillir; d'ailleurs, en quelques bonds les chiens les avaient atteintes et formaient autour d'elles un cercle menaçant d'yeux irrités et de crocs avides.

La plus âgée jeta un regard effaré derrière elle; mais le canal, avec son eau calme comme un miroir où se reflétaient les trembles, lui barrait le passage. Alors elle cria aux bateliers qui ramaient vigoureusement afin de gagner l'autre bord : — Pour l'amour de Dieu, bonnes gens, venez-nous en aide! Passez-nous du côté opposé.

Mais, quelque déchirante que fût la voix de la pauvre dame, les bateliers semblaient sourds, — et s'ils n'étaient pas aveugles, leurs regards, du moins, évitaient soigneusement de se tourner vers la cruelle chasse, car ils ne virent ni les gestes désespérés de celle qui les implorait, ni ses mains suppliantes tendues vers eux.

— Les lâches! murmura le jeune Bourguignon. Ont-ils donc peur de ces maudites bêtes! comme s'ils ne pouvaient pas leur casser les reins à bons coups de rames! Mais peut-être aussi la pauvre dame a-t-elle eu tort de les supplier pour l'amour de Dieu! cette promesse les fait nager comme des dorades! Si elle leur avait montré une bourse garnie de florins, sans doute ils y auraient vu plus clair!

Cependant la compagne de la dame, que sa taille svelte et élancée faisait reconnaître pour une jeune fille, s'était jetée au-devant de la suppliante, en s'écriant : « Ma mère! ma pauvre mère! » comme si elle eût espéré pouvoir la défendre ou lui servir de bouclier, et par un geste de dévouement irréfléchi et involontaire, elle essaya d'écarter les chiens furieux en agitant devant eux les plis de son voile.

Mais les damnées bêtes, de plus en plus irritées, sautèrent sur le voile malencontreux et le déchirèrent à belles dents, ainsi que la mantille.

François resta ébloui en apercevant le visage de la jeune fille. Jamais plus radieuse vision n'avait glissé devant ses yeux. En effet, un peintre devait remercier Dieu d'avoir créé une fille d'Ève si charmante. Les cheveux noirs de cette enfant de seize ans, réunis en tresses brillantes au sommet de sa tête, couronnaient comme le plus reluisant diadème son front blanc aussi étroit que celui de la Vénus antique. Ses grands yeux dilatés par l'effroi ressemblaient à deux émeraudes vivantes et animaient singulièrement sa figure séraphique, au teint d'une blancheur transpa-

rente et rosée, aux lèvres mignonnes et vermeilles, aux paupières frangées de cils de velours. C'était la beauté humaine dans toute sa perfection, la grâce dans toute son innocence, la piété filiale dans tout son courage et tout son sacrifice.

Elle ne reculait pas, la pauvre enfant, et cependant tous ses membres frissonnaient, et le réseau bleu de ses veines pâlissait sur sa peau satinée; mais tant qu'elle croyait préserver sa mère, elle résistait à son épouvante, elle bravait ces bêtes furieuses, elle leur offrait son corps angélique.—Hélas! elle ferma les yeux pour ne pas les voir plus longtemps, car son dévouement de chrétienne et de fille n'eût pu l'empêcher de tomber pâmée de faiblesse et de peur.

Tout ceci s'était passé avec la rapidité du vol d'une flèche. Le jeune page s'était bien élancé au secours de ses maîtresses et avait essayé de frapper les chiens avec son chapeau galonné; mais ils le lui arrachèrent, le déchirèrent en morceaux, et chacun d'eux courut en rapporter un fragment au colosse à la toque violette, en gambadant d'une façon plus ou moins disgracieuse.

Les deux dames y gagnèrent un instant de répit.

La mère en profita aussitôt pour appeler de nouveau les bateliers. La jeune fille fit glisser précipitamment une bague de ses doigts mignons, détacha de son bras gauche deux bracelets d'or et les fit briller aux yeux de ces sourds volontaires, en disant d'une voix douce et sonore qui vibra au cœur du jeune peintre comme le rhythme d'une chanson d'enfance longtemps oubliée :

— Approchez, braves gens, voici votre salaire!

— Sauvez-nous! laissez-nous monter sur vos barques, criait la mère, — et vous serez noblement récompensés.

Mais François vit, à son grand étonnement, les mariniers hocher la tête négativement, et ceux même dont les barques dormaient au milieu du canal se rapprocher insensiblement du bord opposé, comme s'il craignaient d'être pris à l'abordage par les chiens du chasseur.

Quand la dame la plus âgée se vit ainsi abandonnée, elle se tordit les mains en murmurant :

— Vierge Marie! protégez-nous.

— N'est-il donc aucun secours humain à espérer? dit la jeune fille en promenant autour d'elle des regards troublés.

— Monseigneur, retenez vos chiens, s'écria alors la mère en tournant vers le chasseur sa figure décomposée. Ne vous faites pas un jeu de nos larmes.

— Pourquoi prier cette statue de pierre? reprit avec une sorte de mépris indigné la belle enfant.

— Ah! la petite rebelle dédaigne de nous implorer, dit le géant d'une voix tonnante. Allons, hop! hop! Roland! apporte le voile, j'aime à voir les prudes à découvert, ma belle précieuse.

La mère fut saisie à ces mots d'un tressaillement convulsif, et si sa fille ne l'eût pas retenue dans ses bras, elle fût certainement tombée à terre. Roland, grand chien noir d'une force colossale, s'élança en aboyant vers le groupe condamné si brutalement par son maître, et celui-ci s'apprêtait à augmenter la somme de ses distractions de la soirée, lorsque sa joie fut troublée par un incident tout à fait inattendu.

François Perrier s'était tout à coup levé, trouvant que le jeu avait déjà trop duré et qu'il était temps de faire tourner la chance.

Il ne savait pas quel était ce tyranneau butor qui bravait ainsi les règles les plus élémentaires de l'humanité; mais puisque nul n'osait l'arrêter ni le punir, le premier venu avait bien le droit de lui donner une leçon. Il enfonça son chapeau sur sa tête, saisit son gourdin et cria à la jeune fille :

— Acceptez-moi pour champion, mademoiselle, et je vous promets de faire bravement mon devoir.

Au même instant, l'aboyeur noir vint se heurter contre ses jambes en bondissant, — mais il recula en voyant tournoyer et entendant siffler la lourde massue.

La pose calme et déterminée de l'étranger annonçait, du reste, à l'intelligent animal un rude adversaire.

— Hop! hop! le voile! le voile, Roland! répéta la voix enrouée du chasseur, plus surpris qu'irrité, au premier abord, de cette intervention.

Le chien n'hésita plus et bondit de côté, afin d'éviter son ennemi et de courir à sa proie, — mais aussitôt un coup de gourdin vaillamment asséné lui brisa les dents. Il tomba à terre tout étourdi; puis il s'enfuit en hurlant, la langue pendante et la gueule ensanglantée.

— Ho! ho! cria alors le maître de la meute, véritablement courroucé; sus au mendiant, sus au bohême, mes agneaux!

Et François eut à peine le temps de se réfugier contre le tronc d'un vieux chêne avant d'être assailli par la troupe entière qui, exaspérée de son agression, s'élança sur lui en poussant des hurlements de rage.

Le peintre semblait perdu, et la jeune fille, oubliant son propre danger, dit au petit page :

— Perhson, courez à l'aide de ce brave étranger!

Perhson, plus mort que vif, se garda bien de bouger. Sa maîtresse se hasarda alors à faire quelques pas en avant vers le brutal chasseur, afin d'implorer sa pitié en faveur de ce champion qui se dévouait pour elle.

— N'allez point de ce côté! lui cria alors François. Profitez plutôt de la distraction que je procure à ces chiens fanfarons pour regagner la ville...

— Et vous abandonner, courageux jeune homme! répondit-elle d'une voix émue.

— Vous ne pouvez me secourir et je me tirerai fort bien seul de ce mauvais pas, répliqua-t-il. D'ailleurs, pensez à votre mère, mademoiselle.

La jeune fille regarda la pauvre dame dont la figure était toujours blême et qui semblait encore hors d'état de faire un pas pour se sauver.

Cependant, François s'était adossé au tronc noueux et puissant du chêne, les pieds cloués au sable, la jambe droite tendue en avant dans l'attitude d'un gladiateur gaulois.

Sa main gauche se collait au manche de son couteau de chasse, tandis que de la droite il brandissait son gourdin avec une dextérité inouïe contre ces bêtes enragées.

Son visage restait calme, serein, souriant même; celui du maître de la meute se gonflait au contraire et rougeoyait de colère.

Flexible comme la canne du plus adroit tambour-major, sa pesante massue voltigeait et coupait l'air en sifflant, tantôt haute et tantôt basse; mais, couvrant toujours le corps, elle rompait à coups redoublés l'échine ou la gueule des assaillants.

Leur maître colossal contempla plus ou moins patiemment pendant quelques minutes ce combat inégal et inattendu; mais quand un de ses mignons, blessé à la tête, culbuta en arrière, — et qu'un autre la patte brisée, tourna honteusement la queue au champ clos, boitant et gémissant, — alors il siffla de toute la force de ses poumons.

Les chiens, obéissant avec une visible satisfaction, dans l'attente d'une prompte vengeance, se réfugièrent derrière leur protecteur.

— Dieu soit loué! vous êtes sauvé, bon jeune homme! ne put s'empêcher de s'écrier la belle.

— Pas encore! répliqua le colosse en descendant à grands pas du coteau et se dirigeant vers le bâtonniste essoufflé.

— Pauvre garçon! ne l'attendez pas! dit d'une voix altérée la plus âgée des deux dames. Ne lui laissez pas le temps de reconnaître votre visage! gagnez la frontière!

— Voici un joli conseil dont vous aurez à rendre compte, belle dame! cria le chasseur; puis, se tournant vers François, il ajouta :

— Maudit gueux, as-tu perdu la tête pour oser toucher ainsi à mes fidèles gardes du corps?

Le peintre regarda d'abord son interlocuteur d'un air étonné, puis il haussa les épaules en accompagnant ce geste dédaigneux d'un sourire qui semblait répondre :

— Croyez-vous donc que je vous craigne plutôt que vos chiens, et avez-vous envie d'être traité comme eux?

Et il s'appuya nonchalamment sur son redoutable gourdin comme un berger fatigué.

IV

Comment le neveu lia connaissance avec son oncle, à propos de chiens.

Le colosse, de plus en plus exaspéré de cette bravade calme et silencieuse, reprit avec rudesse :

— Es-tu donc muet, effronté tire-laine? mais je saurai te faire parler avec les verges! Tu payeras cher ton audace, vagabond!

Cette fois le Bourguignon le regarda avec des yeux flamboyants d'indignation.

— Prenez garde à votre propre tête, vieux fou! dit-il hardiment; car mon bras est en bon train et, sur mon âme de chrétien, j'ai envie de faire servir mon bâton à une plus noble occupation qu'à celle d'assommer ces créatures sans raison.

— Tu oses me menacer! ici, sur les terres de ma juridiction! répliqua le maître de la meute au comble de la surprise. Sans doute tu es étranger à ce pays et tu ignores à qui tu parles?

— Triste pays, où l'on souffre de si honteuses avanies sans en tirer prompte et sévère justice, digne seigneur. Et par les trompettes de Jéricho! ajouta François Perrier avec plus de violence et en levant de nouveau son gourdin, qui m'empêcherait de châtier en vous le scandale dont vous donnez l'exemple? C'est un crime odieux et puéril que de chercher sa joie dans la terreur et les angoisses de ses semblables! Vous n'êtes pas un soldat, vous n'êtes pas un gentilhomme, vous n'êtes pas un enfant de cette terre, car le dernier vilain en France protégerait une femme au lieu de s'amuser de ses larmes et de rire de ses supplications! A votre âge, n'avez-vous pas honte de ressembler à ces enfants lâches et pervers qui s'attaquent au plus faible de leurs camarades ou qui torturent des animaux inoffensifs? Vous outragez Dieu, vous qu'il a doué de raison, en abusant de l'obéissance de ces chiens, qui n'ont qu'un instinct et une fidélité aveugles. Vous êtes donc au-dessous d'eux. Oui, pour moi, vous êtes moins qu'un chien,



— Mon cher enfant, je ne puis porter tout seul ce lourd fardeau. — Page 20.

et j'aurais plutôt pitié de votre meute que de vous.

— Tu prêches comme un ministre huguenot, mon garçon, bégaya le chasseur dont le visage verdissait de rage, mais j'ai depuis longtemps l'habitude de faire pendre ceux qui prêchent si bien.

François s'avança de trois pas vers lui.

— Avant de me voir pendre, vous serez assommé, damné reître! poursuivit-il avec calme. Vous m'avez traité de gueux et de vagabond sans me connaître, et c'est vous qui méritez ce nom. Ne troublez-vous pas le repos de votre prochain, sans motif et sans but, pour le plaisir de nuire et de mal faire, comme ces lutins et ces farfadets, qui jouent la nuit de méchants tours aux voyageurs? Si vous couriez ainsi, avec votre meute, les belles plaines de notre Bourgogne, on tuerait vos chiens à coups de fusil, et vous-même, ce n'est pas impunément que vous insulteriez les fidèles sujets du roi.

Le visage du colosse aux bottes de cheval s'était empreint des teintes les plus diverses; il respirait avec peine, comme un homme qui n'est pas habitué à voir révoquer en doute ou méconnaître son autorité, et que la résistance trouble et étourdit autant qu'un affront.

Il fixait attentivement ses yeux clairs et perçants sur le jeune peintre. Enfin, les coins de sa bouche se crispèrent et dessinèrent un aigre sourire, tandis qu'il disait lentement :

— Tu manies presque aussi bien ta langue que ta massue; tu es un vrai troubadour, et je ne m'étonne pas que tu te déclares le champion de ces infantes. Il est bien temps, je pense, qu'elles viennent remercier le chevalier.

— C'est à vous d'aller leur demander l'oubli de votre brutalité, mon maître, et cela toque basse et le genou incliné, repartit naïvement le jeune Bourguignon.

— Vraiment! beau chevalier, dit le colosse en ricanant. Et les princesses m'octroieront, sans doute, merci à ta prière. Allons! j'y consens, pour la nouveauté de l'exemple. Mais, mon audacieux et nouvel ami, ajouta-t-il, en tournant la tête et riant tout à coup à gorge déployée, — il me semble que les oiseaux sont envolés. La reconnaissance leur a fait pousser subitement des ailes; et je doute maintenant que tu obtiennes un baiser ou même une marguerite des champs pour prix du combat.

François s'était vivement retourné, et son visage pâlit aussitôt, indice d'un piteux désappointement.

— Console-toi, mon garçon, reprit le maître de la meute avec une sorte d'intérêt et de gaieté, — voici un fragment de voile déchiré, que Roland va t'apporter, et que tu pourras conserver comme un gage précieux de ta princesse. Apporte, Roland!

Le chien noir obéit et vint se coucher à plat ventre, et avec un regard humilié, devant le peintre abasourdi.

— Dis-moi, continua le chasseur, où as-tu appris à faire des armes?

— Il faut que vous n'ayez jamais voyagé loin de chez vous, répondit François, pour ne pas connaître les bâtonnistes de Mâcon. Si vous avez fantaisie de prendre, sur l'heure, une leçon du joli jeu des Bourguignons, cassez une branche noueuse de cet arbre, — et dans cinq minutes vous verrez comment nous apprenons à vivre aux gens grossiers.

— Sang-Dieu! s'écria le colosse, tu es un vrai Goliath; mais tes fanfaronnades sont appuyées par un poing respectable, et c'est ce que j'aime en toi, car tu prodigues plus que n'annonce ton menton sans poil ni duvet. Souffle sur ta colère, garçon, et donne-moi la main; mais, avant tout, dis-moi qui tu es, d'où tu viens et quel est ton métier?

Le jeune peintre regarda le questionneur avec dédain et répondit, tout en ouvrant son sac de voyage :

— Pourquoi donc, si cela ne me plaît pas, monsieur le curieux? N'est-il pas naturel que je vous demande qui vous êtes, à vous qui rendez les routes dangereuses et qui ressemblez moins à un honnête homme qu'à un seigneur de buisson et à un capitaine de grands chemins? Oh! il est inutile de fixer sur moi ces yeux goguenards, car je veux savoir votre nom, pour porter plainte contre vous.

— Par saint Denis! dit d'un air altier et impérieux le géant aux chiens, je ne reconnais qu'à un seul homme le droit de me questionner ainsi, et cet homme est assis sur le trône de saint Louis. Mais, patience! mon jeune ami, ne me brise pas le crâne, car je désire vider quelques vieux flacons avec toi, et je te répondrai, comme si tu étais le favori de Sa Majesté.

Cependant Perrier, qui venait de tirer de son sac un rouleau de papier et des crayons rouges, lui cria :

— Attendez, noble fier-à-bras! vous voulez connaître mon métier? Eh bien! ne bougez pas, restez dans cette attitude et forcez vos chiens à se tenir tranquilles. Je ne vous demande qu'un quart d'heure de patience pour toute rançon, et ensuite je vous laisserai aller.

— Quel caprice singulier! murmura le chasseur ébahi.

— Je me hâte, avant que la nuit soit tombée tout à fait, poursuivit François, en saisissant ses crayons et jetant quelques traits sur le papier, de retracer une scène dont tous les détails me sont présents. Prenez garde, maître! vous faites une grimace qui vous enlaidit diablement, si c'est possible.

— Ah çà! garçon, ta tête est-elle vraiment détraquée? Es-tu un de ces misérables barbouilleurs de bonne toile, qui valent moins que des mendiants, et qui croient pouvoir marcher de pair avec des gentilshommes, tandis qu'ils ne sont que d'orgueilleux fainéants?

— Ne parlez pas et reculez-vous un peu! reprit François en riant, vous savez que je ne manie pas toujours le pinceau et le crayon, et que ceux qui insultent le peintre ont à compter avec le bâtonniste. Je ne trouverai pas d'ailleurs tous les jours, sur mon chemin, une si effroyable figure de chasseur d'hommes et de femmes!

— [illegible] de la donzelle au voile déchiré, n'est-ce pas? interrompit malignement le vieil homme, qui se mit à rire en voyant les joues de son adversaire s'empourprer de confusion. Que veux-tu, cher garçon, le destin m'a condamné à être un chasseur d'hommes, et je remplis ma vocation, même en temps de paix. Ton plaisir est de casser bras et jambes avec ton gourdin, moi j'aime assister à une chasse aux femmes, car ce sexe m'a toujours été contraire. Et, en somme, peux-tu payer aussi facilement des os rompus que moi une mantille trouée ou un voile déchiré?

Le peintre regarda attentivement l'ébauche de la figure laide et bizarre du chasseur qu'il venait de terminer, et, en examinant cette peau parcheminée et plissée, ces pommettes larges et proéminentes, cette bouche niche-ment fendue, armée de dents longues, jaunes, inégales et pointues, ce nez bourgeonné et camus, ces yeux ronds et saillants, le tout surmonté d'une chevelure épaisse et grisonnante, il comprit les goûts étranges d'un colosse si semblable à une de ces monstrueuses idoles de l'Indoustan, qui servent de chapiteaux aux lourds piliers des pagodes. Cependant il lui répondit froidement :

— Jamais je n'ai levé mon bras contre des créatures sans défense. Jamais je n'ai fait le mal par plaisir!

Un éclair brilla dans les gros yeux du chasseur.

— Tu n'es qu'un enfant, dit-il, et ton cœur ne s'est pas endurci sous la tente du soldat; mais, moi, je suis un vieux routier, et sans doute le nom du marquis de Langallerie ne t'est pas inconnu.

— Le marquis de Langallerie! répéta François avec stupeur.

— Ma réputation de général rude et sévère te fait elle peur? et refuseras-tu l'hospitalité que je t'offre de bon cœur? car j'aime les braves garçons qui te ressemblent.

Le peintre se hâta de glisser papier et crayons dans son sac, et, après l'avoir refermé, il prit son bâton; puis, saluant le vieux gouverneur :

— Cette hospitalité, je venais vous la demander, mon oncle, car je croyais que vous aviez volé votre mauvaise renommée; le frère de ma chère et digne mère Etiennette conservait dans mon cœur un petit coin d'affection et de respect. Mais maintenant que je vous connais, monsieur le marquis de Langallerie, je rougirais d'accepter de vous une place à table ou un écu dans ma poche. Ce n'est pas moi qui réclamerai désormais le titre de votre neveu, et je veux oublier, si Dieu le permet, que nous nous sommes rencontrés d'une si fâcheuse façon.

Le marquis, d'abord très-étourdi de cette réponse, sentit bientôt la colère monter de son cœur à son visage, et ce fut d'une voix rauque qu'il répliqua :

— Tout beau, monsieur mon neveu! la nouvelle me surprend, car je ne croyais pas me trouver en famille; mais de bons parents ne se quittent point si vite, et je tiens à vous garder près de moi. N'essayez pas de vous sauver, car je vous ferais arrêter par pure amitié, mais sans miséricorde.

— Essayez donc! répliqua François avec une expression menaçante.

— Ah! tu es bien le sang de cette Etiennette qui a bravé ma volonté pour épouser un vil artisan, murmura le gouverneur d'une voix sombre.

— N'outragez pas ma mère, monsieur, dit le peintre en agitant son bâton.

— C'est sans doute la voix du sang qui te pousse à m'insulter si chrétiennement, n'est-ce pas? reprit le marquis. Mais, voyons, mon beau neveu, ne puis-je rien faire pour toi? Tout diable noir que je te paraisse, j'ai encore la volonté et le pouvoir d'être utile au fils d'Etiennette, lorsqu'il est si vaillant garçon! Je puis même, ajouta-t-il après un peu d'hésitation, t'offrir le grade d'officier dans les mousquetaires attachés à mon service.

— Laissez-moi aller librement, mon oncle! répondit François d'un ton plus doux, mais fier. Je veux être un peintre indépendant et non un soldat à la chaîne. Merci de votre offre, mais je ne compte emporter de vous que l'esquisse tracée sur mon papier!

— Va donc, mon garçon, dit le marquis avec un accent de tristesse Je regretterai toujours que notre rencontre ait si mal tourné. Donne-moi seulement l'accolade d'adieu.

Et lorsque le hardi jeune homme, après y avoir consenti, lui eut tourné le dos et fut parti d'un pas leste, ferme, dégagé, le marquis, qui le suivait avec un regard d'envie et de regret, s'écria en soupirant :

— Qui croirait qu'un garçon si brave, si vigoureux et si habile au bâton pût s'entêter à devenir un barbouilleur d'enseignes?... Ah! si j'étais son père!

Puis, sifflant ses chiens, il reprit tout soucieux et absorbé dans des pensées mélancoliques, qui ne lui étaient pas ordinaires, le chemin de la citadelle.

V

De quelle façon les amateurs de tableaux protégent les artistes.

Arrivé à Vienne en Dauphiné, François Perrier chercha son gîte dans une hôtellerie borgne, fréquentée par les rouliers, les colporteurs et les montreurs de curiosités. Il tâta ses poches; elles étaient vides. Que faire? Il demanda au maître du bouge s'il ne se trouvait pas à Vienne quelques amateurs de peinture auxquels il pourrait offrir un de ses dessins. L'hôte sourit, appela son garçon et lui dit de conduire l'étranger chez le docteur Scholasticus.

— Singulier nom! observa le peintre.

— Le nom dit l'homme, répliqua l'hôte; le docteur assure à tout le monde qu'il est le plus fin connaisseur et le plus habile collectionneur du monde entier.

Maître Scholasticus reçut François avec une dignité toute doctorale, mais dès qu'il sut avoir affaire à un artiste, il devint affectueux et s'empressa de le conduire à son musée dont les murs étaient cachés par des tableaux du haut en bas.

— Voyez! s'écria-t-il avec une emphase orgueilleuse. Ce *Pâris offrant la pomme à Vénus* est un des derniers ouvrages du Giotto. Quel style! quelle étude de la nature! et comme cette pomme est bien imitée! N'avez-vous pas envie de la manger?

A vrai dire, quoique l'appétit du jeune Bourguignon fût passablement aiguisé, la pomme en question ne lui inspirait aucune tentation, car elle ressemblait à une orange verte. Pâris était coiffé d'un casque d'archer de la garde écossaise, et ses membres étaient agréablement coloriés en rose pour contraster avec les trois déesses qui s'alignaient devant lui aussi roides, aussi blanches, aussi maigres que les fantômes de femmes mortes de faim.

— Je ne croyais pas, hasarda Perrier, que le Giotto eût jamais produit une composition si sèche et si dénuée d'expression.

Le docteur haussa les épaules; puis il se frotta les mains d'un air de triomphe, au lieu de paraître froissé et mécontent de l'observation.

— Vous venez de faire en un mot l'éloge le plus flatteur de ce tableau, mon jeune ami. Vous le trouvez sec et sans expression? Ne craignez pas de le répéter. Ah! ah! vous êtes novice dans l'art sublime de la peinture, maître François. Sec et sans expression, n'est-ce pas? Eh bien! c'est là le grand mérite du Giotto de n'avoir jamais cherché l'expression aux dépens de la vérité et de n'avoir jamais voulu dépasser la nature. Sec et sans expression! C'est là ce qui prouve que mon tableau est un véritable Giotto! Mais s'il n'était pas sec et sans expression, ce serait un faux Giotto que j'expulserais à l'instant de mon musée et que je ne vendrais pas deux écus, tandis que je ne donnerais point celui-ci pour dix mille livres.

Le jeune peintre se mordit les lèvres pour ne pas éclater de rire au nez de l'original collectionneur.

— Regardez maintenant cette *Cène* de Léonard de Vinci, reprit l'enthousiaste Scholasticus; vous ne vous plaindrez pas cette fois de la couleur et de l'expression. Remarquez bien la diabolique grimace que fait le traître Iscariote, tandis que Notre-Seigneur lui prend doucement la main! N'oubliez pas ces musiciens qui jouent de la basse dans un coin, ces chiens qui se battent sous la table et qui se disputent un os, et ces belles Samaritaines qui écoutent curieusement à la porte.

— Je ne sais, répondit le peintre, mais j'ai peine à croire que le grand Léonard de Vinci soit l'auteur de cette indigne ébauche! Que signifient ces mitres d'or qui font ressembler les saints apôtres à des satrapes d'Orient? Pourquoi ces bagues aux doigts, ces colliers, ces robes fourrées d'hermine sous lesquelles on ne devine aucune forme vivante? Le bariolage n'est pas la couleur, et l'harmonie d'un sujet aussi simple et aussi sévère que la *Cène* de notre divin Sauveur n'a rien à voir avec cette confusion de marionnettes et de couleurs incohérentes qu'une main inhabile et un esprit égaré ont pu seuls éparpiller sur cette toile.

Scholasticus leva les mains au plafond avec un soupir de commisération.

— Aveugle et profane! trois fois profane Bourguignon! s'écria-t-il dans une sorte d'extase, as-tu donc des yeux pour ne pas voir? Quoi! un humble apprenti ose critiquer l'œuvre la plus merveilleuse du grand Léonard! A genoux, malheureux! ouvre les yeux et demande pardon de ton sacrilége. Comment! tu ne reconnais pas dans cette profusion de couleurs étincelantes, flamboyantes, rayonnantes, la touche magique du maître? Mais si tu supprimais ces tiares d'or, ces robes de soie et de velours, ces brillants colliers, ces joueurs de basse, ces belles curieuses à ceinture flottante, cette *Cène* serait le tableau du premier venu! que resterait-il de Léonard de Vinci? Quand bien même il aurait signé son nom en lettres d'or au milieu de la toile, on ne croirait pas qu'il est de lui!

— Et on aurait raison, murmura François en souriant.

— Quant à ce saint Jean, continua Scholasticus en tirant un petit rideau qui cachait ce nouveau trésor, — c'est mon diamant, c'est le chef-d'œuvre d'Albrecht Durer de Nuremberg, qui, parmi les maîtres allemands, surpasse Holbein et Martin Schœn.

Le peintre ne put s'empêcher de secouer la tête, car il pensa que si l'apôtre favori de Jésus ressemblait à ce vulgaire cénobite, rouge et trapu, Notre-Seigneur devait l'avoir choisi parmi les bouviers de Judée. Mais le docteur ne remarqua pas ce hochement de tête, car, absorbé dans son admiration, il ne pensait qu'à détailler au jeune artiste les beautés du tableau.

— Sans doute, maître François, vous allez me dire que ce saint Jean, couleur de bière, n'est pas l'œuvre du bonhomme Albrecht, cet artiste immortel qui se laissait battre par sa femme et qui se vengeait en peignant l'homme qui bat sa femme. Eh bien! vous vous trompez. Si ce saint Jean avait le visage doux et beau qu'on prête à l'apôtre qui était le reflet gracieux et mélancolique du Christ, je le reléguerais au grenier comme un tableau de rencontre et de hasard. Mais ce saint Jean n'est autre que Martin Luther, ce terrible hérétique dont Albrecht n'a pas osé avouer et signer le portrait! Comprenez-vous maintenant la valeur de ce chef-d'œuvre?

François s'inclina devant ce stratagème d'amateur; il se contentait d'admirer les magnifiques cadres d'or dans lesquels se prélassaient les exécrables copies et les pauvres originaux dont se composait le musée du docteur, et il finit par se dire qu'un Mécène qui accordait une si fastueuse hospitalité à de honteuses ébauches, ne pourrait manquer de s'extasier à la vue des dessins que lui, simple apprenti de l'art, allait dérouler à ses yeux.

— Enfin, vous voyez quelles sont mes richesses, mon jeune ami? poursuivit Scholasticus. A la vue de ce musée, l'artiste reste accablé et comme muet d'admiration. Eh bien! telle est l'ignorance de mes stupides concitoyens, telle est leur rudesse barbare et leur grossière indifférence pour les arts, qu'aucun d'eux ne demande seulement à visiter ma galerie! Ils traitent de manie ma passion pour les chefs-d'œuvre des grands maîtres!... Puis, quand je veux vendre quelque tableau, honte et misère! il faut que j'aie recours à des juifs! et ces infâmes usuriers ne rougissent pas de me les acheter un morceau de pain!

— Comment! dit Perrier très-surpris. Vous n'êtes pas seulement amateur de tableaux et de curiosités d'art; vous en êtes donc aussi marchand?

— Vous devez me comprendre, excellent jeune homme, reprit le docteur. J'aime à protéger les arts. Ma vie est dévouée à la propagation de ces œuvres sublimes qui appartiennent à l'univers. Je cherche donc à les faire circuler le plus possible dans le monde. Chez moi ils seraient perdus et réservés à ma seule jouissance. Il serait odieux de thésauriser égoïstement comme un avare des toiles immortelles.

— Vous avez raison, répondit François en riant en lui-même de cette nouvelle originalité. Mais permettez-moi maintenant de vous montrer quelques essais qui, sans doute, ne souffrent aucune comparaison avec les chefs-d'œuvre que vous venez de me faire admirer...

— De la modestie! fort bien! cela sied à la jeunesse. Voyons vos dessins, mon jeune ami. Mais prenez garde, je m'y connais, vous vous en êtes aperçu, et je suis très-sévère.

François tira, non sans émotion, ses dessins de son carton.

Le docteur Scholasticus les parcourut légèrement des yeux :

— Parfait! dit-il. Cela ne manque pas de style et d'ordonnance. Il y a là un je ne sais quoi qui annonce un artiste de goût. Vous avez le crayon facile. Et que comptez-vous faire de ces petites esquisses, mon ami?

Le peintre le regarda avec une nuance d'embarras.

— Je désirerais trouver un acheteur afin de pouvoir continuer mon voyage à Rome, monsieur.

— Ah! vous allez Rome, maître François? délicieux voyage, en vérité! Je voudrais y aller avec vous et voir les œuvres des maîtres dont je ne connais que le peu qui m'est passé entre les mains.

— Il vous en reste, en effet, beaucoup à voir, monsieur! observa Perrier avec une intention sarcastique qui échappa au docteur.

— Oui, le *Jugement dernier* de Michel-Ange, par exemple!

— Il est surprenant, en effet, qu'il ne figure pas dans votre galerie, monsieur, dit François avec un merveilleux sang-froid.

— Oh! Rome! Rome! c'est mon rêve, reprit Scholasticus. Mais que voulez-vous! j'ai ici des clients! beaucoup de clients!

— Et vous ne pouvez les laisser mourir tout seuls, cela se comprend, dit Perrier toujours sérieux.

— Vos dessins promettent un grand talent, mon jeune ami, un grand talent. Je crois même qu'ils ne nuiraient pas à l'ensemble de ma collection.

Un rayon d'espoir passa sur le visage assombri du peintre.

— Mais ils ont un grand défaut pour moi; vous en conviendrez vous-même.

— Quel est ce défaut? demanda Perrier avec inquiétude.

— C'est que vous n'êtes pas mort, mon jeune ami.

— Que voulez-vous dire, monsieur!

— Certes, je ne veux pas votre mort et je souhaite que Dieu vous garde longtemps en joyeuse vie, maître François. Mais je me suis fait une loi de ne jamais acheter une toile ni un dessin d'un artiste vivant. Voyez plutôt ma galerie. Chaque amateur a son goût, vous le savez; mais je suis vraiment affligé de ne pouvoir vous aider à continuer votre voyage.

François reprit ses dessins et ferma son carton en disant :

— Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur votre galerie, monsieur, pour être convaincu que vous ne pouvez acheter impunément le tableau d'un artiste vivant!

— Comment cela? dit vivement le docteur.

— Parce qu'un artiste vivant ne souffrirait pas, monsieur, que vous signiez de son nom une honteuse composition achetée au dernier des barbouilleurs d'enseignes, répliqua le peintre avec un salut ironique.

— Êtes-vous fou, jeune homme! s'écria Scholasticus pourpre de colère et brandissant d'une main fluette et ridée sa longue canne à pomme d'or. Osez-vous insulter en ma personne le Giotto, le grand Léonard et l'immortel Albrecht Durer?

— Je suis leur disciple, monsieur, répondit Perrier en jetant un regard de mépris sur les tableaux appendus au mur, et je suis forcé de vous traiter comme un de ces maraudeurs qui viennent dépouiller les morts, la nuit, sur le champ de bataille. Vous êtes un de ces corbeaux impies, et non un protecteur des arts. Dieu me garde à jamais d'un tel Mécène et vous pardonne, monsieur!

Puis, le jeune Bourguignon sortit de ce singulier musée et de la maison du docteur en se demandant s'il retournerait à Mâcon ou s'il persisterait à aller à Rome en implorant la charité des passants.

VI

Que charité bien ordonnée commence par autrui.

L'homme tient rarement compte dans ses calculs d'avenir des petites misères, des accidents puérils, des déceptions qui doivent le faire trébucher dans son chemin, tout cuirassé qu'il soit contre les malheurs.

Notre jeune peintre s'était attendu à combattre des brigands, à gravir des montagnes, à traverser des orages.

Il n'avait pas songé qu'il pourrait manquer de pain au milieu du voyage.

Il n'osait rentrer à son hôtel, où il n'eût su comment payer son écot, et il maudissait la fantaisie qui l'avait poussé à ce voyage impossible.

La sottise de maître Scholasticus le décourageait et le faisait presque douter de son talent.

EMMANUEL GONZALÈS.

(*La suite au prochain numero.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

II

BALZAC.

Voici bientôt six ans que Balzac est mort, — mort, au moment où un riche et heureux mariage allait dorer enfin, de ses joies et de son bien-être, une existence jusqu'alors trop souvent précaire et agitée. — La postérité a donc commencé pour l'auteur de *la Comédie humaine*, et la postérité reconnaît en lui un grand écrivain.

Oui, Balzac est une des gloires du pays. Il a laissé une œuvre impérissable dans laquelle nos descendants puiseront à pleines mains, quand ils voudront se rendre compte de ce qu'étaient leurs pères, au dix-neuvième siècle, dans cette France déjà si belle et qu'on prépare à l'avenir si resplendissante. Des critiques sévères ont accusé Balzac d'ironie et de scepticisme, de fausse élégance et de manières prétentieusement aristocratiques dont il aurait affublé ses personnages; ils lui ont, de plus, reproché, comme style, le mélange du baroque et du trivial, de l'incorrection et de l'affectation... Nous ne répondrons qu'un mot à ces esprits amers qui semblent se complaire à relever lentement les imperfections d'un talent ou d'un génie, pour se donner à eux-mêmes, ainsi, comme une excuse d'oublier les qualités de ce génie ou de ce talent : Balzac a beaucoup produit... trop produit peut-être. Mais quand il n'aurait écrit que *les Parents pauvres, Eugénie Grandet, le père Goriot, le Lys dans la Vallée, Pierrette*, n'est-ce pas assez déjà pour qu'on ne lui rejette pas cruellement au visage et les facéties un peu trop crues, il est vrai, des *Contes drôlatiques*, et le mysticisme confus de *Séraphita*?...

Et, enfin, ses avortements au théâtre avec *Vautrin* et *les Ressources de Quinola!*

Allons! allons! messieurs de la critique, un peu d'égards pour vous-mêmes si ce n'est pour les grands hommes! Dans votre rage de vouloir sans cesse démolir des pyramides, vous ne réussissez qu'à mieux faire voir à tous que, près d'elles, vous n'êtes que des pygmées. Que vos doigts crispés lâchent donc la pioche; les éclats du granit finiront toujours par vous éborgner!

Et, maintenant, si, comme écrivain, à mon sens, Balzac a droit au respect et à l'admiration de tous; comme homme, je n'entends pas absolument dire qu'il ait mérité toutes les sympathies. Non! Balzac n'avait rien, à propre-

ment dire, de l'homme aimable. D'abord, il était affligé d'une dose d'amour-propre telle qu'elle débordait à chaque minute, dans sa parole, dans son geste, dans son regard. Joignez à cela qu'il avait la manie sérieuse d'être issu de pur sang gaulois... « Je n'ai rien de commun avec les *Balzac d'Entragues!* répondait-il à quelqu'un qui lui contestait cette filiation; eh bien! tant pis pour eux! » Balzac, en quelque lieu qu'il se trouvât, sur le boulevard, dans le monde, aux champs, au théâtre, eût volontiers écrit sur son chapeau, comme le berger de la Fontaine :

« C'est moi qui suis Balzac, l'auteur de *la Comédie humaine!* »

Mais à part ces petits quarts d'heure d'un orgueil et d'une vanité puérils, Balzac avait de si bons moments d'épanchement et de grâce! Je n'en veux pour preuve que l'amitié qu'il contracta avec deux hommes d'élite, deux esprits charmants qui le pleurent encore : le marquis de Belloy et le comte de Grammont.

La première fois que je vis Balzac, ce fut vers 1838, je crois, comme il venait de quitter la rue *Cassini* pour aller habiter rue *des Batailles*. Désireux de travailler, et surtout d'éloigner les visites indiscrètes, il avait donné la consigne au cerbère de son nouveau logement de ne laisser monter près de lui que les personnes qui demanderaient *madame Durand*. En ma qualité de démon je n'eus pas besoin d'induire en péché de mensonge ce pauvre portier, pour m'introduire auprès de son locataire. Je me faufilai par le trou de la serrure dans l'appartement de Balzac, et assis sur une cheminée, je pus contempler à l'aise cette tête qui renfermait tant de puissance. Balzac n'était pas beau, comme vous pouvez le voir, lecteur, par le portrait que nous vous donnons avec cette esquisse, et, cependant, ainsi que chez tous les individus hors ligne, il y avait dans son regard un tel foyer d'intelligence vivace et profonde que, tout diable que je suis, quand, sans me savoir là, comme de raison, il tourna par hasard ses regards de mon côté, je tressaillis malgré moi, de même que si j'eusse ressenti le contact d'une étincelle électrique.

Il causait alors avec quelques amis.

Et c'est dans cette conversation que je lui entendis prononcer ce mot, — comme, affectant un profond dédain pour la généralité des romanciers de son époque, il assurait qu'il était permis à tout génie de prendre, à l'instar de Molière, son bien n'importe où il le trouvât :

— Eh! messieurs, je puise partout, c'est fort naturel! J'en ai le droit!

Un grand écrivain est le secrétaire de son siècle.

De la rue des Batailles, Balzac sauta, d'un bond, hors barrière, aux *Jardies*, petite maison sise à Ville-d'Avray, et à laquelle on n'arrivait que par un étroit sentier, partant de la grande route de Paris, lequel étroit sentier, en temps de pluie, avait de faux airs de large ornière... à donner à craindre aux visiteurs de s'y engloutir jusqu'au menton, et par-dessus encore, comme dans des sables mouvants.

Les *Jardies*, je le répète, étaient tout simplement une maisonnette, dans laquelle Balzac, en la faisant construire, n'avait omis d'abord qu'un léger détail de commodité intérieure : les *Jardies* n'avaient point d'escalier pour communiquer du rez-de-chaussée au premier étage.

L'escalier ajouté, tant bien que mal, à la maison, Balzac, rassuré sur la façon dont il monterait désormais se coucher, Balzac songea à réaliser dans sa propriété un projet qu'il caressait depuis longtemps : celui de la naturalisation en France des ananas. Ceci n'est pas une plaisanterie. Balzac, cet homme qui savait tant de choses et qui les savait si bien, s'était, comme un enfant, laissé aller à la chimérique pensée de se créer un revenu magnifique en élevant des fruits des tropiques là où, neuf années sur dix, les abricotiers et les amandiers sont stériles, faute d'une température suffisante ou égale.

Une justice à rendre à l'éleveur d'ananas, c'est qu'une simple phrase suffit, un jour, pour le faire renoncer à ses illusions.

Il est vrai que cette phrase émanait d'un homme expert dans la matière : Alphonse Kar... un jardinier pur sang.

— Vous n'oubliez qu'une chose dans vos cent mille livres de rente en expectative, dit-il à Balzac, lui déroulant ses plans gigantesques,



c'est que, comme les ananas que vous sèmerez aux Jardies n'y pousseront pas, les cent mille livres de rente y pousseront bien moins encore.

Aux Jardies, Balzac avait adopté, comme manière de travailler, un système à lui. Qu'il eût ou non du monde à dîner, — et il dînait à cinq heures, — le dernier morceau avalé, il allait immédiatement se mettre au lit. A minuit, Louise, la femme de son jardinier, venait l'éveiller en lui apportant un bol de café noir. Il prenait aussitôt la plume, et le lendemain matin, quand vous entriez dans sa chambre, vous aperceviez de tous côtés, épars sur le parquet, force feuilles de papier attestant, sans rature aucune, en faveur de la facilité du romancier. Il est vrai que cette facilité était trompeuse, car ce que Balzac avait écrit de la sorte, pour l'envoyer à l'imprimerie, n'était qu'un jet succinct de sa pensée. Il revoyait bientôt les *épreuves*, et c'était réellement sur ces épreuves qu'il accomplissait son œuvre : telle phrase, qui ne contenait que dix mots, devenant alors une page entière; telle page, composée de vingt lignes au plus, se métamorphosant maintenant en un chapitre.

Des Jardies, Balzac alla demeurer à Passy, et de Passy à l'avenue Fortunée, aujourd'hui rue Balzac, aux Champs-Élysées, dans une maison qui avait appartenu, dit-on, à Beaujon, ce richissime financier du dernier siècle, qui a tant fait parler de ses folies et un peu de ses bonnes actions.

La nouvelle demeure de Balzac était meublée avec une certaine somptuosité. Il avait rapporté de ses voyages en Allemagne et en Russie nombre de meubles curieux et de tableaux anciens, aux cadres parsemés de sculptures merveilleuses. C'est dans ce nid, élégamment préparé, qu'il attendait le moment si désiré depuis longtemps de se réunir à une femme aimée. Une fois réconcilié avec la fortune, — cette sotte aveugle, — Balzac se livrait avec complaisance à ses goûts pour le luxe... Il n'avait pas abandonné, aux heures de travail, sa large robe blanche de moine, dans laquelle il avait ses coudées si franches; mais, quand il allait maintenant à la promenade, à ses affaires, dans le monde, il revêtait fièrement un habit bleu, à boutons d'or... d'or massif, vraiment! une petite faiblesse de parvenu!...

Dans une soirée où il se trouvait, portant cet excentrique habit bleu, un des boutons, qui s'en était détaché, fut ramassé par une dame, ardente admiratrice de l'auteur des *Chouans*.

— On gagne toujours quelque chose à vous suivre, monsieur, dit la dame à Balzac en lui remettant son bien.

Cependant, ainsi que je l'ai dit au commencement de cette notice, Balzac ne devait pas jouir longtemps d'un repos et d'un bien-être achetés par tant d'années de travaux et d'attente.

Hélas! les boutons d'or massif à l'habit ne garantissent pas le corps des souffrances et de la mort!

Balzac avait eu déjà, en Russie, quelques atteintes du mal qui devait l'emporter si vite... comme il avait si vite déjà emporté Frédéric Soulié: une hypertrophie du cœur.

Parfaitement soigné, croyait-il, à Saint-Pétersbourg, par un Hippocrate du cru, il écrivait alors à un de ses amis :

— On trouve de tout en Russie, même de bons médecins! Si Frédéric Soulié avait eu le mien, il vivrait encore!

Frappé derechef, en juin 1850, Balzac, après avoir traîné quatre mois, succomba enfin. J'étais la veille de sa mort dans sa chambre à coucher, toute tendue de satin blanc et de dentelles, éclairée par un lustre en rocaille. Le grand écrivain, l'œil encore lumineux, — *des yeux de diamants dans une face d'aubergiste*, a dit un poëte, — le grand artiste, luttant physiquement et moralement contre sa dissolution prochaine, disait de bonne foi à un visiteur intime :

— Mon cher ami, je suis sauvé! mon médecin me l'a dit; il a vaincu le mal intérieur, il en est sûr!...

A cette heure, je suis un homme sain dans un corps malade.

. . . .

Pauvre Balzac! Et le lendemain, il expirait.

Il n'avait pas cinquante-deux ans.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 3 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

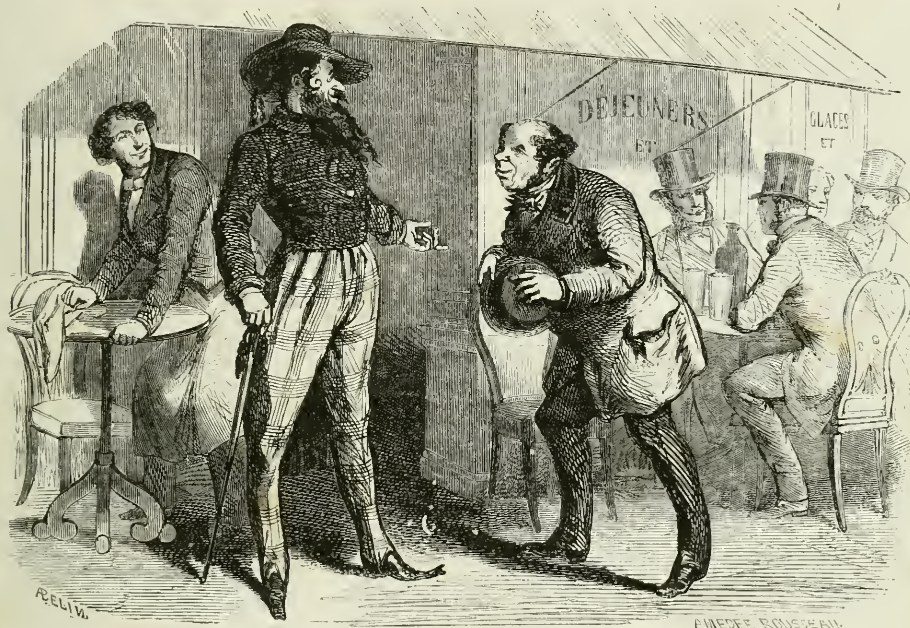
17 MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Tenez! voici un café qui nous tend les bras..... —Page 1

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INEDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

—

CHAPITRE III.

Conversation dans la rue.

M. Choublanc a poussé une exclamation de plaisir en se retrouvant à terre. Il regarde un moment autour de lui, croyant retrouver ses voisins de l'impériale; mais tout le monde est parti, excepté le particulier au brûle-gueule, qui, après avoir éteint sa pipe, la resserre avec soin dans sa poche, et s'arrête contre un arbre, en examinant de loin le monsieur qui lui a donné du tabac.

— Voyons, se dit M. Choublanc, me voici à terre... c'est fort bien, mais ce n'est pas tout!... Il s'agit maintenant de trouver ceux que je viens chercher à Paris... D'après ce qu'on m'a dit tout à l'heure sur la voiture, presque tout le monde demeure maintenant rue de Rivoli... c'est donc vers cette rue que je dois me diriger... Il me semble que je la connais. La dernière fois que je suis venu à Paris... il y a dix-huit ans... oui, il y a environ cela... je suis allé voir *Robert le Diable* à l'Opéra, j'ai dans l'idée que j'ai passé par cette rue-là... Orientons-nous un peu...

Et pour mieux y voir, M. Choublanc veut prendre une prise; il fouille à sa poche et cherche sa tabatière; mais en vain il visite chacune de ses poches, la jolie boîte d'écaille doublée en or n'y est pas.

— Ah! mon Dieu!... j'ai perdu ma tabatière... me l'aurait-on volée! s'écrie le Champenois désespéré en continuant de se fouiller en vain. Ah! je l'aurai laissée sur la banquette de la voiture en croyant la remettre dans ma poche... Heureusement, l'omnibus qui m'a amené est encore là.

M. Choublanc court faire sa réclamation. Le conducteur s'empresse de monter pour regarder sur l'impériale, mais on n'y trouve pas la tabatière.

— Vous l'aurez laissée tomber, lui dit-on, en croyant la remettre dans votre poche; elle se sera perdue en route... à moins qu'un voisin trop soigneux ne l'ait ramassée... Écoutez donc! nous répondons de nos employés, mais nous ne répondons pas des voyageurs!

M. Choublanc est obligé de se résigner, il se remet en marche en se disant :

— Diable... vilain début... et qui ne me promet rien de bon.

Pendant que ceci se passait, le monsieur au grand chapeau gris, comme s'il eût deviné de quoi il s'agissait, avait jugé convenable de gagner du terrain en descendant du côté de la rue Saint-Honoré.

M. Choublanc suit le même chemin; il se fait indiquer la rue de Rivoli, et au moment d'y arriver se sent arrêté par le bras; il se retourne et reconnait son voisin de l'omnibus auquel il a donné du tabac. Ce monsieur lui fait un sourire des plus aimables en lui disant :

— Par la sambleu! je crois que c'est monsieur qui me faisait des à dos sur l'omnibus... Enchanté de la rencontre... Vous avez, il me semble, affaire dans des rues que l'on a supprimées... si je pouvais vous être bon à quelque chose... j'ai du temps à moi, j'aime à me promener, et je serais trop heureux de vous piloter...

— Vous êtes infiniment obligeant, monsieur, répond le Champenois avec un certain air de défiance; car tout en examinant la tenue plus que négligée du personnage officieux, il se rappelle qu'il lui a prêté un moment sa tabatière.

L'individu au chapeau à grands bords, qui semble lire dans la pensée de M. Choublanc, s'écrie aussitôt :

— Avant tout, monsieur, si je ne suis pas indiscret, je vous demanderai une prise de ce délicieux tabac dont vous avez bien voulu me régaler sur la voiture...

— Mes soupçons étaient bien injustes! se dit en lui-même le Champenois, car si cet homme m'avait chipé ma tabatière, il ne me demanderait pas maintenant une prise de tabac... ceci est clair comme deux et deux font quatre.

Et il répond alors à son interlocuteur.

— Ah! mon cher monsieur, je voudrais bien pouvoir vous offrir du tabac!... mais il faudrait pour cela que j'eusse encore ma tabatière...

— Comment... cette charmante tabatière que j'ai admirée tout à l'heure...

— Je ne l'ai plus, monsieur... disparue... Depuis que j'ai quitté la voiture, je la cherche en vain... je l'ai perdue ou on me l'aura volée!

— Il est bien probable qu'on vous l'aura volée!... et pour mon compte j'en ferais volontiers la gageure... Il y a dans Paris des voleurs si adroits... Et tenez... à côté de vous, sur la banquette, il y avait ce petit homme... en cravate blanche... il faut beaucoup se méfier des gens qui portent des cravates blanches...

— En vérité!... est-ce que c'est la tenue des voleurs à Paris!

— Je ne dis pas cela précisément, mais beaucoup en portent afin d'inspirer de la confiance... Le monde est si niais, monsieur, il se laisse toujours prendre aux apparences: il voit un homme bien couvert, qui porte des gants... il dit : « C'est un individu qui a de quoi! par conséquent ce n'est point un voleur, » justement, c'en est un! Et voilà pourquoi je ne porte plus de gants, moi.

— Diable! et moi qui ai une cravate blanche!... si on allait me prendre aussi pour un voleur?...

— Non!... votre tournure annonce que vous n'êtes point de Paris...

— Mon Dieu! la belle rue... c'est magnifique... où suis-je, s'il vous plaît?

— Toujours dans la rue de Rivoli. Oh! vous n'êtes point au bout, elle est maintenant d'une belle longueur... Où voulez-vous aller?...

— Je voulais aller chez mon ami Cornouillet... ce pauvre Cornouillet!... La dernière fois qu'il est venu me voir à Troyes, il m'avait fait promettre d'aller me loger chez lui quand je viendrais à Paris.

— Et où demeure-t-il, votre ami Cornouillet?

— Eh! mon Dieu! rue de Chartres, tout près du Vaudeville.

— C'est fort bien... mais puisque tout cela est démoli, votre ami a dû déménager...

— C'est juste... il aurait dû m'envoyer sa nouvelle adresse... et je ne la sais pas...

— C'est que probablement votre ami Cornouillet ressemble à beaucoup de gens, toujours prêts à faire des offres de service... mais qu'on ne trouve plus quand on a besoin d'eux.

— Oh! Cornouillet n'est pas de ces gens-là... il serait enchanté de me voir...

— De vous voir... chez vous, c'est possible, mais chez lui, ce n'est peut-être pas la même chose.

Nous avons comme cela une foule de gens qui sont aussi très-bons vivants chez les autres, et chez lesquels on dine horriblement mal, quand on a le malheur d'y dîner...

Voyons... vous connaissez sans doute d'autres personnes à Paris?

— Oh! oui, je connais madame Renard et sa fille, des dames bien aimables... qui ne se sont jamais mariées.

— Comment!... la mère non plus?

— Ah! si... la mère est veuve, elle doit être veuve; elle faisait le commerce de jambons et de viandes salées... Ayant amassé de quoi vivre agréablement, elle est venue se fixer à Paris avec sa fille. C'est une dame qui a été jolie, et qui est très-bien conservée.

— Cela ne m'étonne pas, si elle faisait le commerce de viandes salées.

— Elle m'a dit en partant : « Quand vous passerez devant chez nous, montez donc nous dire bonjour. »

— Invitation un peu vague, puisque ces dames venaient à Paris et vous laissaient à Troyes... Vous ne pouviez guère passer devant chez elles, à moins d'y aller exprès... Et vos dames Renard demeurent...

— Rue Froid-Manteau, 11 ou 13.

— Celles-là ont dû aussi déménager... Ensuite?

— Ensuite, j'avais encore Pierrotin... un ancien premier clerc de notaire de chez nous... un garçon plein d'esprit!... Il me faisait toujours des niches... mais comme je ne me fâche jamais, nous étions très-bien ensemble.

Quand il a quitté notre ville, il m'a dit : « Monsieur Choublanc, quand vous viendrez à Paris, venez donc me trouver... je vous y servirai de cicérone, je vous ferai voir la mer. »

— Comment! il voulait vous faire voir la mer à Paris?

— Je ne sais pas de quelle mer il voulait parler, mais je sais qu'il m'a dit cela. Je me proposais de lui en demander l'explication en allant le voir rue du Coq; mais puisqu'il n'y a plus de rue du Coq, je dois aussi renoncer à trouver Pierrotin!

— Est-ce que vous ne connaissez personne dans d'autres quartiers, car tous les quartiers n'ont pas subi le même bouleversement...

— Ma foi non... je ne me rappelle pas... Ah! c'est-à-dire si! je connais bien quelqu'un qui est logé, à ce que je crois, boulevard Beaumarchais... On dit que l'on a fait aussi de nouvelles maisons fort jolies par là... que cela ressemble au boulevard des Italiens... Je présume que la personne que je cherche habite une de ces maisons récemment bâties...

— Alors, celle là vous êtes sûr de la trouver.

— Ah! vous pensez que je la trouverai?

— Mais vous n'avez pas l'air très-empressé de vous rendre chez cette personne-là... c'est peut-être quelqu'un que vous ne connaissez pas beaucoup... ou bien à qui vous devez de l'argent?

M. Choublanc relève la tête avec fierté en s'écriant :

— Je ne dois d'argent à personne, monsieur, je n'ai jamais fait de dettes, moi... je n'ai jamais eu besoin d'emprunter!...

— Si vous n'avez jamais eu besoin d'emprunter, je ne m'étonne pas que vous n'ayez point fait de dettes. Vous êtes très-riche, alors?

— Je ne suis pas très-riche... j'ai de quoi vivre et je me suis borné à ne dépenser que mon revenu... Ah! si je ne m'étais pas borné...

— Il y a des personnes qui n'ont pas cette sagesse... Moi, tenez, monsieur, tel que vous me voyez, j'ai eu vingt mille francs de rente... et je n'ai plus le sou.

— Vous avez essuyé des revers?

— Je n'ai rien essuyé... j'ai mangé ce que j'avais... j'en ai même mangé le double... J'ai toujours eu beaucoup d'appétit. J'aurais mangé des millions, moi, monsieur...

— Diable! quel estomac vous avez!...

— Revenons à votre personne du boulevard Beaumarchais... que vous connaissez peu peut-être?

— Pardonnez-moi... je la connais beaucoup, au contraire, cette personne... mais je ne voudrais pas aller lui demander à loger... d'autant plus que je crois qu'elle me refuserait...

— Ah bon! ce n'est pas un ami alors?...

— Si je vous disais qui c'est, je vous surprendrais bien!

— Vous avez le droit de me surprendre!...

— Cela vous paraîtrait fort drôle!...

— J'aime beaucoup ce qui est drôle...

— Eh bien! cette personne... c'est ma femme, monsieur!

— Votre femme!... Et vous n'osez pas descendre chez elle?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire!

— En voilà une sévère!... Après cela, si vous êtes séparés...

— Hélas, oui!... depuis très-longtemps... Ceci est une histoire que je vous raconterais bien, si je ne craignais de vous ennuyer.

— Vous êtes incapable de m'ennuyer... vous m'amusez beaucoup, au contraire... la position fausse où vous vous trouvez, en arrivant à Paris, m'intéresse vivement... Je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

— Vous êtes bien bon; en ce cas, je vais vous raconter l'histoire de mon mariage...

— Très-bien... mais permettez, pour parler, vous, et moi pour écouter... il me semble que nous serions beaucoup mieux dans un café... en prenant... la moindre des choses...

— Vous avez raison; d'ailleurs, il fait très-chaud et je me rafraîchirai volontiers... si vous voulez accepter aussi un léger rafraîchissement...

— Avec grand plaisir... Tenez, voici un café qui nous tend les bras... n'allons pas plus loin.

Et l'individu au chapeau gris forme espagnole fait entrer Choublanc dans un fort beau café-restaurant.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

VI

Que charité bien ordonnée commence par autrui.
(*Suite.*)

Indigné tout à l'heure en sa présence, il sentait maintenant des larmes amères brûler ses paupières comme des grains de sable ardents.

Il ne voyait aucun moyen de continuer sa route, à moins de s'occuper le long du chemin à détrousser les passants.

S'il avait seulement trouvé quelque enseigne d'auberge à enluminer!... mais cette chance lui fut refusée.

Pas une n'était assez déteinte par la pluie et le soleil pour lui fournir un prétexte de gagner son pain de la journée.

Il craignait cependant les railleries du retour et avait honte de revoir son père sans avoir réussi dans sa tentative.

Le visage morne et abattu, il se laissa tomber avec accablement sur un banc de pierre scellé au mur du couvent des Carmes, et se mit à rêver le plus tristement du monde. En ce moment, la place du couvent était calme et silencieuse, mais elle ne tarda pas à se peupler d'une étrange population.

C'était toute une fourmilière de manchots, de culs-de-jatte, de paralytiques, de boiteux et d'autres estropiés, qui se groupaient autour de la porte d'entrée comme un essaim de frelons.

Un vieil aveugle, à cheveux argentés, à barbe biblique, monté sur un petit cheval fourbu, couronné, poussif, qui montrait encore d'infructueuses dispositions pour le trot, vint s'arrêter devant le banc de pierre. Il descendit péniblement de sa monture, attacha son licou à un crampon de fer et se glissa timidement derrière la bande.

François s'étonnait de voir la petite place envahie soudainement par cette cohue de haillons et de membres disloqués, d'où s'élevaient contre lui des apostrophes malveillantes accompagnées de regards jaloux et haineux. Mais la porte du couvent s'ouvrit et il s'expliqua l'affluence de ces malheureux en voyant un moine apparaître suivi de trois frères servants qui portaient une énorme marmite remplie d'une soupe toute bouillante.

L'arome des légumes chatouilla de ses effluves les plus pénétrantes l'organe olfactif du peintre affamé; il jeta un coup d'œil d'envie sur la marmite d'où s'exhalaient ces succulents parfums, et, se levant machinalement, il se rapprocha de la troupe mendiante.

Un murmure menaçant punit sa curiosité.

François, sans se soucier de cette réprobation, voulut se faufiler au milieu d'eux et s'avancer vers le moine; mais quoique chacun de ces honnêtes gens reculât devant son allure déterminée, il fut assailli d'une nuée de reproches insultants qui finirent par attirer l'attention du moine distributeur.

— Que veut ce grand gaillard? s'écria un paralytique aux cheveux roux en ricanant. Il a bon pied, bon œil; il porte une plume au chapeau et il vient goûter notre soupe. Qu'il mette sa plume en gage, et il aura de quoi dîner!

— Chassons-le! ajouta un cul-de-jatte, de quel droit se mêle-t-il de troubler notre repas? N'a-t-il point de honte de ne pas travailler, ce damoiseau? Le couvent se laisserait-il gruger par ces beaux fainéants? et devons-nous le souffrir?

— Prenez garde, mes frères, hasarda timidement le vieil aveugle, de porter un jugement téméraire sur ce pauvre jeune homme! s'il se décide à quêter une portion de soupe au milieu de nous, c'est qu'il est plongé dans la dernière détresse. N'est-ce pas notre devoir de chrétiens et de souffreteux de partager avec lui et de venir en aide et consolation à sa misère, quoiqu'il ne soit point des nôtres?

François Perrier pâlissait de douleur et de honte en entendant ces discours.

Il ne voulait pas engager de lutte de parole ni d'action avec ces mendiants; il ne voulait pas avoir l'air de reculer devant leurs menaces; il attendait debout, muet, calme extérieurement, mais le cœur déchiré, et expiait en quelques instants tous les rêves d'orgueil qui avaient charmé sa jeunesse.

Son silence enhardit la meute déguenillée.

— Qu'il s'adresse aux bonnes âmes! répliqua le paralytique d'un ton hargneux.

— Mais il n'a pas sans doute l'habitude de tendre la main aux passants charitables? dit l'aveugle.

— Ah oui! ce beau sire aurait honte de demander l'aumône comme nous autres misérables, s'écria le cul-de-jatte. Pourquoi donc, s'il est fier, aurait-il les bénéfices du métier?

— La maison du bon Dieu ne doit-elle pas être ouverte pour tous? demanda le bonhomme.

— Allons! chassons le protégé de l'aveugle, s'il ne s'en va pas de bonne grâce, poursuivit sourdement le cul-de-jatte tout en reculant devant le sourire dédaigneux et le regard irrité du Bourguignon.

Le moine, qui avait observé cette scène avec intérêt, jugea à propos d'intervenir :

— Paix! braillards que vous êtes! interrompit-il sévèrement; et le silence s'étant aussitôt rétabli, il s'adressa d'une voix douce à François :

— Approchez, mon fils, dit-il, et soyez sincère.

Vous avez l'air d'un honnête garçon, et je serais surpris de vous voir engagé dans une mauvaise route. Vous ne voudriez pas voler la part d'un malheureux. Cette soupe est le bien des pauvres et des estropiés, — et non la ressource des paresseux et des vagabonds. Si vous avez droit à notre charité, elle ne vous sera pas refusée. Êtes-vous affligé de quelque infirmité secrète, malgré votre robuste apparence?

— Oui! qu'il montre comme nous sa plaie, son bras cassé, son œil arraché, sa jambe paralysée, ses reins brisés, ses poings brûlés, s'écria le chœur glapissant des gueux qui étalaient chacun à l'envi leur ulcère et leur difformité.

— Parlez, mon fils, reprit le moine en leur commandant d'un geste le silence.

Êtes-vous réellement hors d'état de travailler et de gagner honnêtement votre pain à la sueur de votre front, ainsi que l'a prescrit le Très-Haut?

— Non, mon père, répondit fièrement et sans hésiter le jeune peintre. Dieu merci! ajouta-t-il en jetant un regard de pitié sur la foule qui grouillait autour de lui, j'ai conservé sains et vigoureux tous les membres que le Seigneur m'a donnés.

— Retirez-vous alors, mon fils, répondit le moine comme à regret, et laissez-nous achever en paix notre œuvre de commisération.

Perrier, étonné de cette conclusion toute naturelle qu'il n'avait pas prévue, eut un instant envie de répliquer :

— Je suis en état de travailler, mon père, mais je manque de travail; je suis jeune, fort et courageux, il est vrai, mais je meurs de faim!

Le moine n'eût pas attribué aux veilles de la débauche, mais à la fatigue et à la faim, le cercle bleuâtre qui encadrait ses grands yeux, la teinte mâle qui blêmissait ses joues, le frisson de désespoir qui crispait ses lèvres.

L'orgueil retint le peintre. Il sentit qu'il aimerait mieux mourir que d'avouer son extrême détresse.

Ce fut l'aveugle qui devina la vérité et qui murmura tristement :

— Ce jeune homme a faim. Il n'est pas infirme. Voilà tout.

Mais ces paroles furent étouffées par les clameurs discordantes des mendiants qui entouraient le moine. Ils s'empressaient de saisir à l'envi les écuelles de soupe, et chacun se défiait de son voisin comme d'un voleur.

Le vieil aveugle ne bougeait pas et attendait patiemment que les frères servants pensassent à lui.

Le moine s'en aperçut, il ordonna aux distributeurs de servir au bonhomme une double portion et la lui porta lui-même avec une sorte de sollicitude respectueuse, car l'aveugle était un pèlerin de Rome, et il devait à son retour apporter au couvent une provision de chapelets et de scapulaires bénits par le saint-père.

François était allé retomber sur le banc de pierre et, le front caché dans ses mains, il maudissait sa destinée et doutait de la Providence, lorsqu'il sentit ses mains s'écarter sous un effort bienveillant. Il releva la tête avec impatience, mais son visage s'adoucit en voyant la face placide et souriante du vieil aveugle qui soutenait de ses doigts tremblants la large écuelle pleine.

— Mon cher enfant, lui dit à voix basse le bonhomme, je ne puis porter tout seul ce lourd fardeau. Ayez pitié de moi et ne vous offensez pas si je vous prie de m'aider à vider mon énorme écuelle.

— Je n'ai besoin de rien, pauvre aveugle, reprit François un peu humilié en le repoussant avec douceur. Mangez, vous qui êtes vieux et débile; cette soupe rendra un peu de vigueur à vos membres alourdis.

— Jeune homme, dit le vieillard attristé, tu dédaignes l'offre du pauvre et tu as tort d'être fier dans la souffrance avec celui qui souffre avec toi. Ton corps jeune et vigoureux supportera moins que le mien le manque de nourriture. D'ailleurs, je suis aveugle. Mon infirmité est mon gagne-pain. A chaque coin de rue, à chaque carrefour de route, des mains pieuses me jettent leur aumône, car on ne peut pas, à moi, me reprocher de ne pas travailler. Je chemine doucement, moi, sans fatigue, sur mon vieux Normand, et toi tu voyages à pied. Prends cette écuelle, mon cher enfant, ou je la jette à terre, — et cette portion de soupe ne profitera à nul autre, pas même à mon fidèle compagnon.

Ému, attendri par cette instance si cordiale et si pressante, Perrier saisit l'écuelle des mains de l'aveugle et la porta avidement à ses lèvres, puis, lorsqu'il fut rassasié, il lui dit :

— Merci, digne pèlerin, je n'oublierai pas votre charité. Pourquoi donc, sans m'avoir vu, vous êtes-vous senti attiré vers moi et ne m'avez-vous pas confondu avec ces gueux qui m'outragent?

— Oh! c'est que, malgré mes yeux éteints, je devine leurs faces hargneuses et hypocrites au son nasillard ou glapissant de leur voix, — et qu'à ton accent fier, doux et sonore, j'ai deviné une âme loyale et un visage ouvert. Adieu, mon enfant, espère en Dieu; il ne ma'

jamais abandonné dans mes douleurs, et je le prierai pour toi.

Puis l'aveugle s'approcha de son vieux cheval qui hennissait de plaisir, le caressa doucement de la main, essuya avec un linge la sueur qui perlait à ses flancs maigres et pelés, et lui fit vider le fond de l'écuelle en l'écoutant manger avec une expression de sollicitude inquiète qui illuminait sa physionomie aussi vivement que la flamme de deux yeux ouverts.

— Ce vieux spectre de cheval mange comme un chrétien! murmura le paralytique en regardant d'un œil louche la pauvre bête.

— Que veux-tu, Gervais, répliqua le cul-de-jatte, les carmes donnent maintenant la pâture aux richards.

— Tu as raison, Gorju. Porter double ration à ce vieil aveugle qui se fait traîner par un cheval, c'est une injustice criante!

— S'il faut à cette heure partager avec les bêtes et avec les bacheliers qui courent les champs, le métier est perdu!

— Ce cheval serait certainement plus utile à de pauvres estropiés comme nous, reprit Gervais avec un sourire fourbe et sinistre, qu'au bonhomme Tristan qui est encore vert pour son âge et qui a d'excellentes jambes.

— C'est une idée, compère. On pourrait engager le pèlerin à se défaire de sa bête, quoiqu'il paraisse y tenir plus que de raison. Il faudra s'occuper de ce marché-là

Les deux mendiants échangèrent un coup d'œil d'intelligence sournoise. Cependant François, étourdi des clameurs confuses de tous les gueux, s'était hâté de quitter la place, plus leste et plus dispos qu'à son arrivée, grâce à la soupe de l'aveugle. Il sortit de la ville inhospitalière sans perdre de temps et sans trop se soucier de la direction qu'il suivait. Mais lorsqu'il eut marché une heure, il se sentit accablé de chaleur et de lassitude, et ne put résister à une soudaine envie de dormir. Il s'étendit tranquillement sur l'herbe, au pied d'un arbre qui déployait son parasol de feuillage sur le revers de la berge d'une petite rivière peu profonde.

VII

Comment un jeune peintre peut remplacer avantageusement un vieux cheval.

Perrier dormait depuis quelque temps du sommeil d'un juste fatigué, lorsqu'il fut réveillé en sursaut par des cris plaintifs. Il se frotta les yeux tout chargés de sable et assista à un pitoyable spectacle.

Le vieil aveugle Tristan conduisait à pied, par la bride, son cheval efflanqué qui cheminait au petit pas, pliant sous le poids de deux étranges cavaliers, dans lesquels Perrier reconnut le paralytique et le cul-de-jatte, à qui le bonhomme charitable avait offert sa monture jusqu'au prochain village. La route était déserte et brillante comme un ruban d'or. Le soleil pailletait d'étincelles les flots endormis de la petite rivière.

L'aveugle grommelait un cantique. Le paralytique jetait sur la campagne des regards inquiets et le cul-de-jatte Gorju défaisait négligemment quelque bandage trop étroit. Tout à coup Gervais, donnant une violente secousse au cheval, fit lâcher la bride à l'aveugle qui trébucha et faillit tomber la face contre terre. Puis, guérissant par un miracle subit de la paralysie qui roidissait la moitié de ses membres, il enfourcha de ses longues jambes le pauvre Normand, tandis que le cul-de-jatte sautait à terre avec une agilité et une élasticité merveilleuses, et piqua des deux comme un mousquetaire.

Gorju s'était redressé de la façon la plus souple du monde et courait à la suite de son compagnon. Pour l'aveugle, il restait abasourdi, se lamentant sans se rendre compte de l'incident et poussant les cris qui venaient de réveiller le jeune peintre.

Cependant le vieux cheval, se voyant séparé de son maître, hennissait de douleur, soufflait, suait, renâclait, chancelait sur ses jambes énervées et essayait de rebrousser chemin. A cet appel plaintif et désespéré, le bonhomme Tristan comprit tout. Les deux infirmes étaient deux ribauds qui lui volaient son pauvre fidèle Normand. Il voulut le rappeler. La voix sécha dans son gosier.

— Au revoir, compère Tristan, cria Gervais. Nous te débarrassons d'une fière charge, car ce bidet te coûte plus cher que deux enfants à nourrir!

— Normand! mon vieux Normand! bégaya l'aveugle d'une voix étouffée et haletante. Rendez-le-moi! il n'est d'aucun prix pour vous! il ne connaît que ma voix! il n'obéit qu'à moi!

— Il connaîtra bientôt notre bâton! il obéira bientôt aux poings du paralytique! répliqua en riant Gervais.

— Et nous ne le gâterons pas en lui faisant manger de la soupe de chrétien, ajouta Gorju.

— Il est vieux, il a besoin d'être ménagé, dit l'aveugle qui retrouvait ses forces pour courir sur leur trace. Je vous pardonnerai si vous ne le maltraitez pas!

— S'il crève, nous vendrons sa peau et sa carcasse! répondit gaiement Gervais.

L'aveugle les suivait toujours. Il allait droit à la rivière, sans que les misérables songeassent à l'avertir du danger. Ils avaient trouvé un gué où l'eau ne leur montait qu'à mi-jambes. Le vieux cheval se cabrait et résistait en vain. Les mendiants ne lui épargnaient ni coups ni injures. Gervais rayait ses flancs creux de la pointe d'un couteau; Gorju, qui le tirait par la bride, lui assénait de formidables coups de poing sur les naseaux. Le bonhomme Tristan entendait le bruit de la lutte, et ces coups lui tombaient sur le cœur :

— Gardez-le plutôt, s'écria-t-il, mais ne frappez pas mon vieux compagnon de misère!

Perrier s'était levé, et lui criait :

— Arrêtez! arrêtez! prenez garde! vous allez tomber à l'eau.

Mais Tristan n'entendait rien, ou plutôt il n'écoutait que le hennissement désespéré du pauvre cheval. Ses pieds glissèrent sur la berge humide et il disparut sous l'eau.

A ce moment, la laide figure de Gorju sembla se transfigurer et se couvrir du masque terrible de la vengeance satisfaite; sa haute taille voûtée se redressa, et il laissa échapper un éclat de rire hideux comme celui que doit pousser le démon familier d'une âme tombée en péché mortel.

Perrier ressentit une surprise naïve en observant ce changement singulier qui effaçait l'attitude humble et servile du mendiant, qui donnait une signification altière et sinistre à tous ses gestes et qui semblait jeter un reflet de sang sur les taches de ses guenilles menaçantes; mais il ne put malheureusement entendre les étranges paroles que Gorju murmurait en s'éloignant après avoir vu l'eau tourbillonner et se refermer sur le pauvre aveugle.

— Adieu, bonhomme Tristan! tu ne t'es pas défié de moi, car tu ne pouvais me reconnaître; mais moi j'ai des yeux qui n'ont pas vieilli et qui ne t'ont pas oublié. Il y a longtemps que je m'étais promis cette minute de bonheur. Oh! la vengeance fait du bien! Va au ciel, mon vieux maître, tu t'y souviendras de moi à loisir. Je ne voulais d'abord que te priver de ton cheval et te voir mourir dans la détresse et l'abandon. J'ai mieux réussi que je ne l'espérais. Tu t'es sauvé une fois de mes mains; mais cette fois Dieu même voudrait faire un miracle en ta faveur qu'il ne te tirerait pas d'affaire.

Gorju se trompait, car François arriva à temps pour retrouver Tristan sous l'eau et l'empêcher de se noyer; mais lorsqu'il l'eut mis debout sur ses jambes, il fut surpris de voir le bonhomme se refuser à remonter sur la berge et s'opiniâtrer à s'avancer dans l'eau, comme s'il obéissait machinalement à la voix gémissante de son cheval. Le peintre dut l'étreindre dans ses bras, en dépit de sa résistance, et le transporter à terre. Il ne parvint à le calmer un peu qu'en lui disant :

— Patience, bon Tristan, je vais rattraper vos voleurs!

Mais les deux ribauds n'eurent pas plutôt compris la résolution de l'alerte jeune homme, qu'ils abandonnèrent leur proie au milieu de la rivière et gagnèrent lestement l'autre bord. Et de là les deux mendiants accablèrent le Bourguignon d'insultes et de railleries.

— Viens çà, beau chien d'aveugle, criait Gorju, viens nous donner la chasse. Il ne suffit pas d'aboyer, il faut mordre, et nous avons la peau dure.

— Puisque tu es un si bon plongeur, ajoutait Gervais, ne perds pas ton temps à repêcher des aveugles; viens nous prendre dans ton filet.

Mais François ne songeait plus à les poursuivre. Les lamentations de Tristan le touchaient plus que ces sarcasmes grossiers.

— Le lâche! dit Gorju qui avait espéré pouvoir donner le change au jeune homme et l'entraîner loin de l'aveugle par une fuite astucieuse, et pendant ce temps livrer le vieillard infirme aux féroces manœuvres de Gervais.

— Le rodomont! ajouta ce dernier. Il fait le capitan en gestes et en paroles, mais dès qu'il s'agit d'en venir aux coups, bonsoir! le brave tourne les talons.

— Allons, puisqu'il refuse le combat, gagnons la montagne, dit Gorju; mais nous nous retrouverons en terre chrétienne, et le ribaud fera amende honorable du tour qu'il m'a joué, je le jure par les boyaux du diable, ou je lui tordrai le cou de mes propres mains.

Et le misérable, faisant une grimace de désappointement, qui rendit plus effroyable encore son visage couturé de cicatrices, entraîna son compagnon en lui disant avec son sourire narquois et cruel :

— Le pigeon a eu bon nez de ne pas s'allumer la bile à nos insultes, car j'avais sous mes haillons ce long couteau pointu avec lequel je l'aurais lardé et embroché comme un poulet.

Cependant le vieux Normand, à bout de forces, luttait contre le courant pour retourner vers son maître qui criait toujours :

— Normand! mon pauvre Normand!

Perrier le saisit par la bride et le ramena sur la berge.

Cette lutte avait épuisé les dernières forces du bidet efflanqué, qui s'affaissa sur ses genoux tremblants avec une toux d'agonie en arrivant près de l'aveugle. Ce dernier poussa un cri de joie. Normand tourna vers son vieux maître un œil glauque et languissant. On eût dit que l'aveugle le regardait dans sa pensée. Le peintre admirait cette figure vénérable, ridée et creusée par les chagrins, hâlée par le vent et le soleil, mais à laquelle un nez aquilin, des sourcils blancs bien arqués et une bouche fi-



— La mère sauta dessus comme une lionne. — Page 2?.

nement dessinée donnaient une expression noble et sympathique.

La joie du pauvre homme fut courte. Le souffle du cheval s'éteignait, et Tristan ressentait ses angoisses comme si ses propres membres étaient agités d'un frisson mortel. Il frémissait en écoutant les tressaillements convulsifs qui soulevaient les flancs amaigris de son compagnon, et de grosses larmes roulaient sur ses joues creuses.

Normand essayait de se relever et retombait lourdement, en étendant sa tête décharnée sur les genoux de l'aveugle, qui restait consterné, hébété, abîmé dans son désespoir.

— Repose-toi, mon fidèle Mormand! murmurait il d'une voix tremblante; tu es las, n'est-ce pas? A ton âge, te traiter si rudement! Mais réponds-moi, Normand! ne connais-tu plus ma voix?

Le cheval moribond n'avait plus la force de hennir. Toute sa vie s'était rallumée et réfugiée dans ses yeux attachés sur l'aveugle avec une expression douloureuse comme celle d'un regard humain; mais son maître ne pouvait le voir.

— Bon pèlerin, dit François, vous vous consolerez de cette perte et vous trouverez un meilleur cheval, plus jeune et plus robuste.

— Un meilleur cheval! répéta Tristan d'un ton de surprise amère, et il étendit la main sur le corps de l'animal comme un bouclier propre à le défendre.

— Oh! il n'est pas près de mourir. Lève-toi, Normand; nous ferons encore route ensemble!

Le cheval se débattait dans les dernières convulsions. Son souffle ressemblait à un râle. L'aveugle eut peur.

— Êtes-vous donc un messager de mauvaise nouvelle? dit-il avec agitation au jeune peintre. Normand, voudrais-tu me laisser seul? Comment voyagerai-je sans toi? Tu étais mon guide! nos hôtes avaient pitié du cheval comme du maître, et nous ne nous quittions pas à l'écurie, où je dormais à côté de toi! Ses yeux voyaient pour moi, monsieur! il m'évitait les dangers comme la fatigue, savez-vous! Tu m'as gâté, bon Normand! Si tu meurs, je n'ai plus qu'à m'en aller avec toi.

En même temps il soulevait la tête du vieux cheval et l'embrassait. Les jambes de Normand se roidissaient; tout son corps s'alourdissait, inerte comme du plomb. L'aveugle promena ses mains tremblantes sur son poil hérissé et baigné d'une sueur froide, — et son chagrin éclata en sanglots.

Cette douleur navrante toucha le cœur de François Perrier.

— Ne vous abandonnez pas à un chagrin si profond, pauvre Tristan, dit-il avec douleur. Vous ne serez pas abandonné, car si vous perdez votre cheval, vous gagnerez un guide fidèle et un serviteur vaillant et robuste.

— Ne vous moquez pas de moi, monsieur! Un jeune homme se lasserait bientôt d'accompagner un vieil aveugle! Je n'ai jamais lassé la patience de Normand; mais ne me dites pas qu'il va mourir! Regardez-le et dites-moi qu'il vivra.

— Pourquoi vous tromperais-je? Ne vous ai-je pas promis de remplacer votre cheval mort?

Tristan toucha les naseaux de la pauvre bête; ils étaient glacés par le froid de la mort, et un flot d'écume rougeâtre mouillait sa bouche entr'ouverte. Normand expirait.

L'aveugle poussa un cri terrible.

— Qui m'aimera maintenant? murmura-t-il avec consternation.

— Je vous aimerai, mon père, répondit gravement François, vous qui avez pris ma défense et qui m'avez secouru sans me connaître.

Un triste sourire de doute erra sur le visage de Tristan.

— Comme nous nous parlions, Normand et moi! reprit-il. Ah! il me comprenait si bien! Sans lui j'aurais péri mille fois au fond d'une mare ou d'un ravin.

— Qui donc vous a retiré tout à l'heure de la rivière? dit François d'un ton de doux reproche.

— C'est à cette heure que je suis véritablement aveugle, car Normand ne me portera plus, continua le bonhomme.

— Rassurez-vous, mon père. Je serai doux et patient comme le pauvre Normand, mes yeux verront pour vous; et quand il faudra vous faire franchir un gué périlleux ou gravir quelque rude sentier des montagnes, je vous porterai sur mon dos comme eût fait Normand.

L'aveugle écoutait avec une surprise croissante les réponses du jeune Bourguignon, mais il lui répondit avec un accent de défiance et de soupçon :

— C'est impossible, mon enfant. Ton cœur est noble et généreux, mais tu n'as pas calculé tes forces. Que suis-je? un vieux mendiant! Et tu aurais bientôt honte de mes haillons et de ma misère! tu renierais demain ton compagnon! C'était bon pour Normand de souffrir avec moi la faim, le vent, la pluie et le soleil sans se plaindre jamais.

Le jeune artiste sourit du doute que venait d'émettre Tristan sur la ferme résolution qu'il avait prise de lui venir en aide.

— Je ne me plaindrai pas plus que Normand, reprit-il encore. D'ailleurs, j'ai accepté moi-même l'aumône du mendiant, j'ai partagé sa soupe, et quand vous l'ordonnerez, mon père, eh bien! je mendierai pour vous sans rougir, car votre infirmité commande la pitié et la charité.

L'aveugle leva les mains au ciel :

— Merci, mon Dieu! d'avoir inspiré cette sainte résolution à ce brave enfant. Mais non, mon fils, je ne veux pas enchaîner ta florissante jeunesse à ce sort humiliant et misérable. Tu n'es pas né pour être le guide et le valet d'un vieil aveugle!

— Je vous demande comme une grâce de partager votre bonne et mauvaise fortune, dit le peintre d'une voix suppliante.

— Mais sais-tu que j'ai un long pèlerinage à accomplir, car je vais à Rome pour le nou-

ve u jubilé que le saint-père a fait annoncer dans toute la chrétienté.

— Moi aussi je veux aller à Rome, mais pour y étudier les fresques de Raphaël et le *Jugement dernier* de Michel-Ange. Refuserez-vous d'être l'instrument qui peut rendre mon avenir glorieux?

— Tu es donc un pèlerin de l'art sublime de la peinture? demanda vivement l'aveugle.

— Je suis un humble apprenti du grand compagnonnage, répliqua François Perrier. Mais que vous importe, mon père?

— Que m'importe, mon fils! mais il y a vingt ans, moi aussi j'étais peintre, s'écria Tristan: mais depuis vingt ans, une nuit épaisse me cache les merveilles de l'art et me sépare de ce monde magique où s'éveillent sans cesse de nouvelles créations. Mais j'entends parler des tableaux et des statues des maîtres et je ne puis les voir.

Comprends-tu ce supplice? Les couleurs se fondent et s'harmonisent dans mes rêves, ma main cherche des pinceaux, mon esprit crée de vastes compositions, et je suis condamné à l'impuissance d'admirer et d'exécuter. Oui, nous partirons ensemble, puisque tu es artiste. Je veux pouvoir jouir par tes yeux et par tes récits de l'ombre de ces sensations étranges qui ont enchanté ma jeunesse.

— Allons! décidément, dit François Perrier, Dieu m'éprouve, mais il ne condamne pas mon voyage à Rome, et, avec un aide si puissant, je suis certain d'atteindre mon but. Qu'importe d'y arriver en compagnie d'un aveugle, pourvu que j'y arrive!

Et il ajouta joyeusement : — Je suis prêt à me remettre en route, mon père!

— Jeune homme, tu es plus impatient que le pauvre Normand, répliqua l'aveugle. Laisse-moi prier ici! Je ne puis oublier si vite le compagnon qui m'a si fidèlement servi pendant de longues années de misère.

Et il s'agenouilla près du corps du vieux cheval mort qui, la tête tournée vers lui, semblait encore le suivre du regard.

VIII

... il est dangereux de ne rien jeter dans une aumônière.

Les deux pèlerins n'eurent pas mauvaise chance en route. Partout ils reçurent beaucoup d'aumônes. Les hommes donnaient par pitié pour l'aveugle, les femmes par intérêt pour le jeune et loyal visage de son conducteur. D'ailleurs, le passage d'un pèlerin de Rome n'était-il pas une bénédiction du ciel?

Perrier était doué d'un vif et charmant esprit; il animait la conversation par de continuelles saillies, par des observations drôlatiques, par des descriptions colorées, pour sauver l'ennui du voyage. Le vieil aveugle prenait de plus en plus confiance en lui et reportait sur ce gai le jovial et dévoué l'affection qu'il réservait jadis au mélancolique Normand.

François se complaisait souvent à causer avec lui de la fidélité et du courage du pauvre cheval mort. Il profitait des longs récits de Tristan pour s'arrêter sous un berceau de pampres ou sur le bord d'une source fraîche, et là, son crayon esquissait rapidement une ruine majestueuse, quelque vieux donjon féodal brûlé dans les guerres de religion et dont les pierres moussues s'éboulaient sous l'escalade d'une chèvre alerte. Si les arcades mutilées d'un aqueduc romain évoquaient à sa pensée une des légions romaines de Julius César, ce vainqueur de Vercingétorix qui, le lendemain de la bataille, changeait ses soldats en cantonniers et en maçons, il dessinait l'aqueduc triste et sévère en égayant le paysage aride d'un groupe de paysans, de bandits ou d'animaux.

Un jour, ils s'arrêtèrent sous un gros noyer, au bord du lac de Genève, car on touchait à la fin d'août, et la campagne incendiée par le soleil dardait comme une fournaise. Perrier s'installa au pied de l'arbre pour dessiner.

— Que tu es heureux, François, lui dit l'aveugle, de pouvoir admirer et reproduire cette splendide nature! Voir, n'est-ce pas aimer et savoir? Oh! qu'il est cruel de sentir brûler en vain dans son cœur la soif de la curiosité insatiable et infinie, de vouloir vainement absorber les merveilles de la création depuis la goutte d'eau qui tremble au soleil dans le calice d'un liseron jusqu'à la cascade écumante dont les spirales semblent joindre, comme les degrés d'un escalier gigantesque et mouvant, l'éther pourpré du ciel à la terre verdoyante! N'est-ce pas là le supplice du damné? Je ne vois rien que dans mon souvenir, et le passé ne se reproduit à ma pensée que terne et décoloré. A quoi sert que Dieu ait émaillé la terre de sites merveilleux, que le génie de l'homme ait entassé sur le sol tant de palais, d'églises et de statues, que les siècles passés nous aient légué leurs armes, leurs costumes et leurs ruines, que le soleil se lève dans un ciel d'opale et se couche dans des nuages d'or et de flamme, — puisqu'une nuit aussi épaisse que celle de la tombe remplace pour moi cette fête rayonnante et éternelle? Mon âme est éteinte ainsi que mes yeux, car l'âme de l'artiste, c'est le miroir qu'il promène le long du chemin.

Comme Ixion, je tourne sur ma roue brûlante; comme Sisyphe, je roule mon rocher qui retombe et m'écrase; comme Tantale, je tends des lèvres sèches et altérées vers la source qui s'écoule et se tarit dans le sable. Oh! l'artiste aveugle qui ne peut plus toucher un pinceau que pour créer des formes ridicules, lorsqu'il voit le beau idéal dans son imagination, qui ne peut plus étudier avec amour les lignes chastes et pures des vierges de Raphaël, ou les chairs vivantes et rosées des nymphes de Rubens, celui-là est aussi à plaindre que le musicien devenu sourd, qui n'entend plus les symphonies que dans sa tête et pour qui les basses et les violons sont des morceaux de bois sans âme et sans voix. Oui, le peintre aveugle et le musicien sourd ne sont plus que deux moribonds qui subissent la vie comme une agonie, deux mutilés, deux impuissants, deux cadavres qui ont le tort de n'être pas couchés sous une dalle du cimetière. C'est un noble métier que le tien, François, mais Dieu veuille que tu n'aies jamais à en souffrir comme j'en ai souffert!

— Bon Tristan! dit le jeune Bourguignon, vous avez le cœur d'un artiste véritable, et, sans votre infirmité, je suis certain que votre talent eût jeté un grand éclat, car vous êtes encore plus enthousiaste que moi de notre art sublime. Mais dites-moi, n'avez-vous pas déjà, dans votre jeunesse, visité l'Italie?

— Crois-tu donc, répliqua l'aveugle avec une sorte d'ironie, que hors de l'Italie il n'y ait point de salut pour l'artiste? Tu ressembles à tous tes frères : à peine nés, ils cherchent d'un regard inquiet les pays lointains. L'Italie les attire la première; ce doux nom les fait tressaillir. Rome! Rome! leur crie une voix inconnue. L'antique et sainte cité les appelle par la magie toute-puissante des madones du divin Sanzio, des damnés de Michel-Ange, et d'un ciel lumineux et profond, tableau signé par la main de Dieu. Cependant je sais des peintres, et des plus illustres, qui n'ont jamais foulé en pleurant ce sol sacré.

— Nommez-en donc un seul? demanda impétueusement François Perrier.

— Hans Holbein, le grand Holbein! dit en souriant l'aveugle, ne le regardes-tu pas comme un maître, mon ami? et sais-tu quelle fut l'Italie de ce glorieux peintre? Ce fut la froide Angleterre, la patrie du brouillard; mais il eut pour Mécène le noble chancelier Thomas Morus, mais il eut pour ami le terrible Henri VIII, qui jouta avec François I[er] au *camp du Drap d'or*, qui fit passer tant de femmes de son lit nuptial à l'échafaud, et qui punit le saint-père d'avoir résisté à un de ses caprices en se sacrant pape d'une nouvelle religion; mais un jour qu'il était enfermé dans son atelier, absorbé par le travail, un pair du royaume voulut forcer sa porte, ivre qu'il était de vin et de colère, et Holbein le saisissant à bras-le-corps, le jeta si rudement au bas de l'escalier, que le fier lord roula aux pieds de ses serviteurs tout meurtri!

— Ah! Holbein avait un vaillant cœur, s'écria Perrier dont les yeux étincelèrent; il ne ressemblait pas à ces peintres serviles qui sont plutôt les bouffons et les domestiques des grands seigneurs que leurs compagnons. Mais que fit le lord, mon bon Tristan?

— Demande-moi d'abord ce que fit le pauvre Holbein, cher enfant, répondit l'aveugle. Il était aussi irascible et violent que son ami Henri VIII; mais il n'était pas fou, et il savait qu'on ne traitait pas impunément un lord d'Angleterre comme un chien enragé. Les gentilshommes du lord avaient déjà tiré leurs épées et s'apprêtaient à le charger. Il se sauva par le toit de sa maison.

— Il se sauva! répéta Perrier avec un accent de dédain.

— O tête brûlée! dit le vieux Tristan, devait-il donc se faire éventrer par ces bons gentilshommes, si dévoués à leur maître? Oui, il se sauva par le toit et parvint ainsi jusqu'au cabinet de son ami Henri VIII. Il se jeta à ses pieds et le supplia de lui octroyer sa grâce sans lui avouer son crime. Le roi, fort surpris, le releva; mais quand il sut que cet excellent peintre avait fait rouler un lord du parlement en bas de son escalier, il parut très-embarrassé. Il ménageait beaucoup son parlement, ce grand roi, car sans ce parlement il n'eût pu ni faire couper le cou à ses femmes, ni remplacer le pape dans le royaume d'Angleterre. Tout d'abord il tança vertement son peintre favori; puis il l'enferma dans son cabinet et lui défendit d'en sortir sans son ordre. Quinze jours après, le lord se faisait transporter, plus emmailloté de bandages qu'une momie d'Égypte, chez le roi Henri VIII, et comme ce dernier restait calme et indifférent à l'écouter crier :

— Sire, justice! justice!

Le noble pair ne se contint plus, et dit :

— Il s'agit d'un lord et non d'un chien, sire, et puisque Votre Majesté me refuse justice, je me ferai justice à moi-même.

Le roi sourit dédaigneusement, et le lord hardi dut trembler en entendant cette réponse que tout artiste doit garder gravée dans son cœur et dans sa mémoire :

— Vous allez déchirer vos bandages, cher lord, et vous venez de manquer de respect à votre souverain. C'est maintenant à vous de crier grâce et de demander merci au lieu de crier justice! Quant à Holbein...

Il fit un signe, et Holbein sortit du cabinet où il était resté prisonnier.

— Quant à Holbein, reprit-il, cet artiste est

un des plus précieux joyaux de notre couronne. Il faut donc me le conserver, messieurs, et non lui chercher querelle. A cette heure même je puis envoyer querir sept paysans sur le grand chemin et en faire sept comtes comme vous, milord; mais de sept comtes comme vous je ne ferais pas un peintre tel que lui. Donc, insulter Holbein, c'est s'attaquer à moi. Rentrez dans votre atelier sans crainte, mon ami; vous êtes sous le manteau du roi.

Holbein obéit, et depuis ce jour nul autre que Henri VIII n'osa venir le déranger sans sa permission.

— Brave Holbein et noble Henri! s'écria François; mais, hélas! où sont les souverains qui ressemblent à cet hérétique royal?

— Mon fils, répliqua Tristan, l'empereur Maximilien proclama, au milieu de sa cour, que maître Albrecht Durer valait un duc; et l'empereur Charles-Quint ramassa le pinceau du Titien. Pour en revenir à Holbein, je te le répète, ce grand peintre n'alla point en Italie; il travailla tout seul, il n'étudia que sa propre inspiration, il ne chercha de modèles que dans sa pensée et son cœur.

— N'importe! dit François, l'Italie est la terre promise de l'artiste, car elle est couverte des chefs-d'œuvre anciens et modernes. Rome est notre école, Rome la ville éternelle que les barbares ont souvent prise d'assaut, mais qui a toujours vaincu les barbares, ses vainqueurs. C'est au soleil éclatant de l'Italie et non aux brumes du Nord que nous devons demander le feu sacré!

— Mais, insensé, reprit l'aveugle, ce feu sacré que tu veux en vain demander au soleil de l'Italie, Dieu l'a caché au fond de ton cœur; ne cherche pas ailleurs. C'est là que couve cette flamme qui échauffe et vivifie la pensée, cet ardent foyer qui illumine pour nous la nature et qui nous inspire. Depuis que mes yeux se sont éteints sous leurs paupières alourdies, que de fois je l'ai senti se réveiller sous sa cendre! Horrible tourment! concevoir et être impuissant à produire!

Le pauvre Tristan laissa tomber sa tête entre ses deux mains crispées.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas tué, mon Dieu! le misérable qui a fait de ma vie un enfer! murmura-t-il. Et deux grosses larmes coulaient lentement de ses joues brunes amaigries par la souffrance.

François posa doucement la main sur l'épaule de son compagnon :

— Ami, lui dit-il, confiez-moi ce secret qui semble ronger votre corps comme une plaie vive.

— Pourquoi attrister ton souvenir d'une histoire aussi désolée que la mienne? A ton âge, il faut marcher avec confiance dans les sentiers verts et fleuris; il ne faut pas laisser tes espérances se faner le long des routes poudreuses qui ont lassé mes pieds.

— Joie ou misère, vous le savez, tout doit être commun entre nous, dit vivement Perrier.

— Eh bien, soit! repartit l'aveugle. Qui sait? le récit de ma vie sera peut-être pour toi une salutaire leçon. Si mon malheur te sert de bouclier et d'expérience, je bénirai Dieu de notre rencontre.

— Je vous écoute, bon Tristan, comme j'écouterais la voix de mon père lui-même.

EMMANUEL GONZALES.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

III

HORACE VERNET.

C'était par une nuit de juin 1789. Cette nuit-là, je ne sais plus pourquoi, je ne me trouvais pas en goût de sommeil; — je crois me rappeler que je m'étais trop livré au champagne à un dîner que m'avait payé Belphégor, chez Véfour.

Deux heures venaient de sonner, et je me promenais dans le jardin des Tuileries, aspirant à pleins poumons l'air frais et embaumé qui circulait sous les grandes allées de marronniers.

Tout à coup, un cri parti à peu de distance, m'arrêta, troublant le silence de la nuit, comme je m'amusais à considérer deux tourtereaux qui se disputaient, pour dormir la plus haute branche d'un arbre.

Et il est bon de vous dire, en passant, qu'on a beaucoup trop exalté la tendresse du tourtereau pour la tourterelle, et *vice versâ*. Ces oiseaux, comme tous les oiseaux possibles, ont leurs bons moments, en fait de petits soins réciproques, sans doute!...

Cependant, ça ne les empêche pas de se battre, à l'occasion...

Pour un grain de millet, par exemple, ou pour une place bien abritée du vent...

Absolument comme s'ils n'étaient pas réputés pour des modèles de douceur.

Mais les *modèles de douceur*, c'est moi qui m'en défie!...

Chez les bêtes, comme chez les hommes!...

Donc, au moment où je faisais, à part moi, cette réflexion : que certaines bêtes, comme certains hommes, — voire même certaines femmes, — volent souvent leur réputation...

Au cri qui avait frappé ma délicate ouïe de diable, je me retournai vivement.

Ce cri partait du Louvre.

A cheval sur mes béquilles, je m'envolai vers le palais...

Et j'entrai dans une pièce où venait de naître, — absolument comme s'il eût été un fils de roi ou d'empereur, — un gros garçon...

Il est vrai que ce gros garçon méritait bien de naître royalement.

Il se nommait Horace Vernet.

Et maintenant, que si vous vous étonnez, lecteur, qu'un peintre, quelque grandes qu'aient pu être ses destinées, ait vu le jour au Louvre...

Apprenez qu'autrefois les rois de France tenaient à honneur d'héberger dans leur propre maison les artistes d'élite.

Joseph et Carle, le père et le grand-père d'Horace Vernet, habitaient donc, en 1789, le Louvre.

Horace Vernet y naissait.

Rien de plus simple pour le grand-père, le père et le petit-fils...

Rien de plus honorable pour ceux qui gouvernaient alors le pays.

. . . .

A neuf ans de là, me promenant encore à Paris, — Paris a toujours été ma ville de prédilection; que voulez-vous? on n'est pas démon pour rien, — j'aperçus, au café de Foy, mon petit Horace Vernet, mon enfant du Louvre, assis près de son père Carle, et s'occupant déjà bravement de *croquer* les physionomies des habitués de l'endroit, tandis que son père se livrait bourgeoisement aux douceurs d'une partie de dominos.

Or, comme, transformé en simple mortel, pour voir plus à mon aise cette jeune tête resplendissante d'intelligence, je humais à coups réglés une bavaroise au chocolat, en face du petit Horace, il arriva justement ce soir-là, au café de Foy, une aventure assez plaisante, et qui prouve que si, en général, les peintres doivent craindre les voleurs, les voleurs, en particulier, ne sauraient trop redouter les peintres...

Je vous ai dit que Carle Vernet jouait avec un ami une partie de dominos, tandis que son fils, peu soucieux des hasards du double six ou du double blanc, dessinait sur un calepin les visages environnants, les plus dignes de son crayon.

Mais ce que je ne vous ai pas dit encore, c'est que Carle, tout en maniant les dés, prenait, de temps à autre, une large prise dans une large tabatière, posée tout près de lui, sur la table de marbre.

Or, ne voilà-t-il pas qu'à un moment donné, comme le grand peintre, qui essuyait un coup terrible, voulait puiser le courage de la résignation dans sa tabatière...

Plus de tabatière!...

Elle avait disparu — je l'avais bien vu, moi, — de la table de marbre pour passer dans la poche d'un monsieur qui suivait depuis longtemps, avec l'attention la plus soutenue, la partie du peintre.

Et, au moment où ce dernier poussait une exclamation de surprise chagrine, en n'apercevant plus à ses côtés sa boîte, d'autant plus chère qu'elle renfermait d'excellent tabac d'abord, et ensuite, qu'elle était en or...

Le monsieur, si attentif au jeu tout à l'heure, disparaissait à son tour du café...

Décidé, sans doute, à s'en aller méditer, le plus loin possible du Palais-Royal, sur les erreurs d'un homme qui a quatre *cinq* en main et qui ne les *ouvre* pas...

Et une tabatière en or, près de lui, et qui se la laisse prendre.

A ces mots échappés à Carle Vernet : Je suis volé! le café tout entier fut en émoi.

— Volé, par qui? s'écria le partenaire du peintre.

— Par qui! Eh! le sais-je? répliqua Carle; mais ce monsieur qui était à ma gauche... et qui vient de partir... je ne le connais pas... et vous? — Ni moi non plus! — Il avait une mauvaise figure!... — C'est vrai!

— Sa figure!... Tiens, papa, la voici.

C'était le petit Horace qui tendait à son père le croquis du voleur.

— Oui!... oui!... C'est bien lui! exclamèrent vingt voix en même temps?

— Eh bien! fit le maître du café en s'emparant de la pochade, si c'est bien lui... comme il ne peut être loin encore, grâce à ce dessin, je le retrouverai!... Suivez-moi, Jean... Auguste.

Et le chef d'établissement, suivi de deux de ses garçons s'élança au dehors, sur la piste du filou.

Oh! il ne courut pas longtemps! Notre amateur de tabac... dans une boîte d'or, était de ces voleurs aristocrates qui trouvent au-dessous d'eux de faire un pas plus vite que l'autre lorsqu'ils viennent de faire une affaire.

Arrêté, avec toute la politesse possible, dans le jardin même du Palais-Royal, par le cafetier et les garçons, il fut ramené en présence des joueurs et, malgré ses cris et ses dénégations, fouillé séance tenante.

Point n'est besoin de dire qu'on retrouva sur lui la tabatière précieuse... en compagnie de plusieurs autres.

Et voilà comme le croquis d'un artiste, encore dans ses langes, confondit le crime...

Et rendit la joie à un père... qui prisait beaucoup...

Je ne sais si Horace Vernet se souvient encore de cette aventure, qui remonte bien aujourd'hui à cinquante-sept ans...

Mais je me la suis rappelée, moi, et je ris encore en la contant.

Ce pauvre voleur! c'était moi qui lui avais soufflé l'idée d'interrompre, à sa façon, la partie de dominos de Carle Vernet et de son ami!

Et c'était moi qui avais guidé la main du petit Horace, pour rendre plus ressemblant le croquis accusateur.

. . . .

Vous n'attendez point, sans doute, que dans cette esquisse légère, j'entreprenne la tâche de suivre pas à pas, jusqu'à nos jours, Horace Vernet, et comme peintre et comme homme.

Comme peintre, vouloir énumérer les œuvres de l'illustre artiste, autant vaudrait essayer de compter les épis d'un champ de blé!

Comme homme, tenter le récit de ses aventures, mieux vaudrait vous narrer, en détails, l'histoire du juif errant.

Ce ne serait pas plus long!

Car je crois qu'Horace a autant marché dans sa vie que le fameux maudit aux cinq sous éternels!

Seulement, il a dû voyager avec plus d'agrément, pour deux raisons principales :

La première, c'est qu'il n'était pas maudit, lui!... au contraire!...

L'auréole du génie est un sourire de Dieu.

La seconde, c'est qu'il a toujours eu sa bourse fort convenablement garnie.

Ce sont des empereurs et des rois qui ont pris soin, sans cesse, de la lui remplir. Avec de tels trésoriers à son service, ce serait jouer de guignon que de voir les mailles se toucher.

. . . .

Donc, au lieu de vous conter ce que tout le monde sait, c'est-à-dire comme quoi Horace Vernet, dans le cours de sa brillante carrière, fut tour à tour protégé, et mieux que protégé, aimé, et par le roi Jérôme, sous le premier empire, et par Louis-Philippe, qui lui commanda *la galerie de Constantine*, à Versailles, et par l'empereur de Russie, Nicolas, qui voulut, mais en vain, garder à ses côtés le grand artiste, en qualité de professeur de peinture...

Au lieu de vous dire comment, une à une, — suivant leur chef de file, la croix de la Légion d'honneur, que Napoléon I[er] lui-même lui avait donnée en 1814, — vingt, trente décorations de tous ordres, de tous pays, vinrent se ranger, joyeuses de toucher ce noble cœur, sur la poitrine d'Horace Vernet...

Au lieu de vous apprendre à quelle époque furent peints *le Massacre des Mamelouks au Caire, les Adieux de Fontainebleau, la Barrière de Clichy, la Bataille de Marengo, la Mort de Poniatowski, le Pont d'Arcole, la Prise de Bone, le Grenadier de l'île d'Elbe, le Bombardement de Saint-Jean d'Ulloa, Abraham et Agar, Rebecca à la fontaine*...

Et tant d'autres chefs-d'œuvre...

Que vous connaissez tous, je le parie, et que vous admirez tous aussi, je le parie encore, parce que vous n'êtes pas du nombre de ces esprits malsains qui nient le génie sous prétexte que ce génie s'est consacré au culte de nos gloires...

Avant d'entrer avec vous chez l'illustre peintre, dans son appartement, à l'Institut...

Je veux vous conter un des traits de bonté, sur mille, qu'on cite de lui...

Car Horace Vernet ne se contente pas d'être grand, il est bon...

Ce qui a bien aussi son mérite.

Or, il y a tout au plus de cela une dizaine d'années...

Horace Vernet, hébergé alors chez un de ses amis, au château de ... en Savoie...

Horace Vernet, en se promenant un matin aux alentours de ce château, tomba, tout à coup, dans un de ces villages pauvres d'aspect, pauvres de ressources, comme on en rencontre tant encore dans ces contrées sur lesquelles une main puissante ne s'est pas encore étendue.

C'était un dimanche; c'était l'heure de la grand'messe; les rues et les maisons du village étaient désertes, car son église regorgeait de fidèles.

Horace Vernet fit comme tout le monde, il entra dans l'église...

Et il fut douloureusement frappé en voyant l'intérieur de ce temple de Dieu.

Des murs froids et nus, blanchis à la chaux et lézardés de bas en haut; de mauvais bancs reposant sur un mauvais carrelage; un autel en forme de tombeau, surmonté d'un petit crucifix en cuivre; des fonts baptismaux en plâtre, une chaire en bois de sapin...

Et au milieu de tout cela, rien, rien sur quoi l'œil pût s'arrêter avec un peu de charme!

Pas un tableau!... pas une estampe!... pas une statuette!... pas un portrait de madone ou de saint!

Telle était en 184... la petite église de ...

— Pauvres gens!... pensa Horace Vernet en regardant toutes ces têtes de paysans inclinées autour de lui.

Rien ne les invite à prier ici...

Et ils prient tout de même, il est vrai!

Mais si quelque belle peinture était là, au-dessus de ce maître-autel que les rayons du soleil, seuls, se chargent d'embellir en ce moment!...

Le soleil n'y perdrait rien.

Mais le maître-autel y gagnerait un peu!

A cet instant, le bedeau, — un vieux brave homme, — passait près de l'artiste.

— Comment se nomme votre curé? demanda Horace au vieux brave homme.

— M. Renaudet, monsieur.

— Bon!

. . . .

Huit jours après, huit jours juste, la petite église de ... possédait un tableau, — un Christ en croix, — au-dessus de son maître-autel.

Et ce tableau était signé Horace Vernet!... rien que cela!

— Mais savez-vous que cette toile vaut quelque chose comme huit à dix mille francs! disait, un jour, un voyageur au curé du village de ..., en admirant le Christ en croix du maître.

Combien vous a-t-elle coûté?

— Une prière tous les soirs pour celui qui nous l'a donnée, repartit le pasteur.

Le voyageur se trouvait être un des amis d'Horace Vernet. Il lui répéta la réponse du prêtre.

— Une prière tous les soirs! fit Horace. Je suis trop payé; ça valait tout au plus un cadre!...

. . . .

Et maintenant, voyez Horace Vernet, en pantoufles, au coin de son feu, dans le modeste appartement qu'il habite à l'Institut.

Sous sa main est une Bible, son livre favori... le trésor où il a puisé ses plus nobles inspirations.

Autour de lui sont les portraits de ses ancêtres : Antoine, Joseph, Carle.

De grands artistes comme Horace!

— La gloire est héréditaire dans cette famille.

A ses pieds jouent ses petits-enfants.

Que manque-t-il à cet homme?

Gloire, fortune, bonheur domestique, santé de fer, esprit, jeunesse encore, en dépit de ses soixante-sept hivers! — qu'il porte comme vingt-cinq printemps!

Il a tout!...

Et c'est justice!...

Sois heureux, Horace : tu as bien mérité de la France, comme patriotisme; des arts, comme talent; des hommes, comme bienfaisance, et de Dieu, comme piété!

Sois heureux : le peuple t'a sacré son peintre, comme il a sacré Béranger son poëte, Paul de Kock son romancier, Auber son musicien!

Avec une telle couronne au front, on vit longtemps... et quand on meurt...

On vit encore!

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.



Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Doodey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 4. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

24 MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— La petite flèche alla se loger dans la bouche d'un paysan... — Page 26.

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE IV.

Nouvelle manière de se faire remarquer par une demoiselle.

Le Champenois admire les glaces, les dorures, les peintures du café dans lequel il vient d'entrer. Son compagnon ne s'amuse pas à regarder tout cela. Il choisit une table qui est dans une encoignure et va s'y asseoir en disant :

— Nous serons parfaitement ici pour causer.

M. Choublanc se place vis-à-vis de ce monsieur en s'écriant :

— Comme les cafés deviennent élégants à Paris... comme c'est riche... comme c'est beau!

— Vous ne voyez rien encore... je vous en ferai admirer bien d'autres...

— Vous saurez donc, monsieur, que ma femme...

— Permettez, voilà le garçon...

— Ah! c'est juste... je prendrai de la bière, moi... ça rafraîchit, et vous, monsieur?

— Garçon, servez-moi un bifteck aux pommes, et bien saignant!

M. Choublanc, tout étonné d'entendre son compagnon demander un bifteck pour se rafraîchir, lui dit :

— On tient donc aussi du bifteck ici?

— Mon cher monsieur, sachez que maintenant, à Paris, il n'y a pas un café un peu propre où l'on ne puisse dîner quand cela plait. Le mot café signifie à présent : restaurant.

— Ah! très-bien... je croyais qu'il fallait qu'on eût mis sur la devanture : *Déjeuners chauds et froids.*

— Fi donc! c'est bien inutile, maintenant.

— Alors, puisque vous prenez un bifteck, j'ai bien envie de faire comme vous, et d'en prendre un aussi.

— Je vous y engage... c'est plus sain que la bière... Maintenant, voyez-vous, on vend tant de sortes de bières à Paris, qu'on n'est jamais sûr de ce qu'on boit... il y en a qui donnent des coliques fâcheuses.

— Vraiment! je ne veux pas en boire, alors.

— Et vous ferez sagement.

— Garçon... un bifteck comme à monsieur!

— Et du vin, garçon, du bordeaux!

— Au fait, reprend Choublanc, en accrochant son chapeau à une patère qui est au dessus de son vis à vis, je n'avais pris ce matin

que du [illegible] ne se [illegible] soutient pas assez.

— Du café au lait! ce n'est pas un déjeuner cela, monsieur... vous avez besoin de déjeuner, et vous demandez de la bière... quelle faute!

— J'avais pensé d'abord que je déjeunerais chez Cornouillet!...

— Puisque vous ne savez plus où le prendre...

— Je me disais aussi : On m'offrira quelque chose chez les dames Renard... et ensuite : Il est probable que ce farceur de Pierrotin voudra me payer à dîner.

— Je comprends, vous comptiez vivre à l'œil dans Paris?

— Qu'est-ce que c'est que cela, à l'œil?... Je ne saisis pas.

Le vis-à-vis de Choublanc le regarde quelque temps d'un air presque moqueur, puis murmure :

— Vous êtes bigrement arriéré, mon cher monsieur, ce serait toute une éducation à faire... Mais voici les biftecks, c'est plus intéressant... Garçon, vous me servirez des rognons sautés après cela.

M. Choublanc commence à trouver que son compagnon a une singulière manière de se rafraîchir, mais l'exemple l'entraîne et il se décide à demander aussi des rognons en se disant :

— Par exemple, je me bornerai à cela... je n'ai point envie d'imiter toujours ce monsieur, qui m'a prévenu qu'il mangerait des millions!...

— Permettez-moi, monsieur, de vous verser du bordeaux et de boire à votre santé en me félicitant d'avoir fait votre aimable connaissance... mon cher monsieur... Tiens, je ne sais pas encore votre nom?

— Choublanc, Babilas-Paterne Choublanc...

— Je bois à la vôtre... Ah! vous-vous nommez Choublanc... il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... que ce n'est pas la première fois qu'il frappe mon oreille... est-ce que vous êtes aussi dans les viandes salées?

— Non, monsieur, je n'ai jamais fait le moindre commerce... je n'avais point de vocation pour cela. Les femmes et les tulipes, voilà tout ce que j'ai aimé, monsieur...

— Ah! vous êtes un amateur...

— Oui, monsieur, c'est pour cela que je me suis marié et que j'avais un jardin... mais cela coûte fort cher...

— Les femmes... oh! oui!

— Non, les tulipes... J'en étais fou, monsieur!

— De vos tulipes?

— Non, de ma femme. J'en avais mis en [illegible] l'allée de mon jardin...

— [illegible]?

— [illegible]! des tulipes... Je croyais qu'elle m'[illegible]...

— [illegible]?

— Eh non! ma femme!

— Ah! [illegible] monsieur Choublanc... voulez-vous parler de tulipes? parlons de tulipes... Voulez-vous parler de votre femme? parlons de votre femme; mais seulement, décidez-vous, car nous barbotons depuis un moment...

— Ah! monsieur, c'est de ma femme que je veux vous parler...

— Comme vous soupirez à son souvenir, mon cher monsieur Choublanc!... il paraîtrait que madame ne vous a pas rendu très-heureux... Buvez donc, cela vous remettra...

— Je viens de boire.

— Ça ne fait rien, redoublez.

— [illegible] de m'étourdir.

— [illegible] du bordeaux... jamais! c'est un vin [illegible] et que l'on ordonne aux malades... plus vous en boirez, moins vous serez étourdi!

— En vérité?...

— Essayez plutôt!... Ah! voici nos rognons... ce fumet prévient en leur faveur... Garçon, après ces rognons vous me servirez une tranche de pâté de foie gras... J'aime à croire que vous en possédez?

— Toujours, monsieur...

— Comment... vous mangerez encore quelque chose après ces rognons? dit Choublanc d'un air étonné.

— Si je mangerai quelque chose!... j'espère pardieu bien ne pas m'en tenir là... et vous allez faire comme moi...

— Je craindrais de me faire mal...

— Quel enfantillage...

— Au fait... cela me servira de dîner... Garçon, vous me donnerez aussi une tranche de pâté à comme monsieur...

— Oh! vous irez... vous ne demandez qu'à aller... mais il vous faut un guide, un pilote... C'est bien heureux pour vous que vous m'ayez rencontré, sans quoi vous étiez capable de vous laisser mourir de faim... Ces rognons provoquent à la boisson... Du vin, garçon... du même!... mais qu'il soit meilleur...

— Je le trouve très-bon, moi.

— Oh! c'est que vous, mon cher monsieur Choublanc, vous n'avez pas comme moi bu des premiers crus de France!...

— C'est vrai, je me suis borné à mon petit vin du pays...

— Vous vous êtes borné en tout!... A votre santé.

— A la vôtre, monsieur... Pardon, mais... à mon tour... si je vous demandais votre nom...

— Vous en avez le droit!... je me nomme Ernest!...

— Ernest!... et puis?...

— Comment, et puis? Je ne vous ai pas parlé d'autre chose. Je me nomme Ernest... voilà tout! il me semble que c'est assez d'un nom pour une personne...

— Excusez, c'est que souvent Ernest n'est qu'un nom de baptême...

— Qu'il soit de baptême ou de famille, prenez-le comme vous voudrez, ça m'est égal.

— Eh bien donc, mon cher monsieur Ernest! veuillez me prêter attention, je vais vous raconter l'histoire de mon mariage...

— Je ne suis qu'oreilles... mais buvons auparavant...

— Il me semble que cela m'étourdit...

— Je vous réitère que c'est impossible...

— Je m'en rapporte à vous... et je commence : J'avais trente ans, mon cher monsieur, lorsque je tombai amoureux d'Éléonore... car elle se nommait Éléonore...

— J'en ai connu une douzaine...

— De quoi?

— D'Éléonore. Ça ne fait rien. Allez toujours...

— C'était une bien belle demoiselle... belle taille... jolie tournure... de l'élégance... de la grâce... les yeux bleus mélancoliques et fiers à la fois... un nez... je ne sais pas s'il était romain ou grec, mais c'était ce qu'on peut appeler un beau nez!.. Enfin, monsieur, Éléonore avait tout pour plaire!

— D'ailleurs, une femme nous semble toujours jolie quand elle nous plaît.

— Mais elle l'était réellement, monsieur.

— Je le veux bien... c'était une merveille, je n'y mets pas d'obstacles...

— Je fis sa connaissance dans une foire... c'était à la fête d'un petit village aux environs de Bar-sur-Seine... il y avait une foule de jeux comme dans toutes les fêtes champêtres... il y avait surtout un grand mât de cocagne...

— Est-ce que votre Éléonore y montait?

— Oh! par exemple... Mais elle regardait avec d'autres dames... et je l'entendis s'écrier: « Si j'étais homme, je voudrais attraper les prix qui sont là-haut!... » Ces paroles m'électrisèrent, monsieur. Je me dis : « Grimpons à ce mât... soyons vainqueur, et cela me fera remarquer par cette belle demoiselle. » Aussitôt je m'avance... je vais bravement au mât, je l'étreins dans mes bras... je monte un peu... je déchire mon pantalon et je n'attrape rien... qu'une assez forte écorchure au genou!... mais, c'est égal, elle m'avait remarqué.

Je trouve une vieille paysanne qui, moyennant salaire, veut bien faire une reprise à mon pantalon, et je retourne à la foire. Je retrouve ma belle demoiselle qui regardait l'escarpolette. Un monsieur se balançait, il allait très-haut. « A la bonne heure, disait mon inconnue, voilà quelqu'un qui se balance hardiment... qui va bien haut!... » J'irai plus haut que cela! me dis-je! et, montant après le monsieur, quand il quitte l'escarpolette, je me lance dans l'espace... mais mon pied glisse, je tombe sur le gazon et je me fais une grosse bosse au front...

— C'est pas mal... vous allez bien... Ah! voilà le pâté... Il me semble que par là-dessus une jolie omelette au rhum ne peut que bien faire... Je vais la demander pour deux... Est-ce votre avis, honorable monsieur Choublanc?...

— Une omelette... avec du rhum... comment! encore...

— C'est une friandise.

— Cela grise, le rhum...

— Nous le corrigerons avec le bordeaux.

— Il me semble que je n'ai plus faim...

— Cela vous redonnera de l'appétit...

— Après tout... ça me servira aussi de souper... Allons, va pour deux l'omelette.

— Allez, garçon... et que l'on n'épargne pas le rhum... A votre santé, cher monsieur Choublanc.

— A la vôtre, monsieur... chose... comment donc?...

— Ernest.

— Monsieur... mon cher Ernest.

M. Choublanc commençait à s'étourdir et à avoir la parole moins nette, quoique son nouvel ami affirmât toujours que le vin de Bordeaux ne pouvait jamais griser.

Ces messieurs attaquent les tranches de pâté, et le Champenois reprend son récit :

— La belle Éléonore m'avait remarqué, je l'avais entendue dire: « Voilà un monsieur qui n'a pas de chance. » Je la vis se diriger avec sa société vers un endroit où l'on tirait dans un but avec une arbalète. Il fallait, avec une petite flèche, attraper juste au milieu d'un petit rond noir, et cela faisait partir un coup de pistolet; plusieurs jeunes gens s'étaient essayés, beaucoup avaient été près du but, mais pas un n'y avait touché.

— Pardieu, me dis-je, je veux encore qu'elle me remarque; visons bien, faisons partir la détente, et cette fois on ne dira pas que je manque de chance.

Je pris l'arbalète, je visai, je visai même fort longtemps, puis je lâchai la détente... Je ne sais pas comment cela se fit, mais la petite flèche alla se loger dans la bouche d'un paysan qui regardait le jeu, d'un air bête, et en tenant sa bouche ouverte, comme cela arrive à beaucoup de gens.

Vous comprenez que le paysan jeta les hauts cris, il prétendait que je lui avais percé la langue... on fut obligé d'aller chercher le vétérinaire de l'endroit pour retirer la flèche...

et moi, cela me coûta de l'argent. Ce maudit paysan criait comme un âne en montrant sa langue à tout le monde... mais moi j'étais tout fier de ne l'avoir point attrapé dans l'œil... car ma foi ça l'eût éborgné et cela m'aurait coûté bien plus cher...

Avec tout cela, j'avais atteint mon but... pas celui du rond, mais l'autre auquel je tendais... La jolie personne m'avait remarqué... je n'étais plus un inconnu pour elle.

— Je le crois fichtre bien!... vous étiez assez remarquable!...

— Le soir, à la danse, j'allai l'inviter. Elle me refusa en me disant qu'elle était engagée, et ajouta :

— D'ailleurs, monsieur, je vous avoue que je craindrais de danser avec vous, car vous n'êtes pas heureux aujourd'hui... et il vous arrivera sans doute encor quelque accident à la danse.

— Mademoiselle, lui dis-je, j'aurais été heureux en étant votre cavalier... mais pour me dédommager, je tâcherai d'être votre vis-à-vis.

En effet, j'invitai une villageoise, et je me plaçai en face de la belle Éléonore. Je me mis à danser... J'y allais de tout cœur. J'attrapais bien quelquefois les jambes de ma danseuse, mais c'était une paysanne solide, elle m'en faisait autant, et ça allait au mieux.

Tout à coup, voilà qu'en allant en avant-deux devant ma nouvelle passion, je veux, pour lui montrer mon savoir-faire, terminer un pas par une pirouette; probablement que j'avais mal pris mes dimensions, car au lieu de finir ma pirouette à ma place, j'allai la terminer sur la robe de la belle Éléonore, dans laquelle j'emberlificotai mes pieds si bien que je m'y accrochai; je tombai, mais je fis aussi tomber cette demoiselle... elle se fit une forte contusion au coude, et moi je me cassai une dent... Voilà, mon cher monsieur Alfred...

— Ernest!...

— C'est juste. Voilà, mon cher monsieur Édouard, comment je liai connaissance avec celle qui devait être mon épouse.

— C'était une façon assez originale de vous faire connaître.

— Cette demoiselle se trouvait avoir un père qui avait beaucoup connu ma famille. Lorsque je me présentai chez lui, j'y fus accueilli on ne peut mieux.

— Par la demoiselle?

— Non, par le père; il savait que je possédais six mille francs de rente, que j'étais rangé... borné dans mes goûts, et que je désirais me marier.

— Chut! un moment... nous n'avons plus de vin... et cela m'altère de vous entendre parler!...

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

VIII

Qu'il est dangereux de ne rien jeter dans une aumônière.

(Suite.)

L'aveugle sourit doucement à cette réponse pleine d'effusion et commença son histoire douloureuse :

— Tel que tu me vois, mon fils, courbé et tremblotant sous ces haillons sordides, la lèvre lasse de marmotter des psaumes et de demander l'aumône, les pieds poudreux et durcis par les calus comme le sabot d'un cheval, la barbe argentée par le souci de chaque jour, les yeux couverts d'une ombre que nul rayon n'effacera, — je suis le fils d'un fier gentilhomme, d'un haut et puissant seigneur, d'un de ces grands barons que l'on encense comme des dieux. Je descends d'une de ces fortes races féodales qui dentelaient de donjons et de tourelles les bords verdoyants du Rhin, ce fleuve facile à s'irriter capricieusement comme la mer. Je ne te dirai pas le nom de mon père, car ses os tressailliraient dans la tombe si j'osais accoler son écusson à ma besace de mendiant.

Je n'étais pas destiné à continuer cette lignée de guerroyeurs aux mœurs rudes. Mon premier malheur fut ma naissance, car elle coûta la vie à ma mère. Le baron ne me le pardonna jamais, car il l'aimait comme le lion aime l'écureuil qu'on lui jette pour jouet dans sa cage. C'était d'ailleurs un farouche chasseur, qui passait sa vie monotone le jour à courir la bête fauve dans ses bois et ses plaines, à festoyer gaillardement le soir et à dormir la nuit, quand il n'avait ni procès ni querelles avec ses voisins. J'étais abandonné aux soins de ma nourrice Madeleine, et nul autre ne s'inquiétait de moi. Je ne tenais de mon père que ses instincts nomades et aventureux. Je poussais comme l'épi dans le champ.

Parfois, l'hiver, quand les chemins défoncés se changeaient en canaux, quand la neige poudrait les arbres et voilait le sol de son triste suaire, mon père, assis sous le manteau de la haute cheminée sculptée, m'attirait par mes longs cheveux flottants, essayait de me faire tenir immobile sur le bout de sa large botte de chasse, et portait à mes lèvres une coupe où petillait le vin doré du Rhin; mais je criais comme un damné, je me débattais et m'échappais de sa rude étreinte, car son visage couturé, barbu et rougi par la lueur des bûches craquant dans l'âtre, me faisait vraiment peur. Alors il me repoussait dans un coin obscur, haussant les épaules d'avoir créé un si faible, si chétif et si débile rejeton. Il regrettait hautement de ne pouvoir laisser son château et son épée à un robuste garçon, moulé sur son corps gigantesque. Pour moi, je pleurais silencieusement réfugié auprès de mon seul ami. Cet ami me réchauffait et me consolait en me léchant les mains, — car c'était tout simplement un gros chien, nommé Pollux, qui remplaçait le père insoucieux près de l'enfant abandonné. Cette phrase-là te fait rire, n'est-ce pas, François? Je le devine. C'est que tu as été aimé et que tu ne peux comprendre le froid, l'ombre, le vide qui endolorissent un cœur froissé par l'indifférence des mercenaires.

J'étais le fils du maître, le louveteau avec lequel nul n'osait jouer de crainte d'être mordu, l'héritier que le vassal n'osait aimer de peur d'être châtié de cette affection comme d'une familiarité criminelle.

Le baron avait l'humeur sauvage et n'était jovial qu'à table, avec ses égaux. Pollux, lui, ne connaissait pas mes armoiries; il ne craignait pas mon fouet d'enfant, et il laissait mes petites mains saccager son épaisse fourrure. Souvent même je me cachais dans son chenil et je m'endormais couché sur le bon chien, dont j'entourais le cou de mes bras et qui n'osait ni aboyer ni remuer. Comment ne l'aurais-je pas préféré à mon père?

Il faut être juste cependant. Je me souviens d'une journée brumeuse, — anniversaire de la mort de ma mère, — où le baron me fit agenouiller au prie-Dieu de la défunte et m'ordonna de prier pour son âme. J'obéis, ému et effrayé à la fois. Quand je me relevai, je le vis me regarder avec une attention triste et profonde; il cherchait à surprendre dans mes traits une ressemblance prodigieuse en effet avec ceux de ma mère. J'étais pour lui le portrait vivant de cet ange gardien envolé. Ses paupières devinrent humides. Il s'attendrissait involontairement. Enfin, il m'embrassa avec une sorte d'emportement étrange, puis son visage se crispa d'une expression d'égarement, et, se détournant pour me cacher le frisson soudain qui agitait tous ses membres, il s'éloigna sans prononcer une parole. Je l'entendis marcher pendant longtemps avec agitation sur les dalles sonores de la grande salle peuplée des images de nos aïeux. J'allai à petits pas regarder curieusement à la porte. Je vis le baron s'arrêter en soupirant devant plusieurs de ces portraits et murmurer : — Jamais le pauvre Tristan ne pourra porter comme vous, mes bons seigneurs, la cuirasse, le casque et l'épée! Mais il ressemble tant à sa mère! — Ou bien, il s'arrêtait devant les hautes et étroites fenêtres, d'où il contemplait les coteaux dépouillés, endormis sous le brouillard, et le Rhin furieux qui grondait sa menace éternelle; puis il disait : — Ce n'est pas Tristan qui saurait échapper à ses ennemis comme notre ancêtre Maximilien, sur une méchante barque, en ramant d'une seule main pour couper le courant, l'autre ayant été percée par la flèche d'un archer suisse! Mais il ressemble tant à sa mère!

Au fond du cœur, il m'aimait, mais il était honteux et humilié de ma chétive apparence. Il ne s'inquiétait pas de savoir si le cœur était vaillant quand le bras était débile. Plein d'une confiance orgueilleuse dans la force physique et visible, il ne se doutait même pas qu'un corps frêle et délicat pût s'endurcir par l'habitude des travaux, des fatigues et des dangers.

D'ailleurs, la solitude même à laquelle j'avais été abandonné me prédisposait plutôt à la rêverie habituelle aux bergers qu'aux exercices violents du chasseur. J'aimais à errer le long des bois, des haies et des rives du fleuve, sans autre compagnon que Pollux. La voix sévère et mélancolique du Rhin et les chœurs étranges du vent se lamentant au fond des ravins, aux cimes des forêts, aux guettes des donjons, m'apportaient des sensations enivrantes. Souvent je me réveillais la nuit en sursaut, saisi d'une soif singulière d'espace, d'air et de liberté; je m'habillais rapidement, j'ouvrais ma fenêtre pour admirer le clair de lune ruisselant comme une gaze d'argent sur toute la campagne, et je finissais par me laisser glisser dans les fossés du château au risque de me rompre le cou. Alors j'allais rôder avec une curiosité inquiète et crédule aux sites redoutés dont la tradition faisait le domaine des Assembleurs de nuées ou des Lavandières nocturnes.

J'affrontais ces épaisses brumes, dont le vieux Rhin s'enveloppe comme d'un manteau, dans l'espoir de surprendre les sabbats mystérieux des lutins chargés d'égarer le voyageur par leurs signaux perfides; je cherchais à démêler dans les clameurs discordantes de la rafale le bruit monotone, régulier et sinistre des battoirs magiques. Mon imagination s'effarouchait à plaisir; je croyais entendre et voir distinctement les images de mes rêves, jusqu'aux sorciers nains accroupis sur la crinière échevelée des chevaux errants, et une sueur glacée perlait à la pointe de mes cheveux hérissés. Enfin, je rentrais au matin,

brisé, lassé, fiévreux et le cerveau troublé de ces folles chimères.

Je ne sais où m'aurait conduit cette existence morne, calme, rigide en apparence, et si bizarrement surexcitée de visions et de vagues aspirations en réalité, sans un événement assez simple qui devait décider de ma destinée.

Un soir, dans une de mes lointaines excursions, je fus attiré au bord du fleuve non par le clapotement des vagues, mais par les cris de quelques paysans qui se pressaient avec des torches sur le bac de Zarnheim. Une petite fille de six ans venait de tomber à l'eau. Les paysans stupides se contentaient de retenir violemment la mère qui, tout encapuchonnée dans sa mante de voyage, voulait aller disputer au Rhin cette chère proie. Jamais je n'oublierai l'expression amère et désespérée du visage de cette Niobé abîmée dans sa terreur. Je crus voir une de ces créatures idéales dont étaient peuplés mes songes, et je m'étonnai qu'elle n'eût pas le pouvoir de commander aux flots de s'ouvrir devant un geste de sa main et de lui rendre son enfant. Mais tout d'abord j'avais fait un signe impérieux à Pollux. Le bon et brave chien s'était jeté à l'eau, avait plongé, et il rapporta bientôt, en la traînant par ses longs cheveux, une petite fille blême et glacée.

La mère sauta dessus comme une lionne, la pressa sur son cœur avec un rire convulsif, et jeta autour d'elle des regards où rayonnait une joie presque folle.

Au même instant le pasteur détacha la corde qui amarrait le bac, les torches cessèrent d'éclairer le groupe des passagers de leurs reflets rougeâtres, tout retomba dans la nuit, et je restai seul sur la rive, sans que personne eût songé même à me remercier au milieu du trouble et de la confusion. Le bac, en s'éloignant, emportait cette tragédie muette comme une vision, de sorte que je me demandai sérieusement si j'avais rêvé.

Je crois encore que cet incident fut la source de mon amour pour la peinture. J'avais été émerveillé du visage sombre de la mère, aux contours purs et sévères comme ceux des impératrices que nous admirons sur les médailles antiques, — mais te dire l'impression qui me remua le cœur, tout enfant que j'étais, en voyant le visage de la petite fille noyée, cela me serait impossible.

Il me sembla qu'un sang plus chaud affluait dans mes veines.

J'étais frappé d'extase comme si mes yeux se dessillaient à une éclatante lumière, comme si j'avais franchi le seuil de ce monde enchanté que poursuivaient mes rêves; mon cœur se gonflait, et je finis par pleurer abondamment.

Je pourrais bien te décrire ses longs cils de velours, ses cheveux magnifiques, sa bouche éclose comme une grenade au soleil, sa peau dorée et diaphane, ses pieds et ses mains de fée,— car tous ces détails s'étaient à l'instant gravés dans mon souvenir; — mais à quoi bon! Les mots sont impuissants à faire revivre l'image de la beauté extérieure comme à ressusciter le charme d'une mélodie ou l'arome d'un parfum.

Le peintre seul, s'il est inspiré, peut rappeler le fantôme de la forme créée par Dieu pour éblouir un instant nos yeux et s'évanouir.

Voilà ce que je compris instinctivement, François, lorsque je me surpris, à la suite de cette aventure, esquissant, crayonnant, charbonnant au besoin sur les murs l'épisode dont j'avais été le héros inconnu.

Je recherchais avec une ardeur fébrile dans ma mémoire le moindre linéament du visage de l'enfant, le pli de ses lèvres contractées, le dessin charmant de ses petites mains pâles et fines; mais j'éprouvais un mortel regret de n'avoir pu connaître la couleur de ses yeux restés fermés, de n'avoir pu entendre le son de sa voix restée muette.

Je lassais mon esprit à rouvrir ces beaux yeux sous leurs franges veloutées, à les animer de cet azur inaltérable, profond et brillant d'étoiles qui semble, dans les nuits d'été, être la frontière du paradis.

Les basses et les violes les plus mélodieuses me paraissaient grincer des sons faux et criards, quand je songeais au timbre argentin, caressant et sonore qui devait s'exhaler de cette bouche vermeille. Enfin je n'éprouvais un peu de trêve à mes tortures qu'en matérialisant mon souvenir et mon rêve sur le papier; le crayon à la main, j'étais presque heureux.

C'est ainsi que je devins peintre.

J'avais quinze ans lorsque mon père mourut en chasse d'un coup de boutoir de sanglier traqué dans sa bauge. Livré à moi-même, les instincts de mon enfance, qu'il avait inutilement tenté de comprimer en me faisant fréquenter les académies, se réveillèrent avec une impétuosité inouïe. Je jetai l'épée aux orties.

J'avais pour tuteur le chanoine de Saint-Maxence, mon oncle maternel, qui, plus occupé du soin de son salut que de mon avenir, me laissa vivre à ma guise.

L'indépendance, les voyages, la gloire étaient nécessaires à ma vie; je sentais mon cœur agité d'une curiosité inquiète et vague que je n'osais plus m'expliquer par la poursuite chimérique et puérile de l'apparition qui avait troublé mon enfance. Je voulus étudier sérieusement la peinture, et je commençai mon noviciat sous un maître renommé de la ville impériale de Francfort. J'appris tout d'abord à reconnaître mon ignorance. Pendant longtemps, mon existence fut mêlée d'espoir et de dégoût, de larmes amères et de folles joies. Un jour j'admirais en moi un nouveau Raphaël, le lendemain je n'étais plus qu'un misérable barbouilleur, indigne d'enluminer un missel. C'est notre histoire à tous. Sous la couronne de fleurs se cache la couronne d'épines. Enfin, après dix ans de persévérance et de travail, j'étais peintre.

Un jour, le hasard, ou plutôt le désir d'admirer un tableau de Martin Schœn m'attira dans une église de la bonne ville. C'était pendant l'office divin. J'aspirais le suave parfum de l'encens qui brûlait au pied de l'autel, j'écoutais la voix harmonieuse des enfants qui chantaient en chœur; le scintillement des étoiles, l'éclat des tentures, l'illumination des cires odorantes, le silence religieux des fidèles agenouillés, tout me plongeait dans une sorte d'extase, lorsque je vis une jeune fille vêtue de blanc s'avancer lentement à travers les groupes. Elle tenait à la main une aumônière de velours frangée d'or, qu'elle tendait à chacun avec une grâce chaste et divine,— et chacun, en échange d'un gracieux sourire de la belle quêteuse, s'empressait d'y déposer son offrande.

Quant à moi, j'étais resté ébloui : mon regard éperdu ne pouvait la quitter. Je ne priais plus. Je n'ornais plus les murs nus de l'église de tous les tableaux capricieux que je venais de rêver. Je n'admirais plus le soleil embrasant la rosace des couleurs caméléoniennes du prisme. Je ne m'occupais qu'à regarder cette merveilleuse beauté que je croyais reconnaître pour la compagne familière de toutes mes heures,— et pourtant, où donc l'aurais-je vue? Je me creusais la cervelle à fouiller dans mon souvenir stérile.

Qu'elle était belle, ô mon Dieu! Jamais madone ne me parut plus naïve, plus sereine et plus pure. Sa taille svelte, ses cheveux annelés, son col souple, sa démarche légère ne semblaient pas appartenir à une mortelle. Ses longs cils abaissés voilaient modestement son regard que je ne pouvais surprendre. Pourquoi mon cœur battait-il d'une émotion inconnue? Je n'aurais pu le dire, mais l'homme n'est-il pas armé d'un instinct mystérieux, grâce auquel il sent venir à lui le bonheur ou le mal?

Enfin elle s'arrêta devant moi, qui restais immobile comme les statues de marbre de la nef. Confus, rouge, interdit, je ne pensais pas à mettre ma main à mon escarcelle. Elle leva les yeux vers moi, et alors, puissances du ciel! je la reconnus,— je revis ces yeux bleus comme la voûte éthérée, animés de ce regard céleste que j'avais si souvent rêvé et qui me troubla jusqu'au fond de l'âme. Surprise de mon embarras, la jeune quêteuse fit une petite moue, moitié sérieuse, moitié souriante, et, s'inclinant avec une grâce singulière, elle me dit :

— Pour les pauvres, messire!

C'était bien sa voix séraphique, le timbre frais et virginal que j'avais entendu vibrer à mes oreilles dans mes hallucinations fiévreuses. Transporté d'une joie étrange, je portai précipitamment la main à mon escarcelle et à mes poches; je les trouvai vides, tout à fait vides. J'avais, la veille, perdu aux dés mon dernier sol avec des peintres qui partaient pour Rome, et je comptais même payer mon hôtelier en enluminant sa vieille enseigne, que le vent et la pluie avaient détériorée. J'aurais voulu m'engloutir à cent pieds sous terre. La rougeur de la honte me monta au visage.

En remarquant que tous les yeux se tournaient malicieusement vers moi et que mes voisins commençaient à ricaner tout bas, je sentis redoubler mon trouble.

Cependant la jeune fille eut pitié de moi; touchée de mon embarras, elle allait s'éloigner. Je la retins hardiment par le bras et frissonnai de la tête aux pieds au doux contact de cette peau fraîche et satinée. Je sentis un ruisseau de feu courir dans mes veines.

— Pardon, lui dis-je d'une voix altérée. Vous n'avez pas compris mon hésitation. Je ne voulais pas salir votre aumônière de quelque méchante pièce d'argent rognée. Voilà tout.

Et je jetai en même temps dans la bourse sainte une bague d'or, précieusement ciselée, que j'arrachai violemment de mon doigt : c'était un souvenir sacré que m'avait légué ma mère.

La demoiselle me remercia par un doux sourire et continua sa quête. Un rayon de soleil auréolait sa tête et ses cheveux dorés aux reflets diamantés. Il me sembla que mon cœur la suivait. Quand elle eut disparu au tournant de la nef, je crus que la nuit emplissait soudainement l'église, que les hautes colonnes s'affaissaient sous le poids des voûtes, que les cierges s'éteignaient, que les voix des chœurs expiraient dans le vide. L'agitation de mon sang dans mes artères troublait seule ce silence soudain.

Quand, après la prière du prêtre, les chants recommencèrent, je distinguai une voix entre toutes, claire et vibrante comme le son du cristal; c'était une caresse amoureuse pour l'oreille; c'était l'harmonie d'une brise courant sur les roseaux.

Mon rêve s'était incarné dans cette jeune fille, et je résolus de la revoir à tout risque, car je sentais qu'elle était la maîtresse suprême de ma destinée.

Je quittai l'église absorbé par mon idée fixe, au point de craindre par instants que la folie



— C'était Conrad qui me rejoignait au galop. — Page 36.

ne commençât à secouer ses grelots creux dans mon cerveau.

IX

Comment la belle Ulrique quitta son mari pour lui prouver comment elle l'aimait.

Je passai le reste du jour sans repos et la nuit sans sommeil; le lendemain je voulus me mettre à la recherche de cette éblouissante jeune fille qui m'avait paru le modèle inimitable de la perfection.

Je ne tardai pas à obtenir les détails les plus minutieux sur sa triste situation. Elle se nommait Ulrique de Thornstein et elle était orpheline. Une vieille tante, du côté paternel, lui avait donné asile, mais la pauvre enfant achetait chèrement cette hospitalité chagrine au prix d'humiliations sans nombre. La tante, dévote, minutieuse, avare et entichée de sa noblesse à l'excès, la tenait à la chaîne de tous ses caprices et de ses bizarreries d'humeur comme une esclave. La beauté même de la jeune fille attisait sourdement la jalousie de sa vieille parente, qui lui répétait sans cesse que c'était un piége de Satan. Jamais Ulrique ne jouissait d'une heure de liberté, si ce n'est à l'église, où elle pouvait, du moins, vivre un instant avec elle-même en priant Dieu.

Son éloge était du reste dans toutes les bouches. Elle pratiquait les maximes d'humilité, de patience et de charité qui n'étaient, pour la tante, que des prétextes de leçons à donner aux autres. Elle subissait sa vie froide et uniforme, comme la religieuse subit la règle à cet horizon étroit, et elle ne songeait point à désirer pour sa beauté splendide plus de lumière, d'espace et de soleil.

J'éprouvai une sensation de joie inexprimable en apprenant qu'elle était pauvre, — et pour la première fois je songeai à remercier le ciel de m'avoir donné en partage cette richesse que tant d'hommes regardent comme la source du bonheur.

La vieille dame fréquentait assidûment l'église; or, pour voir ma jolie quêteuse, j'allais chaque jour, à la grande édification de mon tuteur, entendre et la messe et les vêpres.

Agenouillé près d'elle, je passais de longues heures à la contempler en silence; chose bizarre! elle ne levait pas les yeux de dessus son missel, son voile couvrait chastement ses traits, elle priait avec une ferveur et un recueillement exemplaires; sa pensée semblait s'élancer tout entière vers le ciel; elle restait immobile comme une statue, et pourtant elle me voyait comme si ses yeux fussent restés attachés sur mon visage, car une rougeur charmante animait ses joues. Mystère inexplicable! C'est ainsi que l'amour s'insinua dans ce cœur loyal et pur qui, peut-être, ne se fût pas laissé surprendre par un aveu hardi et passionné.

Lorsque, après l'office, Ulrique se disposait à suivre sa tante revêche, je m'approchais du bénitier afin de lui offrir l'eau bénite, imitant, sans m'en douter, l'usage un peu profane des amoureux d'Italie et d'Espagne. Mon cœur battait en la voyant s'avancer, et je devais ressembler à un criminel surpris en flagrant délit. Mais comment t'exprimer le bonheur que j'éprouvais rien qu'à effleurer ses jolis doigts tremblants comme les miens, rien qu'à la voir me sourire avec cette distinction hypocrite que l'amour enseigne aux plus naïves créatures? Que notre silence était éloquent et que nos yeux baissés à terre étaient radieux d'une félicité idéale!

Mais, en femme prudente et ennemie de tout scandale, la tante d'Ulrique ne tarda pas à s'alarmer de ces vagues sourires qui ne pouvaient, dans son esprit, s'adresser aux saints martyrs peints sur les murs de l'église, de ces frôlements de main dont l'eau bénite était le prétexte, de ces prières ferventes accomplies à deux. Un jour, elle m'attendit vaillamment sous le porche du temple et me supplia d'un air renfrogné, au nom du repos de sa nièce, de vouloir bien aller remplir mes devoirs religieux dans une autre paroisse.

Ulrique se tenait à côté d'elle, tressaillant de confusion et de honte, et cherchant, mais en vain, à l'entraîner sur la place. J'eus pitié de la pauvre enfant et je répondis en souriant :

— Je vous obéirais volontiers, madame, si je ne craignais de causer quelque chagrin à mon oncle Saint-Maxence, chanoine de cette église.

A la révélation de ma parenté avec le chanoine Saint-Maxence, le visage de la dévote s'épanouit.

— Comment, dit-elle en essayant de donner une gracieuse expression à sa maussade figure, — vous êtes le jeune baron Tristan de ***?

— Oui, madame, et mon oncle pourra vous rassurer complétement sur la pureté de mes intentions. Votre logis serait peut-être resté fermé au pauvre peintre, puis-je espérer qu'il sera ouvert au riche et puissant baron?

Ulrique paraissait souffrir de cette conversation. J'avais hâte de la terminer.

— Monseigneur, reprit la vieille avec majesté, l'alliance de ma nièce ne vous déshonorera pas; elle est de bonne noblesse, et je ne lui aurais pas permis de se mésallier comme a fait son malheureux père.

— Oh! madame! interrompit Ulrique, dont les yeux se remplirent de larmes, respectez la mémoire de ma mère; elle a tant souffert! elle m'a tant aimée! ne jetez pas la pierre à cette sainte femme.

— C'était la fille d'un batelier, après tout, ma mie, répliqua avec aigreur la vieille dame sans être émue du chagrin de sa nièce le moins du monde.

Je lui aurais certes volontiers tordu le cou en ce moment.

Pour ne pas attirer la curiosité des oisifs, nous nous étions mis en marche et je donnais le bras à l'excellente tante.

— Madame, dit doucement Ulrique, votre frère Rodolphe avait donné son nom à la fille du batelier.

— Parce qu'elle était belle et digne de servir de modèle aux peintres; grand mérite en

vérité! Mais Rodolphe n'avait pas demandé l'aveu de sa famille pour commettre cette folie: il s'est marié clandestinement, et s'il ne s'était pas sauvé à temps en Suède...

— Sauvé, madame, interrompit la jeune fille, c'est-à-dire qu'il est allé offrir son épée au roi de Suède et qu'il a honorablement servi le pays qui lui donnait asile.

— Oui; il a eu un bras emporté et n'a pas obtenu de pension, repartit sèchement la tante.

— Et alors ma mère l'a fait vivre de son travail, ajouta Ulrique avec vivacité; jusqu'à sa mort, le comte Rodolphe ne s'est pas douté de la misère qui nous accablait.

— La fille d'un batelier a l'habitude du travail, et cette nécessité ne devait avoir rien de nouveau pour votre mère, ma nièce.

— Et pourtant, madame, la pauvre femme n'a jamais maudit la famille de son mari qu'une seule fois, ce fut le jour où elle me vit tomber tout enfant du Lac de Zarnheim dans le fleuve.

— Dans le Rhin! m'écriai-je troublé d'une indéfinissable émotion, à Zarnheim! Ce n'était donc pas un rêve! Et vous avez été sauvée...

— Par un chien qui disparut aussitôt, répondit la jeune fille en me regardant avec surprise. Que de fois ma mère m'a raconté cette minute d'angoisses qui avait blanchi ses cheveux! et que j'aurais aimé à caresser ce pauvre chien à qui je dois la vie!

— Ce chien est encore vivant, Ulrique, m'écriai-je. Voulez-vous le revoir?

Elle tressaillit.

— Comment savez-vous... murmura-t-elle tout émue.

— Si vous voulez voir le bon Pollux lécher vos mains, repris-je en souriant, il faut que vous consentiez à accepter mon nom et à devenir la maîtresse du château de mes pères, car ce chien m'appartient.

Ulrique me tendit la main par un mouvement plein de tendresse et me dit :

— J'étais bien sûre que nous n'étions pas étrangers l'un pour l'autre, car le jour de la quête, lorsque je levai les yeux sur vous, je vous reconnus, vous que je n'avais jamais vu.

— Et moi, Ulrique, je me demandais pourquoi je distinguais le bruit léger de vos pas parmi le bruit de la foule, le son de votre voix parmi ceux de vos compagnes; pourquoi je devinais votre place à l'église, dans l'ombre, comme si elle eût été éclairée par un rayon de soleil, — et pourquoi, du fond du sanctuaire, je vous entendais venir avant que vous eussiez franchi le porche de l'église.

Le regard par lequel Ulrique me répondit était un aveu. Je la quittai agité d'une véritable fièvre d'amour.

Dès lors, je vis chaque jour la belle orpheline, et, trois mois après, je l'épousai avec l'agrément de mon tuteur le chanoine de Saint-Mayence.

Ce dernier avait persuadé à la vieille tante que cette union était le meilleur moyen de me convertir et de transformer le peintre un peu mondain en un artiste mystique et pieux.

Après mon mariage, je me lassai bientôt de la vie agitée et inféconde de la ville. Il me semblait que ma belle et chère Ulrique m'appartenait moins tant qu'elle restait exposée aux regards ardents de mes amis et de tous les godelureaux de Francfort.

Je voulais cacher mon trésor dans la solitude et le garder pour moi seul. Je craignais les rivaux; j'éprouvais une vague et inquiète jalousie de tous ces amusements frivoles qui pouvaient distraire l'esprit et peut-être le cœur de ma femme. Il m'était impossible, en effet, de surveiller le pauvre étudiant qui venait chanter sous sa fenêtre en demandant le denier d'usage, le joueur de cornemuse qui faisait grimper son singe au balcon, la mendiante qui marmottait sa patenôtre en tendant la main, le galant gentilhomme qui lui enseignait une sarabande nouvelle.

Mon humeur s'aigrissait. Plus je trouvais Ulrique belle, douce et inaltérablement patiente, plus je m'entêtais dans une sorte de féroce et stupide jalousie. Si elle m'aimait davantage, elle ne supporterait pas si facilement mes injustes défiances, pensais-je. J'avais le bonheur dans ma main, et, comme l'enfant capricieux qui brise son jouet, je me plaisais à l'anéantir.

Je sentais instinctivement ma faute, et une honte secrète me poussait à l'aggraver encore. Je me créais mille fantômes; je me plaisais à douter de l'amour de cette noble créature, et au fond j'y croyais aveuglément. Le païen ne ressent pas pour son idole, le nègre pour son fétiche, une adoration plus profonde que mon amour pour Ulrique. Celui qui m'eût dit : — Elle ne t'aime pas! n'eût pas alors éveillé en mon âme le démon caché du doute : il m'eût fait pitié.

Oh! que le cœur de l'homme, — et je parle des meilleurs, François, — est vraiment immonde! que de scorpions venimeux s'agitent dans cette vase où éclosent parfois des fleurs éclatantes comme le rubis et le diamant! Ne comprenais-je pas, misérable, que si Ulrique paraissait subir avec le calme de l'indifférence mes ombrages insolents, c'est qu'elle s'humiliait dans sa naïve et sincère modestie devant le riche et puissant seigneur qui l'avait épousée!

Plus elle s'efforçait d'ôter tout prétexte à mes inquiétudes et à mes soupçons, plus j'étais sourdement irrité contre elle. Je ressentais une honte singulière de livrer ainsi à sa commisération ou à son mépris les faiblesses puériles de mon âme. Je me révoltais contre cette force patiente et tendre qui était si supérieure à ma débile nature d'artiste. Je me débattais et je mordais cruellement le joug pour me prouver à moi-même que j'étais fort.

J'en arrivai à parader devant Ulrique comme un fanfaron et un sot, et pourtant je souffrais de jouer à ses yeux ce rôle qui devait lui paraître ridicule, car en moi il y avait deux hommes, le jaloux dont l'amour avait détraqué la cervelle, et l'amant sincère qui se jetait aux pieds d'Ulrique en sanglotant quand il voyait la trace d'une larme au coin de sa paupière. Il me fallait une leçon pour m'arrêter dans ce chemin qui menait à la folie. Ce fut mon bon ange qui se chargea de me la donner.

Un soir, en rentrant au logis, l'esprit brouillé de mauvaises pensées, je ne trouvai ma femme ni dans sa chambre ni dans la salle commune. Je ne demandai pas aux servantes où elle était, car rien n'avait changé de place dans l'appartement : sa quenouille semblait l'attendre, sur sa chaise s'ouvraient ses ciseaux; son missel enluminé, à fermoir d'or, était resté sur sa table. Je la cherchais machinalement comme l'enfant cherche sa mère absente, — et je croyais entendre à toute minute le frôlement de sa robe dans l'escalier. Nul pressentiment fâcheux ne troublait ma sécurité. Je savais qu'Ulrique n'aurait jamais osé sortir de la maison sans moi à pareille heure. Cependant je finis par m'impatienter de la mine inquiète des servantes, et j'appelai d'une voix brève :

— Conrad! où êtes-vous?

Conrad était un de mes vassaux, bon et robuste garçon de mon âge, fils unique de ma nourrice Madeleine, et que j'avais attaché en qualité de page, d'écuyer ou d'espion involontaire au service de ma femme. Sa gaieté un peu bruyante, sa naïveté crédule, son obéissance affectueuse, lui avaient concilié l'amitié d'Ulrique, qui souriait parfois de se voir suivre à l'église par ce page de six pieds de haut, aux yeux bleus et candides, aux cheveux blonds flottants et aux joues rouges comme des coquelicots. J'appelai donc Conrad à diverses reprises et d'un ton de plus en plus impérieux; mais le page ne répondit pas, — et une des servantes finit par m'avouer timidement qu'il était parti depuis deux heures avec sa maîtresse.

Ulrique, partie sans me prévenir, à cette heure! Je crus que j'allais devenir fou. Les diables de l'enfer m'auraient plongé et secoué dans leurs chaudières bouillantes, que je n'eusse pas souffert de plus cuisantes angoisses. J'errais comme un désespéré dans tous les recoins du logis; je cherchais Ulrique, j'invoquais son nom ainsi qu'on invoque Dieu dans un grand danger; je sanglotais et me tordais les bras. Je voulais seller mon cheval et partir, — mais pour quelle contrée inconnue? Pouvais-je courir les chemins au hasard? — et d'ailleurs n'allait-elle pas revenir? Était-il réellement possible qu'elle m'eût quitté, abandonné, renié, sans regret, sans un mot d'adieu? Que lui avais-je fait? Je l'aimais : c'était là tout mon crime. Et si elle était coupable, eût-elle choisi le fils de Madeleine pour complice? Ma tête s'y perdait. Je passai la nuit dans une crise furieuse, pire qu'une agonie. Je regardais les chambres vides, je touchais tous les objets qui l'avaient entourée, je baisais les colliers, les bracelets, les anneaux qui me semblaient conserver le parfum de son contact. Je passais ses bagues à mes doigts et je croyais sentir sa main étreindre doucement la mienne.

Au point du jour, mon délire tomba et fit place à une peur farouche du monde et du bruit. Je pensai aux railleries, aux consolations, aux étonnements, à la curiosité des indifférents, et mon cœur se glaça à l'idée de ce nouveau supplice. J'aspirai de nouveau à la retraite, à ma chère solitude, où j'aurais dû installer et enfermer mon bonheur au lieu de le gaspiller dans l'agitation de cette ville maudite. Je résolus de partir pour mon château au bord du Rhin; là seulement je pourrais pleurer sans être étouffé par mes larmes.

Dès que j'eus la force de monter à cheval, je quittai Francfort sans dire adieu à aucun des peintres mes compagnons et mes nouveaux amis. Pendant toute la route je voyais distinctement flotter devant moi le fantôme d'Ulrique, et, chose étrange, mon cœur se dilatait. Plus je me rapprochais du manoir paternel, et plus je croyais me rapprocher de ma bien-aimée. En dépit de moi-même, ma tristesse devenait moins amère. Déjà je m'accusais de mobilité et d'inconstance; je me demandais si mon amour se changeait en mépris ou s'évanouissait en fumée. Enfin, j'arrivai le soir devant le vieux château. Quelle fut ma surprise! Les fenêtres étincelaient comme des étoiles sur la sombre façade. Je pressai le galop de mon cheval, et j'arrivai devant la grande porte où m'attendaient des vassaux armés de torches. Je reconnus la bonne figure de la vieille Madeleine. Dans la cour, Pollux se traîna au-devant de moi et aboya d'une voix cassée. Conrad s'avança respectueusement pour me tenir l'étrier, et lorsque je levai les yeux, je vis sur le perron Ulrique resplendis-

sante de beauté, le regard brillant, le visage rayonnant d'un sourire divin et les bras tendus vers moi. Était-ce un rêve? Je chancelai comme un ivrogne et faillis tomber à terre en descendant de cheval, mais Conrad me prit dans ses bras musculeux et m'emporta au haut du perron en criant.

— J'avais bien dit que le maître saurait retrouver notre chemin, madame?

J'embrassai Ulrique et lui demandai pourquoi elle m'avait fait subir une si cruelle épreuve :

— Tristan, me répondit-elle, c'est ici seulement que tu sauras m'aimer sans angoisse et sans douleur; c'est ici que tu croiras à mon amour et qu'il ne se changera pas en martyre pour ton cœur malheureusement aussi faible et aussi inquiet qu'il est tendre et dévoué. Tu n'aurais pas osé me demander de m'ensevelir dans cette solitude. C'est moi qui ai voulu t'y emprisonner et t'y garder, car moi aussi je suis jalouse.

Je ne répliquai rien, car je sentais la délicatesse exquise de cette leçon salutaire. Ulrique avait cherché elle-même un refuge contre ma jalousie et contre les distractions du monde dans le château tranquille gardé par les tombes de mes ancêtres.

Dans ce nid solitaire, dans cette saine atmosphère, mon cœur ne tarda pas à se calmer et à s'épurer. En voyant ma femme prendre au sérieux son rôle de châtelaine, diriger avec une grâce et une fermeté parfaites les travaux des serviteurs, veiller au bien-être de mes vassaux, devenir l'ange vigilant de mes domaines dont j'avais jusqu'alors négligé la surveillance, — je commençai à croire au bonheur, c'est-à-dire à cette sécurité profonde de l'âme qui résulte de l'accomplissement religieux de tous les devoirs de la vie.

Bientôt je devins père d'une charmante petite fille dont le visage semblait moulé sur celui de ma chère Ulrique. Ce doux lien resserra encore les nœuds étroits de cette sympathie instinctive qui nous avait réunis. Nos lèvres se rencontraient sur le front tiède de l'enfant; quand elle dormait sur nos bras entrelacés qui lui formaient un berceau, nos mains se serraient dans une étreinte furtive et nos regards souriaient ensemble à son sommeil. Nous nous aimions dans notre petite fille, et nous l'aimions parce qu'elle était le symbole visible de notre amour.

Je vécus dix-huit mois heureux de cette félicité sereine et sans nuages qui fut tout à coup troublée par un événement singulier.

X

Pourquoi le baron Tristan prit à son service un homme qui n'était pas sorcier.

Depuis quelque temps, la colère du ciel avait frappé nos montagnes et nos plaines. Une sécheresse extraordinaire avait brûlé les épis et crevassé la terre aride. Tout brin d'herbe verte séchait et jaunissait. Une mortalité effrayante vidait les étables. Les bestiaux mouraient par troupeaux comme s'ils avaient bu des poisons invisibles. Des ouragans de grêle voilaient par instants le soleil incandescent, et hachaient ce que la chaleur avait épargné. Un désordre inexplicable troublait les éléments. Le peuple s'agitait dans une inquiétude menaçante, les moines parlaient de la fin du monde comme d'une catastrophe prochaine et inévitable, et la famine allongeait déjà plus d'un visage amaigri.

Notre évêque venait d'ordonner une neuvaine pour implorer la cessation de cette sécheresse désastreuse, et j'avais voulu inaugurer cette neuvaine d'une façon solennelle en me rendant à l'église du village, éparpillé au pied du château, avec ma femme et tous mes serviteurs; la vieille Madeleine tenait dans ses bras ma petite Christine.

La cérémonie venait de commencer, lorsqu'elle fut interrompue par de grands cris qui s'élevaient de l'extérieur, et nous vîmes tout à coup un homme de haute taille, maigre, aux cheveux et à la barbe rouges, entrer ou plutôt bondir dans le sanctuaire comme un cerf traqué par les chasseurs, se traîner en chancelant au milieu d'une haie de fidèles épouvantés, et venir tomber éperdu à nos pieds, en criant : « Asile! asile! asile! »

Au même instant, une meute de paysans accourut sur ses talons en remplissant l'église d'un tonnerre de malédictions et de clameurs furieuses. Les uns levaient en l'air leurs bâtons, d'autres leurs faux de moissonneurs; les plus rapprochés frôlaient ses cheveux de la pointe de leurs couteaux luisants.

Ulrique, effrayée et surprise, étendit sa main sur la tête du misérable, comme un bouclier, et cette sauvegarde le préserva d'un coup mortel. Les yeux ardents des paysans fixés sur cet homme semblaient aspirer sa vie; il osait à peine remuer sur la dalle, il se courbait, il se rapetissait, il eût voulu creuser la pierre avec ses ongles pour s'ouvrir un chemin, et enfin il resta immobile comme le cloporte qui sent le pied levé sur lui pour l'écraser.

Du regard j'interrogeai les vassaux. De tous les groupes jaillit le même cri :

— C'est un sorcier! c'est un jeteur de sorts!

Le malheureux se mit à trembler de tout son corps, et une sueur abondante ruissela sur son visage. Il osa me regarder pour savoir si j'allais l'abandonner ou si j'avais la volonté et la puissance de le sauver. Puis, avec cet instinct de la conservation, qui délie les esprits les plus grossiers, il rampa jusqu'aux pieds d'Ulrique, et, saisissant le bas de sa robe d'une main tremblante, la baisa avec l'humilité d'un chien qui lèche la main de son maître.

Mais mal lui en prit, car aussitôt Conrad, qui poussait jusqu'à l'adoration son respect pour la châtelaine, qui veillait comme un chien fidèle, repoussa violemment le fugitif du pommeau de son épée, et lui cria :

— Ribaud, oses-tu bien toucher à notre dame et maîtresse? Tu mériterais d'être fouetté par nos valets de chenil.

As-tu quelquefois vu, mon fils, un serpent aplati sous l'herbe, que cherche et que pique le bâton d'un berger? L'as-tu vu se dérouler et se redresser sur sa queue en dardant sur son adversaire une tête aux yeux sanglants, armée d'une langue venimeuse? Eh bien, le serpent n'est pas plus agile et plus terrible que ne le parut notre sorcier en bondissant sous l'outrage. Je crus qu'il allait mordre la croix de l'épée de Conrad ou la lui arracher pour se venger. Un éclair de haine jaillit de ses yeux verdâtres comme ceux d'un chat. Puis toute cette tempête s'affaissa dans une défaillance nouvelle et il s'agenouilla devant moi en demandant humblement :

— Justice! mon bon seigneur, justice!

— Justice! c'est ce que nous demandons tous, répliqua le page d'un air insultant.

— Arrière, Conrad! dis-je à ce dernier d'une voix sévère. Et me tournant vers les paysans :

— Quel crime a donc commis cet homme? ajoutai-je.

— Il a jeté du poison dans les fontaines, crièrent une douzaine de voix.

Le suppliant laissa errer un sourire dédaigneux sur ses lèvres pâles. Une clameur terrible s'éleva dans les groupes.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

IV

AUBER.

Il existait à Londres, en 1804, un riche marchand drapier du nom de Williams Hugh.

M. Williams Hugh ayant besoin, pour sa maison, d'un commis français, s'adressa, à cet effet, à un de ses correspondants de Paris.

Quinze jours après, un jeune homme aux manières élégantes, à la physionomie des plus heureuses, se présentait à M. Williams Hugh.

Ce jeune homme était d'une bonne famille de Caen; il avait reçu une éducation distinguée.

Il se destinait au commerce.

— Du moins, c'est ce qu'assurait une lettre du correspondant de Paris à M. Williams Hugh, lettre dont le jeune Français était porteur. —

— C'est bien, dit le drapier, après avoir pris connaissance de la missive en question, vous faites partie de ma maison dès ce moment, monsieur.

Le jeune homme s'inclina.

Le soir même il était installé à la caisse en qualité de teneur de livres.

Une semaine, puis deux se passèrent; M. Williams Hugh était assez satisfait de son nouveau commis...

Lorsqu'un matin, comme, en l'absence de ce dernier, l'Anglais, cherchant une note, feuilletait sa *main courante*...

Tout à coup il poussa une exclamation de surprise en devenant rouge comme un coq.

Il n'avait pas trouvé sa note, mais il avait aperçu, entre deux feuillets du livre de commerce, un dessin à la plume, — et un assez joli dessin, ma foi!...

Qui représentait, autant que je puis me le rappeler, un cuirassier lançant son cheval à fond de train.

A ce moment, le jeune teneur de livres parut devant son patron.

— Qui a fait cela, monsieur? dit le drapier à son commis en lui présentant le dessin.

Le jeune homme se troubla un peu; cependant il n'hésita pas à répondre :

— C'est moi, monsieur.

— Vous! Eh bien! reprit M. Williams Hugh en déchirant en quatre le papier au croquis, à l'avenir vous priverez mes livres de vos dessins, n'est-ce pas?

Je vous ai appelé chez moi pour me faire des comptes et non des cuirassiers.

C'est dit, je pense, monsieur?

— Parfaitement dit! répéta le jeune homme, dont le regard était attaché, avec une expression de regret, sur les morceaux de ce pauvre militaire...

Qui lui avait coûté tant de soins...

Surtout pour le bien camper à cheval.

Quinze jours s'écoulèrent encore.

M. Williams Hugh avait oublié l'incident du cuirassier galopant en pleine *main courante*.

Mais un matin encore que, désirant quelques renseignements sur une fourniture récente, le négociant appelait vainement de tous côtés, dans ses bureaux, son teneur de livres...

— M. Denis! s'écria le caissier du drapier, vous demandez M. Denis, monsieur? Montez à sa chambre... vous verrez... ou plutôt vous entendrez ce qu'il fait tous les jours à cette heure... au lieu de s'occuper de sa besogne.

M. Williams Hugh se rendit à l'invitation du caissier.

Le jeune Français avait, comme les autres employés, sa chambre dans la maison même de son patron.

En trois bonds, le drapier était à la porte de cette chambre.

Oh!... il ne fut pas nécessaire que M. Denis lui ouvrît pour que M. Williams Hugh sût à quoi s'en tenir sur ce qui retenait le jeune homme loin de son bureau.

Cela s'entendait en effet... et de loin!

M. Denis jouait du violon.

— Ah çà! fit le drapier, en apparaissant brusquement devant le pauvre employé, comme un diable sortant d'une boite, — l'autre jour c'était le dessin... aujourd'hui c'est la musique!...

Êtes-vous musicien? êtes-vous peintre? ou êtes-vous teneur de livres, monsieur?

— Je pourrais être peintre, je préfère être musicien, et je ne veux plus être teneur de livres, repartit le jeune homme...

— Alors, adieu!

— Adieu, alors.

Là-dessus, le commis salua le patron...

Le patron ne salua pas le commis...

. . . .

Et voilà comme quoi Denis-Ferdinand Auber, au lieu d'être un très-mauvais négociant à Londres...

S'en vint à Paris, où il fut un de nos plus charmants compositeurs.

Ce qui vous prouve que lorsque le feu sacré vous anime...

Il n'y a ni grands parents...

Ni brouillards de Londres...

Ni livres de caisse...

Ni patrons peu amateurs des arts...

Assez forts, assez épais, assez ennuyeux ou assez sévères...

Pour étouffer cette flamme-là!

. . . .

Arrivé à Paris, Auber débuta par quelques romances qui lui valurent tout de suite une certaine réputation dans les salons.

Mais ces succès légers ne pouvaient suffire à l'ardeur de notre jeune maestro, et après quelques tâtonnements, Auber se signala enfin, en 1820, au théâtre, par un opéra en trois actes intitulé : *la Bergère châtelaine*.

A dater de cet instant, il ne marcha plus que de triomphes en triomphes : *la Neige, le Concert à la cour, le Maçon, Fiorella, la Fiancée, la Muette de Portici*, et bien d'autres œuvres remarquables appelaient sur Auber l'attention publique.

Chacun savait sa musique, chacun la chantait.

— C'est un *ménétrier!* disaient ses envieux, — car il s'était montré, si vite, si fort, que les envieux ne lui avaient point manqué; — il fait de la musique commune!...

Peuh!... quand on pense que les orgues la jouent dans la rue!...

Ah! ah!... messieurs au nez pincé, mais savez-vous que n'a pas qui veut les orgues à son service, dans cet art où il y a tant d'appelés et si peu d'élus!

L'orgue est à un opéra ce qu'est la publication à quatre sous au livre, la gravure sur bois au tableau : une consécration populaire de la gloire, du talent, de l'esprit!...

L'orgue! mais il apprend à l'ouvrier, à la grisette, au paysan, cet air qui charmera ses longues heures de travail, de solitude, de marche... et vous méprisez cet instrument qui rend de si bons services!... et vous avez l'air de croire que son clavier n'est digne de répéter qu'une musique sans valeur!... Allons donc!...

D'abord, je sais certains orgues qui valent certains pianos...

Quant aux gens qu'ils instruisent... écoutez ce paysan qui passe, cette grisette à sa mansarde, cet ouvrier à son établi!... Franchement, là! chantent-ils si mal qu'il faille se boucher les oreilles?... Ils n'ont point la science pour eux, c'est vrai; mais ils ont le goût tout aussi bien que d'autres, et mieux que d'autres souvent, ils ont la puissance.

Voilà des chanteurs qui ne s'enrouent pas en cinq minutes!

C'est du vieux chêne, ça, messieurs, ça n'éclate pas comme le bois de rose.



. . . .

Donc, *ménétrier*, soit; Auber n'en fut pas moins nommé chevalier de la Légion d'honneur en 1825...

Puis membre de l'Institut en 1829...

Et aux fleurons de sa couronne, il ajoutait chaque année d'autres fleurons...

Et *Fra Diavolo*, et *le Philtre*, et *le Serment*, et *Lestocq*, et *le Cheval de bronze*, et *le Domino noir*, et *les Diamants de la couronne*, et *la Syrène*, et *la Part du Diable*..

Ah! quand ils se mettent à racler de leur crincrin, c'est étonnant comme ces *ménétriers* vous en donnent, en veux-tu, en voilà!...

Et ce qu'il y a de bizarre, c'est qu'on ne leur crie jamais :

— Mais arrêtez-vous donc!...

Mais, au contraire .

— Encore! encore et encore!

. . . .

J'avais rencontré plusieurs fois Auber au bois de Boulogne...

Se promenant toujours à cheval...

Car si le maestro ne pratique plus le cuirassier... à la plume...

Il est demeuré fidèle au cheval... en nature...

Je crois même qu'il monte mieux qu'il ne faisait monter ses soldats.

Un jour, — c'était au moment qu'il composait *la Part du Diable*, — il me prit fantaisie de savoir comment le *ménétrier* s'y prenait pour créer ces ravissantes mélodies... que je sais par cœur aussitôt que je les ai entendues une fois...

D'ailleurs, cet opéra m'intéressait particulièrement : *la Part du Diable!*... J'étais curieux de juger, par moi-même, avant tous, de ce qu'Auber allait m'octroyer.

J'entrai dans le petit hôtel qu'il habite, à la Chaussée-d'Antin.

Et je vis mon grand artiste assis devant une *épinette*... oh! une simple *épinette*... vous savez, un de ces instruments qui ont un son de chaudron mélangé d'harmonica...

Les grands-papas des pianos à queue, enfin!

C'était là-dessus qu'Auber tapotait d'une main et écrivait de l'autre.

La fenêtre de la chambre où il travaillait était ouverte; elle donne sur un jardin.

Je pris la forme d'une fauvette, et me posant sur un acacia, juste en face de cette fenêtre, je me mis à roucouler une ariette de ma façon...

Assez agréablement, j'ose le croire.

Auber, dès mes premiers trilles, avait tourné la tête de mon côté.

Il demeurait immobile, attentif, ne perdant pas une note de mon chant.

C'était bien ce que j'avais voulu.

— C'est étrange! c'est étrange! murmurait-il tout bas.

Et son regard, essayant de percer l'épaisseur du feuillage qui me recélait, cherchait à découvrir l'artiste inconnu qui venait ainsi lui donner une aubade imprévue.

Tout à coup, je le vis courir à son piano, saisir sa plume et écrire.

Eh! eh!... ce qu'il écrivait... vous l'avez deviné, n'est-ce pas?

Tant pis! je suis peut-être indiscret... mais je ne puis résister au plaisir de vous révéler ceci :

Vous savez bien cet air charmant que chantait si bien *Roger* au premier ou au second acte, — je ne me souviens plus bien, — de *la Part du Diable?*

Une romance en deux couplets qu'on lui faisait bisser chaque soir...

Eh bien! cette romance est de moi, cette romance est celle que je gazouillais, en fauvette, à Auber, devant la fenêtre de sa chambre...

Il l'avait trouvée jolie, et il l'avait écrite...

Sans se douter que, dans sa *Part du Diable*, le diable avait en effet une part comme collaboration.

Oh! ne riez pas! Quand le diable prend les gens en affection, il leur est plus utile qu'on ne pense, allez!...

Nous ne perdons jamais notre temps près des sots, des méchants et des crétins!

Ou si nous les visitons quelquefois...

Ce n'est pas en fauvettes, comme avec Auber...

C'est en araignées, en ânes ou en pies borgnes!

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 5. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

31 MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Je vais vous brûler la cervelle. — Page 35.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

—

CHAPITRE V.

Un gendre entre deux feux.

Le garçon ayant apporté une nouvelle bouteille de bordeaux, M. Ernest s'en verse ainsi qu'à son vis-à-vis, et M. Choublanc poursuit son récit :

— Il paraît que tout cela convenait parfaitement à ce digne homme de père; aussi, lorsque je lui avouai la passion que je ressentais pour sa fille, me serra-t-il sur-le-champ la main avec force en me disant :

— Mon cher Choublanc, vous êtes un brave garçon, c'est une affaire arrangée, je vous accepte pour gendre; je suis enchanté de vous donner ma fille.

— Vous me comblez, m'écriai-je, mais mademoiselle votre fille m'acceptera-t-elle aussi pour mari?

— Je voudrais bien voir qu'elle vous refusât... quand vous me convenez!... D'ailleurs, ne suis-je pas son père?... Et puis, pourquoi vous refuserait-elle?... Vous n'êtes pas un Adonis, mais il y a des hommes plus laids que vous... Vous n'êtes point un génie, mais il y a des hommes plus bêtes que vous... Vous n'êtes ni boiteux, ni bossu... Cela suffit.

Je sais bien que ma fille Éléonore est un peu romanesque... Elle a été gâtée par feu sa mère... Elle a lu des romans... Ceux de Jean-Jacques, par exemple, cette *Nouvelle Héloïse*, qui n'est qu'un tissu d'absurdités; et puis *Werther*, cette autre rêverie germanique bien capable de tourner la tête à une jeune fille qui se figure voir un *Werther* dans le premier joli garçon qui porte des cheveux longs et une cravate à la Colin.

Mais moi, monsieur, je ne donne pas dans ces sottises-là. Venez avec moi, je vais sur-le-champ vous présenter à Éléonore comme son futur époux.

Je me laissai conduire par le papa. En m'apercevant, mademoiselle Éléonore commença par me rire au nez. Je me dis : Voilà qui est parfait, je la fais rire, c'est bon signe. J'ai entendu dire quelque part : Quand on rit on est désarmé... Cette demoiselle est donc désarmée.

Mais lorsque son père lui eut dit :

— Je vous présente M. Babilas Choublanc, qui vous aime, qui m'a demandé votre main et auquel je l'ai promise, parce que c'est un fort honnête garçon qui a six mille francs de rente et qui vous rendra très-heureuse...

Oh! alors, la belle Éléonore cessa de rire, elle me regarda d'un air courroucé, et s'écria :

— N'est-ce pas monsieur qui s'est décoré sur le mât de cocagne, qui a dégringolé de l'escarpolette, qui a envoyé une flèche au milieu du visage d'un paysan et qui m'a fait tomber à la danse après avoir accroché et mis ma robe en loques?...

— Oui, mademoiselle, c'est moi qui ai eu cet honneur, répondis-je en laissant échapper un soupir de mon sein, et je vois avec joie que vous n'avez rien oublié de ce que j'ai fait...

— Et vous vous nommez Choublanc, monsieur?

— Oui, mademoiselle, Paterne Babilas Choublanc, né à Troyes... patrie des andouillettes, et cætera.

— Eh bien, monsieur, je vous préviens que vous ne serez jamais mon mari, parce que je ne veux pas m'appeler madame *Choublanc*... Ah! fi! quelle horreur. Quand je serais à la promenade, s'entendre dire : Tenez, voilà madame Choublanc qui passe... Mais ce serait pour en mourir...

— Mademoiselle, répondis-je, on m'appelle fort souvent par mon nom... je n'en suis pas mort une seule fois... Que voyez-vous de si malsain dans ce nom-là?...

— Ce que j'y vois?... Mais vous ne pourriez pas me comprendre, monsieur; nous ne devons pas avoir la même manière de penser, il y aurait entre nous incompatibilité d'humeur, de pensée, et c'est pour cela que je ne veux pas vous épouser.

J'étais resté tout interdit, tout abruti, mais le papa s'écria :

— Ma fille, faites-nous grâce de toutes vos balivernes, je vous ai dit que monsieur serait votre époux, c'est ma volonté, il faut vous y conformer...

Vous tournez en ridicule le nom de Choublanc!... Quelle puérilité! Vous, qui lisez tant, mademoiselle, vous devriez savoir que les hommes font leur nom, et que le plus barbare, le plus dur à prononcer, devient doux à l'oreille quand il est celui d'un homme de génie!

— Mais monsieur n'est point un homme de génie, il ne le deviendra jamais!

— On ne sait pas, mademoiselle, on a vu des choses si extraordinaires depuis quelque temps.

— D'ailleurs, les hommes de génie eux-mêmes changent de nom quand celui qu'ils portent ne leur semble pas assez euphonique... Vous savez bien que *Molière* et *Voltaire* n'ont pas voulu s'appeler *Poquelin* et *Arouet*... Croyez-vous qu'ils auraient voulu se nommer Choublanc?

— En voilà assez, mademoiselle, vous épouserez monsieur.

Mademoiselle Éléonore poussa un cri déchirant et répondit :

— O mon père, vous ne voudriez pas faire le malheur de votre unique enfant... et je serais bien malheureuse si je devenais la femme de monsieur...

— Monsieur sera au contraire un excellent mari, il suffit de le regarder pour en être persuadé... Toute autre à votre place serait enchantée de l'épouser; il vous rendra fort heureuse.

— Je vous répète, mon père, qu'il ne me plaît pas du tout.

— Ce n'est pas une raison, mademoiselle. Quand on se marie à un homme dont on n'est point amoureuse, c'est un mariage de raison, et les choses n'en vont que mieux...

D'ailleurs, monsieur vous aime beaucoup... Ce sera donc aussi un mariage d'amour... Que voulez-vous de plus?

— Je ne veux pas de monsieur.

— Vous le prendrez, cependant.

— Oh non!

— Oh si!...

— Jamais!

— Dans quinze jours.

— Plutôt mourir!

— Vous n'en mourrez pas.

Cela dura comme ça assez longtemps entre le père et la fille. Moi, j'attendais en silence qu'ils fussent d'accord, n'osant souffler un mot et regardant les mouches voler.

Mademoiselle Eléonore termina l'entretien en rentrant dans sa chambre fort en colère, fermant la porte de manière à faire trembler la maison.

J'étais désespéré, mais le papa me frappa sur l'épaule en me disant :

— Vous voyez que c'est arrangé.

— Comment arrangé! m'écriai-je, c'est sans doute dérangé que vous voulez dire, puisque mademoiselle votre fille me refuse...

— Allons donc!... Est-ce que vous faites attention à tous ces discours que ces demoiselles se croient obligées de tenir quand on leur présente un mari qui n'a pas chanté des romances sous leur fenêtre... qui n'est pas resté pendant huit ou dix heures de suite exposé à la pluie ou au soleil pour les regarder de loin en posant la main sur son cœur.

Tout cela ne signifie rien, mon cher ami, Éléonore sera votre femme, et au bout de quelque temps elle en sera bien aise... Je ne dis pas tout de suite, mais cela viendra.

Ainsi, faites vos préparatifs, ayez tous les papiers qui vous sont nécessaires.

Dans quinze jours vous serez mon gendre...

— Ma foi, monsieur, je ne demande pas mieux, moi; et si vous pensez que mademoiselle Éléonore consentira...

— Puisque je vous dis que c'est arrangé.

Ah! à propos... vous savez que je n'ai pas d'autre enfant qu'Éléonore...

— Oui, monsieur... vous me l'avez dit.

— Eh bien, mon cher ami, comme j'aime beaucoup ma fille... qui est remplie de qualités, sans que cela paraisse, mais vous l'apprendrez plus tard...

— Je n'en doute pas, monsieur...

— C'est pourquoi je compte lui donner tout ce que j'ai...

— Ah! monsieur... pourquoi donc tout?... C'est trop!...

— Mon ami, c'est une chose arrêtée, décidée...

— Je ne veux pas que vous vous priviez...

— Je vous répète que ma fille aura tout ce que je possède... après ma mort. Pour le moment, je ne lui donne pas de dot... c'est inutile; vous avez six mille francs de rente, c'est bien assez pour vivre heureux à vous deux... mais après ma mort, j'ai trois mille deux cents francs de revenu, Éléonore aura tout; vous comprenez?

J'avais compris la chose autrement. Cependant comme je n'ai jamais beaucoup tenu à l'argent et que j'étais extrêmement amoureux, je ne fis aucune difficulté d'en passer par tout ce que ce digne père voulait. Je lui répondis :

— Monsieur, tout ce que vous ferez sera bien fait.

Alors il me pressa dans ses bras en s'écriant :

— Quand je disais que vous feriez le meilleur des époux!

Il voulait peut-être dire des gendres, mais il dit des époux, puis il ajouta :

— Dès ce moment, vous avez le droit de venir faire votre cour à ma fille, tant que cela vous fera plaisir, ma maison vous est ouverte... pas à l'heure du dîner, mais entre les repas.

Je profitai de la permission. Mais si la maison du papa m'était ouverte, la porte de chez sa fille ne me l'était pas.

Quand je demandais à la bonne la permission d'aller présenter mes hommages à sa maîtresse, on me répondait toujours :

— Mademoiselle n'est pas visible, ou : elle a la migraine, ou bien : elle est à sa toilette!

Enfin je n'étais pas reçu.

Cependant le terme fixé pour notre mariage approchait, les bans étaient publiés, trois jours encore me restaient à être garçon, lorsque mademoiselle Éléonore, chez laquelle je me présentais comme à l'ordinaire, consentit à me recevoir. Cela me sembla de bon augure.

Ma future me salua d'un air très-grave, me présenta un siége et me dit :

— Monsieur, vous persistez donc à vouloir m'épouser?

— Mais, mademoiselle, répondis-je, puisque monsieur votre père m'a dit que c'était une chose arrangée...

— Arrangée!... entre lui et vous... C'est vrai... mais moi, il paraît que l'on me compte pour rien dans tout cela...

C'est pourquoi j'ai voulu vous voir, monsieur, car, puisque vous persistez à vouloir être mon mari, malgré tout ce que je vous ai dit, je dois vous faire encore un aveu, qui changera peut-être votre résolution!

Non-seulement je ne vous aime pas, monsieur, mais encore j'en aime un autre!... Il a mon cœur et j'ai sa foi!...

Cette déclaration me fut infiniment désagréable; Éléonore s'en aperçut et continua :

— Oui, monsieur, j'en aime un autre, et cet autre je l'aimerai toute ma vie!... Il a reçu mes serments et j'ai reçu les siens... c'est l'homme de mes rêves, c'est l'être que la destinée avait créé pour moi... c'est celui vers lequel la sympathie m'entraîne... enfin, c'est le seul homme que je puisse jamais aimer, et avec lequel je veuille naviguer sur le fleuve de la vie.

— S'il en est ainsi, répondis-je, tout penaud de ce que je venais d'apprendre, pourquoi donc ce jeune homme ne vous épouse-t-il pas, mademoiselle?

— Ah! il le voudrait bien, lui! s'écria Éléonore, mais mon père est un barbare qui ne croit pas à la prédestination, et malheureusement celui que j'aime ne possède point encore ce vil métal auquel on me sacrifie...

Un jour, par ses talents, je suis bien certaine qu'il acquerra la fortune avec la gloire.

Mais pour le moment il n'a que sa jolie figure... et on trouve que ce n'est point assez...

Maintenant, monsieur, voyez ce que vous voulez faire... Je vous ai parlé avec confiance... si je deviens votre femme, je connais mes devoirs... je n'y faillirai point... car je suis aussi vertueuse que sensible... mais je ne vous aimerai jamais... je penserai toujours à un autre, et nous serons tous les deux fort malheureux.

Je réfléchis un moment, puis je répondis à Éléonore :

— Ma foi, mademoiselle, je crois, tout bien calculé, que je ferai mieux de ne pas vous épouser; et je vais aller me dégager près de monsieur votre père.

Elle poussa un cri de joie... m'ouvrit les bras, me tendit la joue... se recula quand j'allais pour l'embrasser, puis se sauva en me disant :

— Vous êtes un *Aristide!* un *Jean Sbogar!* un *Pyrrhus*... Allez vite, ne perdez pas de temps... je vous broderai des bretelles

comme souvenir de ma reconnaissance, et je vous donnerai un pot de gelée de coing.

Me voilà donc qui vais trouver le père d'Éléonore. Je lui raconte à peu près ce que m'a dit sa fille et je termine par :

— Vous voyez bien que je ne puis pas l'épouser, ne songeons donc plus à cet hymen, c'est une affaire ratée.

Ce père auquel j'avais affaire était un petit homme sec, tout nerveux, et dont les yeux brillaient comme ceux d'un chat en colère.

Il se plaça devant moi, et me dit d'une voix nette et d'une parole accentuée :

— Monsieur Choublanc, ce n'est pas comme cela que ça se joue.

Vous m'avez demandé ma fille en mariage, je vous l'ai accordée, vos bancs sont publiés, le jour est pris, tout le monde dans la ville sait que dans trois jours vous serez l'époux d'Éléonore.

Et aujourd'hui, sur je ne sais quels propos de jeune fille... sur des histoires de roman... des amourettes qui n'ont pas le sens commun, vous venez me dire que vous ne voulez plus épouser ma fille!

Vous ne comprenez donc pas que cet éclat, que cette rupture causeraient un affreux scandale!... que mon enfant serait déshonorée, et que ce serait un soufflet que je recevrais, moi!...

Or, comme je n'ai jamais reçu de soufflet, comme je ne veux pas en recevoir, je vais vous dire ce qui va arriver, si vous persistez à refuser d'épouser ma fille.

Je vais vous brûler la cervelle... j'ai là d'excellents pistolets... oh! cela se passera légalement! Nous nous battrons en duel, seulement c'est moi qui tirerai le premier, parce que je suis l'offensé, et je vous préviens que je n'ai jamais manqué mon homme; d'ailleurs, nous nous battrons à trois pas de distance.

Maintenant, voyez, monsieur Choublanc, ce que vous voulez faire?

Mon parti fut bientôt pris, et je répondis à ce père inflexible :

— Monsieur, puisqu'il en est ainsi, je suis décidé... j'épouserai mademoiselle votre fille.

Il me secoua la main avec force, en me disant :

— C'est bien, vous êtes gentil; qu'il ne soit plus question de tout cela. Dans trois jours, vous épouserez Éléonore.

Et en effet, le jour dit, je conduisis sa fille à la mairie.

Seulement, lorsqu'elle vit que je n'avais pas renoncé à l'épouser, elle me dit à l'oreille :

— Je vous ai appelé *Aristide*... je me suis trompée... Vous êtes un traître, un *Barbe-Bleu!*... un *Rodin*... Mais, je vous en préviens, je n'aimerai jamais qu'Arthur!...

— Ah! le jeune homme, le joli garçon qu'on adorait se nommait Arthur?

— Il paraît que oui; moi, je ne lui avais jamais demandé le nom de ce monsieur... je ne tenais pas à le savoir...

Et voilà comment se fit mon mariage. Mais au bout d'une année...

— Permettez! voici l'omelette au rhum qu'on nous sert... il faut manger cela chaud... tout flambant, sans quoi, cela perd son goût. Suspendez, pour un moment, mon cher monsieur Choublanc, le récit de vos aventures conjugales...

Garçon! vous nous servirez pour dessert du fromage de Roquefort, du vieux.

— Comment... encore du fromage?...

— C'est le complément du repas... un dîner sans fromage, c'est un beau livre qui n'est pas relié... Laissez-moi donc vous diriger... Et puis quelques biscuits, garçon... cela tient lieu de cure-dents!

— Allons! se dit Choublanc ébloui par la flamme bleuâtre du rhum, décidément, je ne souperai pas!... Mon ami Ernest est de ces gens qui vous mènent loin...

Mais il paraît prendre un grand intérêt à tout ce que je lui dis; et je crois que je suis très-heureux de l'avoir rencontré pour me diriger dans Paris. J'espère qu'il m'aidera à y trouver ma femme.

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

X

Pourquoi le baron Tristan prit à son service un homme qui n'était pas sorcier.

(*Suite.*)

— A mort l'empoisonneur! à mort le sorcier! à mort! Et les paysans l'entouraient de si près que leurs souffles lui brûlaient le visage, et comme une brise ardente soulevaient ses cheveux roux.

— Peux-tu te défendre contre cette accusation? demandai-je au misérable que je voyais grelotter, accroupi contre mes genoux, comme s'il eût été transporté soudainement dans les steppes neigeuses de la Sibérie.

— Seigneur, mon doux et clément seigneur, bégaya-t-il, qu'on m'apporte de l'eau de toutes les fontaines du pays, et j'adjure le Dieu vivant que j'en boirai avec joie, car je meurs de soif et de chaleur.

Les paysans restèrent abasourdis à cette proposition aussi surprenante pour eux que logique pour moi. Je profitai de leur étonnement pour ordonner au fils de Madeleine d'aller remplir une gourde d'eau fraîche à la fontaine du village.

La gourde passa de main en main avec une rapidité incroyable, comme s'il se fût agi d'un seau destiné à combattre l'incendie, et revint bientôt pleine à déborder.

Conrad, sur un signe de moi, s'avança vers le prétendu sorcier et porta la gourde à ses lèvres, non sans une visible répugnance. Il s'attendait sans doute à voir des flammes jaillir de la bouche de l'impie et le consumer, mais il éprouva le plus complet désappointement.

Le fugitif vida la gourde avec avidité; puis son visage reprit une expression calme et narquoise qui, dans la circonstance, pouvait passer pour une bravade muette.

— Si cette eau est empoisonnée, ne pus-je m'empêcher de dire en souriant, car je ne partageais pas les brutales superstitions de cette plèbe, — elle donne au moins au chrétien qui en a bu le temps de recommander son âme à Dieu.

Les vassaux n'osèrent rien répliquer à leur maître; mais sans doute ma réflexion leur parut entachée de sacrilége, et Conrad s'empressa de dire :

— En supposant que ce ribaud ne soit pas un empoisonneur, et qui oserait en jurer? je le défie de me prouver qu'il n'est pas sorcier.

— La preuve est pourtant facile, repartit hardiment le malheureux. Faites-moi seulement passage jusqu'à l'autel, et vous verrez!

Je jetai un regard impérieux aux paysans; leurs rangs s'ouvrirent et ils formèrent deux haies entre lesquelles le sorcier se traîna sur ses genoux jusqu'aux marches de l'estrade. Là, il se releva, monta à l'autel et, étreignant dans ses grands bras maigres le haut crucifix d'argent, don de mes ancêtres, il s'écria :

— Venez ici, mes frères, venez donc, fidèles serviteurs, m'arracher à ce divin Sauveur! Si je suis un sorcier, si le démon rugit en moi, je n'invoquerais pas la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, car cette croix tomberait sur moi et m'écraserait pour me punir de mon sacrilége.

Puis il imprima ses lèvres sur les pieds cloués du Christ et ajouta :

— Est-ce un impie qui oserait baiser ces plaies célestes? Non, car elles sécheraient sa langue comme un fer rouge.

Je n'étais pas très-édifié, à vrai dire, de cette scène, qui me semblait bien jouée, mais assez peu naturelle, car le visage du faux sorcier ne portait pas l'empreinte d'une conviction religieuse très-sincère. Quant aux paysans, la plupart furent ébranlés par la solennité de cette invocation religieuse. Cependant, quelques-uns, qui avaient fait la guerre et couru le monde, paraissaient moins disposés à lâcher leur proie.

— Quel est ton nom, ton pays, ton métier? demandai-je alors au fugitif pour brusquer le dénoûment en sa faveur.

— Je suis un enfant de la grande ville, messire baron, s'écria le drôle; j'ai nom Jean le rebouteur; je suis le plus habile guérisseur de bestiaux du monde et le plus adroit redresseur de bras et de jambes cassés; je fais marcher les culs-de-jatte, voir les aveugles et entendre les sourds, tout cela avec la permission de messeigneurs les évêques et la bénédiction de notre saint-père le pape.

La joviale impudence du ribaud me parut plaisante et me convainquit mieux que tous les serments de son innocence. Son crime était sans doute de n'avoir pu empêcher la mort d'une vache atteinte de l'épidémie régnante et d'avoir attiré les soupçons, comme étranger, en traversant ce pays désolé par tant de maux.

Je voyais que ma chère Ulrique était péniblement affectée de cet incident singulier, et, me tournant vers l'autel :

— Que nul ne touche à cet homme, dis-je sévèrement; et j'ajoutai en m'adressant à lui : — Tu peux maintenant partir sans crainte et monter au château, où tu trouveras le pain et le sel.

Mais le pauvre diable ne bougea pas; il jeta des regards louches autour de lui; quelques paysans avaient déjà disparu de l'église, et il était présumable qu'une fois éloigné de notre présence, le faux sorcier aurait encore à compter avec les couteaux, les faux et les poings de nos grossiers vassaux.

Conrad le regardait avec un sourire méprisant, comme s'il l'accusait de lâcheté dans le fond de son âme.

— Marche devant le rebouteur, dis-je au fils de Madeleine, et montre-lui le chemin.

Le page tressaillit.

— Quitter ma maîtresse pour garder ce misérable! grommela-t-il entre ses dents.

Le suppliant se pencha vers moi.

— Vous me confiez à ce garçon de mauvaise volonté, seigneur, dit-il à voix basse; et pourra-t-il à lui seul et voudra-t-il me défendre? Il suffit d'un coup de faux ou de pierre pour m'abattre, songez-y!

Je haussai les épaules.

— Peut-être Conrad serait-il en effet impuissant à vous sauver, répondis-je; mais un

enfant sera sans doute un protecteur plus sûr et plus loyal.

En même temps, je pris ma petite fille des mains de Madeleine et je la tendis au rebouteur, qui s'arma avec un transport de joie de ce gage précieux de salut.

Ulrique poussa un cri désespéré quand elle vit l'enfant se débattre en pleurant dans les mains de cet homme, et me demanda d'une voix altérée :

— Es-tu fou, Tristan ? Risquer la vie de ta fille pour sauver cet insolent ribaud !

— Ce ribaud est mon hôte à cette heure, madame. Gardez l'enfant, hardi compagnon; ce sera pour vous un plus solide bouclier que le crucifix même.

Ulrique se tut, mais son regard effaré ne quittait pas sa petite fille, dont les joues roses avaient blêmi, comme la fleur surprise par une gelée d'avril, et je sentis tressaillir sa main brûlante dans la mienne. Les paysans avaient assisté à cette scène avec une sorte de consternation farouche et stupide, mais ils étaient restés silencieux.

Le terrible sorcier descendit alors les marches de l'autel la tête haute, traversa l'église et disparut, suivi de Conrad, au milieu des sourdes menaces de la foule, sans que nul osât traduire sa colère en violences, par respect pour cet enfant dont la mère était l'ange des pauvres gens.

Dieu exauça les vœux et les prières de la neuvaine. Des pluies abondantes mouillèrent nos plaines et rafraîchirent l'atmosphère. Les paysans attribuèrent ce résultat à ce qu'ils appelaient la conversion du sorcier.

Je pris ce dernier à mon service, parce que son intelligence et son dédain des superstitions vulgaires m'avaient plu; et puis Conrad était devenu si complétement le serviteur intime et familier de ma femme, que je crus avoir besoin d'un homme attaché par un dévouement absolu à mon service. J'aimais Jean le rebouteur parce que je l'avais sauvé et que sa reconnaissance m'était due.

A partir de ce jour, notre bonheur se voila d'une ombre bien légère, qui s'épaissit de plus en plus. Ulrique ne put cacher une aversion instinctive pour mon protégé, aversion que j'attribuai à la malveillance de Conrad. A tout propos, des rixes violentes divisaient les deux favoris, et troublaient jusqu'au scandale la tranquillité et l'ordre intérieur du château. Je donnais presque toujours tort au bouillant fils de Madeleine, mais il m'était difficile de refuser sa grâce aux prières d'Ulrique. Ces luttes puériles aigrissaient peu à peu les heures de loisir où nous avions la douce habitude, ma bien-aimée et moi, de nous réjouir de la félicité que Dieu nous avait faite...

Cependant, un jour vint où je crus devoir ne pas jouer le bonheur et le repos de ma vie en faveur d'un inconnu qui ne méritait peut-être pas toute la confiance que je lui prodiguais.

Je t'ai dit combien Ulrique était bonne et douce envers les plus humbles. Elle servait Dieu en secourant les affligés et les souffrants beaucoup mieux que la nonne priant sous le cilice dans une cellule.

Or, un jour d'hiver, comme la bise du nord mollissait et que je craignais la fonte prochaine des neiges, je voulus chasser les loups qui faisaient grand ravage dans le pays. Je partis avec Conrad, qui connaissait à merveille les sentiers et les traces, mais qui m'accompagnait à regret parce que sa vieille mère était gravement malade, je laissai Jean le Roux au château pour éviter toute rixe.

Ma chasse ne fut pas heureuse; les loups mirent la meute sur les dents; nous les voyions courir par bandes devant nous, disparaître, quand nous approchions, dans des terriers invisibles, et peu après hurler lamentablement à la croupe de nos chevaux. Conrad tressaillait et se signait en entendant ces abois sinistres, et il disait à voix basse :

— C'est signe de mort! maître, retournons au château!

Je haussais les épaules, je le traitais de poltron, et je m'entêtais à poursuivre les bêtes maudites.

Je remarquai bientôt un vieux loup qui semblait me narguer; dès qu'il avait obtenu une avance médiocre, il s'asseyait sur sa queue, me regardait avec ses yeux jaunes tachetés de sang, et me montrait des dents qui riaient de ma chasse impuissante. Quand je croyais l'atteindre, il franchissait d'un bond énorme quelque ravin et se mettait à l'abri. Je m'échauffai si bien à sa poursuite que je laissai peu à peu derrière moi mes compagnons et mes chiens.

Cependant, le dégel avait soudainement changé l'aspect du paysage autour de moi. Les arbres brillants de neige laissaient dégoûter les larmes de leurs branchages maigres, nus et noirs. Les plaines blanches se fondaient en étangs; les neiges ruisselaient avec la fougue des torrents du haut des collines. Enfin, mon cheval s'abattit dans une clairière perfide comme une mare de vase, et aussitôt je vis un cercle de loups affamés onduler autour de ce cadavre palpitant que je leur abandonnai, en essayant de me retirer de la vase, le couteau de chasse d'une main et le pistolet de l'autre. Les loups, acharnés à leur proie, m'oublièrent volontiers, et j'espérais être bientôt hors de danger, lorsque j'entendis derrière moi un sourd clapotement. Je me retournai et je vis briller les yeux sinistres du rusé compère qui m'avait attiré dans ce guet-apens. Je me crus perdu. Je tirai précipitamment un coup de pistolet et je lui cassai une patte; mais il continua d'avancer en grinçant des dents. Je voulus me jeter sur lui et enfoncer mon couteau de chasse dans sa gorge, mais je glissai et restai enseveli dans la boue. Je recommandai alors mon âme à Dieu et regrettai de mourir sans embrasser Ulrique. Je sentis le souffle chaud et infect du vieux loup qui me flairait au visage, et au même instant il me sembla voir passer une ombre devant mes yeux hagards.

C'était Conrad qui me rejoignait au galop. Du pommeau de son épée, il fendit la tête à mon adversaire victorieux, sauta à bas de son cheval, m'enleva dans ses bras comme un enfant, m'assit sur sa selle et, cinglant d'un coup de fouet la croupe de la bête frissonnante, il me cria :

— Que Dieu vous garde, maître ! et priez-le pour moi.

Je fus bientôt hors de vue, sans avoir, pour ainsi dire, conscience de ce qui venait de se passer, mais poursuivi toujours par les hurlements affreux des loups qui se disputaient peut-être une nouvelle proie. La nuit tombait, nuit sans étoiles et sans lune, noire comme le charbon, chargée de vents humides et de brouillards opaques. Pendant plusieurs heures, j'errai à la volonté de mon cheval, que l'instinct préservait des ravins et des marais. Enfin je vis trembloter au loin, dans cette ombre épaisse, une lueur rougeâtre.

Je respirai plus librement. Était-ce la hutte d'un charbonnier de la forêt, la maison d'un garde ou la retraite nocturne de quelque braconnier? c'est ce qu'il me fallait savoir avant de me risquer à demander l'hospitalité à cette hôtellerie du hasard. Le cheval de Conrad avait senti sa vigueur renaître, et il se dirigeait vers le point lumineux avec une rapidité singulière; mais je l'arrêtai court, je l'attachai par la bride à un arbre, et je m'avançai doucement vers ce gîte inespéré, pour ne pas éveiller les abois des chiens. La terre détrempée par le dégel amortissait le bruit de mes pas.

DEUXIÈME PARTIE.

XI

Qu'il est plus facile de promettre que de tenir.

Les fenêtres de la chaumière, — car l'habitation ne méritait pas d'autre nom, — étaient encadrées au dehors d'un lourd rideau de lierre qui les masquait à moitié. La porte, mal jointe, était violemment secouée par le vent. Toute la charpente craquait d'une façon lugubre, comme une créature animée à qui les tempêtes auraient arraché des gémissements. Je me cachai contre le mur, et, soulevant un pan de lierre, je plongeai un regard curieux dans ce pauvre logis.

Je reconnus tout d'abord, à la clarté douteuse et tremblotante d'une lampe de fer, un grand lit à baldaquin de serge rouge que j'avais donné après mon mariage à ma nourrice Madeleine.

Étendue sur ce lit, la vieille femme agonisait; son visage jaune tressaillait, contracté par une inquiétude incessante; elle fait des efforts violents pour rouvrir ses yeux que la main de plomb de la mort appesantissait cruellement, et alors ses yeux fixes et dilatés se dirigeaient vers la porte avec une expression désespérée. Parfois ses bras s'étendaient hors du lit et s'accrochaient aux draps comme si elle eût voulu s'élancer au devant de quelque apparition attendue, mais le reste de son corps était roide et paralysé. Le râle sifflait dans son gosier; mais tout à coup il s'arrêtait et j'entendais au milieu du silence un cri sourd :

— Mon fils ! mon fils ! mon fils !

Elle ne voulait pas mourir avant d'avoir revu Conrad ; elle se débattait avec une énergie suprême contre les dernières angoisses, et, victorieuse par instants, on eût dit qu'elle avait ressaisi la vie à force de volonté. Je me rappelai alors que Conrad m'avait parlé de la maladie de sa mère, en me priant de lui permettre de la veiller ; mais j'avais vu Jean le Roux sourire de ma faiblesse au moment où j'allais y consentir, et j'avais durement ordonné au pauvre garçon de me suivre à la chasse. Ce souvenir me troubla, et j'eus honte d'entrer dans cette chambre de mort, où j'avais changé la douleur en désespoir.

Pourtant Madeleine ne mourait pas abandonnée comme un chien chassé par ses maîtres : au chevet du lit sanglotait et priait une femme enveloppée d'une mante noire. Dans l'ombre sommeillait un homme accroupi contre la muraille.

J'étais curieux de voir le visage de cette femme, qui n'avait pas la tournure d'une paysanne, et qui avait eu le courage, par cette nuit affreuse, de venir assister ma pauvre nourrice à sa dernière heure. Plus je me condamnais moi-même pour ma dureté et mon indifférence, plus j'étais ému de cette charité chrétienne si humble, si vaillante et si cachée. A une plainte plus vive que laissa échapper Madeleine, l'inconnue se leva, prit dans l'âtre, où se tordaient quelques sarments, une tasse de tisane, et la porta aux lèvres de l'agonisante.



— Ulrique posa sa main blanche sur l'épaule de Conrad. — Page 38.

Je faillis pousser un cri de surprise. C'était Ulrique, mais Ulrique belle d'une beauté que je ne lui connaissais pas encore. Son vêtement noir faisait ressortir la blancheur éclatante de son visage ; une tendre pitié alanguissait son regard, qui semblait promettre à la vieille Madeleine les félicités de la vie éternelle. Les ombres de la mort auraient dû se dissiper devant tant de ferveur, et la paix descendre dans le cœur consolé par un ange gardien si doux et si gracieux.

— Patience, bonne mère, dit-elle enfin d'une voix harmonieuse, élevez votre âme vers Dieu.

— Mourir sans avoir vu Conrad! murmura l'agonisante. Est-ce possible?

— Vous le reverrez, Madeleine, si vous mettez votre confiance dans celui qui peut tout!

— Je le reverrai, dit la vieille, dont le visage s'illumina soudainement; mais elle ajouta : — Oh! si je meurs sans l'embrasser, Dieu me permettra-t-il de ressusciter pour veiller sur lui?

Ulrique hésita à répondre :

— Votre fils a été bon pour vous, madame, Dieu le protégera.

— Pourquoi n'est-il pas là? pourquoi? répéta la nourrice avec une insistance opiniâtre, en roidissant ses bras avec un geste de malédiction.

— Ne l'accusez pas, pauvre femme! ne le maudissez pas; Conrad est innocent.

— Pourquoi n'est-il pas là? pourquoi? Il sait que je suis bien malade; dit encore Madeleine d'une voix plaintive qui me déchira le cœur. Oh! si je l'avais su en danger, moi, j'aurais couru vers lui les pieds nus sur des tisons ardents! Lui a-t-on caché la vérité? Répondez, madame.

— On ne lui a rien caché, mais il n'a pu venir, répliqua patiemment Ulrique en la recouvrant du drap qui prenait sur ses vieux membres les plis roides d'un suaire.

— Vous êtes bien venue, vous, pourtant, madame. Où donc est-il, lui, quand sa mère va mourir?

Ces dernières paroles glacèrent mon cœur. Je voyais qu'Ulrique évitait de prononcer mon nom et craignait d'attirer sur moi les malédictions de ma vieille nourrice. Je sentais combien je devais paraître coupable aux yeux de cette chrétienne, qui tâchait d'expier par son dévouement mon insouciance et ma légèreté. Sans elle, Madeleine serait morte seule et désespérée comme une impie, et c'était moi qui lui avait volé le dernier baiser de son fils, moi qu'elle avait bercé dans ses bras et qu'elle avait aimé avec l'humble idolâtrie de la vassale obscure pour son seigneur. Elle était si fière de voir Conrad attaché à mon service, qu'elle lui eût certes pardonné, sans oser proférer une plainte, d'avoir oublié sa mère mourante pour m'obéir et me suivre. Je m'avouai sincèrement à moi-même que je ne méritais pas l'amour de ces deux femmes, affection instinctive et touchante chez Madeleine, tendresse pure, intelligente et élevée chez Ulrique.

Les yeux déjà glauques et mornes de la vieille se tournèrent encore une fois vers ma jeune femme, qui devina leur muette interrogation.

— Vous me recommandez d'avoir soin de la destinée de votre fils, bonne mère? Ne craignez rien. N'êtes-vous pas la première amie de Tristan? Conrad n'est-il pas son frère de lait? Je vous aime tous deux parce que vous aimez Tristan, mais c'est lui qui veillera sur Conrad. Vous savez combien il est bon et généreux pour ses serviteurs!

— Il n'est pas venu me voir mourir, lui dont j'ai apaisé le premier cri de douleur avec un baiser! murmura la nourrice.

Ulrique feignit de ne pas entendre ce regret exhalé par Madeleine du plus profond de son cœur.

Je fus humilié de cette délicatesse exquise qui faisait remonter à moi tout le mérite de sa charité.

— Vous n'avez pas besoin d'une protectrice tant que le baron sera vivant, ajouta-t-elle d'une voix douce et ferme.

Madeleine la regarda avec une expression inquiète et lamentable.

— Vous vous trompez, madame, Conrad a besoin d'être protégé... Pardonnez-moi, maîtresse, ce que je vais vous dire... d'être protégé contre le baron lui-même.

— Taisez-vous, pauvre insensée, s'écria vivement Ulrique en regardant avec crainte le serviteur qui dormait.

L'agonisante leva vers elle ses mains décharnées :

— Je ne me tairai pas, madame, que vous ne m'ayez promis de sauvegarder mon fils des violences de Tristan et de demander grâce pour lui si jamais il était en faute.

En ce moment, le brouillard s'était fondu en pluie; la raffale me fouettait le visage et grésillait aux fenêtres avec fracas; l'homme qui paraissait dormir dans un coin se leva tout à coup, et s'avançant vers Ulrique lui dit d'un ton brusque :

— Noble dame, vous avez assez longtemps écouté les jérémiades de cette vieille folle! il est temps de partir. La pluie redouble de violence et va rompre tous les chemins. Le diable sait si j'ai eu raison de céder à vos ordres et de vous amener dans ce taudis!

— Allez-vous m'abandonner, vous aussi? soupira alors Madeleine avec un accent de terreur indicible, comme si elle eût vu flamboyer les fournaises et les chaudières de l'enfer, tant la menace de la solitude est horrible pour le moribond, qui aime à voir la vie

s'agiter autour de lui, et qui repousse de la pensée l'image du silence et du repos suprêmes.

— Attendez, maître Jean, répondit Ulrique au rebouteur, que je venais seulement de reconnaître.

— Je ne puis attendre, s'écria ce dernier avec une impatience croissante. Je réponds de vous à notre seigneur Tristan, et je ne sacrifierai pas une existence qui lui est si précieuse au caprice de cette paysanne poltronne.

— Vous oubliez que cette paysanne est la nourrice de votre maître, et que je suis votre maîtresse, répliqua la baronne avec une dignité calme.

— Que Dieu veille sur la nourrice, mais moi je dois veiller sur vous, et je n'oublierai pas mon devoir, madame.

— Partez, si vous avez peur; moi, je reste, dit froidement ma femme.

— J'ai peur pour vous, et je ne partirai pas sans vous, madame.

Ulrique ne put s'empêcher de tressaillir à cette réponse brève et impérieuse, qui me surprit également; elle jeta un regard d'effroi sur ce serviteur plus zélé qu'obéissant, dont un étrange sourire faisait grimacer les traits durs et hardis. Son nez crochu comme le bec d'un oiseau de proie, ses lèvres blêmes et minces cachées sous une moustache fauve, ses sourcils roux qui s'accolaient l'un à l'autre au-dessus de ses yeux ronds où pétillait une étincelle mobile, et que recouvraient des paupières clignotantes, sa chevelure rousse emmêlée comme une broussaille, donnaient à sa physionomie un aspect terrible et repoussant que je n'avais pas encore remarqué. Son front déprimé et ses joues étaient plaqués de taches de soufre. S'il fût tombé au milieu d'une troupe de bandits, elle l'eût proclamé son capitaine, tant l'astuce et la violence semblaient familières à cette nature sauvage, tant sa main osseuse semblait devoir être agile pour voler un manteau et couper une bourse, ou vigoureuse pour serrer le cou d'un ennemi désarmé, et faire taire d'un coup de poignard les lamentations d'un voyageur dépouillé.

Ma vieille nourrice hocha lentement la tête et dit :

— Maudit sois-tu, toi qui n'as pas pitié d'une mourante!

Jean le Roux haussa les épaules et dit résolûment à la pauvre Ulrique :

— Si vous faites plus longtemps résistance, madame, je vous emporterai aussi facilement qu'un oiseau, et je vous sauverai malgré vous.

La baronne ne bougea pas. Tout son sang avait reflué au cœur; pâle et frémissante, elle attendait du ciel un secours improbable; elle n'osait dévoiler toutes ses craintes dans une nouvelle réponse, qui eût pu enhardir l'audace de cet homme. Moi-même je me demandais si je devais reconnaître en lui un serviteur loyal ou découvrir un ennemi caché. Il s'avança et tendit ses longs bras pour saisir ma bien-aimée. Alors l'instinct l'emporta sur ma volonté, et j'allais m'élancer dans la chambre, lorsque j'entendis des pas précipités clapoter sur la terre détrempée. Je restai immobile, collé au mur, et je vis bientôt accourir un homme qui bondit comme un chat sauvage dans la chaumière, et s'arrêta sur le seuil, éperdu de douleur, d'étonnement et de colère. C'était Conrad. Mon cœur se dilata, car j'avais toujours dans les oreilles les hurlements des loups, dont je l'avais laissé entouré.

— Ma mère! ma mère! ma mère! s'écria-t-il d'une voix étouffée par les sanglots.

Il se jeta sur le lit et colla convulsivement sa bouche à celle de ma vieille nourrice. Un sourire tendre épanouit le masque sévère que l'approche de la mort avait déjà imprimé sur le visage de Madeleine. Son cœur palpita dans un dernier regard jeune et rayonnant; les cordes sèches de sa voix, assourdies par le râle, reprirent une vibration plus douce, et ses mains roides essayèrent de caresser le front de son fils.

— Je parlerai de toi au bon Dieu, lui dit-elle entre deux convulsions; je lui dirai combien tu as aimé ta pauvre mère.

— Allons! la vieille va mourir en famille, dit brutalement le rebouteur. Vous n'avez plus de prétexte pour rester ici, madame.

Conrad se releva en écartant ses longs cheveux collés à ses tempes et regarda la baronne ainsi que Jean avec une sorte de stupeur.

— Ah çà! que fais-tu ici, Jean le tueur de rats et le guérisseur de vaches? demanda-t-il d'une voix rauque.

— Ce que je fais? Tu es curieux, mon garçon. Je veux m'en aller et ramener madame la baronne avant que la fonte des neiges ait inondé la vallée. Si cela ne te convient pas, tu n'as qu'à parler!

Conrad chercha à maîtriser sa colère, et s'inclinant devant Ulrique :

— Est-ce votre volonté, madame? demanda-t-il respectueusement.

— Non, dit vivement la pauvre femme, à qui le rebouteur inspirait une répulsion et une défiance instinctives. Je reste sous votre garde, Conrad. Quant à Jean, il est libre de partir.

— Tu as entendu? s'écria alors mon frère de lait en montrant du geste la porte à son ennemi.

— Tu es peu hospitalier, ami Conrad, répliqua Jean le Roux en ricanant, mais je ne m'offense pas de ton manque de courtoisie et je reste.

— Tu es chez ma mère, et je te chasse, rugit le jeune homme exaspéré en brandissant son épieu de veneur.

La situation était vraiment terrible. Conrad, robuste comme un athlète, les yeux fulgurants d'éclairs, la chevelure hérissée, le cœur troublé par une douleur poignante et enflammé par une indignation suprême, paraissait devoir écraser comme un reptile l'adversaire qui lui tenait tête et qui épiait subtilement tous ses gestes du regard, pour le surprendre d'un coup furtif et traître.

Ulrique posa sa main blanche sur l'épaule de Conrad :

— Une querelle devant cette agonie! dit-elle d'une voix tremblante; Conrad, pensez à votre mère. Ne tachez pas de votre sang ni du sang d'un ennemi le lit de mort de Madeleine.

Conrad frissonna de tous ses membres, recula et étreignit dans sa main la main de la vieille femme.

Jean le Roux éclata de rire.

— Sois bon fils, mon garçon, dit-il, pense à ta mère, pardonne les offenses, et laisse-moi faire mon devoir; obéis aux ordres de madame Ulrique comme moi aux ordres du noble baron Tristan.

Conrad, pâle comme la neige, voulut s'avancer, mais la moribonde retenait sa main avec une force extraordinaire.

— Allons, modèle des fils pieux, reprit le rebouteur, ne te mêle plus de jouer le chevalier errant. Laisse-moi accompagner de gré ou de force ta noble maîtresse au château, et prie Dieu de nous préserver de tout danger. A genoux, beau damoisel! c'est là ta place; à genoux, et les mains jointes!

Puis, saisissant le bras d'Ulrique, le hardi serviteur voulut l'entraîner. Alors Conrad lâcha la main de sa mère et leva son redoutable épieu sur la tête du rebouteur. Madeleine, épouvantée, jeta un cri déchirant comme la plainte du patient qu'étrangle le bourreau. Son fils ne put s'empêcher de tourner la tête vers elle. Aussitôt, Jean bondit sur lui, l'enlaça de ses longs bras et déchira l'épaule du jeune homme d'un coup de poignard; mais déjà Conrad, par un geste de lion, avait secoué son ennemi à terre comme une chenille, et lui avait brisé son poignard dans la main.

J'entrai dans la chambre juste à temps pour sauver Jean de la rage de mon frère de lait, dont j'arrêtai le bras.

En me reconnaissant, le rebouteur devint livide.

— Vous avez entendu ce misérable m'insulter, Tristan? me demanda Ulrique encore tout émue de la lutte qu'elle venait de subir.

— Jean, dis-je froidement à mon protégé tremblant et consterné, vous aviez raison : les chemins sont devenus impraticables. Allez au château chercher des chevaux et une litière, c'est là une excellente occasion de prouver votre obéissance à mes ordres. Mais ne revenez pas ici; votre vue doit être odieuse à cette mourante, dont vous venez de blesser le fils.

Jean le Roux s'inclina humblement et disparut.

— Tristan, vous avez entendu ce misérable m'insulter? répéta Ulrique avec une énergie que je ne lui connaissais pas.

— Ma chère âme, lui répondis-je, Jean le Roux sera congédié demain.

Puis, m'approchant du lit devant lequel Conrad, agenouillé, baignait de larmes le visage immobile de sa mère, dont les yeux seuls vivaient encore :

— Pardonnez-moi, Madeleine, d'être venu si tard, mais remercions Dieu ensemble d'avoir permis que vous mouriez entre vos deux enfants. J'ai compris la prière que vous avez adressée à votre sœur de charité, et je vous répondrai comme elle : C'est votre fils Tristan qui veillera sur votre fils Conrad.

EMMANUEL GONZALÈS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

V

LAFERRIÈRE.

— Quel âge a-t-il?

Allez-vous me dire tout de suite.

N'est-il pas vrai, lecteur?

N'est-il pas vrai, surtout, lectrice?

Écoutez :

Adolphe Laferrière n'était encore qu'un enfant, c'est-à-dire qu'il venait à peine d'atteindre sa quatorzième année, lorsque, se promenant, un matin, aux environs d'Alençon, — sa ville natale, — en compagnie de cinq ou six camarades de pension, de son âge, il se trouva, par hasard, en face des ruines d'un vieux château... sis au milieu d'un bois... et qu'on appelait le château de Mauleuvrier.

Or, vous saurez, — qu'à l'époque vers laquelle remonte notre récit, — le château de Mauleuvrier, — sous prétexte qu'il avait été habité jadis par un seigneur un tant soit peu sorcier, — possédait, à vingt lieues à la ronde, un si terrible renom...

Que nul, bourgeois ou paysan, vieillard ou jeune homme, brave ou poltron, faible ou fort...

Que nul, dis-je, ne se fût avisé de mettre le pied dans ses ruines...

Persuadé qu'il eût été d'avance, que la première rencontre qu'il y ferait, serait celle de quelque fantôme, de quelque spectre, de quelque squelette ambulant...

Orné de fers et de chaînes aux bras et aux jambes...

— Avec accompagnement de linceul sur le crâne... —

Et disposé, en outre, à accueillir *tout imprudent visiteur...* par des cris aussi violents que désagréables...

Absolument comme cela se pratique, en ce moment, à la Gaîté dans les *Aventures de Mandrin...*

Lorsque certain brave dragon ose pénétrer dans le repaire du *farouche brigand.*

— Seulement, à la Gaîté, le brave dragon ne croit pas du tout, mais du tout, aux fantômes... ce qui ne l'empêche pas de tomber, comme un Jean-Jean, sous leurs griffes...

Tandis que mes bons paysans du Perche étaient persuadés, eux, de l'existence des revenants du château de Mauleuvrier.

Que voulez-vous... D'abord, ceci date déjà de quelque temps.

Et puis, quand un paysan aurait encore peur, maintenant, des spectres!...

Nous voyons bien tous les jours des Parisiens... des Parisiens!... pâlir devant une salière renversée, une paire de couteaux en croix...

Ou un chien perdu qui réclame son maître!

Mais revenons à notre histoire.

Je vous ai dit que lorsqu'elle se passait, Laferrière, et les cinq ou six amis qui l'accompagnaient en promenade, ne réunissaient pas plus d'un siècle à eux tous, soit treize ou quatorze ans par tête...

A treize ou quatorze ans, si l'on tremble quelquefois devant un professeur en colère...

En revanche on se soucie, comme d'une guigne, des revenants et des fantômes.

Considérer d'un œil curieux les ruines du château de Mauleuvrier, faire deux pas en arrière, dix pas en avant, s'écrier : Ça doit être drôle là-dedans!... puis s'élancer, enfin, résolûment vers les décombres...

Tout cela fut, pour nos écoliers, l'affaire d'un instant.

Les voilà donc tous gravissant, en se poussant les uns les autres, les degrés chancelants des escaliers; les voilà tous gambadant dans les salles désertes, dans les tourelles ruinées... montant sur les cheminées gothiques, s'accrochant aux ogives des fenêtres, fouillant chaque recoin, sondant chaque profondeur, inspectant chaque meurtrière...

Et faisant fuir devant eux, à chaque pas, à chaque cri, à chaque éclat de rire, tantôt un rat énorme, tantôt une chauve-souris, tantôt une chouette, un hibou!...

Mais de spectres et de squelettes, point! Sans doute ce n'était pas leur heure, ou bien, peut-être, dédaignaient-ils de se montrer à des enfants!...

Cependant, au milieu de cette course dévergondée dans le domaine de l'inconnu, — un domaine qui aura toujours le plus vif attrait pour l'homme, quel que soit son âge, — Adolphe Laferrière, seul, parmi ses compagnons, avait gardé certaine tenue, certain respect de lui-même et des lieux où il se trouvait...

C'est que, déjà artiste, l'enfant, outre la joie de se livrer à un plaisir presque défendu, goûtait celle d'admirer mille objets nouveaux...

Tandis que ses amis se contentaient de courir par toutes les pièces du château, de frapper à toutes les portes demeurées debout...

Adolphe examinait attentivement les sculptures, les débris d'armes, de vitraux...

Tout à coup, comme, livré ainsi à ses rêveries, dans une sorte de réduit étroit qui, à en juger par sa forme et son élévation, avait dû jadis servir d'observatoire au seigneur de Mauleuvrier...

Le jeune homme promenait autour de lui des regards investigateurs...

Il aperçut, à l'un des angles du réduit...

Un petit coffret en bois de chêne...

Tellement enseveli sous un amas de platras et de poussière...

Que des yeux de quatorze ans, seuls, avaient pu l'y découvrir.

Le cœur palpitant, le visage en feu, car, il faut l'avouer, cette pensée : Il y a peut-être de l'or, là-dedans! avait été la première à frapper l'esprit de notre futur comédien...

— Ce qui prouve qu'à quatorze ans, comme à trente, comme à cinquante, l'homme aime toujours l'or.

Il est né avec ce vilain goût là... —

D'un bond, Adolphe s'était jeté sur sa trouvaille.

Le coffret était dans un tel état de vétusté, qu'il ne fut guère difficile de l'ouvrir...

O déception!...

Au lieu de piles d'or, le petit meuble ne renfermait que trois fioles, bouchées hermétiquement, et pleines, toutes trois, d'une liqueur blanchâtre...

— Quelques drogues! murmura l'enfant, avec un soupir de regret...

Et il allait jeter au loin les fioles...

Mais il y avait un parchemin sous l'une d'elles...

Avant de rien anéantir, Adolphe eut, par bonheur, l'idée d'ouvrir ce parchemin, plié en quatre.

Que lut-il?...

Ah! ah!... Sans doute, à ce moment, la possession d'une semblable merveille n'était rien pour lui!...

A quatorze ans, se préoccupe-t-on de l'avenir?...

Cependant, je vous l'ai dit, comme Adolphe n'était pas un enfant ordinaire, si le secret étrange que le hasard lui livrait ainsi ne pouvait encore avoir, à ses yeux, une immense valeur...

Néanmoins, il était doué déjà de trop de bon sens pour mépriser ce secret...

Et l'abandonner...

Comme le coq qui a déterré une perle.

Rejetant donc, dans son coin, le coffret, qui n'eût pu supporter le transport, tant il s'en allait en poudre...

Adolphe mit les trois fioles et le parchemin dans ses poches.

Et, sans rien conter à ses camarades, — une voix intime lui disait que lorsqu'on a trouvé un pareil trésor on le garde pour soi, — il quitta bientôt les ruines du château de Mauleuvrier.

. . . .

Et maintenant, voulez-vous que je vous apprenne, moi, ce que c'était que cette liqueur contenue dans ces fioles tombées aux mains d'Adolphe Laferrière lorsqu'il n'avait que quatorze ans?...

Eh bien! c'était tout simplement *l'élixir de jeunesse éternelle.*

Un élixir dont le seigneur de Mauleuvrier était l'inventeur.

Et dont Ninon de Lenclos et Marion Delorme, — toutes deux liées avec M. de Mauleuvrier, — ont fait seules usage...

Vu que M. de Mauleuvrier, — qui était un peu fantasque, à ce qu'il paraît, — avait bien consenti à rendre éternellement jeunes deux femmes qu'il aimait...

Mais non à faire profiter le monde entier des bienfaits de son élixir...

Dût le monde entier lui payer ce cadeau d'une fortune de prince, de roi, d'empereur!...

. . . .

C'est donc bien convenu. Ne me demandez pas l'âge de Laferrière.

On n'a point d'âge lorsqu'on est toujours jeune.

Et puis, que vous importe que l'homme ait cinquante ans, soixante ans, quatre-vingts ans même...

Comme l'ont juré, *sur leur parole*, certains biographes *bien informés.*

C'est le comédien seul que vous connaissez.

C'est le comédien seul que vous aimez.

Parce qu'il a du talent, de l'élégance, de la distinction, de la chaleur, de la gaieté, de l'âme...

Tout ce qui constitue enfin un comédien d'élite.

Eh bien! allez voir Laferrière dans le rôle de Georges, de *l'Honneur et l'Argent*, dans le rôle de Léon, de *la Bourse*... dans le rôle d'Edouard Rubberg, de *la Conscience.*

A votre avis, quel âge paraît-il dans ces pièces?

C'est moi qui vous interroge, à mon tour.

— Mais de vingt-cinq à trente ans! pas davantage.

— De vingt-cinq à trente ans, pas davantage!... Je ne vous le fais pas dire!

Eh! il a donc de vingt-cinq à trente ans!... pas davantage.

Tant mieux pour lui! tant mieux pour le public!

Et tant mieux pour les auteurs privilégiés qui, depuis trente ans, lorsqu'ils ont besoin d'un jeune premier pour interpréter leurs œuvres...

Ont le droit de crier au directeur :

— Qu'on nous donne Laferrière!...

Ces auteurs-là ont vieilli, hélas! eux, Dieu sait comme!...

Et leurs pièces donc!...

Cheveux d'un côté, tirades de l'autre, tout cela est d'un moisi!...

Mais Laferrière est resté droit, frais, élégant, charmant!...

Vieux papas du mélodrame, votre jeune premier vous enterrera!...

Tant mieux, encore une fois!...

Bois toujours de ton élixir de Mauleuvrier, Laferrière!... bois ferme!...

Et n'en donne pas une goutte à ces auteurs-là!...

Ils peuvent bien s'en aller, les bonshommes!

Personne ne les pleurera.

Toi, le public, l'art et tes amis te regretteraient.

. . . .

Laferrière, comme homme et comme comédien, a eu l'existence la plus agitée.

En 1827, il jouait la tragédie à Montmartre, devant Talma; un an après, il débutait à l'Ambigu-Comique dans *Calas;* de là, il entrait à la Porte-Saint-Martin, puis à la Comédie-Française, à la salle Ventadour, à l'Odéon...

Un instant, fatigué des entraves qu'il trouvait partout sur sa route, — entraves dont les médiocrités se plaisent, naturellement, à entourer les gens d'avenir, — Laferrière, de l'Odéon, avait sauté en Russie... rien que ça...

Après tout, à cette époque, le climat de l'Odéon était si glacial!...

Laferrière ne devait pas se trouver trop dépaysé en arrivant à Saint-Pétersbourg.

Mais si les roubles pleuvaient, là-bas, dans la bourse de notre aimable artiste, par contre, la nostalgie, — cette jaunisse de l'âme, — le tourmentait cruellement sous ce ciel étranger.

En dépit des amitiés les plus puissantes, des sympathies les plus élevées, qui voulaient le retenir près d'elles, Laferrière quitta donc la Russie pour revenir en France.

Cette fois l'envie, la jalousie, la calomnie même, devaient être forcées de baisser pavillon devant notre comédien. Décidé à vaincre, il allait, de son talon puissant, écraser les sots, les méchants et les imbéciles, en marchant de succès en succès.

. . . .

Vous savez, lecteurs, que mon intention, dans toutes ces esquisses biographiques, n'est jamais de suivre pas à pas mes héros...

Soit comme comédiens, dans toutes leurs créations...

Soit comme écrivains ou artistes, dans toutes leurs œuvres...

Pour moi, cela n'aurait rien d'amusant de vous conter comme quoi celui-ci a joué tel rôle...

Et comme quoi celui-là a écrit telle comédie, composé telle partition, peint tel tableau...

A telle ou telle époque.

Et pour vous, n'est-ce pas? cette énumération ne serait pas non plus fort divertissante!

Autant vaudrait lire un dictionnaire de statistique des arts...

Si un semblable dictionnaire existait!

Ce qui pourrait bien arriver un de ces quatre matins, par le temps de rage de dictionnaires qui court.

. . . .

Donc, laissons le comédien, en revenant de Russie, jouer tour à tour *Marcel* et le *Sonneur de Saint-Paul*, à la Gaîté...

Marguerite, au Vaudeville.

Et, pour voir l'homme à notre aise, prenons-le au moment où, pensionnaire du Théâtre-Historique, sous la direction Dumas, il vient, chaque soir, après avoir dépouillé son costume de *Chevalier d'Harmental*, s'asseoir dans un des coins de certain café du boulevard du Temple...

Et souper... oh! mon Dieu, oui!... souper... comme le premier venu!...

Le premier venu qui soupe...

. . . .

Un de ces soirs que Laferrière, harassé de fatigue, et armé du plus formidable appétit, venait ainsi de se placer dans le café en question, devant la table que les maîtres du lieu avaient la gracieuseté de lui réserver spécialement...

Auber, le compositeur célèbre, — dont nous vous avons donné le portrait samedi dernier, — Auber, accompagnant deux dames, — qui venaient de voir avec lui le *Chevalier d'Harmental*...

Auber entra dans le café.

A la vue du maestro, Laferrière avait failli avaler de travers une gorgée de vin de Bordeaux.

— On a beau être habitué à vivre avec les demi-dieux de ce monde, quand on en aperçoit un, à l'improviste, cela vous produit toujours une petite impression! —

De son côté, Auber avait arrêté, avec une certaine satisfaction, son regard sur l'artiste qu'il venait d'applaudir quelques minutes auparavant...

Et, se penchant vers les deux dames, assises en face de lui, il leur avait dit à voix basse :

— Laferrière est là!

A ces mots : Laferrière est là! les deux dames se retournèrent vivement.

Elles étaient jeunes toutes deux, ce qui signifie qu'elles étaient plus curieuses ou plus naïves, comme il vous plaira, que si elles eussent été vieilles.



Il se présentait pour elles une occasion de voir de près celui qu'elles n'avaient jamais vu que de loin.

— Oh! ne vous y trompez pas d'ailleurs; pour la femme du monde comme pour la bourgeoise ou la grisette, tout acteur en réputation possède un prestige...

Fort explicable, quand ce ne serait que par cette raison que cet acteur dit bien devant mille personnes...

Ce que ces mille personnes, peut-être, seraient fort embarrassées de dire mal devant lui tout seul!... —

Nos deux jeunes dames avaient braqué leurs jolis yeux sur Laferrière...

Qui faisait semblant de ne pas comprendre qu'il était le point de mire de cette charmante curiosité!

A cet instant, un garçon du café, sortant de l'office, parut, portant un mets.

Familier, comme le sont ces sortes de serviteurs, avec les artistes, parce que les artistes ont coutume de s'amuser de cette familiarité...

Notre garçon de café, en déposant son plat fumant devant le comédien, lui dit tout haut, avec un accent de profonde satisfaction :

— Ah! monsieur Laferrière! voilà un fier civet! goutez-moi ça... c'est moi qui l'ai accommodé.

Le Frontin en serviette blanche n'avait pas achevé ces mots, qu'un petit cri échappa aux deux dames qu'accompagnait Auber.

— Il mange du lapin! murmurèrent-elles toutes deux à la fois.

— Il mange du lapin! répéta comiquement Auber!

. . . .

Une seconde après, l'illustre compositeur et les deux dames avaient disparu.

Le premier, seul, en inclinant courtoisement la tête devant l'éminent artiste qui le saluait...

Pour ces dames... depuis qu'elles avaient vu le *Chevalier d'Harmental* manger du lapin...

C'était fini! Il ne méritait plus qu'on le trouvât joli garçon!...

Et qu'on se rappelât son talent, sa grâce, sa passion.

Le lapin avait tué l'homme.

. . . .

Laferrière habite, boulevard Beaumarchais, un délicieux appartement, où il traite souvent, et bien, ses amis.

Car il a beaucoup d'amis...

S'il a infiniment d'ennemis.

— Mettons un ami sur vingt ennemis, si vous voulez, cela lui ferait encore un nombre assez raisonnable d'affections à son service... —

L'été, quand il ne joue pas, il s'en va à Nogent-sur-Marne, se délasser de ses fatigues en pêchant naïvement à la ligne...

Ou en se roulant sur l'herbe avec *Commissaire*.

— *Commissaire* est un petit épagneul noir, qui grogne sans cesse... comme un diable...

Mais qui ne mord jamais...

— Le contraire de certains tartufes qui ne grognent jamais tout haut... mais qui mordent sans cesse tout bas! —

. . . .

Et là-dessus, avant de vous dire : Au revoir, lecteur, une dernière fois, tenez-vous réellement à savoir l'âge de Laferrière?

— Oui.

— Eh bien!... attendez qu'il prenne les *pères nobles*...

Ce jour-là, je vous le jure, je vous dirai tout.

Seulement, comme je sais qu'il lui reste encore une fiole entière de son élixir...

Prenez garde! Avant que notre entêté se résigne à porter perruque, il pourrait bien encore se passer quelque chose comme... trente ou quarante ans.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 6 . — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

7 JUIN 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Je romoais en route avec mon âne... — Page 42.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE VI.

Réflexions philosophiques

M. Choublanc se brûle en voulant manger de l'omelette flamboyante aussi vite que son compagnon, qui semble avoir un palais à l'épreuve du feu, et fait disparaître ce qu'il a sur son assiette avant que son vis-à-vis ait pu avaler son premier morceau. De cette façon, M. Ernest trouve moyen de manger les trois quarts de l'omelette à lui seul.

Cette opération terminée, il dit au Champenois en lui versant à boire :

— Eh bien! mon cher ami, je vous ai laissé dans la lune de miel avec votre Éléonore, j'attends avec la plus vive impatience la suite de cette intéressante histoire...

— Ah ! mon cher Eugène...

— Ernest.

— Oui, ça ne fait rien, mon cher Adolphe... Elle fut bien triste... cette soi-disant lune de miel...

Mon épouse était une statue, monsieur !... une véritable statue!... J'avais épousé le festin de Pierre !... Ne voulant jamais sortir avec moi... n'ouvrant la bouche que pour me dire des choses désagréables...

Et quand je cherchais à lui marquer mon amour par de petits soins, des prévenances... quand je m'avançais pour l'embrasser, se sauvant de moi en s'écriant :

— Oh! Arthur! où es-tu !...

Je ne sais pas où était Arthur, mais je commençai à m'apercevoir que j'avais eu tort d'épouser une demoiselle qui avait en horreur le nom de Choublanc.

Enfin, au bout d'une année, mon beau-père mourut, et ma femme, qui était fille unique, se trouva posséder trois mille deux cents francs de revenu...

— Ce qui la rendit sans doute plus aimable dans son ménage ?

— Au contraire, monsieur, une fois en possession de son héritage, Éléonore vint me trouver, et voici ce qu'elle me dit :

— Monsieur, tant que mon père a vécu, j'ai dû paraître me soumettre au sort qu'il m'avait fait, mais aujourd'hui qu'il n'est plus, je ne vois pas pourquoi je continuerais de mener une existence qui m'est insupportable, Je vous ai épousé malgré moi, vous le savez, je ne vous l'ai pas caché...

— C'est très-vrai ! répondis-je, vous y avez mis de la franchise.

— Eh bien ! monsieur, depuis un an que

nous sommes mariés, vous devez voir que mes sentiments pour vous sont toujours les mêmes... que je ne vous aime pas plus que le premier jour... que votre présence m'est aussi insupportable...

— C'est encore vrai, madame : je dois convenir que vous me parlez sans cesse comme à un chien... et encore il y a des chiens qu'on traite beaucoup mieux...

— Alors, monsieur, ne trouvez-vous pas qu'il vaut cent fois mieux se séparer que de rester avec des personnes que l'on ne peut souffrir?... Quant à moi, monsieur, je suis bien résolue à vous quitter, lors même que vous ne le voudriez pas...

— Il me semble alors, dis-je, que je ferai aussi bien de le vouloir...

— Oui, monsieur, ce sera le plus sage. Je ne vous demande rien ; j'ai ma fortune, vous avez la vôtre, chacun de notre côté nous pouvons vivre sans le secours de personne...

C'est donc une chose arrangée, et dès demain je quitterai cette ville et j'irai m'établir ailleurs...

— Comment!... si vite que cela? m'écriai-je.

— Le plus tôt sera le mieux, monsieur. Je vous préviens aussi que, détestant le nom de Choublanc, je reprendrai le nom de mon père.

— Comme il vous fera plaisir, madame ; je pense cependant que votre intention n'est pas de vous marier à un autre ?

Eléonore haussa les épaules en me répondant :

— Pour qui me prenez-vous, monsieur, je vous ai dit que je connaissais mes devoirs... que j'étais aussi vertueuse que sensible.

Ah! par exemple, si vous veniez à mourir... si une heureuse destinée me rendait veuve... Oh! alors!... mais je ne ferai rien pour hâter ce moment!...

— C'est encore bien joli de votre part, madame.

— Adieu, monsieur.

Éléonore s'en allait déjà, je courus après elle, en lui disant d'une voix attendrie :

— Enfin, madame, si, cependant, le temps changeait vos sentiments à mon égard... Si je cessais de vous déplaire...

— Oh! ce n'est pas possible, monsieur.

— Ne me permettez-vous pas au moins d'aller quelquefois vous voir pour m'informer de votre santé?

— Je n'en vois pas trop la nécessité, monsieur; pourtant, si vous y tenez absolument... je vous ferai savoir mon adresse et vous pourrez... de loin à loin, me faire une visite... en vous souvenant qu'il ne faudra jamais considérer ma maison comme une auberge !...

— Je ne l'oublierai pas, madame.

Et voilà, mon cher... machin...

— Ernest...

— Mon cher ami, comment je me séparai d'avec ma femme...

— Y a-t-il longtemps de cela?

— Dix-neuf ans.

— Et votre femme en avait?

— Elle avait vingt-trois ans à peu près.

— Alors c'est maintenant une femme... mûre.

— Mais toujours belle, monsieur, oh! toujours superbe femme...

— Est-ce que vous en êtes encore amoureux par hasard?

— Hélas! ça ne m'est jamais passé!... J'ai fait tout mon possible pour me distraire de cet amour. J'ai essayé de jouer, de boire... J'ai perdu jusqu'à douze francs au billard... J'ai bu du champagne frappé... jusqu'à une demi-bouteille à moi seul...

— Nous en boirons une entière tout à l'heure...

— Rien n'y a fait, mon bon ami. L'image d'Éléonore est toujours là... au fond de mon cœur... et comme j'ai vu que j'essayerais en vain de l'en arracher... j'ai pris le parti de l'y laisser tranquille...

C'est égal... être marié... être toujours amoureux de sa femme... et ne pas vivre avec elle... c'est triste cela...

— Si vous viviez avec elle, il est bien probable que vous n'en seriez plus amoureux.

— Vous croyez cela! vous vous figurez que le bonheur m'aurait rendu inconstant! Vous ne pensez pas qu'un mari qui se trouve heureux avec sa femme puisse se contenter d'aimer cette femme. Vous trouvez sans doute qu'un tel homme serait un imbécile... Eh bien! mon cher monsieur, je crois, moi, que vous avez tort; je crois que les imbéciles sont ceux qui ne se contentent pas du bien qu'ils possèdent, et courent en chercher d'autre ailleurs. Moi, je n'aurais jamais aimé que ma femme, au risque de passer pour ridicule; mais j'ai remarqué que les gens qui se moquent de nous voudraient souvent être à notre place.

— Tiens, tiens, mais le vin développe vos idées! vous n'êtes pas si bête que... Je veux dire, vous avez plus d'esprit qu'on ne croirait au premier abord.

— J'ai du bon sens, voilà tout.

— Ce n'est jamais avec cela qu'on séduit les femmes... Et votre épouse habite Paris...

— Depuis deux années seulement. Éléonore est volage dans ses domiciles. En se séparant de moi, qui demeurais à Troyes, elle alla d'abord se loger à Bar-sur-Seine... elle y resta six ans à peu près; mais comme ce n'était pas loin de Troyes, et que j'allais lui rendre visite presque tous les mois, ce qui paraissait l'ennuyer beaucoup, elle quitta Bar pour habiter en Normandie; là, je n'allai la voir que tous les six mois. Elle resta à peu près six ans en Normandie, puis elle délogea encore un beau jour... et s'en alla habiter une maison de campagne fort isolée dans les environs de Beaugency, et située dans un défilé de longueur... Ah! quel défilé de longueur... J'y serais mort de langueur, moi. Il n'y avait pas de voiture pour arriver chez elle... les chemins étaient semés d'ornières et de fossés... Je n'allais plus la voir qu'une fois par an, et encore, chaque fois, je tombais en route avec mon âne dans le maudit chemin de traverse, qui était rempli de trous, de fondrières!... Ah! quel chemin!...

— Vous alliez à âne voir votre femme?

— C'est assez ma manière de voyager.

— Et votre épouse vous reçoit-elle d'une façon aimable, au moins?...

— Toujours de la même manière, mon bon Édouard, toujours avec une mine revêche, un ton sec, un air maussade... et ne m'offrant pas seulement un verre d'eau pour me rafraîchir.

— Pardieu! il faut que vous y mettiez de l'entêtement pour continuer à aller la voir...

— Que voulez-vous... je ne puis pas y tenir... Enfin, il y a deux ans à peu près, elle s'est lassée à ce qu'il paraît d'habiter la campagne isolée, son défilé de longueur et son chemin de traverse, et elle est venue se loger à Paris.

— Ah! elle est à Paris...

— Oui, mais cette fois, je ne sais si c'est un oubli ou un fait exprès, ce qu'il y a de certain c'est qu'elle ne laissa pas son adresse...

— Il est bien possible qu'elle l'ait fait exprès.

— Vous croyez?... Elle m'avait si mal reçu la dernière fois que je suis allé chez elle, que je m'étais promis de ne point y retourner de longtemps...

Mais voilà deux ans que je ne l'ai vue, monsieur... deux ans... et je vous avoue que je ne puis pas vivre davantage sans voir mon Éléonore... quand je dis *mon*... je me flatte, je pourrais bien me contenter de dire : Éléonore, car bien qu'elle soit ma femme, elle n'est pas du tout à moi.

— Ce pauvre Choublanc... il me fait de la peine!... Vous avez donc découvert son adresse à Paris?

— Ce n'est pas moi; mais Pierrotin, que j'avais supplié de s'informer de ma femme, m'a écrit il y a quelque temps : « Ta moitié... dont tu ne possèdes pas même le quart, » Pierrotin écrit toujours en plaisantant, « ta moitié perche sur le boulevard Beaumarchais, près de la Bastille... »

Je présume alors qu'elle demeure dans les environs de l'éléphant.

— Comment l'éléphant?... il n'y en a plus...

— Ah! quel dommage... c'était si gracieux. C'est égal... je trouverai Eléonore.

— Et votre femme, a-t-elle revu son Arthur?... C'est bien probable; elle ne vous aura pas demandé la permission pour cela...

— Oh! vous vous trompez... Éléonore est vertueuse... Je n'ai jamais rencontré chez elle le moindre vestige d'un galant!...

— Belle malice... vous y allez une fois par hasard... Quand vous venez on fait cacher ce monsieur... et voilà pourquoi on vous reçoit de façon à ce que vos visites ne soient pas longues.

— Ne me dites pas de ces choses-là, Adolphe, je vous en prie, vous me déchirez le cœur... vous me rendez malheureux comme plusieurs pierres!

Et le pauvre mari lève les yeux au ciel d'un air désolé; mais son compagnon s'empresse d'emplir son verre en lui disant :

— Eh bien!... qu'est-ce que c'est?... des enfantillages... du désespoir... après vingt ans de mariage s'inquiéter encore de ces choses là... lorsqu'on est séparé de sa femme depuis dix-neuf ans!... En vérité, mon bon Choublanc, c'est à ne pas le croire... vous êtes à mettre sous cloche... Mais je veux vous guérir... je veux, moi, vous faire oublier entièrement une chipie qui n'a pas su vous apprécier...

— Impossible, mon ami.

— Il n'y a rien d'impossible à l'homme, a dit un grand héros et M. Scribe, qui se sont cependant trompés en avançant cela; car j'ai essayé plusieurs fois de casser un noyau de pêche avec mes dents, et je n'ai jamais pu en venir à bout.

Mais le cœur de l'homme est moins difficile à fondre qu'un noyau de pêche! Je vous répète que je veux vous faire oublier votre femme...

— Si vous pouviez m'en faire aimer, ce serait bien plus beau.

— On a dit cent fois que l'amour ne se commandait pas, ce qui est une vérité bien plus vraie que de prétendre qu'il n'y a rien d'impossible.

Et pour commencer votre guérison, nous allons demander une bouteille de champagne.

— Une bouteille de champagne, grand Dieu! et pourquoi faire?...

— La question est curieuse! Mais pour la boire, probablement!...

— Vous voulez me faire boire du champagne à présent?... Mais alors je ne pourrai plus ni marcher, ni me tenir!...

Je vous assure que je suis déjà très-étourdi,

bien que vous prétendiez que le bordeaux rafraîchit...

—Le champagne détruit l'effet du bordeaux, il dégrise... Laissez-vous donc guider par un gaillard qui entend l'existence... A votre place, moi, je me donnerais ce qui s'appelle une véritable culotte, puis alors je me présenterais chez ma femme, non pas timidement, mais la tête haute, le poing sur la hanche et je lui dirais :

— Madame, je viens m'établir chez vous pour six mois, embrassez moi bien vite, et ôtez moi mes chaussettes!...

— Ah! sapristi! c'est pour le coup qu'elle me ficherait à la porte...

— Elle n'en a pas le droit!...

—D'ailleurs, il faudrait sortir de mon caractère... et cela me rendrait malade!...

— Soyez-donc homme une fois dans votre vie!...

— Ça m'est impossible!...

— Chut, voilà le roquefort. Garçon, donnez-nous du champagne!

— Duquel, monsieur?...

— Du sillery, c'est mon favori.

— Décidément! murmure Choublanc, je ne dinerai pas de plusieurs jours.

Le champagne est apporté. M. Ernest emplit les coupes et vide la sienne avant que son amphitryon ait eu le temps de porter la mousse à ses lèvres.

En ce moment un enterrement passe dans la rue. M. Choublanc, apercevant le corbillard, s'écrie :

— Qui donc est mort?...

—Comment, qui est mort! répond son compagnon, pourquoi diable me demandez-vous cela?... Nous faisons un excellent déjeuner... et vous venez me parler de mort!

— Parce que voilà un corbillard qui passe dans la rue...

— Ah!... vous croyez bonnement que je sais quelle est la personne qui est dedans!... Mon bon ami, vous êtes bien de votre province!... Dans une ville immense comme Paris, quand un corbillard bien simple, sans franges, sans larmes d'argent, sans voitures à la suite passe dans une rue, on n'y fait guère plus d'attention que si c'était un fiacre. Les passants, qui ont encore conservé du respect pour les morts, portent la main à leur chapeau, puis continuent leur route, en causant de leurs affaires et sans s'inquiéter de celui qui s'en va dans la lugubre voiture.

Dans une grande ville, où tout passe si vite, la douleur, les regrets, les amitiés et les souvenirs, où le tourbillon d'une vie bruyante, agitée, occupée, intéressée, ne permet pas aux sentiments tendres, intimes, religieux, de détendre notre esprit et de calmer notre cœur, la mort d'un individu est seulement considérée comme un fait nécessaire, pour qu'à la fin de l'année le chiffre des décès balance à peu près celui des naissances. Sans quoi la population augmenterait trop.

La mort a des rigueurs à nulle autre pareilles,
On a beau la prier,
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles!
Et nous laisse crier;
Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas les rois!

Ces vers sont la consolation du pauvre, l'effroi des grands, le désespoir des riches et l'*ultima ratio* du philosophe...

— Tiens!... tiens... vous savez le latin, mon ami... chose!...

— Oui... cela vous surprend, à cause de ma toilette négligée... Mais on peut savoir bien des choses et n'avoir pas le sou.

— Dans tout cela vous ne savez pas le nom de celui qui vient de mourir?

— Mon cher Choublanc, dans une petite ville, s'il passait un enterrement, on se demanderait quel est le mort, et on le saurait; dans un bourg, chacun vous dirait quelle est la maladie qui l'a emporté; dans un village, tout le monde le connaîtrait, et beaucoup d'habitants l'escorteraient jusqu'à sa dernière demeure; mais dans une grande ville on ne fait pas seulement attention à celui qui va en voiture pour la dernière fois!...

— Ne trouvez vous pas qu'il est plus doux de mourir dans un village?...

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XI

Qu'il est plus facile de promettre que de tenir.

(*Suite.*)

Une flamme rapide illumina le dernier regard de ma vieille nourrice; mes lèvres touchèrent son front qui se glaça, et Ulrique me remercia par un sourire mouillé de pleurs d'avoir ratifié sa promesse.

Qui de nous eût pu pressentir alors la violation tragique et prochaine de cet engagement solennel dont je prenais le ciel à témoin? Mais l'âme humaine n'est-elle pas le jouet méprisable des événements? La vie n'est-elle pas un désert de sable dans lequel nous trébuchons au gré de nos passions? Nos projets sont plus vains et plus mobiles que l'onde, et malheur à celui qui ose confier son bonheur au mirage perfide d'un serment!

XII

Qu'une femme a tort de perdre sa bague

J'ai hâte, mon cher enfant, d'arriver au dénouement de cette étrange histoire. Quand je chemine sous la bise, mon bâton à la main, je parviens à oublier le passé à force de fatigues, mais ce récit ravive, au bout de vingt ans, la plaie mal guérie par la misère et les pèlerinages. Je suis encore jeune pour souffrir, quand je cesse d'oublier. Que ne puis-je endurcir tellement mon cœur sous les humiliations de l'aumône, qu'il devienne indifférent au souvenir de ma jeunesse, comme s'il s'agissait du passé d'un autre homme! Oh! garde-toi bien, François, de risquer tout ton bonheur, toutes tes espérances, ton paradis en ce monde, sur cet enjeu perfide qu'on appelle l'âme d'une femme! Ève, la première, a mordu au fruit défendu, et ses filles tenteront éternellement les fils d'Adam!

Malheur donc à celui qui est atteint par le fléau du véritable amour! Mieux vaudrait pour lui respirer les miasmes d'un hospice de pestiférés ou coucher dans le lit d'un lépreux! Il a été touché de la foudre, et la foudre consumera jusqu'à la dernière fibre de son cœur. Un naufragé peut ressusciter de la tempête et échouer sur la rive; l'homme ruiné peut refaire sa fortune perdue; mais nul ne guérit d'un amour trompé. L'âme flétrie par la trahison d'une femme réellement aimée ne saurait renaître à une seconde jeunesse.

Oui, j'ai trop aimé Ulrique, mon cœur était un autel palpitant d'une adoration idolâtre pour cette angélique créature, et Dieu seul mérite cet amour absolu; mais j'ai beau macérer mon corps par le jeûne et la prière, j'ai beau détourner mon esprit du passé et le courber sous les misères présentes : il est si difficile de dépouiller tout à fait le vieil homme que parfois il me suffit de sentir un vague parfum de bruyère, d'entendre le refrain monotone d'une chanson rustique, ou la cloche qui réunit les fidèles, pour voir dans ma pensée Ulrique apparaître éblouissante d'éclat et de jeunesse; la glace et la nuit cessent de peser sur mon cœur endormi; je tressaille, je suis enivré d'amour comme au temps où mes cheveux noirs tombaient sur mes épaules. Ma main brûle dans celle de ma bien-aimée. O sainte ivresse des cœurs! harmonie divine où le silence même est éloquent, où les yeux baissés regardent, car c'est l'âme qui parle par cette bouche muette et par ces yeux contraints.

Pourquoi, flamme radieuse, t'es-tu brusquement éteinte? Ah! c'est que j'avais cru reconnaître sur le visage d'Ulrique les traits de l'âme que cherchait la mienne, et qu'à l'heure de la désillusion, elle devint tout à coup pour moi une femme étrangère et inconnue. Oui, j'aimais dans sa candide beauté moins ce que je voyais que ce que je croyais sentir en moi-même, et je ne pus supporter la pensée que cette fleur vermeille allait se faner et se dessécher en cendre stérile.

Aujourd'hui, je me survis à moi-même, et puisque Dieu m'a défendu de porter sur mon corps des mains violentes, je traine indifféremment par les chemins ce spectre morne et inutile.

Je continue mon triste récit.

Jean le rebouteur devait quitter le château, comme je l'avais promis à Ulrique, et la nouvelle de ce départ avait mis tous nos serviteurs en joie. Conrad m'avait demandé, à la suite de l'enterrement de sa mère, la permission de faire un voyage de quelques semaines, ce que je lui accordai en le priant d'éviter la rencontre de son adversaire.

En effet, le soir venu, pendant que les gentilshommes chasseurs, mes voisins, se chauffaient joyeusement sous le manteau sculpté de la cheminée de la grande salle, pendant qu'Ulrique veillait aux apprêts du repas en dame châtelaine qui s'occupe de ses hôtes comme une reine du temps de l'Odyssée ou matrone romaine, je fis venir le redouté sorcier.

Il se présenta avec cet air humble et servile qui lui était ordinaire, mais en attachant sur moi ce regard fauve, insolent et fixe dont la pénétration m'embarrassait toujours.

— Jean, lui dis-je, jusqu'à ce jour j'ai été satisfait de tes services et je t'ai soutenu contre tous; mais aujourd'hui il faut nous quitter.

— Je m'en doutais, ou plutôt je le savais, répondit-il de sa voix stridente comme celle d'un grillon sautillant derrière la plaque rouge de l'âtre.

— Oh! tu es toujours un peu sorcier, dis-je en souriant; mais tu ne peux accuser ton maître de caprice ou d'injustice, car ta conduite a été assez insolente pour mériter un châtiment plus exemplaire.

— Les verges, peut-être! répliqua Jean avec un ricanement sinistre; mais vous m'avez sauvé, seigneur baron, de la brutalité de ces paysans idiots et vous pouvez me menacer impunément. Enfin, vous me chassez?

— Oui, dis-je durement, car je me sentais offensé de cette familiarité provocante, grâce à laquelle il paraissait traiter d'égal à égal avec son maître.

Le rebouteur poussa un éclat de rire contraint et étrange, comme si une arrière-pensée soudaine excitait cette intempestive hilarité.

Involontairement je tressaillis.

— Quelle est cette nouvelle bravade? m'écriai-je d'une voix sévère.

— Pardon, monseigneur, reprit-il humblement, mais je n'ai pu retenir cet excès de gaieté en faisant tout à coup un rapprochement assez singulier.

— Explique-toi.

— Vous l'ordonnez?

— Je l'ordonne, repris-je assez inquiet de ces précautions oratoires.

— Eh bien! je songeais que j'ai été insolent de préserver de sa propre imprudence madame Ulrique, de vouloir la mettre en sûreté, de me soucier de son honneur mis en péril, tandis que... Mais je n'ose vraiment continuer, monseigneur...

— Achève ta pensée!

— Tandis que Conrad, qui a voulu chasser de son logis le guide loyal, le gardien fidèle auquel vous aviez confié votre femme... Conrad est honoré et approuvé comme un bon serviteur.

Je restai impassible, quoique frappé de cette observation.

— Est-ce là tout ce que tu avais à me dire pour ta défense? ajoutai-je. Le rebouteur ne sembla pas m'avoir entendu, mais il continua comme s'il se parlait à lui-même.

— Il est vrai que Conrad est aussi un jeune et beau serviteur. Aussi est-il aimé de son maître, à ce point que la dame châtelaine est venue veiller elle-même au chevet de la mère de son vaillant page. Aussi ont-ils prié Dieu ensemble, elle et lui, pour le salut de cette pauvre âme. Allons! décidément, j'ai eu tort d'oublier que dans ce bas monde mieux vaut plaire à la femme qu'au mari!

Où donc ce misérable rebouteur avait-il choisi ces paroles imprégnées d'un fiel si perfide? Était il donc vraiment sorcier pour lire dans les replis les plus obscurs de l'âme? Les lèvres qui distillaient en souriant ce poison terrible n'auraient-elles pas dû être scellées d'un fer rouge comme celles d'un blasphémateur? Attenter ainsi, par un soupçon vague et détourné, à l'honneur d'Ulrique, cette vertu pure et brillante comme le diamant, n'était-ce pas un crime plus odieux et plus lâche que de poignarder par derrière un ami confiant et sans armes?

Je fus tenté de répondre à ces audacieuses insinuations en cinglant de mon fouet de chasse le visage serein du rebouteur; mais je ne voulus pas trahir par une colère puérile l'impression douloureuse que m'avaient fait éprouver ses paroles équivoques; c'eût été reconnaître qu'elles avaient troublé mon cœur débile, comme la pierre jetée dans l'eau limpide d'un étang fait bouillonner en écume et monter le vase à la surface.

Je rougissais de moi-même; j'essayais l'impassibilité stoïque, et je tordais machinalement dans mes doigts crispés mon collier d'or, si bien qu'il se brisa, et quelques anneaux roulèrent sur la dalle.

Jean les ramassa précipitamment et me les tendit.

— Garde-les, lui dis-je. Cela vaut le triple de ce que je te dois, mais va-t-en sans retard.

— Merci, seigneur Tristan, répondit-il doucereusement.

Il s'agenouilla, me baisa la main, se retira lentement, comme à regret, et sur le seuil de la porte murmura ces mots aiguisés comme la flèche du Parthe:

— Au moins Conrad ne sera pas seul à emporter un souvenir de cette maison!

D'un geste impérieux j'arrêtai le rebouteur.

— Que veux-tu dire, Jean?

Ce cri jaillit de ma bouche si spontanément qu'il m'effraya comme s'il avait été jeté par un être invisible; je ne reconnus pas ma voix et je regardai autour de moi avec la stupeur d'un homme endormi, réveillé en sursaut dans les ténèbres par un bruit surnaturel.

Le rebouteur jouait avec les anneaux de ma chaîne et les faisait sauter dans sa main comme pour s'assurer du poids.

— Mon Dieu, messire, reprit-il d'un air insouciant, chaque serviteur est récompensé par le maître qu'il a le mieux servi: à l'un, les anneaux d'un riche collier; à l'autre, une bague précieuse. Si le collier a été porté par le seigneur, la bague a étreint le doigt de la châtelaine.

— Une bague! répétai-je très-surpris, c'est impossible! Jean le Roux s'inclina respectueusement en signe d'adhésion.

— J'ai cru voir Conrad presser cette bague sur ses lèvres, mais sans doute je me serai trompé. Qu'importe, d'ailleurs! Adieu et merci, monseigneur. Si jamais vous avez besoin de moi, vous me retrouverez.

Il allait sortir, me laissant accablé, mais trop indécis et trop lâche pour oser m'enfoncer plus avant dans ce mystère qui glaçait ma pensée comme une brume vague et mortelle. Il recula; la porte s'ouvrit; Ulrique entra sans daigner le regarder, mais elle tressaillit aussi émue que si elle eût senti un lézard hideux frôler le bas de sa robe, et son regard sembla me demander compte de la présence prolongée de cet homme.

— Nos hôtes vont s'impatienter, Tristan, me dit-elle de sa voix harmonieuse, qui avait toujours le don de dissiper le trouble et l'agitation de mon âme, ou de raffermir les défaillances fiévreuses de mon esprit.

Je ne l'écoutai pas. Je regardai sa main tendue vers moi: la bague jetée dans l'aumônière, la bague rachetée à l'église, la sainte bague de nos fiançailles n'y brillait plus. Mon cœur se serra sous l'étreinte d'une palpitation violente. Il me semblait être frappé de la foudre comme si Ulrique m'eût dit elle-même:

— Je ne t'aime plus!

Cette main, veuve de la bague de ma mère, me fascinait, et le monde se serait écroulé autour de moi sans que j'y fisse attention. Je voulais sourire et parler, mais impossible! car des tenailles ardentes me serraient le gosier.

Ulrique me regardait avec étonnement; l'inquiétude se peignit sur son visage; elle s'élança vers moi:

— Souffres-tu? me demanda-t-elle avec un accent d'angoisse qui sonnait la vérité, mais où je craignis de reconnaître l'imitation d'une hypocrisie consommée.

— Non, répondis-je avec effort. Et remarquant qu'elle était vêtue de noir, j'ajoutai: Gardez-vous ce costume de deuil pour effaroucher la joie de nos convives?

— Tristan, me dit-elle avec une nuance d'embarras, la pauvre Madeleine vient de mourir.

— La mère de Conrad! m'écriai-je comme poussé par un mauvais génie. Ce démon était visible et présent en effet sous le masque souriant du rebouteur.

— Quant à Conrad, continua-t-elle sans remarquer cette interruption, vous le dispenserez de son service d'échanson, n'est-ce pas? Pauvre garçon! il est bien à plaindre!

Mon cerveau s'allumait, adoptant tout à coup les rêveries et les fantômes créés par maître Jean.

— Aussi compatissons-nous tous à sa douleur, n'est-ce pas, Ulrique? répondis-je en lui prenant la main; et aussitôt, affectant la surprise: — Mais où donc est votre bague, ma chère?

Ma femme pâlit légèrement:

— Sans doute, je l'ai laissée avec mes bijoux. Je la remettrai demain à mon doigt. C'est un oubli! Mais revenons à Conrad. Lui accordez-vous cette grâce, Tristan... pour l'amour de moi!... ajouta-t-elle, croyant que j'hésitais.

Mais je ne lâchai pas sa main.

— Pauvre petite bague! murmurai-je douloureusement, on t'oublie déjà quelques heures, bientôt on t'oubliera un jour, puis des mois, puis des années... Oh! comme vous parlez insouciamment de ce gage de notre amour, Ulrique! Pourquoi avez-vous ôté cette bague? N'est-ce pas le symbole et le talisman de notre affection? Absent, elle me rappelle à votre souvenir. Quand vous la quittez, il me semble que vous me repoussez, que vous me reniez, que je vous deviens indifférent et que je n'ai plus de place dans votre cœur glacé. Oh! comme elle fait revivre à mes yeux ce jour resplendissant où je vous vis à l'église pour la première fois!

— Mon Dieu! est-il vrai, Tristan, que vous attachiez tant de prix à cette bague? interrompit Ulrique en fixant sur moi des regards humides et craintifs.

— Ne le saviez-vous pas, madame, et me prenez-vous pour un comédien de campagne qui répète une scène? Cette main, veuve de ma bague, n'est plus celle d'Ulrique; tant que vous la portiez, j'étais présent avec vous. Faut-il donc m'apprendre à douter de vous et me donner le triste courage d'adresser des reproches peut-être injustes à la femme qui ne se soucie plus de ce legs sacré de ma mère?

— Tristan! dit-elle toute surprise de ces paroles incohérentes dans lesquelles s'exhalait d'une façon vague et obscure le venin de ma jalousie secrète, je jure Dieu que je ne voulais pas vous alarmer; mais je crois aussi mon bonheur attaché à cette bague. Plus que vous, j'ai cette foi des âmes aimantes; mais pardonnez-moi... oh! je la retrouverai.

— La retrouver! que dites-vous, Ulrique?

— Eh bien, s'il faut te l'avouer, Tristan, je l'ai perdue... égarée du moins... mais je la retrouverai... il faudra bien que je la retrouve.

— Perdue! répétai-je, sans oser regarder Jean le Roux dont je devinais le sourire railleur; perdue, si on ne l'a pas volée...

Et en moi-même j'ajoutai:

— Si tu ne l'as pas donnée toi-même, malheureuse femme, à celui qui m'a remplacé dans ton cœur.

Ulrique était accablée et frissonnante à la vue du transport violent qui me possédait; elle devinait une énigme voilée sous cette colère soudaine: elle me croyait atteint d'un de ces accès de folie dont elle avait espéré me guérir en s'exilant dans la retraite, et je voyais comme dans un rêve son cœur se détacher de moi, ainsi que la bague s'était détachée de sa main.

— Oh! si je trouve le voleur, m'écriai-je, je ne lui pardonnerai pas. Jean, je vais faire un exemple terrible. Le voleur doit être un de nos serviteurs. Il ne faut pas lui donner le temps de fuir ou de cacher son vol.



— Je m'approchai... Ils dormaient tous deux.— Page 54.

— Mais nos hôtes attendent! dit faiblement ma femme.

— Qu'ils prennent patience en assistant au châtiment du misérable qui a osé commettre ce vol. Je descends ordonner que les portes du château ne soient ouvertes à personne sans mon ordre.

Je dis au majordome de réunir tous les serviteurs dans la salle basse, et j'invitai mes convives à être témoins de cette scène de justice domestique.

Écuyers, palefreniers, piqueurs, valets de chenil, concierge, tous furent bientôt rassemblés, sans savoir de quoi il s'agissait, et leur curiosité anxieuse s'épanchait en bourdonnements dignes d'une ruche d'abeilles, lorsqu'à mon entrée un profond silence éteignit toutes ces rumeurs.

— Mes bons serviteurs, leur dis-je d'une voix calme, la bague de mariage de votre maîtresse a été perdue... car nous ne voulons pas croire qu'elle ait été volée. Quelqu'un d'entre vous l'a-t-il trouvée ?

Un murmure d'étonnement courut dans les groupes. Hommes, femmes et enfants se regardèrent les uns les autres, comme pour s'interroger. Seul, Jean le rebouteur conservait son air insolent et sardonique. Conrad, appuyé au mur et la figure décomposée, absorbé dans son désespoir, n'avait prêté aucune attention à ma demande.

Je ne sais pourquoi ce silence m'irrita comme un défi narquois et dédaigneux. Je repris plus durement :

— Ne soupçonnez-vous personne ? Parlez sans crainte. Je récompenserai généreusement quiconque me fournira un indice propre à nous guider dans nos recherches.

— A quoi bon soupçonner ! répondit le rebouteur en se croisant les bras et s'adossant en face de mon frère de lait. C'est le vrai moyen de suivre une fausse piste. Cherchez et vous trouverez; mais, je le déclare, celui qui a volé cette bague ne mérite pas de merci. L'homme qui ose offenser dans sa vile cupidité la dame du seigneur dont il mange le pain, sous son toit, pendant qu'elle dormait sous sa garde, celui-là est plus qu'un voleur, c'est un impie qui brave le courroux de Dieu.

Conrad sembla se réveiller en entendant la voix provoquante de son ennemi, et, le toisant d'un regard sombre :

— Oh! ce ribaud est une bête malfaisante, s'écria-t-il. Puis, se tournant vers moi :

— Non, mon cher maître, ne soupçonnez aucun de vos vassaux. Non, mon clément seigneur, ne cherchez pas un voleur dans ceux qui vous ont béni tout enfant, qui vous ont porté dans leurs bras, qui vous ont défendu dans les rixes de votre jeunesse ombrageuse et solitaire. Ce n'est pas parmi les hommes fidèles dont la poitrine serait votre meilleur bouclier au jour du danger que vous trouverez le traître dont vous nous demandez le nom !

Chose étrange ! cette loyale réponse ne fit vibrer dans mon cœur qu'un sentiment de défiance et de sourde rage.

— Qui sait ! répliqua Jean le rebouteur; sous le masque de l'affection peut se cacher une haine mystérieuse longtemps couvée : la haine du faible contre le fort; la haine du vassal ambitieux et rebelle contre son seigneur trop débonnaire. Qui donc soupçonnerait d'une action vile celui dont chacun vante la loyauté et le courage ? Qui oserait l'accuser, sans attirer sur lui les huées, tandis que le vagabond, recueilli par charité et envié par tous, doit nécessairement être le bouc émissaire qui doit plier son dos à la charge pesante de tous les crimes ?

Conrad essayait de contenir sa colère, mais ce fut d'une voix tremblante et altérée qu'il reprit :

— Oui, quel que soit le coupable, point de pitié pour lui. Qu'il soit ignominieusement fouetté de verges, chassé de ce château, banni de cette terre, lui qui a porté une main impie sur le bien le plus précieux de notre sainte dame Ulrique ! Malheur au sacrilége qui a offensé la noble châtelaine, car elle n'a jamais fait de mal même aux méchants, et elle est la mère des affligés et des pauvres.

Cette malédiction passionnée et enthousiaste fut, à ma grande surprise, écoutée dans un religieux silence, tant les témoins de cette scène étaient sérieusement attentifs à un débat d'où semblait devoir bientôt jaillir la lumière.

— Je suis fier, dit alors Jean le Roux, d'entendre le frère de lait bien-aimé de mon seigneur Tristan partager mon opinion. Point de pitié pour ce lâche voleur ! Vous êtes tous, n'est-ce pas, de cet avis ? Oui, plus notre haute et puissante dame est aumônière, charitable et compatissante aux souffreteux, et plus le crime est odieux. Mais c'est assez de discours et de protestations. Que chacun s'occupe maintenant de fournir la preuve de son innocence.

— De quelles preuves veux-tu parler, maudit sorcier ? demanda Conrad indigné de cette proposition inattendue.

— Mais j'entends, répondit doucement le rebouteur que chacun de nous fasse apporter ici son petit bagage sous les yeux du seigneur baron et le laisse visiter à loisir. On commencera, bien entendu, par les deux serviteurs qui devaient quitter le château demain matin au point du jour.

Cette dernière réflexion, négligemment jetée par le dénonciateur, me frappa ainsi que tous les assistants, et j'ordonnai immédiatement au majordome de faire transporter dans la salle basse les bagages de mon frère de lait et du rebouteur.

L'anxiété était au comble; nul ne doutait de

l'innocence de Conrad, parmi les gentilshommes comme parmi les serviteurs et les vassaux qui connaissaient son caractère naïf et probe; mais on eût dit qu'un pressentiment douloureux pesait sur toutes les poitrines haletantes, et les regards se détournaient avec une sorte de terreur du visage patelin de ce rebouteur protégé par sa formidable réputation de sorcier.

XIII

Où [illegible] est soupçonné d'être un amant.

Cependant Conrad me regardait avec consternation :

— Me soumettrez-vous vraiment à cette humiliante épreuve, seigneur baron? dit-il enfin d'une voix navrante. Vous défiez-vous de moi? me confondez-vous avec ce rebouteur?...

Ulrique l'interrompit, et, me lançant un coup d'œil suppliant, elle dit :

— Soupçonnez-vous donc Conrad, le fils de Madeleine?

— Je ne le soupçonne pas, répliquai-je froidement, mais il faut faire justice égale à tous.

Le majordome arriva, suivi de deux valets qui portaient le ballot de Jean le Roux et la valise de Conrad. La perquisition fut faite avec un soin scrupuleux. Mon frère de lait déclara que lui-même avait mis en ordre, enveloppé et fermé son bagage, et le rebouteur s'empressa de suivre cet exemple. Le ballot de ce dernier ne contenait rien de suspect. Le valet chargé de fouiller la valise de Conrad trouva et déroula brutalement une tresse de cheveux argentés.

L'écuyer pâlit et cria :

— Wilhem, ne touche pas aux cheveux de ma mère, c'est sacré!

A peine avait-il prononcé ces mots, que de la tresse sacrée s'échappait et roulait sur la dalle une bague que je reconnus pour le joyau si ardemment regretté.

La stupeur fut générale.

Je regardai vivement Ulrique et Conrad.

L'une paraissait défaillir sous le coup d'un étonnement douloureux et incrédule, l'autre se redressait sous l'étreinte d'une surprise révoltée contre l'évidence même; il ne s'affaissait pas comme le coupable dont le crime est découvert.

— Eh bien, madame? dis-je à Ulrique.

— Il y a magie, il y a fourbe et trahison, il y a erreur et méprise, car c'est impossible, répondit-elle.

— Impossible! parce que c'est *lui*, murmura le rebouteur d'une voix railleuse, qui souffla une rage froide et implacable dans mon cœur, et chassa l'image éplorée de ma vieille nourrice comme un fantôme importun.

— Vous avez prononcé vous-même votre sentence, Conrad, repris-je. Vous reconnaissez la bague de votre dame et maîtresse, n'est-ce pas?

Il inclina la tête en signe d'affirmation.

— Vous avez déclaré hautement que c'était là un vol impie et indigne de toute pitié, n'est-ce pas?

Il inclina encore la tête avec une expression de suprême dédain.

— Et vous vous avouez coupable de ce vol, n'est-ce pas, Conrad? ajoutai-je.

Mais alors il releva superbement la tête.

— Non! non! non! s'écria-t-il avec une sorte d'emportement triste et désespéré, en se dégageant des mains du majordome qui voulait le retenir, et en s'avançant vers moi : non, vous ne le croyez pas, mon maître! Personne ne le croit parmi tous ces gentilshommes qui m'ont vu dompter des chevaux furieux dans leurs châteaux et éventrer des sangliers dans leurs chasses, sans accepter jamais d'autre récompense qu'une bonne parole. Personne ne le croit parmi tous ses serviteurs que j'ai aidés de mes bras dans leurs travaux, de mes conseils dans leurs querelles, de mes consolations dans leurs peines, de mes veilles dans leurs maladies. Personne ne le croit parmi ces vassaux qui m'ont toujours vu accourir le premier quand le feu gagnait leurs granges et leurs meules, et à qui je n'ai jamais refusé de prêter ma voix et mes prières auprès de vous. Je n'ai jamais tenu à l'argent. Ma mère vient de mourir. Il y a là quelque horrible méprise. Vous l'avez deviné, n'est-ce pas, madame? Oh! les femmes voient la vérité dans leur cœur. Ce bijou a été méchamment caché dans mon bagage.

— N'avez-vous pas affirmé que seul vous aviez rempli et fermé votre valise, Conrad? interrompis-je avec l'inflexibilité d'un vieux juge.

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit mon frère de lait en pressant son front de ses mains, comment cette bague se trouve-t-elle enlacée aux cheveux de ma mère, je l'ignore; mais, sur la part de paradis de cette pauvre chère âme, je le jure, ô mon frère Tristan! je suis innocent et vous n'en doutez pas. Ne me réduisez pas au désespoir. Ne me chassez pas du château. Ne réveillez pas dans sa fosse la vieille nourrice qui vous aimait plus que son enfant, pour qu'elle pleure toutes les nuits à votre chevet, car elle n'aurait pas la force de vous maudire. Soyez rigoureux pour le coupable, mais donnez-moi le temps de prouver que je suis innocent; au nom du Dieu vivant, au nom de votre mère que vous n'embrasserez qu'au ciel, au nom de votre petite fille qui sourit déjà à son ami Conrad quand je la porte dans mes bras!

Je l'avoue, cet appel déchirant à ma pitié commençait à m'émouvoir, lorsque malheureusement Conrad ajouta avec un geste d'indignation :

— Voler notre bonne dame Ulrique! mais ceux qui m'accusent de cette ignoble action ne savent donc pas que je me ferais tuer pour lui épargner une contrariété, une larme, un regret, et que le moindre de ses caprices est pour moi aussi sacré que la volonté divine!

C'en était trop. Le malheureux se perdait par cette justification maladroite. Cependant je ne pus oublier tout à fait que nous avions été bercés sur le même sein.

— Ecoute, lui dis-je, tu es le fils de Madeleine, et je te condamne, en mémoire d'elle, à porter ta punition en toi-même. Tu ne seras pas meurtri par les fouets de tes anciens compagnons. S'ils veulent même te recevoir encore parmi eux, puisque tu invoquais tout à l'heure leur affection, j'y consens; sinon, tu partiras. Voilà les juges que je te donne! Puis-je davantage? demandai-je courtoisement à ma jeune femme.

La contagion du doute et du malheur est mortelle comme la peste. L'homme est né féroce et servile à la fois sans doute, car il se courbe à terre pour servir de piédestal au crime prospère; mais il se venge en accablant sans miséricorde, en humiliant de sa haine et de son mépris toute cause vaincue, qu'elle soit honorable ou criminelle. Certes, Conrad avait toujours été bon et généreux pour ses compagnons; mais sa beauté, sa force, son courage, avaient éveillé une secrète envie au fond des cœurs, il put s'apercevoir que serviteurs ou vassaux jouissaient de son abaissement.

Pourtant il ne s'abandonna pas lui-même, — lâcheté assez commune chez les plus violentes natures, — et il s'approcha hardiment, la tête haute, d'un groupe de vieillards qui s'était formé autour du majordome :

— Laissez-moi travailler avec vous, mes maîtres, leur dit-il d'une voix suppliante, je ferai les plus viles corvées. Je vous obéirai. Mais que je puisse du moins rester au château, sous l'œil de notre seigneur, en attendant que je lui prouve mon innocence. Ma patrie est ici. Pensez combien vous souffririez si on vous arrachait à vos familles, pour vous jeter seuls sur une terre inconnue, semblables à ces troncs d'arbres mutilés qui se consument dans le foyer loin de la verte forêt d'où la cognée du bûcheron les a déracinés.

Les vieillards hochèrent doucement leurs têtes grises et se consultèrent du regard; puis le majordome répondit :

— Non, Conrad, nous ne pouvons t'accorder cette grâce. Nous sommes tous gens honnêtes et paisibles qui avons confiance les uns aux autres. Nous avons, ceux-ci à garder du loup et du bohémien les troupeaux du maître, ceux-là à veiller aux bahuts, aux crédences, aux tentures, aux panoplies du maître. Va donc, toi, dans la montagne, rejoindre ceux qui pillent et maraudent, car ta place n'est pas au milieu de ceux qui veillent et qui gardent.

Le jeune homme baissa tristement les yeux, et, s'approchant des palefreniers :

— Ne pourrais-je, dit-il d'une voix plus sourde et plus humble, dormir sur la paille des écuries et soigner les chevaux quand vous serez trop las de votre besogne?

— Les chevaux pourraient disparaître comme la bague, dit rudement un de ces hommes, et comme tu es bon écuyer, Conrad, ils ne seraient peut-être pas si faciles à retrouver!

Et comme il s'approchait à pas lents des servantes, la plus jolie, qu'on nommait Martina, qui dansait autrefois avec lui sous les tilleuls, lui dit : — Allez, allez, beau Conrad, vous ne nous tenterez pas. Nous aimons mieux chanter joyeusement avec un anneau de paille au doigt que de briller avec un anneau d'or volé!

Ainsi les femmes elles-mêmes, — ces images vivantes de la pitié, — étaient inexorables et repoussaient ce malheureux avec des railleries outrageantes, si bien qu'il recula au fond de la salle, cherchant la porte des mains, car ses yeux étaient voilés de larmes, et s'écriant comme un désespéré :

— Mais toi, ma mère Madeleine, tu ne repousseras pas ton fils, toi; tu le laisseras pleurer et prier sur ta fosse; ah! Dieu soit loué de t'avoir fait mourir avant cette heure maudite!

Plus on est rigide pour le mal, plus on croit se mettre soi-même au-dessus du soupçon. Le portier du château, qui était frère de Madeleine, chassa lui-même ignominieusement son neveu au lieu de lui donner asile.

— L'homme qui a volé son maître, lui dit-il, peut le trahir, et pendant mon sommeil je ne voudrais pas laisser mes clés à ta merci. La main de Dieu est sur toi, indigne enfant, et c'est à lui de faire éclater cette innocence que tu proclames si haut. Quant à moi, je ne dois pas pécher contre mon seigneur par faiblesse et imprudence.

C'est ainsi que mon frère de lait fut renié et rejeté par tous ses anciens amis.

Mais, à partir de cette scène terrible, mon bonheur fut empoisonné; Ulrique, qui n'avait plus cherché à me détourner d'accomplir ma justice rigoureuse, paraissait avoir peur de moi; une méfiance invincible séparait ces cœurs si unis qui auparavant lisaient si bien l'un dans l'autre.

Elle avait été frappée dans cette sérénité orgueilleuse et parfaite qui était l'essence nécessaire de sa tendresse, et je devinai au fiel dont s'imprégnait mon amour qu'elle devait me haïr par instants, car j'avais offensé et irrité sa chaste fierté. J'avais taché son innocence d'un soupçon visible.

Je méprisais la jalousie comme une infirmité morale, et je sentais cette gangrène envahir et consumer peu à peu l'affection profonde qui m'attachait à Ulrique comme un charme de sorcellerie.

EMMANUEL GONZALÈS.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

VI

ALEXANDRE DUMAS.

Alexandre Dumas descend-il véritablement, comme on le dit, de la famille des *Davy de la Pailleterie*, famille dont un des rejetons, *Charles Davy, seigneur de la Pailleterie*, était gentilhomme ordinaire de la chambre du roi Henri IV?...

Peu m'importe!

Mais Alexandre Dumas est-il, en effet, le fils de ce général Dumas qui se signala à Mantoue, à Neumarck, à Brixen, au Caire?

Oui.

A la bonne heure!

Comme titre de noblesse, à mon avis, de nos jours, le nom d'un brave soldat vaut mieux que celui du plus pur gentilhomme.

Donc, salut à toi, Alexandre Dumas!

Car ton père, le général Dumas, était un brave soldat.

Et maintenant, écrivain, as-tu sauvegardé intact l'héritage de gloire que le soldat t'avait laissé avec son nom?

La plume du fils s'est-elle élevée à la hauteur de l'épée du père?...

Ah! ah! ah!... — Oh! oh! oh!... — Hi! hi! hi!...

Pourquoi ces éclats de rire qui retentissent, de tous côtés, à mes oreilles, au moment où je profère cette question?...

On dirait d'un concert de grenouilles s'ébattant dans une mare.

Mais oui, je ne me trompe pas, ces éclats de joie railleurs, niais ou méchants, partent tous des bas-fonds de la littérature...

Parmi toutes ces grenouilles, plus ou moins écrivassières, qui se sont prises si véhémentement à coasser dans leur vase, rien que lorsque j'ai prononcé le nom d'Alexandre Dumas, j'en reconnais une foule de ma connaissance...

La grenouille impuissante, d'abord... celle grosse là-bas, qui ne fait jamais rien et qui crie sans cesse contre ceux qui travaillent...

Puis la grenouille envieuse... Oh! vous la connaissez bien aussi, celle-là... La Fontaine lui a fait l'honneur d'une fable...

C'est elle qui veut éternellement devenir aussi grosse que le bœuf...

Et qui crève éternellement à la peine.

Voici encore la grenouille qui n'est que sotte, c'est-à-dire qui se contente de répéter toutes les inepties qu'elle entend dire sur tous les génies, les talents, les intelligences...

A côté d'elle, sa sœur cadette, la grenouille idiote...

Une pauvre espèce de grenouille, plus à plaindre qu'à blâmer, vu que si elle coasse si fort et si souvent...

Ce n'est pas de sa faute...

Elle crie pour imiter les autres, tout simplement!

. . . .

Allons! allons!... laids et sales habitants des eaux stagnantes, taisez-vous!

Quoique je ne sois qu'un petit diable qui a bien perdu, peut-être, depuis le temps où Lesage le faisait causer si spirituellement avec l'écolier *Cléophas*...

Cependant je n'aurai pas de peine encore, je pense, à imposer silence à vos *couac, couac* maudits!...

Oh! je sais bien que si mon pauvre *Passe-Temps* a le malheur de tomber un jour sous vos pattes...

Pour vous venger de ce qu'il a osé ne pas coasser avec vous, contre tout le monde, vous l'accuserez... Eh! eh!... voyons! de quoi pourriez-vous bien l'accuser!...

Eh! parbleu!... de s'être vendu à ceux qu'il défend, à ceux qu'il aime, à ceux qu'il loue!...

Eh bien! allez-y, grenouilles, mes mignonnes, ne vous gênez pas!

Vous aurez raison, d'ailleurs! *le Passe-Temps* s'est vendu...

Et il se vendra encore longtemps, j'espère!

Un sou.

Vous voyez que ce n'est pas cher! Se vendre un sou pour dire du bien des gens qui ont quelque chose dans la tête ou dans le cœur!...

Ah!... par contre, nous vous prévenons que si jamais nous avons à faire une biographie sur une des vôtres, chères grenouilles.

— Besogne dont Satan nous garde!...

Notre tarif s'élèvera tout de suite.

Le Passe-Temps n'entreprendra point une tâche pareille à moins de mille francs la ligne!

Et encore nous y perdrions.

Oui, certes, nous pourrions bien y perdre... nos lecteurs...

Que nous ne parviendrions jamais à émouvoir, ou à amuser...

En les entretenant de vous!...

. . . .

Mais qu'est-ce, Diable boiteux, mon ami, il me semble que tu étends tes griffes...

A quoi bon, petit!

Est ce qu'on égratigne dans le vide?

Quand tant de scandales, d'ailleurs, ont été, depuis trente ans, entassés contre lui, à chaque nouveau drame, à chaque nouveau roman, de l'éminent romancier...

Vois! En a-t-il reculé d'une semelle?

En a-t-il seulement perdu un cheveu?

Eh bien! imite-le...

Laisse les roquets derrière ses talons...

Comme il les laisse...

Et parle-nous de lui.

. . . .

Lui, c'est la plus rude lame dans le plus solide fourreau.

Lui, c'est un travailleur infatigable, qui trouve moyen de piocher quarante-huit heures sur vingt-quatre...

En se conservant encore cinq à six heures par jour pour le soin de ses menus plaisirs.

Lui, c'est une bonne et aimable nature, toujours prête à tendre sa bourse au pauvre qui la lui demande... à l'ami qui la réclame... à l'affligé qui la désire...

Toujours disposée à tendre sa main à celui qui lui sourit, qu'il soit célèbre ou qu'il ne soit rien, qu'il sorte de l'Institut... ou qu'il arrive de son village.

. . . .

Je vous ai dit ses qualités.

Ses défauts, les voici:

Vis-à-vis des autres: pas assez de modestie.

Vis-à-vis de lui-même: pas d'ordre!

Mais, après tout! quand il parlerait toujours, et partout, et sans cesse, et puis encore, de lui...

Où serait le tort? celui de se faire l'écho de tout le monde!...

Voilà une petite faiblesse entée sur une bien grande gloire!...

Quant à son manque d'ordre!...

Ah!... vous êtes étonnants, messieurs les moralistes!...

Comment, diable! vous ne comprenez pas que plus on gagne de millions, plus on en mange!...

D'autant mieux que lorsqu'on gagne des millions, on gagne aussi tant d'amis pour vous aider à les croquer!...

Et puis, il y a les dettes de jeunesse qui sont derrière ces millions-là...

Dettes qu'on avait oubliées et qui ne vous oublient jamais, elles... au contraire!... qui ne font que croître et embellir... à mesure que vous croissez et embellissez vous-même!...

Et puis...

Et puis... si Alexandre Dumas était modeste et économe, il ne serait plus Alexandre Dumas, quoi!...

C'est là la plus grande excuse de ses défauts!...

Après tout, il y a tant de gens, et je dis des plus huppés, qui n'ont que des défauts...

Et jamais d'excuse!...

. . . .

J'étais allé, en 1846, à Saint-Germain en Laye, au château de *Monte-Cristo*, voir l'auteur de *Henri III*, de *Charles VII*, de *Térésa*, de *Richard Darlington*, de *la Tour de Nesle*, de *Catherine Howard*, de *Kean*, de *Don Juan de Marana*, des *Trois Mousquetaires*, des *Impressions de voyage*, de *Mademoiselle de Belle-Isle*, de *la Fille du régent*, du *Chevalier de Maison-Rouge*, du *Comte Hermann*, de *la Reine Margot*, du *Bâtard de Mauléon*, de *la Dame de Montsoreau*, de *la Conscience*, d'*Urbain Grandier*, de *la Guerre des femmes*, d'*Antony*, de...

En avez-vous assez?...

Ouf!...

Oui, n'est-ce pas?

Et moi aussi!...

Mille cornes de diable!... Mais je connais certains hommes de lettres, qui n'en sont pas moins fiers pour ça, dont les œuvres complètes, reliées en basane, ne tiendraient pas autant de place dans une bibliothèque...

Que le catalogue, seulement, des romans, drames, comédies et vaudevilles de ce brigand d'Alexandre Dumas!...

Faut-il qu'il ait tué de collaborateurs et de millions pour en arriver là!... le gueux!

Mais revenons à notre histoire:

J'avais vu Alexandre Dumas, en 1846, à *Monte-Cristo*.

A l'époque de sa plus grande fortune.

—Une époque, marquée à la croix d'or, où il couchait sur des matelas rembourrés de laine de Cachemire...

Et mangeait dans des plats taillés en pleine émeraude! —

Il y a deux ans, il me prit envie de revoir mon Dumas...

Qui ne dormait plus alors que sur un vulgaire sommier élastique.

Et se contentait de porcelaine de Chine...

A tous ses repas.

C'était rue d'Amsterdam, dans un assez gentil petit hôtel, ma foi, que Dumas habitait en 1854...

— Je crois même qu'il y habite encore...

En premier lieu, je donnai un coup d'œil à l'atelier de mademoiselle Dumas...

Une charmante personne qui peignait bien...

Et qui causait mieux encore.

— Parce qu'elle causait comme une jeune fille.

Et non comme la fille d'un homme célèbre.

Puis, entendant, à quelque distance, résonner des accents bien connus...

Je me dirigeai du côté d'où partaient ces accents.

Alexandre Dumas était là, dans une salle à manger.

Déjeunant comme il dîne...

Et comme il travaille.

Très-vite.

Et, tout en causant avec quelques amis, venus pour lui serrer la main.

Vidant, coup sur coup...

Vidant...

— Ah! vous vous attendez à ce que je vais vous dire, qu'il vidait une bouteille de *bordeaux-laffitte* ou de *moulin-à-vent*, n'est-il pas vrai?

Eh bien! soyez déçu!... Si l'on vous a *confié* qu'Alexandre Dumas se grisait régulièrement sept fois par semaine, on vous a menti.

Il ne boit jamais que de l'eau.

Oui! c'est triste à avouer!... Rien que de l'eau!...

Et l'on chante que :

Tous les méchants sont buveurs d'eau!

Le Déluge n'a rien prouvé du tout, voilà mon avis.

Son bifteck aux pommes et sa carafe achevés, Dumas salua, du geste, ses amis...

Et se dirigea, à la hâte, vers son jardin, — un jardinet plutôt, — qui avait cela de particulier qu'il jouissait de fort peu de verdure, mais, en revanche, que ses deux et uniques allées, — au lieu d'être sablées, comme cela se pratique d'ordinaire, — étaient garnies dans toute leur étendue de planches de sapin...

A l'instar d'un intérieur élégant de grange.

— C'était une invention de Dumas.

Pour se rendre, à pantoufles sèches, du corps principal de logis, où il mangeait et couchait, au petit pavillon, au bout du jardin, où il travaillait...

Il n'avait pas trouvé mieux, contre l'humidité du sol, que de le planchéier.

Or, à peine, ce jour-là, Dumas venait-il de se réinstaller, dans son pavillon, devant sa table de travail.

A peine cette main agile, — qui quittait la fourchette — allait-elle ressaisir la plume...

Que deux coups de sonnette, tintant dans le réduit de l'écrivain, l'avertirent d'une visite.

Il fronça légèrement le sourcil.

Une visite, quand il allait se mettre à *faire de la copie*...

— *Faire de la copie*, lecteur, si vous l'ignorez, c'est, en terme du métier d'auteur, écrire...

Ce que vous lisez, ou ce que vous ne lisez pas, — quand c'est ennuyeux, — sous forme de chapitres de romans, de nouvelles, d'articles de journaux, etc...

Cependant, quelqu'un entrait déjà dans le pavillon.

C'était un jeune homme, à la mise plus que simple, au maintien triste, presque honteux.

— Monsieur, balbutia-t-il, en saluant Dumas, je vous demande pardon, si je me permets ainsi de vous déranger...

Mais... je suis comédien, monsieur... j'arrive de province... je ne trouve d'emploi nulle part... et j'ai osé espérer que, si vous daigniez vous occuper de moi...

— Avez-vous du talent? interrompit Dumas.

Le jeune homme devint rouge jusqu'aux oreilles, mais il ne répondit pas.

— C'est bon, reprit Dumas en souriant, vous n'êtes pas très-fort encore...

— Dame! monsieur...

— Il n'y a pas de mal... vous êtes jeune... ça vous viendra peut-être...

Votre nom?

Le jeune homme dit son nom. Dumas le prit en note.

— Et maintenant, continua-t-il, après avoir jeté de côté, un regard sur certain chapeau...

Que le pauvre comédien ne pouvait parvenir à lustrer... un tant soit peu...

Quoiqu'il le frottât et refrottât avec acharnement, sous sa manche, depuis une minute.



— Et maintenant...

Et Dumas ouvrit un tiroir de sa table de travail.

— Vous n'avez pas le sou, n'est-ce pas?...

— Oh! monsieur!

— Allons donc!... je sais bien que vous ne demandez rien... Mais d'auteur à acteur... *on se rend très-bien un service*...

Tenez! mon ami!... vous me restituerez ça quand je vous aurai fait entrer quelque part.

En parlant ainsi, Dumas mettait cinq napoléons dans la main du jeune homme.

C'était tout ce qu'il avait trouvé dans le tiroir.

. . . .

Le comédien de province s'était éloigné.

Dumas avait repris sa plume.

Une seconde fois la sonnette annonça une visite.

Pour le coup, l'écrivain fit plus que de froncer le sourcil, cette fois; il laissa échapper un juron à la d'Artagnan.

Mais cette mauvaise humeur s'évanouit bien vite à l'aspect de celui qui, à son tour, pénétrait dans le pavillon.

Celui-là était un comédien aussi, mais un comédien aimé du public de Paris... celui-là...

Et riche...

Et qui mérite de l'être.

Néanmoins, nous devons le dire, X..., en se présentant chez Dumas, avait des intentions fâcheuses...

Il venait réclamer un à-compte convenu pour ce jour, sur une somme à lui due, — un arriéré de pensionnaire du Théâtre-Historique, — par son ex-directeur Alexandre Dumas.

X... s'était avancé vers Dumas en s'inclinant.

Dumas lui tendit la main.

X... secoua gaiement cette main, puis, avec un geste éloquent.

— Et ensuite, dit-il, ô mon maître?

— Ensuite, fit Dumas, d'un ton comiquement piteux, ensuite, voilà!

Je t'ai donné la main droite... je vais te donner la gauche, si ça peut te faire plaisir.

Mais ce sera tout... pour aujourd'hui...

— Comment! les cent francs promis?

— Impossible!... Il sort d'ici un pauvre diable qui les emporte!...

Que veux-tu! il avait l'air de crever de faim!...

Tu en aurais fait autant à ma place.

Bah! tu peux bien attendre, toi!...

Et lui... il ne le pouvait plus!...

Et comme X... ne paraissait pas très-convaincu de la profondeur de cette morale.

— Ah! tiens! poursuivit Dumas, en se levant et en courant à un petit meuble en bois de cèdre...

Si je ne te donne pas d'argent ce matin, du moins je vais te faire un cadeau...

Qui vaudra bien les cinq malheureuses pièces d'or que tu attendais!

— Qu'est-ce donc? répliqua le comédien, un instant alléché par une espérance.

— Ce que c'est... devine...

— Ce serait trop long... Quand on me manque de parole ça me rend bête!...

— Fat!... Eh bien... ce que c'est... Regarde...

— Et Dumas montrait triomphalement à son débiteur un bout de chanvre, qu'il coupait avec précision en deux parties.

— De la corde de pendu, mon bon, rien que ça!...

Il y a longtemps que j'en avais demandé à M. de ..., inspecteur général des prisons de B..., en Allemagne.

Malheureusement, personne ne se pendait depuis un an, dans les prisons de B.... Pas de chance!...

Pour m'être agréable, madame de ... la femme de l'inspecteur, a eu la gentillesse de commander, aux geôliers des condamnés à mort, de laisser traîner un peu de ficelle... dans les cachots de ces messieurs...

Huit jours après j'avais mon affaire.

Prends donc!...

Comment! gredin!... tu n'es pas content de posséder un créancier qui partage avec toi, si noblement, sa corde de pendu!...

Mais, avec ça... avant un an, toi, tu auras damé le pion à Frédérick Lemaître!...

Et moi!... moi!..

J'aurai refait une *Tour de Nesle!*...

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 7 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

14 JUIN 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT **TOUS LES SAMEDIS.**



— Le Champenois se décide alors à prendre son chapeau lui-même. — Page 50.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE VII

Comment on peut se loger à Paris.

M. Choublanc avait le vin triste, encore quelques verres de champagne et il se mettait à pleurer; son compagnon, qui s'en aperçoit, a soin d'ingurgiter presque à lui seul toute la bouteille. Puis il fait apporter du café et des liqueurs. Il avale des petits verres aussi facilement que les verres de vin et sans paraître aucunement étourdi. M. Choublanc, au contraire, a la bouche pâteuse, les yeux rapetissés, et il éprouve de la peine à trouver ses phrases.

— Avec tout cela, balbutie le Champenois en se faisant du gloria, je ne sais pas où je coucherai ce soir, moi!

— Vous n'êtes donc pas descendu à un hôtel?

— Nullement, je suis descendu à la barrière, j'ai quitté la carriole dans laquelle j'étais monté... et en avant!

— Et vos bagages?...

— Je n'ai rien apporté avec moi; dès que que je saurai où je loge, j'écrirai un mot à Troyes, et on m'enverra ce que je voudrai par le chemin de fer.

— Mais vous avez de l'argent au moins?

— Oh! pour ce qui est de cela!... j'ai même de l'or... Ma bourse est bien garnie... j'ai mis dedans cinq cents francs en beaux napoléons...

— Cinq cents francs!... Par la sambleu, mon maître, vous avez cette somme dans votre poche et vous demandez où vous coucherez!... mais où vous voudrez... vous n'aurez que le choix... depuis l'hôtel du Louvre jusqu'aux garnis de la rue Sainte-Marguerite!... il ne manque pas d'hôtels dans Paris... et ce qui est surtout commode, c'est qu'il y en a pour toutes les bourses; pour le millionnaire, pour le négociant, pour le petit rentier, pour l'ouvrier, et enfin pour le touriste dégommé dans mon genre, qui souvent n'a plus que deux sous en sa possession.

— Oh! alors... s'il en est ainsi... vous comprenez que je ne connais rien ici, moi... Quand je suis venu à Paris, il y a dix-huit ans à peu près, je n'ai pas eu à m'occuper de tout cela; je logeais chez un ami, qui me promenait ensuite dans la ville pour me faire voir ce qui est le plus beau... En roulant en voiture tout à l'heure, je n'ai reconnu qu'une chose, le boulevard!... Ah! c'est magnifique...

Vous dites donc que je puis aller me loger au Louvre... vous m'étonnez : je croyais qu'il fallait être attaché à la cour pour être reçu dans ce palais...

— Je ne vous ai pas parlé du Louvre! je vous ai dit : hôtel du Louvre, ce qui est bien différent.

— Qu'est-ce que c'est que l'hôtel du Louvre?

— Un nouvel établissement magnifique, grandiose, immense, où les voyageurs sont logés comme des seigneurs, traités comme des princes, servis comme des pachas!... à la condition qu'ils payeront comme des nababs!...

— Je ne tiens pas à être traité comme un pacha!... cela me sortirait de mes habitudes. Qu'est-ce que c'est qu'un garni de la rue Sainte-Marguerite?

— Oh! mon cher monsieur, nous passons tout de suite d'un pôle à l'autre! de l'infiniment grand à l'infiniment petit!...

La rue Sainte-Marguerite est située dans le faubourg Saint-Antoine... elle ne ressemble en rien à la rue de la Paix, elle est habitée par des gens qui n'affichent aucun luxe; enfin elle fourmille de misérables hôtels qui ont la hardiesse de se dire *garnis*, quoiqu'ils le soient ordinairement fort peu. Mais là, vous avez une chambre pour un prix très-modeste... Quand vous en demandez une pour vous seul, on vous regarde comme un milord!...

— Comment, on loge quelquefois en compagnie?

— C'est l'usage, une seule pièce sert souvent à beaucoup de personnes; là, au lieu d'être en garni, si vous le voulez, vous logez à la corde.

— A la corde!... Grand Dieu!... qu'est-ce que c'est que cela?

— C'est une grande chambre entièrement vide de meubles, mais dans laquelle de grandes cordes sont étendues et attachées à la muraille à la hauteur d'un ou deux pieds. Ces cordes forment des séparations, on vous donne pour vous une de ces séparations qu'il vous est défendu de dépasser, sous peine de recevoir des coups de pieds et des coups de poings de vos voisins...

Et voilà ce qui s'appelle loger à la corde.

— Je tombe de mon haut... Comme on est ignorant lorsqu'on habite la province!... Je n'aurais jamais supposé que dans une ville si belle, si brillante... il pût y avoir de si vilains établissements.

— Mon cher monsieur, dans les villes les plus brillantes, les plus populeuses, il y a des gens qui ne savent quelquefois pas comment ils dîneront, et d'autres qui n'ont plus qu'un sou dans leur poche pour payer leur coucher... Or, avec un sou, on n'est pas reçu dans une chambre où il y a des lits, mais on peut aller loger à la corde.

— Ça ne coûte qu'un sou?

— Pas davantage.

— Et sur quoi couche-t-on?

— Sur le carreau, ou moelleusement sur de la paille, quand on peut, pour un sou de plus, se donner cette volupté.

— Tout ce que vous me dites me surprend de plus en plus.

— Mon bon ami Choublanc, il n'y a pas besoin d'être de la province pour ignorer toutes ces choses! Nous avons des personnes qui habitent Paris depuis trente ans, d'autres qui y sont nées, et qui ne connaissent rien de tout cela, pour lesquelles une partie de cette ville est encore un mystère.

Bien des habitants de la rue d'Antin ou du boulevard des Italiens n'ont jamais mis le pied dans le faubourg Saint-Marceau, et ne savent pas où est située la rue Mouffetard... Il y a des femmes de boutiquiers qui passent toute leur vie à leur comptoir et qui meurent sans être sorties de leur faubourg Saint-Denis...

Vous voyez bien que vous êtes fort excusable de ne point savoir qu'à Paris on peut loger à la corde.

— Vous avez parfaitement raison... Dites-moi donc... Théodore... est-ce que ma vue se brouille ou si c'est déjà la nuit qui vient... il me semble qu'on ne voit plus si clair...

— C'est la nuit, pardieu, mais voilà qu'on allume le gaz, et bientôt ce café sera plus étincelant que jamais, car à Paris les cafés sont bien plus brillants à la lumière qu'au jour.

— Je suis fâché d'être resté dans ce café jusqu'à la nuit, je vais avoir beaucoup plus de peine à me diriger dans Paris... je veux trouver un hôtel convenable. . je ne veux pas demeurer... à la corde... mais je ne veux pas non plus être traité en grand seigneur... Êtes-vous comme moi?

— Soyez donc tranquille, vous trouverez ce qu'il vous faut; d'ailleurs, puisque je vous ai dit que je vous piloterais...

— Nous allons partir... mais je crois qu'il faut d'abord que je paye le déjeuner.

— Je le crois aussi, car franchement ce n'est pas moi qui le payerai.

— Puisque je vous ai invité, ce n'est pas pour vous faire payer...

— Nous n'aurons aucune difficulté à cet égard... Holà garçon, apportez à monsieur l'addition.

— Qu'est-ce que vous demandez encore... quelque chose à boire?

— Eh non, je demande l'addition, maintenant c'est ce qui se dit au lieu de la carte à payer.

— Sommes-nous en retard en province... nous demandons encore la carte!...

Il était temps que je vinsse à Paris pour me remettre au courant des usages et des modes!

Le garçon apporte la carte qui se monte à trente-huit francs cinquante centimes. M. Choublanc regarde plusieurs fois le total, il se frotte les yeux et balbutie :

— Trente... trente-huit francs... ce n'est pas po... possible... il doit y avoir un chiffre mal fait... Nous ne pouvons pas avoir mangé trente-huit francs à nous deux en déjeunant... C'est exorbitant!

— Voyons cela! dit son vis-à-vis en prenant la carte qu'il examine gravement.

— Non, mon bon, il n'y a point d'erreur... l'addition est juste... trente-huit francs cinquante.

— Comment c'est juste?... et vous ne trouvez pas que c'est horriblement cher?

— Mais non... nous avons déjà trois bouteilles de bordeaux et une de champagne... ensuite, est-ce que vous n'avez pas joliment déjeuné?

— Joliment tant que vous voudrez... mais dépenser tant que cela pour un seul repas... Je ne m'étonne pas si vous avez mangé des millions, vous .. enfin puisque ça y est... payons.

M. Choublanc sort du gousset de son gilet une de ces grandes bourses à coulants, dans lesquelles on a deux côtés pour mettre ses fonds: celle-ci était bouffie d'or de chaque côté, et pendant que son propriétaire y fouille pour y prendre deux napoléons, son nouvel ami la considère avec des yeux qui brillent comme des escarboucles, et semblent ne pouvoir s'en détacher.

— Rendez-moi mon reste, garçon, dit Choublanc en donnant ses deux napoléons.

— Du tout! du tout! c'est le compte! s'écrie M. Ernest, le reste est pour le garçon... trente sous... ce n'est pas de trop... Apprenez donc, mon cher provincial, les bonnes manières de Paris... Quand on paye un garçon, s'il vous revient de la monnaie, on la lui laisse toujours.

— Ah!... c'est comme ça qu'on paye à Paris... fichtre... la vie y est coûteuse, alors!..

Le Champenois a remis sa bourse dans son gousset en poussant un gros soupir, puis il dit :

— Avant de chercher un hôtel, je voudrais pourtant bien savoir si Éléonore demeure boulevard Beaumarchais... Je voudrais regarder ses fenêtres avant d'aller me coucher...

— Ah! vous pensez à votre femme...

— Toujours... hélas! toujours... puisque je ne suis venu à Paris que pour la voir...

— Eh bien, nous allons aller en nous promenant boulevard Beaumarchais... Vous savez le numéro?

— Hélas! non... je l'ignore, au contraire.

— N'importe, nous y demanderons partout madame Choublanc...

— Madame Choublanc!... oh! par exemple... que dites-vous là?... ma femme qui a ce nom en haine .. c'est pour ne plus être appelée ainsi qu'elle m'a quitté.

— C'est son nom cependant!

— Je croyais vous avoir dit qu'elle avait repris le nom de son père, nous demanderons madame Noirville.

— Noirville?...

— Oui, c'était le nom de son petit rageur de père...

— Noirville... Noirville!... Tiens, c'est drôle!

— Vous trouvez ce nom-là drôle; Éléonore le trouve superbe!...

— Non... il n'a rien de drôle... mais il me semble que ce nom ne m'est pas inconnu... oui... oui... Ah! je me rappelle à présent...

— Est-ce que vous avez connu feu mon beau-père?

— Peut-être... ah! ah! ah!... en voilà une bonne!...

— Tiens, vous riez... Qu'est-ce qui vous fait donc rire?...

— Rien..... un souvenir qui me passe par la tête... Pardieu! il faut avouer que le hasard fait souvent d'étranges choses.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Pour rien... c'est une simple réflexion.

— Allons, partons... je ne serai pas fâché de prendre l'air... mon petit... Ernest... Ah! ça y est, j'ai bien dit votre nom, cette fois...

— Voulez-vous me passer mon chapeau qui est accroché au-dessus de votre tête?... Ohé! Ernest!...

Mais le convive de M. Choublanc avait la tête baissée sur sa poitrine; il semblait maintenant absorbé dans ses réflexions et ne pas entendre qu'on lui adressait la parole. Le Champenois se décide alors à prendre son chapeau lui-même: il se lève, se penche en avant, parvient, non sans peine, à atteindre son feutre et le place sur sa tête. Presque aussitôt le monsieur au chapeau gris se lève très vivement et se dirige vers la porte du café, en disant :

— Partons.

— De quel côté? demande Choublanc à son compagnon lorsqu'il se voit dans la rue.

— Ça ne fait rien... ah! c'est-à-dire si... il faut prendre à droite.

— Que de monde dans cette rue... autant qu'en plein jour... et comme c'est bien éclairé...

— Je vous l'avais dit : à Paris, maintenant, il n'y a plus de nuit, il y a du gaz; mais il n'y a plus de nuit.

— En vérité... voilà encore une chose que

j'ignorais... C'est le gaz qui remplace la nuit?

— Positivement.

— Alors, quand on n'a pas pu dormir de la nuit, on dit donc : Ah! quel mauvais gaz j'ai passé!

— On a le droit de le dire.

— Ah! comme j'étais arriéré... O Troyes, ma patrie, toi qui as soutenu un siége si long, si meurtrier, par suite des coquetteries de madame *Ménélas*, comment se fait-il que tu sois si en arrière de Paris?

— Permettez, monsieur Choublanc, la Troyes où l'on fait de si bonnes andouillettes n'est point celle où régnait le roi *Priam*.

— Vous pensez, mon nouvel ami, que ce n'est pas la même?

— Je vous en réponds. Votre Troyes fut jadis capitale des *Tricasses*, ancien peuple des Gaules, les Romains la comprirent dans la Celtique; elle fut prise et brûlée par les Normands en 889 et, rebâtie peu de temps après, devint la capitale de la Champagne.

— Alors je suis un Tricasse, moi.

— Vous en descendez, du moins; mais, mon cher monsieur Choublanc, veuillez aller toujours... je suis obligé de m'arrêter... pour la moindre des choses, vous comprenez...

— Parfaitement... Je vais aller tout doucement, en regardant les boutiques qui sont magnifiques.

— Allez... oh! ne craignez rien... je saurai bien vous rattraper! vous êtes reconnaissable!

Et le monsieur au chapeau gris s'éloigne de Choublanc, qui continue d'avancer tout en flânant.

Le nouveau débarqué s'arrête devant plusieurs boutiques dont l'étalage le frappe d'admiration, puis il fait quelques pas en avant. Au bout d'un certain temps, il s'arrête et regarde derrière lui, pensant voir venir son compagnon; mais il ne l'aperçoit pas : il attend quelques minutes, mais il est bousculé par des passants qui murmurent après ce monsieur qui est planté au milieu de la voie publique. Ennuyé d'être cogné et poussé, Choublanc se remet en marche en disant :

— Ma foi, tant pis!... allons toujours... il me rejoindra... il est peut-être en avant... il aura passé sans me voir... d'ailleurs il m'a dit qu'il me retrouverait facilement... il connait son Paris, lui.

Le provincial continue d'avancer, mais il marche lentement, et à chaque instant se retourne, dans l'espérance de voir arriver sa nouvelle connaissance. Cependant un quart d'heure s'écoule ainsi et M. Ernest ne reparait pas.

— Diable!... diable! se dit Choublanc, est-ce que je l'aurais perdu tout à fait... j'en serais fâché... il était fort aimable... de l'esprit, de l'instruction même... des manières parfois distinguées... parfois canailles... c'est agréable parce que ça change... Il m'a fait dépenser beaucoup d'argent chez ce traiteur-café... mais il connaissait les bonnes choses... et puis il devait me piloter dans Paris... où je ne me reconnais guère... d'autant plus que je ne l'ai jamais fréquenté beaucoup... il aura rencontré quelque connaissance qui l'aura arrêté... Il n'est pas possible qu'il m'ait quitté ainsi tout de suite après avoir déjeuné.. dîné... et même soupé à mes dépens...

Si c'est ce qu'il appelle les bonnes manières de Paris, il me semble que nous sommes plus polis en province... Il m'a dit qu'il me rattraperait bien... espérons encore!...

Et M. Choublanc continue d'avancer dans la rue de Rivoli, mais son convive ne le rejoint pas.

— Comme cette rue est longue! se dit le Champenois attristé de se voir seul dans Paris; décidément j'ai perdu M. Ernest... ou c'est lui qui m'a perdu... Où diable trouverai-je un hôtel?... Après tout, je ne suis pas un enfant... on parle ici la même langue qu'à Troyes; avec de l'or dans sa poche on ne doit jamais être embarrassé.

C'est égal, je ne comprends rien à la conduite de mon ami... Tâchons cependant de trouver le boulevard Beaumarchais.

A force d'avancer, le provincial arrive au bout de la rue de Rivoli, et lorsqu'il demande le boulevard Beaumarchais, il est surpris fort agréablement en sachant qu'il en est tout proche, puisqu'il se trouve alors rue Saint-Antoine, près de la place de la Bastille.

Enchanté de ne point s'être égaré, M. Choublanc se dirige d'un pas plus accéléré sur le boulevard qu'il cherchait; il pousse un soupir de joie en contemplant les maisons, mais cela ne lui suffit pas, il veut savoir dans laquelle habite sa femme, à quel étage elle est logée, afin de regarder ses fenêtres; pour cela il faut qu'il interroge des portiers.

— Lors même que je saurais où est sa demeure, se dit Choublanc, il est trop tard pour me présenter chez Éléonore; d'ailleurs ma toilette n'est point soignée et je suis couvert de poussière; mais quand j'aurai trouvé sa maison, je demanderai quelques renseignements au portier... je mettrai celui-ci dans mes intérêts... et pour cela, je crois que les manières sont les mêmes à Paris qu'en province... ne liardons pas... mettons une pièce de dix francs dans sa main, ce sera pour le concierge de mon épouse; il me mettra au courant des habitudes de ma femme, il me donnera des renseignements sur sa vie intime.

Et pour préparer sa générosité, Choublanc porte la main à son gousset afin d'y prendre sa bourse; mais il tâte en vain... son gousset est vide; il fouille dans l'autre... même absence; il cherche dans les poches de son pantalon, de son paletot, la grosse bourse si bien bourrée d'or n'y est pas davantage. Le malheureux Champenois demeure consterné, atterré, stupéfait; il ne peut croire à ce qui lui arrive... et cependant le fait n'est que trop réel, il a perdu sa bourse ou on la lui a volée.

— Sapristi! je joue de malheur aujourd'hui! se dit Choublanc tout abasourdi par cet incident.

Ce matin c'est ma tabatière... ce soir c'est ma bourse... Voilà un séjour à Paris qui s'annonce mal!...

Comment ai-je pu perdre ma bourse?... l'aurais-je laissée dans le café où nous avons tant mangé... et trop bu? c'est possible, car j'étais un peu étourdi... Il me semble pourtant que je l'ai bien replacée dans le gousset de mon gilet... Si je ne l'ai pas oubliée au café, on me l'a donc volée... Alors, comme je n'ai été qu'avec mon ami Ernest... c'est donc lui qui... oh! je ne puis croire que cet homme soit un voleur.

Lui! qui sait que notre ville de Troyes fut jadis capitale des *Tricasses!*... Cependant sa disparition subite, en sortant du café, me donne bien quelques soupçons... Me voilà gentil, moi... j'avais tout mon argent dans ma bourse... Ah! il avait bien raison celui qui me disait à Troyes : — Il n'y a rien de bête comme les bourses... Ah! je crois que je sens un peu de monnaie dans cette poche de mon pantalon... Voyons... quatre sous... je possède encore quatre sous!... Éloignons-nous de ce boulevard, car ce n'est pas avec cette somme que je me ferai bien venir des portiers et que je parviendrai à trouver ma femme.

Quatre sous!... J'arrive ce matin à Paris avec cinq cents francs dans ma poche, et ce soir je n'ai plus que quatre sous!...

Quel séjour ruineux... il est vrai qu'on n'est pas forcé de se laisser tous les jours voler!... Scélérat d'Ernest!... il n'avait cependant pas une cravate blanche!

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XIII

Où le voleur est soupçonné d'être un amant.

(*Suite.*)

J'étais avide d'arracher à Jean le rebouteur ces paroles rares et équivoques, qui s'infiltraient dans mon esprit ainsi que ces gouttes d'eau qui tombent lentement sur la pierre la plus dure et la creusent à la longue.

J'attendais avec une impatience douloureuse et convulsive des preuves de ce crime horrible pour lequel je ne rêvais pas de vengeance suffisante. Si je la reconnaissais coupable, cette Ulrique tant aimée, cette meilleure moitié de moi-même, cette idole au pied de laquelle j'étais heureux autrefois même sans désirs, j'étais résolu à rompre tous les liens qui m'attachaient à elle, quoique ces liens fussent les fibres mêmes de mon cœur, et à lui dire : — Va-t'en, fausse créature, à la merci du sort et du courroux de Dieu!

Oh! qu'il faut aimer pour être jaloux ainsi, François! car ce n'était pas là cette vaine et égoïste jalousie, fille de l'orgueil et de l'avarice du cœur. Non; des larmes brûlantes irritaient mes paupières, tandis que je me demandais avec rage : — Pourquoi ne m'aime-t-elle plus? Est-ce parce que je perds ma vie indolente à l'aimer au lieu de courir les camps ou les musées, et d'illustrer par les armes ou le pinceau le nom que je lui ai donné?

Je souffrais de la voir pâle, muette, sans larmes, sans résistance, rester abîmée dans une douleur inerte, résignée et presque craintive. O malédiction du mariage! Nous nous croyons les maîtres de ces ravissantes créatures, mais leurs passions échappent à notre tyrannie!

Cependant, le rebouteur était devenu le maître du logis, mon conseiller, mon favori; il humiliait de sa présence victorieuse et de son autorité nouvelle la femme qu'il avait offensée. Hélas! il me servait d'espion. Il n'attendait pas que je l'interrogeasse; il comprenait mon silence inquiet. Souvent il me disait :

— J'ai rencontré Conrad, il rôde et braconne dans vos bois; ou bien : Notre châtelaine aime à aller prier à l'ermitage de la madone des Tilleuls. Défiez-vous, seigneur, ils peuvent se rencontrer!

Alors je m'abaissais à un puéril et honteux espionnage pour surveiller cette pauvre femme, qui finit par vivre en recluse.

Je touchais cependant à la catastrophe qui devait engloutir le rêve doré de ma jeunesse. — Un soir, — oh! je me rappellerai toujours ce moment effroyable! — j'étais triste comme la mort; je sentais la solitude peser autour de moi, car j'étais abandonné comme l'homme sans famille. Au loin, les montagnes blanchissaient sous la neige; les bruits du château

s'étaient peu à peu assoupis; le voleur et le braconnier veillaient seuls; et moi, plus tourmenté qu'un criminel sur sa paille, je ne pouvais dormir. Je pensais à Ulrique et je ne savais comment m'arracher son image du cœur. « Si je me trompais, disais-je en moi-même, si j'étais la dupe niaise et crédule de ce rebouteur à face de Judas? » J'essayai de boire pour m'étourdir, et au fond du verre il me semblait voir des yeux bleus comme le ciel me sourire. Je me levai avec fureur et brisai le verre sous mes pieds; puis je m'écriai hors de moi :

— C'est trop souffrir, n'est-ce pas, mon Dieu? Ce doute est un cilice qui me déchire le cœur sans relâche. Je veux savoir d'Ulrique si elle me hait. Qu'elle me trompe seulement avec sa douce voix: je la croirai. Oui, j'aimerais à être trompé par elle, plutôt que d'être convaincu de sa honte. O lâche et fou que je suis!

En ce moment, je vis entrer Jean le Roux d'un pas furtif et presque tremblant. Il me regarda comme s'il eût entendu les éclats de ma voix ou deviné ma pensée, et murmura à mon oreille :

— Venez, mon seigneur Tristan, venez chercher le secret de votre femme. L'heure est venue. Cette nuit vous le connaîtrez.

Je frissonnai comme saisi d'un accès de fièvre, et j'éprouvai une envie impérieuse de ne pas obéir à cette voix étrange. Je compris la défaillance du poltron que l'on pousse à la bataille, tout étourdi du fracas des armes et des clairons, et qui regarde s'il ne peut se cacher derrière une haie, s'aplatir contre terre ou s'enfoncer dans la vase.

Cependant, sans répondre un seul mot au rebouteur, j'attachai mon épée et mon poignard à ma ceinture, et je marchai assez courageusement jusqu'à la porte de la chambre d'Ulrique, car cet homme me regardait et je ne voulais pas qu'il pût rire de son maître.

XIV

Comment Tristan devint aveugle.

Oh! ce fut une nuit funeste que celle où mon amour s'ensevelit dans la honte comme dans un sépulcre! Que j'étais tremblant lorsque j'entrai dans la chambre d'Ulrique! Je ne ressemblais pas à un juge, mais à un misérable qui va confesser son crime devant tous! J'avais peur de la trouver coupable, comme si c'était moi qu'attendait le châtiment. Et en effet, n'était-ce pas le vrai supplice, n'était-ce pas une torture au-dessus de la mort que la perte de cet amour confiant et radieux qui faisait toute ma joie en ce monde? Jusqu'alors j'étais resté penché sur l'abîme, les yeux fermés, et cramponné à je ne sais quel vague espoir que je sentais s'évanouir devant l'odieuse réalité. Ma vie allait donc devenir vide et sans but. Le sang bruissait à mes oreilles et mon gosier se resserrait comme celui du noyé qui avale les dernières gorgées d'eau amère. Enfin mon cœur défaillait de lâcheté, et je priais Dieu avec une ferveur insensée de me cacher la vérité, de préserver Ulrique du scandale et de la confusion, de lui permettre de me tromper. O faiblesse inouïe d'une âme pénétrée de tendresse, faiblesse égale à celle des mères! — Je me repentais de ne pas avoir repoussé les avis de Jean le rebouteur, et de ne pas avoir pardonné à ma bien aimée.

J'entrai, néanmoins, tout en me disant que c'était une étrange folie à l'homme de vouloir connaître son malheur. Je m'étonnai de ne trouver auprès d'Ulrique aucune de ses femmes. Une lampe de nuit éclairait de sa vacillante lueur la chambre où dormait aussi dans son berceau de satin bleu notre petite fille. J'avais peur de mon pas lourd qui résonnait à mes oreilles comme celui d'un voleur ou d'un meurtrier, et qui me semblait s'amortir dans une mare de sang quand je voulais le rendre léger.

Mes regards allaient de l'enfant à la mère; l'enfant souriait dans son sommeil et elle tendait son petit bras blanc hors du berceau comme si elle eût voulu défendre sa mère. Ulrique gardait sur son beau visage endormi la pâleur du marbre.

Je la contemplai longtemps.

Qu'elle était belle ainsi, François, d'une beauté surhumaine et presque effrayante! Ses cheveux longs et soyeux l'enveloppaient avec l'immobilité d'un suaire; ses paupières aux cils de velours, ses lèvres décolorées si délicates et si fines, l'épaule ronde et blanche que le pli du drap laissait saillir, toute cette beauté jeune, chaste et froide était sans nul doute prédestinée à la tombe, le temps ne devait pas la rider et la flétrir de son aile grise. Cependant je la regardais toujours avec adoration, en pensant que le frôlement de ses cheveux aurait le pouvoir magique de réveiller un mort, et un spasme de jalousie féroce m'agita à la seule idée qu'il y avait place dans le cœur de cette femme pour un autre homme, qu'à un autre ces lèvres pâles pourraient avouer un mystérieux amour, que ces mains divines aux ongles roses se réchaufferaient peut-être dans une étreinte naturelle. Il était impossible de voir un visage plus innocent et plus pur, mais n'allais-je pas être convaincu que cette sérénité n'était qu'une comédie menteuse!

Jean le Roux était resté immobile sur le seuil.

Je commençais à me rassurer. Je saisis la main froide d'Ulrique, mignonne et petite comme celle d'un enfant, et je la baisai.

Ulrique poussa un cri étouffé et rouvrit des yeux éblouis, effarés, troublés, dont le premier regard se jeta sur le berceau de sa fille; ce regard de mère, étincelant comme celui de la lionne à qui le chasseur arrache ses petits, me calma. Quand elle m'aperçut, elle ne surprit qu'un sourire sur mon visage. Une sorte d'inquiétude la saisit.

— Vous ici, Tristan! qu'est-il donc arrivé? quel malheur?...

— Vous croyez donc qu'un malheur seul peut m'amener près de vous? répondis-je avec effort. Non, Ulrique, c'est une bonne pensée qui m'est venue pendant mon insomnie.

Elle paraissait se demander si je ne raillais pas; mais je continuai avec la même expression calme et triste :

— Ulrique, vous êtes bonne et miséricordieuse. Vous m'aviez imploré en faveur de Conrad!

— Hélas! je l'avais promis à Madeleine mourante, répliqua-t-elle en baissant les yeux afin que cette parole eût l'air d'une excuse et non d'un reproche.

Je repris :

— J'ai dû vous paraître dur et inflexible, Ulrique; mais plus Conrad nous tenait de près au cœur, plus c'était un impérieux devoir de lui infliger une leçon salutaire. Cependant une prière tombée de vos lèvres ne pouvait rester vaine. Je suis l'instrument de votre clémence, et je ne voudrais pas que dans votre pensée mon image fût associée à un tableau de justice cruelle et implacable.

Elle se souleva et joignit ses mains comme en priant Dieu, tandis que de douces larmes remplissaient ses yeux.

— Oh! le ciel en est témoin, je n'ai jamais douté un instant de votre bonté, mon cher seigneur! je ne vous ai pas accusé un instant au plus profond de ma pensée. Jamais! jamais! Oh! je retrouve mon Tristan tel que je l'aime.

Non, vois-tu, François, il n'est pas un peintre de Venise, de Florence, de Rome ou d'Allemagne, fût-ce le Sanzio, qui eût su représenter la Candeur sous des traits plus célestes, sous une forme plus charmante. Je fus vaincu; la jalousie s'éteignit dans mon cœur comme un tison rouge plongé dans la neige; je redevins crédule. Je revis tout un avenir de bonheur se dérouler devant moi, mon enfant jouant à mes pieds couché sur le ventre de Pollux, ma main frémissant dans la main d'Ulrique et Conrad rôdant comme un dogue fidèle au fond de ce tableau de famille pour nous préserver de tout danger. Oh! qu'il faut peu de chose pour être heureux, et comme ce peu de chose est toujours impossible à trouver!

Tout à coup, j'entendis un léger froissement bruire dans le silence; je me retournai avec une apparente insouciance et je vis la main du rebouteur tendue vers la fenêtre masquée par un lourd rideau de lampas, dont les plis ondulaient sous un souffle de vent ou sous une imprudente étreinte.

Une sueur froide mouilla la racine de mes cheveux; je fis un pas vers la fenêtre; la main d'Ulrique me retenait avec une force douce, mais irrésistible. Ce n'était plus une statue, une morte, un ange endormi; c'était une femme trop belle et trop aimée. Elle vivait; une lueur sereine comme celle des étoiles diamantait ses yeux bleus si tendres; ses cheveux dénoués caressaient ses épaules frémissantes; une teinte rosée épanouissait son visage radieux, et ses lèvres entr'ouvertes comme le calice d'une petite fleur rouge semblaient appeler un baiser.

— Oui, vous êtes mon Tristan, dit-elle avec un suave sourire; mon Tristan, comme je disais autrefois, celui dont l'indifférence me refroidit le cœur et me tue. Savez-vous, Tristan, que depuis huit jours vous n'avez pas embrassé votre fille?

J'essayai de sourire, François, j'eus ce courage au moment où la raison vacillait dans mon cerveau, où le sang martelait mon cœur, où mes yeux voyaient rouge; je me détachai de l'étreinte d'Ulrique, et j'allai baiser au front, dans son berceau, l'innocente créature qui ne se réveilla pas.

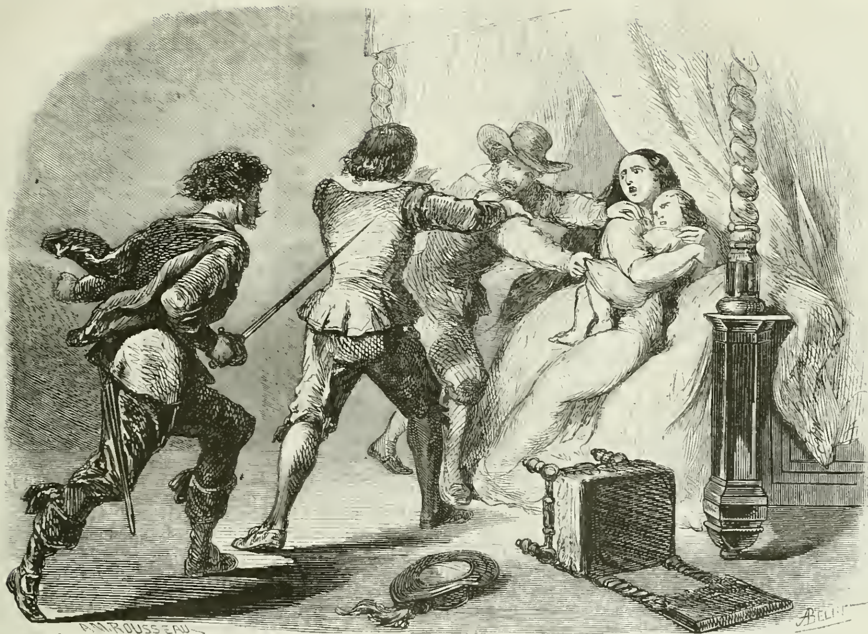
— Et toi, ma bien-aimée, dis-je alors d'une voix douce, m'accorderas-tu le pardon de mes sottes bouderies? Puis-je embrasser la mère après l'enfant en signe de réconciliation?

— Etais-tu donc irrité contre moi? répondit-elle d'un ton plaintif; qu'avais-je fait? Je souffrais, voilà tout. Je souffrais de mon isolement et de ta froideur dédaigneuse; mais j'ignore pourquoi tu t'éloignais de moi.

Le rideau trembla de nouveau. Je ne pus me contenir plus longtemps: c'était assez de dissimulation et de contrainte; je rougissais pour elle et pour moi de cette honteuse comédie.

— Fille d'Eve, m'écriai-je d'une voix tonnante en la regardant fixement, tu ne mens point, n'est-ce pas? Tu n'aimes que ton mari et tu attends son baiser de réconciliation. Qu'il en soit fait ainsi, mais tu ne seras pas surprise si je veux t'embrasser sans témoins.

Et, le cœur brisé, éperdu d'indignation et de colère, à moitié fou de douleur, je m'élançai vers la fenêtre dont je tirai brusquement le rideau. Derrière ce rideau, un jeune homme était caché, c'était bien Conrad, le banni, le



— Ivre de colère et de haine, je le poursuivis l'épée à la main... — Page 54.

voleur, mon frère de lait. Jean le Roux ne m'avait pas trompé.

Ulrique poussa un cri qui me remua les entrailles; quant à moi, je ne dis pas un mot. Le monde avait disparu tout entier. L'homme qui se noie cherche une planche ou le bout d'une corde à laquelle s'accrocher; moi, j'avais soif de sang, soif bestiale et instinctive. Je n'étais plus un homme, mais une bête féroce abandonnée à ses appétits cruels et aveugles.

Chose étrange! Conrad était calme en face de cette démence sanguinaire qui faisait bégayer l'injure sur mes lèvres! ses yeux clairs me regardaient sans trouble; il ne tombait pas agenouillé devant moi; il ne tremblait pas; il ne demandait pas grâce et, sans me résister, il avait cet air soumis et indulgent du chien vigoureux qui se laisse maltraiter par un enfant capricieux. En vain, mes mains frêles et nerveuses secouaient ce robuste garçon, elles ne le faisaient pas plier et il semblait prendre ma fureur en pitié. Ce calme m'exaspéra.

— Misérable! lui criai-je, mais humilie-toi donc, mais demande donc grâce, mais essaye de mordre la main qui va te châtier!

— Demander grâce? et pourquoi? dit-il avec une insultante naïveté.

— Ah! ton effronterie mérite une peine honteuse; sois donc châtié comme un valet rebelle.

Et je le souffletai au visage, ce colosse qui eût pu m'écraser comme une mouche entre ses larges mains.

Il devint blême et ses bras m'enlaçant aussitôt me soulevèrent; mais il me laissa doucement retomber :

— Mon frère de lait, mon maître! murmura-t-il; qu'allais-je faire?

— Pourquoi es-tu ici, ribaud? Pourquoi es-tu ici? répétai-je dans mon transport furieux; ah! tu oses porter la main sur moi, au lieu d'avouer ton crime et de te coucher à mes pieds comme un chien!

— Quel crime? demanda-t-il encore avec la même expression naïve.

J'éclatai de rire.

— Quel crime? Ah! tu veux savoir quel est ton crime! En effet, ma colère est étrange. Je t'accuse au hasard; je te condamne sur un vague soupçon, sans doute? Tu vas me prouver que j'ai tort? Eh bien, j'attends. Mais parle donc, misérable, parle donc! Je t'ai dit que j'attendais. Pourquoi me regardes-tu avec ces yeux stupides? Suis-je un fou? Est-ce le délire ou la rage qui me brûle le sang? N'es-tu pas Conrad, le fils de Madeleine, le voleur que j'ai chassé de mon château? Dis-moi donc que je mens, dis-moi donc que je ne viens pas de te surprendre là, collé à cette fenêtre, trahi par l'ondulation de ce rideau; et n'est-ce pas la fenêtre et le rideau de la chambre de ma femme? Ai-je fait un rêve? réponds! Pourquoi es-tu entré dans la chambre d'Ulrique, de la noble dame qui te protégeait? pour veiller sur son sommeil, n'est-ce pas? car elle dormait ou elle feignait de dormir. Le nieras-tu, voyons! Est-ce faux cela aussi, faux comme le vol de la bague?

— Pourquoi le nierais-je? répliqua-t-il avec une tranquillité que devaient rendre incompréhensible l'incohérence de mes paroles, les tressaillements de mes membres et les larmes involontaires qui ruisselaient sur mon visage.

Je me retournai vers Ulrique.

— Il avoue! il avoue! il avoue, madame. Eh bien! justifiez-vous, si vous le pouvez, si vous l'osez, si vous ne craignez pas la colère de Dieu qui vous entend, — car votre complice vous abandonne!...

— Mon complice? s'écria Ulrique frissonnant comme une feuille sèche et tordue par le vent, mais je ne vous comprends pas, Tristan; mais j'ignorais que ce malheureux fût caché ici. Oh! malheur à vous, Conrad! Avez-vous donc voulu me perdre? Oh! me punir ainsi d'avoir pris votre défense!

L'épaisse intelligence de mon frère de lait parut alors se détendre; il commençait à se rendre compte de notre situation réciproque, il tourna vers ma femme un regard attendri qui lui promettait un dévouement exalté jusqu'au martyre de soi-même; il ne pensait plus qu'à elle. Préoccupé seulement du danger qui la menaçait, il voulut la sauver au prix de sa vie.

— A quoi bon mentir? dis-je à Ulrique avec un froid mépris. Dernièrement la bague! aujourd'hui la clef! demain un poignard pour se débarrasser d'un mari importun : n'est-ce pas ainsi que les femmes adultères vont à leur but?

Conrad se jeta à mes pieds.

— Mon frère et seigneur, s'écria-t-il, faites de moi ce que vous voudrez : punissez-moi comme un voleur, comme un traître, comme un assassin; — mais, sur l'âme de ma vieille mère, je vous le jure, notre bonne dame Ulrique ignorait ma présence...

Je repris un peu de sang-froid.

— Pourquoi donc êtes vous venu ici au milieu de la nuit? et si madame est innocente, quel a été votre complice?

— C'est Jean le rebouteur, répondit Conrad.

— Tu mens! répliqua le sorcier aux cheveux roux, toujours immobile sur le seuil.

Conrad haussa les épaules.

— Jean m'a engagé à venir au château, continua-t-il; il m'a promis votre pardon, il m'a dit que l'intercession de ma chère maîtresse serait toute-puissante; enfin, c'est lui qui m'a introduit dans cette chambre en m'y disant d'attendre le réveil de la châtelaine.

— Tu mens! répéta le rebouteur.

Ulrique, épouvantée de l'expression d'incrédulité railleuse et menaçante que conservait mon visage, n'osait plus hasarder un mot

de prière ou de justification au milieu de ce terrible débat. Elle sentait qu'il lui était impossible de convaincre son juge et elle ressemblait au patient qui attend le coup de grâce.

— Cette comédie a assez duré! m'écriai-je enfin d'une voix folle. Je ne veux plus être dupe. Mes oreilles sont sourdes à toutes ces explications astucieuses. J'ai honte d'avoir aimé la femme qui s'est avilie si bas. Je la méprise trop pour user contre elle de la moindre violence. Pour moi elle n'existe plus. Mais cette femme est indigne d'être mère. Jean, emporte son enfant!

— Mon enfant! cria Ulrique.

Mais alors cette créature, terrassée et paralysée par le scandale de sa faute, se redressa plus souple qu'un tigre et courut au berceau, plus prompte que le sorcier, avec une sublime impudeur. Elle saisit sa petite fille, la serra à l'étouffer sur son cœur, et, les yeux étincelants, dit à cet homme :

— Viens la prendre!

Le rebouteur, qui avait reculé tout d'abord, sourit de son effroi puéril et s'avança vers la pauvre mère demi-nue. Elle eut peur à son tour, elle jeta des regards éperdus autour d'elle, puis elle saisit tout à coup la saie bleue de Conrad et lui cria d'une voix étouffée en berçant toujours l'enfant sur son sein :

— Au secours! au secours! ne laissez pas prendre l'enfant!

La petite fille, réveillée si brusquement, sanglotait et nouait ses bras autour du cou de sa mère. Des tisons ardents me brûlaient le cœur. J'avais presque envie de pardonner en ce moment.

— Madame, dis-je avec effort, votre fille ne doit pas vivre sous l'exemple d'une mère déshonorée. Vous l'aimez, n'est-ce pas? Eh bien! pour elle-même, abandonnez-la.

— Jamais! jamais! répondit-elle. Je ne suis pas coupable et je ne veux pas perdre mon enfant. Qui l'aimera comme moi? qui la veillera, qui la gardera, qui la défendra comme moi? Une fille appartient à sa mère!

— Obéis, dis-je impérieusement à Jean le Roux.

Conrad voulut arrêter ce dernier, mais je le frappai du pommeau de mon épée et je le repoussai.

— Prenez garde! s'écria-t-il. Pour moi, je souffrirai tout, les coups et les insultes; mais pour le salut de notre bonne dame, j'oublierai que vous êtes mon seigneur et mon frère...

— Tu me menaces, je crois?

— Non! reprit-il humblement, mais je veux vous épargner le repentir d'un crime inutile.

Et il m'étreignit dans ses bras vigoureux.

— Lâche-moi, traître! lui criai-je en froissant son front du pommeau de mon épée.

Le sang rougit la peau meurtrie et déchirée. Conrad sourit :

— Oh! j'ai déjà là une cicatrice qui date du jour où je vous empêchai de rouler au fond d'un ravin.

Je le frappai à la main droite pour me dégager de cet étau vivant.

Il sourit encore :

— C'est cette main qui fut brûlée lorsque je vous retirai du brasier des charbonniers! vous le croyiez éteint et vous vous amusiez à y sauter bravement. Vous aviez dix ans. Vous en souvenez-vous, mon frère?

— Tenez bon, mon seigneur! Occupez cet homme! me cria le rebouteur.

— A moi! à moi, Conrad! ma force s'épuise; on va m'arracher mon enfant! murmura Ulrique d une voix éteinte.

Le fils de Madeleine me quitta pour courir à elle; mais, enragé par la lutte, ivre de colère et de fièvre, je le poursuivis l'épée à la main; il se retourna pour me repousser et s'enferra. Je le vis tomber comme un chêne déraciné et je restai stupéfié, foudroyé, devant ce cadavre.

Cependant Jean le Roux avait enlevé l'enfant qui se débattait convulsivement, mais lorsqu'il vit que j'avais tué son ennemi, il rendit la petite fille à Ulrique qui restait accroupie à terre, répétant comme une folle : — Mon enfant! ma pauvre petite! elle va prendre froid! Oh! les assassins! les assassins!

Je ne bougeais pas. Je croyais continuer un rêve affreux. Ce corps sanglant qui gisait à mes pieds devait être un fantôme. Avais-je tué Conrad? Ulrique était-elle coupable? Songe ou réalité, tout se brouillait dans mon cerveau où bouillonnait le délire. Je ne me soutenais que par une force factice et je ressentais une grande faiblesse dans tout mon corps. Je me laissai donc entraîner comme un enfant par le rebouteur qui me répétait sans trêve : — Fuyons, seigneur Tristan, fuyons, il ne faut pas rester plus longtemps au château. La justice pourrait se mêler de cette affaire et votre nom ne sortirait que souillé de ses griffes crochues. Avec le temps tout s'oublie. Venez!

Chose singulière! un cheval tout harnaché m'attendait dans la cour. Quelques lumières brillaient déjà aux fenêtres. On s'éveillait aux cris de l'enfant et d'Ulrique. Jean le Roux me jeta mon manteau sur les épaules et, après m'avoir aidé à me mettre en selle, il m'ouvrit une poterne secrète qui donnait sur la campagne, en disant :

— Dois-je vous accompagner, mon cher seigneur, ou ne serait-il pas plus prudent que je restasse au château pour observer ce qui se passera et vous le faire savoir?

Sa voix me tira de cette lourde stupeur qui suit les actions violentes; et, le croirais-tu? François, j'éprouvai tout à coup pour cet homme qui m'avait si fidèlement servi une répulsion invincible. Il me faisait horreur. Je croyais le voir pour la première fois avec son sourire de démon, son visage d'oiseau de proie et ses mains avides de se laver dans le sang. Je ne répondis pas.

Alarmé de mon silence, car dans l'ombre il ne pouvait distinguer sur mes traits l'expression de mon dégoût, il ajouta :

— Fuyez sans tarder davantage, seigneur Tristan, avant que nul ne se doute du malheur qui vient de frapper votre maison.

Certes, je subissais l'hallucination de mes nerfs surexcités ou d'un de ces pressentiments étranges qui illuminent l'âme aux heures de crise, car je lui répondis avec une rage froide :

— Fuir en laissant derrière moi l'unique témoin de ma honte et de ma vengeance! Fuir et te laisser vivant, pour qu'après mon départ tu révèles à tout venant le secret de mon déshonneur! Non pas, Jean le Roux!

— Que comptez-vous faire? me demanda-t-il alors en reculant terrifié, malgré son audace.

— Il faut que l'un de nous tue l'autre, m'écriai-je.

Et, sans descendre de cheval, je saisis l'un des pistolets qui se trouvaient dans mes fontes, et je jetai l'autre au rebouteur, en ajoutant :

— Aussi bien, je suis las de la vie!

Presque au même instant, soit trahison, soit châtiment du ciel, avant que mon pistolet fût armé, une détonation éclata et mon cheval épouvanté partit au galop, m'emportant à travers la campagne étincelante de neige.

Le misérable avait tiré sur moi à bout portant. Je n'avais pas été atteint par la balle, mais la flamme m'avait brûlé les yeux.

J'étais aveugle.

J'ai, depuis, traîné ma vie comme une longue et pénible chaîne d'expiation, de désespoir, de misère; mais, eussé-je gardé ma fortune et mon nom, je n'aurais pas moins souffert, car j'avais perdu tout ce qui m'attachait à la vie.

Le vieil aveugle s'arrêta, accablé par le navrant souvenir de ses malheurs. Après quelques moments de silence, François Perrier lui demanda d'une voix émue :

— Et ne vous êtes-vous jamais informé du sort de votre fille, bon Tristan?

— Certes, répondit le pauvre homme; mais quand, au bout de ma première année d'épreuves, sortant, maigre, décharné et couvert de haillons, d'un hospice de la ville impériale de Trèves, j'allai rôder sur les terres de mon patrimoine, je sus que le château avait été vendu et abandonné par la baronne Ulrique; mais nul ne put m'apprendre ce qu'elle était devenue. Je n'élevai du reste aucune réclamation; je ne cherchai pas à me faire reconnaître par mes anciens vassaux; je voulais subir jusqu'au bout la condamnation que j'avais prononcée contre moi-même.

— Pauvre Tristan! murmura le jeune Bourguignon, c'est en effet une lamentable histoire que la vôtre.

— Et depuis lors je n'ai trouvé qu'un ami, ajouta l'aveugle, qu'un compagnon, qu'un guide, mon bon cheval, mon fidèle Normand... et maintenant rien... plus rien...

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU.

—

NOUVELLE.

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régiment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambours venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins. Je demandai à un capitaine que je connaissais si on allait faire l'exercice.

— Non, me dit-il, on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait.

— Comment! lui dis-je, on va le juger, le condamner, l'exécuter dans le même moment?

— Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations.

Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

— Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long.

J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles : je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure du mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière

la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creusaient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout au régiment se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire.

Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme.

— C'est inutile, dit le soldat, je vais tout avouer; j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

LE COLONEL. Vous, Piter! vous passiez pour un bon sujet!

PITER. Il est vrai, mon colonel, j'ai toujours tâché de contenter mes chefs; aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

LE COLONEL. Quelle est cette Marie?

PITER. C'est Marie qui demeure là-bas... au pays... près d'Areneberg... où est ce grand pommier... Je ne la verrai donc plus!

LE COLONEL. Je ne vous comprends pas, Piter, expliquez-vous.

PITER. Eh bien, mon colonel, lisez cette lettre... et il lui remit la lettre suivante, dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

« Mon bon ami Piter,

» Je profite de la recrue Arnold, qui est engagé dans ton régiment, pour t'envoyer cette lettre et une bourse en soie que j'ai faite à ton intention. Je me suis bien cachée de mon père pour la faire, car il me gronde toujours de t'aimer tant, et dit que tu ne reviendras pas. N'est-ce pas que tu reviendras? Au reste, quand tu ne reviendrais jamais, je t'aimerais malgré cela. Je me suis promise à toi le jour où tu ramassas mon mouchoir bleu à la danse d'Areneberg, pour me le rapporter. Quand te reverrai-je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est que l'on me dit que tu es estimé de tes supérieurs et aimé des autres. Mais tu as encore deux ans à faire; fais-les vite, parce qu'alors nous nous marierons. Adieu, mon bon ami Piter.

» Ta chère,

» MARIE. »

« *P. S.* Tâche de m'envoyer aussi quelque chose de France, non pas de peur que je t'oublie, mais pour que je le porte avec moi. Tu baiseras ce que tu m'enverras; je suis bien assurée que je retrouverai tout de suite la place de ton baiser.

» Encore adieu. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole :

— Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt, pendant trois mois, pour mon frère et mon cousin qui sont retournés au pays il y a quelques jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie : c'étaient la même couleur et les mêmes raies blanches, j'ai eu la faiblesse de le prendre, et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue : je me repentais; j'allais revenir à la maison quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller; mais ne me méprisez pas.

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion; cependant, lorsqu'on alla aux voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu et j'entendis ces mots :

— Madame, voilà quatre francs; je ne sais si votre mouchoir vaut plus, mais je le paye assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste.

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine :

— Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous retournez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg demandez Marie, remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas combien je l'ai acheté. Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusils m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après : le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais, en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et, peut-être, de Marie.

ÉTIENNE BÉQUET.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

VII

ADOLPHE ADAM.

Pauvre Adam! lorsqu'en posant les premières bases de notre galerie légère des *Contemporains en pantoufles*, nous te réservions à l'avance, parmi les compositeurs, une place digne de toi, nous ne supposions pas que cette place, tu viendrais l'occuper, les yeux pour toujours fermés!...

Toi, dont hier encore nous admirions les yeux si étincelants d'un vivace et spirituel sourire.

Oh! la mort est cruelle, depuis quelques années, pour les arts! Écrivains, peintres, musiciens, sculpteurs, comédiens, hommes d'élite de toutes sortes..... sous toutes les formes, à chaque pas, à chaque minute, *la laide* est venue, sans relâche, frapper ceux que nous aimions...

Sans même leur laisser le temps de nous dire un dernier adieu.

Et pourtant, — elle devrait y songer!... — l'adieu d'un homme de génie ou de talent, c'est encore un éclair de joie, c'est au moins une consolation pour ceux qui honorent ce talent, pour ceux qui vénèrent ce génie!...

. . . .

Adolphe Adam était né en 1804.

Son père, — Louis Adam, — était un des meilleurs professeurs de piano au Conservatoire.

Dès l'âge le plus tendre, Adolphe Adam avait montré les plus grandes dispositions musicales. Mis en pension à Belleville, chez M. *Gersin*, dont la fille, madame *Benincourt*, une pianiste habile, avait pris en affection cet élève hors ligne, l'enfant, dit-on, improvisait déjà... quand bien d'autres, qui avaient commencé avec lui, savaient à peine encore déchiffrer.

Un jour même, — il venait alors d'atteindre sa onzième année, — le petit Adolphe ayant rencontré, en se promenant dans Belleville, le souffleur d'orgue de la paroisse, se lia vivement d'amitié avec ce bonhomme, et, sous le patronage de cette amitié *puissante*, parvint à atteindre un but auquel il aspirait depuis longtemps : celui de remplacer quelquefois à l'église l'organiste titulaire. — qui ne demandait pas mieux, d'ailleurs, que de se laisser remplacer... vu que s'il en *touchait* un peu moins souvent son orgue, il n'en *touchait* pas moins régulièrement ses appointements.

Du pensionnat de Belleville, Adolphe Adam avait sauté, comme externe, au collége Bourbon. Ses études achevées, tant bien que mal, — tant bien que mal, car au collége, comme au pensionnat, il avait continué de donner toujours le pas à la musique sur le grec et le latin, — Adolphe Adam put se livrer enfin tout à fait à ses penchants, à ses goûts, à ses instincts. Hérold, le filleul et le meilleur élève de Louis Adam, revenait alors d'Italie. L'intimité qui s'établit entre Hérold et Adolphe Adam fut, on le conçoit, très-profitable à ce dernier. Puis, en 1822, comme on formait au Conservatoire la classe de composition de Boïeldieu, notre jeune homme entra dans cette classe. Trois ans après, il obtenait le second grand prix.

De 1825 à 1829, Adolphe Adam, qui rêvait déjà la gloire du théâtre, avait, pour se faire la main, doté de nombreux morceaux des ouvrages représentés au Gymnase et aux Nouveautés. En attendant l'instant où il lui confierait un poëme, M. Scribe mettait gracieusement ses vaudevilles à la disposition de l'apprenti compositeur : la *Batelière de Brientz*, *Caleb*, les *Hussards de Felsheim* précédaient ainsi... en tâtant le terrain... le *Chalet*, le *Postillon*, le *Brasseur* et le *Fidèle Berger*.

Ce fut en 1829 qu'Adolphe Adam donna son premier ouvrage à l'Opéra-Comique : un acte intitulé *Pierre et Catherine*, qui eut près de cent représentations. Une fois sur la brèche, notre maestro ne devait plus la quitter. Après *Pierre et Catherine*, *Danilhova*, puis le *Retour de Wagram*, puis le *Morceau d'ensemble*, *Casimir*, le *Grand prix*, le *Proscrit*, *Une bonne Fortune*, le *Chalet*, — son chef-d'œuvre, — la *Marquise*, *Micheline*, le *Postillon*, les *Mohicans*, la *Fille du Danube*, le *Brasseur de Preston*, la *Reine d'un jour*... et tant d'autres!

Et vous savez que, quoiqu'elle s'y développât ainsi, comme vous voyez, à son aise, il arrivait quelquefois que Paris ne suffisait plus à la fécondité surprenante d'Adolphe Adam!

C'est ainsi qu'en 1832 il allait à Londres où il donnait deux opéras : la *Première Campagne* et le *Diamant noir* (*His first Campaign* et *the dark Diamond*).

Puis, en 1839, à Saint-Pétersbourg, où il écrivait l'*Écumeur de mer*, ballet en deux actes, pour mademoiselle Taglioni...

Enfin, en 1840, à Berlin, où il offrait au roi un opéra en deux actes encore, — les *Hamadryades* (*Die Hamadriaden*), — qui fut composé, copié, répété et joué en deux mois.

Et, tout en courant ainsi de Paris à Londres et de Saint-Pétersbourg à Berlin, tout en travaillant sans relâche pour tous les théâtres de l'Europe, tout en étant membre de l'Institut,

tout en composant une foule d'airs variés et de fantaisies pour le piano, Adolphe Adam trouvait le temps de rédiger, chaque semaine, dans un journal, des articles de critique musicale... où l'entente de l'art ne le cédait, comme éclat, qu'à l'esprit le plus fin, le plus judicieux, le plus vif!

Notez, en outre, que, comme si tant de fatigues n'eussent été encore que des roses pour l'activité dévorante de cet homme, — qui devait sourire de pitié quand on lui parlait d'Hercule et de ses douze travaux, — Adolphe Adam, en 1847, s'était avisé de se faire directeur de théâtre!...

Cher fou!... une partie de sa fortune disparut dans cette spéculation.

C'était une leçon, un peu sévère peut-être, pour lui apprendre qu'en ce monde, si, contre l'habitude, un homme d'argent peut, quelquefois, être un homme d'esprit, un homme d'esprit ne doit et ne peut jamais devenir un homme d'argent.

Il y a trop d'imbéciles qui ont intérêt à lui barrer la route.

. . . .

C'était un matin, vers le commencement du mois de mai dernier.

Par hasard, ce jour-là, le soleil resplendissait, l'air était doux et pur.

Et je dis *par hasard*, parce que, vous le savez aussi bien que moi, n'est-il pas vrai, lecteur?... en France, depuis quelques années, il n'y a plus guère que les poëtes qui puissent se permettre de chanter *le joli mois de mai!* Les oiseaux et les amoureux essayent en vain de roucouler, quand poussent les premières feuilles. La pluie et le vent leur éteignent les chansons dans la gorge.

Enfin, par aventure, je le répète, ce matin-là du mois de mai, il faisait beau.

Et deux jeunes filles, deux sœurs, l'une brune, l'autre blonde, toutes deux jolies, toutes deux joyeuses, sans doute, de voir le ciel joyeux, s'en allaient, côte à côte, par les allées sinueuses d'un parc, à Ville-d'Avray...

S'arrêtant, de temps à autre, pour cueillir dans l'herbe, sur leur route, tantôt une pâle violette, tantôt une jaune primevère...

Dont elles formaient ainsi, à frais communs, un ravissant bouquet, — destiné peut-être à leur mère... —

Tout en chantant un refrain...

Voulez-vous que je vous dise ce que c'était que ce refrain? Oh! vous le devinez, car il a couru partout, sur les lèvres de la grande dame et sur celles de la grisette; à l'atelier de l'ébéniste et dans les bureaux du financier; chez le marchand et chez le bourgeois, sur le piano de Pleyel du richard et sur l'orgue de vingt-cinq francs de l'aveugle!

Pauvre *canzonetta*, qu'on a raillée bien vite, après l'avoir d'abord admirée! Mais en France encore, c'est l'usage! Il faut toujours qu'on finisse par se moquer un peu de ce qu'on a commencé par applaudir beaucoup.

Et, pourtant, si l'on eût deviné que celui qui en était l'auteur devait si tôt...

. . . .

Bref, ce refrain que chantaient si gaiement ces deux jeunes filles, en récoltant des fleurs, dans ce parc de Ville-d'Avray...

C'était celui que *Marie Cabel* avait chanté si bien, en récoltant des bravos, au Théâtre-Lyrique, dans le *Bijou perdu*...

C'était, — oh! je vous entends [illegible] le murmurer tout bas...

C'était :

> Ah! qu'il fait donc bon d' cueillir la fraise
> Au bois de Bagneux
> Quand on est deux!

. . . .

Tout à coup les deux sœurs s'arrêtèrent muettes et immobiles...

Une voix, à quelque distance, leur avait crié :

— Taisez-vous! taisez-vous!...

Et cette voix, — bien connue, d'ailleurs, des deux jeunes filles, c'était celle de leur frère; — cette voix avait un tel accent de douleur et de prière, tout à la fois, en leur adressant ces mots...

Que, sans se rendre compte de l'impression qu'elle leur faisait éprouver, les chères enfants lui avaient tout de suite obéi.

Cependant Paul B..., le frère des deux jeunes filles, s'était approché d'elles.

Paul B... était un des élèves, et des plus aimés, d'Adolphe Adam.



Il arrivait, à ce moment, de Paris à Ville-d'Avray.

Et, comme les deux sœurs, en voyant leur frère, tout pâle, s'avancer vers elle, lui tendaient la main en lui disant doucement :

— Et pourquoi donc ne veux-tu pas que nous chantions, frère?

Paul B... éclatant en sanglots, s'écriait :

— Pourquoi! pourquoi!...

Parce que mon maître, mon ami... parce qu'Adolphe Adam est mort, entendez-vous!...

Et que cela me fait mal d'entendre cet air dans votre bouche...

Lorsque la sienne est chaude encore de son dernier soupir!...

. . . .

Paul B... avait dit la vérité à ses sœurs, Adolphe Adam était mort la nuit précédente; mort seul, mort sans avoir la force, peut-être, d'appeler au secours, au moment où il avait senti la foudre le frapper!

Pauvre Adolphe Adam!

Que de fois je m'étais glissé chez lui pour passer de bonnes heures à le regarder, jouant comme un enfant dans sa chambre avec *Trilby*, son chien, et *Jean-Bart*, son chat.

Trilby, cependant, était un affreux petit *cabot*, d'une race sans nom!...

Jean-Bart n'était qu'un faux *angora*, né dans quelque obscure gouttière.

Mais Adam adorait Jean-Bart et Trilby...

Et, à ce qu'il paraît, pour ceux qui les aiment, bêtes comme gens ne sont jamais laids!...

A peine rentrait-il à sa demeure. — Où est Jean-Bart? où est Trilby? disait-il.

Et cet artiste qui voulait être servi comme un prince, ce maître qui eût sonné un domestique pour lui faire ramasser son mouchoir, cet homme, une fois entre son chat et son chien, n'eût pas osé se permettre un mouvement, un geste, une parole, de peur de troubler leur sommeil!

Au reste, qu'on nie encore que les bêtes aient une âme!...

Quelques semaines se sont écoulées à peine depuis la mort d'Adolphe Adam...

Et Jean-Bart et Trilby n'existent déjà plus!

Quant au chien, cela n'a rien de bien extraordinaire...

Les chiens, c'est leur métier de mourir quand leurs maîtres meurent.

— Et, pourtant, Trilby avait assisté à l'agonie de son maître sans avoir l'instinct d'aboyer à son aide.

Beaucoup de cœur et peu d'intelligence!

Mais Jean-Bart?... Il n'avait pas, comme Trilby, le privilége de passer ses nuits sur le lit d'Adolphe Adam!...

Et, sans s'arrêter au souvenir, au regret, de cette préférence marquée...

Jean-Bart, après avoir dépéri, peu à peu, en n'entendant plus, chaque matin, la voix aimée lui adresser une bonne parole, et ne sentant plus, chaque soir, la main chérie lui offrir une caresse...

Jean-Bart a rejoint *Trilby!...*

. . . .

Le jour de l'enterrement d'Adolphe Adam.

A cet instant suprême, où, — lorsqu'on a descendu la bière dans la fosse, — les premières pelletées de terre commençaient à résonner sourdement sur ces planches de chêne...

Qui renfermaient un homme la veille encore plein de force et de vie...

Du milieu de la foule des amis de l'éminent artiste, — tous, mornes et le visage baigné de larmes, — assistant à ce funèbre spectacle...

Un jeune homme se détacha...

Qui jeta vivement dans la fosse, — au milieu des pelletées de terre, — un frais et brillant bouquet qu'il tenait caché dans son sein.

Ce jeune homme, c'était Paul B..., l'élève d'Adolphe Adam.

Ce bouquet, c'étaient les violettes et les primevères que, le matin, les sœurs de Paul avaient cueillies... en chantant...

En chantant... Oh! tenez! écoutez!... L'orgue le redit encore au loin ce refrain, si triste pour nous maintenant.

Et un enfant, qui passe, le répète en gambadant!...

Allons! après tout! Heureux ceux qui laissent après eux des chansons et des sourires!...

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 8 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES

21 JUIN 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Choublanc cherchait à se relever...— Page 58.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE VIII.

Le danger qu'on court à demander son chemin le soir

L'infortuné Choublanc marchait au hasard, la perte de sa bourse lui faisait faire de sérieuses réflexions sur le danger de se lier avec le premier venu, de lui conter ses affaires et surtout de lui offrir à se rafraîchir. Il ne savait quel parti prendre; un moment il avait eu l'envie de retourner au café où il avait si bien vécu, afin d'y demander si on n'y aurait pas trouvé sa bourse; mais la course était excessivement longue, il se faisait déjà tard, notre voyageur craint de s'égarer, et avec quatre sous dans sa poche pas moyen de se faire conduire en voiture.

Il est bon de dire aussi que notre Champenois n'avait pas une montre pour ressource. Comme dans sa jeunesse il en avait perdu trois de suite, il avait pris alors la résolution de n'en plus porter, ne trouvant pas de meilleur moyen pour ne plus la perdre. Mais comme un homme comme il faut ne peut pas dire : — Je n'ai point de montre, il en avait acheté une fort belle, qu'il laissait constamment accrochée chez lui au-dessus de sa cheminée, ce qui lui était fort peu commode lorsque dehors il voulait savoir l'heure; mais alors il se consolait en se disant :

— C'est égal... au moins, on ne me volera pas cette montre-là.

Par conséquent, en venant à Paris, M. Choublanc n'avait pas manqué de laisser sa montre à sa cheminée.

— J'irai demain à ce café, pense notre voyageur; mais quelque chose me dit que je n'y retrouverai pas ma bourse. En attendant, où vais-je coucher... avec quatre sous dans ma poche? Je n'ose pas me présenter dans un hôtel .. Parbleu, je me rappelle que mon ami le voleur... car, décidément, je crois bien que c'est un voleur! ce gredin m'a parlé de garnis où on loge pour un ou deux sous... à la corde.

Je ne peux pas dire ces derniers mots sans frissonner; il me semble toujours qu'on doit pendre les gens qu'on loge comme cela!

Enfin, il faut voir de tout quand on vient à Paris; d'ailleurs, je n'ai pas d'autre ressource. Je ne veux pas coucher dans la rue, on me ramasserait comme un vagabond... Ah! Dieu! si Éléonore apprenait dans quelle position je me trouve! C'est pour le coup qu'elle prendrait ses grands airs et me dirait : — Allez, monsieur! vous n'êtes qu'un Choublanc!

Mais je me garderai bien de lui conter mes mésaventures... quand je la retrouverai!.. O mon épouse, où êtes-vous?... Vous reposez douillettement sur un lit de plumes, quand votre mari ne sait pas où il trouvera un abri!

Et c'est pour vous voir, pour vous dénicher que je me suis mis dans cette fâcheuse situation!... Ce misérable Ernest avait raison quand il disait que j'étais à mettre sous cloche!... Où diable m'a-t-il dit qu'étaient ces hôtels à deux sous?... Ah! rue Sainte-Marguerite, qui donne dans le faubourg Saint-Antoine... Il s'agit de trouver ça... Voilà une dame... demandons-lui mon chemin.

— Mille pardons, madame, le faubourg Saint-Antoine, s'il vous plait?

— Passez votre chemin, polisson... et ne me parlez pas... vous me prenez pour ce que je ne suis pas... entendez-vous?

— Pardon encore une fois, madame, vous avez mal entendu apparemment... Je vous demande le faubourg Saint-Antoine.

— Si vous ne me laissez pas tranquille, j'appelle un sergent de ville... On connait ces finesses-là... des hommes qui accostent le soir les femmes dans la rue... fi! quelle peste!... on devrait museler ça comme les chiens...

Choublanc reste cloué à sa place et la dame s'éloigne, en continuant de le menacer.

— Il est donc défendu de demander son chemin le soir dans Paris, se dit le Champenois désolé; mais alors, comment font les étrangers?... Il n'est pas possible, cette femme avait mal aux dents...

Ah! voilà un particulier en casquette... j'espère qu'il n'aura pas peur de moi, celui-là...

— Monsieur, mille pardons... le faubourg Saint-Antoine, s'il vous plait? En suis-je encore éloigné?

— De quoi! de quoi!... qu'est-ce que c'est?... nous voulons encore nous amuser... à un âge respectable... nous voulons faire aller les amis... nous demandons un endroit quand nous sommes dedans! mais c'est pas Bibi qui se laissera attraper... Connu, mon ancien! tâche d'apprendre du plus nouveau!... Bonsoir, vieux concombre!

Le particulier s'éloigne en poussant de gros rires.

— Pourquoi m'appelle-t-il vieux concombre? se dit Choublanc; il paraît qu'il se nomme Bibi, lui!... il prétend que je veux le faire aller... On voit bien qu'il ne me connait pas! Mais j'y songe, il m'a dit que j'étais dedans!... est-ce dans le faubourg Saint-Antoine? alors il faut que je demande maintenant la rue Sainte-Marguerite...

Mais en vérité, je n'ose plus aborder quelqu'un... ils vous reçoivent si drôlement ici... A Troyes, on m'aurait déjà conduit dix fois où je veux aller.

M. Choublanc fait quelques pas, incertain sur le parti qu'il doit prendre. Enfin, une espèce d'ouvrier passe à côté de lui en chantant :

Qu'à mes créanciers je doive
Tel sort n'est pas le mien,
Que ma femme m'aperçoive
Cela ne me gêne en rien,
Pourvu que je boive, boive, boive,
Pourvu que je boive bien!

— Voilà un homme qui n'engendre pas la mélancolie, se dit Choublanc; il chante, par conséquent, il est de bonne humeur, espérons qu'il ne me recevra pas mal; voyons si je serai plus heureux cette fois.

Et, sans remarquer que l'individu qui chante est dans un état d'ivresse qui le fait chanceler à chaque pas, notre nouveau débarqué le rejoint et lui tape légèrement sur l'épaule en lui disant d'un ton bien poli :

— Mille excuses de vous arrêter, monsieur; mais pourriez-vous m'indiquer, dans ce quartier...

L'ivrogne ne le laisse pas achever; il s'écrie d'une voix enrouée :

— Tiens, c'est toi, Galochard... Ah! vieux Galochard!... t'avais dit que tu nous rejoindrais ce soir, là-bas, au *Bon Coin*.. chez Triquet... pour écraser un grain... et t'es pas venu, *faignant!*... c'est pas bien de laisser comme ça les amis en suspens...

— Pardon, monsieur, mais en ce moment je crois que vous faites erreur...

— Comment! je te fais horreur... A-t-on vu ce vieux lapin!... Écoute, Galochard... c'est pas tout ça... un homme est un homme, n'est-ce pas?... Je défie au plus malin d'aller à l'encontre de ça... Eh bien, ce que j'estime dans un homme, vois-tu, c'est les sentiments... et la vertu... Es-tu de mon avis?

— Entièrement, monsieur; mais comme je ne suis pas le vieux lapin que vous croyez...

— Chut! attends donc, laisse-moi arriver à mon point de départ... Alors, on a des sentiments ou on n'en a pas... mais quand on a dit une chose... c'est fini!... il n'y a pas de femme... il n'y a pas de patron... il n'y a pas... parce que... Suis bien mon raisonnement... de deux choses... quatre... Pour lors, tu avais promis de payer un litre aux amis ce soir, chez Triquet... Pourquoi que t'es pas venu?... Enfin, c'est égal... tu vas le payer... nous le boirons à nous deux... ça reviendra au même...

— Mais sapristi, monsieur, combien faut-il vous dire de fois que vous me prenez pour un autre... Je n'ai jamais été le Galochard que vous croyez...

— Comment que vous dites?... Tu n'es pas Galochard?... Alors qu'est-ce que vous êtes donc?... Êtes-vous un ami, oui ou non?

— Je serai volontiers de vos amis, monsieur, si vous avez la complaisance de m'indiquer la rue Sainte-Marguerite... car je connais fort peu Paris, et je crains...

— Qu'est-ce qu'il me chante, celui-là... Tu as une sainte Marguerite à fêter... j'en suis... Tu as dit que tu étais un ami... alors tu as des sentiments... tu vas payer le litre de Galochard. Tu dis que tu ne me connais pas... eh bien, nous ferons connaissance... Avec moi... c'est pas difficile, vois-tu, je ne suis pas un sournois... j'hais les sournois... Je suis franc comme le vin pur, un gai luron, quoi!... Toi aussi? tant mieux! allons, tu vas payer un litre... ça y est-il?... ça y est.

— Et non, monsieur, ça n'y est pas du tout! Je vous demande mon chemin, si vous ne voulez pas me l'indiquer, lâchez-moi, et que cela finisse...

Le pauvre Choublanc, qui se repent de s'être adressé à un ivrogne, cherche à s'en dépêtrer, mais celui-ci avait empoigné son homme par le bras, il ne voulait plus le lâcher; il lui crie, en lui parlant dans le nez :

— Qu'est-ce à dire... tu renâcles pour payer un litre... et tu as dit que tu étais un ami...

— Je ne suis pas votre ami, monsieur, je ne vous connais pas, moi!

— Comment tu ne me connais pas et tu m'arrêtes quand je passe... tu voulais donc m'insulter alors?

— Mais pas du tout, puisqu'au contraire je...

— Pas tant de raisons... payes-tu un litre... alors t'es un ami...

— Je suis dans l'impossibilité de payer la moindre chose... hélas! j'en ai trop payé aujourd'hui...

— Tu ne veux pas... alors tu t'es fichu de moi, et je te cogne...

— Mais permettez...

— Tiens... attrape ça...

En disant ces mots, l'ivrogne lance un coup de poing dans l'estomac de Choublanc qui, heureusement, se retourne et le reçoit dans le dos. L'indignation donne du courage à notre Champenois, il repousse vigoureusement son adversaire qu'il n'a pas de peine à faire rouler sur le pavé, mais malheureusement il y tombe avec lui, parce qu'il avait mis trop de laisser aller dans sa réponse.

L'ivrogne criait comme un âne, en continuant de lancer des coups de poing à tout hasard; Choublanc cherchait à se relever, mais pour cela il lui fallait retirer le pan de son paletot des mains de son adversaire qui ne voulait pas le lâcher. La lutte se prolongeait, lorsque arrive enfin un jeune homme en blouse, qui a bien vite séparé les combattants, en disant :

— Eh bien!... qu'est-ce que c'est que cela... on se roule sur le pavé... des hommes raisonnables... Vous êtes donc gris tous les deux? Allons, allons, que cela finisse bien vite!... ou je vais me fâcher aussi, moi.

— Non, monsieur, je vous certifie que je ne suis pas gris! dit Choublanc en se relevant; aussi je vous remercie mille fois de m'avoir tiré des mains de cet ivrogne... que je ne connais pas... et qui s'est mis à me battre, parce que je lui avais demandé tout simplement mon chemin et très-poliment.

Pendant que Choublanc parlait, le nouveau venu l'examinait avec plus d'attention; tout à coup il s'écrie :

— Mais je ne me trompe pas... c'est monsieur qui était ce matin assis à côté de moi sur un omnibus... monsieur qui arrive de Troyes... et qui voulait aller rue de Chartres, rue Froidmanteau, rue du Coq...

— C'est bien moi-même .. Ah! je vous reconnais aussi, jeune homme, c'est vous qui m'avez aidé à me placer, quand je me promenais à quatre pattes sur la voiture.

— Oui monsieur; mais que faites-vous donc si tard dans le faubourg Saint-Antoine... Vous connaissez donc du monde par ici?

— Moi, pas du tout... Ah! jeune homme, si vous saviez tout ce qui m'est arrivé depuis ce matin... vous me plaindriez, car véritablement, je suis en ce moment dans une position bien embarrassante...

— Vraiment .. eh bien, si je puis vous aider à en sortir... me voilà... disposez de moi.

— Ah! merci mille fois... vous êtes ma providence...

— Je ne suis que Jacques Thibaut, simple ouvrier ébéniste, mais quand je peux rendre un service, ça me botte!...

— Je vais vous raconter tout ce qui m'est arrivé depuis ce matin... Mais éloignons-nous de ce vilain ivrogne qui m'a battu.

— Oh, il n'y a pas de danger qu'il recommence... Voyez, il dort déjà.

— C'est ma foi vrai... il ronfle!...

— Et comme il ne faut pas, parce qu'on est gris, se faire écraser, je vais le traîner un peu plus loin... le mettre à l'abri des voitures... Oh! ce sera bientôt fait!... Si j'avais eu un lampion, je l'aurais posé près de lui, comme on a déjà fait en pareil cas, mais nous pourrons nous en passer.

Le jeune ouvrier prend l'ivrogne par dessous les bras, le traîne tout contre une maison, puis revient à Choublanc qui tâche de réparer un peu le désordre où l'a mis son pugilat en pleine rue, puis fait à son nouvel

ami un récit fort exact de ce qui lui est arrivé dans la journée; n'oubliant ni la perte de sa tabatière, ni celle de sa bourse, ni son déjeuner dans un beau café de la rue de Rivoli.

L'ouvrier, qui l'a écouté avec attention, lui dit lorsqu'il a cessé de parler :

— Parbleu, monsieur, vous avez été volé, cela est clair comme le jour... Cet homme qui s'est attaché à vos pas est votre voleur... il a bien vu à qui il avait affaire... Malheureusement les grandes villes sont toujours abondamment fournies de ces messieurs qui passent leur temps à chercher des dupes et vivent à leurs dépens; si celui-ci n'avait fait que manger et boire au café en vous faisant payer la carte, ce ne serait rien!... mais vous prendre votre tabatière... votre bourse!...

— Vous pensez que c'est le même qui a pris les deux objets?

— J'en suis convaincu... c'est cet homme qui était assis derrière vous... sur la voiture... qui fumait... qui avait de la barbe plein le visage...

— Justement... il m'a dit qu'il s'appelait Ernest.

— Oh! les noms qu'ils se donnent ne signifient rien, ils en changent tous les jours. Sa figure ne m'était pas entièrement inconnue... il me semblait l'avoir déjà rencontré quelque part; mais lorsqu'il s'est aperçu que je l'examinais, il a aussitôt tourné la tête, et ma foi, je ne m'en suis plus occupé...

— Si vous aviez pu le connaître et savoir où il demeure.

— Où il demeure... Est-ce que ces filous-là ont un logement? Ils couchent aujourd'hui dans un quartier, demain dans un autre. A propos de cela, où comptez-vous coucher vous, monsieur, ce soir?

— Comme je ne possède plus que quatre sous... et que ce filou d'Ernest m'avait assuré que dans la rue Sainte-Marguerite on trouvait à se loger pour deux sous, je vous avoue que j'allais y chercher un gîte.

— Vous!... monsieur!... loger dans un garni de la rue Sainte-Marguerite!... vous ne savez donc pas ce que c'est que ces endroits-là?...

— Je sais seulement qu'on y loge à la corde ou sans corde, à la volonté du locataire.

— Vous ne vous doutez pas par qui sont habités ces garnis!...

— Je ne me doute de rien du tout... Vous savez que j'arrive de Troyes, patrie des andouillettes, etc.

— Venez, monsieur, venez avec moi... nous ne sommes pas loin de la rue Sainte-Marguerite, je vais vous y conduire et vous faire voir des choses... qui vous ôteront l'envie de loger par là.

— En vérité; eh bien, jeune Jacques, je m'abandonne à vous... soyez mon second guide... le premier devait me piloter... à ce qu'il disait...

— Il s'est trompé de mots, il voulait dire : vous piller. A propos, monsieur, avez-vous une montre?

— Non... pas sur moi.

— Tant mieux... Vous n'avez plus de tabatière?

— Hélas! non.

— Tant mieux... Plus d'argent?

— Que vingt centimes!

— Tant mieux...

— Tant mieux! tant mieux... je ne suis pas de votre avis, moi...

— Comprenez donc que maintenant vous ne craignez plus d'être volé.

— Il est certain que c'est toujours une consolation.

— Ah! avez-vous un mouchoir?

— Oui, par exemple, j'ai encore mon mouchoir.

— Eh bien, tenez toujours votre main dessus; et à présent venez avec moi.

— Sapristi, je ne sais pas où vous allez me mener, mais j'ai déjà la chair de poule.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XIV

Comment Tristan devint aveugle.

(Suite.)

— Comment, rien? Et moi donc, répliqua François Perrier en essuyant une larme furtive au coin de l'œil. Nul n'est parfait, mais je vous aimerai à ma manière : chacun la sienne. Et je vous ferai un serment que le bon Normand ne vous a jamais fait : si jamais votre excellent rebouteur me tombe sous la main, foi de Bourguignon et de bâtonniste, je lui caresserai si bien les reins qu'il sera le plus habile sorcier du monde s'il peut les raccommoder.

XV

De l'utilité des orages.

Pendant que l'aveugle devise et chemine avec son guide, nous pouvons les laisser continuer tranquillement leur route et nous occuper de quelques autres personnages non moins intéressants de ce récit scrupuleusement véridique.

Jamais vous n'avez connu hôtesse plus réjouie que dame Gertrude Vilebrequin, maîtresse de l'auberge de l'*Agneau rôti*, dans la sinistre forêt de l'Estrelle. Elle était grasse comme deux cordeliers, joufflue, pansue et barbue au possible; ses gros bras courts ressemblaient à des boudins, ses pieds et ses mains à des battoirs rouges, ses oreilles à des feuilles de choux. Les lèvres lippues de la digne femme, son front étroit débordé par des mèches de cheveux gris hérissés, son triple menton ballottant, tout en elle dénonçait des instincts matériels supérieurs à l'envergure de son intelligence, mais elle était vaillante au travail et douée d'un excellent cœur.

Pourquoi donc, puisque dame Gertrude était si bonne, se réjouissait-elle un vendredi soir, tandis que les bois de l'Estrelle se lamentaient sous les rafales d'un vent de tempête qui secouait les branches, éparpillait les feuilles et tordait les jeunes arbres jusqu'à terre? Les oiseaux voletaient tout effarés. La pluie tombait par larges ondées et rompait les sentiers.

Dame Gertrude, son nez bourgeonné et fleuri collé aux barreaux de fer de la salle basse, souriait à ce sabbat des éléments.

Çà et là, du haut des collines dénudées, elle voyait dégringoler des bergers piquant de la houlette les moutons hébétés et les chèvres rebelles; les chiens s'ébattaient dans la boue et secouaient leurs oreilles mouillées; les hirondelles rasaient le sol; des loups hurlaient sinistrement dans les profondeurs de la forêt.

Dame Gertrude se frottait les mains à s'arracher la peau si elle eût été moins rude.

Le ciel charriait des nuages noirs gonflés de grêlons et qui crevaient avec un fracas effroyable; on eût dit que ces torrents allaient déraciner et balayer la forêt. Les tanières des bêtes fauves devaient être submergées sous ces cataractes diluviennes.

Dame Gertrude souriait d'un air béat et regardait ce tableau désolé comme le plus riant spectacle du monde.

— Ça va bien, disait-elle; un peu de tonnerre ne ferait pas de mal maintenant.

Dame Gertrude était-elle une sorcière émérite disposant des quatre éléments? On eût juré que le diable l'entendait et s'empressait de l'exaucer.

Un éclair éblouissant balafra l'énorme morceau de charbon qui représentait le ciel en ce moment; puis l'explosion terrible de la foudre fit sauter la vaisselle d'étain, mais ne fit pas chanceler la bonne dame sur sa large base.

— Ça va bien! ça va bien! s'écria-t-elle gaiement. Allons, nous ne manquerons pas de pratiques ce soir, ou il faut désespérer du métier. Il n'y a pas d'autre hôtellerie à six lieues à la ronde et il est impossible que quelque voyageur ne soit pas attardé, perdu ou égaré dans notre belle forêt de l'Estrelle.

La nuit était venue; la coupole céleste, quoique dégagée des plus gros nuages, restait noire comme la bouche d'un four éteint.

— Oh! il est impossible, même à un habitant du pays, de retrouver son chemin dans les ténèbres. D'ailleurs, les sentiers sont défoncés. Oh! la belle soirée! comme le vent rugit bien! comme la pluie tombe dru! Oh! il y a de quoi être glacé jusqu'aux os.

Tout à coup un cri perçant résonna aux oreilles de dame Gertrude à travers le fracas de la tempête.

— Ah! voici du nouveau! s'écria-t-elle en écoutant avec une inquiète curiosité. C'est un cri de femme, bien sûr. Qu'est-ce qui se passe donc dans la forêt? Diable! elle est habitée par une légion de loups et de voleurs, sans me compter, et s'ils me mangeaient mes voyageurs, ça ne ferait pas mon affaire. Après tout, ajouta-t-elle, que Dieu les protége et les conserve! cela ne me regarde pas.

Mais un second cri, plus perçant et plus déchirant que le premier, troubla la prudence de la bonne hôtesse et la changea en compassion :

— Peut-être, réfléchit-elle, n'est-ce qu'un accident! Oh! les pauvres gens, que je les plains s'ils ont roulé dans quelque ravin inondé! ils se sont rompu les côtes, qui sait! et s'ils allaient se noyer, tandis que moi je suis bien tranquille ici, entre mes quatre murs? Ce bon feu qui flambe dans l'âtre m'en semble meilleur. Mais quel vent! il chasse toute la fumée dans la salle. Pouah!

Et dame Gertrude éternua et toussa avec la majesté joviale qui présidait à ses moindres mouvements.

Elle entendit alors distinctement une voix d'homme qui semblait gourmander des chevaux et les accabler de malédictions propres à chatouiller leur amour-propre avec accompagnement de coups de fouet.

— Décidément, reprit-elle, ce sont des voyageurs embourbés.

Elle se retourna, et dit à un petit chevrier affligé d'un goitre énorme, qui se tenait tapi dans un coin de la chaumière :

— Pierrot, va donc au-devant de ces malheureux, et conduis-les ici!

Pierrot répondit à cet ordre par une moue qui pouvait passer pour une horrible grimace et murmura sans bouger de place :

— Le vent souffle à décorner un bœuf, et je ne pourrais faire deux pas hors de la porte sans être renversé.

— Poltron! répliqua dame Gertrude en haussant les épaules.

— Jésus! dit Pierrot d'un air rechigné, vous êtes grosse comme une tour et le vent ne peut pas vous enlever; que n'allez-vous au-devant de ces voyageurs, vous même, s'ils vous font si fort pitié!

— Poltron et insolent! reprit l'hôtesse, j'ai là un fameux serviteur! Tu mériterais bien d'être mis à la porte sur l'heure. Mais, bah! je ne te donne pas des gages pour être brave. Ainsi je suivrai ton conseil. Au moins garde bien la porte, tandis que je vais à la découverte.

Et dame Gertrude, dont il était difficile, omme on voit, de déconcerter la bonne umeur, sortit courageusement de l'hôtelleie, des sabots au pied et la tête abritée par une couverture de laine qui servait aussi de carapace à sa respectable rotondité.

Heureusement elle n'eut pas besoin de s'aventurer fort loin. A quelques centaines de pas de son hôtellerie, elle aperçut un coche embourbé au bord d'un ravin; dans l'intérieur du coche, deux femmes se lamentaient toutes tremblantes et n'osant en sortir; le cocher avait glissé dans la fondrière, et, n'ayant pu s'en dépêtrer, était probablement mort, tandis qu'un petit page se démenait comme un diable dans un bénitier pour forcer les chevaux à se relever, mais sans obtenir le moindre succès dans son entreprise.

— Ah! très-sainte vierge Marie, quel malheur! s'écria l'hôtesse affectant une consternation tout à fait absente de son cœur. O mon brave jeune homme, je puis vous assurer que vous harcèlerez ces pauvres bêtes pendant vingt-quatre heures sans réussir à rien. Elles sont plus mortes que vives.

Le page cessa de crier et de s'agiter; puis, se croisant les bras d'un air tragique :

— Nous ne pouvons cependant pas rester là éternellement.

— Ah! Jésus! mon beau jeune homme, vous ne devez pas penser à continuer votre route... il n'y a pas moyen... dit dame Gertrude avec une expression de commisération profonde.

Et, s'approchant du coche :

— Mes belles dames, si j'osais vous donner un conseil...

Les deux voyageuses regardaient avec une surprise médiocrement flatteuse la face large et rubiconde de l'hôtesse et semblaient se demander si ce n'était pas quelque chef de brigands maladroitement déguisé en femme. Le doute était permis.

— Où sommes-nous? demanda enfin la plus âgée.

— Dieu vous aide en votre souci, noble dame, répondit Gertrude avec cette politesse que les hôteliers ne refusent jamais aux voyageurs non pédestres. Vous êtes en pleine forêt de l'Estrelle.

Les deux femmes pâlirent : — La forêt de l'Estrelle!...

— Qui a une si mauvaise réputation... oui, mesdames. C'est une grande chance de n'y pas rencontrer de brigands qui vous dévalisent ou vous rançonnent. Remerciez Dieu de la tempête qu'il vous a envoyée. Le tonnerre a licencié les voleurs. Mais songeons au plus pressé. Sortez bien vite de ce maudit coche!

— Par cette pluie épouvantable?

— Aimez-vous mieux attendre d'être noyées dans cette prison? Avant une heure l'eau passera dessus. Suivez-moi sans crainte. Ma maison est à quelques pas d'ici.

— Ah! vous ne nous refuserez pas l'hospitalité, dit la plus jeune des voyageuses d'une voix suppliante dont le timbre sonore charma l'oreille de dame Gertrude.

— Non, ma belle demoiselle; je ne suis pas une ogresse, quoique j'habite dans la forêt de l'Estrelle; d'ailleurs, ma maison est une pauvre hôtellerie au service de tous les voyageurs, et je tâcherai que vous ne soyez pas mécontente. Couvrez-vous bien de vos capes et de vos mantes; nous les ferons sécher au feu de la cheminée et demain vous pourrez vous remettre en route sans avoir gagné même un rhume de cerveau dans nos bois.

La figure épanouie de l'hôtesse rassura un peu les voyageuses, et, après s'être consultées par une pression de main rapide, elles se décidèrent à quitter leur coche et à suivre la bonne femme.

La jeune fille soutenait sa pauvre mère chancelante avec l'aide du petit page, tandis que Gertrude marchait devant chargée d'un lourd coffret qui devait contenir des bijoux et de l'argent. Les pieds mignons des deux dames s'enfonçaient et glissaient dans la boue; des frissons glacés passaient sur leurs visages contractés Par instants elles s'arrêtaient épuisées. Enfin elles atteignirent l'hôtellerie et entrèrent dans la salle basse éclairée par une lampe de fer accrochée au mur et par les fagots qui pétillaient joyeusement dans l'âtre.

La mère jetait des regards inquiets autour d'elle, tandis que l'hôtesse lui ôtait sa cape et la secouait énergiquement devant le feu. On eût dit que la voyageuse, terrifiée par les propos peu rassurants qui couraient sur le compte de la forêt de l'Estrelle, voulait examiner les murailles pour y chercher des taches de sang ou le plancher pour y découvrir des trappes mystérieusement dissimulées.

Dame Gertrude se douta de ce qui se passait dans l'esprit de ses nouvelles clientes :

— Oh! ne craignez rien, madame, dit-elle avec une volubilité toute cordiale. Chez moi vous êtes en sûreté. Mon hôtellerie est un terrain neutre respecté même par les brigands, moyennant une redevance que je leur paye de bon gré. Quiconque violerait cet asile ne tarderait pas à s'en repentir. Du reste, je suis femme à me défendre, toute pauvre veuve que vous me voyez. Allons, Pierrot, fais place à ces dames, et va pousser les verroux à la porte d'entrée. Maintenant à la besogne, car je bavarde et je reste les bras fainéants. Vous devez avoir faim, mes belles dames, faim et froid? Eh bien, je puis vous offrir bon feu et bon vin, de la crème, des œufs, des olives, des châtaignes cuites sous la cendre, des galettes de maïs. Choisissez tout; ce ne sera pas trop. Quant à la viande, je pourrais tordre le cou à un poulet; mais je ne le ferai pas, parce que je suis bonne catholique — et c'est aujourd'hui vendredi, jour maigre : à moins cependant que vous ne soyez malades et que vous n'ayez une dispense. Je vous croirai sur parole, du reste, car je n'aime pas à tracasser des voyageurs. J'attends vos ordres.

Ce flux intarissable de paroles eut le privilége de donner aux deux dames le loisir de se rassurer; elles se regardaient avec une expression de sollicitude touchante.

— Christine, dit la plus âgée, tu es bien pâle; tu frissonnes, pauvre enfant. Mon Dieu! que j'ai été imprudente de partir malgré la menace de l'orage.

— Oh! ne pensez pas à moi, chère mère, je suis jeune et forte; mais pour vous, dont la santé est si frêle, c'est une épreuve dangereuse que ce long voyage pendant lequel nous n'avons d'autre défenseur que ce pauvre Pehrson qui est plus timide que ses maîtresses.

Pierrot tira dame Gertrude par la manche :

— Regardez donc, dit-il tout bas, comme elles sont belles, vos voyageuses, plus belles que les saintes dont j'ai vu les images à l'église.

L'hôtesse admirait en effet l'étrange beauté de ces deux femmes, l'une fanée et flétrie, l'autre fraîche et rayonnante, mais également remarquables par la pureté séraphique des lignes et des contours.

— Approchez-vous davantage du feu, mesdames, leur dit-elle en observant qu'elles restaient debout. Asseyez-vous sur ces escabeaux, et chauffez-vous de façon à ne pas garder un brin de fil mouillé sur tout votre corps! Pour moi, je vais m'occuper de votre souper, sans attendre plus longtemps votre réponse.

— Oh! pardon, brave hôtesse; nous sommes tellement étourdies de cet accident que c'est à peine si nous vous avons entendue, dit la mère; mais, à vrai dire, je n'ai guère d'appétit.

— Ni moi, ajouta la jeune fille. Je ne sais pourquoi je suis tourmentée d'une peur horrible qu'il m'est impossible de chasser. Nous sommes bien seules dans cette hôtellerie, n'est-ce pas, bonne femme?

— Foi de Gertrude, jusqu'à ce moment, je n'ai pas encore pêché d'autres voyageurs.

La belle Christine respira :

— Eh bien alors, dame Gertrude, j'ai un grand service, une grande grâce, une grande preuve de bon cœur à vous demander; et si vous ne me la refusiez pas, vous me rendriez bien heureuse, et je crois vraiment qu'alors je pourrais souper de bon appétit.

— Et il dépend de moi de faire ce miracle? dit l'hôtesse en riant et en montrant une formidable rangée de dents un peu jaunes. Parlez, mademoiselle. Il est difficile de refuser ce qui vous est demandé si gentiment.

Christine se leva et prit une des grosses mains de dame Gertrude dans les siennes :

— Vous allez me trouver bien exigeante et bien bizarre, mais j'ai confiance en vous. Nous sommes seules dans cette hôtellerie, n'est-ce pas? Eh bien, je vous en prie, promettez-moi que nous y resterons seules, que vous n'ouvrirez votre porte à aucun voyageur jusqu'au moment où nous serons parties.

L'hôtesse fronça le sourcil.

— Fermer ma porte à ceux qui y frapperont par un temps si affreux et qui risqueront d'être victimes de l'orage ou des brigands. Savez-vous, ma belle demoiselle, que cette prière-là n'est pas celle d'une âme chrétienne?

La jeune fille rougit.

— Vous avez raison, dame Gertrude, et la peur me rend égoïste et cruelle; mais j'ai eu si peur dans cette maudite forêt! Faut-il vous le dire, nous y avons déjà fait une mauvaise rencontre. Un homme, un chasseur, un bandit peut-être, a voulu arrêter nos chevaux et ouvrir la portière de notre coche. Cachées derrière les rideaux, nous étions déjà glacées d'épouvante, redoutant l'insolence de ce manant, lorsqu'un loup bondissant hors d'un taillis a effrayé nos chevaux qui se sont emportés. Sans doute, c'était un braconnier, car, au lieu de nous poursuivre, il a poursuivi le loup; mais si cet homme venait chercher ici asile contre l'orage, nous serions exposées à ses outrages sans autres défenseurs que notre page et votre chevrier... Oh! pensez-y, dame Gertrude, nous serions perdues.

Et la pauvre enfant tressaillait de tous ses membres à cette pensée.

— Là, là, calmez-vous, mon petit cœur, répondit l'hôtesse. On n'ouvrira pas la porte à ce terrible curieux.

— Mais s'il l'exige? demanda Christine.

— On est de force à lui résister, ma mie, dit Gertrude en appuyant ses poings robustes sur ses hanches énormes.

— Et s'il vous offre beaucoup d'argent? ajouta la vieille dame.



— Jamais vous n'avez connu d'hôtesse plus réjouie. — Page 59.

L'hôtesse parut embarrassée et la réponse se fit attendre sur ses lèvres.

— Oh! s'écria vivement Christine, nous vous offrirons toujours davantage.

— Alors vous êtes aussi en sûreté que sur la place d'Avignon, répliqua dame Gertrude. Cette générosité lève tous les obstacles. Le braconnier n'a qu'à venir, il sera bien reçu, c'est-à-dire qu'il ne sera pas reçu du tout. Je lui chanterai l'air du clairon qui sonne la retraite. A propos : son portrait?

— Il est horrible! s'écria vivement Christine. Il est gros, il a de gros pieds, de grosses mains, une grosse figure bourgeonnée et trouée de petits yeux...

— Tiens! interrompit l'hôtesse en riant aux éclats; c'est tout mon portrait; je le reconnaîtrai sans peine.

La jeune fille rougit.

— Oh! ne vous offensez pas de mes paroles, dame Gertrude; d'ailleurs, cet homme a l'air si méchant, et vous, votre bon cœur luit sur votre figure.

— Ah! ma bonne demoiselle, vous voulez me faire céder à toutes vos volontés; j'y consens, mais commencez, pour me faire plaisir, à ne plus trembler si fort. Vos petites mains sont toutes froides. Il faut quitter votre robe qui est toute mouillée. Venez avec moi. Je vous donnerai les vêtements d'une servante qui est allée depuis huit jours à la fête de son pays, et qui ne vous enlaidiront pas trop, car elle est de votre âge et de votre taille.

La jeune fille suivit l'hôtesse avec joie, et, pendant qu'elle se déguisait en paysanne, Gertrude s'empressa de mettre l'hôtellerie sur un pied de défense respectable. La porte fermée aux verroux fut barricadée de solides barres de fer. L'orage ne cessait pas. Les zigzags des éclairs empourpraient la forêt qui semblait vaciller et onduler sous le vent comme une mer furieuse. Les mamelons dansaient des rondes étranges à la lueur de cette illumination rapide, et les ravins ressemblaient à des cuves de sang où se seraient baignées des sorcières.

Tout à coup des aboiements furieux retentirent mêlés au sifflement de la tempête, et le son joyeux d'un cor de chasse fit tressaillir tous ceux qui étaient réfugiés dans l'hôtellerie.

— Le diable seul oserait chasser gaiement par cette effroyable tempête, dit dame Gertrude en se signant.

Au même instant, Christine reparut toute tremblante dans la salle basse et s'élança vers sa mère qu'elle tint étroitement embrassée.

— Oh! c'est lui, c'est ce braconnier, ce chasseur maudit! s'écria-t-elle; sauvez-nous, bonne Gertrude, sauvez-nous!

L'hôtesse ne put s'empêcher d'être émue en voyant la terreur empreinte sur le visage de cette ravissante jeune fille, que son corsage noir, sa jupe rouge et son petit chaperon de velours faisaient ressembler à une bergère des idylles bien plus qu'à une vraie paysanne des frontières.

XVI

Où l'homme aux chiens reparaît et monte à l'assaut d'une hôtellerie inhospitalière.

La mère, quoique très-effrayée, cherchait à rassurer de son mieux la belle Christine.

— Ma pauvre enfant, mon cher cœur, disait-elle, tu deviens folle. Cet homme n'entrera pas ici, dame Gertrude te l'a promis. Il est seul d'ailleurs. Crains-tu donc qu'il n'escalade la maison?

— Oh! ma bonne mère, reprit la jeune fille toute palpitante, vous ne l'avez pas vu comme moi, vous ne l'avez pas reconnu, vous croyez avoir affaire à un braconnier de rencontre, grossier et brutal, qui peut s'amuser à nous faire peur et voilà tout; mais, moi, je l'ai reconnu; ce n'est pas un braconnier, ce n est pas un voleur, ce n'est pas un manant ivre : c'est un gentilhomme orgueilleux, féroce et débauché qui nous poursuit, j'en suis sûre, car il veut se venger de nous...

— Se venger de nous, répéta la vieille dame, de deux femmes qui voyagent tranquillement sans autre compagnie qu'un petit page? Allons, tu rêves, Christine!

— Oh! non ma mère, et vous me croirez quand je vous dirai que le gentilhomme est ce chasseur qui avait lancé ses chiens sur nous quand nous nous promenions le long du canal de la forteresse de P***. Je voulais vous le cacher pour ne pas vous alarmer, mais maintenant...

— Et tu es bien certaine de ne pas te tromper? dit la mère partageant tout à fait alors l'épouvante de sa fille.

— Hélas! reprit celle-ci, nous ne pouvons compter aujourd'hui sur aucun secours. Ce jeune Bourguignon si loyal et si généreux qui nous a défendues avec tant de hardiesse ne sortira pas de terre pour nous servir de champion une seconde fois. Qui sait même si ce méchant homme ne l'a pas tué, car nous nous sommes sauvées sans nous inquiéter de son sort. Oh! j'ai peur pour toi, ma mère, car il n'y a pas de pitié à attendre de ce démon à face humaine quand il verra qu'il n'a que des femmes à craindre, car je ne puis compter Pehrson pour un défenseur.

— Pardon, ma jolie servante, interrompit dame Gertrude, mais je vaux bien un homme à la bataille. Oh! je n'ai pas peur et je saurai rester maîtresse du logis.

Puis elle saisit une broche qu'elle brandit en guise de lance, et prit une pose belliqueuse qui ne manquait pas d'un certain charme grotesque.

Au même instant les abois des chiens redoublèrent et une voix enrouée cria :

— Ouvrez, de par tous les diables! On ne laisserait pas faire le pied de grue à un loup par un déluge si abominable. Allons, alerte! alerte!

Et, impatienté de ne pas recevoir de réponse immédiate, le nouveau venu commença à ébranler la porte de l'hôtellerie à grands coups d'épieu.

— C'est un maître poignet et il tape dur, observa dame Gertrude après avoir écouté attentivement les vibrations produites par ce début d'assaut. Nous allons avoir à soutenir un siége en règle.

— A la porte donc! à la porte! hurla le terrible assiégeant. N'y a-t-il personne dans ce chenil? Est-ce une maison abandonnée, ou tous les habitants dorment-ils? Ah! je ferai assez de tapage pour les réveiller ou j'entrerai par la brèche.

Dame Gertrude se décida alors à parlementer et, après avoir consulté à voix basse les voyageuses, elle hasarda sa respectable tête à la lucarne qui ouvrait son œil rond au-dessus de la grande porte :

— Jésus Maria! dit-elle d'une voix glapissante; qui donc frappe si tard à la porte d'une maison honnête et isolée au milieu d'une forêt? Si vous êtes des coupeurs de bourses sans ouvrage, nous vous prévenons que nous ne sommes riches qu'en fourches, broches, faux, marmites, et autres armes défensives. Si vous êtes des voyageurs égarés, passez votre chemin à la garde de Dieu, bonnes gens! ou nous vous coifferons d'une cuvette d'eau de vaisselle.

— Damnée sorcière! répliqua le chasseur irrité; tu ne sais pas qui tu oses faire attendre; un gentilhomme qui n'attendrait pas à la porte de madame Marie de Médicis, la reine mère. D'ailleurs, avant de mentir à l'enseigne qui orne ton donjon, tu aurais dû l'arracher pour qu'elle ne te trahît pas.

— L'enseigne ne fait pas l'hôtellerie, dit aigrement dame Gertrude.

— Je m'en aperçois, repartit le chasseur de plus en plus furieux; mais elle t'oblige du moins à ouvrir ta porte à tout venant qui offre de te payer son gîte.

— Mais non aux vagabonds qui veulent l'obtenir par violence, mon maître.

— Insolente créature! oublies-tu donc que tu es la servante et la vassale des voyageurs et que tu n'as pas le droit de les laisser se morfondre sous le vent et la pl ie! Obéis dans le plus court délai ou je brûle ton enseigne et ta maison en même temps pour me réchauffer les pieds.

Gertrude, qui voulait gagner du temps et lasser la patience de son adversaire, joignit les mains en poussant des cris d'indignation :

— Mais vous êtes donc un brigand, un assassi, un incendiaire, beau sire? Alors j'ai bien fait de vous refuser cette hospitalité que vous voulez prendre de force. Si vous êtes, au contraire, un gentilhomme, ainsi que vous le juriez tout à l'heure, je dois vous déclarer que ma maison est indigne de recevoir un si noble seigneur, car elle ne contient ni provisions de bouche ni provisions de chauffage. Le cellier est vide comme le bûcher et la paille remplace les lits.

— Trêve de bavardage, folle! interrompit le chasseur exaspéré, ou, par saint Hubert, je te fouetterai avec le fouet qui me sert à corriger mes chiens quand ils tardent à m'obéir.

— Ah! vous menacez une faible femme à qui vous demandez asile! s'écria dame Gertrude d'une voix éplorée, tout en retroussant ses manches pour s'apprêter au combat. Est-ce là votre façon d'encourager les gens à être hospitaliers?

Le gros chasseur écumait de rage.

— Mais je ne te demande rien, j'exige, entends-tu, hôtesse de truands! et je te payerai moitié en argent, moitié en coups de bâton; ah! tu pérores à couvert, et tu t'amuses à me voir grelotter sous ta lucarne. Prends garde que tout à l'heure nous ne changions de rôle!

En effet, jamais dieu aquatique ne fut si complétement imbibé que ne l'était l'infortuné gentilhomme; ses chiens, la queue basse, hurlaient lamentablement, très-surpris du peu de succès de cette conférence et regardant d'un œil piteux cette porte inflexiblement close.

Dame Gertrude, sans s'émouvoir, étendit solennellement sa main hors de la lucarne au-dessus de ce groupe désastreux, au risque de la mouiller, et prononça ces mémorables paroles :

— Je jure par l'âme de feu mon mari Albert Vilebrequin que celui qui m'a insultée ne dormira pas sous mon toit!

Le chasseur répondit à ce serment par un éclat de rire plein de menace :

— Je ne sais pas si j'y dormirai; mais, par saint Hubert, j'y entrerai!

Les deux voyageuses se regardèrent en tremblant, car, à l'accent bref du gentilhomme, elles comprirent que sa résolution était inébranlable et qu'il ne reculerait pas.

— A la rescousse! à l'assaut! Allons, mes braves chiens! Taïaut! taïaut! Ici, Roland! cria-t-il d'une voix tonnante : s'il n'y a rien à souper dans cette tanière, je vous promets de vous découper en guise de gibier les oreilles de cette braillarde d'hôtesse.

Dame Gertrude voulut user d'un stratagème qui a souvent produit d'heureux effets dans des circonstances analogues :

— A moi! Jean, Jérôme, Paul, Pierrot, Urbain! à moi! cria-t-elle de toutes ses forces :

— Appelle à ton aide tous les saints du calendrier, dit le chasseur; ils n'empêcheront pas Gaspard de Langranerie d'exécuter sa volonté. C'est une infamie de refuser asile à un pauvre homme trempé jusqu'aux os et crotté jusqu'à l'échine; mais tu comprendras mieux ta faute quand je te rendrai la monnaie de ta pièce.

— O brigand! répliqua Gertrude, tes chiens ont beau allonger leurs crocs affamés, il les ébrécheront au mur de mon hôtellerie, et ils ne se sécheront pas à mon feu.

Le chasseur ne répondit point, et l'hôtesse rassurée par ce silence commença à espérer que l'assiégeant renonçait à son entreprise; mais Christine, qui regardait avec inquiétude ce qui se passait, le visage collé à la fenêtre, lui saisit tout à coup le bras, et lui dit d'une voix altérée :

— Voyez donc, voyez, dame Gertrude! Ah! nous ne pourrons pas nous débarrasser de cet homme affreux!

En effet, le marquis Gaspard avait bravement descellé le banc de pierre de la porte, qui, avouons-le, ne tenait pas très-solidement au mur, et, armé de ce bélier improvisé, il se mit à rompre les barreaux de la fenêtre de la salle basse.

Au bout de cinq minutes les barreaux étaient brisés, et la fenêtre n'était plus qu'un trou béant.

Les trois femmes s'étaient réfugiées au fond de la salle, avec une terreur facile à comprendre, dès le début de cette attaque dont elles prévoyaient l'infaillible succès, et elles priaient Dieu de leur inspirer un moyen de salut.

Pierrot restait impassible, chauffant son goître au feu, et le jeune page Pehrson s'accrochait avec son courage ordinaire à la vieille dame.

— Où fuir? où nous cacher? murmuraient les voyageuses qui regardaient les murailles et les solives du plafond comme si elles eussent espéré y découvrir une cache mystérieuse.

Dame Gertrude, émue de leur frayeur, s'écria résolument :

— Venez avec moi; je vais essayer de vous mettre à l'abri de ses recherches. Il faut qu'il ne trouve que moi dans cette salle et, par feu mon mari, je suis de taille à lui répondre.

Elle entraîna rapidement les deux femmes suivies du page, et leur fit descendre un escalier étroit qui conduisait à l'entrée d'un petit cellier où elle cachait soigneusement deux tonnes de vin vieux.

— Dieu veuille, dit-elle, que cet enragé n'aille pas vous chercher derrière ces barils!

Elle remonta vivement et elle arrivait toute essoufflée, lorsqu'elle vit sauter par la fenêtre quatre énormes chiens qui se seraient élancés sur elle, si leur maître, enjambant à son tour la brèche, ne les eût arrêtés tout court.

C'était bien le gros homme que nous avons vu reculer devant le moulinet de François Perrier au commencement de cette histoire, mais peut-être paraissait-il encore plus laid, plus vulgaire, plus rébarbatif, grâce à son accoutrement digne d'un braconnier, à son sarrau bleu tout trempé et à ses bottes jaunes de fange. Néanmoins dame Gertrude soutint avec une fière assurance son regard menaçant et railleur.

— Ah! je suis vraiment heureux de voir face à face l'impitoyable amazone qui m'avait condamné à passer la nuit à la vilaine étoile, sans souper et sans feu, lui dit-il d'un air goguenard. Vous voyez que votre forteresse est moins solide que vous, grosse commère. Je devrais, en ma qualité de vainqueur, vous infliger une correction mémorable dans l'intérêt des voyageurs à venir; mais je suis fort égoïste. Je tombe de fatigue et de faim et je crois que votre plus grande punition sera de me servir au doigt et à l'œil. Ah ça! êtes-vous donc seule ici? ajouta-t-il en parcourant la salle basse d'un regard soupçonneux. Où diable est ce régiment de valets qui devait me recevoir à coups de fourches, de faux et de marmites?

— Il est resté là où je l'avais enrôlé, répondit dame Gertrude en se touchant le front par un geste moqueur.

— Ah! tu es une gaillarde résolue, reprit le marquis Gaspard, mais je saurai te faire plier le dos comme tant d'autres. Du feu, d'abord! il me faut du feu!

L'hôtesse montra le foyer où se consumaient quelques bûches agonisantes.

— Ça, du feu? s'écria le chasseur, c'est ce que nous appelons un feu de veuve; mais je ne me chauffe pas de ces cendres-là! Voyons! apporte au moins un tronc de hêtre et quelques brassées de fagots.

— Impossible! repartit dame Gertrude avec humeur. Tout le bois est empilé sous le hangar et je ne veux pas traverser la cour, au risque de gagner une fluxion, pour aller vous querir bûches et fagots.

Le marquis de Langranerie daigna sourire.

— C'est trop juste, ma chère hôtesse; il ne faut pas exposer tes membres frêles et délicats à l'humidité. Bah! contentons-nous de ce que nous avons sous la main.

Il fit un signe à ses chiens, et les robustes bêtes, se jetant chacune sur un escabeau, le renversèrent et le traînèrent à l'aide de leurs crocs pointus jusqu'au foyer.

— Qu'allez-vous faire, bon Dieu! s'écria l'hôtesse.

— Rien que de très-simple, ma commère :

jeter ces allumettes dans le feu pour l'alimenter.

— Mes escabeaux! reprit-elle avec consternation en essayant de chasser les chiens qui grondèrent sourdement sans lâcher leur proie.

— Les escabeaux d'abord, puis le bahut, puis les tables, puis les lits, dit froidement le gros gentilhomme.

Dame Gertrude se tordit les mains de désespoir.

— Ah! vous me tuerez plutôt! mais je ne laisserai pas brûler mes meubles.

— Essaye d'empêcher ces gaillards d'obéir à leur maître, dit le marquis en riant; mais tu auras de la peine à les pervertir, je t'en préviens; il sont capables de ne pas plus respecter la propriétaire que le mobilier. Qu'en dis-tu?

— Je vais querir les bûches et les fagots, répliqua dame Gertrude vaincue par ce sang-froid, mais les yeux étincelants de colère.

— Merci! J'aime à être servi de bonne grâce, et si vous étiez plus jeune, je vous embrasserais pour la peine.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

VIII

CHARLET.

Il était fils d'un *dragon de la république;* son premier hochet fut le sabre de son père.

Sa première éducation, il la reçut dans l'une de ces écoles militaires qu'on appelait alors *écoles des enfants de la patrie.*

Après cela, étonnez-vous s'il aima toujours et la patrie... et ceux qui versent leur sang pour elle.

Et si, comme noble retour d'une noble sympathie.....

Ses meilleures œuvres furent le fruit d'inspirations dictées par les objets mêmes de son éternel respect, de son éternelle tendresse.

Allons! allons! on gagne toujours quelque chose à s'incliner devant ce qui est véritablement grand, devant ce qui est véritablement beau.

L'amour est comme le blé : selon qu'on l'a semé dans un terrain ingrat ou riche...

Il s'étiole...

Ou il s'épanouit en gerbes...

. . . .

En 1814, Nicolas-Toussaint Charlet avait vingt-deux ans lorsqu'il obtint une modeste place dans une des mairies de la capitale.

Pendant quelque temps notre jeune commis s'acquitta de ses devoirs bureaucratiques à la grande satisfaction de ses chefs.

Mais vers la fin de 1816, tourmenté déjà du feu sacré qui devait bientôt le dévorer tout entier, Charlet, rêvant à celui qui n'était plus là, s'étant permis, à son sujet, certains croquis...

Que des *brigands* tels que ceux *de la Loire,* par exemple, pouvaient seuls, alors, se permettre d'admirer...

Les chefs de notre audacieux employé se fâchèrent tout rouge...

Et il fut mis à la porte de la mairie...

Comme une brebis galeuse qu'on exclut du sein d'un troupeau.

Et ce qu'il y eut de plus affreux, c'est que la brebis galeuse s'en alla fort gaiement, en faisant la nique à ceux qui le chassaient!...

On n'avait jamais vu pareille perversité!...

— Si jeune! exclamaient ces braves *ailes de pigeon,* si jeune!... et si bonapartiste!...

Qu'est ce qu'il deviendra, le malheureux!...

— Il deviendra, — Charlet, messieurs.

C'est-à-dire, tout simplement, comme l'a dit un écrivain de mérite :

Le Béranger du dessin;

Le Callot du dix-neuvième siècle.

. . . .

Les causes de la destitution de Charlet, comme employé municipal, sont assez curieuses, d'ailleurs, pour que nous vous les racontions :

Charlet, en 1816, n'avait encore que l'instinct de l'art; il savait à peu près, ainsi qu'il le disait lui-même, faire une tête *sans beaucoup d'ombre,* et voilà tout...

Mais, — ici c'est Jules Janin, une autorité, qui parle, — « il avait su, deux ans auparavant, être bon citoyen et bon soldat en combattant pour la défense de la barrière de Clichy. »

Et c'était justement dans le souvenir de cette bataille qu'il avait puisé l'idée de ce dessin factieux...

Qui devait amener un si brusque changement dans l'existence de notre artiste en herbe.

Ce dessin à la plume représentait, autant que je puis me le rappeler, un soldat de la vieille garde, blessé et, soutenu par un camarade, menaçant encore du poing un ennemi plus étonné, peut-être, que joyeux de sa victoire.

Or, son croquis achevé, Charlet, après l'avoir montré à quelques intimes, — demeurés comme lui fidèles au culte du passé, — Charlet s'était remis, philosophiquement, à faire marcher, au service du roi.....

— Dans des copies d'actes et de contrats. —

Cette plume, toute frémissante encore, qui venait de courir au service de l'empereur.

— Dans la glorification d'un de ses vieux grognards. —

— Ah! que voulez-vous! Charlet n'était pas riche alors, et, ignorant encore des ressources de son génie, il voyait dans sa place, son pain.

Une excuse qui en vaut bien une autre, pour ne pas jeter son bonnet par-dessus des gens qui vous déplaisent.

Mais ne voilà-t-il pas que, quelques jours après que Charlet avait montré à ses amis son croquis du soldat blessé, ne voilà-t-il pas qu'un beau matin, en plein soleil, en pleine mairie, un homme, boutonné jusqu'au menton, — ce qui était déjà suspect; on n'aimait pas les hommes trop boutonnés à cette époque, — et porteur, en outre, d'une physionomie caractéristique...

Un homme, dis je, se présenta au bureau du jeune commis...

Et, se penchant vers lui :

— Vous êtes monsieur Charlet? murmura-t-il. — Oui. — Et vous avez fait un dessin qui représente deux soldats de *l'autre,* se fichant de l'ennemi? — Oui. — Moi aussi, je suis un des soldats de l'autre. Voulez-vous me montrer votre dessin? — Oui.

Et Charlet tira d'un carton le corps de délit.

A l'aspect du croquis, dont une indiscrétion, amicale peut-être, lui avait révélé l'existence, le soldat tressaillit.

— Oui! oui!... disait-il entre ses dents, en tortillant de ses gros doigts le bout de sa grosse moustache, oui, oui, c'est bien cela!... Voilà comme nous étions... Nous tombions... quelquefois... mais nous ne reculions jamais...

Bien! jeune homme... très-bien!... On ne m'avait pas trompé... vous avez de ça, vous!... Vous ne ressemblez pas... à quelques-uns...

Je suis content de vous... très-content... vous entendez... et la preuve...

En parlant ainsi, le grognard dévissait lentement la pomme d'un rotin, de respectable encolure, qu'il portait sous le bras, et exhibait sous les yeux de Charlet une petite statuette de *l'autre,* renfermée dans cette pomme.

— Et la preuve, continua-t-il, en approchant l'idole des lèvres du jeune homme, c'est que je vous autorise à lui donner un baiser... à *lui*...

L'artiste n'hésita pas une seconde.

Il donna le baiser.

Vous savez le reste.

Le lendemain l'employé était destitué.

. . . .

— Eh bien, je gratterai toujours du papier, mais d'une autre manière maintenant, de celle qui m'amuse!...

S'écria Charlet, en voyant se fermer devant lui les portes de la mairie.

— Et nous verrons si l'on m'en empêchera!

Là-dessus, sans perdre un jour, une heure, le brave enfant prit un crayon, étudia avec zèle et constance, et guidé par les conseils d'un nommé Lebel, élève de David et de Gros, il fit de si rapides progrès que bientôt Gros lui-même lui déclara qu'il avait peu de chose à apprendre dans les ateliers, et devait *aller à son caprice.* Quand l'éditeur Delpech mit en vente, en 1817, les premières lithographies de ce peintre à part, de ce poëte, de ce philosophe, de ce critique, chacun se demandait comment il pouvait se faire que le crayon eût tant d'esprit, de finesse, de couleur. Cependant si le succès commençait à sourire à Charlet, la fortune ne se pressait pas encore de lui tendre la main. Les félicitations, les éloges, pleuvaient de plus en plus sur le jeune artiste... mais sa bourse continuait de demeurer vide... et pour obvier à ce fâcheux état de choses... pour vivre... pour manger... enfin!... — car c'est triste à dire, mais les lauriers ne nourrissent que l'âme; l'estomac n'y gagne rien, — Charlet peignait... quoi?... des enseignes!...

. . . .

Au reste, le proverbe qui dit : *à quelque chose malheur est bon,* est fort juste. On gagne toujours à souffrir, quand ce ne serait que de se rappeler, — lorsqu'on mâche difficilement du pain tendre, — qu'on croquait si aisément, jadis, du pain dur.

Le pain dur est le meilleur professeur de philosophie de l'homme.

Dans son adversité passagère, Charlet trouva plus qu'un souvenir pour les temps heureux.

Il trouva un ami.

Cet ami était Géricault, le peintre du *Naufrage de la Méduse.*

Un chef-d'œuvre; rien que cela.

Charlet était à Luciennes, petit village près de Paris, occupé d'enjoliver la devanture d'un café.

Et il chantait, car il chantait toujours, tout en improvisant, sur les panneaux surpris de tant d'honneur, des bouteilles de bière au bouchon impétueux, des côtelettes dorées et des ronds de saucissons enchanteurs...

Lorsque Géricault, qui passait par là, apprenant de la bouche du maître du café, le nom du barbouilleur qui se livrait si gaiement à ces débauches gastronomiques... en peinture... — lorsque Géricault, — à l'instar de Charles-Quint avec le Titien, — s'empressa de ramasser, pour le lui remettre, un des pinceaux que Charlet, du haut de sa double échelle, avait laissé tomber sur le sol.

D'un léger service rendu, et d'un remerciement à une petite causerie d'abord, puis à une

grande intimité, il n'y a qu'un pas entre artistes.

Attablés devant une table sur laquelle fumaient de vraies côtelettes cette fois, et brillaient de vraies bouteilles... Charlet et Géricault se contièrent mutuellement leurs projets, leurs espérances...

Ils n'avaient pas vidé un flacon que déjà leurs mains s'étaient unies...

Hélas!... la mort ne devait pas tarder à briser cette cordiale étreinte.

La première rencontre de Charlet et de Géricault avait eu lieu en 1817.

En 1824, une goutte sciatique, dont il venait d'être atteint sur les bords de la Tamise, ramenait, courbé en deux, en France, celui qu'on appelait le Michel-Ange des temps modernes.

Et jusqu'en 1845, au moment même où, à son tour, il allait fermer pour toujours les yeux, Charlet y sentait encore des larmes...

En prononçant le nom de son pauvre Géricault. . . . .

. . . .

Cependant, tout en pratiquant l'enseigne, — comme raison de pot-au-feu, — Charlet n'avait pas abandonné l'art... et l'art faisait, chaque jour, son nom et plus populaire et plus illustre

Vous avez vu, n'est-ce pas, les *Grognards* de Charlet... ces dragons, ces cuirassiers, ces sapeurs, ces lanciers, dont il avait le secret de friser si habilement la moustache grise, de polir le baudrier, de cicatriser le front, de décorer la poitrine?...

Tenez!... Nous empruntons ici à une biographie, signée Jacques Arago, ce passage où l'écrivain exprime avec talent l'émotion éprouvée par un débris de la grande armée, à l'aspect du tableau de Charlet : le *Passage du Rhin*.

« J'ai vu, — je voyais alors, — j'ai vu un vieux soldat, appuyé sur la balustrade auprès de laquelle était placée cette admirable toile, pousser de profonds soupirs et essuyer de temps en temps, de ses doigts calleux, les grosses larmes qui roulaient sur sa figure basanée. Je m'approchai de lui, je le questionnai. — J'étais là, me dit-il. — Et le souvenir de tant de misère vous arrache des pleurs? — Oui, je cherche Nicolas Potel, mon serre-file, et je ne le vois pas. Je reconnais bien les autres, Bonne, Girand, Castellan, Germain, surnommé le *Marengo*, mais lui, Nicolas, mon brave camarade, je ne le retrouve pas, et cela me brise le cœur! Nous nous dîmes au revoir sur la Bérésina, mais, hélas! c'est un adieu que nous devions prononcer; il est là, mon pauvre ami, sous quelques pieds de neige, car les Cosaques n'étaient pas capables de l'entamer. Pendant quatre heures le vieux soldat avait fait halte devant le cadre de Charlet, pendant quatre heures, il chercha son ami Nicolas... et le lendemain je l'y retrouvai encore. »

. . . .

Que dites-vous de cet éloge du grand artiste fait par ce vieux de la vieille, qui demande son ami aux morts et aux vivants... d'un tableau?

N'est-il pas vrai que cela a quelque chose de noble et de saint comme la douleur d'une mère en face du portrait de son enfant mort?

Et, à propos d'enfants, après les grognards, voici que Charlet se met à nous donner cette innombrable légion de petites têtes espiègles, mutines, souvent barbouillées, mais toujours fraîches et roses, que nous rencontrons partout, chaque jour, dans nos jambes, à la ville et aux champs.

Et pour lesquelles nous avons toujours un regard qui tient à la fois du regret et de la joie...

Car elles nous disent ce que nous avons été...

Et ce que nous ne sommes plus...

On avait reproché à Charlet de ne savoir croquer que des soldats... Il montra qu'il savait encore croquer des bambins... comme personne ne les avait croqués jusqu'alors... et, une fois en route, l'artiste voulant prouver, sans doute, que son appétit excité ne s'assouvissait pas pour si peu, l'artiste se mit, l'un après l'autre, à croquer le paysan, l'ouvrier, le citoyen...

Que sais-je, moi! Son crayon devinait, voyait et disait tout, à ce diable d'homme!... et il voyait, devinait et disait tout, bien!



. . . .

Nommé en 1840 professeur à l'école Polytechnique, Charlet composa pour ses studieux élèves des modèles à l'aide desquels il est défendu de ne plus apprendre le dessin. C'est à l'école Polytechnique qu'il fit un jour une leçon excellente sur la plume appliquée à l'art du dessin — car il avait conservé une grande prédilection pour *cet outil merveilleux de l'intelligence humaine,* — c'est encore Jules Janin qui parle, — *avec lequel il n'est point de tâtonnements, point d'hésitation... avec lequel il faut aborder la difficulté d'une façon franche et nette, et sauter le fossé sans se demander si on pourra le sauter.*

« La plume, disait Charlet, parlez-moi de la plume et non pas des estompades perlées au coton. Le beau mérite de s'amuser des heures entières (au soleil) à polir, lisser et pointiller de charmants petits riens dans des albums! Fi donc! Avec la plume, on fait du paysage à si peu de frais quand on sait s'y prendre; un bout de terrain, un fragment de roche, quelques buissons, un arbre pelé, les morceaux de clair et d'ombre seront indiqués par de simples lignes horizontales ou perpendiculaires, et voilà qui vaut mieux que toutes les finesses d'exécution qui *n'apprennent rien et qui ne prouvent pas davantage.*

. . . . »

Après cela, je comprends bien que Charlet estimât si fort la plume!

Lui qui, soit pour écrire, soit pour dessiner, n'avait qu'à la tenir un instant entre ses doigts pour accomplir, ou une page étincelante d'*humour*, ou un croquis étourdissant d'esprit.

Cependant, ses autographes, Charlet ne les prodiguait pas; écoutez plutôt:

La dernière fois que je vis Charlet, c'était chez le gros Nicolas Barba, l'ancien libraire du Palais-Royal.

— Un aimable compère, qui mettait ses auteurs dedans... ses intérêts... avec des procédés, à leur tirer les larmes des yeux.

Charlet dinait chez Barba, et j'y dînais aussi, sous la forme de certain vaudevilliste... — qui n'a jamais eu le diable au corps que cette fois-là, j'en ai bien peur pour lui.

Au dessert, le grand artiste ayant trouvé quelque part, à sa portée, son instrument favori de travail, se mit, tout en causant, à dessiner sur le fond d'une assiette un superbe grenadier...

Qui bientôt circula, de main en main, parmi tous les convives...

A la grande admiration de chacun.

Une dame, surtout, — je soupçonne qu'elle était trop pauvre, à son avis, pour se permettre d'acheter quelque dessin de Charlet; elle n'avait que quarante mille livres de rentes, — une dame, dis-je, apercevant la pochade en question, fit mentalement cette réflexion que l'occasion était venue pour elle d'avoir *pour rien* ce qu'elle ne voulait pas se procurer pour de l'argent.

Et dans la louable intention, sans doute, de mettre à profit cette occasion, la bonne dame, qui tenait, à ce moment, sous ses yeux, l'assiette précieuse...

Se disposait *en catimini* à la donner à un domestique pour qu'il la plaçât en un lieu sûr... où elle eût pu la retrouver.

Mais cette chère personne avait compté sans son hôte...

Comme elle tendait ainsi déjà le trésor acquis à si bon marché, à un valet...

Tout à coup, Charlet, — de l'air le plus bonhomme du monde, comme s'il ne se fût douté de rien... — Charlet s'écria, en saisissant, au vol, l'assiette:

— Pardon, madame! il ne faut pas donner trop de peine à la laveuse de vaisselle.

Et d'un seul coup de sa serviette il fit disparaître le grenadier.

. . . .

Le corps souvent malade, l'esprit toujours tendu, Charlet aurait eu besoin du repos.

Mais comme tous les grands artistes, le travail pour lui c'était la vie...

Il ne pouvait mourir que sur la brèche.

Il s'éteignit le 30 décembre 1845, le crayon à la main...

Dessinant une figure de Napoléon...

Et disant à sa femme, en lui montrant cette figure:

— N'est-ce pas qu'elle ressemble un peu à Géricault?

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 9 . — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

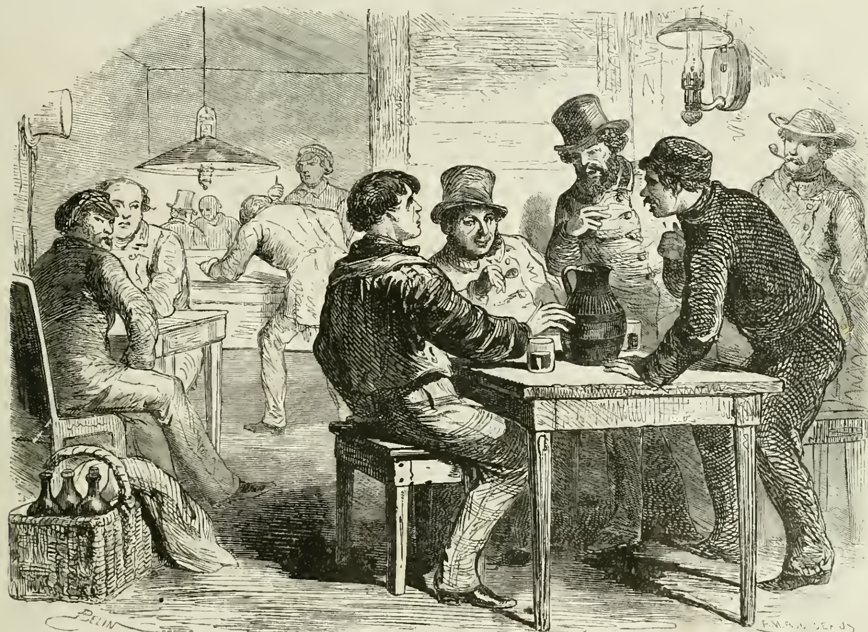
28 JUIN 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Chez ta mère .. C'est eux qui ont dévalisé sa chambre ! .. — Page 67

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE IX.

Un tapis franc de la rue Sainte-Marguerite.

Tout en marchant à côté de notre provincial, Jacques lui dit :

— Vous savez, monsieur, qu'il existe à Paris une foule de vagabonds, de gens sans aveu, de repris de justice, de forçats libérés... auxquels le séjour de cette ville est défendu, et qui, bravant les lois et la police, y reviennent constamment dans l'espoir d'y commettre de nouveaux crimes...

— Vous me faites frémir, jeune homme...

— Mon Dieu, monsieur, ceci n'est malheureusement que trop commun! A Londres, il paraît que c'est dans la Cité que ce vilain monde se réfugie... Chaque grande ville a ses mauvais quartiers, ses rues abandonnées à une certaine classe... je ne dirai pas de la société, mais de l'écume de la société...

— Enfin... puisqu'il faut que ce soit ainsi... Le pot-au-feu a bien aussi son écume... ce qui n'empêche pas que le bouillon ne soit une excellente chose... Continuez, mon cher ami... me permettez-vous ce titre, jeune Jacques?

— Monsieur, c'est beaucoup d'honneur que vous me faites; mais permettez-moi de vous dire que vous le prodiguez un peu légèrement, car enfin, vous me connaissez à peine. Et avant de nommer un homme son ami, il me semble, à moi, qu'il faut savoir ce qu'il est, ce qu'il fait, et s'il est digne de notre amitié.

— Jeune ébéniste, vous parlez comme *Socrate*; si vous aviez vécu de son temps, vous auriez été un des sages de la Grèce.

Moi, je dois en faire l'aveu, j'ai trop de laisser-aller... trop de confiance peut-être... mais je n'ai jamais pu me corriger de cela...

— Monsieur, si c'est un défaut, on ne le trouve jamais chez les gens de mauvaise foi! Pour en revenir à ces affreux garnis où vous aviez l'intention d'aller... vous vous seriez trouvé dans la société de ces messieurs que je vous ai cités tout à l'heure...

— On m'aurait encore volé quelque chose, probablement!

— Il se passe dans ces endroits-là des drames bien plus effrayants parfois que ceux que l'on représente à l'*Ambigu* ou à la *Porte-Saint-Martin*.

Il y avait autrefois, à Paris, un endroit appelé la *Souricière*, il était placé au centre des halles; c'était le plus fameux bouge de Paris, rendez-vous ordinaire des voleurs, voleuses, filles de mauvaise vie et tout ce qu'il y avait de plus ignoble dans la ville. La *Souricière* avait une telle réputation que des

étrangers, des hommes distingués de la capitale ne craignaient pas quelquefois de s'y aventurer, curieux de voir ce hideux tableau.

Il y avait aussi, rue Saint-Honoré, près du café de la Régence, une maison de jeu, connue sous le nom d'*Hôtel d'Angleterre*, qui rivalisait de réputation avec la Souricière.

Cependant, l'*Hôtel d'Angleterre* était l'aristocratie du vice; il y avait une roulette, un creps et un *biribi*. A ce dernier jeu, il paraît que les pontes qui avaient perdu à la roulette toutes leurs grosses pièces, avaient la facilité de jouer leurs derniers sous. L'Hôtel d'Angleterre ainsi que la Souricière étaient ouverts toute la nuit, et beaucoup de gens à Paris n'avaient pas d'autres domiciles.

— Est-ce que vous avez été par là, vous, jeune homme?

— Non, monsieur, ce n'est point de mon temps... mais je lis beaucoup; on apprend aussi en lisant, et j'ai toujours aimé à m'instruire.

— Je vous en fais mon compliment. Moi, je n'ai jamais bien su que le domino, et encore!...

— Je veux vous mener dans un de ces repaires modernes, qui s'intitulent aussi cafés, et qui ne sont en effet que des tapis francs.

— Vous voulez me mener dans un café comme celui où j'ai déjeuné avec... ce gredin d'Ernest.

— Oh! non... ce n'est plus du tout la même chose... Mais nous voici dans la rue Sainte-Marguerite...

— Elle n'est pas brillante...

— Elle est cependant bien mieux éclairée qu'elle ne l'était autrefois...

— Ah! çà... mais... il passe de drôles de figures par ici! ce n'est pas aussi élégant que sur le boulevard de la Madeleine.

— A Paris, chaque quartier a son cachet, ses modes, sa physionomie.

— Où donc me menez-vous... mon cher monsieur Jacques?

— Dans un des bouges le plus fréquentés de la rue...

— Pardon, mais qu'entendez-vous par bouge?

— A Paris, c'est ainsi qu'on désigne non-seulement un endroit malpropre, mal tenu, mais encore un lieu fréquenté par des filous, des loupeurs, des gouapeurs, des voleurs, cette écume de la capitale qui est continuellement en fermentation.

Devant une maison sale et noire, vous apercevez comme une espèce de boutique mal éclairée; à travers de petits carreaux crasseux, enfumés, cassés et rajustés avec du papier, vous n'entrevoyez aucune espèce de marchandise, et vous vous demandez ce qu'on peut vendre là dedans.

Mais si vous vous arrêtez un moment, vous verrez bientôt entrer et sortir les habitués de ce lieu... des hommes mal vêtus, ou plutôt à peine vêtus; ils ont pour la plupart la figure pâle, le teint plombé, les yeux caves et le regard sinistre; quand ils rient, ce n'est pas de la gaieté que leur visage exprime, c'est de l'effronterie, de la débauche, c'est le vice enfin dans toute sa laideur.

Ce qui est fort triste surtout, c'est de voir des jeunes gens, des adolescents même parmi tout ce monde-là. Vous trouvez dans un bouge des enfants de quatorze à quinze ans qui, déjà entraînés par le mauvais exemple, ont abandonné le travail, l'atelier, la maison paternelle pour se livrer à cette vie de paresse, de fainéantise, de jeu et de désordre, qui les conduit nécessairement au vol et au bagne... Mais voilà celui dans lequel je veux vous mener...

— Merci... je n'y tiens pas, ce que vous m'avez dit m'effraie!

— Allons donc! un homme doit tout voir! D'ailleurs, avec moi, je vous réponds que vous n'avez rien à craindre; et puis, votre combat sur le pavé a tellement gâté votre toilette que vous ne paraitrez pas trop propre à ces messieurs. Venez.

Choublanc se décide à suivre son nouveau guide; celui-ci ouvre une petite porte vitrée, et ils entrent tous deux dans un soi-disant café.

L'intérieur en est repoussant : le gaz n'y est point connu, et l'huile y étant très-ménagée, il n'y règne qu'une lumière douteuse, et qui est encore assombrie par une épaisse fumée, car tous les habitués du lieu ont la pipe ou plutôt le brûle-gueule à la bouche. A travers cette atmosphère épaisse, chaude, humide, à laquelle se mêlent les vapeurs du vin, de l'eau-de-vie, de l'ail, de l'oignon, et la transpiration de ces messieurs, qui ne se débarbouillent que lorsqu'ils tombent dans le ruisseau, vous apercevez cependant des tables et un billard.

Une foule d'hommes remplit ce lieu. Il y en a qui sont assis près des tables, buvant du vin ou des liqueurs (le café est inconnu dans ces cafés-là, ou du moins c'est un *extra*); l'un, à demi-ivre, chante un couplet obscène, l'autre est déjà endormi sur la table; son voisin a roulé dessous, et on ne juge pas nécessaire de le ramasser. Il y en a qui jouent aux cartes... Quelles cartes! on ne distingue plus les couleurs. Ces messieurs, en se trichant entre eux, s'exercent à escroquer les pigeons qui leur tomberont sous la main.

C'est autour du billard que vous apercevez le plus de monde; les joueurs vont faire la poule, mais auparavant les paris sont ouverts; on va tirer les numéros...

Alors ces hommes fouillent à leur poche, et ce qui vous étonnera, c'est de voir bientôt le tapis couvert d'argent, quelquefois même des pièces d'or y sont jetées et mises au jeu.

De l'argent dans la poche de cet homme dont la blouse est déchirée en plusieurs endroits, dont le pantalon mal rapiécé n'est plus qu'un hideux assemblage de loques! De l'or chez cet autre, dont les joues caves et la figure allongée sembleraient annoncer la misère et le besoin, et qui a pour chaussure des bottes à travers lesquelles ses pieds nus se montrent en plusieurs endroits!

Que penser de ces disparates? Ces messieurs sont faits pour ôter toute confiance dans l'aspect de la misère et du malheur.

Choublanc, tout en portant des regards effarés autour de lui, se serre contre le jeune ouvrier, en lui disant à l'oreille :

— Allons-nous-en... J'en ai assez vu... Décidément j'aime mieux le café de ce matin; on y dépense beaucoup d'argent, c'est vrai, mais au moins tout y est élégant, tout y flatte la vue. Ici, c'est absolument le contraire.

— Attendez donc... Je veux que vous entendiez quelque scène... Il est rare qu'il ne s'en joue pas ici. Venez... mettons-nous à cette table... contre l'entrée.

— Mais, jeune homme, permettez, je n'ai que quatre sous...

— Ne craignez rien, monsieur, c'est moi qui paye, ici... Au reste, ce n'est pas cher... Garçon!... du fil-en-quatre, et vivement!...

— Vous voulez me faire avaler du fil-en-quatre... Quelle est cette boisson?

— De l'eau-de-vie faite avec des chiffons... Tout ce qu'il y a de plus exécrable en eau-de-vie... Vous voilà prévenu.

— Bien obligé.

L'eau-de-vie est apportée; le garçon se fait payer dès qu'il a servi; usage de l'endroit. Choublanc prend son petit verre, et fait une grimace horrible en y goûtant : il lui semble avoir de la chaux vive dans la bouche.

Mais son compagnon le pousse pour lui faire remarquer un jeune homme de seize ans au plus, grand, mince, dont la figure est belle et presque franche; ses yeux bleus, assez doux, n'ont pas encore toute la hardiesse du vice; seulement la fatigue semble abattre la vigueur, la vivacité naturelle à son âge. Une blouse bleue assez propre, un pantalon de drap gris, de bons souliers, une casquette presque neuve, voilà sa toilette; il a l'air d'hésiter en entr'ouvrant la porte du bouge, il regarde un moment au fond, il va s'éloigner sans entrer. Le malheureux! que ne cède-t-il à cette voix secrète qui lui crie de fuir loin de cette sentine du vice! de ne plus mettre le pied dans ce repaire où il a déjà fait d'infâmes connaissances qui l'entraineront à sa perte... Le sort de toute la vie dépend souvent d'une erreur de jeunesse; mais il n'est déjà plus assez fort pour résister aux mauvais penchants. Il est toujours près de la porte, lorsque deux autres personnages accourent à lui du fond du café.

L'un est un homme d'une trentaine d'années, petit, trapu, noir et hideux de figure; il porte sur sa tête une espèce de bonnet qui n'a plus de forme, mais qui a conservé un énorme gland qui se balance sur son front, dont il cherche à balayer la poussière; il a sur le corps un mauvais bourgeron gris-jaune, et un pantalon en toile à torchons qui ne lui descend qu'à mi-jambe. Le sourire de cet homme qui laisse voir deux énormes dents placées comme des défenses de sanglier, a quelque chose d'effrayant et d'infernal.

L'autre individu est grand, maigre comme un squelette, jaune de visage, il a l'air morne et le regard fauve. Celui-là est vêtu de quelque chose qui doit avoir été un paletot, mais qui s'attache maintenant avec des ficelles; il a sur la tête la forme d'un vieux chapeau rond qui n'a plus de bords; un échantillon de toile à matelas, roulé comme une corde, lui sert de cravate. Il tient ses deux mains dans ses poches, qui semblent bourrées d'une foule d'objets, et rappellent celles du compagnon de *Robert-Macaire*.

— Ma foi, dit tout bas Choublanc à son compagnon, j'avais trouvé tantôt que la mise de M. Ernest était un peu négligée, mais je dois convenir que c'est un petit-maître auprès de ces messieurs...

— Ecoutez maintenant ce qu'ils vont dire à ce malheureux enfant qui vient d'entrer ici...

— J'aimerais autant m'en aller... Je ne trouverai jamais ma femme dans ce repaire... et c'est ma femme que je viens chercher à Paris... Je ne vous ai pas encore conté cela... je vais vous le narrer...

— Pas ici, monsieur... pas ici... Je vous y ai amené pour entendre et voir... et non pour causer... Chut!... écoutez et ne soufflez pas mot!...

— Eh bien, *môme*, est-ce que tu allais t'en aller comme ça? dit le plus petit des deux hommes en tapant sur l'épaule de l'adolescent. Est-ce que tu vas courir la pretantaine au lieu de rester à *jaspiner* avec les vieux... avec les amis! qui veulent te former et faire de toi un gaillard solide?

— Ah! c'est Grassouillot! répond l'adolescent. Tiens! v'là aussi le grand Léflanqué; c'est que, voyez-vous, j'ai pas mal travaillé aujourd'hui et j'avais envie de *pioncer*.

— Oh! c'te *sorbonne!* viens donc louper

avec nous... Pisque t'as travaillé, t'as le droit de te livrer à un jeu quelconque pour te reposer et te divertir... L'homme n'est pas fait pour travailler toujours, à l'instar du nègre... Fi donc! nous sommes des blancs, nous autres, que je m'en flatte... nous abhorrons l'esclavage!...

On aurait pu refuser à ce monsieur le titre de blanc dont il semble se glorifier, car ce que l'on voyait de sa peau était plus brun que celle d'un mulâtre.

Il continue : — J'ai de la *douille*, tu dois en avoir aussi, faut s'amuser un brin... Allons, Léflanqué, pousse donc le petit à c'te table, que nous pincions un régal de n'importe quoi !

La seule table qui fût libre encore se trouvait justement voisine de celle où M. Choublanc et Jacques s'étaient placés. L'adolescent se laisse entraîner, il s'asseoit à la table; bientôt beaucoup d'hommes de l'espèce des deux qui l'ont accosté viennent lui dire bonsoir, en se lançant entre eux des regards d'intelligence. On le fait boire, on le fait jouer; il sort de sa poche deux pièces de cinq francs, et l'individu qui est fier de n'être pas nègre s'écrie :

— Pus que ça d' *balles!*... Il n'est pas possible, t'as dévalisé la caisse d'épargne!... Ou t'en avais bigrement mis de côté... des épargnes.

— Non, non, c'te farce! au contraire, car hier on a volé, dévalisé chez nous pendant que j'étais à flâner et que ma mère était allée reporter son ouvrage. On est entré chez nous, on a fait un paquet de nos effets... les hardes de ma mère, toutes ses économies, on a tout pris... tout emporté... nous n'avons plus rien... Pour avoir du pain, ma mère s'est décidée à vendre une petite *brocante* qu'elle avait au doigt; je viens de la porter chez le marchand, qui m'a donné dessus ces deux *roues de derrière*... Ma mère attend après pour manger... et si je les joue... et que je les perde... avec quoi aurons-nous du pain?

— N'aie donc pas peur!... fifi!... nous avons du *jonc*, nous autres! et on t'en donnera, si tu es dans la *dèche!* Est-ce que tu ne connais pas la chanson :

Les amis sont toujours là!... les amis sont toujours bons là!...

L'adolescent se laisse aller; il joue et perd les deux pièces de cinq francs qu'il devait porter à sa mère; puis le hideux Grassouillot lui joue sa blouse contre son bourgeron. Le grand Léflanqué lui gagne sa casquette neuve et lui donne à la place sa forme de chapeau privée de bords. Enfin, pendant qu'il est en train de jouer son bon pantalon de drap gris contre celui en toile à torchons, de nouveaux individus entrent dans le bouge et s'approchent de la table à laquelle se passe cette scène. L'un d'eux frappe sur l'épaule de Léflanqué, en s'écriant :

— Eh ben! l'affaire a marché, hier... Tu as *bouliné* avec Grassouillot dans la rue de Charenton... je t'ai vu décamper par la *lanterne*... Il était temps, sans quoi vous auriez été pincés!

Pour toute réponse, les deux hommes auxquels ces paroles s'adressent partent d'un ricanement prolongé et versent à boire à l'adolescent. Cependant celui-ci, qui n'est encore qu'à moitié gris, semble frappé de ce qu'il vient d'entendre; il regarde l'individu qui vient de parler, et s'écrie :

— Comment... rue de Charenton... hier... qu'est-ce qu'ils ont donc fait?

— Ils ont été *grinchir*, donc!

— Et chez qui?

— Chez qui?... Eh! mais, est-ce que tu ne le sais pas?... Chez ta mère... c'est eux qui ont dévalisé sa chambre! Comme je te voyais boire avec eux, je pensais que tu le savais et que tu avais ta part dans l'affaire!

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XVI

Où l'homme aux chiens reparaît et monte à l'assaut d'une hôtellerie inhospitalière.

(Suite.)

Il se laissa tomber sur un escabeau qui craqua sous son poids, étendit sur les cendres ses pieds chaussés de grossières bottes de chasse, et ses chiens se couchèrent sur les briques tièdes en humant un morceau de lard fumé, accroché sous le manteau de la cheminée.

Dame Gertrude revint bientôt et jeta un tas de bûches et de fagots dans le foyer incandescent.

— Bon! je vais avoir chaud, dit le marquis en se frottant les mains. Mais j'ai toujours faim. Que peux-tu me donner à manger, commère?

— Rien! répondit sèchement l'hôtesse.

— Tu es vraiment plaisante, vieille; ça se voit tout de suite sur ta bonne face rougeaude. Mais ventre creux n'a pas d'oreilles, tu le sais. Je ne m'étonne plus de ton embonpoint, si tu dévores à toi seule toutes tes provisions. Serais-tu une ogresse, par hasard?

Dame Gertrude ne se dérida pas.

Le marquis de Langranerie choqua du bout de son épieu une pile de plats de terre.

— A quoi te sert toute cette vaisselle, dit-il en souriant, si tu n'as pas de quoi la remplir? J'ai bien envie de te débarrasser de tes marmites et de tes plats, puisqu'ils te sont inutiles. Saute sur la table, Roland!

Le grand chien, d'un bond, s'élança sur la table de chêne qui vacilla.

L'hôtesse poussa un cri de désespoir.

— Oh! le maudit animal; il va briser tout. Retenez-le, je vous en supplie, monseigneur! je vais vous servir, retenez-le!

— A bas, Roland, à bas! dit le marquis.

Roland obéit et vint se coucher aux pieds de son maître.

— Mais je vous jure, sur ma patronne, reprit dame Gertrude, que je ne puis vous offrir que de la crème, des œufs, des olives et des châtaignes...

— Un souper d'ermite! qu'à cela ne tienne! Je t'apporte assez de gibier pour te nourrir, toi et tous les voyageurs que tu pourrais être forcée d'héberger cette nuit.

Roland releva tout à coup sa tête allongée sur les briques, gémit doucement, se traîna sans bruit jusqu'à la porte du petit escalier, et se dressa contre cette porte avec une sorte d'obstination inquiète.

Cependant le gros gentilhomme, tout en vidant sur la table son carnier gonflé de lièvres, de perdrix et de bécasses, disait à l'hôtesse :

— Voilà de quoi souper comme un prieur de bénédictins! Mais j'ai dépisté tantôt, dans cette bonne forêt de l'Estrelle, un plus fin gibier qui malheureusement m'a échappé. Ici, Roland! pourquoi diable vas-tu écorcher ton museau contre cette porte?

L'hôtesse ne put s'empêcher de tressaillir; mais en voyant Roland revenir piteusement et comme à regret près de son maître, elle laissa échapper un malicieux sourire que le chasseur feignit de ne pas remarquer.

— Choisis les pièces les plus grasses et mets-les à la broche, ma commère, lui dit-il. Je t'invite, pour ta peine, à partager mon souper. Peux-tu seulement me fournir du vin?

— Oh! le meilleur vin du pays, répliqua-t-elle, en s'empressant de déboucher une jarre qui n'était pas testonnée de toiles d'araignée.

Les quatre chiens aboyèrent sourdement, et Roland, voyant le marquis occupé à goûter le vin que lui recommandait l'hôtesse, courut de nouveau gratter à la porte de l'escalier qui conduisait au cellier.

Dame Gertrude pâlit en songeant aux angoisses de ses pauvres voyageuses.

— Fi! s'écria le gentilhomme en faisant claquer sa langue contre son palais. Cette piquette est acide comme vinaigre. Tu dois avoir de meilleur vin caché quelque part, et tu as tort, ma commère, de reconnaître si mal ma générosité. Mais je vais te prouver que je n'ai pas volé ma réputation d'habile chasseur; je vais aller à la découverte.

Les trois autres chiens avaient quitté leur pose paresseuse pour rejoindre leur compagnon Roland, et ils assaillaient la porte avec des hurlements furieux.

— Ah çà, auraient-ils flairé des voleurs? s'écria le marquis en s'avançant vers eux.

— Restez, monseigneur, je cours au cellier moi-même, dit l'hôtesse : c'est l'affaire d'un instant.

Mais cet empressement tardif trahit la pauvre femme et parut suspect à M. de Langranerie.

— Non, ma chère, vous avez assez de besogne, reprit-il, et je ne serai pas assez peu galant pour me venger d'une femme en l'exténuant au delà de ses forces.

Dame Gertrude ne savait plus que répondre; elle essaya bien de le retenir encore, mais il la saisit par sa taille épaisse et la fit pirouetter à moitié sur elle-même en disant :

— Ah! vous craignez la maraude, grosse mère? mais je vous réponds que vous ne perdrez rien à avoir eu pour hôte un peu forcé le marquis Gaspard de Langranerie.

Cependant Christine et sa mère n'avaient pas perdu un détail de ce terrible débat; elles avaient frissonné aux abois révélateurs des chiens, et, quand elles entendirent les pas lourds du chasseur s'avancer vers la porte de l'escalier, elles se jetèrent dans les bras l'une de l'autre comme ces martyres chrétiennes que les empereurs romains faisaient livrer aux lions et aux tigres affamés, ces bourreaux plus terribles, mais moins cruels que les hommes.

XVII

Comment le chasseur d'hommes livre aux bêtes les fâcheux qui l'interrompent dans ses galanteries.

La jeune fille, surexcitée par l'imminence du danger, reprit courage la première.

— Écoute, dit-elle à la vieille dame, si ce chasseur d'hommes nous découvre cachées toutes deux au fond de ce cellier, il nous reconnaîtra. Si je parais seule devant lui, déguisée sous ce costume de paysanne, il peut s'y tromper et dédaigner une proie trop facile...

— Tu me fais frémir, Christine, car il respectera encore moins une servante qu'une fille noble...

— Je ne crains rien, ma mère, répliqua la belle enfant avec un sourire caressant; la croix d'or qui pend à mon cou me protégera, et Dieu sera avec moi en présence de ce féroce gentilhomme, comme il était avec Daniel dans la fosse aux lions.

Et elle invoquait du fond de son âme le divin Sauveur dont l'image se confondait par instants, dans sa pensée, avec celle du jeune et hardi Bourguignon qui l'avait délivrée si à propos des chiens du marquis de Langranerie.

— Attends, attends encore, ma fille! dit la vieille dame éplorée en essayant de la retenir.

Mais déjà le chasseur ouvrait la porte de l'escalier, malgré la résistance de l'hôtesse; Christine n'eut que le temps de repousser sa mère en lui disant :

— Cache-toi, cache-toi vite! Je monte.

Et elle s'élança sur les marches, légère comme une biche, en portant bravement un panier rempli de six bouteilles et en chantant d'une voix un peu tremblante un vieux cantique.

L'homme aux chiens poussa une exclamation de surprise, et recula avec une sorte d'effroi à la vue de cette apparition inattendue; puis, riant aussitôt de cette retraite involontaire, il voulut arrêter la jeune servante, mais elle glissa leste et souple comme une anguille sous sa main, bondit le cœur palpitant jusqu'en haut de l'escalier et déposa tout essoufflée le lourd panier sur la table, en disant à dame Gertrude :

Est-ce assez de six bouteilles, ma tante? Oh! vos hôtes seront contents, car le vin a eu le temps de devenir doux comme du miel pendant que les araignées tissaient ces toiles qui couvrent jusqu'aux goulots.

— Sang de loup! vous avez une jolie nièce, s'écria le chasseur qui s'était doucement approché et qui admirait d'un air défiant la fine taille et la svelte démarche de Christine.

— Oui, ça brille de la beauté du diable, répondit l'hôtesse; mais, ce qui vaut mieux, c'est sage comme une statue dans sa niche; ça n'écoute pas les enjôleurs et ça sait les décourager...

— De quelle façon? demanda le marquis.

— A coups de poing, monseigneur.

Le chasseur sourit dédaigneusement.

— Allez plumer nos perdrix, ma commère.

— Viens, petite, reprit dame Gertrude. Ne dérangeons pas notre hôte qui a bon besoin de repos.

— Cette belle enfant ne me dérange pas du tout, s'empressa d'observer le marquis. Voyons, ma mie, approchez. Je ne suis pas si diable que j'en ai l'air, et dans ma jeunesse j'ai su tourner quelques madrigaux aux jolies filles. Avez-vous donc peur d'un vieux barbon comme moi? Pourquoi ne pas avancer un peu quand je vous en prie?

— Voulez-vous boire, seigneur? dit précipitamment Christine en lui tendant un verre et en s'apprêtant à déboucher une bouteille.

— Versé par votre main mignonne, le vin me semblera meilleur. Où trouver un plus charmant échanson? Mais je vous demandais si vous aviez peur de moi, et vous ne m'avez pas répondu.

La main de la jeune servante tremblait involontairement en versant le vin, mais le chasseur feignit de ne pas s'en apercevoir.

— Peur de vous! et pourquoi? répondit Christine les yeux baissés. Quel mal voudriez-vous faire à une pauvre paysanne que vous ne connaissez pas? A moins d'être fou, ivre ou lâchement cruel, un homme n'oserait jamais abuser de sa force contre des femmes.

— On peut rencontrer un homme fou, ivre ou lâche, interrompit avec une secrète irritation le chasseur d'hommes.

— Non, je n'ai pas peur de vous, reprit-elle hardiment. Dieu qui lit toutes mes pensées dans mon cœur, Dieu me sauverait de tout danger s'il en était besoin.

Le marquis haussa les épaules et saisit la main de la courageuse enfant sans qu'elle pût parvenir à la dégager.

— Vous avez une main blanche et douce comme celle d'une noble demoiselle, dit-il en la regardant fixement. J'ai peine à croire que ces doigts délicats aient manié le hoyau, porté la jarre, battu le linge ou fauché le blé.

Christine devint pâle comme la mort et le gentilhomme sentit sa main se glacer.

— Devisons comme de vieux amis, mon gentil oiseau, puisque je vous tiens en cage, continua M. de Langranerie; si votre tante vous a traitée en enfant gâtée, si elle vous a laissé passer votre temps à vous attifer coquettement, à chanter des rondes et à aller danser sous l'orme, vous devez avoir un amoureux. Ai-je deviné juste, fauvette capricieuse et farouche?

Christine devint rouge comme une cerise et bondit en arrière, retirant brusquement sa main de l'étreinte du gros gentilhomme.

— Par saint Hubert! poursuivit celui-ci, on dirait une biche qui a entendu une balle ou une flèche siffler à son oreille. La question est-elle donc si incongrue? et ne daignerez-vous pas me répondre, tigresse d'Hyrcanie?

— Non, seigneur, dit fièrement Christine. Je suis ici pour vous servir, mais non pour devenir le jouet de votre bonne humeur et de vos plaisanteries.

Le chasseur fronça le sourcil.

— Je ne plaisante pas, mon enfant. Ventre-saint-gris, comme jurait le vieux roi, le vieux Gaspard de Langranerie n'a guère l'habitude de rire, et plus d'une noble dame serait flattée de m'apprivoiser comme vous y êtes parvenue sans le vouloir.

Puis, se radoucissant, il ajouta avec une sorte de galante brusquerie :

— Au fait, ma petite, et pas de détours : pour moi, je serai franc comme un digne chasseur. Vous êtes trop jolie pour devenir la ménagère d'un manant. Vous devez vous ennuyer à périr dans cette hôtellerie maussade. Voulez-vous que je vous tire de ce vasselage de famille et que je vous emmène dans un beau château fort dont je suis gouverneur?

En même temps il se leva et tenta d'emprisonner la taille souple de la belle servante dans l'étau de ses bras robustes; mais elle, reculant toujours, répliqua avec une naïveté jouée qui cachait l'expression d'un mortel effroi :

— Et ma tante, que dirait-elle?

— Dame Gertrude! reprit le gros marquis, mais je l'enlève avec vous, si vous tenez à sa compagnie. Sinon, je lui ferme la bouche avec un sac de pistoles. C'est le meilleur bâillon du monde.

Et, se croyant déjà assuré de la victoire, il se mit à rire bruyamment.

— Oh! de grâce, monseigneur, ne vous moquez pas ainsi d'une pauvre fille. C'est offenser Dieu. Je suis un ver de terre à côté de vous! Oh! je n'oublie pas, moi, la distance qui sépare une petite paysanne ignorante, habituée à obéir au premier venu, d'un gentilhomme puissant et redouté qui a l'habitude de commander à ses soldats et à ses vassaux.

— Flatteuse! grommela le marquis; je connais l'envers du compliment. Tu te moques de moi avec ton humilité. Tu veux dire que tu as seize ans, que tu es maligne et alerte comme une chèvre, belle comme une madone, innocente à damner un ermite, — tandis que moi je ne suis plus qu'un vieux barbon laid et méchant, bon à défoncer des futailles et à tracasser mon prochain. Ah! j'avoue que la comparaison n'est pas à mon avantage.

— Oh! je n'ai pas dit un mot de cela, s'écria-t-elle.

— C'est vrai, mais tu l'as pensé et je l'ai compris, cela suffit. Eh bien, sang de loup! c'est parce que je suis vieux et laid que je t'aime tout à coup, toi qui es belle et jeune. Les extrêmes se touchent, dit un proverbe. D'ailleurs, tout en chassant l'homme et la bête fauve, j'ai conservé sous ma rude écorce la séve bouillante de ma jeunesse. Les rides du front ne font pas l'âge. Je n'ai pas brûlé mon sang et énervé mon cœur dans les salles du Louvre, comme tous ces raffinés qui mendient les faveurs royales. Vieux routier endurci par la chasse et la guerre, je n'irais pas ferrailler au Pré-aux-Clercs pour les beaux yeux d'une dame de la cour, qui se gausserait de mon pourpoint taillé à la mode du bon Henri, un vert-galant néanmoins. Mais une jolie paysanne, fraîche et innocente comme la fleur piquée à ses cheveux, ne m'inspire ni embarras ni mépris. Je lui demande tout simplement si elle veut mettre sa main dans la mienne et me prendre pour compagnon de route. J'ai un peu honte de cette faiblesse pastorale, mais je ne conseillerais à personne d'en rire, car j'éventrerais le rieur d'un coup d'épée.

En ce moment la voix de dame Gertrude interrompit fort à propos l'audacieuse déclaration de l'homme aux chiens.

— Mon Dieu, ma tante m'appelle! s'écria Christine, et je ne puis vous écouter plus longtemps.

Le marquis choqua violemment son verre contre la table et répliqua avec un farouche dédain :

— A boire, petite! La servante restera, si la nièce a envie de s'en aller.

Christine obéit, mais des larmes d'indignation tremblèrent au bord de ses longs cils veloutés; elle chercha cependant à contenir son émotion et à poursuivre son rôle :

— Mais je sais bien, seigneur, que toutes ces belles phrases ne sont que menteries. Un gentilhomme ne peut épouser une paysanne.

— Par saint Hubert! ai-je donc parlé de mariage? dit le brutal chasseur d'hommes. Je ne sais pas mentir, quand il s'agirait de ma vie, et je ne chercherai pas à vous tromper. Jouons franc jeu, la belle. Si vous voulez me suivre, je ferai de vous une dame riche et enviée. Qu'importe un vain titre de plus? Si vous étiez une noble demoiselle, fussiez-vous pauvre comme Job sur son fumier, je vous passerais au doigt l'anneau des fiançailles sans tarder d'une minute; mais la société a établi des lois que je respecte.

— Mais Dieu aussi a donné des lois à ses fidèles, et moi je les respecte, répliqua la belle servante.

— Ah! vous croyez m'intimider avec ces momeries, pauvre enfant! dit le gros gentilhomme en se levant. Certes, Dieu est bien puissant, mais je doute qu'à cette heure il trouve moyen de vous tirer de mes griffes, à moins qu'il ne foudroie la maison, l'hôtesse et les hôtes.

Christine, épouvantée de ce blasphème, éleva son âme vers Dieu et pressa la petite croix d'or sur ses lèvres comme pour exorciser le démon qu'elle croyait entendre parler par la bouche du chasseur d'hommes.

Aussitôt un duo de voix glapissantes sembla répondre du dehors à la menace sacrilége, car ces voix chantaient un cantique célèbre avec lequel les catholiques ripostaient alors aux psaumes des huguenots.

— « Dieu prête sa force aux faibles et aux innocents; Dieu confondra le puissant s'il n'a pas été humain, secourable et miséricordieux! »



Elle hasarda sa respectable tête à la lucarne... — Page 62.

L'application de ces paroles était si singulièrement opportune que Christine sentit une confiance nouvelle réconforter son cœur. Cependant le marquis Gaspard, fâché de cette interruption, s'écria :

— Quels sont les drôles qui osent venir me troubler au moment où je vais m'attabler? Ah! je vais leur donner une fière chasse, s'ils ne se hâtent pas de se taire!

— Oh! vous êtes vraiment un seigneur dur et impitoyable aux pauvres gens, dit la jeune fille avec un élan d'honnête et sincère indignation. Ce n'est pas avec de telles brutalités qu'on gagne le cœur des femmes. Non, vous n'avez jamais été aimé et vous ne le serez jamais!

Le rouge de la colère monta aux joues hâlées du chasseur : il serra si fortement son verre qu'il le brisa et il en broya les débris sous le talon de ses bottes en respirant bruyamment. Sa large main s'était levée sur la jeune servante comme pour l'écraser; mais elle, fière, dédaigneuse, les dents serrées, les narines frémissantes, elle le bravait d'un regard calme et superbe. Elle n'était plus inquiète depuis qu'elle savait sa mère à l'abri et qu'elle avait détourné sur elle-même toute l'attention, toute la défiance et toute la colère du féroce gentilhomme.

Ce dernier, déjà honteux de sa violence, imposa silence à ses quatre chiens qui aboyaient furieusement, dressés contre le rebord de la fenêtre brisée; puis, s'armant de son épieu d'une main, et de l'autre agitant un flambeau de résine, il cria d'une voix impérieuse :

— Qui va là?

Deux voix lamentables et aigres comme des crécelles répondirent en même temps :

— Pitié pour un pauvre paralytique qui meurt de faim!

— Pitié pour un pauvre cul-de-jatte qui meurt de froid!

— Allez glousser et mendier plus loin, repartit le chasseur d'hommes; ne venez pas attrister notre souper de vos gémissements et de vos prières, car nous connaissons vos bons tours, faux souffreteux, ou je vous fais reconduire par mes chiens à une distance où vos cantiques ne nous étourdiront plus les oreilles.

— Vous ne serez pas assez cruel pour traiter des infirmes et des estropiés comme des voleurs, s'écria Christine. Il faudrait être païen pour torturer ces pauvres mendiants qui sont les enfants de Dieu sur la terre.

— Sang de loup! à ce compte Dieu doit avoir trop d'enfants ici-bas et il me sera reconnaissant d'en diminuer le nombre, dit le gros gentilhomme en ricanant. Du reste, les crocs de Roland ont déjà donné des jambes à plus d'un paralytique et d'un cul-de-jatte. Roland est un merveilleux faiseur de miracles.

Et comme la jeune fille, navrée de ces propos impies, le regardait avec horreur :

— Assez de sornettes! ajouta-t-il. Sus Roland! Mordez-moi ces guenilles, mes braves chiens, déchirez-moi ces haillons à beaux coups de dents! Que ces damnés ribauds aillent se faire plaindre et guérir ailleurs! Ils verront que je suis un bon chasseur d'hommes.

Les chiens s'élancèrent avec furie hors de la fenêtre béante, et on entendit aussitôt un concert de hurlements, de cris et de plaintes; c'était le commencement d'une lutte affreuse, pendant laquelle le marquis Gaspard osait sourire. Il semblait dire à cette servante :

— Ne me bravez pas, voilà ce que j'ose et ce que je puis!

Christine était d'abord restée interdite de doute, de stupeur et de dégoût pour cette froide cruauté qui lui paraissait inexplicable; mais la noble enfant, élevée dans les principes d'une piété douce et courageuse, dans des sentiments d'expansive charité envers les pauvres et les infirmes, ne put réprimer plus longtemps l'élan de son cœur, car elle croyait être responsable devant Dieu du martyre qu'infligeait le marquis à ces deux misérables.

Elle s'avança rapidement vers la fenêtre.

— Où allez-vous, ma belle? lui demanda presque respectueusement le chasseur d'hommes, ému malgré lui de la dignité soudaine et de l'exaltation suprême dont s'illuminait le divin visage de cette humble fille.

— Je vais tâcher de défendre ces mendiants ou souffrir avec eux pour l'amour de notre Seigneur Jésus, répondit-elle naïvement.

— Êtes-vous folle? s'écria le vieux routier qui, malgré sa banale vaillance de soldat, ne comprenait pas ce saint enthousiasme brillant dans les yeux inspirés de la jeune servante.

— Moi aussi je me demandais tout à l'heure si vous étiez fou, reprit Christine d'une voix douce et triste. C'est l'excuse que je trouvais à votre crime, car il n'y a que la folie qui ait pu égarer votre cœur jusqu'au point de torturer ceux que Dieu nous a ordonné d'aimer et de secourir.

Le chasseur, exaspéré du mépris absolu dont l'accablait cette réponse, s'élança pour la retenir, mais elle avait déjà franchi légèrement la brèche, et elle courut sans hésiter à l'endroit où les mendiants, déjà déchirés et sanglants, se débattaient contre les chiens enragés en maudissant leur bourreau :

— Que Dieu sèche la moelle de tes os, chasseur de l'enfer! criait le paralytique.

— Que Dieu rompe tes bras et tes jambes et te force à ramper sur ta chair saignante! hurlait le cul-de-jatte.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

L'ABBAYE DE MAUBUISSON.

—

NOUVELLE.

Un peu avant que l'on arrive de Paris à la ville montueuse et tortue de Pontoise, on aperçoit à droite les ruines d'une riche et célèbre abbaye. C'était l'abbaye de Maubuisson, fondée en 1240 par la reine Blanche, mère de saint Louis, qui voulut y être enterrée.

La révolution a, de ses mains violentes, jeté bas l'antique monastère et dispersé au vent les cendres de la pieuse reine qui l'avait élevé. Tout est bien changé, depuis quarante ans, dans ces lieux que le temps avait trouvés, durant cinq siècles, toujours semblables à eux-mêmes. A la paix silencieuse du couvent ont succédé le bruit et l'agitation d'une active industrie; le parc, avec ses arbres tristes et noirs, est devenu un riant verger; enfin, un arceau suspendu en l'air et qui marque la place où fut l'église; les parties basses du cloître soutenues par d'élégants piliers; les fondations de l'abbatiale et les caveaux où l'on déposait ces pauvres religieuses quand elles passaient d'une mort à l'autre, voilà tout ce qui reste du vieil et saint édifice. J'oubliais encore la douce hospitalité.

J'étais à Maubuisson dans l'automne de l'année dernière. Un matin que j'assistais au déjeuner des ouvriers, je demandai par hasard quel était le jour du mois.

— Nous sommes au 13 d'octobre, répondit l'un d'eux.

— C'est le 13? reprit assez vivement la jardinière; alors nous allons voir la dame au louis d'or.

— Qu'est-ce, lui dis-je, que la dame au louis d'or?

— Ah! monsieur, elle est maintenant bien âgée. Tous les ans elle vient ici aujourd'hui en équipage; elle se promène dans les ruines; ensuite elle me demande une lumière, et va dans la correction, où elle reste assez longtemps. En partant, elle nous donne toujours un louis d'or. Mais quand elle ne viendrait pas cette année, cela ne m'étonnerait pas: l'année dernière elle avait l'air bien malade. Il a fallu que François aidât le domestique à la porter dans les ruines, et quand elle est revenue de la correction, elle s'est trouvée mal.

La correction est un petit caveau large de trois pieds, et un peu plus haut que la taille ordinaire d'une femme. Creusé à dix pieds au-dessous du sol, l'air ni le jour ne sauraient y pénétrer; on y descendait autrefois de l'appartement même de l'abbesse par un étroit escalier dont on voit encore les vestiges. C'est là que les religieuses allaient expier la faute d'avoir causé au réfectoire, de ne s'être pas levées au premier coup de cloche, et tant d'autres crimes irrémissibles aux yeux de Dieu et surtout de saint Bernard, dont elles suivaient la règle.

J'avais fait peu d'attention aux paroles de la jardinière; mais quand je revins de ma promenade accoutumée, une riche voiture rehaussée d'armoiries était dans la cour. J'allai dans le jardin, et je passai devant la porte par où, maintenant, on descend à la correction, quand sur le seuil de la première marche je vis une dame vêtue d'habits de deuil. Sa taille était élevée, sa figure noble, ses traits abattus, moins encore par l'âge que par l'expression d'une vive et récente douleur. Comme elle chancelait, je lui offris mon bras; un moment après, elle s'évanouit, et j'eus bien de la peine à la reconduire jusqu'à la maison. Lorsqu'elle reprit sa connaissance, j'insistai pour qu'elle passât le reste de la journée et la nuit à Maubuisson; elle y consentit enfin.

Le lendemain, me promenant avec elle dans le verger :

— Monsieur, me dit elle, je vous remercie de vos attentions; que pourrais-je faire qui vous fût agréable?

— Je n'aurais, madame, qu'une indiscrétion à vous demander, et je ne l'ose.

— Une indiscrétion, monsieur?... Le motif qui m'amène ici? C'est une histoire que mes enfants seuls connaissent; je n'aime pas à la raconter. Mais vous avez tant de soin de moi... d'une vieille femme!... Cela est bien de votre part; et puisque vous le voulez, écoutez-moi donc :

— Je suis née à Beauvais, en 1770. Ma mère mourut en me mettant au monde; mon père, bon gentilhomme de la province, se remaria peu de temps après sa mort. Ma belle-mère s'occupa d'abord beaucoup de moi; mais plus tard, quand elle eut des enfants, elle partagea tout son temps entre eux et ses plaisirs.

J'avais huit ans quand mon père fut nommé tuteur de l'un de ses neveux, qui, en peu de mois, avait perdu son père et sa mère. Mon cousin vint habiter notre maison. La similitude de nos goûts, une sorte de mélancolie qui nous était commune, l'instinct confus de notre isolement dans le monde, nous eurent bientôt unis de cette vive amitié de l'enfance. Nous passions ensemble toutes les heures que n'occupait pas notre éducation, d'ailleurs très-négligée. Cette innocente liaison n'effrayait pas nos parents, même à l'âge où elle aurait pu se changer en un autre sentiment. Il était convenu entre eux que nous serions bientôt séparés, et pour toujours. En effet, mon cousin entrait à peine dans sa dix-huitième année, lorsqu'un jour mon père le fit appeler, lui annonça qu'il était engagé comme volontaire dans un régiment qui s'embarquait pour les Indes, et qu'il devait se tenir prêt à partir le lendemain. Mon cousin accourut aussitôt pour m'apprendre cette fatale nouvelle. Après que nous eûmes beaucoup pleuré en cherchant à nous consoler, il m'embrassa et me fit jurer sur mon livre de prières que je n'en épouserais pas un autre, du moins jusqu'à son retour. Je le lui jurai; le lendemain il était parti.

Mon tour arriva bientôt. Ma belle-mère entra un matin dans ma chambre, ce qu'elle ne faisait jamais; elle m'entretint longuement de la fortune modique de mon père, des charges nombreuses de sa maison; me dit que, n'ayant pas de dot à me donner, la profession de religieuse était la seule qui pût convenir à ma naissance; qu'elle connaissait l'abbesse de Maubuisson, que j'y serais bien reçue, qu'enfin c'était l'ordre de mon père. Cet argument était pour moi sans réplique, et, huit jours après, j'étais à l'abbaye de Maubuisson. L'usage était alors dans tous les couvents, quand une fille se présentait qui devait prendre le voile, d'attacher en quelque sorte à son noviciat une autre religieuse. C'était une amie, une compagne de tous les instants, qu'on chargeait de lui peindre en beau la paix et les douceurs de la vie monastique, en même temps qu'elle lui en dissimulait les austères ennuis. La compagne, l'amie qu'on me donna se nommait, en religion, sœur Rose de la Miséricorde. Nulle plus qu'elle, et sans le vouloir, n'était propre à ce genre de séduction. Avec elle, toutes les pratiques de la règle semblaient aisées, tant elle les accomplissait facilement. Charmante fille, qu'aimera mon cœur tant que je vivrai! Née dans une famille illustre, la pauvreté lui avait servi de vocation, comme à moi la volonté de mon père. Mais ce caractère docile s'était bien vite plié au devoir; sa figure angélique, ses beaux yeux bleus, ses manières reposées, tout, jusqu'au son mélodieux de sa voix, était d'ensemble avec son âme tendre et naïve. Quand même on eût détesté le cloître, celui où l'on vivait avec elle aurait paru aimable.

Elle eut bien vite toute mon affection, toute ma confiance, et elle me donna son amitié. Nous ne nous quittions presque pas. Lorsque j'étais séparée d'elle, je pensais à mon cousin; mais qu'était-il devenu? devais-je le revoir? Puis la volonté de mon père venait se jeter entre lui et moi comme un obstacle insurmontable. Ainsi je voyais arriver, non sans regret, mais sans trop de frayeur, le moment où je devais prononcer mes vœux. C'était dans trois mois.

Un soir, au mois de juin, en rentrant dans ma cellule, je trouvai une lettre sur mon lit. J'hésitais si je la porterais à madame; mais, quand j'eus regardé l'adresse, je n'hésitai plus. J'avais reconnu l'écriture de mon cousin; il me disait qu'il était revenu en France pour recueillir l'héritage assez considérable que lui avait légué un frère de sa mère; qu'arrivé à Beauvais, il avait appris le sort qu'on me préparait; que son désespoir était au comble. En même temps, il me rappelait mes serments, me priait de ne pas l'abandonner. Tout était prévu. A force d'argent, il avait gagné quelques personnes de la maison. Si je voulais, le jeudi suivant, me trouver à cette tourelle que vous voyez d'ici, et qui regarde le nord, il se chargeait du reste; nous quitterions ensemble la France. Si je ne venais pas, il se brûlerait la cervelle.

Cette menace est toujours effrayante pour une jeune personne; elle l'était encore plus pour moi qui connaissais le caractère de mon cousin. Jamais homme, sous un extérieur calme et réfléchi, ne cacha des passions plus violentes. Avec de l'irrésolution dans les petites choses, il avait une détermination invariable dans les grandes. Si jamais il se fût décidé à se tuer, il aurait arrangé sa mort comme une affaire de la journée; et la mort, à l'heure dite, l'aurait trouvé exact au rendez-vous.

Cette lettre me jeta dans un désordre d'esprit que vous ne sauriez concevoir. Je passai une nuit horrible; la fièvre me dévorait. En même temps, mon cœur s'était révélé à moi tout entier. Ce n'était plus une affection de sœur que j'éprouvais pour lui, c'était l'amour, et l'amour le plus ardent; je maudissais et le cloître et la barbarie de mon père; volontiers je me serais cassé la tête contre les barreaux de ma fenêtre.

Le lendemain, Rose s'aperçut facilement de mon trouble; elle m'en demanda la cause. Je lui montrai la lettre de mon cousin, qu'elle déchira pour ne compromettre personne; puis elle m'opposa les préceptes de la religion, la douleur de mon père, les dangers que je courais en suivant dans les pays étrangers un homme qui n'était pas mon mari. Je lui répondais que je ne voulais pas être religieuse, qu'on me sacrifiait, que j'aimais mon cousin, qu'il se tuerait, et que moi-même j'en deviendrais folle, ou plutôt en mourrais de douleur. Ensuite nous nous mettions en prières, et nous pleurions beaucoup.

Ainsi pendant trois jours; le quatrième, Rose vint à moi d'un air plus tranquille.

— Ma pauvre amie, me dit-elle, je vois que les commandements de notre religion et mes conseils sont impuissants; mais j'ai pensé à une chose qui peut-être concilierait votre amour et ce que vous devez à Dieu. D'abord vous ferez semblant d'être malade; vous ne mangerez pas au réfectoire; madame me fera venir, me demandera ce que vous avez; je lui dirai que ce n'est rien, que seulement vous avez besoin d'exercice. Elle me donnera la clef du parc, comme elle fait toujours pour nos sœurs qui sont malades. Le jour où monsieur votre cousin vous a donné rendez-vous, nous monterons dans la tourelle dont la porte n'est jamais fermée; vous lui parlerez à travers la grille de la petite fenêtre; vous lui direz que vous n'avez pas prononcé vos vœux, s'il le faut même, que vous ne les prononcerez pas; qu'il s'adresse à votre père, et puisque monsieur votre cousin est riche, il vous mariera. Sans doute, ajouta-t-elle en m'embrassant, vous me quitterez, mais heureuse et sans désobéir à Dieu; cela du moins me consolera. — Voilà le plan qu'avait imaginé sa sagesse de vingt-deux ans et qu'adopta mon amour.

Ainsi que Rose me l'avait ordonné, je feignis d'être malade. Madame nous donna la clef du parc; nous y allions tous les soirs. Le jour fatal, vous jugez quelle était notre inquiétude. Rose, cependant, avait conservé quelque courage; moi j'étais plus morte que vive. Arrivées à la tourelle, la porte, contre l'usage, était fermée; mais, tout auprès, une haute échelle était appuyée contre la muraille.

Nous ne savions que faire, quand mon cousin parut de l'autre côté du mur; il voulait descendre; nous nous jetâmes à genoux en le priant de n'en rien faire, lui disant qu'il se perdrait et nous aussi. Il y consentit, à condition que je monterais moi-même à l'échelle de notre côté.

Tremblante, je lui obéis; mais à peine étais-je arrivée à lui qu'il me saisit par les bras; en même temps son valet de chambre se plaça sur la muraille, et tous deux m'enlevèrent muette de frayeur et peut-être d'un autre sentiment. Trois jours après, nous étions en Hollande, où il m'épousa.

Ce mariage a toujours été heureux. Cependant, au milieu des premières joies de notre union, une amère pensée corrompait mon bonheur. Quel était le sort de Rose, et combien il devait être affreux, si on l'avait regardée comme complice de ma fuite! lorsqu'un jour je reçus une lettre d'elle. En voici la copie. Relisez-la-moi; quoique je la sache par cœur, j'aime toujours à l'entendre.

Alors elle me donna la lettre suivante, qui portait son nom et son adresse. Je lui demandai ensuite la permission de la garder, et elle me le permit. Je la rapporte ici dans son incorrecte simplicité.

ÉTIENNE BÉQUET.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

IX

FRÉDÉRICK LEMAITRE.

En 1822, il existait à Paris un petit théâtre intitulé *les Variétés amusantes*, gouverné par un directeur qui avait la manie de n'en faire jamais qu'à sa tête, — ce qui était cause qu'il faisait souvent des sottises.

Nota bene. Les directeurs ont beaucoup changé depuis 1822. Aujourd'hui, ils sont intelligents au suprême degré, aimables, gracieux, polis, sacrifiant toujours leurs propres intérêts à l'intérêt général, devinant le talent chez les jeunes artistes et s'empressant de l'utiliser, ennemis des coteries, de l'intrigue, de la flatterie; peu soucieux des vieux noms qui ne traînent plus à leur remorque que de vieilles rengaines, etc., etc.

Autre *nota bene*. Après cela, si tout ce que je vous dis là n'est pas l'exacte vérité, cela pourrait l'être, n'est-ce pas? Tant pis, d'ailleurs! J'aime mieux me persuader que des gens à qui il est donné de faire bien, ne savent e ne peuvent pas faire mal.

Mais revenons à notre directeur des *Variétés amusantes*, en 1822.

Un matin que le brave cher homme était dans son cabinet, un grand et beau garçon se présenta devant lui.

— Qu'est-ce que vous me voulez? s'écria brutalement l'autocrate, et toisant du haut en bas le nouveau venu.

Ce dernier, sans paraître ému du manque de courtoisie de son interlocuteur, le salua, et lui répondit d'une voix pleine et sonore :

— Je veux... ou plutôt je désire entrer à votre théâtre, monsieur.

Le directeur bondit sur son siége; c'était une habitude qu'il avait comme ça; il bondissait toujours, sans savoir pourquoi, lorsqu'on lui adressait une proposition quelconque.

— Vous désirez entrer à *mon* théâtre, répéta-t-il d'un air emphatique. Ah! ah!... jeune audacieux!... Et qui êtes-vous? D'où sortez-vous? Que savez-vous?

Le beau garçon s'inclina de nouveau, et repartit, de son même ton modeste :

— Je me nomme Frédérick Lemaître. Je suis né au Havre. Mon père est architecte Je sors, *primo*, d'une étude d'homme d'affaires, — M. Jourdeuil, rue Saint-Honoré, — où je m'ennuyais beaucoup... *secundo*, je sors de l'*école de déclamation*, au Conservatoire, où je m'ennuyais encore passablement, quoique j'eusse M. *Lafont*, du Théâtre-Français, pour maître.

J'ai beaucoup étudié la tragédie, ce qui ne m'a pas empêché, je ne vous le dissimulerai pas, d'échouer, — ni plus ni moins que si je n'eusse rien étudié du tout, — au dernier concours ouvert à l'Odéon pour les jeunes sujets du Conservatoire.

Une seule voix m'a été favorable, une seule. Ah! je vous prierai seulement de remarquer qu'à mon avis, — soit dit sans vous offenser, — cette voix en valait peut-être vingt à elle seule, c'était celle de M. Talma.

— Hum!... Talma commence à radoter terriblement!

— Je m'attendais à cette opinion de votre part, monsieur... Aussi .. veuillez vous en souvenir, ne me suis-je permis d'apprécier l'assentiment de M. Talma, quant à mes faibles mérites, qu'autant qu'il ne vous serait pas trop désagréable d'entendre cette appréciation.

— Enfin!... vous avez renoncé aux vers, et vous vous jetez dans la prose, jeune homme?...

— En pleine prose, monsieur...

— Et vous voulez devenir mon pensionnaire?

— J'ai cette ambition.

— Et que comptez-vous gagner chez moi?

— Je me contenterai de compter quand je gagnerai.

— Mais à quel emploi vous destinez-vous?

— L'emploi m'est indifférent.

— Allons! vous êtes modeste et conciliant. Je crois que je ferai quelque chose de vous. Je vous engage... Vous êtes engagé, vous entendez?

— A merveille, monsieur.

— Et je vous donne.... tout de suite.... trente francs par mois. Êtes-vous satisfait?

— Je serais bien difficile.

— De plus, comme je n'aime pas payer les gens à ne rien faire, dès demain vous débutez dans une pièce nouvelle, *Pyrame et Thisbé*.

— Comment... dès demain... Je ne comprends pas... Mais mon rôle à apprendre?...

— Ne vous inquiétez pas!... Vous avez un organe superbe... c'est tout ce qu'il faut pour ce rôle-là... Criez un peu, pour voir.

Frédérick poussa, de confiance, un formidable hurlement. Trois vitres en sautèrent dans le cabinet. Le directeur était enthousiasmé.

— Bravo! dit-il en se frottant les mains. Quel magnifique lion nous allons avoir demain dans *Pyrame et Thisbé!*

— Quel magnifique lion!... Pardon, monsieur... je vais donc débuter sur votre théâtre?...

— Par rugir... oui, mon ami. Cela ne vous convient pas?

— Au contraire, monsieur, je suis ravi.

J'ai étudié trois ans Agamemnon, *le roi des rois*, au Conservatoire.

Je ne déroge donc point en jouant le roi des animaux aux *Variétés amusantes*.

. . . .

Et voilà comment Frédérick Lemaître débuta... à quatre pattes...

Dans le rôle du lion de *Pyrame et Thisbé*.

Oh! l'étrange chose, la plupart du temps, que la destinée des artistes.

Voyez dans les esquisses biographiques que nous vous avons déjà données, voyez encore dans celles qui vont suivre.

Parmi ces célébrités, presque toutes ont fait leurs premiers pas, soit en dehors de la voie qui leur était assignée, soit, quand ils entraient tout de suite dans cette voie, en s'y traînant si péniblement, dans les bas-fonds...

Que personne alors, en les voyant si petits, n'eût pu se douter qu'un jour arriverait où ils prendraient, immenses, le milieu de la chaussée...

Avec un coureur en avant de leur calèche à quatre chevaux...

Et des sacs d'or et des couronnes échelonnés tout le long de leur route.

Dieu le veut donc : l'apprentissage de la gloire, c'est la misère, c'est le chagrin, c'est la souffrance...

Allons, poëtes qui grelottez de froid dans vos mansardes, confiance! Béranger a commencé par être garçon de cabaret.

Confiance, peintres, musiciens, comédiens!...

Charlet a été petit commis.

Auber teneur de livres.

Et Frédérick Lemaître...

Frédérick Lemaître faisait le lion, en 1822, dans *Pyrame et Thisbé*, aux Variétés amusantes.

. . . .

Mais place! place! le lion s'est dressé tout droit!... Il a jeté au loin sa peau de bête, et cette crinière qu'il secoue hardiment est bien sienne cette fois. Cette voix qui rugit encore n'arrive plus à nous à travers un ignoble masque... ces yeux si expressifs, si étincelants, nous pouvons les contempler à l'aise...

Voici *Cardillac*, voici *Cartouche*, voici *Méphistophélès*, voici *Edgard de Ravenswood*, *Rochester*, *Georges de Germany*, *Kean*, *Richard d'Arlington*, *Don César de Bazan*, *Ruy-Blas*, *le Père Jean*.

Oui, oui, Frédérick Lemaître est resté lion... le lion du théâtre... le roi des comédiens!...

Ce que j'aime en Frédérick, c'est qu'il ne s'astreint point à des règles, c'est qu'il a horreur de la routine, c'est qu'il méprise souverainement ce qu'on nomme en argot de planches *les ficelles*.

Avant tout, pour lui, l'inspiration; le métier viendra après.

Ainsi vous pouvez lui voir jouer dix fois de suite la même pièce, vous le trouverez différent de la veille dix fois de suite. Peut-être aujourd'hui sera-t-il moins bien qu'hier et demain mieux qu'aujourd'hui... Peut-être même, par hasard, un de ces jours sera-t-il faible... oserai-je le dire... presque mauvais... Mais du moins vous n'aurez pas sous les yeux une marionnette vivante, montée à un diapason convenu, obéissant à un mécanisme rétréci, une poupée mettant son pied là, levant le bras à tel moment, roulant les yeux et criant à tel passage, parce qu'elle doit lever le bras et mettre son pied là à tel moment, crier et rouler les yeux à tel passage... Et puis, même, lorsque Frédérick n'est pas en veine, même lorsque, comme dans *la Dame de Saint-Tropèz*, il lui arrive, à cette scène où il se sait empoisonné, de tourner vingt fois pour une sur lui-même, à l'exemple d'un chien qui cherche à se mordre la queue; même lorsque, comme dans *le Sonneur de Saint-Paul*, dernièrement, sous le futile prétexte qu'il est aveugle, il s'amuse à déshabiller ses camarades en scène... ou à leur donner de grands coups de poings dans le dos...

Eh bien! au milieu de tous ces écarts d'un génie qui se laisse trop souvent entraîner à courir après la petite bête, on voit surgir aussi tant d'éclairs éblouissants... tant d'élans! tant de passion! tant de vérité!...

Que sur le point de partir, malgré soi, d'un éclat de rire, devant quelque folie impossible, comme celle que je viens de vous citer, on s'arrête subitement... frappé d'admiration... Le ridicule a disparu devant le sublime... On allait hausser les épaules... on applaudit avec enthousiasme... On se croyait tout à l'heure moralement autorisé à s'écrier: à la pasquinade!... maintenant on serait presque tenté de battre ceux qui, autour de vous, ne crient pas avec vous: bravo!... au grand artiste!...

. . . .

Comme comédien, inclinons-nous donc devant Frédérick Lemaître, car sa place est marquée au premier rang dans les fastes du théâtre.

Et si parfois, dans de mauvais jours, nous le voyons ne point atteindre le but... ou le dépasser, soyons indulgents!...

Vieux soldat de l'art, devons-nous lui reprocher quelques fautes légères, quand ses nombreux chevrons nous rappellent tant de victoires!...

. . . .

Et maintenant, comme homme, laissant de côté mille anecdotes niaises ou méchantes qui ont couru sur son compte, comme homme, je vous dirai que Frédérick Lemaître est digne du respect et de la sympathie de tous. Il a dans sa vie de bonnes actions, dans son intimité de vieux amis tout prêts à se porter garants de ce que je constate ici.

Comme *contemporain en pantoufles*, voici Frédérick Lemaître:

Logé dans un appartement fort simple, rue de Lancry, Frédérick a, d'ordinaire, la matinée assez nébuleuse pour ceux qui l'entourent: ses enfants et ses domestiques.

Qu'il pleuve ou qu'il fasse beau quand il se lève, peu lui importe!... Il est ce qu'on appelle communément *grognon* en sortant du lit.

Mais quand une petite promenade, à pied ou en voiture, lui a rafraîchi le front; quand l'heure du déjeuner sonnée, il s'est refait l'estomac, brisé encore des fatigues de la veille, avec une ou deux bouteilles d'un bordeaux généreux, alors Frédérick se transforme peu à peu... Il boudait ses enfants... il les embrasse... Il brusquait ses gens... il leur sourit... Tout à l'heure il était sombre, sévère, presque farouche, maintenant il est joyeux, aimable, causeur... Écoutez-le... il se laisse aller à ses souvenirs... Écoutez-le... comme il juge sainement et consciencieusement et l'art et les artistes!... Ah! l'on n'a pas besoin de savoir qui il est, pour être persuadé qu'il est fort!... Il ne sait ni mépriser ses inférieurs, ni haïr ceux qui veulent devenir ses égaux.



En fait d'écrivains, les préférés de Frédérick sont Hugo et Balzac. Et ma foi! il doit bien, surtout au premier, un peu de reconnaissance: n'est-ce pas Hugo qui lui a fait *Ruy-Blas!*

Après ces deux noms dans les affections littéraires de Frédérick, nous devons citer encore Alexandre Dumas qui, lui aussi, a donné quelques palmes à conquérir au comédien... Et, cependant, un de ses intimes nous contait l'anecdote suivante, qui prouverait, chose assez bizarre toutefois, qu'on peut aimer beaucoup un auteur... sans le connaître... toujours littérairement parlant.

C'était cet hiver. M. Hostein, l'habile directeur de la Gaîté, rencontre un matin Frédérick et lui dit:

— Frédérick, j'ai rêvé pour vous et pour moi une bonne affaire. Ça vous va-t-il?

— Ça m'ira peut-être; qu'est-ce que c'est?

— Vous êtes libre pour l'instant?

— Comme une hirondelle, mieux qu'une hirondelle... Par tempérament, l'hirondelle ne se plaît que dans les pays chauds... moi... ça m'est égal... je reste même là où il neige, pourvu que j'y trouve de beaux appointements.

— Bon! les beaux appointements vous attendent chez moi. Venez-y donc.

— Pour quoi jouer?

— Un rôle qui vous a séduit depuis longtemps... un rôle dont vous m'avez parlé vingt fois, cent fois, mille fois.

— Lequel?

— Celui du *duc de Guise*, dans *Henri III*.

— Hein?... En effet!... en effet!... il y a quelque chose comme vingt ans que je pense à ce rôle-là... Et, vraiment vous avez eu l'idée...

— De vous être agréable... en me faisant plaisir... mais sans doute. Acceptez-vous?

— Parbleu.

— Quand signons-nous?

— Tout de suite.

— Va pour tout de suite.

Et Frédérick Lemaître entre dans le cabinet du directeur du théâtre de la Gaîté.

Et il signe son engagement de jouer le duc de Guise dans *Henri III*, d'Alexandre Dumas.

Mais ne voilà-t-il pas qu'une heure après avoir donné cette signature, Frédérick rencontrant l'intime, de qui nous tenons cette histoire, lui dit:

— Eh! X... dis donc... tu ne sais pas... je vais jouer le *duc de Guise*, dans *Henri III*, chez Hostein.

— Eh bien!... tant mieux! tu es content.

— Sans doute, seulement... tu serais bien gentil de courir me chercher quelque part une brochure...

Je ne connais pas la pièce.

. . . .

L'intime ajoutait qu'après avoir pris connaissance de la pièce, Frédérick aurait été sur le point de vouloir résilier avec le directeur de la Gaîté, sous prétexte que le rôle du duc de Guise n'était pas assez fort pour lui.

S'il ne mit pas son projet à exécution, c'est qu'il réfléchit qu'il serait assez difficile pour lui d'avouer... qu'il ne connaissait pas...

Un rôle auquel *il pensait depuis quelque chose comme vingt ans.*

. . . .

Et là-dessus, cher lecteur, je vais souffler à quelque dramaturge l'idée de faire un beau rôle de vieillard à Frédérick Lemaître.

Comme celui *du père Jean*, par exemple, dans *le Chiffonnier de Paris*.

Et quand vous irez applaudir une fois de plus votre grand artiste, vous vous souviendrez que celui à qui il devra son nouveau succès...

A qui vous devrez votre nouveau plaisir,

C'est...

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme: ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 10. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

5 JUILLET 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Le meilleur repas est celui où l'on apporte un cœur content.— Page 75.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE IX.

Un tapis franc de la rue Sainte-Marguerite.

(*Suite.*)

L'adolescent reste tout saisi; une pâleur rtelle couvre son visage; il regarde ses ux joueurs d'un air égaré. Ceux-ci se mettent alors à pousser de gros hurlements de joie; puis ils emplissent le verre de leur victime et le lui présentent en disant :

— Eh ben, oui! c'est nous qui avons fait le coup!... Vas-tu pas faire des manières... te regimber!... Allons, ne fais pas l'enfant, lampe ça!... Nous nous moquons de la *rousse*... nous sommes une bande, tu en seras, tu ne retourneras pas dans ta *cassine*... tu connaîtras avec nous les douceurs de la liberté!... O la liberté!... nous la pratiquons avec succès!... tu en tâteras avec nous!...

L'adolescent est quelques instants indécis; mais on l'entoure, on l'excite, on crie, on rit, on hurle, on chante, on débite une foule de plaisanteries infâmes, et le malheureux finit par choquer son verre contre ceux des deux misérables qui ont volé sa mère!...

— Partons!... allons-nous-en bien vite!... murmure Choublanc, qui se sent défaillir. Je ne reste pas plus longtemps ici... venez!... C'est horrible, ce que je viens de voir... Allons chercher la garde... pour faire arrêter ces misérables...

— C'est inutile, dit Jacques, ce n'est pas notre affaire... Ici, on ne les prendrait pas sur le fait; mais, soyez tranquille, la police a les yeux ouverts sur les misérables qui remplissent ce repaire, et, quoiqu'ils semblent la défier, ils ne sont jamais longtemps sans être pris et sans subir le châtiment que méritent leurs crimes...

— Ah! tant mieux... tant mieux!... Mais, allons-nous-en... Mon Dieu! si Éléonore savait que je suis entré ici!... elle ne voudrait plus me dire bonjour!...

Et Choublanc ne respire à son aise que lorsqu'il se revoit dans la rue et qu'il s'est éloigné au moins de cent pas du bouge dans lequel le jeune ouvrier l'avait conduit.

CHAPITRE X.

Tableau consolant.

Jacques est obligé de courir pour rattraper Choublanc qui ne veut plus s'arrêter. Le jeune ouvrier parvient enfin à lui faire modérer son pas, en lui disant :

— N'allez donc pas si vite, monsieur, on ne court pas après nous...

— Vous en êtes sûr... Il m'avait semblé, quand je me suis levé, qu'un de ces infâmes brigands m'avait montré le poing...

— Vous vous êtes abusé, ils ne s'occupaient pas de nous.

— C'est égal... il me tarde d'être loin de ce quartier...

— Rassurez-vous... vous êtes maintenant dans le faubourg Saint-Antoine, et vous vous tromperiez beaucoup en le croyant mal habité. Il renferme, au contraire, une foule de braves ouvriers, honnêtes, laborieux, rangés; toujours disposés à obliger leurs semblables, à compatir au malheur.

— Ah! vous me rassurez... Vous me faites bien plaisir en me disant cela... Ce que je viens de voir m'avait dégoûté de Paris... Je serais reparti demain matin... sans l'espérance d'y trouver ma femme!...

— Ah! monsieur... est-ce qu'il faut juger une grande ville sur l'intérieur d'une maison... C'est comme quelqu'un qui buterait contre un pavé et qui dirait ensuite que toutes les rues sont mal entretenues.

— En vérité, jeune ébéniste, j'ai connu à Troyes des hommes de lettres qui ne raisonnaient pas si bien que vous.

— Il n'y a pas besoin d'être homme de lettres pour avoir du bon sens, monsieur.

— Je crois même que c'est le contraire. Mais dans tout cela je voudrais bien savoir où je coucherai... avec mes quatre sous?

— Parbleu, monsieur, chez moi, si vous voulez bien y accepter l'hospitalité.

— Chez vous, mon cher ami... Ah! pardon, j'oublie toujours que vous ne voulez pas que je vous regarde encore comme mon ami... Chez vous! quoi, vous auriez l'obligeance de m'y recevoir... de m'y coucher?...

— Pourquoi pas, monsieur? Vous m'avez déjà conté ce que vous étiez... et il est facile de voir que vous ne mentez pas, vous; c'est donc un plaisir pour moi de pouvoir rendre service à un brave homme qui est momentanément dans l'embarras, et que je ne veux pas laisser dans la rue. Ah! dame, monsieur, ce n'est pas l'hôtel du Louvre, chez moi!... Ce n'est ni élégant ni fastueux! mais vous y trouverez le nécessaire, vous y serez bien reçu et vous pourrez y dormir en paix...

— Dormir en paix, oh! mon Dieu! voilà tout ce que je demande, et pour cela je n'aspire point à être sous des lambris dorés!

— Tenez, nous voici arrivés.

Jacques s'arrête devant une grande maison d'assez belle apparence; il frappe, la porte s'ouvre. Le portier, qui est tailleur, est assis à la turque sur la table qui lui sert d'établi, et crie au jeune ouvrier :

— Monsieur Jacques, je vous tiens par les épaules. Voyez-vous, je suis après votre redingote... *Que j'y* ai remis des parements, un col et neuf... des boutons et rentré toutes les coutures... si ben qu'elle sera absolument comme *si qu'elle* sortait des magasins du *Prophète* ou de *François Ier*... Ah! Dieu, qu'elle sera donc jolie... que vous serez bien habillé quand vous aurez ça sur le dos... C'est pas pour dire, mais c'est de la jolie ouvrage!...

— Merci, père Lupinot, merci... Ah! je dois vous prévenir que monsieur qui monte avec moi ne redescendra pas ce soir... il couche à la maison...

— Ah! bon... vous faites bien de me prévenir... C'est un de vos parents... il vous ressemble, au fait, il a votre frontispice!...

— Non, ce n'est pas mon parent, mais il n'y a pas besoin qu'il le soit pour que je lui offre l'hospitalité.

— Vous en êtes le bourgeois, monsieur Jacques... Charbonnier est maître *chez soi*, comme dit c't'autre... Ah! faites excuse... Je vous ai mis des boutons de métal à votre paletot, parce que c'est bien plus en relief... Ça vous va-t-il?

— Très-bien! très-bien! Bonsoir...

Jacques traverse une cour et grimpe un escalier qui n'est pas éclairé, en disant à Choublanc :

— Veuillez me suivre, monsieur, prenez la rampe; dame, c'est un peu haut. Je loge au cinquième, mais les ouvriers ne sont pas des agents de change.

— Je vous suivrai jusqu'où il vous plaira de me conduire.

— Une fois arrivés, nous trouverons de la lumière, on nous attend... ou du moins on m'attend....

— Comment! on vous attend... vous ne demeurez donc pas seul, jeune homme?

— Non, monsieur, grâce au ciel, j'ai encore ma mère, et puis une petite nièce qui a bientôt quatre ans... et que j'aime comme si j'étais son père...

— Ah! vraiment!... vous êtes en famille... Tant mieux, je vous en fais mon compliment.

— Et vous avez raison, monsieur, car ces deux personnes-là me rendent bien heureux... Et lorsque je rentre chez moi, mon cœur bat toujours de plaisir, parce que je sais que je vais embrasser ma mère et ma petite Louise.

On est arrivé au cinquième. Jacques n'a pas besoin de frapper; on a reconnu son pas, une porte s'ouvre et une femme de cinquante et quelques années, petite, grasse, mais alerte et guillerette, et dont la mise est celle de la femme d'un ouvrier, s'écrie aussitôt :

— C'est toi, n'est-ce pas, Jacques?

— Oui, ma mère, c'est moi...

Au même instant, une petite fille de quatre ans accourt en tendant ses bras à Jacques.

— Ah! c'est mon oncle... mon bon ami...

— Comment, Louise, tu n'es pas encore couchée? dit le jeune ébéniste en prenant l'enfant dans ses bras et en l'embrassant; mais il est bien tard pour toi.

— Elle a voulu absolument veiller pour attendre ton retour... Ah! mon Dieu... mais il y a un monsieur là...

— Oui, ma mère... ne craignez rien... il est avec moi... Entrez, monsieur... Voilà ma mère... que j'aime de tout mon cœur et qui me le rend bien... Voilà ma petite nièce à laquelle nous tenons lieu de son père et de sa mère qu'elle a déjà perdus!... Enfin, voilà mon logis... modeste, comme doit l'être celui d'un ouvrier, qui ne veut pas faire de dettes... Maintenant, regardez-vous ici comme chez vous.

M. Choublanc salue profondément la mère de Jacques, embrasse la petite fille qui est gentille, fraîche et rieuse, puis il dit :

— Madame, je vais vous causer bien de la gêne... car, monsieur votre fils a eu la bonté de m'offrir l'hospitalité pour cette nuit.

— Oui, ma mère, monsieur arrive à Paris aujourd'hui et déjà on lui a volé tout son argent. Il ne savait que devenir... mais j'avais fait connaissance avec monsieur ce matin sur un omnibus; en le retrouvant ce soir dans notre quartier, en apprenant sa position, je lui ai offert de venir coucher chez nous... Ai-je eu raison?

— Toujours, mon ami, on a toujours raison quand on rend service à quelqu'un...

— Ah! voyez-vous, monsieur, j'étais certain que ma mère m'approuverait; à nous deux, nous n'avons jamais eu qu'une même pensée... Maintenant, ma mère, nous allons souper, n'est-ce pas?

— Oui, mon ami .. dans un instant!... Oh! ce ne sera pas long!

— Et il y a des pommes de terre avec du mouton! dit la petite Louise en sautant dans la chambre. Ah! c'est si bon les bonnes pommes de terre!..

Jacques sort alors de sa poche une petite poupée de deux sous et la donne à l'enfant, en lui disant :

— Tiens, Louise... voilà pour toi!...

— Ah! qu'elle est gentille... Ah! grand'maman, regarde donc la poupée...

— Oui... oui... tout à l'heure... je n'ai pas le temps... Ton oncle te gâte...

— Ah! merci, petit non-noncle... Ce sera ma fille à moi... je l'habillerai bien, va...

— Je l'espère; ce ne serait pas joli de la laisser toute nue...

— Non, sans doute...

— Mon bon ami, je veux t'embrasser.

Jacques embrasse la petite fille; puis, se tournant vers Choublanc, murmure :

— Ah! monsieur, c'est si bon de rendre heureux les enfants... et il faut si peu de chose pour cela... Ce que je n'ai jamais compris, c'est qu'on puisse les faire ou les laisser pleurer... Les enfants ne devraient jamais connaître le chagrin... Est-ce que la vie n'est pas assez longue pour les peines?...

— Permettez; on assure qu'ils pleurent souvent pour rien.

— Ne croyez pas cela, monsieur; ceux qui disent cela ne veulent pas se donner le plaisir de les consoler .. Avec un jouet de deux sous, Louise est aussi contente que si je lui donnais une poupée de vingt francs... Grâce au ciel, les enfants du pauvre goûtent souvent des jouissances aussi vives que ceux des riches, plus vives peut-être, car ils ne sont pas blasés sur le bonheur... Aimez-vous les enfants, monsieur?

— Je crois que je les aurais beaucoup aimés, répond Choublanc en soupirant; mais madame mon épouse n'a pas voulu me donner ce bonheur-là!

— Vous voyez, monsieur, la pièce où l'on fait tout, où l'on se tient presque toujours... dame! nous n'avons pas d'antichambre, nous autres .. la seconde pièce est plus soignée, plus bichonnée... mais aussi c'est la chambre de ma mère, et Louise couche près d'elle. Là, à gauche, est un grand cabinet dans lequel est mon lit : c'est là que vous dormirez comme chez vous...

— Mais, alors, et vous, mon cher ami... car, maintenant que je connais votre famille, il faut que vous me permettiez de vous appeler mon ami!...

— Moi, monsieur, parbleu! je coucherai ici!...

— Je n'y vois aucun lit.

— Est-ce qu'il y a besoin d'un lit?... J'ai deux matelas sur ma couchette; j'en prendrai un, et vous aurez l'autre... Ça vous va-t-il?

— Vous êtes mille fois trop bon... Demain, de grand matin, j'écrirai à Troyes, à mon notaire, pour qu'il m'envoie bien vite de l'argent... Faut-il beaucoup de temps pour que ma lettre arrive?

— Un jour, tout au plus... mais ensuite il faut le temps de vous répondre...

— Diable!... mais, alors...

— Alors, vous logerez ici jusqu'à ce que vous ayez reçu de l'argent; c'est pas plus malin que ça...

— Ah! monsieur Jacques... vous me comblez... c'est trop de bonté...

— Tiens... je ne suis donc plus votre ami, à présent?

— Oh! si fait.... mais un ami comme vous... c'est si rare... et on appelle amis tant de gens qui ne cherchent qu'à nous nuire... En vérité, on devrait trouver un autre mot pour ceux qui nous font du bien.

Pendant que le jeune ouvrier passe dans son cabinet, Choublanc examine la pièce dans laquelle il se trouve. Elle fait un peu mansarde, les meubles sont en noyer, mais tout est tenu avec une extrême propreté. Il y a un grand buffet, huit chaises, une table ronde, une autre table surmontée de cases et formant un vaisselier. Puis, de chaque côté de la cheminée, on a fixé des planches sur lesquelles sont placés des marmites, des casseroles, un chaudron et autres ustensiles de ménage. Tout cela est net, brillant, bien entretenu.

La porte de l'autre chambre est ouverte, et la mère de Jacques y étant entrée avec une lumière, Choublanc peut y jeter un coup d'œil: c'est une pièce plus petite, mais mise en couleur et parfaitement cirée; dans une alcôve ornée de rideaux en perse, aussi brillants que s'ils sortaient de chez le marchand, on voit un lit bien blanc, bien fait. Plus loin, une petite couchette qu'entourent des rideaux roses, puis une commode en acajou, à dessus de marbre, deux fauteuils et quatre chaises couverts en tapisserie; puis sur la cheminée, une petite pendule en albâtre et deux vases pareils, ornés de fleurs artificielles; tout cela respire, sinon la richesse, du moins l'ordre, et cette modeste aisance qui est toujours la suite du travail.

Choublanc est revenu près de la cheminée, et pendant que la maman Thibault couvre la table ronde d'une toile cirée bien brillante et dresse le couvert dessus, le Champenois regarde une marmite placée contre le feu, et dans laquelle mijotent le mouton et les pommes de terre; le crépitement du feu, qui se mêle au bouillonnement du ragoût, puis le fumet qui s'échappe de la marmite lui causent une sensation agréable; ses promenades dans Paris lui ont rendu l'appétit, et malgré son déjeuner avec M. Ernest, il se sent capable de dire encore un mot au souper de son nouvel hôte.

— A table, monsieur, si vous voulez bien nous faire cet honneur, dit la maman en souriant à Choublanc, qui s'empresse de se rendre à cette invitation. Il s'assied entre madame Thibault et son fils; la petite Louise est à côté de son oncle, et elle veut que sa petite poupée mange à table avec elle. Le ragoût de mouton, une salade, du fromage et du raisiné composaient tout le menu du souper; mais, ainsi que l'a dit je ne sais plus quel auteur : « Le meilleur repas est celui où l'on apporte un cœur content. »

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XVIII

D'une servante qui a la main trop blanche et le langage trop précieux.

Le marquis sentit cependant son rude cœur s'amollir et frissonner d'une sensation inconnue en admirant le courage héroïque avec lequel une enfant timide et faible osait braver sa formidable meute. C'était là un des dangers ignoblement prosaïques que n'embellissait aux yeux aucune apparence poétique. Le brutal gentilhomme fut donc bien plus ému de ce dévouement simple et réel qu'il ne l'eût été d'un bruyant étalage de menaces ou d'une explosion de prières et de larmes. Il rappela ses chiens de cette voix brève à laquelle ils n'eussent pas impunément désobéi, et, abandonnant leurs adversaires, ils revinrent soumis et tremblants lécher les mains du maître.

Puis, non content de cette première concession, il s'avança près de la fenêtre et dit avec une nuance d'embarras et d'hésitation :

— Rendez grâce à cette jeune fille, chanteurs de patenôtres, et tâchez de grimper jusqu'ici. Mes chiens vous feront place au feu.

Christine rentra dans la salle basse, suivant les gueux qui se traînaient péniblement sur leurs membres disloqués, écorchés, sanglants. Ils étaient affublés de loques hideuses dont les trous laissaient frissonner une peau rougeâtre et terreuse.

Le paralytique, dans lequel le lecteur a déjà reconnu le fourbe Gervais, se mouvait tout d'une pièce, comme s'il eût été monté à ressort; il affectait d'avoir l'épaule droite et tout un côté du corps desséchés; quant à Gorju le cul-de-jatte, dont le nez crochu et les sourcils étroitement accolés rendaient le visage sinistre, il rampait en sautelant sur ses mains calleuses comme un faucheux; une autre différence notable permettait de ne pas confondre ces deux amis. Gervais jouissait d'un embonpoint satisfaisant, et Gorju paraissait aussi anguleux qu'une scie ébréchée.

Le chasseur d'hommes ne fit pas grande attention à ces vils personnages et leur indiqua dédaigneusement du doigt le coin de la cheminée où se rapetissait le plus possible le chevrier Pierrot. Ils se tapirent voluptueusement dans cette niche, la tête et les yeux modestement baissés, et ils détirèrent doucement leurs membres roidis et glacés. Pour le marquis, ces mendiants n'étaient pas même des fâcheux dont l'œil et l'oreille pouvaient le gêner par leur espionnage; ils n'avaient pas plus d'importance que ses chiens.

Christine, qui n'était pas, elle, douée d'un si suprême et si profond mépris pour cette partie de la race humaine qui manque de titres généalogiques, bénissait Dieu en pensant qu'elle n'aurait à redouter aucune entreprise téméraire devant ces nouveaux venus; mais elle sentait sa pitié fort refroidie par l'aspect ignoble et repoussant de ces mendiants dont les regards fauves, mobiles, inquiets, semblaient plutôt guetter une proie qu'exprimer une résignation douloureuse et fervente.

Les chiens obéissants ne bougeaient pas, mais, couchés sur la cendre et grondant d'une voix sourde, ils ne quittaient pas des yeux les faux infirmes qui feignaient vainement de paraître indifférents à cette surveillance instinctive, contenue et menaçante à la fois.

Gorju et Gervais psalmodiaient aussi à voix basse des litanies.

Cependant dame Gertrude, tout en s'occupant des apprêts du souper, gourmandait sa prétendue nièce :

— Allons, paresseuse, tu perds ton temps à te mêler de ce qui ne te regarde pas et à nous encombrer de bouches inutiles, au lieu de faire ton service. Ah! quand j'avais ton âge, j'étais plus vive qu'une anguille et je ne laissais pas mes bras moisir le long de mon corps. Aide-moi donc, fainéante!

Christine baissa la tête d'un air humilié sous la réprimande et se mit à partager la besogne de l'hôtesse avec une aisance et une grâce charmantes. Elle essuya les bouteilles, elle rinça les verres, elle apporta les plats sur la table; enfin elle déploya tout l'empressement d'une servante qui veut plaire aux voyageurs, et elle n'y réussit que trop, car le marquis de Langranerie, qui regardait avec admiration courir ses petits pieds sous sa jupe rouge bouffante, s'écria involontairement :

— Non, je n'aurais jamais cru qu'il existât une créature si parfaite. Dame Gertrude, ajouta-t-il brusquement, je veux que vous me serviez seule. Je veux que cette jolie fille me tienne compagnie, qu'elle goûte de ma chasse et qu'elle boive dans mon verre!

— Ce serait trop d'honneur, en vérité, pour cette petite niaise, répliqua l'hôtesse avec humeur.

— Eh bien, moi, je la trouve digne de cet excès d'honneur et de plus encore. Voyons! obéissez, la belle, comme je vous ai obéi quand vous avez imploré ma pitié pour ces gueux de grand chemin! Asseyez-vous là, sur cet escabeau, près de moi. J'espère que vous ne me craignez plus maintenant et que vous me reconnaissez pour un serviteur soumis.

Christine s'avança timidement et n'osa refuser de s'asseoir sur cet escabeau si voisin de celui du gros gentilhomme.

— Je veux être moi-même votre échanson et votre écuyer tranchant, continua-t-il. A vous, ma belle, les meilleures portions!

Et, joignant le geste aux paroles, il remplissait la croûte de pâté, qui servait ordinairement d'assiette à cette époque, des plus délicats morceaux de venaison. Mais Christine, triste, honteuse, embarrassée, n'y touchait que du bout des dents.

— Vous n'avez donc ni faim ni soif en compagnie? demanda le marquis. Que regardez-vous au fond de la salle? Avez-vous un amoureux caché derrière la porte? Sang de loup! J'irai le percer de mon couteau de chasse comme un rat dans son trou.

Et il se mit tout à coup à rire aux éclats en jetant à ses chiens affamés des os respectablement garnis de viande. La jeune fille leva les yeux pour connaître la cause de cette hilarité, et vit un tableau réjouissant et grotesque se dérouler devant la cheminée ardente.

Le paralytique avait étendu son bras gauche pour s'emparer d'une cuisse de lièvre à Roland; mais le grand chien, furieux de cette audacieuse escroquerie, avait happé le morceau au vol, et chacun tirait de son côté avec une énergie ou une obstination digne de récompense. Malgré son inquiétude, Christine ne put s'empêcher de sourire, tant les deux adversaires déployaient de gravité dans cette lutte.

— Lâche cet os, ribaud! dit enfin le chasseur à Gervais lorsqu'il eut repris haleine. Es-tu fou de disputer à ce chien sa pitance?

— Monseigneur, ayez pitié d'un pauvre chrétien affamé! glapit effrontément le paralytique en roulant de gros yeux larmoyants. Le mauvais riche a été puni d'avoir refusé les miettes de sa table au mendiant qui gémissait à sa porte.

— Mais le pauvre chrétien affamé me paraît assez dodu, observa le marquis, et je trouve qu'une cuisse de lièvre est une miette de table assez grosse.

— Soyez tout à fait miséricordieux, seigneur, dit la jeune fille, et traitez au moins ces pauvres gens à l'égal de vos chiens.

— Ah! vous m'accusez encore d'être impitoyable, tandis que je ne suis que juste, repartit le chasseur. En effet, ces faméliques rôdeurs ne sont bons à rien qu'à vivre du travail des autres, à incendier la ferme où on leur a refusé asile, et à voler le paysan qui les a laissés coucher dans sa grange. Ils ne s'essoufflent pas à courir après un lièvre, mais ils torde-

ront le cou aux poulets de leur hôte; ils n'abattront pas le loup malfaisant qui pille les moutons du berger, mais ils tuent volontiers le mouton qui bêle au lieu de se défendre. Ce sont des lâches. Mes chiens, au contraire, sont vaillants. Roland a mérité et gagné son butin, car il a dépisté, il a chassé, il m'a rapporté ce lièvre dont je lui jette un os. Cependant, puisque vous le désirez, ma belle enfant, ces gueux poltrons seront traités à l'égal de mes braves chiens. Oui, mes drôles! je vous permets de disputer à mes compagnons de fatigue et de péril leur pâture. Au plus fort et au plus adroit!

En même temps, il lança sur les briques tièdes plusieurs morceaux de viande auxquels les mendiants et les chiens se cramponnèrent avidement.

Le cul-de-jatte, adroit et robuste malgré sa maigreur, saisit deux des vaillantes bêtes par la peau du cou et les serra si fort qu'il leur fit tendre la langue, tandis que le paralytique, chaussé de souliers ferrés, détachait à Roland une ruade de sa jambe valide qui l'envoya rouler à six pas.

Dame Gertrude levait les mains au plafond à la vue d'une scène aussi horrible. Quant au chasseur d'hommes, il profita de la distraction forcée des assistants pour embrasser la taille fine de la jeune servante et lui dire, pendant qu'elle se débattait dans ses bras :

— Ne sois pas si farouche, belle enfant! montre-moi un visage plus riant et plus doux! Ne vois-tu pas que l'amour m'a transformé et que tu as fait du sanglier sauvage un agneau docile qui se laisserait mener avec un ruban?

Mais Christine, qui l'avait déjà repoussé et qui s'était réfugiée instinctivement au fond de la salle pour être plus près de sa mère, répliqua d'une voix vibrante d'émotion :

— Vous parlez d'amour, monseigneur. Pourquoi profaner ce mot? L'amour qui ne respecte pas une fille innocente et sans protection n'est plus qu'un caprice honteux et grossier. L'amour naît de l'union de deux volontés, de deux âmes qui se cherchent; mais la violence tyrannique d'une passion n'a jamais été et ne peut être de l'amour.

Le marquis Gaspard s'était arrêté pour écouter la réponse de la belle servante; il hocha alors la tête avec une expression de défiance singulière, et, regardant attentivement Christine :

— Ce langage est bien précieux pour la nièce d'une hôtesse de la forêt de l'Estrelle, mon enfant; il me paraît aussi étrange que la blancheur de tes mains mignonnes. Je ne sais pourquoi de bizarres soupçons me viennent à l'esprit. Pourquoi donc tes regards inquiets ne cherchent-ils pas ton excellente tante dame Gertrude, mais la porte de cet escalier d'où tu t'es élancée tout à l'heure comme une fée évoquée par une baguette magique? Ah! il est temps que je découvre le mot de ce beau mystère. Et si l'on m'a trompé, malheur à ceux qui ont cru pouvoir se moquer impunément du marquis de Langranerie!

Christine tressaillit; mais, ne désespérant pas encore d'endormir les soupçons de cet orgueilleux gentilhomme, elle répliqua vivement avec un sourire forcé qui devait adoucir l'amertume de ses paroles :

— Arrêtez, monseigneur. N'est-ce pas vous qui essayez de vous jouer de ma crédulité? Vous m'avez vu tout à l'heure pour la première fois, et déjà vous m'aimeriez? Vous m'aimeriez, lorsque vous connaissez à peine de moi le son de ma voix, la couleur de mes cheveux, la forme de mes yeux? Vous m'aimeriez, lorsque vous ignorez si je suis douce ou acariâtre, légère ou fidèle, modeste ou fière, ambitieuse ou indifférente? Ah! qu'importe en effet tout cela pour le caprice d'un jour ou d'une heure? Que mes yeux brillent quand vous me tiendrez dans vos bras, que ma main soit blanche et fine quand elle frémira dans la vôtre, cela vous suffit. Que ma vie entière paye cet instant de folie, que vous importe, noble chasseur? Les biches n'implorent-elles pas quand vous les éventrez, et prenez-vous souci de leurs larmes? Si votre caprice me tue, viendrai-je tourmenter vos songes avec mon sourire funèbre? Non, le gentilhomme qui a bien chassé, bien soupé et bien bu, dort d'un sommeil que ne trouble aucun rêve. Ah! vous ne connaissez guère ce véritable amour qui naît d'un attrait instinctif et réciproque, mon seigneur!

— Ah çà, suis-je au prêche ou au sermon? s'écria le gros gentilhomme tout abasourdi et irrité de ce discours plaintif qui reculait sa victoire. Je t'aime, fille rebelle, entends-tu bien? et tu m'appartiendras du droit de conquête, je le jure par le feu roi Henri!

— Non, vous ne m'aimez pas, dit Christine éperdue. Tout ce que vous voulez, c'est me ravir cet honneur qui est mon seul bien et ma vie. Tout ce que vous voulez, c'est ma honte, et je dois me défendre.

— Défends-toi donc, créature opiniâtre, reprit le chasseur. J'aime la lutte et le combat. Défends-toi donc, c'est ce que je désire. Mieux vaut triompher du loup que de l'agneau. Défends-toi donc! ta résistance aveugle et entêtée doublera la joie de mon triomphe.

Et, la saisissant aussitôt dans ses bras robustes, il l'emporta sans se soucier de ses cris déchirants. Il jeta contre le mur dame Gertrude qui se cramponnait à son sarrau en invoquant le nom de tous les saints du paradis, et alla tout droit à l'escalier qui montait à l'étage supérieur.

— A l'aide, bonnes gens, ne m'abandonnez pas! cria encore Christine aux mendiants qu'elle avait si généreusement secourus.

Les gueux échangèrent un regard d'intelligence, mais ils restèrent impassibles, savourant leur pitance, rongeant les os négligés par les chiens, comme s'ils étaient sourds, muets ou aveugles; et, cependant, la jeune fille avait tout à coup cru voir, n'était-ce pas un rêve? luire sous leurs haillons ternes et sordides la lame étincelante de deux longs couteaux.

Alors, n'espérant plus rien des hommes, se croyant même abandonnée de Dieu, Christine poussa ce cri suprême, ce cri lamentable et désolé que l'instinct met aux lèvres des enfants, fussent-ils à l'agonie, fussent-ils sur le bûcher ou sur l'échafaud; — car, de cette dernière sainte ils attendent toujours leur grâce ou leur résurrection :

— A l'aide, ma mère! au secours, ma mère! ta fille va mourir!

Au même instant, un gémissement désespéré s'éleva du fond du cellier, une sorte de fantôme franchit sans bruit l'escalier et vint tomber agenouillé, les bras étendus, devant la porte qu'essayait d'ouvrir le féroce chasseur d'hommes.

XIX

A bon chat bons rats.

C'était la mère de Christine qui venait arrêter le marquis dans son rapt monstrueux. Cette vieille femme, tout à l'heure si poltronne, était devenue terrible comme une pythie des Highlands en entendant le cri de sa fille déchirer ses oreilles. La sibylle des temps anciens écumant de ténébreuses prophéties sur son trépied tremblant n'était ni plus formidable ni plus affolée que cette mère éperdue et désespérée. Cette créature débile et amaigrie s'était exaltée au point de déployer une force nerveuse invraisemblable; son visage, qui conservait les lignes pures d'une beauté presque surnaturelle, car elle était majestueuse et douce à la fois, ses grands yeux d'un azur limpide, mais cernés d'une ombre bleuâtre qui les creusait et faisait ressortir leur flamme étrange, ses cheveux retenus par un bandeau qui ceignait son front, mais déboucles par derrière, tout cela revêtait d'une impériale dignité cette femme frêle et délicate, exaspérée par sa douleur maternelle.

— Rendez-moi ma fille, misérable ravisseur! s'écria-t-elle. Foulez-moi sous vos pieds! tuez-moi si vous voulez! mais tant qu'il me restera une voix, un souffle, je crierai malédiction sur vous! Tant que je pourrai remuer un de mes membres, je m'attacherai à vous! Oh! vous ne prendrez pas ma fille comme une danseuse de carrefour! Vous marcherez sur sa mère d'abord, et ensuite vous ne l'aurez que morte, elle, ma pauvre enfant!

Le chasseur d'hommes s'était arrêté surpris et, avouons-le, presque ému. Il répondit donc d'une voix calme :

— Votre fille! Ah çà, de qui voulez-vous parler? Ce n'est certes pas, madame, de cette paysanne qui fait la mijaurée, de cette servante qui, coquette peut-être avec des muletiers, me tient tête, à moi, de cette nièce de dame Gertrude que j'ai juré de punir de son insolence!

La vieille dame poussa un éclat de rire convulsif, arracha le bandeau de son front comme s'il lui pesait trop lourdement, et s'écria en mots brisés, incohérents, aux vibrations rauques, stridentes ou sourdes :

— Cette paysanne est ma fille. Vous ne comprenez donc pas! Vous ne voyez donc pas que je n'ai plus peur de vous! Tout à l'heure j'étais lâche, je tremblais, je me cachais, car j'entendais votre voix et je vous reconnaissais. J'aurais voulu sauver ma fille de vous à tout prix; j'aurais imploré un mendiant; j'aurais menti et fait un faux serment. Mais maintenant que vous la tenez dans vos bras, qu'elle est votre proie et votre butin, je serai franche et hardie. Non, les vêtements de paysanne ne sont pas les siens. Son nom est un nom d'emprunt. Elle n'est pas la nièce de dame Gertrude; elle est ma fille, et je la défendrai contre vous, et je la sauverai ou vous serez un assassin, un tueur de femmes; moi vivante, vous ne l'aurez pas, sachez-le bien. Peut-être je vous irrite, mais que peuvent les prières sur votre cœur de tyran? S'il suffisait de vous supplier, je m'humilierais, je me prosternerais à vos pieds. Ai-je besoin de garder quelque fierté, moi, vieille femme bonne pour la tombe? ma dignité, mon honneur, mon orgueil, je mets tout cela sous vos pieds. Mais l'honneur de ma fille, j'entends que vous le respectiez. Elle n'est pas votre vassale. Vous n'avez aucun droit sur elle. C'est une fille libre et noble. Et si vous êtes vraiment un gentilhomme, vous m'écouterez! vous aurez pitié de la fille et de la mère!

Le marquis tremblait, non de confusion, mais de colère, en entendant l'aveu de la vieille dame.

— Ainsi tout le monde s'est entendu pour se moquer de moi! dit-il en mordant ses lèvres. J'ai failli m'en douter, et cela crie vengeance. Voyons, bonne dame : dois-je être assez niais pour ajouter foi à ce nouveau mensonge?

— Un mensonge! répéta-t-elle; oh! vous



Si leur maître, enjambant à son tour la brèche... — Page 62.

e le croyez pas. Me soupçonner de mentir, oi, quand vous me voyez me traîner dans la oussière à vos pieds, quand mes mains s'ac-rochent à votre sarrau comme le naufragé n cordage de salut, quand je vous prie comme ne femme prie Dieu seul. Oh! c'est là le faux upçon d'un brigand qui s'amuse à suppli-er sa victime.

Le chasseur sentit une rougeur de honte onter comme une flamme à son front, mais voulut se conserver la supériorité du sang-oid et reprit :

— Comment me prouverez-vous que vous s la mère de cette jeune fille?

La vieille dame le regarda avec des yeux nes et ne répliqua que ces mots ·

— Ah ! le misérable!

Christine s'était évanouie en entendant les nes supplications de sa mère.

— C'est un corps inanimé que vous portez ns vos bras! s'écria dame Gertrude en s'a-nçant.

Alors la pauvre femme se releva et saisit ieusement sa fille :

— Oh ! mon enfant ! s'écria-t-elle, réveille-, réveille-toi! rouvre les yeux! regarde ta re! Es-tu morte? Ce démon t'a-t-il tuée? ntends-tu pas ma voix? Dieu t'a-t-il frap-pour te sauver? Christine, Christine, ré-lle-toi !

t elle pleurait; elle baisait les paupières e front décolorés de sa fille; elle pressait mains pâles, elle collait ses lèvres à cette che froide, tandis que son cœur battait à entendu de tous dans ce morne silence. ire que le gros gentilhomme n'était pas arrassé de son rôle, ce serait exagérer ôté odieux de la nature humaine, mais il it engagé dans cette triste lutte devant oins, et il voulait aller victorieusement u'au bout.

ussi, quoiqu'il ne doutât plus de l'asser-tion de la vieille dame, et qu'il fût secrète-ment fâché d'avoir ainsi poussé sa brutale ga-lanterie jusqu'à la violence la plus inouïe, poursuivit-il avec l'impassibilité d'un justi-cier :

— Je ne suis ni un démon ni un brigand, ma bonne dame. Prouvez-moi, je vous le répète, que cette jeune servante n'est ni la nièce de notre hôtesse, ni une danseuse de carrefour, et je la remets aussitôt sous votre protection.

La mère sourit : Christine venait de laisser échapper un faible gémissement.

— Mon Dieu, soyez loué! murmura-t-elle. Quant à vous, monsieur, si vous avez voulu seulement nous effrayer, si vous êtes un de ces tire-laine qui coupent la tête aux gens quand ils ne peuvent leur couper la bourse, réjouissez-vous, nous sommes riches. Vous voyez ce coffret, il ne contient pas seulement quelques robes sans valeur, mais tous nos bi-joux; plongez-y hardiment la main; vous trouverez mieux encore, de bons ducats son-nants. Prenez tout; je vous offre ce coffret comme rançon ; mais faites grâce à ma fille. Oubliez-la comme si jamais vous ne l'aviez vue! oubliez-la comme si elle était morte tout à l'heure dans vos bras.

Et de la main elle lui montrait le coffret qui devait tenter, croyait-elle, la cupidité de cet homme.

Jamais le marquis n'avait été si profondé-ment humilié. Il eût préféré un soufflet à la naïve proposition de cette femme. Plaintes ou menaces, peu lui importait, il y était accou-tumé. Qu'on lui trouvât l'encolure d'un bri-gand, cela l'étonnait peu. Mais être traité de tire-laine, de pillard de bas étage, la méprise chatouillait le plus vif de son orgueil féodal, quoique cette époque pullulât de gentilshom-mes qui ne pouvaient plus s'abriter dans leurs donjons ruinés pour rançonner les marchands et les voyageurs, mais qui volaient les man-teaux, les bourses et les femmes des bourgeois avec une hardiesse et une dextérité dignes des gens du métier.

— Ainsi vous me prenez pour un voleur, chère dame? reprit-il fièrement. L'injure est violente, mais peut-être l'ai-je méritée.

Il détourna les yeux du coffret sur lequel les gueux jetèrent aussitôt à la dérobée des regards avides comme s'ils eussent voulu le soupeser et en estimer la valeur dans leur es-prit.

— Rassurez-vous, continua le chasseur. Vos bijoux ne courent aucun danger. Le marquis Gaspard de Langranerie est assez riche, Dieu merci, et il aurait pu payer à beaux deniers comptants l'honneur d'une servante d'hôtel-lerie. Cette valise — et il la souleva avec ef-fort — est plus lourde que votre coffret, et a dans le ventre une cargaison de pistoles suffi-sante pour me faire mener joyeuse vie jus-qu'à Constantinople.

Les gueux quittèrent le coffret des yeux pour regarder la valise avec une religieuse attention. Christine revenait à la vie.

— Certes, ajouta le marquis, vous avez pu vous tromper à ma mauvaise mine; mais si je ressemble plutôt à un braconnier qu'à un honnête gentilhomme, c'est que je cours tout en chassant, depuis plusieurs jours, à la pour-suite d'un mien neveu avec qui j'ai eu maille à partir.

La vieille dame tressaillit et de fugitives couleurs teignirent de rose les joues de la belle Christine.

— Ah! vous comprenez de qui je veux par-ler? Vous vous rappelez ce joli champion des dames?

— Ce brave jeune homme était votre ne-veu? s'écria la mère, qui ajouta certainement à sa pensée : — Quel malheur !

La pauvre fille devint écarlate.

— Ai-je donc deviné juste? poursuivit grossièrement le chasseur. Est-ce là où le bât nous blesse? En effet, c'est pour vous que François a joué si adroitement du bâton. Il a encore un autre mérite à vos yeux, n'est-ce pas? C'est qu'il ne ressemble pas à son oncle. Allons! je vois que son souvenir a encouragé votre fille à m'opposer une résistance qui honorerait une citadelle assiégée.

Et il partit d'un gros éclat de rire, tandis que Christine encore toute inquiète murmurait tout bas :

— Vous ne me quittez pas, ma mère! oh! que je me sens faible et abattue! J'entends, je vois et je parle comme dans un rêve!

— Dame Gertrude, dit le marquis, chargez-vous du coffret et montrez-nous le chemin des chambres destinées à vos hôtes. Il faut installer ces dames dans la meilleure. Elles pourront se reposer de tout ce tapage.

Il soutint respectueusement la jeune fille qui chancelait et s'arrêtait pour respirer en montant l'escalier, et l'hôtesse ne put s'empêcher de se signer à l'aspect de cette transformation du loup qui se couvrait d'une peau d'agneau.

Ils eurent à peine disparu, que les deux mendiants se redressèrent de toute leur hauteur, à l'extrême surprise du chevrier Pierrot qui n'osa souffler.

Le paralytique étendit ses bras avec la grâce et la souplesse d'un jongleur.

Le cul-de-jatte bondit sur ses jambes agiles qui paraissaient se traîner auparavant comme les tronçons d'un serpent.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

L'ABBAYE DE MAUBUISSON

—

NOUVELLE

(Fin.)

A la royale abbaye de Maubuisson, 20 décembre 1791.

« Ma chère sœur en Jésus-Christ, Louise Bénédictine,

» Vous serez sûrement bien étonnée de recevoir une lettre de moi. Je vous dirai plus tard comment. Mais partout où vous la lirez, je prie Dieu qu'elle vous trouve fidèle à ses saints commandements et heureuse.

» J'ai bien des choses à vous dire de la maison et de ces dames; mais, comme je pense que vous êtes principalement inquiète de ce qui m'est arrivé après que vous avez été partie, je commencerai par là.

» Quand monsieur votre cousin vous a portée de l'autre côté du mur, j'ai eu une grande frayeur; je craignais que vous ne tombiez et que vous ne vous fassiez mal, car le mur est bien haut. Je vous ai appelée plusieurs fois, mais vous ne m'avez pas répondu. Quelques minutes après, j'ai entendu le bruit d'un carrosse qui s'en allait. J'ai bien vu que vous étiez perdue pour moi et à toujours, et alors j'ai pleuré.

» Je ne savais où j'en étais ni ce que je faisais. Cependant j'ai eu l'idée de tirer l'échelle, et malgré qu'elle fût trois fois plus lourde que moi, je l'ai traînée dans les choux, auprès du bassin. C'était pour que si l'on venait, on ne s'aperçût pas par où vous étiez partie; car, si l'on vous avait retrouvée, on vous aurait rendue bien malheureuse. Ensuite je rentrai presque courant par la grille de Saint-Benoît. Je suis arrivée au moment où l'on sonnait l'*Angelus*.

» Je me suis toujours imaginé que les dames de l'infirmerie avaient pensé que vous étiez revenue au cloître, tandis que nos dames du cloître vous croyaient toujours à l'infirmerie; car, ce soir-là, on ne s'aperçut de rien. Quant à moi, vous jugez qu'il ne me fut pas possible de dormir. Lorsque j'entendais le plus petit bruit dans la cour ou chez madame, je croyais toujours que c'était vous qu'on ramenait.

» Mais le lendemain, madame ordonna que tout le monde irait dans la grande salle près du réfectoire. Quand tout le monde y fut, elle arriva avec sœur supérieure. Je mis mon âme dans les mains de Dieu, persuadée que c'était mon dernier jour.

» Madame était tranquille comme à son ordinaire; elle fit la prière :

» *Veni, sancte Spiritus*. Lorsqu'elle fut terminée, elle se leva et nous dit :

» — Mes sœurs, je recommande à vos prières mademoiselle Louise Bénédictine. Dieu ne lui avait pas donné la vocation. Elle nous a quittées. Récitons pour elle l'oraison *Pro peccatoribus*.

» Vous pensez bien que je ne fus pas celle qui pria de moins bon cœur pour vous. Mais toutes ces dames prièrent aussi du fond de leur âme; car tout le monde ici vous aimait, et vous auriez pu y être bien heureuse. Dieu a disposé autrement de vous. Que sa volonté soit faite.

» Il n'y eut rien de nouveau pendant huit jours. Le neuvième, c'était un mardi, je crois y être encore, madame me fit demander. Comme elle m'aimait assez et me faisait venir souvent, j'espérais que ce n'était pas pour cela. Mais dès que je fus montée chez elle, je n'espérai plus. Elle était assise dans son grand fauteuil, et me regardait avec ses yeux noirs qui vous faisaient tant de peur. Moi j'étais tremblante comme la feuille et pâle comme mon voile. Alors elle me dit :

» — Vous avez bien peur, mademoiselle.

» A ce mot de mademoiselle, je devins plus tremblante encore.

» — Oui, continua-t-elle, mademoiselle, car vous n'espérez pas certainement que j'appelle ma sœur un athée comme vous.

» Je vous répète ce vilain mot pour mon humiliation et la pénitence de mes péchés. Je ne puis vous dire combien il m'a fait de mal. J'ose pourtant dire que je ne l'ai pas mérité. Vous le savez, ô mon Dieu, si je vous adore dans vos œuvres et dans les mérites de votre divin Fils.

» Je ne pouvais me tenir sur mes jambes, et je m'approchai de son prie-Dieu pour m'appuyer.

» — Ne touchez pas à mon prie-Dieu, me dit-elle. Puis elle ajouta :

» — Est-ce que vous aviez aussi peur quand vous avez aidé mademoiselle Louise Bénédictine à s'enfuir?

» Et comme je ne répondais pas :

» — Mais répondez-moi donc! s'écria-t-elle d'une voix terrible.

» Alors je manquai de tomber sans connaissance.

» Elle le vit bien, et prenant alors un air plus doux, elle me dit :

» — Écoutez-moi, et répondez-moi sans mentir. Avez-vous parlé de cette histoire à quelque personne?

» Je lui assurai que non, comme cela était vrai.

» — Eh bien! reprit-elle, je vous défends d'en parler à qui que ce soit. Je tiens à ce que cette affaire soit ignorée, à cause de la réputation de la maison et des philosophes. La moindre indiscrétion vous attirerait toute ma colère; en attendant, je vous livre à celle de Dieu.

» Comme alors madame ne me disait plus rien, je crus qu'elle n'avait plus rien à me dire. Je la saluai, et j'allais me retirer quand elle me rappela et me dit :

» Mettez-vous à genoux; et quand j'y fus : — Je vous le répète, continua-t-elle, que je ne juge pas à propos de vous punir de votre faute devant les hommes comme elle le mérite; mais n'espérez pas qu'elle ne soit point du tout punie.

» Je lui répondis que j'étais prête à faire ce qu'elle ordonnerait.

» — Eh bien! dit-elle, pour que je vous punisse sans qu'on sache que c'est à propos de mademoiselle Louise Bénédictine, je vous ordonne de commettre le samedi de chaque semaine une faute contre la règle, afin que j'aie un prétexte. Votre pénitence sera d'aller à la correction depuis la fin des matines jusqu'à la messe, que vous entendrez sous la lampe. Maintenant, levez-vous, vous pouvez vous retirer.

» Vous voyez, ma chère Louise Bénédictine, que madame a encore été bien bonne, car elle pouvait l'écrire à notre saint-père qui pouvait me faire mourir, au lieu que je ne vais qu'une fois par semaine à la correction. Je vous dirai franchement que la première fois qu'on m'a mise dans cette vilaine prison, j'ai eu bien peur et j'ai beaucoup pleuré. Maintenant j'en ai pris à peu près l'habitude; j'y prie Dieu et la sainte Vierge pour vous. Si vous êtes heureuse avec monsieur votre cousin, qui est sûrement votre mari, car vous êtes trop sage pour ne pas l'avoir épousé, je ne regrette point de souffrir un peu pour votre bonheur. Notre Sauveur a souffert bien d'autres douleurs pour nous.

» Ce qui me fait plus de peine que d'aller à la correction, c'est de commettre tous les samedis la faute que madame m'a ordonnée. Je vous assure que cela m'embarrasse beaucoup. Dans le commencement, je faisais semblant de dormir à matines, mais ces dames avaient fini par se demander pourquoi je dormais toujours le samedi et jamais les autres jours. Maintenant, ce jour-là, je ne fais pas ma chambre, et je me mets à rire comme une folle pendant la collation. Une fois, il m'est arrivé de regarder en l'air pendant le saint sacrifice, mais je ne l'ose plus; j'ai peur d'offenser Dieu, quoiqu'il sache bien pourquoi. Je ne croyais pas qu'il fût si difficile de faire le mal, et je plains les méchants qui le font toujours. Il y a deux mois, j'avais oublié que c'était samedi et je n'avais pas fait la faute. Madame m'a fait venir; elle était très-fâchée contre moi. Elle m'a mise à la correction comme à l'ordinaire et après la messe j'y suis retournée jusqu'à vêpres, que j'ai entendu sous la lampe, ainsi que complies et *Magnificat*. Mais au salut, comme je me suis trouvée mal d'être restée si longtemps à genoux, elle m'a permis de l'entendre à ma place.

» Je vois que j'ai employé toute ma feuille de papier à vous parler de moi, et jamais je ne pourrai en avoir une autre. J'aurais cependant bien des choses à vous dire de ces dames et de la maison. Vous ne la reconnaîtriez pas si vous y reveniez; elle vous paraîtrait bien triste en comparaison de ce qu'elle était de votre temps. Le père Boulogne, qui était si bon, est parti pour les pays étrangers; il ne reste plus que le père Chennevière dont je ne veux pas dire de mal. La plupart de nos demois

les pensionnaires nous ont aussi quittées. Une d'elles, mademoiselle Marie de Saulieu, doit encore s'en aller demain. Quand j'ai su qu'elle vous était un peu parente, je me suis liée avec elle. C'est elle qui m'a promis de cacher cette lettre, de s'informer où vous êtes, et de vous l'envoyer. Mais il y a une chose qui vous ferait bien de la peine ainsi qu'à moi, c'est de voir combien tous les jours on se relâche de la règle. Madame et madame supérieure vont presque tous les jours à Paris. On dit que c'est à cause des couvents qu'on veut supprimer; mais il faudra toujours des couvents pour prier Dieu, et le roi ne voudra pas qu'on supprime le nôtre, qui a été fondé par la mère de son saint aïeul. Quant à moi, je ne puis me faire à l'idée que je n'y finirai pas mes jours. Je demande cette grâce tous les soirs à mon bon ange gardien, et j'ai un sentiment secret qu'il me l'accordera. Ce que je pense par exemple, c'est qu'on nous enverra d'autres sœurs de notre ordre, parce qu'on dit que nous sommes trop riches. Il pourra en venir tant qu'il voudra, nulle ne sera pour moi ma bonne sœur Louise Bénédictine.

» Adieu, recevez les bénédictions et les prières pour votre salut, de votre sœur qui vous aime bien.

» Rose de la Miséricorde.

» N.B. Surtout ne m'écrivez pas et ne cherchez pas à me voir, car je serais perdue. »

La dame reprit :

— Dans cette lettre, l'âme de ma pauvre Rose se montre à vous tout entière : assemblage touchant de sincère dévotion et de vive amitié. Elle me disait quelques-unes de ses peines, encore se les faisait-elle légères pour ne pas m'en accabler; en même temps elle me cachait les plus poignantes. Ah! ce n'est pas dans cet odieux cachot qu'elle devait le plus souffrir, mais au cloître, aux heures de promenade, à la classe, partout enfin. Vous ne savez pas, monsieur, ce que c'est que la malignité d'une quarantaine de religieuses oisives qui n'a pour s'exercer qu'un cercle rétréci : je le sais, moi, je sais combien de dédaigneuses paroles ont dû blesser son oreille, combien d'injurieux soupçons ont attristé ce cœur noble et sensible.

Cependant la révolution marchait à grands pas, la France était ouverte à tous ceux que les affaires politiques ou religieuses en avaient bannis. Mon mari aurait pu y rentrer depuis longtemps, mais des affaires importantes le retenaient à la Haye. Nous ne revînmes en France que dans l'automne de 1791.

Nous étions à Valenciennes au commencement d'octobre, lorsque je lus dans les papiers publics un décret de l'assemblée qui supprimait immédiatement plusieurs monastères. L'abbaye de Maubuisson était du nombre.

Je hâtai mon départ de quelques jours; il me tardait de revoir ma chère Rose et de lui offrir dans ce monde, où elle allait se trouver seule, l'appui d'une amitié qu'elle avait autrefois si cher.

J'arrivai à Paris le 12 octobre; le 13 j'étais à Maubuisson.

Je ne vous dirai pas quel sentiment pénible j'éprouvai en voyant les portes de ce cloître, murées pendant tant de siècles, ouvertes à qui voulait entrer; l'église dévastée, ses tombes violées, leurs ossements profanés. Hélas! un spectacle plus triste encore m'attendait.

Comme je demandais à tout le monde ce qu'étaient devenues les religieuses, on me répondit que la tourière seule pourrait m'en instruire. Elle occupait l'appartement de l'abbesse, j'y montai bien vite.

Cette femme me reconnut sur le-champ.

— Qu'est devenue, lui dis-je, sœur Rose de la Miséricorde?

A ce nom, elle pâlit, trembla, et sans me répondre, alluma un flambeau et chercha des clefs.

— Au nom du ciel, lui répétai-je, où est sœur Rose? Serait-elle morte?

— Oh! madame... madame, venez vite... On l'a oubliée.

— Oubliée! mais où donc?...

— A la correction, où on l'a mise dimanche, un peu avant que les commissaires du district ne soient venus.

— Dimanche! et nous sommes au samedi!

Lever la trappe, descendre l'escalier, ouvrir la porte, tout cela ne fut rien pour nous que l'affaire d'un moment; mais, oh! monsieur, quelle horrible vue, et comment ai-je pu y survivre?

La malheureuse était morte de faim, et tout montrait combien son agonie avait été cruelle. Son voile et ses habits de laine étaient déchirés en lambeaux, son crucifix brisé, elle, couchée sur ses débris. Je la pris par le milieu du corps, et la levai devant moi, roide et comme d'une seule pièce. Sa main droite avait déchiré son sein; ses dents blanches et allongées, que laissaient voir ses lèvres contractées par la douleur, étaient enfoncées dans son bras gauche qu'elles avaient meurtri en plusieurs endroits. En même temps, ses yeux immobiles et tout grands ouverts me regardaient en face. Horrible tête-à-tête que je ne pus soutenir! Je tombai en la serrant dans mes bras. Il fallut employer la force pour nous séparer. Le lendemain, quand je retrouvai la raison, mon mari était venu, qui m'emmena.

Voilà, monsieur, l'événement déplorable qui me ramène ici tous les ans, le 13 octobre. J'y viens, non pas demander grâce à ma bonne Rose de la mort que je lui ai donnée : oh! non, j'en suis bien certaine, au milieu de toutes ses souffrances, il n'y a eu ni dans son cœur, ni dans sa bouche une seule malédiction pour moi; mais je viens avec elle prier Dieu qu'il nous réunisse dans l'éternité. Je viens revoir ce jardin, ces allées, ce cloître, où tant de fois nous nous étions juré une amitié éternelle, où tant de fois nous nous sommes promis de mettre en partage les peines et les plaisirs de notre vie entière; inégal partage, où fut pour moi la faute et ce que dans le monde on appelle le bonheur; pour elle, l'innocence et un affreux châtiment.

La dame achevait ces mots quand on l'avertit que sa voiture l'attendait. Je lui donnai le bras pour la rejoindre. Quand elle y fut montée :

— Monsieur, me dit-elle, je n'ai pas besoin de vous recommander le secret de cette histoire, et surtout celui de mon nom, du moins tant que je vivrai.

Je viens d'apprendre que madame Louise Bénédictine de Saint-Simon était morte il y a quelques jours.

ÉTIENNE BÉQUET

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

X

BÉRANGER.

Dans ce Paris, plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi, nouveau-né, sachez ce qui m'advint :
Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
A mon berceau qui n'était que de fleurs;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée :
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit, l'âme inquiète :
« A cet enfant quel destin est promis? »
Elle répond : « Vois-le, sous ma baguette,
» Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
» Un coup de foudre ajoute à mes présages :
» Ton fils atteint va périr consumé;
» Dieu le regarde, et l'oiseau ranimé,
» Vole en chantant braver d'autres orages! »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

« Tous les plaisirs, Sylphes de la jeunesse,
» Éveilleront sa lyre au sein des nuits.
» Au toit du pauvre il répand l'allégresse;
» A l'opulence il sauve des ennuis.
» Mais quel spectacle attriste son langage?
» Tout s'en loutit, et gloire et liberté...
» Comme un pêcheur qui rentre épouvanté,
» Il vient au port raconter leur naufrage! »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Le vieux tailleur s'écrie : « Eh quoi! ma fille
» Ne m'a donné qu'un faiseur de chansons!
» Mieux, jour et nuit, vaudrait tenir l'aiguille,
» Que, faible écho, mourir en de vains sons! »
» Va, dit la fée, à tort tu t'en alarmes;
» De grands talents ont de moins beaux succès!
» Ses chants légers seront chers aux Français,
» Et du proscrit adouciront les larmes! »
Et puis la fée, avec de gais refrains,
Calmait le cri de mes premiers chagrins.

Eh bien! la voilà toute faite, la biographie de Béranger, et faite de main de maître... de la main même de l'illustre poëte... Oh! vous la connaissiez bien, n'est-ce pas... cette chanson? — Qui ne la connaît!... — Elle est intitulée *le Tailleur et la Fée*... et l'auteur la chantait pour la première fois à ses amis en 1822, le 19 août, jour anniversaire de sa naissance.

Oui, oui, tout cela est la vérité : en 1780, Pierre-Jean de Béranger — un *Jean* aussi, lui, comme notre bon La Fontaine — naissait dans une obscure maison de la rue Montorgueil, chez un pauvre vieux tailleur, son grand-père, qui lui donnait le premier baiser et le premier sourire comme accueil de bienvenue en ce monde.

Vrai gamin de Paris, à neuf ans, Béranger suivait le peuple s'en allant démolir la Bastille; puis, satisfait, pour sa part, d'avoir vu comme quoi une prison qu'on avait mis quatorze années à construire, pouvait tomber en quelques heures, l'enfant, qui par goût déjà détestait le bruit, se rend à Péronne, chez une vieille tante qui l'accueille à bras ouverts et lui meuble une jolie petite mansarde avec des pots de giroflées et de résédas sur la fenêtre et cinq à six volumes dépareillés de Corneille et de Racine sur la cheminée.

C'est à Péronne qu'un jour de violent orage, Béranger fut frappé par la foudre. Mais la *bonne fée* veillait sur lui; il en fut quitte pour une paralysie momentanée de tous les membres. « J'avais cru jusque-là que la foudre ne s'attaquait qu'aux grands arbres, disait-il plus tard en racontant cet événement, je compris alors que les roseaux pouvaient avoir aussi leurs mauvais quarts d'heure. »

A quatorze ans, Béranger entrait, comme apprenti, chez M. Laisney, imprimeur à Péronne; ce Laisney était un brave homme qui avait pour la poésie une passion malheureuse. Il devint le professeur de versification de Béranger!...

Oh! que de fois depuis l'élève a dû sourire en se rappelant les leçons du maître!

A dix-sept ans, Béranger revient à Paris. Mais comment vivre à Paris?... Il avait adressé quelques vers à Lucien Bonaparte, prince de Canino!... Le prince, pressentant peut-être déjà l'homme dans l'adolescent, l'autorise à toucher pour lui son traitement de membre de l'Institut.

Voilà le morceau de pain assuré...

Cependant rien que du pain, c'est bien sec! Protégé par Arnault, Béranger, en attendant que la muse lui vienne franchement et largement en aide, s'adresse à la bureaucratie pour vivre; il entre au secrétariat de l'université où il reste douze ans.

L'université prêtant son papier, ses plumes et son encre au chantre de *Lisette* et de *Frétillon!*... Qui l'eût cru!.....

. . . .

Depuis le jour où Béranger griffonnait sa première chanson sur le papier administratif, bien des années se sont passées.

Il a, à cette heure, soixante-seize ans, le poëte; mais si les fleurs dont Lisette lui tressait des couronnes sont une à une tombées de son large et noble front, leur parfum règne encore vivace et enivrant dans ses œuvres. On voit ainsi certaines roses bénies se transformer, en s'effeuillant, en immortelles.

Vous parlerai-je de sa gloire? A quoi bon! Vous en savez autant que moi là-dessus. Béranger est un de ces rares génies qui appartiennent à l'avenir avant d'avoir dit adieu au présent. Devant ces hommes-là, quand un bienheureux hasard vous met sur leur passage, on se découvre avec un respect mêlé de surprise, en s'écriant :

— Lui!... lui!... c'est lui!.....

Il semble alors que ce ne soit pas une créature vivante qu'on suive ainsi des yeux, mais une apparition fantastique, imprévue, et d'autant plus gigantesque de l'être qu'on a appris à admirer... jadis... en même temps qu'on apprenait à aimer sa mère...

. . . .

Ah! mais, comme je vous le disais tout à l'heure, ils sont rares ces hommes à qui, vivants, il est permis de monter sur un piédestal...

Jusqu'au moment où on y placera leur statue.

. . . .

Laissons donc Béranger et sa gloire.

On a tout dit du poëte!

Je veux vous parler de l'homme.

L'homme... Tenez! l'autre soir, je causais de lui, avec un de ses plus anciens amis... un ami de quarante ans... ni plus ni moins... un ami qui a vécu, un ami qui a pleuré, qui a chanté, qui a aimé, avec le chansonnier!...

Nous nous promenions tous deux dans le jardin d'une maison sise au Marais, rue Vendôme, — car il y a encore quelques jardins à Paris... au Marais... — et, tout en s'appuyant sur mon bras, A...., l'ami de Béranger, tout rayonnant de parler de son dieu, répondait à cette question sortie de mes lèvres :

— Est-il bon?

— Si Béranger est bon!... mais comme le bon pain!... s'il est bon!... mais il a passé sa vie le cœur et les mains sans cesse tout grands ouverts...

Oh!... je me rappelle... écoutez... Il avait trente ans alors... Quelques intimes lui ayant reproché un jour les négligences de sa toilette : — Vous savez, peut-être, que même quand Lisette l'en priait, dans ce temps-là, Béranger, en dépit de toute la bonne volonté qu'il voulût y mettre, ne pouvait jamais parvenir à devenir un tant soit peu coquet? —

— Eh bien, fit-il, en souriant à ses affectueux critiques... je ne suis pas élégant, vous avez raison!...

Mais que voulez-vous! Je suis mal à l'aise dans un bel habit.

Et pourvu que je possède toujours quinze francs dans la poche de mon gilet pour offrir à dîner à un ami!

Je trouve toujours ce gilet assez riche.

Et comme on le raillait encore ce jour-là, — une fois en veine... les railleurs ne respectent rien — de ce qu'il ne portait jamais de gants :

— Des gants!... des gants!... répliqua-t-il... Non! non! je ne porterai jamais de gants!... *Ça gêne pour faire l'aumône.*

. . . .

— A certaine époque, époque désastreuse s'il en fut, continua A...., un ami de Béranger, un vieil ami, comme moi, perdit brusquement sa place... sa place qui le faisait



vivre... lui... et sa femme, et ses enfants.

Béranger — qui ne s'est jamais dérangé lorsqu'il s'est agi de ses propres intérêts — commença par courir du matin au soir, chez l'un, chez l'autre, pour faire réintégrer son ami dans l'emploi dont une injustice l'avait chassé.

Bientôt il obtint la promesse que le mal serait réparé, et amplement.

Mais en attendant que cette promesse s'exécutât, comme les jours, les semaines, les mois se passaient, Béranger arriva un après-midi chez son vieux compagnon de jeunesse — qui essayait de faire semblant de déjeuner à ce moment-là — et posant tout simplement, sur une table, une bourse qui contenait deux billets de cents francs :

— Tiens, lui dit-il, tu dois être gêné. Voilà un peu d'argent. *Quand tu n'en auras plus, j'en aurai encore.*

. . . .

A.... en était là de ses souvenirs sur son illustre ami.

Et je l'écoutais dans ce religieux silence qui semble dire bien mieux que des paroles, au narrateur :

— Encore! encore! encore!

Tout à coup A.... me saisit la main et me montrant dans un jardin voisin, — qui n'était séparé que par une haie de celui où nous nous promenions — un vieillard assis sur un banc de pierre :

— Oh! vous jouez de bonheur, murmura-t-il... Approchez doucement et regardez.

Le voici lui-même.

— Comment, Béranger!... il demeure donc dans cette maison?

— Sans doute. Ses amis et les pauvres perdaient trop de temps à aller le trouver à Passy... Il est revenu habiter Paris exprès pour eux.

. . . .

A moitié caché derrière la haie d'aubépine en fleurs, je contemplai l'illustre poëte.

Il était là, la tête entre les mains, les yeux fixés sur le gazon...

Et tout autour de lui folâtrait un essaim de visions riantes, touchantes, gracieuses ou jolies...

D'abord *Lisette*, toujours jeune, toujours mutine, le bonnet en arrière, les cheveux s'en allant au vent; puis *Roger Bontemps*...

Du chapeau de son père,
Coiffé dans les grands jours...

Puis *la Grand'Mère*...

..... un soir à sa fête,
De vin pur ayant bu deux doigts.

Puis *le Petit Homme Gris*...

Joufflu comme une pomme...

Et *Madame Grégoire*... la cabaretière... Et *Frétillon*.

Et *Goton*, et *Jeannette* et *Margot*...

Et *le Marquis de Carabas* qui :

Marche en brandissant
Un sabre innocent.

Et *Paillasse* :

Paillass' mon ami,
N' saute point z'à demi,
Saute pour tout le monde.

Et *l'Aveugle de Bagnolet*... Et *le Vieux Sergent*.

Et *les Deux Sœurs de Charité* :

Dieu lui-même,
Ordonne qu'on aime,
Je vous le dis, en vérité :
Sauvez-vous par la charité.

. . . .

Huit heures sonnèrent.

Le jour commençait à baisser.

Bercé par ses enfants, Béranger était toujours là, oubliant le monde.

A cet instant, une voix un peu cassée, mais juste encore et sympathique, fredonna derrière le poëte :

On vous dira : — Savait-il être aimable?
Et, sans rougir, vous direz : — Je l'aimais!
— D'un trait méchant se montra-t-il capable?
Avec orgueil, vous répondrez : — Jamais!
Ah! dites bien, qu'amoureux et sensible,
D'un luth joyeux il attendrit les sons.
Et, bonne vieille, au coin d'un feu paisible,
De votre ami répétez les chansons!

Béranger se retourna vivement.

C'était *la bonne vieille* qui lui tendait le bras.

. . . .

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD

Edité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 11 — CINQ CENTIMES.

LE
PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

12 JUILLET 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... Paris...... 4 fr. Départements... 5 Étranger..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Le garçon s'occupait déjà à tâter ses poches. — Page 83

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE X.

Tableau consolant. — (*Suite.*)

Cependant M. Choublanc qui, vu sa longue séance du matin au café de la rue de Rivoli, ne saurait avoir autant d'appétit que les autres, et qui d'ailleurs est enchanté de trouver le moment de conter toutes ses affaires à ses hôtes, s'empresse de prendre la parole, et pendant que la famille de l'ouvrier continue de souper, il lui répète le récit qu'il a déjà fait le matin à M. Ernest; seulement il s'étend davantage encore cette fois sur tous les détails de ses amours pour Eléonore, de son mariage et de ce qui s'en est suivi.

Lorsque le Champenois a enfin tout conté, Jacques s'écrie :

— Ma foi, monsieur, si vous voulez que je vous parle avec franchise... eh bien, je vous dirai que si j'avais une femme comme la vôtre, parole d'honneur, je ne courrais pas après.

— Vous croyez cela, mon cher ami; mais pourtant si vous en étiez amoureux...

— Il me semble qu'on ne peut pas être amoureux d'une personne qui n'a jamais eu pour nous que de mauvais procédés...

— On espère toujours que cela changera... Puisque les femmes changent quand elles aiment, pourquoi ne changeraient-elles pas également quand c'est le contraire?

— Pourquoi... dame, monsieur, c'est que j'ai entendu dire que les femmes étaient un peu comme les girouettes : quand elles se rouillent, elles se fixent!...

— Eh bien! Jacques! dit la maman, est-ce que tu vas dire du mal des femmes à présent, toi qui aimes tant ta Juliette?...

— Non, ma mère, je plaisantais, voilà tout... mais enfin, est-ce que vous trouvez que l'épouse de monsieur se conduit bien avec lui?...

— Non, sans doute, mais on l'a mariée contre sa volonté, et elle aimait quelqu'un; voilà ce qui est cause de l'aversion qu'elle a témoignée à son mari... Cependant il ne faut jamais désespérer... cette dame doit être raisonnable maintenant : quand elle va revoir monsieur, elle lui fera peut-être un accueil charmant!...

— Ah! bonne dame, puissiez-vous dire vrai!

— Oui! dit Jacques en souriant, et c'est pour cela qu'en venant se loger à Paris, elle n'a plus donné son adresse à son mari.....

— C'est peut-être un oubli de sa part.

— Si je pouvais le croire! murmure Chou

blanc en levant les yeux au plafond. N'importe, dès demain, après avoir écrit à Troyes, je me mettrai en course pour trouver madame Noirville... c'est le nom qu'elle porte maintenant...

— Comment, elle a aussi quitté votre nom?... c'est joli!...

— Elle n'aimait pas le nom de Choublanc!...

— C'est cependant gentil ce nom là!...

— Oh oui! s'écrie la petite Louise, bonne maman en met dans le pot-au-feu!...

— Taisez-vous, petite babillarde.

— Mais vous, monsieur Jacques, reprend le Champenois, d'après ce que vient de dire madame votre mère, il parait que vous aimez quelqu'un aussi... alors vous avez probablement l'intention de tâter du mariage?...

— Oh! assurément, monsieur, cela devrait même être fait depuis six mois... Juliette est une bonne fille, active, laborieuse, que j'adore et qui me le rend bien... ma mère l'aime comme sa fille; le père de Juliette, l'honnête M. Dupuis, me traite comme son fils!...

— Je vois que vous êtes tous d'accord, cela doit aller tout seul...

— Mon Dieu, monsieur, tout était prêt, il y a six mois, et mon mariage allait se faire, quand un malheureux événement a tout retardé. M. Dupuis est un ébéniste établi, pas bien riche, mais qui fait honneur à ses affaires... il donnait à sa fille en la mariant six mille francs, pour que nous puissions commencer aussi un petit établissement. Moi, j'aurais bien pris Juliette sans dot, mais son père tenait à ce que nous ayons de quoi nous établir...

— Et il a raison, mon enfant, dit la maman Thibaut, il ne faut pas le blâmer de cela.

— Enfin, ce pauvre M. Dupuis, qui est confiant... parce qu'il n'a jamais fait tort d'un centime à personne, reçut à cette époque la visite d'un beau monsieur, faisant de grandes manières, et qui voulait des meubles pour un logement qu'il venait de louer... Il en choisit pour quatre mille cinq cents francs qu'on porta chez lui... puis il devait venir payer le lendemain... mais le lendemain il ne vint pas. M. Dupuis disait : Il n'a pas eu le temps, il viendra demain... Le lendemain, pas de nouvelle!... Le père de Juliette se décide alors à se rendre chez M. de Saint-Amour, c'était le nom du monsieur aux belles paroles... Il arrive dans la maison où il a porté les meubles. M. de Saint-Amour n'y était plus... il était parti la veille, après avoir fait emporter les meubles par un autre individu auquel sans doute il les avait revendus à vil prix.

— Ah! le fripon... mais il me parait qu'il ne manque pas de fripons à Paris.

— Si bien que M. Dupuis en fut pour ses quatre mille cinq cents francs : il ne pouvait plus donner six mille francs comptant à sa fille. J'eus beau lui dire : Qu'importe! vous nous donnerez cet argent plus tard... il ne voulut rien entendre, et mon mariage avec Juliette est reculé jusqu'à ce que son père ait entièrement réparé cette perte.

— Je vois qu'il n'y a pas besoin d'arriver de sa province pour se laisser attraper à Paris!...

— Les hommes se laissent attraper partout, dit la maman Thibaut en souriant.

— Et depuis six mois, M. Dupuis n'a pas retrouvé son voleur de meubles?

— Non, monsieur... avec ça que le patron reste [illegible] magasin... Quant à moi, [illegible]... Pourtant je lui avais trouvé un regard... qui m'avait déplu... et ce matin sur l'omnibus... lorsque cet individu qui fumait vous a demandé votre tabatière, il m'avait semblé trouver dans sa physionomie une certaine ressemblance avec quelqu'un que j'avais déjà vu... je ne pouvais pas me rappeler où... Depuis, je me suis souvenu que c'était le regard du beau monsieur qui a escroqué le père de Juliette... mais je me serai trompé... votre monsieur Ernest était si mal vêtu... et puis on peut avoir les mêmes yeux sans être la même personne... C'est égal, je me suis repenti depuis de n'avoir pas suivi cet homme... je voudrais bien le retrouver!...

— Et moi aussi, je vous assure... et cependant il est capable de me dire que ce n'est pas lui qui m'a pris ma bourse!

— Assurément, monsieur; si vous attendez qu'il en convienne pour le faire arrêter, vous attendrez longtemps!...

— Allons, mademoiselle Louise, venez vous coucher! dit la maman en se levant de table.

— Ah! bonne maman... ma poupée a encore faim.

— Non, mademoiselle, il est déjà beaucoup trop tard pour un enfant de votre âge... dites bonsoir à tout le monde...

— Ah! bonne maman, il faut que je fasse ma prière...

— Vous la ferez sur votre lit.

La petite fille tend ses joues roses à M. Choublanc qui l'embrasse de bon cœur; puis le Champenois qui est fatigué de sa journée, ne demande pas mieux que d'aller faire comme l'enfant. On lui souhaite une bonne nuit, et il va s'étendre sur le lit de Jacques, pendant que la petite fille à genoux sur sa couchette murmure les mains jointes :

« Mon Dieu, je vous donne mon cœur... » prenez-le, afin qu'aucune autre créature ne » le puisse posséder que vous seul... Bonsoir » mon Dieu, bonsoir bonne maman, bonsoir » mon oncle, bonsoir mon bon ange! »

Au bout de quelques minutes, tout le monde reposait paisiblement sous le toit de l'ouvrier.

CHAPITRE XI.

Choublanc passe dans l'artillerie.

Lorsque Choublanc s'éveille, il est près de huit heures, et Jacques est déjà parti pour aller à son ouvrage. Mais la bonne maman Thibaut a préparé du café à la crème pour le déjeuner de son hôte.

— Je suis bien paresseux, n'est-ce pas, madame? dit le voyageur à son hôtesse; mais je me trouve si heureux chez vous... que jamais je n'ai si bien reposé!

— Tant mieux, monsieur. Quand on a le temps de dormir, et que ça fait plaisir, je ne vois pas pourquoi on s'en priverait... Mais votre déjeuner vous attend... J'ai fait du café, ce n'est peut-être pas ça que vous prenez le matin?

— Au contraire, madame, c'est mon déjeuner habituel... Mais, en vérité, je suis confus... Ah! s'il y a des filous à Paris, je pourrai dire aussi qu'on y trouve de bien bonnes gens!

— A Paris, il y a de tout, monsieur; seulement, comme la ville est grande, on y trouve le bon et le mauvais en plus grande quantité.

Après avoir déjeuné, Choublanc se hâte d'écrire une lettre à son notaire de Troyes; il se dispose à sortir pour la mettre à la première petite poste, lorsque la mère de Jacques l'arrête, en lui disant d'un air embarrassé :

— Pardon, monsieur, j'ai encore une commission... dont Jacques m'a chargée... pour vous...

— Parlez, ma chère dame...

— C'est que... je ne sais comment vous tourner ça... c'est cependant tout simple... mais quand on n'a pas l'habitude...

— Si je savais ce que c'est, je vous aiderais; mais comme je ne m'en doute pas...

— Mon Dieu! il me semble pourtant que ça ne peut pas vous fâcher.

Tenez, monsieur, voilà ce que mon fils m'a dit ce matin : Ce monsieur qui loge ici se trouve ne plus avoir que quatre sous dans sa poche; or, un homme comme lui ne peut pas se promener, faire des recherches dans Paris, avec quatre sous... car on peut avoir besoin d'entrer dans un café, ou de prendre une voiture... on peut être indisposé enfin, et ce n'est pas avec quatre sous dans sa poche qu'on se tirerait d'affaire... C'est pourquoi, ma mère, tu diras à notre hôte : Tenez, monsieur, voilà vingt francs... en voilà davantage, si vous en voulez plus... c'est une avance que je vous fais... Puisqu'il va vous arriver de l'argent, vous me rendrez celui ci quand vous toucherez le vôtre; il ne faut donc pas vous gêner... Et voilà ce que c'est, monsieur.

Choublanc presse dans les siennes la main de la mère Thibaut. Ce que ces bonnes gens font pour lui le touche au point que des larmes lui en viennent aux yeux. Il se mouche fort longuement, en murmurant :

— En vérité... vous pensez à tout... vous me connaissez à peine, et vous me traitez comme si j'étais votre parent... il y a même des parents qu'on ne traite pas si bien!...

J'accepte, ma chère dame, j'accepte cet argent que vous m'offrez, parce que je suis certain de pouvoir vous le rendre avant peu... Je vous avouerai même que cela me fait grand plaisir; car lorsqu'on a l'habitude d'avoir toujours son gousset garni... et qu'on le sent vide... cela vous rend tout... timide... tout embarrassé... il semble qu'il vous manque quelque chose... et, en effet, il vous manque quelque chose d'essentiel!... Et lorsqu'on n'est plus dans l'endroit que l'on habite ordinairement, on ne trouverait ni crédit... ni connaissances pour vous offrir sa bourse... Il me semblait déjà hier que l'on voyait sur ma figure que je ne possédais plus que quatre sous... et pourtant c'était le soir... Jugez donc si en plein soleil j'aurais été honteux!...

— Alors, monsieur, voilà vingt francs... Est-ce assez?

— Oui! oui! oh! je n'ai pas envie de recommencer à faire des folies... Pardon... si à mon tour... j'ose vous adresser une question... Cela ne vous gêne pas, au moins, de me prêter cela?... c'est que je pourrais me contenter de moins...

— Non, monsieur, n'ayez pas de crainte! Ce serait bien malheureux si, quand on travaille bien et qu'on a de l'ordre et de l'économie, on n'avait pas toujours un petit magot de côté en cas d'événements...

— Alors, merci mille fois... Je pars, je vais mettre ma lettre à la poste...

— Il y en a une ici tout près, chez l'épicier qui fait le coin de la première rue en descendant au boulevard...

— Et je commencerai ensuite mes recherches; je m'occuperai de trouver ma femme, qui, à ce qu'on croit, demeure sur le boulevard Beaumarchais...

— Vous la trouverez, monsieur, pardi! Une femme, c'est plus gros qu'une épingle!...

— Oui, mais ça ne s'attache pas si bien... Au revoir, madame.

— Vous savez, monsieur, que si vous voulez partager notre dîner ou plutôt notre souper, c'est à huit heures que nous nous mettons à table...

Hier, par extraordinaire, il en était dix passées; mais Jacques avait eu des courses à faire pour son patron.

— Merci, madame, mais ne m'attendez pas; je dinerai probablement en me promenant... Au revoir, petite Louise... embrassons-nous...

— Adieu, monsieur Chou-Rouge!...

— Eh bien, mademoiselle, qu'est-ce que vous dites donc là?... C'est Choublanc, le nom de monsieur!

— Ne la grondez pas, madame. Eh! mon Dieu! pourquoi ne me nommai-je pas en effet Chou-Rouge!... peut-être bien qu'alors Éléonore aurait consenti à porter mon nom!... Nous avons des personnes qui aiment mieux le rouge que le blanc.

Choublanc s'est dirigé du côté des boulevards; là, il se dit :

— J'entrerai, s'il le faut, dans toutes les maisons; je n'en passerai point une seule, car cela pourrait être justement celle où logerait ma femme... Quand j'aurai visité tout un côté du boulevard, j'en ferai autant de l'autre; ce sera long, mais j'ai tout mon temps à moi, rien ne me presse!... Je suis venu à Paris pour voir Éléonore, je n'en partirai point sans avoir contemplé son superbe profil... J'y mettrai de l'entêtement.

Et notre voyageur commence ses perquisitions... Au bout de six heures, il n'avait encore été que dans dix maisons; car les concierges ne sont pas toujours prêts à vous répondre. Lorsque celui-ci était absent, notre Champenois s'introduisait dans une cour ou sous un vestibule et s'arrêtait devant la loge du suisse, parfois occupé avec d'autres personnes, et Choublanc, qui voulait pouvoir causer à son aise, attendait que le portier ou la portière eût le temps de l'écouter et de lui répondre.

Lorsqu'il faisait sa demande :

— Est-ce ici que demeure madame Noirville, s'il vous plaît?

On ne manquait pas de lui répondre :

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame-là?

Mais alors, au lieu de dire tout simplement :

— Elle ne fait rien, elle vit de ses rentes;

Choublanc, cédant à sa passion de babiller et de conter ses affaires, commençait par faire le portrait exact de sa femme, puis il se laissait aller à dire quels étaient les liens qui l'attachaient à elle; puis, voulant expliquer pourquoi il ne vivait pas avec elle, il commençait l'histoire de la naissance de son amour pour Éléonore, de son mariage, de ce qui s'en était suivi, si bien qu'il passait souvent plus de trois quarts d'heure chez chaque concierge. Voilà pourquoi, à cinq heures du soir, M. Choublanc n'avait encore été que dans dix maisons, où il n'avait rien appris touchant sa femme; mais, en revanche, dans chacune de ces maisons-là, on connaissait déjà parfaitement l'histoire du Champenois, de son mariage et de tout ce qui s'en était suivi.

— Le boulevard Beaumarchais est-il long? demande Choublanc en sortant de la dixième maison.

— Oui, monsieur, très-long; de ce côté, il va jusqu'au numéro cent deux ou cent quatre.

— Diable! j'en ai pour un bon bout de temps, alors... Après cela, je trouverai peut-être ma femme sans aller jusqu'au dernier numéro!... Mais, pour aujourd'hui, en voilà assez... Il est cinq heures, je dois songer à dîner... je ne veux pas dîner chez mes braves hôtes; ils seraient capables de ne point vouloir que je paye ma part du repas, et cela me gênerait... d'ailleurs, dîner à huit heures, ça me sort trop de mes habitudes. Auparavant, allons rue de Rivoli, où j'ai déjeuné hier... non pas que je veuille y dîner aujourd'hui, c'est trop cher!... mais pour savoir si par hasard on pourrait m'y donner des nouvelles de ma bourse.

Choublanc se rend rue de Rivoli, il reconnaît le café où l'a mené son ami Ernest. Il entre et expose le motif qui le ramène; mais sa bourse n'a pas été trouvée au café et on ne peut lui en donner aucune nouvelle. Le Champenois se remet en route, retournant du côté des boulevards. Il se dit :

— Je vais aller chez un traiteur à prix fixe; comme cela, je suis certain de ne point dépenser plus que je ne veux; et je ne causerai avec personne... et je veux être tout seul à ma table... Oh! désormais, je prendrai toutes mes précautions.

Le Troyen marche d'un pas ferme cette fois; il ne flâne plus devant les boutiques : il arrive boulevard du Temple. Là, les restaurants se dessinent de tous côtés; on n'a que l'embarras du choix; il entre dans un établissement où il voit écrit : *Dîner à trente-deux sous.* Beaucoup de tables sont occupées par plusieurs personnes, mais il en reste encore de libres. Choublanc va se placer à une table et dit au garçon :

— Je veux bien dîner là, mais à condition qu'on ne mettra personne avec moi à cette table.

— Mais, monsieur, nous ne mettons jamais deux couverts à la même table, à moins que les personnes ne soient ensemble et ne le désirent.

— Alors, je serai seul à ma table... vous me le jurez?

— Mais sans doute, monsieur...

— Si vous avez le malheur de m'y mettre quelqu'un, je vous rends votre dîner et je m'en vais! Vous m'avez entendu... je ne sors pas de là.

Le garçon s'éloigne en riant. Cependant la persistance de ce monsieur à vouloir que personne ne dîne près de lui, semble si singulière, qu'on se dit qu'il faut avoir l'œil sur ce particulier auquel on soupçonne de mauvais desseins. Le pauvre Choublanc, qui ne peut pas lever les yeux sans rencontrer ceux d'un garçon braqués sur lui, se dit :

— Comme on est bien servi dans ces restaurants à prix fixe... Quelle attention on a pour les dîneurs! Je ne puis pas faire un mouvement, prendre mon mouchoir dans ma poche sans qu'un garçon ne vienne vers moi... Ils ont l'air de vouloir deviner mes moindres désirs... Et quel dîner, pour trente-deux sous!... Je n'en reviens pas!... Un potage... trois plats au choix... du dessert, une demi-bouteille de vin et du pain à discrétion!... C'est magnifique!... Qu'on vienne donc encore me dire que la vie est chère à Paris!... C'est faux!... Chez moi, si je voulais faire un pareil dîner, ma cuisinière me dépenserait trois fois autant d'argent!... A la vérité, hier, pour déjeuner, j'ai dépensé vingt-cinq fois plus... mais c'était la faute de ce gredin d'Ernest! Quel gouffre que cet homme!...

Comme Choublanc finissait son dessert et s'apprêtait à payer son dîner, un des garçons vient tout effaré dire dans l'oreille de son camarade :

— Il manque une cuillère...

— Il manque une cuillère! s'écrie l'autre garçon. Alors c'est ce monsieur qui l'a dérobée... j'en suis sûr... c'est pour ça qu'il tenait tant à dîner seul.

Aussitôt courant à Choublanc, qui déjà se levait de table, le garçon l'arrête en criant :

— Un instant, monsieur, vous ne sortirez pas comme ça... on va vous fouiller d'abord...

— Me fouiller! dit le Champenois ébahi. Et pourquoi me fouiller, s'il vous plaît?... Est-ce donc la mode à Paris de fouiller les personnes qui dînent chez le traiteur?... J'ai déjeuné hier rue de Rivoli, et on ne m'a pas fouillé cependant.

— Oh! monsieur... vous faites comme si vous ne compreniez pas... mais nous ne donnons pas dans ces airs d'innocence-là, nous autres!...

— Enfin, pourquoi voulez-vous me fouiller?

— Il manque une cuillère à l'office, et je gage que c'est vous qui l'avez volée...

— Moi! voler une cuillère!..... Ah! par exemple, c'est trop fort... Hier, j'ai été volé de ma tabatière, de ma bourse!... aujourd'hui, on me prend pour un voleur... Garçon, vous êtes une canaille et pas autre chose...

Pendant que Choublanc parlait, le garçon s'occupait déjà à tâter ses poches, lorsque son camarade revient de l'office en criant :

— La cuillère est retrouvée, Jean... on avait mal compté...

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XIX

A bon chat bons rats.

(Suite.)

Une grimace hideuse élargit leurs bouches jusqu'aux coins, dilata les muscles mobiles de leurs visages, allongea leurs yeux effrontés et y alluma l'éclair subtil de l'astuce.

Puis ils secouèrent leurs sales haillons avec la majesté des Césars et, s'avançant vers les chiens qui commençaient à gronder, ils fixèrent sur eux un regard glauque qui engourdit leur colère. On eût dit de ces psylles égyptiens qui, tous nus, saisissaient d'une main les reptiles frétillants sur le sable en fusion, les tordaient en souriant autour de leur cou et les aplatissaient contre leur bouche sans jamais être piqués du venin de la bête irritée.

— Il est amusant, le vieux! dit Gervais le paralytique. Il est roide et dur comme du fer, mais il n'est pas plus rusé qu'un agneau de deux jours. Ces orgueilleux seigneurs, ça ne sait que mordre tant que ça se sent des dents pointues comme leurs chiens. Mais ça ne sait pas leurrer et endormir son gibier.

— Ce bon marquis! dit Gorju le cul-de-jatte; il nous méprise comme des lézards qui ne savent que ramper, se chauffer le dos au soleil et se cacher dans les trous des murs. Nous avons failli servir de souper à ses chiens. Quel honneur! Attends, monseigneur, tu nous verras à l'œuvre.

— Ouvrons vite sa valise et emportons l'argent sans perdre le temps à bavarder! reprit le cupide Gervais.

— Tu vas trop lestement pour un paralytique, grommela Gorju. Voler cet honnête homme qui nous a jeté ses os, y penses-tu, Gervais? Ne sais-tu pas que l'ingratitude n'est jamais perdue? Désires-tu donc tâter de la hart? Ton idée est vulgaire et très-compromettante, mon bon ami. Le marquis de Langranerie nous poursuivrait avec ses chiens, et ce serait une bataille douteuse, car le vieux gentilhomme est encore vigoureux.

— Que comptes-tu donc faire? demanda Gervais stupéfait. Je trouvais mon idée toute naturelle.

— Trop naturelle, Gervais. Défie-toi toujours

des idées naturelles. Tout le monde sait riposter à un coup prévu. C'est l'imprévu qui vous fait triompher. Si tu te bats en duel, sache une botte secrète et tu vaincras. A quoi bon voler le marquis s'il faut risquer notre peau pour reperdre peut-être ce que nous aurons gagné?

— Mais que faire alors? insista Gervais.

— Vous êtes vraiment trop vif pour un paralytique, mon maître, et de plus singulièrement curieux, repartit Gorju. Je n'ai qu'un mot à vous dire. A l'entrée de la forêt de l'Estrelle je connais un gros village nommé Saint-Laurent. Le village possède un bailli nommé Gilbert Vilebrequin, et beau frère de notre hôtesse dame Gertrude. Ce bailli n'a-t-il pas à sa disposition une escouade d'archers chargés de l'aider à nettoyer la forêt des bohémiens, des braconniers et autres vagabonds qui aiment à nicher sous la verte feuillée? Et, à coup sûr, le digne Gilbert Vilebrequin serait parvenu à extirper cette mauvaise graine, si ses archers ne servaient pas d'espions et de complices aux libres enfants de la forêt! C'est donc à lui que nous allons demander justice!

— Es-tu fou? s'écria Gervais au comble de la stupéfaction.

— Je te répondrai plus tard, dit Gervais en fouillant précipitamment la valise dont il visita tous les compartiments, mais dont il ne retint qu'un paquet d'habits et quelques parchemins. Veille aux chiens, Gervais!

— Et le coffret de la vieille dame qu'ils ont emporté! murmura ce dernier avec un soupir de regret.

— Ça se retrouvera! dit Gorju. Tout vient à point à qui sait attendre. Nous aurons notre part à chaque gâteau.

Il plia dans un lambeau d'étoffe les vêtements dérobés, referma soigneusement la valise, fit un signe impérieux à son compagnon, et tous deux sautèrent par la fenêtre malgré les abois des chiens, au moment même où le chasseur descendait péniblement l'escalier, car il commençait à se sentir alourdi par les fumées du vin.

Dame Gertrude le suivait d'un air morose et renfrogné.

Elle s'aperçut la première de l'absence des mendiants.

— Ah! les scélérats! pourvu qu'ils n'aient rien volé! s'écria-t-elle.

— Eh bien! avais-je tort de me défier de ces mauvais rôdeurs et de vouloir leur fermer la porte? observa le gros gentilhomme.

Il alla en même temps chercher sa valise et, en la soulevant, fit s'entrechoquer les pistoles dont elle était garnie.

— Les gueux n'auront pas osé y toucher; les chiens auront fait bonne garde et montré les dents. S'ils se sont sauvés, c'est qu'ils ont eu peur que ma colère ne retombât sur eux.

— Qui sait? hasarda l'hôtesse qui avait grande envie de se débarrasser de ce voyageur incommode. Ils auront peut-être eu l'idée d'aller prévenir la justice de ce qui s'est passé ici, et elle ne plaisante pas en ce pays avec les gentilshommes qui font la vie de routier.

— Ah! ah! tu voudrais bien me voir déguerpir de ta mâsure, vieille matrone! répliqua le chasseur en haussant les épaules, mais je ne m'envolerai pas tant que ta colombe restera au perchoir. Je ne suis pas si sot d'abandonner le champ de bataille pour quelques grincements de dents et quelques injures de femme. Laissons passer l'orage; je veux seulement essayer de dormir tandis que Roland fera le guet. Voyons, ma commère, ôte-moi mes bottes!

Dame Gertrude ne bougea pas; irritée de cet ordre brutal, elle le regarda d'un air railleur, et lui répondit :

— Je ne suis ni un écuyer ni un page, monsieur le marquis, et je ne saurais comment m'y prendre.

En même temps, elle s'assit sur un escabeau devant le feu; mais le chasseur était à bout de patience et il étendit brusquement ses bottes crottées sur les genoux de dame Gertrude en faisant claquer son fouet de chasse et en disant :

— Toutes ces femmes ont donc juré de me faire damner ce soir! Allons, obéis, vieille sorcière, ou je te caresse les épaules.

L'hôtesse tressaillit de tous ses membres et, se jetant sans hésiter sur une large pelle qui rougissait dans le feu, elle la leva sur cet homme; mais il saisit son bras avec une force extraordinaire, le tordit comme dans un étau et, la pelle étant tombée à terre, il répéta avec un accent de colère dédaigneuse :

— Tire-moi mes bottes, insolente, ou j'applique cette pelle ardente sur ta face rebondie et j'en ferai une triste enseigne pour tes pratiques.

Dame Gertrude tremblante et furieuse se courba sous cette menace féroce et se mit en devoir d'obéir, tout en demandant au ciel comment elle pourrait se venger.

Le marquis lui dit alors en bâillant et en se détirant les bras :

— Veille pendant que je dormirai, bonne femme; surtout n'essaie pas de t'échapper, et ne laisse pas fuir la colombe. Je ne suis point un oiseleur endurant, tu le sais, et si je te reprenais dans mon filet, je crois que ton sort ne serait pas à envier! Remercie-moi, car je te donne là un vrai conseil d'ami.

Il bâilla encore et s'endormit enfin aussi paisiblement que s'il eût pu dire comme Titus : « Je n'ai pas perdu ma journée. »

Dame Gertrude ne pensait guère à dormir. Elle regardait le marquis comme une bête féroce dont la lourde patte aurait pesé sur sa poitrine haletante et dont le réveil l'aurait menacée de mort.

Elle tremblait pour cette jeune fille dont le courage l'avait intéressée, et elle avait grand désir d'envoyer le petit chevrier quérir son beau-frère, Gilbert Vilebrequin; mais elle craignait qu'avant l'arrivée du bailli le chasseur d'hommes ne s'aperçût de la disparition de Pierrot et ne mît ses menaces à exécution.

Plusieurs heures de la nuit s'écoulèrent sans qu'elle osât prendre une décision.

Déjà l'aube blanchissait. L'orage avait cessé. Les senteurs amères des arbres pénétraient dans la salle où le feu mourait; quelques oiseaux gazouillaient au haut des branches diamantées de gouttes de pluie.

L'hôtesse se demandait, par instants, si elle n'avait pas fait un mauvais rêve; mais les ronflements du marquis et de ses chiens lui rendaient bientôt le sentiment de la réalité.

Chaque fois qu'elle essayait discrètement de s'éloigner, le dormeur soupirait avec bruit comme si ces pas fugitifs l'avaient troublé dans sa quiétude.

Elle se gourmandait de sa lâcheté, mais cette commère résolue avait peur pour la première fois de sa vie.

Tout à coup les chiens levèrent la tête, et, après avoir flairé aux quatre vents, battu l'air de leurs queues, poussé de longs hurlements qui réveillèrent le marquis en sursaut, ils s'élancèrent en éclaireurs par la fenêtre de la salle.

M. de Langranerie se frotta les yeux encore piqués de sable et sa première parole fut celle-ci :

— Le sommeil m'a altéré comme un templier. A boire! dame Gertrude, et va me chercher ces femmes. Je veux leur proposer de les escorter pendant leur voyage.

— Et si elles ne veulent pas descendre? observa l'hôtesse.

Le chasseur sourit :

— Tu leur diras que je monterai. Dépêche-toi!

XX

Lequel des deux?

Dame Gertrude monta en se hâtant lentement à la chambre de ses voyageuses, et les trouva en prières.

— Le marquis de Langranerie vous attend, mesdames, leur dit-elle à voix basse; mais n'ayez plus tant peur. Je crois qu'il nous vient du renfort.

En effet, un galop précipité de chevaux interrompait le silence de la forêt. L'hôtesse regarda à la fenêtre. Elle vit bientôt paraître au détour d'un sentier deux cavaliers enveloppés dans de larges manteaux. Derrière eux caracolait un petit homme maigre, vêtu de noir, ballotté sur sa mule comme un sac de blé et suivi de quatre archers armés de mousquets, d'épées et de lances.

— Dame Gertrude, faut-il que je monte? cria déjà le chasseur d'hommes.

— Nous descendons, répondit-elle joyeusement. Ah! je reconnais notre digne bailli Gilbert Vilebrequin! Ayez confiance, nous sommes sauvées!

Les cavaliers mirent pied à terre, éloignèrent les chiens à coups de fouets et aidèrent le bailli à se hisser dans la salle basse au moment où le gros gentilhomme se disposait à gravir l'escalier au haut duquel parurent les trois femmes.

— Laissez-moi entrer seul dans l'antre du lion, dit le maigre magistrat à ses compagnons. Je veux parlementer avec lui et le prendre par la douceur. Mieux vaut miel que vinaigre.

Il s'avança d'un air à la fois important et doucereux vers le marquis de Langranerie, en disant :

— Voilà donc ce chasseur d'hommes ou plutôt ce chasseur de femmes, ce sacrilége, ce scélérat qui a jeté la consternation dans le pays et qui a braconné sur mes terres sans vergogne!

— A qui diable croyez-vous parler, sauterelle à deux pattes? répliqua le marquis daignant à peine se retourner. Si vous êtes un voyageur affamé, nettoyez les plats qui sont restés sur la table, mais ne m'importunez pas davantage.

— Oh! oh! le bon seigneur est prodigue du bien d'autrui, dit le doucereux bailli; mais je ne suis pas un mendiant, noble batteur d'estrade. J'ai fait mes études à trois universités renommées, Padoue, Bologne et Paris. Je connais à fond la loi romaine, la loi lombarde, la loi visigothe et la loi franque. Je puis vous apprendre en six langues les peines prescrites par les empereurs, les ducs, les rois et les parlements contre quiconque viole le respect dû au magistrat. Je suis le bailli de ce bailliage, et comme tel...

— Que m'importe que vous soyez bailli, sénéchal ou châtelain? Allez au diable! Je n'ai rien à démêler avec vous!

— Ne vous enflammez pas le sang, digne chasseur. Ne me regardez pas comme un de ces magistrats iniques qui ont des yeux pour ne pas voir et des oreilles pour ne pas enten-



Une grimace hideuse élargit leurs bouches... — Page 83.

dre. J'écoute toujours impartialement l'accusé et l'accusateur. Je cherche à concilier les haines, à panser les blessures, à accommoder les querelles. Il est vraiment heureux pour vous d'être tombé entre mes mains.

Le marquis impatienté haussa les épaules et, lui montrant la fenêtre :

— Ne me rompez pas davantage les oreilles, lui dit-il, sinon...

— Oh! oh! des menaces au bailli de Saint-Laurent! reprit Gilbert Vilebrequin. Cet homme est donc un diable incarné sur qui la douceur est comme de l'huile jetée sur le feu? Il pétille à chaque mot. Tout beau, mon ami! voici une jolie fille qui aura peut-être le don de vous rendre plus traitable!

Christine restait debout sur les marches de l'escalier, pâle et glacée, doutant encore d'être à l'abri des tentatives hardies et désespérées du chasseur qui, sans s'occuper du nouveau venu, la contemplait avec des yeux brillant d'un feu étrange.

— N'écoutez point cette chenille qui bave ses madrigaux à mes talons, la belle enfant! dit le terrible homme. Ce n'est pas un bailli si maigre qui m'empêchera de faire route avec vous!

La face du petit magistrat devint verdâtre et ses yeux saillirent des orbites, signes irrécusables de son exaspération. L'insolence du marquis l'avait touché au vif et il résolut aussitôt d'oublier son système de modération pour peser sur cet orgueilleux de tout le poids de son autorité.

Pendant que M. de Langranerie montait l'escalier pour tendre la main à Christine, le bailli poussa un sifflement aigu et dit ensuite d'une voix ferme à la jeune fille qui hésitait :

— Descendez, mademoiselle, vous n'avez rien à craindre sous ma protection. Je défends à cet homme de toucher même à un de vos cheveux!

— Tu me défends! s'écria le chasseur d'hommes en éclatant de rire; tu me défends!... Rentre donc sous terre, avorton, ou je t'écrase comme une limace.

Mais au même instant les deux compagnons du magistrat et les quatre archers, hommes vigoureux et alertes, se précipitaient dans la salle.

Le marquis poussa un cri de rage et baissa la tête comme fait le taureau assailli par les chiens qui sautent et s'accrochent à ses oreilles. Il tira son couteau de chasse et s'apprêta à faire une résistance enragée. Mais pendant cette lutte la jeune fille pouvait fuir. Puis il pensa qu'il y avait sans doute méprise dans cette aventure et que son nom prononcé à voix haute devait le garantir de tout outrage et de toute agression, tandis que, le sang une fois versé, il était impossible de prévoir comment cela finirait. Il résolut de donner à l'affaire un tour plus pacifique et de n'employer la force qu'à la dernière extrémité.

Il croyait avoir bon marché du petit bailli et de ses archers, gens essentiellement corruptibles; et quant aux deux cavaliers drapés dans leurs manteaux, s'ils étaient gentilshommes ils n'abandonneraient certes pas le marquis de Langranerie à la justice des manants.

Il lui semblait vaguement avoir entrevu comme dans un rêve leurs visages cauteleux et sinistres, surtout celui du plus grand qui était balafré de cicatrices et encadré de longs cheveux roux sous son chapeau à bords retroussés.

Il se résigna donc à prendre patience et, rengainant son couteau dont l'éclair avait déjà fait reculer les archers, il reprit d'une voix calme :

— J'ai eu tort en effet de m'échauffer si facilement, respectable bailli, mais vous devez me pardonner, car j'ai plus l'habitude de commander que d'obéir.

— De commander... de commander, grommela le maigre magistrat, à votre troupe de bandits, n'est-ce pas? Il n'y a pas là de quoi se vanter. Mais je vois avec plaisir que la vue de mes archers vous a rendu plus accommodant... Un bailli sans archers est un Jupiter sans foudres. Il n'est bon qu'à être bafoué.

Le marquis, surpris du ton railleur de son juge, se mordit les lèvres et poursuivit avec une certaine dignité :

— Je suis prêt à répondre à votre interrogatoire, monsieur : je me nomme le marquis Gaspard de Langranerie; je suis gouverneur de la ville et de la forteresse de P***, et je ne relève nullement de votre juridiction.

Il croyait avoir frappé un grand coup en révélant son nom et s'apprêtait à recevoir les excuses que le bailli s'empresserait de lui adresser chapeau bas; mais ce dernier se mit à rire en se frottant les mains :

— Ah! ah! voilà le vieux conte qui revient sur l'eau, mais il est usé, vaillant capitaine, tout à fait usé; cherchez quelque tour plus neuf dans votre sac... Et sans doute, ajouta-t-il malignement, cette jeune fille est soumise, elle, à votre juridiction?

Le chasseur pâlit et de grosses gouttes de sueur baignèrent son visage, mais il parvint à se contenir et ne répondit pas.

— Ma belle enfant, dit le petit bailli, rassurez-vous : ce galant seigneur va vous livrer passage; vous êtes libre comme l'air.

Christine fit quelques pas vers le magistrat, mais le marquis ne se détourna pas pour la laisser passer, et elle s'arrêta.

— Ces dames ont besoin d'escorte pour traverser cette forêt, reprit-il, et je me suis promis de les accompagner.

— Elles... et leur coffret, murmura le maigre bailli. Vous êtes trop galant... trop galant en vérité... Mais nous perdons notre temps. Nous aussi nous sommes de vieux chasseurs et

nous ne perdons pas la piste du gibier si facilement que vous l'espérez. Ce n'est donc pas vous que je vais interroger sur ce qui s'est passé cette nuit dans l'hôtellerie de dame Gertrude Vilebrequin, mon honorée belle-sœur; ce sont les témoins et les victimes du délit. Approchez, mademoiselle, et répondez sans crainte à toutes mes questions.

— Sommes-nous une troupe de comédiens, interrompit avec un sourire contraint le gros gentilhomme, et distribuez-vous les rôles d'une tragédie, monsieur?

Le bailli n'eut pas l'air d'avoir entendu cette observation ironique, et, s'adressant à Christine, lui demanda d'une voix claire et perçante :

— Ce chasseur, qui se dit gentilhomme, est-il votre père, votre oncle, votre cousin, votre fiancé, votre mari ou votre parent à quelque degré que ce soit?

— Non, monsieur, répondit froidement la jeune fille.

— N'est-il pas vrai que ce prétendu marquis vous a insultée et poursuivie, qu'il a voulu vous traiter comme une aventurière, sans avoir égard aux prières de votre mère ici présente?

— Oui, monsieur le bailli, dit-elle en rougissant et en retenant avec peine les larmes qui voilaient ses yeux au souvenir de cette humiliation.

— Et vous, dame Gertrude, comme maîtresse de l'hôtellerie, n'avez-vous pas essayé de vous opposer aux extravagances de cet homme?

— Des pieds, des mains et de la langue, mon bon Gilbert, répliqua vivement l'hôtesse; mais le maudit a brisé ma fenêtre, escaladé mon logis, il m'a menacée, injuriée, frappée; il m'a traitée comme un chien rebelle.

— Oh! oh! tout ceci se complique. Nous tirerons de cette aventure une grosse affaire... une intéressante affaire... sans nul doute. Reconnaissez-vous l'exactitude de tous ces petits détails, monsieur le gouverneur? demanda perfidement le maigre bailli.

Le marquis n'hésita pas un instant.

— Un gentilhomme ne sait pas mentir, monsieur. Bien ou mal, il ne doit rien cacher de ses actions, son sang et son épée en répondent. Oui, monsieur, entraîné par un de ces caprices inexplicables qui troublent la raison comme les fumées de l'ivresse, j'ai indignement outragé cette pauvre enfant. J'ai eu tort, mais je suis prêt à rendre raison à quiconque voudra venir ferrailler sur le pré avec moi.

— Tout beau, mon fier gentilhomme, dit doucement Gilbert Vilebrequin. Allons, messieurs, il joue admirablement son rôle de capitan, convenez-en. Eh bien! illustre gouverneur, puisque vous êtes en train d'avouer vos péchés, pourquoi ne pas faire une confession générale? vous m'épargneriez la douleur de vous dire en face, à vous qui ne savez pas mentir, que vous avez menti tout à l'heure comme un vendeur d'orviétan.

— J'ai menti, moi! s'écria d'une voix terrible le chasseur d'hommes en foudroyant du regard le mirmidon qui lui lançait cette sanglante insulte au visage. Ah! que tu sois bailli, paysan ou soldat, je te ferai rentrer tes paroles dans la gorge! C'est bon pour les lâches, les espions et les courtisans de mentir; on ment pour obtenir son salut et se raccrocher à la vie; on ment pour mieux trahir ceux qu'on n'a pas le courage d'attaquer en face; on ment pour mieux flatter celui dont on veut tirer des grâces et des biens; mais moi je n'ai jamais eu peur d'un ennemi, je n'ai jamais trahi un frère d'armes, je n'ai jamais rampé devant un prince. Et j'aurais menti au bailli de Saint-Laurent! Vous êtes fou, mon pauvre homme, et vous avez besoin d'un médecin.

EMMANUEL GONZALÈS.

La suite au prochain numéro.

TOULON EN 1793.

—

NOUVELLE.

Toulon avait été livré aux Anglais; maître de cette ville, l'amiral Hoode ne négligea rien pour la mettre sur un pied formidable de défense. La Convention enjoignit aussitôt à Dugommier de l'assiéger, et dès les premiers jours de décembre 1793, notre armée occupa les hauteurs du cap Brun et de Malbousquet, où elle se retrancha.

Après plusieurs escarmouches, Dugommier résolut de s'emparer du petit Gibraltar; cette redoute prise, du haut du promontoire apparaissait la mer avec les deux flottes anglaise et espagnole, réunies, qu'on pouvait facilement chasser de la rade. Mais comment s'emparer de cette redoute? Figurez-vous une montagne presque à pic, défendue par vingt rangs de palissades, hérissée de toutes parts de pieux, d'arbres entassés les uns sur les autres, environnée de fossés profonds et gardée au sommet par quinze cents soldats et trente-six bouches à feu. Dugommier chargea Mouret d'enlever la redoute de Malbousquet; Garnier, d'attaquer le fort Saint-Antoine; le Poype, de forcer le mont Pharaon, et Labarpe, de s'emparer des batteries du cap de Brun. Ce plan ne fut pas plutôt conçu que le général O'Hara s'apercevant d'un mouvement extraordinaire parmi les assiégeants, assembla à la hâte son conseil. Après une longue discussion sans résultat, un émigré, de Meuron, se levant tout à coup, s'offrit d'aller examiner les forces des ennemis, et s'enquérir du point qu'ils se proposaient d'attaquer; et le soir même il sortit de la ville.

Le ciel était sombre; une pluie fine et glacée tombait, couvrant d'un épais verglas les arbres qui jonchaient la route, et le silence de la nuit n'était interrompu que par les sourds qui-vive des sentinelles; il se traîna le long des palissades, et après plusieurs heures d'une marche pénible, il atteignit les premiers avant-postes. Ses pieds, dépouillés de leur chaussure, ne formaient qu'une large plaie; il se coucha alors à plat-ventre et côtoya les fossés en rampant.

Tout à coup un qui-vive partit à peu de distance de lui; un coup de feu se fit entendre, une balle siffla au-dessus de sa tête, et il poursuivit intrépidement sa route; mais l'éveil était donné. Après des efforts inouïs pour pénétrer dans le camp, après avoir eu son habit troué de deux balles, il fut obligé de remettre au lendemain l'exécution de son projet.

Le général O'Hara ne le voyant pas revenir le matin, résolut d'envoyer un nouvel espion, car tout annonçait une attaque pour la nuit prochaine; mais il ne se trouva personne dans l'armée qui voulût se charger de cette périlleuse mission. Il ordonna alors qu'on lui amenât un ouvrier du port, le premier venu, mais qu'on eût cependant le soin de le choisir parmi ceux que la misère est sur le point de conduire au désespoir.

Le général fut obéi. Un homme mal vêtu, les traits flétris, l'œil presque égaré, se présenta devant lui.

— Ton nom? lui dit-il.

— Jacques Pitois.

— Combien gagnes-tu par jour?

— Vingt-quatre sous, et j'ai trois enfants.

— Veux-tu devenir riche? reprit O'Hara en le regardant fixement et dans les yeux.

Jacques comprenant ce que ces quatre paroles et ce regard inquiétant signifiaient, répondit froidement au général :

— Qu'exigez-vous pour cela?

— Tu vas te rendre sur-le-champ dans le camp français, et cette nuit tu viendras me dire ce que tu auras vu et entendu.

— C'est bien, répondit Jacques.

— A ton retour, je te ferai compter mille louis.

Jacques Pitois fut arrêté le soir même, pendant qu'il rôdait autour du camp; conduit devant les commissaires de la Convention, et reconnu pour espion, il fut condamné à être fusillé. Des soldats l'entraînèrent; en chemin, il tua l'un d'eux et échappa aux autres.

Le comte de Meuron, après être resté toute la journée dans un fossé, s'introduisit, à la faveur de la nuit, au milieu des assiégeants, et fut pris au moment où il se disposait à regagner Toulon. Amené devant Fréron et Robespierre le jeune, il déclara qu'il s'appelait le comte de Meuron, condamné à mort par contumace, émigré, et qu'il s'était glissé dans le camp républicain pour observer ses mouvements. Et maintenant que j'ai tout avoué, continua-t-il, faites-moi fusiller, et dépêchez-vous.

Fréron échangea un rapide coup d'œil avec Robespierre, et répondit à M. de Meuron que si l'on fusillait les espions, on guillotinait les émigrés; et sur un signe, il fut conduit dans une tente et gardé à vue par deux soldats.

Dugommier, cependant, après avoir divisé son armée en trois colonnes, se disposa à une attaque générale. Après une longue et pénible marche sous une pluie battante, à travers des ténèbres profondes et une route escarpée, après s'être égarées vingt fois, perdues et retrouvées, les colonnes françaises arrivèrent au bas du petit Gibraltar.

Là, se présentait un épaulement haut de plus de dix-huit pieds, et défendu par les feux croisés et continus des assiégés; on y avait pratiqué des embrasures, et dans ces embrasures étaient des pièces de canon qui foudroyaient nos premiers rangs, pendant que des pièces de gros calibres, posées au-dessus des autres, mitraillaient impitoyablement les derniers.

Et malgré le désavantage du terrain, et quoiqu'ils n'eussent à opposer à la mitraille incessante des Anglais que des canons rendus en partie inutiles par la pluie qui tombait toujours, les jeunes soldats de la république, cloués à leur poste comme des pièces de canon sur leurs affûts, redoublaient d'efforts, et préludaient, par des actions d'éclat qui devaient demeurer inconnues, à leur grandeur future. Les commissaires de la Convention, l'écharpe tricolore au côté, le feutre empluмé sur la tête, le sabre au poing, couraient dans les rangs et animaient du geste et de la voix les troupes au combat. Soldats, officiers, tous luttaient d'énergie; il n'y avait plus de grade parmi eux, il n'y avait que du courage.

Ce fut alors qu'on vit à l'attaque du *Pharaon*, un commandant d'artillerie de vingt-trois ans, qui ayant tous ses canonniers blessés ou tués autour de lui, fit, sans le secours de personne, le service d'une pièce, la chargea plusieurs fois de suite, la foula et la pointa à

lui seul. C'était ce même jeune homme qui, au commencement de l'attaque, avait courageusement dit à un représentant qui condamnait la position d'une batterie : « Mêlez-vous de votre métier de représentant, et laissez-moi faire le mien d'artilleur; cette batterie restera là, et je réponds du succès. »

C'étaient sans doute des paroles hardies, et qui pouvaient faire tomber la tête de celui qui les avait prononcées, — et il le savait! —

Mais déjà dans cet officier encore obscur, se déployait une puissance d'énergie et de volonté peu ordinaire; — déjà dans le jeune homme ignoré perçait le capitaine qui devait, quelques années plus tard, remplir le monde de son nom. Pâle, sous de longs cheveux, de taille moyenne, les joues creuses, le corps débile, le geste impérieux, la parole saccadée, le regard pénétrant comme celui de l'aigle, le visage sculpté sur le masque des anciens Césars, vous connaissez tous l'homme! — C'était lui qui devait bientôt parcourir à grandes journées l'Italie en vainqueur; — lui qui devait écrire, avec la pointe de son épée, son nom au pied des grandes pyramides; — lui qui devait rebâtir en France le trône de Charlemagne et s'y asseoir, — le premier de sa dynastie; — lui qui devait vaincre l'Allemagne, soumettre l'Italie, disputer aux Anglais l'empire des mers, rançonner les rois tremblants, et ne sachant plus comment récompenser ses généraux, leur donner pour grades des couronnes! — Lui, qui après avoir tout osé, tout vaincu, tout soumis, devait s'en aller mourir sur un rocher sauvage, enfermé dans sa cage de Sainte-Hélène, — plus grand, plus beau dans l'adversité que dans tout l'éclat de sa fortune, — et redouté encore de tous ceux qui l'avaient enchaîné! — C'était enfin celui qui, n'ayant pas assez d'un nom pour toute sa gloire, devait un jour s'appeler Napoléon, après s'être longtemps nommé Bonaparte.

ALPHONSE BROT.

(La suite au prochain numéro.)

UNE LETTRE D'ALEXANDRE DUMAS

AU PASSE-TEMPS (1).

A MONSIEUR ERNEST BAZARD, ÉDITEUR DU *Passe-Temps*.

Monsieur,

Un de mes amis, le comte de Kerhoent, m'apporte votre article. Je le lis et vous en remercie.

Il a un mérite rare — dans les articles que l'on fait sur moi — et c'est surtout ce qui m'a frappé en lui : — l'anecdote qu'il raconte est vraie.

Je ne me rappelle plus le nom de l'artiste qui avait besoin de cent francs promis, et à qui je les ai donnés.

Mais l'artiste qui devait les toucher, et qui, ce jour-là, a eu de la corde de pendu en place, c'est Bignon.

Seulement, la somme que je lui payais cent francs par cent francs n'était point un reliquat de compte du Théâtre-Historique. Non, c'était pardieu bien le reliquat d'une somme de six ou huit mille francs, — je ne me rappelle plus bien le chiffre, — qu'il m'a envoyée un beau matin en billets de banque dans une lettre, — sachant que j'avais besoin de cette somme, — et que j'avais inutilement essayé de la trouver.

Il s'appuyait sur ce que, dans les temps malheureux, un jour qu'il désirait jouer *Antony*, je lui avais donné un bon de cent cinquante francs sur mon tailleur.

Lui m'en envoyait huit mille.

Que dites-vous de la manière dont Bignon comprend la reconnaissance?

Puisque vous avez commencé à dire, monsieur, dites jusqu'au bout. J'ai d'autant plus le droit de vous en prier que, dans votre récit, — grâce au *post-scriptum* que j'ajoute, — ce ne sera plus moi qui jouerai le grand rôle.

Mille compliments empressés,

ALEXANDRE DUMAS.

(1) Nous avions reçu cette lettre quelques jours après notre biographie d'Alexandre Dumas (voir notre numéro du 7 juin dernier); mais des circonstances particulières nous avaient empêché de la publier immédiatement. Nous sommes heureux aujourd'hui de donner à nos lecteurs ces lignes qui honorent en même temps et l'écrivain célèbre qui les a écrites et l'éminent artiste qu'elles concernent. LE DIABLE BOITEUX.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XI

FÉLICIEN DAVID.

C'était par une journée de décembre 1844. La bise soufflait avec furie; la neige tombait à gros flocons. Paris semblait enseveli sous une couche de sucre en poudre.

Par goût, par habitude aussi peut être, je n'ai jamais pu souffrir le froid. Ce jour-là, j'avais fait élection de domicile chez un jeune attaché à l'ambassade ottomane, — un Tunisien charmant, que nous appellerons Mourad, — et tandis que le propriétaire du local déjeunait, à quelques pas de moi, avec un de ses amis, étendu devant un foyer resplendissant, je me rôtissais à l'aise, les yeux béatement fermés, me croyant encore en enfer...

Et oubliant Paris... — cet autre enfer d'un autre genre, —

Et mon métier d'observateur.

Je serais, je crois, encore en cet instant, devant l'âtre de mon Tunisien, lorsque son valet de chambre entra et lui remit une lettre.

A peine Mourad eut-il décacheté cette lettre qu'il s'écria, en se tournant vers son compagnon :

— Une invitation à une journée musicale au Conservatoire. Une symphonie intitulée *le Désert!* Veux-tu venir entendre cela, Hassan?

Or, Hassan était un Arabe pur-sang, celui-là.

Il sourit dédaigneusement à la proposition que lui adressait son ami.

— Une symphonie intitulée *le Désert*, murmura-t-il, qu'est-ce que ces pauvres musiciens de France ont pu faire sur un sujet qu'ils ne connaissent assurément pas?...

— Qui te dit que l'auteur du *Désert* ne connaît pas l'Orient?

— Comment se nomme-t-il?

— Félicien David. Il me semble avoir entendu dire, il y a quelques années, par mon père, qu'un musicien de ce nom était venu au Caire.

— Après tout, nous avons le temps. Si cela te fait plaisir, allons entendre la symphonie orientale de ton M. Félicien David.

— Allons.

Vingt minutes après cet entretien, l'attaché d'ambassade et son ami, l'Arabe de Beït-el-Fakah, entraient tous deux dans la salle du Conservatoire.

Et transformé en bon bourgeois, votre serviteur, tout aussi curieux, ma foi, que nos deux orientaux, de savoir de quelle façon un musicien français allait s'acquitter d'une semblable tâche, votre serviteur, commodément installé dans sa stalle, se préparait à entendre cette symphonie dont le titre promettait des merveilles.

Ah! je m'en souviendrai toute l'éternité de cette journée musicale! Dans ma longue carrière de diable, et de diable qui aime les arts, si j'ai assisté parfois à de tristes revers éprouvés par la médiocrité ou l'impuissance, j'ai assisté aussi à de bien belles victoires remportées par l'intelligence, le talent, le génie.

Eh bien! je le jure... sur mes cornes... dans le recueil de mes souvenirs, remontant vraiment à une dizaine de siècles, soit en Italie, la patrie-née de la musique, soit en France, soit en Allemagne, je ne trouve rien de comparable, comme succès, au succès qu'obtint cette symphonie du *Désert*...

Exécutée pour la première fois devant un public d'élite, dans la salle du Conservatoire de Paris, le 8 décembre 1844.

Ce n'était pas de l'admiration, c'était de la frénésie; ce n'était pas de la joie, c'était du ravissement; ce n'était pas du bonheur, c'était du délire.

Amateurs et indifférents, gens du monde et artistes, gens d'esprit et sots, vieillards blasés et jeunes cerveaux ardents, femmes coquettes et filles rêveuses, toute cette foule — composée d'éléments si différents pourtant, — qui se trouvait là, sous le charme de cette musique étrange, cette foule n'avait plus qu'une seule pensée : entendre encore!... qu'un seul geste, applaudir sans cesse; qu'un seul cri!... s'extasier toujours.

Moi-même je criais, j'applaudissais et je m'extasiais avec les autres!... et plus que les autres! Vous savez?... quand le diable s'y met!... Et cependant il y avait dans la salle quelqu'un qui l'emportait encore sur moi... ce quelqu'un, c'était Hassan, l'Arabe. Hassan, je l'appris plus tard, était tourmenté par la nostalgie depuis un an bientôt qu'il habitait en France. Or, grâce aux accents puissants de la muse de Félicien David, Hassan, loin de son pays, venait de se retrouver pendant deux heures dans son pays... Pendant deux heures, haletant, la pupille dilatée, les lèvres frémissantes, l'Arabe s'était cru sous les palmiers des bords de l'Océan Indien; pendant deux heures il avait entendu les chants adorés de son enfance; pendant deux heures il avait respiré l'air de la patrie, il avait été heureux, enfin... il avait pleuré... il avait souri... il avait vécu...

. . . .

Le soir de son triomphe, comme Félicien David, le front pâle encore des enivrantes émotions de la journée... — ne vous y trompez point, toute gloire brise toujours un peu celui qu'elle illumine; il n'y a que les faux grands hommes qui se disent assez forts pour supporter, tête levée, le poids de ses rayons, — le soir de son concert au Conservatoire, disons-nous, comme Félicien David rentrait chez lui, il trouva à sa porte un domestique qui l'attendait pour lui remettre un élégant coffret en bois de cèdre.

Dans ce coffret il y avait une paire de splendides pistolets arabes, tout damasquinés d'or et d'argent...

Et une lettre contenant ces mots :

« A celui qui m'a parlé de mon pays, merci.

» HASSAN. »

. . . .

Félicien David est né à Cadenet (Vaucluse), le 8 mars 1810. Tout enfant il jouait déjà du violon d'une manière remarquable. A l'exemple de Mozart, et de quelques autres

grands maîtres, il excellait surtout dans ces tours de force de mémoire devant lesquels on reste confondu, tant ils vous semblent tenir du prodige.

Orphelin à dix-huit ans, Félicien David, qui n'avait point de fortune, entra, pour vivre, dans une étude d'avoué. Cher enfant!... il était comblé des faveurs d'Apollon, et il s'en allait demander asile à un grand-prêtre de Thémis!... quel contraste!... Au reste, notre jeune artiste ne demeura pas longtemps livré à ces affreuses paperasses qui vous donnent envie de dormir rien qu'en les sortant de leurs *chemises* — un terme du métier; — si vous ne le connaissez pas, une *chemise* est la feuille de papier dans laquelle on met des mémoires ou autres diverses pièces qu'on veut réunir ou conserver. — Où diable les gens sérieux s'avisent-ils de pêcher, à leur usage sérieux, des expressions si peu sérieuses! — Après avoir été second chef d'orchestre à Aix, en 1828, puis maître de chapelle à Saint-Sauveur en 1829, en 1830, Félicien David arrivait à Paris.

Je vous ai appris que Félicien David ne possédait point de fortune alors; cependant grâce aux libéralités, quelque peu étriquées parfois, d'un sien oncle, le jeune homme avait enfin pu mettre le pied dans cette ville vers laquelle ses instincts d'artiste le poussaient. Une fois à Paris, Félicien David à qui l'oncle en question, honteux peut-être d'un quart d'heure de générosité, n'offrait plus que des jours entiers de ladrerie, une fois à Paris, Félicien David n'en appelant plus, comme ressources, qu'à son courage, à son travail, parvint après mille peines, mille ennuis, mille déboires à se faire présenter à Chérubini, à cette époque directeur du Conservatoire, et Chérubini, devinant l'avenir dans le présent, n'hésita pas à admettre le vaillant jeune homme au nombre des élèves de l'établissement.

En 1831, si vous vous le rappelez, surgirent dans Paris certains bons-hommes assez curieux, comme fonds et comme forme. On appelait ces bons-hommes-là des Saints-Simoniens. Je n'entreprendrai point, pour ma part, attendu que cela pourrait m'entraîner trop loin, de vous expliquer les doctrines de ces fervents apôtres de l'égalité et de l'harmonie... qui, entre autres folies, de leur crû, cherchaient partout la *femme libre*... et ne devaient jamais parvenir à trouver que la femme égarée. Quoi qu'il en soit, les excentricités des Saints-Simoniens avaient séduit Félicien David, une nature enthousiaste et ardente. Il entra avec ces messieurs dans leur retraite de Ménilmontant et se chargea de la composition de leurs hymnes religieuses. Eh! eh!... du moins les maîtres gagnaient quelque chose avec un tel disciple, si le disciple ne gagnait rien avec de tels maîtres! Lors de la dispersion des Saints-Simoniens, plusieurs membres de cette association résolurent de passer en Orient. Félicien David se joignit aux émigrants. En traversant Lyon, une aventure assez originale arriva au jeune artiste. Il était entré un matin chez un facteur de pianos, pour marchander un de ces instruments dont il désirait faire l'acquisition. Malheureusement les pianos de M. B..., excellents d'ailleurs, étaient d'un prix assez élevé... et l'état de sa bourse ne permettait guère à Félicien David de se passer sa fantaisie. Après avoir laissé voltiger ses doigts sur deux ou trois claviers, il s'apprêtait à s'éloigner, sans conclure, en alléguant pour s'excuser quelque vague motif. Mais le facteur avait deviné où l'aiguillon blessait le jeune homme, et le retenant avec une grâce toute particulière par la main, au moment où il allait franchir le seuil du magasin : — Prenez!... prenez toujours, disait-il en montrant parmi les pianos, à Félicien David, celui qui justement lui avait arraché le plus gros soupir de regret. Vous ne pouvez me le payer maintenant, n'est-il pas vrai... et c'est là ce qui vous empêchait de l'emporter...

Mais je lis sur votre visage que vous serez un grand artiste... Je puis donc bien vous faire cette avance. Vous me payerez ce piano quand vous pourrez.

Et j'ai la certitude que je n'attendrai pas longtemps.

Félicien David sauta au cou du brave facteur, et il emporta le piano qui le suivit dans tous ses voyages... et ses voyages durèrent près de quatre ans... rien que cela!... Ce pauvre piano!... Je ne sais pas si ces pérégrinations-là le divertissaient beaucoup, lui, mais je parierais bien que malgré toute la bonne volonté qu'il pouvait y mettre, dans toutes ces contrées qu'il parcourut, il n'était pas souvent d'accord avec son propriétaire!



Félicien David était au Caire en 1835, lorsque la peste y vint faire ses ravages. Entouré des victimes d'un si terrible fléau, fussiez-vous Orphée en personne, essayez donc encore de rêver danses d'*almées* et marches de caravanes! Félicien David dit adieu à l'Orient. Quelques mois après il était à Marseille, puis à Paris. Il rentrait dans la patrie, le cœur plus que jamais gros d'espérances.... car, maintenant, son portefeuille aussi était gros de trésors récoltés un à un dans ses courses lointaines! Néanmoins le sort n'avait point décidé que l'artiste serait si vite payé de ses fatigues, de ses peines, de ses dangers. Pendant neuf ans encore, passant de déceptions en déceptions, d'essais infructueux en tentatives vaines, pendant neuf années, dis-je, neuf longues, neuf éternelles années, Félicien David devait souffrir toutes les douleurs avant d'atteindre son but : celui d'être entendu et d'être jugé.

Je vous ai conté le triomphe avant la lutte.

Dites à votre tour, à présent, si le triomphe, à part même le mérite intrinsèque de l'œuvre, n'était pas aussi une justice rendue?

. . . .

Depuis *le Désert*, Félicien David a produit *Christophe Colomb*, ode-symphonie; *Moïse au mont Sinaï*, oratorio; *l'Eden*, mystère; *la Perle du Brésil*, opéra.

Et il n'en demeurera point là, à coup sûr! Avec la distinction, la facilité, l'élégance et la couleur qu'il possède, quand on n'en est encore qu'à l'été de la vie, on doit aux autres, on se doit à soi-même de ne point s'endormir sur ses lauriers.

Sérieux, réfléchi, presque froid dans la vie commune, le célèbre maëstro, comme homme, n'offre guère de prise à l'observation de détails.

Dans la vie intime c'est autre chose.

D'abord, comme particularité bizarre de sa manière de travailler, Félicien David a l'habitude, lorsqu'il compose, de rouler entre le medium et le pouce de la main gauche de petites boulettes de mie de pain, dont il fait toujours ample provision dans ses poches, à chacun de ses repas.

Que l'inspiration lui vienne ou qu'elle lui soit rebelle, que son regard s'enflamme sous la passion ou qu'il s'éteigne dans une langueur invincible, la boulette sacramentelle n'en roule pas moins avec une sorte de rapidité machinale entre les doigts du chercheur...

Lui échappe-t-elle par mégarde!... vite!... vite... le magasin est là... un autre morceau de mie de pain a déjà pris la place de celui qui a disparu.

Et c'est ainsi que de boulettes en boulettes Félicien David en arrive, dans son cabinet, à faire... un somme...

Ou un chef-d'œuvre.

Après les boulettes de mie de pain, la seconde passion de Félicien David, c'est celle de causer avec les oiseaux.

Non-seulement il possède une volière admirablement garnie de *bengalis*, d'*astries*, de *cous-coupés*, de *padas*, de *becs-d'argent*, et autres enfants ailés de l'Amérique et de l'Asie, avec lesquels il se livre chaque jour à des conversations suivies...

Mais encore, la moindre mésange qu'il rencontre aux bois, le plus obscur friquet qu'il aperçoit sur sa fenêtre, il l'interpelle aussitôt...

C'est en causant ainsi, assure-t-il, à la campagne, avec une hirondelle abritée sous un toit de chaume, qu'il a trouvé cette délicieuse mélodie que nous savons tous par cœur, et qu'on ne peut murmurer sans murmurer en même temps le nom aimé de son auteur.

Au fait! cela est bien possible. Les bêtes ont peut-être un langage compréhensible pour certains hommes!... On voit bien des hommes qui savent tout au plus se faire comprendre par certaines bêtes.

Cause donc encore, cause donc toujours avec tes chers oiseaux, Félicien David!...

Dieu donne au talent, à l'intelligence, au génie, des joies qu'il refuse au vulgaire.

Et tu as acquis le droit d'éprouver cette sainte et douce munificence de Dieu.

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. [illegible] Saint-Louis, 4[illegible].

N° 12. — CINQ CENTIMES.

LE
PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

19 JUILLET 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. / DÉPARTEMENTS. . . 5 / ÉTRANGER. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Mais regarde-la donc, Louise, elle est aussi grande que toi. — Page 90.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XI.

Choublanc passe dans l'artillerie.

(*Suite.*)

Le garçon s'arrête tout penaud en marmotant des excuses. Choublanc le repousse assez brusquement et va payer au comptoir en disant à la dame qui le tient :

— Voici mes trente-deux sous, madame, vous comprenez que je ne donnerai rien pour le garçon, et que de plus je me priverai de revenir dîner dans votre restaurant.

— Monsieur, il faut excuser ce garçon... c'est une erreur...

— Je sais parfaitement que c'est une erreur, madame; mais lorsqu'il a cru qu'il lui manquait une cuillère, pourquoi s'est-il aussitôt adressé à moi de préférence à tout autre pour la trouver?...

— Mon Dieu, monsieur, c'est que vous aviez manifesté un si vif désir d'être seul à votre table... cela lui a paru suspect...

— Ah! fort bien... Parce que je craignais, moi, d'être encore volé comme je l'ai été hier, on a supposé que j'étais un filou!...

Décidément les Parisiens ne sont pas plus physionomistes que les provinciaux.

Choublanc est rentré de bonne heure chez ses hôtes du faubourg Saint-Antoine auxquels il raconte l'emploi de sa journée et l'incident arrivé chez le traiteur.

— Monsieur, dit Jacques, à Paris on est méfiant, on se défie surtout des personnes qui veulent se singulariser, qui ne font pas comme tout le monde : votre recommandation au garçon lui a semblé extraordinaire, et de là sa bévue...

— Mon cher Jacques, quoique je ne sois point un aigle, j'ai assez de bon sens pour penser qu'un homme qui aurait l'intention de voler, aurait bien soin au contraire de se conduire comme tout le monde pour ne point se faire remarquer.

En vérité, à présent je prendrai bien garde à la manière dont je marcherai dans les rues, de peur qu'on ne me trouve encore quelque chose de suspect.

Le lendemain M. Choublanc recommence à chercher sa femme sur le boulevard Beaumarchais. Ce jour-là il ne visite que huit maisons, parce qu'il a affaire à des portières plus bavardes qui sont enchantées d'entendre l'histoire de ce monsieur, et lui demandent toujours de nouveaux détails qu'il n'a garde de refuser. Mais il n'apprend rien qui puisse le mettre sur les traces de sa femme.

Le jour suivant, Choublanc reçoit une réponse de son notaire qui lui envoie une lettre de crédit jusqu'à la concurrence de cinq mille francs sur un banquier de Paris. Le Champenois se hâte de se rendre chez le banquier; il se fait compter un millier de francs et reprend le chemin du faubourg Saint-Antoine en se disant :

— Je vais aller rembourser Jacques... Oh! je suis bien certain que ces braves gens ne sont pas inquiets... C'est égal, on ne doit point conserver une dette lorsqu'on peut la payer... et j'ai été si heureux de rencontrer ce Jacques... Je voudrais pouvoir leur témoigner ma reconnaissance... Mais comment?... Un cadeau!... ils le refuseraient... cela les fâcherait peut-être... Ah! un cadeau à la petite Louise... un beau joujou... Oui, on peut toujours donner des jouets à un enfant sans que cela blesse les parents.

Il ne s'agit plus que de savoir quel joujou je vais offrir à cette petite...

Et tout en cheminant sur les boulevards, M. Choublanc se creuse la tête pour chercher ce qui doit faire le plus de plaisir à un enfant.

Après avoir cherché longtemps sans s'être décidé à rien, il prend le parti d'entrer dans la première boutique de jouets qu'il aperçoit. Là, c'est différent, il trouve tout charmant.

— Ah! le beau canon... Ah! quel joli petit canon!... s'écrie Choublanc. Est-ce que cela part?

— Monsieur voit bien qu'il est en bois...

— C'est juste; alors on ne le charge pas à poudre?

— On met dedans une petite balle élastique, et en tirant ce ressort, cela porte très-loin.

— Puis-je essayer?...

— Oui, monsieur.

Le marchand met une petite balle de peau dans le canon; Choublanc le braque du côté du boulevard en disant :

— Regardez bien, je vise l'arbre en face...

Il vise longtemps, lâche le ressort, et la balle va frapper l'œil droit d'un chien à longues oreilles qui alors était assis paisiblement sur un banc à côté de sa maîtresse, laquelle était en train de lui rattacher un nœud de ruban rose sur la tête.

En recevant la balle sur son œil, le chien se met à japper comme si on l'avait battu; sa maîtresse, vénérable douairière, qui, au lieu de porter son chapeau en arrière, ainsi que c'est la mode de maintenant, a posé le sien sur ses yeux comme pour lui servir d'abat-jour, se met à crier aussi haut que son chien en disant :

— Ah! quelle horreur! quelle abomination!... on bombarde les chiens maintenant!... Mais le mien est en règle... il a payé ses dix francs; il est muselé... il a sa plaque, comme un portefaix!... Et on le bombarde!... pauvre Mémer... Il a reçu la balle dans l'œil... C'est infâme!... Je demande qu'on arrête l'assassin!...

Les cris de cette dame amassent du monde; il n'en faut pas tant à Paris pour faire arrêter les badauds, les flâneurs et les curieux. Le chien continue d'aboyer, comme pour accompagner sa maîtresse. Pendant ce temps, Choublanc effrayé des résultats du coup de canon qu'il vient de tirer, est allé se cacher derrière un énorme polichinelle; mais le marchand, qui ne voit rien que de risible dans cet accident, va trouver la dame qui porte un chapeau en auvent et s'efforce de la calmer en lui disant :

— Votre chien ne peut pas être blessé, madame; le petit canon de bois qu'on a fait partir ne contenait qu'une balle élastique...

— Pas blessé, monsieur; mais regardez son œil et voyez comme il pleure...

— Le gauche pleure autant! dit un gamin; c'est un vieux chien chassieux!...

— Vous mentez, insolent!... C'est le chagrin... c'est la douleur qui fait pleurer Mémer...

Enfin, monsieur, quelle est cette idée de tirer des canons sur le boulevard?... C'est vous qui vous amusez à cela!

— Non, madame, c'est un monsieur qui est entré dans ma boutique, et qui essayait ce joujou...

— Vous allez me donner un verre d'eau, monsieur...

— Oh! volontiers, madame...

— Ce n'est pas pour moi, mais c'est pour bassiner l'œil de cette pauvre victime.

La vieille dame suit le marchand en prenant son chien sous son bras, et dit en entrant dans la boutique :

— Quel est donc l'imbécile qui jouait avec un canon?

Choublanc juge alors convenable de sortir de derrière le polichinelle en disant d'un air contrit :

— C'est moi, madame, qui ai commis cette maladresse... et j'en suis d'autant plus désolé, qu'en vérité votre chien est charmant... J'en ai rarement vu avoir d'aussi belles oreilles.

Ce compliment adoucit l'humeur de cette dame, qui répond en cessant de crier :

— N'est-ce pas, monsieur, qu'il est bien joli?...

— Ravissant, madame.

— Au reste, c'est de famille, monsieur... Son père avait une tache de feu sur le front : c'était magnifique!... Pauvre Mémer!... si je l'avais fait vacciner, il vivrait peut-être encore!...

— Ah! il s'appelait Mémer?...

— Comme celui-ci, monsieur. Seulement, pour le distinguer de son enfant, je l'appelais Mémer premier.

— Très-bien; alors celui-ci est Mémer deux?

— Oui, monsieur...

— Il en est bien capable!

— Madame, voici votre verre d'eau.

La maîtresse de Mémer bassine avec soin l'œil de son chien; puis elle se décide enfin à quitter la boutique en engageant de nouveau Choublanc à ne plus essayer des canons sur le boulevard.

— Non, certes, je n'ai pas envie de recommencer! s'écrie notre Champenois... Je ne suis pas heureux à ce jeu-là...

Et cependant cet incident m'a rappelé le premier jour où je rencontrai Éléonore... qui poussa de si grands éclats de rire quand j'envoyai une flèche dans la bouche d'un paysan! Heureux temps!... Je n'étais pas encore son mari... elle ne me fuyait pas...

— Monsieur se décide-t-il à prendre ce petit canon?

— Oh! non! je crois que la petite fille pourrait aussi attraper quelque chose avec. Ce serait dangereux.

— Comment! c'est pour une petite fille que monsieur veut un jouet?

— Oui, pour une charmante petite fille de quatre ans à peu près...

— En ce cas, ce n'est pas un canon qu'il vous faut, ce n'est pas là un joujou de demoiselle... il faut laisser cela aux garçons.

— Au fait, je crois que vous avez raison... Si je lui achetais un tambour?

— Pas davantage, monsieur... à moins qu'elle ne soit habillée en garçon!

— Que me conseillez-vous donc de lui donner?

— Eh! mon Dieu, monsieur, ce qui plaît toujours aux petites filles, une poupée...

— Mais, c'est qu'elle en a déjà une... A la vérité, celle qu'elle a n'est guère plus grande que mon petit doigt...

— Cela ne compte pas, alors. Achetez une belle poupée en peau, que les enfants habillent et déshabillent, voilà ce qui les amuse.

— Je crois que vous avez raison... En avez-vous de ces belles-là?

— Oui, monsieur, et à choisir. La voulez-vous habillée ou nue?

— Habillée, monsieur, habillée, c'est plus décent.

Le marchand montre à Choublanc une collection de poupées presque aussi grandes que la petite Louise. Le Champenois les passe en revue; tout à coup il s'arrête devant l'une d'elles en s'écriant :

— Oh! voilà qui est prodigieux... extraordinaire... C'est frappant de ressemblance... c'est tout son portrait...

— C'est le portrait de la petite fille?

— Non... c'est celui de ma femme... c'est Éléonore, monsieur... Éléonore dans toute sa fraîcheur... C'est parlant! est-ce qu'on a posé pour cette poupée?

— Ah! par exemple! est-ce qu'on pose pour les poupées? toutes ces petites têtes-là se font en fabrique... à la douzaine....

— Alors, c'est un hasard bien singulier... Je l'achète, monsieur, c'est celle-là que je veux. Combien est-ce?

— Vingt-cinq francs, monsieur, car elle a des cheveux superbes... et se déshabille entièrement; si monsieur veut voir...

— Non, monsieur... ne la déshabillez pas! je vous le défends... Voilà vingt-cinq francs... ce n'est pas trop cher pour avoir l'image d'Éléonore... Enveloppez-la avec soin...

— Soyez tranquille, je vais la mettre dans du papier joseph.

— Pendant ce temps, je vais guetter une voiture... je ne veux pas aller à pied avec cette poupée... D'ailleurs, je ne suis pas adroit, je pourrais la laisser tomber dans la crotte et je ne m'en consolerais jamais.

Enfin la poupée est enveloppée. Choublanc a arrêté un milord, il y monte et fait placer à côté de lui la réduction de sa femme, dont il a découvert le visage, afin de pouvoir le contempler pendant le chemin.

Arrivé chez Jacques, le Champenois se présente tenant la poupée dans ses bras avec autant de précaution que s'il portait un enfant. C'est au point que la maman Thibaut fait un saut en arrière en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! qu'est-ce que c'est que ça?...

— Une poupée pour ma petite Louise... si vous voulez bien me permettre de la lui offrir...

— C'est une poupée!... Comment! on fait des poupées de cette taille-là?... Mais regarde-la donc, Louise, elle est aussi grande que toi!

L'enfant ouvrait de grands yeux en considérant la poupée, mais sans en approcher, on aurait dit qu'elle en avait peur.

— Eh bien, Louise, tu ne dis rien... Remercie donc monsieur Choublanc qui te fait un si beau cadeau...

En vérité, monsieur, vous avez fait des folies... c'est trop superbe pour Louise...

— Il n'y a rien de trop beau pour ma petite amie... surtout si cette poupée lui est agréable... Vous plaît-elle, Louise?

— Oh! oui, mon ami Choublanc...

— Elle est jolie, n'est-ce pas?

— Ah!... oui... mais elle a l'air méchant...

Ces paroles de la petite fille arrêtent sur les ·vres de Choublanc ce qu'il allait dire touhant la ressemblance de la poupée avec sa ·mme.

— Elle est aussi grande que moi! reprend ouise; elle ne me battra pas, n'est-ce pas, onne maman?

— Par exemple! c'est toi qui la corrigeras elle n'est pas sage...

— Espérons, dit Choublanc, que le plus parit accord régnera toujours entre vous...

— Oh! oui... merci, mon ami Choublanc.

Louise parvient à emporter la belle poupée ans ses bras, elle la met dans la chambre du ond, puis dit tout bas à sa grand'mère :

— Bonne maman... ma poupée a une plus elle robe que moi; mais tu pourras bien me mettre, puisqu'elle est grande comme moi.

— Y penses-tu, Louise; comment, tu vourais prendre la robe de ta poupée?

— Dame... je ne veux pas qu'elle soit mieux ise que moi... elle serait trop coquette.

Par les soins de Jacques, Choublanc trouve ans le faubourg Saint-Antoine un hôtel conenable et modeste où il prend un logement, nchanté d'être près de ceux qui ont été si ons pour lui, et chez lesquels il n'est pas un eul jour sans aller passer quelques heures.

Et chaque fois qu'il a embrassé la petite ouise, Choublanc ne manque pas de lui ire :

— Et ta belle poupée n'a pas éprouvé 'accident?... Fais-la-moi donc voir un peu... a me fera plaisir.

La petite fille s'empresse de satisfaire les ésirs de son ami; celui-ci reste alors fort ongtemps en contemplation devant l'image 'Éléonore, et Louise dit tout bas à la mère 'hibaut :

— Bonne maman, je t'assure que mon ami houblanc aime autant que moi jouer à la oupée!

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XX

Lequel des deux.

(*Suite.*)

— La tirade est bien déclamée, dit l'imperrbable bailli, mais vous jouez de malheur, on capitan, car le vrai marquis de Langraerie vient d'assister à votre plaidoirie; car 'est à sa requête et à celle de son ami le omte Lorenzo Vitelli, de Florence, que je suis enu vous arrêter, Dieu sait au prix de quelle tigue et de quels dangers!

Le chasseur éclata de rire.

— Un autre marquis de Langranerie ici! h! par saint Hubert, je serais curieux de le onnaître!

— Regardez-le donc, misérable coupeur de ourses! dit brusquement un des gentilsommes qui étaient restés dans l'ombre.

Et, s'avançant vers le marquis Gaspard, il ejeta son manteau en arrière, et celui-ci s'aerçut avec stupeur que son sosie portait en ffet son plus splendide pourpoint taillé à la ode du temps du feu roi.

Sa surprise fut si grande qu'il eut la malaresse de s'écrier :

— Ventre-saint-gris! je ne saurais le nier, je reconnais bien le pourpoint du marquis, mais du diable si je reconnais le ribaud qui s'est logé dedans!

— Ainsi il reconnaît le pourpoint, observa le bailli; c'est déjà quelque chose. Maintenant, à votre tour, terrible matamore : comment nous prouverez-vous que vous êtes le vrai marquis de Langranerie?

Le chasseur haussa les épaules.

— Ce n'est pas là une preuve! ajouta judicieusement maître Gilbert.

— Les preuves sont dans ma valise, répondit l'accusé.

Mais le gentilhomme au manteau s'approcha du bailli et répliqua vivement :

— Cette valise m'appartient; elle m'a été volée par ce hardi capitaine des bandes de bohémiens qui désolent la frontière comme une pluie de sauterelles. C'est lui qui m'a volé aussi mon nom et mon titre, sans doute pour commettre impunément quelques nouveaux crimes!

Le marquis trouvait le coup si hardi et si bien joué, qu'il se sentait fort disposé à l'admirer, s'il n'en eût été la victime.

— Croirez-vous ce rusé compère sur parole? demanda-t-il au bailli.

Je ne crois qu'aux preuves, répondit ce dernier.

— Eh bien! que l'effronté coquin nous dise donc à l'instant combien j'emporte de pistoles dans sa valise!

— Cinq cent cinquante, si tu n'en as pas détourné, répliqua le faux marquis.

—Vérifions! dit l'impassible maître Gilbert.

— C'est inutile! murmura le vrai marquis confondu, le compte est juste.

— Ainsi le faussaire porte vos habits et connaît le compte de vos pistoles, monsieur le gouverneur? observa le bailli d'un air sardonique. Passons à d'autres preuves. Lequel de vous peut me montrer des papiers attestant qu'il est le vrai marquis Gaspard de Langranerie?

— Moi! — moi! dirent en même temps les deux hommes.

— Dans la valise! ajouta le chasseur.

— Dans ma poche! ajouta le gentilhomme au manteau.

Et en même temps il présenta respectueusement au bailli un paquet de lettres et de parchemins que celui-ci parcourut en souriant.

Le marquis Gaspard restait abasourdi, terrifié, stupéfié. Il soupçonna son sosie de sorcellerie, car il ne pouvait s'expliquer ce mystère d'une façon naturelle.

Cependant il pensa que ce serait une chose honteuse et ridicule d'être dupe de cette jonglerie effrontée, et comme son regard, en errant au hasard dans la salle, rencontra celui des deux femmes témoins immobiles et muets de cette scène, il se roidit dans son désespoir et voulut risquer une tentative suprême :

— Écoutez, honorable bailli, s'écria-t-il, ne me poussez pas à bout. Ne croyez pas à ces fausses apparences qui m'accusent. Ce sont des toiles d'araignée que je déchirerai d'un souffle. J'atteste que je ne vous ai pas trompé. Je ne me laisserai pas enchaîner comme un galérien et traîner dans vos cachots de village. Vous demandez une preuve. Eh bien! vous voyez cette femme dont j'ai insulté la fille? Vous croirez à sa parole. C'est une pieuse créature, une bonne mère, un cœur loyal et honnête. Elle ne mentirait pas pour me sauver d'un soupçon injuste. Elle ne mentira pas non plus pour me nuire. J'accepte comme vraie sa réponse. Demandez-lui si elle ne m'a pas rencontré dans la ville même dont je suis gouverneur.

— Oui, monsieur le bailli, dit la mère indignée, j'ai rencontré deux fois ce démon à face humaine, gentilhomme ou vilain, je l'ignore. La première fois, aux portes de la forteresse de P***; il s'est lâchement amusé à effrayer deux femmes inconnues et sans protection. La seconde fois, il les a outragées sans pitié, et si vous n'étiez venu à notre aide, ma fille serait morte sans doute, afin d'échapper à cette chasse honteuse et cruelle. Oui, je reconnais ce routier sans cœur, et je vous supplie de nous sauver de lui!

— Et vous, mademoiselle, continua le magistrat, ajoutez-vous foi aux serments de cet homme et témoignerez-vous en sa faveur?

— Je le méprise et il me fait peur, répondit-elle en tressaillant.

Le marquis resta d'abord écrasé par ces aveux qu'il n'avait que trop mérités; mais il surprit tout à coup les regards soupçonneux que dame Gertrude lançait à son sosie, qui cherchait à les éviter, et il conçut l'espoir de tirer parti des doutes qui tourmentaient sans doute l'esprit de l'hôtesse.

— Ma commère, lui dit-il à voix basse, soyez généreuse et bonne chrétienne. Rendez le bien pour le mal. Je suis sûr que vous ne me prenez pas, vous, pour un faux marquis. Je suis riche; et si vous me tirez d'affaire, vous pourrez remplir votre étable de vaches et de moutons qui ne vous auront coûté que la peine de leur ouvrir la porte. Communiquez à maître Gilbert les soupçons qui vous trottent en tête, et vous verrez que je ne suis pas ingrat.

L'hôtesse hésita, car la tentation était forte, et elle seule avait conservé assez de sang-froid pour rapprocher dans son esprit la fuite des deux mendiants de la soudaine intervention des deux gentilshommes inconnus. Mais le désir de se venger l'emporta sur la cupidité; elle regarda la pelle du foyer, elle regarda le fouet de chasse du marquis, elle regarda ses poignets meurtris et la fenêtre brisée, — puis, reculant loin de son hôte forcé comme si elle eût redouté encore sa violence, elle répondit à voix haute :

— Je suis une honnête femme, brave enfonceur de fenêtres, et c'est en vain que vous essayerez de me tenter et de me corrompre pour me faire mentir à la justice!

Le marquis devint cramoisi et reprit avec colère :

— Mais enfin, vous ne pouvez nier que votre hôtellerie n'ait abrité cette nuit deux mendiants qui ont disparu tout à coup!

Il se fit un grand silence. Les gentilshommes abaissèrent machinalement sur leurs fronts les rebords de leurs chapeaux. Le bailli et les archers écoutèrent avec cette attention profonde des chasseurs dont les chiens viennent de faire lever un lièvre.

En ce moment décisif, le marquis Gaspard s'approcha brusquement du gentilhomme qui réclamait son nom, et jeta son chapeau par terre.

Dame Gertrude reconnut parfaitement le visage de Gervais le paralytique, qui se couvrit d'une mortelle pâleur.

— Doutez-vous encore? s'écria M. de Langranerie avec un sourire de triomphe.

Il croyait maintenant sortir vainqueur de ce singulier débat.

Mais l'hôtesse, s'avançant alors vers lui, toucha du doigt son fouet de chasse et répliqua :

— De quels mendiants venez-vous me par-

ler, beau sire? En fait de mendiants et de vagabonds, je n'ai reçu que vous cette nuit.

Les deux gentilshommes respirèrent; Gervais ramassa son chapeau et l'enfonça fièrement sur sa tête en narguant le marquis du regard.

— D'ailleurs, ajouta dame Gertrude, ne m'aviez-vous pas interdit d'ouvrir la porte de l'hôtellerie sous peine d'être fouettée comme un de vos chiens? Une telle menace à une femme! En vérité, vous ne vous contentiez pas de voler le nom de ce digne seigneur, vous vouliez le déshonorer!

Le marquis Gaspard resta atterré.

Un instant, il conçut la pensée de résister à la troupe qui l'entourait, dût-il laisser ses os à la bataille, et il siffla ses chiens pour engager une lutte désespérée, car il était d'une bravoure égale à la férocité dont il s'était fait une habitude dans la vie des camps.

Tous les mémoires du temps l'attestent et citent à sa décharge plusieurs traits héroïques.

L'humiliation de la défaite lui était plus douloureuse que le vol et la méprise dont il eût ri lui-même dans toute autre circonstance.

Mais cette ressource extrême allait encore lui échapper, et il allait être frappé et vaincu dans la seule faiblesse de son cœur de fer.

Ses chiens étaient accourus à son signal se grouper autour de lui.

Le prétendu comte Lorenzo Vitelli n'était autre que le cul-de-jatte Gorju, et ce rusé drôle avait étudié son homme tout en rongeant les os que le marquis lui avait prodigués.

Il se pencha à l'oreille du petit bailli dès qu'il vit le chasseur d'hommes se mettre sur la défensive, et maître Gilbert s'écria aussitôt de son ton le plus rogue :

— Ne faites pas inutilement trouer votre peau, mon capitaine. Le courage ne peut rien contre le nombre. Ah! vous comptez sur vos chiens pour égaliser les chances?

— Un chien vaut bien un archer, dit dédaigneusement le marquis.

— C'est ce que nous allons voir. Archers, ajustez les chiens avec vos mousquets, et, au premier geste du brigand, abattez-les comme s'ils étaient enragés. Une fois ses compagnons tués, il faut espérer qu'à sept nous viendrons bien à bout d'un seul homme, tel audacieux soit-il!

Les archers obéirent avec le plus vif empressement, et le marquis Gaspard pâlit en voyant si près d'une mort obscure et vaine ses braves chiens, — ses seuls amis, — les seuls que ses coups ne rebutaient pas, et que ses moindres caresses faisaient bondir de joie. Il les aimait. Pour eux il eut peur, lui, cet homme insouciant du danger et de la mort. Pour eux il frissonna et il demanda grâce, car où retrouverait-il jamais des compagnons si dévoués? Et, sans eux, comment poursuivre son voyage? On ne dresse pas une meute chemin faisant.

— Arrêtez! dit-il avec un geste impérieux.

Les archers abaissèrent leurs mousquets. Il lui sembla qu'un poids de cent livres cessait d'oppresser sa poitrine.

— Je me rends, monsieur le bailli, ajouta-t-il; qu'on me laisse seulement mon couteau de chasse. Je jure, sur mon honneur de gentilhomme, de ne pas m'en servir et de ne pas chercher à m'échapper!

— Il revient à sa gentilhommerie, dit maître Gilbert en hochant la tête. Oh! le cerveau est un peu fêlé. Je croirai davantage à ta parole, mon ami, quand je te verrai solidement garrotté.

— Garrotté! jamais, répliqua violemment le marquis.

— Voyez-vous! ça le reprend! Veillez sur lui, ou il vous fera quelque tour de Jarnac!

Et, sur un signe du petit bailli, les mousquets s'abaissèrent de nouveau, tandis que les chiens se tenaient en arrêt, aiguisant leurs crocs pointus.

Le chasseur d'hommes laissa retomber ses bras le long de son corps d'un air découragé :

— Faites donc, dit-il froidement; mais que vos hommes ne me touchent pas. Dame Gertrude consentira bien à me lier elle-même les mains. Cela complétera sa vengeance. Mais je demande que mes chiens puissent me suivre, tenus en laisse par vos archers. Si vous ne m'accordez pas cette grâce, je me fais tuer sur place et je ne mourrai peut-être pas seul.

Le petit bailli réfléchit combien la prise d'un si redoutable scélérat lui acquerrait de gloire, et il résolut de montrer quelque condescendance pour ne pas l'exaspérer.

— Je ne refuse jamais de concilier les pénibles devoirs de ma charge avec mes devoirs de chrétien et mes sentiments de commisération pour les malheureux, répondit maître Gilbert Vilebrequin d'une voix solennelle.

Dame Gertrude s'empressa de garrotter le marquis avec une satisfaction qu'elle ne chercha pas à dissimuler.

Les deux voyageuses avaient assisté comme des statues au dénoûment de cette scène inattendue.

Lorsque le bailli, après avoir embrassé sa belle-sœur, eut donné le signal du départ, M. de Langranerie se tourna vers ces femmes pâles, muettes, impassibles, et leur dit :

— Adieu, belles dames. Vous êtes vengées à souhait, et le ciel vous devait cette aubaine! mais à cette heure nous sommes quittes, et vous connaissez le vieil adage : Il n'y a que les montagnes qui ne se rencontrent pas.

Les deux gentilshommes qui avaient provoqué cette péripétie, déclarèrent au bailli qu'ils resteraient à l'hôtellerie pour veiller sur les deux nobles voyageuses, car elles n'étaient pas encore en état de se remettre en route.

— Ne t'avais-je pas promis, dit alors à voix basse le prétendu Lorenzo Vitelli à Gervais, que nous retrouverions la valise de ce fier-à-bras?

— Et, ce qui vaut peut-être mieux, le coffret de nos belles protégées, ajouta le paralytique en se frottant les mains. Pourvu que dame Gertrude ne nous trahisse pas, car elle nous a reconnus!

— Oh! je veillerai au grain, répliqua Gorju avec un sourire féroce.

XXI

Comment une mère peut décider sa fille à accepter un mari qui ne lui plaît pas.

Une heure après le départ du bailli et de son prisonnier, les trois femmes épuisées par les angoisses de la nuit dormaient profondément et l'hôtellerie était silencieuse comme une maison déserte.

Les deux faux gentilshommes se consultaient avec aigreur sur le parti qu'ils devaient tirer de cette aventure.

Tout à coup Gorju froissa sous ses pieds une feuille de parchemin carrée qui traînait toute maculée de boue et à moitié couverte par les cendres que les chiens, en se secouant, avaient éparpillées au milieu de la salle. Il la ramassa et vit avec surprise que c'était une dépêche scellée du sceau royal. Il l'ouvrit précipitamment, la parcourut d'un regard avide, et sa figure sombre s'illumina aussitôt d'un rayon de joie.

— Eh bien, lui dit Gervais, je crois qu'il est temps de mettre la main sur le coffret. Les femmes dorment. Nous n'aurons pas besoin de leur faire cligner de l'œil; mais hâtons-nous et décampons, car cet imbécile de bailli pourrait bien se raviser...

— Maladroit! répliqua majestueusement Gorju. Le soldat en maraude plume la poule du paysan et il fait crier la poule et le paysan; mais le général d'armée confisque des millions et personne ne souffle mot. J'ai de plus hautes visées que toi. Regarde cette dépêche secrète que le bailli Gilbert a eu la sottise de laisser tomber de sa poche avant même d'en connaître le contenu. Ce sera la source de notre fortune.

— Comment cela?

— Je vais réveiller la vieille dame et, quand elle aura lu ce grimoire, je te réponds qu'elle nous suppliera de lui servir de guides et de partir au plus vite sans avertir dame Gertrude de la direction que nous suivrons.

Et, sans perdre de temps à prodiguer de plus amples explications à son complice, le faux Lorenzo monta à la chambre où reposaient la mère et la fille, et gratta doucement à la porte.

La mère se réveilla en sursaut et courut ouvrir, croyant que l'hôtesse voulait lui parler. Elle recula de surprise en voyant le comte Lorenzo Vitelli; mais ce dernier posa un doigt sur sa bouche pour lui recommander le silence; puis il lui tendit la dépêche royale.

La vieille dame saisit le parchemin d'une main tremblante et ne l'eut pas plutôt lu que son visage trahit l'agitation et la terreur la plus violente.

— Nous sommes perdues, murmura-t-elle, perdues au moment où nous allions franchir la frontière. O ma pauvre Christine! devais-je t'entraîner dans ma destinée fatale! Ainsi, monsieur, vous croyez de votre devoir de nous dénoncer?

— Je voudrais pouvoir vous sauver, madame, répondit-il à voix basse. Je suis Florentin. Rien ne me force à servir d'espion et de sbire au roi de France; mais mon compagnon se compromettrait gravement en favorisant votre fuite.

— Agissez donc suivant votre conscience, monsieur le comte, dit la pauvre femme accablée.

— Écoutez, madame : j'ai pitié de votre infortune et de la douleur qu'éprouvera votre fille quand on la séparera de vous; je ne puis supplier mon ami de risquer sa vie et sa liberté pour le salut de deux femmes inconnues, mais j'obtiendrais ou j'exigerais son silence s'il s'agissait de la comtesse Lorenzo Vitelli et de sa mère!

— Que voulez-vous dire, monsieur? répliqua la vieille dame en le regardant avec des yeux égarés.

— Pardonnez-moi si je vous impose une condition trop dure, madame, mais les instants sont précieux et je ne saurais trouver mieux. Je suis noble et riche; j'aime votre fille et elle peut accepter mon nom sans se mésallier.

La mère frissonna en contemplant la charmante enfant qui, brisée de fatigue, dormait la tête à moitié cachée sous son bras comme l'oiseau sous son aile.

— Madame, reprit Lorenzo, je ne vous demande que la promesse de m'agréer comme le fiancé de la belle Christine, et d'employer toute votre autorité maternelle pour la décider à ce mariage. Aimeriez-vous mieux la voir s'étioler et se flétrir pendant de longues années au fond de quelque ténébreuse bastille?



— La tirade est bien declamee, dit l'imperturbable bailli. — Page 91.

— Sauvez-la d'abord, monsieur le comte, s'écria la mère brisée par l'évocation de ce sombre avenir, et je fais le serment d'obtenir de sa tendresse, de sa soumission ou de sa pitié pour mes larmes, le consentement que vous exigez. — Allez ! je vais réveiller ma fille !

Le faux gentilhomme s'inclina en essayant de sourire le plus gracieusement possible et courut tout disposer pour un prompt départ.

Quand dame Gertrude et le chevrier Pierrot secouèrent leur lourd sommeil, la maison était abandonnée et il ne restait d'autre trace du passage de tant d'hôtes que quatre pistoles déposées par la vieille dame sur la table de la salle basse.

— Ah ! les pauvres créatures ! s'écria dame Gertrude qui soupçonna aussitôt les deux mendiants d'avoir joué un nouveau tour de leur façon.

Le lendemain les fugitives avaient gagné le joli village de Roquairol, à quatre lieues de la frontière, et elles étaient heureuses d'accepter l'hospitalité d'un pauvre pêcheur dont l'humble cabane s'élevait sur la berge d'un petit lac.

Jamais coin de terre ne réalisa mieux l'image de l'Éden. Le soleil inondait, de ses rayons éblouissants, l'eau, la terre rougeâtre et les rochers festonnés de mousses. L'onde unie et miroitante berçait à peine les barques amarrées des pêcheurs. Les filets traînaient çà et là sur le sable, séchant leurs mailles lâches ou rompues. Des charrettes enguirlandées de pampres et criant sous le poids des grappes de raisins dorés descendaient des coteaux et traversaient la plage aux cris joyeux des vendangeurs.

Les deux femmes admiraient silencieusement cette scène riante. La jeune fille paraissait rêveuse et l'inquiète curiosité de son visage semblait attendre et chercher l'objet d'une mystérieuse espérance. La mère soucieuse regardait de temps à autre avec un tressaillement involontaire la porte de la chambre voisine et semblait faire d'impuissants efforts pour ramener la conversation sur un terrain où sa fille refusait capricieusement de la suivre. Après un long silence, elle renoua cependant l'entretien d'une voix triste et grave :

— Une femme isolée qui ne s'appuie pas sur une famille puissante, qui n'a d'autre protection que sa vertu et sa beauté, est une créature perdue, ma pauvre enfant.

— Vous m'effrayez, ma mère. N'avons-nous pas jusqu'à ce jour vécu heureuses et tranquilles, heureuses parce que nous nous aimions, tranquilles parce que nous n'éprouvions aucun désir de quitter le coin de terre où notre vie modeste et cachée s'écoulait comme les heures tièdes et parfumées d'un soir de printemps?

— Christine, c'est toi qui m'effrayes en parlant de la vie comme d'une soirée calme et sereine. Tu vois les étoiles dans le ciel, tu t'enivres du parfum des fleurs, tu étouffes le murmure du ruisseau, — mais tu oublies de regarder le point noir qui grandit à l'horizon. Ce point noir va s'étendre comme l'aile d'un oiseau de nuit; il va faner et briser sous la grêle ces fleurs parfumées, il va changer ce limpide ruisseau en torrent boueux.

— Ah ! dit la jeune fille en souriant, l'orage est un accident, et on peut se mettre à couvert.

— C'est ce que je voulais te faire comprendre, mon enfant ; mais, dans ces temps rudes et terribles, la vie se compose d'orages, ne l'oublie pas, Christine. C'est la soirée tiède et douce qui est un accident. Aujourd'hui, regarde partout autour de toi. Le faible est impunément opprimé s'il fléchit la tête, et écrasé s'il résiste. Le roi lui-même ne peut se débarrasser d'un favori que par un guet-apens. Chacun s'incline devant le spadassin heureux. Je te le répète, une femme ne compte que par le nom et la puissance de son mari.

— Il est cependant un lieu de refuge sacré où elle peut trouver un abri contre les ambitions, les injustices et les tyrannies, ma mère.

— Tu veux parler du couvent, Christine, dit la vieille dame d'une voix mélancolique. Oui, le couvent est un asile saint et propice aux femmes dont le cœur est vide, ou blessé mortellement ou guéri de tout autre amour que de l'amour céleste. Mais malheur à celle qui essaie de tromper Dieu ! malheur à celle qui lui consacre une âme avide des passions humaines ! Dieu se venge alors en attisant dans cette âme un feu stérile et une agitation sans fin. La prière brûle les lèvres de la malheureuse. Ce monde qu'elle a renié trouble ses rêves. Elle a horreur de cette solitude monotone et pesante, chaîne rivée à ses pieds et à ses mains jusqu'à la tombe. Elle se demande pourquoi Dieu l'a faite belle et jeune, si elle doit se flétrir entre les murs inexorables derrière lesquels elle entend résonner les rires, les musiques et les chansons des vivants. Elle a cru trouver au couvent la paix du paradis, et elle n'a trouvé que la fièvre haineuse de l'enfer.

— Quel tableau terrible me faites-vous là, ma mère ! Cependant mieux vaut se vouer à Dieu que d'épouser un homme parce qu'il est riche, noble et puissant. Êtes-vous donc pressée de me marier, dites-moi ?

— J'aimerais à te voir entrer au port avant d'avoir essuyé la tempête, ma chère enfant ! Aurais-tu donc une grande répugnance à épouser le comte Lorenzo Vitelli, qui nous a si courtoisement accompagnées?

— Le comte Lorenzo Vitelli ! s'écria Christine avec un sourire forcé. Pourquoi vous moquer de moi, ma mère?... Puis-je aimer un homme si laid et si vieux? Son visage est balafré de cicatrices, son nez plus crochu que le

lée d'un aigle, et il joint à tous ces agréments une chevelure d'un roux odieux. Vraiment, je croyais que vous auriez meilleur goût.

— Folle enfant! reprit la mère; mais tu ne songes pas que ce seigneur te sera plus reconnaissant de ton choix qu'un jeune raffiné d'honneur qui ne pensera qu'à friser sa moustache en croc, à coudoyer les passants, à tirer l'épée sur le Pré-aux-Clercs, à manger son bien aux académies de jeux ou à danser des sarabandes. Les flammes de la jeunesse sont capricieuses et mobiles; si tu te maries par amour, tu connaîtras les douleurs qui ont gâté ma vie et que je voulais te faire éviter.

En ce moment, Christine, qui, toute rêveuse, se penchait à la fenêtre encadrée de vigne, entendit les sons criards de quelques violons. Une noce joyeuse traversait la plage. En avant marchaient les ménétriers enrubannés qui, de temps à autre, pressaient amoureusement sur leurs bouches des outres gonflées de vin doux. La mariée, ronde et fraîche paysanne vêtue de blanc et entourée de ses jeunes compagnes, souriait toute fière et toute glorieuse, à un beau garçon bien découplé qui lui donnait le bras.

Christine montra ce groupe à sa mère en disant :

— Comme ils paraissent heureux! comme ils se regardent avec amour!

— Que de mariages j'ai vu commencer aussi joyeusement et finir dans les larmes! murmura la vieille dame.

Cependant la noce passait sous la fenêtre. Le marié s'arrêta pour prendre sa jeune femme dans ses bras et l'embrasser toute rouge de bonheur et de confusion.

— Nous sommes pauvres, lui disait-il, mais le mariage doublera mes forces et mon courage. Je me lèverai plus matin, et comme je travaillerai de bon cœur en pensant que je travaille pour toi! Vois-tu ces deux bras? de vraies barres de fer! D'ailleurs, la joie au cœur fait la santé, et on est plus fier de soi-même quand le bonheur des autres dépend de vous!

— André, répondit la mariée, te souviens-tu des vendanges de ton oncle le riche métayer? Déjà tu faisais la moitié de ma besogne! déjà tu voulais m'embrasser et je te barbouillais la figure de raisin! C'est alors que j'ai commencé à t'aimer. Et aujourd'hui, vois tu, André, j'aimerais mieux mendier avec toi mon pain que d'être une grosse métayère avec ton oncle le richard pour mari!

André sourit et entraîna gaiment sa femme.

— Ames simples et pures! murmura Christine. Ces braves gens sont contents de peu; ils sont sûrs de l'avenir parce qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes.

Les ménétriers se hissèrent sur des tonneaux renversés; les garçons prirent les filles par la main et commencèrent une joyeuse ronde.

— O ma mère! reprit la noble enfant, voilà une vie que je comprends. Suis-je donc une insensée quand je rêve un amour candide et fier, une vie simple, laborieuse et cachée, un loyal partage des travaux et des peines, une sincère communauté d'affection? Dois-je, pour être remarquée comme une sage et honnête femme, devenir la béquille d'un vieillard chagrin, et rester au logis pour écouter la litanie de ses regrets et de ses ennuis? Dois-je abdiquer mon cœur et ma liberté pour l'honneur d'être entourée de valets curieux, fainéants et bavards, ou de me promener en carrosse dans les rues? N'est-ce pas outrager Dieu, ma mère, que d'unir ce qu'il a séparé par les années et de confier la créature jeune et pleine de vie à la protection de l'infirme? Oh! plutôt que d'acheter de ma vie un nom et une fortune, plutôt que de vaincre l'aversion de mon cœur pour satisfaire une stérile vanité, j'aimerais mieux devenir la femme d'un de ces pauvres pêcheurs.

La mère tressaillait d'un légitime orgueil en entendant parler ainsi sa fille; elle retrouvait dans ce cœur naïf les généreuses illusions, les dévoûments enthousiastes et le désintéressement qui avaient enchanté sa jeunesse. Mais en ce moment elle vit la porte de la chambre voisine s'entr'ouvrir doucement et le comte Lorenzo lui montrer le parchemin signé par le roi.

Elle frissonna et recommença cette horrible tâche de détruire dans le cœur de son enfant tous ces sentiments élevés pour les remplacer par les maximes d'un lâche et sordide égoïsme.

— Garde-toi de l'amour, Christine, reprit-elle avec effort. Plus tu le rêveras pur, radieux, éthéré, plus tu tomberas facilement du ciel sur la terre. Tu prendras ta chimère pour une réalité et tu souffriras de la voir s'évanouir comme la neige brillante aux rayons du soleil. Tu croiras à des paroles creuses et gonflées de vent. Tu croiras à des serments ardents comme la flamme et qui ne dureront pas davantage. Moi aussi j'ai eu cette foi passionnée et aveugle à l'amour, et celui que j'aimais, celui dont j'avais été l'épouse chaste, fidèle et soumise, celui que j'avais choisi m'a punie cruellement de ma folle tendresse. Ah! Christine, mon malheur ne te servira-t-il pas de leçon, et faut-il que tu suives fatalement la trace de mes pas!...

Elle s'arrêta, n'ayant plus la force de continuer en voyant la pénible impression que produisaient ses paroles sur sa fille.

— Ma mère! reprit Christine, n'achevez pas. J'éprouve, en vous écoutant, une sensation étrange. Il ne me semble pas que ce soit votre pensée qui parle par votre bouche. Vous ne me convaincrez pas que j'agirais honnêtement en épousant le comte Lorenzo Vitelli; mais si vous l'ordonniez, ma mère, j'obéirais, car votre volonté est sacrée pour moi. Cependant, permettez-moi de vous répéter que le couvent me serait moins odieux que ce mariage. Il est doux peut-être de souffrir pour Dieu, qui a tant souffert! il est doux de lui tout sacrifier, à lui qui s'est laissé coucher sur la croix pour racheter nos péchés! Mais épouser ce gentilhomme au visage astucieux et méchant, qui, malgré toute sa courtoisie, m'inspire une aversion et une horreur invincibles, — voilà le supplice auquel vous hésiterez sans doute à me condamner.

— Mon enfant, dit la vieille dame avec douceur, vous êtes bien sévère pour un homme qui nous a rendu d'importants services!

— Oh! pardonnez-moi si je vous ai blessée, ma mère! s'écria Christine, les yeux humides et saisissant avec tendresse la main de la pauvre femme, — je ne suis pas ingrate et ma reconnaissance serait bien plus grande envers ce comte de Lorenzo s'il n'exigeait pas que je devinsse le prix de ses services.

— Ainsi tu repousses l'alliance de ce seigneur parce que ce n'est pas un de ces jeunes fous qui lancent d'amoureuses œillades à toutes les femmes, et qui leur serrent les doigts à l'église en leur offrant de l'eau bénite?

— Non, ma mère, mais parce que le comte Lorenzo me semble couvrir sa figure d'un masque hypocrite, parce que sa feinte douceur cache un caractère impérieux, parce que son regard trompe et ment comme son sourire.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

TOULON EN 1793.

NOUVELLE.

(Fin.)

Criblés par la mitraille, mais non découragés, les assiégeants tentèrent un dernier effort pour pénétrer dans l'impénétrable redoute; à défaut d'échelles, ils s'élevèrent les uns sur les autres, à force de bras, jusqu'au haut des créneaux; puis ils choisirent, pour s'élancer dans les embrasures des canons, l'instant où la pièce fait un mouvement rétrograde, et, le fusil en bandoulière, le sabre dans les dents, ils se précipitèrent sur les canonniers anglais. Trois fois repoussés, ils furent égorgés sur le parapet, ou en furent précipités, et trois fois ils y remontèrent. On luttait, on s'étreignait corps à corps; le carnage était horrible, la confusion affreuse, et la pluie, qui tombait par torrents, augmentait le désordre.

Les Anglais se battaient en hommes certains de vaincre, nos soldats en hommes décidés à mourir. Affaiblis par un combat opiniâtre, écrasés sous le nombre, ils vont reculer, lorsque des cris de joie se font entendre; c'est un renfort qui leur arrive, et ils répondent à ces cris de joie par des cris de victoire.

D'où vient ce renfort? c'est le commandant Bonaparte qui l'envoie; ceux qui le conduisent sont deux hommes qui ne portent point l'uniforme, et s'avancent à sa tête tout couverts de sang et de boue.

Voici ce qui était arrivé :

Les soldats chargés de garder le comte étaient deux jeunes gens pleins de cœur, et ne rêvant que batailles et victoires; aussi, dès que les premiers coups de canon eurent retenti, l'enthousiasme s'empara d'eux, et bientôt ils s'indignèrent d'être les geôliers d'un espion, tandis que leurs camarades se battaient, et sans doute se couvraient de gloire; — et après s'être consultés, ils convinrent de tuer M. de Meuron et de rejoindre ensuite l'armée. Ils allaient mettre ce projet à exécution, lorsqu'ils se sentirent fortement étreints par derrière, puis renversés, puis liés. Tout cela fut rapide comme l'éclair; et ceux qui les avaient désarmés et renversés s'éloignèrent aussitôt. Et à mesure qu'ils marchaient, la fusillade devenait plus distincte; quand ils eurent atteint le pied de la montagne, ils s'arrêtèrent, et l'un d'eux prit la parole :

— Qui êtes-vous? dit-il à l'autre, que je sache au moins le nom de mon libérateur.

— Jacques Pitois, ouvrier. — Et vous?

— Le comte de Meuron, émigré!

Jacques Pitois tira, en signe de respect, sa casquette; et tous deux gravirent la montagne sans prononcer un mot.

— Comment vous trouvez-vous donc ici? dit tout à coup l'homme du peuple en examinant le comte.

— J'étais venu observer l'ennemi.

— Ah! c'est ça, interrompit Jacques Pitois en replaçant vivement sa casquette sur la tête. Et moi aussi, continua-t-il, je suis un espion des Anglais.

Le comte de Meuron ne répondit point; et ils montèrent toujours. Arrivés à cet endroit de la montagne où elle se divise en plusieurs routes, l'émigré et l'ouvrier firent une halte, et se regardèrent comme pour s'interroger.

— Quel chemin prenons-nous? dit enfin M. de Meuron.

— Celui-ci conduit également dans la place et au pied des retranchements, dit Jacques en indiquant un sentier escarpé.

Ils montèrent longtemps encore, et aperçurent enfin, et à peu de distance, le petit Gibraltar; et par un mouvement simultané, de nouveau, tous deux s'arrêtèrent. Ils virent nos soldats arriver tout sanglants jusqu'au bas de la fatale redoute, et se faire une échelle de corps vivants, haute de vingt pieds, pour atteindre le niveau du sol; ils les virent s'élancer par l'embrasure où étaient les canons, se précipiter sur les Anglais, et succomber après une héroïque résistance, broyés sur les pièces dont ils avaient voulu s'emparer. A cette vue, il se passa dans leur âme quelque chose d'étrange; tous deux sentirent leur cœur battre avec force; tous deux ouvrirent en même temps la bouche, et tous deux, oubliant que la vie et les récompenses les attendaient à quelques pas, et que plus loin c'était la mort, — une mort infamante, s'écrièrent en même temps, et en se montrant l'endroit où tombaient les soldats républicains: — Par ici! par ici!

Et ces deux hommes étaient beaux dans ce moment solennel; l'espion de haute naissance et l'espion de bas étage avaient disparu; leurs pâles visages n'exprimaient plus les terreurs du coupable qui se cache, mais l'enthousiasme du soldat que rien n'arrête; la honte venait d'être effacée: ils s'étaient réhabilités!

Tous deux s'élancèrent rapidement, franchirent l'intervalle qui les séparait des troupes françaises, et parvinrent au pied du mont Pharaon au moment où Bonaparte chargeait et pointait tout seul son canon; ils s'approchèrent de lui, et lui dirent:

— Veux-tu que nous t'aidions?

Le jeune commandant jeta sur eux un regard rapide, puis leur désignant une pièce entourée de ses canonniers morts:

— A la besogne donc! leur répondit-il d'une voix brève et impérieuse.

Et pendant une heure, ils chargèrent sans relâche et pointèrent la pièce.

Robespierre le jeune passa près d'eux, chercha comme à se souvenir en les voyant, et s'éloigna. Peu de temps après, Bonaparte leur dit, en leur désignant le petit Gibraltar:

— C'est là qu'il faut aller, maintenant.

Et Jacques Pitois et le comte, suivis d'une centaine de soldats, arrivèrent bientôt au pied de la redoute. Ce secours inattendu change la face du combat. Les Français se précipitèrent avec impétuosité sur les canonniers anglais; et dans cette mêlée ardente, on voyait Jacques et le comte luttant l'un à côté de l'autre comme deux lions égaux en fureur, égaux en force.

Les assiégés reculèrent; bientôt le désordre se mit dans leurs rangs mitraillés, vaincus; ceux qui échappèrent s'enfuirent vers la ville.

Quand tout fut fini, Ricord et Fréron se présentèrent à Bonaparte et réclamèrent les espions. Bonaparte les conduisit à quelques pas de là, et leur montrant deux cadavres criblés de blessures:

— Citoyens commissaires, les voici, leur dit-il.

— En ce cas, faites-nous donner leurs corps, reprit Fréron, car il faut que justice ait son cours.

— Ces hommes sont absous par leur mort, répliqua le jeune Bonaparte: n'y touchez pas.

Et il se plaça entre les conventionnels et les cadavres de Jacques Pitois et du comte de Fleuron. Le soir, il les fit enterrer secrètement par ses soldats.

L'armée française entra le 18 décembre dans Toulon, qu'on bombarda pendant deux jours; beaucoup de ses habitants furent massacrés par ordre de la Convention.

Bonaparte avait fait grâce à deux condamnés; la République victorieuse ne fit point grâce à Toulon vaincu.

Bonaparte, pour son intrépide conduite pendant le siége, fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

ALPHONSE BROT.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XII

MÉNE.

Je vais vous conter aujourd'hui un conte de fées... Car c'est presque un conte de fées, n'est-ce pas, que l'histoire d'un homme qui, dans le siècle où nous vivons, parvient, sans protections, sans argent, sans appuis, à se créer un nom aimé, une fortune honorable!...

Eh bien! va donc pour le conte de fées!... Ces contes-là en valent bien d'autres!... D'ailleurs, j'ai tout lieu de croire qu'en effet un bon génie s'est plu à protéger la vie de l'artiste dont je vais vous entretenir; je pourrais même vous dire le nom de ce bon génie, dont l'assistance ne manque jamais à ceux qui savent l'évoquer avec une ferveur réelle. Il se nomme le Courage et il a pour frère le Travail, pour sœur la Persévérance.

Pierre-Jules Méne est le fils d'un fabricant de bronzes.

En 1820, notre sculpteur, qui avait alors dix ans à peine, était déjà dévoré par une passion, qui n'a fait, naturellement, que croître et embellir en lui avec le temps: la passion des tableaux, des lithographies, des dessins.

Et ne croyez pas que cette passion fut seulement, à cette époque, chez le petit Méne quelque chose d'analogue à la manie qu'ont certains enfants de s'entourer d'images, quelles qu'elles soient, niaises ou spirituelles, bonnes ou mauvaises, telles qu'elles leur tombent sous la main, enfin, par hasard, pour s'en amuser un temps donné et les détruire ensuite, ou les perdre sans un regret, sans un souvenir! Allons donc!... Notre précoce amateur avait une façon plus intelligente d'aimer et d'être heureux!... D'abord, il savait choisir les sujets de ses affections, et n'eût certes pas balancé une seconde entre dix *Geneviève de Brabant*, même les plus énormément coloriées, — comme on en trouve chez les coiffeurs de campagne, — et la plus petite eau forte de Callot! Et puis, une fois possesseur d'un joyau, plus ou moins précieux, à ajouter à son trésor, Méne le plaçait soigneusement dans son écrin, en forme d'album, et loin de songer jamais, dès lors, à s'en séparer ou à l'anéantir, il passait, au contraire, tous ses instants à l'étudier, à le caresser, à l'admirer!...

Or, à force d'étudier, de caresser et d'admirer ainsi sa collection, — qui grossissait chaque jour... bien lentement il est vrai, — de dessins de Charlet, de Callot, de Carle et d'Horace Vernet, et de tant d'autres, — Méne avait fini, cela se conçoit, par se dire:

— Si j'en faisais autant!

Et pour parvenir à *en faire autant*, il avait pris un crayon et s'était mis à copier les maîtres!

Malheureusement le pauvre enfant n'avait personne près de lui pour l'aider et le conseiller dans ses essais. Son père, un digne et honnête homme s'il en fut, mais peu soucieux des arts, souriait bien un moment, quand son rejeton lui montrait un de ses croquis... Mais il lui disait aussitôt après, en lui frappant amicalement sur la joue:

— Oui! oui! petit... c'est gentil toutes tes bêtises, mais ça ne sert à rien, vois-tu!

Et au lieu de perdre ton temps... et les gros sous que je te donne à acheter des images... et à les copier,

Tu ferais mieux de te perfectionner dans l'état que je t'ai appris (Méne commençait alors le métier de tourneur en cuivre), parce qu'avec cet état-là... tu ne mourras jamais de faim...

Comme ça arrive à une foule de barbouilleurs qui rêvent la gloire!

Et le petit Méne qui adorait son père, inclinait la tête à ces paroles, fourrait, en poussant un gros soupir, *ses bêtises* dans sa poche, et s'empressait d'aller se livrer au travail.

Ce qui ne l'empêchait pas, quelques heures plus tard, de reprendre son crayon et de dessiner encore, de dessiner toujours.

Parce qu'il avait le feu sacré.

Et que lorsqu'on a le feu sacré, je l'ai déjà dit ailleurs, il n'y a pas de discours d'un père, si éloquents qu'ils soient, qui puissent vous empêcher de marcher en avant.

. . . .

Cependant le temps se passait.

Méne venait d'atteindre sa douzième année.

Il ne se contentait plus maintenant de faire manœuvrer le fusin ou la mine de plomb sur le papier, il modelait aussi une foule de petites figurines en terre...

Dans lesquelles on sentait déjà l'instinct..

Mais que le père Méne condamnait, comme de raison, à l'exemple des croquis...

En n'y trouvant encore que du temps et de la glaise perdus.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un beau jour, qu'un marchand était venu faire une commande à M. Méne, le fabricant de bronzes, ce dernier appelant son fils dans son cabinet lui dit:

— Tu ne sais pas, Jules, M. Ravriot me demande des candélabres à deux branches, pour bouillotte, avec une tête au milieu en guise d'anneau... Et M. Ravriot veut ses candélabres dans cinq jours... et mon modeleur est malade!...

— Je vous ai compris, mon père. Vous aurez votre tête...

— Bien vrai?... Tu serais assez habile pour me la faire?

— Je ne certifie pas que je sois habile... mais je vous jure que j'arriverai à contenter votre marchand. C'est le principal, n'est-ce pas?

Laissez-moi seul une heure ici, seulement!

— Comment donc!... une heure.... deux heures, si tu veux!...

Et si je suis content de toi...

— Vous m'embrasserez!...

— D'abord! oui, cher petit!... mais de plus... je te donnerai trois lithographies à ton choix!...

— Merci d'avance, père.

. . . .

Une heure après, le fabricant de bronzes avait *sa tête* à faire couler pour ses candélabres de commande.

Et le petit sculpteur en herbe avait ses trois lithographies.

Et savez-vous de quoi s'était avisé l'enfant pour accomplir vite et bien son tour de force de modelage?

Peu sûr de lui-même, et pour cause, comme régularité de dessin, cette tête qu'il avait composée ainsi dans le silence du cabinet de son père, cette tête était tout spirituellement

une tête de chevalier, coiffée d'un casque... et... *visière baissée*...

On avait le droit de deviner les traits du chevalier sous sa visière...

Mais il était interdit de les voir.

Le candélabre eut un succès fou dans le commerce.

On l'appelait le candélabre au beau mystérieux!

. . . .

Au reste, dans le commerce, comme dans les affaires, comme dans les arts, le succès n'arrive-t-il pas souvent là où on ne l'attendait guère...

Après vous avoir vingt fois brûlé la politesse, quand vous étiez bien persuadé de l'avoir dignement invité.

Voulez-vous apprendre comment Méne, — qui modelait, à vingt-cinq ans, des sujets pour les marchands de pendules et les porcelainiers, — fut tout à coup tiré de la position de simple artisan pour prendre rang parmi les artistes, et les plus dignes? Voici :

Il avait composé un groupe représentant *Esméralda* et sa chèvre.

La *Esméralda* était une *Esméralda* comme cent mille autres — à l'usage des dessus de pendules — c'est-à-dire une *bonne femme* en manière d'art.

Mais la chèvre était tout simplement un petit chef-d'œuvre de grâce et de vérité.

Méne, conseillé par un ami qui s'y connaissait, mit la bonne femme à néant et la bête au moule.

En moins de six mois il avait vendu près de six cents exemplaires de sa chèvre...

Et de tous côtés chacun lui commandait des animaux.

La lumière était faite. Méne n'avait plus qu'à ouvrir gaîment la main... l'or allait y pleuvoir... qu'à lever fièrement la tête... des palmes allaient la couronner.

. . . .

Et c'est ainsi que de 1835 jusqu'à ce jour, Méne, travaillant sans cesse, — car le travail est pour lui avant tout une joie, — Méne nous donna ces innombrables bijoux de la sculpture que tous nous connaissons et dont, tous, nous avons au moins quelques exemplaires en plâtre ou en bronze sur les planches de nos étagères, dans notre salon, dans notre cabinet de travail.

Et l'un des plus grands éloges que l'on ait à adresser à Méne, c'est justement d'avoir rendu populaire un art jusqu'alors beaucoup trop aristocrate, en mettant ses productions à la portée des bourses les plus légères, comme des coffres-forts les mieux remplis!...

Si le riche banquier tient à s'offrir le groupe en bronze qui coûte deux ou trois mille francs, soit!... Il en a le droit et le pouvoir.

Mais la grisette, l'ouvrière, le petit comédien, l'employé qui veulent parer leur modeste chambre, ont le droit aussi et le pouvoir maintenant d'être heureux à bon marché...

Et leur bonheur, s'il ne repose que sur du plâtre, n'en aura pas moins une raison d'être réelle!...

Ce plâtre de cinq francs est de l'art aussi, tout comme ce bronze de trois mille!

Et que des esprits méchants ou envieux ne nous disent point que c'est faire du métier que de mettre de la sorte l'art au niveau de tous les désirs... désirs de riches et désirs de pauvres!...

Faire du métier, messieurs, c'est faire mauvais. Les animaux de Méne sont-ils mauvais? — Non! — Eh bien! alors! pourquoi tant de cris! Si demain le pain ne valait plus qu'un sou la livre, en serait-il moins du pain? — Oh! quelle comparaison prosaïque!... mais la sculpture ne se mange pas comme le pain!... — Vous trouvez mon pain prosaïque!... soit! Que le ciel vous garde toujours, pourtant, votre part de ce prosaïsme de pâte ferme, messieurs! Enfin!... le soleil vous va-t-il mieux comme *point* de comparaison avec l'art? — Un peu mieux... un peu mieux. — Vous êtes trop bons. Eh bien! répondez donc... le soleil, qui donne ses rayons pour rien à toute la terre, en est-il moins le soleil? — Ah! permettez! votre comparaison, si elle est moins vulgaire cette fois, n'est pas juste non plus!... Il n'y a pas le moindre rapprochement à établir entre un astre qui émane de Dieu et un art qui émane de l'homme... et pour peu que vous vouliez nous écouter une petite heure seulement, nous allons vous convaincre... — Non, merci! je préfère ne pas



vous écouter du tout pour deux raisons : la première c'est que vous ne me convaincriez jamais; la seconde, c'est qu'il m'est plus agréable de causer de Méne, avec mes lecteurs, que de causer ennui avec vous! . .

. . . .

Quand vous passez du côté de la Douane de Paris, devant les Dock's Napoléon, en remontant vers la rue Grange-aux-Belles, regardez sur votre gauche cette jolie petite maison à un étage seulement, aux portes de chêne surmontées de sculptures, aux larges fenêtres ouvrant sur un atelier. Cette maison est la maison de Méne.

C'est là que vit l'honnête homme et l'homme heureux, l'artiste aimable et l'artiste aimé.

Je me suis glissé hier matin dans cette maison — qui n'a pas de concierge!... ô maison admirable!... — et en moins de quelques heures j'ai pu étudier mon Méne pour vous le donner au complet, au moral... comme je vous le donne physiquement, au complet, dans ce portrait de notre ami Alphonse Rousseau.

Il était neuf heures, Méne venait de se lever, et le bras de sa femme appuyé au sien, il se promenait dans un petit jardin attenant à sa propriété et où il a réuni, abrités par le toit de deux ou trois volières, des poules, des pigeons, des canards, des pintades, des faisans ..

Enfin une infinité de bêtes, toutes plus rares les unes que les autres...

Qui connaissent d'ailleurs leur maître et qui le respectent.

Comme des bêtes bien apprises doivent respecter un homme qui ne s'est jamais moqué d'elles... au contraire, qui leur a prêté, quelquefois, plus d'esprit qu'elles n'en ont.

Sa promenade achevée, Méne monta à son atelier.

Cet atelier, fort grand d'ailleurs, est garni du haut en bas de tableaux de maîtres. Je vous ai dit qu'à mesure qu'il était devenu un homme, la passion de Méne pour les *images* n'avait fait que croître et embellir!... Je le crois bien, croître... Il a plus de cent toiles et de deux mille croquis!.... Je le crois bien, embellir! Au bas de chacune de ces toiles, de chacun de ces croquis, vous lisez des noms tels que ceux-ci :

Horace Vernet, Charlet, Isabey, Rosa Bonheur, Le Poitevin, Bellangé, et bien d'autres...

Et notez qu'avec le temps, Méne ne s'est pas contenté de récolter ainsi ces œuvres des maîtres, il a voulu aussi devenir l'ami de la plupart d'entre eux, et il l'est devenu... Parce qu'entre artistes on s'apprécie et l'on s'aime tout de suite!... quand on a à s'apprécier et à s'aimer... et qu'il était tout naturel que Méne, l'habile sculpteur, devînt l'ami de tel ou tel peintre habile!...

Cependant Méne frappa à une porte ouvrant dans une boiserie; cette porte s'ouvrit. J'aperçus un second atelier, celui de Cain, le gendre de Méne, et je vis Cain lui-même accourir au devant de son beau-père pour lui serrer la main.

— Ah çà, pensai-je en regardant notre héros, voilà un homme bien heureux, décidément. Jouissances de l'âme de toutes sortes, fortune, famille, amitié, gloire, il a tout!...

Il doit lui manquer quelque chose, pourtant!...

— Oui, mon pauvre Tac me manque bien, va, mon ami, dit à ce moment Méne à son gendre, comme s'il eût voulu répondre à la question que je m'adressais alors au sujet de son bonheur.

— Qu'est-ce que Tac? pensai-je.

— Te rappelles-tu, continua Méne à Cain, comme il était intelligent, ce bon Tac!... et comme il posait bien... tout seul... et longtemps... et sans récriminer jamais!...

Ah! pauvre Tac!... pauvre chien!

. . . .

L'objet des regrets de Méne était un chien!...

Eh bien! après tout! pourquoi ne pleurerait-on pas un chien?...

Cela prouve qu'on sait aimer ses amis.

Allons! n'avais-je pas raison en commençant, et l'histoire de Méne n'est-elle pas un conte de fées? Le travail l'a pris par la main et l'a conduit à la fortune. Arrivé là, l'heureux artiste regarde autour de lui...

Et la seule larme qu'il ait à répandre aujourd'hui se rapporte à un braque noir...

Qu'on lui a volé!...

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Edité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Rendey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 13. — CINQ CENTIMES.

LE PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

26 JUILLET 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Il aperçoit comme un petit théâtre parfaitement éclairé.... — Page 97.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XII.

Un café chantant.

Tous ses arrangements étant terminés et Choublanc s'étant fait faire, à Paris, un habit bleu clair avec lequel il se croit très-fringant, il recommence à entrer dans les maisons du boulevard Beaumarchais et à raconter aux concierges l'histoire de son mariage et de sa séparation avec Éléonore.

Il y a huit jours que notre Champenois est à Paris, et il n'a encore obtenu aucun renseignement sur sa femme. Pour varier un peu ses promenades, il est allé ce jour-là dîner dans les environs de la Madeleine, et le soir il se dirige vers les Champs-Élysées.

Bientôt des chants, les accords d'un orchestre frappent ses oreilles, il va du côté d'où part cette musique; dans une enceinte fermée il voit des tables, beaucoup de personnes assises, des garçons qui servent; puis dans le fond, il aperçoit comme un petit théâtre parfaitement éclairé, et sur ce théâtre plusieurs dames habillées comme si elles allaient au bal.

— Il me paraît qu'on joue la comédie en plein air ici! murmure Choublanc en s'arrêtant devant le treillage qui entoure le café, et s'adressant à un petit monsieur qui se trouve à côté de lui.

Ce petit homme, légèrement bossu, mesquinement vêtu et coiffé d'un petit feutre gris, tout plat de forme, et court de bords, qui lui donne l'air d'un Crispin, sourit à Choublanc en tortillant son nez et sa bouche, et lui répond :

— Ce n'est pas positivement un théâtre, monsieur, c'est ce que l'on nomme aujourd'hui un café chantant...

Du reste, on y exécute d'excellente musique, et vous y entendez quelquefois des voix que vous n'entendriez pas à l'Opéra.

— J'en suis persuadé, monsieur. Combien cela coûte-t-il pour entrer là-dedans?

— Rien du tout. On ne paye que sa consommation... mais, par exemple, il faut consommer...

— Cela me semble assez agréable... on a le concert par-dessus le marché alors?

— Oui, monsieur, c'est une prime offerte aux consommateurs.

Au reste, vous savez que c'est la mode maintenant. On a des primes pour tout : abonnez-vous à un journal, vous avez une prime; achetez des livres, vous avez une prime; souscrivez à une nouvelle publication, vous

avez une prime : prenez [illegible] pour dîner chez un traiteur, vous [illegible]

Il n'y a que pour les enfants [illegible] on donne pas; j'en ai eu neuf, [illegible]... et sans la moindre prime : mais je ne m'en repens pas... ils [illegible]... ils sont tous artistes!... comme leur père!...

Choublanc écoutait avec [illegible] ce petit monsieur qui ressemblait [illegible] à un singe et qui cependant était père de neuf enfants.

Le petit homme sourit encore à son voisin et lui dit :

— Est-ce que monsieur a l'intention d'entrer dans ce café?

— Ma foi, j'en ai l'envie.

— C'est que si monsieur voulait le permettre, j'entrerais avec lui, et [illegible] nous associer.

— Nous associer... pour [illegible] ?

— Mais pour prendre une bouteille de bière; car on ne peut pas demander moins... et je vous avouerai qu'une bouteille entière pour moi seul, c'est trop!... je ne suis pas grand buveur; tandis qu'en la prenant à deux, c'est tout à la fois un agrément et une économie.

Choublanc réfléchit quelques instants, il craint d'être encore dupe d'un intrigant. Cependant une bouteille de bière à deux n'était point une dépense effrayante, et lors même qu'il devrait la payer seul, il pense qu'il peut tenter l'aventure. Il se décide donc à saluer le petit monsieur en lui disant qu'il accepte sa proposition. Celui-ci bondit de plaisir et prend aussitôt le bras de Choublanc, comme s'il le connaissait depuis longtemps, il lui fait franchir l'enceinte et l'entraîne à travers les tables, en lui disant :

— Venez... laissez-moi vous conduire... je connais les bonnes places... nous allons nous mettre près du théâtre... nous serons bien mieux pour entendre et pour voir... Justement ce soir Evelina chante deux fois... nous la soutiendrons un peu : elle n'en a pas besoin; mais les applaudissements, cela ne fait jamais de mal... Quelquefois il ne faut qu'une bonne claque pour entraîner tout un public... car les hommes sont toujours comme les *moutons de Panurge!*... des imitateurs, monsieur! et pas autre chose!...

Tenez, monsieur, plaçons-nous ici, nous y serons fort bien... à deux pas de l'orchestre... Alcindor jouera, je crois, plusieurs solo sur sa clarinette... nous n'en perdrons pas une note.

Choublanc se place à une table avec le petit monsieur, qui, à peine assis, a déjà échangé plusieurs saluts avec des musiciens de l'orchestre. Après avoir demandé une bouteille de bière, le Champenois dit à sa nouvelle connaissance :

— Pardon, monsieur, mais auriez-vous la bonté de me dire ce que c'est que Evelina et Alcindor dont vous avez parlé tout à l'heure?

— Evelina, monsieur, c'est ma troisième fille... une chanteuse qui ira loin!... qui fera parler d'elle... elle attaque le *si* comme vous et moi nous attaquerions un *do!*...

— Je n'ai jamais rien attaqué, moi, monsieur, pas plus un *do* qu'autre chose.

— Ah! vous ne chantez pas, tant pis... Pour en revenir à Evelina, elle a cinquante mille francs de rente dans son gosier, monsieur... ce n'est pas encore mûr... mais quand ce sera développé, tous les directeurs se la disputeront. Je l'attends dans deux ans au Grand-Opéra...

— Et, en attendant, elle chante ici?

— Oui... pour s'habituer à la scène et au public... Elle chante ce soir une romance plaintive et le grand air de la *Fausse magie : Comme un éclair!*.. Vous connaissez cela? *Comme un éclair rapide! Ah! ah! ah! ah!*...

— Non, je ne connais pas cela! répond Choublanc tout surpris des éclats de voix que vient de pousser le petit monsieur et qui ont fait retourner tous leurs voisins.

— Monsieur, c'est magnifique! tout en roulades depuis le commencement jusqu'à la fin! c'est un air classique... Voulez-vous concourir pour être admis au Conservatoire, il faut chanter : *Comme un éclair!*

— Je n'en doute pas, monsieur.

— Ma fille aînée joue les *Dugazon*. C'est un autre genre de talent que sa sœur... du pathétique, des larmes dans le larynx!... Elle a été deux ans à Perpignan... autant à Montpellier... elle est en ce moment à Angoulême, [illegible] elle va quitter; elle a l'intention de pousser jusqu'en Russie.

— Il paraît qu'elle ira loin aussi, celle-là!...

— Ma seconde est comédienne jusqu'au bout des doigts; elle joue les travestis, les *Déjazet*, et au besoin les *Grassot!*... Elle pétille de moyens, elle étourdit son public!

C'est au point, monsieur, qu'un jour dans *Chérubin*, de *Figaro*, le public, qui l'idolâtre, l'a sifflée, croyant que ce n'était pas elle.

— Voilà qui est bien flatteur.

— Ma quatrième fille, Flora, se destine à la danse... Elle a tout ce qu'il faut pour y réussir : légère comme une plume, elle ne peut tenir en place... elle rebondit continuellement... Ce n'est pas une femme, c'est un ballon!

Je l'ai placée figurante aux Délassements-Comiques, pour qu'elle y prenne l'habitude des quinquets.

Enfin, ma plus jeune, qui a huit ans, a débuté dans *Athalie*... par le petit *Joas*.

— A Paris?

— Non, à Elbeuf; seulement, comme elle bégaie un peu, lorsqu'elle devait dire ce vers :

Aux petits des oiseaux il donne leur pâture...

elle s'est troublée et a dit : leur pâtée. Ils sont si méchants en province, qu'ils ont prétendu que cela ne rimait pas. Mais elle a bien pris sa revanche dans *le Médecin des Enfants!*...

— Que faisait-elle là dedans?

— Elle faisait un des enfants malades, et quand le médecin lui a tâté le pouls, elle a tiré sa langue au public que toute la salle en a frémi!...

Voilà pour mes cinq filles. Quant à mes quatre garçons, l'aîné, Alcindor, a un joli talent sur la clarinette... Il est ici, vous l'entendrez tout à l'heure. Il a concouru pour entrer au Théâtre-Lyrique; et certainement il l'aurait emporté sur ses rivaux, s'il ne s'était pas trouvé enrhumé du cerveau ce jour-là... Il a éternué deux ou trois fois dans sa clarinette; on a pris cela pour des *couacs*, et son concurrent a eu la place.

Le cadet joue du violon... Dans les bals, il fait danser dans la perfection, il enlève, il électrise ses danseurs.

Dernièrement, il jouait son galop des *Grenouilles;* il a eu tant de succès, qu'après le galop les danseurs ont absolument voulu le porter en triomphe, comme jadis M. Musard à l'Opéra! Malheureusement, ces imbéciles-là l'ont laissé tomber... Il s'est démis un pied, et depuis ce temps-là il boite toujours... mais cela n'empêche pas de jouer du violon... seulement, il ne se laisse plus porter en triomphe.

Le troisième est comédien; il joue les grimes, les Cassandre... et il peut se flatter de tenir cet emploi comme personne ne l'a tenu... C'est le premier grime de l'univers... J'ai entendu quelquefois citer avec éloge un certain *baron Grimm*... mais cela ne pouvait pas approcher de mon fils!... Du reste, c'est bien à moi qu'il doit son talent! J'avais remarqué, lorsqu'il était tout petit, ses dispositions à grimacer, et à l'âge de neuf ans je lui faisais déjà porter un faux toupet.

— Ah! mon Dieu! et dans quel but?

— Pour l'habituer aux perruques. Cela m'a si bien réussi, qu'aujourd'hui, quoiqu'il n'ait encore que vingt ans, vous lui en donneriez cinquante.

— C'est bien agréable pour lui.

— Quant au plus jeune... oh! c'est un espiègle!... un petit farceur!... Il veut jouer la pantomime, il a de grandes dispositions pour les pierrots... Je le laisse aller! les pierrots ont la vogue dans ce moment; on en veut dans tout et partout.

On m'a assuré qu'on allait bâtir un nouveau théâtre qui pourra contenir vingt mille spectateurs, mais où le public ne sera admis qu'habillé en pierrot.

— En vérité? Et les dames aussi?

— Les dames surtout. Monsieur, je vous ai fait connaître ma famille, c'était bien naturel; elle me donne assez de satisfaction pour que je m'en glorifie... Il me reste à vous dire qui je suis... Je présume que mon nom ne vous est pas inconnu... je suis *Belamour!*...

— Vous êtes Belamour? J'avoue que je ne m'en serais pas douté... d'autant plus que je ne sais pas ce que c'est que Belamour.

Le petit singe tortille son nez et sa bouche d'une façon assez désagréable et reprend :

— Vous n'êtes donc pas amateur de spectacle, habitué des théâtres, monsieur?

— Non, j'arrive de Troyes où l'on s'occupe beaucoup plus d'andouillettes que de chant... Ça ne fait pas si bien dans un concert, mais cela fait beaucoup mieux sur une table.

— Alors je comprends que mon nom ne soit pas arrivé à vos oreilles. Je suis un des premiers *barytons* de l'Europe.

— Monsieur, vous allez me trouver bien ignorant, mais je vous avouerai que je ne sais pas ce que c'est qu'un baryton.

— Monsieur, je vais vous l'expliquer, et vous allez me comprendre tout de suite : un baryton, c'est un artiste qui peut chanter également bien *Joconde* et *le Déserteur*, *Blondel* de *Richard* et l'air des *Fraises*... Y êtes-vous à présent?

Choublanc ne comprend rien à cette explication, mais il se hâte de répondre :

— J'y suis, monsieur, j'y suis même bien assez. Alors vous êtes attaché au Grand-Opéra?

— Eh! mon Dieu non, monsieur, je n'y suis pas encore... Certainement je finirai par y arriver... ça ne peut pas me manquer!... Quand Barroilhet a quitté je me suis présenté. On m'a dit : Vous venez trop tôt. Quand Duprez s'est retiré je me suis représenté; on m'a dit : Vous venez trop tard.

Depuis ce temps je ne me présente plus... j'attends qu'on m'avertisse. Ah! monsieur, il y a tant d'intrigues au théâtre!... tant de coteries qui se mettent en califourchon pour vous barrer le chemin quand vous avez du talent!

— Je me suis laissé dire, monsieur, qu'il en était ainsi dans toutes les carrières où l'on voulait se lancer.

— Au théâtre c'est pire qu'ailleurs!... en attendant j'ai parcouru la province avec succès, j'ose le croire!... Partout j'ai été traité comme un enfant gâté!...

A Nice ils m'ont jeté des oranges, à Phitiviers des croûtes de pâté, à Caen des pommes!... On n'a pas d'idée de l'effet que je produisais; c'est au point qu'à Caen, le maire a fait cesser mes représentations, parce que cela faisait par trop renchérir les pommes.

— Et maintenant où jouez-vous, monsieur?

— Pour l'instant je suis en vacance... on voulait m'avoir à Saint-Quentin... mais ils prétendaient me faire débuter dans *Jocko!* j'ai refusé... Je ne tiens pas l'emploi des singes! encore s'il y avait eu du chant, mais c'était tout en pantomime... Je leur avais dit: Faites un grand air pour le singe... ils n'ont pas voulu... sous le prétexte que les singes ne chantent pas, comme si au théâtre on était toujours fidèle à la vérité.

Monsieur, ma fille est sur le théâtre, vous pouvez la voir d'ici... c'est la seconde à gauche... toilette jaune, des coquelicots dans les cheveux et trois volants à sa robe.

— Je l'aperçois, monsieur... elle me paraît très-bien... c'est une blonde?...

— Oui, entre le blond et le brun... Il y a des personnes qui disent qu'elle est rouge, mais c'est pure méchanceté. Ses cheveux sont acajou verni.

— Elle a une bien jolie toilette... est-ce le café qui les fournit?

— Hélas non! monsieur, les chanteuses dépensent pour leur toilette juste le double de ce qu'elles gagnent ici...

— Alors où est leur bénéfice?

— On n'a jamais pu savoir, monsieur.

Ah! silence!... L'orchestre se prépare... c'est une ouverture... vous ferez attention au solo de clarinette... Alcindor ne sait pas que je suis là... c'est dommage, il se surpasserait.

M. Belamour se lève, monte sur ses pointes, agite son bras droit en faisant le télégraphe pour se faire apercevoir de son fils; mais ne pouvant y parvenir, il se rassied en disant:

— Il ne voit que son pupitre, mais il reconnaîtra les claques de son père... elles ne ressemblent pas aux autres.

En disant cela, le petit monsieur sort de sa poche deux petites plaques de tôle qu'il attache à chacune de ses mains, comme s'il se mettait des castagnettes.

— Que mettez-vous donc dans vos mains? lui demande Chonblanc.

— Ceci est un perfectionnement, c'est de mon invention... Attendez, vous en verrez l'effet tout à l'heure.

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

XXI

Comment une mère peut décider sa fille à accepter un mari qui ne lui plait pas.

(*Suite.*)

— Chimères de jeunes filles! Est-ce à ces rêves que je dois te laisser sacrifier l'avenir de ta vie? Christine, sois franche, ouvre ton cœur à ta mère; tu sais si je voudrais assurer ton bonheur. Eh bien! je comprendrais ta résistance si tu aimais un autre homme.

Christine rougit.

— Non, répondit-elle vivement; si j'aimais, ne le sauriez-vous pas avant moi, ma mère, ne lisez-vous pas dans les mouvements confus de mon âme mieux que moi? Lorsque je suis malade, ne sentez-vous pas la fièvre de mes veines s'allumer dans les vôtres, et vos yeux ne se troublent-ils pas quand les miens se voilent? O chère mère, nous ne nous sommes jamais quittées, nous avons vécu, prié, souffert ensemble, et aujourd'hui seulement, par je ne sais quel hasard étrange, nous avons une pensée différente.

La vieille dame soupira. Sa force faiblissait; elle se reprochait de torturer ainsi son enfant. Mais Lorenzo avait laissé la porte entre-bâillée et gardait toujours entre ses mains la fatale dépêche.

— Christine, reprit-elle, si tu me trouves pour la première fois opposée à ton désir, c'est que je vois l'avenir avec cette lucidité que le ciel accorde à ceux qui doivent bientôt mourir!

Une pâleur affreuse couvrit aussitôt le visage de la jeune fille qui tressaillit et fondit en larmes.

— Qu'avez-vous dit, ma mère! vous, mourir? Vous parlez de mourir, froidement, simplement, comme si votre mort n'importait à personne, comme si vous ne deviez rien regretter sur la terre, comme si vous étiez isolée de toute affection. Mais croyez-vous donc que je pourrais vivre, si vous mourriez, vous, la meilleure moitié de moi-même? Qui donc m'aimera? qui donc me consolera? qui donc pensera tout haut avec moi si vous mourez, vous qui m'avez bercée sur votre cœur, tout enfant, — vous qui m'avez veillée malade, — vous qui vivez en moi toujours et jamais en vous? Oh! ma mère, vous voyez bien que ma douleur est égoïste et que j'ai peur de vous perdre, car votre mort serait ma nuit et ma mort. Ah! vous avez voulu me punir de ma résistance d'enfant gâtée en me menaçant de cette absence terrible. Laissez-moi donc vous embrasser, ma mère, et vous regarder et m'assurer que vous êtes encore assez vaillante et assez aimée pour vivre de longs jours! Oh! je ne vous laisserais pas mourir, moi! je vous garderais dans mes bras, je vous donnerais la chaleur de mon souffle et de ma jeunesse, — et puis je prierais tant notre divin Sauveur de ne pas me prendre ma mère, qu'il aurait pitié de moi!

La vieille dame fut effrayée de l'égarement qui se révélait dans les paroles et les regards de Christine. Elle regarda l'impitoyable Lorenzo comme pour lui demander grâce, mais il sourit avec une infernale expression de joie et lui fit signe de profiter de ce délire de douleur pour arracher le consentement de la malheureuse fille.

— Christine, reprit-elle d'une voix éteinte, j'ai dû t'avertir. Tu n'avais plus assez de confiance en moi pour céder à mon désir lorsqu'il ne s'accordait pas avec tes secrètes espérances. Il m'a fallu t'avouer, quoiqu'à regret, la triste vérité. Jusqu'à ce jour mon amour et ma protection t'ont suffi; mais je suis lassée de souffrir, mon enfant; je suis vieillie par la douleur plus que par l'âge, épuisée par les jeûnes et les macérations, le cœur brûlé par un souvenir cruel qui a été le compagnon douloureux de toutes mes heures. J'ai craint de te laisser seule, si jeune, si belle, si naïve, livrée à la foi douteuse du premier galant qui te dira: Je vous aime! Et j'ai voulu alors mettre ta main dans celle d'un homme qui sera ton protecteur et ta sauvegarde.

Muette, oppressée, le visage ruisselant de larmes, la jeune fille regardait sa mère avec une fixité étrange, comme si elle eût craint de la voir disparaître à ses yeux. Elle comprenait la mort. Elle se disait que bientôt elle chercherait en vain peut-être les baisers de cette bouche qui lui dictait une volonté suprême, et elle ne songeait plus à résister à cette volonté quelle qu'elle fût. Souffrir pour sa mère, n'était-ce pas encore une joie mystérieuse?

— Je vous obéirai, ma mère! répondit-elle avec un vague sourire qu'elle adressait comme une caresse à la pauvre femme exténuée par la contrainte de cette lutte odieuse.

La vieille dame faillit saisir sa fille dans ses bras, l'embrasser pour essuyer ses larmes et lui crier:

— Ne m'écoute pas, mon enfant. J'abuse de ta tendresse pour te tromper. Je te rends ton serment!

Mais le sinistre Lorenzo attachait toujours sur elle ses yeux fauves, — mais la dépêche secrète flamboyait toujours à ses yeux et tout son courage s'éteignit dans une crise de sanglots et de larmes. Au même instant le bruit des violons cessa. Les danseurs reculèrent avec des signes d'épouvante. Quatre hommes traversaient la place portant une civière sur laquelle était étendu le corps d'une jeune femme dont les cheveux noirs pendaient jusqu'à terre, dont les mains roidies étaient violettes comme son visage, et dont la bouche ouverte laissait étinceler des dents blanches contractées par la mort.

— Quelle est cette femme? demanda la mariée qui s'était enfuie jusque sous la fenêtre de Christine.

— C'est Jeanne, la femme à Antoine Ledoux, le riche maître maçon, répondit André qui venait de rejoindre la fugitive. La pauvre créature! Elle aimait un des bergers de son père, mais on l'avait forcée d'épouser le vieil Antoine .. C'est un homme dur, tracassier et jaloux. Il n'a jamais su rire, et il n'aime pas à entendre rire autour de lui. Il ne pense qu'à ses murs, à ses moëllons et à ses briques. Jeanne ne pouvait plus venir à la danse. Le jour, c'étaient des gronderies sans fin; la nuit, des cris, des jurements et quelquefois des coups. Le berger qui l'avait aimée rôdait souvent autour du logis. Jeanne l'évitait. Pour ne pas le rencontrer, elle n'allait pas même à l'église. Avant-hier, dans la nuit, elle a entendu un coup de fusil. Antoine est rentré en riant et a dit qu'il avait tué un méchant rôdeur sur son mur. Elle n'a rien répondu, la pauvre. Ce matin elle s'est jetée dans la citerne. Et puis elle n'avait pas d'enfant, la Jeanne. Nous avons bien fait de nous marier, femme. On ne quitte pas son premier amour comme une vieille robe.

La civière avait disparu, mais la ronde joyeuse ne recommença pas.

— Vous avez entendu, ma mère? dit doucement Christine.

— Mais tu m'as juré que ton cœur est libre, n'est-ce pas? demanda avec inquiétude la vieille dame.

— Ma mère, répondit la jeune fille après un instant d'hésitation, je ne vous ai pas promis d'être heureuse ni d'aimer le comte Lorenzo Vitelli. Je vous ai promis d'être sa femme et je tiendrai ma promesse.

XXII

Où le valet de l'aveugle refuse d'être le valet d'un comte Florentin.

Le surlendemain du jour où Christine s'était laissé arracher cette promesse contre laquelle son cœur se révoltait, le ciel se noircit dès le matin d'épais nuages. Une pluie fine et continue rida l'atmosphère, et la route qui conduisait de Genève à la petite ville de Meillerie était déserte au moment où Tristan et

son guide y arrivaient péniblement à travers les champs et les sentiers détrempés.

Cependant, François Perrier avait quitté gaiement son dernier gîte, car il espérait en Dieu, et rêvait à Rome, qu'il voyait resplendir devant lui à tous les horizons. Chaque étape était pour ce courageux jeune homme un anneau de la chaîne qui le rapprochait de l'Italie.

Pour abréger la route, il avait toujours conté à l'aveugle maints récits joyeux; mais, depuis qu'il avait senti les premières morsures de la faim, le Bourguignon semblait avoir complétement perdu l'usage de la parole. Sa gaieté avait chanté en raison inverse de son appétit. Çà et là sur la route, ils n'avaient, depuis quelque temps, rencontré que des villages pillés par les maraudeurs, et les malheureux qui osaient s'y abriter étaient trop peu sûrs de leur pain du lendemain pour ne pas être avares de leur maigre pitance.

Personne donc n'avait rempli la sébile ou la besace du pauvre aveugle. En revanche chacun s'était signé dévotement en le voyant passer et lui avait dit :

— Dieu vous assiste!

Il était trois heures de l'après-midi et aucun de ces vœux charitables n'avait été exaucé. Nos voyageurs devaient encore se traîner pendant deux mortelles lieues avant d'arriver à Meillerie et ils étaient à bout de leurs forces.

— Pauvre François! dit l'aveugle en souriant tristement, tu n'es plus d'humeur à rire ni à chanter, n'est-ce pas?

— Je suis aussi destiné à ne plus ouvrir la bouche même pour manger, à ce qu'il paraît, répondit le Bourguignon.

— Espérons, mon fils!

— Je ne fais pas autre chose depuis deux jours.

— L'espérance est le pain du cœur.

— Alors c'est un pain bien sec et peu nourrissant, repartit le Bourguignon avec un profond soupir.

— Depuis vingt ans que je porte la besace, dit Tristan, Dieu ne m'a pas encore abandonné. A chaque jour sa tâche, à chaque jour sa récompense.

— La tâche est rude et je la connais; quant à la récompense, si vous voulez parler de la nourriture qui aide l'homme à supporter vaillamment la fatigue et la douleur, je trouve qu'elle se fait un peu trop attendre. Certes, j'ai eu occasion d'acquérir en votre compagnie la patience et la tempérance, ces vertus essentielles des voyageurs, — mais cette fois l'épreuve est presque au-dessus de mon courage. Si nous demandions l'aumône à un boulanger et s'il tardait à nous jeter un pain, je ne sais trop si je pourrais résister à l'envie de le voler.

— Tais-toi, mon fils! Le jeune homme est-il donc moins résigné que le vieillard? Peut-être, car il sent qu'il a besoin de se fortifier pour cette grande lutte de la vie, tandis que le vieux regarde déjà sa place dans la fosse contre laquelle ses pieds trébuchent...

Tristan ne put achever, la voix expira dans son gosier; il venait d'éprouver au cœur une douleur aiguë. C'était la faim qui lui tordait les entrailles. Il sentit un cercle de fer étreindre son front chauve et ses tempes. Il fut obligé de s'arrêter et de s'appuyer sur son bâton tremblant.

Perrier s'aperçut de cette défaillance subite, il courut à son compagnon et le soutint dans ses bras.

— Ne t'alarme pas, bon François, murmura l'aveugle d'une voix éteinte, ce ne sera rien... un peu de fatigue, voilà tout... tu comprends, la fatigue...

— La fatigue et la faim, ajouta le jeune Bourguignon, à qui cette secousse venait de rendre toute son énergie.

— Non, c'est plutôt la lassitude, interrompit le vieillard. Normand m'a gâté, vois-tu, et je ne suis pas encore accoutumé aux longues marches.

François Perrier se frappa le front du poing avec colère.

— Lâche que je suis! fainéant! sans cœur! s'écria-t-il. Allons, Tristan, puisque vous chancelez sur vos pauvres vieilles jambes, — puisque vous êtes exténué comme une bête de somme trop chargée, — pas de fausse honte! montez sur mes épaules et laissez-moi vous porter jusqu'à la première cabane que nous rencontrerons.

L'aveugle prit dans ses deux mains la tête du jeune homme et le baisa au front comme il eût baisé son enfant.

— Merci, mon brave François, merci, lui dit-il; mais ton courage a ranimé le mien, et maintenant je me sens de force à te suivre. Vois! continua-t-il en s'avançant d'un pas douteux et hésitant.

François feignit d'être convaincu par cette équivoque expérience; néanmoins il passa son bras sous celui de l'aveugle, et tous deux poursuivirent ainsi leur route.

Ils longeaient la rivière de Meillerie, lorsque, de l'autre côté de l'eau, sur une route parallèle à celle qu'ils suivaient, le jeune peintre aperçut de loin un carrosse attelé de deux chevaux et escorté d'un gentilhomme qui cavalcadait à la portière.

— Bonne nouvelle! s'écria-t-il; réjouissez-vous, Tristan, voici de riches voyageurs.

— Dieu soit loué, mon garçon! car par ce temps affreux nous ne pouvions guère espérer une si bonne rencontre. Allons vite au devant d'eux, François.

Le pauvre homme essaya de presser le pas au risque de tomber lourdement.

— Patience! mon bon Tristan, reprit le Bourguignon, j'ai oublié de vous avertir d'une petite difficulté... c'est que nos futurs bienfaiteurs cheminent sur l'autre rive.

— Pourquoi m'avoir fait cette fausse joie? murmura l'aveugle d'un ton de doux reproche en s'arrêtant découragé.

François Perrier se mit à rire.

— Est-ce que vous croyez par hasard que cette futile considération va m'arrêter, mon vieux maître?... Ah! je saurai bien les rejoindre, dussé-je traverser la rivière à la nage.

— Mon fils, tu ne tenteras pas ainsi la Providence, dit Tristan en saisissant le bras de son guide imprudent.

— Soyez sans crainte, reprit ce dernier, la rivière n'est ni large ni profonde à cet endroit-ci, et nous parviendrons même à la passer à gué. Et puis, ce qui doit vous rassurer, c'est que la fraîcheur de l'eau ne pourra pas troubler ma digestion. Le grand Alexandre n'eut pas le même bonheur quand il se baigna si malencontreusement dans le fleuve Cydnus. Allons, maître Tristan, ajouta-t-il, cette fois, il n'y a pas à reculer, il faut monter sur mon dos.

— Non, dit l'opiniâtre aveugle; ta main d'un côté, François, et mon bâton de l'autre, voilà tout ce qui m'est nécessaire.

— Oui, si vous tenez à vous engager dans les herbes hautes que je vois flotter à la surface de l'eau et y rester pour servir de pâture aux poissons.

Et, sans laisser le temps à son compagnon de répondre, moitié de gré, moitié de force, François Perrier l'enleva sur ses robustes épaules.

— Corne de bœuf! s'écria-t-il gaiement en entrant dans l'eau jusqu'à la ceinture; je savais bien qu'un jour ou l'autre je finirais par remplir les honorables fonctions de ce brave Normand.

Le jeune peintre, qui était obligé de lutter contre le courant, serait certes arrivé trop tard si un léger accident n'eût arrêté le carrosse dans sa marche.

Le cheval de gauche s'était embarrassé la jambe dans l'un des traits.

Il s'arrêta court et se mit à ruer.

Les deux dames qui se trouvaient dans le carrosse, effrayées des violentes secousses que lui imprimait l'animal furieux, poussèrent de grands cris et voulurent absolument descendre. Le cocher et un petit page mirent aussitôt pied à terre, et, tandis que l'un cherchait à dégager le cheval, l'autre ouvrait la portière.

En ce moment, François touchait la rive. Après avoir déposé son compagnon sur une des pierres qui bordaient la berge et secoué l'eau qui ruisselait de ses chausses, il se dirigea vers les deux dames en tenant humblement à la main la sébile du mendiant.

Elles le regardaient s'avancer avec une attention et une curiosité singulières.

Quant au jeune homme, plus il se rapprochait des voyageuses, les yeux baissés et le dos courbé, plus son cœur battait avec force. Pourquoi rougissait-il tout à coup de remplir cette corvée de chaque jour? pourquoi était-il honteux de son misérable costume? pourquoi ressentait-il une vague envie de ralentir sa marche, de reculer et de fuir comme s'il eût commis un crime? Sans doute parce qu'il souffrait, lui jeune et vigoureux, de passer pour un fainéant sans orgueil et sans cœur aux yeux de ces belles dames à qui l'aveugle pouvait inspirer de la pitié, mais dont il ne devait attendre, lui, que du mépris. Mais pourquoi donc s'occupait-il de ce que ces femmes penseraient sur son compte, si toutefois elles daignaient jeter les yeux sur un valet d'aveugle?

Pour arriver jusqu'à elles, il devait passer devant le gentilhomme qui les escortait et qui faisait en ce moment de vains efforts pour mettre pied à terre. Son cheval se cabrait par instinct d'imitation, et le cavalier avait beau lui serrer la bride, lui ensanglanter le flanc de l'éperon et lui rayer le poil de coups de houssine, l'animal entêté ne s'en démenait que plus furieusement.

— Hé! l'homme à l'écuelle! cria alors ce seigneur au jeune Bourguignon, viens me tenir l'étrier!

François Perrier leva les yeux, regarda fixement celui qui l'interpellait si familièrement, tressaillit comme s'il apercevait un visage qui avait laissé une trace dans son souvenir, et passa sans répondre.

— Ça, mon jeune drôle, si tu es muet, dis-le, continua le cavalier, qui s'épuisait en contorsions sur sa monture, sinon je vais descendre et te délier la langue.

Perrier se contenta de hausser les épaules et s'avança vers les deux dames.

Alors le gentilhomme, irrité, lança son cheval en avant et leva sa houssine sur le jeune Bourguignon en s'écriant :

— Ah! insolent valet de mendiant, je veux t'apprendre à obéir.

A cette menace, Perrier se retourna d'un seul bond, et, levant son bâton de pèlerin, il prit une autre attitude qui imposa un respect soudain à son agresseur.

Celui-ci arrêta son cheval et laissa retom-



Insolent valet de mendiant, je veux t'apprendre à obéir. — Page 100.

er lentement sa houssine, tandis qu'un éclair e haine brillait dans ses yeux en reconnaisınt le jeune peintre qui n'était pas caché, omme lui, sous un déguisement menteur.

Il résolut aussitôt de se venger à coup sûr u valet de l'aveugle en appelant à son aide : cocher et le petit page des dames qu'il esortait :

— A moi, bons garçons, s'écria-t-il d'une oix stridente, à moi! et rouez de coups cet fronté coquin qui ose menacer votre maître!

Les deux serviteurs s'élancèrent aussitôt à n secours et la lutte allait s'engager, lorsque aveugle dit à François :

— Es-tu fou, mon fils? Comment! tu reses de tenir l'étrier à ce digne seigneur dont devais implorer la charité? Tu oublies que i faim et que je suis mort de fatigue! Ton gueil se révolte quand il devrait s'humilier! ouviens-toi de Jésus, mon fils! Soumets-toi la risée, aux crachats et aux soufflets, si tu ux obtenir grâce devant Dieu!

Perrier baissa son bâton avec un mélange confusion et de colère. Ses trois adverires, enhardis par ce premier symptôme de blesse, le bafouèrent à plaisir :

— Va rejoindre ton maître, valet de menınt! dit le gentilhomme, et par pitié pour i je te jetterai deux écus si tu me les demandes genoux.

— Je ne me suis jamais agenouillé que dent Dieu, répondit le Bourguignon avec me.

— Oh! si notre maître l'ordonnait, nous urions bientôt forcé à te prosterner devant ! s'écria le cocher en lui posant la main l'épaule.

Perrier tressaillit, mais l'aveugle reprit ıne voix altérée :

— Mon fils! tends ta sébile à ce bon seigneur; -lui que nous avons faim; dis-lui que nous erons Dieu pour son âme; dis-lui que tu te repens de ne pas avoir obéi à son ordre, et laisse-toi frapper sans te plaindre si le démon de la colère trouble son sang. Jette ton bâton à terre, François! Je te l'ordonne.

Le jeune homme devint pâle comme la mort, mais il jeta son bâton et tendit sa sébile au gentilhomme d'une main tremblante; celui-ci la heurta du pommeau de sa houssine et la fit tomber dans la boue.

Cette fois, les yeux de Perrier flamboyèrent d'indignation. En vain Tristan lui cria :

— Mon fils, tu m'as promis d'être humble et soumis à ma volonté. Si tu rencontres de mauvais chrétiens qui nous refusent l'aumône, il faut les plaindre et non les maudire!

— Ils avaient le droit de me refuser l'aumône, mais non de m'insulter, répliqua Perrier avec colère. L'homme qui jette dans la boue la sébile vide d'un aveugle est un lâche, et ce serait une action vile aux yeux de Dieu que de supporter servilement une si méprisable insolence!

Cependant, malgré tout son courage, le jeune peintre se trouvait alors dans une position périlleuse, car le petit page avait adroitement ramassé son bâton et le brandissait d'un air belliqueux. Le cocher était armé de son fouet et le gentilhomme avait tiré son épée hors du fourreau. Quoique désarmé, Perrier les bravait du regard, et il allait être atteint par l'un des trois adversaires qui se rapprochaient de lui, lorsque la plus jeune des dames poussa un cri perçant et s'élança au milieu des combattants.

— Grâce, comte Lorenzo, s'écria-t-elle, grâce pour ce pauvre garçon!

— Y pensez-vous! répliqua le comte; laissez-moi châtier ce mendiant qui est habitué à ramasser dans la fange le pain noir qu'on lui jette et qui a osé me narguer avec impudence. C'est un de ces drôles qui implorent la charité les yeux baissés en public, mais qui l'exigent le bâton à la main au coin d'un bois.

Mais François ne l'écoutait pas; il ne pensait plus à se défendre; il n'avait pas senti le fouet du cocher sillonner ses épaules; il regardait tout ébloui, tout ému de surprise et de joie, cette belle jeune fille qui avait rempli ses rêves depuis qu'il l'avait si bravement défendue contre les molosses de son oncle le marquis de Langranerie.

Quant à Christine, elle avait répondu avec hauteur au comte Lorenzo :

— Vous vous trompez, monsieur. Ce brave garçon ne se sert pas de son bâton pour voler des aumônes, mais il s'en est servi assez à propos, il y a peu de temps, pour nous sauver, ma mère et moi, là où plus d'un vaillant raffiné n'aurait peut-être pas cru se déshonorer en prenant la fuite!

— Quoi! c'est là ce hardi Bourguignon dont vous m'aviez vanté avec tant d'enthousiasme les vertus héroïques! reprit le comte Lorenzo d'une voix goguenarde. A franchement parler, je ne croyais pas qu'il voyageât en si étrange compagnie et qu'il pratiquât un métier si humble!

Cette réflexion ironique attira l'attention de la jeune fille sur le costume délabré de François, et, en regardant son pourpoint troué, ses hauts-de-chausse souillés de vase et ruisselants d'eau, Christine sentit les larmes envahir ses yeux et son cœur se serrer.

Cependant il ne paraissait pas avoir conscience de sa misère. Il était beau et fier sous ses vêtements en guenilles, comme au jour où elle l'avait vu pour la première fois.

— Devais-je donc vous retrouver réduit à un pareil état de détresse et de souffrance? murmura-t-elle en lui tendant sa petite main blanche qu'il baisa respectueusement.

Tous deux rougirent comme des enfants surpris en faute, car la mère de Christine ve-

nait de s'approcher d'eux, et elle dit avec affection à François :

— N'est-ce pas vous, mon ami, qui traversiez tout à l'heure la rivière en portant ce vieillard sur vos épaules?

— Entre amis il faut bien s'entr'aider, madame, répondit naïvement le jeune Bourguignon.

— Entre amis! répéta la vieille dame avec étonnement. Comment? cet aveugle...

— Est, à cette heure, mon meilleur ami, dit François avec gravité, plus qu'un ami peut-être ; c'est un père qui m'apprend à servir Dieu et à pratiquer le bien.

Les yeux de Christine et de sa mère se dirigèrent involontairement sur le mendiant, et elles ne purent se défendre d'une douloureuse compassion à l'aspect de ce pauvre aveugle qui restait immobile et pâle, comme une statue sur un bloc de pierre.

— Ah! tu es le compagnon de ce gueux! dit le comte Lorenzo. Est-ce là un métier digne d'un robuste garçon comme toi? Ne vaudrait-il pas mieux porter le mousquet ou conduire un convoi de mulets que de tendre paresseusement ta sébile de cet infirme aux passants?

— Seigneur, quand il s'agit de servir un homme qui souffre, répliqua froidement Perrier, je ne trouve rien de trop vil et de trop honteux pour moi. Dieu a lavé les pieds des pauvres, l'avez-vous oublié?

— Servir pour servir, reprit le Florentin, choisis un meilleur maître. Veux-tu nous accompagner? Je me souviendrai du service que tu as rendu à ces dames, ton insolence envers moi s'effacera de ma mémoire et je te confierai une charge vacante dans ma maison.

François Perrier regarda l'étranger avec étonnement. Il ne pouvait se douter du secret intérêt qui engageait le faux Lorenzo à le séparer de l'aveugle, mais il lui semblait vaguement retrouver dans son souvenir ce visage labouré de cicatrices et allumé de deux tisons ardents.

— Vous êtes malheureux, mon ami, ajouta la vieille dame, acceptez l'emploi que vous offre ce noble seigneur, ne fût-ce que pour attendre des jours meilleurs.

Christine détourna la tête ; elle paraissait blessée de la proposition dont on venait d'humilier son libérateur.

— Ah çà! dit le jeune peintre en relevant fièrement son front qui s'était coloré d'une vive rougeur, je crois, Dieu me pardonne, que vous me prenez pour un valet! Vous auriez bien dû pourtant vous apercevoir que je n'en ai ni l'habit ni le cœur.

Le sourire qui illumina soudainement le gracieux visage de Christine remercia François de cette hautaine réponse.

— Si tu n'es pas un valet, qu'es-tu donc, toi qui refuses de me tenir l'étrier et qui portes un mendiant sur ton dos? demanda dédaigneusement le Florentin.

— Je suis le guide libre et volontaire de ce vieil aveugle qui va en pèlerinage à Rome. Je puis avouer cela à la face du ciel et m'en glorifier, car jamais je ne serai aux ordres et aux gages d'un autre homme, fût-il prince ou empereur. Moi aussi je vais à Rome, mais pour étudier la peinture et non pour damner mon âme à servir les caprices d'un maître.

— Ah! vous êtes peintre! interrompit Christine ; c'est un noble et glorieux métier. Mon père était peintre, lui aussi!

Et elle tourna vers sa mère ses grands yeux qui, à ce souvenir, s'étaient voilés de pleurs.

— Un jour j'avais faim, continua Perrier ; ce mendiant, qui ne me connaissait pas, qui ne pouvait me voir, qui n'entendait pas une plainte sortir de mes lèvres, — ce mendiant partagea en frère, avec moi, la portion de soupe qu'il venait de recevoir comme aumône à la porte d'un couvent. Depuis ce jour j'ai juré d'être son guide et son valet jusqu'à la fin de son voyage, et je ne sais pas forfaire à un serment, car si je ne suis pas noble, je suis chrétien.

— C'est là une sainte et généreuse résolution! dit la jeune fille avec enthousiasme.

— Bah! tu aurais été mieux avisé de faire route avec nous, reprit le comte Lorenzo, car j'accompagne ces dames jusqu'à Rome pour assister au jubilé qui doit malheureusement retarder mon mariage avec la belle Christine.

Les regards de François et de la pauvre enfant se croisèrent comme deux jets de flamme. Le premier frissonna de tout son corps comme s'il eût senti la pointe froide d'une épée déchirer sa poitrine, et la fiancée de Lorenzo baissa les yeux avec une expression de morne tristesse, comme si un crêpe de deuil avait soudainement voilé tout l'avenir de sa vie.

Deux sentiments divers et puissants luttaient ensemble dans le cœur du jeune peintre : — son amitié profonde pour Tristan et cet amour qui avait sourdement couvé, à son insu, mais qui éclatait tout à coup du fond de son âme pour Christine.

— Oh! ne pas la quitter pendant tout ce voyage, se disait-il en lui-même, la voir à tout instant, lui parler, recevoir ses ordres et lui obéir, toucher sa main comme cet étranger pour l'aider à descendre de carrosse, — c'est un bonheur que je ne retrouverai jamais si je le laisse échapper! De ce hasard dépend peut-être le sort de toute ma vie!

Et il attachait sur la jeune fille un regard ardent que le Florentin observait avec une railleuse attention. Mais il entendit alors la voix de Tristan qui l'appelait :

— Je t'attends, mon fils, car sans toi je roulerais au fond de quelque fossé.

Perrier regarda l'aveugle qui était toujours assis sur sa pierre, calme et confiant dans la fidélité de son guide.

— L'abandonner! oh! non, murmura-t-il tout bas en pressant de la main son front inondé de sueur, je ne commettrai pas cette lâcheté. Merci, mon Dieu, vous qui m'avez donné la force de résister!

Il courut rejoindre le bonhomme Tristan, et, le soutenant avec tendresse, il l'amena près du carrosse :

— Voici mon maître, dit-il avec un sourire, et je n'en veux pas d'autre.

— Ainsi vous êtes décidé, ami François? reprit le comte Lorenzo. Vous ne changerez pas votre pourpoint éraillé et vos chausses percées contre le brillant costume de mes serviteurs qui ont le droit de porter l'épée?

— Non, seigneur comte.

— Et vous préférez à leur existence joyeuse, prodigue et sans souci, la vie misérable, affamée et vagabonde que vous subissez avec ce mendiant?

— Oui, car je préfère l'indépendance à la servitude. D'ailleurs, je vous le répète, j'ai juré de partager avec mon maître ses douleurs et ses fatigues comme j'ai partagé l'eau de sa gourde et le pain de sa besace.

— Continue donc, dit le Florentin avec un air moqueur, à servir de bâton à cet aveugle, puisque tel est ton bon plaisir. Il ne nous reste plus qu'à te souhaiter un heureux voyage! Pehrson, ajouta-t-il en s'adressant au petit page, aidez ces dames à remonter dans leur carrosse!

Pehrson ouvrit la portière, tandis que le cocher se hissait sur le siége.

— François Perrier! dit Christine pendant que sa mère l'appelait, me sera-t-il donc impossible de vous prouver ma reconnaissance autrement que par des vœux stériles?

Le jeune Bourguignon ramassa la sébile qui gisait dans la boue :

— Mademoiselle, répondit-il doucement, ce pauvre aveugle souffre de la faim, et dans ce pays les aumônes sont rares! Jetez quelques deniers dans cette écuelle, et, en voyant mon vieux compagnon manger le morceau de pain qui lui rendra la force de marcher, je vous bénirai comme une sainte et je croirai que nous sommes largement quittes.

C'est en vain que la jeune fille eût essayé de répondre. Les larmes étouffaient sa voix, mais elle tira précipitamment sa bourse qui était remplie de doublons et de pistoles, et la vida dans la sébile du mendiant.

— Ce n'est pas là une aumône, mais le salaire d'un service! dit tristement François Perrier.

— C'est au vieil aveugle que je fais la charité, répliqua la jeune fille, et vous n'avez pas le droit de rejeter mon offrande. Pour vous, je prierai Dieu de bénir votre pieux pèlerinage.

— Dieu vous exaucera, car il ne ferme pas l'oreille à la prière des anges, s'écria vivement le jeune Bourguignon. Oh! j'espère bien ou plutôt je suis sûr de vous revoir à Rome.

— Pehrson, fermez la portière! dit impérieusement le comte Lorenzo.

Le carrosse s'éloigna pendant que Tristan murmurait :

— C'est étrange! Je connais cette voix-là, je l'ai souvent entendue.

Quant à François Perrier, qui était resté immobile à regarder fuir ce carrosse qui emportait la mystérieuse chimère de sa vie, il s'écria à son tour :

— Si vous avez entendu déjà la voix de cet homme, Tristan, je puis jurer, moi, que j'ai déjà vu son visage et que ses cheveux rouges n'étaient pas alors cachés sous un chapeau de gentilhomme. Pauvre Christine! ajouta-t-il, oh! j'essaierai d'empêcher cet odieux mariage, car pour une âme si fière et si noble, mieux vaudrait la mort!

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

(La suite prochainement.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR (1)

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE PREMIER.

Vers la fin du mois d'août 1792, un jeune Espagnol de fort bonne mine, après avoir din

(1) Nous interrompons momentanément la publication du beau livre de M. Emmanuel Gonzalès, *le Chasseur d'hommes*, pour donner aux abonnés du *Passe-Temps* un autre beau livre de M. Mortonval : **LE COMTE DE VILLAMAYOR** ou **L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV**. Diversité, telle est notre devise, et nous avons à tâche de la justifier. Au reste, nous sommes assurés d'avance que *le Comte de Villamayor* ne plaira pas moins que *le Chasseur d'hommes* et qu'en attendant, dans nos colonnes le retour du style chaud et puissant de M. Emmanuel Gonzalès, nos lecteurs ne pourront que faire le meilleur accueil à l'intéressante, curieuse et amusante étude historique de l'écrivain recommandable qui a bien voulu la mettre à notre disposition.

à la Fonda San-Rafaël, au pied de la montagne du Guadarrama, continua sa route vers Ségovie. Il cheminait dans un de ces cabriolets de place tels qu'on en voit à Madrid stationnés à l'entrée de la rue d'Alcala, près la *Puerta del Sol*. La caisse étroite de cette petite voiture, tout à fait ouverte par devant, reposait sur deux soupentes sans ressorts; surmontée d'un soufflet très-élevé, à angle droit, elle n'offrait que peu d'abri contre les rayons ardents du soleil. L'arrière-train, qui se prolongeait outre mesure, présentait une sorte de large plancher. Là, plusieurs valises étaient entassées et fortement liées avec des courroies; dans le nombre on en distinguait une énorme qui contenait deux matelas et tout l'attirail d'un lit. Au-dessous, dans un filet de sparterie, on voyait deux paniers chargés d'ustensiles de cuisine et de provisions de bouche, sans oublier une outre de peau de bouc, enduite de goudron et remplie de vin de la Manche.

Le jeune homme en veste ronde de camelot noir et le col nu, était coiffé à la manière des élégants de Madrid à cette époque : les cheveux poudrés, coupés en vergettes sur le front, crêpés sans boucles sur les faces, et par derrière noués en queue épaisse. Fumant silencieusement, il tenait d'une main un cigare de la Havane, reposait l'autre sur son manteau placé auprès de lui, et paraissait beaucoup plus occupé de ses pensées que de la contemplation du triste paysage qu'il avait sous les yeux.

La voiture s'avançait lentement au pas d'une mule vigoureuse, dont la tête était surmontée d'un énorme plumet rouge, et chargée de sonnettes retentissantes qu'elle agitait avec orgueil. Pedro, vieux Andalou à la taille svelte et élevée, au teint bronzé, aux cheveux noirs tressés haut derrière la tête, marchait à côté de la mule et l'encourageait par de petits mots pleins d'affection. Il portait un chapeau de forme basse et arrondie, à larges bords, et orné d'un ruban noir dont les bouts tombaient sur son épaule gauche; à sa veste de drap, brune et fort courte, étaient attachées, avec des lacets rouges, des manches dont les revers étaient couverts de petits boutons dorés, pendant en forme de grelots, et également prodigués à l'ouverture de ses jarretières. On en voyait aussi deux rangées à son gilet; des ficelles enlacées en cothurne sur ses jambes longues et maigres, assujettissaient ses espadrilles; enfin une cravatte bleue nouée négligemment et une large ceinture rouge complétaient son ajustement. Pedro, accablé comme sa mule par la chaleur étouffante de cette soirée, s'assit d'un saut sur le brancard, au-dessous du voyageur, le marchepied lui servant de point d'appui. Après avoir tiré de sa poche une boîte contenant de petites feuilles de papier non collé, il en choisit une dont il tint le bout un moment placé entre ses lèvres tandis qu'il refermait sa boîte, et prenant dans la poche où il la replaçait une carotte de tabac de la grosseur du doigt, et un couteau à manche de corne, il rogna ensuite quelque peu de ce tabac et le coupa en petits morceaux. Cette seconde opération terminée, le muletier remit en poche carotte et couteau, et roula le tabac dans la feuille de papier dont il déchira une bande étroite pour en former comme un manche à cette espèce de cigare. Alors il leva les yeux sur le jeune homme qui, comprenant ce regard, aspira fortement pour mieux embraser son tabac, l'offrit à Pedro qui en alluma son papier et le lui rendit sans que de part et d'autre une seule parole eût été échangée; et tous deux se mirent à fumer à l'envi.

Après quelques moments la mule ralentit le pas :

— Capitana, Capitana, lui dit Pedro en l'appelant par son nom du ton d'un reproche amical.

La mule secoua fortement la tête et agita deux fois ses sonnettes.

— Allons, allons, continua le conducteur sur le même ton.

Il s'interrompit pour aspirer une forte gorgée de fumée, et la laissant échapper peu à peu avec la parole, il continua son exhortation à Capitana :

— Anime-toi, mule, pense à cette orge abondante et dorée que Juanito va verser dans ton auge au *parador* de Ségovie; pense à cette bonne petite Tomassa qui te caresse toujours à ton arrivée. Anime-toi, bonne mule. Eh! que dirons-nous de cette paille hachée, de cette bonne paille de Castille plus substantielle que la châtaigne des Asturies? Allons; un peu de chaleur sur le revers de ces montagnes, ordinairement si fraîches, doit-il rebuter une vaillante mule qui vient de traverser, plus légère qu'une hirondelle, l'Andalousie tout entière?

Capitana, peu touchée de ces paroles encourageantes, s'arrêta tout à coup élevant la tête et jetant les oreilles en avant en signe d'inquiétude. Pedro s'élança de son poste, saisit la bride du mors, la força de reprendre son pas et continua de marcher auprès d'elle.

— Maudite sois-tu, lui dit-il avec un accent fortement irrité; maudite sois-tu et la mère qui t'a engendrée! Prends-y garde, Capitana, je t'ôterai ton plumet; la belle mine que tu feras en entrant sans plumet à Ségovie!

La mule fit un nouveau mouvement de tête.

— Ah! tu t'en moques, reprit Pedro très-choqué; veux-tu parier que je te l'ôte tout à l'heure et tes sonnettes aussi? Qu'est-ce qui t'épouvante, bête indocile et quinteuse? Ces maisons? C'est le village d'Otero de Herreros; que t'importe? Nous le laissons à gauche; suis ton chemin.

La mule hésita encore.

— Bon, bon, dit Pedro, je le vois, tu es effrayée de ces chevaux qui viennent à nous au grand galop! la belle rareté pour tant se troubler. Eh bien! ce sont probablement deux courriers qui vont à Madrid. La cour n'est-elle pas à la *Granja de San-Ildefonso* que tu vas apercevoir tout à l'heure au détour de cette colline... Mais non, ils n'ont pas l'air de courriers, ce sont plutôt de jeunes gentilshommes qui exercent leurs chevaux... des chevaux andalous, par la vierge du Pilar! Jésus, les nobles animaux! on dirait qu'ils volent... les voilà déjà sur nous.

La mule, au mépris des explications de Pedro, s'agitait de plus en plus, et ne pouvant pas maîtriser son épouvante, au moment où les chevaux semblaient en effet prêts à fondre sur elle, d'un mouvement rapide elle se jeta de côté, et barra brusquement le milieu de la route. Les chevaux, effrayés à leur tour, se cabrèrent tous les deux. Tandis que Pedro s'efforçait de redresser la capricieuse Capitana, l'un des cavaliers, qui de son côté travaillait à maîtriser sa monture, reçut une forte saccade qui l'ébranla sur la selle et fit tomber son chapeau. Le voyageur du cabriolet, qui avait mis pied à terre, s'avança vers le cavalier en lui témoignant, avec politesse, qu'il blâmait l'incartade de Capitana, et lui remit en même temps le chapeau qu'il venait de ramasser. A peine leurs regards se furent-ils rencontrés, que tous deux à la fois poussèrent un cri d'étonnement. Ils se tendirent la main. Le cavalier sauta légèrement à bas de son cheval, et le donnant à garder à son domestique, il courut avec empressement vers l'homme du cabriolet. Les deux amis se serrèrent dans les bras l'un de l'autre, en évitant la rencontre des visages, et se frappèrent cordialement, à l'espagnole, de petits coups pleins de cordialité sur l'omoplate.

— Fernando! s'écria le voyageur, où vas-tu donc de ce train-là? Je comptais te trouver à Ségovie.

— Perez, répondit l'autre, que je suis content de te voir! Je ne quitte pas Ségovie, ajouta-t-il d'un air embarrassé, j'allais... je te dirai... mais toi, par quel hasard dans notre vieille Castille? Je te croyais à Séville.

— J'en viens, en effet, répliqua Perez; il y a bien des nouveautés : j'ai mille choses à te conter... mais cherchons un peu d'ombre, car le soleil nous dévore.

— Oui, sans doute, il faut que je te parle, interrompit Fernando, tu ne pouvais venir plus à propos pour moi; écoute, suis le chemin et arrête-toi au détour de la route au bas de la côte, à un quart de lieue environ. Là, le pont forme un abri où tu pourras respirer le frais; attends-moi dans cet endroit, je t'en supplie; j'y arriverai quelques minutes après toi.

En même temps il s'élança sur son cheval; mais, avant de partir, il dit en élevant la voix :

— Si je tardais quelque peu davantage, attends-moi toujours, j'ai le plus grand intérêt à t'entretenir tout à l'heure.

Et sans attendre la réponse, il partit comme un trait. Son domestique le suivit avec la même rapidité. Bientôt tous deux disparurent derrière un des angles de cette route sinueuse, dessinée au pied de la chaîne de montagnes qui lie le Guadarrama au Sommo-Sierra, et forme la barrière des deux Castilles. Cependant Capitana, remise de son trouble, reprit son pas tranquille et conduisit sans autre événement Perez et Pedro jusqu'au lieu désigné.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XIII

CHAMPION

DIT

LE PETIT MANTEAU BLEU.

Laissant de côté, pour un moment, les grands personnages de l'intelligence, je vais vous parler cette fois d'un homme qui, pour n'avoir jamais eu la moindre prétention au génie, voire même au talent, n'en a pas moins laissé après lui un nom digne de figurer parmi les contemporains les plus célèbres : cet homme, c'est Champion, dit *le Petit Manteau Bleu*.

Et vous serez de mon avis, j'en suis sûr, chers lecteurs. N'est-il pas vrai que s'il est intéressant pour vous de savoir comment tel grand écrivain, tel grand peintre, tel grand comédien, tel grand compositeur...

Vit ou a vécu...

N'est-il pas vrai qu'il doit vous plaire aussi, de temps à autre, d'apprendre comment vit ou vivait...

Tel homme qui, pendant le cours de son existence, a mis son bras, son cœur ou sa fortune au service de tous?

Je commence par Champion, la providence des pauvres affamés; plus tard, et tour à tour, je vous donnerai le portrait et l'esquisse biographique et de ce marin courageux qui vingt fois a risqué ses jours pour sauver son semblable...

Et de cette noble sœur de charité, ange terrestre, qui a vieilli au chevet des malades...

Et de ce simple artisan, de cette modeste ouvrière qui ont consacré quelquefois leur vie entière au soulagement des tristesses de la vieillesse et de l'infirmité...

— En ne demandant presque toujours qu'à Dieu un peu d'aide dans leur tâche si lourde, pourtant, et si pénible. —

Et je le répète, j'en suis sûr, lecteurs, en contemplant ces figures sur lesquelles vous verrez se refléter les rayons d'une grande âme, d'un courage à toute épreuve, d'une bienveillance sans bornes...

En lisant ces lignes qui vous retraceront des actions de bonté, de courage, de dévoûment adorables!

Vous vous direz : le Diable Boiteux a raison.

S'il est curieux de connaître les hommes qui se sont fait admirer,

Il est bon aussi de saluer d'un doux regard les gens qui se sont fait aimer.

. . . .

Edme Champion était né en 1764 à Châtel-Censoir (Yonne).

Son père était un flotteur de bois.

Orphelin à sept ans, l'enfant, amené à Paris par une tante qui n'avait pour son neveu qu'une affection de commande, l'enfant trouva par hasard, dans la maison qu'il habitait rue Saint-Jacques, une bonne femme de portière qui se chargea de lui et lui fit apprendre l'état de bijoutier.

Travailleur infatigable, ouvrier habile, à vingt ans Champion gagnait déjà de bonnes journées...

Et aussi reconnaissant qu'il était laborieux et intelligent, le jeune homme payait déjà la dette qu'avait contractée l'enfant.

La mère Roudier, sa seconde mère, n'eut rien à désirer comme bien-être tant qu'elle vécut.

Et lorsque la mort vint lui fermer les yeux, la brave créature, avant de s'éteindre, put encore serrer dans sa main une main qui lui disait : « Meurs en paix, quelqu'un priera souvent pour toi. »

En 1805, Champion travaillait comme premier ouvrier chez un joaillier. Forcé de partir en Angleterre, le joaillier laisse un beau matin son fonds à celui qui a su le mieux mériter sa confiance et son amitié, à Champion. Devenu maître, Champion déploie une activité prodigieuse. Pour lui, plus de distractions, plus de plaisirs; il veut devenir riche, et il le deviendra, car le but de son ambition est des plus louables et mérite l'approbation du ciel. Bref, dans les dernières années de la Restauration, par une de ces tristes matinées d'hiver où les pauvres, comme les passereaux, tombent quelquefois inanimés sur la neige, faute d'une miette de pain, on voit arriver sur le pont au Change un individu escorté de deux hommes portant chacun une gigantesque marmite. L'inconnu fait un signe à deux ou trois mendiants aspirant de loin, avec envie, les parfums qui s'échappent des vases au large ventre. Les mendiants accourent, des camarades les suivent; bientôt ils ne sont plus ni deux ni trois autour des bienheureuses marmites; ils sont vingt, ils sont trente, ils sont une centaine... et tous... tous, vous entendez, reçoivent l'un après l'autre une grande écuellée d'une soupe... d'une soupe grasse, qui a des yeux, de vrais yeux, comme une vraie soupe grasse qu'elle est, et l'amphitryon de tous ces appétits en haillons leur dit, — ô douce promesse, — quand il les a bien rassasiés : « A demain, entendez-vous, à demain, mes amis, et quand demain sera passé, je reviendrai encore, je reviendrai toujours; désormais, je vous le jure, personne ne mourra plus de faim à Paris. Pauvre, la charité m'a secouru; riche, je saurai secourir la misère. »

Et Champion le fit comme il l'avait dit :



Champion dit le Petit Manteau Bleu

pendant tout l'hiver de cette année-là, comme dans tous les hivers suivants, par ses soins, des distributions gratuites de soupe furent organisées régulièrement chaque jour sur les quais.

Et comme il n'avait pas voulu dire son nom à tous ces pauvres diables qui le lui demandaient pour savoir qui ils devaient remercier et bénir, on l'appela *l'Homme au Petit Manteau Bleu*, parce qu'il portait sans cesse un vêtement de cette façon et de cette couleur en venant surveiller l'exercice de ses charités.

Et bientôt on ne parla plus dans Paris que de l'homme au petit manteau bleu qui nourrissait les pauvres.

Et comme à Paris, la ville des bons sentiments, par excellence, et en même temps la ville, par excellence, des instincts railleurs. .

Comme à Paris, dis-je, lorsqu'on a loué pendant quelque temps un homme pour quelque grande ou généreuse action, on éprouve ensuite généralement le besoin de se moquer de cet homme en cherchant à rapetisser, si ce n'est à démolir cette action pour laquelle on le louait...

Quelques voix se prirent à accuser d'ostentation le philanthrope de la rue et à lui reprocher de dépenser beaucoup moins qu'il ne semblait le faire. D'autres en firent l'agent d'un prince que sa popularité devait bientôt mener au trône!...

— En 1776, répondit tout simplement Champion à tous les méchants propos qui s'en venaient siffler à ses oreilles, en 1776 j'ai fait ma première communion à Saint-Sulpice avec les vêtements que j'ai reçus de la bienfaisance parisienne; je lui dois mon état... je regarde comme un devoir de rendre à autrui ce que j'ai reçu d'autrui. Ma carrière sera trop courte pour que je puisse m'acquitter de tout ce que j'ai tenu de la générosité publique.

. . . .

En 1830, Champion fut nommé chevalier de la Légion d'honneur.

En 1837, il reçut l'autorisation d'ajouter légalement à son nom celui de : *le Petit Manteau Bleu*.

Ici, nous l'avouons, peut-être trouvons-nous au moins futile cet accès d'orgueilleuse vanité qui tend à vouloir attacher à son nom de famille une qualification qui doit rappeler les bienfaits de l'homme.

Mais, après tout, à quel propos se montrer trop sévère pour un vieillard qui n'a eu que le tort de ne point savoir-être modeste!

Il savait être bon; une si rare qualité n'excuse-t-elle pas un petitesse bien commune!

Et puis, à Paris surtout, l'intelligence, la beauté, le talent, l'esprit, le génie, sont-ils modestes souvent, eux, dites? Non! Pourquoi voulez-vous donc que le cœur soit plus fort que toutes ces grandes puissances-là?

. . . .

En 1848, des amis trop zélés, comme la plupart des amis, avaient proposé, malgré lui, Champion, le Petit Manteau Bleu, pour candidat à l'Assemblée nationale... La candidature échoua... et le Petit Manteau Bleu en remercia ceux qui la repoussaient... Il avait mieux à faire que de s'occuper de politique, il avait encore et toujours à secourir des malheureux.

Retiré, après 1851, dans son pays natal, il y fonda des écoles et y fit exécuter quelques travaux d'utilité publique.

Le 25 juin 1852, assis dans son jardin à l'ombre d'un tilleul séculaire, comme il faisait, à haute voix, à une douzaine d'enfants du village rassemblés à ses côtés, la lecture de la Bible...

Arrivé à ce passage du livre saint :

« Aimez votre prochain comme vous-mêmes. »

Tout à coup le Petit Manteau Bleu ferma les yeux, poussa un léger soupir et demeura immobile sur son siége.

Les enfants crurent qu'il s'était endormi doucement... et, pour ne point l'éveiller, ils se retirèrent à pas sourds.

Le bonhomme s'était endormi en effet, mais de ce long sommeil qui ne doit cesser que lorsque la voix de Dieu criera à sa créature :

— Lève-toi!

Le Diable boiteux

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Boudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 14 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

2 AOUT 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. / DÉPARTEMENTS. . . 5 / ÉTRANGER. . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



« Vous en êtes un autre, » s'écrie Belamour. — Page 106.

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XII.

Un café chantant. — (*Suite.*)

L'orchestre joue un thème connu avec des [v]ariations pour plusieurs instruments. Quand [v]ient le tour de la clarinette, après un trait [a]ssez mal exécuté, M. Alcindor fait un couac horrible; mais aussitôt son père tape dans ses mains et ses deux plaques de tôle rendent un son tellement aigu que tout le monde en est épouvanté, et que chacun cherche d'où peut provenir ce bruit effrayant plus désagréable que des cymbales.

— C'est ce petit homme là-bas qui fait ce bruit-là en applaudissant, dit un consommateur en désignant Belamour.

— Taisez-vous donc, monsieur, vous nous brisez le tympan!

— Messieurs, il me semble qu'il m'est bien permis d'applaudir mon fils qui a un si beau talent sur la clarinette...

— Mais vous avez donc des mains de ferblanc? car personne ne fait ce bruit-là en applaudissant.

— Avec ça qu'elle a bien joué la clarinette!... merci... j'aime mieux un aveugle!

Le petit homme se penche vers Choublanc en lui disant :

— Jalousie de métier!... pure envie, monsieur : tous ces gens-là voudraient évincer mon fils pour avoir sa place.

— Vous croyez que tous ces gens-là jouent de la clarinette?...

— Eux ou leurs créatures.

Un gros monsieur entre deux âges, assez joufflu de visage, cravaté en Colin et coiffé d'un chapeau de paille mis fort en arrière, s'approche de la table de ces messieurs et frappe sur l'épaule de M. Belamour.

— Bonjour, cher ami!... Pardieu, j'arrivais... j'ai reconnu ta façon d'applaudir... je me suis dit : Belamour est ici!...

— Tiens! c'est toi, Rozenballe!... bonsoir, mon bon... eh mon Dieu! que tu es joli, il ne te manque qu'une houlette pour avoir l'air d'un berger.

— J'ai mieux qu'une houlette! j'ai un bel engagement dans ma poche.

— Ah! tu es engagé...

— Pour Strasbourg... superbe ville, superbe théâtre, superbe troupe!... le grand opéra y enfonce celui de Paris!... Ah! je vais un peu les enchanter ces bons Strasbourgeois!

— Que joueras-tu là?

— Eh donc! mon emploi, premier ténor lé-

ger... le Colin, les trial... en chef et [illegible]... huit [illegible] francs! [illegible]... dix francs de feux et un bénéfice... c'est coquet cela!...

— Il ment comme un dentiste! dit Belamour à l'oreille de Choublanc. Il n'est pas fichu de gagner plus de quinze cents francs! je connais ce juif!...

Le gros Colin s'asseoit à la table de ces messieurs en disant :

— Ma foi, je vais me payer un grog américain!... je puis me permettre cela!... (il chante) :

Il [illegible] à [illegible] la loi, et [illegible]...

Zampa n'est pas de mon emploi, mais je le chante aussi... je le tiens assez joliment, j'ose le dire!...

— Garçon!... ohé, garçon!... et toi, Belamour, tu es donc toujours sans emploi?...

Pauvre petit! qu'il [illegible]!
Pauvre petit! qu'il est [illegible]!
Ah! c'est un honnête homme!...

— Moi, au contraire, j'ai quatre engagements qui me tendent les bras... mais je balance, je ne sais pour lequel me décider... j'ai de la peine à quitter Paris où mes enfants ont tant de succès...

— Qu'est-ce que ton fils avait donc tout à l'heure?... il a barbotté dans son trait...

— Il est enrhumé du cerveau, et il a encore éternué dans sa clarinette en finissant... ceci est un accident qui n'ôte rien au talent...

— Garçon! ha ça mais ils n'entendent donc pas!...

Un garçon arrive enfin et demande à ce monsieur ce qu'il faut lui servir, mais le gros Colin s'est remis à fredonner :

Quand on sait aimer et plaire
A-t-on besoin d'autre bien!...

— Alors, pourquoi monsieur appelle-t-il s'il n'a besoin de rien? dit le garçon avec humeur.

— On voit bien que ce garçon ne sait pas la musique!... Un grog américain, mon cher, et que ce soit soigné... Allez, jeune homme!...

Conservez bien la paix du cœur,
Disent les mamans aux fillettes!...

— Votre ami est extrêmement gai!... dit Choublanc à Belamour; il paraît qu'il chante toujours!...

— Dites donc qu'il est assommant... j'espère au moins qu'il me fera le plaisir de se taire quand ma fille chantera : *Comme un éclair!*

Ah! chut, quelqu'un s'avance sur le théâtre... on va chanter...

— Qu'est-ce qu'il va nous dégoiser celui-là? dit M. Rosenballe en se dandinant sur sa chaise.

— C'est un chanteur comique... il va dire une chansonnette... En fait de chanteurs comiques, moi, j'adore *Kelm* et *Levassor*.

— Fichtre! tu n'es pas dégoûté!... Ah! si j'avais voulu me donner à ce genre-là... quel succès j'aurais eu... Une fois, entre nous, à Lisieux... il n'y avait que neuf personnes dans la salle, je leur ai chanté *le Caissier*, ils ont tous été malades à force de rire...

J'avais égaré mon fuseau;
Je le cherchais sous la fougère!...
Colin en m'ôtant son chapeau..

— Chut! chut!

— Silence donc là-bas!...

— C'est insupportable... il y a là un monsieur qui ne fait que chanter...

— Qu'il monte sur le théâtre alors!...

— J'y monterais si je le voulais! s'écrie le gros Colin en se levant à demi. Mais vous seriez trop contents. Et vous n'avez pas payé assez cher pour que je vous donne ce spectacle.

Ah! voilà mon grog, c'est bien heureux.

La chansonnette comique est chantée; le chanteur est très-applaudi par le public, mais M. Belamour s'abstient de faire aller ses castagnettes et M. Rosenballe secoue la tête en disant :

— Ce n'est pas cela! franchement, je ne suis pas satisfait... Cela manque de *vis comica!*

Ah! si j'avais chanté cela moi! vous les auriez vus tous se trémousser sur leurs chaises comme des gens piqués de la tarentule!... Mais tout le monde ne sait pas empoigner son public....

C'est ici que Rose respire!...

— Silence, donc!...

— Est-ce qu'il va recommencer, ce monsieur?

— Ah! que vous m'embêtez tous! murmure le Colin en se hâtant d'avaler son grog et de payer le garçon.

— Est-ce que tu vas t'en aller? dit M. Belamour à son collègue. Attends un peu, ma fille Évelina va chanter le grand air de *la Fausse magie : Comme un éclair!...*

— Alors, je vais revenir; j'ai deux mots à dire à quelqu'un qui passe... je reviens à l'instant.

M. Rosenballe est parti. Une des jeunes femmes en belle toilette vient sur le devant de la scène et chante une romance avec goût et sentiment. Choublanc, enchanté, se met à applaudir; mais le petit homme lui saisit le bras en lui disant :

— Qu'est-ce que vous faites donc?...

— Vous le voyez bien, j'applaudis.

— Mais vous vous trompez, ce n'est pas ma fille.

— Qu'est-ce que cela fait?... Cette jeune personne a très-bien chanté... elle m'a fait plaisir, je l'applaudis. Pourquoi n'en faites-vous pas autant?

— Je ne claque que ma famille; je n'ai pas besoin de faire les affaires des autres.

Après un autre morceau d'orchestre, la demoiselle habillée en jaune, avec des coquelicots dans les cheveux, se dirige vers l'avant-scène.

M. Belamour se lève et monte sur sa chaise en disant :

— Voilà ma fille!

Puis il donne deux ou trois coups de cymbales avec ses mains, ce qui fait crier deux enfants et aboyer un chien.

Choublanc s'aperçoit alors que mademoiselle Evelina boite en marchant, et il dit à Belamour :

— Est-ce qu'on a aussi porté mademoiselle votre fille en triomphe, comme son frère?

— Pas encore. Pourquoi cela?

— C'est qu'elle paraît ne pas marcher également.

— Oh! ceci n'est rien... c'est un genre qu'elle se donne... pour se rendre intéressante... Chut!... attention!... c'est son grand air... Ne perdez pas une note!

La fille de Belamour attaque l'air de *la Fausse magie* d'abord avec assez de bonheur, mais bientôt quelques notes fausses se font entendre; le public murmure, la chanteuse veut réparer cet échec en se lançant dans des roulades qui n'en finissent plus, et que monsieur son père accompagne souvent de ses cymbales; mais les roulades ne sont pas heureuses, la voix s'enroue, la chanteuse fausse plus que jamais, et son air se termine au milieu de bruits qui n'ont rien de flatteur, bien que le petit homme fasse son possible pour couvrir tout cela avec ses claques métalliques.

M. Rosenballe arrive comme tout cela finissait.

— Eh bien! demande le gros Colin à Belamour, a-t-elle chanté comme un éclair?...

— Non, répond un monsieur assis à deux pas, elle a chanté comme un cochon!

— Vous en êtes un autre! s'écrie Belamour en se précipitant sur le consommateur le poing levé; mais Choublanc s'élance pour empêcher une querelle, et il reçoit dans l'œil gauche le coup destiné à ce monsieur, qui avait exprimé une opinion si prononcée sur le chant de mademoiselle Evelina.

CHAPITRE XIII.

Les petites Statuettes en plâtre.

Choublanc a jeté un cri en portant la main à son œil; Belamour se confond en excuses en s'écriant :

— Vous savez que ce n'est pas à vous qu'il était destiné; c'est à ce monsieur qui s'est permis de tenir un propos grossier sur Evelina, et qui rit encore dans ce moment, le manant... Laissez-moi l'assommer...

— Ce n'est plus moi qui vous en empêcherai, dit Choublanc; j'en ai assez comme cela.

Mais le gros Colin force le petit homme à rester à sa place en lui disant :

— Voyons, Belamour, pas de scandale!.. pas de batteries!... c'est très-mauvais genre, d'abord... Tu es terrible, en vérité!... C'est une poudrière que ce petit homme... il s'enlève comme une omelette soufflée!...

— Si on disait que ta fille a chanté comme... l'animal qu'il a nommé... est-ce que tu prendrais cela en riant, toi?

— On ne dira jamais cela de ma fille, vu que je n'ai pas d'enfant; je n'ai jamais procréé le moindre petit moutard... Je ne puis pas chanter comme toi :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille?..

Ensuite, ce particulier goguenard, car il a l'air goguenard, ne se doutait pas, sans doute, que tu étais le père de la cantatrice... Mais tiens, ton homme s'en va... Il sent qu'il a eu tort; il te cède la place...

— Il fait bien... je lui aurais donné un soufflet avec mes plaques!...

— Fichtre! ne fais pas de ces bêtises-là... Tu es capable de marquer un homme pour le restant de ses jours. Mais il faut que je m'en aille faire mes préparatifs de départ.

— Attends encore; Évelina a une romance magnifique à chanter... elle va prendre sa revanche...

— Non... d'ailleurs, il y a des jours où l'on n'est pas en train et où on ne peut pas prendre sa revanche... Je sais cela, moi, virtuose... Bonsoir, petit... Monsieur, je vous conseille de vous bassiner l'œil avec de l'eau de cerfeuil, c'est ce qu'il y a de meilleur. Adieu, Belamour, bonne chance, cher ami.

— Bonsoir! va te coucher! murmure le petit baryton lorsque le gros Colin est déjà loin, je te connais, toi!... tu ne trouves de talent à personne!... il est jaloux de ma fille, monsieur!... parce qu'une fois, dans un concert, elle a eu beaucoup plus d'agrément que lui... Est-ce que votre œil vous cuit?

— Beaucoup! vous n'y allez pas de main morte!

— Ah! que je suis fâché que cela n'ait pas été à son adresse... je me ferais hacher pour mes enfants... je suis un vrai pélican, moi, monsieur; vous ne sauriez croire combien j'ai eu de disputes rapport à eux.

Depuis quelques instants Choublanc n'écoutait plus Belamour, son attention était entièrement absorbée par une dame placée loin de lui, et que des personnes venaient, en se levant, de lui permettre seulement d'apercevoir.

Cette dame lui tourne le dos : elle est mise avec assez d'élégance, son petit chapeau, placé comme les dames les portent aujourd'hui, n'empêcherait nullement de voir sa figure, si elle se tournait du côté de Choublanc; mais elle n'en fait rien, et paraît causer avec des personnes de sa société.

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

CHAPITRE PREMIER.

(*Suite.*)

Ils y trouvèrent un pont large et solidement construit, comme tous ceux qui décorent le *chemin royal* en Espagne, depuis le ministère du comte Florida Blanca. Celui-là n'avait qu'une seule arche, jetée sur un ravin d'une profondeur médiocre, et par où les eaux des montagnes qui s'élèvent au sud du chemin trouvent un passage facile dans les temps d'orage. Ce torrent, dont le lit était alors complétement à sec, et semé de roches aiguës, présentait en effet quelques touffes de verdure protégées par la voûte du pont. Perez s'y établit commodément; et fort occupé de la confidence que son ami venait de lui promettre, il regardait avec distraction le tableau sans vie qui se développait autour de lui. Le midi présentait plusieurs plans de montagnes couvertes d'une herbe rare et jaunâtre, et ombragées de pins et de chênes verts, grêles et clair-semés. Au nord, à travers l'arche du pont qui formait le cadre d'un paysage décoloré, Perez apercevait, à l'extrémité d'une longue plaine toute nue, les nombreux clochers de Ségovie, que surmontait celui de la cathédrale. A la moitié de cette distance, à une lieue environ, il découvrait sur la gauche le grand château de Rio-Frio, dont la masse et l'élégance sont remarquables, et que la reine Isabelle, femme de Philippe V, fit bâtir dans cette plaine aride, à l'imitation du palais de Madrid. On ne voit aux environs ni jardins ni habitations; on ne découvre pas les chemins qui y conduisent; on dirait un palais de fées au milieu d'un désert. Partout de ce côté l'œil se perd dans des plaines immenses sans villages et sans arbres.

De dessus le pont, Pedro découvrait au levant, dans la direction de la route, et faisait remarquer à Capitana des arbres plus touffus et plus robustes, sur une montagne en amphithéâtre, au pied de laquelle est située la maison royale de Saint-Ildefonse. Les jardins de ce palais, bâti par Philippe V, sont assez médiocres; mais ses eaux, bien plus magnifiques que celles de Versailles, n'ont pas la célébrité qu'elles méritent. De ce point jusqu'à Ségovie, quelques bouquets d'arbres et une verdure assez brillante indiquent la route des ruisseaux qui descendent des montagnes vers la ville. Chemin faisant, ils alimentent plusieurs lavoirs où se préparent les laines renommées de ces cantons; ils se jettent ensuite dans la petite rivière d'Atayada, dont le cours serpente dans une vallée fraîche et profonde sous les murs de Ségovie.

Vingt minutes n'étaient pas écoulées depuis le départ de Fernando, quand le frémissement de Capitana et l'agitation de ses sonnettes avertirent Pedro de l'approche des cavaliers, qui parurent bientôt en effet comme un point sur la route; un moment après ils étaient arrivés au pont. Fernando se précipita plutôt qu'il ne descendit sous l'arche auprès de Perez. Pâle et violemment agité, il s'étendit sur la terre à côté de lui; et la frappant de son front, il mordait l'herbe avec rage. Perez s'empressa de le soulever, en le conjurant de lui expliquer la cause d'un désespoir aussi emporté.

— Non, non, lui dit Fernando, va-t'en, laisse-moi mourir ici; va, dis à mon père que c'est lui qui cause ma mort. Ah! j'espère qu'il ne tardera pas à jouir de cette satisfaction... Elle va quitter le pays, elle va partir, je n'en puis plus douter : je viens de voir les apprêts de ce fatal départ, et je n'ai pas pu lui parler... peut-être cette nuit même... et moi, ce soir... Suis-je assez malheureux? ne te reverrai-je plus? sommes-nous séparés pour la vie? Quoi! jamais, jamais!...

Peu à peu sa fureur avait fait place à l'attendrissement, et ces derniers mots provoquèrent un déluge de larmes. Alors, il se livra tout entier à sa douleur, que l'abondance des pleurs parvint bientôt à calmer. Perez l'observait avec plus de curiosité que d'intérêt; il semblait chercher le côté utile de cet événement singulier.

— Voyons, dit-il, expliquons-nous en hommes et cessons cet enfantillage. Il ne faut pleurer que les maux sans remède; or, puisqu'il y a de l'amour dans cette affaire-ci, c'est bien le diable si je n'en viens pas à bout avec l'aide de Dieu et de la Vierge del Carmen.

— Non, non, répondit Fernando d'une voix languissante, elle va partir cette nuit, et dans deux heures le roi doit être à Ségovie pour nous passer en revue. Mon père donne ensuite un bal où les dames de la reine ont promis de venir; il faut que je reste pour faire les honneurs de cette triste fête... Je suis perdu, je ne la reverrai plus.

— Ah ça! procédons par ordre, reprit Perez; elle, elle... qui est cette *elle?*

— La plus belle, la plus aimable créature!

— Son nom?

— Elena.

— Rien de plus?

— Elena de Aguilar.

— C'est quelque chose. Est-elle de Ségovie?

— Non, elle habite ce village que nous apercevions du lieu où nous nous sommes rencontrés.

— Quoi! Otero de Herreros! C'est donc une paysanne? il n'y a pas là une seule maison habitable.

— Elle est très-pauvre, en effet, mais je la crois bien née.

— Aïe! aïe! Très-pauvre, dis-tu? Voilà le nœud de l'affaire, s'il est question de mariage. Quelque bonne que soit la maison d'Elena de Aguilar, je conçois les obstacles que le comte de Mansilla doit opposer à une telle alliance avec son fils unique.

— Perez, il faut pourtant que je l'épouse ou que je meure.

— Quant à ce dernier parti, nous aurons toujours le temps d'y recourir; il me semble que le plus pressé est d'empêcher ce départ qui te désole, ou du moins de s'assurer du lieu de la retraite d'Elena. Tu parles de préparatifs que tu as vus, comment doit-elle voyager? avec qui?

— Je viens de voir à sa porte un chariot couvert dans lequel on dispose un lit pour sa mère qui est fort malade.

— Il n'y a pas d'hommes avec elle?

— Non, elles sont seules, une vieille domestique doit les suivre.

— Si la mère est malade, dit Perez après un peu de réflexion, dans l'équipage dont tu parles, elles n'iront pas vite, et l'on peut les suivre. J'ai avec moi mon andalou dont tu connais la finesse. Mais non, il est bien plus simple de les empêcher de partir.

— Comment, s'écria Fernando, tu pourrais!... Quelle est ton idée? Mon ami, mon cher Perez, que ne te devrais-je pas?

— Où demeure Elena? demanda Perez d'un air pensif.

— Derrière l'église, dans une petite maison isolée; la mère se nomme dona Isabel.

Perez continua quelques moments à réfléchir, puis se parlant à lui-même de l'air du doute :

— Oui, dit-il, ce moyen est fort bon, mais il nous faudrait beaucoup d'or, et...

— L'or ne nous manquera pas, interrompit le jeune homme transporté de joie. Tiens, ajouta-t-il en lui mettant entre les mains une bourse assez pesante, voilà déjà pour commencer; prends, prends, tu me rends l'espérance et la vie. Le temps me presse, il faut que je sois à Ségovie dans une demi-heure; je ne te demande pas ce que tu veux faire, je connais tes talents et ton esprit. C'est le ciel qui t'a envoyé vers moi. Perez, c'est le sort de toute ma vie que je te confie. Oh! que je la voie encore, qu'elle ne parte pas, c'est tout ce que je demande aujourd'hui.

— C'est bon, tu peux retourner à Ségovie, répondit froidement Perez en mettant l'or dans sa poche; quand je me charge d'une affaire, tu sais qu'on peut être tranquille sur le succès. Je ne vois que ton chagrin, je ne consulte que mon amitié, mais Dieu sait les conséquences que tout ceci peut avoir pour moi.

— Perez, ne me connais-tu pas? Ah! sois assuré que je perdrais plutôt la vie que de souffrir qu'aucun danger...

— Nous parlerons de cela; va, tu auras de mes nouvelles avant la fin de ton bal.

— Ne parais pas à la maison, dit Fernando vivement; les préventions de mon père contre toi sont loin d'être dissipées. Il est fort important qu'il ne te voie pas. Fais-moi seulement dire par Pedro que tout a réussi; je m'échapperai facilement un instant pour aller te voir au parador.

A ces mots, plus léger qu'un jeune daim, il remonta en bondissant sur la route, et sauta sur son cheval dont il pressa les flancs, en même temps qu'il lui rendait la main et l'animait de la voix. L'andalou, bouillant d'ardeur, partit au grand galop, et le fidèle Paco, aussi bien monté que son maître, s'élança sur ses traces. Après quelques moments, quittant la direction du chemin de Saint-Ildefonse, ils

tournèrent brusquement à gauche, vers le nord, et suivirent la route de Ségovie, enveloppés d'un nuage de poussière qui les déroba bientôt aux regards de Perez.

CHAPITRE II.

Perez resta quelque temps sous le pont, tout entier à ses réflexions, puis il remonta lentement sur la route.

— Eh bien! lui dit Pedro, d'un air froid et observateur, il y a du nouveau?

— Oui, répondit Perez en lui offrant un doublon, j'aurai besoin de ton intelligence.

— Allons doucement, répliqua le voiturier sans prendre la pièce. Que votre grâce se souvienne du corrégidor de Séville, et n'allons pas encore nous embarquer dans quelques mauvaises affaires. Les renseignements que vient de me donner Paco n'ont rien d'encourageant. Pour moi, je n'ai d'autre bien que ma mule et mon cabriolet, et les seigneurs corrégidors se font peu de scrupule de séquestrer ce genre de propriétés.

— En tout cas, objecta Perez, nous n'avons ici rien à craindre de ce côté: celui de Ségovie n'est-il pas l'intime ami de Fernando, dont il doit épouser la sœur?

— S'il est l'ami du fils, reprit Pedro, il est tout dévoué au père, et ce n'est pas à moi de vous apprendre ce que vous savez de reste, et par expérience, que le comte de Mansilla est le plus fier et le plus brutal des Castillans, sans compter qu'il a de puissantes protections à la cour.

— Tu as raison, dit Perez en prenant un quadruple dans la bourse de Fernando, l'affaire peut être grave; mais à côté des risques elle offre de grands avantages, et tous ceux qui s'en mêlent doivent y participer. Tiens, cette once d'or n'est qu'une avance sur la part des profits qui te reviendront si nous réussissons; dans tous les cas, je te garantis contre les pertes. Ecoute, je puis maintenant te confier que nous avons encore d'autres affaires où je compte aussi t'intéresser... mais de manière à te satisfaire...

En appuyant sur ces derniers mots, Perez regardait à son tour Pedro fort attentivement, mais il ne put rien démêler sur sa figure immobile. Le voiturier accepta la pièce d'or sans remercier, et témoigna par son attitude soumise qu'il était prêt à recevoir ses instructions. Perez, après les lui avoir données, se chargea de surveiller un moment la capricieuse Capitana, tandis que Pedro détachait de derrière la voiture une valise qu'il descendit sous le pont. Il en tira un habit de drap couleur de noisette, à boutons d'or et enrichi d'une légère broderie, des culottes de satin noir et des bas de soie blancs, des souliers à boucles très-brillantes, enfin un col à petits plis et un gilet de bazin rayé bordé de franges de fil. Perez, averti que tout était disposé pour sa toilette, descendit à son tour, et après avoir rajusté sa coiffure à l'aide d'un petit miroir de poche, il s'habilla complétement. Tout fut bientôt replacé par Pedro, et Perez, brillant de parure, s'assit commodément dans le cabriolet où il trouva rangé près de lui, sur la banquette, son manteau proprement brossé, surmonté d'un chapeau à trois cornes que Pedro venait de tirer de l'étui. Ces préparatifs achevés, Capitana fit un détour, par le conseil de son conducteur, et, revenant sur ses pas, conduisit les deux voyageurs à Otero de Herreras, où elle s'arrêta devant la porte de l'alcade.

Ils étaient à peine entrés dans le village, que la foule des petits enfants se mit à courir en criant devant la voiture; les pauvres, de leur côté, bourdonnaient à l'entour et tendaient la main en invoquant toutes les vierges de la péninsule. Ce cortége bruyant eut bientôt donné l'éveil à toute la population. Il ne faut pas se figurer pourtant qu'on se mit aux fenêtres pour voir passer nos gens, et cela par une raison fort simple, mais qu'il est bon d'expliquer aux voyageurs insouciants qui n'ont pas étudié les localités du village d'Otero. Cette raison, c'est qu'il n'y a point de fenêtres. Là, comme dans la plupart des hameaux de la vieille Castille, on ne voit qu'un amas de cabanes sans ordre, presque toutes couvertes en chaume, sans cour ni jardin, et si basses que la moindre inégalité du terrain les fait disparaître à l'œil du voyageur placé à peu de distance. Pas un seul arbre, pas la moindre nuance de verdure ne servent à les détacher du fond jaunâtre sur lequel ces maisonnettes paraissent comme plaquées. Rien, enfin, n'annonce l'habitation de l'homme industrieux et civilisé.

Les moins pauvres de ces sauvages ont à leur chaumière une sorte de porte cochère qui ouvre sur une remise servant de cour intérieure ou de vestibule. C'est là que le soir on retire la charrue et les mules pêle-mêle avec les poules et quelques porcs; la cuisine occupe ensuite le plus grand espace de ce qui reste du local: c'est une pièce toute nue, ordinairement éclairée par le tuyau de la cheminée, sous le large manteau de laquelle sont disposés des bancs en pierre ou en bois. Quelques pots de terre commune, appelés *ollas* ou *pucheros*, et un petit nombre de poêles de diverses dimensions, forment toute la batterie de cuisine avec l'indispensable chocolatière. Une ou deux chambres à coucher sont à la suite de la cuisine, on y trouve toujours des alcôves larges et profondes qui contiennent plusieurs lits. Ces pièces ne reçoivent de jour et un peu d'air que par de petites lucarnes grillées grandes comme la feuille de papier qui sert de vitre; tout l'ameublement se compose d'un grand coffre, de quelques chaises et d'une table informe en bois de sapin. Les riches se permettent des rideaux, toujours trop étroits, de camelot rouge aux alcôves, et ajoutent à ce luxe celui de deux ou trois petits miroirs en forme de plaques, avec une bobêche pour recevoir une chandelle; recherche inutile dans ce pays où trop souvent, à défaut d'huile, on s'éclaire d'une petite branche de bois résineux, qui ne donne qu'une clarté rougeâtre et douteuse. Partout des images grossièrement coloriées de la Vierge ou des saints sont clouées sur les murailles blanchies, et une inscription indique l'église et la chapelle où l'artiste a trouvé le modèle de ce *portrait* fidèle offert à la vénération des chrétiens.

Cependant, au milieu de ces huttes misérables s'élève toujours une église en pierres de taille, objet d'orgueil pour ces bons paysans, dont les héritages ont été dévorés pour satisfaire à ce premier besoin de leur existence. La façade, qui surmonte de plusieurs toises l'édifice, est percée, dans la partie supérieure, de quelques arcades à jour, où sont suspendues des cloches, sans préjudice de celles que renferme une tour adhérente. Il est rare que l'intérieur de ces églises ne soit pas richement décoré; et souvent deux ou trois prêtres vivent commodément du revenu et des dîmes affectés à leur service, dans les plus petits hameaux.

L'alcade d'Otéro, averti de l'arrivée d'un étranger, s'était avancé sur le pas de sa porte pour le recevoir. Couvert de son manteau, malgré la chaleur, il en avait dégagé l'épaule et le bras droit, et venait de se draper de cette façon pittoresque si familière aux Espagnols de toutes les provinces, en jetant le pan de cet ample manteau sous son bras gauche. Aussitôt qu'il aperçut la broderie du voyageur, il ôta sa *montera*, autre précaution contre les fréquentes variations de la température dans ce pays de montagnes. C'est une sorte de bonnet phrygien, avec de longues oreillettes, le tout en drap noir bordé de velours, et surmonté d'un nœud de ruban de la même couleur.

Perez, au contraire, se couvrit en l'abordant.

— Seigneur alcade, lui dit-il d'un ton de politesse supérieure, je vous baise les mains.

Il avait présumé que ce magistrat subalterne était, comme dans tous les petits villages, un bon laboureur fort simple, un vrai paysan renforcé; sa conjecture était fondée. Le costume dont il s'était revêtu à dessein prévint d'abord en sa faveur toute la famille, et ses grands airs imposèrent ensuite à ces bonnes gens le plus profond respect. Le voisinage de la cour fit naturellement naître dans leur esprit l'idée qu'il tenait au service de la maison royale, et ses premières paroles les y confirmèrent si bien que toute explication à cet égard leur eût semblé superflue.

— Que commande votre seigneurie à son serviteur? lui répondit l'alcade avec importance et en cherchant à se mettre de niveau, du moins par les manières, avec l'homme de cour.

— Seigneur alcade, reprit Perez, l'orge est prête à nous manquer, et j'ai voulu voir par moi-même, si, comme ils viennent tous me le dire, il est si difficile de s'en procurer une certaine quantité avec de l'argent comptant.

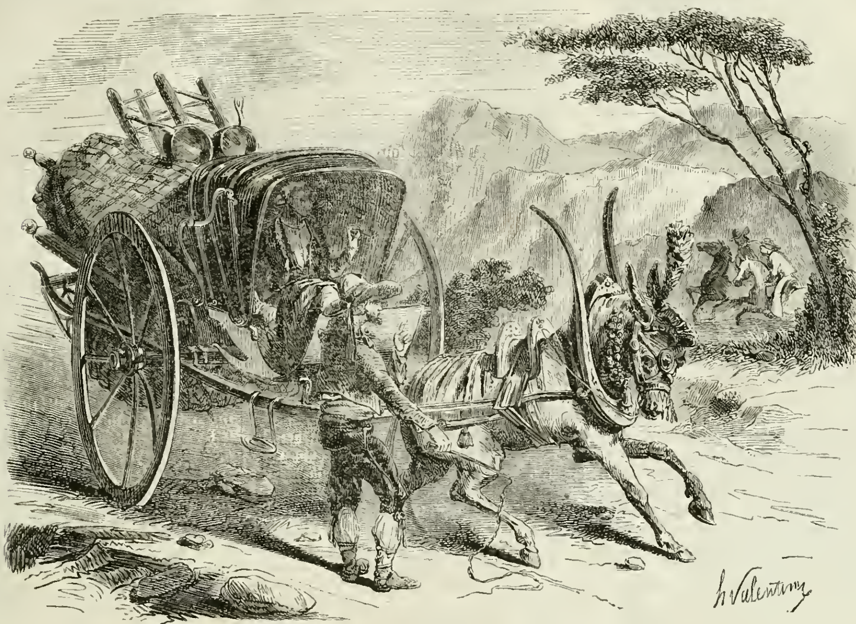
— Quels contes ils font à votre seigneurie! s'écria l'alcade courroucé; jamais l'orge n'a été si abondante que cette année. Je puis lui en livrer tout à l'heure cent fanègues de ma récolte, et je m'engage à lui en faire porter demain plus de mille à un prix raisonnable, au magasin des écuries de sa majesté.

— Eh! bon Dieu, dit la femme sur le même ton, voilà comme les domestiques de la cour trompent les maîtres et leur font payer tout plus cher en nous le prenant à vil prix, sans oublier encore de se faire donner un bon pot-de-vin pour la préférence. Ah! si tous les gentilshommes en agissaient seulement une fois comme votre seigneurie, nous serions tous bien plus heureux, et le roi, que Dieu garde, serait bien mieux servi.

— Que Dieu le garde mille années pour le bien de la chrétienté, dit Perez d'un air de remercîment pour le vœu de cette bonne femme, et en ôtant son chapeau; il s'assit ensuite auprès de la table, et y appuyant nonchalamment un bras: — Voici, continua-t-il, un règne bien glorieux pour notre Espagne, mes enfants. Sa majesté ne néglige rien et nous donne à tous l'exemple de la vigilance; je vous remercie, mes bons amis, de ces utiles renseignements; j'en parlerai dans l'occasion, et je ne regrette pas la peine que j'ai prise.

— Mon mari a dit cent fanègues à votre seigneurie, reprit la femme, on peut bien en donner deux cents tout de suite.

— Ecoutez, dit Perez, il me suffit pour l'exemple d'avoir fait un marché moi-même, et de pouvoir dire: Je l'ai fait là, et payé de mes propres mains tel prix, le pays en fournit en abondance, etc., etc.; c'est assez pour contenir chacun dans le devoir. Je prends donc d'abord les cent fanègues de la récolte du sei-



Prends-y garde, Capitana, je t'ôterai ton plumet. — Page 103

gneur alcade, et je les veux payer sur-le-champ en or.

En même temps Perez tira la bourse de Fernando, et le prix réglé avec l'alcade lui fut immédiatement compté.

— Il ne reste plus, reprit-il, qu'à transporter aujourd'hui même cette orge au *parador* de Ségovie. Vous comprenez qu'il ne s'agit pas d'embarrasser la route d'une centaine de bourriques, à la manière de ces cantons, dans une plaine où le roi chasse actuellement; d'ailleurs, je n'ai besoin ce soir que de la moitié de cette quantité. Ne pouvez-vous pas me procurer un chariot décent... tenez, comme celui que je viens de voir à la porte d'une petite maison près de l'église?

— Seigneur, répondit l'alcade, nous n'en avons point de pareil ici; celui dont vous parlez vient de la ville, et il est destiné à transporter à Valladolid une bonne dame malade.

— La bonne dame peut attendre, seigneur alcade, répliqua vivement Perez; il est question d'un service que votre devoir est d'assurer avant tout. Ni vous ni moi ne voulons mériter de reproches. Des hommes dans notre position, et avec notre responsabilité, ne se peuvent arrêter devant de si légères considérations. Vous êtes magistrat, vous avez l'autorité en main, chargez-vous de régler cette affaire avec la dame malade. Quant au voiturier, je lui donne le double du prix convenu avec lui.

L'alcade ne vit dans cette remontrance que ce qui le relevait à ses propres yeux en l'associant aux devoirs d'un serviteur du roi; il partit pour remplir celui dont on venait de l'aviser, bien résolu à ne souffrir aucune résistance. Sa femme, restée seule avec Perez, lui offrit le chocolat avec tant d'empressement, en l'assurant qu'il le prendrait aussi bon qu'au palais du roi, qu'il accepta cette politesse. Tandis qu'elle le préparait, il s'informa de la dame malade. Tout en lui répondant, Antonia décrochait sa chocolatière de cuivre dans laquelle était le moulin qui n'en sort jamais; elle y jeta une once de chocolat cassé seulement en deux ou trois morceaux, et mesura dans une petite tasse de faïence la quantité d'eau nécessaire; puis, découvrant sous les cendres un peu de feu qu'elle anima de son souffle :

— Ah! dit-elle en y plaçant sa chocolatière, c'est une excellente et respectable dame, mais pas un maravedis à la maison. Il y a une jeune fille aussi, belle et bien aimable : toute la paroisse la chérit; mais la pauvre enfant sera bientôt orpheline.

— N'a-t-elle point de parents? demanda Perez en tirant un cigare de son étui.

Antonia, sans s'interrompre, mit un peu de braise sur un petit trépied de cuivre armé d'un manche de bois, elle alla le placer auprès de Perez sur la table, et il y alluma son cigare tout en continuant la conversation. En Espagne, le service de la pipe se fait partout avec un empressement désintéressé; c'est une espèce de devoir qu'on accomplit comme pour le soin de sa conscience : on donne, on reçoit sans attendre, ni faire de remercîments.

— Non, seigneur, répondit Antonia, on ne connaît point de parents à ces dames dans le pays; et si ce n'est le fils du comte de Mansilla qui vient les visiter quelquefois depuis ce printemps, on n'a jamais vu personne chez elles pendant les cinq années qu'elles ont habité ce village.

— Bon! n'y a-t-il que cinq ans?

— Pas davantage : elles venaient d'Amérique. Les médecins avaient déclaré que la santé de la mère exigeait l'air pur et frais de nos montagnes; et comme les logements sont chers à Ségovie et à Saint-Ildefonse pour une pauvre veuve qui n'a que sa modique pension, elle est venue s'établir ici à bon marché. Mais il semble que depuis quelque temps elle dépérit de jour en jour. Elle est si changée qu'on ne la reconnaît plus. Pauvre femme! on lui commande à présent un air plus chaud et plus égal; voilà pourquoi elle va partir.

— Elle a tort, dit Perez d'un ton d'importance, l'air le plus funeste à la santé, c'est celui de la misère et de l'abandon, et on trouve celui-là partout; c'est ici que dona Isabel doit rester.

— Ah! vous savez son nom?

— Je sais beaucoup de choses, segnora. Entre vous et moi, le comte de Mansilla n'est pas étranger à ce départ qu'on met sur le compte de la maladie; mais souvenez-vous de ce que je vous dis, c'est ici que dona Isabel et la belle Elena doivent rester. Leur sort va bientôt changer, et le bonheur rendra plus vite la santé à cette bonne dame que l'air de Valladolid. Voyez-la, dites-lui qu'elle se console.

— Oui, seigneur, je la verrai tout à l'heure.

— Bien; ajoutez que vous avez eu l'occasion de causer avec quelqu'un qui sait tout... qui s'intéresse beaucoup, mais beaucoup à elle; et... n'en dites pas davantage.

— Certainement, seigneur, je lui répéterai tout cela dans les mêmes termes. Mais le nom de votre seigneurie? demanda Antonia en plaçant devant le feu la petite tasse afin de la chauffer, pendant qu'elle tournait rapidement entre ses doigts le moulin de la chocolatière.

— Bornez-vous, répondit Perez, à dire que vous avez vu *quelqu'un* qui reviendra dans peu, et que vous lui annoncerez vous-même, quelqu'un qui lui donnera des nouvelles importantes; dites surtout qu'elle doit absolument renoncer à se mettre en route avant d'avoir eu avec lui une longue et importante conférence.

Tandis qu'il parlait, Antonia lui servait son

chocolat avec une petite rôtie de pain plus blanc que la neige et placé sur une serviette bien propre. Elle mit ensuite sur la table un verre d'eau limpide et fraîche, et lui offrit dans une autre assiette deux petits pains de sucre rosé léger comme une éponge et se fondant à mesure qu'on le plonge dans l'eau; elle répéta encore à Perez qu'elle allait faire immédiatement son message. Celui-ci, tout en savourant son chocolat qu'il trouva réellement exquis, lui recommanda d'appuyer surtout sur la nécessité de ne point bouger du village jusqu'à de nouveaux avis.

— Pour aujourd'hui, ajouta-t-il, vous savez que sa majesté est à Ségovie, et je n'ai que le temps...

— C'est juste, interrompit Antonia.

— Il est inutile, reprit Perez en baissant la voix, de faire observer à une personne aussi prudente et aussi spirituelle que vous, que cette conversation est absolument entre nous deux, et ne doit être confiée qu'à dona Isabel; du reste, le plus profond silence.

— Rapportez-vous-en à moi, seigneur, répondit la sotte; je vois bien à qui j'ai affaire, et que votre seigneurie en sait beaucoup plus qu'elle ne dit sur tout cela.

Comme elle achevait, l'alcade de retour et rayonnant de joie lui apprit que la dame malade venait d'éprouver un accès si violent, qu'elle était forcée de différer son voyage. En conséquence, le chariot était à sa disposition jusqu'à nouvel ordre et sans difficulté. L'alcade avait déjà fait commencer le chargement, et tout allait être terminé dans peu d'instants. Sur cette assurance, le seigneur Perez prit congé de la famille avec le même air de protection et d'importance qu'il avait affecté en entrant. Il annonça qu'il enverrait prendre une seconde charge d'orge le lendemain, et remonta gravement dans son cabriolet, après avoir distribué quelque menue monnaie aux pauvres. Il fit alors un dernier salut de la main à l'alcade et jeta un coup d'œil d'intelligence à sa femme. Après quoi, Capitana, fraîche et reposée, reprit gaiement sa marche vers le *parador* de Ségovie, terre promise que les paroles dorées de Pedro ne cessaient de lui vanter à haute voix comme le séjour des doux loisirs, de l'abondance et des tendres caresses.

CHAPITRE III.

Un grand mouvement agitait ce soir-là cette vaste hôtellerie où régnait alors la belle segnora Léonor Diaz. La cour était pleine de carrosses venus de Saint-Ildefonse pour la fête du comte, et Capitana eut peine à retrouver sa place accoutumée dans l'immense écurie, remplie d'un double rang de mules. Léonor Diaz, bien éloignée de ces empressements avilissants des aubergistes françaises, laissait à des subalternes le soin de recevoir les étrangers. Assise dans une salle basse ouverte à tous venants, elle s'enivrait des hommages des cochers de bonne maison et des laquais à livrée, au milieu d'un nuage de fumée de tabac. Un éventail à la main, elle souriait à leurs plaisanteries, tandis que Tomassa répondait à tout le monde, en donnant, sans interrompre, de bonnes tapes aux muletiers dont elle avait à réprimer les insolentes familiarités.

Le cuisinier, de son côté, agitait ses casseroles et surveillait sa broche; car il ne faut pas se figurer ces auberges de l'intérieur des villes, comme celles des grandes routes qui ont une si déplorable célébrité sous le nom de *ventas*. Les paradors, comme les *fondas*, ont du moins un air européen; ce ne sont plus comme de tristes caravansérails de l'Asie où l'on ne trouve que l'abri; ces maisons sont passablement fournies de lits et de vivres. Cependant la physionomie espagnole y reste encore fortement empreinte : la saleté des chambres, la pauvreté du mobilier, la froide insouciance du maître, l'insolence des domestiques, surtout la qualité des mets, et la pureté des doctrines nationales des cuisiniers, tout concourt à défendre le voyageur d'un seul moment d'illusion; c'est toujours l'Espagne et dans toute sa triste réalité.

Tomassa, sur la demande réitérée de Perez, le conduisit à une chambre du premier étage où elle posa sur la table une lampe à quatre becs, surmontée d'une longue branche qui soutenait une feuille de cuivre servant de garde-vue, et à laquelle était suspendue, par une chaîne, une petite paire de pinces pour gouverner les mèches; la servante demanda au voyageur s'il voulait souper, et, sur sa réponse affirmative, elle se retira après avoir reçu l'ordre de faire monter Pedro.

A quelques pas de là, l'hôtel du comte de Mansilla, magnifiquement illuminé au dehors, retentissait au dedans des accents de la plus vive gaieté. Des femmes charmantes dansaient au son de la musique du régiment de Tarragone, et une jeunesse brillante s'empressait autour d'elles. Le comte, traversant lentement toutes les salles, animait les danseurs et recevait partout des compliments sur la grâce que le roi venait de lui accorder; en effet, une circonstance fort heureuse avait servi ce jour-là même son ambition et son excessive vanité.

Pendant le règne de Charles III, ce prince si régulier, si ponctuel dans les moindres actions de sa vie, venait chaque année établir sa cour à Saint-Ildefonse, séjour chéri de son père, Philippe V, et où reposent ses restes. Il y arrivait la veille de la Saint-Jean et n'en repartait que le premier d'octobre. Pendant ces trois mois il chassait pour ainsi dire continuellement. C'était là le plaisir favori, l'unique passion de cet homme vertueux. Il faisait quelquefois deux chasses par jour, et son fils, depuis le roi Charles IV, l'accompagnait souvent. Or, malgré le séjour des ambassadeurs, des ministres, et l'apparition momentanée de quelques grands qui venaient de Madrid au *baise-main* les jours de gala, il n'y avait point de cour dans cette résidence, et l'unique société de la famille royale s'y composait des seigneurs et des dames attachés au service de leurs personnes. La reine Marie-Louise, alors princesse des Asturies, presque toujours seule pendant que les princes étaient à la chasse, retirée dans son intérieur, sans aucuns plaisirs, s'ennuyait mortellement à Saint-Ildefonse, et témoignait sans ménagement l'aversion que lui inspirait ce séjour. Aussi, dès 1789, époque où Charles IV monta sur le trône, les voyages à ce château royal furent-ils abandonnés.

Cependant, dès le commencement de l'été de 1792, la chaleur excessive avait fait sentir le besoin de chercher dans ce séjour si frais et si délicieux un abri contre les rigueurs de la canicule, et la cour venait de s'y établir depuis une semaine.

Les chasses royales avaient donc été suspendues pendant trois ans dans tous ces cantons, sauf de légères apparitions du roi à Rio-Frio, pendant les voyages de l'Escurial. Cette longue paix avait tellement favorisé la multiplication des bêtes fauves dans les bois environnants, qu'on voyait les cerfs et les daims se promener familièrement par troupeaux jusqu'aux portes de Ségovie, dont ils dévastaient toute la plaine.

Sous Charles III, les chasses, dans ces environs, étaient très-meurtrières. Pendant plusieurs jours, des paysans en grand nombre, répandus dans les bois, rabattaient le gibier dans la plaine. Les animaux entraient alors dans un vaste cercle formé par plusieurs bataillons et escadrons de la garde royale, disposés en cordon sur une ligne de plusieurs lieues. En se rapprochant, les soldats chassaient devant eux les cerfs et les daims vers un défilé où le roi et les infants les abattaient par centaines à coups de fusil.

Cette fois, le roi Charles IV venait de commander une chasse semblable pour le lendemain, quand le comte de Colomera, inspecteur général de l'artillerie, se présenta pour faire sa cour. Il venait supplier le roi de passer la revue des jeunes gentilshommes de l'école militaire d'artillerie sous sa direction, établie par Charles III au château de Ségovie.

Le jeune duc de la Alcudia, qui jouit depuis d'une si grande faveur sous le titre de prince de la Paix, était en ce moment avec la reine dans la chambre du roi. Il appuya la demande du comte, en ajoutant qu'on lui avait fait les rapports les plus favorables des progrès des élèves, et qu'il ne doutait pas que leurs majestés ne daignassent un jour aller les voir manœuvrer. Déjà les paroles du jeune duc avaient un grand poids aux yeux du couple royal, qui l'honorait de son intimité.

— Tu as raison, Manuel, lui dit le roi, et nous pourrons demain en avoir le plaisir après la chasse, qui nous mènera jusque sous les murs de Ségovie.

— Tant mieux! répondit le duc; votre majesté trouvera dans les acclamations des habitants de cette ville la plus douce récompense du nouveau bienfait qu'elle va répandre sur eux.

— Quel bienfait?

— Seigneur, la chasse de demain ranime l'espérance des cultivateurs et réjouit tous les propriétaires des environs. Jamais on n'a souhaité d'aussi bon cœur une heureuse chasse à votre majesté.

— Quoi donc? les animaux sont-ils en plus grand nombre de ce côté de la montagne que sur le revers où nous avons chassé l'autre jour, aux environs de la Chartreuse de Paular?

— Dix fois plus nombreux, seigneur.

— Tant mieux, tant mieux.

— Ce n'est pas ce que disent les chanoines de la cathédrale.

— En effet, on m'a rapporté qu'ils s'étaient plaints de la récolte de cette année. Ce sont de braves gens; eh bien! nous leur rendrons le service de leur tuer le plus possible de ces animaux, et nous leur enverrons du gibier par-dessus le marché.

— Seigneur, reprit le duc, il y a peu de souverains au monde dont les plaisirs soient, comme ceux de votre majesté, autant de bonnes actions. Les chanoines ne seront pas les seuls à lui rendre grâce de la destruction d'une partie de ces bêtes dévorantes. Elle peut juger elle-même de leur nombre prodigieux, en jetant un coup d'œil sur la plaine, en ce moment où les paysans qui rabattent dans la forêt les ont forcés d'abandonner la montagne.

— En effet, dit le roi en s'approchant du balcon, c'est une véritable armée. Eh bien! Manuelito, tu tireras avec nous, et nous en purgerons le pays.

— Ah! seigneur, répondit le duc, je ne doute pas que votre majesté et son altesse royale, l'infant don Antonio, son frère, ne fassent merveilles, et je les seconderai de tout mon courage; mais à nous trois nous n'en pourrons abattre qu'une centaine tout au

plus : pour soulager le pays et purger ces canons, il faudrait employer le canon.

— Tu crois rire, reprit le roi, c'est ce que nous avons fait en 1790, aux environs d'Aranuez; j'en ai détruit deux mille à mon premier séjour ; je les faisais tirer à mitraille... Mais j'y pense, comte de Colomera, tes jeunes gens pourraient nous servir; Manuel, fais disposer cela; nous chasserons demain avec leurs canons.

— Excellente idée, seigneur, dit le duc; on pourrait placer une batterie sur la butte de Los Huesos.

— Eh! non, Manuel; ne vois-tu pas qu'il faudrait l'entourer pour rabattre les animaux sur ce point, et qu'alors l'artillerie ne pourrait jouer sans danger pour les hommes!

MORTONVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XIV

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

Béranger a écrit, en quelque sorte, sa vie, dans cette charmante chanson : *le Tailleur et la Fée*, que nous citions dans notre numéro du 5 juillet dernier, en tête de notre esquisse biographique sur l'illustre poëte.

Aujourd'hui encore, avant de vous parler nous-même de Frédéric Soulié, nous sommes heureux, lecteurs, de vous donner ces quelques lignes peu connues, sorties de sa propre plume, et toutes pleines de cette bonhomie et de ce sans-façon que le célèbre romancier mettait toujours dans son style quand il causait de sa personne et de ses écrits.

Un éditeur lui avait demandé quelques notes pour servir à sa biographie.

Voici ce que Frédéric Soulié adressa à l'éditeur :

« Monsieur,

» J'ai reçu les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et, en vérité, je suis fort embarrassé d'y répondre. Il est bien difficile à un homme qu'on interroge sur son compte, de ne répondre que ce qui est convenable. Il se glisse toujours dans le récit le plus succinct quelque chose de l'opinion qu'on a de soi; et, soit qu'on s'estime trop ou trop peu, on s'expose à passer pour avoir beaucoup de vanité avouée ou de fausse modestie. Je vais cependant faire de mon mieux, et si je mets dans cette lettre des circonstances qui vous paraissent inutiles, attribuez-les, je vous prie, à ma maladresse, et non au désir de faire de mon avis quelque chose d'important.

» Je suis né à Foix (Arriége), le 23 décembre 1800. Ma naissance rendit ma mère infirme. Elle quitta ma ville natale quelques mois après ma naissance, et, bien que je sois retourné dans mon département et à quelques lieues de Foix, je ne l'ai jamais vue. Je demeurai avec ma mère, dans la ville de Mirepoix, jusqu'à l'âge de quatre ans. Mon père était employé dans les finances, et sujet à changer de résidence. Il me prit avec lui en 1804; en 1808, je le suivis à Nantes, où je commençai mes études. En 1815, il fut envoyé à Poitiers, où je fis ma rhétorique. Mon premier pas, dans ce que je puis appeler la carrière des lettres, me fit quitter le collége. On nous avait donné une espèce de fable à composer; je m'avisai de la faire en vers français. Mon professeur, qui était un séminariste de vingt-cinq ans, trouva cela si surprenant, qu'il me chassa de la classe, disant que j'avais l'impudence de présenter comme de moi des vers que j'avais assurément volés dans quelque *Mercure*. Je fus me plaindre à mon père, qui savait que, dès l'âge de douze ans, je rimais à l'insu de tout le monde. Il se rendit auprès de mon professeur, qui ne lui répondit autre chose que ceci : « Qu'il était impossible qu'un écolier fit des vers français. — Mais, lui dit mon père, vous exigez bien que cet écolier fasse des vers latins. — Oh! ceci est différent, reprit le professeur, je lui enseigne comment cela se fait, et puis il a le *Gradus ad Parnassum.* » Je note cette anecdote, non pas pour ce qu'elle a d'intéressant, mais pour la réponse du professeur. Mon père me fit quitter le collége et se chargea de me faire faire ma philosophie. Il avait été lui-même, à vingt ans, professeur de philosophie à l'Université de Toulouse, qu'il quitta pour se faire soldat en 1792. Il s'était retiré avec le grade d'adjudant général, par suite d'une maladie contractée dans les reconnaissances qu'il avait faites sur les Alpes pour l'expédition d'Italie.

» Je reviens à moi. Quelque temps après ma sortie du collége, mon père fut accusé de bonapartisme et destitué. Il vint à Paris, et je l'y accompagnai. J'y achevai mes études. J'y fis mon droit assez médiocrement, mais avec assez de turbulence pour être expulsé de l'école pour avoir signé des pétitions libérales et pris une part active à la révolte contre le doyen, qui me fit expédier, ainsi que mes camarades, à l'école de Rennes, où nous achevâmes notre droit comme des forçats, sous la surveillance de la police. On m'avait signalé comme carbonaro. Je profitai de mon exil pour établir une correspondance entre les *ventes* de Paris et celles de Rennes. Mon droit fini, je rejoignis mon père à Laval, où il avait repris son emploi. J'entrai dans ses bureaux, et bientôt après dans l'administration; j'y demeurai jusqu'en 1824, époque à laquelle mon père fut mis à la retraite pour avoir *mal voté* aux élections.

» Un mot sur mon père, monsieur : le voilà deux fois destitué; est-ce à dire que ce fût un homme incapable et turbulent? Quoiqu'on puisse suspecter ma réponse de partialité, je puis le dire, parce que cela est une chose irrécusable pour tous ceux qui le connaissaient, mon père était l'administrateur le plus distingué de sa partie (les contributions); ses travaux lui avaient valu l'approbation de l'Empereur, et peut-être s'en souvenait-il trop, voilà tout. Il regrettait un temps où, caché dans sa province, il avait, sans appui, sans protection, sans sollicitation, obtenu un rapide avancement dû à la supériorité seule de ses travaux. Vous pardonnerez la digression. Je quittai l'administration quand mon père en fut exclu, et revins avec lui à Paris. J'avais occupé mes loisirs de province à faire quelques vers; je les publiai sous le titre d'*Amours françaises*. Ce petit volume passa assez inaperçu, si ce n'est dans quelques salons où survivait encore la mode des lectures à apparat. Je m'y liai avec presque tous les hommes qui étaient ou qui sont devenus quelque chose en littérature.

» Casimir Delavigne m'encouragea avec une grâce parfaite, et je devins l'ami de Dumas, lorsqu'il n'avait encore pour toute supériorité que la beauté de son écriture. Mon succès n'avait pas été assez éclatant pour me montrer la carrière des lettres comme un avenir assuré. Je devins directeur d'une entreprise de menuiserie mécanique. Ce fut pendant que j'étais fabricant de parquets et de fenêtres que je fis *Roméo et Juliette*. Nous étions déjà en 1827. Cet ouvrage fut reçu à l'unanimité au Théâtre-Français; mais on décida, sans le connaître, de lui préférer une tragédie que M. Arnault fils promettait sur le même sujet. Sa tragédie finie, elle fut peu accueillie : alors on se tourna vers une traduction de Shakespeare, par M. Émile Deschamps. J'appris tout cela par hasard. Je portai ma pièce à l'Odéon; j'eus mille peines à obtenir une lecture : je dus cette faveur à Janin, qui était déjà une autorité et qui faisait trembler les directeurs dans ses feuilletons du *Figaro*. Je fus reçu, joué, applaudi. Je me fis décidément homme de lettres. A partir de là, voici toute ma vie littéraire. Je donnai *Christine* à l'Odéon, drame en cinq actes et en vers, tombé d'une façon éclatante. J'avais fait cet ouvrage avec amour, je fus désolé, désolé surtout de l'abandon des journalistes qui, après nous avoir poussés, nous autres jeunes gens, dans une voie d'affranchissement, désertèrent la cause à son premier essai. *Christine* n'en est pas moins ce que j'ai fait de mieux. Je quittai le théâtre, je m'attachai aux journaux : je fis *le Mercure*, je fus du *Figaro*. Pendant l'année 1830, je fis jouer une petite pièce en deux actes ayant pour titre : *Une nuit du duc de Montfort;* elle me rapporta plus d'argent que mes deux tragédies, toute médiocre qu'elle fût. La révolution de 1830 arriva, j'y pris part, je me battis. Je suis décoré de Juillet, ce qui ne prouve rien, mais enfin je me suis battu. Je travaillais, à cette époque, à *la Mode* et au *Voleur* avec Balzac et Süe.

» Malgré mon peu de succès au théâtre, je tentai encore une fois la chance. Je fis une pièce en cinq actes et en prose, de moitié avec M. Cavé : elle s'appelait *Nobles et Bourgeois;* nous tombâmes encore. Je me résignai à abandonner le théâtre, malgré les encouragements de mes amis qui disaient trouver dans un excès de force dramatique la cause de mes chutes. Je continuai ma collaboration à presque tous les recueils qui ont paru, soit en vers soit en prose. Enfin je rentrai au théâtre par *la Famille de Lusigny*, qui obtint un succès honorable. Puis je fis *Clotilde*, qui fut très-critiquée et beaucoup jouée. J'ai fait encore *Une aventure sous Charles IX*, très-critiquée et passablement applaudie. A l'époque où je donnais *Clotilde*, je publiai *les Deux cadavres*. On a fait de ce livre mon meilleur titre à l'estime, quelle qu'elle soit, qu'on a de moi.

» Bientôt après, je recueillis sous le titre du *Port de Créteil*, des contes et nouvelles tant inédits que déjà publiés. Depuis, encore, j'ai fait imprimer *le Vicomte de Béziers*, et votre article ne sera pas imprimé que deux volumes auront paru sous le titre de : *le Magnétiseur*. En somme, depuis que j'ai commencé à écrire, j'ai fait jouer neuf pièces dont quatre en cinq actes et trois en trois actes. J'ai publié neuf volumes; enfin, je ne sache pas de recueil où je n'aie pas travaillé. Voilà tout, ou à peu près, et voilà peut-être beaucoup trop; faites-en ce qu'il vous plaira.

» Voici mon nom exactement :

» MELCHIOR-FRÉDÉRIC SOULIÉ. »

. . . .

Que dites-vous de cette lettre? Que de simplicité! que de modestie! Croirait-on que celui qui a tracé ces lignes est l'écrivain déjà célèbre à qui l'on doit déjà *les Deux cadavres* et *Clotilde*, un livre, un drame de premier ordre; à qui l'on devra bientôt *les Mémoires du Diable* et *la Closerie des Genêts*, deux chefs-d'œuvre

Ah!... c'est que Frédéric Soulié, tout en étant un homme de talent, savait aussi être un homme honorable, c'est-à-dire qu'il ne voulait pas, qu'il n'a jamais voulu en appeler aux trompettes de la réclame, embouchées par les saltimbanques des petits journaux, pour faire *mousser*, — c'est le terme, — son nom. Né poëte, s'il a consenti à n'être pas le poëte qu'il voulait, il l'a dit dans *les Mémoires du Diable*, « *c'est qu'il avait horreur de la misère*, » et que sa plume était trop riche pour vivre dans un grenier. Mais du moins cette gloire, peut-être moins noble que celle qu'il avait rêvée d'abord, mais plus entourée d'or, à coup sûr; cette gloire qu'il a conquise, s'il l'a conquise, c'est par la force de sa volonté, c'est par son travail, c'est par son intelligence!... La coterie et l'intrigue n'ont rien à voir à la réputation de Frédéric Soulié. Il est, parce qu'il est.

. . . .

Riche, célèbre, aimé, aimable, heureux, l'avenir le plus brillant se déroulait devant lui.

Il venait d'acheter à Bièvre une propriété presque princière, avec un parc où l'on pouvait se promener en calèche, un étang où l'on pouvait se promener en bateau!...

Là, partageant sa vie entre le travail et le plaisir, tantôt dans le silence du cabinet, il laissait s'échapper de sa plume rapide et féconde ces feuilletons amusants, intéressants, dramatiques, qui s'en allaient bien vite s'imprimer dans quelque journal, sans que leur auteur consentît jamais à les relire avant de les livrer au public. Frédéric Soulié avait en horreur la correction des épreuves.

Tantôt, entouré de nombreux convives à une table à laquelle il ne faisait jamais qu'un médiocre honneur; ou bien encore couché avec ses amis, sur une verte pelouse en face de sa propriété, il racontait des aventures joyeuses...

Car il aimait à rire comme un enfant, ce sombre historien des turpitudes humaines!

Et plus d'un qui l'a connu, doit se rappeler avec quelle verve étourdissante il débitait, dans l'accent méridional, le conte du *Matelot faisant le grand vent à Marseille*...

Tout à coup... c'était en 1847...

Tenez, lecteur, voici quelques passages d'une lettre d'Achille Colin, le secrétaire de Frédéric Soulié, retraçant à un journaliste les détails de la mort de l'illustre romancier. Ces lignes vous apprendront, mieux que je ne saurais le faire, comment un homme de génie, doublé d'un homme de cœur, sait dire adieu à la vie.

. . . .

« Voilà bientôt trois mois que sa mort a commencé; aussitôt que la maladie l'a touché, il s'est senti perdu; il n'a plus parlé, il n'a plus agi, il n'a plus pensé que dans la prévision de sa fin inévitable. Une funeste certitude s'était emparée de lui. En vain essayait-il de la repousser, encore ne la repoussait-il que par l'énergie de la prière. Il demandait à Dieu de ne pas encore compter le nombre de ses jours; il le suppliait de le laisser vivre deux ans, un an encore, le temps d'achever des dessins qu'il avait ébauchés, d'écrire les choses dont il allait emporter le secret, le temps de dire ce dernier mot d'un talent nouveau qui lui avait été révélé, mais qu'il n'avait pas encore dit. Cette prière ne devait pas être exaucée.

. . . .

» Dans la nuit du 22 au 23 septembre, il sentit que la mort arrivait à lui; hélas! nous ne la pensions pas si proche; il se pencha alors vers M. Massé :

» — Docteur, lui dit-il, entre le malade et le médecin il y a une heure où rien ne saurait plus être caché; parlez-moi sincèrement : la mort va-t-elle bientôt venir ?

» Et pour détourner la réponse, je m'approchai alors en lui demandant s'il avait froid.

» — Je n'ai pas froid, me répondit-il, mais je suis un mort.

. . . .

» — Plus de remède, nous dit-il, je ne prendrai plus rien; qu'on ôte la bouteille d'eau chaude que j'ai sous mes pieds, ne me tourmentez plus, ne me pressez plus, laissez-moi calme, ne me détournez pas, ne cherchez pas à me distraire lorsque je me recueille pour mourir...

» Ainsi, prêt pour la mort, il demanda tous ceux qui l'avaient soigné durant sa maladie; il appela aussi son domestique, il voulut que tout le monde l'entourât.



Frédéric Soulié.

. . . .

» Il ne se lassait pas de nous regarder tous, et de nous dire affectueusement, mais d'une voix presque éteinte : « Je vous vois, je vous vois encore; » et il nous désignait tous par nos noms.

. . . .

» Il avait Béraud à sa gauche, madame Béraud à sa droite; Béraud lui tenait la main gauche. « Mon ami, lui dit le mourant, cette main est déjà inerte, elle ne sent plus celle d'un ami; si vous en voulez une qui réponde à votre étreinte, prenez celle-ci. » Et il lui tendit la droite, l'autre appartenait déjà à la mort.

. . . .

» A l'heure de la mort, notre admirable ami semblait transfiguré; sa pensée s'élevait, sa langue était la langue immortelle de la poésie. Il parlait et ne parlait plus qu'en vers : il adressait des vers à ceux qui l'entouraient, à ses deux médecins, à ses amis présents, aux artistes absents qui avaient eu leur part dans ses succès; nous l'écoutions, nous prêtions l'oreille, malheureusement le hoquet entrecoupait les paroles et ne nous permettait pas toujours de les saisir complétement. Je pris un moment la plume et j'écrivis sous sa dictée (1).

. . . .

» Il avait une telle foi, un tel rayonnement de confiance sur le visage, que Béraud prit son fils par la main et demanda pour lui la bénédiction du mourant. — « Enfant, lui dit Frédéric Soulié, tu es appelé bien jeune à voir un sévère spectacle; aime ton père, aime ta mère et sois bon pour tous; quand on n'a fait de mal à personne, on meurt tranquille comme je meurs. Regarde. » Puis il recommanda à Béraud d'aller consoler son père, son père qu'il aimait tant, et qu'il n'avait pu embrasser avant de mourir.

» Encore quelques instants et ses yeux se voilèrent sans qu'il les eût détachés de ceux qui n'étaient qu'une famille autour de lui. Sa tête se renversa, deux larmes s'échappèrent de ses yeux; il n'était plus. »

. . . .

Comme Balzac, Frédéric Soulié est mort d'une maladie de cœur, un genre de maladie dont ne souffriront jamais certaines gens... et pour cause.

Des discours furent prononcés sur sa tombe, au Père-Lachaise, par MM. Victor Hugo, Taylor, Antony Béraud, Adolphe Dumas, Paul Lacroix et Belmontet.

Alexandre Dumas lui, ne put que pleurer sur le cercueil de son ami.

. . . .

Et dix ans se sont passés bientôt depuis que Frédéric Soulié a disparu de ce monde.

Et sa tombe attend encore cette statue de Clésinger qu'on lui avait promise.

Est-ce oubli?... est-ce indifférence de la part de ceux qui sont restés? Nous espérons que non...

Et pourtant, prenez-y garde, messieurs les vivants! si vous ne vous hâtez, un de ces jours le vent pourrait bien emporter la pauvre croix de bois qui, seule, se dresse encore au-dessus de la dalle funéraire de votre ami!...

Et quand on demanderait plus tard à vos enfants : — Où donc vos pères ont-ils enterré Frédéric Soulié?

Qu'oseraient-ils répondre?

(1) Voici ces vers inachevés qu'Antony Bérand récita sur la tombe du poëte :

Louise, noble cœur, ange au regard si doux,
Quand l'ange de la mort, presque vaincu par vous,
Oubliait de frapper sa victime expirante,
Pour le pauvre martyr, vous l'image vivante
De tous célestes dons et de toutes vertus;
Que vous dire, âme d'or, ma sainte bienfaisante,
Vous m'avez tenu lieu, sœur, de ma sœur absente,
Mère, de ma mère qui n'est plus ..

Je n'achèverai point mon pénible labeur,
Plus de récolte, hélas! imprudent moissonneur,
Hâtant tous les travaux, faits à ma forte taille,
Je jetais au grenier le froment et la paille;
De mon rude travail nourrissant ma maison,
Sans m'informer comment s'écoulait la moisson.
Viens près de moi, Béraud, et vous Massé, Colin,
Près de moi, près de moi, car voici bientôt l'heure
Voici qu'on me revêt de ma robe de lin
Pour entrer dignement dans...

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Edité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Doudey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 15. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

9 AOUT 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



La planche est renversée, les statuettes tombent... — Page 111.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XIII.

Les petites Statuettes en plâtre. — (*Suite.*)

Choublanc a senti battre son cœur avec plus de force en considérant le chapeau blanc et rose de cette dame; son émotion redouble en examinant sa tournure, la manière dont elle porte sa tête, et il se dit :

— Voilà bien le dos... les bras... les épaules... les mouvements de tête d'Éléonore... plus j'examine cette dame... plus je suis persuadé que c'est elle...

Ah! si elle pouvait se retourner un peu... que je voie seulement le bout de son nez...

— Une fois, monsieur, reprend Belamour, c'était au sujet de ma seconde fille, celle qui tient les *Déjazet*, elle jouait *Indiana et Charlemagne* dans une grange... c'était dans un petit bourg où il n'y avait pas de salle... elle jouait cela par complaisance, au bénéfice du souffleur... qui faisait *Charlemagne*...

Vous savez que dans la pièce la scène est coupée en deux parties, d'un côté on est chez *Indiana*, de l'autre chez *Charlemagne;* mais faute de décorations, on avait fait une grande raie avec du blanc d'Espagne... ça remplaçait la cloison...

— C'est elle, monsieur!... c'est bien elle... j'en suis sûr à présent, elle vient de se retourner...

— Ma fille vient de se retourner?...

— Eh! je vous parle de ma femme... que je cherchais à Paris...

Tenez, voyez-vous... là-bas au coin à droite, cette dame de si belle tournure... chapeau blanc et rose... c'est elle...

— Votre femme? est-ce qu'elle chante?...

— Chanter! Éléonore... non, monsieur... je ne l'ai jamais entendue que crier... Vous ne sauriez croire l'effet que sa présence me produit... J'ai envie de danser... de me trémousser... je ne me sens pas d'aise... je ne pèse pas une once!...

— Tout cela parce que vous voyez votre femme?...

— Oui, mon cher monsieur!

— Vous m'étonnez beaucoup...

— Je n'y tiens pas... je vais aller lui présenter mes hommages... Ah! malheureux! mais je n'y pensais plus... et ce coup de poing que j'ai reçu sur l'œil... cela se voit-il?

— Parfaitement... vous avez l'œil noir comme un pruneau... mais rassurez-vous, dans huit jours ce sera violet...

— Allons, il n'y a pas moyen que je me présente à Eléonore dans cet état!... elle ne voudrait pas me parler... elle ne me rendrait pas mon salut... ou elle me dirait : Fi monsieur! osez-vous bien vous montrer en public avec un œil poché!...

— Il paraît qu'elle est aimable votre femme!...

— Je vais me contenter de la regarder de loin... mais, par exemple, je ne la perdrai pas de vue...

— Chut, attention... la voilà qui se dirige vers l'avant-scène...

— Ma femme?

— Eh non! ma fille Evelina, elle va chanter *Enfant, n'y touchez pas!* une délicieuse romance, à laquelle elle ajoute des fioritures qui en font presque un air bouffe!... écoutez bien!... je suis sûr qu'elle va prendre une fameuse revanche! C'est une gaillarde qui n'a pas peur du tout de son public; quand il n'est pas content, elle lui dit : *Zut!*

Choublanc ne prêtait aucune attention à ce que lui disait le petit baryton, il ne quittait plus sa femme des yeux, il observait tous ses mouvements.

Mademoiselle Évelina chante assez bien son premier couplet, dans lequel elle n'a pas ajouté d'agrément; Belamour est enchanté, il fait jouer ses castagnettes.

Au second couplet, la chanteuse ajoute un trait qu'elle fait assez mal; le petit homme monte debout sur sa chaise en ajoutant des *Bravo! Bravi! Brava!* à ses claques.

Dans les couplets suivants, mademoiselle Evelina est encore moins heureuse; elle se perd dans des roulades maladroitement ajoutées à l'air; mais Belamour applaudit plus fort, en jetant des regards furibonds sur un monsieur qui s'est permis de dire :

— C'est pitoyable de dénaturer ainsi un air!

— C'est lui qui est pitoyable!... c'est lui qui est dénaturé!... s'écrie le petit homme en se démenant toujours debout sur sa chaise... Je parierais qu'il n'a pas de chaussettes, ce monsieur-là... qu'il le chante donc lui cet air-là... qu'il ose le chanter... qu'il monte sur le théâtre... qu'il...

Belamour n'achève pas la phrase parce qu'il vient de s'apercevoir que Choublanc n'est plus à sa place.

Celui-ci, voyant sa femme se lever et s'éloigner avec sa société, s'était empressé de se lever aussi, afin de suivre Eléonore. Mais on n'avance pas facilement à travers des tables, des chaises et du monde assis; notre Champenois n'a encore fait que quelques pas, lorsqu'il se sent retenu par son habit, il se retourne et aperçoit le petit Belamour qui le retient par un pan de son vêtement et lui dit avec colère :

— Monsieur, qu'est-ce que cela signifie? nous avons pris une bouteille de bière à nous deux... en pique-nique... chacun sa part, c'est convenu... j'ai payé dix sous pour la bouteille entière... c'est cher, mais c'est le prix ici... Vous m'en devez donc la moitié... j'attendais toujours que vous me la donnassiez... et au lieu de cela monsieur file... monsieur s'en va sans tambour ni trompette...

— Eh! monsieur... est-ce que je pensais à votre bière?... Ne me retenez pas, je vous en prie... je veux suivre ma femme... elle s'en va... je la perdrais de vue...

— Laissez-nous donc tranquille! vous la retrouverez toujours votre femme... donnez-moi mes cinq sous...

— Une autre fois... mon Dieu!... je ne la vois plus...

— Comment une autre fois! et où voulez-vous que j'aille courir après vous?...

— Ah! que vous êtes cruel... Tenez, monsieur... prenez et laissez-moi...

— Qu'est-ce que vous me donnez là... une pièce de vingt sous... est-ce que vous vous fichez du monde... me prenez-vous pour un mendiant, que vous voulez me faire cadeau de quinze sous... attendez que je vous rende...

— Mais je ne peux pas attendre...

— Ah! bon... je n'ai pas de monnaie à présent...

— Donnez-les au garçon alors...

Choublanc parvient enfin à se débarrasser du petit Belamour, il court, presse le monde, renverse plusieurs chaises, marche sur des pieds, sur des robes, se fait traiter d'imbécile, de maladroit, mais va toujours son chemin.

Il arrive à la sortie par où sa femme a disparu; il regarde à droite, à gauche, il fait en courant trente pas d'un côté, puis trente pas d'un autre et finit enfin par se cogner contre un arbre auquel il demande excuse, se figurant qu'il vient de se jeter sur un passant.

— Je ne la vois plus!... je ne l'aperçois plus!... se dit le pauvre mari en regardant d'un air désespéré autour de lui; mais le soir, dans les Champs-Elysées, on ne voit pas bien loin devant soi. Il se décide à continuer d'aller en avant et il se met à marcher très-vite, espérant de cette façon parvenir à rejoindre sa femme.

Choublanc trotte depuis plus de dix minutes et il se dit :

— C'est singulier, ces Champs-Élysées n'en finissent pas... je ne puis parvenir à atteindre la place de la Concorde...

Quand je suis entré sous les arbres, en arrivant, je ne croyais pas avoir été si loin... pour arriver à ce café chantant...

Il est vrai qu'alors je ne cherchais personne... je flânais, je ne faisais pas attention au chemin...

Du courage... il faudra bien que j'en sorte de ces Champs-Elysées...

Ah! j'aperçois quelque chose de grandiose devant moi, ce doit être l'Obélisque...

Choublanc double le pas et il arrive à la barrière de l'Étoile. Il s'arrête tout désorienté devant les employés en s'écriant :

— Ah! mon Dieu!... mais je ne reconnais pas la place de l'Obélisque...

— Je le crois bien, vous lui tournez le dos, lui dit un commis.

— Il serait possible... alors, si je passe la barrière...

— Vous irez au bois de Boulogne ou à Neuilly...

— Sapristi! je me suis trompé de côté... je ne m'étonne plus si je n'ai pas rattrapé ma femme... décidément je n'ai pas de chance... Alors, pour revenir sur les boulevards?...

— Retournez sur vos pas et allez tout droit.

— Infiniment obligé, messieurs.

Choublanc se remet en marche, mais il va doucement cette fois. Au bout de trois quarts d'heure il se retrouve devant l'Obélisque; mais il sent bien qu'il faut qu'il renonce à l'espoir de rejoindre sa femme, et il est plus de minuit, lorsque harassé, désespéré, il rentre à son logement du faubourg Saint-Antoine.

— Maudit petit chanteur, se dit Choublanc, c'est lui qui est cause que j'ai perdu de vue Éléonore... sans lui, je la suivais de loin, mais je connaissais son domicile, et demain je me présentais chez elle avec un bandeau noir sur l'œil gauche... cela m'aurait donné un air intéressant... j'aurais dit que c'était les suites d'un duel!...

N'importe, ma femme est toujours à Paris, j'en suis sûr maintenant... Je la retrouverai et ce M. Belamour ne sera pas toujours là pour me barrer le passage!

Le lendemain de cette aventure, Choublanc, qui a mis un bandeau noir sur son œil, pour cacher les effets du coup de poing qu'il a reçu la veille, recommence ses recherches sur le boulevard Beaumarchais, et il n'était pas plus avancé, lorsqu'en sortant d'une maison il aperçoit à environ soixante pas devant lui le joli petit chapeau blanc et rose qu'il a remarqué la veille sur la tête de sa femme.

Choublanc est si content qu'il sent ses jambes trembler sous lui. Cependant il ne perd pas de vue le chapeau qui est sur la tête d'une dame arrêtée sur le boulevard et en train de causer avec une autre. Il ne peut voir cette dame qu'imparfaitement, mais c'est bien celle de la veille : même toilette, même taille, même manière fière de porter sa tête; la personne lui semble être un peu plus forte de corpulence que sa femme, mais depuis plus de deux ans qu'il ne l'a vue, celle-ci a pu engraisser, elle montrait déjà des dispositions à prendre de l'embonpoint.

Choublanc s'est arrêté tout ému, tout tremblant déjà d'espoir et de plaisir; plus il examine cette dame, et plus il demeure persuadé que c'est Éléonore qu'il vient encore de retrouver.

Tout à coup, la dame, en changeant de position, tourne la tête et regarde justement de son côté...

Cette fois, M. Choublanc ne conserve plus le moindre doute, c'est bien sa femme qui est arrêtée là.

Aussitôt s'élançant comme un cerf, il court de son côté... mais dans sa précipitation, dans son ardeur à voler près de sa femme, le Champenois ne fait pas attention aux personnes qui sont devant lui...

Un de ces enfants du Piémont qui vendent des statuettes en plâtre, venait positivement devant M. Choublanc, portant en équilibre sur sa tête une grande planche sur laquelle étaient toutes ses marchandises. Le petit marchand fait un mouvement de côté pour éviter ce monsieur qui vient vers lui en courant...

Malheureusement, Choublanc fait aussi un biais du même côté et, au lieu d'éviter la boutique ambulante, il se jette en plein dessus...

La planche est renversée, les statuettes tombent sur le bitume et le couvrent de leurs débris, car cette marchandise très-fragile se brise par morceaux en tombant.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

CHAPITRE III.

(Suite.)

— Votre majesté a toujours raison, dit le duc avec l'air de l'étonnement et charmé d'avoir fourni au roi ce moyen facile de montrer la sagacité de son esprit.

— Il faut, continua le roi, que la battue soit dirigée, comme du temps de mon père, sur le défilé que forment d'un côté les murs du lavoir de Frutos-Alvaro, et de l'autre le bosquet de Las Cabras. Sur les deux éminences qui s'élèvent au delà, on placera deux batteries, dont les feux seront dirigés vers la plaine qui s'étend à la droite de l'Eresma. Tu entends tout cela, Manuel?

— Fort bien. Votre majesté s'explique avec tant de clarté! Mais, seigneur, le marquis de Saint-A..., qui a obtenu de votre majesté la faveur d'une audience particulière, attend ses ordres en ce moment.

— Ah! répondit le roi en riant, je sais ce qui l'amène : sa femme lui a fait un outrage bien scandaleux; il vient me demander l'autorisation de la faire mettre dans un couvent. Pauvre marquis! Qu'on le fasse entrer dans mon cabinet. Nous autres rois, ajouta ce bon prince en riant plus fort, nous avons, il est vrai, bien des fatigues, une grande responsabilité devant Dieu, et souvent des peines bien vives, mais nous avons du moins un grand avantage, c'est d'être à l'abri du genre de malheur qui désole aujourd'hui Saint-A... Nous n'avons pas à redouter que nos femmes nous trompent, nous autres, n'est-il pas vrai, Manuelito?

— Qui oserait concevoir l'idée téméraire de lever les yeux sur sa souveraine? dit le jeune duc en rougissant et en saluant profondément pour prendre congé.

— Aimable et vertueux jeune homme! dit le bon roi quand le duc fut sorti. Celui-là, du moins, j'en suis bien assuré, nous sert par un sentiment d'affection personnelle et bien désintéressé; aussi, la reine et moi nous l'aimons de tout notre cœur.

Le lendemain, en conséquence des ordres transmis par le duc, les jeunes gens de l'école sortirent en grand appareil de la ville vers quatre heures du soir. Toute la population, avertie de l'approche de la famille royale, s'était portée en foule dans la plaine, devant les murailles, entre la porte de la Granja et celle de Madrid, lieu ordinaire des exercices militaires, et où l'on a construit un polygone qui sert aux manœuvres des élèves de l'école d'artillerie.

De cet endroit on pouvait suivre de l'œil toute la chasse du roi, à partir du palais de Saint-Ildefonse, que l'on découvre aisément à deux grandes lieues au sud. Deux bataillons des gardes espagnoles et walones formaient à l'est et au midi un demi-cercle d'un rayon immense; à l'ouest et de l'autre côté de la route, un grand nombre de paysans et de soldats de cavalerie présentaient une ligne droite fort serrée, qui figurait la corde de l'arc décrit par l'infanterie de la garde. En se rapprochant peu à peu, ils resserraient à chaque instant l'espace dans lequel une multitude incroyable de daims et de cerfs épouvantés couraient, bondissaient et se croisaient dans tous les sens. Bientôt, serrés de plus près encore, on les vit essayer à plusieurs reprises de forcer la ligne des assaillants, en se portant en masse sur un même point; mais chaque fois un feu roulant des fusils chargés à poudre les repoussait dans le centre, et l'effroi les contraignait à suivre l'impulsion générale qui leur était imprimée. Après de longues hésitations, ne trouvant d'issue, n'espérant de salut que dans l'étroit passage qui se trouvait devant eux, ils l'enfilèrent enfin par milliers et débusquèrent dans la plaine. Quelques-uns durent alors la vie à la légèreté de leurs pieds; d'autres, en plus grand nombre, s'y firent en vain : les feux croisés de quatre pièces chargées à mitraille eurent bientôt jonché la terre de leurs corps palpitants. Le carnage couvrait une grande étendue de terrain, car beaucoup de ces pauvres animaux, blessés mortellement, avaient conservé la force de se traîner encore et d'aller expirer au loin.

Le roi et l'infant don Antonio voulurent qu'on rangeât devant eux cette hécatombe et que les victimes fussent comptées. L'opération fut longue; le nombre s'élevait à près de cinq cents. Les princes, à cette vue, éprouvèrent des transports de joie, et le duc de la Alcudia rappela vainement plusieurs fois à son souverain la promesse qu'il avait faite au comte de Coloméra. Charles IV ordonna que l'on fît commencer les manœuvres des élèves de l'école militaire, et engagea la reine à le devancer sur ce point, en annonçant qu'il allait la suivre. Marie-Louise s'éloigna volontiers de cette scène sanglante, et s'avança, suivie du jeune duc, vers le brillant spectacle qu'offrait la réunion des jeunes gentilshommes sous les armes, au milieu d'une multitude de femmes parées magnifiquement et d'un peuple nombreux qui faisait retentir les airs de ses cris joyeux à l'aspect de sa souveraine. Montée sur une belle jument andalouse, aux crins tressés de rubans rouges, la reine était vêtue d'un habit d'amazone en étoffe noire fort légère et enrichi d'une grande quantité de petits boutons d'or; un chapeau de feutre, relevé d'une ganse en diamants et chargé de plumes blanches, était placé en arrière sur ses cheveux poudrés et frisés. Des yeux noirs, pleins de feu, donnaient beaucoup d'éclat à sa physionomie, d'ailleurs assez commune. Mais ce qui la distinguait surtout, c'était une grâce inimitable dans la manière de saluer, et une dignité naturelle qui décelait la souveraine au premier coup d'œil.

La marquise de Montéalegre, *camarera mayor* de la reine et amie de la comtesse de Mansilla, avait remarqué avec peine que Fernando n'était pas au nombre des jeunes gens choisis pour faire le service des pièces placées sous les yeux du roi à la chasse. Ce prince les avait tous entretenus et s'était fait dire leurs noms. La marquise, fort contrariée d'avoir perdu cette occasion de faire valoir le fils de son amie, dont elle avait déjà parlé souvent à la reine, vit avec satisfaction le jeune homme placé à la revue de manière à fixer ses regards.

La bonne mine de Fernando, l'adresse et la grâce de ses mouvements dans l'exercice qui commença sur-le-champ, tout favorisa le projet de la marquise; les avantages extérieurs de son protégé furent remarqués, et le directeur général fit de son mérite un fort bel éloge; il ajouta que le comte de Campoalange, ministre de la guerre, avait dessein de proposer au roi de nommer Fernando capitaine de la compagnie d'artillerie en garnison à Carthagène.

Marie-Louise jeta les yeux sur le duc de la Alcudia, qui témoigna par un regard que cette prétention lui paraissait convenable, et la reine alors déclara qu'elle s'intéresserait au succès de la demande, en ajoutant qu'elle en parlerait au roi, qui s'approchait en ce moment.

Charles IV promena des regards distraits sur la troupe. Il montait un cheval frais, qui s'inquiétait du bruit de l'artillerie, dont les salves redoublaient à l'approche du maître. Le roi s'éloigna quelque peu, et mettant pied à terre, il s'avança vers une tente que le *mayordomo mayor* de sa maison avait fait dresser tout près des constructions commencées du cirque des combats de taureaux. Par ordre de ce grand officier, on y avait préparé des rafraîchissements pour leurs majestés.

En approchant, le roi vit un grand nombre de courtisans se rassembler vivement sur le même point, comme pour lui dérober un spectacle désagréable, et derrière ce groupe, des soldats qui faisaient effort pour entraîner quelque chose dont le poids paraissait considérable.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-il en s'approchant brusquement.

Aussitôt, la foule s'écartant par respect, et le roi avançant toujours, il se trouva tout près d'un âne portant un de ces longs paniers en forme de besace en usage dans ces provinces, et dont les deux poches, gonflées également, se maintenaient en équilibre sans le secours d'aucun lien. Comme les soldats le tiraient avec violence pour l'éloigner, l'animal résistait avec d'autant plus d'obstination, le cou tendu et faisant un arc-boutant avec ses jambes de devant. A chaque décharge du canon, il lançait de vives ruades, et chaque fois se débarrassait d'une partie de sa charge qui tombait des poches du panier dans la poussière. Un pauvre paysan, malgré les bourrades des soldats et les injures des seigneurs, ramassait à mesure tout ce qui tombait et l'entassait dans sa *montera*.

— Que fais-tu là, homme? lui dit le roi.

— Seigneur, répondit l'ânier, je ramasse mes *chorizos* que cette maudite bête va tous jeter par terre, si ces messieurs s'obstinent à l'empêcher de suivre sa route comme elle l'entend.

— Comment des chorizos! dit le roi, d'un air plus charmé que surpris.

Étranger à Ségovie, un bon bourgeois que tout ce mouvement avait placé auprès de Charles IV, et qui ne soupçonnait pas son rang à la simplicité de son habit gris sans dorure, s'empressa de lui expliquer, avec tout le respect possible, qu'il était question de ces saucissons chargés de piment à l'usage des gens du commun.

— Et au mien aussi, dit le roi; crois-tu donc m'apprendre ce que c'est qu'un chorizo? Eh! dis-moi, homme, continua-t-il en s'adressant au paysan, les tiens sont-ils d'Estramadure?

— Oui, seigneur, et des plus riches, répondit-il.

— Prends garde, reprit le roi, nous avons ici des connaisseurs, et voilà Antonio qui n'est pas facile à tromper sur cette matière.

L'infant don Antonio accueillit cette plaisanterie avec un grand éclat de rire. Mais les courtisans baissèrent tous les yeux, et personne n'eut l'air de se rappeler que l'un des jeux de l'enfance du prince était de préparer ce mets.

Le roi commanda qu'on fît lâcher prise aux soldats, et l'âne, délivré de cette contrariété, se tranquillisa beaucoup. Bientôt l'artillerie cessant tout à coup son jeu, l'honnête animal reprit toute sa sérénité.

— Tu dis donc, homme, reprit le roi, que tes chorizos sont d'Estramadure; il me prend envie de vérifier si ta déclaration est sincère, et je veux m'assurer s'ils sont, en effet, *légitimes*, comme ont dit en Castille.

— Pour *légitimes*, reprit le paysan, en s'empressant de lui en montrer des plus gros, si votre seigneurie s'y connaît, en effet, elle pourra juger...

— Voyons, dit le roi, en prenant le chorizo de ses mains, mais il faudrait du feu.

Un bon Castillan ne marche jamais sans son briquet, et le roi n'eut pas plutôt exprimé ce désir que les étincelles voltigeaient de toutes parts autour de lui. On ramassa des feuilles

et des brins de bois, et bientôt un feu brillant pétillait à ses pieds. Pendant qu'on l'attisait, il prit des mains d'un enfant une baguette qu'il disposa d'après son intention. Ces apprêts achevés, il piqua le saucisson au bout de sa baguette, et le présentant au feu le fit cuire lui-même.

Cependant le *mayordomo mayor* et le *sumiller* de corps, dignitaires qui représentent à peu près le grand-maître de la maison de l'Empereur, et le grand chambellan, tous deux avertis que le roi s'était approché de la tente, vinrent se ranger auprès de sa personne, pour faire leur service. Leur étonnement fut grand à l'aspect de ce repas champêtre, improvisé par sa majesté au mépris des délicatesses apportées avec tant de soins dans le *fiambrera*, grand coffre qui sert à transporter ses provisions de bouche au rendez-vous de chasse.

Le chorizo était cuit à point, le roi demanda du pain. Le grand-maître répéta l'ordre, qui parvint rapidement à la tente. Aussitôt il en sortit un sommelier, superbement vêtu, tête nue et sans épée, qui, s'approchant du roi, mit un genou en terre devant lui en présentant sur un plat de vermeil un petit pain entre deux serviettes.

On peut se figurer l'étonnement du pauvre paysan. Il se jeta lui-même à deux genoux; et, les mains jointes, il regardait le roi d'un air suppliant comme pour lui demander grâce de sa témérité, et d'avoir parlé si familièrement à son souverain.

Le prince, sans remarquer l'action du bonhomme, expédia son chorizo.

— A boire, dit-il au mayordomo mayor.

L'ordre fut transmis au buffet, où le sommelier de service fit faire l'essai de l'eau glacée par un médecin de la chambre et en remplit un grand verre qu'il couvrit et plaça sur un plat de vermeil qu'il alla offrir au roi, en mettant, comme l'autre officier, un genou en terre. Dans cette posture il tint le plat sous le verre pendant que le roi buvait. Sa majesté demanda un second chorizo; la surprise du paysan alla jusqu'au saisissement, la demande s'adressait à lui; il fit un grand signe de croix en témoignage de son étonnement, il resta quelque temps immobile, la bouche béante et les yeux ouverts outre mesure, au point de laisser voir partout le blanc autour de la prunelle. Cette pantomime semblait dire : Seigneur, il suffit d'un seul de ces chorizos pour le dîner de deux personnes!

Toutefois, le roi réitéra l'ordre, et le paysan reprit volontiers son service extraordinaire auprès de sa majesté, et fouillant de nouveau dans le panier de l'âne qui continuait à regarder cette scène avec une profonde indifférence, il satisfit au nouveau caprice du maître. Six épreuves pareilles se renouvelèrent successivement, et chaque fois vit recommencer la double cérémonie, avec génuflexion, du petit pain et de l'eau glacée, unique boisson de ce prince et de la reine dans toutes les saisons de l'année. A la fin le roi, convaincu de la *légitimité* des chorizos, en fit compliment à l'ânier qui reçut de l'or pour prix de la vérité qu'il avait dite. Le roi fit signe qu'on lui donnât à laver. Le plateau et l'aiguière lui furent offerts par des gentilshommes également à genoux, et un autre noble officier de sa maison lui présenta ensuite la serviette avec la même humilité; mais le *sumiller* de corps, grand d'Espagne de première classe, jaloux de la prérogative de sa charge, prit la serviette et l'offrit lui-même, à genoux, au souverain. Au même instant, l'infant don Antonio, survenant, usa des droits de prince du sang et s'empara de la serviette pour la remettre à son frère qui put enfin s'essuyer les mains.

Charles IV, qui devait à une excellente constitution et à l'exercice continuel de la chasse un appétit extraordinaire, n'avait pas été fâché de cette occasion de le satisfaire avec un aliment plus substantiel que les biscuits et les limonades du mayordomo mayor. Marie-Louise le rejoignit en ce moment, et parla de Fernando. Cette disposition clémente que donne à l'esprit la satisfaction de l'estomac était trop favorable à la demande de la reine pour qu'elle ne fût pas bien accueillie. Aussi, dès les premiers mots, le roi, se tournant vers le comte de Mansilla, lui fit signe d'approcher:

— Il est question de ton fils, lui dit-il, on m'a déjà parlé de lui, et puisque la reine s'intéresse à ta demande, je te l'accorde.

A ces mots, remontant à cheval, il tourna bride vers Saint-Ildefonse; la reine et toute la chasse, à son exemple, suivit au grand galop. Ce peu de paroles avait enivré de joie le comte, habituellement froid et mélancolique. Tout se ressentit le soir chez lui du bonheur qu'il éprouvait; descendu des hauteurs imaginaires où le maintenait toujours son orgueil excessif, il reconnaissait tout le monde dans son salon, rendait d'un air affectueux compliment pour compliment, et remerciait d'un serrement de main amical les jeunes gens qui affectaient d'appeler tout haut et de loin Fernando du titre de capitaine. On présageait à l'héritier du nom de Mansilla les plus hautes destinées, et les regards de la reine, un moment arrêtés sur lui, paraissaient à tous ses amis le gage d'un avancement rapide et brillant.

Fernando avait vingt ans; une taille élevée, élégante, des traits nobles et réguliers, surtout des yeux bleus et de beaux cheveux blonds, si rares parmi les Espagnols de ces provinces, donnaient à ce beau cavalier un attrait particulier. Avant que le hasard lui eût fait connaître Éléna, sa gaîté habituelle éveillait celle de ses jeunes compagnons. Il était l'âme de toutes leurs parties de plaisir. La préférence qu'il accordait à l'assemblée de la marquise de Canizarès avait décidé les jeunes gens dignes d'y être admis à la fréquenter avec assiduité.

Cette réunion du soir, nommée *tertulia*, ne se compose que d'amis particuliers, de ceux à qui, dans le langage espagnol, on a *offert la maison*. Avec quelque politesse qu'on y ait été reçu la première fois, on n'a pas encore le droit de s'y présenter le soir, si la maîtresse ne vous a pas dit, au moment où vous prenez congé d'elle, ces paroles sacramentelles : Seigneur, *cette maison est à votre disposition*. Mais, la formule une fois articulée, on peut se fier à cette expression de la franchise castillane, et se présenter à la *tertulia*, certain d'être reçu par tout le monde avec cordialité.

On y vient sans façon et sans cérémonie; les visites d'étiquette ne se font généralement en Espagne que le matin.

A cette époque, à Ségovie, comme dans toutes les villes de province où la fréquentation des étrangers n'a pas altéré les bons vieux usages, l'après-dînée se composait invariablement d'une ou deux heures de sommeil, surtout pendant les chaleurs, puis de la promenade obligée à la Alaméda, sombre vallée sous les murs de la ville, bien plantée de beaux ormes et arrosée par la petite rivière d'Atayada, dont le cours donne en passant l'impulsion aux machines de l'hôtel de la Monnaie et d'une pauvre manufacture de papier. Là, descendaient en foule, chaque soir d'été, les cavaliers, les piétons et un petit nombre de voitures; on y respirait le frais, on se montrait, on regardait; mais, au premier coup de la cloche du couvent del Parral sonnant *l'Angelus*, on s'arrêtait, on priait immobile et la tête découverte, et chacun reprenait ensuite gaiement la route de sa *tertulia* où l'attendaient le chocolat brûlant et le verre d'eau à la neige. Il régnait dans celle de la marquise de Canizarès une aimable liberté. Après le *refresco*, Fernando chantait, en s'accompagnant de la guitare, des *seguidillas* et des *boleros* que de jolies personnes dansaient avec grâce et décence. La fille de la marquise, la plus belle parmi celles de la noblesse de Ségovie, avait paru, jusque-là, l'objet des soins particuliers de Fernando, et les deux familles fondaient de grandes espérances sur l'amour réciproque qu'on supposait à ces deux aimables enfants. Fernando n'avait pourtant qu'une tendre amitié pour Matilda, dont il était aimé avec passion. Elle avait été moins charmée des bontés du roi pour l'époux qu'on lui destinait qu'affligée de l'idée qu'il allait bientôt s'éloigner pour rejoindre, à Carthagène, la compagnie dont il venait d'être nommé capitaine; tout le monde au bal, chez le comte, attribuait à la crainte de cette séparation la douleur qui se peignait trop visiblement sur le front du jeune homme.

Le comte et don Mathias, le corrégidor de Ségovie, ne pouvaient se méprendre sur le véritable motif de sa peine. Le premier feignait de ne pas la voir. Il félicitait son fils sur son bonheur chaque fois qu'il le rencontrait dans un des salons, il l'encourageait à se rendre digne des bontés de son souverain et d'une reine adorable, puis il allait plus loin recevoir lui-même et savourer les félicitations. Don Mathias, au contraire, l'observait en silence. Il l'avait plusieurs fois surpris les yeux obstinément attachés sur la porte de l'antichambre, et il comprit à son air d'inquiétude et d'impatience que le jeune amant attendait un message auquel il attachait beaucoup d'importance. Dans l'intention de vérifier cette conjecture, il se plaça près de Téresa, sœur de Fernando, à laquelle il devait bientôt s'unir, et, quoiqu'il ne parût occupé que d'elle, il ne perdit pas un des mouvements du jeune homme. Il ne fut pas longtemps sans le voir tressaillir à l'aspect d'un grand homme sec dont la figure basanée ne parut pas inconnue à don Mathias. Vêtu à la manière des *majos* de Séville, de ces Andalous dont le costume élégant, mais exagéré, sert de modèle aux danseurs de théâtre, l'étranger était en veste ronde et courte de velours noir avec des culottes pareilles et tout couvert de clinquant et de rubans; un manteau de camelot soyeux, couleur de gorge de pigeon, se drapait avec goût sur ce singulier personnage. Il fit sensation dans l'antichambre où les femmes de la comtesse l'accueillirent avec acclamation.

— Pedro! Pedro! s'écria l'une d'elles, quelle bonne fortune! que de siècles depuis qu'on n'a vu votre grâce à Ségovie! Tomassa du parador était prête à se marier de colère.

— Tant pis pour elle, répondit Pedro d'un air fier et dédaigneux, tant pis pour elle, répéta-t-il en se posant sur une jambe, tandis qu'il balançait l'autre sur la pointe du pied. Pedro agitait en même temps, à l'imitation des magots de la Chine, sa tête inclinée sur l'épaule gauche; il n'avait point développé son manteau pittoresque et se tenait planté devant Mariquita, qui venait de l'interpeller.

— Tomassa, continua-t-il, ne sait pas tout ce que peut lui faire perdre une imprudente précipitation. Quant à moi, je n'irai pas bien loin pour trouver aux pieds de qui déposer les trésors d'amour et de constance qu'elle mé-



Seigneur alcade, je vous baise les mains. — Page 108.

prise, quoique ces yeux de tigre, que j'ai l'audace de fixer en ce moment, m'annoncent le dessein de déchirer mon pauvre cœur en mille pièces.

De grands éclats de rire furent le prix de cette saillie andalouse. A ce bruit Fernando, feignant de s'étonner, courut à l'antichambre, comme pour s'informer de la cause de ce mouvement.

— Ce n'est rien du tout, seigneur, répondit Mariquita, rien qu'un infidèle qui revient à moi du fond de l'Andalousie et qui voit dans mes yeux des desseins meurtriers que je ne me savais pas.

— Ah! dit Fernando, d'un air d'indifférence, c'est ce garçon.

— Pour servir votre seigneurie, reprit Pedro, et j'apporte de bonnes nouvelles, en regardant de nouveau Mariquita de la même manière; quoi qu'on en dise, tout va bien pour vos amours, et quand il plaira à quelqu'un que je sais d'en être mieux informé, je lui donnerai, tête-à-tête, des explications propres à tranquilliser son esprit.

— Oh! je me tiens pour bien informée, répliqua la camériste, et je vous fais grâce de vos explications.

— Pourquoi donc? dit Fernando très-gaiement; il ne faut pas être si dure aux pauvres amoureux, leur condition est parfois bien misérable.

Tout en parlant, Fernando traversait l'antichambre, et gagnait son appartement dont il laissa la porte ouverte; et Pedro, se perdant dans la foule des curieux qui remplissaient le vestibule, se glissa furtivement dans la chambre du jeune homme. Le corrégidor avait tout entendu, et suivait attentivement leur marche. Sans pouvoir se rendre compte exactement des souvenirs que la figure de Pedro venait de réveiller en lui, il ne pouvait douter que ce ne fût un de ces mauvais sujets sur lesquels sa condition de juge l'obligeait trop souvent d'arrêter ses regards. L'agitation de Fernando en apercevant cet homme, et la sérénité qui reparut sur son front après l'avoir entretenu, tout devait exciter les soupçons du corrégidor; il résolut d'éclaircir ce mystère, et sortit de l'hôtel du comte de Mansilla, dans le dessein de s'en occuper sans délai.

CHAPITRE IV.

A peine le jour commençait-il à poindre, que déjà Fernando frappait à coups redoublés à la porte du parador. Juanito l'ouvrit en murmurant; mais quand il eut reconnu le jeune comte, il lui témoigna de grands respects et le conduisit à la chambre de Perez, qui dormait encore profondément, mais qui se hâta de se lever pour recevoir son ami. Fernando ravi de joie de n'avoir plus à craindre le départ d'Eléna, et impatient de reconnaître le service que Perez venait de lui rendre, le pressa de l'informer des motifs de son voyage à Ségovie et de lui offrir l'occasion de le servir à son tour; mais sans attendre la réponse, et plein de l'idée qui le dominait, il ne l'entretint que des grâces et des perfections de l'objet de son culte.

— Parlons d'elle d'abord, lui dit Perez, car tu ne prêterais aucune attention à mes paroles si j'essayais, en ce moment, de t'occuper de moi; tu vas donc me raconter premièrement l'histoire de tes amours avec Eléna; il est bon que je sois instruit des moindres détails d'une affaire où mes conseils peuvent être utiles.

— Indispensables, cher Perez, et tu vas en juger; je ne te cacherai rien de tout ce qui s'est passé.

Un jour de ce printemps, comme je sortais de l'église par le grand perron pour me rendre à la terrasse du rempart, je vis monter une jeune fille qui me parut d'une beauté ravissante; figure-toi...

— Passe, passe, dit Perez, je me figure tout ce que tu voudras, tu es amoureux, il suffit.

— Non, reprit Fernando, non, tu ne saurais te représenter la finesse et l'élégance de sa taille, et cette figure d'une blancheur si éblouissante, à moitié cachée par sa mantille fort avancée sur les yeux, et soigneusement croisée sur la poitrine....

— Encore un coup, répliqua Perez, je vois tout cela, et cette mantille de fine dentelle blanche, et la basquine de soie noire, garnie en bas d'un double rang de franges, parmi lesquelles sont cachés quelques grains de plomb, pour forcer la jupe à toucher plus traîtreusement sur des formes charmantes; pas un seul pli par devant, non plus que des côtés, mais ils sont prodigués par derrière. La jupe est fort courte pour mieux laisser voir une jambe fine et le plus joli pied du monde, chaussé d'un soulier de taffetas blanc. Elle marche avec fermeté, mais ses pas sont petits et chacun d'eux imprime en tout son corps un mouvement onduleux qui ravit. Elle s'aperçoit de l'extase où t'ont jeté tant de charmes, et en soulevant le rideau à la porte de l'église, elle écarte un peu sa mantille, et te lance un regard rapide qui te foudroie. Conviens-en, Fernando, mon imagination me représente fort bien la scène que tu voulais me peindre?

— Tu es à mille lieues de la vérité, répondit Fernando; tu viens de faire le portrait d'une jolie coquette de Madrid, et je te parle d'une petite villageoise à la mantille d'étamine noire bordée en velours, à la basquine d'étoffe simple et légère, mais dont la forme avait pourtant de l'élégance; la chaussure, objet de tant de recherche pour nos dames, n'était remarquable que par la propreté, enfin tout indiquait qu'elle était étrangère à Ségovie; mais son maintien, sa beauté surnaturelle, et une

petite servante qui suivait respectueusement ses pas à quelque distance, me firent aisément conjecturer qu'elle n'était pas de basse condition.

Je rentrai dans l'église aussitôt après elle : je la vis un moment incertaine dans sa marche; elle regardait de tous côtés, et semblait s'étonner de ne trouver personne dans ce vaste édifice à qui pouvoir adresser une question. Je m'avançai timidement et lui offris mes services. Elle me demanda la sacristie et je la lui indiquai. Le chapelain qui s'y trouvait alors est le confesseur de ma mère. La jeune personne l'entretint un instant et s'achemina vers la chapelle de la Vierge de Neva, où elle s'agenouilla, ainsi que sa servante; toutes deux avançant leurs mantilles de manière à se cacher entièrement le visage, se mirent à prier avec ardeur, et je crus voir la jeune fille pleurer. Ne pouvant plus résister à ma curiosité, je courus interroger le chapelain, qui me répondit froidement que cette enfant était venue commander une neuvaine à la Vierge de Neva, pour la santé d'une mère malade, et qu'il allait en dire la première messe. Je n'osai pas pousser plus loin mes questions, je n'avais que trop de motifs pour redouter ce méchant homme.

J'attendis la fin de la messe, et je suivis Eléna quand elle sortit de la cathédrale. Elle gagna la promenade de l'*Espolon*, et descendit de ce côté au bas des remparts où un petit paysan gardait deux ânesses. La jeune fille et sa servante s'y accommodèrent; et sous la conduite de ce garçon, elles gagnèrent le faubourg et sortirent par la porte de Madrid. Pour moi, je courus à l'hôtel, et me hâtant de faire seller un cheval, je me mis à leur poursuite. Je découvris ainsi qu'elles habitaient le village d'Otéro.

Je l'avoue, mon cher Perez, que nourri de tes leçons et autorisé par l'exemple de don Juan de Silva, j'étais décidé à séduire cette belle personne à tout prix, et à en faire ma maîtresse. J'étais exact à l'église à l'heure de sa neuvaine, je me faisais remarquer, je lui adressais même la parole au moment où elle sortait, mais sans pouvoir jamais obtenir d'elle un seul regard. Enfin le neuvième jour, certain qu'elle ne reviendrait pas le lendemain, j'allai l'attendre sur la route, à peu près à moitié chemin. Là, je la priai de s'arrêter un moment et de m'entendre. La pauvre petite, toute tremblante, me dit pourtant avec fermeté que si j'avais, en effet, quelque chose à lui dire, elle ne pouvait l'entendre que devant sa mère, et elle continua de marcher sous la protection de son jeune gardien, me laissant enchanté de tant de grâce et de décence, et surtout du peu de mots qu'elle m'avait dits et qui m'ouvraient la porte de sa maison.

J'avais reconnu celle qu'elle habitait le jour où je la suivis pour la première fois, et je ne manquai pas de m'y présenter le soir même avec hardiesse; mais toute ma résolution m'abandonna quand je vis cette mère, sur l'indigence de laquelle j'avais bâti tout mon système de séduction. Jamais dame de qualité, dans son salon doré, n'eut un aspect plus imposant que cette vieille femme malade, qui me recevait dans une pauvre chaumière, et que je croyais éblouir de l'éclat de mon nom et de la richesse de ma parure. Assise dans un simple fauteuil de bois sans coussins, elle lisait avec recueillement un livre qu'elle quitta en me voyant. — Je m'attendais à votre visite, seigneur don Fernando, me dit-elle avec calme; asseyez-vous.

Je n'essayerai pas de te peindre ma surprise; je ne pouvais concevoir comment cette paysanne obscure me connaissait, je ne revenais pas de l'étonnement où me jetait cet air de dignité, de politesse aisée que je trouvais dans une cabane du plus misérable village.

— Je sais le sujet qui vous amène, continua-t-elle, sans me laisser le temps de lui répondre, mais je vous prie de ne point m'en parler. Tant de choses me coûtent à dire, tant d'autres à rappeler! je suis vieille, infirme et mon premier besoin est le repos. Si vous avez des intentions sérieuses sur ma fille, et je ne puis vous en supposer d'autres, c'est par la comtesse de Mansilla seule que je dois en être instruite.

J'étais embarrassé, je balbutiai quelques mots insignifiants.

— Vous ne verrez point ma fille, seigneur, reprit-elle avec gravité, et si l'entretien d'une femme de mon âge peut vous arrêter ici, vous êtes le maître de vous y reposer aussi longtemps qu'il vous plaira; mais je vous conjure de ne point imputer à insulte ni à impolitesse la prière instante que je vous fais de ne plus m'honorer de vos visites.

Le curé du village entra dans ce moment. Je vis à son air froid et sévère qu'il était averti de mon arrivée et qu'il soupçonnait mon dessein. Il affecta de ne pas me regarder, et après avoir entretenu quelques instants dona Isabel de sa santé, il ajouta qu'elle avait besoin de repos, et que *nous allions* la laisser en liberté de s'y livrer. J'étais si décontenancé, si honteux, que je me levai sans rien dire, et que je suivis machinalement le mouvement que fit le curé pour sortir. A peine fûmes nous dehors l'un et l'autre, que j'entendis fermer derrière nous la porte avec un lourd verrou. Je partis le cœur déchiré, et gagnant la route où j'avais laissé mes chevaux sous la garde de Paco, je repris tristement le chemin de la ville.

Je fus quelques jours sans oser chercher à revoir Éléna; mais, uniquement occupé d'elle, je perdis le goût de tous les plaisirs de mon âge, je devins sombre, solitaire...

— Enfin, dit Perez, te voilà romanesquement passionné; eh bien! tu écrivis?

— Non, répondit Fernando; et à quoi cela m'eût-il servi? Comment eussé-je fait remettre mes lettres? Je sus qu'elle ne sortait plus que le dimanche pour aller à l'office, et qu'on exerçait autour d'elle la plus active surveillance; tant d'obstacles ne faisaient qu'irriter ma passion, quand un matin mon père me manda dans son appartement.

MORTONVAL.

(*La suite au prochain numero.*)

PANDRILLE LE PENDU.

—

NOUVELLE.

I

C'était vers le milieu de l'année 1697. Une heure sonnait à l'église du comté d'Inverness, à l'ouest d'Aberdeen, en Écosse, et tout dormait à Inverness, tout était clos, toute lumière était éteinte. Seul, un homme se trouvait encore, à ce moment, sur la place, ne se promenant pas, ne parlant pas non plus, il est vrai, mais se tenant parfaitement immobile aux rayons de la lune qui semblait lui sourire du milieu de son cortége de nuages argentés... — Minauderies dont notre gaillard devait se soucier fort peu, vu sa position, pour le moins incommode : — il était bel et bien pendu.

Ce pendu auquel vous vous intéressez déjà beaucoup, je le parie... — qui ne s'intéresse à un pendu? — s'appelait — je ne dis point : *s'était appelé*, et pour cause, — Pandrille, Pandrille tout court; père inconnu, mère morte en lui donnant le jour. Pandrille avait vingt-quatre ans : c'était un grand et assez beau garçon, ayant jusqu'alors vécu de raccrocs, — raccrocs de bourse, raccrocs de dîners, à l'instar d'une foule de zingari de notre connaissance; — jovial, du reste, adroit, franc buveur, à la riposte prompte, au geste plus prompt encore, et ceci, malheureusement pour lui; car, si nous le rencontrons en si piteux état au début de cette véridique histoire, apprenez qu'il ne faut nous en prendre qu'à une *discussion*, dans laquelle Pandrille avait tué son adversaire d'un coup de poing sur le nez.

S'il est triste de mourir d'un coup de poing sur le nez, il est tout aussi désagréable, je présume, d'être pendu. Mais le ciel qui n'abandonne pas comme ça les bâtards, parce qu'il est assez juste que le ciel s'intéresse aux gens dont personne ne s'occupe, trouva moyen de sauver Pandrille, non pas de la potence... — il fallait une réparation publique à son crime, — mais des suites de la potence.

Vous ne comprenez pas? Eh bien! veuillez suivre, avec moi, des yeux, cet autre individu qui arrive en ce moment au pied de l'instrument, dont la justice anglaise est encore très-amourachée aujourd'hui. Ce personnage au costume pittoresque, vous présente Mackeeler, le bourreau d'Inverness. Mackeeler s'est avancé à pas de loup et en regardant, avec circonspection, autour de lui. Il pose une échelle contre le sinistre poteau, y grimpe lestement, empoigne, d'un bras vigoureux, le corps flottant de Pandrille, coupe, de l'autre main, la mince tresse de chanvre, descend de l'échelle et s'éloigne enfin, emportant son double fardeau : et le pendu et ce qui a aidé à le pendre.

Tout cela a été l'affaire de deux secondes au plus. Moins de dix minutes suffisent ensuite à Mackeeler pour se rendre à son habitation : — une misérable cabane située à la sortie du village. Une fois chez lui, Mackeeler laisse tomber, en même temps, son échelle et Pandrille sur la terre battue de la salle qu'éclaire une torche de résine. L'échelle tombe et ne dit rien... Mais Pandrille, en s'étendant d'une manière aussi brusque, tout de son long sur le dos, a poussé une sorte de gémissement.

— Hum!... fait le bourreau philanthrope, il n'y a pas de temps de perdu! Tant mieux!

Et, s'agenouillant aux côtés de Pandrille, dont il entr'ouvre les vêtements, il coupe avec rapidité, à l'aide d'un poignard, quelques sangles, quelques courroies entrelacées autour dudit Pandrille, et détache de son cou un épais collier de fer. Cette première opération achevée, Mackeeler met la main sur le cœur du pendu... Ce cœur bat... non pas très-régulièrement... mais il bat!... Que demander de plus au cœur d'un être en ascension forcée depuis cinq heures? Notre gracieux bourreau rassuré, quant à ce point important, s'occupe alors de la tête de Pandrille. Il a pris une bouteille de genièvre et la lui fait respirer... Pandrille ne bouge pas... il lui en frotte les tempes... Pandrille reste insensible .. Il lui en glisse quelques gouttes entre les lèvres, et, cette fois, Pandrille ouvre les yeux, tousse et éternue.

— Ah! ah! mon brave! s'écria Mackeeler, à ce signe évident de la résurrection de Pandrille, c'est bien le cas, ici, de dire que cette généreuse liqueur de Hollande ferait revenir un mort! Vous ne revenez pas, sans doute, de l'autre monde; mais, ma foi, il vous restait si peu de chemin à arpenter pour ça!...

— Où suis-je?... Ah! c'est toi, Mackeeler... Je suis dans ta bicoque... Passe-moi encore la bouteille, je te prie, murmura Pandrille, qui s'était mis péniblement sur son séant, tandis que le bourreau parlait : donne! j'ai besoin de son secours pour rappeler mes idées... Il me passe un tas de choses bleues, jaunes et rouges devant les yeux... Et puis, je ressens les picotements par tout le corps... Est-ce que la salle est plantée d'aiguilles, Mackeeler?

— Farceur! vous ne voyez pas que c'est le sang qui, en reprenant son cours, vous cause ces démangeaisons? Dam! mon cher! on ne demeure pas impunément cinq heures au bout d'une corde comme un épouvantail à oiseaux! Il y a plus de quarante drôles, à votre place, qui n'en ont pas été quittes à si bon marché, et sans ce bienheureux corset que votre frère de lait vous a fait endosser, avec ma permission, toutefois, dans votre cachot, vous danceriez à froid, cette nuit, au clair de lune!

— C'est vrai! dit Pandrille en se frottant les yeux. Je me souviens de tout, maintenant! — Laisse-moi donc la bouteille, l'ami; tu vois bien que ça me remet! — C'est grâce à Georges... grâce à son heureux stratagème, que je dois d'être encore en vie...

— Et de boire du genièvre comme un trou! Mais vous me devez bien aussi quelque chose, à moi, Pandrille; moi, qui ai risqué ma place et, pis que cela, peut-être... la prison! en consentant à user de ce moyen délicat de vous pendre sans vous blesser.

— Tu as raison, Mackeeler, repartit Pandrille, qui abandonna la bouteille, aux trois quarts vide, pour serrer affectueusement la main de son libérateur; tu as été bon pour moi, et fussé-je encore mille fois pendu, je ne l'oublierais pas.

— Voilà une promesse dont nous causerons tout à l'heure, dit Mackeeler. Pour l'instant je vais vous laisser vous rétablir en paix, et détruire au plus vite cet attirail bizarre dont la trouvaille ici par quelque malavisé pourrait bien me compromettre. Drôle d'idée, tout de même, qu'il a eue là, votre Georges Kennedy...

Et il rassemblait dans la cheminée les sangles et les courroies dont il venait de délivrer l'excendu, et y mettait le feu.

— Il n'y a qu'un médecin pour s'ingérer une farce pareille! Avec ces bandages qui filaient le long de vos jambes, passaient sous vos pieds pour se joindre à une ceinture serrée après vos hanches, vous vous trouviez suspendu, non par le cou, vraiment, mais bien par ce collier de fer qui supportait toute la machine, et dont je vous ai débarrassé tout à l'heure parce qu'à la longue, n'est-ce pas, il devait vous incommoder?

— Oui, oui, repartit Pandrille, il m'incommodait, je te le jure! et tout en sachant bien que tu tiendrais ta promesse de venir me délivrer quand tout le monde dormirait au village, je n'en ai pas moins perdu connaissance quelques heures... quelques siècles plutôt après qu'on m'eut huché au haut de cette infernale machine! Il me semblait, d'abord, que cette foule stupide, qui s'amusait, Dieu le damne! de mon supplice, savait que je ne pourrais point et hurlait après moi! Les oreilles me tintaient... je voulais crier... ouvrir les yeux et... ainsi que dans un cauchemar, mes efforts étaient vains! mais bah!... Le voici vivant et bien vivant!... je te le promets, Mackeeler!... l'engourdissement a passé!...

Et il s'était levé et étendait les bras comme un homme qui sort d'un profond sommeil.

— Je marche... je marche... ah!... ça fait plaisir de songer qu'on va pouvoir manger et rire à son aise... ce qu'on ne m'aurait peut-être pas permis là où ce gredin de shériff voulait m'envoyer! Cependant il ne faut pas que j'oublie les avertissements de Georges... la nuit s'avance... il est temps de me mettre en route. Si demain l'on me rencontrait dans ces environs, on pourrait bien recommencer la scène de tantôt, et pour de bon, cette fois! n'est-ce pas, Mackeeler? Je vais descendre le Tay jusqu'à Kinross, et de là m'embarquer pour la bonne ville de Perth... quoique çà me chagrine un peu de m'éloigner sans revoir Bessie... ma pauvre Bessie! comme elle doit être triste, ce soir, en songeant à moi!

— Votre maîtresse?

— Oui...

— Laissez donc... je suis sûr qu'elle est déjà consolée!

— Ah! Mackeeler! tu juges cruellement le sexe! Après ça, je crois que je ferais plus sagement de ne pas m'occuper d'elle... Qu'en dis-tu?

— Ce sera comme il vous plaira, répondit le bourreau; pourvu que vous disparaissiez, le reste m'est indifférent. Toutefois, continua-t-il en se rapprochant de Pandrille, j'ai une chose importante à vous communiquer avant de vous laisser partir.

— Quoi donc?

— Voilà : votre Georges Kennedy vous a enseigné à l'oreille... — sans doute pour empêcher que l'envie ne me prît de profiter seul du secret... et il a eu tort de penser cela... vous voyez... — une cachette où il a mis une jolie somme d'argent destinée à vous aider à devenir un honnête homme. J'entends, mon brave dépendu, que nous partagions l'aubaine en nous séparant. Vous affirmiez tout à l'heure que vous ne m'oublieriez jamais... Voici le moment de me prouver la grandeur de votre reconnaissance.

— Comment! s'écria Pandrille, d'un air étonné... tu veux que je te donne la moitié d'une somme qui m'est indispensable, tout entière, pour mon voyage? tu es fou, Mackeeler!... tu sais bien que cet argent est ma seule ressource!... D'ailleurs, Georges n'a-t-il pas généreusement payé ton aide et ton silence?

— Généreusement!... Peu importe! j'aime l'argent, moi! c'est la seule chose que ma profession me permette d'aimer, et je ne démordrai pas de l'arrangement que je vous propose, mon brave; je vais vous accompagner jusqu'à la cachette en question, et là, encore une fois, nous partagerons en frères... puis, nous nous quitterons pour ne plus nous revoir.

— Allons donc! exclama Pandrille, qui, revenu à la vie, revenait en même temps à son caractère emporté; cette proposition est une lâcheté de ta part, Mackeeler! elle salit ta bonne action... Tu n'auras pas un schelling de la cachette! j'en jure par tous les pendus du monde!

— Que si! que vous consentirez!

— Non! non! mille fois non!

— Ah! c'est comme ça! reprit Mackeeler après une pause durant laquelle Pandrille ne l'avait pas quitté des yeux. Eh bien! mon obstiné, je ne te laisse pas partir! Il y a mieux.. si tu ne consens pas à ce que je te demande, je te reconduis à la potence et t'y rattache solidement, cette fois.

Pandrille laissa échapper un ricanement et voulut s'avancer vers la porte, mais plus prompt que le ressuscité, Mackeeler saisit ce dernier par le bras et le secouant rudement :

— L'argent ou la corde, Pandrille, vociféra-t-il, que choisis-tu?

— Ceci! s'écria Pandrille qui, par un mouvement instantané, se dégagea de l'étreinte du bourreau et ramassa le poignard demeuré à terre; me laisseras-tu sortir, maintenant?

Pour toute réponse, Mackeeler s'empara d'une claymore accrochée à l'angle de la cheminée, et se plaça tranquillement devant la porte. A cette vue, Pandrille, dont le visage devint pourpre, se prit à bondir, comme une panthère, dans la salle, en poussant des rugissements de fureur, et, avant que le malheureux Mackeeler, stupéfait de ces manifestations menaçantes, eût eu le temps de lever son arme pesante, un coup violent de poignard en pleine poitrine l'avait renversé mort sur la terre.

SPINDLER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XV

BOUFFÉ.

Voici un comédien qui a été adoré de tout Paris et qui s'éteint à peu près dans l'ombre aujourd'hui, quoi qu'il ait fait, dernièrement, pour raviver la lumière autour de lui. Il avait d'immenses qualités, cependant; il possédait mieux que personne les finesses du métier... il savait faire rire et faire pleurer... son geste était exact, sa diction était juste... il composait ses rôles avec une recherche et une patience extrêmes!... Pourquoi donc, doué de tant d'éléments pour continuer de captiver la faveur du public, Bouffé, à un âge où le talent jouit, d'ordinaire, encore de toute sa vigueur, est-il devenu presque indifférent à ceux-là mêmes qui l'ont le plus applaudi jadis? Je vais vous l'apprendre : Bouffé *est toujours le même*. C'est très-bon les truffes sans doute; c'est très-bon le vin de Chambertin.... mais du vin de Chambertin et des truffes tous les jours à déjeuner, à dîner, à souper, et comme on demanderait à grands cris des pommes de terre et de l'Argenteuil!... Eh bien! tel est le reproche que nous adressons à Bouffé. Il n'a continuellement donné à ses *consommateurs* que de trop fins morceaux et de trop vieux vins; fatigués de *chère lie*, les consommateurs ont quitté la table. Et qu'on ne taxe pas notre critique d'exagération. Quand nous parlions l'autre jour de Frédérick-Lemaître comme du roi du théâtre, nous disions que ce qui avait fait de lui, surtout, le comédien par excellence, c'avait été l'art infini avec lequel il avait su, sans cesse, se varier lui-même. Bouffé, au contraire, livré, ou — ce qui est plus probable — attaché toute sa vie par des liens d'amitié, de sympathie aux mêmes écrivains, Bouffé n'a pas remarqué que, toute sa vie, au lieu d'entrer jamais de vive force dans un personnage, ça toujours été ce personnage qu'il a complétement absorbé dans sa propre nature. Et il ne pouvait en être autrement. Même style, même esprit d'un côté; même jeu, mêmes *ficelles* de l'autre. L'acteur, au bras de ses auteurs, payait ainsi le tort de ne point se souvenir que, pour un artiste, c'est une folie de croire à la science infuse de ses amis; les indifférents, voire les ennemis, vous en apprendraient souvent plus qu'eux. . . . .

Ces quelques mots de critique jetés, en passant, en pâture à nos convictions, comme après tout Bouffé est un des rares comédiens de l'époque qui laisseront un nom, disons un peu comment il a conquis ce nom.

Bouffé est né en 1800; jusqu'à l'âge de vingt et un ans il fut ouvrier doreur. En 1821, pris subitement de la rage du théâtre — une maladie qui a fait bien des victimes parmi les gens que nous connaissons, sans compter les gens que nous ne connaissons pas, — en 1821 donc, décidé, lui aussi, à monter sur les planches, Bouffé se présente au directeur d'un nouveau théâtre — qui s'ouvrait, à ce moment, au boulevard du Temple, sous le titre de *Panorama Dramatique*, — et moyennant *la somme* de trois cents francs par an, il s'engage pour jouer... devinez quoi? — Les lions, comme Frédérick-Lemaître? — Non! il n'avait pas assez d'organe. — Les amoureux comme Grassot à la banlieue? — Pas davantage; il ne se sentait pas les aptitudes de l'emploi! Il s'engage pour jouer les *traîtres*... les troisièmes rôles... Concevez-vous Bouffé... ce petit homme, tout mince, tout grêle, tout chétif, se prenant à faire trembler le niais... combattant l'amoureux... tourmentant l'innocence et assassinant la vertu... Ce devait être terriblement amusant!... Ou le niais, l'amoureux, l'innocence, la vertu... et le public y mettaient de la bonne volonté.

Au surplus, il paraît que la façon dont Bouffé *commettait ses crimes* était, en effet, si excentrique, qu'on se décida bien vite à l'arrêter *sur la route du forfait* pour le laisser courir à l'aise dans les sentiers de la joie. Il sauta donc du *traître* au *niais* et s'en trouva bien; au bout de trois ans à peine, le chiffre de ses appointements s'était decuplé.... Cependant si l'argent lui arrivait un peu, la réputation ne se pressait guère!... Mais voilà qu'un jour, notre jeune artiste, fatigué de débiter des bêtises au *Panorama Dramatique*, entre au théâtre de la Gaîté, avec mission d'y débiter des *sentimentaleries*. Il débute dans le *Pauvre Berger*, et l'on parle, et beaucoup, de lui; il joue le *Petit pauvre de l'Hôtel-Dieu*, et sa réputation est à peu près faite. De la Gaîté il passe aux Nouveautés, où il crée *Caleb*, *Pierre le Courreur* et *le Marchand de la rue Saint-Denis*... Cette fois, décidément, tout le monde reconnaît en lui un comédien d'avenir. M. Poirson — un homme habile, — le directeur, alors, du *Gymnase*, se présente un matin chez notre jeune artiste :

— Vous n'êtes pas riche, mon cher ami, lui dit-il... Voulez-vous que je vous vienne en aide?

Bouffé ouvre de grands yeux.

— Voici deux mille francs, continue l'administrateur, vraiment habile, signez-moi un engagement de dix ans, à six mille francs par an; ces cent louis sont à vous, comme avances?

Que dites-vous de ma proposition?

— Je dis... ma foi... je dis qu'elle me sourit assez... Mais je vous préviens que j'ai encore dix-huit mois à faire aux Nouveautés?

— J'attendrai!..... j'attendrai!..... c'est convenu!..... signez toujours notre petit traité.

— A merveille.

Et Bouffé empoche ses cent louis, et M. Poirson — ce directeur on ne peut plus habile, — empoche, lui, son *petit traité*.

Seulement, savez-vous ce qu'il arrive pendant ces dix-huit mois que le comédien avait encore à faire aux Nouveautés? c'est que sa renommée grandit si bien, qu'au mois de mars 1831, un peu avant d'effectuer le *petit traité* ci-dessus avec M. Poirson, Bouffé reçoit d'un directeur de Londres la proposition de venir donner en Angleterre une douzaine de représentations à cinq cents francs l'une, soit trois mille francs la douzaine. Bouffé accepte, heureux de gagner en douze représentations une somme égale à la moitié du revenu annuel dont il allait jouir... Il s'en va récolter des bravos et de l'or anglais... Mais, à son retour de Londres, il se dit tout naturellement que ses appointements au Gymnase ne sont en rapport ni avec son talent, ni avec les bénéfices qu'il vient de réaliser si promptement. Il se



Bouffé.

rend chez M. Poirson et lui fait ses observations. Malheureusement le droit était pour le directeur, l'artiste n'avait qu'à courber la tête... ce qu'il fit.

Et voilà comme quoi, cher lecteur, ceci vous apprend, — comme cela l'apprit, hélas! autrefois, à ses dépens, à Bouffé — que lorsqu'on est jeune et que l'on se sent l'inspiration...

Il vaut mieux se résigner à manger le pain bis du présent...

Que d'empiéter sur la brioche de l'avenir.

Soyons juste pourtant pour chacun. La direction du Gymnase n'avait pas maintenu, ce semble, avec un rigidité cruelle les clauses de l'engagement de son pensionnaire, puisque, vers 1842, lorsqu'il quitta son bagne, comme il l'appelait, son bagne du boulevard Bonne-Nouvelle, Bouffé ne s'y faisait pas moins de trente mille francs par an d'appointements, sans compter les bénéfices de trois mois de congé. Une agréable façon de bagne, comme vous voyez, et où bien de braves acteurs souhaiteraient de traîner le boulet. Il est bon aussi de dire que Bouffé avait une jolie manière de le traîner, son boulet : témoins *la Fille de l'Avare*, *les vieux Péchés*, *Michel Perrin*, *le Pauvre Jacques* et ce fameux *Gamin de Paris*... l'éternel triomphe de l'artiste.

Et regardez un peu comme les hommes sont aussi injustes, la plupart du temps, dans leurs antipathies que déraisonnables dans leurs affections! Bouffé se déplaisait au Gymnase... et c'est au Gymnase qu'il a obtenu ses plus grands succès, tandis qu'au Vaudeville et aux Variétés, ces théâtres où il espérait tant de palmes de gloire, il n'a jamais cueilli que quelques lauriers d'estime! Ah! c'est une grave erreur de la part de ces messieurs les comédiens que de se figurer que toutes planches, tout lustre, tout public conviennent à leurs mérites. Si l'homme fait souvent la maison, la maison, en revanche, fait souvent l'homme! Mon Dieu! il y a des gens qui ne sont célèbres, à Paris, que pour avoir fréquenté vingt ans de suite le même estaminet!

. . . .

Comme aventures bizarres ou détails piquants, l'existence de Bouffé ne fournit rien ou que bien peu de chose à la plume du biographe.

A la ville, Bouffé n'a plus rien de l'acteur; c'est un bon bourgeois, parfois quinteux, souvent morose, toujours malade, qui s'en va par les rues, le chef doublement abrité sous un bonnet de soie noire et un chapeau, sans regarder jamais personne et sans avoir l'air de se soucier que personne le regarde...

Qui, chez lui, se lève tard et se couche tôt, reçoit rarement...

Et fait, enfin, aussi peu de bruit dans la vie intime...

Qu'il en a fait, en veux-tu, en voilà, dans la vie publique.

Au demeurant un honnête homme et un homme estimable, ayant toujours aimé les siens...

Surtout une pauvre sœur... madame Gautier... une actrice dont le public du boulevard a gardé un excellent souvenir...

Et qui d'ailleurs, comme traits, comme allures, comme organe, était la vivante image de son frère.

. . . .

Et là-dessus nous souhaitons de longs et heureux jours à Bouffé.

Mais, nous l'avouons, quoiqu'à diverses reprises, dans ces dernières années, il ait reparu, avec assez de succès, sur quelques scènes parisiennes : la Porte-Saint-Martin, les Variétés et le Vaudeville...

Nous l'avouons, pour notre part, nous le connaissons trop pour désirer de le revoir encore.

Ou bien alors — et s'il le voulait, il le pourrait, — qu'il ait donc le courage de créer un rôle nouveau!...

Mais plus de *Gamin de Paris*, surtout!... Ceci rentre, pour lui, maintenant, dans le domaine des tours de force!

Et il y a longtemps qu'il nous est prouvé qu'en fait d'art, les tours de force ne prouvent rien.

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 16 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

16 AOUT 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. — Départements. . . 5 — Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Cette dame est l'épouse de M. Choublanc... — Page 122.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XIII.

Les petites Statuettes en plâtre. — (*Suite.*)

Sans s'inquiéter de ce qu'il vient de faire, Choublanc va toujours son train pour rejoindre sa femme... il va d'autant plus vite, qu'il la voit quitter la personne avec laquelle elle causait et s'éloigner précipitamment.

Mais les cris : Arrêtez! arrêtez! se font entendre; bientôt on lui barre le passage, puis on le saisit par le bras, on le retient par le pan de son bel habit bleu clair, en criant de tous côtés à ses oreilles :

— Eh bien! il est sans gêne, celui-là... il brise toute une boutique et il s'en va comme si de rien n'était!...

— C'est-à-dire qu'il se sauvait... car il courait ferme!

— Monsieur, quand on fait du dégât, il faut le réparer.

— Qui casse les verres les paye, comme dit c't'autre!... C'est tout de même pour les figures de plâtre.

— Qu'est-ce qu'il y a?... comment? de quoi?... demande Choublanc en cherchant à se dégager. Lâchez-moi!... Vous voyez bien que je suis pressé!... Je cours après ma femme... Vous serez cause qu'elle m'échappera encore.

— Ah! elle est bonne, la balançoire... Ce monsieur qui court après sa femme...

— Laissez-moi aller... Je vous promets que je vais revenir.

— On ne donne pas là-dedans... Vous serez libre quand vous aurez payé le dommage que vous avez fait.

— Combien faut-il?... je vais le payer, je ne demande pas mieux... mais lâchez-moi.

— Du tout... Il faut que le petit estime le tort que vous lui avez fait... Venez, monsieur, venez.

Et on ramène près du petit marchand Choublanc, désolé, qui tourne toujours la tête en arrière pour tâcher d'apercevoir encore sa femme.

Le petit Piémontais, qui s'exprimait absolument comme un Savoyard, était à genoux devant les débris de ses statuettes et faisait semblant de s'arracher les cheveux en criant :

— Ah! mon Dia!... ah! qu'est-ce qua je deviendra! je suis ruina!... Je va être rossa par mon maitra!... Mon Dia! tout est brisa!

— Voilà le monsieur qui a renversé ta bou-

tique, dit une vieille femme: voyons petit, pour combien a-t il cassé?

— Ah! mon Dia! j'avais des chosa superba... D'abord, *Voltaire* et *Rousseau*, en pied.

— Qu'est-ce que cela vaut?

— Quatre francs pieça... ce n'est pas trop... Deux petits *Molière* en buste, à deux francs... Ça faisa déjà douza francs...

— Les voilà, dit Choublanc, et qu'on ne me retienne plus...

— Ah ben! elle est bonna! est-ce que vous croya que c'est tout?... Deux *Spartacus* magnifiqua, à cinq francs.

— Cela me semble bien cher.

— Ce sont des Romains!

— Justement, les Romains ont beaucoup baissé de prix depuis quelque temps!...

— Six petits amours à douza sous...

— Des amours à douze sous, ce n'est pas trop cher... Je consens pour les amours.

— Deux Vénus accroupies, à quatre francs.

— Pour des Vénus qui sont accroupies, cela me semble exorbitant.

— Une magnifiqua Vénus aux belles... aux belles forma... ensuita, *Paul* et *Virginie* enfants, qui se lavent les pieds... Une *Diane* chasseresse avec son chien... un superbe chien, un terre-neuva.

— Il n'y en avait pas du temps de Diane... ils n'étaient pas inventés, dit un petit monsieur à l'air loustic et qui est venu se joindre aux curieux.

— Si, moussia!... c'était un chien gros comme un bœuf... Et puis une bayadère qui dansait la cachetoucha!

— Est-ce que les bayadères connaissent les danses espagnoles!... Tu es un petit farceur... Tu vois que tu as affaire à quelqu'un qui est bon enfant... tu te fais une boutique qui n'en finit plus!...

— Si, moussia, j'avais tout cha!... je ne voudrais pas vous trompa!

Choublanc, qui a hâte d'être libre, tire sa bourse en disant :

— Finissons-en... car je ne rejoindrai jamais ma femme!... Combien te dois-je en tout?

— Dame, moussia, je me contenterai de quaranta francs...

Le Champenois s'apprête à payer cette somme, lorsqu'un sergent de ville qui s'était glissé dans la foule s'avance et lui dit :

— Monsieur, donnez dix francs à ce petit drôle et pas un centime de plus... C'est tout ce que sa boutique pouvait valoir, et il doit se trouver très-content d'avoir ainsi placé tous ses plâtres.

A l'aspect du sergent de ville, le marchand de statuettes baisse le nez et reçoit les dix francs sans oser répliquer; puis il se met à ramasser les débris de sa boutique : il espère bien en recoler plusieurs.

Quant à Choublanc, libre enfin de s'éloigner, il arrive à l'endroit où était sa femme, mais il n'est pas plus heureux que la veille; il se met à courir sur le boulevard, en ayant soin cette fois de regarder devant lui. Il va ainsi fort loin sans parvenir à retrouver son Éléonore.

Alors, l'œil morne et la tête baissée, il revient sur ses pas en se disant :

— Maudites statuettes!... maudits plâtres! qui m'ont empêché de rejoindre ma femme!...

Quel guignon! au moment où je crois être à la fin de mes peines, il m'arrive toujours des accidents qui me séparent d'Éléonore...

N'importe, examinons bien les dames qui passent. Je ne me jetterai pas toujours dans un musée de plâtre!

CHAPITRE XIV.

Madame Choublanc

Dans une des dernières maisons du boulevard Beaumarchais, lorsqu'il est prêt à changer de nom, pour prendre celui de boulevard des Filles-du-Calvaire, une dame vient d'entrer précipitamment; elle a monté trois étages, toujours comme quelqu'un qui craint d'être poursuivi; elle a tiré avec violence le bouton d'une sonnette, et lorsqu'une domestique lui a ouvert la porte, elle entre, pénètre dans son salon, et se jette dans les bras d'un fauteuil en s'écriant :

— Ah! mon Dieu! c'était lui!... Hélas! je n'en suis que trop certaine, c'était lui!...

La dame qui vient de pousser cette exclamation avec un accent dans lequel il y a de la terreur et de la colère, est une personne de quarante-trois ans et qui en paraît davantage grâce à un embonpoint qui a déjà bisé son menton et augmenté sa ceinture de plusieurs centimètres.

Et puis, quoique cette dame ait de beaux traits, un nez parfaitement aquilin, des dents irréprochables et un teint assez frais, sa physionomie n'a jamais été agréable; ses yeux ont une expression fière et dédaigneuse qu'ils perdent rarement; son sourire, lorsque par hasard elle sourit, est plutôt sardonique que gracieux; enfin, il y a dans sa démarche, dans sa tournure, dans tous ses mouvements, une certaine roideur provinciale et prétentieuse dont le séjour de Paris ne l'a point encore débarrassée.

Cette dame est l'épouse de M. Choublanc, cette Éléonore après laquelle il court depuis si longtemps et qui répond si mal à son amour.

Le logement habité par madame Choublanc, ou plutôt madame Noirville, puisqu'elle ne porte plus que ce nom, est situé au troisième étage et donne sur le boulevard; il est petit, mais très-bien distribué, et assez grand pour une dame qui vit seule avec une bonne: il est meublé avec goût, avec coquetterie même. En se séparant de son mari, Éléonore n'avait pour vivre que trois mille deux cents francs de rente que lui avait laissés son père; mais une femme qui a de l'ordre, de l'économie, peut très-bien vivre avec ce revenu.

Vous me direz : il y en a auxquelles trente mille francs par an ne suffisent pas et qui font encore des dettes.

Je vous répondrai que tout dépend de la manière de s'en servir.

La plus grande dépense d'Éléonore était le chapitre de la toilette; car malgré son air fier et dédaigneux, cette dame tenait essentiellement à être toujours belle; mais persuadée qu'elle l'était déjà naturellement, elle ne croyait pas nécessaire d'entamer son capital pour le paraître davantage, et se contentait de dépenser son revenu.

En voyant sa maîtresse revenir avec un air bouleversé et pousser l'exclamation que vous savez, mademoiselle Marinette, sa bonne, grosse fille de cinquante ans, qui est aussi la cuisinière et qui a cependant la prétention de se dire femme de chambre, parce qu'elle se tortille très-élégamment en marchant et porte toujours des nœuds roses sur ses bonnets, mademoiselle Marinette vient se poser devant sa maîtresse avec un poulet qu'elle était en train de vider, en s'écriant à son tour :

— Ah! mon Dieu!... qu'est-il donc arrivé à madame... que madame rentre toute décomposée, qu'elle n'a plus sa magnifique figure de tous les jours?...

Est-ce que par hasard dehors on se serait permis d'insulter madame?... Il y a des hommes si *entrepreneurs!*... des hommes capables de tout... Dernièrement, il y en a bien un qui m'a suivie le soir, sur le boulevard, et qui a osé me proposer une chope!... Je lui ai répondu : Vous en êtes un autre!... laissez-moi tranquille, ou je vous livre aux bêtes du Cirque!... Il a fui comme un tuyau de gaz!

— Non, Marinette, non, je n'ai pas été insultée... Ah! je crois que je l'aurais préféré... Mais un événement bien plus désagréable... une rencontre qui m'a si vivement contrariée... M. Choublanc, enfin!...

Je viens de l'apercevoir sur le boulevard.

— Le mari de madame?...

— Hélas! oui... le mari qu'un père barbare m'a forcée de prendre... lorsque mon cœur était à un autre... à un autre si digne d'être aimé!...

T'ai-je conté cela, Marinette?

— Je crois bien que madame me l'a conté; mais c'est égal, je l'entendrai encore avec bien de l'agrément... Madame parle si joliment quand elle s'en mêle!...

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE IV.

(*Suite.*)

Il savait tout. Il était avec l'évêque qui me fit un long discours sur l'autorité paternelle et les devoirs des enfants. Le comte, prenant ensuite la parole, me signifia qu'il avait résolu de conclure sans délai mon mariage arrêté dès longtemps avec Matilda de Canizarès, nièce du prélat, et qui apportait dans notre maison, avec d'immenses richesses, le titre de marquis dont elle était héritière.

Je voulus répondre; l'évêque m'imposa silence ainsi que mon père; puis ils me quittèrent tous deux. Je n'avais pas encore éprouvé de douleur aussi vive; les larmes me suffoquaient et ne trouvaient pas de passage. Je résolus de revoir Eléna sur-le-champ; avant de m'attacher à aucune idée, et sans autre réflexion, je montai à cheval et je volai à Otéro. La porte de dona Isabel était heureusement entr'ouverte quand j'arrivai; j'entrai brusquement, et je la trouvai avec Eléna dans la même chambre où j'avais pénétré la première fois.

Je me hâtai de fermer le verrou derrière moi, et je m'approchai d'elles avec agitation. Cette action, mon air égaré, la pâleur de mes traits, tout les frappa d'un effroi qui les glaça, et leur interdit l'usage de la voix.

— Ne vous effrayez pas, leur dis-je, d'un ton suppliant, vous voyez devant vous un malheureux réduit au désespoir, et qui n'a plus de recours que la mort, si vous refusez de l'entendre. Ne craignez pas que je m'écarte un instant du respect que je vous dois; mais il faut absolument que vous m'écoutiez.

Enfin, ma soumission et mes larmes les

calmèrent, et dona Isabel consentit à m'entendre. L'expression naïve d'un sentiment aussi vrai que profond les attendrit toutes deux et les persuada; mais je n'en trouvai pas moins d'opposition dans la fermeté de la mère, et dans la fierté de la fille quand je demandai la main d'Éléna. Elles me déclarèrent qu'une démarche publique de mes parents était la première condition de leur consentement, et je n'obtins pour toute faveur que la permission de venir leur faire part de la réponse de mon père à cette ouverture. Toi qui le connais, Perez, tu peux juger de l'accueil que je reçus de lui, et comme il traita ma proposition. Dès les premiers mots, il m'interrompit en déclarant qu'il mourrait de mille morts avant de consentir à ce mariage avilissant, et qu'il suivrait au tombeau les restes de son fils unique avec moins de douleur que s'il lui fallait l'accompagner à l'autel pour lui voir consommer le sacrifice de son honneur et de celui de sa maison. Il me quitta plein de courroux, et je fis de vains efforts pendant les jours suivants pour obtenir un moment d'entretien avec lui. Cependant, j'étais retourné plusieurs fois à Otéro, et sous divers prétextes, j'éloignais toujours une explication définitive; mais enfin, un soir, dona Isabel me reçut avec plus de froideur qu'à l'ordinaire; elle me déclara que la réponse trop longtemps attendue lui était enfin parvenue directement, et que ma famille repoussait l'idée d'une alliance avec la sienne; en conséquence, elle me prescrivit de ne plus reparaître dans sa maison où je n'aurais jamais dû me montrer.

A ces cruelles paroles, mon désespoir alla jusqu'à la démence. Et comme dans mes courses nocturnes j'avais cru remarquer que j'étais suivi, je m'étais armé d'un pistolet que je portais toujours sur moi; je le saisis et je jurai que j'allais me donner la mort, si elle ne révoquait à l'instant cet ordre fatal. Je ne puis te peindre l'effroi d'Éléna. Elle se jeta presque à mes pieds en me conjurant de cacher cette arme qui l'épouvantait. Pour la première fois, elle fixait sur moi ses regards: ils étaient tendres et suppliants, j'étais enivré; j'obtins d'elle l'aveu que mon amour ne lui déplaisait pas, et que si mon père se laissait fléchir, elle m'épouserait avec joie. La mère, de son côté, me donna l'assurance que sa fille était de noble naissance, et que leur pauvreté seule pouvait être un obstacle à notre union. J'appris alors que dona Isabel est veuve d'un officier supérieur mort au Mexique, et qui ne lui avait laissé pour tout bien que le droit ordinaire à une faible pension. Je parvins à leur persuader que le temps et mes efforts pourraient vaincre tous les obstacles, et elles consentirent, quoiqu'avec beaucoup de peine, à me permettre de continuer à les voir. Cependant, depuis quelques semaines, je m'apercevais que la santé de dona Isabel s'altérait d'une manière effrayante; sa figure devenait méconnaissable de jour en jour. Enfin, elle me déclara son projet de quitter le pays. La manière dont elle me fit part de ce projet extravagant dans l'état où elle se trouve, et plusieurs observations que j'avais faites autour de moi, me firent alors soupçonner ce que je venais de vérifier à Ségovie quand nous nous sommes rencontrés, que ma famille avait décidé l'éloignement d'Éléna; enfin, que ce complot contre mon bonheur était l'ouvrage de mes parents, de concert avec l'évêque, et surtout le corrégidor...

— Diable, diable! s'écria Perez en se levant avec vivacité, et d'un air fort irrité, tu aurais bien dû me dire hier un mot de ce corrégidor, je ne me serais pas mêlé de ton affaire; ce n'est pas en agir loyalement que de me mettre aux prises avec des gens de cette robe.

— Eh! pourquoi? demanda Fernando très-étonné.

— Pourquoi, pourquoi? repartit Perez d'un ton plus élevé, peux-tu me faire une semblable question? ne sais-tu pas bien que je me suis fait un ennemi de don Matias, par les railleries dont je l'ai blessé quand il vint avec ton père à Madrid, pour t'arracher à ce qu'il appelait la séduction de mes conseils et de mon exemple! Il ne l'a pas oublié, je t'assure; et sa vengeance implacable m'a poursuivi jusqu'à Séville, comme tu l'apprendras tout à l'heure. Tu sais d'ailleurs que la protection ouverte et déclarée du duc de Berwick donne beaucoup d'importance à don Matias, qui dispose à son gré du crédit de ce grand seigneur, et exerce beaucoup d'influence sur son esprit. Or, maintenant ma fortune dépend du vieux duc, et je me trouve entre les mains de ce maudit Matias; tu me compromets, tu me perds, c'est mal, très-mal, Fernando, tu devais m'avertir.

— Pouvais-je deviner cette circonstance? demanda le jeune homme, et d'ailleurs où est le mal?

— Tu pouvais du moins penser, répliqua Perez d'une voix moins haute, que nos folies doivent nous faire redouter les regards des pédants et des hypocrites comme ce don Matias, et que sa charge de corrégidor le rend fort redoutable. Je le croyais ton plus intime ami, et je me persuadais que tu ne faisais rien que d'accord avec lui, enfin qu'il était ton appui contre les persécutions de ton père; et tu m'apprends maintenant que tu m'as mis en guerre avec lui! Fernando, ajouta-t-il d'un ton de reproche amer, tu es riche, tu es libre, tu n'as pas besoin d'un emploi pour vivre, et ta légèreté a compromis mon état, peut-être ma liberté, qui sait où tout cela peut aller?... Me jeter dans les serres d'un corrégidor!

— Mais calme-toi, dit Fernando, que crains-tu? je suis riche, en effet, et je n'oublierai jamais le service que tu viens de me rendre; mon amitié...

— Oui, oui, je connais l'amitié des grands et des riches, quand ils n'ont plus besoin de nous autres pauvres. Tu ne penses à présent qu'à ton amour, tu ne vois que la passion qui t'entraîne, et tu es homme à me proposer la moitié de tes biens que peut-être tu ne posséderas jamais, pour servir tes projets, mais ensuite...

En ce moment Tomassa l'interrompit en apportant le chocolat, et pendant qu'elle le servait, les deux amis gardèrent un profond silence. Perez, comme frappé d'une idée soudaine, lui demanda, d'un air fort inquiet, si Pedro était à la maison.

— Pedro est parti une heure avant le jour, répondit la servante en se retirant.

Perez se mordit les lèvres et parut agité du dépit le plus violent.

— En quoi donc ce départ peut-il te chagriner à ce point? demanda Fernando dès qu'ils furent seuls.

— C'est que dans la confiance que cette affaire n'avait pas le degré de gravité que tu me fais maintenant entrevoir, j'ai renvoyé Pedro à ce village.

— A Otéro?

— Sans doute; sous prétexte d'aller chercher de l'orge que j'ai achetée à l'alcade, j'ai donné à ce garçon des instructions bien détaillées, pour s'informer de plusieurs particularités... Je méditais un projet...

— Un projet, mon ami! ah! dis-moi, je te prie...

— N'en parlons plus : je ne veux donner aucune suite à tout cela; je ne risquerai certainement pas ma fortune à venir pour...

— Encore une fois, Perez, confie-toi à mon amitié.

— Ton amitié? je veux y croire; mais que pourras-tu faire pour moi quand je t'aurai sacrifié mon état? tu n'as rien que de brillantes espérances.

— Détrompe-toi; j'ai en propre un bien considérable que m'a laissé ma tante.

— Mais tu es mineur?

— N'importe; mon père m'en abandonne l'administration pour mon entretien et mes dépenses, et il me rapporte cinquante mille réaux. J'en ai donné la gestion pour dix ans à un riche Valencien, à condition qu'il m'en avancerait le produit de deux années, à reprendre à des termes éloignés sur sa recette.

— Tu as donc cent mille réaux d'argent comptant?

— J'ai même davantage.

— Tu as plus de cent mille réaux? reprit Perez d'un air de profonde méditation... Alors... oui, nous pouvons tenter quelque chose.

— Oui, mon cher Perez, s'écria Fernando en l'embrassant, aide-moi de tes conseils, de ton esprit; le mien n'est plus capable de rien. Je n'ai qu'une idée, comme tu le disais tout à l'heure, une seule qui absorbe toutes les autres, et subjugue ma raison. Forme un plan, imagine, je mettrai tout cet argent à ta disposition.

— Il le faudra bien, répondit Perez, et même ce serait peu pour le plan vaste que je mûris en ce moment... mais non, continua-t-il d'un air de dédain, des coups aussi hardis ne se proposent pas à de jeunes garçons timorés qui vont à confesse par ordre de leurs parents.

— Perez, épargne-moi ces cruelles plaisanteries, et entre dans ma peine.

— Mais si tu as des scrupules d'enfant?

— Eh! non, je n'en ai point d'autres que ceux de tout bon Espagnol, et je ne pense pas que tu veuilles rien me proposer qui offense l'honneur ou la foi catholique?

— Que toutes les vierges de la Péninsule m'en préservent! Mais avant de te faire part de mon projet, il faut que je le médite encore, et que j'aie revu Pedro. En attendant, je vais te mettre au courant de ce qui me regarde, et tu jugeras des raisons qui me commandent de ménager ton corrégidor.

Tous deux allumèrent de nouveaux cigares et s'établirent commodément dans les antiques fauteuils en cuir qui décoraient la chambre de Perez. Il lui fit alors, en ces termes, le récit annoncé :

« Ma liaison avec don Juan de Silva date de notre adolescence. Après avoir fait des études particulières, j'entrai, à dix-sept ans, à l'université de l'Alcala de Hénarès, où je me liai avec lui d'une amitié intime. Nos études finies, il obtint de son père, le feu duc de Hijar, que nous ne serions pas séparés; j'eus un logement à l'hôtel. Don Juan était libre et riche; nous passâmes plusieurs années dans les plaisirs; mais des aventures un peu vives où quelques maris jaloux trouvèrent à redire, nous firent un mauvais renom. Des duels, des discours légers, enfin, des torts de jeunesse que l'on exagéra, déterminèrent le duc à nous envoyer en Catalogne où il possédait de grands biens. Là, tentés par l'occasion, nous nous embar-

quâmes sur un navire qui partait de Barcelone pour Livourne, et nous parcourûmes toute l'Italie. C'est à Naples, où nous étions depuis un an, que nous apprîmes la mort du vieux duc, père de don Juan; et ses intérêts nous ramenèrent à Madrid, où nous pûmes nous livrer avec plus de liberté aux amusements que nous avions déjà goûtés dans cette ville de plaisirs. C'est quelque temps après notre retour, que nous t'avons connu. Tu fus admis dans notre intimité. Rappelle-toi l'arrivée de ton père avec don Matias, le bruit qu'ils firent de nos innocents plaisirs, enfin, tous les ennemis qu'ils soulevèrent alors contre moi. On t'entraîna, tu vins ici reprendre ta chaîne; et moi, victime d'un ordre que l'on obtint à force d'intrigues, je dus quitter Madrid sans délai.

» Cependant don Juan, pour me consoler de cet exil, me fit donner, par le nouveau duc, son frère, l'administration de tous les biens de la maison Hijar, en Andalousie; et le séjour de Séville était du moins un dédommagement. Je n'en jouis pas longtemps; le ressentiment de don Matias m'atteignit dans cette retraite. Signalé par lui, au gouvernement, comme un sujet dangereux, je fus inquiété par la police civile et même par l'inquisition.

» Las de tant de persécutions, je fis comprendre au duc de Hijar qu'un gentilhomme qui le représentait dans une résidence aussi importante, ne pouvait être maltraité de la sorte sans que sa dignité n'en souffrît. Le duc entendit mes raisons, et me rappela. On célébrait alors à Madrid le double mariage qui vient d'unir les deux maisons de Berwick et de Hijar; au milieu du bruit et du mouvement des fêtes données à cette occasion, mon retour fut inaperçu, et je fus accueilli avec la même amitié par don Juan. Cependant, l'ordre de mon exil subsistait, et son crédit me fit obtenir du vieux duc de Berwick l'administration de sa terre de Monterey, en Galice. Je m'y rendais quand tu m'as rencontré.

» Tu peux juger maintenant, Fernando, combien ma situation me commande de prudence dans mes relations avec ce terrible don Matias; s'il me faisait perdre les bonnes grâces de son ami intime le duc de Berwick, je serais ruiné sans ressource. »

Fernando rassura de nouveau Perez, en répétant la promesse de partager sa fortune avec lui, et de mettre dès le jour même en sa possession les cent mille réaux provenant de la somme avancée par son fermier de Valence. Cependant la matinée s'écoulait; il était temps que Fernando rentrât à l'hôtel, pour se trouver au lever de son père, afin de ne pas éveiller les soupçons au sujet de Perez. Il prit donc congé de lui, avec promesse de revenir le soir pour apprendre le détail de son plan.

— Tu peux y compter, lui répondit Perez en lui serrant affectueusement les mains, mais garde-toi d'accorder la moindre confiance à don Matias; il te hait, il te nuit plus que tu ne penses dans l'esprit de ton père... Il a des projets; je ne puis pas encore tout te dire, mais crois-moi, cet homme est bien méchant.

— Quoi? dit Fernando en s'arrêtant, quel mystère?...

— Va, va, continua Perez, en le pressant de partir, nous en reparlerons; hâte-toi, il importe qu'on n'ait pas remarqué ta visite au parador, et qu'on ne me soupçonne pas ici.

CHAPITRE V.

En tout autre temps, et dans une disposition d'esprit différente, Fernando n'eût pas manqué de repousser avec indignation les atteintes portées par Perez au caractère de don Matias. Chéri de la famille de Mansilla, généralement estimé, ce digne magistrat avait été jusqu'alors lié de l'amitié la plus intime avec Fernando. Le rapport de leurs caractères faisait disparaître une assez grande différence d'âge entre eux. Don Matias devait à la protection du duc de Berwick l'emploi considérable qu'il exerçait à Ségovie. Ce grand seigneur, après avoir habité Paris fort longtemps, l'en avait ramené très-jeune encore, et le traitait en parent. Présenté à Madrid sur ce pied par son illustre patron, il passait pour être le fruit d'un mariage inégal contracté en Allemagne par un des membres de la branche française de cette illustre maison. Le respect qu'inspirait le duc interdisait toute question à cet égard, et la considération personnelle que s'acquit bientôt don Matias ôtait jusqu'à l'idée de pénétrer l'espèce de mystère dont il leur convenait à tous deux de voiler sa destinée antérieure.

Peu de temps après son retour de France, le duc eut à traiter, avec le gouvernement, quelques affaires assez délicates et dont le résultat devait avoir de grandes conséquences pour la fortune de sa maison. Don Matias fut chargé de les suivre, et entra en relations avec don Pedro d'Acuna, ministre de grâce et justice, qui fut tellement satisfait des rares talents de ce jeune homme, qu'il voulut l'attacher immédiatement à son ministère. Après quelques années d'épreuve, il le fit nommer à la place de corrégidor de Ségovie, en lui promettant un grand avancement. Cette promesse eût été bientôt réalisée sans la résistance de Matias lui-même. Son amour pour Térésa de Mansilla lui faisait redouter que l'amitié de ses protecteurs ne se montrât trop active. Il les sollicitait avec instance de l'oublier, et de lui laisser le temps de mériter les faveurs du roi. Le duc de Berwick connaissait l'ambition de son protégé; justement étonné d'un langage si nouveau, il voulut en apprendre les motifs, et reçut sa confidence avec beaucoup d'intérêt. Sous prétexte de visiter des biens qu'il avait dans ces cantons, il vint s'établir pour quelques jours à Ségovie, chez don Matias, et entama la négociation de son mariage avec Térésa. Il eut de la peine à réussir. L'orgueil du comte aspirait à l'alliance d'un homme titré, et la comtesse désirait ardemment que sa fille prît le voile. Mais pour aplanir toutes les difficultés, le duc prit l'engagement de doter les jeunes gens d'une somme considérable, et de solliciter lui-même pour son protégé un titre et une place de juge auditeur à la chancellerie de Vallalolid, grade éminent dans la magistrature, et qui ouvrait à don Matias la porte du conseil royal de Castille.

La haute faveur dont jouissait le duc lui fit obtenir la charge en peu de temps; mais Matias refusa d'en prendre possession jusqu'après l'époque de son mariage, qui fut dès lors résolu. Il était enfin prêt à se conclure, et la joie du jeune couple n'était troublée que par l'affliction de Fernando. Vainement son ami lui avait représenté tous les dangers où pouvait l'entraîner la passion déraisonnable à laquelle il s'abandonnait. Ces conseils, mal reçus d'abord, devinrent ensuite importuns, au point de relâcher les nœuds de leur intimité. Bientôt on eût dit qu'ils étaient ennemis. Fernando fuyait Matias avec soin, et, dans les rencontres forcées, il refusait de lui parler. Le corrégidor vit bien que la blessure était trop profonde pour céder aux moyens ordinaires, et qu'il fallait la déchirer afin de la guérir. Il fut donc le premier à conseiller d'éloigner de ses regards l'objet dont la vue nourrissait la funeste passion de Fernando. Il ne fallut pas beaucoup d'efforts pour déterminer dona Isabel à se prêter à cet arrangement. Sa santé lui commandait réellement de quitter le pays; et, certaine que jamais la famille de Mansilla ne souffrirait le mariage dont Fernando s'était flatté, il importait à cette mère prudente de mettre sa fille à l'abri des entreprises de ce jeune homme ardent et exalté.

Cependant Fernando veillait, comme on sait.

Les discours artificieux de Perez, ses réticences en parlant de Matias, tout était calculé dans le dessein d'augmenter la méfiance du jeune homme; mais, par une singularité que comprendront les âmes capables d'une véritable amitié, Fernando ressentit comme un outrage, dans la bouche d'un autre, les accusations que lui-même venait de porter contre l'ami dont il croyait avoir à se plaindre. Don Matias, en butte aux mépris de Perez, reprit à ses yeux toute sa dignité. Il éprouva le besoin de le venger d'un injuste soupçon; et en sortant du parador, il courut chez le corrégidor, déterminé à lui demander une explication franche et fraternelle.

Matias était absent, on refusa de dire en quel endroit Fernando pourrait le rencontrer. Il se présenta plusieurs fois chez lui dans la matinée; toujours même silence, avec le même embarras mystérieux qui l'avait frappé la première fois. Il lui fut également impossible de voir son père; on lui répondit qu'il était sorti de grand matin; et vers une heure, on vint lui annoncer que le comte ne rentrerait pas pour dîner, non plus que la comtesse qui était en retraite pour toute la journée au couvent des Carmélites. Le jeune homme n'augurait rien de bon de cet abandon général; une crainte vague le saisit. Il dîna seul, pour la première fois depuis bien des années. La présence de ses gens l'obligeait à cacher sa pénible agitation. Il comparait avec douleur la pompe qui l'entourait avec la douce obscurité d'une condition plus humble.

— Hélas! se disait Fernando, libre des chaînes dorées dont le poids m'accable, l'artisan peut s'abandonner sans résistance au penchant de son cœur : riche pour tout bien de ses bras nerveux, de son travail dont le prix doit nourrir la femme de son choix, il ne lui demande que de l'amour, il n'attend d'elle que des vertus, et le bonheur vient habiter sous le chaume avec eux. Et moi! moi! dans cette salle magnifique, servi par dix valets chargés de riches livrées, assis à un banquet somptueux, combien mon sort est misérable!

Le sein gros de soupirs, les yeux noyés de larmes, il repoussait avec douceur les morceaux choisis que Paro plaçait successivement devant lui et retirait intacts avec un air de compassion. Enfin, fatigué de cette contrainte, il se levait pour se retirer quand on lui remit un billet dont l'écriture lui était inconnue; il l'ouvrit avec inquiétude, et voyant la signature de Perez, il courut s'enfermer dans son cabinet pour la lire à son aise. La lettre était datée de Saint-Ildefonse à une heure. Voici ce qu'il y lut :

« J'ai découvert ici tous les fils de l'infâme complot qui se trame contre ton bonheur. Don Matias est averti de mon arrivée; et, pour m'éloigner de toi jusqu'à l'accomplissement de ses projets, il vient d'obtenir un ordre de me faire arrêter si je ne suis point parti dans quelques heures pour Monterey. Il faut pourtant que je te voie avant la fin du jour, pour concerter avec toi les moyens de détourner le



Eh! s'écria Pedro, d'un air de surprise, c'est vous, seigneur Fernando. — Page 126.

coup que veut te porter un faux ami qui te trahit de la façon la plus horrible. Ne manque pas d'être ce soir, au coucher du soleil, au point de réunion des routes de Ségovie et de Saint-Ildefonse, du côté d'Otéro. Je m'y rendrai de mon côté par un grand détour, afin d'échapper aux espions de don Matias. C'est là que Pedro doit aussi se trouver pour me rendre compte de la mission dont je t'ai parlé. Viens sans domestique, je serai derrière la grosse roche que l'on voit à deux cents pas de la route, sur la lisière du bois. Il est de la plus grande importance que tu apportes la somme en question, nous avons une intrigue ténébreuse à déjouer; demain, sans la découverte que j'ai faite, ils enlevaient Éléna!!! »

Fernando jeta vivement les yeux sur la pendule, il n'était pas trois heures, et les jours étaient fort longs. Combien la nuit devait tarder à son impatience! Cependant, le comte pouvait rentrer à chaque instant, le retenir, et lui faire manquer ce rendez-vous important. Il prit sur-le-champ son parti. Des cent mille réaux promis à Perez, une partie était en or, et fut disposée dans une ceinture nouée autour de ses reins. Le reste consistait en billets des meilleures maisons de Valence sur le commerce de Madrid; il les emporta dans un portefeuille et sortit en prescrivant à Paco d'être attentif au moment où tout le monde dormirait la sieste pour s'échapper de la maison sans bruit et monté sur un cheval de suite; il lui recommanda de prendre le chemin de la Alameda, route opposée à celle de Saint-Ildefonse, et de s'avancer de ce côté à un quart de lieue de la ville au delà de la manufacture de papier, qui est à l'extrémité de la promenade. Cette partie des environs de Ségovie est sauvage et hérissée de roches. A l'heure qu'il indiquait à Paco, Fernando, dans cette saison, était bien assuré de n'y rencontrer personne. Il s'y rendit à pied, malgré la chaleur de la journée. Presque tout goûtait déjà dans la ville les douceurs du sommeil; les travaux de la campagne étaient suspendus, et les animaux eux-mêmes participaient à cet engourdissement général. Le silence qui régnait autour de lui n'était interrompu que par le chant de la cigale et le bourdonnement des insectes.

En descendant à la Alameda, Fernando remarqua que toutes les petites fenêtres du couvent des Recollets étaient soigneusement fermées. Les bons pères dormaient; on dormait aussi dans l'hôtel de la Monnaie, à côté de là; plus loin, même torpeur dans les vergers environnants et dans la manufacture de papier; il ne vit pas un être vivant.

Cependant, à l'hôtel de Mansilla, on desservait la table des domestiques du rang supérieur; les caméristes de la comtesse s'étaient déjà retirées; et tandis que le maître-d'hôtel, le chef, l'officier, le coureur et les valets de chambre détachaient négligemment leurs cols, et dénouaient leurs jarretières, les servantes s'empressaient partout à préparer les lits, dont on se contente le matin de rouler les matelas, et qu'on ne fait jamais que le soir en Espagne. Elles les étendaient alors, mais sans y mettre de draps, et plaçaient à la tête des oreillers de fine toile de Flandre; puis elles fermèrent hermétiquement les volets des fenêtres garnis de rideaux en dehors, pour amortir les rayons du soleil. Toutes ces dispositions faites, leurs seigneuries allèrent s'étendre mollement et digérer au frais en sommeillant. Les servantes descendirent prendre place à la seconde table, avec les valets de pied et les autres gens de livrée, servis par les marmitons. Cet autre repas fini, ceux-ci allèrent dormir à leur tour; enfin les valets des valets furent bientôt après repus et couchés comme les autres. Alors seulement Paco put seller son cheval et sortir sans être remarqué. Il trouva son maître, séchant d'impatience, au rendez-vous, et mal abrité contre les dards enflammés du soleil par un petit buisson. A peine l'eut-il rejoint, que Fernando sauta légèrement sur le cheval dont Paco venait de descendre, il le congédia en lui recommandant de ne rien dire. Puis s'avançant vers le sud de la ville, il gagna un des lavoirs qu'un peu d'ombrage fait distinguer de ce côté. Il s'y arrêta quelque temps pour ne pas trop avancer l'heure que Perez lui avait assignée; mais, incapable de maîtriser jusque-là son inquiétude, dès qu'il jugea le cheval assez reposé, il traversa au galop la plaine où le roi avait chassé la veille, et se rendit au lieu si clairement indiqué par la lettre de Perez.

Il ne l'y trouva point. Le soleil brillait encore bien haut sur l'horizon, et il vit avec étonnement ses rayons réfléchis sur la crête des montagnes par des armes étincelantes. Fernando ne connaissait pas de route de ces côtés, ni même de passages praticables; il supposa que les gardes-chasse y poursuivaient des braconniers, et il n'attacha pas d'autre importance à cette remarque. Au bout de plus d'une heure, passée à méditer assis sur une roche à côté de son cheval, lié près de là aux branches d'un chêne, le jeune homme, dévoré d'impatience, jeta de nouveau des regards inquiets autour de lui. Il vit, du même côté, des hommes se glisser à travers les rochers et s'arrêter tout à coup dès qu'ils l'eurent aperçu. D'autres, plus loin, élevaient de temps en temps leurs têtes au-dessus des blocs de pierre dont cet endroit est semé, et se cachaient ensuite précipitamment. Il ne savait que penser de cette singularité, quand il aperçut enfin Perez accourant du côté opposé; il s'avançait avec précaution, et, pour mieux cacher sa marche, il choisissait les profondeurs qu'offraient les inégalités du terrain.

Perez était fort agité. Il reprocha d'abord à Fernando d'être venu si tôt avant l'heure con-

venue, et d'avoir peut-être compromis leurs intérêts communs par sa précipitation.

— Il est temps d'agir, ajouta-t-il avec chaleur, et nous n'avons pas un moment à perdre; tu n'as pas vu don Matias de la journée?

— Non, répondit le jeune homme avec inquiétude.

— Je le crois, reprit Perez, il est depuis ce matin enfermé avec ton père, ta mère, la marquise de Canizarès et l'évêque au palais épiscopal, où ton sort se décide. On y dresse ton contrat de mariage avec Matilda. Tu dois signer demain cet acte et marcher ensuite à l'autel. Les ordres sont donnés à ta paroisse pour te marier immédiatement. En cas de refus, ton logement est prêt à la tour. Pour moi, je pars cette nuit.

— Oh ciel! s'écria Fernando, tout est-il donc perdu sans ressource? n'as-tu rien à opposer à ce coup terrible? Tu parlais d'un projet...

— Il n'y faut plus penser; tiens, lis ce billet.

Fernando le reçut en tremblant et l'ouvrit sur-le-champ. Il était de don Juan, et daté du palais, à midi; il s'adressait dans ces termes à Perez : « Tous les renseignements que je t'ai » donnés sont exacts. Le corrégidor de Ségo» vie a reçu des ordres à minuit. Tout se dis» pose pour l'exécution; à ce soir les détails. » Mets l'avis à profit. »

— Eh bien? dit Fernando avec anxiété.

— Eh bien, répondit Perez, il s'agit d'Eléna, qu'on livre ainsi que sa mère au ressentiment de ton orgueilleuse famille. Et j'en serai moi-même la victime pour avoir essayé de te servir. Si tu veux donc que je puisse maintenant te donner de nouveaux secours, il faut songer, avant tout, à me mettre à l'abri de la fureur des ennemis que je me suis attirés pour t'obliger.

— C'est juste; parle, que veux-tu de moi?

— Écoute, reprit Perez, j'ai fait venir ici plusieurs paquets que don Juan s'était chargé de m'apporter de Madrid parmi ses effets. Pedro va bientôt paraître sur la route d'Otéro avec son chariot d'orge, qu'il accompagne monté sur une mule. Il doit s'arrêter à l'embranchement des deux chemins, à quelques cents pas d'ici, et comme il importe que je ne sois pas vu, tu iras lui dire de renvoyer le voiturier sur sa mule à Otéro, sous le premier prétexte venu; alors nous pourrons charger mes paquets dans la voiture... Fais bien attention, car ceci est d'un grand intérêt pour moi; tous ces effets, réunis à ceux qui sont dans ma chambre au parador, y resteront une partie de la nuit; à une heure précise...

Perez s'interrompit tout à coup en découvrant le chariot sur le grand chemin :

— Regarde, dit-il, voilà nos gens. Sors de cet endroit, afin de te trouver sur leur passage comme par hasard; pendant ce temps, je vais faire apporter jusqu'ici mes effets. J'aperçois là-bas mes hommes répondre au signal convenu.

— En effet, dit Fernando, j'ai vu du monde de ce côté.

— Ce sont eux-mêmes, répliqua Perez; va, ne perds pas de temps. Avant tout, rassure-moi sur un point capital, as-tu apporté les fonds?

Fernando lui répondit affirmativement, et, regagnant à pied la route, il y arriva en même temps que le chariot.

— Eh! s'écria Pedro d'un air de grande surprise, c'est vous, seigneur don Fernando! Arrête donc, dit-il au voiturier; ne vois-tu pas le seigneur don Fernando de Mansilla?

— A quoi bon me nommer? demanda tout bas le jeune homme.

— Eh! qu'importe, répondit Pedro tout haut, ce garçon connaît bien votre seigneurie; n'est-il pas vrai, petit, que tu sais bien que c'est là le seigneur...

— Assez, bavard, interrompit Fernando plus bas encore; renvoie cet homme sur ta mule à Otéro : trouve une raison bonne ou mauvaise.

— Ah Jésus! s'écria Pedro en se frappant le front, et comme s'il lui venait tout à coup une idée; prends ma mule, Melchior, et cours d'un temps de galop jusqu'au village, tu chercheras, dans le coffre, chez l'alcade, ma ceinture que j'avais ôtée pour être plus libre à charger ces sacs. Tu dois y trouver une pièce d'or et trois piastres. Va, mon petit Melchior. Et quant à la rencontre que nous faisons ici du seigneur don Fernando de Mansilla...

— Allons, allons, dit Fernando, cesse ce langage inutile.

— Laissez-moi faire, dit Melchior, avec une mine qu'il voulait rendre fine, je vois bien qu'il y a quelque chose là-dessous, et je ne parlerai pas. A ces mots, il partit au trot de la mule.

— Il faut convenir, dit Fernando, que tu as pris tous les moyens possibles de faire jaser cet imbécile dans le village.

— Que voulez-vous? répondit Pedro, je suis un homme simple et sans finesse.

Le charretier avait disparu dans l'éloignement, et Perez, survenant, s'enquit du sujet de la querelle que Fernando faisait à Pedro. Celui-ci raconta la scène à Perez, qui le gronda de sa maladresse, mais sans déguiser la joie que lui faisait ce récit, qu'il tourna en plaisanterie. Pendant ce colloque, quelques hommes absolument inconnus à Fernando, et d'une figure extraordinaire, apportaient de derrière les roches un grand nombre de paquets peu volumineux.

— Allons, dit Perez, mettons tous la main à l'œuvre.

Fernando, impatient de voir finir cette opération, obéit au commandement de Perez, et chargea comme les autres les effets dans le chariot. Pedro les y recevait, et, déliant à mesure les sacs d'orge, il enfonçait les paquets dans le grain; ce qui ne put pas y trouver place fut enfoui dans la fougère sèche qui remplissait le fond de la voiture. Tout fut bientôt disposé, et les inconnus rentrèrent dans le bois.

— Eh bien, demanda Fernando, dis-nous un peu, Pedro, ce qui se passe à Otéro?

— Rien de bon, répondit-il : dona Isabel et sa fille doivent partir demain au soir pour Madrid, dans une voiture de l'évêque. On les conduit au couvent de Las Delcazas Reales, dont l'abbesse est une sœur de la marquise de Canizarès. La femme de l'alcade m'a assuré qu'elle a vu l'ordre qui est arrivé ce soir, et ces dames lui ont dit qu'elles obéiraient. En conséquence, le curé est allé porter leur réponse à la ville, où il doit passer la nuit, et demain il revient avec la voiture de son excellence. C'est lui qui doit conduire les dames à Madrid et les présenter à l'abbesse, dont il est connu personnellement.

Pendant tout ce récit, Fernando, plus mort que vif, tenait les yeux attachés sur Perez, qui, de son côté, paraissait consterné.

— Je te l'avais bien dit, s'écria-t-il; cependant je ne croyais pas encore l'exécution si prompte, et je pensais qu'on attendrait du moins que tu te fusses refusé formellement à l'hymen de Matilda.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

PANDRILLE LE PENDU.

—

NOUVELLE.

SUITE ET FIN.

II

— Eh bien! j'ai joliment arrangé mes affaires, se disait Pandrille, en s'éloignant à toutes jambes de la chaumière où gisait sa victime. Me voici bien lotti! on me pend parce que j'ai tué un homme! Qu'est-ce qu'on me ferait donc, à cette heure, que j'en ai exterminé deux? Ce pauvre Mackeeler a eu là une fameuse idée de me décrocher de la potence! ça lui a bien réussi!... Mais aussi, pourquoi diable m'a-t-il contrarié?... Oh! c'est égal! je suis un chenapan!... et si Georges savait ce qui vient de se passer!... Ma foi, au petit bonheur! l'important pour moi est de quitter le pays au plus vite!... — quand j'aurai mon argent, toutefois! — je me repentirai après.

Et, moitié se grondant, moitié cherchant ainsi à calmer ses remords, Pandrille courait toujours et approchait d'un petit bois situé à la gauche d'Inverness. Arrivé en face du petit bois, il s'arrêta un instant, regarda autour de lui, comme une personne qui cherche à s'orienter, puis, se dirigeant vers un énorme châtaignier, en vedette sur le chemin :

— Ce doit être là, fit-il; je connais assez ces environs pour ne pas me tromper.

Et, lorsqu'il fut au pied de l'arbre, il se baissa, souleva une pierre de dimension moyenne qui reposait dans la mousse, et poussa une exclamation de joie : sa main avait senti le contact d'une bourse bien garnie.

— Ce bon Georges! murmura l'ex-pendu en soupesant machinalement les secours que l'amitié de son frère de lait lui avait réservés; il ne m'a pas manqué de parole! Il s'est dit : « Ce n'est pas assez d'empêcher ce mauvais sujet de Pandrille d'être mangé aux corbeaux au bout d'un gibet, il faut encore qu'il puisse s'éloigner sans mendier... ni voler son pain. » Ah! voilà un garçon pour qui je donnerais, sans crier, deux doigts de ma main... et penser qu'il n'est pas heureux! Oui, je l'ai deviné ce matin, dans ma prison, en le voyant si pâle, quand il me parlait de Marguerite, celle qu'il aime... On ne veut pas la lui donner en mariage, parce qu'on l'a promise à un autre... et quel autre? ce vieux cuistre de sir Barclay... le shériff... celui qui m'a condamné!... Oh! si je le tenais, celui-là, je lui ferais payer d'un coup et sa sévérité à mon égard et l'obstacle qu'il apporte au bonheur de Georges.

Allons! allons! je bavarde comme une pie borgne, reprit Pandrille, après un instant de silence, je ferais mieux de filer que de menacer personne! Ça me va bien, d'ailleurs, à moi, des idées pareilles! Je ne puis être utile à Georges! tout ceci est du temps perdu! Partons!

Et notre ressuscité se préparait, en serrant son argent, à joindre l'effet aux paroles... Déjà il avait fait quelques pas loin du vieux châtaignier, quand il s'arrêta de rechef, et laissa tomber ces deux mots : « Et Bessie? »

Puis, comme pour répondre à sa pensée, qui l'entraînait vers sa maîtresse :

— Ce serait une folie, reprit-il, elle me croit mort! Mon aspect ne servirait qu'à l'effrayer... Cependant, sa chaumière est à peu de distance.. Je puis bien, sans me montrer, aller jeter un dernier regard sur ses fenêtres.

Et, tout en parlant ainsi, Pandrille s'acheminait, sans s'en apercevoir, vers la demeure de sa belle. — Pardonnez-lui, lecteur, et ne

vous écriez pas que ceci est trop invraisemblable! nous ferions tous comme Pandrille en pareille occurrence. — Bientôt il eut atteint son but. Il se trouva en face de l'habitation chérie. Ses murailles, son toit de chaume étaient éclairés des rayons de la lune, et Pandrille, prudemment retiré dans l'ombre, restait en contemplation devant ce toit, ces murs qui abritaient Bessie... Une lumière brillait encore à l'une des fenêtres de la chaumière, et notre amoureux se disait :

— Elle veille!..... Elle prie pour le pendu, sans doute!

Tout à coup, ô surprise!... deux ombres se projetèrent derrière la fenêtre où brillait la lumière, puis cette fenêtre s'ouvrit doucement, et Pandrille aperçut..... — Vous n'oubliez pas que la lune donnait en plein sur la chaumière? — et Pandrille aperçut un homme qui, reconduit par une jeune fille en négligé de nuit, s'apprêtait à sauter par la croisée, dont l'élévation du sol n'était pas plus de six à huit pieds.

Vous dire complétement ce que devint Pandrille à cette vue serait au-dessus de mes forces. Ce que je sais, c'est qu'il poussa un gémissement étouffé dans lequel il y avait, pour le moins, autant de fureur que de chagrin. Ce que je sais, c'est qu'il eut, une seconde, la velléité de courir à cette fenêtre maudite, d'y grimper, et de tuer l'infidèle Bessie et son amant.

Heureusement, cette fois, la raison eut plus de poids que la colère dans l'âme de Pandrille... Il ne bougea pas : son rival, qui venait de sauter à terre, passa devant lui et disparut, et Bessie resta seule, à la fenêtre, à admirer la beauté de la nuit.

Un projet de vengeance, mais d'une vengeance froide... sans effusion de sang, surgit dans le cerveau de l'ex-pendu, alors qu'il fixait sur la traîtresse des yeux pleins de colère. Le visiteur nocturne de la jeune Écossaise était déjà loin... Pandrille s'élança d'un saut, digne d'un chevreuil, hors de l'ombre qui le cachait, et se posant en pleine clarté de lune au milieu de la route :

— Bessie, infidèle Bessie! cria-t-il, reconnais-tu Pandrille?

La jeune fille, à l'aspect, à la voix de celui qu'elle prit pour un spectre irrité, jeta un cri de terreur et referma brusquement sa croisée... Et Pandrille, enchanté de l'effet qu'il venait de produire, reprit le chemin du bois, en disant :

— Adieu! adieu à toi, ingrate Bessie! à toi qui, le jour même où ton amant est pendu, oses te consoler près d'un autre! C'est Sympson qui est mon successeur! Je l'ai reconnu! Sympson! et elle m'assurait, il y a huit jours, qu'elle ne pouvait pas le souffrir! Perfide! j'avais bien besoin de songer à toi avant de m'éloigner pour jamais! de risquer ma vie pour venir soupirer sous ta croisée! Ah! qu'ils sont fous ceux qui croient aux serments des femmes! N'importe! je suis content! Ce Sympson, j'aurais pu facilement le frapper quand il a passé près de moi; j'aime mieux ce que je viens de faire! Bessie se souviendra de Pandrille le pendu!... Le petit jour va poindre bientôt... Occupons-nous de nous, maintenant.

Là-dessus, notre héros se prit à arpenter du terrain. Il avait toujours été renommé comme bon marcheur, et ce n'était pas alors, pour lui, le moment de mentir à sa réputation. Débarrassé de tout souci amoureux, il côtoyait le bois, et regardait avec soin de côtés et d'autres, de peur de dangereuses rencontres... Quelques minutes encore, et il laissait derrière lui ce village où s'était écoulée son enfance et tressée la corde qui l'avait, heureusement! si mal pendu.....

— Qui va là? cria soudain une voix à peu de distance du fugitif.

— Hein! se dit ce dernier qui demeura aussi immobile à sa place que jadis la curieuse moitié de Loth; hein! cette voix!... je ne me trompe pas! c'est celle du schériff : le drôle part pour la chasse, sans doute! Il paraît que tous ces gens-là, que je sois pendu ou non, tiennent à ne pas se priver de leurs plaisirs ordinaires!... Ah! ah!... mais je ne suis plus pendu!... Si j'étranglais le schériff!

Ces réflexions que j'ai mis une minute vingt-sept secondes un quart à écrire, Pandrille se les était faites en un sixième de seconde... Il y ajouta même une sorte de péroraison, dont le corps n'est pas venu jusqu'à nous, mais qui se terminait ainsi :

— Georges épousera sa Marguerite!

Et s'avançant d'un pas ferme vers celui qu'il distinguait dans la pénombre comme une masse noire armée d'un fusil, il s'écria :

— C'est moi, schériff Barclay! moi! Pandrille le pendu!

— Miséricorde! répondit le magistrat, qui n'avait pas le don de bravoure, en tombant la face contre terre! Pandrille! Pandrille!... le fantôme de Pandrille!

— Oui!... le fantôme de Pandrille, répéta notre héros d'une voix sourde, l'ombre irritée de celui que tu as condamné injustement, entends-tu... car on ne doit pas pendre un homme pour un malheureux coup de poing! J'ai quitté le gibet où tu m'avais fait mettre... je me suis déjà vengé de Mackeeler pour son obéissance à tes ordres barbares...

Ces mots sur Mackeeler eurent peine à passer dans la gorge de Pandrille, avouons-le, mais ils étaient nécessaires au succès de sa ruse.

— Et tu mériterais bien, continua-t-il enfin, que je te punisse aussi comme je l'ai puni.

— Oh! grâce, grâce! balbutia Barclay sans oser lever la tête, grâce!... Fantôme! ne me tue pas!

— Je ne te tuerai pas si tu me jures d'obéir à ce que je vais t'ordonner, c'est-à-dire de ne pas épouser Marguerite Dunny, de laquelle un autre que toi est aimé, et de t'arranger de façon qu'elle épouse cet autre! M'entends-tu?

— Je t'entends!

— M'obéiras-tu?

— Je t'ob...

Le schériff n'acheva pas. L'effroi lui avait fait perdre connaissance.

Pandrille, ne recevant point de réponse, se douta bien de la situation de son ci-devant juge... mais il en avait assez fait pour n'avoir pas à craindre qu'on lui manquât de parole. Il se contenta donc de ramasser le fusil qui reposait auprès de son possesseur, et, reprenant rapidement sa course :

— Au moins, se dit-il, si j'ai occis celui qui m'a dépendu, j'aurai été utile à celui qui a conseillé de me dépendre!

La fin de cette histoire est que Bessie ne voulut plus recevoir chez elle aucun amoureux... la nuit... de peur que Pandrille n'apparût encore pour lui adresser des reproches.

Que tout le village, en voyant la disparition du pendu et Mackeeler assassiné, fit de grands signes de croix et eut, plus que jamais, peur de Robin Goodfeellow — (le farceur diable) — dont on soupçonna Pandrille d'être devenu le serviteur.

Que le schériff Barclay se mit en quatre jusqu'à ce que Marguerite Dunny fût la femme de Georges Kennedy.

Et que Georges Kennedy, le seul qui sût très-bien à quoi s'en tenir, n'en dit rien à personne et remercia tout bas Pandrille de son aide.

Quant à Pandrille le pendu, il se fit matelot. Je ne sais pas ce qui lui advint par la suite, mais je le crois mort aujourd'hui, vu que l'histoire que je viens de conter s'est passée, comme j'ai déjà eu l'honneur de vous le dire, en 1697.

SPINDLER.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XVI

MEYERBEER

Giacomo Meyerbeer est d'origine israélite.

Encore un type de plus qui prouve au monde que dans cette race des juifs, si longtemps, par ce monde, abhorrée et proscrite...

Il y a, comme il y a eu déjà souvent, quoi qu'on dise, une puissance immense,

La puissance du génie sous toutes ses formes...

Basée, ce qui n'est pas son moindre mérite, sur deux qualités qu'on rencontre rarement chez les autres hommes :

La persévérance et le courage.

Au reste, que Meyerbeer soit israélite, mahométan ou chrétien, peu nous importe!

A nos yeux, le cœur, l'intelligence, le talent, ne sont d'aucune religion, ou, pour mieux dire, ils sont de la religion universelle : celle du bien, du juste, du beau, du bon.

. . . .

Né à Berlin, le 5 septembre 1794, d'une famille enrichie dans la banque, Meyerbeer, comme la plupart de ses confrères, passés, présents et futurs, en harmonie et en mélodie, manifesta, dès l'âge le plus tendre, les dispositions les plus surprenantes pour la musique. A quatre ans, assure-t-on, quand il avait entendu un air quelque part, il s'empressait, en rentrant, de le reproduire, tant bien que mal, sur le clavecin maternel. Toucher d'inspiration du clavecin à quatre ans, ceci nous paraît d'une furieuse force!... Enfin! Pascal, aux bras de sa nourrice, s'occupait bien de démonstrations géométriques... et Pic de la Mirandole, à six ans, maniait déjà l'éloquence à rendre jaloux un avocat de premier ordre. Pourquoi Meyerbeer, à quarante-huit mois, n'aurait-il pas joué du piano? Dans de pareilles circonstances, pour de tels prodiges, il ne doit y avoir que le premier pas qui coûte.

On conçoit que, débutant ainsi dans la carrière à l'âge où, d'habitude, l'homme ne craint pas de préférer un sucre d'orge aux œuvres des plus grands maîtres, on conçoit, dis-je, que, poussé si jeune, par le souffle sacré, Meyerbeer n'ait pu naturellement s'arrêter en route.

En 1803, nous retrouvons donc notre héros cité dans les journaux allemands comme l'un des meilleurs pianistes de sa ville natale.

Il venait d'atteindre sa neuvième année.

L'abbé Vogler, alors organiste de la cathédrale de Darmstadt, et directeur d'une école de musique très en vogue, entend parler de notre précoce artiste. Il demande à ce qu'on le lui présente, il lui fait exécuter sous ses yeux les morceaux les plus difficiles...

Et tout aussitôt, non moins bon prêtre que professeur enthousiaste, l'abbé Vogler, sans se soucier des préjugés de caste et de religion, offre à la famille Meyerbeer de se charger de l'éducation du petit Giacomo. La famille accepte avec reconnaissance.

Et voilà notre cher enfant devenu l'élève favori d'un maître qui va l'initier à toutes les merveilles de l'art.

Le voilà le condisciple de Charles-Marie de Weber, — depuis l'auteur de *Freyschutz*, un ami que Giacomo conserva jusqu'à sa mort; — de Gambascher, qui fut maître de chapelle à Vienne, et de Godefroy de Weber.

En 1811, l'abbé Vogler ferma son école. Il entreprit avec ses élèves une tournée dans les villes allemandes.

Nous ne suivrons pas Meyerbeer dans toutes ses pérégrinations artistiques. Disons seulement qu'après avoir échoué quelque temps en Allemagne, dans ses premières tentatives comme compositeur, — vous connaissez le proverbe : *Nul n'est prophète en son pays!* — Giacomo partit pour l'Italie, *afin*, comme disait Salieri, l'illustre virtuose, qui lui conseillait ce voyage, *d'embrasser la muse devant laquelle, jusqu'alors, son talent naïf n'avait fait que plier le genou.*

Arrivé à Venise, où la musique de Rossini faisait fureur, Meyerbeer se sentit subitement illuminé. Il avait déjà la science, il acquit la passion. Il demeure toutefois près de trois ans à contenir sagement l'ardeur qui le consume. Enfin l'heure a sonné : il donne successivement trois opéras, à Padoue, à Turin et à Venise, et ces œuvres sont toutes trois accueillies avec distinction. Oh !... maintenant le jeune maître peut revenir en Allemagne, on l'y recevra à bras ouverts; il l'espère, il y compte, il en est certain!... Pauvre Giacomo, comme tu t'abuses!... Sais-tu ce que vont te dire ceux-là mêmes de tes compatriotes qui te dédaignaient il y a trois ans en t'engageant à courir en Italie dérober quelques rayons au soleil? Ils vont te traiter de renégat, de fils indigne de la muse allemande!... Ils vont te honnir, te calomnier, te repousser!...

Cependant, si la cabale organisée contre Meyerbeer était puissante, Meyerbeer était fort aussi, lui; le roi de Saxe prit parti pour le génie contre l'injustice, et *Emma de Risburgo*, l'un des opéras italiens du jeune maître, fut applaudi à tout rompre, à Dresde, par la cour et par la ville.

Mais Giacomo gardait une dent à ses compatriotes; Milan et Venise le rappelaient... il porta à Milan sa *Marguerite d'Anjou*, à Venise son *Crociato*... un chef-d'œuvre.

Couronné, acclamé, admiré par toute l'Europe, Meyerbeer n'était pas encore satisfait; il fallut qu'il allât demander aussi au Nouveau Monde des palmes et des bravos.

A son retour de Rio de Janeiro, il trouve chez lui une lettre de France, qui le prie, au nom du roi, de venir diriger aux Bouffes les répétitions du *Crociato*. Meyerbeer se rend aussitôt à Paris. Le *Crociato* ne produit pourtant qu'un effet médiocre sur le public parisien. Meyerbeer ne se décourage pas; il a compris que ces délicates oreilles parisiennes, habituées jusque-là aux douces fioritures de la musique italienne, n'ont pu tout de suite se faire aux tonnerres qui rugissent dans son orchestre. Néanmoins, comme il veut, il veut, vous entendez, que Paris couronne sa gloire, le maëstro, revenu dans sa patrie, se met à la tâche pour contraindre la France à regretter bientôt de ne point le compter au nombre de ses fils... et les plus dignes.

Nous sommes en 1831, on donne *Robert le Diable* à l'Opéra.

C'en est fait, Meyerbeer n'a plus rien à demander à Paris. Paris lui a donné l'un des plus éclatants triomphes que, de mémoire d'homme, on puisse constater dans les fastes du théâtre!...

Et pourtant que d'accidents signalèrent la première représentation de *Robert*... Il fallait que ce *diable* fût terriblement solide sur ses jambes pour résister à tous les méchants tours que lui joua ce dieu sournois qu'on appelle le Hasard.

Voici ce que le docteur Véron, le directeur, à cette époque, de l'Opéra, raconte dans *les Mémoires d'un bourgeois de Paris*, à propos de cette susdite première représentation :

« Au troisième acte, dit-il, un portant sur lequel étaient accrochées une douzaine de lampes allumées, tombe avec fracas sur le théâtre, presqu'au moment où mademoiselle Dorus entre en scène; les verres de ces lampes se brisent. Ce portant faillit tomber sur la tête de mademoiselle Dorus; mais elle ne s'effraya point, recula de quelques pas et continua son rôle sans être le moins du monde troublée.



MEYERBEER.

» Après les belles scènes chantées du troisième acte, après le chant des démons, un rideau sortait du *dessous* et s'enlevait vers les cintres au moyen de fils de fer assez nombreux. Plusieurs de ces fils de fer étant mal attachés, lorsque le rideau de nuages arriva à une assez grande hauteur, tout près des frises, il se détacha et tomba sur l'avant-scène.

» Mademoiselle Taglioni, étendue sur son tombeau, en sa qualité de statue non encore animée, n'eut que le temps de revenir à la vie et de sauter au loin pour ne pas être grièvement blessée.

» Je donnai l'ordre de baisser immédiatement le grand rideau de service, et il se releva peu de temps après aux applaudissements du public, sur la décoration du cloître si originale et si habilement éclairée.

» Un accident bien plus terrible se produisit au cinquième acte à la suite de l'admirable trio qui sert de dénoûment à l'ouvrage.

» Bertram devait se jeter seul dans une trappe anglaise pour retourner vers l'empire des morts; Nourrit, converti par la voix de Dieu et par les prières d'Alice, devait au contraire rester sur la terre pour épouser la princesse Isabelle; mais cet artiste passionné, entraîné par la situation, se précipita étourdiment dans la trappe à la suite du dieu des enfers.

» Il n'y eut qu'un cri sur le théâtre : Nourrit est tué.

» Mademoiselle Dorus, que n'avait pu émouvoir le danger qu'elle avait couru personnellement, quitta la scène, pleurant à sanglots.

» Il se passait alors sur le théâtre, dans le *dessous* et dans la salle trois scènes bien différentes. Le public, surpris, croyait que Robert se donnait au diable et le suivait aux sombres bords. Sur la scène, ce n'étaient que gémissements et désespoir. Au moment de la chute de Nourrit, on n'avait point encore heureusement retiré l'espèce de lit et les matelas sur lesquels tomba M. Levasseur : Nourrit sortit de cette chute sain et sauf.

» Dans le *dessous* du théâtre, M. Levasseur calme, regagnait tranquillement sa loge.

» — Que diable faites-vous ici, dit-il à Nourrit en le rencontrant, est-ce qu'on a changé le dénoûment?

» Nourrit se pressait trop de venir rassurer tout le monde par sa présence, pour entamer une conversation avec son camarade Bertram. Il put enfin reparaître, entraînant avec lui mademoiselle Dorus pleurant alors de joie. D'unanimes applaudissements éclatèrent dans toute la salle; le rideau tomba, et les noms des auteurs furent proclamés au milieu d'un enthousiasme frénétique. »

. . . .

Après *Robert le Diable*, *les Huguenots*, en 1836.

Puis *le Prophète*, en 1849.

Et, en 1854, *l'Étoile du Nord*.

Ces quatre drapeaux déployés, qu'avons-nous à dire de plus, comme gloire, de Meyerbeer?

Comme homme le voici :

Meyerbeer travaille partout, à toute heure, à la promenade, à table, au lit.

Fort distrait, naturellement, par suite de sa préoccupation constante, il lui arrive souvent de s'en aller par les rues son parapluie ouvert quand le ciel est bleu, et fermé quand il pleut à verse.

Dans l'intimité, Meyerbeer est aimable, poli, bien élevé; s'il sait gagner énormément d'argent, il sait aussi le dépenser en grand seigneur et en artiste.

Jamais il n'a vendu un seul de ses billets de droit; il les donne tous.

Il fait mieux, quand il n'en a plus au service de ses amis, il en achète.

Au rebours du cardinal de Richelieu et de ce pauvre Adolphe Adam, qui adoraient les chats...

Et de Paul de Kock qui en fait collection, assure-t-on, dans son manoir de Romainville...

Meyerbeer abomine ces petits tigres en miniature.

Je soupçonne que le motif de cette aversion provient de ce que l'illustre maëstro aura remarqué qu'en général les chats, quoique ayant beaucoup d'oreilles, n'aiment pas la musique, et qu'ils miaulent faux.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 17. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

17 MAI 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. — Départements. . . 5 — Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Lui met le poulet sous le nez pour lui faire sentir comme il est frais. — Page 130.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XIV.

Madame Choublanc. — (*Suite.*)

— Figure-toi, Marinette, un beau jeune homme, grand, bien fait... tournure élégante, tournure de vicomte ou de marquis!...

— Il était noble?

— Non, mais il aurait pu l'être. C'était un brun... Je n'ai jamais aimé que les bruns... Un homme peut-il plaire quand il n'est pas brun?...

— Madame a bien raison... C'est comme les huîtres : les brunes sont toujours meilleures.

— Marinette, je vous dispense de vos comparaisons. Il était fils de gens très-bien, qui avaient eu quelque chose avant d'être ruinés, il se nommait Arthur Rosencœur... Ah! le joli nom... Comprends-tu, Marinette, combien j'eusse été fière de porter le nom de Rosencœur?...

— Il est certain que ça fait bien mieux à l'oreille que Choublanc... c'est plus mignon!

— Il avait fait ses études à Paris... de fortes études, lorsqu'il revint dans la ville que j'habitais; je le recontrai dans une soirée que donnait M. l'adjoint du maire... Il y avait foule, mais je ne vis que lui!... De son côté, il m'avait remarquée... En jouant aux jeux innocents, c'était toujours moi qu'il choisissait pour aller bouder ou faire un bouquet avec lui... Enfin, il ne tarda pas à me faire la déclaration la plus tendre, la plus passionnée... la plus chevaleresque... Et mon trouble lui apprit que je répondais à son amour. Je lui dis en rougissant : « Demandez ma main à mon père. » Il la demanda... à ce qu'il me dit... Mon père le refusa pour gendre sous le vil prétexte qu'il n'avait ni argent ni position sociale...

Une position sociale!... ah! je suis bien persuadée qu'il en a une superbe maintenant!

Bref, Arthur, piqué de ce refus, me proposa de m'enlever... mais je repoussai ce moyen comme contraire à mes principes... « De la patience, dis-je à Arthur; je vous jure de ne jamais en aimer d'autre que vous. Mon père finira par s'attendrir et céder. »

Malheureusement, le beau Rosencœur n'avait pas de patience; il partit pour Paris en me disant : « Je vais aller faire fortune dans la capitale; je reviendrai le plus tôt possible la mettre à vos pieds!... »

Et il s'éloigna en me baisant le bout des doigts.

Il y avait près d'une année qu'il était parti... Je n'avais pas reçu de ses nouvelles, mais probablement il était en train de faire fortune et ne pensait qu'à moi, lorsque M. Choublanc me vit et me demanda en mariage à mon père... Je refusai d'abord... mais mon père n'était pas doux... Il avait résolu ce mariage... Je fus forcée d'obéir...

Tu sais le reste. Après la mort de mon père je me séparai de mon mari... Je me retirai à Bar-sur-Seine; mais il venait m'y voir trop souvent!... Je quittai cette ville et me réfugiai en Normandie. Là M. Choublanc venait moins souvent me voir, mais il venait encore trop! J'allai me séquestrer dans une maison de campagne bien isolée, sise dans un défilé de longueur, éloignée des grandes routes, des chemins de fer, dans les environs de Beaugency... Je me flattais que M. Choublanc ne viendrait pas m'y relancer... Vain espoir!... Il arrivait, monté sur un âne... couvert de poussière, car son âne le versait toujours en route... Et dans cet équipage il venait me dire qu'il m'adorait toujours... ne comprenant pas que ses visites m'étaient insupportables!

Enfin, il y a deux ans environ, je résolus de m'y soustraire en venant me fixer à Paris sans lui donner mon adresse... Depuis que j'habite cette ville, où je t'ai prise à mon service, je me trouvais heureuse, tranquille; je me croyais à l'abri des poursuites de M. Choublanc... La rencontre que je viens de faire a détruit mon bonheur... Si mon mari est venu à Paris, nul doute que ce ne soit dans l'espoir de m'y trouver.

— Mais, madame, êtes-vous bien sûre que c'est votre mari que vous avez aperçu?... Il y a des ressemblances si étonnantes!...

— Oh! je ne saurais m'y tromper... D'ailleurs il est reconnaissable!

— Il est très-laid?

— Non, ce n'est pas qu'il soit bien laid... mais il a l'air si niais!... D'ailleurs, si j'avais pu douter un moment, ce qu'il a fait m'aurait sur-le-champ prouvé son identité. Il n'y a pas au monde d'homme plus maladroit que lui... et tout à l'heure, pour courir après moi, il s'est jeté dans une boutique ambulante... de figures de plâtre... Il a tout renversé, tout brisé... C'est grâce à cet accident que j'ai pu lui échapper, car la foule s'est amassée et on l'a retenu.

— Alors, madame, s'il n'a pas pu vous suivre, il n'a pas découvert votre demeure.

— Non, il ne l'aura pas découverte aujourd'hui, mais demain, dans quelques jours, il parviendra à me trouver... Il me cherchera dans ce quartier... Ah! je n'oserai même plus me mettre à ma fenêtre!... Quel supplice!... Cet homme a fait le malheur de ma vie!... Il est cause que je ne suis point madame Arthur Rosencœur!... Décidément je ne veux plus le voir!... Comment faire, Marinette, pour qu'il ne sache pas que je loge ici?... Voyons, trouve un moyen...

— Madame, c'est que j'ai mon poulet à mettre à la broche...

— Eh! que m'importe ton poulet! Je dînerai plus tard! je ne dînerai pas du tout! mais que je sois à l'abri des recherches de M. Choublanc!...

— Et puis madame aura mal à l'estomac par rapport à son vilain mari.

Voyez comme il est gras et blanc, madame... pas votre mari... le poulet... Ce serait bien dommage s'il n'était pas cuit à point.

— Encore une fois, laisse-moi tranquille avec ton poulet.

— Mais j'y songe! sait-il que vous vous appelez à Paris madame Noirville, votre légitime?

— Oui, malheureusement, puisque je n'ai plus porté que ce nom depuis que je l'ai quitté!... Ah! Marinette, je ne vois qu'un moyen... Tu vas descendre chez le concierge, tu lui diras : Si un monsieur d'une cinquantaine d'années, vêtu d'un habit bleu clair, vient vous demander si vous avez dans la maison une madame Noirville, répondez-lui que vous ne connaissez pas cela, parce que celui qui vous fera cette question est un particulier amoureux de madame, qui la poursuit partout et qu'elle ne veut plus recevoir...

— Ah! ma fine! c'est une bonne idée, cela... Mais dites donc, madame, si votre mari mettait un autre vêtement, comment le portier le reconnaîtrait-il?

— Ceci n'est pas à craindre : quand M. Choublanc voyage, il ne se charge jamais de plusieurs habits. Nous sommes en été, il ne doit pas en avoir pris d'autres...

Cours chez le concierge, Marinette, et mets-lui dans la main cette pièce de quarante sous pour qu'il n'oublie pas ma recommandation.

— Oui, madame... Je mets mon poulet à la broche et puis je descends...

— Je vous dis de descendre tout de suite... sans retard... Votre volaille est moins pressée que moi.

La grosse Marinette se décide à descendre chez le concierge, en tenant toujours contre son sein le poulet prêt à être ficelé, et après avoir transformé la pièce de quarante sous en une de vingt sous, qu'elle prend dans sa poche, elle remplit son message, graisse la patte au portier, lui met le croupion de son poulet sous le nez, pour lui faire sentir comme il est frais, et remonte près de sa maîtresse lui dire qu'elle peut être tranquille et qu'aucun habit bleu clair n'arrivera jusqu'à elle.

Puis, lorsqu'enfin se sentant un peu rassurée, la belle Éléonore consent à dîner. Tout en servant sa maîtresse, Marinette lui dit :

— Madame, il me semble qu'il y avait un moyen bien plus simple pour que votre mari ne vous *retrouvisse* pas...

— Lequel, Marinette?

— Puisqu'il connaît votre nom de Noirville, il fallait le quitter et en prendre tout de suite un autre!...

— J'y avais songé... mais c'est impossible, car alors comment parviendrait-il à me trouver... lui?

— Qu'est-ce que c'est que lui?...

— Quoi! tu ne devines pas?... Lui!... c'est cet homme adoré dont l'image est toujours présente à ma pensée... c'est le seul amour de ma jeunesse... c'est celui que j'ai juré d'aimer sans cesse... c'est Arthur, enfin!...

— A propos, madame, j'avais oublié de vous en demander des nouvelles, de ce monsieur-là. Qu'est-ce qu'il a dit de votre mariage? Vous l'avez sans doute revu depuis?

— Eh! mon Dieu non, Marinette, je ne l'ai pas revu, je n'en ai jamais entendu parler.

Probablement il aura appris que j'étais devenue la femme de M. Choublanc, et dans sa colère il aura juré de ne jamais me revoir... Que dis-je? dans son désespoir il se sera donné la mort, peut-être!... Ah! il en est capable... un homme si distingué!...

Mais enfin, si, comme je l'espère encore, il n'est pas tout à fait mort, il peut s'informer de moi, apprendre que je vis séparée d'avec mon mari... que je porte le nom de Noirville, qui était celui de mon père; il peut alors me chercher, me retrouver...

Oh! oui, quelque chose me dit que je reverrai mon bel Arthur... toujours fidèle, toujours aimant!...

— Ah! madame, si ce monsieur avait voulu vous retrouver, il me semble que depuis vingt ans il aurait eu le temps!...

— Marinette, vous raisonnez comme une grue!... Connaissez-vous la marche des événements?... Savez-vous si M. Arthur Rosencœur a toujours été maître de son temps?... s'il n'a pas voyagé?... Oh! oui, il doit avoir voyagé... Il aura été bien loin chercher la fortune!...

— En Californie; c'est le bon endroit.

— En Californie ou ailleurs, quelquefois on ne réussit pas tout de suite dans ses entreprises; ensuite, il y a le chapitre des accidents, des naufrages!... Il peut avoir été jeté sur une île déserte, comme Robinson!

— Il reviendra avec un parapluie, alors?

— Je ne sais pas comment il reviendra, mais je sais qu'il sera toujours le bien venu et que le jour où je le reverrai sera le plus beau de ma vie...

— C'est égal, madame, il était bien tendre, n'est-ce pas?

— Tendre!... Ah! il était plus que tendre... il était brûlant!

— Dame! je l'avais bien fait rôtir des deux côtés!

— De qui parlez-vous, imbécile?

— Pardi! du poulet, donc!...

— Ah! que vous m'agacez, Marinette. Retournez à votre cuisine, je n'ai plus besoin de vous.

Restée seule, Éléonore appuie sa tête sur une de ses mains en se disant : « On ne devrait jamais parler de ses peines de cœur aux gens qui ne sont pas en état de les comprendre!... Ça leur entre par une oreille et cela sort aussitôt par l'autre. »

CHAPITRE XV.

Choublanc dans un cabinet de lecture.

Tout attristé par ce qui lui est arrivé avec les statuettes en plâtre, ce qu'il attribue au bandeau noir que depuis la veille il porte sur son œil poché, Choublanc se dit :

— Ma femme était hier à un café chantant, il me paraît d'après cela qu'Éléonore se donne de l'agrément, du plaisir, puisqu'elle va dans ces cafés où l'on tâche d'imiter les théâtres chantants, mais alors et à plus forte raison, doit-elle aller dans les vrais théâtres, où l'on joue de véritables pièces, chantées par de vrais acteurs, qui ont de véritables voix...

Je ne veux pas dire par là qu'il n'y a point dans ces cafés-concerts quelques personnes qui chantent bien, mais véritablement M. Belamour, avec ses enfants et ses claques, ne me donne pas envie d'y retourner. Allons au spectacle, j'y rencontrerai probablement mon épouse, voilà une idée que j'aurais dû avoir plus tôt, mais je la réaliserai dès ce soir. A quel théâtre irai-je?... j'avoue que le choix m'embarrasse... Mais Éléonore a beaucoup de goût... elle n'aime que les bons ouvrages, que ceux qui ont la vogue. Entrons lire les journaux dans un cabinet de lecture, je saurai par les journaux quel est le théâtre qui a une pièce en vogue, et j'irai à celui-là.

Choublanc ne tarde pas à trouver un cabinet de lecture; il demande un journal dans lequel on parle des théâtres, ce qui lui attire un regard dédaigneux d'un petit homme sec et rapé qui ne comprend pas que l'on puisse s'occuper d'autre chose que de politique, et qui s'en est tant occupé depuis qu'il est au

monde qu'il en est devenu maigre comme un coucou.

Mais la dame qui tient le cabinet présente un grand journal à Choublanc, en lui indiquant l'endroit où sont les réclames pour les théâtres, et notre Champenois, après s'être assis devant une table ornée d'un tapis vert, se met à lire avec attention.

— « Théâtre de l'*Opéra*. Le dernier ballet monté à ce théâtre continue d'attirer la foule, on s'y porte, il faut louer des places à l'avance et n'en a pas qui veut, c'est un grand succès. »

— Fort bien, se dit Choublanc, c'est alors à l'Opéra que ma femme doit aller, et il faudra que j'aille louer une place d'avance... pourvu que j'en obtienne... continuons :

« Le théâtre de l'*Opéra-Comique* vient d'obtenir un de ces immenses succès qui font époque et ont du retentissement. Succès de paroles, succès de musique; MM. *Scribe* et *Auber* se sont encore surpassés : il nous faudrait tout citer dans le nouvel opéra si nous voulions nommer les morceaux qui ont enthousiasmé le public. Nous ne croyons pas nous tromper en prédisant plus de cent représentations à ce bel ouvrage. La queue est dès le matin à la location des loges. »

Choublanc interrompt sa lecture en se disant : — Ah! diable! il y a aussi un grand succès à l'Opéra-Comique... je ne sais plus alors auquel je dois donner la préférence... après tout, j'irai aux deux théâtres, c'est ce que j'ai de mieux à faire... Voyons la suite.

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

CHAPITRE V.

(*Suite.*)

Mon dessein était de te proposer de promettre tout, en demandant du temps. Nous aurions pu, de cette façon, combiner un plan, assurer les moyens de sortir de ce pas difficile; mais cette funeste précipitation!... Cependant, Pedro, es-tu bien assuré que le départ s'effectue demain?

— Seigneur, répondit Pedro, vous pouvez en être assuré comme de la gloire du ciel, si vous mourez repentant. Dona Isabel, qui n'a pas eu satisfaction de sa neuvaine à la Vierge de Nieva, en a fait commencer une, hier même, à la Vierge de Los Dolores, à l'autel privilégié de la chapelle de la Fonda San-Rafaël. Aussi, dès ce soir, à quatre heures, elle s'est sentie déjà beaucoup mieux, et dame Béatrix, la gouvernante de dona Isabel, est venue chercher la femme de l'alcade pour qu'elle puisse déposer de ce miracle, car c'en est un véritable. Il a été convenu que demain, en allant entendre la seconde messe à la Fonda, Eléna porterait trois livres de cierges pour brûler devant l'image de la Vierge à laquelle on dira une autre neuvaine; de cette façon, tout à fait tranquille sur sa santé, dona Isabel a sur-le-champ tout fait disposer pour son départ.

— Attends, attends, dit Perez de l'air d'un homme qui vient de saisir une idée; ne dis-tu pas, Pedro, qu'Eléna va demain à la Fonda San-Rafaël?

— Oui, sans doute; et Carlito, le fils de la veuve Munos, qui loue ses deux bourriques pour Eléna et la petite Pépita, Carlito lui-même m'a dit qu'elles partiraient comme ce matin, à quatre heures, pour être de retour avant la grande chaleur.

— A quatre heures! reprit Perez du même ton. Il y a près de deux heures de route, et pas une seule habitation de ces côtés!...

Fernando, comme suspendu aux lèvres de son ami, dévorait chaque mot avec ardeur; on eût dit que le destin de sa vie dépendait de l'oracle qu'il attendait en tremblant.

— Eh bien? lui dit-il, pour provoquer la conclusion de cette phrase interrompue.

— Eh bien! répondit Perez avec chaleur, consulte-toi. Te sens-tu capable d'une grande résolution? d'une idée forte et hardie? Veux-tu décidément être heureux par la possession de celle que tu adores, ou bien aimes-tu mieux, victime de la tyrannie d'un père ambitieux, ployer honteusement la tête sous le joug qu'on veut t'imposer, et passer les jours dans l'amertume et les regrets, tandis que l'objet d'un amour si passionné, cette fille accomplie qui partage tous tes sentiments, ira mourir de désespoir au fond d'un cloître, d'où jamais la froide cruauté de don Matias et la jalouse fureur de la marquise ne la laisseront sortir?

— L'infortunée! s'écria Fernando éperdu. Non, non, cette idée me déchire! Que je sois seul malheureux, s'il faut une victime à leur rage.

— Il faut, reprit Perez, que vous soyez heureux ensemble ou la même infortune vous accablera tous les deux. Mais décide-toi promptement; demain il ne serait plus temps, je serai loin; rien ne pourra soustraire Eléna au sort qu'ils lui préparent; ils l'emprisonneront dans le couvent de las Delcalzas.

— Jamais! Je ne le souffrirai pas!

— Tu seras à la Tour.

— Ah! que don Matias m'a indignement trompé!

— C'est un homme affreux. Mais hâte-toi de prendre un parti.

— Que faire? ô ciel!

— Veux-tu le sauver de leurs mains? es-tu déterminé à l'épouser?

— Peux-tu me le demander?

— Prends garde; il s'agit, je te le répète, d'une résolution forte et surtout hasardeuse.

— Rien ne m'arrêtera. Parle, que faut-il faire?

— L'enlever.

— Et comment?

— C'est mon affaire; prononce sur-le-champ. Je puis tout avec beaucoup d'argent.

— Tiens! tiens! s'écria Fernando en détachant sa ceinture avec précipitation, voici de l'or; prends aussi ce portefeuille, il contient une somme beaucoup plus forte en billets payables au porteur; mais par pitié dis-moi ton projet.

— Il est tout simple, et les événements nous servent à souhait. Don Juan, dont l'amitié pour moi s'accroît en proportion de la haine de Matias, a mis à ma disposition, pour échapper à cet ennemi puissant, le carrosse à six mules qui vient de l'amener de Madrid, ainsi que le relai, qui l'attend pour le retour à la Fonda San-Rafaël. Je partirai de Saint-Ildefonse avec une mission pour le duc, son frère, demain à trois heures du matin, de manière à me trouver à quatre en avant d'Otéro. Je t'emmène avec moi; nous rencontrerons Eléna cheminant vers la Fonda; nous la ferons monter avec nous, de gré ou de force. Arrivés à San-Rafaël, au lieu de prendre le chemin de la montagne, nous tournerons à droite et nous suivrons la route de Villacastin, où nous pourrons être rendus avant huit heures. Là, j'ai un parent, curé de paroisse; je lui dépêcherai cette nuit un courrier, afin que tout soit prêt au moment de notre arrivée pour célébrer ton mariage avec Eléna. Ce pas franchi... Mais ne poussons pas plus loin nos projets en ce moment, et quant à la réussite de cette première partie de mon plan, je t'en réponds sur ma tête.

Fernando le serra dans ses bras avec transport.

— Tu me rends la vie, lui dit-il, tu me sauves du plus grand des malheurs; je te dois tout.

— Mettons le temps à profit, reprit Perez, et ne le perdons pas en verbiage. Promets-moi d'exécuter avec une scrupuleuse exactitude ce que je vais te prescrire pour concourir au succès de notre affaire.

— Je te le jure; tes moindres volontés sont ma loi.

— Il le faut absolument, Fernando, car tout s'enchaîne dans ce plan que je te développerai plus tard. Ecoute donc : évite de voir ton père ce soir, enferme-toi en rentrant; si l'on vient te demander de sa part, réponds que tu es maintenant soumis à toutes ses volontés, et que demain tu te rendras à ses ordres, mais que tu souffres et que tu es au lit.

— Je te le promets. Après?

— Suis-moi avec attention; ceci ne regarde que mes intérêts, à la vérité, mais je me flatte que tu ne les sépares pas des tiens.

— Parle sans préambule; je te suis dévoué à la vie et à la mort.

— Eh bien! voici ce que j'exige de ton amitié : aussitôt que, rassurés sur tes intentions, le comte et ta mère, qui se retirent de bonne heure, seront tous deux couchés, tu sortiras de l'hôtel avec Paco et un autre domestique à la livrée de ta maison; tu les amèneras sous la fenêtre de ma chambre, au parador. Vous y trouverez Pedro; moi, je serai sur le balcon; de là, je vous jetterai successivement tous mes effets, et tes gens les porteront dans l'hôtel de Mansilla. En cas de mauvaises rencontres, ils répondront qu'ils appartiennent au comte et qu'ils transportent des tentures destinées à la décoration de l'hôtel pour les fêtes de ton mariage; la livrée fera foi de la vérité de cette déclaration. Aussitôt que l'opération du transport sera terminée, tu mettras à part les paquets dont les numéros sont indiqués sur la liste que je te remets, et tu les donneras en garde à Paco. Demain, les pères Fray Domingo et Fray Antonio, capucins du grand couvent, viendront le demander sous prétexte d'aumônes à recevoir; ce sera vers huit heures du matin. Il les introduira dans ta chambre et leur livrera ces paquets, qu'ils emporteront sous leurs robes. Les pères sont déjà prévenus; ils régleront avec Paco le moyen de faire transporter le reste au couvent.

Pour toi, aussitôt que tu auras expliqué cette affaire à Paco, tu viendras me joindre au pied de l'aqueduc, du côté de la place del Azoquéjo; Pedro nous attendra avec trois mules. Repose-toi sur moi de la conduite de ce qui reste à faire.

En ce moment, la nuit commençait à tomber, et ils furent avertis de l'approche du voiturier par le bruit des grelots de sa mule. Ils se séparèrent en se promettant d'exécuter avec fidélité, chacun de leur côté, tous les articles du traité qu'ils venaient de conclure.

CHAPITRE VI.

Déjà le jour grandissait; un vent froid et piquant du *sud-est*, descendu des montagnes, glaçait la plaine d'Otéro, et annonçait le soleil prêt à se montrer derrière les hauteurs échancrées de *los siete picos*. Éléna et sa petite compagne Pépita, la fille de dame Béatrix, toutes deux commodément assises sur leurs modestes montures, et sous la garde de Carlito, cheminaient doucement vers la Fonda San-Rafaël. La caravane venait de perdre de vue le clocher d'Otéro; Éléna, en jetant les yeux sur la plaine qui s'étend au nord, à droite du chemin qu'ils suivaient, s'étonna de voir de ce côté, au milieu des champs, marcher dans une direction qui lui parut sans but, une vingtaine de grandes mules chargées lourdement, et accompagnées par un grand nombre d'hommes à cheval. Tout ce monde était déjà fort éloigné, mais on pouvait distinguer à la forme de leurs vêtements et surtout à leurs grands chapeaux ronds, qu'ils n'étaient pas militaires. Ils faisaient beaucoup de diligence. On voyait en avant et des deux côtés de ce convoi un ou deux cavaliers occuper en vedettes les points les plus élevés de la plaine, et sitôt que le gros des gens les avait dépassés, ils couraient au grand galop s'établir sur une autre éminence en suivant la même ligne, et ils y restaient en observation pendant quelques moments.

Éléna cherchait à se rendre compte de cette nouveauté, quand la route, en circulant autour d'une colline, lui déroba le spectacle qui l'avait surprise et la rapprocha des montagnes. Une troupe de cavaliers, vêtus comme ceux de la plaine, en descendaient en ce moment, en se frayant une route à travers les roches et les arbres, et s'avançaient vers les petites voyageuses... Elles distinguaient clairement de longs sabres qui pendaient à leurs côtés, et leurs ceintures chargées de pistolets et de poignards. Les deux jeunes filles, saisies d'effroi, arrêtèrent en même temps leurs ânesses, et Carlito se plaça machinalement derrière elles. Éléna honteuse de sa peur, et s'efforçant de la surmonter, expliqua à Pépita, qui ne lui demandait rien, que ces gens étaient sans doute des gardes de la forêt. Elle balbutia quelques mots, mais la terreur glaça bientôt sa langue. Les vilains hommes approchaient toujours, et semblaient grandir en avançant; leurs visages basanés, hérissés par une barbe épaisse, étaient ombragés par les bords de leurs vastes chapeaux ronds, assujettis par des cordes nouées sous leurs mentons. Ils montaient de grands chevaux dont les selles étroites et exhaussées donnaient aux cavaliers un air gigantesque. Des vêtements sales et déchirés, des manteaux couleur de terre, composés de pièces et de morceaux, enfin les formidables espingoles qu'ils portaient en bandoulière, ajoutaient encore à l'impression de terreur qu'on éprouvait à leur aspect. Ils marchaient en désordre, et leurs sabres retentissaient sur les sabots de bois qui leur servaient d'étriers.

— Pied à terre, petites, leur dit d'une voix rude celui dont la figure était la plus horrible. Dépêchons, nous n'avons pas de temps à perdre... M'entendez-vous? continua-t-il d'un air furieux, en voyant que les pauvres enfants tremblaient comme la feuille et restaient pétrifiées; allons, camarades, jetons-les par terre, chargeons vite ces bourriques et suivons notre chemin.

Il n'avait pas achevé, que l'ordre était exécuté, du moins quant à la première partie. Ces hommes grossiers, saisissant rudement les jeunes filles, les avaient forcées de descendre, et, toutes deux se pressant contre Carlito, ils formaient ensemble un groupe dont le volume n'excédait pas celui du moindre de leurs oppresseurs. Leur tremblement, la pâleur de ces trois jolis visages jointe à l'altération de leurs traits, attestaient assez le trouble de ces âmes innocentes, et la question que leur adressa l'un de ces barbares était bien superflue :

— Est-ce que vous avez peur?

— Non, non, seigneur, répondit Éléna; et pourtant ses dents s'entrechoquaient, et une sueur froide inondait son front; mais bien certainement la pauvre fille ne doit pas compte au ciel de ce mensonge, car elle était hors d'état de comprendre ce qu'elle disait.

— Tant mieux, reprit le même cavalier, en se hâtant de lier sur le dos des ânesses plusieurs paquets dont il déchargeait son cheval; tant mieux, mes belles petites, car il faut que vous nous suiviez.

— Allons, dit le premier à Carlito, allons, mon garçon, prends le licou de tes ânesses et marche au milieu de nos gens; Thomas et Miguel prendront les filles en croupe, leurs chevaux sont forts.

— Pas si forts, répondit Miguel; qu'avons-nous besoin de nous embarrasser de cette marmaille?

— Faites ce que j'ordonne, reprit le premier d'une voix terrible, voulez-vous que ces enfants restent là pour indiquer notre marche? Allons, chargez-les tout à l'heure.

— Nos bons seigneurs! s'écrièrent-elles toutes deux à la fois en se jetant à genoux, et en répandant un torrent de larmes, seigneurs, ayez pitié de nous! Ma mère en mourra de douleur, ajouta Éléna, vous ne voudriez pas tuer ma bonne mère?

Au même instant, un des hommes qui observait à quelque distance s'avança au galop vers le chef de ces bandits.

— Pépillo, lui dit-il, une voiture du côté de Saint-Ildefonse.

— Mille démons! cria Pépillo, entraîne-les, et rentrons dans les gorges de la montagne.

Éléna, sans prendre garde aux menaces de Pépillo, et toujours à genoux, poussait des cris lamentables et tendait les mains vers le carrosse qu'on commençait à découvrir et qui s'avançait au grand galop de six mules. Quoiqu'il fût encore loin, elle distingua un mouchoir blanc qu'on agitait à l'une des portières. Cette vue lui rendit le courage, mais elle produisit sur ses persécuteurs un effet tout semblable et qu'elle était loin d'attendre. Pépillo, qui déjà se baissait pour lui saisir le bras, se releva tout à coup et tirant son mouchoir, il répondit au signal.

— Maudit soit l'homme! dit-il avec calme; je le croyais dans son mauvais cabriolet. Qui diable l'eût attendu en pareil équipage? mais de peur de surprise, alerte, mes enfants! que l'un de vous galope jusque sur cette colline et s'assure qu'il ne vient personne à la suite du carrosse. Toi, Diego, éclaire un peu cet autre côté.

Cependant, la voiture venait de disparaître derrière une éminence; un moment après, elle se montra déjà beaucoup plus rapprochée, puis, à deux cents pas de nos gens, et en un clin d'œil, elle vint enfin s'arrêter devant eux. Un jeune homme, ouvrant rapidement la portière, s'élança vers Éléna qui se releva en poussant un cri de joie et vola vers lui, tandis que son compagnon de voyage courut à Pépillo qui lui tendit la main, et, sans descendre de cheval, il s'inclina vers le nouveau venu. Tous deux s'entretinrent quelque temps d'un ton fort animé. Éléna ne s'était pas fait prier pour monter dans la voiture, elle s'y était précipitée machinalement, et Pépita l'avait suivie. Ce n'est qu'alors que, toutes ses forces l'abandonnant, elle tomba évanouie dans les bras de Fernando.

Perez ne tarda pas à les rejoindre, il remonta près d'eux et le carrosse poursuivit sa route au grand galop. Pedro, seul conducteur du vigoureux attelage, placé entre les deux mules de devant et les tenant par la bride, était comme assis sur une sangle qui, passant de l'une à l'autre mule, le soutenait et l'entraînait de toute leur vitesse. En courant, il les animait de la voix à sa manière et les interpellait toutes six, en les nommant successivement, et en leur distribuant avec équité la louange ou le blâme selon l'occurrence. Toutes faisaient leur devoir, le carrosse volait. Le mouvement eut bientôt fait revenir Éléna de son évanouissement.

— Où suis-je? demanda-t-elle à Fernando, en se dégageant de ses bras; me conduisez-vous à ma mère?

— Calmez-vous, lui répondit-il avec tous les signes du trouble le plus violent.

— Que s'est-il donc passé? reprit-elle. Qui sont ces hommes affreux? Par quel hasard vous êtes-vous trouvés là, si à propos pour nous sauver, pour nous arracher de leurs mains? Mais, comment avez-vous pu leur échapper vous-mêmes?

Pépita, qui dépêchait son rosaire en pleurant dans l'autre coin de la voiture, lui dit en se signant :

— Jésus, Jésus, segnorita! n'avez-vous pas vu qu'ils sont de leur connaissance, et qu'ils causaient ensemble de bonne amitié?

Les yeux d'Éléna se portèrent tout à coup avec anxiété sur Fernando; lui-même regarda Perez de l'air du plus grand étonnement, en assurant que jamais il n'avait vu ces hommes de sa vie, et qu'il ne comprenait rien à cette étrange aventure. Le regard et le ton de Fernando semblaient interroger Perez, qui, ne paraissant pas y prendre garde, continua d'allumer son cigare et se mit à fumer sans regarder rien ni personne. Il tira sa montre et dit machinalement, comme en se parlant à lui-même :

— De ce train-là nous serons à la Fonda dans un quart d'heure.

— Comment, à la Fonda! s'écria la jeune fille; ne me reconduisez-vous pas à ma mère?

— Soyez tranquille, répondit Perez, on ne vous veut que du bien, et ce soir vous reverrez votre mère; mais il n'y a pas moyen de repasser par ces chemins en ce moment, ils ne sont pas sûrs. Laissez-vous conduire.

— Oui, seigneur, oui, je suis tranquille, dit Éléna toute tremblante, mais vous me laisserez à la Fonda avec Pépita?

Fernando lui prit les deux mains qu'elle avait jointes en s'adressant à lui d'un ton suppliant :

— Eléna, lui dit-il, confiez-vous à moi, je ne veux que votre bonheur; il n'est pas possible que nous nous arrêtions à la Fonda plus de temps qu'il n'en faut pour changer de mules, et je ne vous laisserai pas dans cet endroit désert sans secours et sans protection.

— Où voulez-vous donc me conduire? que prétendez-vous faire?

— Vous le saurez, mais au nom du ciel ne vous laissez pas voir à la Fonda.

— Oh! pourquoi? pourquoi? seigneur Fernando, vous me faites mourir d'inquiétude et d'effroi.

— Éléna, notre sort dépend de cette précaution, nous ne devons rester là qu'un moment, tout est perdu si l'on vous aperçoit.



Eh! tenez! le voici qui entre. — Page 134.

— Non, non, je n'irai pas plus loin, non, seigneur, ajouta-t-elle en se jetant à genoux dans la voiture.

Perez la releva rudement et la força de se rasseoir.

— Quelle enfance! dit-il, allons, soyez raisonnable et ne faites pas tant de bruit, nous voici tout à l'heure arrivés, et si l'on vous entend, vous allez tout gâter. Taisez-vous encore une fois, on ne vous veut pas de mal, bien au contraire.

— Éléna, le pourriez-vous craindre? poursuivit Fernando vivement; n'êtes-vous pas avec moi et ne savez-vous pas que je vous respecte autant que je vous aime? Calmez-vous, un prêtre nous attend à Villa-Castin, il bénira notre union...

— Non, non, Fernando, ne l'espérez pas. Jamais, sans la présence de ma mère; laissez-moi descendre à l'instant, continua-t-elle avec une nouvelle force à la vue du clocher de la chapelle; je ne veux pas aller plus loin.

Les efforts, les supplications de Fernando, les menaces de Perez, rien n'eut le pouvoir d'imposer à la jeune fille. Au moment où la voiture s'arrêta, elle jeta de grands cris auxquels Pépita répondit avec tant de violence qu'en un clin d'œil le carrosse fut entouré, et les deux portières s'ouvrirent à la fois. Fernando pâlit à l'aspect d'un grand nombre de soldats des gardes wallonnes; Éléna, rassurée au contraire, imposa silence à Pépita pour faire entendre ses plaintes aux militaires.

— Taisez-vous toutes deux, leur dit Perez d'un ton menaçant; enfants, continua-t-il en s'adressant aux soldats, c'est ma sœur que je reconduis à Medina del Campo...

— C'est faux, il ment, crièrent à la fois les jeunes filles.

— Paix! reprit Perez d'une voix plus forte. Voyez un peu cette rebelle qui méconnait son frère et qui ose lui résister! Tenez, camarades, dit-il aux soldats, prenez cette once d'or, buvez à la santé du roi et ne vous opposez pas à l'exécution de ses ordres.

— Grand merci, seigneur, répondit le sergent en acceptant; que votre excellence commande à ses serviteurs.

— Bien, enfants, refermez les portières, faites hâter les garçons et qu'on attelle mes mules.

A ces mots les cris recommencèrent avec plus de violence; mais tranquille sur les dispositions des soldats dont la présence inopinée l'avait d'abord effrayé, Perez se rassurait en pensant que cet endroit n'a pas d'autres habitants que ceux de l'auberge isolée qui lui donne son nom. C'est là que les routes de Valladolid et de Ségovie se réunissent au pied du Guadarrama; une grande chapelle d'une jolie architecture, élevée en face de la Fonda, est destinée à l'usage des voyageurs et de quelques familles de charbonniers, éparses dans un petit nombre de cabanes sur les flancs de la montagne. Le prêtre qui desservait alors cette chapelle logeait dans l'une des chambres de l'auberge, et s'habillait en ce moment pour aller célébrer la messe de la neuvaine commencée la veille pour Éléna. Les cris qu'il entendit ayant excité son attention, il sortit en toute hâte et arriva près de la voiture, à l'instant où Pedro l'ébranlait déjà, prêt à mettre au galop son attelage. Il reconnut Éléna; le bon vieillard, se plaçant rapidement à la tête des mules, mêla ses cris à ceux des jeunes filles, en appelant l'hôte, l'hôtesse et les garçons. Ils accoururent à sa voix et retinrent Pedro : il s'empressa d'aller ouvrir une des portières; Éléna s'élança dehors avec force au risque de se tuer. Elle vint tomber aux pieds de l'hôtesse en implorant sa protection et celle du chapelain; dans son trouble, elle leur baisait les mains qu'elle arrosait de ses larmes:

— Mon père, segnora, disait-elle en pressant leurs genoux, défendez-nous, ne souffrez pas qu'on nous arrache d'ici.

— Laissez-moi, criait Pépita de son côté, en luttant contre Perez, au secours, segnora, tirez-moi d'ici, on veut nous enlever, ils ont donné de l'argent aux soldats pour les empêcher de nous défendre.

— Aux soldats! dit d'une voix élevée un officier qui parut tout à coup; que dites-vous des soldats, jeune fille?

Pépita, interpellée, fit un nouvel effort pour s'échapper des bras de Perez, et sautant à terre, elle courut se jeter dans ceux de l'officier en lui disant :

— Seigneur, ces gens nous ont arrêtées sur la route, la segnorita et moi, ils veulent nous entraîner toutes deux nous ne savons où; défendez-nous, seigneur officier, nous ne voulons pas aller plus loin.

— Un enlèvement! dit l'officier d'un ton sévère à Perez.

Cependant Fernando restait comme pétrifié au fond de la voiture. Perez en descendit d'un air dégagé et s'avançant vers l'officier, avec le front le plus calme, il le pria de s'éloigner avec lui de quelques pas.

— Seigneur, lui dit-il, vous allez comprendre les raisons que j'ai d'éviter une explication devant tout ce monde. Cette jeune fille est ma sœur.

— N'en croyez pas un mot, cria Éléna, écoutez-moi, je vous en conjure.

L'officier lui fit signe de la main de se taire, et prêta la plus grande attention aux paroles du fourbe. — Oui, continua Perez en feignant d'essuyer quelques larmes, la nécessité de vous révéler la honte de ma famille ajoute encore aux maux dont je suis accablé... la conduite imprudente d'une fille abusée... Souffrez que je vous taise mon nom, mais les armes qui décorent cette voiture et cette couronne de duc vous disent assez à quelle classe nous appar-

[illegible] Seigneur officier, continua-t-il en lui serrant affectueusement les mains, vous voyez un malheureux frère au désespoir, dispensez-moi de vous en dire davantage.

— J'entends, répondit le militaire en se rapprochant du groupe, que votre seigneurie continue tranquillement sa route, ce n'est pas pour troubler les honnêtes gens que nous sommes venus ici.

— Seigneur officier, s'écria Eléna du ton le plus véhément, cet homme vous trompe effrontément, je ne le connais pas, je suis une pauvre fille d'Otéro, et connue du seigneur chapelain qui sait ce qui m'amène ici.

— C'est la vérité, dit l'ecclésiastique.

— Qui le nie? reprit Perez: eh bien! oui, puisqu'on me force à le déclarer tout haut, ma sœur est venue ici hier pour commander une neuvaine à la vierge de los Dolores, dans l'intention d'obtenir la santé de notre mère dona Isabel de Aguilar. Eléna, vous devriez rougir de m'obliger à donner tant d'explications.

— Tout cela est exact, dit le chapelain, c'est bien là son nom et celui de sa mère.

— Et le mien aussi, continua Perez avec assurance. Allons, segnorita, remontez dans la voiture sans vous faire prier davantage, ou ces honnêtes seigneurs vont me prêter leur aide pour vous y contraindre.

Cependant l'hôtesse ayant remarqué dans la foule quelques paysans d'Otéro qui revenaient de charger du charbon dans la montagne, et qui regagnaient leur village, elle les fit approcher: ils déclarèrent unanimement qu'ils ne connaissaient pas de frère à Eléna. Pépita, profitant alors de l'hésitation de l'officier, parla de la rencontre qu'elles avaient faite sur la route de gens de mauvaise mine, armés jusqu'aux dents, et avec lesquels Perez s'était entretenu d'un air d'intelligence. L'officier parut frappé de cette circonstance, et tandis qu'il se la faisait répéter, l'intrigant, malgré toute son effronterie, laissa voir quelque trouble. Le militaire, concevant alors quelques soupçons, refusa d'entendre sa justification, et pria Fernando de descendre de la voiture et de le suivre avec son compagnon jusqu'à la Fonda. Ils obéirent tous deux sans répliquer; mais à peine furent-ils entrés dans une chambre, que Fernando s'adressant avec hauteur à l'officier :

— Quel est votre dessein? lui dit-il; je suis le fils du comte de Mansilla, et vous n'avez pas le droit de m'arrêter.

— Tout ce qu'il vous plaira, répondit l'officier, mais comme les déclarations de votre ami sont évidemment fausses, j'attendrai, pour juger de la vérité de la vôtre, un témoignage plus sûr que celui de votre seigneurie: et le corrégidor de Ségovie qui va venir tout à l'heure débrouillera facilement tout ce chaos.

— Comment, dit Fernando surpris, don Matias ici?

— Lui-même, reprit l'officier; ah! ah! cette nouvelle vous trouble beaucoup, segnorito; j'ai bien peur que le fils du comte de Mansilla ne mérite pas plus de créance que le noble frère de la belle Eléna de Aguilar.

— Don Matias suivait donc nos pas de bien près? demanda Fernando dans une violente agitation.

— Nullement, segnorito, il a passé la journée d'hier avec nous au village de Guadarrama.

— De Guadarrama, en êtes-vous bien sûr?

— Très-assuré, je vous jure.

— Perez, que me disais-tu donc?

— J'ignore, reprit froidement l'officier, ce que vous disait le seigneur Perez qui n'est plus le seigneur Aguilar; mais si vous doutez de l'assurance que je viens de vous donner, vous en croirez mieux, je pense, le corrégidor en personne. Il descend en ce moment la montagne, et je ne le précède que de quelques pas. Eh! tenez, le voici qui entre.

La foudre, tombée aux pieds de Fernando, n'eût pas produit un effet plus terrible. De son côté le corrégidor resta quelques moments immobile et muet. Mais bientôt remis de sa stupeur, il pria l'officier d'emmener Perez. A peine fut-il seul avec Fernando :

— Que signifie tout cela? lui dit-il de l'air le plus accablé, comment te trouves-tu mêlé dans cette horrible affaire, et qu'as-tu de commun avec la bande d'assassins et de contrebandiers que nous poursuivons?

— Qu'oses-tu dire? répondit Fernando furieux, d'où te viennent ces horribles idées? je reconnais maintenant une vérité que j'ai trop longtemps refusé de croire. Oui, ta haine pour moi...

— Réponds-moi; est-il vrai que ce matin, sur la route, tu es entré en relation avec le chef de ces révoltés?

— Quels révoltés? quels sont les crimes infâmes que ta rage m'impute? je ne te comprends pas.

— T'es-tu arrêté sur la route près d'Otéro?

— Oui.

— As-tu parlé à ces bandits?

— Non.

— Mais tu étais avec Perez, il a conféré avec eux?

— Oui, j'étais avec Perez, répondit Fernando, avec Perez, mon seul, mon véritable ami...

— Tais-toi, tais-toi, garde-toi d'avouer ce misérable. Je suis convaincu que tu ignores tout ce qui se passe; mais au nom du ciel instruis-moi, que je sache à quel point cet homme a pu abuser de ton expérience. On vient de m'appeler, de hâter ma marche pour reconnaître deux hommes dont l'un se dit de Ségovie, et que des témoins accusent d'avoir communiqué avec les contrebandiers armés que poursuivent les troupes du roi et qui ont eu l'audace de les combattre; et c'est Fernando de Mansilla!...

— Arrête, Matias, interrompit Fernando, je vois que tu veux perdre Perez...

— Perez est justement soupçonné d'être le principal agent des contrebandiers dans cette province, il faisait à Séville un semblable métier, et la fuite seule l'a pu dérober à l'action de la justice; mais sa marche était surveillée, j'ai été averti du moment de son arrivée dans cette province. Deux hommes partis de Ségovie à cheval sont allés avant-hier au-devant de lui, et l'ont rencontré à deux lieues de la ville; on les observait de la montagne. Après une courte conférence Perez a rétrogradé sur Otéro. Là il a fait charger une voiture de grains qui s'est arrêtée sur la lisière du bois et a reçu des objets d'une grande valeur qui ont dû entrer à Ségovie vers neuf heures. On doit maintenant connaître ces deux complices de Perez et du trop fameux Pépillo.

Fernando s'était calmé; la plus vive inquiétude avait fait place à la fureur :

— Eh! pourquoi m'as-tu laissé dans l'ignorance de ces intrigues? demanda-t-il à Matias.

— Pouvais-je soupçonner que l'adresse infernale de cet homme parviendrait à t'envelopper dans ses machinations et à t'y compromettre? Mais comment aurais-je pu m'entretenir avec toi de ces derniers détails? je n'en ai été instruit moi-même que la nuit même du bal de ton père. Au moment où je sortais de l'hôtel de Mansilla, vers minuit, un ordre du ministre me manda immédiatement à Saint-Ildefonse. C'est là que je reçus les communications les plus étendues au sujet de l'importante mission que j'exécute à présent, et je ne suis pas rentré depuis cet instant à Ségovie.

— Quoi! tu n'as point passé la journée d'hier enfermé avec mon père au palais épiscopal?

— Nullement; je suis parti au point du jour pour Guadarrama, d'où je reviens tout à l'heure après vingt-quatre heures de séjour.

— Ainsi vous n'aviez pas résolu d'enlever Eléna et sa mère, elles ne devaient pas être conduites à Madrid ce soir? et je ne devais pas épouser Matilda ce matin même sous peine d'être conduit à la tour?

— Fernando! Fernando! malheureux jeune homme! dit Matias d'un ton douloureux, tu auras longtemps à gémir de ta folle incrédulité! As-tu pu croire aussi légèrement à ces mensonges absurdes? Je ne sais ce que ton père a pu résoudre au sujet de ton mariage, mais cet enlèvement et l'ordre de t'arrêter sont des fables pitoyables. Je vois trop, par la funeste issue de cette intrigue, que tu as été le jouet d'un fourbe qui voulait se faire un abri de ton nom; mais réponds clairement à ma question : par quelle raison a-t-il pu te résoudre à l'accompagner jusqu'ici? Comment te trouvais-tu ce matin sur cette route, à l'instant fatal où Pépillo?...

Don Matias fut interrompu par l'officier qui venait de recevoir l'ordre de se porter sur Villa-Castin avec tout son monde. Il apprit au corrégidor que le cavalier que lui avait adressé le prince Castel-Franco, pour ordonner ce mouvement, s'était chargé de remettre au commandant le rapport qu'il venait de faire de l'arrestation de deux hommes en relation avec les brigands.

L'officier ajouta qu'il avait eu soin de donner avis que l'un se donnait pour le fils du comte de Mansilla et que son compagnon se nommait Perez. Il sortit après avoir fait cette communication, et don Matias l'entendit ensuite commander à haute voix un détachement pour la garde et la conduite des prisonniers au lieu que désignerait le corrégidor.

— Ainsi, dit Matias au désespoir, toute la cour saura dans une heure ce déplorable événement. Le malheur est irréparable, mon devoir m'appelle à Saint-Ildefonse, il faut que je te quitte. Au nom du ciel, explique-moi ta présence au milieu de ces rebelles, et dans une circonstance aussi critique. Que répondrai-je au ministre, au roi peut-être? car l'alarme est grande au château, et leurs majestés voudront probablement que je leur fasse directement mon rapport.

Fernando lui fit alors un récit exact de toutes ses relations avec Perez, et lui avoua, non sans rougir de confusion, que c'était lui-même qu'on avait vu sur la route d'Otéro, suivi de son domestique. Il fallait bien encore parler de son retour au même endroit et du second convoi de contrebande, qu'il avait favorisé le plus innocemment du monde. L'article du transport nocturne des paquets cachés à l'hôtel de Mansilla ne lui coûta pas plus à rapporter, mais il fit tous ces aveux avec la même candeur.

Don Matias était consterné.

— Je voudrais en vain en douter, dit-il à Fernando; tous ces détails sont maintenant à la connaissance du ministre, et je ne puis prévoir la fin de cette horrible affaire. Faut-il qu'elle se complique encore d'un enlèvement! N'importe, ne nous laissons pas abattre; tu fus sans courage contre les passions, sache du moins en montrer contre la fortune; si ton

égarement fut grand, si tes fautes arment contre toi la justice des hommes, que le sentiment de ton innocence te fortifie contre leurs coups. Moi, je vais m'efforcer de les détourner en faisant partager au ministre la conviction dont je suis pénétré, que tu n'es coupable que d'imprudence. Ne perdons pas l'espoir. Le détachement qu'on a mis à mes ordres s'arrêtera au village d'Otéro et te placera dans la maison de l'alcade, où j'irai te chercher moi-même, quelle que soit la décision qui sera prise à ton égard. Fasse le ciel qu'elle soit favorable! mais, dans le cas contraire, je t'épargnerai du moins la douleur de rentrer à Ségovie, sous l'escorte de ces soldats, et la honte plus grande encore d'y paraître publiquement dans la compagnie de cet infâme Perez.

Après avoir fait les dispositions qu'il venait d'annoncer, don Matias fit monter à côté de lui dans sa voiture Éléna et Pépita, qu'il conduisit jusqu'au point de la route le plus près de leur village. Là, elles mirent pied à terre, et le corrégidor continua sa course rapide jusqu'à Saint-Ildefonse, le cœur déchiré de la plus vive douleur.

CHAPITRE VII.

Il régnait beaucoup de confusion dans le petit village d'Otéro. Le tocsin sonnait sans relâche, et tandis que les femmes se barricadaient dans leurs maisons, les hommes de tous les âges étaient rassemblés devant l'église, armés de fourches et de piques. Un petit nombre avait des fusils de chasse et d'autres chargeaient des carabines en fort bon état. A la porte de l'alcade, un soldat de cavalerie attendait avec impatience la réponse à une lettre qu'il venait d'apporter. Il jurait grossièrement et menaçait de partir sans retard si on le faisait attendre davantage.

Cependant l'embarras était grand dans la maison du magistrat. Ses efforts réunis à ceux d'Antonia Mendez, sa femme, et aidés de l'intelligence précoce de Paquito, leur fils, étaient bien parvenus à extraire de cette lettre le gros des instructions que lui adressait le prince de Castel-Franco. Ils avaient bien aussi tiré quelques lumières du soldat, porteur de la dépêche, et c'est d'après ces premières données que la cloche de l'église répandait l'alarme aux environs, et que les paysans se livraient à ces apprêts belliqueux; mais une foule de détails, peut-être fort essentiels, échappaient absolument à toute leur sagacité. En vain le papier fut placé dans plusieurs sens et présenté sous différents aspects, toujours les premières difficultés résistaient avec la même obstination. Enfin, Antonia irritée de l'expression un peu trop vive de l'impatience du soldat, sortit du conseil, la lettre du prince à la main, et le visage enflammé de colère.

— Est-il possible, lui dit-elle, d'envoyer à un alcade un griffonnage aussi confus que celui-là? Est-ce du turc, de l'arabe, et votre commandant ne parle-t-il pas le chrétien? du moins je puis vous assurer qu'il ne le sait pas écrire. Au reste, tenez, voyez vous-même si vous y connaîtrez quelque chose; que nous dit-il? lisez si vous pouvez.

— Moi, répondit le soldat; ma foi je ne sais pas plus lire que vous.

— Comment, pas plus que nous! sommes-nous des ignorants, et ne voyez-vous pas que les ordres s'exécutent déjà? mais il y a là des choses...

— Eh bien, demandez au curé.

— Le curé est absent, il est à Ségovie avec le sacristain. Maudite soit Béatrix Lopez!

— Quelle Béatrix? eh, par le diable! écrivez toujours un mot de reçu et que je reparte.

— Écrivez, écrivez, s'écria l'alcade en sortant à son tour; écrivez, cela est bien aisé à dire, mais encore faut-il savoir ce que l'on écrit. Maudite Béatrix, où sera-t-elle?

— Eh! reprit Antonia, ne vous ai-je pas dit qu'elle est allée sur la route? Sa fille Pépita est partie ce matin à quatre heures pour la Fonda San-Rafaël avec la segnorita. Pauvres enfants, Dieu sait ce qui leur est arrivé.

— Tant pis pour elles, dit le soldat, car c'est justement de ce côté, et à cette heure-là que Pépillo el Manco a dû passer avec tout son monde; mais dépêchons...

— Jésus! Jésus! interrompit Antonia; Pépillo, un barbare, un voleur sanguinaire! Ah! mon Dieu, les pauvres petites! dona Isabel n'avait guère besoin de ce nouveau chagrin-là!

— Oui, Pépillo lui-même, reprit le soldat, et on dit qu'il n'a pas moins de mille hommes. Vous pouvez voir de votre clocher les deux régiments des gardes qui sont en ligne à une lieue d'ici pour couvrir Saint-Ildefonse, sous le commandement du prince de Castel-Franco; mais encore une fois, seigneur alcade, finissons, je vous prie, j'ai là d'autres dépêches à porter à Rio-Frio.

Antonia fit alors un cri de joie, en apercevant au loin Béatrix, qu'elle hâta en l'appelant de toutes ses forces, et qui d'abord rassura l'alcade et sa femme sur le sort des jeunes filles qui venaient de rentrer. On ne lui laissa pas le temps de s'étendre beaucoup sur sa relation, mais elle annonça tout bas à Antonia Mendez de grandes confidences et des nouveautés bien surprenantes. Après quoi, le soldat rassuré sur la prompte expédition de sa réponse, le conseil se forma de nouveau, sous la présidence de Béatrix, et tout parut alors d'une exécution plus facile. L'écriture de la lettre du prince était fort belle, et le style en était chrétien en dépit des assertions hasardées d'Antonia. Béatrix, après l'avoir lue, donna son avis sur le contenu, descendit du rang de conseiller à celui de secrétaire, et écrivit quelques mots de réponse sous la dictée de l'alcade, qui, après avoir expédié le soldat, alla faire les dispositions que la dépêche lui prescrivait.

MORTONVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XVII

CASIMIR DELAVIGNE.

Encore un écrivain — et des plus charmants, des plus aimables, des plus français, — mort comme Balzac, comme Soulié, comme tant d'autres belles natures, à la fleur de l'âge!

En vérité, si la Fortune n'y voit pas clair, — ce qui serait assez probable, à en juger par la manière dont elle distribue ses faveurs, — je suppose que la Mort, — cette maigre et camuse déesse, — doit également être affligée d'une complète cécité!... Sinon, comment admettre que la laide soit assez méchante ou assez sotte pour frapper, presque toujours, de préférence sur les gens d'élite, quand elle a tant d'imbéciles sous la main?

Mais les imbéciles ont toutes les chances. A force de ne douter de rien, je crois vraiment qu'ils finissent par en imposer à cette vieille Atropos elle-même.

— Nous sommes trop occupés, trop indispensables sur terre! lui crient-ils quand ils la voient venir, ne nous emporte pas encore! cherche ailleurs!

Et la mort s'en va vers un homme d'esprit, un grand artiste, un noble cœur, qui n'osera pas lui dire, lui, qu'il n'a pas encore achevé sa tâche!

Et elle le frappe sans lui donner le temps, le plus souvent, de prononcer un dernier mot que recueillerait religieusement la postérité!

Décidément, dame Atropos n'est qu'une vieille *Quinze-Vingts!*

. . . .

Casimir Delavigne est né au Havre en 1794. A l'âge de dix ans, on l'envoya faire ses études à Paris, au lycée Napoléon. Il était d'un caractère calme, réfléchi, presque froid; néanmoins il lui échappait parfois des éclairs qui laissaient comprendre que le feu couvait déjà sous la cendre. Un jour principalement qu'il avait été sévèrement puni pour meurtre d'un matou coupable de lui avoir croqué son friquet apprivoisé, l'enfant, dans un élan de colère poétique, se livra, contre l'économe du collége, à une satire en vers burlesques, dans laquelle on remarquait ce passage d'une gaieté naïve :

> Dans le courroux qu'inspire une action si noire,
> Il marque pour six francs de chat sur le mémoire.

A deux ans de là, le cœur doucement ému à la nouvelle d'un événement dont le bruit remplissait le monde entier, Delavigne écrivit sur *la naissance du roi de Rome* un dithyrambe qui fut applaudi de tous. Andrieux et Picard avaient souri aux premiers essais de l'enfant, ils voulurent faire davantage : ils le protégèrent, ils l'aidèrent, ils le soutinrent de leurs conseils, de leur science, de leur talent.

Casimir Delavigne n'avait que vingt-trois ans lorsqu'il publia ses *Messéniennes*, ces chants patriotiques qui produisirent une sensation immense, car ils s'adressaient à toute la jeunesse française, et qui méritaient cet accueil, car ils resplendissaient de tout l'éclat du style, de la couleur, de la conviction.

En 1818, notre jeune poëte présenta au Théâtre-Français sa première pièce : *les Vêpres siciliennes*. L'ouvrage fut reçu *à corrections*... et l'auteur se soumit à la décision de ses juges en éliminant avec soin les longueurs qu'on lui avait signalées; mais, comme en dépit de sa bonne volonté et de sa prompte obéissance, Casimir Delavigne s'apercevait que les sociétaires du Théâtre-Français ne s'empressaient guère de monter ses *Vêpres siciliennes*... corrigées, il profita de l'ouverture de l'Odéon pour y porter sa tragédie. Picard, l'ami, le protecteur de Casimir Delavigne, était, à cette époque, le directeur de l'Odéon; Picard lut avec soin la pièce, la trouva bien, la mit immédiatement à l'étude...

Et le 23 octobre 1819, Casimir Delavigne vit son vœu le plus cher s'accomplir.

Il avait rêvé une position au théâtre : cette position lui appartenait tout d'abord; il n'avait plus qu'à travailler maintenant, le premier pas était franchi, et franchi d'une façon victorieuse...

Les Vêpres siciliennes avaient obtenu un immense succès.

Après *les Vêpres siciliennes*, Casimir Delavigne donna encore à l'Odéon *les Comédiens*, cette fine esquisse des mœurs du théâtre; puis *le Paria*, une nouvelle tragédie où le poëte développe, mieux que jamais, ses nombreuses qualités.

Le nom de Casimir Delavigne était alors dans toutes les bouches. Tout le monde, — et j'entends le monde le plus aristocratique, — se disputait le plaisir, l'honneur d'ouvrir à deux battants les portes de ses salons au jeune triomphateur. Mais notre écrivain était aussi timide, aussi modeste que laborieux et intelligent. S'il avait désiré les applaudissements de la foule, c'était plutôt pour en savourer dans l'ombre le doux écho, que pour s'enivrer, *coràm populo*, de leur bruyant retentissement. Il se refusa donc avec persistance aux ovations qu'on lui destinait, préférant à de vaines joies le bonheur plus simple et plus fidèle de la famille. C'est ainsi que, jusqu'à sa mort, Casimir Delavigne, connu de tous comme poëte, ne fut connu de personne, ou à peu près, comme homme. Eut-il tort, eut-il raison de laisser ainsi, idole mystérieuse, brûler l'encens sur ses autels sans daigner jamais descendre de son nuage pour apparaître aux regards avides de ses admirateurs? Je laisse cette question à résoudre à ceux des contemporains célèbres qui ont agi à l'inverse de Casimir Delavigne; s'ils sont sincères, ils nous diront ce qu'ils ont gagné à montrer à la foule que le génie, pas plus que le vulgaire, n'est exempt des mille petites misères de l'humanité.

En 1823, le Théâtre-Français, — qui commençait à regretter, et beaucoup, d'avoir méconnu l'auteur des *Vêpres siciliennes*, — lui reçut avec acclamation *l'École des Vieillards*, comédie en cinq actes. La pièce, jouée par Talma et mademoiselle Mars, fut représentée au mois de décembre de cette même année 1823, et accueillie de manière à ne point faire regretter aux sociétaires leur empressement, peut-être un peu tardif.

Deux ans après, Casimir Delavigne était reçu à l'Académie.

Cependant les fatigues incessantes d'une vie toute de labeur avaient déjà altéré la santé de l'illustre écrivain. On lui conseilla le changement d'air; il se rendit en Italie.

Un jour, aux environs de Rome, Casimir Delavigne aperçut, à la porte d'un palais, un lit de parade sur lequel, suivant l'usage du pays, reposait le corps d'un jeune et bel enfant mort de la veille.

Près du poëte immobile, contemplant dans un douloureux recueillement cette fleur si vite fauchée, une jeune dame s'était arrêtée, l'œil fixé aussi sur le visage pâle, et pourtant souriant encore, du petit mort!

Tout à coup un enfant, — le frère sans doute de celui qui reposait là, — un enfant s'approcha du lit de parade.

Et s'adressant à celui dont il avait partagé les jeux et les peines, la veille même peut-être :

— Tiens, lui dit-il gaiement en lui présentant une corbeille pleine d'oranges, tiens, Luigi; tu as assez dormi!... On m'a donné ces beaux fruits tout à l'heure... Prends-en la moitié, et souris-moi bien vite.

Casimir Delavigne et la jeune dame, témoins de cette scène, échangèrent simultanément un regard voilé d'une larme, à ces mots du vivant au mort : *Souris-moi bien vite!*

Avoir pleuré ensemble, c'est déjà se connaître.

Le poëte et la jeune dame se connaissaient donc déjà.

Quelques mois plus tard, à son retour d'Italie, Casimir Delavigne ramenait en France la compagne de sa vie.

Cette compagne était la jeune dame qui avait pleuré avec lui devant le lit de mort du petit Luigi.

Et c'était elle qui lisait la première, dans l'intimité, à Germain Delavigne, le digne frère de son mari, *le Miracle*, cette ravissante élégie, dans laquelle le poëte a si bien retracé le touchant épisode...

Que nous venons, nous, de vous raconter si mal.

. . . .

Le 30 mai 1829, brouillé de nouveau avec l'aréopage de la rue Richelieu, à cause de l'échec éprouvé par *la Princesse Aurélie*, comédie en cinq actes, le 30 mai 1829, Casimir Delavigne donna à la Porte-Saint-Martin son *Marino Faliero*.



Casimir Delavigne.

En 1830, aux jours où le canon grondait, le poëte, qui aimait sa patrie, — comme presque tous les vrais poëtes, — improvisa en deux heures *la Parisienne*, une œuvre sinon littéraire, du moins courageuse, vu le moment où elle apparaissait.

La révolution de 1830 avait porté au pouvoir quelques amis de Casimir Delavigne; ils lui proposèrent une place dans leurs rangs; il refusa. Il comprenait trop bien que l'art et la politique font en général très-mauvais ménage. Et puis, qu'eût-il gagné à devenir un médiocre homme d'État?... à faire contester qu'il fut un poëte de talent. Comme dit le vieux proverbe : *Le jeu n'en valait pas la chandelle.*

Louis XI, les Enfants d'Édouard, Don Juan d'Autriche, une Famille au temps de Luther, la Popularité, avaient suivi *Marino Faliero.*

La Fille du Cid fut la dernière œuvre dramatique de Casimir Delavigne.

Dieu avait fixé trop tôt, hélas! pour les lettres, trop tôt pour ceux qui l'aimaient, — et ils étaient nombreux, — le terme de la vie du célèbre écrivain.

Nous vous avons dit que sa santé avait toujours été délicate; atteint en 1843 d'un surcroît de souffrances, il se laissa complétement abattre au moral et au physique.

Cependant, il avait consenti à partir pour le Midi, sur le climat duquel on comptait pour raviver cette nature épuisée.

Arrivé à Lyon, il devina qu'il n'irait pas plus loin.

C'était un soir... Casimir Delavigne, étendu sur une chaise longue, près d'une fenêtre, laissait tristement errer ses regards autour de lui...

Lorsque montrant du doigt à sa femme un volume de ses poésies ouvert à ses côtés :

— Lis-moi *le Départ*, veux-tu? murmura-t-il.

Le Départ, c'est cette ballade que le poëte, — inspiré par l'attitude désolée d'un jeune matelot provençal, — avait écrite dix-huit ans auparavant, comme un brick napolitain l'emportait loin de France.

La brigantine
Qui va tourner,
Roule et s'incline
Pour m'entraîner.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Provence, adieu.

Mon pauvre père
Verra souvent
Pâlir ma mère
Au bruit du vent.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Mon père, adieu.

La vieille Hélène
Se confiera
Dans sa neuvaine,
Et dormira.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Hélène, adieu.

Ma sœur se lève
Et dit déjà :
« J'ai fait un rêve,
» Il reviendra. »
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Ma sœur, adieu.

De mon Isaure
Le mouchoir blanc
S'agite encore
En m'appelant.
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Isaure, adieu.

Brise ennemie,
Pourquoi souffler
Quand mon amie
Veut me parler?
O vierge Marie,
Pour moi priez Dieu;
Adieu, patrie,
Bonheur, adieu.

. . . .

— *Bonheur, adieu!* répéta Casimir Delavigne d'une voix éteinte.

Cinq minutes après il n'était plus.

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 18. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

30 AOUT 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Les Chinois sont en pleine révolution, monsieur... — Page 138.

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XV.

Choublanc dans un cabinet de lecture. — (*Suite.*)

« Le *Théâtre Lyrique* fait accourir sur le boulevard du Temple tous les amateurs de musique; son dernier opéra a eu un succès qui attirera la foule pendant plusieurs mois: on ne se lasse pas d'entendre cette riche partition. L'administration avait fait de grands frais pour monter cet ouvrage, mais elle en sera amplement récompensée. Nous lui conseillons maintenant de faire élargir sa caisse, car elle fait des recettes monstres. Il y en a au moins pour cent représentations. »

— Ah! il y a aussi un Opéra sur le boulevard du Temple... et un fort beau succès également... il faudra donc que j'aille aux trois théâtres... suivons...

« Décidément le théâtre du *Gymnase* est en veine de succès, sa dernière comédie va faire accourir tout Paris au boulevard Bonne-Nouvelle. Il y a longtemps que nous n'avions été témoin d'un si beau triomphe, et les auteurs doivent en être fiers. Ils ont du reste été parfaitement secondés par les acteurs, tous les rôles sont admirablement joués; aussi a-t-on rappelé en masse tous les artistes, et c'était justice. Voilà l'affiche du Gymnase stéréotypée pour trois mois au moins. Nous ne disons pas trop en prédisant plus de cent représentations consécutives à cette charmante comédie. Heureux théâtre, heureux acteurs!... La foule s'y porte. Hâtez-vous, si vous désirez avoir des places le soir, d'aller en retenir le matin. »

Choublanc se gratte l'oreille, et réfléchit :

— Voilà qui me met dans l'embarras... Comment, il y a aussi un grand succès au théâtre du Gymnase... d'après ce que je lis, il parait que l'on y joue une bien jolie comédie... Eléonore avait beaucoup de penchant pour la comédie... c'est peut-être là que je devrais la chercher... je suis fort embarrassé... Lisons encore :

« La troisième représentation de la pièce nouvelle au théâtre du *Vaudeville* a eu le même succès que la première et la seconde. La pièce a été aux nues, et chaque soir les acteurs sont obligés de reparaître pour recevoir encore les témoignages de la satisfaction du public. C'est un grand et légitime succès. Ce vaudeville remplit toutes les conditions du genre : esprit, malice, jolis couplets. Nous félicitons surtout les auteurs d'être revenus aux couplets qui sont le véritable genre du vaudeville : depuis trop longtemps quelques-uns de

leurs collègues les ont supprimés de leurs pièces, et franchement celles-ci n'y ont pas gagné. Mais les gens qui n'aiment pas les couplets et affectent de les dédaigner, sont généralement ceux qui ne savent pas en faire. *Desaugiers, Brazier, Merle, Francis, Moreau*, et en remontant plus haut : *Barré, Radet, Piis, Dupaty, Armand Gouffé* mettaient beaucoup de couplets dans leurs pièces, et c'était véritablement le bon temps du Vaudeville; depuis qu'on a voulu en faire un théâtre de drame, le public ne sait plus où il est, il n'avait pas l'habitude d'aller au Vaudeville pour frémir et pleurer. La pièce nouvelle a complétement réussi, parce qu'elle nous a rendu l'ancien genre de ce théâtre. Elle aura cent représentations au moins, elle bravera les chaleurs de l'été et fera de l'argent encore cet hiver. On assure que toute la salle est louée pour quinze représentations... »

— Ah ça! mais... mon embarras augmente encore... Voilà le théâtre du Vaudeville qui a aussi son grand succès... de cent représentations... Il me paraît que dans ce moment les auteurs sont en veine... la salle louée pour quinze représentations d'avance... C'est magnifique cela...

J'aime beaucoup les vaudevilles, moi... les pièces à couplets... Je suis de l'avis du journal, dit Choublanc en s'adressant au petit monsieur sec qui se trouvait assis près de lui à la table verte.

Les couplets c'est gai... c'est amusant... c'est spirituel... quand on y met de l'esprit... J'ai vu jouer trois fois *le Dîner de Madelon*, à Troyes... je savais par cœur plusieurs couplets... J'ai vu encore un vaudeville qui m'amusait bien!... c'était *les Bains à domicile*... je crois que c'est une pièce du théâtre du *Palais-Royal*... Ah! *les Bains à domicile*, j'y ai ri comme un bossu... et je me rappelle qu'auprès de moi, au spectacle, il y avait un monsieur qui pleurait. D'abord moi, j'ai cru qu'il pleurait à force de rire, cela arrive quelquefois... mais, enfin, lorsque j'entendis ce monsieur gémir et pousser des sanglots, voyant que c'était véritablement du chagrin qu'il éprouvait, je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Monsieur, vous me paraissez souffrir, vous avez une rage de dents apparemment? Il me répondit :

— Non, monsieur, non, je n'ai pas mal aux dents...

— Alors vous ressentez les atteintes d'une colique de *miserere?*

— Eh! non, monsieur, je n'ai pas la moindre colique, je me porte à merveille...

— Alors, monsieur, vous venez donc d'apprendre une bien triste nouvelle... car je vous vois pleurer et je vous entends gémir...

— Je n'ai rien appris de neuf, monsieur, depuis que je suis au spectacle...

— Mais, en ce cas, qui peut donc faire couler vos larmes?...

— C'est la pièce, monsieur, la pièce que l'on joue en ce moment...

— Quoi! monsieur, ce sont *les Bains à domicile* qui vous font pleurer?... mais la pièce est d'une gaieté folle... le personnage de *Lacaille*, le vieux séducteur, est très-amusant, son domestique, *Bouriquet*, est à pouffer de rire...

— Taisez-vous, monsieur, taisez-vous... vous augmentez ma douleur... Vous n'avez donc pas vu jouer cette pièce-là à Paris au théâtre du Palais-Royal?

— Non, monsieur; je n'ai été que fort peu à Paris...

— Alors vous ne savez pas par qui ont été créés les deux rôles que vous venez de citer?

— Je l'ignore complétement.

— Ces deux rôles ont été créés : *Lacaille* par *Sainville*, et *Bouriquet* par *Alcide Tousez*... deux acteurs charmants, admirables chacun dans leur genre... Eh bien! monsieur, ces deux artistes sont morts... morts jeunes tous les deux, dans toute la force de leur talent, et en revoyant cette pièce où ils étaient si bons, leur souvenir est venu sur-le-champ se présenter à ma mémoire et mes larmes ont coulé...

Voilà, monsieur, le sujet de mon chagrin.

Ma foi, je vous avoue que tout en trouvant fort justes les regrets de ce monsieur, je pensai à part moi que si au théâtre chacun se mettait à pleurer, en se rappelant un acteur ou une actrice qui n'est plus, ou même un auteur dont on jouerait un ouvrage posthume, car, enfin, si l'on pleure les acteurs, je ne vois pas pourquoi on ne pleurerait pas aussi les auteurs, cela pourrait mener beaucoup trop loin. Lorsque, dans les endroits les plus gais, on verrait des personnes fondre en larmes ou éclater en sanglots, je crois que les pièces y perdraient beaucoup et on s'amuserait infiniment moins au spectacle. N'êtes-vous pas de mon avis?

Le petit monsieur sec auquel Choublanc vient de conter cette anecdote, hausse les épaules en lui répondant :

— Qu'est-ce que cela me fait tout ce que vous venez de me rabâcher là? Je vous écoutais pour savoir où vous vouliez en venir... mais ce n'était pas la peine de m'interrompre dans une lecture intéressante pour me conter de semblables balivernes...

Les Chinois sont en pleine révolution, monsieur, voilà ce qui est intéressant!...

— Ma foi, monsieur, je n'ai jamais eu le moindre rapport avec les Chinois, ni le moindre désir d'aller à Pékin; je ne porte pas de nankin, je n'aime pas le thé!... pourquoi voulez-vous que je m'intéresse aux Chinois?

Le petit homme sec se retourne en murmurant entre ses dents : — Quel fossile!...

Choublanc ne saisit pas ce mot et reprend sa lecture du journal.

— Où en étais-je?... Théâtre du Vaudeville... Ah! j'ai lu cela; il y a aussi une pièce à grand succès... poursuivons... *Théâtre de la Porte-Saint-Martin*... Ah! voyons : « Le théâtre de la Porte-Saint-Martin donnera ce soir son nouveau drame qui fait courir tout Paris. Il y avait longtemps qu'une pièce aussi bien charpentée n'avait été offerte au public. Intérêt puissant et soutenu, scènes émouvantes où la terreur et l'effroi tiennent sans cesse le spectateur en haleine, scènes gracieuses et touchantes qui font venir de douces larmes aux yeux des dames, voilà ce qu'on trouve dans ce bel ouvrage, dont le style correct, élégant, pur et soigné charme les oreilles tout en parlant au cœur. Deux cents représentations ne satisferont pas encore l'avidité des amateurs qui se portent en foule au théâtre de la Porte-Saint-Martin. »

— Ah! fichtre!... il paraît qu'ici c'est encore plus fort qu'aux autres théâtres... on promet deux cents représentations à ce drame-là... il faut que ce soit véritablement admirable... A Troyes, quand on a joué une pièce quatre fois, le public en a assez; nous avons même beaucoup de pièces très en vogue à Paris, à ce qu'on nous dit, et qu'on ne joue chez nous qu'une fois...

Mon embarras augmente toujours... Où trouver ma femme... qui n'aime que les pièces à succès... Ma foi, poursuivons, pendant que j'y suis.

« Le *théâtre de l'Ambigu-Comique* vient d'avoir un de ces succès qui font époque; il n'est bruit dans le monde dramatique que du grand drame fantastique donné avant-hier à ce théâtre, et dont le succès a été pyramidal. Nous ne ferons pas l'analyse de cette pièce, car nous voulons laisser aux spectateurs, qui vont se porter en foule pour la voir, le plaisir de la surprise. Nous dirons seulement qu'il est impossible de se figurer rien de plus beau, de plus merveilleux. Cent représentations ne suffiront pas au public avide d'émotions. Succès d'auteurs, succès d'artistes, succès de décors et de mise en scène, voilà quel a été le résultat de la soirée d'avant-hier. Toutes les loges sont louées, dit-on, pour vingt-cinq représentations... »

— Ah! sapristi!... quelle ville que ce Paris!... Avoir tant de théâtres, et tous ont la foule... Décidément, les Parisiens aiment beaucoup le spectacle. Après cela, comment résister au désir de voir de si belles pièces... de si grands succès .. Si j'habitais Paris, je ferais probablement comme les autres, je fréquenterais assidûment les théâtres... Ah! mais ce n'est pas fini... Lisons.

« Le *théâtre de la Gaîté* vient de donner son nouveau mélodrame en dix-huit tableaux, que l'affiche promettait depuis si longtemps. Le succès a dépassé tout ce que l'administration pouvait espérer; il a été foudroyant. Depuis le premier tableau jusqu'au dernier, on n'a pas cessé d'applaudir avec enthousiasme : c'était du délire, de la fureur. La pièce est habilement conçue, bien charpentée; l'intérêt ne languit pas un moment. Tous les rôles sont beaux, bien tracés, bien écrits. Voilà un ouvrage qui va rester sur l'affiche pendant quatre mois au moins. Après cent représentations, il sera jeune encore et dans toute la force de son succès. Heureux théâtre, heureux directeur, heureux auteurs, heureux artistes!...»

— Décidément, tout le monde est heureux par là, ça me fait plaisir... Je vois que le théâtre de la Gaîté en a comme les autres, pour cent soirées!... Mais, alors, pour les amateurs de spectacle, pendant cent jours, au moins, on va donner toujours la même chose à chaque théâtre... ce sera bien peu varié... Après tout, c'est leur affaire... Ah! il y en a encore...

« *Théâtre impérial du Cirque*. Accourez tous, amateurs de féeries, de changements à vue, de transformations, de trucs, de costumes éblouissants et variés, de danses, de ballets d'enfer épouvantables, de visions diaboliques, accourez au théâtre impérial du Cirque, la nouvelle féerie surpasse tout ce que l'on a fait dans ce genre. Les fameuses *Pilules du Diable* même, cette féerie modèle, qui, à chaque reprise, avait le privilége d'attirer encore la foule, *les Pilules du Diable* sont dépassées, surpassées! On ne saurait se figurer le nombre de changements à vue qui s'exécutent dans la pièce nouvelle; les yeux ne sont pas un moment en repos; à chaque instant de nouvelles surprises charment, étonnent, éblouissent, transportent le spectateur, qui se croit véritablement dans un séjour habité par des fées. Ajoutons à cela que le dialogue de la pièce est fort gai, fort spirituel et semé de très-jolis couplets. Nous ne croyons pas trop dire, en promettant à cette pièce plus de cent cinquante représentations avec salle pleine. Heureux théâtre, heureux auteurs, heureux directeur ! »

— Ils sont encore très-heureux par là... On m'avait bien dit qu'en général on était fort heureux à Paris; ceci me prouve qu'on ne m'avait pas trompé... C'est sans doute pour cela qu'on dit toujours qu'il n'y a pas deux

Paris!... Avec tout cela, cette féerie me semble bien attrayante... J'ai toujours eu un faible pour ces pièces-là... il me semble que c'est assez naturel : quand nous sommes petits, on nous amuse avec des contes de fées; quand nous sommes grands, nous sommes bien aises de voir en action ce qui nous plaisait tant dans notre enfance... il semble que cela nous rajeunisse... que cela nous rappelle nos premières années... Mais je crois que mon épouse n'aimait pas les féeries... elle prétendait que c'était bon pour les enfants... D'après ce que dit le journal, il paraît qu'il y a beaucoup d'enfants à Paris. Mais Éléonore est un esprit fort!... et quoique *Montaigne* prétende que : *Les esprits forts sont les esprits faibles*, celui de ma femme a toujours été trop fort pour moi... C'est dommage!... Mais ce n'est pas encore fini.

« Le joli petit théâtre des *Folies-Nouvelles* vient d'obtenir un magnifique succès avec sa dernière pantomime, dans laquelle... »

— Ah! ma foi, j'en ai assez... Puisqu'ils ont tous, en ce moment, des succès de vogue, ce n'est pas la peine que je continue... Je suis aussi embarrassé maintenant qu'avant d'avoir lu le journal...

Et s'adressant de nouveau au petit homme sec, Choublanc lui dit :

— Monsieur, à quel théâtre me conseillez-vous de donner la préférence en ce moment?

Le petit homme se retourne, regarde son interlocuteur comme s'il voulait le griffer, et s'écrie enfin d'un ton furibond :

— Monsieur, les Américains veulent être libres!

— Eh bien! qu'est-ce que ça me fait, à moi, monsieur, que les Américains soient libres tant qu'ils voudront, je ne les en empêche pas... Je n'ai jamais eu la moindre prétention sur l'Amérique... Si c'est comme ça que vous répondez à ma question, vous êtes encore gentil!... Eh bien, moi aussi, monsieur, je veux être libre!... sapristi! et c'est pour cela que je m'en vais.

Et Choublanc, enfonçant son chapeau sur sa tête, sort du cabinet de lecture poursuivi par le regard du petit homme, qui lui crie :

— Ils le seront avant peu, monsieur.

Et auquel il répond :

— Je le suis tout de suite, moi.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE VII.

(Suite.)

Béatrix, née en Amérique, où elle était entrée au service de dona Isabel, l'avait suivie en Europe; on l'appelait dans le village la belle Mexicaine, surnom qui flattait singulièrement sa vanité. Elle appliquait tous ses soins à étendre et à consolider cette réputation de beauté, par tous les moyens honnêtes que lui permettait l'indigence de sa maîtresse, et que comportait l'obscurité de leur vie. Aussi dans tous les déplacements qu'avaient commandés depuis dix ans et les malheurs d'Isabel, et sa mauvaise santé, Béatrix ne s'était jamais embarrassée de linge ni de provisions, mais partout elle avait traîné avec elle un coffre énorme renfermant tous les débris de l'ancienne magnificence de sa maîtresse. Ce trésor amassé soigneusement, pendant de longues années, et qu'elle avait apporté du Mexique, se composait de tous ces oripeaux, de ces parures de mauvais goût que les femmes des colons inventent au bout du monde, ou croient imiter des modes européennes sur le récit des voyageurs. Plusieurs fois l'année, le tout était développé, mis à l'air et étalé sur des chaises et des cordeaux. Ces jours-là, Béatrix avait soin d'attirer chez elle la femme de l'alcade par l'appât d'une tasse de chocolat. L'effet que produisait alors sur la simple Antonia Mendez l'éclat de tant de richesses était une source toujours renaissante des plus vives jouissances pour Béatrix, et dont son orgueil se repaissait avec délices.

Sans doute ce n'étaient plus ces transports qu'excitait autrefois sa présence à l'office chez le comte de Galbès, vice-roi du Mexique, quand le maître d'hôtel l'invitait à sa table les jours où Isabel dînait chez son excellence; ce n'étaient pas non plus ces murmures confus que soulevaient à la fois l'envie et l'admiration quand elle arrivait, à dessein, la dernière à la *tertulia* des femmes de chambre du grand ton. Il fallait aussi mettre en oubli cette galanterie aisée et les belles manières des valets de chambre, et même les empressements moins délicats peut-être, mais également flatteurs des gens de livrée; ce n'était plus rien de pareil, mais enfin c'était le souvenir de tout cela. La liaison entre la femme la plus considérable d'Otéro de Herreros et dame Béatrix s'explique tout naturellement. D'abord elle n'était pas sur le pied de simple domestique; elle avait conservé son ancien titre de *Ama de Llaves*, la maîtresse des clefs; fonctions connues autrefois sous le titre de *duègne* qui signifie également *maîtresse*, et qui se traduit en français par l'expression *femme de charge*.

Il ne faut donc pas s'étonner de l'importance que Béatrix avait conquise parmi les bonnes gens d'Otéro; elle dont la conversation était toute brillante de duchesses et de marquises, et de qui les récits retraçaient à tous propos la splendeur des vice-rois du Mexique.

Elle avait établi l'opinion que les malheurs de sa maîtresse auraient bientôt un terme, et que telle circonstance, attendue de moment en moment, sur laquelle pourtant elle se gardait bien de s'expliquer, replacerait dona Isabel dans le rang élevé dont elle était momentanément déchue. Béatrix ignorait pourtant et les infortunes et les espérances de sa maîtresse; la vanité seule lui avait suggéré ce roman sans vraisemblance. Depuis plus de dix ans qu'elle la servait avec zèle et fidélité, elle ne connaissait des secrets de la famille que ce qu'elle en avait surpris. Il est vrai que ce bien n'étant pas un dépôt confié à sa fidélité, elle en usait comme de sa propriété, bien ou mal acquise. Les conversations qu'elle avait à ce sujet avec la femme de l'alcade étaient l'aliment le plus substantiel de leur intimité.

Il est facile, d'après cela, de se figurer tout l'intérêt qu'elles avaient pris l'une et l'autre à l'événement de la visite de Perez et à tous ces discours vagues sur *quelqu'un* dont l'arrivée prochaine devait avoir tant d'influence sur la destinée de dona Isabel. Les paroles mystérieuses de Perez répondaient si bien à l'idée que Béatrix s'était faite du sort futur de sa maîtresse, qu'elle ne doutait plus de l'approche des événements dont elle avait si souvent entretenu Antonia. Aussi voulut-elle que la femme de l'alcade vînt elle-même raconter à la bonne dame les propres mots de l'étranger. Elles remarquèrent avec beaucoup d'étonnement l'impression de douleur que fit sur Isabel ce récit qu'elles croyaient si propre à la réjouir. La malade parut plus pâle encore qu'à l'ordinaire. Elle se fit décrire avec les plus minutieux détails l'air, la figure, la taille de l'inconnu; elle demanda surtout l'âge qu'il paraissait avoir, et, sans les écouter davantage, elle leur fit signe avec la main de sortir, et resta longtemps ensevelie dans de profondes réflexions.

Au bout d'une heure environ, dona Isabel voulut que sa fille l'aidât à marcher, et malgré sa faiblesse, elle se traîna jusque dans son cabinet. Elle y resta seule pendant quelques minutes; mais Éléna, qui n'avait pas quitté la porte, entendant un gémissement douloureux, entra précipitamment et trouva sa mère évanouie. Elle appela Béatrix à grands cris, et toutes deux portèrent dona Isabel sur son lit, où leurs soins la rendirent au sentiment; mais l'accès avait été si fort, que le barbier du village, mandé sur-le-champ, ordonna que la malade s'abstînt de parler et qu'on évitât soigneusement toute occasion de lui faire éprouver la plus légère émotion. Cependant Béatrix venait de remarquer que, par l'effet de l'évanouissement subit de sa maîtresse, non-seulement le cabinet n'avait pas été fermé, comme à l'ordinaire, mais encore que l'un des tiroirs de la table était resté ouvert. La circonstance lui parut justifier alors une curiosité qu'elle avait toujours brûlé de satisfaire. Cette fois il s'agissait du sort de sa bonne maîtresse. La maladie l'empêchait d'y veiller elle-même; on ne pouvait non plus raisonnablement confier de si grands intérêts à l'inexpérience d'un enfant comme Éléna; c'était donc elle seule, pensa Béatrix, qui devait se charger de cette effrayante responsabilité; aussi, sans plus hésiter, elle s'y dévoua généreusement. Après s'être assurée que la jeune personne resterait auprès de sa mère pour la garder, elle annonça le dessein d'aller faire quelques emplettes indispensables, et courut s'enfermer dans le cabinet, où elle dévora la lecture des papiers qu'un si heureux hasard mettait à sa disposition.

Quand ce travail fut achevé, il était déjà tard et tout le monde devait être couché dans la maison de l'alcade; il fallut donc que Béatrix remît au lendemain le plaisir qu'elle se promettait d'en parler avec sa confidente. Cette nuit fut pour elle d'une longueur excessive, et l'aube du jour était encore loin de paraître, qu'elle avait déjà réveillé sa fille et Éléna et qu'elle les pressait de se mettre en route pour la Fonda San-Rafaël. Cependant rien ne finissait, et les jeunes filles partirent plus tard que le jour précédent. Autre disgrâce : il fallut que Béatrix attendît qu'une voisine vînt tenir sa place auprès de dona Isabel, et cette femme n'arriva que fort tard. Enfin, elle était sortie et courait chez Antonia, grosse de son secret, quand le bruit des cloches et la rumeur publique l'avertirent du danger qui excitait les craintes générales, et qui devait lui causer particulièrement une si juste et si violente frayeur. Le retour des deux jeunes filles avait calmé son agitation, mais elle trouva dans leur récit une circonstance qui coïncidait si singulièrement avec sa nouvelle découverte et avec les paroles de l'étranger chez l'alcade, que cette particularité

donna tout à coup à son désir d'entretenir Antonia toute la violence d'une passion.

Elle sortit donc courageusement de la maison au moment où toutes les femmes couraient s'enfermer dans les leurs, et bravant le fracas des armes, au milieu des préparatifs militaires, parmi les faulx, les bêches et les pioches, elle traversa la place de l'église et arriva sans encombre chez son amie. Nous venons de voir l'obstacle imprévu qui s'opposa d'abord à une conférence immédiate. Béatrix avait été contrainte de tenir la plume pour l'alcade, qui n'en avait jamais connu l'usage. Après tant de contrariétés, la belle Mexicaine, toute gonflée de paroles et prête à mourir de suffocation, était donc enfin libre et put se soulager en parlant à son gré.

— Antonia, lui dit-elle d'une voix mystérieuse, il y a de grands événements...

— A qui le dites-vous, Béatrix? Ce brigand de Pépillo est dans nos environs avec plus de dix mille hommes.

— Bien autre chose, Antonia!

— Je le sais : il a combattu les troupes du roi, l'antéchrist!

— Ce n'est pas cela, ma pauvre Antonia. Ne vous ai-je pas dit que nous verrions des choses extraordinaires à la maison? Je viens d'en découvrir une... La segnora m'a confié la cause de ce grand chagrin; je sais tout, ma chère, tout : elle a un fils, un garnement, un mauvais sujet...

— Un fils! Béatrix!

— Un fils! Antonia! un fils qui cause toutes ses peines... Mais n'allez pas en parler...

— Vous me faites tort et injustice, ma voisine. Un fils, dites-vous? et où est-il? Voilà ce que nous annonçait cet étranger, ce fils est le *quelqu'un* qui doit venir.

— Il est tout venu, voisine, c'est l'étranger lui-même; il s'est trouvé ce matin sur la route, il a sauvé ma fille et la segnorita des mains de ces brigands; ils étaient plus de vingt mille. Pépita ne l'a pas reconnu d'abord, mais arrivés à la Fonda, elle l'a mieux regardé et s'est bien rappelé que c'est le même qui est venu chez vous lundi dernier, à l'instant où elle s'y trouvait. C'est l'étranger qui est le fils de la segnora, vous dis-je; mais vous ne vous douteriez jamais de ce qu'il a déclaré au commandant des gardes wallonnes qui l'a fait arrêter?

— Quel commandant, et pourquoi l'arrêter?

—Oh! c'est une autre histoire, et que je vous raconterai ensuite; mais, pour Dieu, voisine, du secret! Vous connaissez les langues, et si l'on vient à savoir que les pauvres petites ont été enlevées...

— Comment, enlevées?

— Oui, Antonia, enlevées, enlevées; mais pour revenir à notre affaire, quand les soldats sont venus, l'étranger s'est découvert, et il a déclaré tout de suite qu'il était le frère d'Éléna et le fils de dona Isabel de Aguilar.

— Jésus! Jésus! dit Antonia en faisant coup sur coup de nombreux signes de croix et en baisant son pouce à chaque fois, pantomime de la grande surprise parmi le peuple castillan.

— Les jeunes filles, continua Béatrix, ont soutenu qu'il mentait, que rien n'était plus faux. Elles ne savent pas ce que j'ai appris, Antonia, et je ne leur ai rien témoigné; mais vous jugez comme je leur ai recommandé de ne rien dire à ma pauvre maîtresse ni de l'enlèvement ni de la rencontre. Comme elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit, au départ des enfants je lui ai donné sa potion calmante, et maintenant elle dort si profondément, qu'elle n'entend rien de tout ce vacarme de cloches ni des cris qu'ils font sur cette place.

— Mais son fils, son fils?

— On l'amène ici, ma chère, ici, dans votre maison, où il doit passer la journée. Il est resté longtemps enfermé avec l'officier pendant que le jeune Mansilla était avec le corrégidor; ils auront sans doute arrangé cela pour que notre jeune seigneur revoie ici sa mère avant qu'on ne le conduise à Ségovie, où il doit rester prisonnier jusqu'à ce que tout soit éclairci au sujet de l'enlèvement.

— Mais pourquoi les mettre dans ma maison?

— Apparemment pour nous donner le temps de préparer la pauvre mère, et c'est fort sage; dans l'état où elle est, ma chère Antonia, elle mourrait dans mes bras d'une pareille émotion.

— Je le crois, Béatrix; rappelez-vous comme elle a pâli quand nous lui avons dépeint l'étranger, comme elle nous demandait sa taille, son âge...

— Oui, oui, et comme elle s'est évanouie après avoir été tout de suite consulter ses papiers... Quant à ces papiers, continua Béatrix d'un ton discret, j'ignore ce qu'ils peuvent contenir; vous savez qu'une domestique fidèle ne doit jamais chercher à surprendre les secrets des maîtres. Mais tout ce que je puis vous dire, c'est que le fils de la segnora est un grand vaurien, et qu'il a donné bien des chagrins à sa pauvre mère. S'il faut qu'il la revoie aujourd'hui, il est indispensable que je lui parle avant pour le mettre au fait de mille choses qu'il importe beaucoup qu'il sache, et que, pour rien au monde, la bonne dame ne voudrait dire, ni à lui ni à personne sur la terre; elle est trop fière...

— Eh! comment les savez-vous, Béatrix? demanda Antonia.

Un grand bruit qu'on entendit à la porte en ce moment lui sauva l'embarras de répondre à cette question. On frappait à coups redoublés; Antonia reconnut à travers le petit guichet de sa porte une belle voiture escortée par des soldats, et après quelques moments de consultation avec Béatrix, elle ouvrit et reçut du sergent la communication de son ordre. On introduisit les trois prisonniers dont les figures exprimaient des sentiments bien différents. Fernando était sombre et accablé. Pédro, déchu du gouvernement des mules, paraissait inquiet. Quant à Perez, il montrait une grande liberté d'esprit et presque de la gaieté.

A peine entré, il fit remarquer au sergent que la maison n'avait qu'une porte, et que les petites ouvertures qui donnaient du jour aux chambres, outre qu'elles avaient des grilles fort serrées, n'étaient pas assez grandes pour livrer passage au plus petit d'entre eux. Il lui conseilla donc de faire garder seulement l'entrée de cette espèce de cachot par un de ses soldats et de placer le reste de son monde sous quelque abri voisin, où l'on pourrait en même temps faire rafraîchir les mules en attendant leur prochain départ, qui ne pouvait être retardé, disait-il, qu'autant de temps qu'il en fallait pour expliquer le malentendu dont ils étaient victimes.

— Vous l'entendez, Antonia, dit tout bas Béatrix; il est tranquille, il sait bien que l'explication est facile et qu'il n'a qu'un mot à dire à sa mère pour terminer tout cela.

— C'est clair, répondit Antonia; mais regardez donc, Béatrix, ne trouvez-vous pas qu'il lui ressemble?

— Beaucoup, dit l'autre folle; vous avez bien raison, ma chère, c'est tout son portrait.

Pendant ce colloque, Perez, pour donner plus de poids aux paroles qu'il adressait au sergent, lui mettait dans la main quelques piastres en l'engageant à faire boire les soldats à sa santé. Il recommanda aux hommes chargés du service des mules de pourvoir abondamment à leurs besoins sans s'oublier eux-mêmes, le tout à ses dépens. Pédro écoutait la harangue en fumant au coin de la cheminée de la cuisine, et Fernando, assis près d'une table, s'appuyait dessus en se cachant la figure de ses deux mains. Tout à coup, le petit Paquito, fils de l'alcade, entra précipitamment dans la maison en appelant sa mère à grands cris :

— Segnora! segnora! lui disait-il, venez voir du haut du clocher tout ce qui se passe aux environs. Les brigands ont voulu s'avancer sur le village du côté du *Soto de Pollos*; mais nos gens les ont repoussés. Ils se retirent sur Rio-Frio. Venez, venez, on voit les troupes du roi qui, de la *Granja*, s'avancent de ce côté et qui vont à leur poursuite.

— Jésus! cria Antonia en prenant sa mantille et son rosaire, qu'est-ce que mon pauvre homme est allé faire là? Bon Dieu! ajouta-t-elle en courant vers l'église sur les pas de Paquito qui la précédait en gambadant; Vierge de las Dolores! qu'avait-il besoin de s'aller compromettre ainsi? Pauvre Miguel! si Pépillo n'y meurt pas, il reviendra quelque jour ici le pendre haut et court pour l'exemple.

— Et ma pauvre maîtresse! disait Béatrix de son côté, qu'allons-nous devenir si ces monstres-là pénètrent dans le village? Il faut que je coure à la maison.

— Aux armes! cria le sergent; enfants, le feu se rapproche de moment en moment, dit-il à ses soldats. Alerte! et fermez cette porte, ajouta-t-il en repoussant Perez qui écoutait attentivement et qu'il enferma avec Béatrix.

— Seigneur, lui dit-elle avec beaucoup d'agitation le trouvant enfin seul, avant de sortir d'ici, il faut que je vous parle; il y va de la vie de votre pauvre mère.

— De ma mère? répondit Perez dans le plus grand étonnement.

— Suivez-moi, continua Béatrix en l'entraînant dans une chambre voisine dont elle ferma la porte quand ils y furent entrés tous les deux. Au nom du ciel, lui dit-elle avec rapidité, ne me trompez pas; n'abusez pas une pauvre domestique qui, par dévouement pour sa maîtresse et par intérêt pour vous, s'engage dans un pas bien hasardeux. Épargnons d'inutiles explications; je sais tout : vous avez déclaré à la Fonda San-Rafaël, devant cent témoins, que vous êtes le fils que ma maîtresse dona Isabel attend depuis si longtemps. Je sais encore que votre dessein était de vous déclarer bientôt; vous êtes venu ici lundi, dans cette même maison, vous avez dit à Antonia que vous étiez instruit de tout ce qui concerne dona Isabel, et que *quelqu'un* viendrait dans peu de jours lui donner des nouvelles importantes, qu'il ne fallait pas songer à partir avant d'avoir vu ce *quelqu'un* qui devait la rendre heureuse. Ce *quelqu'un*-là c'est vous, le fils de dona Isabel : la bonne dame vous devra la vie.

La pauvre Béatrix pleurait; elle se jeta dans les bras de Perez, dont la tête calculait froidement toutes les chances de ce coup inattendu, tandis que son visage se mettait peu à peu en harmonie avec l'agitation convulsive de la figure de Béatrix. Le fourbe paraissait aussi prêt à verser des larmes quand elle fixa de nouveau ses regards sur lui après l'avoir embrassé.

— Oui, reprit-elle avec véhémence, je le vois à votre émotion, vous revenez avec de bons sentiments. Ne cherchez plus à me rien déguiser, vous êtes don Mariano; mais, parlez franchement, êtes-vous tout à fai' rendu à



Ah! juste ciel, il l'ajuste, il tire!... — Page 143.

l'honneur et à la vertu? Avez-vous bien abjuré vos erreurs et vous vois-je enfin bien repentant de vos fautes?

— En peux-tu douter? excellente femme, répondit Perez d'un air attendri, me fais-tu cette injure, ma bonne?... Eh bien! sot que je suis, j'ai oublié ton nom, ma bonne...

— Béatrix, seigneur; je m'appelle Béatrix Lopez. Mais ne vous étonnez pas, vous ne m'avez jamais connue. Certes, je n'étais pas en âge de servir, il y a dix-sept ans, quand vous êtes parti.

— Vous avez bien raison, bonne Béatrix, et je ne sais où j'ai la tête de n'avoir pas pris garde à votre grande jeunesse.

— Oh! le trouble, je conçois cela, et puis tant mieux si vous ne faites plus tant d'attention aux dames, elles vous ont fait faire assez de folies sans doute. Ah! seigneur don Mariano, combien vos sottises ont coûté de larmes à votre infortunée mère! mais j'y pense, il faut que je vole à son secours, entendez-vous ce fracas, ces cris? Écoutez, don Mariano, je crois aux assurances que vous venez de me donner et à tout ce que vous avez dit à la femme de l'alcade lundi dernier. Vous voulez rendre ma chère maîtresse, votre mère, au bonheur; c'est le ciel qui vous a inspiré ces bons sentiments-là et qui vous ramène à nous, mais vous savez sans doute que dona Isabel est fort irritée contre vous, et il faut...

— Non, du tout, je ne sais rien.

— Vous n'avez donc reçu aucune de ses lettres?

— Pas une seule.

— Mais il s'est passé tant de choses, il y en a tant qu'il faut que vous sachiez! don Mariano, je vais trahir pour vous un secret de la plus haute importance, vous jugez bien que je n'agis que par intérêt pour tous deux.

— Un secret de ma mère?

— De votre mère; surtout qu'elle ne sache jamais ce que je fais pour vous aujourd'hui.

— Parlez sans crainte, Béatrix, je vous jure de ne pas abuser de votre confiance, et d'ailleurs nous n'avons tous les deux que de bonnes intentions.

— Vous me le jurez, il suffit; le temps nous presse. Tenez, lui dit-elle, en sortant de sa poche un gros rouleau de papiers; voici des pièces bien intéressantes pour vous. Il y a là des copies de toutes les lettres que votre mère vous a écrites partout depuis dix-sept ans, et un journal de ce qu'elle a fait depuis le moment de votre séparation. Vous trouverez encore deux lettres de vous, une surtout, le jour de votre départ. Ah! don Mariano, se peut-il que les hommes soient aussi pervers! Mais on est jeune, on a des passions... Tenez, voyez, lisez tout cela, repentez-vous de vos extravagances en apprenant tout le mal qu'elles ont fait à la meilleure des femmes. Ah ciel! qu'est-ce que j'entends là? cria-t-elle en s'interrompant; est-ce du canon? J'en mourrai, adieu, don Mariano, je cours à ma maîtresse; cachez bien ces papiers surtout à Antonia, et remettez-les-moi sans que personne s'en aperçoive. Adieu, adieu, répéta-t-elle en s'enfuyant.

CHAPITRE VIII.

L'effroi de Béatrix était fondé. On entendait en effet distinctement alors des cris confus et un feu soutenu de mousqueterie qui indiquait assez qu'un combat acharné se livrait près de là. Perez, de son côté, malgré l'attention qu'il prêtait aux paroles de Béatrix, éprouvait une terreur secrète que trahissait, en dépit de ses efforts, la pâleur de son front et l'altération de ses traits. Il arrivait en ce moment dans ce petit coin de terre précisément le contraire de ce qui nous étonne trop souvent dans l'histoire, quand ses révélations assignent de si petites causes à de très-grands effets. Ici des événements de l'ordre le plus élevé influaient sur l'obscure destinée de Perez. Les puissances de la terre, les passions des rois, leurs malheurs, les intrigues des cours, la paix, la guerre, les révolutions des empires, tous les immenses ressorts de la haute politique agissaient, quoique de très-loin, sur sa frêle existence et menaçaient de la briser.

Le comte de Florida Blanca, principal ministre au commencement de cette année, n'avait pas pu résoudre son orgueil à ployer devant le nouvel astre qui se levait avec tant d'éclat à la cour. Don Manuel Godoy, créé depuis peu duc de la Alcudia, jouissait déjà de l'amitié et de la confiance intime du couple royal. Son influence s'étendait à tout. Mais le premier ministre, au lieu de se rapprocher du favori, laissait maladroitement éclater son dépit, combattait ses avis en toute occasion, et repoussait durement ses créatures. Le comte, que ses talents rendaient nécessaire, dominait encore le conseil. Il y avait fait adopter le principe de la guerre contre la France, dont la révolution lui inspirait autant d'horreur que de craintes. Cette résolution avait transpiré; de ce moment, le parti qui lui était opposé se déclara pour la paix, et l'appui de la reine le fit prévaloir. Mais le ministre, dans la confiance de sa force, et se voyant à la veille de triompher des résistances, se préparait à la guerre qu'il espérait bientôt faire déclarer.

En conséquence, il garnissait de troupes les provinces les plus rapprochées des Pyrénées, et appelait du midi dans le centre de l'Espagne les régiments dont il se proposait de composer l'armée, quand, au mois de février, frappé d'un coup imprévu, il tomba tout à coup dans la disgrâce de son maître, au moment où il se croyait le plus assuré de sa faveur.

Le comte d'Aranda, vieillard pacifique et favorable à la France, fut alors chargé du far-

deau de l'administration suprême de l'État, et donna sur-le-champ une nouvelle direction à la politique du cabinet de Madrid. On résolut de maintenir la paix, et la marche des troupes fut suspendue sur tous les points. Mais, comme l'état de la France causait de vives inquiétudes, on ne les fit point rétrograder, et les choses restèrent sous ce rapport dans l'état où il les trouva. Cependant, la présence d'un grand nombre de régiments dans les deux Castilles avait forcé de les disséminer sur un terrain fort étendu afin de les nourrir plus facilement sans fouler ces provinces. Cette disposition avait resserré les contrebandiers dans un espace fort étroit. On sait qu'ils sont très-nombreux en Espagne, où les lignes de douane intérieure sont multipliées dans la proportion de la quantité d'États différents et de provinces privilégiées dont se compose cette monarchie. Le fisc prélève des droits aux frontières des royaumes de Navarre, d'Aragon, de Castille, de Valence, de Grenade, etc., etc., au cours de l'Ebre, autour des seigneuries de Catalogne et de Biscaye, vers les frontières de Portugal. Sur tous ces points, une armée de douaniers veille à l'exécution des lois fiscales et prohibitives. Il résulte de tant d'entraves jointes à la difficulté des transports, que la marchandise chargée de taxes n'arrive au consommateur qu'à un prix fort élevé, et que la fraude, quels qu'en soient les frais et les périls, offre encore d'immenses bénéfices. Cet état de choses a tellement multiplié les contrebandiers dans ce pays qu'ils y opposent une armée à celle des agents du fisc, et que leur nombre peut être évalué, sans exagération, à vingt mille hommes répartis sur tous les points de la péninsule. L'on explique ainsi comment, à l'époque de l'invasion de 1808, la France y trouva de tous côtés la population debout et en armes, et comment se formèrent si promptement partout des guérillas composées d'hommes audacieux et aguerris, qui furent plus funestes à l'armée d'invasion et se rendirent beaucoup plus redoutables que les troupes réglées.

Parmi les aventuriers voués à cette vie vagabonde et lucrative, Pépillo s'était fait distinguer par une valeur éprouvée mille fois dans ses rencontres avec les douaniers, et même avec les troupes royales, qu'il n'avait pas craint d'attaquer parfois le premier, quand l'intérêt de son commerce lui commandait cette témérité.

Pépillo réunissait sous ses ordres environ cent cinquante hommes vigoureux, résolus comme lui, et attirés par la réputation de courage et d'adresse dont il jouissait dans les provinces entre Madrid et Cuenca, théâtre ordinaire de ses exploits. Ceux qui connaissent cette partie de la Castille ne s'étonneront pas qu'il ait échappé longtemps à toutes les poursuites dans ces cantons dépeuplés, traversés de bois et de montagnes incultes dont il connaissait parfaitement les moindres défilés. Ajoutez à cet avantage la facilité d'intéresser à peu de frais les pauvres habitants des campagnes à ses entreprises dont il leur faisait partager les bénéfices en les compromettant : double moyen pour les déterminer à garder le secret de ses marches, et à l'avertir avec soin de celle des soldats employés à le poursuivre. La terreur de son nom contenait ceux qui auraient été tentés de le trahir par l'appât d'une récompense; il se maintenait donc dans sa position depuis plusieurs années.

Nous avons vu que la marche des troupes avait entravé sur tous les points du centre de l'Espagne les mouvements des contrebandiers, et qu'ils se trouvaient réunis en plus grand nombre dans un moindre espace. Aussi remportèrent-ils d'abord quelques avantages partiels; et ces petits succès enflant leur courage, ils se portèrent bientôt à des excès odieux, et provoquèrent de tous côtés des clameurs dont le bruit parvint jusqu'au roi. Enfin, l'assassinat d'un curé et le pillage d'une église à Ventosa, mit en rumeur tout le clergé, qui souleva l'opinion publique contre la mollesse du ministère à l'égard des contrebandiers; ce fut un cri général, et l'autorité réveillée prit enfin la détermination d'employer des moyens énergiques pour exterminer ces bandits.

Bientôt des mouvements combinés s'exécutèrent à la fois par toutes les troupes rassemblées dans les Castilles; le but était de concentrer les bandes de contrebandiers dans l'immense plaine qui s'étend de la ligne du Tage au sud, jusqu'au pied des montagnes de Sommo-Sierra et de Guadarrama au nord et au nord-ouest. Tous les passages connus étaient soigneusement gardés sur ces trois points; plusieurs régiments d'infanterie et de cavalerie, venus de Valence et de la ligne de l'Ebre, en manœuvrant derrière les contrebandiers du côté de l'est et du nord-est, les forçaient de prendre la direction voulue. Une partie de ces brigands parvint cependant à s'échapper à travers les troupes, grâce à la connaissance exacte des localités et surtout à la dépopulation de ces déserts, la plupart sans chemins frayés. Mais la bande de Pépillo s'était grossie de tous ceux qui préféraient à la fuite la chance des grands avantages avec de grands périls sous un chef aussi habile. Cette vaillante troupe, chargée d'un lourd bagage, s'était peu à peu laissé envelopper quoiqu'à une grande distance encore. Elle errait au pied de Sommo-Sierra dans un rayon de dix à douze lieues au nord de Madrid. Le dessein de Pépillo était d'entretenir l'idée qu'il voulait se jeter dans les défilés de cette montagne; mais instruit par les soins de Perez qu'on lui avait dressé sur ce point une ambuscade, il s'était déterminé à se porter en une nuit des environs de Buytrago jusque vers Puente del Retamar, à quatre lieues de Madrid, au nord-ouest de la ville, à travers un désert sauvage et hérissé de roches, lequel s'étend fort au delà de ce point à l'ouest du côté de l'Escurial.

Ce plan était concerté avec Perez qui, pour en favoriser l'exécution, était parti de Madrid sous prétexte de se rendre à Monterey, mais dans la réalité pour s'aboucher avec Pépillo la nuit de son passage, et aller ensuite lier à Saint-Ildefonse des intrigues favorables à leurs projets communs. Sa mission était surtout d'y prendre des renseignements certains sur la position des troupes, à la faveur de ses liaisons avec don Juan de Silva, qui jouissait alors de la confiance intime du duc de la Alcudia. Pépillo devait régler sa marche d'après cette connaissance.

De Madrid, Perez vint le premier soir à Galapagar, et sa surprise fut extrême de trouver dans ce lieu désigné pour son entrevue avec Pépillo un escadron de cavalerie légère. Il apprit en même temps qu'un détachement du même corps occupait derrière lui Puente del Retamar, et que plusieurs compagnies d'infanterie gardaient tous les défilés connus entre ces deux points.

Pépillo n'en fut pas moins exact au rendez-vous, mais il arriva déguisé et se tint à une petite distance. Il fallait absolument qu'il se consultât avec Perez au sujet de cette circonstance imprévue; ils décidèrent que les contrebandiers rétrograderaient vers le Guadarrama.

Deux grandes routes, parties de Madrid, traversent cette chaîne : l'une, au nord, mène directement à Saint-Ildefonse, placé au pied du revers septentrional; l'autre, dirigée au nord-ouest, et que suivait alors Perez, laisse l'Escurial à une lieue à gauche, et s'élevant vers le Puerto de Guadarrama, vient aboutir à la Fonda San-Rafaël. Entre ces deux routes royales, des défilés jugés absolument impraticables, mais très-familiers aux gens de Pépillo, devaient leur livrer passage, tandis qu'on les croirait cernés et acculés contre la montagne au sud. Dans cette confiance, toutes les troupes se pressaient de ce côté, et l'autre en était dégarni. On n'y avait laissé que la garde nécessaire pour couvrir le château, et le prince de Castel-Franco, qui la commandait, ne serait certainement pas employé à poursuivre les contrebandiers. Il semblait donc à Pépillo que, la montagne une fois franchie, il trouverait au nord la route parfaitement libre et pourrait gagner facilement les bois de Coca, où sa troupe braverait la poursuite des régiments de ligne, et dont l'épaisseur favoriserait sa marche vers les frontières de Portugal, son refuge assuré. Cette mesure arrêtée, il avait été convenu que les marchandises les plus précieuses seraient déposées dans des lieux connus du bois, où Perez les ferait prendre pour les mettre en sûreté à Ségovie. Il promit aussi de se trouver au passage de Pépillo, le 31 août, vers quatre heures du matin, aux environs d'Otéro, afin de lui donner, dans une dernière entrevue, les renseignements obtenus à Saint-Ildefonse, et de se concerter pour l'avenir. Tous ces points fixés, Perez avait poursuivi le lendemain sa route; et ce fut le jour suivant qu'il rencontra Fernando galopant sur le chemin d'Otéro de Herreras.

Pépillo commandait alors environ cinq cents hommes déterminés. C'était l'élite des braves de cette espèce, la plupart condamnés pour des crimes irrémissibles, et dont l'audace bravait tous les dangers. Après deux nuits de fatigues incroyables, ils se trouvaient enfin au terme de leurs plus grands travaux; et descendus de la montagne, après avoir fait la rencontre des ânesses d'Éléna et du carrosse de Perez, ils débouchaient dans la plaine avec sécurité, quand Pépillo, qui s'était mis à la tête de son monde, reconnut, dans la direction de Rio-Frio, le même régiment qui s'était rencontré quelques jours auparavant à Galapagar, au passage de Perez. Les soupçons de trahison qu'il avait conçus lors de cette première contrariété lui parurent alors trop fondés; mais quel était le traître? Aucun de ses hommes ne pouvait être suspecté, et Perez seul connaissait le secret de sa marche. Lui-même, alors prisonnier chez l'alcade, averti par le bruit qui venait jusqu'à lui de l'obstacle nouveau qui forçait ses alliés à rétrograder, se demandait avec effroi la cause de ce mouvement.

L'objet de sa plus grande surprise, c'était la subite apparition de tant de cavalerie sur ce point, où peu de jours auparavant, d'après les renseignements les plus sûrs, il ne s'en trouvait pas une seule compagnie. Cette circonstance si fatale à Pépillo tenait à ces grandes causes dont il était question tout à l'heure. La nouvelle de l'insurrection du 21 juin à Paris avait déjà rendu beaucoup d'influence aux partisans de la guerre; il est vrai que le comte d'Aranda persistait à s'y opposer; mais son obstination, qui détermina sa chute un mois après, blessait évidemment les opinions personnelles du roi, et le duc de la Alcudia en parlait de manière à indiquer aux moins clairvoyants un changement prochain dans la po-

litique extérieure du cabinet. Le ministre de la guerre, pour n'être pas pris au dépourvu, faisait avancer du côté de la capitale toutes les troupes réparties en Estramadure, vers la frontière du Portugal, quand le 23 août la nouvelle des événements du 10, au château des Tuileries, parvint à Saint-Ildefonse.

C'est ainsi que sans que personne s'occupât encore de lui et sans qu'il eût connaissance de ce qui se passait, Pépillo se trouvait déjà enveloppé d'ennemis. Mais comment ces mêmes régiments se trouvaient-ils embusqués maintenant entre Rio-Frio et Ségovie, précisément dans l'endroit même où, contre toute apparence, Pépillo avait décidé de passer? Ce mouvement et les grandes dispositions qu'il remarquait autour de lui sur tous les points ne pouvaient avoir été commandés que par suite d'une révélation. Perez n'en doutait pas plus que lui, mais tandis qu'il s'efforçait d'en deviner l'auteur, Pépillo, tout en combattant comme un désespéré, l'accusait lui-même d'un infâme abus de confiance. Il jurait, parmi d'épouvantables blasphèmes, que si le sort le trahissait au point de le laisser tomber vivant dans les mains de ses ennemis, il ne marcherait pas seul au supplice, et que Perez mourrait des mêmes tourments.

Cependant la femme de l'alcade, que nous avons laissée courant sur les pas de Paquito, atteignait le pied de la tour de l'église quand le petit conducteur d'Éléna, Carlito, arrêté le matin avec elle sur la route, vint tomber aux pieds d'Antonia, épuisé de fatigue, en lui criant de le sauver; elle se hâta de le faire entrer avec elle, et referma la porte de la tour qu'elle assura de son mieux en dedans. L'enfant tremblait et ne pouvait parler : enfin, un peu remis de sa terreur, il commençait à lui en expliquer les causes et à raconter l'enlèvement des ânesses qu'il avait été contraint de suivre dans la plaine parmi les brigands; mais Paquito, interrompant ce récit, appela fortement sa mère du haut de l'escalier qu'il avait escaladé en quelques bonds. Il l'engageait à grands cris à monter sur-le-champ. L'impatience de voir le combat l'emportant alors sur la curiosité d'apprendre l'histoire de Carlito, elle se hâta de se rendre à la pressante invitation de son fils.

Antonia fut d'abord tellement frappée du spectacle qui s'offrait à sa vue qu'elle resta quelque temps muette de surprise et ne put exprimer ce qu'elle éprouvait que par de grands et nombreux signes de croix.

— Tenez, lui dit Paquito, regardez du côté de Saint-Ildefonse, voyez-vous cette longue ligne de soldats? tout à l'heure on n'en voyait pas un seul. Ils étaient tous cachés derrière la colline de Huertas, et les brigands s'enfuyaient par là à bride abattue, poursuivis par les dragons que vous voyez là-bas venir sur eux au grand galop, vers Rio-Frio. Quand les brigands ont vu l'infanterie, ils se sont arrêtés tout court, on a tiré sur eux de fort près, les chevaux se sont cabrés et bon nombre des hommes sont tombés. Voyez-vous comme on les relève? il n'y en a pas un de blessé.

— Je le crois bien, dit Carlito, les soldats qui m'ont laissé passer disaient qu'on leur a donné l'ordre de ne tirer que sur ceux qui s'échapperaient du cercle où ils sont renfermés; ils sont plus de deux cents cernés par là avec Pépillo; que Dieu le maudisse, pour avoir pris nos ânesses!

— Où donc est mon pauvre mari? demanda Antonia.

— Là, là, répondit vivement Paquito, en lui montrant un bouquet d'arbrisseaux fort bas et de buissons dans un fond, tenez, là, au *Soto de Pollos*, derrière le tas de pierres qui forme le mur du pré de la veuve Munos.

— De ma pauvre mère! cria Carlito en pleurant amèrement. Que va-t-elle devenir en apprenant le vol que nous a fait ce scélérat, ce bandit? Regardez, dit-il en essuyant ses larmes. Je le reconnais à son cheval blanc, le voyez-vous? continua l'enfant en s'animant.

— Virgen santissima, soupira Antonia d'une voix étouffée, l'assassin court vers le *Soto*, que Dieu et saint Michel archange sauvent mon pauvre homme!

— Allez, reprit Carlito qui oubliait tout son chagrin à la vue de cet engagement, allez, ne plaignez pas l'alcade si Pépillo court à lui. Tant mieux, il pourra gagner les dix mille réaux promis à qui le tuera, et il y en a vingt mille pour qui le prendra vivant.

— Que Dieu nous soit en aide et le grand saint Michel, répondit-elle en tremblant, le digne homme est assez vilain pour être tenté de gagner les vingt mille; il va se faire écharper. Saint Michel archange, continua-t-elle, en tirant de sa poche un petit tableau encadré et couvert d'un cristal; grand saint Michel, vainqueur du démon, je te voue douze messes au grand autel de la paroisse, et deux livres de cierges, si le pauvre Miguel Mendez, mon honnête mari et alcade de ce village, Miguel, dont tu es le patron, sort sans aucun mal de ce péril menaçant.

Elle leva les yeux après cette invocation pour voir sur le champ de bataille si son ardente prière et ses promesses à l'archange produisaient déjà quelque peu d'effet; mais, hélas! loin de là, le danger croissait au contraire; elle poussa un cri violent.

— Ah, le malheureux! que fait-il? disait avec angoisse la triste Antonia. Pourquoi sortir de cette retraite qui l'abritait si bien? Pépillo court sur lui; Miguel, Miguel! criait-elle, sauve-toi; ah! juste ciel! il l'ajuste, il tire.... Ah! Pépillo est par terre! n'y cours pas, Miguel.... Arrête, disait-elle en redoublant ses cris, comme si son mari pouvait l'entendre; ne vois-tu pas qu'il se relève?... Ah! Dieu, Dieu! son sabre! Que va-t-il faire? pauvre Miguel! Pépillo l'atteint, il le frappe.... Je n'y vois plus, dit Antonia accablée, en tombant sur ses genoux.

— Mon pauvre père! dit à son tour Paquito, que la crainte avait rendu muet jusque-là; quel malheur! voilà des soldats qui viennent maintenant et qui font fuir Pépillo; il est bien temps! ajouta-t-il en pleurant, on emporte le corps de mon père, il faut qu'il soit coupé en deux à en juger par le coup que ce tison d'enfer lui a déchargé sur la tête.

Antonia, toujours à genoux, regardait l'image de saint Michel d'un air sombre et menaçant.

— Compte, compte sur des messes, lui dit-elle enfin d'une voix altérée par la colère; toi, des messes! t'ont-elles jamais manqué tant que tu as entretenu la prospérité dans la maison? Ce pauvre homme n'a-t-il pas toujours eu pour toi la plus tendre et la plus solide dévotion? T'avons-nous épargné les neuvaines dans nos maladies, dans nos convalescences? Je ne te parle pas des cierges et des bouquets dont nous avons tant de fois paré ton autel; tu nous as fait bien des grâces que nous ne te demandions pas, tu as bien du pouvoir! Et aujourd'hui, quand je t'implore pour mon malheureux homme, en te le désignant si clairement qu'il était impossible de se méprendre, aujourd'hui tu m'abandonnes, tu le sacrifies!... Tiens, lui cria-t-elle en le jetant par terre avec violence; tiens, continua-t-elle en se relevant furieuse et en le foulant aux pieds, voilà ta récompense; tu n'auras plus jamais rien de moi et je change de patron.

— Segnora, segnora, s'écria tout à coup Paquito consolé, voyez donc, regardez, béni soit le ciel! mon père est sur ses jambes! il montre que sa blessure n'est rien, et que son manteau, roulé sur son épaule, a reçu le coup sans danger pour lui.

— Malheureuse que je suis! dit Antonia en se précipitant à terre et baisant avec amour les débris de l'image qu'elle venait d'injurier avec tant de fureur, saint Michel de mon âme, saint Michel de mon cœur, saint Michel de mes entrailles; grand saint Michel qui es dans la gloire de Dieu, le plus grand des saints qui brillent autour de son trône éternel, pardonne-moi, ajouta-t-elle en sanglotant et en rassemblant avec vénération les moindres parcelles de son image outragée; pardonne à mon repentir un mouvement dont je n'ai pas été la maîtresse.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XVIII

INGRES.

« Si la jalousie et la partialité étaient bannies de la terre, on les retrouverait dans la bouche et le cœur d'un peintre. »

Je ne sais plus où j'ai lu cette maxime peu consolante, mais je la proclame d'une vérité à toute épreuve et je base mon opinion sur ceci :

Que si j'ai vu, par hasard, depuis que je fais sur terre mon métier de diable observateur, — un musicien, un poëte, un comédien s'incliner plus ou moins devant le talent d'un confrère...

Jamais, en revanche, jamais, vous entendez? jamais, du petit au grand, je n'ai rencontré un seul peintre qui consentît franchement à reconnaître le mérite d'un rival.

Maintenant, pourquoi ce parti pris de critique ou de négation absolue entre disciples d'un art qui, plus que tout autre pourtant, ouvre un champ vaste et libre à des jugements sains, honnêtes, consciencieux?...

Je l'ignore.

Ou plutôt, si je le sais, je préfère ne pas vous le dire, parce que cela m'entraînerait trop loin...

Ne vous divertirait que médiocrement...

Et me susciterait, à coup sûr, nombre de récriminations intéressées.

Ce que j'ai voulu constater seulement, avant de vous parler d'un peintre qui, par-dessus tous, a été l'objet d'attaques furieuses de la part de ses égaux comme de ses inférieurs...

C'est qu'entre eux, ces chers et joyeux enfants de la palette, sont les plus rageurs, les plus injustes et les plus mauvais juges du monde.

Ceci dit, au risque de provoquer un sourire de mépris sur les lèvres des grands...

Et de me faire traiter de crétin par les petits...

Je commence mon esquisse biographique sur Ingres... — un maître, quoi qu'en disent les élèves de Delacroix, — un maître aussi, celui-là, quoi qu'en disent les élèves de Ingres.

Allons, messieurs, ne vous fâchez pas! Il y a place au ciel pour bien des étoiles!

. . . .

Jean-Dominique-Auguste Ingres est né à Montauban, au mois d'août 1781.

Son père, qui était professeur de dessin,

croyant peu au dessin comme ressources pour lui-même, y crut naturellement moins encore pour son fils.

D'où il résulta qu'au lieu d'un crayon, ce père trouva plus intelligent de mettre entre les doigts de ce fils... un violon!...

— Une étrange idée, par parenthèse! Car enfin, s'il est avéré depuis longtemps, par l'expérience, que neuf peintres sur dix végètent, il n'est pas moins prouvé, je pense, que vingt-neuf musiciens sur trente manquent, fort souvent... de tout... comme Bilboquet.

Au surplus, la conduite du père de Dominique-Auguste était peut-être plus habile qu'elle n'en a l'air.

Qui sait si en faisant apprendre ainsi tout d'abord la musique à sa progéniture, il ne voulait pas lui ménager, pour l'avenir, un moyen de combattre le chagrin, la colère, l'ennui...

Quand, à son tour, la vocation de cette progéniture en aurait fait un peintre!...

Et un peintre auquel on n'épargnerait pas l'ennui, la colère, et le chagrin...

Dominique-Auguste débuta donc dans la carrière artistique par râcler du violon.

Il paraît même qu'il en râclait assez agréablement, puisque l'on prétend qu'il remporta certain soir un grand succès en exécutant un concerto de *Viotti*, sur le théâtre de Toulouse.

Cependant, malgré ces brillants débuts, comme il était écrit sans doute là-haut qu'il ne deviendrait pas un Paganini, voilà que le lendemain de la soirée en question, en se promenant, pour tuer le temps, au Musée du chef-lieu de la Haute-Garonne, le jeune Ingres aperçut une toile devant laquelle il demeura tellement ébahi de surprise et d'admiration...

Qu'il fallut que le gardien du Musée vînt à quatre heures l'avertir que les portes de l'établissement allaient fermer...

Pour qu'il se décidât à s'éloigner de l'œuvre dont l'aspect lui avait fait éprouver de si nouvelles et si puissantes jouissances.

Or, la toile était une copie, superbe d'ailleurs, d'un tableau de Raphaël qu'un M. Roques, professeur de peinture, avait rapportée d'Italie.

Au sortir du Musée, Ingres courut chez M. Roques le supplier de le prendre pour élève. Le professeur accepta.

Six mois après, Ingres, dont les progrès avaient été d'une rapidité extraordinaire, se rendait à Paris, où il entrait dans l'atelier de David.

L'archet s'était bien absolument échappé de la main du jeune Ingres pour céder la place au pinceau.

Qu'avait-il fallu cependant pour décider ainsi du sort d'un homme? Une velléité de promenade dans un pauvre musée de province, en attendant l'heure du dîner! Rien de plus! O destinée!

. . . .

Ingres avait eu comme une révélation de lui-même, en face d'un tableau de Raphaël, ce dieu de la peinture...

Et il était devenu l'élève de David, ce simple mortel, d'un grand talent sans doute, mais d'un talent froid, prétentieux, théâtral...

On conçoit donc ce que notre jeune artiste eut à souffrir dans cet atelier où ses plus chères croyances étaient chaque jour bafouées par les nombreux et enthousiastes disciples de l'auteur du *Serment des Horaces* et de *l'Enlèvement des Sabines*.

Il est vrai que, par contre, dans ce même atelier, si tous raillaient obstinément ce qu'il adorait, Ingres, avec sa verve méridionale, ne se gênait guère pour critiquer ce que tous admiraient. C'était une lutte de tous les instants et une lutte où, nous le certifions, le petit gascon, comme on appelait Ingres, avait presque constamment l'avantage.

Calomniez! calomniez! a dit Beaumarchais, *il en restera toujours quelque chose!*

Prêchez la vérité, disons-nous, il en restera bien plus encore.

Quoi qu'il en soit des dissentiments de Ingres et de la maison où il avait appris *le métier* sinon l'art, Ingres n'en remporta pas moins le grand prix de l'Académie en 1801. Malheureusement à cette époque, et depuis 93, l'Ecole française de Rome était supprimée : le lauréat dut attendre jusqu'en 1806, qu'elle fut rétablie, pour aller enfin contempler les chefs-d'œuvre de ses maîtres chéris, Raphaël et Perugin. Une fois en Italie, Ingres ne voulut plus revenir en France. Pendant quatorze ans, livré au travail avec une ardeur sans pareille, il composa et *les deux Baigneuses*, ce tableau d'un dessin merveilleux et d'une grâce charmante, et *OEdipe et le Sphinx*, et *Raphaël et la Fornarina*, et *Françoise de Rimini*, et *l'Odalisque couchée*, et *la Mort de Léonard de Vinci*, et *le Christ remettant les clefs du ciel à saint Pierre*...



Ingres.

Et tant d'autres toiles, qu'il expédiait de Rome au Louvre, où elles soulevaient à la fois des torrents de louanges et des tempêtes de critiques.

Car, nous le répétons, si parmi les maîtres de l'Ecole moderne, Ingres est un de ceux autour duquel se rangent les plus chauds prosélytes...

Il est avant tout le peintre qui ait trouvé le plus de détracteurs, je dirais presque d'ennemis!

A notre avis, Ingres semble professer trop cordialement un souverain mépris pour l'animation, le coloris, la lumière. Il peint gris, toujours gris, complétement gris, et cette passion pour un ton aussi triste que peu dans la nature est d'autant plus extraordinaire dans un homme qui n'a qu'un nom dans la bouche, et un nom qui signifie lumière, coloris, animation : Raphaël!... Mais si la palette de Ingres est affligée du défaut de monotonie, nous soutenons pourtant que ses tableaux resplendissent de trop de beautés pour qu'on ose passer devant eux sans s'incliner avec respect et considération. Leur dessin est pur et correct d'abord; en outre, il respire dans chacun d'eux une haine vigoureuse du vulgaire et du laid qui s'exhale dans les personnages les plus sacrifiés, dans les détails les plus négligés. Ingres est le peintre de la noblesse, de la simplicité, de l'élégance! Quand on peut faire hautement d'un artiste un tel éloge, je défie qu'on se laisse prouver ensuite que cet artiste ne soit qu'un *badigeonneur!*

Comme l'appelle... quelqu'un que je ne nommerai pas...

Parce que je suis persuadé qu'il avait trop fumé de tabac *turc* lorsqu'il a commis ce joli méchant mot-là.

. . . .

Comme Casimir Delavigne, Ingres avait trouvé en Italie le bon ange qui devait soutenir son courage et sa foi aux mauvais jours.

Jusqu'à sa mort, arrivée il y a quelques années, madame Ingres veilla sur son mari avec une tendresse, une abnégation, dont la sublimité devrait servir de modèle à bien des femmes d'artistes!

Ingres fut inconsolable de la perte de sa compagne. Lorsque ce malheur le frappa, il peignait des fresques au château du duc de Luynes, à Dampierre. Jetant loin de lui le pinceau, le maître, quoi qu'on put lui dire, s'enfuit, pour n'y plus revenir, de ces lieux où il avait passé avec sa femme trois années de douce solitude et de bonheur.

. . . .

Ingres a aujourd'hui soixante-quinze ans.

Et, il y a deux ans à peine, il a exécuté à l'Hôtel de Ville de Paris un plafond magnifique représentant *le Triomphe de Napoléon Ier*.

Il vit retiré; quelques amis seuls ont le droit de venir, de temps à autre, lui serrer la main...

Je me trompe, un d'eux ne le quitte jamais et le console quand il regrette, quand il souffre...

Cet ami, c'est son violon.

L'autre soir je m'étais glissé dans l'appartement de l'illustre vieillard. Je l'aperçus faisant courir l'archet sur les cordes harmonieuses... Il jouait, et il jouait avec un charme inexprimable, un concerto de *Viotti*... le même peut-être qui lui avait valu un succès, soixante ans auparavant, au théâtre de Toulouse!

Quand il eut achevé, comme il remettait l'instrument dans son étui, je le vis essuyer une larme.

Que disait cette larme?

— Que la gloire est comme la fortune.

Que pour l'homme qui s'achemine vers le tombeau, elle ne remplace ni un doux sourire ni une bonne parole...

D'un être aimé.

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 19 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

6 SEPTEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



« Qu'il est beau c'monsieur Nicolas! » — Page 146.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XVI.

Choublanc à la porte d'un théâtre.

— D'après ce que j'ai lu dans le journal, se dit notre Champenois, je ne suis pas renseigné du tout... c'est absolument comme si je demandais à un voyageur : — Monsieur, dans quel pays dois-je me rendre pour voir la ville la plus belle? — et qu'il me réponde : — Monsieur, toutes les villes que j'ai vues sont superbes, admirables, éblouissantes. Allez où vous voudrez, vous serez enchanté partout...

Je croyais qu'un journal renseignait mieux que cela... Je choisirai donc... au hasard, ce qui est comme si je ne choisissais pas. Mais partout où j'irai je suis sûr d'avance de voir une pièce admirable, c'est quelque chose, et comme je sais que la foule se porte à tous ces théâtres, pour avoir de la place, j'irai de très-bonne heure, afin d'être à la tête de la queue.

Choublanc se hâte de dîner chez un traiteur où il ne demande pas à être seul à sa table, de crainte que cela ne lui attire de nouveau quelque fâcheuse affaire. Il prend encore un journal pour savoir à quelle heure commencent les théâtres : la plupart commencent à sept heures et ouvrent à six.

— Très-bien, se dit Choublanc, on ouvre à six, mais comme il y a foule, pour entrer un des premiers et être sûr d'avoir de la place, il faut que je sois là au moins à cinq heures et demie. Garçon, servez-moi promptement... je vais au spectacle ce soir.

— Vous avez le temps, monsieur, il n'est pas cinq heures!

— Je vous dis, moi, que je n'ai pas trop de temps...

— Monsieur mangera-t-il du poisson?

— Non, pas de poisson, il y a des arêtes, ça me retarderait.

— Nous avons des poissons sans arêtes, monsieur.

— Alors donnez-moi de ceux-là... au fait, donnez-moi ce que vous voudrez, pourvu que je sois servi très-vite.

On apporte à Choublanc son potage, puis ses plats coup sur coup, il se dépêche, il se bourre, il ne fait que tordre et avaler : après le second plat, il étouffe; il est obligé de se donner un moment de répit.

Au moment où on lui apporte son dessert, Choublanc, qui a toujours les yeux fixés sur une grande pendule placée au fond de la salle, dit au garçon :

— Vous allez bien, n'est-ce pas?...

— Comment, monsieur?

— Je vous demande si cela va bien ici?

— Ah! oui, monsieur, quant à cela nous n'avons pas à nous plaindre, outre un grand nombre d'habitués, nous avons un courant magnifique, ainsi que monsieur a pu le voir... — Ha ça! que diable me dites-vous là, garçon? qu'est-ce que cela me fait à moi que vous ayez un courant ou une courante? vous ne répondez pas du tout à ma question.

— Monsieur ne m'a donc pas demandé si notre maison allait bien?

— Pas le moins du monde, je vous ai demandé si votre pendule allait bien.

— Ah! pardon, monsieur, j'avais mal compris; nous retardons d'un quart d'heure, monsieur.

— Vous retardez d'un quart d'heure, comment, malheureux, et vous ne me le disiez pas, et vous exposez vos consommateurs à ne plus trouver de place au spectacle, surtout dans ce moment où il y a d'immenses succès partout!

Ma carte, garçon, ma carte sur-le-champ, que je me sauve...

— Monsieur n'a pas mangé ses fraises...

— Je me moque pas mal de mes fraises... je préfère être bien placé.

— Monsieur ne prend pas de café?

— Puisque je n'ai pas le temps; encore une fois, ma carte tout de suite.

On s'empresse de satisfaire le Champenois qui paye sa carte et sort de chez le traiteur comme s'il courait après un chemin de fer. Il arrive tout en nage sur le boulevard du Temple, devant le théâtre pour lequel il s'est décidé.

Il n'y a pas un chat devant la porte. Tout est encore fermé comme si on faisait relâche.

Choublanc se plante devant l'affiche, la lit depuis le commencement jusqu'à la fin, s'interrompant quelquefois pour regarder autour de lui en murmurant :

— Personne encore! je serai un des premiers à la queue... je suis sûr d'avoir une place... Et il recommence la lecture de l'affiche. Il apprend par cœur le nom des acteurs et des actrices qui jouent dans la pièce, en se disant : — Comme cela au moins je saurai qui je verrai jouer... à la vérité, comme je n'en connais aucun, ça ne me servira pas beaucoup, mais c'est égal, je saurai leur nom... quand on me demandera : avez-vous vu jouer un tel? je répondrai : oui. — En êtes-vous content? alors je dirai : je ne sais pas quel rôle il faisait, mais je l'ai vu jouer bien positivement.

Huit minutes s'écoulent, aucun mouvement ne s'est opéré devant le théâtre; Choublanc sait toute l'affiche par cœur; il regarde toujours autour de lui et ne voit venir personne. Étonné d'être encore seul devant la porte, il lui vient tout à coup à la pensée que peut-être toute la salle est louée d'avance et que c'est pour cette raison que personne ne vient se placer pour avoir des billets. Cette idée jette l'inquiétude dans son esprit.

Cinq minutes se passent. Enfin la porte du théâtre s'entrouvre, un individu en blouse montre son nez, baille, en appelle un autre et crie : — Allons-y!

Ces messieurs sortent du théâtre avec des barrières en bois qu'ils viennent adapter devant l'entrée. L'un d'eux bouscule assez brusquement Choublanc qui s'obstinait à rester à sa place en lui disant : — Otez-vous donc de là!

— Pourquoi voulez-vous que je m'ôte de là?...

— Vous voyez bien que vous gênez, vous nous empêchez de faire notre besogne. Allons, gare... il y a des affiches plus loin d'ailleurs.

— Permettez, monsieur, je ne me suis pas placé là uniquement pour regarder l'affiche, je viens pour prendre mon billet... pour être un des premiers... pourquoi voulez-vous que je vous cède ma place? Si je ne me suis pas donné le temps de manger mes fraises et de prendre mon café, ce n'est pas pour abandonner ensuite ma place au premier qui me la demandera!

Le garçon de théâtre regarde son camarade, ces messieurs se mettent à rire en toisant le Champenois, et chantent :

Qu'il est beau c'monsieur Nicolas!
Ah! ah! ah!... mais qu'il est beau!
Qu'il est beau c'monsieur Nicolas!

Et puis, faisant manœuvrer leur barrière sur Choublanc, celui-ci est bien obligé de quitter sa place pour ne point recevoir quelques horions. Il se recule de fort mauvaise humeur en se demandant pourquoi on l'a appelé : *Monsieur Nicolas.*

Cependant les barrières sont placées, les garçons partis, mais la porte du théâtre reste entr'ouverte.

Choublanc comprend qu'il a eu tort de se fâcher contre les garçons en voyant les barrières entièrement posées; il se dit : — C'est pour contenir la foule... c'est pour qu'elle puisse entrer avec ordre... et sans donner lieu à des bousculades à la porte du théâtre que l'on met cela... C'est très-bien vu... Je ne connaissais pas cela... A Troyes, on n'a jamais besoin de poser des barrières... Je ne vois pas encore la foule... mais puisqu'on a mis des barrières, il faut bien que cela serve à quelque chose... entrons dedans.

Au moment de s'introduire dans une barrière, Choublanc aperçoit des militaires qui se dirigent tout droit vers la porte du théâtre; aussitôt il se met à courir derrière eux en se disant :

— Puisque ces messieurs entrent tout de suite, sans se mettre dans les barrières, je ne vois pas pourquoi je ne ferais pas comme eux... moi, qui attends depuis vingt minutes.

Lorsqu'il est parvenu sous le péristyle de la salle, un monsieur l'arrête en lui disant :

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur?

— Je veux entrer dans la salle...

— De quel droit?

— Comment de quel droit... est-ce qu'on n'a pas droit en payant... je ne demande qu'à payer...

— Ah! vous venez pour voir le spectacle, monsieur?

— C'est mon intention, monsieur.

— Attendez; les bureaux ne sont pas encore ouverts.

— Je croyais qu'on prenait son billet en dedans... mais pourquoi ces militaires sont-ils entrés alors?

— Ce sont les pompiers de service, il faut bien qu'ils viennent prendre leur poste.

— Ah! ce sont les pompiers! tiens, je ne les ai pas reconnus... excusez, monsieur... Ah! pardon, une question : Croyez-vous que j'aurai de la place?

Le monsieur sourit en répondant : — J'ose vous en promettre.

— Ah! vous me faites bien plaisir.

Et notre voyageur sortant de la salle va de nouveau s'introduire dans les barrières où il n'y a toujours personne.

Quelques minutes s'écoulent. Cinq à six femmes, en bonnets ou en chapeaux très-modestes, ayant chacune un panier ou un cabas à leur bras, se dirigent en trottillant vers le théâtre. Elles font comme les militaires, prennent l'entrée du milieu sans s'occuper des barrières et entrent dans la salle.

Choublanc qui a vu cela est très-intrigué. Il se dit :

— Encore des personnes qui entrent tout de go!... Cette fois on ne me dira pas que ce sont des pompiers!... ce n'est pas la peine que je m'emprisonne là dedans alors... Ah! je regrette bien de ne pas avoir mangé mes fraises... mais que vois-je là bas! plusieurs femmes de la même tournure que celles de tout à l'heure qui se dirigent encore vers l'entrée du milieu... elles ont l'air d'entrer là comme chez elles!... Pardieu, il faut que je sache ce que cela veut dire! Elles ont leur billet d'avance, bien sûr.

Et Choublanc, sortant de nouveau de sa barrière, atteint une de ces dames avant qu'elle ne soit encore tout contre le théâtre, et ôte respectueusement son chapeau en lui disant :

— Veuillez m'excuser, madame, si je commets l'indiscrétion de vous arrêter... mais ne vous dirigez-vous pas vers ce théâtre?

— Oui, monsieur, je m'y rends en effet.

— Et vous allez entrer tout de suite par la porte du milieu, comme ont fait ces dames là-bas .. tenez, en voilà deux qui entrent encore...

— Oui, monsieur, j'entre par là...

— Vous avez donc toutes des places?

— Oh! oui, monsieur, nous sommes toutes placées au théâtre.

— Ah! que vous êtes heureuses, mesdames, et bien placées sans doute?

— Mais, monsieur, cela dépend... nous ne sommes pas toutes aussi bien les unes que les autres. Celles qui sont aux premières loges, à la galerie de face, aux stalles de balcon, celles-là sont très-bien... dame, c'est ce qu'il y a de meilleur et cela se comprend.

— Oui, certainement; oh! je comprends qu'aux premières loges de face surtout on doit être parfaitement; je voudrais bien avoir une place comme cela, moi.

— Ah! on n'en donne pas aux hommes.

— Comment... on n'en donne pas aux hommes... êtes-vous sûre de cela?

— Tiens, c'te farce... vous le savez bien aussi.

— Je vous assure que je l'ignorais. Où place-t-on les hommes alors?

— Au parterre.

— Ah! ils n'ont que le parterre pour eux?

— C'est bien assez.

— Et aux secondes?

— On boulotte, monsieur... mais ça n'est pas gras... et quand on est aux troisièmes... ah! c'est pour le coup qu'on ne fait pas son beurre...

Choublanc, qui commence à ne plus comprendre, se demande pourquoi cette dame vient faire du beurre au spectacle, lorsque celle-ci reprend :

— Heureusement, on ne reste pas toujours au même endroit, il y a un roulement...

— Il y a un roulement au spectacle?

— Sans doute, nous changeons de places : celles des secondes se trouvent à l'orchestre... celles des troisièmes descendent quelquefois aux premières...

— Comment! vous changez de places pendant la pièce...

— Mais non, monsieur... tous les quinze jours...

— Tous les quinze jours... pardon, je n'y suis plus du tout... qu'est-ce que vous êtes donc à ce théâtre, madame?

— Ouvreuse de loges, monsieur, à votre service; si vous venez au balcon, je vous placerai bien...

Mais excusez, toutes ces dames sont entrées... j'ai peur d'être en retard... votre servante, monsieur...

— Je suis bête à manger du foin! se dit Chonblanc lorsque l'ouvreuse l'a quitté. Ce sont les ouvreuses de loges... et je ne l'avais pas deviné!... je ne devine rien...

Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela... encore des pompiers?... Non, ce sont des soldats... on pose des sentinelles; cette fois j'ai compris, retournons dans la barrière...

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE VIII.

(*Suite.*)

Tu sais comme ce pauvre homme te révère! ah! qu'il ne soit pas victime de la faute d'une indigne pécheresse, fragile, sans cœur, sans foi et sans reconnaissance comme moi. Saint Michel, la journée ne se passera pas que je ne me sois confessée de cette énormité, et demain matin à la pointe du jour, s'il plaît à Dieu, commencera la première des douze messes que je t'ai vouées.

Les deux petits garçons qui avaient été douloureusement scandalisés du transport d'Antonia, s'étaient mis tous deux à genoux en même temps qu'elle, et s'unissaient de toute la ferveur de leurs cœurs ingénus aux prières de la pécheresse, pour écarter les malheurs que, dans leur opinion, ces blasphèmes pouvaient attirer sur l'alcade, sur eux, sur tout le village. Carlito, ayant le premier dépêché son *pater*, rappela l'attention de la mère et du fils sur la scène intéressante qu'ils avaient sous les yeux.

— Voyez-vous, leur dit-il, l'alcade a tué le cheval de Pépillo. Mais l'intrépide qu'il est a saisi celui de l'un de ses hommes tombé à la première décharge; le voilà maintenant à la tête de plus de cent cavaliers, ils partent au galop; ils tombent à coups de sabre sur cette compagnie d'infanterie.... Comme ils les dispersent, Jésus, comme ils en tuent! Oh! Pépillo, bravo, vaillant Pépillo! Quels coups! va, je te pardonne les ânesses.... En fait-il tomber! un, deux, trois. Viva! vive le grand Pépillo!

— Païen! dit Antonia, te crois-tu au combat de taureaux, et ne vois-tu pas que ce sont des chrétiens qu'il tue comme un scélérat et un assassin qu'il est?

— Vous avez raison, répondit l'enfant en faisant un signe de croix expiatoire; mais voilà qu'on les entoure; les pauvres chevaux!... ils sont tous tués. Voyez comme les hommes se serrent maintenant les uns contre les autres.

— On leur crie de se rendre, dit Paquito.

— Ah! bien oui, reprit Carlito d'un ton moqueur; oui, ils se rendront, comptez sur cela! vous ne les connaissez guère. Je les ai vus de près, moi, je les connais; non, non, ils ne se rendront pas, ils se feront tous tuer plutôt, ce sont de braves gens. Eh bien! que vous disais-je? reprit-il avec un air de triomphe; voyez-vous comme Pépillo les sabre!.... Vaillant garçon, va, va, tue, tue; il se fait jour, il échappe, il est sauvé, viva! Ah! les traîtres, s'écria l'enfant avec indignation, ils tombent sur lui par derrière! on le renverse... Ah! il mord, il déchire; ils ne le tiennent pas encore, non, ils ne le tiennent pas; il se relève. Ah! mort! malheur à eux!... Ah! les lâches, les lâches! vingt, trente contre un seul homme! ils l'entourent... Je ne le vois plus; ah! pauvre Pépillo.... ils l'ont lié.... ils l'entraînent.

— Victoire! cria Antonia, en descendant rapidement du clocher, courons embrasser mon pauvre homme. Et toi, grand saint, ajouta-t-elle en baisant avec transport les précieux fragments de l'image de saint Michel, noble saint, mon adorable patron, oublie tout ce qui s'est passé, et je ferai faire ton image à Madrid, en argent pur, encadré d'or. Vive le grand saint Michel qui a tout fait!

CHAPITRE IX.

Perez, après le départ de Béatrix, s'était enfermé dans la chambre du fond pour lire les papiers qu'elle lui avait remis avec tant de mystère; et d'abord, profondément occupé de sinistres pensées, il les feuilletait machinalement; mais bientôt son attention fut vivement excitée par cette lecture. Ses idées prirent alors un autre cours. Il avait retrouvé son assurance et toute son audace quand Fernando, tiré par le fracas des armes et par les cris des combattants de l'accablement qui enchaînait toutes ses facultés, frappa rudement à la porte en appelant Perez à haute voix. Celui-ci n'ouvrit qu'après avoir caché tous les papiers.

— Quel est ce bruit? lui dit Fernando avec violence; tu dois le savoir. Si j'en crois don Matias, tu m'as entraîné dans un piége infâme. Tu es en relation avec des bandits poursuivis par les troupes du roi; tu m'as mis en contact avec ces scélérats. Ton dessein était de me perdre, de compromettre mon nom. Parle, parle, éclaircis ce mystère effroyable. Don Matias m'a-t-il trompé?

Pendant que Fernando parlait avec tant de chaleur, Perez, à l'aide d'un briquet, avait allumé son cigare, qu'il déplaça un moment pour répondre :

— Il y a du vrai dans ce que t'a dit don Matias.

— Tu l'oses avouer! s'écria Fernando en frémissant de rage.

— Du calme, du calme, répondit Perez en s'asseyant. Je ne nie point que, par des considérations du plus haut intérêt, je me sois déterminé à participer à une entreprise audacieuse. Je ne puis m'expliquer encore sur ce sujet délicat. Qu'il te suffise de savoir qu'il s'agissait de payer la dette sacrée de l'honneur et de la reconnaissance, et que je n'ai pas hésité à braver un grand péril pour rendre un service éminent à mon meilleur ami.

— Mais, répliqua Fernando, pourquoi me faire partager ces dangers déshonorants, à moi, qui ne devais rien à cet ami mystérieux?

— Ce fut la faute des circonstances et non pas la mienne. Mais que parles-tu de dangers? où sont ceux qui te menacent? Tu es riche et considéré, tu tiens à tout ce que l'Espagne a de plus illustre; ton père a de grandes protections. Il est évident qu'en t'associant, contre ma volonté, à mon sort, dans cette circonstance critique, le hasard, qui seul a tout fait, ne te présentait que des risques fort légers, tandis que moi j'entrais en partage de toutes tes chances avantageuses. Mais le seul Matias au monde pouvait imaginer que j'eusse le dessein de te perdre, de te compromettre. Quelle absurdité! La suite de tout ceci te fera connaître mes véritables intentions, et tu auras regret à tes soupçons extravagants. Au reste, je les pardonne à la violence de la passion qui te ravit le jugement.

— Tu me pardonnes? reprit Fernando, désarmé par le sang-froid du fumeur. C'est toi qui me pardonnes de m'avoir impliqué dans une rébellion criminelle!...

— Je ne te cherchais pas, interrompit Perez, toujours aussi calme. Tu es venu te jeter dans mes bras en réclamant de mon amitié désintéressée un acte de dévouement qui demandait du courage et de la résolution. Je me suis livré sans réserve; t'appartient-il de m'accuser maintenant?

— Mais ces vils contrebandiers?...

— Tout cela n'est rien, moins que rien, te dis-je. Je n'ai qu'un mot à prononcer, cette accusation de complicité avec ces hommes et de laquelle ils font tant de bruit, ne sera plus alors que ridicule, et tournera même à la confusion de Matias. Je suis en règle. Laissons cela et parlons des intérêts de ton amour.

— De mon amour! quand il y va de l'honneur, quand il s'agit de l'échafaud!...

— Dans quelques heures nous serons libres, et je renonce à mon titre d'honnête homme si dans huit jours tu n'épouses pas Éléna.

— Mais tu es fou!...

— Écoute... Le corrégidor doit revenir ici. Les contrebandiers ont été trahis, et le feu nourri sur tous les points que nous entendons d'ici m'annonce qu'ils sont complétement cernés. Ils seront donc pris ou tués. Dans le second cas, tout va le mieux du monde; s'ils étaient pris, au contraire, je dois redouter une chance, mais elle est unique, puisque je ne suis connu que du chef. Il faudrait donc que cet homme survécût à cette action désespérée, et que ses dispositions envers moi fussent malveillantes; or, je ne crains pas qu'il trahisse un secret tout à fait inutile pour lui. Quoi qu'il arrive, lorsque don Matias va venir t'interroger...

— Je lui dirai tout. N'espère pas m'engager à lui rien déguiser.

— Au contraire, ce que je te recommande, c'est de tout dire, et ce que tu as fait et ce que tu as vu, sans aucune réserve, depuis le premier moment de notre rencontre sur la route d'Otéro.

— Misérable que je suis! faut-il que je sois contraint de mêler le nom d'Éléna dans cette cruelle affaire!...

— Sans doute il faut en parler et dans le plus grand détail.

— Malheureux enlèvement!

— Ah! l'enlèvement! c'est là notre triomphe, notre ancre de salut. Appuie beaucoup sur l'enlèvement. Les circonstances qui l'ont accompagné ne sont pas de nature à compromettre l'honneur de la jeune personne, et tu vas bientôt apprendre comment il sert tous nos intérêts. Je te le répète, Fernando, si tu suis cette marche avec fermeté, avant peu tu épouseras Éléna du consentement de ton père, aux applaudissements de toute ta famille.

— Je ne comprends pas, dit Fernando ébranlé, que je puisse encore me laisser éblouir par de si folles espérances!

— Je te parle très-sérieusement, reprit Perez. Je suis innocent, et les preuves manqueront toujours à Matias pour m'impliquer, même légèrement, dans la grande affaire qui se consomme en ce moment. Quant à toi, tu dois y rester tout à fait étranger. Oublie la confidence que je viens de te faire au sujet de

Pépillo, et ne parle que de l'enlèvement. Je me charge du reste.

Perez était loin d'avoir communiqué toute sa sécurité à Fernando; cependant il l'avait beaucoup calmé, et le pria de trouver bon qu'il essayât de goûter un peu de repos pour réparer les fatigues de la nuit précédente et de la matinée. Il put ainsi s'enfermer de nouveau et achever à loisir la lecture des papiers de Béatrix, tandis que le jeune homme resta seul dans la grande chambre de l'alcade, qui précédait celle où venait de se retirer Perez. Là, Fernando, cédant au double accablement de la lassitude et de la chaleur, se jeta sur le lit, au fond d'une alcôve profonde.

On n'entendait plus de bruit dans la plaine d'Otéro, et le silence régnait dans la maison. Fernando reposait depuis quelque temps, quand il fut réveillé par des cris confus de femmes qui lui semblaient se disputer à côté de son lit. En jetant les yeux vers l'endroit d'où venait ce tapage, il aperçut un rayon de lumière assez vive qui pénétrait dans le fond de cette alcôve obscure, comme à travers les fentes d'un volet. Il y porta la main, et la petite porte d'un guichet de quelques pouces, cédant à cette légère impulsion, lui découvrit une ouverture pratiquée de manière à ce que les maîtres pussent voir commodément de leur lit tout ce qui se passait dans la cuisine. Aussi, Fernando ne perdit-il pas un mot de la dispute qui venait de s'élever entre Béatrix et la femme de l'alcade. La querelle était fort animée; mais toutes deux se piquaient d'être des femmes trop bien élevées pour oublier, dans la colère, ce que l'on se doit d'égards entre gens d'un certain rang; et, sans descendre au tutoiement, ni même au *vous*, si grossier en Espagne, ces dames échangeaient les injures les plus âcres à la troisième personne.

— Votre grâce est une bavarde, Antonia.

— Béatrix, si votre grâce ose encore répéter une pareille impertinence, je couvre sa figure d'un soufflet comme jamais...

— Ah! que votre grâce ne lève pas la main sur moi, Antonia, ou je lui arrache les yeux... Votre grâce se croit un personnage parce que son mari est alcade? Un alcade de village, la belle dignité pour être si fière! Allez, votre grâce n'est qu'une paysanne grossière et insolente!

— Moi une paysanne!... Ah! je n'ai que ce que je mérite pour m'être compromise avec une drôlesse comme votre grâce, avec ses vieilles guenilles de l'autre monde.

— Vous êtes deux sottes, dit l'alcade en entrant, et vous avez tort l'une et l'autre. Béatrix, vous n'aviez que faire de lui parler de cet enlèvement; et toi, Antonia, tu ne devais pas en aller jaser avec les voisines. Le mal est sans remède, à présent que le curé s'est emparé de l'affaire et qu'il a fait signer une plainte à dona Isabel, qu'ils vont remettre au corrégidor. La veuve Munoz a fait jaser la petite Pépita pour avoir au net l'histoire des ânesses. C'est elle qui a tout conté au curé, et vous savez comme le saint homme prend à cœur les affaires de votre maison, depuis que le jeune don Fernando la fréquente. Au reste, nous ne pouvions rien empêcher, et je ne vois pas ce qui peut tant vous chagriner dans cette affaire

— Je le sais bien, moi, reprit Antonia.

— Si votre grâce est une femme d'honneur, dit vivement Béatrix, elle n'ajoutera pas un mot.

— Eh! qu'importe, reprit l'alcade, ce n'est pas un grand mal que l'on sache que les petites ont été enlevées un quart d'heure, et c'est un grand bien que justice soit faite.

— Moi qui suis une bavarde, dit Antonia, je n'avais pas soufflé un mot de son beau secret; mais tout le monde va le savoir à présent. L'un des deux ravisseurs est le fils de sa maîtresse, un mauvais sujet, un bandit...

— Comment! son fils! s'écria l'alcade surpris. Que dis-tu là, femme? Mais venez, sortons d'ici, continua-t-il en leur montrant Pedro qui fumait, tranquillement assis devant la cheminée; venez, femmes, cet endroit-ci n'est pas convenable pour de semblables explications.

Il les entraîna toutes deux dehors, et au bout de quelques minutes, Antonia, rentrée seule et toujours fort agitée, fit les apprêts du dîner en plaçant dans l'angle de la vaste cheminée, à côté du petit guichet, une table étroite, où elle mit sur une serviette sale un seul couvert pour son seigneur et maître. Elle plaça devant, sur une assiette, un petit pain, et sur une autre deux grands verres tous pleins, l'un d'une eau limpide, l'autre d'un vin noir et épais qu'elle exprima d'une peau de bouc. Puis après avoir tiré du feu le *puchero* qui, pour l'ordinaire, renferme toute la cuisine d'un ménage bourgeois en Espagne, elle prépara d'abord une soupe avec du pain très-blanc et de pure fleur de froment comme dans toute la Castille; ensuite, renversant dans une terrine tout le contenu du puchero, elle en forma trois plats, l'un de viande de mouton, l'autre de gros pois chiches nommés *gurbanzos*, et le troisième de lard et de l'inévitable *chorizo* domestique, coriace, ardent d'ail et de piment, délices des tables castillannes, supplice d'un palais européen.

Les enfants s'accroupirent autour de la cheminée sur de petites escabelles, et leur assiette sur les genoux, ils attendaient qu'on leur donnât leurs portions; la femme assise comme eux s'apprêtait à les leur distribuer, et n'attendait que le maître qui vint enfin. Après avoir dit le *benedicite*, il s'assit seul à table, et en appuyant son large dos contre le guichet, il déroba le reste de cette scène à Fernando.

Le jeune homme n'attacha d'abord nulle importance au bavardage de ces deux femmes, quand elles rappelèrent la feinte dont Perez avait usé le matin en se disant le frère d'Éléna, dans le dessein d'écarter les soldats, et de donner le change à leur officier. Mais la plainte de doña Isabel lui parut mériter une plus sérieuse attention.

Il réfléchissait tristement aux conséquences de cet incident, quand la porte s'ouvrit avec fracas, et qu'il y vit entrer plusieurs soldats dont une partie traînait par le collet un homme d'une stature colossale, tandis que les autres le forçaient d'avancer en le menaçant par derrière de leurs armes. C'était Pépillo; ses bras étaient étroitement liés derrière le dos, par une forte corde qu'un soldat tenait par le bout. Le groupe bruyant marchait suivi d'un serrurier qui portait un gros sac rempli de fers de toute espèce, et dont les mains étaient chargées de chaînes, de marteaux et de clous. Tous s'avançaient vers l'alcôve et se mirent en devoir de lier le prisonnier au pied du lit.

Fernando se hâta de se lever pour passer dans la chambre du fond où s'était renfermé Perez. Il frappa rudement à la porte en l'appelant à haute voix. Il eut à peine prononcé son nom que Pépillo leva la tête, en lui lançant un regard affreux; et quand Perez se laissa voir en entr'ouvrant la porte, le prisonnier, grinçant des dents, poussa un cri, ou plutôt un hurlement prolongé, qui glaça ceux qui l'entouraient et les fit reculer d'épouvante.

Ce cri, la terreur de son nom, ce visage hideux qu'ombrageaient des cheveux en désordre, l'expression de sa rage, et le sang dont ses habits étaient couverts, tout excitait en Fernando une curiosité mêlée d'horreur; immobile d'effroi, et comme fasciné par les yeux menaçants de Pépillo, il ne pouvait en détourner les siens, il semblait qu'il s'efforçât de repousser par ses regards les torrents de poisons que lui dardaient ceux du bandit. Perez, saisissant le jeune homme par le bras, rompit cette espèce de charme, et l'entraîna dans le cabinet, dont il repoussa la porte avec violence.

— Horrible, horrible! dit Fernando d'une voix étouffée.

— Voilà tout ce que je redoutais, répondit Perez fort troublé. Nous avons été trahis, je n'en saurais douter. Je vois que Pépillo m'impute la trahison, malheur à nous si je ne parviens pas à le détromper avant son interrogatoire; notre sort tient à sa déposition. Je ne crains rien des autres, pas un ne me connaît, même de nom.

En même temps, il faisait signe à Fernando de garder le silence, et, l'oreille appuyée sur une fente de la porte, il écoutait avec anxiété ce qui se disait dans la chambre voisine. Il n'entendit que le bruit des fers que le serrurier ajustait aux jambes du prisonnier; après les avoir rivés à grands coups de marteau, il y assujétit une chaîne, dont il attacha l'extrémité au pied du lit avec un énorme cadenas. Puis, tout le monde s'étant retiré, la porte extérieure de la chambre fut commise à la garde d'un factionnaire, et on en plaça ensuite un grand nombre autour de la maison.

Perez, n'entendant plus aucun bruit, ouvrit la porte du cabinet, et se montrant tout à coup à Pépillo, il se mit rapidement un doigt sur la bouche pour lui recommander le silence, et lui dit en s'approchant :

— Pas une parole, ou nous sommes perdus.

— Infâme! répondit Pépillo assis sur le pied du lit.

— Parle bas, au nom du ciel! répliqua Perez; peux-tu me soupçonner d'être l'auteur du coup qui nous accable?

— Eh! quel autre que toi puis-je en accuser, lâche!...

— Que dis-tu, Pépillo? reprends tes sens, et cherchons ensemble les moyens de nous sauver tous deux.

— Me sauver! reprit le brigand; non, je connais mon sort; je dois mourir, mais tu périras avec moi. Oui, continua-t-il sans élever la voix, mais avec un frémissement de rage, oui, le même échafaud nous verra tous les deux expirer dans les mêmes tourments, et je jouirai du moins de tes angoisses.

Au même instant, ils entendirent mettre la clef dans la serrure, et Perez, dans la crainte d'être vu, s'enfonça dans l'alcôve, et se tint caché derrière le rideau, tandis que Fernando referma la porte du cabinet. Le personnage qui venait de les interrompre était le barbier du village qui se mêlait un peu de chirurgie. Il entra, suivi de deux hommes, pour panser une large blessure que Pépillo avait reçue dans le côté droit, et qui paraissait dangereuse. Il était d'un grand intérêt de lui conserver la vie, car l'on attendait de lui d'importantes révélations. Le barbier commanda qu'on l'étendit sur le lit afin de sonder plus sûrement la plaie; tandis qu'on se mettait en devoir d'exécuter cet ordre, Perez transi de frayeur se glissa sous le lit.

Pépillo, déjà fort affaibli par la perte du sang que répandait sa blessure, n'opposa que



Plus prompt que l'éclair Pépillo lui plonge son stylet dans le sein. — Page 150.

peu de résistance; on le plaça au gré du barbier qui opéra tant bien que mal, et laissa le blessé couché sur le flanc, de manière à ce que la tête placée dans la position qu'occupait un moment avant celle de Fernando, ses yeux se trouvaient exactement devant le petit guichet dont on a parlé plus haut. Perez, sortant alors de la ruelle où il s'était blotti, s'approcha de l'oreille de Pépilto pour lui parler tout bas. Ils étaient tous deux dans cette situation, quand le bruit confus des voix cessant tout à coup dans la cuisine, l'alcade en se levant la découvrit à leurs regards.

Le petit Paquito venait d'y entrer en annonçant l'approche du corrégidor, et la foule, qui assistait au dîner de l'alcade, s'écoula tumultueusement; lui-même sortit pour aller au devant de don Matias. Il ne resta qu'un homme qui tournait le dos aux muets témoins de cette scène, il fumait en regardant du côté de la porte.

Après quelques moments, don Matias entra suivi de l'alcade qui le saluait avec les témoignages du plus profond respect, et le suppliait d'excuser son impertinence de le recevoir ainsi dans sa cuisine. Le personnage inconnu s'était levé, et, la tête découverte, attendait qu'on lui adressât la parole.

— C'est à vous de m'excuser, seigneur alcade, lui dit le corrégidor, d'avoir ainsi disposé de votre maison, mais vous n'avez pas ici de prison, et il s'agit du service du roi. Nous allons tout à l'heure nous entretenir au sujet de ce qui reste à faire; en attendant, je vous prie de me laisser seul un moment avec cet homme, et de veiller à ce que je ne sois pas interrompu.

L'alcade se retira en protestant de son obéissance aux ordres de la seigneurie illustrissime du corrégidor, tandis que don Matias venait s'asseoir à côté du guichet, et que l'inconnu se plaçait en face du corrégidor et devant eux. Ils reconnurent alors Pedro, l'Andalou, le conducteur du cabriolet.

— Homme, lui dit don Matias, votre repentir et le service signalé que vous avez rendu, vous ont mérité la grâce de votre souverain, et je suis chargé de vous l'annoncer. Mais on met à ce pardon une condition, c'est que vous fournirez les preuves des crimes que vous avez dénoncés à la justice.

— Seigneur corrégidor, répondit Pedro, je n'ai dit de Pépillo que des choses avérées.

— Il n'est pas question de ce misérable, il est condamné à mort par un arrêt de l'audience de Saragosse, il ne s'agit plus que d'en reconnaître l'identité pour l'envoyer au gibet. C'est la connaissance que vous nous avez donnée si à propos de sa contre-marche, et l'exactitude de tous vos renseignements qui nous ont livré Pépillo et ses complices; cette révélation vous sauve la vie; si vous voulez maintenant obtenir la liberté, il faut que vous nous fournissiez les preuves des délits de Perez, que vous avez révélés.

— Je puis les donner, et je désignerai tous les témoins qui sont prêts à déposer contre lui; mais, seigneur corrégidor, pour qu'ils osent parler, il faut que votre seigneurie le fasse, avant tout, enfermer; car, tant qu'il sera libre, le drôle est si redoutable, que la crainte de son ressentiment retiendra toutes les langues. Quant à moi, je suis trop assuré qu'il me tuerait.

— Soyez tranquille, Pedro, il couchera ce soir à la tour de Ségovie; mais pour autoriser cet emprisonnement, il est nécessaire que vous signiez votre accusation après le serment d'usage.

— Je suis tout prêt, seigneur corrégidor.

— Vous avez fait verbalement dans les bureaux, m'a-t-on dit, une déclaration d'après laquelle vous, et un témoin que vous pouvez produire, vous auriez reçu de l'argent pour compromettre Fernando de Mansilla.

— C'est la vérité, seigneur.

— Vous affirmerez cela par serment, et vous le signerez?

— Je le jurerai sur mon salut éternel.

— Ainsi, don Fernando n'a pas eu la moindre connaissance des projets de Perez?

— Pas la moindre, seigneur corrégidor, et je puis le prouver. Perez ne m'avait rien dit à moi-même, jusqu'à notre arrivée au parador, et je n'ai commencé à me douter de ses desseins criminels, que le soir que nous vînmes coucher à Galapagar. Je m'aperçus de son trouble à la vue des troupes. Je l'épiai, je suivis ses pas la nuit quand il s'échappa du village pour conférer avec Pépillo, et à la faveur de l'obscurité, je pus me cacher près d'eux derrière une roche. J'ai entendu de cette manière tout ce que j'ai rapporté à Saint-Ildefonse le lendemain de mon arrivée à Ségovie, avant de retourner à Otéro, d'après l'ordre de Perez.

— Il suffit, Pedro : je vais faire dresser un acte de toutes vos déclarations; avant de le signer vous donnerez exactement les noms et la demeure de tous les témoins qui devront être mandés pour éclairer la justice au sujet de Perez. J'espère alors pouvoir obtenir pour vous une grâce pleine et entière; efforcez-vous de devenir un homme de bien, si vous pouvez.

Pedro fléchit un genou, et touchant le bas de l'habit du corrégidor de la main droite, il la porta ensuite à sa bouche, et la baisa respectueusement.

Don Matias permit alors que l'on rentrât dans la cuisine, et à la faveur du bruit qui s'y fit entendre, Perez s'adressant à Pépillo d'un air consterné :

— Eh bien! lui dit-il, peux-tu m'accuser encore? maintenant, tu connais le traître!

— Oui, lui répondit le brigand d'une voix

sombre, je pris un stylet caché dans les plis de ma botte droite, et coupe la corde qui m'attache les bras.

Perez se hâta de le débarrasser de ses liens, et lui remettant son arme, il rentra précipitamment dans la chambre du fond. Cependant Pépillo avait repris la position qu'il occupait avant l'entrée du chirurgien. Assis sur le pied du lit et les bras derrière le dos comme s'ils étaient encore liés, il restait attaché par les chaînes qui lui entravaient les jambes. C'est dans cette situation que don Matias le trouva en entrant avec l'alcade, et suivi d'un greffier, d'un officier de la garde et de quelques soldats.

— Seigneur corrégidor, lui dit Pépillo d'une voix assurée, je sais ce qui vous amène. Vous attendez de moi des révélations. Je suis résolu à vous en faire de très-importantes pour tranquilliser ma conscience, puisque je dois me disposer à rendre compte à Dieu de ma vie; mais je vous déclare que je ne dirai rien si je ne suis pas assuré que ma famille et mes amis ne seront point inquiétés à cause de moi.

— Je ne venais, lui répondit le corrégidor, que pour recevoir la déclaration de vos noms et qualités; mais si vous êtes déterminé à faire volontairement des révélations afin de mettre en paix votre conscience, je suis prêt à les entendre. Quant à vos amis, vous savez que chacun ne répond que de ses œuvres; et si, d'ailleurs, ils ne sont pas coupables, ils n'ont rien à craindre de la justice du roi.

— Je parle de ceux qui sont tout à fait innocents des crimes dont on m'accuse, et auxquels j'aurai à faire devant vous des communications étrangères à l'objet de mon procès.

— Ces amis sont donc ici?

— L'un d'eux, repartit Pépillo du ton le plus calme, un homme simple et honnête que j'ai connu longtemps avant d'embrasser le métier de contrebandier, et que je n'ai jamais revu depuis. Je viens de l'apercevoir en entrant ici, il était assis fumant dans la cuisine. J'espère avoir de lui des renseignements sur ma famille, en conséquence desquels je puis donner plus ou moins d'importance et d'étendue à mes dépositions.

— Un homme fumant dans la cuisine! dit don Matias étonné; ce n'est donc pas...

Il s'arrêta, et Pépillo le regarda quelque temps dans l'espoir qu'il continuerait sa phrase; mais don Matias, prêt à nommer Perez, avait senti son imprudence; il fit signe au prisonnier d'achever.

— Encore une fois, reprit Pépillo, quand je serai bien sûr de ne faire aucun tort à cet honnête garçon, je vous dirai sur ceux que vous pensez des choses qui vous satisferont; mais ordonnez d'abord que l'on amène ici un nommé Pedro Voloria, voiturier andalou, que je crois avoir reconnu tout à l'heure.

Don Matias resta pensif quelques moments, puis il donna l'ordre que l'on s'informât si quelqu'un de ce nom se trouvait là dans la maison de l'alcade. Pedro, bientôt introduit, s'avança d'un air qui témoignait combien il était troublé.

— Est-ce là l'homme que vous avez désigné? demanda le corrégidor.

— Lui-même, répondit Pépillo. Pedro, continua-t-il, j'avoue ici publiquement qu'à votre insu je vous ai fait tort d'une somme considérable pour vous. Je puis mettre à ce sujet ma conscience en repos, en vous indiquant un lieu où vous trouverez déposée une cassette qui contient une valeur considérable. Vous ferez ensuite votre déclaration à la justice, et la part qui vous reviendra légalement pour la révélation sera encore double de celle dont je suis votre débiteur. Je mets donc à l'aveu que je prétends vous faire une condition indispensable, c'est que vous tiendrez compte du surplus à mes parents, et que vous ferez dire cent messes pour le repos de mon âme; acceptez-vous ce traité par serment devant le seigneur corrégidor?

Pedro, tout à fait remis de sa frayeur, et certain qu'il y avait, en effet, dans la montagne une grande quantité d'effets précieux cachés depuis peu de jours, dut croire à la sincérité des paroles de Pépillo. Il lui fit donc sans difficulté le serment exigé, et demanda les ordres du corrégidor pour recevoir la déclaration promise. Elle lui fut accordée sans difficulté. Pépillo pria don Matias de faire éloigner un peu tout le monde afin que Pedro seul entendît ce qu'il avait à lui confier. Ce mouvement exécuté, Pedro n'ayant aucune raison de se méfier d'un homme chargé de chaînes, désarmé, et dont les bras, d'ailleurs, paraissaient fortement liés derrière le dos, Pedro, sans défiance, s'approcha du prisonnier. Pépillo lui fit signe de la tête d'avancer davantage; Pedro baissa la sienne et prêta l'oreille pour recueillir toutes ses paroles. Il était alors tout près de lui; plus prompt que l'éclair, Pépillo dégageant à la fois ses deux bras, le saisit de la main gauche, et de l'autre lui plongea son stylet dans le sein. Leurs cris se confondaient, les efforts du malheureux pour échapper au fer meurtrier exaltaient la fureur de l'assassin, il frappait à coups redoublés. Les soldats se précipitèrent pour lui arracher sa victime, ils lui saisirent le bras armé, mais de l'autre il serrait Pedro avec d'autant plus de violence, et dans sa rage il lui déchirait le visage avec ses dents et s'acharnait sur sa proie comme un tigre. On parvint à la fin à maîtriser ce transport frénétique, mais il était trop tard pour Pedro, il tomba mort aux pieds des soldats.

Alors Pépillo cessa d'opposer la moindre résistance, il se laissa lier de nouveau les bras sans se défendre. Mais les yeux toujours fixés sur son ennemi mort, il ne cessa de l'insulter qu'après qu'on eut emporté son cadavre.

— Va, va, misérable, lui disait-il avec fureur, va recevoir en enfer le prix de ton exécrable trahison. Va, Dieu merci, tu es mort sans confession et en péché mortel.

Le corrégidor, saisi d'horreur, restait immobile devant lui.

— A présent, lui dit le scélérat, je ne parlerai plus sur la terre qu'au confesseur qui doit me réconcilier avec Dieu; je suis prêt à marcher à la mort.

CHAPITRE X.

Avant de se rendre auprès de Pépillo, le corrégidor venait d'interroger les autres contrebandiers, faits prisonniers avec leur chef. Il s'était efforcé d'obtenir d'eux des renseignements relatifs aux intelligences qu'ils entretenaient avec les habitants de la ville et de la province de Ségovie. Mais en dépit des promesses et des menaces, aucun aveu n'était sorti de leur bouche; et Pépillo, qui n'avait parlé que dans la vue d'inspirer quelque confiance au corrégidor et à Pedro pour mieux assurer sa vengeance, ne répondit plus un seul mot dès qu'elle fut consommée.

Don Matias ordonna qu'on les reconduisît tous dans les prisons de la ville, et se rendit ensuite à l'invitation du curé, qui le priait de venir entendre chez lui une déposition d'un grand intérêt, après avoir partagé son modeste repas.

De son côté, tranquille sur les dispositions de Pépillo, et délivré par la mort de Pedro, du seul accusateur qu'il eût à redouter, Perez fit apporter de la voiture d'abondantes provisions dont il s'était pourvu, et se fortifia contre les coups du sort avec quelques tranches de jambon qu'il arrosa d'un excellent vin de la Manche. Il parvint même à faire prendre un peu de nourriture à Fernando, auquel il eut enfin l'art d'inspirer une partie de sa sécurité.

Ce ne fut pourtant pas sans un sentiment de honte et même d'effroi que le jeune homme reçut l'ordre de paraître seul devant le corrégidor, qui l'attendait au presbytère. Leur entrevue fut très-douloureuse. Don Matias n'épargna pas les reproches à son ami, en lui montrant la plainte régulière de dona Isabel au sujet de l'enlèvement de sa fille. Son devoir de magistrat lui interdisait jusqu'à la pensée de refuser justice à une mère outragée; et cependant, il lui paraissait certain que la famille de Mansilla et celle de Canizarès parviendraient sans peine à donner à l'affaire un tour odieux et déshonorant pour dona Isabel et pour sa fille; le résultat probable de cette affaire devait être pour elles la réclusion dans un couvent.

— Pour moi, continua don Matias, je n'aurai pas du moins la honte de prêter les mains à une iniquité si criante. Dans la douleur que j'éprouvais ce matin de te voir compromis à ce point, j'ai demandé comme une grâce au ministre l'accomplissement d'une disposition dont je suspendais l'effet depuis plusieurs mois. Je viens de solliciter avec instance mon ordre de départ pour Valladolid.

— Comment, don Matias, dit Fernando, peux-tu m'abandonner dans une circonstance aussi critique?

— Eh! qu'attends-tu de moi? En restant ici, je serais ton juge.

— Mais je suis innocent de cette rébellion...

— Je le sais, et je viens même de m'assurer que les faits qui te concernent, et dont tu m'as fait confidence, ne sont pas encore connus du ministère. Pedro tenait ce secret en réserve pour en faire un objet de trafic avec ta famille; il est mort. Mais d'autres n'en sont-ils pas également instruits? et Perez manquera-t-il de t'accuser pour se faire un rempart du nom de Mansilla? Non, je ne serai point ton juge; et quant à l'enlèvement dont tu es réellement coupable, qu'un autre se charge de détourner de toi cette juste accusation aux dépens de deux femmes faibles et sans défense, dont le malheur et la honte seront ton ouvrage.

— Ah! c'est mon père seul que j'accuse de mon malheur; sa barbarie...

— Que dis-tu, Fernando?

— Non, je ne saurais plus longtemps me contraindre, répondit avec impétuosité le jeune homme, mon cœur est trop plein d'amertume, il faut que ma douleur s'exhale. Oui, mon père doit seul répondre de tous ces désordres. Si l'opprobre d'un jugement criminel flétrit ma jeunesse et rejaillit sur lui, qu'il n'en accuse que sa dureté, que son caractère inflexible et son égoïsme qui ont fait tout le mal; il ne m'a jamais aimé.

— Fernando! Fernando! s'écria don Matias, arrête, insensé; ces paroles sont bien plus coupables que ton action, et je ne les pardonne pas même au trouble affreux de tes sens. Oublies-tu ce que ce nom de père a d'imposant et de sacré; ton père n'est-il plus à tes yeux l'image de la Divinité sur la terre? Crois-moi, Fernando, crois-en ma douloureuse

expérience, il n'est plus de bonheur sur la terre pour un fils rebelle... Ah! puissent mes conseils pénétrer dans ton cœur et t'épargner les regrets qui déchirent le mien!

Ces mots frappèrent singulièrement Fernando, et la surprise suspendit un instant le sentiment de ses peines.

— Ton expérience! dit-il à don Matias; tes remords! toi la vertu, l'honneur même!

— Je rougirais d'usurper ton estime au moment où je te condamne avec tant de rigueur, lui répondit le corrégidor; ma jeunesse fut coupable aussi, et plus encore que la tienne. Je porte bien douloureusement le poids de mes fautes. De fatales circonstances les ont rendues irréparables; mes remords me sont inutiles, puisqu'ils ne peuvent plus m'obtenir un pardon qui seul eût rendu la paix à mon âme.

— Tes remords! tu ne m'avais jamais parlé de cette circonstance de ta vie!

— Non, sans doute, et je te l'aurais toujours cachée, si la révélation ne m'en avait paru nécessaire aujourd'hui pour frapper puissamment ton esprit qui s'égare.

— Toi, don Matias, tu fus un fils rebelle?

— Oui, des torts de la nature de ceux que je te reproche, des sentiments pareils à ceux que tu viens d'exprimer, m'ont entraîné dans des écarts dont les suites ont eu sur ma destinée la plus fatale influence. Je pourrai quelque jour t'entretenir plus longuement de mes fautes, mais qu'il te suffise à présent d'apprendre que, depuis que je les ai commises, je fus en proie à des déchirements continuels. En vain, pendant de longues années après ces événements, une vie sans reproche m'a mérité l'estime publique; en vain quelques talents et surtout la faveur d'un protecteur puissant m'ont élevé aux emplois les plus honorables; ton amitié, celle de tes bons parents, l'amour même de ta sœur, rien n'a pu me réconcilier avec moi-même, rien ne peut cicatriser la blessure secrète de mon cœur.

— Tu ajoutes à mes peines loin de me consoler, lui dit tristement Fernando; je croyais n'avoir à gémir que sur mes propres maux.

— Supporte-les donc courageusement, repartit Matias; tu vois qu'il en est de plus cruels encore pour le fils coupable de rébellion et d'outrages envers les auteurs de ses jours.

L'alcade interrompit cet entretien; il venait rendre compte de l'interrogatoire qu'un greffier avait fait subir à Perez en sa présence. L'accusé persistait dans sa déclaration du matin. Il soutenait qu'il était frère d'Eléna de Aguilar, et qu'en conséquence la plainte extorquée à sa mère infirme et affaiblie par la maladie, était nulle et sans fondement, attendu qu'on y traitait d'enlèvement un simple voyage concerté avec sa famille, et dont il ne devait compte à personne. Sur l'article de la communication avec les contrebandiers, l'accusé prétendait qu'ayant été arrêté par ces bandits, il ne leur avait parlé que pour obtenir d'eux, par un sacrifice d'argent, qu'ils n'arrêtassent pas sa marche, en enlevant, comme ils en montraient le dessein, les mules de l'équipage de don Juan de Silva. Enfin, pour preuve de la vérité de ses assertions, il demandait à être conduit chez sa mère, en présence du corrégidor, afin que ce magistrat se convainquît par lui-même que dona Isabel ne ferait aucune difficulté de le reconnaître pour son fils.

Don Matias jeta les yeux sur Fernando, dont la surprise lui parut égale à la sienne. Le jeune homme lui affirma de l'air le plus naturel qu'il entendait pour la première fois parler sérieusement de cette relation de parenté; mais qu'il se rappelait, en effet, une conversation entre la femme de l'alcade et Béatrix, et dans laquelle la première prétendait avoir reçu de l'autre cette singulière confidence sous le sceau du secret.

— Ce que je sais, reprit l'alcade, c'est que ce même homme est venu chez moi lundi dernier, sous prétexte d'acheter de l'orge, et qu'il a questionné ma femme sur la santé de dona Isabel, avec l'inquiétude d'un fils; qu'il paraissait fort bien instruit de tous ses chagrins, et qu'il a chargé Antonia de la tranquilliser, en lui annonçant la prochaine arrivée de *quelqu'un* qui la rendrait tout à fait heureuse.

— C'est la vérité même, dit en s'avançant Antonia qui était restée à la porte de la chambre pour écouter; je puis assurer votre seigneurie que ce sont ses propres termes, tels que je les répéterai au jour du jugement dernier, si je suis interrogée sur cela. Et ce matin encore, comme nous venions d'expédier la réponse à son excellence le prince de Castel-Franco, ce matin même Béatrix est venue pour tout me conter; segnora dona Antonia, me dit-elle, avec tout le respect que je vous dois comme à la femme du seigneur alcade...

— Tais-toi, femme, interrompit son mari; tu dis des bêtises, et si sa seigneurie veut m'en croire, on fera venir ici dona Isabel.

— Y a-t-il de la raison, homme! répliqua Antonia; veux-tu faire déplacer une pauvre femme malade comme elle est, et qui n'a pas la force de se soulever de son fauteuil!

— Il est trop vrai, dit le curé qui survint, et je déclare au seigneur corrégidor que dona Isabel est hors d'état de se rendre à ses ordres. Mais comme elle demeure à deux pas d'ici, s'il veut me permettre de l'accompagner jusqu'à sa maison, il saura dans un moment ce qu'il faut croire de la fable qu'on débite dans le village, au sujet de cette prétendue parenté.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES

RESSOURCES DE M. BRICARD.

—

NOUVELLE (1).

I

Par une belle matinée de juillet 1842, le vapeur le *Fulton* sortait de la rade du Havre. Le *Fulton* partait pour le Brésil, chargé de rouenneries et de vins; il portait, en outre, soixante passagers.

Parmi ces passagers qui, pour la plupart, adressaient de tristes regards d'adieu au port dont ils s'éloignaient, un d'eux, surtout, semblait désolé outre mesure; non pas désolé avec des larmes et des plaintes, mais manifestant sa douleur par une contenance sombre et abattue.

Ce monsieur avait de quarante à quarante-cinq ans; il était petit et obèse; il avait le nez bourgeonné, le teint coloré, la tournure commune; il portait une casquette de toile cirée et une sorte de paletot de coutil bleu : tout en lui, enfin, costume et physique, rappelait ces bons bourgeois du Marais que l'on peut voir installés, chaque soir, sur les banquettes du café Turc, jugeant les coups au billard ou au piquet, mais ne touchant jamais, et pour cause, ni une carte ni une queue.

C'est qu'en effet M. Bricard était tout ce qu'il y a de plus bourgeois du Marais et habitué du café Turc; mais hélas! *sic fata voluère*, l'avant-veille encore M. Bricard se promenait sur son cher boulevard du Temple, et, maintenant, il chancelait sur le pont d'un navire qui le portait à Rio-Janeiro.

Quel motif si impérieux avait pu arracher M. Bricard aux douceurs d'un *far niente* acheté par quinze ans de travaux et la mort d'une femme chérie, mais peu regrettée?

Mon Dieu! le mobile de ce déplacement extraordinaire d'un homme qui n'avait, jusque là, jamais été plus loin que Charenton ou Passy, était, tout simplement, celui qui fait commettre tant de grandes actions et de lâchetés : la soif de l'or. Un héritage attendait M. Bricard à Rio, et M. Bricard bravait tout pour aller recueillir son héritage.

Quand je dis qu'il bravait tout, je me trompe; M. Bricard ne bravait rien, au contraire, et sa mine piteuse attestait assez que le courage n'était point son principal mérite : toutefois il faut tenir compte aux poltrons du peu dont ils sont capables; si l'on se moquait continuellement d'eux, de poltrons ils risqueraient fort de devenir imbéciles, et ils seraient, alors, doublement ennuyeux.

M. Bricard était donc un ancien bonnetier; M. Bricard était donc veuf; M. Bricard allait donc au Brésil recueillir deux cent mille francs; M. Bricard gémissait donc en se sentant ballotté par les vagues qu'il trouvait menaçantes, quoique la mer fût alors à l'état de calme plat.

— Ma pauvre rue Charlot! se disait-il, quand te reverrai-je? Et, d'abord, te reverrai-je? Et ma vieille Jeanne qui fait si bien la matelotte! Et ma chambre à coucher dont la cheminée ne fume jamais! Et mon ami Miraut qui fume toujours, lui! Qu'est-ce que tout cela deviendra pendant mon absence? Je sais bien qu'au lieu de cinq mille livres de rentes j'en aurai quinze mille à mon retour et qu'une telle perspective vaut la peine de se déranger, mais c'est égal! les gens riches sont souvent bien à plaindre!

M. Bricard en était là de son monologue, et déjà le Havre n'apparaissait plus, au loin, que comme un point imperceptible, lorsqu'un coup frappé sur son épaule fit tressaillir notre ancien marchand de bas; il se retourna vivement et demeura comme pétrifié : un homme grand, mince, au nez long, à l'œil narquois, se tenait en face de M. Bricard, lui tendant les deux mains à la fois et lui criant :

— Comment! c'est toi, Joseph! toi, sur mer! toi, sur un bâtiment, et à vapeur, encore! toi, voyageant!... toi, allant en Amérique!... car nous allons en Amérique, tu sais, Joseph? Tiens! je t'en supplie, oublie de sottes et anciennes dissensions... embrassons-nous et conte-moi bien vite à quel heureux hasard je dois de t'avoir pour compagnon de passage?

Ce disant le grand homme maigre donna familièrement une tape sur le ventre du petit homme gras qui, loin de se montrer sensible à cette action amicale, se recula comme si une bête venimeuse l'eût touché, devint

(1) Une indisposition du *Diable boiteux* prive notre numéro d'aujourd'hui d'un *Contemporain en pantoufles*. Pour dédommager, autant que possible, nos abonnés, nous leur donnons une Nouvelle des plus amusantes de notre collaborateur Spindler. Dans notre prochain numéro nous reprendrons le cours de nos intéressantes biographies.

ERNEST BAZARD.

cramoisi et s'écria, dardant un éclair sur son interlocuteur :

— Après ce qui s'est passé, jadis, entre nous, je vous trouve bien audacieux de m'adresser la parole, monsieur! Peu vous importe que je voyage par mer ou par terre! Vous me rencontreriez en ballon que cela ne vous donnerait pas encore le droit de m'arrêter en route! Je ne vous connais pas, ou plutôt je ne vous connais plus, M. Girard! Tenez-vous le pour dit!

— Cependant vous m'appelez parfaitement par mon nom, permettez-moi de vous le faire remarquer, mon ami Bricard, repartit le grand maigre, d'un ton tant soit peu ironique; allons! ne roulez pas ces yeux furibonds, et écoutez-moi!

— Je ne veux rien entendre, et, parce qu'une destinée fatale nous aura réunis, ce n'est pas une raison pour que je sois forcé de subir votre société!

— *Subir* est cruel, Bricard! Bricard, *subir* n'est pas poli!

— Prenez-le comme vous voudrez!

— J'aime mieux ne pas le prendre!

— Vous raillez, je crois! Il ne vous manquait plus que cela pour accroître la haine que je vous porte! Une dernière fois, monsieur, rappelez-vous que nous devons être à jamais étrangers l'un pour l'autre! Ce vaisseau eût-il les proportions exiguës d'une coquille de noix, j'y saurais encore éviter, je vous jure, de me trouver en face de vous!

Et M. Bricard, avec un geste que Mélingue lui eût envié, passa devant M. Girard et disparut par l'escalier du salon. Le grand maigre suivit des yeux le petit gros, et haussant les épaules, il murmura en se fourrant une prise de tabac dans les narines :

— Mais puisqu'*elle* est morte à présent! qu'est-ce que ça peut lui faire! Est-il bête! Ah! ça ne durera pas!

II

Y mît-on les efforts les plus persévérants, l'entêtement le plus acharné, il serait aussi impossible en mer, sur un bâtiment, quelque grand qu'il fût, d'éviter un ennemi ou un fâcheux, qu'il est impossible de faire un trou à la lune. — On assure, pourtant, qu'il se trouve des gens très-habiles dans cet exercice, mais je crois le fait purement métaphysique. — C'est peut-être même de cette obligation de rapprochements que résultent les bonnes relations qui existent, d'ordinaire, entre les passagers d'une longue traversée. Ceux qui se connaissaient et qui se plaisaient sont enchantés de se retrouver. Ceux qui se connaissaient et ne se plaisaient pas, se réconcilient; — causer et se serrer la main est bien plus facile que de bouder et se tourner le dos; — enfin ceux qui ne s'étaient jamais vus font connaissance.

M. Bricard qui avait, on le sait, si mal reçu, d'abord, les avances de son ancien ami Girard, n'était pas construit d'une argile différente de la nôtre, quoiqu'il eût été bonnetier. Au bout de quatre jours de mer, le digne homme mit donc ses ressentiments, justes ou injustes, — c'est ce qu'on ignorera toujours, — de côté. Ce fut entre deux nausées qu'Oreste et Pylade se raccommodèrent. Oreste-Bricard souffrait horriblement de ce mal que les vagues se croient dans la nécessité d'infliger aux malheureux qu'elles portent pour la première fois... il était debout près du bord, ses mains tremblantes s'accrochaient aux cordages; il avait l'œil morne, le teint verdâtre, les cheveux hérissés... Pylade-Girard s'approcha du martyr de l'héritage, essaya de comprimer son rictus railleur habituel, et, tirant de sa poche une boîte de forme particulière :

— Mon Dieu! mon bon monsieur Girard, s'écria-t-il, si je ne craignais d'être repoussé... voici un excellent remède contre le mal qui vous torture! Cela ne vous engage à rien d'en user, et je serais bien radieux de vous l'offrir.

M. Bricard promena un regard languissant du grand Girard à la boîte que celui-ci lui présentait; il voulut répondre, accepter... Un mauvais souvenir le retint.

— Allons! Bricard, reprit Girard, qui devina les sentiments de son ancien ami, avalez un de ces bonbons et ouvrez en même temps l'oreille! Votre palais et votre ouïe seront à la fois satisfaits!

Bricard fit un léger signe de tête qui signifiait encore : « laissez-moi. »

— Mais, poursuivit Girard, quand je vous proteste, moi, qu'il y a eu calomnie, pourquoi ne me pas écouter aussi bien qu'une foule de chenapans qui vous ont assuré le contraire? Bricard, ce bonbon est infaillible... C'est le bonbon de Malte... Goûtez-en, dans quelques minutes votre malaise aura disparu; j'en sais quelque chose, et c'est d'après son usage fréquent et toujours couronné de succès que je vous en parle. Votre femme était trop honnête, Bricard, et j'étais trop votre ami pour que ce qu'on a dit fût vrai! Et, cependant, vous me chassâtes de votre maison... Mais je n'ai pas de rancune... Vous souffrez beaucoup; prenez donc de mes dragées?...

Était-il ému des excuses de son ancien ami? Souffrait-il, en effet, davantage? Quoi qu'il en fût, Bricard se décida à avoir recours à ces bonbons miraculeux qu'on mettait si obligeamment à son service. Il s'en emplit la bouche en balbutiant :

— Je veux croire à votre innocence, Girard; oui, j'ai peut-être eu tort, il y a trois ans, de vous éloigner si violemment de moi... mais... vous me jurez que ces dragées vont me sauver, Girard? Sapristi! mais cela emporte la bouche!

— C'est là le mérite! Quand on n'a plus de bouche ni de gosier on n'a plus de nausées! fit le grand maigre, se laissant aller, cette fois, à sourire franchement; et puis tu en as peut-être ingurgité une trop grande quantité.

— C'est dangereux, hein?

— Non, tu boiras un peu plus à dîner, voilà tout. Eh bien! qu'en dis-tu, il me semble que tu te remets, mon gaillard?

— Ma foi, je ne le nie pas; j'ai la bouche comme une fournaise, mais mon mal de cœur s'est dissipé! Girard, je n'oublierai pas ce service!

— Et tu oublieras les méchantes histoires sur la pauvre Clodomire et moi, car enfin...

— Qu'il ne soit plus question de cela! interrompit Bricard en passant sa main sur un front non tout à fait encore dégarni de nuages, ma femme est dans la tombe, que mes soupçons y restent avec elle!

— A ton aise, dit Girard d'un ton humble, tu me rends ton amitié, je n'ai plus rien à désirer! Ah! si fait, parbleu! je désire que tu me racontes le motif de ton voyage au Brésil... s'il n'y a pas d'indiscrétion de ma part, toutefois?

— Du tout! Décidément, Girard, tes bonbons de Malte sont des charbons ardents sous forme de dragées!... N'importe! Je me sens bien mieux!

Et le petit gros prit le bras du grand maigre redevenu son ami, et lui expliqua comme quoi l'héritage d'un parent inconnu l'attendait à Rio-Janeiro, et comme quoi il était obligé d'aller, en personne, récolter cet héritage.

Girard accueillit cette nouvelle avec une satisfaction réelle. Girard pouvait avoir une erreur à se reprocher, relativement à la défunte Clodomire, mais du moins il était incapable du lâche défaut d'envie; et ceci est à noter en sa faveur. Il est peu de nos amis qui ne se montrent tout prêts, dans l'occasion, à faire cent lieues pour nous annoncer un malheur ou un chagrin; mais sur vingt de nos plus intimes, nous n'en trouverons peut-être pas un qui apprenne, sans une grimace, que nous sommes devenus riches, que nous faisons un bon mariage, ou que nous avons obtenu quelque succès inespéré.

Girard complimenta donc franchement son ami sur sa bonne fortune; puis, comme la raillerie, nous le soupçonnons, était un tant soit peu le dada chéri de notre sec personnage, il termina ses félicitations en s'écriant, le nez plus mince et plus pointu que jamais :

— Ha, ça! mais, mon bon Bricard, une chose m'interloque! Comment es-tu parvenu à te résoudre à un voyage sur mer, toi que, jeune homme, je ne pouvais décider à entreprendre le tour de Marne?

L'héritier se redressa d'un air piqué.

— Si je refusais de me mêler jadis à vos promenades nautiques, mon cher, répliqua-t-il, ce n'était point la peur qui me retenait, mais l'antipathie que m'inspirait la société que vous fréquentiez alors. Je ne suis pas plus poltron qu'un autre et la mer, si ce n'étaient les souffrances qu'elle cause, n'a rien qui me déplaise. On est au mieux sur ce bâtiment; la nourriture y est excellente... presque aussi bonne qu'à terre... le coucher seul ne me satisfait pas entièrement... j'ai de la peine à m'habituer à la planche et au soi-disant lit de plume qu'on vous offre ici...

— Tu n'auras pas fait, comme moi, huit ou dix traversées à Rio, à Java, à Bourbon et à la Guadeloupe, que tu préféreras la cabine d'un bateau et son lit sur une planche à ton logement du Marais et à ton édredon... Toutefois, avoue que si notre bâtiment venait à couler en touchant un récif, ou à la suite d'une tempête, — dam! ce sont des événements qui se voient! — tu ne te sentirais pas trop à ton aise! Qu'en dis-tu? Tu ne sais même pas nager!

Un sourire malin se joua sur les lèvres de Bricard; il se posa en face de son ami et lui répliqua d'une voix assurée :

— Tu cherches à m'effrayer, mais il n'y a pas moyen! Sauf le cas où nous sauterions, — et Dieu ferait alors ce qu'il voudrait de moi comme des autres, — je suis préparé à tout sinistre!

Girard était abasourdi.

— Et qui te donne cette force? fit-il.

— Oh! ceci est mon secret, repartit Bricard, toujours ferme et jovial; mais, tiens, Girard, qu'une occasion de la nature de celles dont tu parlais tout à l'heure se présente! — je ne le souhaite pas, cependant! — et je te prouverai qu'il n'y a pas que les bonbons de Malte pour vous sauver du mal de mer!

— Est-ce un calembour? Je demande que tu me l'expliques.

— C'est peut-être un calembour, mais, à coup sûr, c'est une bonne promesse, et je la tiendrai au besoin. Voici l'heure du dîner, viens; j'ai des pertes à réparer, et tes dragées remplacent avantageusement l'absinthe.

SPINDLER.

(*La suite au prochain numéro.*)

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 20 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

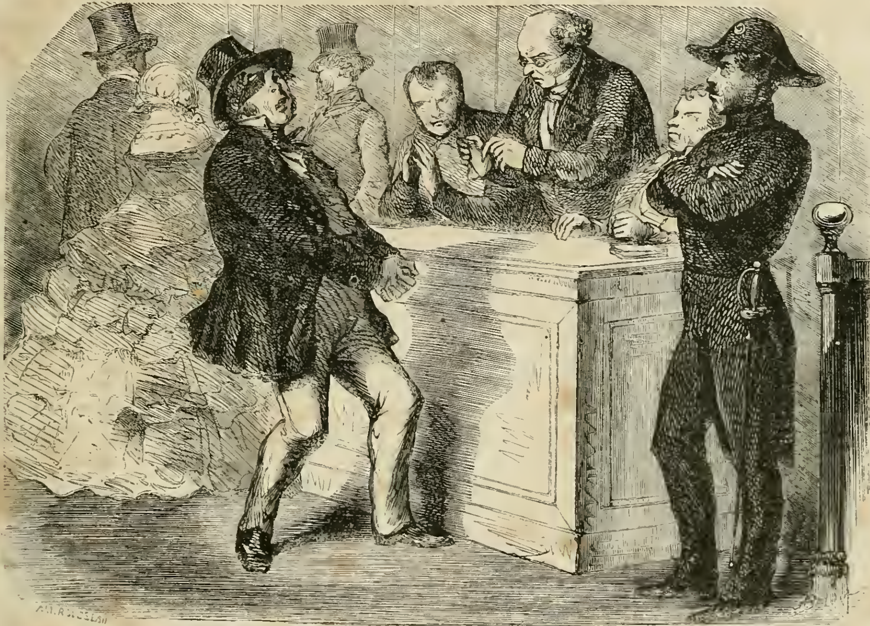
13 SEPTEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Comme cela, j'en suis pour mes vingt francs.. — Page 151.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XVI.

Choublanc à la porte d'un théâtre. — (Suite.)

Mais, en se retournant, Choublanc s'aperçoit que pendant sa conversation avec l'ouvreuse de loges une douzaine de personnes sont entrées se placer dans la barrière et se trouveront maintenant avant lui au bureau.

— Ah! bigre, se dit-il, je me suis laissé distancer... on a pris ma place... parce que j'ai fait la sottise de l'abandonner... je ne devais pas quitter mon poste... allons... je vais me mettre à la suite des autres. Après tout, je ne pense pas que les douze personnes qui sont devant moi puissent remplir la salle... oui, mais il y a les places louées d'avance... cette nombreuse location annoncée par le journal... diable!...

Pendant que le Champenois se consulte, un homme en paletot, jouissant d'une figure très-commune et d'une tournure analogue et qui depuis longtemps lorgnait notre provincial, s'approche mystérieusement de lui et fourrant presque son nez contre le sien, lui dit tout bas:

— Voulez-vous une bonne place... venez avec moi...

— Comment, vous avez une place à m'offrir .. pour le théâtre?

— Certainement, mais chut! faut pas rester là... on est en vue, c'est dangereux...

Suivez-moi, sans avoir l'air... de confiance!

Choublanc suit le particulier tout en fredonnant malgré lui entre ses dents l'air de la *Dame blanche* :

> Quel est donc ce mystère!
> Je n'y puis rien comprendre!

Le particulier se dirige du côté d'une de ces colonnes creuses posées sur les boulevards dans l'intérêt de la décence, des mœurs et des affiches. Il s'arrête contre une colonne. Le Champenois se dit :

— Si c'est là la place qu'il veut me proposer... bien obligé, je n'ai nulle envie de la prendre... il regarde à droite et à gauche comme s'il voulait voler la colonne; s'il compte sur moi pour l'aider dans cette opération, il se trompe beaucoup. Voyons cependant... mais pourquoi cet homme a-t-il l'air d'un conspirateur... je n'aime pas cela... d'autant plus que je n'ai jamais aimé les conspirations...

Choublanc rejoint ce monsieur... qui s'ob-

s'ingé, se tenir du côté creux de la colonne où il fouille dans un vieux portefeuille, absolument comme s'il était devant son bureau. il y prend un petit papier rose qu'il présente à Choublanc en lui disant :

— Voilà votre affaire! stalles de balcon de face... les meilleures places de la salle... on aurait beau arriver avec quatre chevaux, on ne serait pas mieux placé que vous!...

— Vous croyez qu'avec des chevaux on n'est pas mieux?

— C'est une manière de vous dire que vous serez *superlifi o cocandar!*

— Ah! je serai... su... co... candar... et c'est pour le théâtre en face...

— Certainement... lisez d'ailleurs...

— En vérité, monsieur, je ne sais comment vous remercier de la politesse que vous me faites, à moi que vous ne connaissez pas... je suis bien sensible... et si jamais vous venez à Troyes...

— C'est pas tout ça, mon ancien, mais vingt francs qu'il faut *abouler*, et vivement, allons chaud, chaud!...

— Pardon, monsieur... qu'est-ce que vous entendez par *abouler* d'abord?

— *Abouler*, compter, payer... vous ne connaissez donc pas le français? Je vous dis que vous me devez vingt francs pour le prix de ce billet, voilà... exécutez-vous...

— Ah! vous me vendez ce billet alors?

— Eh ben, de quoi? est-ce que vous avez cru que je me promenais avec sur le boulevard dans l'espérance de vous voir passer avec votre habit bleu de perruquier! laissez-donc, vous ne le voudriez pas... du reste elle est bonne... oh! elle est bonne... je ne vous en aurais pas cru capable!

Choublanc remet son chapeau sur sa tête, examine le petit papier rose et murmure :

— Vingt francs pour une place... cela me paraît bien cher!...

— C'est pas une place... c'est deux... voyez plutôt...

— Mais je n'ai pas besoin de deux places, puisque je suis tout seul...

— Ça ne me regarde pas... menez quelqu'un avec vous... on entre au café, on a bien vite rencontré un ami.

— Je n'ai pas d'amis au café... j'arrive de Troyes... ne me vendez qu'une place.

— Impossible, tous mes billets sont de deux... après tout, vous serez plus à votre aise en ayant deux places qu'une seule...

— Ah! vous croyez... qu'avec deux stalles... je pourrai... ah! oui, en me mettant tantôt dans l'une, tantôt dans l'autre.

— Allons, décidez-vous, je n'ai pas le temps de droguer là deux heures...

— Et il y a beaucoup de monde qui a déjà loué des places?

— Je crois bien! un monde affreux! Tenez, voyez, pendant que nous jasons comme la queue grossit... il y en a plus de la moitié de ceux-là qui n'auront pas de place...

— Allons, je me décide... mais j'entrerai tout de suite, par le milieu, comme les ouvreuses et les pompiers...

— Vous entrerez tout de suite *que je vous dis*... et tenez c'est ouvert, vous pouvez voir qu'on entre déjà.

— Ah! bigre... donnez... donnez... voilà vos vingt francs.

Le marchand de billets empoche son argent et disparaît comme un éclair.

Choublanc, tout fier de posséder un billet de stalles de premières, se dirige vers le théâtre en se tenant comme un tambour-major, oubliant qu'il porte un bandeau sur un œil.

CHAPITRE XVII.

Choublanc au spectacle.

Le public entrait depuis quelques instants, lorsque Choublanc passe tout fier par la barrière du milieu qui s'ouvre devant les personnes qui ont leur coupon à la main. Le Champenois s'avance vers le contrôle. Un sergent de ville y arrive presqu'en même temps que lui et dit vivement tout bas quelques mots à l'oreille d'un des contrôleurs, qui fait un mouvement de tête en murmurant :

— Ah! très-bien! restez là, s'il vous plaît.

Choublanc présente son billet au contrôle. Celui qui paraît être le chef parmi les employés placés là, s'empare du billet d'un air sévère, l'examine quelque temps, puis dit à Choublanc du ton d'un juge d'instruction :

— De qui tenez-vous ce billet, monsieur?

— De qui je le tiens?

— Oui, qui vous l'a donné?...

— On ne me l'a pas donné, je l'ai parbleu bien acheté et assez cher même... vingt francs... il est vrai qu'il y a deux places, mais je suis tout seul...

— Monsieur, je vois avec plaisir que vous ne cherchez point à nous tromper, nous savions déjà que vous veniez d'acheter ce billet sur la voie publique, monsieur le sergent de ville venait de nous en avertir.

— Alors, si vous le saviez, pourquoi me l'avez-vous demandé?

— Pour constater le fait. Vous ignorez donc, monsieur, qu'il est défendu d'acheter des billets de faveur?...

— Comment! cela est défendu?...

— D'ailleurs, monsieur, si vous aviez examiné ce billet, vous auriez vu qu'il provenait de l'administration... voyez... il y a d'imprimé ici en bas : *Ce billet ayant été donné ne peut être vendu.*

— Ah! c'est ma foi vrai... je n'avais pas fait attention... celui qui m'a vendu ce billet aurait dû me montrer cela...

— Il s'en serait bien gardé. Vous ne pouvez pas entrer, monsieur... voilà ce qu'on fait de votre billet.

Le contrôleur le déchire et le jette. Choublanc, tout saisi, s'écrie :

— Comme cela, j'en suis pour mes vingt francs...

— Cela vous apprendra à acheter des billets sur la voie publique... sortez, monsieur, n'embarrassez pas le contrôle...

— Mais monsieur, permettez, je désire voir la pièce.

— Alors, allez prendre un billet au bureau.

— Trouverai-je encore une place, mon sieur?

— Oui, monsieur.

Choublanc sort du vestibule. Au moment de prendre son billet au bureau, l'idée lui vient que s'il retrouvait son vendeur, il pourrait le forcer à lui rendre ses vingt francs. Plein de cet espoir, il se dirige vers cette même borne fécente où il a acheté son billet. Il avance doucement, croit deviner que quelqu'un est du côté opposé. Il tourne un peu la borne et gagne la chaussée.

Un monsieur est en effet arrêté là, et naturellement on ne peut apercevoir que son dos; mais c'est la même taille, la même couleur de paletot, la même forme de chapeau. Choublanc ne doute pas un instant que ce ne soit son marchand de billet. Il se poste derrière lui et lui frappe sur le dos en criant :

— Si vous croyez que ça se passera comme cela... vous vous trompez... mes vingt francs tout de suite.

Une voix, qui ressemble à celle de *Henry Monnier* lorsqu'il joue *Monsieur Prudhomme*, sort de la colonne.

— Comment! vingt francs... pourquoi vingt francs? Je ne suis point en contravention, je suis dans mon droit.

— C'est pas vrai! cela n'est pas permis... c'est défendu... c'est imprimé dessus.

— Je n'ai pas vu cela du tout...

— A d'autres, monsieur, à d'autres... cela ne prendra plus... dépêchons-nous, s'il vous plaît, ou je vous fais arrêter.

— Ah! tant pis... mais je ne peux pas aller plus vite...

— Il ne faut pas tant de temps pour fouiller à sa poche et y prendre vingt francs...

— C'est juste... mais je suis très-vexé... que diable... si on ne doit plus s'en servir dans ce but... que compte-t-on en faire... autant vaudrait les démolir.

— On les déchire, cela revient au même...

— On les déchire!... je suis très-vexé... tenez, voilà vos vingt francs...

Et le monsieur passe vingt francs à Choublanc sans retourner la tête. Choublanc met les vingt francs dans sa poche et s'éloigne de quelques pas, puis s'arrête au moment sur le boulevard pour compter encore si on lui a bien réellement rendu ses vingt francs. En ce moment le monsieur, toujours occupé dans la colonne, passe un peu sa tête de côté et examine avec surprise l'individu auquel il vient d'avoir affaire, et qu'il croyait être un inspecteur de police.

Certain d'avoir son compte, Choublanc court au bureau en disant :

— Un billet, s'il vous plaît, un bon billet?

— Mais, monsieur, nous n'avons pas l'habitude d'en donner de mauvais.

— C'est juste, ici ils doivent tous être bons.

— Quelle place veut monsieur?

— Je veux aller partout.

— Alors, monsieur, prenez une avant-scène des premières, avec cela vous irez où vous voudrez.

— Très-bien.

— Choublanc, muni de son billet d'avant-scène, se présente fièrement au contrôle en disant : Voilà qui passera, j'espère?

— Oui, monsieur, oh! parfaitement et cela vous coûte moins cher.

— Ah! mais vous ne savez pas, j'ai retrouvé mon vendeur et je me suis fait rendre mes vingt francs.

— En vérité; ma foi monsieur, vous êtes bien heureux, ordinairement on ne peut jamais retrouver ces gens-là; il était donc resté sur le boulevard?

— Je l'ai pincé là-bas... vous savez... contre une grosse borne... où il était occupé... il a voulu faire des façons, mais j'ai tenu ferme, et il s'est exécuté...

— Tant mieux pour vous, mais c'est bien étonnant!

Choublanc entre dans la salle et va se placer au parterre, ce qui surprend beaucoup le contrôleur qui reçoit son billet d'avant-scène, mais qui se contente de s'incliner en se disant :

— Qui peut plus peut moins!

Le Champenois est très-surpris de voir une salle presque vide. Une vingtaine de personnes sont étalées dans le parterre. Quelques chats ornent la galerie et les loges.

Cependant le rideau se lève.

— On n'est pas encore venu, se dit Choublanc, tout ce que je vois de vide doit être loué... on vient tard. Cherchons ma femme avant que la salle ne soit comble, cela me sera plus facile.

Choublanc regarde de côté et d'autre, veut

absolument distinguer du monde dans des loges grillées entièrement vides et se fait dire à chaque instant :

— Assis!... assis donc l'homme au bandeau.

— Tenez-vous donc tranquille, monsieur!

— Qu'est-ce qu'il a donc à faire l'ours, cet original-là?

Choublanc ne s'imagine pas que c'est à lui que tout cela s'adresse, il continue de s'asseoir et de se lever comme ces petits bonshommes de bois qui sortent d'une boîte, jusqu'à ce qu'un monsieur lui frappe sur l'épaule en lui disant :

— Vous êtes invité à vous tenir tranquille ou à sortir?

— Pourquoi donc... qu'y a-t-il encore?

— Il y a que vous empêchez de voir toutes les personnes qui sont derrière vous.

— Il n'y en a pas.

— Ça ne fait rien, vous troublez l'ordre!

— Je cherche ma femme, il faut bien que je regarde si je l'aperçois...

— Alors, mettez-vous dans une loge où vous serez seul, vous pourrez vous y remuer tant que vous voudrez...

— Vous avez raison, au fait, je crois que je serai mieux dans une loge pour plonger sur le public.

Choublanc sort du parterre par une autre porte que celle par où il était entré. Il prend la contremarque que lui présente l'employé et se met à grimper un étage.

Arrivé aux premières loges, il dit à une ouvreuse :

— Ouvrez-moi une loge, s'il vous plaît?

— Voilà, monsieur, voilà... votre billet?

— Tenez.

L'ouvreuse examine le carton et s'écrie :

— Qu'est-ce que c'est que ça... une contremarque de parterre, le plus souvent que je vous donnerai une loge... vous êtes au parterre, monsieur.

— J'y étais, c'est vrai, mais à présent je veux changer de place... allons, ouvrez-moi une loge?

— Non, monsieur, je ne place pas les billets de parterre aux premières; si vous avez envie d'être ici... prenez un supplément.

— Qu'est-ce que vous me chantez avec votre supplément... j'ai pris un billet pour aller partout, et quand je veux entrer dans une loge on me refuse... c'est donc un guêpier que cette administration?

— Monsieur, tout cela ne nous regarde pas... allez vous expliquer au contrôle.

— Oui, certes, je vais y aller au contrôle, et cela ne se passera pas ainsi!

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

— —

CHAPITRE X.

(Suite.)

Le corrégidor, ayant accepté ce parti, prit, avec le curé, le chemin de l'humble habitation de dona Isabel; il se fit suivre par l'alcade et le greffier, après avoir laissé Fernando au presbytère sous la garde des soldats qui l'y avaient amené. Béatrix, qui vint ouvrir, parut fort surprise de cette visite, et quand le curé lui en eut expliqué l'objet, elle montra beaucoup de trouble et demanda qu'il lui fût permis, avant d'introduire personne, d'aller voir si sa maîtresse était en état de supporter une conversation de cette nature. Béatrix retourna donc auprès de dona Isabel; et, après quelques instants, elle vint prier le corrégidor d'entrer seul, attendu que la faiblesse de la malade lui faisait craindre le bruit de plusieurs personnes à la fois dans sa chambre.

— Seigneur, ajouta-t-elle en affectant des manières aisées et en agitant un éventail dont elle s'était munie à la hâte, je n'ai pas cru devoir prévenir la segnora du sujet qui vous amène; je vous prie de prendre le temps de préparer la chose de loin, tandis que je vais tenir ici compagnie à ces seigneurs.

En même temps, elle indiqua de son éventail au curé et à l'alcade des fauteuils de bois semblables à celui dans lequel elle s'établit majestueusement, et montra d'un mouvement de menton un banc fort éloigné au greffier. Antonia, qu'attirait la curiosité, vit sa rivale dans cette gloire, mais elle n'eut pas le temps d'entrer, et Béatrix lui fit fermer la porte au nez par Pépita.

Au moment où don Matias entra dans la chambre d'Isabel, la bonne dame essaya de se lever pour lui faire honneur. Éléna la soutenait. Il fut étonné de l'éclatante beauté de la fille et de la figure noble et intéressante de la mère. La vieillesse et l'infortune avaient gravé sur ses traits le caractère le plus vénérable. Des cheveux blancs comme la neige étaient disposés sur son front avec une élégante simplicité. Ses habits, d'une étoffe ordinaire, mais faits avec goût, le regard, le maintien, la façon de saluer, tout annonçait une femme fort au-dessus de sa situation apparente. Cet aspect inattendu n'imposa pas moins au corrégidor qu'à Fernando, le jour où il en avait été frappé pour la première fois. Don Matias se hâta de s'avancer vers elle en voyant qu'Éléna éprouvait quelque peine à la maintenir debout.

— Segnora, lui dit-il, en la soutenant de son côté pour la replacer doucement dans son fauteuil, souffrez que j'aide votre fille dans les soins pieux qu'elle vous rend.

— Seigneur corrégidor, lui répondit dona Isabel, pardonnez à ma faiblesse, j'aurais voulu faire quelques pas au devant de vous.

Don Matias s'excusa de lui causer tant d'incommodité, et l'assura qu'il n'était venu que pour lui offrir ses services et son appui.

— Tous les hommes ne sont donc pas méchants et oppresseurs? dit Isabel, avec un soupir, et après s'être un peu remise de la fatigue que lui avait coûtée l'effort de se lever; je n'ai jamais douté de la Providence, seigneur corrégidor, et je savais bien qu'elle veillait sur la pauvre veuve. Mon cœur n'a pas murmuré, mais il a bien souffert, et depuis trop longtemps. Mais enfin, le ciel, qui a permis que je fusse éprouvée, me gardait des consolations; si ma fille m'a été ravie, elle m'est rendue aussi pure qu'au jour où je l'ai pressée pour la première fois sur mon sein : votre présence et vos paroles sont encore pour mes maux un adoucissement inattendu dont je dois rendre grâces à Dieu. Je demande, seigneur, qu'il ne soit donné aucune suite à la plainte que j'ai signée inconsidérément; je pardonne, comme je désire qu'il me soit pardonné.

— Votre généreuse requête, segnora, sera sans doute prise en considération, et doit avoir plus tard une influence favorable sur l'issue de cette malheureuse affaire; mais je ne suis pas le maître de suspendre à présent la marche de la justice. La clameur publique et la dénonciation particulière du curé, enfin, la solennité de votre plainte, m'ont contraint d'exercer à l'égard des accusés un commencement d'action juridique qui doit avoir son cours. Il faut même que vous soyez instruite d'un incident auquel a donné lieu le premier interrogatoire de l'un d'eux.

— Les accusés! l'un d'eux! que voulez-vous dire, seigneur? je pensais qu'il n'en existait qu'un seul.

— Je vous comprends, segnora, mais soyez assurée que Fernando n'a pas conçu et exécuté tout seul un coupable dessein; il lui a été suggéré par un homme dont l'existence est depuis longtemps suspecte et l'origine inconnue; cet homme, pour échapper ce matin aux soldats qui l'avaient arrêté, a déclaré qu'il est le frère de la segnorita.....

— Son frère! répéta Isabel avec une vive agitation.

— Oui, segnora, son frère; il soutient effrontément cette déclaration, et demande même à vous être présenté sous le titre de fils.

— Arrêtez, dit Isabel avec effroi, attendez, seigneur, ne souffrez pas... Oh! mon Dieu, quelle épreuve!

— D'où vient ce trouble? on m'assure que vous n'avez pas de fils.

— Seigneur, il faut que je vous parle seul... ma fille, ajouta-t-elle en s'adressant à Éléna, sors un moment...

Sa pâleur extraordinaire, l'émotion qui se manifestait dans toute sa personne effrayèrent autant la jeune fille qu'elles étonnèrent le corrégidor. Éléna ne pouvait se résoudre à s'éloigner, mais dona Isabel lui fit signe de se hâter; elle dut obéir.....

Aussitôt qu'ils furent seuls, dona Isabel s'informa de l'âge que l'accusé avait avoué. Don Matias consulta l'interrogatoire.

— Il a déclaré trente-quatre ans, répondit-il.

— Juste ciel! et le nom?

— Sous ce rapport, dit Matias, je vois qu'il déclare ici que des raisons de famille l'obligent à se taire jusqu'après un entretien avec vous, qu'il réclame avec instance.

— Oui, oui, répliqua dona Isabel d'un air égaré, il doit ignorer... Oui, que je le voie sans témoins, il le faut, je m'y résous.

— Sans témoins, segnora! je ne puis le permettre. Je vous répète que cet homme est déjà sous l'action de la justice, et votre entretien au sujet de la déclaration qu'il a faite doit avoir lieu devant moi et être recueilli par un greffier. Si l'accusé a trompé la justice, cette pièce servira de base à son procès; dans le cas où il aurait dit la vérité, elle établira sa justification de la manière la plus complète.

— Sa justification, seigneur corrégidor, vous me le jurez!.....

— Vous êtes bien agitée, segnora; quoi! cette déclaration aurait-elle en effet quelque fondement? auriez-vous vraiment un fils?

— Je me sens mourir, dit Isabel, en se laissant tomber sur le bras de son fauteuil.

Don Matias la soutint et appela Éléna qui accourut avec les secours qu'elle avait l'habitude d'offrir à sa mère dans de semblables occasions. Dona Isabel reprit bientôt l'usage de ses sens, et don Matias, de plus en plus surpris, l'engagea vivement à prendre un peu de repos et à remettre à un autre moment la suite de cet entretien.

— Non, seigneur, non, lui répondit-elle, l'épreuve est terrible sans doute, beaucoup

plus que vous ne pouvez croire, mais je me sens la force de la supporter en cet instant, je veux en profiter. Ne différons pas l'entrevue; faites venir cet homme sans plus de délais; le ciel m'a trop visiblement protégée aujourd'hui, je m'abandonne à lui.

Don Matias sortit pour donner l'ordre d'amener Perez. Ce dernier ne tarda pas à paraître; il se présenta au corrégidor d'un air plein d'assurance. Don Matias, sans le regarder, lui fit signe de le suivre et le précéda dans la pièce qu'il venait de quitter. Le curé, l'alcade, le greffier, Béatrix et Pépita entrèrent après eux.

— Segnora, dit Matias à Isabel, vous voyez devant vous l'homme qui déclare que vous êtes sa mère; le reconnaissez-vous pour votre fils?

Il se fit un grand silence. Isabel était fort émue, elle considéra pendant quelques moments Perez fort attentivement; il la regardait avec effronterie en souriant d'un air moqueur.

— Je ne le reconnais nullement, dit-elle enfin. Seigneur, continua-t-elle, en s'adressant à lui, j'ignore sur quoi vous pouvez fonder la prétention de m'appartenir; quelles preuves en apportez-vous? quels sont vos noms?

— Mes noms? répondit Perez avec un éclat de rire faux, mes noms! votre dessein, ma digne mère, est-il donc de renouveler nos vieilles querelles? Vous me demandez mes noms, vous savez bien que je n'en ai qu'un seul..... Mariano.

— Que voulez-vous? lui dit vivement le corrégidor d'un air effrayé, en se retournant vers lui.

— Rien de votre seigneurie, répondit Perez, étonné du mouvement rapide de don Matias; ce que je veux, c'est que ma mère n'hésite plus à me reconnaître. Il me paraît que sa mémoire est aussi affaiblie que sa vue. Oui, ma mère, oui, je m'appelle Mariano, c'est mon seul nom, du moins à ma connaissance, et si j'ai le droit d'en porter un autre, c'est à vous de me l'apprendre.

— Je vois ta cruelle intention, dit Isabel d'une voix ferme et en continuant à l'examiner avec curiosité, oui, tu as à peine paru devant moi que ta méchanceté et mes douleurs m'ont déjà révélé que j'ai retrouvé mon fils.

— Vous l'entendez, seigneur corrégidor, reprit Perez d'un air triomphant, ma bonne mère me rend justice, elle avoue qu'elle a retrouvé son fils, et moi je la reconnais à ses jérémiades, à ses éternels reproches. Voilà déjà un grand pas fait vers le dénoûment, mais il n'est pas question ici d'une reconnaissance de comédie; il faut procéder régulièrement et établir solidement ses droits.

Aujourd'hui 31 août, jour de San-Ramon, et de la translation des saints martyrs Emeterio et Celedonio, patrons de Calahorra, il y a juste dix-sept ans que j'ai quitté la maison que nous habitions à Valdestillas, vis-à-vis la briqueterie d'Antonio Cardoso el Manco. Est-ce là un renseignement clair et positif, ma mère?

— Je ne le nie pas, répondit Isabel en essuyant ses yeux.

— Mon excellente mère, continua Perez, ne portait pas alors le nom pompeux de dona Isabel de Aguilar, on ne la connaissait, dans le village, que sous l'obscure dénomination de la grande Biscayenne.

Isabel étouffait ses sanglots en pressant son mouchoir sur sa bouche, tout le monde gardait le silence; elle se remit bientôt, et reprenant une contenance assez ferme, elle leva les yeux sur le corrégidor.

— Eh bien! lui dit-elle, avais-je tort de vous dire que cette épreuve était cruelle? Dieu le veut, je dois me soumettre.

Don Matias, immobile devant elle, semblait la dévorer de ses regards; les couleurs habituellement vives de son teint avaient fait place à une pâleur mortelle, tous ses membres tremblaient; il ne répondit point.

Isabel, sans remarquer le trouble du corrégidor, se tournant vers Perez, lui dit d'un ton de reproche plein de dignité :

— Tu ne pouvais douter que tu revoyais ta mère, et ton premier mouvement n'a pas été de te jeter à mes genoux!

Au même instant le corrégidor fit un mouvement pour s'y précipiter. L'alcade placé près de lui, trompé sur son intention, crut qu'il se trouvait incommodé et le retint vivement. Le curé, remarquant alors l'extrême altération des traits de don Matias, lui demanda ce qu'il éprouvait, et approcha un siége sur lequel, à l'aide de l'alcade, il le plaça doucement.

— Ce n'est rien, répondit Matias, une légère indisposition..... je désire que cet incident n'empêche pas de continuer l'entretien auquel je prends le plus grand intérêt.

Cependant Perez avait accueilli le reproche d'Isabel avec un grand éclat de rire.

— A vos genoux, ma mère! ah! nous n'en sommes pas encore à la partie pathétique de notre drame. Terminons d'abord la reconnaissance, c'est ce qui m'importe le plus en ce moment. Etablissons-la d'une manière incontestable; donnons sous ce rapport toute satisfaction au seigneur corrégidor, que cet incident semble contrarier beaucoup. Je suis vraiment fâché que les beaux projets qu'il avait conçus, et que tout ceci va déranger, lui tiennent assez au cœur pour qu'il ne puisse y renoncer sans des regrets qu'il ne prend pas même la peine de déguiser.

— Qu'osez-vous dire? lui demanda le corrégidor avec hauteur.

— Je dis que vous êtes mon juge, répondit Perez d'un ton moqueur, et que vous montrez contre moi les sentiments d'un ennemi passionné.

— Ce reproche serait très-grave s'il était fondé, répliqua don Matias, et je dois le repousser. Je vous déclare que l'émotion que je viens de laisser voir tient à des causes qui vous sont tout à fait étrangères. Je souffre beaucoup, et je me fais effort pour ne pas interrompre cette conversation, dont personne plus que moi ne sent toute l'importance; continuez.

— Eh bien, ma mère, dit Perez en s'adressant à Isabel, puisqu'on veut des preuves tout à fait convaincantes, déclarez tout haut quel signe vous avez tracé sur ma personne, dans mon enfance, pour me reconnaître à tout événement.

— Quelques lettres au bras droit, répondit Isabel.

— Les voilà! dit Perez en soulevant sa manche; désignez-les maintenant, ajouta-t-il.

— La lettre M, suivie de la date de la naissance de mon fils.

— Le premier mai 1758.

— Le premier mai, seigneur, répéta Perez en montrant la marque tracée sur son bras; mais ce n'est pas assez, continua-t-il en le recouvrant aussitôt. Faut-il vous dire, ma bonne mère, la cause secrète qui détermina ma fuite de Valdestillas?

— Tais-toi, malheureux! dit Isabel effrayée.

— Le fils de Francisco Arénal.....

— Assez! te dis-je, interrompit Isabel avec l'accent de la terreur.

— Dans la cabane du garde de la forêt...

— Il me fera mourir! s'écria Isabel en poussant un cri de détresse. Au nom du ciel! n'ajoute pas un mot.

— Si cela vous suffit, à la bonne heure, reprit Perez en riant; pour moi, je ne m'en lasserais pas, et je puis vous dire une foule d'autres particularités aussi curieuses; mais enfin vous êtes rendue, et vous me reconnaissez maintenant pour votre fils Mariano?

— Hélas! oui.

— Voilà un *hélas!* bien maternel! Franchement, je n'attendais pas un accueil plus cordial; vous voyez que je vous connais bien aussi. Mais, certes, si l'un de nous deux a le droit de se plaindre de l'autre, c'est moi seul, et la triste obligation de s'avouer publiquement le fils de la grande Biscayenne...

— Arrête! dit Isabel en reprenant avec toute sa force un ton de dignité inposant; arrête! fils dénaturé, et ne te souille pas d'un crime de plus. N'essaie pas de faire rougir ta mère. S'il n'y a plus un seul sentiment de tendresse ou de pitié pour elle dans ton cœur corrompu, considère, du moins, qu'en te donnant l'affreux plaisir de la couvrir de confusion, tu te condamnes toi-même à l'ignominie.

Le corrégidor s'était couvert le visage de ses mains; une sueur froide inondait son front et s'échappait à travers ses doigts. Son corps tremblait toujours comme celui d'un criminel qui attend son arrêt de mort.

— Voilà bien votre orgueil romanesque et vos violences ordinaires, dit Perez en bravant la noble indignation d'Isabel.

— Et voilà bien ton audace et ton langage criminel, lui répondit-elle avec chaleur; oui, c'est bien toi Mariano! Mais le crime porte ses fruits, et l'habitude du vice et de la débauche ont tellement flétri tes traits, autrefois nobles et touchants, que l'œil d'une mère ne peut les reconnaître. J'y cherche en vain la ressemblance déjà si remarquable avec ton infortuné père!

— Vous osez parler de mon père! dit-il avec un air de mépris.

— Eh! pourquoi, reprit-elle, craindrais-je maintenant de rappeler la mémoire de mon époux?

A ce mot, don Matias découvrit tout à coup sa figure et fixa sur Isabel des regards où se peignaient à la fois la joie, l'étonnement et l'angoisse d'une vive curiosité.

— De votre époux! s'écria Perez.

— N'en doute pas, j'en ai toutes les preuves.

— Eh! pourquoi donc, demanda-t-il, m'avoir fait mystère d'une circonstance d'un si haut intérêt? Voilà l'unique source de tous nos maux.

— Ah! répondit Isabel avec un soupir douloureux, n'accuse de nos maux que ton caractère intraitable et violent; il fut un obstacle constant à cette confidence, que tu ne brûlais de recevoir que pour aller la répandre et regagner ainsi l'estime et la considération des obscurs habitants du lieu de notre exil momentané. Cet éclat pouvait nous perdre. Ton père m'avait épousée en secret, malgré ses parents; sa liberté, la mienne étaient menacées; ta vie surtout dépendait de ce mystère. Je gardai le silence, et je bravai le mépris pour conserver tes jours, mon bien le plus précieux. Ce fut là mon seul crime envers toi; pour m'en punir, tu m'as abandonnée. Ton père alors venait de passer au Mexique; et, le jour même de ta fuite, je reçus enfin l'ordre d'aller le rejoindre et de lui amener son fils... Fatal voyage! La douleur de ta perte donna la



Vous demandez mes noms, vous savez bien que je n'en ai qu'un seul... Mariano. — Page 156.

mort à ton malheureux père. Je me trouvai seule, sans fortune et sans amis, à deux mille lieues de ma patrie. Je luttai longtemps contre la misère, mais enfin le besoin d'un protecteur pour ta sœur me suggéra l'idée de m'adresser au comte de Galbès, qui avait connu et estimé mon mari. J'obtins par ses soins une faible pension; mais elle cessa bientôt de me suffire, et je revins en Europe pour en solliciter l'augmentation. J'étais surtout ramenée par l'espérance de te revoir; je te demandais sans cesse à Dieu, je le fatiguais de mes vœux... Je te retrouve enfin, et tous les maux à la fois rentrent dans ma maison.

Cette relation avait épuisé la force et le courage de la pauvre dona Isabel. En l'achevant, elle fondit en larmes. Éléna l'embrassait tendrement, en lui essuyant les yeux et en la conjurant de se calmer. Puis elle prenait ses mains, qu'elle couvrait de baisers, et la priait encore de ne plus pleurer.

— Pauvre et innocente créature, lui dit Isabel, conjure plutôt ce barbare de ne plus me percer le cœur.

— Ma mère est charmante! s'écria Perez en riant de plus belle, charmante, en vérité, et nous allons mener la vie la plus douce et la plus aimable ensemble. Mais trêve de douceurs, et que j'apprenne au moins le nom de mon père.

— Ta naissance est aussi noble que légitime, répondit Isabel; tu es le fils du comte de Villamayor. Aguilar est le nom de ma famille, qui ne le cède point en noblesse à celle de mon mari, et dont l'extrême pauvreté fut le seul tort aux yeux des Villamayor.

— Comment, diable! dit Perez d'un air triomphant, et vous pouvez me prouver que je suis le fils d'un comte?

— Je puis du moins te fournir la preuve que ton père, second fils de don Francisco de Médina y Gusman, fut déshérité par lui quand on eut connaissance de notre mariage, après son départ pour le Mexique. Là, nous reçûmes presqu'à la fois la nouvelle de la mort de ton aïeul, le comte de Villamayor, et celle de son fils aîné, qui mourut sans enfants peu de mois après lui. Ton père, don Sébastien, a donc pu porter le titre et te le transmettre par le droit de sa naissance; mais, à mon retour en Europe, j'ai trouvé le nom et les biens passés dans une branche collatérale par suite de l'exhérédation de ton père et de l'ignorance où la famille est restée de ta naissance, jusque-là si dangereuse à révéler.

— Bien, bien! dit Perez, si mes titres sont en règle, l'exhérédation ne m'embarrasse guère; elle ne frappait qu'un cadet et ne peut atteindre l'héritier légitime, chef des noms et armes. C'est une bagatelle. Laissons cela; mais vous avez sans doute des comptes à me rendre de la fortune de mon père?

— Seigneur corrégidor, lui dit Isabel d'un ton suppliant, vous m'avez promis votre appui; je ne croyais pas que celui contre lequel j'aurais d'abord à vous prier de me défendre serait mon propre fils. Que me demande-t-il? A-t-il le droit de tourmenter ainsi ma vieillesse? Protégez-moi contre sa violence!

Don Matias, se levant avec impétuosité, saisit la main que lui tendait dona Isabel, et la baisant respectueusement :

— Oui, segnora, lui dit-il, oui, ma vie vous est consacrée. Je l'emploierai à vous défendre. Ne craignez plus rien désormais, ajouta-t-il avec feu; qui oserait vous nuire, vous menacer même, maintenant que je veille sur vous?

— Il n'est question ni de menacer, ni de nuire, seigneur corrégidor, et ma mère n'a pas besoin que vous preniez la peine de veiller sur elle. J'ai des droits dans cette maison, et vous me forcez de vous représenter que vous n'avez pas celui de prendre parti dans des querelles domestiques sur lesquelles vous serez peut-être appelé à prononcer comme juge. En attendant, seigneur corrégidor, vous voyez que je suis ici chez moi; je me réserve d'expliquer à ma mère les motifs que j'ai eus, comme chef de famille, de conduire ce matin ma sœur à la Fonda San-Rafaël; cela n'est pas du ressort de la justice. Du reste, vous savez aussi bien que moi que, faute d'une formalité qu'il n'a pas tenu à vous d'obtenir, vous n'avez aucun moyen légal d'intenter contre moi une action juridique. Je n'ai d'autre accusateur que vous; car vous n'espérez pas que ma mère donne de la suite à l'accusation que l'on a surprise à sa bonne foi. Je vous demande donc si vous avez dessein de charger votre responsabilité de l'arrestation illégale d'un homme de qualité, décoré d'un des premiers titres de Castille, et qui ne manque auprès du trône ni d'amis ni de puissantes protections.

Le corrégidor, sans répondre à Perez, s'adressa de nouveau à dona Isabel :

— Je vous ai déclaré, segnora, lui dit-il, que je n'étais pas le maître d'anéantir cette procédure commencée, et qui d'ailleurs se rattache à l'affaire importante qui m'a conduit ici, par ordre du roi. Le greffier, qui a suivi cette espèce d'interrogatoire, en a dressé un procès-verbal que vous allez signer avec tous, tant que nous sommes ici; vous aurez connaissance demain dans la journée de la décision qui interviendra sur cet objet. Je vous engage, en attendant, à ne concevoir aucune crainte, continuez à mettre votre plus ferme espérance en Dieu, qui vous a exaucée et qui ne vous abandonnera pas.

— *Amen*, seigneur corrégidor, dit Perez; mais vous ne m'avez pas fait l'honneur de me répondre, et je vous ai demandé si vous osiez attenter plus longtemps à la liberté d'un homme comme moi.

— Oui, seigneur, répondit Matias, je vais vous faire conduire à Saint-Ildefonse avec don

Fernando de Mansilla. Il est probable que votre affaire sera décidée avant la fin du jour; en attendant, je me charge sans crainte de la responsabilité dont vous prétendez vous effrayer; vous resterez tous deux mes prisonniers.

Le greffier avait, en effet, terminé la rédaction d'un procès-verbal sommaire que le corrégidor fit lire à haute voix et qui fut signé par tous les témoins. Quand ce fut le tour de Perez, il écrivit avec beaucoup d'affectation *don Mariano de Molina y Gusman, comte de Peñamayor*. Don Matias prit respectueusement congé de dona Isabel, qui lui fit promettre de venir la revoir; il la laissa beaucoup plus calme. Quant à lui, ses dispositions étaient bien loin d'être aussi tranquilles; en retournant à Saint-Ildefonse pour y rendre compte des travaux de cette matinée si remplie d'événements. Le plus important pour lui est précisément le seul dont il n'ait pas été rendu compte : jeu singulier du hasard sur lequel, en passant, on a pourtant jeté assez de jour pour éclairer le lecteur attentif, mais dont rien encore ne peut lui faire pressentir toutes les conséquences, quelle que soit la sagacité de son esprit.

CHAPITRE XI.

La chronique ségovienne, où sont puisés ces faits intéressants, poursuit de la sorte la relation des événements du 31 août 1792.

Nous avons vu que le matin de ce jour don Matias, après avoir inopinément rencontré Fernando à la *Fonda San-Rafaël*, était allé prendre de nouveaux ordres à la cour. C'est alors qu'on lui avait donné connaissance des délations verbales de Pedro. Justement effrayé d'avoir à juger un procès où son meilleur ami se trouvait impliqué, il s'était décidé tout à coup à quitter Ségovie, pour aller prendre possession du grade éminent auquel il était promu depuis près d'un an. Sa résistance seule tenait l'affaire en suspens. On se rappelle que c'était à la demande du duc de Berwick que la grâce avait été accordée, et que sa tendresse pour Matias s'affligeait de l'espèce de dédain qu'il témoignait pour une si grande faveur. Ce vieux seigneur était arrivé la veille à la cour, don Matias alla le trouver en sortant de chez le ministre et le pria d'agir. Ce fut avec un vif plaisir que le duc se chargea de hâter l'effet d'une résolution attendue avec tant d'impatience, et Matias tranquille à cet égard était reparti pour Otéro afin d'y remplir la mission dont on connaît l'issue. Le duc, de son côté, ne perdit pas un instant pour accomplir la sienne. Les dispositions étaient arrêtées depuis longtemps à cet égard, elle ne lui coûta pas beaucoup de travail. Mais pour vaincre plus tôt les petites résistances de détail, le duc prétendit tout conduire lui-même, et se mit à parcourir les bureaux et à presser l'expédition des lettres et du brevet. Ne voulant se fier à personne du soin des moindres démarches, on le voyait aller et revenir vingt fois de la table du chef à celle des commis, suivant partout ses chers papiers, qu'il voulut ensuite porter de sa main à la signature du ministre, son ami.

Cependant une foule de prétendants s'agitaient depuis longtemps pour obtenir la place que la promotion de don Matias laissait vacante à Ségovie. Au premier rang des solliciteurs on distinguait un ancien secrétaire de don Juan de Silva, Félix, petit homme ardent, dévoré d'ambition et de la soif des richesses, et que le crédit de ce protecteur avait fait nommer intendant de Saint-Ildefonse. Félix s'était créé un caractère singulier d'une espèce assez nouvelle : il jouait le flatteur bourru; et c'était toujours du ton dont on dit des injures qu'il prodiguait les plus fades éloges. Il paraissait inflexible et dur, et pourtant rien n'était plus souple que lui, Félix était un roseau peint en fer. Mauvais bouffon, agréable chanteur, éminent joueur de castagnettes, à force de demi-talents, l'intendant s'était placé fort avant dans les bonnes grâces des caméristes du palais, toutes fort laides à cette époque. Admis dans leur intimité, il relevait aigrement leurs moindres inadvertances et murmurait ensuite entre ses dents, mais toujours de manière à se bien faire entendre que les femmes se croient tout permis quand elles sont jolies.

Cette âpreté de langage ne déplaisait pas, et l'on convenait généralement dans les antichambres de la reine que personne plus que don Félix n'était fait pour une place de corrégidor : c'est un homme impitoyable, disaient ces dames, mais du moins il est juste. Don Félix, empressé de savoir des nouvelles de l'engagement avec les contrebandiers, n'avait pas quitté les bureaux depuis le matin. Il vit le duc de Berwick s'agiter d'un air affairé, brandissant un rouleau de papiers et gourmandant la paresse des huissiers du cabinet. Félix ne douta point qu'il ne fût venu là pour quelque sollicitation. Le vieillard paraissait enchanté : le ministre venait de lui faire dire qu'il était prêt à le recevoir avant tout le monde, et qu'il ne lui demandait que la grâce de patienter encore jusqu'à ce qu'il eût terminé un travail attendu par le roi. Le bon duc avait la joie expansive et même un peu bavarde; il cherchait donc autour de lui et d'un œil impatient, devant qui se glorifier à l'aise de ce petit triomphe. Il aperçut Félix, c'était une bonne fortune. L'autre, de son côté, brûlant de connaître le secret de l'illustre solliciteur, l'aborda d'un air chagrin, et lui dit avec dureté :

— Que vient faire ici votre excellence? du bien, toujours du bien, c'est-à-dire des ingrats et toujours des ingrats.

— Non, pas cette fois, Félix, répondit le duc avec mystère; celui pour qui j'emploie ici mon peu de crédit doit du moins trouver grâce devant votre misanthropie.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? demanda Félix en courroux, mais à voix basse; non, non, je connais trop les hommes pour en excepter aucun, et je ne fais grâce à personne, pas plus à votre excellence qu'à tout autre, ajouta-t-il du ton le plus indépendant. Et que m'importe, à moi, qu'on vous proclame un modèle d'antique loyauté, d'esprit, de bonté, d'honneur? Soyez, puisqu'à cet égard on n'entend qu'un seul cri, soyez doué de toutes les vertus, j'y consens; mais, morbleu, vous êtes homme, et comme tel, plein d'imperfections.

— Qui le nie, sévère et sauvage Félix? Mais si mon protégé vaut mieux que moi?

— Mieux que votre excellence! Allons, taisez-vous ou parlons de choses possibles. Je vais parier que c'est encore votre don Matias que vous placez sans façon ainsi au-dessus de vous-même. Don Matias! bon sujet et qui reconnaît bien les bontés qu'un homme comme vous daigne prendre à son avancement; il aime mieux languir à Ségovie...

— Il n'y languira pas longtemps, bon Félix, dit le duc d'un air triomphant. Le ministre m'attend.

— Il y mourra, vous dis-je. Il faudrait beaucoup d'énergie pour le tirer de là, et votre excellence n'en sait mettre que dans les grandes choses.

— Voyez, lui répondit le duc, prenez ces papiers, esprit intraitable, lisez, seigneur *Timon!* .. Eh bien! m'accorderez-vous maintenant la faculté d'apporter aussi dans les petites affaires un peu d'exécution et de fermeté?

Félix satisfit à la hâte sa curiosité, et remettant tout au duc :

— Tenez, reprenez cela, lui dit-il avec humeur; j'étais bien sûr que la perversité des hommes ne vous empêcherait pas d'être sans cesse occupé de leur bonheur. Maudit soit l'homme, ajouta-t-il tout haut en s'éloignant, on est toujours contraint de l'admirer!

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES

RESSOURCES DE M. BRICARD.

—

NOUVELLE.

(Suite.)

III

L'amitié, quelque temps brisée, de Bricard et Girard s'était donc recimentée, et, cette fois, avec les apparences d'une solidité à toute épreuve. Bricard se laissait aller, sans arrière-pensée, à la joie qu'on ressent à retrouver un compagnon de vingt ans, et Girard, — soit dit entre nous, — était heureux de réparer d'anciens torts par une complaisance et une amabilité sans bornes. Depuis longtemps initié aux dangers que Bricard courait pour la première fois, Girard, en sa qualité de commis-voyageur d'une riche maison de denrées coloniales de la rue de la Verrerie, était naturellement à même, vu sa longue habitude des pérégrinations, de répondre aux questions de l'apprenti voyageur... et celui-ci ne les ménageait pas. Sa curiosité était intarissable quant à ce pays où il allait récolter une fortune; il demandait à son ami si les habitants du Brésil n'avaient point quelque chose, au physique et au moral, qui les distinguât des autres; il demandait encore s'il fallait traverser des forêts vierges pour arriver à Rio-Janeiro, et de quelle façon on traversait une forêt vierge, et si l'on y rencontrait beaucoup de serpents à sonnettes et de sauvages toujours prêts à dévorer les petits blancs.

Parfois, variant le catalogue de ses questions, Bricard, suspendu au bras de Girard dans une promenade, le soir, au clair de la lune, sur le pont du bâtiment, s'inquiétait et de la manœuvre à bord et de la manière dont cette manœuvre était commandée aux matelots; puis il voulait que le grand maigre lui donnât son opinion sur les nuages qui apparaissaient au ciel, et sur la façon dont les vagues battaient les flancs du bateau; enfin, il s'informait et du mode de construction du susdit bateau et du mécanisme de la machine qui le faisait marcher; je crois que notre ex-bonnetier poussa un jour le désir de s'instruire jusqu'à vouloir connaître l'âge du capitaine et de chacun des membres de l'équipage du *Fulton*.

Girard se montrait, autant qu'il lui était possible, toujours disposé à s'étendre en explications sur tous les points que son ami lui

sonnettait : il s'exécutait même, en certains cas, nous le répétons, avec une complaisance qu'on pourrait taxer de générosité...—ce qui signifie qu'il n'abusait que raisonnablement de la naïve ignorance de Bricard. — Seulement, de temps à autre, au moment de donner la solution d'un problème ou la définition d'un fait, Girard, frappé d'un souvenir, s'arrêtait tout d'un coup et disait à son interlocuteur :

— Ah ça! au fait, je t'instruis sur une foule de choses, moi, et tu te refuses avec obstination à me donner la clef d'un mystère fort intéressant et qui me revient sans cesse en mémoire.

Et Bricard répliquait en souriant toujours :

— Oui, oui, je sais; tu veux que je t'apprenne pourquoi je ne crains pas les naufrages, moi qui n'ai jamais mis les pieds que dans une baignoire... Patience! tu connaîtras mon secret, mais quand nous serons arrivés au but de notre voyage. Que veux-tu? je suis un peu superstitieux. Il me semble que, lorsqu'on craint la foudre, il ne faut pas se montrer trop fier de son paratonnerre. Tu ne me comprends pas... ça viendra, je te le répète.

Et Girard ne parvenait pas à tirer un mot de plus, à ce sujet, du discret bonnetier.

Cependant cette discrétion devait avoir un terme; ce moment arriva.

C'était trois semaines après son départ du Havre; le *Fulton* se trouvait alors en vue des îles du cap Vert; il était six heures et demie du soir, on venait de dîner, et les passagers jouissaient, sur le pont, des délices d'une des plus belles soirées. Nos inséparables Bricard et Girard, assis à quelque distance de la machine, conversaient comme d'ordinaire, et d'autant plus gaiement, qu'un verre de rhum, offert par le capitaine, prêtait à leur esprit ses vapeurs semi-bachiques.

Tout à coup, un bruit semblable à celui du tonnerre se fit entendre, et à ce bruit formidable tous les habitants du bâtiment, soit à l'intérieur, soit sur le pont, quittèrent la position verticale pour l'horizontale ; je veux dire que tout le monde à bord du *Fulton*, capitaine, matelots, passagers, fut renversé plus ou moins brusquement, en même temps que cette espèce de coup de tam-tam résonnait d'une façon si subite et si effrayante.

Pour leur part, Bricard et Girard étaient allés tomber de tribord à babord, à dix pas l'un de l'autre.

Avant qu'ils se fussent relevés de leur chute et arrachés à leur stupéfaction, une voix sonore, celle de l'officier de quart, avait crié :

— Gare à la machine, nous avons touché!

Et l'on avait, en effet, si bien touché, que le bateau, comme cloué sur le rocher qui venait de déchirer sa quille, ne faisait plus un pas en avant, et ne se remuait encore, de droite à gauche, que grâce aux efforts mourants de la vapeur, dont une main habile avait heureusement arrêté à temps l'impulsion devenue inutile, sinon fatale.

Bricard s'était remis sur ses jambes, ainsi que son ami. Bricard ne concevait rien à ce qui venait de se passer; néanmoins il pressentait d'instinct quelque catastrophe, et la physionomie de Girard n'était pas de nature alors à rassurer l'ex-débitant de bonnets de coton.

— Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il? fit Bricard à son compagnon.

— Eh! s'écria celui-ci, qui suivait de l'œil tous les mouvements de l'équipage, n'as-tu pas entendu? nous avons touché.

— Touché quoi? que veux-tu dire?

— Je veux dire que le capitaine du *Fulton* est un sot, son second un âne, et nous de la chair à poissons. Bricard, voici le moment, mon brave, de prouver que tu ne crains pas l'eau! En attendant, si tu as quelque chose de précieux en bas, je te conseille de ne pas l'y laisser moisir.

Et mettant à profit le fameux *chacun pour soi*, Girard s'enfuit vers sa cabine; Bricard, pâle comme un mort, imita son ami en perçant à grand'peine la foule des passagers et des matelots, les uns demandant, effarés, la cause de cette halte soudaine, les autres bousculant, sans leur répondre, les importuns qui les gênaient dans la manœuvre.

SPINDLER.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XIX

ACHARD.

Il avait d'abord lutté avec courage contre la gêne, presque contre la misère...

Puis, quand les beaux jours étaient venus, au lieu — comme ont fait et comme feront encore tant d'autres — de dissiper follement l'or qui lui tombait du ciel...

Économe, ingénieux, rangé, il s'était préparé un avenir heureux et tranquille!...

Quelques mois, quelques semaines encore, et il entrait à pleines voiles au port! Plus de ces voyages incessants où l'on paye de tant de fatigues un peu de gloire, un peu de profit! Ah! depuis douze ans que le pauvre artiste exilé, — on ne sait pourquoi, — des théâtres de Paris, s'était mis de la sorte à courir la province, il les avait appréciées à leur juste valeur, allez! ces pérégrinations mortelles... — mortelles, c'est le mot! on s'y tue le corps et l'âme!... — où le comédien, à part le talent qu'il peut avoir, doit être aussi un peu comptable, un peu machiniste, un peu décorateur, un peu souffleur, un peu menuisier, un peu tout, enfin... s'il veut *faire ses affaires*...

Et il fallait voir Achard en représentations!... Il se levait à cinq heures, et il se couchait à trois!... souvent il ne se couchait pas du tout... c'était deux heures de trouvées...

Résumé de cette existence de cheval de camion :

Achard avait quarante-huit ans, — la fleur de l'âge. — Il était souffrant depuis quelque temps sans doute ; néanmoins, sa famille, ses amis ne pouvaient, ne voulaient pas concevoir de craintes sérieuses!...

Un soir — le quatorze du mois dernier — il reposait paisiblement, au fond d'un bon fauteuil, dans l'appartement qu'il occupait boulevard Saint-Martin; — un appartement de comique, ma foi!... un appartement tout joyeux de bon air et de belle vue.

Madame Achard veillait auprès de son mari.

Tout à coup l'artiste se réveille en poussant un gémissement.

Sa femme s'élance vers lui...

— Qu'as-tu donc, mon ami? s'écrie-t-elle avec épouvante, en voyant le malheureux se dresser entre ses bras haletant, l'œil hagard, les cheveux ruisselants d'une sueur glacée...

— Ce que j'ai... ce que j'ai!... murmure Achard, qui presse de ses deux mains crispées son cœur qui semble vouloir s'échapper de sa poitrine...

Ce que j'ai! — et sa voix devient navrante, désolée, terrible à entendre, tant elle exprime d'angoisse!... de torture!... — Oh!... cette douleur! cette douleur affreuse!... affreuse!... affreuse!... ah!...

Je meurs...

. . . .

Et il était mort...

. . . .

En vérité, voyons, quand j'appelais fous tout à l'heure ceux qui vivent au jour le jour... mangeant ce matin ce qu'ils ont gagné hier... que ce qu'ils aient gagné soit un liard ou cent louis.. une misère ou un trésor...

Avais-je raison?...

Franchement, le fou n'est-il pas celui que l'on appelle le sage?...

Celui qui se construit une maison de pierre quand il y a tant de nids de feuillage partout à son service...

Celui qui cherche, parmi vingt manières, la moins dangereuse pour placer mal son argent...

Quand il y en a cent mille, infaillibles, à sa disposition, pour le si bien dépenser!...

. . . .

Mais, qu'est-ce donc?

Ah! le convoi d'Achard qui passe!

Il y a du monde, beaucoup de monde derrière le cercueil de l'artiste... Gens de lettres, comédiens, peintres, musiciens, bourgeois... quelques ouvriers... — Les ouvriers sont de toutes les bonnes fêtes, comme de toutes les vraies douleurs.

Que disent tous ces gens-là de cet homme qui les a quittés si vite? D'ordinaire, la Vérité marche à la suite des funérailles; elle ne craint pas que le mort ne se relève pour lui crier de se taire, si elle lui est hostile.

— Ce pauvre Achard! quel malheur, n'est-ce pas?

— Oui, c'était un brave et bon garçon!

— Brave et bon, assurément!... Il ne disait jamais de mal de personne, et faisait souvent du bien à beaucoup...

— Du bien!... hum! hum!... croyez-vous?... On m'a affirmé qu'il était un peu intéressé... un peu avare, même.

— Ceux qui vous ont dit cela ne savaient sans doute point la différence qui existe entre les mots *ordre, économie*, et ceux *avarice, lésinerie*, ou bien ils étaient du nombre des sots aux yeux desquels c'est une faute, presque un crime chez un artiste de mettre de côté un morceau de pain pour sa vieillesse...

— Un morceau de pain... mais Achard avait amassé près de vingt mille livres de rentes!

— C'est possible!... Mais je vous répète, je vous certifie, *de visu*, que s'il aimait à emplir sa bourse, il aimait aussi à y puiser pour rendre service...

— Quel âge avait-il quand il est mort?...

— Quarante-huit ans... Au mois de novembre prochain, il entrait dans sa quarante-neuvième année.

— Il était de Lyon, n'est-ce pas?

— Oui... C'était un ouvrier tisseur... un *canut*, que la rage du théâtre avait pris tout jeune, presque gamin encore, en dépit des cris, des remontrances, des supplications de sa famille...

La famille l'eût peut-être même emporté sur la vocation...

Lorsqu'un soir, au théâtre des Célestins, un acteur s'étant senti inopinément dans l'impossibilité de jouer...

Achard qui se trouvait là — il se trouvait toujours là, dans les coulisses, — s'offrit aussitôt pour le remplacer.

La recette était assez belle... il eût fallu la rendre en faisant relâche *pour indisposition.*

Le directeur des Célestins était un homme qui voyait sainement les choses; il eût préféré servir vingt-cinq nouveaux comédiens, mauvais, à son public que de lui rendre seulement un sou!...

— Jouez! mon ami, cria-t-il donc à Achard.

Et Achard, ivre de joie, s'élança sur les planches.

Tout le monde... et le directeur, et le public, et les comédiens, s'attendait à ce que l'audacieux serait détestable...

— Je suppose même que quelques bons amis le souhaitaient un tout petit peu!... —

O surprise agréable pour les uns!... ô déception pour les autres!

Non-seulement Achard n'était pas détestable du tout, mais c'est qu'au contraire il fut charmant... il avait de l'entrain, de la gaieté, du sans-façon... et puis une voix!...

— Oh!... une voix charmante!... en effet! je me le rappelle... fraiche... mordante... sympathique!... N'a-t-il pas eu plus tard le premier prix de chant au Conservatoire?

— Sans doute. Il était élève de Bordogni.

— Bref... pour terminer votre histoire des premiers pas d'Achard?

— Eh bien... son succès aux Célestins décida de son sort. Il abandonna le métier pour l'art... et s'engagea successivement dans les troupes de Lons-le-Saulnier, de Grenoble, de Lyon...

— N'était-il pas marié déjà?

— Oui!... il s'était marié à vingt et un ans!

— A vingt et un ans!... Ah!... le malheureux!...

— Chut!... ne le plaignez pas!... celle qui fut sa première, sa meilleure amie, est aussi celle qui lui a, hier, doucement fermé les yeux...

Celle qui a reçu son dernier soupir... Son dernier regard...

Dieu est juste, il rend à César ce qui appartient à César...

Au dévouement, aux bons soins, à la tendresse pendant près de trente ans...

Ce qui appartient, avant tout et surtout, à cette tendresse, à ces bons soins, à ce dévouement...

— Ah!... je vous comprends!... on m'avait, il est vrai, conté que ce pauvre Achard... Dame! au théâtre... cela doit être si difficile de rester fidèle à sa femme!...

— Chut! encore, chut! ami!... Que le bruit de vos paroles n'aille pas troubler le repos de notre cher Achard dans sa mort...

Assez longtemps, je le crains, sa vie a été troublée par les remords instinctifs d'une faute...

Qu'il cherchait d'ailleurs, il faut le reconnaitre, à faire aussi cachée et aussi excusable que possible!...

— Vous avez raison... Revenons à ses débuts. Comment arriva-t-il à Paris?...

— Il avait rencontré Déjazet à Bordeaux. Déjazet, frappée des qualités du jeune artiste, s'était offerte à lui faciliter un engagement à Paris, au théâtre du Palais-Royal?

— Et Déjazet aidant, le 10 juillet 1834, s'il m'en souvient bien, Achard débutait au Palais-Royal dans *Lionnel*, n'est-ce pas?

— Dans *Lionnel, un peu*, et dans *le Commis et la Grisette, beaucoup.*

— Que voulez-vous dire avec vos *un peu* et vos *beaucoup?*

— Je veux dire que si Achard débuta réellement, le même soir, dans *Lionnel* et *le Commis et la Grisette*, le second de ces deux vaudevilles seul eut l'honneur de faire le mieux valoir les mérites de notre artiste...

Car on joua *le Commis et la Grisette* — une des plus amusantes fantaisies de Paul de Kock — plus de cent fois de suite!...

Tandis que *Lionnel* ne vécut guère... que ce que vivent les roses...



ACHARD

Et les honnêtes vaudevilles qui n'ont pas grand'chose dans le ventre...

L'espace... non de quelques matins, mais de quelques soirs!...

— Après *le Commis et la Grisette*, Achard joua *Titi le Talocheur*, n'est-ce pas?

— Oh! je ne me souviens pas à la lettre de l'ordre des créations de notre charmant comique; ce que je sais, c'est qu'il eut maints succès à ce théâtre qui l'avait tout d'abord si gracieusement accueilli; témoins *l'Aumônier du Régiment, Pascal et Chambord, Bruno le Fileur, la Famille du Fumiste... le Colleur...*

Et tant d'autres!...

— Et pourquoi, puisqu'il y était si aimé, Achard ne resta-t-il pas au Palais-Royal?

— Les flots et les directeurs sont changeants, mon cher. Demandez à ces messieurs — les directeurs, pas les flots... — pourquoi ils s'obstinent, pendant des années de suite, à repousser loin de leur scène des talents reconnus de tous et partout, pour accueillir à bras ouverts des médiocrités bafouées partout et de tous!

Ceci est de la haute politique administrative, sans doute...

— En quittant le Palais-Royal, Achard entra au Gymnase, n'est-il pas vrai?

— Oui, mais il y resta peu de temps.

Certaine circonstance avait détourné l'artiste de sa voie naturelle. Voulant s'en créer une autre, il se mit, un des premiers, à organiser les représentations en province...

Vous savez le reste.

— Oui, oui... *Pierre qui roule n'amasse pas de mousse*, dit le proverbe; le proverbe est faux... car Achard a roulé, lui, une douzaine d'années environ... et il a amassé une jolie fortune...

Mais à quoi cela lui a-t-il servi! C'était bien la peine, ma foi, de se donner tant de mal...

Le voilà entre quatre planches...

Le voilà bientôt sous quelques pieds de terre...

Et que laisse-t-il après lui, cet homme qui s'est tué à la tâche?...

— Ce qu'il laisse!...

Comptez-vous donc pour rien un nom sans tache, d'abord...

Une réputation intacte d'honorabilité et de probité...

Et grâce à cette fortune si péniblement amassée, le repos de sa compagne... le bonheur de ses trois fils assurés!...

Allons!... allons!... êtes-vous donc de ces esprits égoïstes qui, semblables aux jeunes hommes de la fable de la Fontaine, trouvent étranges qu'un vieillard songe au printemps, à venir...

Quand il lui reste à peine assez de force pour vivre l'hiver venu!...

L'homme de cœur plante l'arbre dans son jardin, en se disant:

— Si l'ombrage et les fruits de cet arbre ne sont pas pour moi...

Ils seront pour les gens que j'aime!...

Rirez-vous de cet homme, ami?

. . . .

J'avais rougi malgré moi...

— Moi, un diable qui ne rougis guère, cependant...

En entendant de simples humains me faire la leçon...

A propos de toutes les niaiseries que je vous débitais tout à l'heure, lecteur...

Quand je voulais vous prouver que le sage est celui qui boit dix bouteilles de vin de Champagne aujourd'hui...

Au risque de ne boire qu'un verre d'eau demain...

. . . .

Et voici terminée notre esquisse biographique sur Achard, lecteur.

Si ce n'était pas un grand comédien, c'était du moins un si charmant cœur!...

Nous lui devions bien un *passe-droit* dans la galerie de nos contemporains, n'est-ce pas?

Noblesse oblige!...

Mort oblige!...

Avant que l'oubli n'éteigne le nom qui n'a brillé que d'un peu d'éclat...

Parlons donc de l'homme que nous avons aimé... parce qu'il méritait d'être aimé...

Une branche de myosotis a autant de poids qu'une couronne de lauriers sur une tombe fermée d'hier!

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 21. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

20 SEPTEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... { PARIS....... 4 fr. DÉPARTEMENTS... 5 ÉTRANGER..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



M. Chauffourlin se dirige vers le théâtre. — Page 163.

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INEDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XVII.

Choublanc au spectacle. — (*Suite.*)

Choublanc descend la tête montée, il s'avance vers le chef du contrôle avec une mine si drôle que celui-ci ne peut s'empêcher de rire en lui disant :

— Est-ce qu'on vous a repris vos vingt francs ?

— Non, monsieur, on ne m'a rien repris... Je ne me laisse pas attraper si facilement. Mais vous savez que j'ai pris un billet pour aller partout ?

— Je sais que vous avez une avant-scène... Eh bien ?

— Eh bien, monsieur, l'ouvreuse ne veut pas m'ouvrir aux premières loges... Elle prétend que ceci n'y va pas...

— Elle a raison, ceci est une contremarque de parterre... Où êtes-vous allé d'abord ?

— Au parterre.

— C'est cela, vous serez sorti sans redemander votre premier billet, l'ouvreuse avait raison.

— Comment ! raison... mais sapristi...

— Ne criez pas, monsieur, on va vous ouvrir aux premières.

— Ah ! c'est bien heureux !

Le chef du contrôle dit à un de ses hommes de monter avec Choublanc. Le placeur dit à l'ouvreuse des premières : — Ouvrez à monsieur.

L'ouvreuse s'empresse d'ouvrir, et Choublanc entre dans la loge en lui disant :

— Vous voyez bien que j'avais le droit d'entrer.

L'ouvreuse s'incline en lui présentant un petit banc.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Pour mettre vos pieds.

— On est obligé dans les loges de mettre ses pieds sur un petit banc ?

— On en prend toujours, on est beaucoup mieux.

— Donnez, alors, donnez.

L'ouvreuse retourne vers ses camarades en disant :

— J'avais vu à sa boule qu'il serait de force à le prendre.

Choublanc s'assied sur le devant de la loge qui est vide et met ses pieds sur le petit banc, ce qui le gêne beaucoup ; mais l'ouvreuse lui a dit que c'était l'usage, il croit devoir s'y conformer. Tout en regardant dans la salle, il tâche d'écouter un peu la pièce, à laquelle il ne comprend rien ; ce qui l'étonne, c'est

que la foule n'arrive pas du tout et il se dit :

— Mais alors le journal a donc fait erreur en mettant que c'était plein tous les soirs... Cependant un journal ne peut pas mentir... ça ne s'est jamais vu... Si l'on fait cent représentations comme celle-ci... cela ne rapportera pas beaucoup.

Bientôt Choublanc, ennuyé d'avoir les pieds sur un petit banc, se décide à quitter sa loge en disant : — Je ne suis pas commodément du tout ici... je ne plonge pas assez dans la salle... Allons plus haut.

CHAPITRE XVIII.

Choublanc cabaleur.

Et le Champenois sort de la loge et demande son billet. L'ouvreuse lui demande alors son petit banc.

— Ça se paye donc ces petits machins-là?

— Oui, monsieur... toujours.

— Vous m'aviez dit que cela faisait partie de la place.

— Oui, monsieur, mais on les paye à part...

— Combien est-ce?

— Nous ne taxons pas, c'est à la volonté de la personne.

Choublanc tire un sou de sa poche et le présente à l'ouvreuse qui se recule avec un superbe mouvement de fierté en s'écriant :

— Fi donc, monsieur!... nous ne recevons pas un sou!

— Alors, madame, pourquoi me dites-vous que c'est à la volonté de la personne?

Et Choublanc ajoute quatre sous au premier; l'ouvreuse daigne alors les accepter. Il s'éloigne en se disant :

— Une autre fois je saurai que c'est à la volonté de la personne, à condition qu'on ne donnera pas moins de cinq sous.

Il arrive aux troisièmes galeries, ce que l'on nomme vulgairement le Paradis. Il donne son billet et pénètre dans la galerie où il trouve une société peu nombreuse, mais mal choisie, et où règne une odeur qui pourrait, au besoin, remplacer l'alcali.

Choublanc se promène derrière ces messieurs et ces dames et entend la conversation suivante :

— Ça t'amuse-t-il celle pièce-là, Chalumel?

— Ma foi non, c'est pas assez fort en crimes! en v'là deux fanfarons qui disent toujours : Je te vas tuer... je te tuerai... tu ne périras que de ma main, et chaque fois que l'un pourrait tuer l'autre, il va se promener auparavant pour laisser à son ennemi le temps de se sauver... ça m'embête tout ça.

Et le particulier, fourrant deux de ses doigts dans sa bouche, fait entendre un coup de sifflet à effrayer la forêt de Bondy. Choublanc dit à quelqu'un près de lui :

— Qu'est-ce que c'est que ça?

— Tiens! c'est ce monsieur qui a perdu son chien apparemment et qui l'appelle!

— Ah! je croyais qu'on ne laissait pas entrer les animaux au spectacle.

— Par exemple! il n'y a que d'ça!

Des cris partent du parterre :

— A bas la cabale! — A bas les siffleurs! — A bas le [illegible]!...

— [illegible]... venez donc vous y frotter... des [illegible]!

— Ah! regardez donc ce monsieur borgne en [illegible] bleu clair. Est-ce qu'il vient nous [illegible] celui-là?

— [illegible] lui pocherons son autre œil... ça [illegible] ne louchera plus.

[illegible] fait de se voir le point de mire du public de la troisième galerie, Choublanc en sort par une autre porte en se disant :

— Je vois encore moins ici qu'ailleurs... et puis des gens qui amènent leur chien... cela peut être désagréable... redescendons... je crois que c'est au balcon que l'on voit mieux.

Choublanc prend un carton qu'on lui présente, descend deux étages, et dit à l'ouvreuse du balcon en lui présentant sa contremarque :

— Ouvrez-moi, s'il vous plaît, madame.

L'ouvreuse examine le carton, sourit d'un air narquois, et répond :

— Ce n'est pas ici... c'est plus haut.

— Qu'est-ce qui est plus haut?

— Votre place, monsieur.

— Je vais où je veux, madame, j'ai été tout en haut, je m'y suis trouvé fort mal, c'est pourquoi je redescends; ouvrez-moi le balcon, je vous prie...

— Pas avec ce billet-là, monsieur; si vous désirez entrer au balcon, prenez un supplément.

— Sapristi... madame, est-ce que cela va recommencer... est-ce que vous allez me faire comme aux loges... savez-vous que ça commence à m'ennuyer tout cela!...

— Je ne sais pas ce qui vous est arrivé aux loges, monsieur, mais vous ne pouvez pas entrer au balcon avec ce billet-là...

— Ah! corbleu, c'est trop fort!... je vais en bas, madame... je vais me faire rendre justice... elle va monter avec moi, et le contrôle aussi... vous allez voir.

Choublanc arrive tout essoufflé au contrôle en criant :

— C'est toujours à recommencer... on ne veut pas m'ouvrir... ça m'embête beaucoup; je fais un métier très-fatigant!

— Et nous aussi, monsieur, cela nous ennuie, dit le premier contrôleur, mais trois spectateurs comme vous suffiraient pour mettre le désordre dans une salle de spectacle!...

— Comment le désordre!... parce que je veux aller au balcon...

— C'est insupportable tout cela. Voyons votre carton... Quoi, monsieur, vous venez de la dernière galerie, que diable alliez-vous faire là?

— J'y allais pour voir... mais je n'y voyais pas.

— Monsieur, est-ce que vous ne pourriez pas vous décider pour la place que vous voulez?

— Voilà une heure que je vous dis que je veux aller au balcon.

— On va vous y conduire, mais tâchez de vous y tenir, monsieur.

Le placeur monte encore avec Choublanc et lui fait ouvrir le balcon. Cette fois notre Champenois se trouve près de personnes qui n'appellent pas leur chien. La société est peu nombreuse, mais elle semble bien composée. Choublanc se place sur le second rang. Il cherche de nouveau sa femme dans la salle et n'en aperçoit aucune qui lui ressemble. Comme il ne comprend rien à la pièce dont il n'a pas suivi l'intrigue, il dit à un monsieur assis près de lui :

— La foule tarde bien à arriver.

Le monsieur sourit, en répondant :

— Si vous attendez la foule ici ce soir, vous attendrez longtemps, monsieur...

— Mais cependant le journal l'annonçait, en faisant un éloge pompeux de la pièce.

— Si vous prenez à la lettre les réclames des journaux, vous serez bien souvent trompé.

— Diable! je ne m'y fierai plus alors.

Pour se distraire, Choublanc sort de sa poche une tabatière qu'il a achetée pour remplacer celle qu'on lui a volée. La nouvelle est en buis et bien simple, mais lorqu'on veut l'ouvrir, elle rend un son criard, absolument semblable à celui d'une petite trompette d'enfant.

Ce bruit fait retourner tout le monde; les uns rient, les autres murmurent. On crie du parterre : — Silence donc au balcon!.. et du paradis : — Faut coucher votre moutard!

Choublanc, qui ne se doute pas que tout cela s'adresse à lui, prend tranquillement sa prise, en se disant :

— Et moi qui, sur la foi du journal, ne mange pas mes fraises, ne prends pas mon café... et achète un billet vingt francs; tout cela dans la crainte de ne pas avoir de place... Où en serais-je si je ne m'étais pas fait rendre mes vingt francs... je ne m'en serais pas consolé!..

Ah!... tiens, encore des gens dans la salle qui ont perdu leur chien... il paraît qu'on en avait amené beaucoup... ils sont cachés sous les banquettes, apparemment, car je n'en ai pas aperçu un seul. Décidément, cette pièce manque de gaieté... prenons une prise.

La tabatière est de nouveau sortie de la poche, elle rejoue son petit air de trompette. Tout le monde se retourne, on rit de plus belle, mais on crie du parterre : A la porte! et à tout ce tapage se joignent encore les sifflets de personnes qui doivent avoir beaucoup de chiens.

Tout à coup, un monsieur du contrôle entre au balcon, et va dire à Choublanc :

— Monsieur, c'est vous qui donnez le signal du tapage : si vous ne cessez pas, vous êtes prévenu qu'on va vous mettre dehors...

— Qu'est-ce que vous dites... je donne le signal du tapage, moi... Je ne bouge pas, je ne dis rien... Je n'ai pas amené de chien, je ne siffle pas...

— Oh! vous faites semblant de ne point comprendre... vous avez apporté avec vous un instrument dont on ne se sert pas dans une salle de spectacle.

— Moi... je n'ai pas apporté le moindre instrument!...

— Enfin, monsieur, vous voilà prévenu, ne recommencez pas, ou l'on vous fera sortir...

— Que je ne recommence pas quoi?...

L'inspecteur est parti. Choublanc maronne entre ses dents :

— On n'est pas du tout aimable pour le public dans ce théâtre-ci... je ne sais pas ce qu'ils ont après moi... J'ai cependant bien payé mon billet... J'ai des scènes au contrôle... puis avec les ouvreuses... on dit que je donne le signal du tapage... je n'y comprends rien...

Ah! mais .. qu'est-ce que je vois donc là-bas... dans une loge grillée... un chapeau blanc et rose... qui ressemble beaucoup au chapeau que porte Éléonore...

Ah! mon Dieu... quel dommage que la grille soit levée... Je ne vois pas la figure de la dame... si c'était ma femme!... ce chapeau est bien le même... je crois que la personne est avec quelqu'un... un homme!... sapristi... descendons au parterre, du côté de cette baignoire... Je me tiendrai debout devant... et si c'est Éléonore... je brise la grille... Je me sens capable de lui dire : Bonsoir, madame, je vous présente mes devoirs.

Avant de suivre Choublanc dans cette nouvelle pérégrination, revenons un peu à l'individu auquel il a fait payer vingt francs, et qui était resté dans la borne-affiche.

Ce monsieur se nommait Chauffournin, il avait soixante ans; c'était un ancien employé de la Poste, qui ne pouvait plus la courir, et se bornait à se promener tous les soirs sur le boulevard et à faire quelquefois sa partie de domino au café de la Gaîté.

Après être enfin sorti de la colonne, ce

monsieur fait quelques tours de boulevard, puis entre à son café habituel. Il s'assied dans un coin et se fait servir une chope.

Bientôt un gros papa arrive, qui va droit à M. Chauffournin, lui dire :

— Qu'est-ce que tu fais donc là, Chauffournin, tout seul dans ton coin, comme un vieux loup... Pourquoi ne viens-tu pas faire une partie à quatre avec nous?

— Je ne suis pas en train!...

— Est-ce que tu es malade?

— Non, mais je suis vexé de ce qui vient de m'arriver... Vingt francs que ça me coûte... c'est bigrement cher!

— A quoi viens-tu donc de dépenser vingt francs? Tu as fait des folies pour une femme... Tu as envoyé un bouquet à ton actrice de prédilection...

— Laisse-moi donc tranquille... je n'ai jamais acheté un bouquet au-dessus de deux sous. Non!... c'est la nouvelle ordonnance... concernant les colonnes là-bas... je ne savais pas... que diable, on devrait prévenir, moi j'y allais de confiance, et il m'a fallu donner vingt francs pour l'amende... c'est dur!

— Mon ami, je ne comprends pas un mot à ce que tu viens de me dire! Tu as été obligé de payer vingt francs d'amende... Qu'est-ce que tu avais donc fait, malheureux?

— J'étais allé me placer à une colonne décente pour satisfaire à une chose bien naturelle.

— Tu t'étais donc mal placé? tu offensais donc les mœurs?

— Mais pas du tout, je ne suis pas capable de faire de ces choses-là. J'étais comme on doit être, et la preuve, c'est que l'inspecteur n'a pas même vu ma figure; il m'a frappé sur le dos en me disant :

— C'est vingt francs... c'est défendu, vous deviez le voir, c'est imprimé dessus. Cependant, en sortant, j'ai examiné la colonne du bas en haut, j'ai lu beaucoup de choses dessus, mais rien qui parlât de cette nouvelle défense.

— Dis donc, Chauffournin, est-ce que tu ne t'amuses pas à me faire poser dans ce moment?

— Te faire poser!... me moquer de toi!... c'est ce que tu veux dire?

— Sans doute; avec ton histoire de colonne où l'on t'a fait payer vingt francs... C'est une plaisanterie!

— Je ne plaisante pas, sacré tonnerre, je n'en ai pas envie... J'ai payé vingt francs.

— Mais ce n'est pas possible!...

Trois ou quatre habitués s'approchent et se font conter ce qui est arrivé à M. Chauffournin.

— Mais, monsieur, s'écrie l'un d'eux, cela ne se peut pas! je sors d'en prendre, moi, et on ne m'a rien dit.

— C'est que peut-être on ne vous a pas vu.

— Allons donc! mais on ne fait que ça tout le long du boulevard, on est à la queue... Il ne manque pas de sergents de ville qui se promènent, et si cela était défendu, on n'agirait pas ainsi...

— Allons, mon pauvre Chauffournin, tu as été fait, mais ce qui s'appelle parfaitement fait de vingt francs...

— Il serait possible... je me serais laissé flouter...

— C'est évident, mais le tour est joli!

— Il est très-joli, il faut que le voleur ait un fameux toupet!... ah! ah! ah! c'est fort drôle! Comment, en plein jour, devant des sergents de ville qui passent à chaque instant sur le boulevard... c'est bien hardi!

— Ce doit être un gaillard qui n'en est pas à son coup d'essai!...

— L'as-tu vu, le reconnaîtrais-tu, au moins?

— Oui, je l'ai examiné après, il ne me voyait pas, il comptait ses vingt francs avec satisfaction.

— Je le crois bien. Quel homme est-ce?

— Un homme entre deux âges, une bonne figure, ma foi... la tournure d'un bourgeois du Marais... Il portait un habit bleu très-clair... Ah! il avait aussi un bandeau sur un œil...

— Habit bleu clair, bandeau sur l'œil! mais je le connais votre voleur... Je n'ai vu que lui ce soir sur le boulevard. Il est arrivé se mettre à la queue ici à côté, avant qu'on n'eût placé les barrières; il voulait entrer avec les pompiers... Je me disais : Parbleu! en voilà un jobard! il arrive donc de son village celui-là... et c'était un voleur... Ma foi, il est difficile de mieux tromper son monde.

— Pourriez-vous me le faire retrouver?

— Mais je l'ai vu entrer au théâtre à côté... il est capable d'y être encore, puisqu'il est si effronté.

— Oh! par exemple, s'il y est, je le fais arrêter sur-le-champ... Je vais m'en assurer, je veux rentrer dans mes vingt francs.

Et se levant avec une vivacité dont, depuis longtemps, il n'avait pas donné d'exemple, M. Chauffournin se dirige vers le théâtre dans lequel on lui dit avoir vu entrer son voleur.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

CHAPITRE XI.

(Suite.)

Don Félix courut en toute hâte chez don Juan de Silva, qu'il trouva au lit et profondément endormi, quoique la matinée fût déjà fort avancée.

— Comment! encore couché! s'écria-t-il en le réveillant. Ah! je vois bien qu'on m'a dit vrai. Je sais tout, continua-t-il en se promenant dans la chambre d'un air mécontent.

— En ce cas, tu sais de belles choses, répondit le jeune seigneur en bâillant.

— Toute une nuit passée au jeu chez le duc! Bel emploi du temps pour des gens de votre mérite! Pauvre Espagne! continua Félix avec véhémence, en poursuivant sa course par la chambre et les mains derrière le dos; pauvre Espagne! de quoi te sert de produire, en t'épuisant, des hommes aussi distingués? Voilà pourtant l'usage qu'ils font de leurs rares facultés! le jeu toute une nuit, peut-être encore pis!...

— Oh! ne ménage pas les *peut-être*, Félix; va, va, tu peux te donner carrière. Mais quelle heure est-il donc, pour que l'on vienne ainsi troubler mon sommeil?

— L'*Angelus* va sonner, je pense, et votre seigneurie devrait rougir.

— Rougir de quoi, Félix? es-tu fou de vouloir m'empêcher de dormir? Eh! mon pauvre garçon! c'est à peu près la seule chose innocente que je fasse. Mais toi qui parles, à quelle heure t'es-tu levé?

— Avant six heures.

— Eh bien! tu as certainement fait plus de six sottises depuis ce matin, et moi...

— Et vous, vous avez perdu plus de six occasions de vous livrer à votre penchant naturel pour les belles et bonnes actions.

— Mon penchant naturel, en cet instant, Félix, c'est de continuer mon somme et de te faire jeter à la porte, si tu ne t'en vas pas tout à l'heure de bonne grâce.

— Tenez, tenez, lui dit Félix en lui présentant sa chaussure, levez-vous tout à l'heure; il sera temps de dormir cette après-dînée, mais à présent il s'agit d'être utile, et vous ne me pardonneriez jamais.

— D'être utile à qui?

— A moi.

— As-tu perdu l'esprit? me déranger, me réveiller pour...

— Pour me faire corrégidor de Ségovie. Matias déguerpit enfin, et c'est à moi d'occuper sa place. Il ne sera certainement pas dit que le seigneur don Juan de Silva, le meilleur ami du duc de la Alcudia, n'a pas eu le crédit de faire donner une mauvaise place de corrégidor à son protégé.

— Eh! que m'importe, à moi, ce qu'on peut dire à cet égard! Va te promener, et me laisse dormir.

— Il vous importe beaucoup, reprit Félix à voix basse, que l'on ne mette pas quelque esprit tracassier qui fouille trop avant dans toutes ces saletés de contrebandiers.

— Les contrebandiers sont loin s'ils courent toujours.

— Ils sont arrêtés, au contraire; les avis qu'ils ont reçus se sont trouvés tous inexacts. Perez est prisonnier.

— Comment diable! et mon carrosse aussi? Donne-moi mes bas, Félix; tu as raison, il faut que je m'habille; sonne mon valet de chambre.

— Non, non; nous n'avons pas besoin de témoins pour causer de cette affaire, et je ferai fort bien le service auprès de vous. Tout le monde ne sait pas comme moi le noble usage que vous faites des faibles sommes que vous leur avez fait la grâce d'accepter...

— Bien, bien; donne-moi mes pantoufles.

— Les voici. L'affaire de ces marauds-là va s'instruire sans délai.

— Les imbéciles! Où diable se sont-ils ainsi laissés surprendre?

— Ici près, vers Rio-Frio.

— Rébellion à main armée! dit don Juan toujours hâtant sa toilette, cas royal! Et qui va juger cela? les alcades de cour? le corrégidor de Ségovie?

— Ce ne sont pas les alcades de cour. Vous savez bien que ce n'est jamais qu'une fraction de ce tribunal qui suit le roi dans ses voyages, et sa juridiction ne s'étend guère qu'autour de la résidence royale. Et d'ailleurs ils vont bientôt retourner à Madrid avec leurs majestés. On vient de décider tout à l'heure que ce procès sera porté à la chancellerie de Valladolid, déjà saisie d'une partie de cette affaire; mais en attendant, les interrogatoires préliminaires, les procès-verbaux sur les lieux, enfin, toute l'instruction préparatoire est du ressort du corrégidor de Ségovie. Tout est dans ses mains, et si quelques paroles indiscrètes...

— Je t'entends, Félix.

— Le dépit d'avoir été trompé peut faire dire mille sottises à quelques-uns de ces drôles-là, et Perez lui-même...

— Tu n'as que trop raison. Appelle maintenant pour qu'on vienne me coiffer.

— Du tout, du tout, j'arrangerai fort bien

vos cheveux moi-même; mettez-vous devant cette glace, passez ce peignoir.

— A la bonne heure; mais dépêche-toi. Oui, mon bon Félix, je comprends tout cela. Je veux faire ta fortune; sois tranquille, te dis-je, et tu seras corrégidor; je vais aller de ce pas chez le duc de la Alcudia.

— Je le savais bien, dit Félix d'un ton brusque et sévère, tout en frisant don Juan à tour de bras; allez, je connais mieux votre cœur que vous-même. Mais vous vous plaisez à le calomnier, ce bon cœur; vous n'avez d'oreilles que pour ceux qui flattent bassement votre esprit. Des flatteurs, voilà ce qui vous plaît, et vous repoussez le langage de l'amitié courageuse, qui n'a que des paroles austères... Comment vous trouvez-vous coiffé?

— Mais, vraiment, je ne suis pas mal.

— Eh! parbleu, dit Félix en colère, je le crois bien, avec cette figure-là! Ah! jeune tête, jeune tête! autre sujet de vanité puérile; on aime à s'entendre dire qu'on est joli garçon, grand, bien fait; et moi je ne suis pas même écouté, pourquoi? parce que je méprise les futilités... Attendez que j'attache votre clef de chambellan... parce que je n'estime que le vrai, le solide... passez votre grand cordon de l'ordre de Charles III, là, maintenant votre croix de commandeur d'Alcantara... Enfin on m'éconduit parce que, censeur importun des abus d'un esprit supérieur, je n'accorde d'hommages qu'à cet excellent cœur que l'on dédaigne, à cette véritable grandeur d'âme, à ces sentiments, que vos bas adulateurs ne savent pas apprécier, à cette noblesse de caractère enfin...

— Eh bien oui, mon pauvre Félix, voilà comme je suis. Ah! tu me connais bien, toi, continua don Juan en achevant de s'ajuster devant sa glace, mais ces gens-là ne se doutent de rien de tout ce que tu viens de me dire.

— Oui, je vous sais par cœur, reprit Félix en lui présentant son épée toujours d'un air fâché; vous n'avez pas beau jeu avec moi.

— Aussi, dit don Juan en la prenant, aussi tu ne me ménages pas et tu me dis de bonnes vérités. Eh bien, tu le vois, je ne m'en fâche pas; loin de là, ta sévérité me plaît, et tandis que je tiens à leur place tous ces bas flatteurs, toi, je te traite avec estime et distinction... Essuie donc mes souliers; là, me voici tout à fait bien. Mes gants et mon chapeau?

— Les voici, seigneur.

— A merveille; dans une heure, Félix, tu seras le premier magistrat de la province.

Don Juan mit en effet beaucoup de chaleur à servir son protégé; tandis que de son côté Félix fit mouvoir tant de ressorts subalternes, réprimanda si vertement les femmes de la reine, chanta tant, gronda si fort, joua si furieusement des castagnettes et de la guitare que son brevet de corrégidor lui fut expédié dans la matinée même.

CHAPITRE XII.

Cependant, six fortes mules, rapides comme le vent, ramenaient Matias au château de Saint-Ildefonse. Animées par les cris du postillon qui les dirigeait et par le fouet retentissant du cocher, elles précipitaient leur course, le carrosse semblait voler, porté sur un nuage de poussière. Et pourtant, Matias les accusait de lenteur; immobile et l'œil fixe, il regardait devant lui sans rien voir. Une foule de souvenirs douloureux le déchiraient cruellement; ses angoisses ressemblaient au supplice des remords. Mais à mesure que sa mémoire plongeait plus avant dans le passé, elle lui présentait des images plus distinctes et déjà moins sombres. Insensiblement, il remonta jusqu'aux jours de son enfance, et s'en retraça l'innocence et les plaisirs. Un charme attendrissant vint alors tempérer l'amertume de ses regrets et les effaça peu à peu. Bientôt un sentiment doux et cher resta seul au fond de son cœur; il l'amollit, son sein se gonfla de soupirs et des pleurs mouillèrent enfin ses yeux.

— Ma mère! s'écria-t-il en répandant un torrent de larmes, ma pauvre et malheureuse mère! tes derniers jours du moins seront calmes et heureux!

Presque au même instant, la voiture s'arrêta tout à coup à la porte du ministre. Don Matias se composa, et rappelant toute sa fermete, il monta les degrés à pas lents pour se donner le temps d'effacer jusqu'aux traces d'une aussi vive émotion.

Son audience fut courte; le ministre, mandé chez le roi, recueillit à la hâte tous les faits principaux, objet de ce second rapport, et le congédia. Matias, sans perdre un moment, courut chez le duc de Berwick pour lui confier le secret qu'il venait de découvrir à Otéro, et surtout pour le prier de suspendre les démarches qu'il l'avait conjuré de faire. Le duc ne lui laissa pas le temps de s'expliquer, il était lui-même trop empressé de l'instruire du résultat de toutes ses démarches et le força d'écouter dans le plus grand détail l'histoire minutieuse de toute sa matinée. Enfin il lui remit la cédule royale qu'il avait obtenue avec tant de peine.

Matias ne lui répondit que par un cri douloureux, et se laissa tomber sur un fauteuil, accablé de chagrin.

— Voilà d'étranges remercîments! dit le duc d'un air étonné.

— Ah! ne m'accusez pas d'ingratitude, répondit tristement Matias, jamais mon cœur ne fut plus reconnaissant de toutes vos faveurs; mais vous allez enfin juger à quel point je les ai méritées. Votre généreuse bonté ne m'a jamais pressé de lui dévoiler le mystère dont j'ai cru devoir envelopper l'histoire de mes premières années, il est temps...

— Calme-toi, mon pauvre ami, interrompit le duc en s'asseyant à côté de lui et en lui prenant la main avec bonté, calme-toi, Matias, et parle à ton père avec toute confiance. Quand ma bonne fortune t'a présenté pour la première fois à mes regards, ta tendre jeunesse ne pouvait être encore chargée de torts bien graves; j'ai vu ta répugnance à me parler des temps antérieurs à notre connaissance, et j'ai toujours pensé, ce que je crois encore, qu'il en coûtait trop à ta fierté de faire l'aveu d'une naissance peut-être illégitime...

— Il est trop vrai, dit Matias, que jusqu'à ce jour...

— Eh bien! reprit le duc avec véhémence, qu'avais-je affaire de connaître ton origine? Je ne me suis occupé que de bien étudier ton caractère et de juger tes inclinations.

— Seigneur! s'écria Matias, gardez cette indulgence pour qui la mérite mieux que moi...

— Laisse-moi parler, reprit l'excellent vieillard; ne m'interromps pas, Matias, et quand tu oses te méconnaître et t'abandonner ainsi toi-même, c'est à moi de te relever et de te replacer au rang qui te convient. Crois-en ma longue expérience, je n'ai jamais rencontré d'âme plus noble que la tienne, ni de cœur plus vertueux; voilà pourquoi je t'ai adopté dans le mien, voilà pourquoi je t'ai nommé mon fils. Si c'est à cause de moi que l'on t'a d'abord honoré dans notre Espagne, où j'ai eu le bonheur de te ramener, c'est à présent pour toi que l'on te respecte et qu'on t'aime. Encore une fois, qu'importe ta naissance? Ne m'en parle jamais, n'en parle à personne. Tu ne cours pas une carrière où les preuves de noblesse soient exigibles. Le roi t'a nommé à la chancellerie de Valladolid, et j'espère un jour te voir assis parmi les juges du conseil suprême de Castille au premier rang de la magistrature. Ne crains rien, mon bon Matias, non, ne crains rien, ton vieux père adoptif ne te manquera jamais; et si Dieu dispose de mes jours, eh bien! mes enfants te chérissent et t'honorent comme moi; ma maison aura toujours bien assez de crédit pour surmonter tous les obstacles qui pourraient s'élever pour toi sur le chemin de la fortune que je te présage.

Don Matias, attendri, serra qelques moments dans ses bras ce vénérable protecteur, sans pouvoir proférer une parole. Mais enfin, se remettant tout à fait de son trouble :

— Seigneur, lui dit-il, ma première jeunesse fut orageuse et coupable. Avant de vous avoir vu, je rougissais d'une naissance que je croyais illégitime; depuis que votre exemple m'apprit à connaître et à chérir la vertu, je n'ai plus rougi que de ma conduite, et je n'ai senti de honte que celle de mes fautes. C'est pour dérober à vos yeux ce sentiment douloureux, que j'ai gardé le silence obstiné que vous me reprochez avec justice. J'eusse alors affligé votre cœur sans raison et sans fruit, puisque je croyais ma faute irréparable; maintenant il faut que vous connaissiez toute ma vie, j'ai besoin des conseils de votre expérience et des leçons de votre sagesse.

— Encore une fois, parle à ton père, mon enfant, je t'écoute avec attention.

— Je n'ai, dit Matias, qu'un souvenir confus de mes premières années, mais je me rappelle pourtant fort bien la richesse et même le luxe de la maison où je fus d'abord élevé. Il me souvient encore d'un grand changement dans l'existence de ma famille, après un long voyage. Un soir, nous arrivâmes dans un village; ma mère me dit : « Mon enfant, nous n'irons pas plus loin. » De cet instant, tout me sembla nouveau et triste autour de moi. Plus de belles chambres, plus de domestiques en livrées; les habits somptueux, les promenades en voiture, tout avait disparu. Ma mère, auparavant si riante et toujours entourée d'une foule empressée à lui plaire, ma mère, désormais seule et affligée, était vêtue comme ces pauvres auxquels sa bonté m'avait souvent instruit à faire l'aumône. Nous passions une partie de la journée à l'église, et le reste du temps elle s'occupait de mon instruction et des soins de notre ménage indigent. J'atteignis ainsi l'âge de huit ans. Nous habitions Valdestillas, à quatre lieues de Valladolid. A cette époque, une famille de riches marchands de cette ville vint s'établir au milieu de ses propriétés, dans notre village. Le père s'appelait don Francisco Arenal; il avait deux fils à peu près de mon âge, et avec lesquels je fis connaissance chez le curé, qui nous catéchisait ensemble.

Ce bon ecclésiastique m'aimait beaucoup; il me présenta dans la maison de ses nouveaux paroissiens, et obtint d'eux que je suivisse les leçons que donnait à leurs enfants un excellent précepteur qu'ils avaient amené avec eux. Je fis en peu d'années des progrès remarquables; mes condisciples, Isidro et Lorenzo Arénal, que je laissais loin derrière moi dans l'étude des sciences et de la littérature, essuyaient l'humiliation de leur petit amour-propre en m'affligeant par la comparaison de leurs richesses avec ma pauvreté. Je ne



Annoncez, dit Pépé tout glorieux, son excellence le duc de Berwick. — Page 171

leur répondais qu'en remportant de nouveaux triomphes.

Cependant j'étais fier, et je ne souffrais aucune insulte directe. Isidro avait conçu pour moi l'amitié la plus tendre; Lorenzo me haïssait, et son plus grand plaisir était de blesser mon orgueil. Mais trop lâche pour m'affronter, il me portait toujours des coups détournés qui m'étaient insupportables. J'avais près de seize ans, il était un peu plus âgé que moi. Je remarquai vers ce temps que ses sarcasmes prenaient un caractère nouveau d'amertume et d'ironie. Il raillait incessamment en ma présence les enfants illégitimes et les femmes de mauvaise vie; je pris garde à l'air chagrin et troublé d'Isidro, qui s'efforçait dans ces occasions de détourner la conversation, et m'emmenait quand il ne pouvait parvenir à imposer silence à son frère.

Étonné, je pressai mon ami de m'expliquer cette bizarrerie; il se laissa longtemps prier, et ne m'avoua qu'avec beaucoup d'embarras qu'un voyageur avait, depuis peu, reconnu ma mère à l'église, et déclaré l'avoir vue à Séville, quelques années auparavant, publiquement entretenue par un seigneur de Grenade. J'étais le fruit de leurs amours illicites, d'après le rapport de cet étranger. Ma confusion fut extrême ; ma mère m'avait toujours entretenu dans l'idée qu'elle était veuve d'un riche marchand ruiné par des malheurs imprévus, et mort de regret de la perte de sa fortune. Je quittai brusquement Isidro, et rentrant précipitamment à la maison, j'abordai ma mère en tremblant, et je l'interrogeai brusquement sur le sujet délicat de la douleur mortelle qui déchirait mon cœur.

Il me serait impossible de vous décrire la sensation nouvelle que j'éprouvai en voyant tout à coup cette femme, si douce et si bonne, pâlir à mon récit, chanceler, chercher un appui que je lui refusai, et tomber enfin sans haleine à mes pieds. J'eus la barbarie de ne lui porter aucun secours, et, plus sensible à ma honte qu'à sa peine, je sortis de la maison la rage dans le cœur, désespéré, ne sachant où porter mes pas.

Je passai la journée à errer loin du village. Le soir, quand la fatigue et la faim me ramenèrent dans notre chaumière, je trouvai ma mère en pleurs; elle accourut au devant de moi pour me serrer dans ses bras ; je la repoussai durement, j'osai lui faire un crime de m'avoir donné une existence vouée à l'infamie. Mon aveugle fureur tournant contre elle et ses vertus, sa bonté et même sa tendresse pour moi, j'allai jusqu'à lui reprocher de cacher son ignominie sous un masque hypocrite, de n'avoir orné mon esprit et cultivé ma raison que pour me rendre plus insupportable la bassesse de mon origine... Enfin, je vous fais grâce des horreurs que vomit alors ma rage impie et frénétique. Pour la comprendre, et non pour l'excuser, Dieu me garde de cette pensée, il faut pénétrer un moment dans mon jeune cœur. Il n'était point pervers. J'aimais ma mère avec passion; jusque-là mes idées s'étaient toujours et uniquement rapportées à elle. Le succès de mes études m'avait révélé l'étendue de mes facultés; je sentais mes forces, et je fondais sur elles l'espoir de rendre au bonheur cette mère adorée. Le coup cruel qui venait de ruiner de si douces chimères brisa mon cœur, et, je crois aussi, porta quelque atteinte à ma faible raison. Du moins est-il certain que dès ce moment, et pendant plus d'une année, toutes mes actions eurent un caractère de folie sombre et furieuse.

Je ne pouvais plus voir ma mère sans frémir de colère; je l'insultais d'une manière atroce, et je mettais toute ma joie à voir couler ses larmes... Écartons ces odieux souvenirs, ils m'ont toujours poursuivi comme le remords d'un parricide. Un jour, après un accès plus délirant que de coutume, je sortis de la maison dans un état extraordinaire d'exaspération. Le malheur voulut que je prisse mon chemin par la grande rue, que j'évitais habituellement. Les deux frères Arénal, que je ne voyais plus, s'y trouvaient alors avec plusieurs jeunes gens des plus riches des environs. J'allai droit à eux, et je les regardai fièrement en passant; ils levèrent les épaules d'un air de pitié, et j'entendis clairement le mot de *bâtard*.

L'éclair n'est pas plus rapide; je me précipitai sur Lorenzo, et lui donnai un soufflet. L'affront était public, il demandait du sang; mais Lorenzo était lâche, il aima mieux dissimuler l'injure que de la venger au péril de sa vie. Il prétendit que j'étais un forcené, et, sans doute, il n'avait que trop raison à cet égard ; mais il répandit aussi le bruit que je voulais l'assassiner, et cette calomnie trouva du crédit dans l'esprit des paysans, que l'on avait instruits à me haïr et à me mépriser. Tout le monde me fuyait. Lorenzo, de son côté, était en butte aux railleries les plus amères; ses jeunes compagnons lui témoignaient en toutes rencontres l'indignation qu'inspirait sa lâcheté. Pour le rétablir dans l'opinion publique, Isidro se résolut enfin à m'envoyer un cartel, bien décidé pourtant à ne souffrir qu'une apparence de combat, qui sauvât l'honneur de son frère, et sans danger pour lui ni pour moi qu'il aimait toujours.

Le rendez-vous était auprès de la cabane d'un garde-forestier, sur la lisière d'un bois, à une lieue du village. Je n'avais plus d'amis, je m'y rendis seul, et j'y trouvai les deux frères arrivés quelques instants avant moi : le garde était absent. Isidro ne chercha pas à nous empêcher d'en venir aux mains; mais il nous fit clairement entendre son dessein :

« Un peu de sang, dit-il, doit suffire à laver cette offense, que l'excuse ni le pardon ne sauraient effacer. »

Pour moi, j'étais bien loin d'entendre à un semblable accommodement; j'aurais voulu périr dans ce funeste combat, mais périr vengé. Mon exaltation ne souffrit aucun retardement. Je forçai mon adversaire à se battre très-sérieusement; la supériorité que j'avais dans l'art de l'escrime me donna bientôt sur lui un si grand avantage, qu'au bout de quelques moments il ne se défendait plus qu'en reculant. J'allais lui percer le sein, quand son frère, effrayé du danger qu'il courait, se jeta sans précaution entre nous pour nous séparer. Son action fut si prompte et si mal calculée, qu'il reçut dans la poitrine un coup que Lorenzo voulait me porter. Il tomba baigné dans son sang, nous restâmes tous deux saisis d'horreur à ce spectacle; mais le lâche Lorenzo, s'enfuyant tout à coup, disparut dans le bois. Je me précipitai sur le corps d'Isidro, je visitai sa blessure, qui ne me parut pas dangereuse. Je déchirai mon mouchoir et ma chemise, et je mettais à la hâte un appareil sur la plaie, quand nous entendîmes la voix de Lorenzo, qui guidait plusieurs personnes de notre côté en criant : A l'assassin!

— Fuis, me dit Isidro; il me vient du secours, le tien ne m'est plus nécessaire. Songe à toi; je connais Lorenzo, il veut te perdre, et cet événement ne servirait que trop bien sa haine.

J'entendais répéter, plus près, de moment en moment, l'affreux cri d'*assassin*. Ma tête s'égara, j'embrassai mon ami pour la dernière fois, et, tout éperdu, je m'enfonçai dans l'épaisseur du bois, dont les détours m'étaient connus. De là, sans rentrer dans la ville, je gagnai le chemin de Salamanque. J'avais sur moi quelque peu d'argent, prix de sermons que je copiais pour des ecclésiastiques des environs. Cette petite somme me suffit pour acheter du pain dans quelques pauvres villages; mais à mon arrivée à Salamanque, ma bourse était épuisée.

Je rencontrai dans cette ville deux jeunes Irlandais catholiques, prêts à partir pour l'Angleterre, après avoir terminé leurs études à l'Université; ils s'entretenaient à ce sujet dans leur langue. Je leur adressai la parole en bon anglais, et je leur offris mes services qu'ils acceptèrent. Je les suivis en qualité de secrétaire. Après quelques mois de séjour à Londres, l'un d'eux reçut l'ordre d'aller rejoindre son père à Paris; il m'emmena. C'est là que j'eus le bonheur d'être connu de vous et d'entrer dans votre maison.

— Mais ta pauvre mère? demanda le duc avec anxiété, ta mère, quel fut son sort?

— Je l'ignorai longtemps, répondit Matias; les Irlandais que j'avais suivis, ayant conservé des relations à Salamanque, chargèrent, à diverses reprises, leurs amis de se procurer des renseignements sur ma malheureuse mère; j'appris ainsi que, peu de temps après ma fuite, elle avait brusquement quitté Valdestillas. Pour comble de malheur, je fus bientôt instruit de la mort d'Isidro. On avait d'abord jugé, comme moi, sa blessure peu profonde, mais il expira tout à coup, étouffé par un épanchement intérieur du sang.

Ce souvenir douloureux triompha encore une fois de la fermeté de Matias. Il s'interrompit pour donner un libre cours à ses larmes, et le bon duc ne put s'empêcher d'y mêler aussi les siennes. Le récit des événements d'Otéro de Herreros acheva la confidence de Matias, et le duc apprit ainsi qu'il avait retrouvé sa mère dans l'infortunée dona Isabel. Mais tous deux s'épuisèrent infructueusement en conjectures pour deviner comment Perez se trouvait possesseur de tant de secrets de famille.

— Ah! s'écria don Matias, que de fois, pendant cette pénible épreuve, je fus tenté de confondre l'insolence de cet effronté coquin en me jetant aux pieds de ma mère pour lui demander de bénir son véritable fils!

— Remercie le ciel, répondit le duc, de n'avoir pas fait une si haute imprudence.

C'est toujours agir sagement que de ne rien précipiter; un seul mot pouvait perdre ton ami et ruiner à jamais nos projets de mariage. En livrant l'intrigant démasqué aux soupçons trop fondés d'intelligence avec les rebelles, tu livrais aussi Fernando, son complice apparent, à l'action de la justice. Tous les regrets ensuite n'auraient pas effacé la tache d'ignominie imprimée sur le nom de Mansilla. L'orgueil du comte a soulevé contre lui beaucoup d'ennemis, et, même en dépit d'un jugement favorable à Fernando, la méchanceté n'eût pas manqué de persister à le déclarer l'associé de Perez le contrebandier, de Perez le faussaire et le vil intrigant.

Frère d'Eléna, il est dans une autre position. Son voyage à Villacastin, la rencontre des brigands, tout enfin, faute de preuves contraires, prend alors une couleur naturelle. La présence même de Fernando, dans cette bagarre, s'explique par sa passion désordonnée pour la jeune personne. En attendant, rien ne périclite; ta mère et ta sœur sont maintenant dans une position honorable, et je me charge de la rendre sûre. Il faut absolument suspendre toute nouvelle résolution à cet égard, jusqu'à ce que je t'aie fait part des réflexions que je veux mûrir. Voilà ce que je te conseille comme ami, et, s'il le faut, je te le commande de toute l'autorité que me donnent sur toi ma vieille raison, mon expérience et surtout ma tendresse.

CHAPITRE XIII.

Le calme profond et habituel d'Otéro de Herreros n'avait été troublé que pendant quelques heures. Dès le lendemain du jour témoin de scènes si bruyantes et si variées, tout y était rentré dans l'ordre accoutumé. Antonia, toujours vaine des honneurs de son mari l'alcade, supportait impatiemment les airs hautains de l'altière Béatrix Lopez, qui continuait à lutter d'importance et de crédit avec la femme du magistrat. L'une et l'autre, profondément blessées des injures reçues, en nourrissaient un vif ressentiment, et pourtant toutes deux aspiraient à la paix.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES

RESSOURCES DE M. BRICARD.

—

NOUVELLE.

(Suite.)

La mer avait déjà fait irruption dans la cale par la blessure du bâtiment. La sonde amenait trois pieds d'eau; on fit jouer les pompes, un gabier eut ordre de plonger pour reconnaître l'état de cette blessure et la fermer s'il était possible... Il reparut au bout de quelques secondes, secouant la tête d'un air consterné : le mal était incurable, les pompes et l'étoupe n'y pouvaient mais. Le capitaine fit une grimace horrible et jura ses grands dieux que le récif n'était pas marqué sur sa carte. Les pompes continuaient de marcher, mais l'eau continuait également de monter. Tous les passagers qui s'étaient précipités dans leurs chambres respectives pour y prendre ce qu'ils y avaient de plus précieux, reparaissaient sur le pont, chassés par l'élément impitoyable qui était allé les surprendre dans les cabines, sous la forme d'un bain de pieds. Ces mots : « La chaloupe à la mer! » s'élevaient de toutes parts, poussés par des hommes et des femmes plus blêmes que le jour qui commençait à décroître. Cependant le capitaine ne pouvait se résoudre à abandonner si vite ce bâtiment dont l'existence lui avait été confiée. Un second matelot, une feuille de zinc et un marteau entre les dents, avait plongé à son tour... Il était revenu aussi désolé que le premier, et le capitaine avait essuyé une grosse larme... non pas une larme de frayeur, mais de regret et de désespoir... et il avait enfin prononcé cet ordre : « La chaloupe à la mer!... »

Le jour baissait de plus en plus... le ciel se parsemait d'étoiles... la mer était calme et unie.

Sur *le Fulton*, le tumulte était à son comble.

A l'intérieur du bâtiment l'onde grondait sourdement, à mesure que, comme une tigresse, elle sentait sa proie dans l'impossibilité de lui échapper. Sur le pont, les passagers se pressaient pour se jeter dans la chaloupe. En vain le capitaine et l'équipage, plus maîtres d'eux-mêmes parce qu'ils avaient plus l'habitude de jouer avec la mort, voulaient comprimer cette impatience folle, on n'écoutait rien, et l'on se ruait les uns sur les autres, des échelles à l'embarcation, au risque de tomber dans la mer, qu'on fuyait, ou de faire chavirer la chaloupe.

C'est dans ces circonstances que deux hommes se trouvèrent face à face, à bord du *Fulton*, sur le milieu du pont devenu presque désert. Ces deux hommes étaient Bricard et Girard. Girard était mouillé jusqu'à la poitrine : dans sa persistance à chercher son portefeuille, le commis-voyageur s'était un moment oublié dans sa cabine, au point de faillir se laisser noyer. Quant à Bricard, l'eau n'avait atteint que ses genoux.

Nos deux amis se reconnurent dans l'ombre naissante. Girard, quoique ce ne fût certes pas alors l'instant de plaisanter, laissa pourtant échapper un éclat de rire homérique à la vue de Bricard, tandis que ce dernier, fort sérieux, au contraire, tendait à son ami une espèce de harnachement qu'il tenait à la main, et lui disait :

— Allons donc! malheureux! je t'attends. Mets cela bien vite! Tu sais que je t'ai promis de te sauver si nous faisions naufrage?

La cause de l'hilarité assez déplacée de Girard provenait de l'aspect du costume dont était revêtu Bricard, duquel costume l'ex-bonnetier offrait généreusement le pendant à son ami.

Bricard était couvert d'une sorte de veste de toile, sur le devant et le derrière de laquelle étaient attachées dix boites en fer-blanc, pareilles en tout point à celles dans lesquelles *Chevet* conserve ses légumes : quatre boites sur la poitrine, quatre sur le dos, et deux sur chaque épaule. Une ceinture, également composée de dix boites, disposées d'après le système susdit, complétait cet appareil, qui faisait ressembler Bricard à un chaudronnier-étameur en tournée.

— Et à quoi bon cet accoutrement? s'écria

Girard, qui riait toujours. Est-ce là ton moyen de braver les naufrages?

— C'est un appareil infaillible, repartit Bricard du ton d'un homme qui sent l'urgence de ménager ses paroles. J'en avais acheté deux pour être utile, au besoin, à quelqu'un de mes semblables... Prends donc ce que je t'offre; tu me remercieras bientôt.

— Mais on ne voudra pas te recevoir ainsi dans la chaloupe... tu gênerais...

— Aussi ne veux-je pas aller dans la chaloupe! J'ai lu des relations de voyages, vois-tu! Je sais qu'on se dévore, à la longue, sur ces embarcations! Je préfère me confier à la destinée, et j'ai des provisions pour trois jours.

— Mais tu es fou! exclama Girard... Il faut te sauver avec les autres! Sapristi! Et moi qui bavarde! On dirait...

Girard n'acheva point; il bondit du côté par lequel passagers et matelots venaient d'abandonner un asile devenu un tombeau, et notre commis-voyageur poussa un cri déchirant... La chaloupe, où le capitaine avait pris place le dernier, s'éloignait à force de rames, poussée d'ailleurs par un vent frais qui s'était élevé et enflait les voiles.

Girard appela, hurla, beugla... Soit qu'on ne l'entendît point, soit qu'on appréhendât de revenir au bateau, la chaloupe continua de s'éloigner et se perdit dans l'obscurité.

Girard restait immobile, les cheveux hérissés, la poitrine haletante, les mains crispées, jetant, mais en vain, ses regards dans l'ombre... sa voix dans les airs.

Bricard, qui ne concevait rien à la terreur de son ami, murmura en s'approchant de lui:

— Eh bien! ils sont partis! Après! Quand je te dis qu'il n'y a rien de dangereux comme ces voyages de naufragés! Lis plutôt M. Jacques Arago... Voyons! mets donc ton costume: il me semble que le bâtiment enfonce à vue d'œil.

Ces derniers mots arrachèrent Bricard à sa torpeur; il laissa échapper encore un soupir de désespoir, s'affubla machinalement de l'appareil nautique de Bricard; puis, prenant celui-ci par le bras, il lui dit d'une voix concentrée:

— C'est toi qui es cause que nous allons être bientôt mangés par les requins... mais je ne t'en veux pas... tu avais de bonnes intentions! Cruche que j'étais aussi, de t'écouter et de rire au lieu de suivre tout le monde!... Enfin! les regrets sont superflus... Il s'agit à présent de nous mettre à la mer au plus vite en descendant par une des échelles.

— Nous mettre à la mer! répéta Bricard, et pourquoi nous presser? Le bâtiment va couler; quand il disparaîtra, nous nous trouverons tout naturellement...

— Entraînés avec lui dans un gouffre qui ne nous rendra pas plus, malgré nos boîtes de sardines, qu'il ne rendra la moindre planche de ce bateau.

— Tu crois! répliqua Bricard, qui tremblait de tous ses membres. Ah! je n'avais pas songé à cela... mais, du moins, tiens... j'ai pensé... voici une corde... nous pourrions nous attacher l'un à l'autre pour ne pas être séparés par les vagues...

— Ceci n'est pas trop mal avisé!

Et en moins d'une seconde, Girard eut passé et attaché autour de ses reins l'un des bouts d'une corde de six mètres environ: Bricard l'imita quoique avec moins de dextérité.

— Maintenant, suis-moi!... continua Girard: il n'est que temps, j'en ai peur. Ah! il fallait que je te rencontrasse, Bricard, pour me livrer à un pareil bain forcé! Allons! viens donc... n'entends-tu pas l'eau qui envahit de plus en plus l'intérieur du navire?

Un bruit sourd, effrayant, résonnait en effet au-dessous de nos deux abandonnés... Le pont du bâtiment n'était plus qu'à quelques pieds de la surface de la mer.

Bricard suivait, tiré par la corde, son ami... Celui-ci descendit l'échelle, dont les pieds trempaient dans les vagues...

— Voyons si ta ferblanterie nous sauvera! cria Girard prêt à se plonger dans *l'élément perfide*. Eh bien! que fais-tu perché sur cet échelon? Bricard, quand le vin est versé, il faut le boire!... Tu l'as voulu! trinquons!

Et se lançant résolûment en avant par une brassée hardie, Girard imprima une si brusque secousse à la corde qui l'unissait à Bricard, que ce dernier tomba dans les flots. L'infortuné ci-devant bonnetier ne s'attendait pas à cette subite prise d'eau... il poussa un cri terrible en perdant pied et disparut un instant...

Mais il reparut bientôt, toussa, cracha, pleura, cria...

— Allons! allons! les boîtes à petits pois sont encore bonnes vides! fit Girard, qui expérimentait alors, que, sans s'aider du moindre mouvement, il se trouvait, grâce à l'appareil nautique, porté, comme un bouchon, sur l'eau. Du courage! Bricard, éloignons-nous le plus vite et le plus loin possible du bateau... N'aie pas peur, je te traînerai à la remorque!... Et puis nous causerons sérieusement de notre situation.

SPINDLER.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XX

SCRIBE.

Saluez! voici le roi des vaudevillistes passés, présents et... je ne dirai pas futurs. Quand Scribe mourra, le vaudeville descendra avec lui dans la tombe.

Le temps de pièces à couplets est passé.

Est-ce un grand mal?

Je ne le crois pas.

La gaieté y perd, dit-on. Nos pères qui s'amusaient plus que nous, à ce qu'on assure, estimaient beaucoup le *flonflon!*...

Nos pères?... Permettez! Je ne trouve pas l'ombre d'un flonflon dans Molière, dans Regnard, plus près de nous dans Beaumarchais...

Ces écrivains-là étaient gais pourtant, eux aussi, je pense... et nos pères ne leur ont point reproché d'avoir négligé les flonflons dans leurs pièces!...

— Mais cela était agréable, cela faisait bien, les couplets, dans une œuvre légère!...

— Soit! cela faisait bien, cela était agréable, j'y consens!

Il est bien positif, d'ailleurs, que si l'on n'eût pas chanté dans un vaudeville, d'abord ce n'eût plus été un vaudeville... une excellente raison... mais pis que cela, c'est que le plus souvent, cela n'eût plus été rien du tout!...

Mais convenez-en aussi: la gaieté doit-elle faire tort au bon sens?

Quand vous entendez au théâtre une comédie spirituelle, amusante, bien écrite, de l'ancien répertoire ou du moderne... — car, quoi qu'on dise, nous avons encore quelques écrivains qui font de jolies comédies, — qu'arrive-t-il? c'est que vous vous identifiez si fort avec les personnes qui parlent, raisonnent et agissent sous vos yeux, que vous en arrivez bientôt à souffrir ou à vous réjouir avec elles.

N'est-ce pas vrai? Et l'impression que vous ressentez alors n'est-elle pas le but vers lequel ont tendu et doivent tendre encore les auteurs les plus habiles?

Eh bien! soyez franc, tout parti pris mis de côté. Lorsqu'au milieu d'une scène dramatique, sentimentale ou joyeuse, vous voyez tel ou tel personnage s'interrompre brusquement pour vous dire, sur l'air de *Téniers*, du *Parnasse des Dames*, ou de *l'Apothicaire*:

« Qu'il va mourir... »

Ou: « Qu'il est trompé par celle qu'il aime... »

Ou bien enfin: « Qu'il a bu dix-sept bouteilles de vin de Champagne à son déjeuner... »

Que devient l'illusion, je vous prie?

Passe encore pour celui *qui a bu dix-sept bouteilles de vin de Champagne*, je comprends qu'il chante... il doit être gris!...

Mais celui-ci qui se sent mourir... celui-là qui pleure sur une infidélité...

Comment ces gens sont à l'agonie, ou dans les larmes et ils roucoulent!

Allons!... allons! le temps des vaudevilles *pur sang* est passé, bien passé!... Il a été de mode comme ce qui est futile; il ne l'est plus!... Adressons-lui un gracieux adieu, mais ne le regrettons pas. C'était un genre bâtard issu de la comédie et de l'opéra-comique!...

Qu'on nous laisse la comédie telle qu'elle est... quand elle est bien.

Qu'on nous rende l'opéra-comique tel qu'il était! Avec moins de musique sans cesse et plus de gaieté toujours!...

Et *vogue la nacelle!*... comme chantait M. Scribe!...

Si les amateurs de *flonflons* en soupirent!..

Le théâtre ne s'en portera pas plus mal!

. . . .

Ceci dit, sans la moindre intention de nier le mérite, comme vaudevilliste, de M. Scribe...

Mérite que nous reconnaissons très-grand, nous commençons par le reconnaître, — c'en est toujours un d'abord que de se créer le maître dans un genre... —

Parlons de l'homme.

Notre jugement sur l'écrivain le voici en six lignes:

De l'esprit, mais trop de métier!

Dès ses débuts littéraires, Scribe a dû faire inscrire, en manière de précepte permanent, dans son cabinet, au-dessus de son bureau, ce mot, en grandes lettres d'or:

Le présent.

Quant à *l'avenir*, je doute qu'il se soit jamais soucié de noter ce mot-là quelque part.

Au reste, certains défauts ne sont-ils pas inhérents à certaines qualités.

Qui sait, si Scribe avait voulu faire du style...

Et moins de couplets...

S'il serait Scribe.

. . . .

Augustin-Eugène Scribe a aujourd'hui soixante-cinq ans, et certes, il ne paraît guère son âge, tant il est encore alerte et fringant d'allure.

Il est né dans un magasin de nouveautés qui portait pour enseigne: au *Chat noir*.

Quand vous passerez du côté de la rue de la Reynie, levez les yeux: le *Chat noir* qui a vu naître Scribe, est toujours à sa place, si le magasin de nouveautés n'y est plus.

Scribe fit ses études au collége Sainte-Barbe, où il eut pour camarades intimes Casimir et Germain Delavigne.

A sa sortie du collége, — dont plus tard, grâce à sa fortune, il devait devenir un des principaux administrateurs, — Scribe fut destiné par sa mère, — veuve alors, — à la carrière du barreau.

Scribe, qui n'éprouvait que peu de sympa-

thie pour la robe, se résigna pourtant, par condescendance, à obéir aux désirs maternels. Il entra chez un avoué.

Mais madame Scribe étant morte, presque aussitôt, le jeune homme put se livrer, sans peur, si ce n'est sans reproches, aux entraînements de sa vocation. Il avait déjà rêvé avec son ami, Germain Delavigne, les joies du théâtre. Tous deux se mirent à l'œuvre.

Les *Dervis*, l'*Ile de Barataria*, le *Bachelier de Salamanque*, furent les fruits de cette collaboration.

Fruits amers!

Le *Bachelier de Salamanque*, l'*Ile de Barataria* et les *Dervis* ayant été impitoyablement sifflés.

Trois chutes, quatre chutes, même, car Scribe avait encore échoué à l'Opéra-Comique, dans une pièce en trois actes, tout en tombant au Vaudeville et aux Variétés : il y avait là de quoi décourager un débutant.

Mais Scribe était de la nature d'Antée, qui retrouvait des forces en prenant terre.

Un demi-succès, en société cette fois de Delestre-Poirson, *l'Auberge, ou les Brigands sans le savoir*, venait, d'ailleurs, de répandre un peu de baume sur ses blessures.

Illuminé par une inspiration : — Ecoute, dit-il un soir à son nouveau collaborateur, les pièces d'invention ne sont pas notre affaire, je crois. Laissons donc les sujets imités des vieux romans et puisons dans la vie réelle. Faisons des tableaux de genre et non des copies d'après l'antique. Cela te sourit-il?

— Comment donc! C'est-à-dire que je suis persuadé que tu as mis le doigt sur une mine d'or.

Aussitôt dit, aussitôt fait. On chercha et on trouva.

Deux mois après on représentait au théâtre du Gymnase : *une Nuit de la Garde nationale*, de MM. Scribe et Poirson.

Et ce petit acte pimpant, vif, bien troussé, obtenait un immense succès.

— Tu as raison, disait le lendemain Scribe à son ami, c'est une mine d'or que nous avons trouvée.

Piochons!

Et ils piochèrent!

. . . .

A la suite d'*une Nuit de la Garde nationale* étaient venus *Flore et Zéphire*, *le Comte Ory*, *le Solliciteur*, *la Somnambule*, *les Deux Précepteurs*...

A vingt autres pièces...

Vingt autres triomphes.

Scribe n'était plus un simple mortel pour ses confrères, c'était un dieu sur les autels duquel on brûlait de venir déposer ses manuscrits...

Dans l'espoir d'une collaboration bénie...

Qui changeait les lieux communs en traits d'esprit, les tirades moisies en pensées fraîches, les plans maladroits en scenarios ingénieux.

Le dieu souriait à tous ces hommages.

Très-accessible à ses adorateurs, il les satisfaisait presque tous! Pourvu qu'on lui apportât une idée, peu lui importait qu'elle fût dans l'ombre... c'était à lui de la mettre en lumière. C'était une sorte de fabrique littéraire, mais de fabrique honnête, où le chef, en galant homme, rendait à César ce qui appartenait à César, en faisant participer ses ouvriers aux bénéfices pécuniaires et honorifiques. On cite même plusieurs traits qui prouveraient que Scribe poussait à ce sujet la probité à un point... méconnu aujourd'hui par bien des jeunes auteurs. Ainsi, Dupin avait remis depuis quelques mois un acte à Scribe. Un soir le *patron* rencontrant son *employé*, lui dit : — J'ai une première représentation tout à l'heure au Gymnase, venez-vous voir ça avec moi dans ma loge?

— Volontiers, répond Dupin. Ah! c'est de vous, *Michel et Christine!*... Allons applaudir!

Et Dupin applaudit, en effet, avec fureur, depuis la première scène jusqu'à la dernière, ce vaudeville, un des plus jolis d'ailleurs du grand faiseur; il félicite son ami sur ce nouveau succès... Puis... comme la toile se lève pour qu'on nomme l'auteur...

— Avec qui êtes-vous, au fait? dit tout bas Dupin à Scribe.

— Écoutez! vous allez le savoir.

Grands dieux! Dupin a bondi! L'acteur chargé d'instruire le public vient de prononcer cette phrase :



SCRIBE

« Messieurs, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est de MM. Scribe et Dupin. »

Michel et Christine n'était autre que l'acte que Dupin avait remis quelques mois auparavant à Scribe.

Mais l'enfant s'était si étrangement et si heureusement transformé en nourrice, que son premier père ne l'avait point reconnu!

. . . .

Tout en fournissant spécialement de succès le théâtre du Gymnase, Scribe trouvait moyen encore de travailler pour l'Opéra et l'Opéra-Comique.

Mais là, c'était une autre affaire; là, c'était au tour de Scribe à s'effacer devant ses collaborateurs; ces collaborateurs se nommaient Auber, Meyerbeer, Halevy, Rossini, Adam.

Néanmoins, nous devons reconnaître que le talent et l'esprit de l'écrivain aidèrent souvent plus qu'on ne croit à l'esprit et au talent du musicien. La *Part du diable*, les *Huguenots*, le *Comte Ory*, le *Châlet* ne sont pas des poëmes au treizième à la douzaine.

Puis Scribe entrait encore au Théâtre-Français où il était accueilli à bras ouverts avec sa *Valérie* et son *Mariage d'argent*.

En attendant qu'il apportât son *Bertrand et Raton*, son *Verre d'eau*, sa *Camaraderie*...

Oh! il n'était pas embarrassé de sujets!

1830 avait sonné, et avec 1830, l'étoile de M. Scribe, si brillante la veille encore, planant au-dessus du théâtre de Madame, avait pâli tout d'un coup.

On commençait à être écœuré au boulevard Bonne-Nouvelle de ces vaudevilles musqués, ambrés, blonds, roses, tirés à quatre épingles.

— C'est bien, s'était écrié M. Scribe, on ne veut plus de mes comédies avec couplets... j'en ferai sans couplets, voilà tout!... et je les porterai au Théâtre-Français! J'aurai de la peine de moins et de l'honneur de plus!

. . . .

Depuis une vingtaine d'années, en effet, Scribe n'a plus rien fait, ou que bien peu de chose pour le Gymnase-Dramatique.

En revanche, le Théâtre-Français, l'Opéra, l'Opéra-Comique surtout, ont plus d'une fois, ces vingt ans durant, appris ce que valait sa vaillante plume!

Somme toute, de par son travail, son intelligence, son courage, Scribe a aujourd'hui près de deux millions de fortune.

Et disons-le tout haut à ceux qui ont chuchotté le contraire tout bas, il fait le plus noble emploi de ces richesses noblement acquises.

Plus d'un écrivain dans la gêne, plus d'un comédien sans emploi, sont là pour attester que la bourse du célèbre millionnaire n'est jamais fermée à l'infortune...

Si ces témoignages n'étaient inutiles, quand on peut voir, chaque premier du mois, dans la cour de l'hôtel qu'habite Scribe, rue Olivier-Saint-Georges, une foule de malheureux ouvriers du voisinage venir recevoir la petite pension que la bienfaisance sert, sans se lasser, à leur misère.

Scribe a dépensé, assure-t-on, plus de cinq cent mille francs dans sa vie, en aumônes, en dons et en secours semblables.

De son côté, madame Scribe est la Providence des pauvres à Sericourt, — un adorable village où l'écrivain possède une ravissante propriété. A dix lieues alentour, on n'appelle M. et madame Scribe que les *bonnes gens du bon Dieu*.

Voilà un genre de *succès* qui doit consoler le célèbre vaudevilliste du chagrin de ne plus récolter autant de bravos qu'autrefois.

. . . .

Deux millions de fortune, l'estime de tous, une belle réputation, le bonheur domestique, les bénédictions du pauvre!...

Et avec tout cela, Scribe se lève encore à cinq heures du matin, tous les jours, pour travailler!

En vérité, c'est donc une chaîne indestructible que ce lien qui attache un homme au théâtre, une fois qu'il a posé le pied sur ses planches!

Cependant, Scribe, il serait temps de vous reposer. Qu'avez-vous à gagner encore au travail? il vous a tout donné.

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 22. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

27 SEPTEMBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... Paris....... 4 fr. Départements... 5 Étranger..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Et ce monsieur brandit son *stick* comme s'il voulait tout casser. — Page 170.

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XVIII.

Choublanc cabaleur. — (*Suite.*)

Choublanc, croyant reconnaître le chapeau de sa femme dans une baignoire, sort brusquement du balcon. Il dit à l'ouvreuse :

— Donnez-moi mon billet avec lequel je vais partout. Je connais la marche maintenant, je ne me laisserai plus donner de mauvais cartons avec lesquels on refuse de m'ouvrir ailleurs.

— Monsieur, répond l'ouvreuse, je ne vous donnerai rien du tout, parce qu'on me l'a défendu ; on m'a dit : Si ce monsieur sort, ne lui donnez pas de contremarque.

— Ah ! c'est différent : apparemment que je puis maintenant entrer partout sans billet.

Le Champenois descend au parterre. Il veut y entrer, le contrôleur l'arrête :

— Votre billet, monsieur ?

— On ne m'en donne plus.

— Comment, on ne vous en donne plus... qu'est-ce que cela veut dire ?

— Je n'en sais rien.

— Ni moi non plus, mais on n'entre pas sans billet.

— Ah ! sac à papier ! ah ! saperlotte, toujours des entraves !... C'est trop fort... je vais au contrôle redemander mon argent !

Mais au moment où Choublanc accourt très-courroucé au contrôle, M. Chauffournin, qui venait aussi d'y arriver, s'écrie :

— C'est lui ! le voilà ! c'est mon voleur ! oh ! je le reconnais parfaitement...

Sergent de ville, faites-moi le plaisir d'arrêter monsieur !

— M'arrêter !... moi, un voleur... moi, qui arrive de Troyes... patrie des andouillettes... Monsieur, vous faites erreur...

— Non, non, c'est bien vous qui m'avez extorqué vingt francs là-bas ! Pardieu, vous êtes reconnaissable !

Le commissaire arrive ; M. Chauffournin explique ce qui lui est arrivé. Alors, seulement, Choublanc comprend qu'il a pu se tromper, et prendre ce monsieur pour son vendeur de billet. De son côté il explique sa conduite. L'ancien employé de la Poste ne veut pas croire au récit de Choublanc, mais heureusement pour celui-ci que les employés du contrôle sont là pour en certifier l'exactitude ; et ce qui prouve surtout son innocence, c'est que lui-même avait dit au théâtre qu'il venait de se faire rendre ses vingt francs.

L'honnête Champenois présente au commissaire des papiers, des lettres qui prouvent son identité. Il s'empresse de rendre à M. Chauffourin son argent, en jurant que cela ne lui arrivera plus, et que désormais, pour reconnaître les gens, il voudra voir leur véritable figure. Et on lui permet enfin de sortir du chalet, ce qu'il s'empresse de faire, car, après tous les désagréments qu'il y a éprouvés, il se promet bien de ne plus chercher sa femme au spectacle.

Quant à l'ancien employé des Postes, il retourne à son café en se disant :

— Qu'il aille se faire pendre ailleurs... je le veux bien... je suis rentré dans mon argent...

Mais quant à moi, qui ai une profonde connaissance des hommes, je ne crois pas un mot à tout ce que celui-ci nous a dit pour sa défense... et je suis persuadé que c'est un profond scélérat!

Qu'il ne me tombe pas sous la main quand je serai juré!

CHAPITRE XIX.

Arthur Rosencœur.

Retournons près de madame Choublanc. Éléonore était assise dans sa causeuse, dans une simple toilette du matin; il n'était que deux heures après midi; elle se livrait au plaisir de la lecture, elle tenait à sa main une traduction de *Roland le Furieux* qu'elle avait déjà relu plusieurs fois, mais qu'elle ne pouvait se lasser de lire, parce qu'elle se figurait que son Arthur devait ressembler à Roland, surtout depuis qu'il l'avait perdue.

Tout à coup la sonnette retentit avec violence. Madame Choublanc saute sur sa causeuse et laisse tomber son livre. Marinette saute sur le parquet et laisse tomber son plumeau. Éléonore murmure d'une voix altérée :

— C'est lui... c'est mon mari!... il m'aura retrouvée... Cette brute de concierge aura oublié mes ordres, et l'a laissé monter.

— Faut-il ouvrir, madame?

— Mon Dieu! je ne sais pas... si en n'ouvrant pas cela le décidait à s'en aller...

Un second coup de sonnette plus violent encore que le premier fait de nouveau sauter la maîtresse et sa servante.

— Par exemple! c'est sonner en maître ça! dit Marinette, il va casser le ressort!

— Ceci est par trop impertinent, dit Éléonore.

— Va ouvrir, Marinette, et je traiterai ce monsieur comme il le mérite.

— Je lui demanderai de quel droit il sonne comme un porteur d'eau.

Marinette, qui est allée exécuter l'ordre de sa maîtresse, revient bientôt d'un air tout joyeux lui dire :

— Ah! madame... si vous saviez... ce n'est pas votre mari qui a sonné.

— Ce n'est pas M. Choublanc! et qui est-ce donc alors?

— C'est... c'est le plus beau jour de votre vie...

— Ah! je vous en supplie, Marinette, parlez plus clairement.

— Dame... puisque madame avait dit : Quand je reverrai M. Arthur Rosencœur, ce sera le plus beau jour de ma vie...

— Eh bien!.. ô ciel... achevez, Marinette, vous me faites mourir...

— C'est lui qui a sonné si fort, madame...

— Lui... Arthur... Dieu!..

Comme Éléonore achève cette exclamation, un grand monsieur entre dans son salon et court vers elle en s'écriant :

— Eh oui! douce et tendre amie! eh oui! toujours belle, et toujours adorée Éléonore! C'est moi, Arthur Rosencœur... cet amant fidèle et constant que vous voyez devant vous.

— Arthur... cher Arthur!... il serait possible!...

Éléonore considère avec ivresse celui qui est devant elle. Vingt années l'ont beaucoup changé; cependant ce sont toujours ses traits qui ont été fort beaux, ce sont toujours ses yeux pleins de feu et d'expression, seulement ils sont plus renfoncés, plus cerclés qu'ils ne l'étaient quand ce monsieur avait vingt-cinq ans. Tous les traits ont subi les effets du temps et d'une vie qui probablement a été orageuse; on y voit les traces de la fatigue, l'altération causée par de nombreux excès.

Mais Arthur a toujours la taille bien prise; il est resté maigre, ce qui lui a conservé son ancienne désinvolture; elle semble même poussée à l'excès; car il y a dans ses mouvements, dans ses manières un laisser-aller qui friserait le mauvais ton, aux yeux d'une personne qui ne serait pas persuadée que ce monsieur est un homme comme il faut.

Le personnage qui vient d'arriver chez madame Choublanc est mis avec élégance, il porte un lorgnon, qui a l'air d'être en or, une grosse chaîne pareille pend de son gousset à une boutonnière de son gilet; de plus, il tient à la main un joli *stick*, dont la pomme est encore du même métal. Ce monsieur a beaucoup de cheveux, qui sont frisés, arrangés avec coquetterie; il ne porte pas de moustaches, il a seulement des favoris taillés très-courts et qui, en se rejoignant sous son menton, donnent à son visage un encadrement qui n'est pas sans charmes; enfin une forte odeur de musc et d'ambre s'exhale de tout son individu, et de son foulard qu'il sort de sa poche en se laissant aller sur la causeuse, à côté de la maîtresse du logis.

— Oui! c'est vous.. c'est bien vous, cher Arthur, s'écrie Éléonore après avoir considéré ce monsieur avec attendrissement. Ah! vous n'êtes presque pas changé.

— Et vous, femme adorée, vous ne l'êtes pas du tout...

— Ah! par exemple, vous me flattez!...

— Non! que tous les diables m'emportent... je vous revois comme vous étiez à la soirée de l'adjoint du Maire... où je vous aperçus pour la première fois... où nous jouâmes ensemble à la petite boîte d'amourette!... Vous en souvenez-vous?...

— Si je m'en souviens... ah! comme si c'était hier... et pourtant que d'événements depuis cette soirée...

— Sacrebleu! je le crois bien...

— Pourquoi ne vous revois-je qu'aujourd'hui?

— Ce n'est pas ma faute... il y a huit jours que je vous cherche sur les boulevards...

— Il n'y a que huit jours que vous me cherchez?

— Qu'est ce que je dis donc... il y a vingt ans... mais je veux dire dans ce quartier...

Pardon, chère amie, avant de nous enfoncer dans la conversation, voulez-vous me permettre d'allumer mon cigare?...

— Vous fumez?

— Toujours! c'est une habitude que j'ai contractée dans mes nombreux voyages sur terre et sur mer...

D'ailleurs vous savez que c'est très bien porté maintenant. Est-ce que l'odeur du cigare vous serait désagréable?

— Oh! non... ce que vous aimez ne saurait me déplaire.

Éléonore mentait, car elle ne pouvait souffrir l'odeur de la fumée de tabac; mais elle surmonte sa répugnance pour être agréable à son ancien ami.

Celui-ci tire un énorme cigare de sa poche et se met à crier, comme s'il était dans un café :

— Holà! hé! la bonne! du feu!...

Marinette, qui s'était discrètement retirée depuis l'arrivée de ce monsieur que sa maîtresse attendait depuis vingt ans, arrive en se tortillant :

— Qu'est-ce qu'il y a... madame a appelé...

— Du feu, la fille, et vivement! dit Arthur Rosencœur en croisant sa jambe gauche sur sa droite.

— Du feu... comment... pourquoi faire... Madame veut que j'allume du feu au salon... à cette époque...

— Eh non, buse! il ne s'agit pas de cela... Je vous demande du feu, une allumette enflammée pour faire prendre mon cigare...

D'où diable sortez-vous donc, ma grosse?

Marinette, toute époutfée de s'entendre appeler buse et ma grosse, va cependant chercher des chimiques qu'elle apporte à ce monsieur, d'un air assez maussade, puis sur un signe de sa maîtresse, elle se hâte de retourner à sa cuisine.

Après avoir allumé son cigare, le bel Arthur s'étend sur la causeuse, comme s'il voulait y dormir, et dit à Éléonore, qui ne peut se lasser de le regarder, et semble toujours en admiration, bien que la fumée du cigare lui fasse mal au cœur :

— Ha ça, ma minette, causons un peu maintenant : il est venu à mes oreilles que vous vous étiez mariée depuis que je ne vous ai vue... mais je n'ai pas voulu croire ces vilains bruits!... Je me suis dit : non, cela ne saurait être... Éléonore n'a pas trahi les serments qu'elle m'a faits... Je sais bien qu'elle avait un père très-barbare... très-dur à cuire!... et qui ne connaissait que la *douille*... Pardon! je veux dire l'argent... Ce sont les matelots qui se servent de ce terme, et j'ai été si souvent sur mer, que j'ai pris quelquefois leur langage...

Eh bien, Éléonore, vous ne répondez pas, vous baissez les yeux... que dois-je inférer de ce silence... Je tremble... je suis sur un buisson d'épines... sur un gril!...

Éléonore pousse un soupir, en murmurant :

— Hélas! cher Arthur... il n'est que trop vrai... mon père l'a exigé... et malgré mes prières, malgré mes larmes... il m'a sacrifiée... il m'a forcée d'épouser M. Choublanc!...

Arthur se lève, comme s'il était poussé par un ressort et se met à parcourir la chambre à grands pas, en faisant une foule de gestes et en s'écriant :

— Ah! cornes du diable... Ah! par là mordieu!... tête de sanglier... il serait possible... on vous a mariée.. on a disposé de mon Éléonore... qui était la propriété de mon cœur, par les lois de l'amour...

Mais où est-il ce mari... ce rival abhorré... où est-il... il est mort, je l'espère pour lui... car s'il n'est pas mort, il faut que je le tue... il ne périra que de ma main...

Et ce monsieur brandit son *stick* comme s'il voulait tout casser.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE XIII.

(*Suite.*)

Dans ce petit empire, que leurs divisions partageaient, la seule Antonia était digne des augustes confidences de la belle Mexicaine, et quelle autre que Béatrix pouvait faire la société intime d'Antonia Mendez?

Elles avaient d'ailleurs tant de choses nouvelles à se communiquer depuis la veille, tant de questions à s'adresser!

Ce fut Béatrix qui se résolut la première à fouler aux pieds son orgueil; il est vrai qu'elle avait le plus à dire. Aussi, à peine eut-elle servi le chocolat à ses maîtresses dans leur lit, qu'elle referma les rideaux, leur conseilla de reposer encore une heure, à cause des fatigues de la journée précédente, et s'enveloppant de sa mantille, elle s'avança, mais lentement et armée de son éventail, vers la maison de l'alcade. La colère expirait en même temps dans le cœur d'Antonia. Le repos de la nuit avait également rafraîchi son sang; mais si elle se détermina un peu moins vite à faire les avances, la curiosité l'aiguillonnant plus vivement, sa course aussi fut plus rapide que celle de Béatrix; en sorte que les deux dames se rencontrèrent précisément à moitié chemin. La confusion fut égale de part et d'autre. Mais la commensale du palais des vice-rois du Mexique, en femme du grand monde, eut plus tôt maîtrisé son trouble.

— Que votre grâce ne se flatte pas, segnora, de l'idée que j'allais la voir, s'écria-t-elle la tête haute.

— Votre grâce, répondit la femme de l'alcade, en agitant la sienne à la manière moqueuse des Andaloux, votre grâce pense peut-être que j'allais lui demander pardon?

— La vérité, répliqua Béatrix, c'est que j'ai senti que je me devais à moi-même d'aller savoir des nouvelles de la blessure de l'honnête mari de votre grâce, du bon Miguel, qui est poli, qui sait vivre, lui, et qui a des égards pour moi.

— Et moi, segnora, qui n'ignore pas comme on en use entre femmes bien élevées, j'allais m'informer de la santé de votre maîtresse, et savoir si la bonne dame est remise de son saisissement.

— La bonne dame est comtesse, Antonia, craignez-vous que le titre de comtesse ne vous écorche la bouche? Oui, Antonia, continua Béatrix, pour donner à la villageoise impolie un exemple de la formule à employer désormais; oui, mi segnora dona Isabel, comtesse de Villamayor, sera fort sensible aux attentions d'Antonia Mendez; mais je ne pense pas qu'il faille éveiller sa seigneurie pour que votre grâce lui présente ses respects.

— Qui parle d'éveiller sa seigneurie, Béatrix? dit Antonia d'un ton radouci; mais qui aurait jamais pu s'imaginer tout ce que nous voyons?

— Moi, segnora.

— Vous saviez donc?...

— Tout, segnora, tout, et beaucoup d'autres choses encore; mais ce n'est pas au milieu de la rue que l'on peut s'ouvrir et causer d'affaires de cette importance. Suivez-moi, Antonia, je vous ferai des révélations qui pourront vous surprendre. Peut-être alors aurez-vous quelque regret à certains mots, que dans votre colère...

— Laissons cela, Béatrix, la vôtre m'a-t-elle donc épargnée, d'ailleurs!

Tout en parlant, elles se dirigeaient vers la maison de dona Isabel. Béatrix fut très-étonnée de voir, en approchant, un étranger de petite taille, d'un air assez commun et d'une mise fort simple, frapper si matin à la porte. Comme elle avançait la première :

— Segnora, lui dit-il, n'est-ce pas ici la demeure de dona Isabel?

— Vous voulez parler, sans doute, de sa seigneurie la comtesse de Villamayor? dit Béatrix en se redressant.

— Justement, ma fille.

— Ma fille! répéta-t-elle enflammée de courroux, ma fille! Il est vrai, l'ami, qu'à ne considérer que ces cheveux blancs et les rides vénérables de ce vieux visage, vous pourriez aisément passer pour mon aïeul; mais je suis bien aise de vous dire, l'ami, que depuis que Dieu a disposé de don Agustin Barbero Lopez et de dona Maria Quintana, mes honorables père et mère, personne sur la terre n'a le droit de me saluer aussi familièrement du nom de sa fille.

Déjà les paysans sortaient en foule de leurs chaumières pour aller aux champs; attirés par les éclats de la voix de Béatrix, ils s'étaient attroupés autour d'elle; et le besoin d'agir sur ce nombreux auditoire ajoutait encore à l'énergie naturelle de la belle Mexicaine.

— Eh bien! honorable segnora, dit l'étranger d'un air railleur, faites-moi, s'il vous plaît, la faveur de m'apprendre si vous êtes de la maison, et si vous pouvez m'y introduire tout à l'heure; je viens pour une affaire pressée.

— Eh! de quelle part, l'ami?

— Mais, de la mienne.

— De la vôtre, s'écria Béatrix, en affectant d'éclater de rire de l'air le plus méprisant. Ah! de votre part, l'ami. Et quel est l'illustre nom que je dois annoncer à sa seigneurie la comtesse?

En ce moment, un beau laquais, en riche livrée, perçant la foule fièrement, s'avança jusqu'auprès du petit étranger, et l'abordant le chapeau bas :

— Excellence, lui dit-il, nous avons trouvé un chemin facile pour faire avancer jusqu'ici l'équipage de votre excellence.

Le valet n'avait pas achevé qu'on vit s'approcher un superbe carrosse éclatant de dorures, attelé de quatre chevaux guidés par un cocher magnifiquement vêtu.

— Pépé, dit le petit étranger au valet de pied, cette bonne segnora veut bien m'annoncer à sa maîtresse, dis-lui mon nom.

— Annoncez, dit Pépé tout glorieux, son excellence monseigneur le duc de Berwick et de Liria, comte, duc d'Olivarès, marquis del Carpio.....

— Assez, assez, interrompit le duc.

— Comte de Monterey, reprit Pépé dont l'élan n'était pas facile à comprimer, grand d'Espagne de première classe et...

— Tais-toi, dit le duc de manière à lui imposer enfin silence.

Béatrix, foudroyée, immobile, la bouche béante, plus pâle que la mort, demandait à la terre de l'engloutir et de cacher sa honte.

— Mais j'y pense, ajouta le duc, votre maître se sommeille, peut-être, encore... laissons-la reposer; je vais aller attendre chez l'alcade auquel j'ai quelque chose à dire.

— C'est mon mari, excellence, dit Antonia ivre de joie, et je vais conduire chez moi votre seigneurie illustrissime.

— Fort bien, répondit le duc, mais ma goutte me tiraille un peu; montons en voiture, ma bonne dame, nous irons plus commodément.

Le duc eut à peine parlé qu'un laquais s'empressa de détacher un escabeau qui balançait suspendu derrière la voiture, et le plaça devant la portière qu'un autre valet tenait ouverte; alors un troisième avança son bras pour servir d'appui à l'heureuse Antonia que le duc conduisit galamment jusqu'auprès du carrosse; il s'y plaça près d'elle. Antonia était rayonnante, tant de gloire en présence de tout Otéro la ravissait sans doute; mais la douleur de sa rivale était une jouissance encore bien plus douce à son cœur.

Pour comble de maux, la pauvre Béatrix, déjà privée de la parole, avait perdu jusqu'à ce coup d'œil impérieux qui dominait la multitude; elle restait complétement désarmée devant le menu peuple, dont les éclats de rire ajoutaient à sa confusion.

Cependant le duc poursuivait sa marche vers la maison de l'alcade. La veille au soir, dans une seconde conférence avec don Matias, ils étaient convenus de rechercher par quels moyens Perez avait pu se procurer tant de renseignements positifs sur l'intérieur de la famille de dona Isabel, et sur les particularités qui ne concernaient que Mariano lui-même. Le fourbe, dans son interrogatoire, avait fait allusion à l'événement de Valdestillas et répété une foule d'expressions que Mariano s'était reprochées mille fois depuis, comme autant de blasphèmes, mais qui ne pouvaient être connues que de sa mère. Tout cela paraissait humainement inexplicable, à moins que dona Isabel n'eût elle-même instruit de ces détails quelques confidents indiscrets. Don Matias, ou Mariano, brûlait du désir d'aller lui même éclaircir ce mystère à Otéro. Mais le ministre le retint fort longtemps le soir, et lui prescrivit de se rendre chez lui le lendemain de grand matin, afin d'y recevoir des ordres relatifs à ses nouvelles fonctions à Valladolid, où devaient être jugés les contrebandiers. Le duc se chargea donc de faire le voyage d'Otéro. Obligé de retarder sa visite à dona Isabel, grâce aux mauvaises façons de Béatrix, il voulut mettre à profit cette circonstance en allant interroger l'alcade sur tout ce qui concernait les relations antérieures de Perez avec la famille d'Isabel. Mais il ne put tirer d'autre éclaircissement de ce côté, sinon que, selon toute apparence, il fallait remonter fort au delà pour trouver l'origine de cette singulière intrigue; le duc en inféra que, le jour où pour la première fois Perez avait paru dans le pays, son plan était déjà tout formé. La conversation de dona Isabel le confirma dans cette fausse opinion.

Le duc trouva cette dame disposée à le recevoir et beaucoup mieux portante qu'il n'avait lieu de l'espérer. Elle voulut avant tout lui faire des excuses sur la manière dont il avait été reçu, et Béatrix, qui n'avait pas osé l'introduire elle-même, se présenta en toute humilité pour obtenir son pardon :

— Certainement, excellence, lui dit-elle, si j'avais pu me douter que je parlais à un aussi grand seigneur, jamais...

— Bonne femme, lui répondit le duc, parlez à tout le monde avec honnêteté, et vous ne risquerez pas de retomber dans cette faute; n'en parlons plus.

Béatrix se retira en prodiguant à reculons les plus profondes révérences.

— Segnora, continua le duc en s'adressant

à Isabel aussitôt qu'ils furent seuls, avez-vous cette femme depuis longtemps avec vous?

— Depuis dix ans à peu près.

— Et sans doute vous ne vous êtes pas refusé la douceur de lui confier vos chagrins?

— Jamais, seigneur, à quel titre? et pourquoi, s'il vous plaît, votre excellence m'adresse-t-elle cette singulière question?

— Eh! segnora, quelles que soient mes questions, soyez bien persuadée que je n'ai d'autre but que de vous rendre au bonheur que vous méritez si bien. Vous êtes donc certaine que cette femme n'a pas pu jaser et que ce n'est point par elle que ce malheureux a pu connaître vos secrets et venir ici réclamer des droits...

— Ce malheureux est mon fils, seigneur, et votre excellence oublie...

— Votre fils est le plus noble et le plus loyal des hommes, le plus juste objet de l'estime des honnêtes gens et de la confiance de son souverain; un homme enfin qui fait honneur à notre Espagne. Mais il lui importe autant qu'à vous, autant qu'à moi-même, de connaître ce mystère d'iniquité qui résiste à tous les efforts de notre pénétration. Comment ce misérable a-t-il pu reproduire hier devant vous jusqu'aux expressions mêmes que dans un autre temps?...

— Encore une fois, seigneur duc, les vôtres sont outrageantes pour mon fils.

— Oui, vous avez raison, je m'oublie, je m'oublie...

— Et après tant d'éloges exagérés qu'il ne mérite pas, j'ai peine à concevoir...

— C'est vrai, segnora, pardonnez à ma malheureuse tête, et n'écoutez que les paroles que me dicte mon cœur: j'aime tendrement don Matias, le corrégidor de Ségovie, que vous avez vu hier dans cette même chambre, vous rendre les soins d'un véritable fils. Don Matias occupait une place qui lui donnait des moyens faciles de vous protéger et de déjouer aisément une exécrable intrigue dirigée contre vous...

— Contre moi! s'écria Isabel épouvantée, et qui donc peut me vouloir autant de mal?

— Eh qui? pouvez-vous le demander, segnora, quand un pervers, maître aujourd'hui de votre maison, va peut-être y introduire tout à l'heure son ami Fernando, et favoriser contre votre innocente enfant les projets les plus criminels?

— Mais ils sont arrêtés l'un et l'autre, et ce péril n'est pas imminent au point que vous semblez le craindre.

— Dans une heure ils seront libres de vous nuire et de vous déshonorer. Matias n'est plus corrégidor de Ségovie. C'est un certain Félix qui le remplace, un vrai coquin, ami intime de cet autre intrigant; il va le mettre en liberté et reconnaître hautement ses droits au nom de votre fils et au titre de comte. Ne doutez pas que don Juan de Silva ne fasse bientôt appuyer ce bel arrêt de tout le crédit du favori.

— Seigneur duc, dit Isabel, pardonnez à la faiblesse de mon intelligence, mais votre excellence me tient un langage qu'il m'est impossible de comprendre!...

— C'est vrai, je m'égare encore; voyons, segnora, procédons par ordre. Vous savez que cet homme qui se présente aujourd'hui sous le nom de Mariano, votre fils, n'a été connu jusqu'ici que sous celui de Perez, le plus franc mauvais sujet des Espagnes, et qui a su persuader à Fernando d'enlever votre fille.

— Je l'ignorais, seigneur, et vous m'affligez cruellement...

— Soyez tranquille; il n'aura plus le pouvoir de troubler la paix qui vous est rendue. Le ciel veille sur vous, et Matias vous honore et vous chérit. Voici donc ce que je viens vous proposer de sa part, en attendant qu'il lui soit possible de se vouer entièrement à votre service: il vous engage à vous retirer avec Éléna dans le couvent des Carmélites de Ségovie. La supérieure est ma parente; je vous y conduirai moi-même toutes les deux. Vous serez là libres comme chez vous. J'ai connu autrefois à Séville le comte votre mari, il m'honorait de son amitié. Accordez-moi la vôtre, segnora, et permettez qu'en votre nom je me charge de toutes les démarches et de toutes les avances nécessaires pour vous réintégrer dans les biens et dans la dignité qui vous appartiennent légitimement.

De telles offres étaient de nature à n'être pas rejetées. Le caractère de franchise du vieux duc inspira d'abord à dona Isabel la plus grande confiance. Elle attribua l'obscure ambiguïté de ses paroles à l'affaiblissement de sa raison, à l'âge très-avancé auquel il était parvenu. Du reste, elle comprenait que son prétendu fils, tel qu'il s'était montré la veille à ses yeux, n'inspirât à ce vieillard, modèle d'honneur et de vertu, que des sentiments d'aversion et de mépris.

Le duc, charmé d'avoir réussi, du moins dans une partie importante de son ambassade, insista fortement pour que dona Isabel profitât du bien-être qu'elle éprouvait momentanément et se mît en route sans délai pour Ségovie. Cette condition fut acceptée. On convint que Béatrix resterait à Otéro pour y faire charger le petit mobilier et l'expédier au couvent des Carmélites. Prête à monter en voiture, et soutenue par le duc et par Éléna, dona Isabel recommanda surtout à Béatrix le soin de ses papiers.

— Quels papiers? répondit-elle d'un air fort étonné. Tout est dans le grand tiroir de la table de sa seigneurie, et la clef n'en a jamais quitté sa poche.

— Elle a raison, dit Isabel en vérifiant qu'elle avait cette clef; je ne me rappelle pas, en effet, m'en être séparée un seul moment.

— Cette circonstance est d'un grand intérêt, dit le duc.

— Je n'en sais rien, répondit Béatrix de l'air le plus indifférent; mais en tout cas, sa seigneurie peut rendre justice à ma discrétion devant son excellence, et déclarer que je n'ai jamais rien dit, ni entendu seulement une parole, au sujet de ces paperasses.

— C'est la vérité, dit dona Isabel sans attacher la moindre importance à sa réponse. Béatrix, au contraire, ravie d'avoir obtenu cette déclaration devant témoins, en remercia sa maîtresse avec affectation et baisa très-respectueusement la main qu'elle lui tendit. Puis voyant la foule assemblée de nouveau autour du carrosse, elle eut soin de faire à haute voix au duc des adieux familiers; afin de faire connaître au peuple que, tous sujets de discorde oubliés désormais, la paix était enfin rétablie entre la maison ducale de Berwick et celle de Barbero-Lopez.

CHAPITRE XIV.

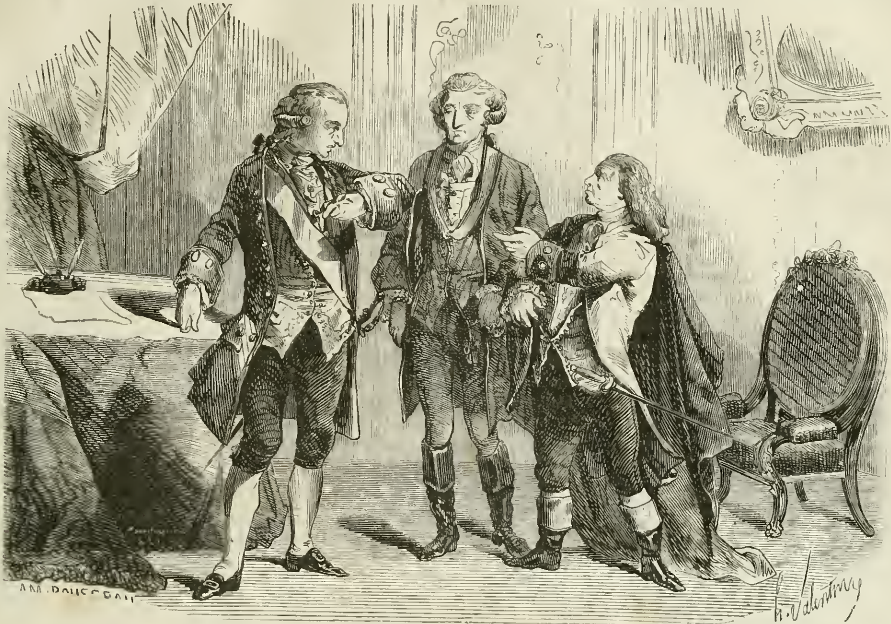
Don Matias, libre enfin de tous les devoirs que lui avait imposés le ministre, se hâta de quitter Saint-Ildefonse. De retour à Ségovie, il trouva don Félix impatient d'être mis en possession de sa charge de corrégidor. Matias termina cette affaire le plus promptement possible, et put enfin, vers le soir, aller chez le comte de Mansilla, rejoindre le duc et s'enfermer avec lui. Le duc instruisit son ami d'une circonstance nouvelle: après avoir installé dona Isabel et sa fille dans le couvent des Carmélites et pourvu généreusement à tous leurs besoins, il était allé les revoir; et, dans une conversation plus calme et plus suivie, il avait compris aux discours d'Isabel que depuis nombre d'années elle n'avait pas cessé d'adresser, dans les divers lieux où elle pensait que son fils pouvait être, des lettres fort détaillées sur tout ce qui concernait les intérêts de la famille. Il conclut de ce fait que sans doute une partie de ses lettres étaient tombées au pouvoir de Perez. Tout s'expliquait ainsi; les moyens de déjouer cette intrigue devenaient faciles; mais il persistait dans l'opinion qu'il ne serait pas besoin de les employer et que le premier usage que Perez ferait de sa liberté devait être de fuir au loin le danger d'être impliqué dans le procès qu'on allait instruire.

Il fut donc arrêté que Matias, tranquille sur le sort de sa mère et de sa sœur, les laisserait sous la puissante protection de la supérieure des Carmélites, et qu'il irait s'installer à Valladolid dans les fonctions de sa nouvelle dignité. De son côté, le duc, appelé par ses affaires à Séville, se proposait d'y faire des recherches pour connaître la véritable origine de Perez.

Cette marche réglée, le duc se mit dès le lendemain en route pour Madrid, dans le dessein de s'y préparer au voyage d'Andalousie. Don Matias fit de tendres adieux à la famille de Mansilla, et fixa l'époque où il devait revenir célébrer son mariage avec Térésa. Il se rendit ensuite au couvent des Carmélites, et eut un long entretien avec dona Isabel et Éléna. Il persuada Isabel de la nécessité de se refuser pendant un certain temps à toute espèce de communication au dehors, même avec le fils qu'elle venait de retrouver, afin d'ôter à Fernando tout prétexte de revoir Éléna. Matias l'assura que la famille de Mansilla serait touchée de cette réserve, et qu'une conduite aussi prudente disposerait ces esprits irrités à recevoir des impressions plus favorables à son égard. Cet entretien se prolongea jusqu'au moment où l'on vint les avertir au parloir que les portes du couvent allaient être fermées: ce ne fut pas sans répandre des larmes que l'on se sépara; les dames firent promettre à Matias qu'il viendrait bientôt les revoir; lui-même, en les quittant, en prit l'engagement. A l'instant du dernier adieu, il eut besoin de toute sa force pour résister au désir de leur donner les doux noms de mère et de sœur.

Le jour suivant, Matias prit le chemin de Valladolid par Santa-Maria de Nieva, Olmédo et Valdestillas, séjour de son enfance. Il voulut revoir la chaumière qu'il avait si longtemps habitée. Elle était déserte. Son cœur se serra douloureusement à la vue de ce lieu où il avait payé de tant d'ingratitude l'amour et les soins de la plus tendre mère.

Mais Matias n'éprouva que des sentiments amers en portant ses regards sur la maison des Arénal; elle était également inhabitée. L'aspect de ce toit dégradé, de ce jardin inculte, tout attestait un long abandon et rappelait le désastre de cette famille infortunée; tout accusait l'auteur de son deuil. Matias détourna la vue. Il désirait apprendre le sort des don Francisco, inquiet de savoir si ce vieillard avait survécu à son fils Isidro, et ce qu'était devenu Lorenzo; mais il n'eut le courage d'interroger personne. Cependant il était d'un grand intérêt pour lui de s'assurer s'il était encore à Valdestillas quelques compagnons de sa jeunesse dont il pût réclamer à propos le



Mansilla, hors de lui, se préparait à répondre à cette insolente provocation. — Page 179.

témoignage, et se faire reconnaître au besoin. En traversant la grande rue, couvert de son manteau jusqu'aux yeux, il eut la consolation d'apercevoir un grand nombre d'hommes et de femmes dont les traits et les noms lui parurent aussi présents que s'il ne les eût perdus de vue que depuis peu de jours.

Satisfait de cette épreuve, et convaincu qu'ils se rappelleraient son propre souvenir avec la même facilité, il s'empressa de retourner à la *venta*. On s'y entretenait avec chaleur de sa mère et de lui. L'histoire de la grande Biscayenne, racontée par les domestiques de Matias, excitait vivement l'intérêt des habitants de Valdestillas ; ils se faisaient redire les événements d'Otéro, et s'émerveillaient en apprenant que cette pauvre femme était devenue comtesse, et qu'elle avait retrouvé son fils.

Le retour de don Matias calma cette vive agitation, tout le monde se tut à son approche ; la voiture était attelée, il y monta sur-le-champ, et suivit le chemin de Valladolid.

Laissons-le galoper sur le chemin royal, et retournons par la traverse à Ségovie, théâtre de gloire pour don Félix. Le premier usage qu'il fit de son autorité fut de mettre en liberté Perez et Fernando, qu'il courut en hâte délivrer à Saint-Ildefonse, et qu'il ramena en triomphe à la ville. Perez ne parut nullement embarrassé de son titre de comte ; au contraire, il le portait avec beaucoup d'aisance. Le nouveau corrégidor le présenta dans les meilleures maisons de la ville, où lui-même était depuis longtemps accueilli familièrement. Ces deux amis intimes s'abhorraient avec une égale fureur ; mais ils déguisaient avec soin leur haine sous les dehors de la plus tendre affection. Cette animosité datait de l'époque où, l'un et l'autre dans la dépendance de don Juan, ils se disputaient sa faveur à force de bassesses et d'ignobles services. Tous deux se connaissaient à fond ; juste sujet de défiance et de mépris entre les méchants. Mais divisés, ils pouvaient se nuire, et la crainte était le nœud de leur alliance. Don Félix ne s'abusait pas à l'égard de la nouvelle intrigue de Perez. Il savait bien que son titre était supposé, mais il feignait d'y croire aveuglément et refusait toute confidence à ce sujet, comme un homme persuadé, se réservant à tout hasard le droit de s'avouer dupe aussi bien que les autres si la comédie était sifflée.

Le faux comte ne savait pas mauvais gré de cette finesse à son prudent ami ; au contraire, il ne l'en estimait que mieux comme habile intrigant, et applaudissait intérieurement au bien joué. Mais il prenait soin de lui faire entendre qu'il démêlait son motif, sans en prendre d'ombrage. En effet, il ne redoutait aucune indiscrétion de l'ancien intendant de Saint-Ildefonse, dont les bons offices avaient si longtemps et si fructueusement favorisé les spéculations commerciales de ses associés à travers les défilés du Sommo-Sierra et du Guadarrama. Don Félix n'ignorait pas que son bon et fidèle camarade conservait précieusement des preuves irrécusables de leur intelligence. Aussi se montrait-il fort attentif à ne pas le choquer, et voilà pourquoi, sur sa demande, il s'était empressé de le conduire dans toutes les sociétés de Ségovie, en le recommandant comme le plus ancien, le meilleur de ses intimes amis, et surtout comme un gentilhomme accompli. Perez, selon la conjecture de don Mathias, n'avait pas dessein d'attendre dans cette position périlleuse l'effet de la procédure criminelle qui se préparait à Valladolid, ni de courir la chance des révélations de Pépillo dans les tortures. D'ailleurs, le retour du véritable Mariano pouvait également renverser toute sa fortune et l'édifice chancelant de sa grandeur passagère. Il fallait donc mettre à profit le temps. Cet événement ne lui avait d'abord paru qu'une chance heureuse pour sortir d'un mauvais pas, maintenant il y reconnaissait la base d'une spéculation lucrative ; mais il était indispensable de tenter un coup hardi, et de quitter rapidement le jeu avec son bénéfice.

Deux moyens se présentaient à Perez. D'abord, il pouvait irriter la passion de Fernando, le flatter de l'espoir d'épouser Éléna, sur laquelle le double titre de frère et de chef de famille lui donnait des droits. Sous ce prétexte, il était facile d'imposer au jeune amant de nouveaux tributs.

Le second moyen consistait à faire grand bruit de l'enlèvement de sa prétendue sœur, de parler de réparations, de provoquer le comte, de l'effrayer par les apprêts formidables d'une guerre à outrance, et de lui faire ensuite acheter la paix au prix le plus élevé.

En méditant profondément sur le choix à faire entre ces deux plans, il s'aperçut que rien n'était plus facile que de les combiner de façon à faire marcher de front les deux intrigues ; et sans perdre un moment, il mit la main à l'œuvre. Fernando vint de lui-même se jeter dans le filet. Son premier soin avait été de courir au couvent des Carmélites, et de demander au parloir la faveur d'entretenir dona Isabel et sa fille. Mais on lui répondit de la part de la prieure que ces dames étaient en retraite d'après un vœu fait à la Vierge, et qu'elles ne verraient absolument personne pendant neuf jours. Perez se réjouit beaucoup de cette circonstance que Fernando venait lui rapporter et qui le pénétrait de douleur. Le faux Mariano se trouvait ainsi sauvé de l'embarras d'explications difficiles avec dona Isabel, et il espérait bien être déjà loin à l'expiration de la neuvaine.

— Calme-toi, Fernando, lui dit-il, tu seras le mari d'Éléna, et je pourrai bientôt accomplir la promesse que je t'ai faite. Te rappelles-

tu l'étonnement dont je fus saisi le jour de notre rencontre sur la route d'Otero, quand tu prononças devant moi le nom de dona Isabel de Aguilar?

— Oui, je m'aperçus que ce mot te faisait réfléchir profondément.

— Juge de ma surprise. Je venais avec le projet de me faire reconnaître de ma mère, mais je voulais que cette démarche fût très-mystérieuse par des raisons de famille que tu sauras plus tard. Je ne m'attendais guère à la confidence de ton amour pour ma sœur. Mais, tu dois te souvenir aussi que, dans ce plan d'enlèvement que je te proposai, mon plan s'arrêtait à votre mariage, que je devais faire célébrer à Villa-Castin.

— Oui, sans doute, et comme c'était là l'unique but de mes vœux, je n'insistai pas alors pour connaître le surplus de tes idées à cet égard.

— Les voici : une fois marié, au lieu de poursuivre notre route, nous revenions sur nos pas. L'injuste antipathie de ma mère pour moi l'eût rendue trop contraire à nos projets, si elle les eût connus d'avance; mais après l'exécution, elle eût tout approuvé avec joie, en considérant qu'elle retrouvait en même temps un fils capable de la défendre contre le ressentiment des Mansilla, un fils d'un rang égal à celui du comte ton père, et de plus appuyé de la faveur des plus grands seigneurs de la cour. Ce peu d'argent que tu m'as prêté si galamment, et que je te rendrai jusqu'au dernier maravédi, devait me servir, comme c'est encore mon projet, à disposer en ma faveur dans les bureaux ceux qui doivent me remettre en possession des titres et des biens de mon père : biens immenses, Fernando, et dont je veux donner une grande partie à ma sœur pour lui former une dot qui soit digne de mon nom et de celui qu'elle va recevoir de toi.

Fernando se jeta dans les bras d'un si noble frère...

— Mais tu connais les hommes, reprit Perez, et tu sais ce qu'il en coûte pour obtenir justice en ce pays. Il faudra que j'aille perdre beaucoup de temps à Madrid pour réveiller l'affection de mes amis, et en obtenir les sommes nécessaires.

— Comte, s'écria Fernando avec enthousiasme, n'oublie pas que je suis au premier rang de ces amis, et qu'il n'est pas besoin de stimuler mon zèle. Parle, que te faut-il?

— Excellent jeune homme! dit Perez en lui tendant une main, tandis que de l'autre il essuyait une larme hypocrite; j'ai besoin cette fois d'une somme trop considérable...

— Eh! qu'importe, reprit Fernando, je puis trouver ici des fonds... Nous avons à Ségovie de riches marchands, je puis engager ma terre de Valence, faire des billets...

— Ah! voilà des folies que je ne souffrirai certainement pas; faire des billets! engager une terre!... Cependant, mon bon Fernando, je ne te sais pas moins bon gré de ce mouvement... Au fait, ajouta-t-il d'un air de réflexion, il ne s'agit que d'un prêt de quelques mois, et avec deux ou trois cent mille réaux...

— Quoi! douze ou quinze mille piastres seulement, reprit Fernando avec feu; cette somme, dis-tu, peut te suffire pour replacer le frère de mon Eléna dans ce rang qui lui appartient! Rassure-toi, mon ami, mon bon frère, nous pouvons avoir cet argent sans que tu t'éloignes de nous. Je te garantis quinze mille piastres... Mon bien de Valence est libre, je le possède en toute propriété par testament, et je touche à ma majorité.

— Eh bien! vois-tu, mon bon Fernando, consulte-toi... Je te ferais pour cette valeur des billets ou bien un contrat, à ton choix, et je pourrais agir sur-le-champ, mais il faudrait se hâter. Je voudrais déjà te mener à l'autel et faire le bonheur de ma sœur en couronnant tes vœux. Allons, je m'y résous, ayons ces quinze mille piastres.

— Tu les auras, tu les auras, j'espère, aujourd'hui même, s'écria le jeune homme; adieu, le meilleur des amis et des frères.

— Attends un peu, dit le fourbe en le retenant, ce nom de frère m'impose la loi de t'ouvrir mon cœur tout entier, et je vais te parler sans réserve. Parvenu enfin à connaître la retraite de ma mère, je venais réclamer à la cour la protection de don Juan de Silva; je trouvai cet ancien et tendre ami dans les alarmes les plus cruelles. Egaré par des conseils pervers et surtout entraîné par le besoin d'argent, il s'était intéressé dans les affaires très-lucratives de ces malheureux contrebandiers. Un traître, longtemps ignoré et que nous avons connu depuis, ce Pedro que j'avais pris par hasard à mon service à Madrid, découvrit la marche de ses complices. Don Juan frémissait d'être accusé par Pépillo de cette trahison. La vengeance de cet homme cruel pouvait être terrible, il fallait donc le désabuser. J'ai accepté cette mission périlleuse; elle pouvait me coûter la vie; mais tu as eu toi-même la mesure de mon dévouement quand il s'agit de servir un ami.

Fernando lui serra la main vivement; Perez continua :

— Pour favoriser cette entreprise, don Juan me donna une feinte commission pour le duc de Hijar, son frère, et me prêta un carrosse à ses armes. Toutes ces dispositions étaient arrêtées quand je te donnai rendez-vous à la jonction des deux routes sur le bord du bois... Tu sais le reste.

— Mais, objecta Fernando avec hésitation, ces paquets que j'ai aidé moi-même à charger dans ce chariot couvert?

— Ces paquets avaient été déposés dans la maison même de don Juan pendant son absence, et, quant au chariot, c'est toi-même qui me l'as indiqué à Otéro, et je n'imaginai de m'en servir que pour ôter tout moyen de transport à ma mère qui voulait s'éloigner. Quant aux faux renseignements que je te donnai sur la marche de don Matias, je fus trompé moi-même par le traître Pedro.

— Tout est dit, répliqua Fernando, cette franche explication efface jusqu'à l'ombre des soupçons que Matias avait élevés dans mon esprit.

— Fort bien, dit Perez, il m'importait beaucoup de te faire connaître les motifs honorables qui me jetèrent alors dans les dangers que tu as partagés, et j'ai dû ne rien te cacher : juge-moi maintenant.

MORTONVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES

RESSOURCES DE M. BRICARD.

NOUVELLE.

(*Suite.*)

IV

La lune brillait dans un ciel d'azur étincelant d'étoiles.

La mer était toujours paisible comme l'étang de Bagnolet.

Cependant elle venait de dévorer, la cruelle, un bâtiment de la force de quatre cents chevaux.

Il est vrai que, comme compensation, elle portait généreusement à quelques lieues de là une pauvre petite chaloupe surchargée de la foule sortie des flancs du malheureux *Fulton*...

Et qu'à une distance plus rapprochée de l'endroit où s'était passé le sinistre, elle balançait mollement à sa surface deux hommes également échappés à sa gloutonnerie, liés l'un à l'autre comme un aveugle et son chien.

On dit qu'on se fait à tout, au plaisir comme à la douleur. Je ne suis pas absolument de cet avis. Il est possible qu'on s'habitue à posséder trente mille livres de rentes, mais je ne croirai jamais qu'on s'accoutume à crever de faim, par exemple, ou à la rage de dents.

Bricard et Girard partageaient mon opinion, je pense, ballottés depuis près de six heures en mer; ils n'étaient point tourmentés par la rage de dents et n'éprouvaient pas encore le besoin impérieux de manger; mais, malgré que l'on fût alors en juillet, ils prenaient de moins en moins goût à leur bain salé, et mornes, abattus, les yeux errant au loin, cherchant une voile à la clarté de Phœbé, ils dansaient sur les flots sans ouvrir la bouche autrement que pour en rejeter l'eau qui s'y introduisait malgré eux de temps à autre.

Mais le silence était un dieu trop peu révéré de Girard pour qu'il ne cessât pas le premier de sacrifier à son culte.

— Eh bien! Bricard, est-ce que tu dors? s'écria-t-il, comme celui-ci poussait un soupir qui pouvait passer pour un ronflement.

— Dormir! repartit Bricard d'un ton dolent, hélas! que ne suis-je en effet étendu dans mon lit, rue Charlot! Ah! maudits soient mon héritage, la mer et le Brésil! Je jure bien, si je survis à cet événement, que la fortune qui m'attend là-bas, à Rio-Janeiro, pourra bien venir me trouver si elle veut. Je ne ferai plus un pas au-devant d'elle.

— Serment de naufragé qui a les pieds et le corps à la glace! Es-tu comme moi, Bricard, je suis gelé!

— Oh! je ne me sens plus!... et, pourtant, j'ai un gilet de flanelle.

— Si nous passons seulement huit jours dans cette situation, nous ne risquons rien moins que de nous en aller par morceaux... il ne nous restera que la tête de bonne!

— Espérons qu'à la pointe du jour nous apercevrons quelque navire!

— Il est possible que nous en apercevions un, mais, nous, de quelle façon nous ferons-nous apercevoir?

— Par des signaux.

— Lesquels?

— Avec nos mouchoirs.

— Farceur. Tire donc, si tu peux, ton mouchoir de ta poche, tu jugeras à quoi peut être bon ce morceau de toile mouillée! Ah! à propos de poche, tu as des provisions de bouche, n'est-ce pas?

— Oui, oui, dans une grande boîte sur ma poitrine... J'ai du chocolat et des biscuits de Reims.

— Sapristi! ça ne nous mènera pas un mois! je préférerais du roats-beef!... Ah! si j'avais su!... Mon Dieu! voilà donc où vous entraînent le bavardage et le besoin de plaisanter... A cette heure, je devrais être avec les autres passagers et l'équipage dans la chaloupe du *Fulton!*... Mais aussi, tu étais tellement drôle, mon pauvre Bricard, avec ton harnachement! Allons! tout autre à ma place y eût été attrapé!

Girard poussa un gémissement auquel Bricard se hâta de faire écho... Et nos deux amis voguèrent en grelotant toujours de plus en plus.

Cependant le soleil se levait : c'était un magnifique spectacle à voir que cette boule de feu sortant au loin de l'Océan.

Bricard et Girard étaient dans une situation trop critique pour songer à admirer quelque chose. L'aspect du jour naissant ne les réjouit que parce qu'il leur apportait l'espoir de rencontrer des sauveurs.

Mais nos deux compagnons n'étaient pas encore au terme de leurs peines.

Une heure... trois heures... cinq heures s'écoulèrent, et Bricard et Girard promenaient en vain leurs regards sur tous les points de l'horizon... De l'eau, de l'eau, et puis encore de l'eau... C'était tout ce qu'ils voyaient.

Girard était à bout de résignation; il proféra tout à coup un jurement énergique contre la destinée, et par un mouvement furieux, laissant rejaillir sa rage sur celui qu'il considérait comme le principal auteur de sa mésaventure, il saisit la corde qui l'unissait à Bricard, et l'attira si violemment à lui que l'infortuné ci-devant bonnetier but, en fendant les ondes, un énormissime bouillon.

— Hein! qu'est-ce que c'est? Qu'as-tu? s'écria-t-il, quand il put parler, en arrêtant un œil égaré sur Girard; c'est bête de me tirer comme ça; tu as manqué de me noyer!

— Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faudra toujours que tu en finisses par là! repartit le farouche commis-voyageur. Mais, voyons! je t'ai amené avec moi parce que j'ai faim! Tu es convaincu qu'il n'y a pas plus de navires autour de nous que dans notre main! Puisque tu es cause que je mourrai bientôt, il faut d'abord que tu me nourrisses un peu.

Bricard, sans répliquer à son ami qui commençait à ressembler fort à un ennemi, décrocha une boîte, d'une dimension six fois plus grande que ses compagnes, qu'il portait devant lui, la sortit de l'eau au-dessus de sa tête et la tendit à Girard.

— Tiens! lui dit-il, mais sois discret.

— C'est bon! fit Girard, je n'ai pas besoin de tes avis.

Et après des efforts incroyables, — on conçoit que ce n'était pas chose commode que d'ouvrir, les deux mains en l'air et le corps sans point d'appui, une boîte qui paraissait hermétiquement close, — Girard parvint enfin à enlever le couvercle de cette boîte; il la descendit aussitôt au niveau de ses yeux, et il lança dans les airs un cri qui pouvait servir de pendant à celui qu'il avait jeté la veille lorsqu'il s'était vu seul avec Bricard sur le *Fulton* à l'agonie.

L'eau s'était traîtreusement faufilée par quelque trou imperceptible dans la boîte de fer-blanc; le chocolat et les biscuits qu'elle contenait ne formaient plus qu'une sorte de pâtée d'un aspect impossible à décrire.

— Tiens! regarde! vociféra Girard en mettant sous le nez de Bricard l'aliment sans nom qu'on offrait à son appétit; voilà où en sont tes provisions... Manges-en, si tu peux! Ah! tu appelles ça des provisions, gredin!

Bricard avait repris sa boîte, et considérait, d'un air hébété, la pâte hétérogène qui y nageait...

— Il ne nous manquait plus que cela! poursuivit Girard, qui s'animait d'autant plus que son compagnon semblait plus abasourdi. A quoi cela nous servira-t-il d'avoir échappé à la mort en ne coulant pas avec *le Fulton*, si nous en sommes réduits à périr d'inanition? Sot animal que tu es! tu n'avais donc jamais fait l'essai de cette boîte? Ah! le ciel me punit d'avoir voulu renouer avec toi une amitié qui ne pouvait m'être utile... Je devais me contenter, en te retrouvant, de te rire au nez après t'avoir puni jadis de ta bêtise, en te faisant...

Girard s'arrêta tout d'un coup... Son regard venait de rencontrer celui de Bricard, et il y avait tant de douleur, de regrets et d'humilité dans la pupille de ce dernier, que le commis-voyageur sentit se dissiper sa fureur avec autant de promptitude que se fond une boule de neige jetée dans un four.

— C'est lâche ce que tu fais là, Girard, d'accabler ce malheureux! grommela-t-il entre ses dents. Quoi! parce qu'il a été un imbécile, tu l'assommeras d'injures! mais ne pourrait-il pas te répondre que tu t'es montré plus stupide que lui en sacrifiant ton salut au vain plaisir de te moquer. Allons! allons! il ne sera pas dit que je me montrerai moins courageux que lui. Qu'on me tire des flots ou que j'y reste, je ne lui adresserai plus, désormais, le moindre reproche.

Et se rapprochant, par une brassée, de Bricard, qui, d'abord, bondit effrayé, Girard lui saisit la main et lui dit :

— Bricard, je te demande pardon de t'avoir grondé. Je suis une brute, entends-tu? tu vaux cent mille fois mieux que moi.

— A la bonne heure! repartit doucement Bricard en répondant, sans rancune, à l'étreinte de son compagnon; je ne comprenais rien non plus à ta colère; car, enfin, il n'y a pas de ma faute dans tout cela. D'ailleurs, tiens, goûte cette pâte... c'est encore mangeable.

Girard se rendit au désir de son ami, et, poussant la longanimité jusqu'à dissimuler la grimace que provoquait le goût de cette infernale composition d'eau de mer, de chocolat et de pâtisserie :

— C'est vrai! c'est vrai! fit-il, ça n'est pas si mauvais! ça rappelle le plum-pudding! ménageons donc cette ressource et espérons!

SPINDLER.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXI

GRANDVILLE.

C'est un fait remarquable que la plupart des hommes qui font métier d'égayer les autres sont, par leur propre nature ou par suite d'événements graves qui ont pesé sur leur vie, peu enclins à se livrer eux-mêmes, dans l'intimité, au *laisser-aller* du rire.

Je pourrais vous citer une infinité d'exemples à l'appui de cette thèse : qu'il ne faut pas toujours juger l'homme d'après ses œuvres; mais le cadre assez restreint de ces esquisses me force à négliger les détails au profit du fonds... Je me contenterai donc d'une seule preuve, prise dans l'existence même de celui dont le nom est en tête de cet article.

Lisez, et vous verrez comme quoi Grandville, le célèbre caricaturiste, dont le crayon rayonnait de tant de gaieté...

Eut l'âme presque constamment si triste..

Qu'un jour, à bout de douleur, elle s'en exhala dans un sanglot.

. . . .

Grandville (Jean-Ignace-Isidore Gérard, dit Grandville) naquit en 1803, à Nancy, la patrie de Jacques Callot, l'illustre peintre-graveur,—avec lequel, d'ailleurs, Granville a plus d'un trait de ressemblance.— Son père, peintre en miniature, lui donna les premières leçons de l'art; mais enfant encore, déjà Grandville se sentait entraîné par ses instincts. La miniature, c'est-à-dire la reproduction nécessairement flattée, embellie, *léchée*, du modèle qui veut avoir son portrait, *à condition qu'il sera joli*... la miniature ne pouvait s'allier à la verve, à l'observation, à la fidélité, malgré tout, du jeune artiste...

Lorsque Grandville eut atteint sa vingtième année : — Tiens, lui dit, un matin, son père, en lui mettant dans la main une bourse, qui eût pu être plus ronde, ton crayon a trop d'esprit pour nos Lorrains, petit, va l'offrir aux Parisiens...

Il y a là trois cents francs.

Voici, en outre, une lettre de recommandation près de M. Mansion, un de mes confrères.

Une autre pour M. Lemeteyer, le régisseur général du théâtre de l'Opéra-Comique.

Ménage ton argent en attendant que tu te sois fait des protecteurs.

Et quand tu te seras fait ces protecteurs, ménage-les plus encore que ton argent!

Et embrasse-moi et bonne chance!... Adieu.

Et Grandville partit pour Paris.

En arrivant chez le premier de ses protecteurs, M. Mansion, Grandville avait commencé par exhiber certain jeu de cartes bizarres, de cinquante-deux pièces, de son invention...

A l'aide desquelles il espérait se mettre bien tout de suite dans l'esprit du *maître*, en lui prouvant qu'il n'était pas absolument un apprenti.

L'espoir de Grandville ne fut pas déçu. Mansion trouva ce travail fort curieux... il offrit à son élève de le retoucher... et...

Et... j'ignore s'il le retoucha, mais ce que je sais, c'est que peu de temps après, les cartes fantastiques de Grandville étaient publiées sous le titre de : *la Sybille des salons*...

Signées du nom de Mansion.

Qu'elles obtenaient un prodigieux succès...

Dont l'honneur revenait à Mansion.

Enfin qu'elles rapportaient un énorme bénéfice...

Dont profitait Mansion... toujours Mansion.

Sic vos non vobis! Virgile, tu auras éternellement raison !

Cependant, Grandville n'avait pas accepté sans une surprise quelque peu chagrine, cela se conçoit, la manière dont son premier Mécène débutait dans l'exercice de son protectorat.

— Je crois, se disait-il en regardant mélancoliquement ses cartes, signées Mansion, aux vitrines des libraires, je crois que si je continuais longtemps de travailler de la sorte...

J'aurais peut-être le droit d'exiger un peu de reconnaissance de la part de mon maître...

Mais qu'il serait au moins exagéré de la mienne, de demander au public ses bravos et ses faveurs!

Allons trouver M. Lemeteyer; il est impossible qu'il n'ait pas une manière de me pousser préférable à celle de M. Mansion.

En effet, si M. Lemeteyer n'était pas peintre,— ce qui le garantissait, d'abord, de la faiblesse de signer les tableaux ou les dessins des autres, — du moins il aimait beaucoup la peinture et avait de fréquents rapports d'amitié avec quelques artistes de valeur tels que Vernet, Picot, Léon Cogniet, Hippolyte Lecomte. Grandville, parfaitement accueilli par l'administrateur dramatique, fit connaissance, chez lui, de toutes ces célébrités. Hippolyte Lecomte, surtout, prit en affection le jeune aspirant à la gloire, auquel il trouvait des dispositions; il l'emmena dans son atelier, lui mit une palette, un pinceau entre les doigts et lui cria :

— En avant! petit! du haut du Vatican, Raphaël, Michel Ange, Bramante et Pérugin te contemplent!...

C'était encourageant d'être ainsi contemplé, mais il était écrit, sans doute, que Grandville, comme Callot, comme Charlet, n'aurait

toute sa vie qu'une médiocre estime pour l'huile, la toile et la brosse.

— Merci, fit-il en restituant à Hippolyte Lecomte ses instruments de torture, mais ça ne me va pas, ça... je préfère la plume ou le crayon.

Et il s'en alla dessiner des costumes qu'on lui avait demandés pour des théâtres de province; besogne qu'on lui payait mal, souvent même, qu'on ne lui payait pas...

Mais il fallait vivre! car, comme bien vous pensez, il y avait longtemps que les trois cents francs paternels en étaient réduits, pour Grandville, à l'état de souvenir!

. . . .

Nous ne suivrons pas Grandville parmi les nombreuses misères de ses premiers essais artistiques. Au bout de quelques années de séjour à Paris, il était dans sa voie, mais avant d'atteindre un but désiré — et encore ne l'atteignit-il jamais tout à fait, au point de vue pécuniaire, — il lui fallait passer par bien des échecs. Un entrepreneur lui avait commandé, à un prix assez honnête, une série de dessins lithographiés représentant le *dimanche d'un bon bourgeois* ou *les tribulations de la petite propriété*. Les dessins s'exécutèrent, mais l'entrepreneur ne s'exécuta point. Grandville en fut pour son esprit et ses veilles dans sa petite chambre de l'hôtel *Saint-Phar*, — la même qu'Alphonse Karr occupa plus tard — Cependant, si ce travail ne lui avait rien rapporté, il lui avait valu, du moins, l'avantage de le faire connaître des éditeurs; aussi quand il put publier, en 1828, *les Métamorphoses du jour* — une des œuvres les plus remarquables de Grandville, comme originalité — obtint-il enfin un succès franc et décidé qui eut pour résultat de le lancer complétement... Comme réputation toujours! l'argent continuait de ne vouloir point venir.

Grandville s'était lié alors avec ce que Paris renfermait d'hommes d'avenir de toute sorte : Paul Huet, Jules Janin, Chenavard, Paul Delaroche, et tant d'autres... Au milieu de toutes ces jeunes intelligences, débordant de sève... de tous ces jeunes fous préludant à leurs destinées brillantes par des propos joyeux, par des chansons, Grandville seul demeurait calme, sinon froid, parlant peu, écoutant beaucoup, observant sans cesse, dessinant toujours... C'était avec sa plume ou son crayon qu'il exprimait sa pensée, lui! Et ses amis étaient si bien habitués à ce mode de dialecte, qu'ils se seraient coupé la langue plutôt que d'interrompre Grandville quand il se prenait à leur conter, à sa façon, quelque scène de mœurs!

1830 arriva, et avec 1830 la mode, tolérée par la faiblesse, des caricatures politiques. Grandville, sollicité par des éditeurs qui sentaient le parti qu'on pouvait tirer de son crayon éminemment railleur, Grandville consentit à s'atteler au char de l'opposition. Sa *Chasse à la Liberté*, sa *Salle d'Armes*, ses *faux Dieux de l'Olympe*, son *Mât de Cocagne*, sa *Basse-Cour*, firent fureur! Pour notre part, nous avouons que si Grandville n'avait pas d'autres titres à la célébrité que ce genre de pamphlets dessinés, nous nous récuserions pour ses admirateurs. Ridiculiser ou traîner dans la crotte, du bout de son burin, ceux qui gouvernent, c'est là, à notre avis, une *gloire* indigne d'un véritable artiste. Némésis, si Némésis il y a, en costume de polichinelle, ne nous a toujours inspiré que du mépris!...

Par bonheur et par honneur pour lui, Grandville ne tarda point à abandonner les caricatures pour se livrer à des travaux dont la valeur réelle devait établir et consolider sa réputation. Chargé successivement de composer les dessins des illustrations qu'on ajouta à des éditions nouvelles de Gulliver, de la Fontaine, de Béranger, il se mit avec une ardeur sans pareille à la besogne. Cette fois le talent de l'artiste soutenait une noble cause, celle du génie. Aussi fit-il merveilles! Qui n'a admiré ces adorables gravures où l'esprit du dessinateur semble, s'il est possible, ajouter encore à l'esprit du poëte? Quelques années après, une réunion d'écrivains — qui eussent pu, peut-être, en se donnant plus de peine, réunir aussi, à eux tous, plus de gaieté pour un semblable livre, — une réunion d'écrivains, dis-je, apportait à Grandville le manuscrit des *Animaux peints par eux-mêmes* et Grandville accomplissait un chef-d'œuvre et un tour de force en illustrant cet ouvrage; un chef d'œuvre, car tout, dans ces dessins, est parfait comme exécution, comme finesse, comme observation; un tour de force, car je le répète, quelques articles exceptés, le texte des *Animaux* est tellement lourd, tellement lent, tranchons le mot, tellement soporifique...



GRANDVILLE.

Que pour qu'il ait trouvé le moyen d'être amusant, avec un tel guide, il a fallu que Grandville y ait mis terriblement du sien!

Après *les Animaux*, Grandville enrichit encore de ses compositions excentriques *les petites Misères de la vie humaine*, — un livre qui pouvait se passer de l'esprit du dessinateur, celui-là.

Je ne parlerai que pour mémoire de ses *Étoiles animées* et de ses *Métamorphoses des fleurs*... La verve, le *brio*, la pensée, n'animaient plus déjà que comme une flamme mourante le cerveau de Grandville à l'époque de ces derniers travaux.

. . . .

En 1833, lors d'une visite à sa ville natale, Grandville y avait épousé une de ses cousines, mademoiselle Henriette-Marguerite Fischer, une charmante femme dont le dévouement et l'intelligence n'étaient comparables qu'à sa douceur et à sa beauté.

Trois enfants avaient été les fruits bien venus de cette union.

Retiré à Saint-Mandé, dans une maisonnette de la rue des Charbonniers, — sur les murs de laquelle on vous montre encore des animaux de grandeur naturelle, qu'il a dessinés, — blotti, en quelque sorte, au sein de son bonheur, Grandville voyait, sans regret, ses jours simples s'écouler un à un...

Comme le moine voit, d'un œil calme, défiler un à un, sous ses doigts, les grains de bois, mais bénis, d un rosaire.

Tout à coup le chagrin, le désespoir, s'abattent sur la maison de l'artiste.

En moins de trois ans, il perd ses deux premiers enfants : tous deux frappés de mort subite... et l'un... sous ses yeux... dans ses bras... étouffé par une mie de pain tombée dans les conduits de la respiration.

Puis, comme si ce n'était pas assez de douleur encore pour le pauvre Grandville privé de deux de ces chères créatures que les pères appellent leurs anges, en 1842, la compagne de l'artiste tombe à son tour pour ne plus se relever.

Elle s'éteint, la chère femme dévouée jusqu'à la fin, en faisant jurer à Grandville de se remarier... en lui désignant même celle qui doit la remplacer.

— Parce qu'il lui faut une amie pour sa vieillesse, lui dit-elle, dans ce dernier effort de sa généreuse tendresse...

Parce qu'il faut une mère à leur enfant.

Grandville hésita longtemps cependant à accomplir sa promesse à la mourante.

Mais son petit Georges avait besoin d'une mère, — *elle* le lui avait bien dit. En 1843, Grandville allait chercher à Nancy celle qui lui avait été si impérieusement indiquée.

Deux ans se passèrent. L'artiste, chéri de sa seconde femme tout autant que de la première, commençait à se rattacher à la vie.

Un matin le petit Georges, qui jouait sur les genoux de son père, pousse un cri... se renverse... et ferme les yeux.

Il était mort! mort subitement comme ses frères.

Un mois après, Grandville qui, pendant ce mois tout entier avait, presque constamment, été en proie au délire le plus terrible...

Un mois après, Grandville allait rejoindre ceux qu'il avait tant aimés!

. . . .

Et maintenant, cher lecteur, d'après cette histoire :

Quand, en parlant de quelque acteur, de quelque écrivain, de quelque peintre comique, un diseur de riens, comme il s'en trouve par milliers, prononcera devant vous cette banalité :

— Oh!... je voudrais bien me rencontrer avec cet homme-là, moi! il doit être bien joyeux dans la vie privée! n'est-ce pas?

Répondez hardiment ce seul mot : Non.

Neuf fois sur dix vous aurez répondu la vérité.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N°25. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES

4 OCTOBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { Paris. . . . . . . 4 fr. / Départements. . . 5 / Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Allez donc, tortue, allez donc! — Page 185.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XIX.

Arthur Rosencœur. — (*Suite.*)

Éléonore enchantée de ce transport jaloux, mais voulant cependant calmer son amant, court à lui et parvient à le ramener sur la causeuse, en lui disant :

— Modérez cette jalousie, ô mon Arthur, vous n'eûtes jamais de rival dans mon cœur, puisque ce mariage se fit contre mon gré...

— Tout cela n'empêche pas, madame, que ce petit drôle de... comment le nommez-vous?

— Choublanc.

— Choublanc! quel fichu nom!... ce gredin... ce maroufle a été bien heureux... puisque...

Pardon, mais rien n'altère comme de fumer... aussi j'ai l'habitude de toujours m'humecter lorsque je me livre à ce doux loisir... ne pourriez-vous me faire donner...

— Un verre d'eau sucrée, tout de suite, mon ami.

— Oh! non, point d'eau sucrée... j'ai tant vu d'eau depuis que j'ai été en mer que je ne puis plus la sentir... faites-moi donner du madère... c'est ce que je préfère en fumant...

— Du madère... très-bien... attendez... je vais vous en faire apporter.

Éléonore se lève et court à sa cuisine, dire à sa bonne :

— Marinette, il faut m'avoir du madère... Arthur en désire sur-le-champ... il n'aime que cela en fumant...

— Qu'est-ce que ça du madère, madame... un autre tabac?

— Non, c'est du vin, un vin très-distingué; comme je n'en ai pas ici, courez en chercher une bouteille, il y a justement un marchand de vins fins ici à côté...

Allez vite... voilà de l'argent... voilà cent sous... allez ..

— Faut espérer que ça ne coûte pas plus de trente sous du vin pour fumer.

Marinette sort, en disant tout le long de l'escalier :

— Il a l'air bien sans gêne, le monsieur qu'on attendait depuis vingt ans... il fume dans notre salon qui est si propre... il m'appelle buse... je ne sais pas s'il va continuer longtemps comme ça, mais alors il aurait bien dû être encore vingt ans avant de revenir.

Cependant la grosse bonne revient avec une bouteille de madère, qu'elle pose sur un plateau avec des verres et place sur un guéridon en disant d'un air consterné :

— C'est cent sous! madame... la pièce y a passé, on n'a pas voulu me donner cette bouteille à moins.

— C'est bien... c'est bon, Marinette, on ne vous demande pas le prix, dit Éléonore en lançant des regards courroucés à sa domestique.

— S'il est bon, ce n'est pas trop cher! dit le bel Arthur en débouchant la bouteille. J'en ai bu qui revenait de l'Inde et que l'on n'avait pas ici à moins de quinze francs la bouteille, mais c'était du nanan!...

— Ah! il ne le trouve pas assez cher, dit Marinette en s'en allant... eh bien, ça promet!... il fait aller l'argent, ce monsieur-là.

Arthur a bu un verre de madère qu'il a trouvé passable, il s'en verse un second, s'étend de nouveau sur la causeuse et dit :

— Reprenons notre conversation, douce amante. Qu'avez-vous fait de votre époux? où est-il enfin?

— Mon père est mort un an après mon mariage. Alors je déclarai à M. Choublanc que je ne voulais plus vivre avec lui. Nous nous séparâmes... depuis dix-neuf ans je vis seule...

— Bien, très-bien... vous m'ôtez un bœuf de dessus la poitrine...

— J'allai demeurer à Bar-sur-Seine, mais M. Choublanc venait m'y voir tous les mois; je me réfugiai en Normandie... puis ailleurs... puis enfin je suis venue habiter Paris et je ne lui ai pas fait connaître mon adresse, afin de me dérober entièrement à ses poursuites...

— Bien... de mieux en mieux... Écoutez, ô Éléonore, je vous pardonne votre hyménée, mais à la condition expresse que vous ne recevrez pas M. Choublanc... que je ne le rencontrerai jamais chez vous... car, si je l'y rencontrais, voyez-vous, il arriverait un grand malheur... Oh! je me connais!... il y aurait une catastrophe épouvantable!...

— Soyez tranquille, cher Arthur, puisque je fuis M. Choublanc, ce n'est pas pour le recevoir ici... j'ai donné des ordres en conséquence à mon concierge... car je dois vous l'avouer... en ce moment il est à Paris...

— Eh! sacrebleu, je le sais bien qu'il y est!...

— Vous le savez?...

— Non, je veux dire... il doit y être... parce qu'il doit toujours vous chercher et qu'il aura appris que vous y étiez... Cet homme vous adore... cela ne m'étonne pas... tout le monde doit vous adorer...

Ce compliment fait oublier à Éléonore son mal de cœur. Elle fait un sourire dans lequel il y a de tout, puis reprend :

— Cher Arthur, consentirez-vous à dîner avec moi?...

— Si je dînerai avec vous! je le crois bien! plutôt deux fois qu'une!

— Permettez alors que j'aille donner quelques ordres à ma suivante.

— Allez! divine amie... ne vous gênez pas... je finirai cette bouteille en vous attendant...

Mais surtout faites recommander au concierge d'observer sa consigne... que le Choublanc ne parvienne pas jusqu'ici ou je le démolis! et s'il veut retrouver ses membres, je l'engage à les numéroter.

Éléonore va commander à sa bonne un dîner fin, délicat, recherché, des *extra* de toutes façons; elle lui ordonne d'acheter du vin fin, de faire venir de la pâtisserie, des sucreries, enfin elle ne veut rien épargner pour fêter le retour d'Arthur Rosencœur.

Marinette n'ose pas se permettre la moindre réflexion, mais tout en allant faire les emplettes elle se dit :

— Si madame va longtemps comme ça, elle sera bientôt ruinée... dam! tant pis... c'est son affaire.

Éléonore est revenue s'asseoir à côté d'Arthur, qui a déjà bu les deux tiers de la bouteille de madère, et se dispose à allumer un second cigare; elle le considère avec admiration, en s'écriant encore :

— Non, vous n'êtes pas changé... seulement le bout de votre nez a un peu rougi...

— C'est la suite d'un coup de soleil que j'ai reçu sous les tropiques!...

— Maintenant, vous devez penser, mon ami, que je suis bien curieuse de savoir à mon tour ce que vous avez fait depuis vingt ans... et quelle est votre position... votre fortune... que je sache enfin si vous êtes heureux... si le sort vous a été propice...

— C'est juste, belle amie, et je vais satisfaire votre curiosité... Ah! depuis que j'ai quitté Troyes et la Champagne, j'ai fait bien des choses... j'en ai eu de ces aventures...

Je ne vous dirai pas tout aujourd'hui, parce que ce serait trop long!... D'abord je suis allé en Amérique... essayer un peu de banque. Là un riche colon voulut me faire épouser sa fille, qui avait plusieurs millions en dot et je ne sais combien de cannes à sucre...

— O ciel!...

— Rassurez-vous : je refusai la demoiselle... votre image était là... toujours là... je n'aurais pas accepté la reine Pomaré... si elle avait voulu de moi.

— Ah! que c'est bien... ah! que cette constance me touche!...

— Vous en entendrez bien d'autres!... Je passai de là en Asie... j'eus l'honneur d'être présenté au shah de Perse et à la sultane favorite... belle femme! qui me fit un peu de l'œil... mais c'était absolument comme si elle chantait!...

— Homme étonnant!...

— Le shah me fit de riches présents... des fourrures que je revins vendre en Russie... Je fis des bénéfices considérables... je mis tout sur un vaisseau... il fit naufrage... c'était à recommencer...

— O malheureux ami!...

— Rassurez-vous, la fortune me redevint favorable... j'allai en Californie, où je fondai une maison d'éducation pour les deux sexes... j'eus beaucoup d'élèves... Que vous dirai-je enfin... j'achetai diverses marchandises que je revendis avec des bénéfices considérables .. et ma foi, comme je suis modeste... je me suis dit : j'ai cent mille francs de rente, c'est assez... retournons en France, et allons les déposer aux pieds d'Éléonore... et me voilà.

— Il se pourrait! quoi, mon ami, vous avez cent mille francs de rente!...

— Cent mille... peut-être cent dix ou cent vingt, je ne sais pas bien au juste... mais pas moins...

— Mais, savez-vous que c'est une position superbe cela!

— Il y a de quoi vivoter...

— Et vous veniez les déposer à mes pieds!...

— C'est-à-dire que dès ce moment c'est comme s'ils y étaient... entre gens qui s'aiment depuis vingt ans, est-ce que tout ne doit pas être commun... ce qui est à moi est donc à vous... vous n'aurez qu'à parler... je prétends contenter vos moindres désirs, vos plus légers caprices... Vous me direz : Mon ami, j'ai besoin de vingt mille... de cinquante mille francs... pour des bijoux ou des cachemires, je vous répondrai : Les voilà, chère Éléonore... puisez dans notre caisse, c'est me faire le plus doux des plaisirs...

— Ah! que c'est admirable... quel homme vous êtes... et comme je vous avais bien jugé... mais je n'abuserai pas de votre générosité.

— C'est ce que nous verrons. Je saurai bien vous combler de présents... pas en ce moment par exemple... car avec toute ma fortune, figurez-vous que je suis réduit à quelques napoléons...

— Mon cher Arthur, ma modeste bourse est aussi à votre disposition...

— Je n'en doute pas... vous agissez comme moi, nos deux cœurs s'entendent!... mais je n'aurai pas besoin d'avoir recours à vous, demain je dois recevoir par la poste cent mille francs d'un de mes banquiers de Bordeaux, et cette somme me sera d'autant plus nécessaire que je viens d'acheter ici à Paris un délicieux petit hôtel, sur lequel il faut que je donne trente mille francs sous trois jours...

— Vous avez acheté un hôtel... dans quel quartier?

— Vous le saurez plus tard, ma déesse, c'est une surprise que je vous ménage...

Je veux le meubler délicieusement... genre Pompadour... Je veux que tout n'y soit que glaces et dorures... car c'est vous, chère Éléonore, qui serez la reine de ce délicieux séjour...

— Taisez-vous, Arthur, vous me rendez confuse... mon cœur bat d'une force...

— Mais ce madère m'a creusé, est-ce que nous ne dînons pas?...

— Si fait... je vais presser Marinette.

Et madame Choublanc court à sa cuisine, elle examine les apprêts du repas en s'écriant :

— Y aura-t-il assez... ce dîner sera-t-il présentable?...

— Comment, madame! s'il sera présentable! un véritable festin de Balthazar... si ce monsieur n'est pas content, il sera difficile...

— Il a cent mille francs de rente, Marinette, il achète un hôtel Pompadour dont je serai la reine!...

— Madame va être la reine de Pompadour!...

— Ah! je savais bien qu'il ferait fortune un jour... Servez-nous, Marinette, ne vous négligez en rien.

Le dîner est bientôt servi. Arthur Rosencœur passe dans la salle à manger avec son ancienne amie. On se met à table. Le convive de madame Choublanc fait honneur au repas; il mange comme trois, boit comme quatre et ne songe guère à répondre aux œillades dont la tendre Éléonore entremêle la conversation qu'elle veut toujours ramener sur l'amour, sur la constance de leurs sentiments réciproques, sur le bonheur de se retrouver fidèles après vingt ans de séparation.

A tout cela le bel Arthur répond en se versant à boire, en attaquant les plats et en lâchant à chaque instant des jurons et des mots d'argot dont il a, dit-il, pris l'habitude en mer.

Cependant ce monsieur a trouvé le repas à son goût, et Éléonore est enchantée. Il a bu presque à lui seul une bouteille de pomard et une de richebourg qui venaient encore de chez le marchand voisin.

Lorsqu'on apporte le café, il se met à allumer de nouveau un cigare.

Mais avec le café on n'a apporté aucune liqueur. M. Arthur s'écrie :

— Eh bien!... et le petit verre... et le pousse-café... à quoi pensez-vous, grosse fille, est-ce que vous croyez que nous nous en passerons... pour qui nous prenez-vous?... allons, mille bombes... mille bombardes... donnez-nous des liqueurs...

Marinette regarde sa maîtresse en disant :

— Qu'est-ce que c'est que du pousse-café... avez-vous de ça, madame?...

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL

CHAPITRE XIV.

(*Suite.*)

Fernando loua de nouveau la belle âme et le courage de son ami, puis le jeune imprudent sortit animé d'un véritable enthousiasme pour le caractère du comte de Villamayor, et décidé à sacrifier sa fortune tout entière, s'il le fallait, pour servir un si galant homme.

Amoureux, confiant, inexpérimenté, le fils n'avait été que trop facile à surprendre; mais pour vaincre le père, ce n'était pas assez de toute l'habileté de Perez. Il réclama les secours de son allié Félix, et leurs forces combinées vinrent présenter la bataille au comte de Mansilla. Elle fut vive et acharnée. Si l'idée d'une alliance avec Éléna, pauvre et sans nom, révoltait l'orgueil de Mansilla, Éléna, sœur d'un intrigant et d'un mauvais sujet, lui paraissait mille fois plus odieuse encore. C'est dans ces termes qu'il venait de s'en expliquer avec Fernando, et il se promenait seul à grands pas dans son cabinet, encore ému de cette scène, quand on lui annonça don Félix et le comte de Villamayor.

— Seigneur comte, dit Mansilla pâlissant de fureur, je ne m'attendais pas à l'honneur de votre visite.

— Ni moi, comte, je vous jure, répondit Perez avec plus d'arrogance encore; j'étais loin de penser que votre seigneurie attendît que je la prévinsse.

— Quel langage est-ce là, Villamayor? s'écria don Félix avec une feinte indignation. Avez-vous pensé que le premier magistrat de Ségovie consentît à autoriser par sa présence les excès qu'un pareil début me fait craindre? Et vous, Mansilla, deviez-vous faire cet accueil désobligeant à un gentilhomme que je présente chez vous?

Perez et le comte prenant ensemble la parole :

— Taisez-vous l'un et l'autre, dit don Félix du ton le plus emporté, et en couvrant leurs voix de ses cris : c'est moi qui suis insulté maintenant; vous m'avez mis au point de n'avoir plus rien à ménager, et je vous dirai nettement ce que je pense. Vous êtes orgueilleux, Mansilla. Et sur quoi, s'il vous plaît, se fonde tant d'orgueil? ajouta-t-il avec une fougue toujours croissante, moins sur votre naissance et sur vos richesses, je le sais, que sur une grande supériorité de lumières et sur des talents incontestables. Votre vie est noble et sans reproche, vous avez l'estime générale, les pauvres vous bénissent, les grands vos égaux vous prennent pour modèle, et votre roi a daigné descendre jusqu'à vous... voilà tout pourtant, voilà tout... de la modestie, seigneur comte, de la modestie, morbleu!

Et vous, Villamayor, d'où vous viennent ces airs vainqueurs que vous affectez ici? qui vous donne tant d'assurance? une illustre origine? à la bonne heure; on ne la conteste pas. Votre valeur? elle est connue, aussi bien que le funeste avantage d'être maître passé dans l'art de tuer un homme en combat singulier; trente exemples de ces honorables assassinats fondent vos droits à cette gloire détestable que je ne vous envie pas. Vous vous sentez encore appuyé de la protection de tout ce que la cour a de puissant et d'illustre, et le duc de la Alcudia vous montre de l'amitié! Je dirai plus, continua don Félix en redoublant de véhémence, j'avoue que vous méritez toutes ces faveurs. Mais que nous importe, seigneur comte de Villamayor? tout cela ne nous impose pas. Nous savons vous dépouiller de tout cet éclat emprunté, et ne vous chérir et ne vous estimer que pour vos qualités personnelles que chacun avoue. Quant à cette bravoure si redoutable, je saurai bien, comme magistrat, vous empêcher d'en faire ici la sanglante épreuve.

— Vous n'empêcherez rien, seigneur corrégidor, répondit Perez avec calme, les affaires d'honneur ne sont heureusement pas soumises à votre juridiction.

— Ainsi, dit Mansilla, c'est un cartel que le seigneur de Villamayor vient m'apporter en personne chez moi?

— Nullement, comte, répliqua Perez, je vous crois beaucoup trop raisonnable pour me pousser à cette cruelle extrémité; l'outrage fait à ma famille exige une grande réparation, mais n'en connaissez-vous point qui convienne mieux à tous deux qu'un combat à outrance?

— Assez, assez, dit impétueusement don Félix, je n'ai entendu m'entremettre dans cette affaire que pour favoriser le rapprochement de deux hommes dignes de se connaître, il n'était question que d'une visite de bienséance, d'une entrevue paisible sous les yeux d'un ami commun. Vos emportements hors de saison ont excité les miens... mais enfin, c'est trop de querelles; revenons à la raison, et rappelons la dignité qui convient à tous trois.

— La raison et la dignité, reprit gravement Perez, me commandent de réclamer sur-le-champ du comte de Mansilla une réponse catégorique à cette question toute simple : consentez-vous au mariage de don Fernando avec ma sœur, à laquelle il a fait un outrage, devenu l'entretien public?

Mansilla, hors de lui, se préparait à répondre à cette insolente provocation, mais don Félix se hâtant de le prévenir :

— Arrêtez, lui dit-il, c'est à moi de repousser cette attaque brutale qui doit me blesser autant que vous. Ainsi donc, seigneur de Villamayor, je suis votre jouet! et vous prétendez, malgré ma juste répugnance, me mêler dans vos affaires de famille. Vous feignez d'ignorer l'engagement pris par le comte de Mansilla envers la marquise de Canizarès, vous le savez pourtant fort bien; mais, dites-vous, tout n'est-il pas rompu par le fait de l'enlèvement public de ma sœur par Fernando? La parole du comte se trouve dégagée ainsi naturellement, et sans qu'il ait pris la moindre part à l'événement qui le délie; son honneur est donc à l'abri de tout reproche. Fort bien, objectera le comte, mais que deviennent alors mes projets d'élévation et d'agrandissement de fortune? à cela votre réponse est prête, et je vous entends d'ici : « Ma maison, répliquerez-vous, n'est ni moins noble ni moins opulente que celle des Canizarès, et je prétends faire pour le mariage proposé des sacrifices dont la valeur surpasse la dot qu'apportait Matilda; » je ne doute pas que vous soyez même prêt à prouver qu'une alliance avec vous offre des avantages qu'on chercherait en vain dans celle que vous rompez; vous direz que ce mariage est agréable à don Juan de Silva et aux familles de Hijar et de Berwick; vous ajouterez que la noblesse de cour, à laquelle vous tenez par mille relations de parenté, est à la source des faveurs qui vont désormais pleuvoir sur les Mansilla; n'êtes-vous pas allé jusqu'à me déclarer que vous avez des moyens assurés de faire obtenir au comte la grande croix de l'ordre de Charles III, et l'entrée au conseil des ordres?...

— Oui, sans doute, répondit Perez, et je n'hésite pas à prendre cet engagement.

— Beau mérite, en vérité! avec les protections que je vous connais! reprit Félix en s'animant de plus en plus. Eh! seigneur de Villamayor, je vous accorde aussi ce point, et vous trouverez au besoin bien d'autres raisons en votre faveur, cent fois plus séduisantes encore; mais, je vous le répète, c'est votre affaire et point du tout la mienne, je ne m'ingère pas dans ce qui ne me regarde en rien. Cependant je ne puis plus me déguiser que vous aviez compté sur moi pour vous faire valoir; ainsi, seigneur don Mariano, ajouta-t-il avec un surcroît de furie, ainsi vous vous seriez flatté de l'idée que j'étais votre homme? moi votre homme, morbleu! ni le vôtre, ni celui de personne, entendez-vous?

Don Félix paraissait en effet entraîné par une passion si véhémente que Mansilla, étonné de cette sortie, ne trouvait plus d'expression pour sa véritable colère. Perez, de son côté, modérait son feu pour donner plus d'éclat au rôle du corrégidor, qui prenant alors un ton solennel, dit en s'adressant aux deux adversaires :

— Seigneurs, s'il existe en effet entre vous quelque sujet de plainte légitime et réciproque comme rapt, séduction ou provocation insolente, quel que soit celui des deux qui s'adresse à mon tribunal, justice lui sera rendue au nom du roi : c'est là, mais là seulement que je puis vous entendre.

Puis, s'animant de nouveau, comme s'il ne pouvait plus maîtriser son indignation, il saisit Perez par le bras :

— En attendant, continua-t-il, avec une voix tonnante, sortons d'ici, seigneur comte de Villamayor, vous êtes brave, vous êtes terrible; plongez, si vous l'osez, votre épée dans le sein d'un homme qui ne sait pas farder la vérité; mais vous n'aurez pas le pouvoir de le détourner jusqu'au dernier moment de ses devoirs de magistrat et d'ami.

— Seigneur de Mansilla, dit Perez, sans sortir du calme qu'il avait affecté pendant toute cette scène, je sais entendre ce langage de l'honneur et de la vertu, et je cède à leur ascendant, je souhaite que mon exemple ne soit pas perdu pour vous.

— Marchons, marchons, reprit brusquement don Félix en l'entraînant, voilà bien des paroles.

Ils disparurent, et le comte, agité de mille pensées, courut s'enfermer pour méditer sur cette singulière visite.

CHAPITRE XV.

Pas un seul des coups que les deux fripons avaient portés à Mansilla n'était resté sans effet. Le comte, accoutumé depuis si longtemps aux douceurs d'une vie calme et pleine de dignité, se voyait tout à coup menacé d'un procès scandaleux et d'un combat mortel. Le

débat judiciaire, dont l'arbitre devait être don Félix, effrayait encore plus son imagination que le duel avec un spadassin avide de sang et de carnage. Vain, méthodique et paresseux, de quelque manière que Mansilla dût être arraché violemment à ses tranquilles habitudes, la souffrance lui semblait égale, et le choix était un supplice.

Le comte, dans l'âge mûr, conservait presque tous les avantages de la jeunesse. La beauté de sa figure paraissait altérée plutôt par les chagrins que par le ravage des années. Un grave ecclésiastique élevé à la dignité de prieur du couvent des Hiéronimites *del Parral*, près Ségovie, l'avait amené fort jeune de Sarragosse dans cette ville, et l'y avait présenté sous le nom de don Angel de Balbastro. C'était celui d'une maison aragonaise fort illustre et de laquelle était le nouveau prieur.

Voilà tout ce que l'on savait du jeune homme; le vieillard mourut peu de mois après leur établissement à Ségovie. Don Angel, que la comtesse douairière de Mansilla recevait avec bonté, continua de fréquenter sa maison. On s'étonnait que cette dame si fière reçût familièrement un étranger, sans titre et à peu près sans fortune; tandis qu'elle éloignait de chez elle une foule de jeunes gens des premières familles de la province, et même de Madrid, lesquels aspiraient à la main de dona Francisca, fille unique de la comtesse, et l'héritière du titre et de l'immense majorat de Mansilla. Ce mystère ne tarda pas à s'expliquer. Dona Francisca, frappée de la beauté vraiment extraordinaire de don Angel, avait conçu pour lui la passion la plus vive, et la mère, qui ne vivait que pour sa fille et l'aimait aveuglément, accorda son consentement à ce mariage disproportionné. Le bel Aragonais fut donc bientôt mis en possession de la personne et de la fortune de dona Francisca, et le roi permit qu'il prît le titre de comte de Mansilla.

Depuis ce temps, la conduite de don Angel n'avait jamais offert, même à ses envieux, l'occasion de blâmer le choix de la comtesse. Mari fidèle, bon père, noble et honorable dans toutes les actions de sa vie, il ne semblait occupé que du bonheur de sa femme, et pourtant elle était bien loin d'être heureuse. L'ardente passion de Francisca n'était point payée de retour. Jamais un moment d'abandon, de confiance, ne livrait à Francisca le cœur de son mari; elle le voyait oppressé par un secret douloureux, mais il niait qu'il en eût un. Comme tout le monde elle s'étonnait de la profonde mélancolie empreinte sur les traits d'un homme dont la vie semblait si douce et la destinée si heureuse.

Un seul défaut, l'orgueil, obscurcissait l'éclat de tant de belles qualités, et l'unique passion du nouveau comte était l'agrandissement et l'élévation de sa famille. Aussi, n'était-ce pas sans répugnance qu'il avait consenti à promettre sa fille à don Matias; il ne cédait qu'aux instances du duc de Berwick, accompagnées des plus belles promesses de faveurs et d'avancement, et il se consolait par la certitude de marier son fils à la noble et riche héritière du nom de Canizarès.

Pouvait-il maintenant, sans la douleur la plus amère, renoncer aux avantages de cette illustre alliance pour en contracter une avec la famille de Perez, Perez! un misérable chargé de souillures? Son cœur se révoltait à cette seule pensée, et il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps pour préférer à tant d'humiliations le danger et même la honte d'un combat avec cet homme avili. En conséquence, il manda sur-le-champ Fernando, et lui intima l'ordre de se préparer à épouser dans trois jours la jeune marquise de Canizarès, ou bien à partir sans délai pour rejoindre sa compagnie à Carthagène. Les intrigants, avertis de cette disposition inattendue, en furent un moment déconcertés. Ils avaient beaucoup compté sur la terreur dont ils croyaient avoir rempli l'âme de Mansilla. Le procès, alternative qu'ils lui avaient présentée, était difficile à entamer; Perez avait pris part à l'enlèvement d'Éléna; comment se porter accusateur d'un délit dont il était le complice? D'un autre côté, en dépit de tout ce que le corrégidor avait publié de l'humeur martiale et des triomphes du prétendu comte de Villamayor, l'intrigant n'était en effet qu'un poltron, et ne se souciait nullement d'en venir aux mains. Aussi bien, à quoi bon cette levée de boucliers? L'argent était le seul but qu'il se proposait. Enfin, la position des alliés était fâcheuse; un incident imprévu leur rendit tout à coup l'avantage. Don Félix, pour nourrir sa complaisante misanthropie, était allé gronder, à sa manière, la marquise de Canizarès. Il lui reprochait avec brusquerie d'être beaucoup trop jeune pour songer à établir déjà sa fille, au risque d'être grand'mère à l'âge où l'on peut encore prétendre à plaire et à se marier soi-même. La marquise se défendait, mais mollement, d'une si grave imputation, et dans le fait, elle avait un peu plus de cinquante ans.

— Taisez-vous, disait-elle en minaudant, taisez-vous, méchant don Félix; moi, trop jeune! moi, songer à plaire! ma figure ne me défend que trop bien d'un semblable reproche.

— Votre figure! répondit le corrégidor en se fâchant, votre figure est tout à fait d'accord avec votre conduite. L'une et l'autre accusent également le défaut d'expérience. Mais quelle raison attendre d'une femme de trente ans?

— Trente ans! s'écria la marquise en riant.

— Oui, segnora, trente ans, et votre façon d'agir ne confirme que trop le témoignage de mes yeux; aller choisir un étourneau comme ce Fernando, pour l'unique héritière des biens du marquis de Canizarès et de la beauté de sa mère! Un insolent dont les dédains outragent votre fille et vous-même!

— Avec tout votre esprit, don Félix, vous déraisonnez sur cette affaire que vous ne connaissez pas; le choix que vous me reprochez n'est pas de moi; je ne puis rompre l'engagement pris par le feu marquis mon mari, et qui résulte d'un acte authentique. On a même pris soin de stipuler un dédit réciproque et très-considérable.

— Un contrat, un dédit!...

Voyons cela, fit don Félix, je suis versé dans ces matières de loi, et je pourrai peut-être découvrir dans la rédaction de l'acte quelques nullités favorables à vos intérêts.

La marquise lui remit une liasse de peu de volume qu'il parcourut avec attention :

— Je ne comprends rien à ces pièces, dit-il, après un moment d'examen, le comte actuel de Mansilla est de la famille aragonaise de Balbastro, et le contrat que vous me donnez est signé Angelo de Ternay.

— Je crois que ce nom est un titre du Piémont et qu'il a hérité de sa mère; vous devez savoir qu'elle était Italienne, et que lui-même est né à Rome. Au reste, voyez, examinez à votre aise, dit en s'en allant la marquise, que cette investigation n'intéressait plus du tout, depuis que don Félix cessait de lui faire un crime de son extrême jeunesse et de sa beauté.

Après quelques moments, le corrégidor quitta le cabinet en déclarant que tout était fort en règle et qu'il n'avait rien à redire. Dès qu'il fut rentré chez lui, il se hâta de mander Perez.

— Mon ami, s'écria-t-il avec joie en courant à sa rencontre, notre jeu s'est bien embelli depuis un moment. Avez-vous souvenir de notre séjour à Rome, à l'époque de nos voyages en Italie avec don Juan de Silva?

— Fort bien, répondit Perez.

— En ce cas, vous n'avez pas oublié l'histoire d'une certaine marquise de Ternay, dont s'entretenait toute la noblesse romaine, quoique ses aventures ne fussent plus récentes alors.

— Oui, sans doute, et votre mémoire se rappelle comme la mienne que nous primes plaisir à composer sur ce sujet une nouvelle qui fit l'amusement de don Juan?

— Justement, reprit le corrégidor transporté de joie, je viens d'en retrouver une copie; venez, nous allons la relire ensemble; j'y puis mettre aujourd'hui des notes qui ne manqueront pas de vous sembler piquantes.

Les deux amis s'enfermèrent et passèrent toute la soirée enfermés en tête-à-tête. Le lendemain, ils passèrent encore la journée à travailler; et vers le soir le corrégidor, après avoir fait demander au comte une entrevue, se rendit à son hôtel et fut introduit dans un cabinet particulier où Mansilla l'attendait non sans quelque agitation.

— Mon cher comte, lui dit-il en entrant, j'ai à me plaindre de vous; l'héroïque modération que vous nous avez opposée hier a encouragé l'audace de don Mariano et mes propres violences.

— Il est inutile, don Félix, de rappeler cette scène désagréable, répondit froidement le comte; et je suis impatient de connaître le sujet de la visite dont vous m'honorez aujourd'hui.

— Soit, reprit Félix; je vais donc m'expliquer, puisque vous le désirez, seigneur : Une affaire qui concerne ma charge m'oblige à me livrer à des informations d'une nature fort délicate. J'espère trouver auprès de vous quelques renseignements qui me mettent sur la voie de ma principale recherche.

Mansilla lui fit signe qu'il lui prêtait beaucoup d'attention. Don Félix, assis vis-à-vis de lui, les yeux effrontément fixés sur les siens, étudiait sur sa physionomie l'effet des paroles qu'il lui adressait lentement.

— Avant tout, mon cher comte, faites-moi la grâce de me dire si mes souvenirs ne me trompent pas : il me semble que le feu marquis de Canizarès assurait que vous aviez été en Italie?

— Sans doute, répondit le comte un peu troublé; à quoi tend cette question?

— C'est que l'événement dont il s'agit s'est passé en Italie, à l'époque précisément où vous deviez être encore à Rome et à Naples, où le marquis prétendait que vous êtes resté jusqu'à l'âge de vingt-deux ans environ.

— Il a dit vrai, répliqua le comte avec une émotion visible.

— Les époques coïncident donc parfaitement, continua don Félix, maintenant voici le fait : Un homme titré s'est fait une foule d'ennemis par son orgueil insupportable; il tire surtout vanité de très-grandes richesses et d'un beau nom qu'il ne tient pas de ses pères; mais on semblait du moins fondé à le croire Espagnol et bon gentilhomme. Ces deux points ont été vérifiés; il reste prouvé que le glorieux n'a réellement aucun droit à la considération publique dont il est si jaloux. On a découvert que son origine est étrangère et sa



Je le [illegible], criait le petit homme en saisissant Philippe au collet. — [illegible]

naissance ignominieuse; enfin on sait qu'il a exercé une profession avilissante.

Le comte avait d'abord rougi jusqu'aux yeux; maintenant la pâleur de la mort était sur son front; don Félix, après avoir un instant considéré le désordre effrayant de ses traits, continua de parler en le perçant de ses regards :

— Un seigneur d'un grand nom, très-appuyé à la cour, d'un caractère résolu, capable surtout de se porter aux plus redoutables excès, prétend avoir à se plaindre du personnage dont je vous entretiens. Ce seigneur a fait quelque séjour à Rome et à Naples; il a recueilli dans ces deux villes des renseignements et des notes, d'après lesquelles il a composé l'histoire des aventures de son ennemi; dans le ressentiment qui l'anime, il veut livrer au public cette piquante relation, et me demande mon avis là-dessus. Je blâme le dessein, et je n'ai pas voulu lire l'ouvrage dont il m'a remis une copie. La voici, je voudrais que vous prissiez la peine d'y jeter les yeux. Il se peut que vous ayez été témoin des événements qui font la matière de ce récit; si vous le jugez faux, la publication serait sans danger et je ne m'y opposerais plus; mais dans le cas où l'histoire vous semblerait conforme à la vérité, vous sentez qu'elle serait fatale à la réputation de cet homme, assez à plaindre pour placer tout son bonheur dans la vaine gloire dont il s'entoure. Supposons donc la relation fidèle; s'il en était ainsi, j'irais trouver cet infortuné... Vous ne m'écoutez pas, comte de Mansilla, et vous semblez fort agité?

— Ce n'est rien, don Félix, répondit le comte en balbutiant. Une légère indisposition, n'y faites aucune attention; je ne perds pas une de vos paroles.

— J'irais donc trouver ce pauvre diable si digne de pitié, je lui ferais connaître le danger qui le menace et lui montrerais Madrid, la cour, l'Espagne entière, prêts à retentir du bruit de son ridicule désastre. Cette multitude de gens respectables qu'il n'a pas craint d'humilier, il se les représenterait riant à leur tour de le voir abaissé. Je ne doute pas qu'alors, pour peu que la douleur lui laissât de raison, le malheureux ne s'empressât d'offrir à un ennemi si redoutable tous les genres de satisfaction qu'il jugerait les plus propres à l'apaiser.

Adieu, mon cher Mansilla, continua don Félix en se levant, voici le cahier que je vous laisse, méditez, je vous prie, sur cette lecture; demain, je viendrai vous demander quel effet elle aura produit sur votre esprit.

Le corrégidor était déjà loin, et le comte, pétrifié, restait encore sans mouvement à la place où il l'avait laissé. Que de souvenirs cette scène venait de réveiller! Deux fois il porta la main sur le manuscrit de don Félix, et deux fois il le repoussa en frissonnant. Mais enfin, maîtrisé par un intérêt plus puissant que sa répugnance, le comte fit fermer les portes de son appartement, et donna l'ordre que personne n'y pénétrât jusqu'au lendemain.

Seul, et certain alors de n'être pas interrompu, il prit le funeste cahier et lut tout d'un trait ce qui suit.

CHAPITRE XVI.

Le marquis de Ternay, chef d'une famille originaire de la Savoie, avait épousé l'une des plus riches héritières du Bugey, et s'était établi dans cette province. Sa femme mourut jeune, et lui laissa deux fils en bas âge. L'aîné devant succéder aux titres et aux biens de la maison, le marquis résolut de faire embrasser au second le parti de l'église, avec l'espoir d'obtenir pour lui un canonicat du chapitre noble de la cathédrale de Lyon, dans lequel son frère puîné remplissait une des principales dignités. En conséquence, dès qu'il eut atteint sa dixième année, Philippe de Ternay fut envoyé dans cette ville, afin de recevoir une pieuse éducation sous les yeux de cet oncle, désigné dans la famille sous le nom du comte de Lyon; c'était le titre que portaient alors les chanoines de Saint-Jean. L'honnête ecclésiastique aimait sincèrement son neveu; mais l'intérêt qu'il lui portait n'alla jamais jusqu'au point de troubler les douces habitudes de sa vie toute sensuelle. Il était trop conséquent pour accepter les charges de la paternité, dont il se refusait les bénéfices. Aussi, pourvu que l'enfant fût exact à l'heure des repas, il était assuré de ne jamais recevoir de réprimandes; son caractère indocile et fougueux se développa donc sans la moindre contrainte. Libertin et joueur avant l'âge, il fréquentait la plus mauvaise compagnie de la ville; son père, averti de tant de désordres, vint à Lyon, et s'assura que le jeune homme ne serait jamais propre à l'état auquel il l'avait destiné. D'après cette considération, il l'envoya en Italie, adressé à l'un de ses parents, colonel au service du roi de Sardaigne. Le marquis le priait de faire obtenir à Philippe un grade dans un régiment, et de l'y traiter avec toute la rigueur qu'autorisait la discipline militaire, pour le maintenir dans la voie de l'honneur et du devoir.

Les soins du colonel n'eurent aucun succès. Philippe n'avait pas dix-huit ans, et déjà son caractère indomptable et sa perversité le rendaient également odieux à ses camarades et à ses chefs. Le colonel le fit passer à Florence sous prétexte d'avancement. Sa conduite y fut également répréhensible. Il s'y maintint cependant deux ans dans une position équivoque. Son courage brutal, quelques duels heureux, imposaient silence aux officiers que

l'esprit de corps engageait d'un autre côté à dissimuler une partie de ses torts; mais l'indignation publique n'attendait qu'une occasion pour éclater; elle s'offrit bientôt, et l'explosion fut terrible.

Le marquis de Ternay, son père, était attendu à Florence pour y contracter un mariage fort avantageux avec une parente éloignée. Philippe fut en conséquence admis dans la maison de cette jeune personne. Il parvint à la séduire; la honte de l'infortunée fut connue, le mariage rompu, et la victime de Philippe enfermée dans un couvent, où elle prit le voile. Le scandale de cette aventure se répandit dans toute l'Italie, et Philippe, chassé de Florence, fut contraint de chercher un refuge au fond de la Sicile. Sa famille l'y laissa languir plusieurs années dans un rang subalterne de l'armée; mais le parent de Turin, se laissant enfin désarmer, lui rendit sa protection, et l'aida même de ses richesses à obtenir une compagnie de cavalerie de la garde du roi de Naples.

Dans ce lieu de délices et de corruption, Philippe se livra sans frein à tous ses vices. La paresse et l'abus de la bonne chère et du vin avaient épaissi sa taille outre mesure. La colère et les convulsions du jeu sillonnaient sa figure enlaidie de rides prématurées; son dos était voûté, sa tête dégarnie de cheveux. C'est dans cet état qu'un soir, après la sieste, Philippe de Ternay se présenta chez la vieille Suzanna, dont nous allons faire la connaissance en causant avec elle.

— Fi, fi! mamma Suzanna! fi! nous voilà brouillés pour la vie!

— Qu'avons-nous de nouveau, seigneur don Philippe? Vous savez bien que je ne réponds de rien: si l'on vous a trompé, ce n'est pas mon affaire. Voilà bien comme vous êtes tous; c'est d'abord ma chère Suzanna, ma bonne petite Suzanna! Suzanna de mon cœur! si tu réussis, je te couvrirai de plus d'or et de joyaux qu'on n'en voit briller sur la châsse de saint Janvier; et puis...

— Et puis... Ta, ta, ta... mamma mia, vous vous enflammez comme le Vésuve. Vous sentez que vous êtes dans votre tort et vous voulez rompre les chiens. Il ne s'agit pas de ce que vous avez fait, bonne Suzanna, c'est ce que vous avez négligé de faire, dont je me plains aujourd'hui. Qu'est-ce que c'est, s'il vous plaît, qu'une nièce de votre seigneurie qui a débuté hier au théâtre *dei Fiorentini*, et dont vous ne m'avez jamais parlé?

— Cette nièce... c'est... eh bien! c'est ma nièce.

— Vous mentez, mamma mia.

— Je vous dis que c'est ma nièce, et que cela vous suffise. Je n'ai de compte à rendre à personne, je crois. Mais où donc sont mes gens? continua-t-elle en élevant la voix. Genaro...

— Signora! répondit en entrant un grand laquais de bonne mine.

— Va me chercher un sorbet au café de la Méridienne.

— Si signora.

— Comment diable, dit Philippe, comment Suzanna, un laquais, Dieu me pardonne!

— Eh! pourquoi pas? s'il vous plaît. Holà! Gaétano!

— Signora! répondit un second laquais avec empressement.

— Va, cours après Genaro, et dis-lui de commander en même temps douze massepains.

— Si signora.

— Douze gros.

— Si signora.

— Et qu'on les mette sur le compte de la personne que l'on sait.

— Ah! ah! reprit Philippe, deux laquais! et un compte ouvert au café de la Méridienne!

— Eh bien! que trouvez-vous de surprenant à ce qu'on ait deux laquais? Vos comtesses et vos marquises en ont bien cinq ou six; valent-elles mieux que nous? en avez-vous une seule qui soit comparable à ma nièce, et croyez-vous que son joli visage romain ne figurera pas mieux dans une calèche que leurs vilaines faces napolitaines?

— Comment donc, une calèche aussi?

— Certainement, seigneur don Philippe, et ce soir je la conduis à la *villa réale* avant d'aller à l'Opéra, où nous avons une loge aux troisièmes. Il ne faut pas songer aux premières ni aux secondes, car toutes ces femmes de qualité sont si enragées après celles-là, qu'elles préféreraient n'avoir à dîner qu'un plat de macaroni assaisonné de fromage de Sardaigne, pour qu'il leur restât de quoi payer une bonne loge au théâtre de Saint-Charles.

— Mamma Suzanna, vous perdez de vue ce que je vous demande...

— Elles sont belles, vos Napolitaines, avec leurs tailles plus plates et leurs bras plus maigres... Avez-vous entendu les cris d'admiration quand ma nièce a paru? C'est une femme, cela, c'est beau, c'est frais, c'est blanc et rose... Ah! mon Dieu! qu'il fait chaud! et l'on me laisse mourir de soif! Est-ce que ces faquins-là ne reviendront pas? c'est ce Calabrais de Genaro qui s'amuse à bavarder avec les lazzaroni. Ah! les voici. Donnez-moi donc ce sorbet, et qu'on aille me chercher un grand verre d'eau glacée chez le petit marchand sous ma fenêtre; qu'on lui dise que c'est pour la signora dona Suzanna la Romaine, et qu'il y verse deux gouttes de jus de limon. Allez.

— Maintenant, dit Philippe, et pendant que vous dépêchez votre sorbet, vous entendrez du moins mes questions, et j'espère, mamma Suzanna, que vous me ferez la grâce d'y répondre: je veux savoir tout à l'heure ce que c'est que cette nièce.

— C'est pourtant ce que je ne vous dirai pas, seigneur capitaine.

— Suzanna, nous aurons du bruit.

— Comment, du bruit chez moi! faut-il que j'appelle mes gens?

— Tu te feras châtier, mamma mia.

— Me châtier! Gaétano!... Genaro!... Parler de la sorte à dona Suzanna! Genaro! Gaétano! Ils entrèrent tous deux à la fois: — Mes enfants, leur cria-t-elle, jetez-moi cet homme-là dehors.

Philippe interrompit un moment le rire auquel il s'abandonnait, en se roulant sur un grand sopha, et regardant de travers les deux marauds:

— Avancez, leur dit-il, si vous voulez partager cent coups de canne.

— *Excellenza*, répondirent ces vrais Napolitains en s'inclinant fort bas; *excellenza*, commandez à vos serviteurs.

— Vous êtes des faquins, s'écria Suzanna, et vous ne saurez jamais servir des femmes comme il faut. Je vous chasse, drôles que vous êtes, si vous n'obéissez pas tout à l'heure.

— Suzanna, reprit le capitaine, c'est assez rire, et si tu ne te hâtes pas de me dire où tu as trouvé cette nièce-là, je vais te corriger sur ton balcon, avec ma houssine, devant tous les lazzaroni de la rue de Tolède, et j'entre ensuite dans la chambre, pour questionner moi-même cette mystérieuse merveille.

— Oh! répliqua Suzanna, je sais que vous êtes assez mal appris pour en agir comme vous le dites; on va vous satisfaire, brutal que vous êtes. Sortez, mes enfants, dit-elle à ses gens; je vous pardonne cette fois, mais souvenez-vous bien qu'à l'exception du capitaine, qui est mon ami, il faut toujours vous empresser de jeter par la fenêtre les hommes que je vous désigne. Allez!... et dites qu'on m'apporte un verre de *Lacryma-Christi*, car, après des émotions pareilles, si l'on ne se raffermissait pas un peu le cœur...

Les deux valets sortirent en s'inclinant.

— Ah ça! capitaine, reprit Suzanna en s'armant alors de nouveau de toute sa fierté, vous êtes un homme affreux.

— Au fait! mamma Suzanna, au fait!

— Au fait, ma nièce est une Romaine de bonne famille, qui intéresse beaucoup le majordome du légat de Sa Sainteté, et elle ne souffre les visites de personne. Ainsi...

— Par le sang de saint Janvier! s'écria Philippe, elle souffrira les miennes ou j'y perdrai mon nom. Puisqu'il y a des majordomes dans la danse, j'y veux entrer aussi. Ouvre-moi cette porte tout à l'heure.

— Jamais! jamais! cria Suzanna.

— Ouvre, te dis-je, ou je te donne vingt coups de canne et je vais l'enfoncer.

— Vous me tuerez plutôt, dit la vieille en élevant la voix. Clara, fermez bien la porte en dedans; je vais appeler du secours, crier à l'assassin, ameuter toute la ville.

Le capitaine, que la moindre contrariété enflammait de rage, écarta violemment Suzanna de la porte qu'il enfonça d'un coup de pied. Elle le retint en s'accrochant à ses habits et en poussant de grands cris. Le capitaine la renversa, et comme, à travers tous ses défauts, il avait la qualité de tenir religieusement sa parole, il lui donna rapidement les vingt coups de canne promis, et, ce devoir accompli, il entra dans la chambre. Clara, toute tremblante, s'était réfugiée sur son balcon et appelait du secours à grands cris. La populace, si nombreuse et si fainéante à Naples, s'assemblait en tumulte devant la maison.

MORTONVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES

RESSOURCES DE M. BRICARD.

NOUVELLE.

(*Suite et fin.*)

V

La journée s'était écoulée; le soir arrivait. Bricard et Girard continuaient de prendre leur bain forcé.

Le visage des deux misérables était à peu près de la même teinte que les lames qui clapotaient au-dessous de leur menton: le froid avait engourdi leurs membres, et leur cerveau, garanti tout le jour, grâce aux rayons du soleil, — adoucis d'ailleurs par le foulard dont ils s'étaient enveloppé la tête, — de cette funeste impression glaciale, commençait, à l'approche de la nuit, à se ressentir de l'état où se trouvait le reste du corps.

Nos amis parlaient peu; la douleur ne pousse guère à la conversation... Sombres, désespérés, ils contemplaient le soleil qui, pour la seconde fois depuis qu'ils se trouvaient ainsi en mer, opérait, sous leurs yeux, son apparente immersion.

La nuit arrivait donc, et, avec la nuit, l'espoir, — cet ami qui nous est si rarement infidèle, — abandonnait cependant nos naufragés.

— La nuit! Déjà! fit Bricard d'une voix creuse.

— Oui, la nuit! répéta Girard non moins sourdement; et puis le jour reviendra et ce sera absolument tout comme! Nous resterons là jusqu'à ce que...

— Girard, interrompit Bricard, il n'y a plus rien dans la boîte?

— La bouillie au chocolat? Tu sais bien que non... Nous avons absorbé le reste tantôt... Même, que tu as voulu regarder l'heure, alors, à ta montre et que tu as trouvé la montre sans aiguille, mais farcie de sel...

— Eh bien! puisque nous n'avons plus rien à manger et plus d'espérance de nous sauver, écoute, Girard, voilà ce qu'il faut faire : détache la corde qui te tient lié à moi... et nage, nage, jusqu'à ce que tu trouves la terre ou un bâtiment. Dans le cas où tu ne rencontrerais rien... dam! tu auras fait tout ce qui était en ton pouvoir et je ne t'aurai pas gêné... gros boulet que je suis pour toi! Si, au contraire, tu as le bonheur de trouver un bâtiment, tu tâcheras de l'amener de mon côté... et, du moins, si tu ne me revois pas, toi, tu vivras!

Girard chercha dans l'eau la main de son ami.

— Pauvre vieux! lui dit-il, quoi! tu peux penser que je t'abandonnerais ainsi; non, non! le chagrin te donne des idées héroïques, Bricard, et je ne demeurerai point au-dessous de toi... Je ne te quitterai pas... d'autant plus, je te l'avouerai, qu'engourdi comme je le suis, — et dans le ton du commis-voyageur perçait encore, à ce moment, quelque gaieté, — il me serait impossible de nager un quart d'heure!

— Alors, repartit Bricard, nous n'avons donc plus qu'à mourir! Le froid de l'eau me pénètre à l'intérieur! Si tu veux, nous allons nous débarrasser de nos boîtes de fer-blanc... nous coulerons à fond, et tout sera dit!

— Hein! Mais non! mais non! s'écria vivement Girard, je tiens à mon fer-blanc, je garde mon fer-blanc et je te conseille de m'imiter... La nuit passera, après tout, et demain matin...

— Mais j'ai des crampes d'estomac!...

— Moi aussi... mais je mâche ma langue... Ça me distrait!

— J'ai soif!

— Moi aussi... mais je pense à Tantale qui voyait devant lui, sans y pouvoir toucher, des pâtés de foie gras et des bouteilles de vin de Champagne!... et ça me console!... Nous n'avons que de l'eau salée autour de nous... Nous sommes moins à plaindre que ce monsieur de l'antiquité...

— Et puis il me semble que j'ai envie de dormir...

— Encore comme moi! ça se conçoit! la fatigue! Mais ce désir est plus facile à contenter que celui de posséder un beefteack. Néanmoins, il est impossible que nous dormions ensemble... ça pourrait nous entraîner trop loin! L'un de nous veillera, tandis que l'autre s'appuiera sur lui pour reposer plus tranquillement... ça te va-t-il?

— Parfaitement! Qui dormira le premier?

— Toi! J'ai des torts à réparer à ton égard. Viens, mon pauvre vieux!... Repose-toi sans crainte sur l'épaule de ton ami... Je t'éveillerai si j'aperçois une baleine... Ah! si nous nous trouvions seulement face à face avec un hareng! Fût-il saur!...

Bricard grommela quelques mots inintelligibles et, s'accrochant à un bras de son compagnon, sur l'épaule duquel il appuya sa tête, — chose étrange, mais qui prouve la puissance de ce besoin impérieux qu'on nomme le sommeil! — il s'assoupit.

Girard veillait sur l'ex-bonnetier, l'empêchant, entraîné par la jouissance du repos, de se pencher trop en avant ou en arrière... ce qui eût exposé Bricard à se réveiller d'une façon désagréable, la figure dans l'eau.

Il dormait déjà depuis près d'une heure.

Girard continuait de le maintenir en équilibre.

Tout à coup le commis-voyageur dressa les oreilles et écarquilla les yeux... Il lui avait semblé entendre à quelque distance un léger bruit... Il regarda de tous côtés... La lune ne s'était pas encore levée, mais Girard, à travers le crépuscule, crut entrevoir au loin quelque chose de noir et qui avait comme l'apparence d'un navire...

A tout hasard il poussa un grand cri...

Bricard, qui rêvait qu'un requin lui proposait un combat singulier, se réveilla en sursaut et s'enfonça dans l'eau en appelant au secours!

— Oui, c'est cela! crie au secours, fit Girard en continuant de jeter des espèces de hurlements; crie! crie! je crois qu'il y a un vaisseau près de nous, entends-tu?

— Un vaisseau! répéta Bricard, que ces paroles rappelèrent à lui, un vaisseau!

Et il se mit au diapason de Girard.

. . . .

Le commis-voyageur ne s'était pas trompé, une frégate française, la *Bellone*, se rendant à New-York, passait en effet à quelques portées de fusil des naufragés; cette frégate avait justement rencontré, la veille, un brick hollandais — qui venait de recueillir la chaloupe du *Fulton*, — et appris, par conséquent, que deux passagers du *Vapeur* avaient dû se perdre, oubliés sur ce bâtiment. L'officier de quart de la *Bellone* répondit aux cris des malheureux Bricard et Girard, croyant d'abord, dans sa naïve superstition de marin, ne répondre qu'à des esprits... Enfin une barque fut mise à la mer et quelques minutes après, nos deux amis éperdus de joie sortaient de leur bain, infiniment trop prolongé, et étaient hissés à bord du navire, aux regards effarés de l'équipage, qui prenait ces deux êtres, couverts de leurs boîtes de fer-blanc, pour des monstres échappés du fond des mers.

. . . .

Bricard ne voulut jamais aller jusqu'à Rio-Janeiro.

Arrivé à New-York, destination de la *Bellone*, il donna sa procuration à Girard, — qui, plus courageux par nature et par état, s'apprêtait à reprendre son voyage. — Puis l'ex-bonnetier se rembarqua, non sans frémir, sur un bâtiment malouin qui s'en retournait à son pays. L'amour de la vie l'emporta, cette fois, sur l'amour de l'or.

Girard s'acquitta fidèlement de sa mission. Il rapporta, sans qu'il y manquât un sou, l'héritage de Bricard.

Lorsqu'il fait beau temps, vous pouvez, si cela vous plaît, été comme hiver, voir se promener maintenant, sur le boulevard du Temple, nos deux amis devenus inséparables. Ils marchent lentement, car ils sont criblés de rhumatismes, auxquels ne doit pas être étranger leur séjour de vingt-quatre heures en mer.

Mais ils oublient leurs souffrances à table, où ils poussent à un tel point leur commune aversion pour l'eau qu'ils négligent toujours d'en mettre la moindre goutte dans leur vin.

SPINDLER.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXII

HALÉVY.

Il y aura de cela bientôt un quart de siècle, un soir d'hiver, Halévy (Jacques-Fromental-Élie) se trouvait seul chez lui, dans son modeste appartement de la rue des Martyrs.

Halévy était alors un jeune homme de trente-quatre ans à peine, et déjà l'on citait son nom parmi les noms des compositeurs les plus distingués.

Élève de Berton et de Chérubini, et presqu'un enfant encore, il avait, en 1819, remporté le grand prix de composition musicale. A Rome, sous la direction de Baini, il s'était livré avec passion à l'étude de l'ancienne musique italienne; puis, à son retour en France, après quelques essais honorables à Feydeau, il s'était enfin posé sérieusement, par son opéra de *Clari*, représenté en 1829 au Théâtre-Italien, et dans lequel madame Malibran fut magnifique. Plusieurs petits opéras-comiques et quelques partitions de ballet, entre autres *le Dilettante*, *la Tentation*, étaient venus ensuite consolider la réputation d'Halévy...

Bref, nous le répétons, en 1833, à l'âge où d'ordinaire l'artiste n'en est encore qu'à la préface des encouragements...

Halévy en était déjà au chapitre des succès.

Et cependant, par cette soirée d'hiver où nous vous le montrons dans son cabinet de travail, seul, les pieds sur les chenets, la tête entre les mains, l'œil suivant distraitement le jeu des flammes au foyer, quelle pensée agitait le cœur et l'esprit du jeune homme?

Faut-il vous le dire? Oui, à sa honte!

Eh bien! il doutait de l'avenir, il doutait de lui. Saisi d'un sentiment profond de découragement, il se demandait si la gloire lui tendrait jamais la main, et, pour obtenir une telle faveur, de quelle façon il devrait s'y prendre!...

Au reste, n'accusons point trop vite Halévy d'ingratitude envers le sort. Nous vous avons déjà donné nos remarques à ce sujet. Souvent le génie hésite et recule là où la médiocrité marche le pied ferme, le front hautain.

Neuf heures sonnèrent. Arraché à ses rêveries par le tintement de la pendule, Halévy se leva et se dirigea vers son piano. Ses regards s'arrêtèrent sur une partition ouverte : c'était celle du *Pré aux Clercs*, le chef-d'œuvre d'Hérold... d'Hérold qui venait de mourir, un mois auparavant, dans toute la force de l'âge, dans toute la force du talent.

— Hérold! Hérold! murmura Halévy en saisissant avec un emportement fiévreux le volume, tu possédais la gloire, toi!... A quoi te sert-elle maintenant, au fond de la tombe?... Et moi!...

Il s'arrêta subitement. Il lui semblait qu'il allait commettre un sacrilége en adressant à un mort le reproche de valoir plus qu'un vivant.

A cet instant la porte du cabinet d'Halévy s'ouvrit.

Un domestique s'avança vers le jeune compositeur et lui remit un rouleau qu'accompagnait une lettre.

La lettre était du directeur de l'Opéra-Comique.

Voici ce qu'elle disait à Halévy :

« Mon cher ami, vous savez qu'en mourant

Hérold a laissé inachevée la partition de *Ludovic* que j'avais déjà mise à l'étude. Ne connaissant personne plus digne que vous de continuer l'œuvre du maître, je vous en adresse le manuscrit. Si quelque scrupule d'artiste vous retenait, en face de cette tâche, venez me le dire, sinon à la besogne, ami! J'attends. »

— Il suffit, dit Halévy au domestique, après avoir lu cette lettre.

Le valet avait disparu.

Halévy était toujours à la même place, immobile au milieu de la chambre, le manuscrit de *Ludovic* à la main...

Ce manuscrit, fruit des veilles de cet homme à l'ombre duquel Halévy parlait tout à l'heure!...

En vérité, il y avait là, n'est-ce pas, une étrange coïncidence!

Tout à coup le jeune compositeur bondit et brisant le lien qui enroulait les précieux papiers :

— Eh bien! soit! s'écria-t-il, j'accepte; oui, j'oserai achever l'œuvre du maître!...

Qui sait! cela me portera peut-être bonheur!

. . . .

Halévy avait été bien inspiré en ne se refusant point, par un vain sentiment d'amour-propre, à accomplir la tâche qui lui avait été d'ailleurs si noblement proposée.

Ludovic fut un succès.

Et quoique le nom d'Hérold figurât seul sur l'affiche, quoiqu'il eût été livré seul aux acclamations du public, le bruit transpira bien vite que les morceaux les plus brillants de cette partition étaient dus au continuateur. La joie de ce triomphe, suite d'une œuvre de mérite en même temps que d'une bonne œuvre, rendit le courage et la confiance à Halévy. Sa verve était encore animée du souffle puissant de son collaborateur posthume; le jeune maëstro voulut prouver qu'il avait été vraiment digne d'une illustre association, et il le prouva bientôt d'une manière victorieuse :

J'ai dit qu'il donna *la Juive!*

La Juive, cet opéra tout rempli de beautés éblouissantes! *la Juive* avec son instrumentation si large et si riche, *la Juive* où la science, où la variété, où l'effet abondent!...

La Juive que l'Europe entière connaît, que l'Europe entière a applaudie!

. . . .

Guido et Ginevra, *Giralda*, *l'Éclair*, *Charles VI*, *la Reine de Chypre*, *les Mousquetaires de la Reine*, *les Treize*, *le Val d'Andorre*, *la Fée aux roses*, *la Tempesta*, *le Juif errant*, ajoutèrent successivement de nouveaux fleurons à la couronne d'Halévy!

Et, tout dernièrement encore, au Théâtre-Lyrique, ce théâtre dont l'existence se consolide chaque jour, après avoir été si longtemps l'objet de doutes pour certaines gens, qui ne voulaient pas croire qu'une scène musicale fût à sa place *au boulevard*... comme si le boulevard ne savait pas comprendre aussi ce qui est bon et beau!

Tout dernièrement, disons-nous, dans *Jaguarita*, jouée près de cent fois devant une salle comble, et où Marie Cabel se montrait si mutine et si charmante...

Halévy, à son automne, répandait toute la grâce, toute la fraîcheur, toute la mélodie de son printemps!

. . . .

Professeur de musique au Conservatoire, dès 1827, Halévy devint, en 1829, directeur de chant du Grand-Opéra. En 1836, il entra à l'Institut, en remplacement de Reicha; enfin, en 1854, il fut nommé secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts.

Voilà pour le maëstro.

Dans la vie privée, Halévy est l'homme le plus simple et le plus modeste. Il ne parle jamais de lui et parle beaucoup des autres.

Il est juste de remarquer qu'il a autant d'esprit que de talent.

Il habite à Paris, rue de Provence, un hôtel qui lui appartient et qui, de même que celui de Scribe, rue Olvier-Saint-Georges, est bien connu des artistes sans place, des ouvriers sans pain. Halévy se plaît à pratiquer cette maxime : *Donnez beaucoup vous qui avez beaucoup reçu.*

Au jour des grandes cérémonies à la Synagogue, — car, comme Meyerbeer, Halévy est de la religion israélite, — l'illustre compositeur ne manque point de venir prendre sa place,



Halévy.

dans le temple, au milieu de ses frères. Et tous de s'incliner devant lui avec respect. Les juifs ont surtout ce mérite d'être fiers de leurs gloires.

Quoique israélite, Halévy a composé nombre de morceaux remarquables de musique d'église. Il pense, sans doute, que Dieu est partout, et que partout il est permis au génie de chanter ses louanges.

Comme trait particulier, Halévy professe une grande affection pour les orgues des rues. Je l'ai rencontré souvent, arrêté à quelques pas de ces musiques ambulantes, se prenant parfois à causer avec ceux qui les manœuvraient et leur ouvrant sa bourse, principalement lorsque le mécanisme de l'instrument qu'il écoutait lui semblait défectueux et susceptible d'améliorations ou de réparations.

Cette manie de sollicitude pour les donneurs d'aubades de carrefours suscita même, il y a quelques années, au maëstro, un conflit d'embarras d'une nature assez comique.

En sortant de son hôtel un matin, Halévy se trouve en face d'un orgue qui *exécutait* un air de la *Lucie* d'une façon déplorable; avec deux notes en moins à son clavier : un *fa* et un *ré*.

— Tenez, mon ami, dit au *musicien* le compositeur dont les oreilles ont frémi, voici dix francs. Faites remettre votre *fa* et votre *ré*.

Et Halévy s'éloigne sans attendre les bénédictions dont on va le combler.

Il se rend à ses affaires et revient chez lui vers les deux heures. Un autre orgue est sur son trottoir; celui-là joue *ma Normandie* avec absence complète de *mi*.

Nouvelle générosité d'Halévy. Celle-ci ne lui coûte que cinq francs, par exemple. Un *mi* d'orgue ne vaut pas plus de cinq francs! Mais, en vérité, pouvait-il laisser jouer *ma Normandie* sans *mi!* Il se le fût reproché toute sa vie.

Après dîner le maëstro annonce qu'il ira à l'Opéra. Au moment de mettre le pied dans sa voiture, il s'arrête subitement.

Cette fois, à quelques pas de lui, un troisième orgue, dans l'angle de sa porte cochère, lui roucoule *les Bœufs*, sans *sol*.

— Portez ces cinq francs à cet homme, dit Halévy à un domestique, et priez-le de retrouver un *sol*.

Et Halévy ajoute mentalement, tandis que sa calèche l'emporte :

— Ah! il faut convenir que depuis quelque temps la musique populaire se néglige bien!

Il est neuf heures et demie du soir; Halévy a quitté l'Opéra. Le temps est beau, il s'en retourne à pied vers sa demeure. Il est arrivé... sa main touche déjà la sonnette...

Qu'est-ce?... Encore un orgue qui chante... et qui chante, cette fois, un air de *la Juive* en s'abstenant d'offrir à ses auditeurs le moindre *do*, le moindre *si*, le moindre *la!* trois notes, rien que cela!...

Pour le coup c'est une gageure, Halévy commence à le comprendre; les organistes en plein vent se sont donné certainement le mot!

Halévy s'élance vers ce nouveau bourreau de ses oreilles et de sa bourse.

— Pourquoi viens-tu jouer devant mon hôtel, lui crie-t-il, à cette heure et avec cet instrument détérioré? Dis-moi la vérité, tu auras vingt francs!

— Mon Dieu, monsieur, répond naïvement le musicien, nous sommes cent cinquante comme cela à Paris, qui avons appris ce matin qu'il y avait dans cette rue un fameux compositeur qui donnait de l'argent aux orgues malades...

Les cent cinquante orgues malades se sont promis de ne pas manquer pareille aubaine!

C'était mon tour ce soir, et me voilà.

. . . .

Halévy donna les vingt francs comme il s'y était engagé.

Mais le lendemain, au point du jour, il partait pour la campagne.

— Si ce n'avait été qu'une affaire d'argent, disait-il à un ami à qui il racontait cette histoire, passe encore!...

Mais ces gueux-là m'écorchaient vivant avec leurs claviers édentés!...

Et puis, je n'en eusse pas été quitte, je parie, pour les cent cinquante orgues. Et les clarinettes, donc, qui auraient voulu venir!

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Édité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

N° 24. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

11 OCTOBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



La cuisinière dégringole l'escalier en se disant. — Page 186.

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XIX.

Arthur Rosencœur. — (*Suite.*)

— C'est du cognac, nom d'une pipe !... vous êtes d'une ignorance grasse, ma chère Marinade !...

Madame Choublanc ordonne à sa bonne d'aller bien vite chercher de l'eau-de-vie et de la liqueur.

M. Arthur pousse Marinette par le bras en lui disant :

— Allez donc, tortue, allez donc !

La cuisinière sort furieuse contre ce monsieur qui l'a appelée tortue. Elle revient bientôt avec une bouteille de cognac et un flacon d'anisette.

— Ma toute belle Éléonore, dit Arthur en versant de l'eau-de-vie dans son café, ne soyez pas surprise si j'aime les liqueurs, c'est une habitude que j'ai contractée en Asie : là, il m'arrivait souvent de n'avoir que du rhum ou du rack pour mon dîner... mais cela me soutenait parfaitement.

— Les vivres étaient donc rares, mon ami ?

— Non, ils n'étaient pas rares, mais on y faisait si mal la cuisine que je préférais vivre de liqueurs. Aussi je puis en boire beaucoup sans que cela m'étourdisse en rien.

En effet, M. Arthur Rosencœur, tout en continuant de fumer, vide le flacon d'anisette et une partie de la bouteille d'eau-de-vie. Puis, lorsque la constante Éléonore se flatte de ramener enfin la conversation sur l'état de son cœur et tous les soupirs qu'elle a poussés depuis vingt ans, son convive se lève vivement en se frappant le front et s'écrie :

— Ah ! bigre... et le rendez-vous que j'ai ce soir avec ce fameux peintre qui doit me faire des fresques dans le genre Wateau, pour le délicieux hôtel que vous embellirez de votre présence... je veux des peintures partout... des bergeries... des amours... ah ! des amours surtout ! que cela soit digne de vous, enfin... Au revoir, femme céleste !

— Eh ! quoi, dit Éléonore en soupirant de rechef, vous me quittez déjà, Arthur... je me flattais que vous passeriez la soirée avec moi...

— Je m'en flattais aussi, belle amie, mais les affaires avant tout... j'ai donné parole à ce peintre pour ce soir ; si j'y manquais, il refuserait de travailler pour moi et j'en serais désolé, car c'est un des premiers talents de Paris...

Mais ce n'est que partie remise, chère Éléonore : une fois délivré de tous ces soins, je

viens m'installer à vos genoux et je n'en bouge plus.

— Ah! que je serai heureuse alors... vous verrai-je demain?

— Si vous me verrez!... quelle question! pourrais je désormais être un jour sans vous voir... je viendrai de bonne heure m'informer de votre santé.

— Ah! vous êtes charmant!

Arthur Rosencœur est parti après avoir encore baisé le bout des doigts de sa belle qui lui aurait volontiers abandonné sa main tout entière, peut être plus même... mais il était difficile de voir un amoureux plus discret.

Lorsque ce monsieur est parti, Éléonore appelle Marinette et se fait faire du thé, parce que la fumée de tabac lui a donné un grand mal de cœur et que son dîner menace de se révolter.

— Ah! dam! dit Marinette qui ne pardonne pas au bel Arthur de l'avoir appelée tortue, comment n'auriez-vous pas mal au cœur... ce monsieur a fait de votre appartement un estaminet.

—Il aime à fumer, Marinette; au reste, c'est la mode à présent, tous les hommes fument plus ou moins, c'est bon genre.

— Mais, Dieu me pardonne! il a craché par terre de tous côtés; est-ce que c'est aussi bon genre ça... c'est tièrement sale toujours!...

— Habitude de voyageurs qui se croient sans cesse dans des auberges...

— Pour un homme qui a cent mille francs de rente, il a des mots... comme les brigands dans les mélodrames... Il parle argot...

— C'est le langage des matelots... il a contracté cet usage sur mer...

— Et il jure comme un charretier...

— On peut être fort riche et jurer... vois les capitaines de vaisseau, ils sont tous fort riches et ne disent pas un mot sans jurer...

— Et il boit... ah! il boit comme un vrai trou! La bouteille d'eau-de-vie est vide à moitié.

— C'est une habitude qu'il a contractée en Perse, parce qu'on n'y fait pas bien la cuisine... Donne-moi vite du thé, Marinette...

— Oui, madame, car le régime de ce monsieur ne vous réussit pas à vous.

Et la bonne retourne dans sa cuisine en se disant :

— Si ce monsieur-là doit manger souvent ici, je n'y resterai pas longtemps moi!...

CHAPITRE XX.

On est ami, ou on ne l'est pas.

Le lendemain de cette journée, il était à peine dix heures du matin. Éléonore allait prendre son chocolat lorsqu'elle entend sonner très-fort, et bientôt Arthur Rosencœur paraît devant elle. Il court lui prendre la main et la porte à ses lèvres, avec affectation, cinq fois de suite, tandis que madame Choublanc lui dit :

— C'est vous, mon ami, ah! que c'est aimable à vous de venir de bonne heure! Je ne vous espérais pas si tôt; mais je n'en suis que plus heureuse. Voulez-vous prendre du chocolat avec moi?

— Oh! non, merci, céleste amie... je ne prendrai rien... je ne puis rien prendre... je ne suis pas disposé à *tortiller*... je veux dire à manger le plus léger morceau... Ah! saperlotte!...

En disant cela, ce monsieur se promenait dans la chambre, en faisant des gestes, en regardant au plafond, s'arrêtant de temps à autre pour se frapper le front et la cuisse avec sa main et pousser de longs gémissements.

— Eh mon Dieu! s'écrie Éléonore, frappée de la pantomime de son doux ami, je n'avais pas remarqué d'abord... mais vous avez quelque chose, Arthur; vous paraissez inquiet, agité... vous êtes tout défait... vos cheveux sont en désordre... Que vous est-il arrivé?...

— Oh! rien, femme adorée... ne prenez pas garde à mon agitation...

— Que je n'y prenne pas garde!... Est-ce que ce qui vous touche ne doit pas m'intéresser... ne suis-je plus la confidente de toutes vos pensées, et ne me disiez-vous pas encore hier, que tout devait être commun entre nous...

— C'est vrai... Eh bien! puisque vous le voulez, je vais vous dire ce qui m'est arrivé, aussi bien il me serait impossible d'avoir un secret pour vous... je le voudrais, que je ne le pourrais pas.

Figurez-vous que je viens de recevoir une lettre de mon banquier de Bordeaux...

— Qui vous envoie cent mille francs...

— Eh non! voilà justement le *hic!*... il ne me les envoie pas le traître; il se figure que je n'ai pris aucun engagement et m'écrit : « Vous ne recevrez vos cent mille francs que dans huit jours, car j'ai disposé de ceux que je devais vous envoyer aujourd'hui; mais huit jours de retard, je pense que cela ne vous gêne en rien. »

— Eh bien! mon ami, ce n'est en effet qu'un retard, et si vous n'avez aucune crainte sur votre banquier...

— Des craintes! c'est le plus honnête homme de France et de Navarre! et tout cela me serait fort égal, si je n'avais pas pris l'engagement de payer, sous deux jours, trente mille francs comptant sur le prix de vente du délicieux hôtel que j'achète... Hier, j'ai vu mon vendeur; il paraît que cet homme a un besoin urgent de cette somme, car il m'a encore dit : « Monsieur Arthur de Rosencœur... si vous ne m'apportez pas trente mille francs d'ici à jeudi, je vous préviens qu'il n'y a rien de fait, et que je vends mon hôtel à un autre... d'autant plus que c'est à qui l'aura... »

Et il le fera comme il l'a dit le traître!...

— Mon ami, il y a d'autres hôtels à vendre dans Paris...

— Non, Éléonore, il n'y en a pas comme celui-là... d'aussi coquets, d'aussi délicieux, d'aussi dignes de vous recevoir...

Ah! si je manque cette occasion, je sens que je ne m'en consolerai jamais... et puis, manquer à ma parole... ce sera la première fois de ma vie... je serai déshonoré! je n'oserai plus me montrer à la Bourse!...

Arthur termine cette tirade en se laissant tomber dans un fauteuil dont il casse une roulette, et il appuie sa tête dans ses mains d'un air désespéré.

Mais alors, Éléonore qui vient de prendre un parti, lui dit d'un ton solennel :

— Consolez-vous, Arthur, ne vous désolez plus... demain, à midi, vous aurez vos trente mille francs...

— Que dites-vous, belle femme, comment vous pourriez... mais non, non, je ne veux pas accepter... Pour me rendre ce service momentané, vous seriez capable de faire des folies... de vous gêner... non... je refuse!...

— Vous n'en avez pas le droit... je vous rappellerai encore nos paroles d'hier... tout est commun entre nous...

— Mais, chère amie, trente mille francs... c'est une somme...

— Puisque ce n'est que pour quelques jours, puisque vous êtes certain de me la rendre avant peu, ce ne sera pas un bien grand service...

— Oh! pour être certain de la rendre dans huit jours j'en suis aussi sûr... que je le suis de vous adorer... mais malgré cela, j'hésite... je crains... J'ai envie de prendre le chemin de fer et de partir pour Bordeaux, chercher mes fonds...

— Par exemple! quelle folie...

Plus d'observation... c'est une chose arrangée, et maintenant, laissez-moi, allez à vos affaires, car il faut que je fasse ma toilette, et je n'ai pas de temps à perdre. Je sais que les agents de change ne sont à leur bureau que jusqu'à midi...

Allez, mon ami, demain à midi vous aurez vos trente mille francs...

— Vous le voulez... je suis votre serviteur, votre esclave... je dois vous obéir, mais ce que vous faites là...

O Éléonore! si j'avais douze cœurs, ils brûleraient tous pour vous.

En disant ces mots, le bel Arthur se permet de cueillir un baiser sur la joue d'Éléonore qui lui tend l'autre: mais il a déjà pris sa canne et son chapeau, et se hâte de partir comme s'il craignait que son amie ne changeât de résolution.

A peine est-il sorti que madame Choublanc, oubliant son chocolat, sonne sa bonne et court à sa toilette, en disant :

— Mes bottines, Marinette... tout de suite mes bottines, et venez me les lacer pendant que je me coifferai...

— Madame va sortir de si bonne heure?...

— Il n'y a pas d'heure, Marinette, quand il s'agit de prouver son attachement à un ancien ami... à l'homme de ses rêves...

— Est-ce que ce monsieur, qui fume tant, dîne encore ici aujourd'hui?...

— Je ne sais pas s'il viendra dîner, j'ai oublié de le lui dire... il n'aura pas le temps peut-être...

— Ah! tant mieux, ça fait que madame n'aura pas besoin de prendre du thé...

— Marinette, vos réflexions sont insolites... ah! mon Dieu, que je suis pâle... comme mes traits sont abattus...

— C'est votre indigestion d'hier... ça vous rend quelquefois malade pendant plusieurs jours...

— Vous ne savez ce que vous dites, c'est l'émotion... c'est l'anxiété... Pauvre ami, comme il était désespéré!

— Est-ce que ce monsieur... le plus beau jour de votre vie, a perdu quelque chose?

— Cela ne vous regarde pas... dépêchez-vous... Ah! que vous êtes lente!

— Si madame croit que c'est commode à lacer... votre bas de jambe est engraissé...

— Vous voulez dire mon mollet.

— Non, madame, c'est le bas de la jambe seulement.

— Pendant que j'achève de m'habiller, courez me chercher une voiture... prenez-la à l'heure...

— Madame sort en voiture?

— Apparemment. Hâtez-vous, Marinette, vous devriez être revenue!

La cuisinière dégringole l'escalier en se disant :

— C'est pour ce Beau-vilain d'hier que madame se met comme ça en mouvement dès le matin...

Je ne sais pas... mais j'ai peur que ce cracheur ne lui fasse faire des sottises... elle en est toquée!... à son âge... elle s'en rendra malade... déjà hier, sans le thé, c'eût été du gentil!...

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numéro.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE XVI.

(*Suite.*)

Le capitaine s'empressa de rassurer Clara.

— Ne craignez rien, signora, lui dit-il, je ne ferai pas un pas de plus, et je vais même me retirer à l'instant si vous l'ordonnez; mais je ne puis croire, comme l'affirme cette femme, que vous refusiez la visite de Philippe de Ternay, gentilhomme français et capitaine dans les gardes du roi Ferdinand; ni que vous préfériez aux hommages respectueux qu'il demande à mettre à vos pieds, ceux d'un faquin de majordome...

— Qu'appelez-vous faquin? dit en entrant impétueusement un petit homme rouge comme une cerise, et tout aussi rebondi; de quel droit usez-vous de violence dans cette maison, et en brisez-vous les portes?

— Et massacrez-vous les femmes? ajouta Suzanna en se tordant les bras; mais la garde vient, on en fera justice, il sera pendu, c'est un brigand; à l'assassin! à l'assassin!

En effet la foule, qui avait pénétré jusque dans les appartements, s'écartait avec peine pour laisser passer les soldats, qui se faisaient jour en frappant de droite et de gauche avec la crosse de leurs armes.

— Je le tiens, criait le petit homme en saisissant Philippe au collet.

— Par ici, disait Suzanna, il veut assassiner le seigneur Giaccomo, le majordome de son éminence le...

— Paix, interrompit Giaccomo, voulez-vous bien vous taire...

— Enfants, dit le capitaine aux soldats d'un ton de commandement, et en repoussant le majordome d'un bras vigoureux, chassez toute cette canaille et entraînez la sorcière au corps de garde.

Le sifflet du machiniste n'opère pas au théâtre des prodiges plus rapides. La scène changea tout à coup à la voix du capitaine. La tempête qui grondait autour de lui se calma subitement; les flots du peuple s'écoulaient de tous côtés, tandis que l'altière Suzanna, tombée à genoux entre deux soldats, implorait leur pitié; le petit homme avait pâli, et les lazzaroni, fuyant devant les baïonnettes, évacuaient la rue de Tolède. Ce triomphe si facile et si complet amollit la colère du magnanime Philippe de Ternay, et la joie, rentrant dans son cœur, y ramena la modération et la clémence.

— Laissez la Bohémienne, enfants, dit-il aux soldats, prenez ce ducat et buvez à ma santé. Allez; et toi, mamma Suzanna, souviens-toi que ta camarade Rosaura vient, par ma protection, de faire le tour de la ville à rebours sur un âne, et qu'elle a été fouettée de verges avant d'entrer à l'hôpital.

Philippe n'ajouta rien à cette citation historique, et laissant à Suzanna le soin d'y mettre des notes, il lui commanda de reconduire les soldats et de fermer ensuite soigneusement la porte.

— A présent, monsieur le majordome, à nous deux, lui dit-il; je vous prie de me déclarer si c'est en votre propre et privé nom, que vous honorez cette maison de vos visites? ou si c'est en effet de la part de quelque éminence...

— Seigneur, dit Clara tout à fait rassurée, je ne sais qui a pu supplier le roi de m'envoyer le secours que je reçois en ce moment, et que sa majesté vous a sans doute ordonné de venir m'offrir; mais jamais il ne pouvait arriver plus à propos, puisqu'il ne me restait de recours que dans le désespoir. Cependant je déclare devant le seigneur Giaccomo, que je n'avais encore fait aucune plainte.

— Je ne viens pas de la part de Sa Majesté, ma charmante signora, répondit le capitaine; mais puisque ma protection peut vous être utile, je m'estime trop heureux de vous demander vos ordres.

— J'accepte vos offres avec reconnaissance, dit vivement Clara, et je vous conjure, seigneur, de me faire rendre, avant tout, aux soins de ma nourrice, et reconduire dans la maison que j'habitais avec elle avant d'être livrée à Suzanna qui m'est justement odieuse.

— Qu'est-ce que j'entends, seigneur Giaccomo? reprit le capitaine en fronçant le sourcil; des violences, un enlèvement! Voilà une affaire qui aura des suites fâcheuses pour vous ou pour celui que vous savez...

— Ce n'est pas mon dessein, interrompit Clara, et je ne suis pas assez ingrate pour désirer qu'il arrive le moindre mal à mes bienfaiteurs. Je suis sûre que le seigneur Giaccomo est lui-même très-fâché de tout ce qui vient d'arriver, et qu'il va me reconduire à la maison que j'occupais avec ma bonne Marina; c'est tout ce que je demande en ce moment.

— Je veux vous y accompagner, reprit le capitaine, et je vais faire approcher une voiture...

— J'ai la mienne à deux pas, interrompit le majordome, mais avant de la faire avancer, je conjure Clara de considérer...

— Rien, rien, dit-elle, je dois sortir à l'instant de cette maison.

— Il suffit, lui répondit le capitaine, vos volontés vont être exécutées, et quand vous serez dans la compagnie de la femme respectable que vous redemandez et sous ma protection, croyez que le sacré collége tout entier...

— Seigneur, dit Giaccomo, parlons avec respect des princes de l'Église et ne mêlons pas les choses sacrées à nos questions mondaines. La signora Clara de Balbastro est une fille noble, d'origine espagnole, et je suis son tuteur... Il n'est pas de puissance au monde qui puisse la soustraire à mon autorité qu'elle reconnaît elle-même. Je ne me refuse pas à lui donner la satisfaction qu'elle paraît désirer avec tant d'ardeur; ainsi, seigneur capitaine, votre intervention devient maintenant superflue...

— Non, s'écria Clara, très-agitée, non, Giaccomo, vous n'ignorez pas que la protection de ce seigneur m'est plus utile que jamais, et je la réclame avec instance.

Philippe, l'ayant de nouveau tranquillisée, donna l'ordre que l'on fît avancer la voiture de Giaccomo. Clara montra beaucoup d'effroi en s'apercevant qu'elle était attelée de quatre chevaux, et demanda à Giaccomo quel était son dessein en faisant préparer cet équipage.

— Probablement, répondit Philippe, en remarquant le trouble du majordome, le seigneur Giaccomo vous avait complaisamment disposé une partie de campagne dans quelque jolie retraite des environs, loin du bruit et surtout des secours; mais ne craignez plus rien de ses projets, montez sans crainte dans cette calèche, je vais m'y placer à côté de vous, et le seigneur Giaccomo voudra bien nous suivre à pied. Maintenant, signora, où voulez-vous qu'on vous conduise?

— Au palais *Rocca-Romana*, répondit-elle, rue *Monte-di-Dio*.

— A la porte de mon quartier, dit joyeusement le capitaine, c'est à merveille; marche, cocher, et si tu dévies d'une seule ligne de ce chemin, je te jette en bas de ton siége.

Ils eurent bientôt franchi la courte distance qui séparait la maison de Suzanna de celle où logeait la nourrice de Clara. La bonne femme la reçut avec des cris de joie dans un appartement fort élégant, dont elle ne songeait guère à faire les honneurs au capitaine, tant elle était occupée du plaisir de revoir sa chère enfant.

— Êtes-vous ici en sûreté, signora? lui demanda-t-il.

— Je n'en sais rien, répondit Clara, en regardant avec inquiétude le majordome, qui venait d'arriver en courant, et ne pouvait parler, tant il était essoufflé.

— Il suffit, dit le capitaine, je vais placer deux soldats dans votre rue. Ils y resteront en observation jour et nuit, et il vous suffira d'appeler du secours par cette fenêtre pour en recevoir à l'instant. Je viendrai bientôt prendre vos ordres, et malheur à qui oserait désormais vous faire la moindre offense.

En annonçant ainsi son prochain retour à Clara, Philippe lui baisait la main et la serrait avec ardeur, en lui faisant des signes d'intelligence qu'elle ne comprenait pas; il sortit ensuite en jetant sur le majordome des regards furieux et menaçants.

CHAPITRE XVII.

La belle Clara, le jour de son début, avait fait sur les sens usés de Philippe une impression toute nouvelle pour lui: c'était un mélange de tendresse et de respect. L'espérance de plaire colorait tout à coup le visage de Philippe, il pâlissait un moment après de la crainte d'être méprisé. Enfin, il sentit son cœur battre pour la première fois; et l'invasion de cette passion funeste, qui devait lui coûter le jour, fut aussi rapide que ces maladies mortelles qui nous frappent pleins de vie et de santé, et nous terrassent du premier coup.

L'intrépide Philippe de Ternay, qui se riait des obstacles et bravait toutes les rivalités, timide maintenant, tremblait à l'idée seule de déclarer son amour; il s'effrayait en pensant qu'un seigneur jeune et riche pouvait avoir déjà trouvé grâce aux yeux d'une enfant. Il n'osa même interroger personne à ce sujet, et se retira promptement chez lui pour former des plans.

Le lendemain matin, le capitaine parcourut tous les cafés, tous les lieux de réunion publique, et fut surpris de l'indifférence que l'on semblait affecter à l'égard du grand événement qui l'occupait tout entier. Personne ne s'entretenait de la merveille qui l'avait enchanté. Il pensait pourtant que la conversation ne pouvait pas avoir d'autre objet. On parlait bien, dans les groupes, de l'opéra de Saint-Charles, des ballets et des danseuses, mais tout le monde paraissait ignorer le début remarquable du théâtre Dei-Fiorentini. Philippe fut obligé d'en donner le premier son avis.

— Oui, dit négligemment un officier, c'est la nièce de mamma Suzanna.

— Parle-t-on... demanda Philippe en cherchant à commander à son trouble, sait-on si

quelqu'un se mêle déjà des affaires de cette petite personne?

— Ma foi, répondit le jeune homme, ce sera le premier sot qui voudra se livrer au pillage. Suzanna est de race hébraïque; elle a un vieux ressentiment contre les seigneurs chrétiens.

— Vous le savez mieux qu'un autre, dit un petit vieillard, vous, capitaine Philippe, qu'autrefois elle rançonna si vivement à Florence, à l'époque de cette aventure dont on fit tant de bruit. Suzanna ne ménage pas même ses meilleurs amis : elle met les gens à feu et à sang.

Le capitaine affecta de sourire au souvenir de la scélératesse qu'on lui rappelait, et dont les suites lui furent si fatales.

— Oui, oui, dit-il, j'ai payé cette folie-là bien cher.

— Fi! capitaine, quel langage est-ce là? reprit le vieillard; la terre a-t-elle assez de trésors pour payer tout ce que la complaisante Suzanna mit alors en votre possession? Je me rappelle fort bien sa maîtresse... qu'elle vous livra si traîtreusement... c'était la plus belle personne de l'Italie.

— Comment, demanda l'officier, Suzanna servait alors dans la maison della Croce?

— Oui, répondit le vieillard, sa grande prétention est d'avoir été l'innocence même, et la domestique la plus fidèle de cette respectable famille, jusqu'à l'époque où le beau Français, comme on nommait alors Philippe, laissa tomber sur elle un regard de bonté.

— C'est la vérité, seigneurs, interrompit Philippe d'un air de triomphe; Suzanna, l'illustre Suzanna, ne compte encore que dix-huit ans de gloire; avant cette époque, ce n'était qu'une petite fille imbécile et niaise. C'est à moi qu'elle doit ses talents, ses richesses et l'immense considération dont elle jouit. J'ose donc me flatter... Philippe, craignant de trahir son secret, s'arrêta tout à coup, balbutia quelques mots indifférents, et changea de conversation.

C'est alors que, satisfait des renseignements obtenus, il se rendit chez son ancienne amie Suzanna, et qu'il eut avec elle l'entretien auquel nous avons assisté, et dont la suite amena la délivrance de Clara.

Cet événement, qui la replaçait sous la surveillance de l'honnête Marina, ouvrait naturellement à son libérateur l'entrée de la maison; et un service aussi important donnait à l'amoureux Philippe l'espoir d'y être bien accueilli. Il ne se possédait pas de joie. La libéralité de son parent de Turin venait de le délivrer d'anciens créanciers; il pouvait donc faire de nouvelles dettes sans trop de difficulté; et puisqu'on lui donnait l'assurance qu'il n'avait aucun rival parmi les jeunes gens de Naples, il ne doutait pas que l'argent et sa bonne mine ne lui soumissent aisément une élève de Suzanna.

Aussi, à peine eut-il fait les dispositions défensives annoncées à Clara, qu'il se hâta d'aller lui déclarer qu'elle était désormais à l'abri de tout danger. Le capitaine, pour prix de ces premiers soins, osa lui demander le récit des événements qui avaient provoqué la scène dans laquelle il venait de jouer un rôle. Clara lui raconta tout ce qui suffisait à satisfaire sa curiosité, mais elle tint en réserve plusieurs circonstances de cette histoire, qui ne sont pas sans intérêt; la voici tout entière.

Née à Rome de parents espagnols, elle avait perdu sa mère en recevant le jour; son père, officier dans la garde du Souverain-Pontife, était mort quelque temps après sans fortune. Le sort de la pauvre Clara eût été déplorable sans la généreuse pitié d'un cardinal compatriote auquel on parla de son malheur. Il la fit élever avec un soin tout paternel sous les yeux de Giaccomo, nommé par lui tuteur de l'enfant, et qui ne négligea rien pour donner à l'orpheline les talents les plus brillants.

Le cardinal était un grand amateur de musique; il donnait souvent des concerts où chantaient les virtuoses les plus célèbres de l'Italie, et auxquels était invitée la plus brillante société de Rome. Clara, dans sa quinzième année, y fit l'essai de ses talents; ce début fit une grande sensation; et l'on ne célébra pas moins la beauté ravissante de la pupille de Giaccomo que l'éclat et la prodigieuse étendue de sa voix. Une seconde épreuve lui fut encore plus favorable.

De ce moment, l'orpheline cessa de paraître au palais. Mais son éminence prenait la peine d'aller elle-même voir sa petite protégée dans une nouvelle maison, que Giaccomo eut l'ordre de louer dans un quartier retiré et de faire meubler avec beaucoup de goût et de recherche.

Clara s'aperçut alors, non sans quelque étonnement, que les éloges du cardinal avaient changé d'objet. Ce n'était plus les talents et l'assiduité au travail que le prélat louait; il lui faisait compliment de ses grâces et de sa beauté, il commençait à remarquer l'élégance de sa parure.

Marina, que les mêmes remarques avaient fort alarmée, vit bientôt toutes ses craintes confirmées par une ouverture du majordome. La bonne femme, d'une dévotion sincère, ne supposait de sûreté pour l'orpheline que derrière les grilles d'un cloître. Qu'on juge de son effroi, quand Giaccomo lui enjoignit de disposer l'esprit de sa pupille à goûter les distractions et les plaisirs du siècle; il voulait qu'on l'habituât, par la fréquentation des promenades et des spectacles, à connaître et à aimer le monde où ses talents devaient, disait-il, la faire figurer avec beaucoup d'éclat. Cet ordre fut d'abord exactement suivi, mais on n'eut pas lieu de s'apercevoir pour cela que les projets que l'on avait conçus en fussent devenus d'une exécution plus facile. Le majordome put alors s'assurer que la jeune personne opposerait au succès des desseins qu'il formait, une force qu'elle n'empruntait pas des conseils de sa nourrice, mais qu'elle puisait dans une âme élevée, et dans un cœur nourri de l'amour des vertus.

Un ecclésiastique d'une piété éclairée la dirigeait depuis l'enfance. C'était un Espagnol, que le repentir de ses fautes avait amené de l'Aragon jusqu'à Rome, en habit de pèlerin. Là, désabusé du monde, et dans un âge avancé, il s'était voué à la vie monastique, résolu à mourir, par pénitence, loin d'une patrie qu'il aimait assez pour la regretter amèrement au sein de la délicieuse Italie.

Le père Danielo s'émut à la vue d'une Aragonaise noble et belle, dont le père, autrefois son ami, était allié de sa famille. Il remercia Marina d'avoir placé l'orpheline sous sa direction, et lui promit de ne jamais l'abandonner.

Danielo s'attacha donc particulièrement à fortifier cette jeune âme contre la séduction du vice et contre les coups de l'adversité. Sans la distraire des études futiles qu'on lui imposait, Marina, par son ordre, l'instruisait à des travaux utiles, propres à lui donner l'indépendance. Clara, dans son enfance, avait souvent montré le désir d'embrasser la vie religieuse, mais le saint homme la détournait toujours de cette résolution terrible... Cependant, à l'aspect d'un péril plus imminent, les idées du père Danielo venaient de changer à cet égard. Il développa donc sans ménagement à la jeune fille les motifs qui devaient la décider à prendre le voile. Clara, contre l'attente du directeur, accueillit ce conseil avec douleur et confusion, elle rougit, baissa les yeux et garda le silence.

— Qu'est-ce, mon enfant? lui dit avec douceur le vieillard étonné; d'où vient que nous avons cessé de nous entendre au premier mot? Si quelque chagrin pèse sur votre cœur, n'en accusez que votre négligence à remplir un devoir qui vous semblait si doux, il y a peu de temps encore. Voilà plusieurs semaines que vous n'êtes venue déposer dans le sein du père le plus indulgent, le fardeau de vos fautes. Ce soir, j'occuperai mon confessionnal depuis cinq heures jusqu'à sept, dans l'église de notre couvent.

Elle rougit de nouveau en recevant cet avertissement; mais elle n'hésita pas à se conformer à l'ordre qu'il renfermait, et à six heures précises, elle entra dans l'église des Augustins, avec sa bonne Marina, toutes deux voilées, de manière à n'être pas reconnues.

Le confessionnal du père Danielo leur parut solitaire au premier coup d'œil, mais en approchant davantage, elles virent un pénitent agenouillé du côté opposé à celui vers lequel Clara se dirigeait. Elle retourna donc se placer à côté de sa nourrice, qui s'était mise en prières à quelque distance, pour ne pas entendre sa confession. Celle que le religieux écoutait en cet instant absorbait toute son attention.

— Quoi! mon fils, si jeune et déjà livré tout entier à l'empire des passions! Vous sortez à peine de l'enfance?

— J'ai dix-sept ans, mon père.

— Vous n'êtes donc point retenu par la peine d'affliger un père?

— Je ne l'ai jamais connu.

— Mais une mère, une famille respectable?

— Je n'en ai point.

— La crainte de Dieu?

— Je n'ai pas cru l'offenser, mon père, et j'agissais sincèrement.

— Vous ne pouviez prendre sérieusement, à votre âge, l'engagement de vous marier. Vous dépendez au moins d'un tuteur?

— Non, mon père, un grand seigneur a pris soin de mon enfance, et m'a fait élever à grands frais; on m'a donné des talents qu'on applaudit, et des maîtres de toutes les sciences; mais je n'ai jamais reçu de mon protecteur un conseil salutaire, une règle de conduite, un sourire caressant. Si je n'ai pas fait plus de fautes, je ne dois ce bonheur qu'à la protection du Ciel.

— Mais cet engagement clandestin blessait du moins les droits des parents de cette personne qui partage votre faute?

— Elle est étrangère, orpheline, et sous la garde d'une nourrice qui lui tient lieu de mère. Elle est aussi libre que moi, et c'est surtout cette conformité de nos destinées qui a rapproché nos cœurs et formé ces liens qu'il faut rompre aujourd'hui, ces liens que toute ma force ne suffit pas à briser, si vous refusez de m'aider de la vôtre.

— Si votre âme est touchée d'un véritable repentir, je vous prêterai mon secours pour déraciner cette passion insensée, mais j'ai lieu de craindre que vous ne cédiez qu'aux mouvements d'un frivole dépit.

— Non, mon père, non, c'est le désespoir de sa perte qui m'amène à vos pieds, c'est la résolution qu'elle a prise aujourd'hui même, de quitter le monde et de s'ensevelir dans un cloître. Elle m'écrit que son confesseur lui a fait voir ce matin sa position sous un jour



Vous êtes chez vous, signorina, et voici vos serviteurs. — Page 190.

tout nouveau, et qu'il est à présent d'accord avec sa nourrice pour la presser de se faire religieuse. Dans la douleur que me fit éprouver cette lettre, je courais chez elle me jeter à ses pieds, pour obtenir qu'elle m'apprît la cause d'une si funeste résolution : « Gardez-vous-en bien, me dit Marina, en m'entraînant sous les galeries obscures d'un palais voisin, contenez-vous, et n'allez pas la perdre en vous perdant vous-même; allez, continua-t-elle, au couvent des Augustins, demandez le père Danielo, c'est un saint homme, il vous donnera de bons avis. » Je suis venu sans perdre un seul instant, mon père; me voici maintenant prosterné devant vous, poursuivit le jeune homme, en sanglottant, conseillez-moi, au nom du Ciel! prenez pitié de mes peines, et dites-moi quel parti je dois suivre.

Le père Danielo resta quelques moments pensif, et le pénitent attendait en silence qu'il voulût bien répondre.

— Mon enfant, lui dit-il, je ne dois entendre ici que l'aveu de vos fautes, et les formes austères de ce tribunal sacré m'interdisent l'espèce d'entretien où le désordre de vos sens vient de nous entraîner; je ne vous renverrai pourtant pas ce soir sans consolation. Allez m'attendre dans le jardin du monastère, où j'irai bientôt vous rejoindre.

En même temps il poussa sur la grille de droite du confessionnal, un petit volet qui le sépara du pénitent, et le bruit qu'il fit en ouvrant celui de la gauche avertit Clara de venir se placer de ce côté. Tandis que le confesseur fixait l'attention de la jolie béate, en élevant à la hauteur de sa tête une main prête à la bénir, et qu'à genoux, les yeux baissés, elle attendait l'ordre de réciter la première partie de sa prière, le père Danielo considérait avec étonnement le jeune homme qu'il venait d'entendre, et qui priait alors, les regards attachés sur une image de la Vierge placée au-dessus du confessionnal. Les derniers rayons du soleil couchant, traversant les vitraux des bas-côtés de l'église, jetaient une lumière éclatante sur cette belle figure. Le religieux crut avoir la vision d'un ange; les cheveux blonds et bouclés de l'adolescent se séparaient avec grâce sur un front d'ivoire; ses grands yeux bleus avaient une expression de mélancolie qui attendrissait le cœur. Quand il se releva, Danielo admira la noblesse et l'élégance de sa taille. Ces remarques rapides ajoutèrent encore à l'inquiétude que lui venaient d'inspirer les aveux qu'il avait entendus, et résolu de pénétrer jusqu'au fond de ce mystère, avant d'écouter Clara, il lui prescrivit de continuer quelques moments encore ses prières, en attendant qu'il vînt reprendre sa place auprès d'elle.

Danielo se hâta d'aller rejoindre au jardin le beau pénitent.

— Mon fils, lui dit-il en l'abordant, je puis entendre ici la confidence de vos sentiments, sans manquer à la rigueur de mes devoirs. Vous m'avez parlé d'une lettre, vous en rappelez-vous bien les expressions?

— Oh! mon père, la voici, elle ne me quittera jamais. Tenez, lisez avec moi.

« Angelo, je vous le dis encore, il n'y a que Dieu seul que j'aime plus que vous, et ce n'est qu'à lui que je vous sacrifie. D'après ce que je viens d'apprendre, je dois céder aux vœux réunis de ma nourrice et de mon confesseur, et ce qui me décide surtout, c'est la certitude que j'attirerais sur vous les plus cruelles persécutions, si je souffrais que vous fissiez quelques efforts pour réaliser nos projets. Mais puisqu'il faut que nous vivions séparés, imitez-moi du moins, entrez en religion, que nos destinées soient semblables jusqu'à la fin. Quant à moi, Angelo, je sens que je mourrais de douleur dans mon couvent, si la nouvelle de votre changement y pénétrait, et je ne répondrais pas du salut de mon âme, s'il fallait que j'apprisse, à mes derniers moments, que vous êtes à une autre. »

— C'est assez, dit Danielo d'un ton sévère.

— Ah! qu'elle cesse de craindre une semblable infidélité; non, mon père, non; je mourrai de douleur avant de l'oublier. Mais qui calmera mon cœur, si Clara doit entrer dans un couvent, s'il faut renoncer à la voir? La prière et le jeûne suffiront-ils pour adoucir ma blessure? Ah! s'il pouvait se trouver des reliques qui eussent la vertu d'opérer ce miracle, indiquez-les-moi, mon père; fussent-elles à mille lieues, je fais le vœu d'y aller à pied, en demandant l'aumône.

— Mon fils, le repentir seul a ce pouvoir, répondit le religieux, mais j'ai peine à croire que cette jeune fille ait conçu pour vous tant d'amour, sans que vous ayez employé pour la séduire quelques moyens coupables. Où vous êtes-vous rencontrés pour la première fois?

— Au concert, chez un cardinal qui la protége, elle devait y chanter avec son maître, qui est aussi le mien, et qui voulut nous faire entendre ensemble. Les paroles exprimaient l'amour le plus tendre, et quand nos yeux se rencontrèrent...

— Quelle fut la suite de cette entrevue?

— Je la suivis partout, à l'église, à la promenade, et je m'aperçus qu'elle remarquait mon assiduité.

— En parut-elle offensée d'abord?

— Non, mon père, et notre maître m'apprit qu'elle s'était informée de moi.

— Il lui dit sans doute que vous étiez sans fortune et sans famille?

— Il le lui dit, et depuis ce moment les regards de la jeune fille exprimaient plus d'intérêt pour moi. C'est alors que je m'enhardis à lui écrire, et je lui remis ma lettre dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

— Elle la reçut avec indignation?

— Point du tout, et le lendemain, elle me donna la réponse de la même manière. Elle m'apprenait, dans cette lettre, tout ce que je vous ai conté de son histoire; elle ajoutait que nos malheurs communs devaient nous réunir, mais qu'elle ne consentirait à recevoir encore mes lettres, que si je lui jurais de m'engager à elle par les saints nœuds du mariage. Elle me prescrivait, si j'acceptais cette condition, d'étendre la main vers l'autel quand nous nous reverrions à l'église, et de jurer que je ne serais jamais qu'à elle. Je prêtai ce serment, qu'elle fit en même temps que moi.

— Profanation très-coupable, murmura Danielo, mais continuez.

— Nous nous rencontrâmes le soir même chez le cardinal. J'eus la témérité de lui serrer la main, elle la retira fort courroucée, et je n'obtins aucun regard d'elle pendant plusieurs jours. Elle refusait même de recevoir mes lettres, qu'elle me rejetait au moment où je les lui donnais: mais enfin, touchée de ma douleur et de mes larmes, elle consentit à prendre mes billets et à me répondre, en me menaçant de rompre tout commerce avec moi, si je m'écartais encore du respect que tout homme d'honneur doit avoir pour celle qu'il regarde comme sa femme.

— Mais, demanda Danielo, comment êtes-vous parvenu à mettre sa nourrice dans vos intérêts?

— Jamais je ne lui avais parlé avant le moment où mon désespoir me donna le courage de l'aborder aujourd'hui, quand j'eus reçu la lettre fatale que je vous ai montrée.

— Mon enfant, dit Danielo, après un moment de silence, j'ai besoin de méditer sur tout ce que vous venez de me confier. Trouvez-vous demain dans l'église de notre couvent, à cinq heures du matin; après la messe que je dirai à l'autel de la Vierge, vous me suivrez dans ma cellule, où je vous ferai part de mes réflexions.

Le récit d'Angelo avait fortement intéressé le bon religieux; il retourna lentement à l'église, où Clara l'attendait. Danielo prêta la plus grande attention aux paroles de la jeune fille, afin de juger à quel point la passion dont il venait d'être instruit exerçait déjà d'empire sur son âme. L'attente du vieillard ne fut point remplie. Clara se borna au détail ingénu de quelques légères infractions aux moins rigoureux des commandements de l'Eglise.

— Ma fille, dit le père, on n'est pas coupable seulement pour négliger d'accomplir la loi de Dieu. C'est encore une grande faute d'accorder dans son cœur, à la créature, une place qui n'est due qu'au seul créateur. Je vous ai conseillé de venir dans sa maison chercher un refuge contre des maux trop réels, que j'ai vus prêts à fondre sur vous; ne craignez-vous pas de commettre un sacrilége, en lui apportant l'offrande d'un cœur avili par une passion terrestre? Parlez sincèrement, le vôtre est-il tout à fait exempt de cette tache?

— Non, mon père, mais si ces sentiments sont coupables, vos prières et la pénitence ne peuvent-ils pas en délivrer mon âme?

— Et comment ce poison y a-t-il pénétré?

— Par les yeux, mon père, car je vous assure qu'il ne m'a jamais parlé, et que je ne lui ai pas encore dit une parole. Mais à peine m'eut-il regardé, que je sentis un trouble inconnu jusque-là. Je frissonnai, puis je me sentis brûlante, et quand je cessai de le voir, je me mis à fondre en larmes. Depuis ce moment, son image m'est toujours présente, il occupe mes rêves pendant mon sommeil, et le jour je ne pense qu'à lui. Il me semble que la terre n'a point de félicités plus douces que celles dont je jouirais, s'il m'était permis de m'entretenir avec lui librement, s'il me disait qu'il m'aime... C'est à vous, mon père, de juger s'il se trouve dans tout cela quelque péché que j'ignore; mais je ne m'abandonne à la pensée de tous ces plaisirs, que depuis qu'il m'a juré par écrit qu'il sera mon mari.

— Votre mari!... Infortunée! dit Danielo, en s'animant un peu, mais sans élever la voix, où donc est le père qui vous amènerait cet époux à l'autel? Qui poserait la couronne virginale sur votre tête? Quels parents béniraient vos liens; où sont les amis qui se réjouiraient aux noces de l'orpheline et de l'enfant abandonné? Sur quel asile aviez-vous compté, qui vous eût protégés; dites-moi; qui devait pourvoir à vos besoins?

— Mon père, d'où savez-vous?... Je n'ai dit à personne au monde...

— Je suis instruit de tout ce qui s'est passé, mais pour l'avenir quels étaient vos projets?

— Nos projets! répondit Clara, avec un peu de confusion, nous avons l'un et l'autre des talents qu'on recherche et qu'on paye généreusement... plutôt que de recourir à la pitié de nos amis, nous étions décidés à monter sur le théâtre...

— Grand Dieu! dit le religieux, une chrétienne, une fille noble, une Espagnole, une Aragonaise! n'en doutez plus, c'est l'éternel ennemi du genre humain qui vous avait inspiré ces pensées. Quittez ce tribunal, mon enfant, laissez-moi seul, allez prier; je vais me recueillir et implorer le Ciel pour vous. Revenez demain à la même heure, je ne puis vous absoudre aujourd'hui.

CHAPITRE XVIII.

Après une nuit consacrée aux plus profondes méditations, le père Danielo, à l'issue des matines, aperçut Angélo, qui accourait à lui:

— Mon père, s'écria le jeune homme avec désespoir, elle est partie, elle est enlevée...

— Partie! enlevée! répéta le religieux. Que signifie?...

Mais déjà Angélo s'était enfui. Le père, transporté d'inquiétude sur le sort de Clara, s'empressa de se diriger vers la demeure de la jeune fille.

La maison était déserte. Le religieux alla chez Giaccomo; le portier lui apprit que le majordome venait de partir pour suivre, à Naples, son maître le cardinal, que le Saint-Père y envoyait en qualité de légat.

Clara n'avait pas pu donner avis de ce départ à son directeur, l'ordre de s'y préparer ne lui ayant été intimé qu'au moment où elle rentrait de l'église des Augustins. Giaccomo prétendait qu'elle partît sans Marina, qui devait rester à Rome. Mais le désespoir de la jeune fille, à la nouvelle de cette séparation, fit craindre au majordome qu'il ne fallût employer la violence pour l'arracher des bras de sa nourrice. Désespérant de vaincre une volonté énergique, et ne pouvant plus prendre les ordres de son maître, Giaccomo consentit à emmener Marina.

Ainsi, sans prétexte pour refuser d'obéir, et craignant de laisser deviner le vrai motif de sa répugnance pour ce voyage, Clara fit tristement ses préparatifs, et, à la pointe du jour, quatre chevaux vigoureux, attelés à une calèche légère, l'emportaient sur la route de Naples avec la rapidité de la flèche. Les relais sont nombreux entre ces deux capitales, surtout dans les Marais-Pontins, où la prudence commande de redoubler de vitesse. Giaccomo ne ménageait pas l'or, et les postillons, animés par sa générosité, faisaient voler la voiture sur ces chemins unis comme ceux d'un beau jardin. Ils couraient ainsi depuis vingt heures, quand l'un d'eux, s'arrêtant pour ajuster ses courroies:

— Monseigneur, lui dit-il, si votre excellence va toujours ce train-là, elle court le risque de rester en chemin.

— Ne crains rien, mon enfant, lui répondit le majordome, en affectant de grands airs; si vos misérables harnais étaient aussi solides que ma voiture, je ne serais pas arrêté une seconde.

— Oh! monseigneur, nos harnais sont bons, que votre excellence ne s'en inquiète pas; ce n'est point de cela que je parlais; mais, selon toute apparence, il ne fera pas encore jour quand nous serons aux portes de Capoue.

— Et tu crois qu'elles ne s'ouvriront pas pour un homme comme moi?

— Excellence, la nuit dernière, le comte della Torre a été obligé d'aller attendre à l'auberge du Milanais jusqu'après le soleil levé; on ne les ouvre pas avant.

— Bien, bien. Laissons les comtes et les marquis se morfondre à l'auberge du Milanais, et nous, mon fils, poursuivons légèrement notre route. J'espère bien voir le soleil se lever sur Naples ce matin.

MORTONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXIII

MARS.

Mars (Anne-Françoise-Hippolyte Boutet, dite mademoiselle) naquit en 1779. Son père se nommait Monvel, — un comédien de talent, alors attaché au théâtre de la Montansier. — Sa mère, mademoiselle Mars-Boutet, était une ancienne actrice de province, que nos grands-pères se souviennent d'avoir vue jouer, quelques années, sur le théâtre de la République.

Enfant de la balle, Mars, dirigée par mademoiselle Contat, — une des étoiles alors du théâtre, — Mars fit ses premiers débuts à Feydeau et, de cette scène, elle passa bientôt à la Comédie-Française. Elle avait commencé par les *ingénues;* de par sa puissante protectrice, elle ne tarda pas à aborder les *jeunes amoureuses*. Dans ce nouvel emploi, elle se montra tout de suite fort intelligente. Cependant rien ne faisait encore prévoir, en elle, la comédienne dont le nom deviendrait le synonyme de grâce exquise, d'élégance et de simplicité réunies. Les amateurs du temps reprochaient à l'élève de Contat sa faiblesse extrême d'organe et de moyens d'exécution. — Elle est *gentille*, disaient-ils, elle fait ce qu'elle peut... mais ce qu'elle peut ne passe pas la rampe!... Si elle devient jamais quelque chose, cela nous surprendra bien!

O vénérables amateurs! comme vous avez dû vous mordre les doigts plus tard, sous le remords de vos prédictions!

Ce fut en 1803, dans le rôle du sourd-muet de *l'Abbé de l'Epée*, que Mars força l'opinion à revenir sur son compte. Elle s'acquitta de ce rôle avec une sensibilité, une expression, un charme tels que les applaudissements de la foule lui prouvèrent que, dès ce moment, elle avait le droit de s'estimer classée au rang des grandes comédiennes.

Mademoiselle Contat ayant pris sa retraite en 1809, Mars n'eut plus pour rivale, sur la première scène du monde, que mademoiselle Leverd. Il s'agissait de partager l'héritage du génie, partage difficile à effectuer, avec l'amour-propre et les prétentions pour conseillers!... La Comédie-Française essaya de tout concilier en faisant jouer, tour à tour, Mars et Leverd, dans les mêmes rôles : une sorte de tournoi artistique, où la palme revenait à la plus habile.

La plus habile, ce fut Mars.

Il est vrai qu'elle était aussi la plus jeune et la plus belle. Jeunesse et beauté : deux armes offensives et défensives bien redoutables dans un combat de femmes...

En 1812, Mars prit les *grandes coquettes*. Elle y fit merveilles. Jamais l'ancien répertoire n'eut de plus ravissant interprète. Molière lui-même, je crois, n'avait point rêvé une *Célimène*, une *Elmire* aussi parfaites. Mars possédait tout... oui tout... une taille et une démarche nobles et aisées, des traits, sinon absolument réguliers, du moins remplis de charme, un sourire fin et spirituel, un timbre de voix d'une harmonie sans pareille. De plus, Mars excellait dans un art plus difficile qu'on ne pense à acquérir au théâtre : *elle savait se mettre*. *Grande coquette* ou *jeune amoureuse*, femme du monde ou simple bourgeoise, sa toilette était toujours appropriée à chaque rôle, avec un goût, un soin, une entente, à braver les investigations de la critique en jupons la plus hostile.

Nous ne citerons pas ici tous les rôles nouveaux que Mars a créés. La liste en serait trop longue. Nous nous contenterons d'inscrire les principaux : Betzy, dans *la Jeunesse d'Henri V*, d'Alexandre Duval ; Flora, dans *Pinto*, de Lemercier; Rose Volnar, dans *la Jeune Femme colère*, d'Étienne; Emma, dans *la Fille d'honneur*, de Duval; Valérie, dans *Valérie*, de Scribe; la duchesse de Guise, dans *Henri III*, d'Alexandre Dumas; Hortense, dans *l'École des vieillards*, Élisabeth, dans *les Enfants d'Édouard*, de Casimir Delavigne; Desdemona, dans *le More de Venise*, d'Alfred de Vigny ; donna Sol, dans *Hernani*, la Tysbé, dans *Angélo*, de Victor Hugo; Clotilde, dans le drame de ce nom de Frédéric Soulié; Louise, dans *Louise de Lignerolles*, de Legouvé et Dinaux.

Proclamée, reconnue de tous la première comédienne de l'époque, il était juste, il était naturel, quand la gloire lui prodiguait ainsi ses faveurs, que Mars vît aussi la fortune venir à elle. Du reste, dame Fortune, intelligente cette fois, par hasard, ne se fit pas prier. Elle traita Mars en enfant gâté. Sa part, comme sociétaire de la Comédie-Française, s'élevait annuellement de trente à quarante mille francs, et, en 1816, Louis XVIII lui avait fait assigner, comme à Talma, une pension de trente mille livres. Mars menait donc une vie quasi-royale. Elle donnait des fêtes dont tout Paris parlait, où tout Paris se réunissait !... Tout Paris de grands artistes, de gens du monde élégant, d'écrivains célèbres, de journalistes importants surtout! Mars manifestait une prédilection marquée pour les journalistes. C'était à eux qu'elle réservait, au bal, ses coups d'œil les plus séduisants, ses mots les plus flatteurs !...

Et, à table, ses mets les plus choisis, ses vins les plus généreux !...

Ah! Mars savait ce que vaut l'affection d'un critique, voyez-vous, et pour la conquérir elle n'épargnait rien!...

Avait-elle tort ?... Mon Dieu, je ne suppose pas, puisque jusqu'au moment fatal où l'astre jeta ses dernières lueurs, la critique, reconnaissante sans doute des façons d'agir de l'astre...

S'obstina à soutenir qu'il n'avait point pâli.

Et pourtant il y avait longtemps déjà que le reflet avait succédé au rayonnement. Le 7 avril 1841, quand Mars parut pour la dernière fois sur les planches, le spectateur, à la condition de fermer constamment les yeux, eût pu encore se croire en face d'une jeune femme... L'organe était resté harmonieux et suave!...

Mais regardait-on! adieu l'illusion!... *Araminte* avait ses soixante ans... ses soixante ans bien sonnés!...

Et à quoi bon quêter l'indulgence quand on a si longtemps imposé l'admiration !

. . . .

Si, comme comédienne, Mars était sans égale, comme femme, comme camarade, elle ne dépassait guère, sous le rapport du cœur, la plus simple grisette.

Elle avait même des élans d'égoïsme et de personnalité, dont la femme la plus ordinaire eût rougi peut-être.

Ainsi, un sociétaire de son théâtre lui reprochant un jour d'accaparer, au détriment des autres, la plus grande partie des bénéfices de l'exploitation:

— Mais tu veux donc avoir tout? lui dit-il, à bout d'exaspération.

— Pourquoi pas! répliqua Mars d'un ton sec.

Une autre fois, c'était en 1815, Mars se rendant à Dresde, en chaise de poste, avec ce même sociétaire, se prend tout à coup à trembler pour ses diamants qu'elle a emportés avec elle. On lui a parlé d'attaques fréquentes de brigands; elle voudrait mettre ses bracelets, ses colliers, ses bagues à l'abri du danger.

Or, le compagnon de Mars se trouvait être doué, de naissance, d'une luxuriante forêt de cheveux crépus.

— Tiens ! s'écrie Mars, saisie d'une inspiration en considérant la tête du comédien; tu ne sais pas, j'ai ma cachette !... je m'en vais fourrer tout cela dans ta crinière.

— Mais si les voleurs me coupent le cou! murmure M..... effrayé à l'idée de tourner au coffre-fort vivant.

— Qu'est-ce que ça fait! répond Mars, je retrouverai toujours ta tête!...

Nous aimons à croire que le mot n'était que facétieux. En tout cas, il est d'un comique douteux dans la bouche d'une femme.

. . . .

Mars s'était retirée, en quittant le théâtre, dans une sorte de petit château à Chantilly.

Un soir, passant près de la somptueuse demeure de l'ex-*Célimène*, j'eus la fantaisie d'entrer la voir et l'entendre un moment.

Justement, elle se trouvait seule alors avec une amie. Une chance heureuse pour moi. Les femmes causent si bien quand elles ne sont que deux.

Je m'assis sur un métier à broder entre Mars et mademoiselle D.... — l'amie, — et je prêtai l'oreille.

De quoi parlait-on, ou plutôt, de quoi parlait Mars? C'était une histoire d'amour. Je vous la donne telle que je l'ai entendue.

Et, d'avance, tranquillisez-vous! Elle est chaste comme le *Petit-Poucet*, quoique d'un autre genre.

Une comédienne qui se nomme mademoiselle Mars ne conte point de gaudrioles.

. . . .

« C'était en... en... je ne me rappelle plus la date, — Mars ne se rappelait jamais les dates, — je jouais, à cette époque, le rôle de mademoiselle de Beauval, dans *Brueïs et Palaprat*, d'Étienne. Dans ce rôle, je ne sais si vous vous le rappelez, chère mignonne, il est indispensable, à celle qui le remplit, d'avoir au doigt un diamant supposé d'un grand prix, car ce diamant sert au dénoûment de la pièce; mademoiselle de Beauval l'offre généreusement à Palaprat, pour acquitter ses dettes, au moment où d'affreux huissiers vont entraîner le poëte en prison.

» Or, en 1800... et quelques... comme je n'étais pas encore à même de me fournir d'accessoires... selon mon goût... c'est-à-dire à la hauteur du personnage que je remplissais, le diamant *de prix* que je portais dans *Brueïs et Palaprat*, était tout simplement un morceau de bouchon de carafe, monté sur argent doré...

» Joyau précieux que me *confiait* l'administration, — ses moyens ne lui permettant pas de me trouver un véritable *régent*, — et que je remettais, avec soin, une fois la pièce achevée, à un garçon de théâtre...

» Parce que le régisseur m'avait déclaré qu'il tenait essentiellement à ce que *ses bijoux* ne s'égarassent point.

» A la quatrième représentation de *Brueïs et Palaprat*, cinq minutes avant d'entrer en scène, comme je me disposais à me parer, comme d'habitude, l'annulaire, du fameux bouchon de carafe, un valet, en grande livrée, se présentant à la porte de ma loge, me remit un écrin et une lettre, et sans me laisser le temps de lui adresser la moindre question, disparut aussitôt.

» J'ouvris l'écrin. Jugez de ma surprise! Il renfermait un brillant énorme et de la plus belle eau. Je décachetai la lettre. Voici à peu près ce qu'elle contenait : « C'est un adorateur » passionné de mademoiselle Mars qui lui offre cette bague pour remplacer l'ignoble bijou que portait hier encore mademoiselle de » Beauval. Mademoiselle Mars peut accepter » sans crainte. Son adorateur est bon gentilhomme, et il a juré, sur l'honneur, de s'en » tenir éternellement à cette offrande. »

» Je tournais et retournais cette lettre, je tournais et retournais la bague... et je demeurais de plus en plus plongée dans l'étonnement... l'étonnement en face des paroles de mon mystérieux adorateur... l'étonnement en face de son resplendissant cadeau.

» Ma femme de chambre, témoin de cette scène, ne pouvait pas plus que moi en croire ses yeux... quant au diamant surtout. Elle me répétait à chaque seconde, en le regardant étinceler dans sa boîte de satin : — Ce n'est pas possible, mademoiselle!... ce n'est pas possible!... On ne donne pas de ces choses-là... de cette façon-là!... Il faut que ce diamant soit faux!

» Faux ou non... le rideau levait... on m'appelait!...

» Ah! je n'étais pas fille d'Ève pour rien. — Il est évident qu'Ève a été la première coquette du monde. — Je passai la bague fascinatrice à mon doigt et je m'élançai en scène.

» Le lendemain matin ma femme de chambre qui avait voulu, malgré moi, en avoir le cœur net, m'apportait, au saut du lit, cette réponse d'un joaillier à qui elle avait montré le diamant :

» Il valait trente mille francs.

» Trente mille francs! Il fallait, en effet, que mon adorateur fût un gentilhomme, et un gentilhomme bien riche, pour se permettre un présent d'une telle richesse.

» Et il fallait encore qu'il fût terriblement esclave de sa parole.

» Car, ainsi qu'il me l'avait annoncé dans sa

lettre, il s'en tint à son offrande. Jamais je ne sus qui il était.

» Jamais... je me trompe, écoutez encore :

» Quinze ans s'étaient passés. C'était quelques mois à la suite d'un vol dont j'avais été victime... un vol de diamants... Vous savez, mignonne, que les voleurs m'ont continuellement fait l'honneur de s'occuper beaucoup trop de mes diamants. C'est au point que, dernièrement, tenez, pour leur ôter l'envie de me rendre encore visite, j'ai vendu tout ce que je possédais en fait de pierres précieuses; comme cela, peut-être, ces messieurs me laisseront-ils tranquille.

» Parmi les bijoux qu'on m'avait ravis lors de cette première expédition, l'un de ceux dont l'absence me causait le plus vif regret était cette bague dont je viens de vous conter l'histoire. Cette bague était pour moi bien plus encore un doux et gracieux souvenir qu'un objet de valeur. C'est pour cela qu'il m'arrivait souvent de soupirer quand je me disais: Je ne la reverrai plus.

» Un jour que j'étais allée rendre visite à une amie qui habitait la rue Saint-Honoré, en quittant cette amie, chez laquelle j'étais arrivée par le temps le plus magnifique, — ce qui m'avait même autorisée à renvoyer ma voiture; — en quittant cette amie, dis-je, j'eus la désagréable surprise de m'apercevoir qu'il commençait à tomber de l'eau d'une façon très-peu rassurante pour ma toilette. J'étais donc là, sous une porte cochère, cherchant vainement, du regard, de tous côtés, un coupé de remise. Un omnibus passa... il allait dans mon quartier... Ma foi! j'étais pressée et je n'avais pas le choix des moyens. Pour la première fois de ma vie je montai en omnibus.

» Le véhicule plébéien était à peu près complet lorsque j'y pris place. Confuse, d'abord, de ma présence en semblable galère, je m'étais remise peu à peu... Mieux encore, bientôt, j'avais trouvé le bon côté de mon malheur en considérant les physionomies amusantes autour de moi.

» A ce moment le conducteur me demanda le prix de ma place. Je m'empressai de la lui passer. J'avais oublié, vraiment, qu'on payait là-dedans.

» — Il y a encore quelqu'un qui n'a pas payé, fit le conducteur. C'est vous, eh! là-bas?

» Et le conducteur se tournait vers un monsieur, mon voisin de face.

» Ce monsieur, d'une cinquantaine d'années environ, avait, à mon exemple sans doute, oublié qu'on payait en omnibus... Et, vous le dirai-je, je crois, je suis sûre que la cause de cet oubli n'était autre que ma présence, à ses côtés, dans la voiture. Depuis que j'étais là, il n'avait pas cessé de tenir les yeux sur moi.

» A l'interpellation du conducteur, le monsieur en question porta la main à son gousset. Je le vis tout aussitôt devenir rouge jusqu'aux oreilles.

» — Mon Dieu, dit-il, j'ai oublié ma bourse!

» Le conducteur fronça le sourcil.

» Le monsieur était vêtu plus que simplement; l'air et la tournure fort distingués néanmoins, mais le conducteur n'était pas obligé d'apprécier, à leur taux, ces qualités-là.

» — Des farces que tout ça! s'écria-t-il. Quand on a oublié sa bourse, on ne prend pas de voiture.

» — Je ferai remettre à votre bureau ce que je vous dois.

» — Du tout! du tout! Merci... je n'ai qu'à compter là-dessus... Vous allez descendre tout de suite, et...

» J'interrompis le grossier personnage du geste, et, tendant ma bourse au monsieur à l'habit râpé :

» — Voulez-vous bien me faire l'honneur, monsieur, lui dis-je, de m'emprunter ce qu'il vous faut?

» Il me salua, prit une pièce blanche, paya sa place, remit dans la bourse la monnaie qui revenait de la pièce, puis me rendant le tout :

» — Je vous remercie, madame, fit-il d'un ton à la fois simple et digne.



MARS.

» L'omnibus traversait à cet instant ma rue; je descendis.

. . . .

» Six semaines après cette aventure... qui était alors complétement sortie de ma mémoire, vous n'avez pas de peine à le croire, je déjeunais chez moi, lorsqu'un de mes domestiques me remit un coffret, d'une élégance rare, tout en bois de cèdre et de rose, avec incrustations en or.

» Dans ce coffret, il y avait six sous... six sous, soigneusement enveloppés dans un vélin parfumé!

» Mon premier mouvement, à l'aspect de la somme renfermée dans l'adorable petit meuble, avait été de plaisir. Il était difficile de s'acquitter d'une légère dette d'une façon plus délicate et plus recherchée tout à la fois.

» Cependant le monsieur de l'omnibus paraissait si peu fortuné!... Je m'en souvins tout d'un coup.

» — Qui vous a remis ce coffret? dis-je au domestique.

» — La personne est dans l'antichambre de madame.

» — Son nom?

» — On désire ne le dire qu'à madame.

» — Faites entrer.

» Le monsieur de l'omnibus — car c'était bien lui — entra.

» Mais quelle différence, non pas de tournure, mais de costume!...

» Je comprenais le coffret en bois de cèdre et de rose, maintenant.

» Seulement... pourquoi six semaines auparavant ces apparences de gêne, presque de misère?

» — Madame, me dit l'étranger, qui s'inclina en souriant, voulez-vous me permettre d'interrompre le cours de vos réflexions?...

» — Monsieur...

» — Et d'abord, continua-t-il, en me tendant un écrin ouvert, seriez-vous assez bonne pour reprendre un objet qui vous appartient?...

» Je jetai un cri!... C'était ma bague de *Brueis et Palaprat*.

» — Comment cette bague se trouve-t-elle entre vos mains, monsieur?

» — Bien simplement. Vos voleurs ont été pris, et M. le Préfet de police, qui est de ma connaissance, a bien voulu me confier particulièrement ce diamant.

» — Mais, comment savez-vous?...

» — Deux mots vous expliqueront tout, madame, fit l'étranger avec un regard qui s'anima d'un éclair de jeunesse.

» Depuis le dernier jour où je vous ai rencontrée, madame, il s'est opéré un bien grand changement dans mon existence.

» J'ai perdu une femme à qui j'avais jadis juré de ne jamais vous parler, de son vivant.

» J'ai gagné un procès qui me réintègre dans une position digne de mon nom.

» Je suis le comte de B... madame.

» C'est moi qui vous ai envoyé, il y a quinze ans, cette bague.

» C'était alors la seule manière qui me fût tolérée de vous avouer que je vous aimais.

» Aujourd'hui, me pardonnerez-vous de vous prouver que je suis toujours votre plus respectueux... ami? »

. . . .

Mars, mourut le 20 mars 1847.

On assure que l'une des causes qui contribuèrent le plus à abréger ses jours, fut la manie fâcheuse qu'elle avait de se faire teindre les cheveux trois fois par mois. Elle tenait à conserver la belle chevelure noire qui lui avait valu tant d'éloges. A cet effet, elle usait sans discernement de moyens si violents, qu'ils finirent par agir sur le cerveau; elle rendit le dernier soupir en proie au plus épouvantable délire.

Était-ce à une grande actrice, à une femme d'esprit de finir ainsi?...

Hélas! le costume de théâtre est-il donc la tunique de Déjanire, et une fois qu'on a mis le pied sur les planches, faut-il, jusqu'au tombeau, qu'on joue la comédie?...

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 25. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

18 OCTOBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



C'est Blanville que nous avons... c'est pas Noir du tout! — Page 194.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC
A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XX.

On est ami, ou on ne l'est pas. — (*Suite.*)

Enfin la voiture est arrivée. Madame Choublanc a pris dans son secrétaire son inscription de rente, elle la met dans sa poche, et se fait conduire chez un agent de change avec lequel elle a déjà eu quelques relations. Là, elle présente son inscription, en disant à l'agent de change :

— Monsieur, voici un titre de trois mille deux cents francs de rente. J'ai besoin de trente mille francs pour demain, veuillez vendre aujourd'hui de ma rente jusqu'à concurrence de cette somme.

— Il suffit, madame, nous vendrons aujourd'hui au meilleur cours possible... Il vous faut trente mille francs... nous vendrons treize cents francs de rente... cela vous produira un peu plus.

— Très-bien, monsieur, et j'aurai cet argent demain avant midi?..

— A neuf heures, si vous le désirez, madame...

—Merci mille fois, monsieur; j'ai bien l'honneur...

— Pardon, madame, mais il faut que vous vous rendiez vous-même à la Bourse, au bureau des transferts, pour signer votre vente.

— Quoi, monsieur! il faut que j'aille à la Bourse... Vous ne pourriez pas y aller pour moi?

— C'est impossible, madame; mais cela ne vous tiendra qu'un instant, c'est tout de suite fait...

— Mais, monsieur, je me perdrai dans les bureaux... je ne saurai jamais trouver...

— On vous indiquera, madame, c'est très-facile à trouver.

— En me voyant à la Bourse, on va me prendre pour une femme qui joue sur les fonds publics.

— On ne s'occupera aucunement de vos démarches, et je vous répète que ce sera l'affaire d'un instant. Attendez, madame, le commis va préparer votre inscription.

Éléonore est très-contrariée d'être obligée d'aller elle-même à la Bourse, mais on lui remet son inscription avec l'acte de vente, et il faut bien qu'elle se résigne à faire encore cette démarche.

Elle remonte en voiture et se fait conduire à la Bourse. Il est un peu plus de midi lorsqu'elle y arrive, et se fait indiquer l'adresse

d[illegible] temps. Elle a bientôt trouvé l'endroit [illegible]. Mais cinq ou six personnes attendent pour passer avant elle; enfin son tour arrive, et elle termine ce qui l'amène.

Alors Éléonore, satisfaite d'avoir rempli toutes les formalités exigées, s'en va d'un pas plus calme, et se trouvant pour la première fois dans ce magnifique monument, où se font et se défont tant de fortunes, elle ne peut, avant de sortir, résister au désir de jeter un regard sur l'intérieur du temple.

Mais lorsque arrivée au bas de l'escalier elle jette un coup d'œil furtif vers la grande enceinte, le premier objet qui frappe ses regards, c'est un monsieur en habit bleu-clair qui [illegible] le admirer le monument.

Éléonore demeure saisie, terrifiée, car dans ce monsieur elle vient de reconnaitre son mari.

Comment M. Choublanc se trouvait-il en ce moment à la Bourse?

Pour le savoir, revenons à cet époux infortuné que nous avons perdu de vue depuis sa malencontreuse aventure avec le marchand de billets du boulevard et les ouvreuses de loges du théâtre.

CHAPITRE XXI.

Nouvelles mésaventures de Choublanc.

Le Champenois, en continuant à entrer dans chaque maison du boulevard Beaumarchais, devait cependant finir par trouver celle où demeurait sa femme, et en effet, un jour il pénètre dans la maison où loge Éléonore, et va comme à l'ordinaire demander au concierge s'il connait madame Noirville.

— Madame Noirville.. certainement... c'est au troisieme, répond le portier, qui, dans le premier moment ne se rappelle pas les instructions qu'on lui a données la veille.

Mais sa femme qui vient de remarquer l'habit bleu-clair que porte Choublanc, pousse vivement le bras de son mari, en lui disant à l'oreille :

— Eh ben! où donc que t'as les yeux... tu ne vois donc pas cet habit bleu de perruquier... cet air de province... Tu ne te souviens donc pas de ce que mamselle Marinette nous a recommandé?...

Ah! ces hommes, ça n'a pas pus de mémoire que une pie.

Et la portiere, pour réparer la bévue de son mari, se hâte de dire tout haut :

— De quoi donc que tu dis à monsieur, Alcibiade?... que nous avons au troisième une madame Noir... Noirville!... c'est Blanville que nous avons... c'est pas Noir du tout!

— Ah! c'est juste, répond M. Alcibiade en reprenant son journal; oui, oui, c'est Blanville... c'est la couleur qui m'a induit...

— Vous êtes bien certain que ce n'est pas Noir? murmure Choublanc désolé d'être déçu dans son espoir.

— Pardi, monsieur, j'ai tous les noms de ma maison dans l'oreille, moi, réplique la portière.

Au reste, comment est-elle la dame que vous demandez... a-t-elle un mari, des enfants, des chiens... qu'est-ce qu'elle fait?

— C'est une dame qui est très-bien... quarante ans environ... un nez très aquilin... qui vit de ses rentes... de belles dents... trois [illegible]...

— [illegible] trois [illegible] deux cents dents! Ah! mon Dieu! c'est donc un crocodile que vot' dame!

— Je vous parle de ses rentes... je vous en dis le chiffre... parce que je le connais... elle n'a point d'enfants, et cependant elle est mariée... c'est-à-dire elle est mariée, et pourtant elle n'a pas de mari!...

— Ça devient bien embrouillé tout ça!...

— Cela s'explique facilement... Madame Noirville est depuis dix-neuf ans séparée d'avec son époux...

— Ah! je comprends... c'était un chenapan sans doute, qui se grisait, qui avait des maitresses... qui mangeait tout avec elles... et peut être encore battait sa femme... car il y a des maris qui sont des scélérats capables de tout!...

— Non, madame, celui-là n'était point un chenapan... il ne buvait pas, n'avait point de maitresse... il n'aurait pas donné une chiquenaude à un chat!... ce n'était pas pour battre sa femme... et d'ailleurs, il l'aimait trop pour cela... il l'adorait... il ne voyait rien au monde au-dessus d'elle .. il l'idolâtrait... que dis-je? il l'idolâtre toujours! car ce malheureux... cet infortuné mari... vous le voyez devant vous!... c'est moi!

En disant cela, Choublanc, qui s'est laissé entraîner à l'attendrissement, tire son mouchoir de sa poche et le porte sur ses yeux.

De son côté, en voyant l'habit bleu-clair verser des larmes, le portier se sent vivement touché; il se mouche plusieurs fois et dit tout bas à sa femme :

— Il me fait de la peine, ce pauvre monsieur! .. si nous lui disions le fin mot?

Mais la portière qui est une femme forte, réplique :

— Tais-toi! tu n'es pas un homme!... Et ces vingt sous que nous avons reçus, est-ce pour trahir notre locataire.. d'autant plus qu'elle nous en donnera bien d'autres, j'espère!...

Puis, s'adressant à Choublanc qui s'essuie les yeux :

— Monsieur, je vous demande bien pardon de ce que j'ai dit... mais vous concevez .. quand on ne sait pas...

Certainement que vous n'avez pas l'air d'un chenapan... bien au contraire... J'aurais trois filles que je vous les confierais...

Mais quant à vot' dame... ça n'a aucun rapport avec celle qui demeure au troisième. Madame Blanville est une personne de vingt-cinq ans... si elle les a encore!... c'est l'épouse d'un militaire qui est dans l'Algérie... *d'ous* qu'il lui envoie des oranges et des figues que c'est à s'en *licher* les doigts.

Vous voyez qu'il n'y a pas la moindre ressemblance avec votre femme.

— Alors, madame et monsieur la concierge, je vous renouvelle mes excuses, espérant que je serai plus heureux ailleurs.

Et Choublanc était parti, emportant les regrets et l'estime du portier.

C'était le surlendemain de sa conversation avec M. Alcibiade et son épouse, que notre Champenois, qui commençait à se lasser un peu de ne voir que le boulevard Beaumarchais, s'était aventuré jusqu'au passage des Panoramas.

Puis, se trouvant près de la Bourse, il avait cédé au désir de visiter ce monument.

M. Choublanc jette les yeux du côté de sa femme, au moment où celle-ci venait de l'apercevoir. Il la reconnait sur-le-champ et se précipite aussitôt de son côté en se disant :

— C'est elle!... ah! je la tiens donc cette fois!...

Mais Éléonore n'a pas attendu son mari; elle se hâte de fuir, descendant les marches du monument comme si elle n'avait que quinze ans, elle se faufile à travers la foule qui déjà commence à envahir tous les abords de la Bourse, elle court à l'endroit où elle a laissé sa voiture, elle se jette dedans en criant au cocher :

— Partez!... partez bien vite!... et allez grand train!

— Où madame veut-elle aller à présent?

— N'importe... où vous voudrez... promenez-moi longtemps. . je vous dirai quand j'en aurai assez... mais allez le plus vite que vous pourrez... je payerai ce que vous voudrez. .

Pendant que madame agit ainsi, le pauvre Choublanc qui déjà a perdu sa femme de vue, se jette sur tout le monde, prend à droite, puis à gauche... fait tomber les besicles d'un vieux monsieur en lui donnant de son nez en plein visage, le laisse crier après lui, parvient enfin à sortir de la foule et arrive sur la place, en s'écriant :

— Où est-elle... mon Dieu! où est-elle... l'aurais-je encore perdue... c'est à se damner!...

— Monsieur cherche quelqu'un? dit une espèce de commissionnaire qui a entendu les lamentations du Champenois...

— Eh! oui, sans doute, je cherche une dame qui vient de sortir de la Bourse il n'y a qu'un instant...

— Une dame bien mise, élégante, belle tenue?

— Justement, c'est cela... vous l'avez vue?

— Oui, monsieur, tenez, elle vient de monter dans cette voiture qui est là-bas... au coin à droite, un coupé vert... que même v'là le cocher qui monte sur son siége.

— Ah! bien... merci mille fois!...

Et Choublanc courant à la place de voiture qui est à deux pas, monte précipitamment dans un cabriolet milord et crie au cocher qui est sur son siége :

— Mon bon cocher, vous voyez bien ce coupé vert là-bas.. suivez-le... ne le perdez pas de vue... arrêtez-vous quand il s'arrêtera...

— Suffit, bourgeois. Alors c'est à l'heure?

— C'est à l'heure, c'est à la journée, c'est à tout ce que vous voudrez... je payerai sans marchander.

— Oh! alors on va trotter ferme!...

Le coupé vert est parti; le milord part après lui. Le coupé va comme une voiture bourgeoise; le cocher du milord n'épargne pas les coups de fouet à son cheval pour se tenir toujours à la même distance du coupé. Celui-ci traverse les rues, gagne les boulevards et tourne du côté de la Madeleine.

— Et moi qui la cherchais boulevard Beaumarchais! se dit Choublanc, elle aura changé de quartier... Cependant, avant-hier, ce concierge m'avait bien répondu : Madame Noirville, c'est ici au troisième... sans sa femme qui a dit le contraire... il me laissait monter... et quand je suis parti, après avoir conté une partie de mes malheurs, il m'a semblé qu'il me regardait en clignant de l'œil...

Nous allons bien voir où cette voiture va nous mener... ah! diable, elle se dirige vers le Champs Élysées... ma femme irait-elle faire une promenade au bois... et je l'ai trouvée à la Bourse... elle joue à la bourse probablement... O Éléonore! quelle vie menez-vous donc à Paris!...

Mais qu'elle aille où elle voudra maintenant... je l'ai retrouvée, je ne la perdrai plus de vue... Je suivrais sa voiture jusqu'en Chine si elle y allait... mais j'aime à croire qu'elle ne me menera pas si loin.

CH. PAUL DE KOCK.

(La suite au prochain numero.)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL (1).

CHAPITRE XVIII.

(*Suite.*)

— Que votre altesse me pardonne, reprit le postillon, en continuant tranquillement la réparation de ses harnais, nous autres, pauvres gens, nous ne savons pas toujours qui nous conduisons; mais c'est que, depuis une semaine, Pietro Roccanera rôde dans ces environs...

— Roccanera, dis-tu, quel est ce drôle-là?

— C'est le Juif errant, je pense; on le disait en Sicile, et le voici maintenant dans nos provinces. Il a dernièrement arrêté des voyageurs sur cette route!

— Allons, allons, à cheval, postillons, au galop, mes enfants, et ne perdons pas ainsi le temps à babiller.

Giaccomo, que la frayeur tenait éveillé, regardait avec attention s'il n'apercevait rien de suspect autour de lui; ce ne fut qu'après une heure d'angoisses qu'il découvrit enfin, à sa grande satisfaction, les murailles de Capoue. Le postillon fit vainement retentir son fouet; ce bruit n'attira l'attention de personne. Les portes restaient fermées. Le majordome, choqué de cet oubli de toutes les convenances, prit le parti de descendre de voiture, et interpellant un soldat en sentinelle, dont l'arme brillait entre les créneaux de la muraille aux rayons de la lune, il lui demanda d'un ton fort irrité pourquoi l'on ne s'empressait pas d'ouvrir. Le soldat continua sa faction sans répondre.

— Excellence, dit le postillon, je vais appeler le portier qui me connaît. Quel nom faut-il dire, excellence?

— Demande seulement si son éminence monseigneur le cardinal légat n'a pas laissé d'instruction pour qu'on m'ouvre la porte sur-le-champ.

Interrogé à haute voix dans ces termes par le postillon, qui crut convenable d'ajouter qu'il était question d'une excellence, le portier répondit plus haut encore, que l'officier de garde n'avait d'ordre que pour un faquin de majordome.

— Votre altesse l'entend, dit le postillon à Giaccomo.

— Tiens, répondit le majordome en dévorant son indignation, tiens, dis à ce misérable de porter l'ordre que voilà au commandant du poste.

— Donnez, excellence, je vais le glisser sous la porte du vieux Giuseppe.

Le concierge refusa quelque temps de s'en charger, mais, quand Carlino le postillon lui eut donné l'assurance qu'il avait affaire à une altesse fort généreuse, tous les scrupules de Giuseppe s'évanouirent, et il se hâta d'accepter la commission. Près d'une heure s'était écoulée, la réponse n'arrivait pas...

— Ah! dit le postillon à Giaccomo, c'est que le commandant n'a rien osé prendre sur lui, s'il n'a des ordres que pour ce faquin de majordome. Mais, excellence, j'entends d'autres voyageurs qui approchent... oui, c'est le coup de fouet de Michel... ce n'est pas une voiture... non, ce sera sans doute ce pied plat de majordome qui vient à franc étrier; votre altesse pourra profiter de l'ouverture des portes en donnant quelque chose à Giuseppe.

— Tais-toi, insolent, répondit Giaccomo, je sais ce que j'ai à faire.

Michel les joignit alors, et sans écouter son camarade, il salua la forteresse d'une triple salve de coups de fouet.

— Ne te lasse pas, Michel mon fils, lui dit Carlino, fouette, fouette bravement, mon garçon; mais crois-moi, les portes de l'hôtel du Milanais s'ouvrent plus vite à ce son-là que celles de Capoue pendant la nuit.

— C'est ce que je dis à ce seigneur cavalier, répondit Michel, et ce que j'en fais n'est rien que pour lui donner contentement; je sais que depuis la visite que nous a faite le grand Roccanera...

— Taisez-vous, dit vivement Giaccomo, en les interrompant, ne voyez-vous pas que l'on ouvre à la fin!

Michel ôta respectueusement son chapeau.

— Votre excellence, lui dit-il, veut-elle bien permettre que ce cavalier que j'amène passe avec elle?

— Volontiers, mon garçon, répondit Giaccomo d'un air protecteur.

Giuseppe reçut son altesse le bonnet à la main, mais Giaccomo, plein de ressentiment des expressions injurieuses du vieux concierge, lui refusa la rétribution d'usage, et lui dit avec beaucoup de hauteur:

— Laissez passer ce gentilhomme qui vient après moi, il est de ma suite.

Le cavalier s'avança, profitant de l'occasion, et jeta en passant un ducat dans le bonnet du concierge, qui, n'attendant plus rien de la générosité de l'altesse, lui répondit avec humeur:

— C'est plutôt vous, ami majordome, qui êtes de la suite de ce noble cavalier. Et si vous n'aviez pas eu la honte de nous cacher vos noms et vos éminentes qualités, vous vous seriez épargné l'ennui de faire quarantaine à la porte au clair de la lune.

Comme Carlino avait arrêté la voiture devant le corps de garde, Giaccomo eut le temps de boire goutte à goutte toute l'amertume de cette humiliation. Cependant un soldat lui présentait à quelque distance le papier qui avait été transmis à Giuseppe par l'intermédiaire de Carlino, et il attendait, pour s'avancer et le lui rendre, que le voyageur lui offrît une pièce de monnaie suivant l'usage universel de l'Italie. Mais Giaccomo était trop ému de l'impertinente harangue du portier, pour songer à se montrer généreux: il tendait la main de son côté et l'agitait d'un air d'impatience pour ressaisir son papier.

— Donne-le-lui, dit Giuseppe au soldat, et toi fouette, Carlino, et débarrasse ma porte de son altesse, l'ami de son éminence le cardinal légat.

Mais déjà la voiture roulait avec fracas, et bientôt elle s'arrêta devant la maison de poste.

— Seigneur, dit le maître de poste à Giaccomo, je reçois à l'instant l'ordre de garder le dernier bidet qui me reste pour un courrier que le seigneur gouverneur doit expédier à Gaëte. Il faudra que vous veuilliez bien faire monter dans la calèche le gentilhomme de votre suite.

— Comment dans ma calèche! s'écria Giaccomo.

— Excellence, répondit Michel, en lui faisant des signes d'intelligence, c'est ce seigneur de votre suite que j'ai amené, et je ne conseille pas à votre excellence de s'en séparer, car vous allez traverser un pays où vous aurez sûrement besoin de son secours, s'il est vrai que Roccanera...

— C'est bien, dit vivement le majordome, qu'on aille seulement avertir ce... mon gentilhomme de se hâter.

— Il est tout prêt, répondit Michel: je l'ai laissé griffonnant une lettre sur la table de la cuisine. Eh! tenez, le voici... Allons, avancez donc, seigneur, on n'attend plus que vous.

Le voyageur s'apprêtait à remercier.

— Pas de compliments, lui dit Giaccomo, et montez promptement.

A peine la voiture fut-elle hors des portes, que s'adressant de nouveau à l'étranger:

— Vous comprenez bien, seigneur, reprit-il d'un air d'importance, combien il était nécessaire de ne pas découvrir à ces gens-là que vous ne faites pas en effet partie de ma suite; il est bon de ne pas se laisser pénétrer par cette canaille, et vous avez sans doute remarqué que je n'ai pas cherché à détromper ce malheureux portier de l'idée que je suis un majordome de je ne sais quel cardinal.

Il dit ces mots assez bas et en regardant du côté de Clara et de la nourrice, et après s'être assuré qu'elles dormaient, il se mit à rire de pitié de l'erreur de Giuseppe, qu'il traita de vieux sot et d'impertinent. Le soin d'effacer de l'esprit de l'étranger l'impression défavorable que le concierge y avait laissée, l'occupait trop fortement pour qu'il songeât à s'informer des noms et des qualités de son nouveau compagnon de voyage; et cependant il n'oublia pas de lui demander s'il était bien armé, et si le pays était aussi dangereux qu'on l'assurait.

— Non, seigneur, répondit l'étranger à voix basse, dans l'intention apparente de respecter le sommeil des dames; non, je viens d'apprendre que le brigand que l'on redoute a pris une autre direction, et c'est pour en porter la nouvelle à Gaëte que le gouverneur a disposé du bidet que l'on m'a refusé.

— Et vous avez sans doute profité de l'occasion de ce courrier, car on m'a dit que vous écriviez?

— Oui, seigneur, répondit vivement l'étranger, et c'est pour cela que je vous ai fait attendre, je vous en demande pardon.

— Nullement, repartit Giaccomo d'un air courtois, et je suis charmé d'avoir eu cette occasion d'obliger un galant homme.

Tous deux gardèrent ensuite le silence pendant quelque temps. Giaccomo le rompit le premier:

— Seigneur, dit-il, je ne sais si c'est l'effet de cette fraîcheur qui annonce l'approche du jour, ou de la fatigue naturelle du voyage, mais à présent que je suis tout à fait tranquillisé au sujet de ce misérable Roccanera, je me sens accablé d'un sommeil auquel je résisterais en vain; ainsi donc, sans compliment, je vous demande la permission de m'y livrer un moment.

En conséquence de cette déclaration, le majordome s'enveloppa jusqu'aux oreilles dans son manteau. Il étendit ses jambes sous le siége de l'étranger, et plaçant commodément sa tête dans l'angle du son fond de la calèche, il s'endormit bientôt profondément.

La voiture roulait sans bruit sur un chemin sablé; on n'entendait que les chevaux dont le galop frappait à coups égaux la terre humectée d'une forte rosée. Les postillons, dont l'oreille musicale était flattée de cette mesure

(1) *Avis.* Quelques abonnés nous ayant fait parvenir des réclamations relatives à la longue interruption du *Chasseur d'hommes*, nous nous empressons d'apprendre à nos lecteurs que la publication de la seconde partie du beau roman de M. Emmanuel Gonzalès aura lieu à dater du n° 28 de notre journal, concurremment avec le dernier volume du *Comte de Villamayor*. E. B.

battue si régulièrement, frédonnèrent d'abord quelques airs insignifiants. Puis l'un des deux élevant la voix, chanta ces vers d'un poëte sicilien, alors fort à la mode :

Où vas-tu légère abeille ?
Pour égarer ton vol dans nos vallons,
Attends que l'aurore vermeille
Ait doré la cime des monts;
Les fleurs, sur leur tige inclinée,
Sans parfum languissent encor;
Parmi les pleurs de la rosée
Crains de mouiller tes ailes d'or.

Cette musique, familière à Clara, éveilla son attention. Elle souleva sa tête et l'avança pour mieux entendre. L'étranger voyant son mouvement découvrit la sienne, et ses beaux cheveux blonds éclairés des rayons de la lune frappèrent les regards de la jeune fille; la figure du voyageur était dans l'ombre, mais Clara pouvait-elle méconnaître Angélo? Saisie d'étonnement, elle n'osait pas en croire le témoignage de ses yeux; elle craignait de l'interroger de peur que le fantôme de son imagination ne s'évanouit trop rapidement. Elle avait écarté son voile. Angélo, pour dissiper le doute qu'il lisait sur sa figure expressive, accompagna doucement, de sa voix si connue, les postillons qui chantaient la suite de l'air sicilien...

Les chants n'avaient point interrompu le sommeil de Giaccomo, et Marina restait immobile comme lui; Angélo s'enhardissant jeta sur les genoux de Clara une lettre qu'il lui montrait depuis quelques instants et qu'elle n'osait pas prendre. A peine l'eut-elle saisie et cachée dans son sein, que les postillons apercevant le relais, remplirent les airs du bruit de leurs fouets, et réveillèrent le majordome. Clara reprit rapidement sa première attitude et Angélo rabattit son chapeau sur ses yeux.

Déjà l'azur du ciel pâlissait à l'Orient, le jeune homme tremblait que le jour ne trahît son secret; Marina pouvait le reconnaître. Aussi la voiture n'était pas encore tout à fait arrêtée, qu'il ouvrit lui-même la portière et, sautant légèrement à terre, il adressa de courts remercîments à Giaccomo et disparut. Les chevaux étaient prêts, on repartit bientôt. Clara venait de passer tout à coup de l'abattement le plus sombre à une gaieté si vive, que le majordome parut tout surpris de ce changement. La jeune fille s'empressa de chercher autour d'elle un prétexte à la joie qui brillait dans ses yeux, et les tableaux enchanteurs qui s'offraient alors à sa vue de tous côtés, lui parurent justifier assez le plaisir qu'elle n'avait pas la force de dissimuler. Elle faisait remarquer à Marina ces riches campagnes couvertes d'arbres élevés, unis entre eux par des festons de vignes qui formaient une seconde voûte sous leur ombrage. A l'abri de ce double rempart, les plantes potagères et les fleurs les plus délicates, bravant ensemble les rigueurs d'un climat trop brûlant, présentaient leur riante moisson. De distance en distance, sous une ombre semblable, mais plus épaisse encore, de nombreux ruisseaux nourrissaient en courant une herbe grasse et touffue, sur laquelle commençaient à se répandre, en bondissant, des troupeaux de génisses et de chevaux.

Giaccomo n'était point ému de cette scène, mais tout réjoui de la gaieté de Clara, il prit comme elle un air riant en promenant ses regards sur ce charmant pays.

— Voyez-vous ces champs de petits pois? lui dit-il, on en mange ici tout l'hiver. C'est de là que je tire ceux que je sers en décembre et en janvier à son éminence. Plus loin vous apercevez des buissons épais tout couverts de ces petits artichauts si tendres, qu'on en dévore jusqu'aux feuilles. Toutes ces plaines que l'œil découvre au loin, sont remplies de gibier, ces montagnes peuplées de daims, ces arbres chargés des fruits les plus parfumés. Là, dans cette direction, à l'ouest, est le lac *Fuzarro*, où le roi chasse les meilleurs canards sauvages de l'Italie, et dont les eaux engraissent des huîtres d'une délicatesse supérieure à toutes celles de l'Europe; on les y transporte du golfe de Tarente. C'est sur les flancs de ce Vésuve que se récolte le délicieux vin de *Lacryma-Christi*. C'est dans les eaux qui le baignent du côté de Castellamare, que l'on pêche ces coquillages si friands, nommés fruits de mer; et plus loin est *Sorente*.

— La patrie du Tasse! s'écria Clara.

— Peut-être bien, répondit Giaccomo, mais ce que je sais du moins, c'est que ces pâturages fournissent à Naples des laitages exquis et un beurre doré, le plus fin du monde connu. Je ne vous parle pas de la prodigieuse variété de poissons qu'on pêche dans le golfe de Gaëte et dans celui de Naples; et vous êtes trop instruite pour qu'il soit besoin de vous rappeler que nous foulons le sol natal du maccaroni.

Clara, pour échapper à l'ennui de cette leçon de géographie gastronomique, s'était de nouveau couverte de son voile et s'occupait, en feignant de dormir, de la rencontre qu'elle venait de faire et de la lettre d'Angélo qu'elle pressait sur son cœur, en brûlant du désir d'en lire le contenu. Quand Giaccomo l'avertit qu'ils entraient dans la ville, elle regarda de tous côtés, dans l'espérance d'apercevoir son ami; mais ce fut en vain : la voiture descendit la plus grande partie de la rue de Tolède, et tournant à gauche, vers le port, côtoya quelque temps la mer, et sortit de Naples en se dirigeant vers Portici; elle s'arrêta enfin devant une petite maison d'un aspect charmant, et dont les jardins s'étendaient vers le rivage.

— Vous êtes chez vous, signorina, dit Giaccomo à sa pupille, et voici vos serviteurs, ajouta-t-il en lui présentant deux hommes de bonne mine et quelques femmes. Ils vont vous montrer la maison et prendre vos ordres pour le dîner. Je reviendrai ce soir de bonne heure.

CHAPITRE XIX.

Clara, dès qu'elle fut libre, s'enferma pour lire à son aise la lettre d'Angélo. Il lui disait que la mort lui serait moins affreuse que le malheur de vivre loin d'elle; qu'il abandonnait tout pour la suivre, sans savoir encore ni ce qu'il ferait ni quel était le sort qui l'attendait, mais qu'un de ses regards allait en décider. Il la priait de souffrir qu'il cherchât à rencontrer ses yeux à l'église, la première fois qu'elle s'y rendrait, et de se souvenir qu'il devait y lire la permission de vivre pour elle ou l'ordre de mourir.

Comme elle achevait cette lecture, une cloche se fit entendre près de là. Clara, s'avançant sur une terrasse, vit à quelque distance une chapelle de l'autre côté du chemin. Aussitôt, se couvrant de sa mante, elle dit à une servante de la suivre, sans lui permettre d'avertir Marina.

— Laissez-la mettre ici tout en ordre, lui dit-elle, et ne perdons pas de temps; je suis empressée d'aller rendre grâces à Dieu.

Elle était entrée dans la chapelle, ses yeux l'avaient parcourue tout entière; il ne s'y trouvait qu'un très-petit nombre de femmes prosternées et quelques jardiniers des environs qui portaient des herbes à la ville, et dont les chevaux s'étaient par habitude arrêtés d'eux-mêmes au tintement de la cloche. Elle se plaça près de la porte, un peu en arrière de Rosalia, la jeune servante qui l'accompagnait, et se mit à prier; mais à l'instant qui semblait demander le plus de recueillement, au lieu de s'incliner, Clara leva la tête, et derrière un pilier, à quelques pas, elle aperçut Angélo, qui la regardait avec inquiétude. Les yeux de la jeune fille ne peignaient apparemment ni la haine ni l'indignation, car elle vit tout à coup ceux de son amant rayonner de plaisir. Tous deux restèrent un moment immobiles, puis ils se prosternèrent ensemble devant l'autel, sans cesser de se regarder; et par un mélange de sentiments si familiers aux Italiens, ils appelaient avec une ardente dévotion la protection de la Vierge sur leurs profanes amours.

La terrasse d'où Clara venait d'apercevoir la chapelle, régnait le long de la route, sur la ligne de la maison, à la hauteur du premier étage. Des piliers en pierre soutenaient audessus un treillage léger, sur lequel s'entrelaçaient la vigne et le chèvrefeuille, qui retombaient en festons des deux côtés; de grands vases, d'un dessin élégant, formaient sur cette terrasse des allées d'orangers, de myrtes et de rosiers. La croisée de la chambre de Clara s'ouvrait dans toute sa hauteur; c'était la seule ouverture par où l'on communiquait de la maison avec cette espèce de belvédère, et de là l'on pouvait descendre au jardin par un petit escalier fermé d'une grille.

Clara mesura de l'œil l'élévation des murs du côté de la route; et rassurée contre le danger d'une escalade, elle se demanda ce qui pourrait l'empêcher de venir prendre le frais la nuit sur la terrasse, en attendant que la lune fût levée. Après tout, se dit-elle, si ce jeune homme vient se promener sur le grand chemin à pareille heure dans l'espérance de me voir ou de me parler, ce ne sera pas ma faute; et, pour l'empêcher de faire cette folie, je ne dois pas me condamner à étouffer dans ma chambre. La pensée du cloître, sa vocation, le père Danielo, tout cela était déjà bien loin; mais il restait les terreurs que le religieux lui avait inspirées à l'égard du noble protecteur et de la bassesse du majordome. Plus Clara réfléchissait aux moyens d'écarter ces dangers, plus il lui semblait que l'assistance d'Angélo la pouvait servir beaucoup mieux que les conseils du bon père. L'heure du dîner la surprit dans ces méditations. Après le repas, elle goûta quelques heures d'un repos délicieux qui fut interrompu par la visite que Giaccomo lui avait annoncée.

Le majordome s'étendit mollement dans un fauteuil qu'il fit apporter au frais sur la terrasse.

— Mon enfant, dit-il à Clara, j'espère que vous êtes satisfaite. Vous voyez le soin qu'on a pris de réunir ici tout ce qui peut vous plaire. Vous retrouverez dans cette chambre toutes vos habitudes; voilà vos crayons, vos couleurs, un chevalet, un clavecin, et jusqu'à votre métier de broderie. De cette terrasse, vous verrez du côté de la route passer le roi et la reine qui vont souvent à leur palais de Portici, ou à la *Favorita*. Du côté de la mer, que vous découvrez par-dessus les murs de votre jardin, vous apercevez à gauche tout le volcan, et votre œil peut suivre jusqu'à ce point blanc, au milieu de sa hauteur, les voyageurs qui gravissent cette belle montagne; c'est un ermitage où l'on s'arrête d'ordinaire pour prendre quelque repos. Vous aurez le plaisir de voir, dans les beaux jours, cette foule toujours renaissante de curieux s'élever de différents côtés par petites troupes détachées, formant



Donne-moi tes pistolets, Génaro, dit le majordome. — Page 203

des cavalcades burlesques d'ânes ou de mulets, seuls animaux sur lesquels on puisse entreprendre, avec sécurité, ces marches hasardeuses.

Regardez maintenant cette suite de délicieux paysages qu'offrent de notre côté les rives orientales du golfe, où vous découvrez Castellamare. Cette île, qui semble fermer la baie devant nous, c'est Caprée.

— Ah! dit Clara, cette Caprée si célèbre par le séjour de Tibère?

— Et bien plus encore, répondit Giaccomo, par la grande quantité de cailles qui la traversent tous les ans. Elle est à huit lieues de Naples; mais ici l'air est si pur et si transparent, qu'éclairée comme vous la voyez par le soleil couchant, on distingue le mouvement du terrain et les divers plans de ses montagnes. La large base du mont Pausilippe forme le rivage opposé du golfe, à l'ouest. Il s'étend sur cette longue ligne, depuis les îles de Procida et d'Ischia que vous voyez à l'extrémité, jusqu'au fond de la baie où vous découvrez Naples, qui déploie sur un magnifique amphithéâtre l'orgueil de ses édifices somptueux, et que couronne sur la hauteur le château de Saint-Elme. Voilà de quoi vous divertir, ma chère Clara, de plus vous avez à vos ordres une bonne voiture pour parcourir les environs et aller faire connaissance avec les promenades de *Chiaja* et de la *villa réale*. Je dois encore vous annoncer que vous aurez une loge au théâtre de Saint-Charles. Eh bien, n'êtes-vous pas toute contente, mon enfant?

— Oui, sans doute, mon cher tuteur, et je dois beaucoup de reconnaissance à mon bon protecteur du soin qu'il prend de me rendre heureuse, mais je vous avoue que je le serais à moins de frais, et...

— Clara, la vie est courte, il faut se divertir... est-il rien sur la terre au-dessus de la richesse et des douceurs qu'elle donne? N'écoulez pas les sermons de cette béate de Marina; songez plutôt, ma Clara, songez au plaisir que vous aurez en paraissant à l'Opéra, un jour de grand gala, plus belle et mieux parée que toutes les dames napolitaines. On ne parlera que de vos charmes; tous les jours, si vous voulez, vous changerez de robe et de coiffure. La France n'aura pas de soieries assez belles, ni de modes assez élégantes pour vous. Les riches dentelles de la Flandre, les mousselines vaporeuses de l'Inde vous seront prodiguées; Clara, vous êtes belle, mais vous ne le serez pas toujours. Chère petite, souvenez-vous bien qu'il n'y a rien de vrai dans le monde que le plaisir, et qu'il n'est point de plaisir durable sans la richesse.

— Eh bien! seigneur Giaccomo, je fuirai le monde. Loin de lui, je trouverai du moins la paix, qui me tiendra lieu de ces plaisirs que ma pauvreté m'interdit.

— Voilà des phrases de cette pédante de Marina, qui vous corrompt, qui vous gâte l'esprit, et qui fera votre malheur, si je n'y mets ordre. Je l'ai amenée ici par complaisance pour vous, mais si la sotte continue à vous entretenir ainsi dans la rébellion, je la chasse impitoyablement, comme j'en ai reçu l'ordre. Songez que je réponds de vous.

— Que vous ai-je donc dit de mal, seigneur, et quel moyen honnête puis-je employer pour me procurer la richesse, sans laquelle vous assurez qu'il n'est rien de vrai sur la terre?

— Quel moyen, petite méchante? quel moyen; ne vous ai-je pas parlé assez clairement du pouvoir de ces deux grands yeux de velours?

— Seigneur Giaccomo, si ce peu de beauté dont vous voulez me rendre vaine peut m'attirer les hommages d'un mari plus honnête que riche...

— Un mari, ma petite, un mari! votre nourrice, qui vous parle de mari, ne vous a donc pas dit tout ce qu'une pauvre femme sacrifie en acceptant cet esclavage?

— Non, répondit vivement Clara, je sais seulement que c'est un devoir pour une femme de s'y soumettre, quand elle veut vivre avec honneur dans le monde, et je regarderai toujours comme mon plus grand ennemi tout homme qui me parlerait un autre langage. Plutôt que de l'entendre, j'irais me jeter dans le premier couvent et y réclamer une protection qu'on ne me refusera certainement pas.

— Quel est ce langage? dit Giaccomo tout rouge de colère. Voilà du nouveau; et je ne croyais pas que l'insolence de Marina pût aller jusque-là. Je soupçonne plutôt cet intrigant de moine augustin qu'elle vous a donné pour confesseur; c'est lui qui aura machiné cette odieuse manœuvre. Mais, grâce à Dieu, nous voilà débarrassés de lui!... et maintenant signora, vous marcherez droit s'il vous plaît, et de bonne grâce, ou je saurai bien vous contraindre à rentrer dans la bonne voie.

Giaccomo sortit, alors en jetant derrière lui la porte avec fureur: le petit homme suffoquait. Marina s'offrit alors à sa vue.

— C'est donc vous, maudite hypocrite, lui dit-il, qui fourrez dans la tête de cette enfant des idées de cloître et de couvent? Je vous rends responsable de tout... vous entendez, et je vous préviens que, si je ne la trouve pas demain dans des dispositions plus raisonnables, je vous chasse d'auprès d'elle, et je vous fais reconduire à Rome, où l'autorité veillera sur vos actions.

Marina ne s'inquiétait pas ordinairement du bruit de Giaccomo. Cependant, comme elle voyait que l'accomplissement de ses menaces laisserait Clara sans appui, dans le pays où elle se trouvait tout à coup transplantée, elle lui conseilla de ne pas l'irriter. La bonne nourrice ajouta qu'il était prudent d'attendre la réponse du père Danielo, qu'elle venait d'instruire par

une lettre détaillée de tout ce qui se passait à Naples.

Mais le soleil avait disparu derrière le mont Pausilippe. Clara se retira de bonne heure; et dès que l'on eut fermé avec une barre de fer à travers les volets de la fenêtre qui donnaient sur la terrasse, elle renvoya tout le monde et poussa sans bruit les verroux de sa porte. Tout se fit à l'heure alors, elle souleva doucement la barre de la fenêtre et l'ouvrit avec précaution.

Clara s'avança sur la terrasse. La nuit était fort sombre, une large écharpe de feu coupait diagonalement le Vésuve. La lave enflammée, qu'elle n'avait pas aperçue à la clarté du jour, jetait alors l'éclat le plus vif, et colorait d'un rouge ardent les nuages épais qui couronnaient la tête du volcan. De minute en minute, une colonne de feu s'élançait sans bruit du cratère, s'épanouissait en gerbe et retombait sur les flancs de la montagne. Au même instant, l'éclair illuminait le golfe immense, et traçait sur les flots agités de longs sillons de flammes. Une multitude de voiles blanches apparaissaient alors à la fois sur la surface des eaux, et plus loin, la lumière se réfléchissait sur les nombreuses maisons du mont Pausilippe, et brillait sur les tours de la ville; puis tout rentrait dans l'ombre.

Ce spectacle imposant fixa quelque temps l'attention de Clara, mais un léger bruit qu'elle entendit sur la route la détourna enfin de cette contemplation silencieuse. Elle se porta vivement de ce côté sur la pointe du pied; et se cachant derrière un pilier parmi les rameaux suspendus de la vigne, elle avança doucement la tête à travers le feuillage, sans se découvrir pourtant, dans la crainte d'être vue de celui qu'elle espérait apercevoir à la faveur de l'une de ces courtes éruptions du Vésuve. Bientôt, en effet, une lueur rougeâtre éclaira sur le chemin un paysan qui retournait à Portici, et presqu'au même instant elle s'entendit appeler du côté du jardin. Elle se retourna rapidement, honteuse d'avoir été surprise dans cette situation; mais déjà une épaisse obscurité lui dérobait la vue des objets les plus proches. Le cœur de la pauvre enfant battait avec violence, elle n'osait ni fuir ni avancer. Les yeux fixés sur le point d'où la voix était partie, elle attendait avec anxiété qu'un autre éclair du volcan vînt dissiper ses doutes.

Il tarda cette fois plus longtemps; mais enfin il brilla, il lui découvrit derrière la grille de l'escalier du jardin la tête charmante de son cher Angélo.

— Clara, lui dit-il à voix basse, avancez, il faut je vous parle.

— Imprudent, répliqua-t-elle; plus bas, plus bas encore, si l'on vous entendait nous serions perdus.

— Clara, si vous m'aimez comme vos lettres me l'assurent, venez, je vais vous conduire dans un appartement que j'ai loué pour vous à Naples. Demain, au point du jour, nous nous marierons; j'ai de l'argent, nous ne manquerons ni d'un prêtre ni de témoins. Une fois ma femme, vous n'aurez plus rien à craindre : quels ennemis oseraient vous attaquer ?

— Quels ennemis, pauvre Angélo? Des ennemis bien redoutables, pour vous et pour moi.

— N'hésitez donc plus, alors, Clara, venez. Je puis vous aider à franchir cette grille, et j'ai là-bas une échelle qui m'a servi à m'élever jusqu'à la terrasse qui règne au bout du jardin le long de la mer!

— Non, Angélo, je ne puis me résoudre à fuir ainsi; j'aurais plus de courage si les dangers ne menaçaient que moi; mais ils peuvent vous atteindre aussi!...

— Si c'est pour moi que vous craignez, n'ayez aucune inquiétude. Je puis m'engager dans la musique du roi, ou bien au théâtre de Saint-Charles; on m'a déjà fait des offres très-avantageuses. Une fois au service de sa majesté, je suis assuré d'une protection qui me garantira contre les périls de toute espèce. Ainsi ne tardez plus, suivez votre mari, Clara; et ne perdons pas une occasion qui peut-être ne se retrouvera plus.

— Cette occasion, Angélo, je serai toujours la maîtresse de la faire renaître. Mais partez, je tremble qu'on ne vous découvre; il me semble que la lumière du Vésuve devient plus vive de moment en moment. Demain, peut-être jettera-t-il moins de flammes, et vous pourrez venir me rendre compte de ce que vous aurez fait pour vous assurer de la protection que vous dites.

— Et si je réussis, vous me suivrez, vous serez ma femme ?

— Du moins c'est mon vœu le plus cher. A demain... à demain donc, Angélo, je vous attends à la même heure.

— A demain, murmura le jeune homme en s'éloignant avec un soupir qui disait à la fois tout son bonheur et tous ses regrets.

CHAPITRE XX.

Le lendemain le majordome reparut plus joyeux que jamais.

— Je vous amène votre voiture, dit-il à Clara, venez la voir, vous en serez contente; ou plutôt, pour juger en même temps combien elle est douce et commode, faisons ensemble un tour de promenade jusqu'à Portici.

Clara consentit à ce qu'on lui proposait et se fit accompagner de sa nourrice. En moins d'un quart d'heure, ils arrivèrent à cette résidence royale. Elle est bâtie sur une couche de lave qui couvre, à une profondeur de quatre-vingts pieds, les ruines de l'antique Herculanum. La grand'route, qui conduit au Vésuve et à Pompéia et mène à Castellamare, traverse la cour de ce palais. Des jardins s'élèvent devant la façade opposée à celle de la mer; c'est là que Giaccomo conduisit sa pupille. Au détour d'une allée, formée d'épaisses charmilles, il parut tout surpris de rencontrer son maître se promenant seul, un livre à la main, et qui adressa d'abord quelques mots obligeants à Clara. Le majordome s'éloigna par respect, et fit signe à Marina d'imiter sa discrétion, mais elle détourna les yeux pour ne pas voir ses gestes et continua de suivre les pas de Clara.

MOATONVAL.

(La suite au prochain numéro.)

LE MARIAGE VENDÉEN.

—

NOUVELLE.

Par JULES JANIN.

Vous ne savez donc pas comment s'était marié M. Baudelot de Dairval, qui est mort il y a quatre ans, et qui a été tant pleuré par sa femme qu'elle est morte huit jours après son mari. La noble dame? C'est pourtant une histoire bien digne d'être racontée, parce qu'elle est touchante et spirituelle à la fois, ce qui est rare dans les histoires de notre pays. Je veux donc vous raconter celle-là; d'ailleurs elle se passe en Vendée, et le héros est un Vendéen très-brave, très-jeune, très-hardi, d'un très-beau sang, et qui est mort dans son lit, fort tranquillement, sans se douter qu'il y aurait une seconde Vendée un an après sa mort.

Baudelot de Dairval était le petit-fils de ce même César Baudelot dont il est question dans les mémoires de la duchesse d'Orléans, la propre mère du régent Louis-Philippe. Cette femme, qui a jeté tant de mépris sur les plus grands noms de France, et qui n'a épargné ni son fils, ni ses petites-filles, n'a pas pu s'empêcher de parler avec éloges de César Baudelot; Saint-Simon, ce gentilhomme sceptique et moqueur, mais bon gentilhomme, parle avec éloges des Baudelot. Vous comprenez donc que le jeune Henri, avec un pareil nom à porter, ne fut pas des derniers à se rendre dans la première Vendée pour y protester, les armes à la main, contre les excès de la révolution. Baudelot se fit Vendéen, tout simplement parce qu'il n'y avait pas alors autre chose à faire pour un homme de son nom et de son caprice; il se battit comme on se battait là-bas, ni plus ni moins; il était l'ami de Cathelineau et de tous les autres; il assista à ces batailles de géants, il y assista en riant, et en chantant quand il s'était bien battu et qu'il n'entendait plus le cri des blessés. Quelles guerres! quelles tempêtes livides furent comparables à celles-là! Mais ce n'est pas mon compte de refaire un récit fait si souvent et avec des couleurs si différentes. Ce n'est donc pas mon fait ni le vôtre de vous raconter ou d'entendre raconter les belles actions de Baudelot de Dairval. Seulement, je veux vous dire qu'un jour, lui treizième, surpris dans une ferme par un détachement de bleus, Baudelot assembla sa troupe à l'improviste.

— Mes amis, dit-il, la ferme est cernée; fuyez tous! Emmenez ces femmes et ces enfants; allez rejoindre notre chef Cathelineau. Pour moi, je reste et je défends la porte; je tiendrai bien dix minutes tout seul. Ils sont trois cents là-bas qui nous égorgeraient tous. Adieu, adieu, mes braves! pensez à moi. A mon tour aujourd'hui : vous autres, vous vous ferez tuer demain.

Dans ce temps d'exception et dans cette guerre exceptionnelle on ne s'étonnait de rien; on ne songeait même pas à ces luttes d'héroïsme, si fréquentes dans les guerres élégantes. Dans une lutte d'extermination comme celle-là on n'avait pas le temps de faire de la grandeur d'âme; on ne se drapait pas héroïquement : l'héroïsme était tout nu et tout cru. Aussi les soldats de Baudelot, entendant ainsi parler leur chef, jugèrent, à part eux-mêmes, que leur chef parlait bien, et ils lui obéirent aussi simplement qu'il leur avait commandé. Ils se retirèrent par le toit, emmenant les femmes et les enfants. Baudelot, cependant, resté à la porte, faisait du bruit comme quarante, haranguant, disputant, faisant retentir son fusil. On eût dit que tout un régiment était derrière cette porte, prêt à faire feu; les bleus se tenaient sur leurs gardes. Baudelot fut ainsi sur la défensive tant qu'il eut de la voix.

Mais quand la voix lui manqua et lorsqu'il jugea que sa troupe était en lieu de sûreté, l'imprudent jeune homme se fatigua de cette feinte guerrière; il se sentit mal à l'aise de commander ainsi à une troupe absente; et, sans plus parler davantage, il n'eut plus d'autre souci que d'étayer en dedans la porte, qui était fortement ébranlée au dehors. Alors, après avoir parlé comme dix, il fit l'ouvrage de dix. Cela dura encore quelques minutes.

Cependant la porte craqua, les bleus firent feu par les jointures. Baudelot ne fut pas blessé; et, comme il avait été interrompu dans son repas, il se mit à table, achevant tranquillement de manger un morceau de pain et de fromage et de vider un pot de piquette, se disant à lui-même qu'il faisait son dernier repas.

A la fin la porte fut forcée, les bleus entrèrent. Il leur fallut quelques minutes pour débarrasser de tous les obstacles la porte de la maison et pour se reconnaître au milieu de la fumée de leurs fusils. Les soldats de la république cherchaient avidement du regard et du sabre cette troupe armée qui leur avait tenu tête si longtemps. Vous jugez de leur surprise lorsqu'au lieu de tous ces hommes dont ils avaient cru entendre distinctement les voix, ils ne découvrirent qu'un très-beau jeune homme d'une haute taille, d'un visage très-calme, qui mangeait tranquillement un pain noir arrosé de piquette! Les vainqueurs s'arrêtèrent, muets d'étonnement, appuyés sur leurs fusils; ce qui donna le temps à Victor Baudelot de vider son dernier verre et d'achever sa dernière bouchée.

— A votre santé, messieurs! leur dit-il en portant son verre à ses lèvres. La garnison vous remercie du répit que vous lui avez donné.

En même temps il se leva, et, allant droit au capitaine :

— Monsieur, lui dit-il, il n'y a que moi dans cette maison : je suis tout près à passer derrière le buisson que voilà.

Puis il ne dit plus rien, il attendit. A sa grande surprise, Baudelot ne fut pas fusillé sur-le-champ. Peut-être était-il tombé entre les mains de quelques recrues assez peu exercées pour vouloir attendre vingt-quatre heures avant de tuer un homme; peut-être ses vainqueurs furent-ils arrêtés par sa bonne mine, et par son sang-froid, et par cette honte qu'il y a toujours à se mettre trois cents pour égorger un seul homme.

Noubliez pas que dans cette triste guerre il y avait des sentiments français des deux parts.

On se contenta donc de lier les mains de Baudelot et de le conduire, ainsi garrotté et très-fort surveillé, à un manoir des environs de Nantes, autrefois jolie et élégante maison seigneuriale, qui était devenue depuis les guerres une espèce de forteresse. Le maître de cette maison n'était autre que le chef de ces mêmes bleus qui avaient saisi et garrotté Baudelot. Ce Breton, gentilhomme quoique bleu, avait donné des premiers dans les transports de la révolution. Il était du nombre de ces nobles qui ont fait tant d'héroïsme à leur préjudice, et qui se dépouillèrent en un seul jour de leur fortune, de leurs armoiries, et de leurs noms propres, sans songer à ce qu'ils avaient promis à leurs pères, à ce qu'ils devaient à leurs fils, également oublieux du passé et de l'avenir, victimes infortunées du présent. Mais ne leur faisons pas de reproches à ceux-là : ou bien ils sont morts sous le coup de la révolution, qu'ils ont trop bien servie et qui les a dévorés comme les autres; ou bien ils ont assez vécu pour voir combien leurs sacrifices n'ont profité à personne et comment ils sont restés dépouillés, eux tout seuls, pendant que la France bourgeoise faisait sans eux tout ce rapide chemin.

Baudelot de Dairval fut enfermé dans le donjon, c'est-à-dire dans le pigeonnier de la gentilhommerie de son vainqueur. Les colombes, chassées par la guerre, avaient fait place aux chouans prisonniers. La prison avait conservé un air calme et débonnaire; elle était recouverte encore de son ardoise brillante, encore surmontée de sa girouette résonnant; on ne s'était pas cru obligé de mettre des barreaux de fer aux ouvertures par lesquelles s'échappaient les pigeons domestiques pour revenir le soir. Au reste, c'est à peine si l'on avait ajouté un peu de paille à l'ameublement ordinaire du pigeonnier. C'est là que fut enfermé Baudelot.

Au premier abord cela lui parut original d'avoir pour prison le colombier d'un manoir rustique. Il se promit de faire là-dessus une romance, avec accompagnement de guitare, aussitôt qu'il aurait les mains libres. Comme il était ainsi à rêver romance et guitare, il entendit le son d'un violon et d'un galoubet champêtre.

Le violon et le galoubet jouaient une marche joyeuse. Baudelot se souleva sur son coude, et, à force d'amonceler la paille contre le mur avec son épaule, il atteignit un des trous du pigeonnier; et alors il vit tous les détails d'une fête : une longue procession de jeunes gens et de belles dames en robes blanches, précédés par des ménétriers de village.

La procession était leste, chacun se livrait à la joie. La fête passa au pied du colombier, ou, si vous aimez mieux, au pied de la tour. En passant au pied de la tour une jeune et jolie personne regarda attentivement au sommet. Elle était blanche et fine de taille; elle avait l'air rêveur. Baudelot comprit qu'on savait qu'il y avait là un prisonnier; et pendant que la fête s'éloigne, voilà mon valeureux Baudelot qui se met à siffler l'air de Richard :

Dans une tour obscure,

ou un air approchant; car c'était un jeune homme versé dans toutes sortes de combats et de romances, aussi habile à manier une épée qu'une guitare, distingué à cheval, distingué à la danse, un vrai gentilhomme d'épée et d'esprit, comme on en voit encore et comme on n'en fait plus.

La noce passa; si ce n'était pas tout à fait une noce, c'étaient des fiançailles. Baudelot achevait de chanter : il entendit du bruit à la porte de sa prison; on entra.

C'était le maître de la maison lui-même. Il avait été marquis sous Capet, maintenant il s'appelait tout simplement Hamelin; il était bleu, et du reste assez honnête homme. La République le dominait corps et âme; il lui prêtait son épée et son château; mais voilà tout : il n'était pas devenu méchant et cruel à son service. Le matin même de ce jour qui touchait à sa fin, le capitaine Hamelin, car il avait été fait capitaine par la République, avait été averti que des chouans s'étaient arrêtés à sa ferme. A cette nouvelle il s'était mis à la tête d'un détachement, renvoyant ses propres fiançailles à une heure plus éloignée. Vous savez comment il s'était emparé de Baudelot. Une fois Baudelot le chouan en sûreté, le capitaine Hamelin était retourné à ses fiançailles; et voilà pourquoi il n'avait pas amené sur-le-champ son prisonnier à Nantes; ou, tout au moins, voilà pourquoi il ne l'avait pas fait fusiller sur-le-champ. Le capitaine Hamelin n'était pas tellement capitaine bleu qu'il eût tout à fait oublié les vieilles coutumes hospitalières du terroir breton : il se crut donc obligé de faire une visite à son hôte pendant que les convives de ses fiançailles se mettaient à table.

JULES JANIN.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXIV

ALPHONSE KARR.

Karr (Jean-Baptiste-Alphonse) est né à Munich, en 1808. Son père, Henri Karr, était un des pianistes les plus distingués de l'époque. Balzac le cite dans un de ses livres, parmi les grands maîtres allemands. Pendant vingt ans Henri Karr partagea, avec Thalberg, la faveur publique. Sa musique, d'un style facile et pur, jouissait d'une vogue immense. Cependant il entrait dans sa soixante-dixième année et il n'avait pas encore reçu cette récompense, due au mérite, dont l'épanouissement, sous forme de ruban rouge à la boutonnière, est d'un si grand éclat même pour des yeux qui vont s'éteindre.

Un matin, — c'était en 1842, — son fils Alphonse entre près du vieillard.

— Cher père, s'écrie le jeune homme, en lui sautant au cou, sois heureux!... Tu es chevalier de la Légion d'honneur!

Henri Karr fut heureux, en effet, et il apprit bientôt qu'il avait une double raison de joie : il devait sa croix autant à la France qu'à son fils!... Si la France s'était montrée juste, son fils s'était montré noble.

Voici ce qui s'était passé :

On avait prévenu la veille Alphonse Karr, l'écrivain déjà aimé, qu'il était au nombre des hommes de lettres portés sur la première liste de promotion dans l'ordre de la Légion d'honneur.

— Vous voulez me décorer? dit-il; après mon père, s'il vous plait.

. . . .

Et voilà comment le vieux musicien attacha à sa boutonnière le ruban rouge destiné au jeune romancier.

. . . .

Henri Karr n'était pas riche. Alphonse Karr, destiné à l'enseignement, dut donc, d'abord, passer par les pénibles et ennuyeux travaux du professorat. Il fut suppléant de cinquième au collége Bourbon.

Mais en dépit des volontés paternelles, une carrière aussi ingrate ne pouvait retenir longtemps à la chaîne une nature vigoureuse et intelligente comme celle du futur auteur des *Guêpes*.

Alphonse Karr renonça donc, un beau jour, à être *pion* pour se faire homme... et homme de lettres!

Il s'en alla loger avec un ami dans une mansarde de la rue des Fossés-St-Victor... une mansarde, éclairée à défaut des rayons du soleil, par les rayons de l'espérance.

Alphonse Karr rêvait alors la gloire des Victor Hugo, des Alfred de Vigny. Il faisait des vers.

Au bout de quelques mois de veilles, riche... de deux poëmes, le jeune homme se rend un beau jour près du rédacteur en chef du *Figaro* de cette époque.

— Qu'est ce? s'écrie le rédacteur en feuilletant, d'un doigt dédaigneux, les manuscrits qu'on lui présente, des vers!... Eh! mon pauvre ami... que voulez-vous que je fasse de ces *machines-là*.. on en regorge!... on en est rassasié... Les mirlitons de St-Cloud eux-mêmes ont demandé à n'en plus offrir aux grisettes!...

Et cependant, les vers de mirlitons sont de l'espèce la plus agréable. ils se comprennent quelquefois, s'ils sont bêtes toujours! — Mettez-vous à la prose, jeune homme! Croyez-moi! mettez-vous à la prose!... Et si vous avez du talent, vous arriverez!...

— Soit, repartit Alphonse Karr. On demande de la prose, on en aura...

Et, revenu dans sa mansarde, le jeune homme se mit immédiatement à chercher un sujet de roman.

Tout en cherchant... en cherchant beaucoup... comme un homme qui veut trouver, Alphonse Karr regardait le manuscrit d'un de ses poëmes, placés tous deux en face du poëte, sur la table de sapin vermoulu qui lui servait de bureau. Je ne sais pourquoi, mais ce manuscrit avait quelque chose qui tirait l'œil du maître; tandis que son compagnon semblait endormi, absolument endormi, à ses côtés, celui-là, au contraire, semblait dire à Alphonse Karr :

— Déroule-moi vite et relis-moi!... Je suis à deux fins, mon cher... tu ne t'en doutais pas!... J'étais poëme... je puis devenir roman... Allons!... efface mes rimes, garde mon sujet, mes situations, mes pensées, mon titre....

Et le tour est fait!...

Et le tour fut fait. *Sous les tilleuls*, poëme, devint *Sous les tilleuls*, roman.

Et Alphonse Karr n'eut point à se repentir d'avoir pris son bien où il l'avait trouvé. Son premier roman eut un grand succès. Tout le monde avait lu, tout le monde voulait lire cette histoire étrange, tour à tour amère et sentimentale, profonde et légère, joyeuse et navrante. *Sous les tilleuls* fut plus qu'un succès, ce fut un événement. De jeunes cœurs y retrouvaient ou croyaient y retrouver leurs propres douleurs, leurs propres joies, à chaque page. Le livre où la foule se plaît ainsi à se contempler comme dans un miroir est un livre posé... et qui pose en même temps son auteur. Les *Stephen* et les *Magdeleine*, plus ou moins réels, de Paris et de la Province, avaient pris sous leur protection la *Magdeleine* et le *Stephen* du roman. Les uns poussant les autres... le tour était fait, encore une fois. Alphonse Karr n'avait plus qu'à suivre sa route, elle s'ouvrait devant lui toute tracée, semée d'un sable fin, bordée de fleurs, abritée de pampres.

Une heure trop tard, Fa dieze, Vendredi soir, le Chemin le plus court Genevieve — un petit chef-d'œuvre — *Am-Rauchen, Clotilde, Hortense*, continuèrent dignement le succès de *Sous les tilleuls*.

Alphonse Karr était classé parmi les romanciers originaux de la France.

Mais 1839 avait sonné et Alphonse Karr allait prouver qu'il n'était pas seulement un peintre habile de mœurs... mais aussi un écrivain de bon sens et d'esprit tout à la fois : — un rare assemblage. —

Nous disons qu'Alphonse Karr publiait *les Guêpes*.

Que de feu, que de verve, que d'*humour* dans ces brochures étincelantes, qu'on s'arrachait il y a dix-sept ans.... qu'on lisait.... qu'on relisait...

Puis qu'on faisait relier avec soin... pour les conserver dans sa bibliothèque...

Où on les retrouve aujourd'hui avec joie, pour les relire encore...

Quand on veut se rendre compte de la manière dont le fouet d'une satire ingénieuse sait flageller les abus, les ridicules, les travers!...

Oui, certes, Alphonse Karr l'a prouvé et amplement prouvé : il y a en lui plus qu'un simple romancier, il y a aussi le moraliste, et non pas le moraliste froid, pédant, guindé, qui vous dit des vérités, il est possible, mais qui vous les dit de façon à vous endormir. — Il y a le philosophe qui intéresse, qui amuse, qui instruit, qui captive!...

Lisez *les Guêpes*, vous riez à ce passage où il est question des avocats...— qui ont le privilége, de par leur robe, du sarcasme, souvent des injures contre de pauvres plaideurs qui ne peuvent leur répondre.

Mais voici un autre passage où vous vous prenez à réfléchir, tout en souriant encore; cette fois l'écrivain vous parle des marchands qu'il ose traiter, le premier, de *voleurs*, lorsqu'ils vendent à faux poids!

Mais voici cinq à six lignes qui vous dilatent l'âme. Vous savez gré à Alphonse Karr d'être un homme de cœur, qui a mis sa plume au service des grandes idées, des inventions utiles...

Dans ces six lignes, Alphonse Karr appelle l'attention publique sur Frédéric Sauvage, l'inventeur de l'hélice, qui gémissait dans une prison pour dettes, au moment même où son admirable découverte recevait la sanction d'une solennelle expérience.



ALPHONSE KARR

. . . .

On a accusé Alphonse Karr d'avoir aimé à *poser* devant la foule.

On a raconté, à ce sujet, je ne sais combien d'historiettes sur la manière dont il s'habille, dont il se couche, dont il mange. On lui a prêté des chapeaux, des nattes de joncs, des mets impossibles. On a dit qu'il vivait dans l'eau comme une grenouille, le jour, et dans un cercueil, comme un moine fanatique, la nuit... On a dit encore...

La vérité sur tout cela, la voici, je crois.

Alphonse Karr, dans sa jeunesse, a prêté le flanc, sans doute, à la critique.

Mais la critique, maintenant qu'Alphonse Karr a des cheveux qui grisonnent... et qui grisonnent... parce que les neiges du travail et de l'étude sont tombées sur eux...

La critique devrait, à mon avis, se montrer plus indulgente.

Pour moi, j'ai vu souvent Alphonse Karr, et, jadis, chez Verdet... son premier éditeur... quand le romancier avait encore la barbe noire...

Et plus tard à Etretat. . quand il s'en allait courir sur les falaises, avec son vieil ami, le père Valin, le garde-pêche...

Puis, à Saint-Adresse, dans sa petite maison au bord de la mer, sa petite maison toute ombragée de chèvre-feuilles de la Chine et de roses panachées... avec une source qui traversait le jardin et dans laquelle il parquait des truites...

Puis, enfin, dernièrement à Nice... à sa villa...

Et... si vous désirez savoir mon opinion sur Alphonse Karr, eh bien, je pense tout simplement que c'est un homme d'une bonté et d'une grâce charmantes... dans la vie privée...

Dont l'unique défaut, dans la vie publique, consiste... — Ah!... mais il est grave, en effet, ce défaut pour certaines gens; —

Dont le plus grave défaut, donc, consiste...

A avoir donné le pas à Dieu sur l'humanité...

En aimant mieux toujours admirer les œuvres de Dieu que les œuvres des hommes...

. . . .

Et, pour achever cette esquisse sur Alphonse Karr, tenez lecteur, je crois ne pouvoir pas vous être plus agréable qu'en vous donnant ces quelques lignes signées de son nom, que je puise dans un de ses derniers livres : *les Femmes*... et qui vous diront mieux que je ne vous le dirais, combien sa plume est toujours charmante :

« J'entrai l'autre jour chez une jeune femme que je trouvai mélancolique. — Je suis triste, dit-elle, j'ai lu hier des contes de fées; j'ai rêvé toute la nuit de fées marraines qui vous comblent de dons précieux, — du chapeau de roses du prince Lutin, qui rend invisible, — de l'anneau du prince Loulou, qui le fait paraître si charmant, qu'aucune femme ne lui résiste, — et en me réveillant, j'ai été toute découragée de me retrouver dans la vie réelle.

— C'est que vous ne regardez pas bien, lui dis-je; ces prodiges se renouvellent tous les jours. Vous n'avez qu'à dire tantôt aux gens qui vous feront visite que vous êtes filleule, ou nièce, ou cousine d'un homme en place, et vous verrez que de beauté et d'esprit cela ajoutera au joli lot que vous en avez déjà; — vous verrez que de complaisances et d'adulations on aura pour vous. — Il n'y a même pas besoin, comme dans les contes de fées, que vous soyez réellement la filleule, il suffit de le dire.

Je sais un homme, — qui est né grossier, butor, laid, mal bâti et bête autant qu'on peut l'être; — eh bien! lorsqu'il met à son doigt un anneau sur lequel est un gros caillou appelé diamant,—il devient spirituel, bien élevé, joli et de très-bonne compagnie,—du moins, tout le monde le voit ainsi.

Quand je veux me rendre invisible, j'ai un certain vieux chapeau, rougi et chauve, que je mets sur ma tête, comme le prince Lutin fait de son chapeau de roses; — j'y joins un certain paletot râpé; eh bien! je deviens invisible, personne ne me voit, ne me reconnaît, ne me salue dans la rue.

ALPHONSE KARR. »

. . . .

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N°26. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

25 OCTOBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Vous êtes tout excusé, monsieur, répond la jeune femme avec un charmant sourire. — Page 202.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XXI.

Nouvelles mésaventures de Choublanc. — (*Suite.*)

Le coupé vert traverse les Champs-Élysées, passe la barrière et prend l'avenue de l'Impératrice.

— Décidément nous allons au bois de Boulogne, se dit Choublanc, on assure qu'il est charmant maintenant... qu'il y a un lac... des châlets... je ne suis pas fâché, tout en suivant ma femme, d'avoir cette occasion de voir le bois de Boulogne, d'autant plus que le temps est superbe... et la promenade me semble très à la mode... j'y vois beaucoup de beau monde...

Dans les avenues du bois le cheval du coupé a pris une allure plus vive. Celui du milord, qui sans doute a déjà beaucoup fatigué à Paris, ne suit plus qu'avec peine et à grands renforts de coups de fouet.

En vain Choublanc dit à chaque instant à son cocher :

— Nous n'allons plus, mon cher ami, prenez garde... vous vous laissez trop distancer...

— Eh! monsieur, ce n'est pas ma faute, répond le cocher, vous voyez bien que je fais ce que je peux... mais mon pauvre cheval a déjà été ce matin à Pantin, à Bondy, et il est sur les dents...

— Il fallait donc me dire cela quand je suis monté...

— Je ne pouvais pas me douter que vous me feriez suivre une voiture de maître...

— Vous croyez que ce coupé vert est une voiture de maître?...

— Oh! certainement... nous nous y connaissons nous autres, d'ailleurs c'est bien facile à voir.

— Est-ce que ma femme aurait pris voiture? se dit Choublanc de plus en plus surpris, aurait-elle gagné une grande fortune à la bourse... cela s'est vu... mais ça m'étonne, car elle n'aimait pas le jeu.

Tout à coup le cheval du milord s'abat. Le cocher jure, tire ses guides, la pauvre bête ne veut pas ou ne peut pas se relever. Choublanc saute alors à terre, et ne voulant pas perdre le coupé vert de vue, donne deux pièces de cent sous à son cocher, en lui disant :

— Tenez... prenez... je n'ai pas le temps d'attendre que votre cheval veuille bien se remettre en marche...

Et laissant là son milord, Choublanc se met à courir pour suivre le coupé. Heureusement pour lui, un élégant cavalier s'est approché

[illegible] la voiture, en [illegible] les [illegible], [illegible], cause avec la [illegible] qui est dans la voiture [illegible] le cocher [illegible] un peu la course.

— Il paraît que ce cavalier connaît Éléonore, [illegible] Choublanc en essuyant son front [illegible] de sueur.

Il [illegible] cavalier... Ma femme se lance dans le [illegible] monde... Ah! mon Dieu! en [illegible] qui salue à l'autre portière... [illegible] en caracolant... il a un bien joli cheval... sapristi... les voilà qui vont [illegible]... je ne pourrai jamais continuer [illegible]... j'ai la rate [illegible]... Si je trouvais à louer un âne... mais je n'en vois pas... Est-ce qu'il me faudrait encore perdre Éléonore [illegible] lui avoir présenté mes hommages?.. Je crois que je vais faire comme le [illegible] de mon cabriolet!..

[illegible] un des cavaliers qui [illegible] l'une des portières du coupé vert s'arrête pour [illegible] quelque chose à l'un de ses étriers. Choublanc a bientôt rejoint ce cavalier, il l'aborde et lui dit en le saluant :

— Monsieur, seriez-vous assez bon pour me rendre un service?...

— Qu'est-ce que c'est, monsieur?

— Vous connaissez la dame qui est dans ce coupé... là-bas...

— Oui... je vais même la rejoindre.

— Auriez-vous l'obligeance de la prier de faire arrêter un moment sa voiture... Je voudrais pouvoir lui dire deux mots...

— Vous la connaissez donc aussi, cette dame?...

— Si je la connais... je le crois bien, c'est ma femme...

— C'est votre femme!...

Et le jeune cavalier part d'un éclat de rire, puis s'écrie :

— Vous êtes sûr que cette dame est votre femme?...

— Parfaitement... Voilà assez longtemps que je suis sa voiture...

— Je ne me doutais pas qu'elle fût mariée.. elle nous a toujours dit le contraire...

— Ça ne m'étonne pas... puisqu'elle ne veut même pas porter mon nom.

— Oh! mais c'est bien plus drôle.. Attendez, je vais faire votre commission .. Parbleu, voilà une aventure qui va nous amuser!...

Le jeune cavalier pique des deux, en une minute il a rejoint le coupé, il parle avec feu à la personne qui est dedans; presqu'aussitôt la voiture s'arrête.

— Elle a consenti à m'attendre! se dit Choublanc [illegible] c'est gentil de sa part... on ouvre une des portières... elle veut me faire monter à côté d'elle... ah! voilà qui me paye de toutes mes peines!

Et notre Champenois précipitant sa marche, atteint enfin le coupé. Il s'approche de la portière ouverte en s'écriant :

— Éléonore! c'est moi!

Mais il demeure tout stupéfait, en se trouvant devant une jeune femme de vingt quatre ans au plus, mise avec la dernière élégance, qui, en le voyant, est prise d'un fou rire, et s'écrie enfin :

— Ah! c'est ce monsieur qui se dit mon mari!.. Je suis enchantée de faire sa connaissance...

Le malheureux Choublanc [illegible]

[illegible]

— [illegible] excusez-moi... [illegible] mari... je croyais que ma femme était montée dans ce coupé... en sortant de la Bourse... Je me suis encore trompé.. Je [illegible] votre voiture depuis la Bourse... [illegible]

— Vous êtes tout excusé, monsieur, répond la jeune femme avec un charmant sourire; vous voilà bien certain maintenant que je ne suis pas votre femme, n'est ce pas?

— Hélas, non, madame.

— Je ne suis qu'une simple artiste dramatique, monsieur, à qui on veut bien accorder un peu de talent et qui sera très-heureuse si vous voulez venir quelquefois l'applaudir.

En achevant ces mots la jolie femme salue Choublanc, referme la portière de sa voiture, et le coupé repart, ainsi que les deux cavaliers qui continuent de caracoler auprès.

Quant à Choublanc, il reprend tristement le chemin de Paris en murmurant :

— Toujours des déboires!... mais aussi pourquoi ai-je cru cet imbécile... ou plutôt pourquoi n'ai-je pas commencé par aller regarder dans cette voiture avant de la suivre... je suis moulu... harassé... poussif!...

O Éléonore! vous ne savez pas tout ce que j'endure pour vous!...

CHAPITRE XXII.

Un coup de théâtre.

Pendant que son mari parcourait le bois de Boulogne en milord, madame Choublanc se faisait promener dans Paris par son cocher. L'un courait après sa femme, l'autre tâchait de se dérober aux recherches de son époux.

Après quatre heures de promenade dans les rues et sur les boulevards, Éléonore croit pouvoir enfin rentrer chez elle.

Elle y trouve sa bonne très-inquiète de sa longue absence.

— Je craignais que madame n'eût versé avec sa voiture, dit Marinette, et puis je n'avais pas d'ordre pour le dîner, madame est partie si promptement...

— Ah! Marinette, j'ai encore fait cette rencontre terrible... cette tête de Méduse... toujours en habit bleu clair.

— Votre mari?

— Oui, monsieur Choublanc!.. Il paraît que maintenant je ne pourrai plus sortir sans le trouver devant moi.

— Il était devant madame?

— C'est-à-dire à cent pas de moi... à la Bourse... mais je me suis aperçue qu'il me voyait... alors je me suis sauvée... Je devais avoir l'air d'une écervelée, je me suis jetée dans ma voiture et craignant d'être suivie je me suis fait promener fort longtemps dans Paris .. Pourvu qu'il ait perdu mes traces...

— Madame, vous ferez bien de ne pas sortir de quelques jours...

— Je le voudrais! Mais, pourtant, il faut que je sorte encore demain matin... à dix heures au plus tard...

— Comment, madame va encore s'exposer...

— Il le faut, Marinette... Quand il s'agit de rendre service à l'ami de notre cœur, on ne doit pas hésiter...

— A propos de votre cœur, madame, il est venu tout à l'heure...

— Comment... que voulez-vous dire?

— Ce monsieur qui fume, qui crache et qui boit si bien...

— Arthur Rosencœur... il est venu?...

— Oui, madame... sur les quatre heures; car il en est cinq à présent.

— Pourquoi ne m'a-t-il pas attendu?... Qu'a-t-il dit?

— Il m'a demandé où vous étiez. Je lui ai répondu : Monsieur, madame se fait rouler...

— Rouler .. Qu'entendez-vous par là?

— Puisque madame est sortie en voiture... il me semble que quand on va en voiture, on [illegible]...

— Vous avez de singulières manières de rendre les choses... Après?

— Après, ce monsieur m'a dit : Qu'est-ce que vous avez pour dîner aujourd'hui? Je lui ai répondu : Rien du tout. Alors il a repris sa canne et s'est en allé en me disant : En ce cas, je vais dîner ailleurs.

— Ah! que vous êtes sotte, Marinette; pourquoi répondre que vous n'avez rien du tout? ..

— Dame, puisque c'est la vérité; on a tout avalé hier...

— Est-ce qu'il ne faut pas toujours que je dîne, moi? Est-ce qu'à Paris on ne trouve pas toujours ce qu'on veut?...

Allez me chercher un poulet tout rôti; faites-moi une salade... achetez aussi du bouillon... Dire que je n'ai rien du tout!... Arthur aurait dîné avec moi, je gage!...

— C'est ben pour ça que je lui ai répondu cela! se dit la bonne en allant chercher le dîner de sa maîtresse. Donnez-vous donc du mal pour ce monsieur qui vous appelle Tortue!...

Je ne sais pas comment est fait son pauvre Choublanc!... à madame!... mais il n'est pas possible qu'il soit plus saligaud et plus impertinent que son monsieur Tuturl...

Éléonore est de mauvaise humeur toute la soirée, parce que son tendre ami n'est pas venu. Mais le lendemain, à neuf heures, elle est habillée; elle prend son chocolat, se fait encore chercher une voiture et se rend chez son agent de change, en ayant soin de dire à sa domestique :

— Si M. Arthur Rosencœur venait en mon absence, qu'il m'attende... Dites-lui que je suis sortie pour ce qu'il sait bien; je serai de retour avant onze heures...

Mais qu'il m'attende... Je vous défends de le laisser partir!...

— Je ne me mettrai cependant pas en travers de la porte pour le retenir, son bel homme! se dit Marinette, en regardant sa maîtresse monter en voiture. La v'là encore qui se fait rouler... elle s'en donne! quel genre!...

Qu'est-ce qu'elle manigance donc pour rendre service à... l'ami de son cœur? comme elle l'appelle... Je ne sais pas... mais j'ai peur qu'il ne lui fasse faire des bêtises, ce cher ami-là!

A onze heures moins quelques minutes, Éléonore est de retour; une douce satisfaction se peint sur son visage. Elle tient à sa main un portefeuille qu'elle pose sur sa table à ouvrage, en entrant dans sa chambre, puis elle ôte son chapeau, en disant :

— Est-il venu, Marinette?

— Qui ça, madame?

— Mon Dieu, vous savez bien que je n'attends que Arthur...

— Non, madame, il n'est pas venu.

— Ah! qu'il me tarde de le voir... il sera si content quand je lui remettrai ce... ah! mon Dieu!... où donc l'ai-je mis... je ne l'ai plus... Grand Dieu! l'aurais-je perdu...

— Qu'est-ce que madame cherche donc?

— Un portefeuille... il me semble pourtant que je l'avais en entrant...

— Tenez, le v'là sur cette table, madame... vous l'avez posé là en arrivant...

— Ah! tu as raison... Je respire... j'ai eu une peur...

— Il paraît qu'il est précieux ce portefeuille...

CH. PAUL DE KOCK.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL (1).

CHAPITRE XX.

(Suite).

— Ma fille, dit le prélat, tout ce que m'a rapporté Giaccomo me prouve que vous êtes aussi sage que belle; votre prudence et votre vertu me charment, et je recueille avec bien de la joie ces fruits de l'excellente éducation que je vous ai donnée. Mais, mon enfant, ces avantages sont aussi fragiles que la beauté, et ne doivent pas vous inspirer plus d'orgueil.

— Je m'applique à n'en pas avoir, monseigneur, je ne suis fière que des bontés de votre éminence.

— Elles ne vous manqueront pas, tant que vous en serez digne, *carina*. Il faut écouter avec respect tout ce que vous dit votre tuteur. Il vous tient lieu de vos parents, à ce titre sacré vous lui devez obéissance; d'ailleurs, c'est en mon nom qu'il vous parle, et cette garantie doit vous suffire. Livrez-vous sans réflexion à ses conseils. C'est de ma part, *carina*, que Giaccomo vous a ordonné de voir le monde pour qui vous êtes faite. Parez-vous, fréquentez les promenades, les spectacles... Je ne blâme pas non plus la musique... ce sont là des distractions innocentes...

— C'est que je crains... c'est, monseigneur...

— Expliquez-vous, Clara.

— Je crains... je tremble plutôt d'y trouver trop d'attraits, particulièrement aux spectacles...

— Eh! d'où vient, ma chère enfant? Ne savez-vous pas que dans notre Italie les prélats eux-mêmes ne se font point scrupule d'y assister quelquefois? Quels dangers y redoutez-vous?

— Mais dites-moi, demanda Clara d'un air timide, n'est-ce pas du moins un grand mal que la tentation de monter sur un théâtre?

Le prélat parut frappé de cette idée; il garda quelque temps le silence, puis il lui dit avec un peu de vivacité :

— Nullement; vous avez vu comme on recherche à Rome, et comme on reçoit avec distinction dans les premières maisons, les cantatrices que l'on admire à l'Opéra.

— Je me faisais pourtant un grand scrupule du désir que j'ai souvent conçu de consacrer au théâtre les faibles talents que l'indulgence veut bien m'attribuer.

— C'est un enfantillage, ma chère enfant, et je suis loin de blâmer ce dessein. Naples réunit dans ce moment les plus habiles artistes de l'Italie. Je les connais, je veux qu'ils perfectionnent vos talents. Vous avez une voix admirable, une figure, une taille charmantes, ils auront bientôt fait de vous la virtuose la plus brillante. Adieu donc, mon enfant, je ne m'attendais pas à vous trouver aussi sage. Dites à Giaccomo de vous laisser partir seule, et de faire ensuite approcher ma voiture qu'il ira chercher près de la descente d'Herculanum, où je l'ai laissée.

Le majordome reçut avec beaucoup de joie la confidence de son maître. Tous deux étaient plus satisfaits qu'étonnés d'un changement aussi brusque dans les idées de leur élève.

Cependant le soir, Angélo fut exact au rendez-vous. Il apprit à Clara qu'il avait été agréé par le directeur du grand théâtre, et qu'il était engagé au service du roi. Il reçut d'elle en retour la nouvelle que son illustre protecteur consentait à la laisser suivre la même carrière. Elle lui promit qu'aussitôt qu'elle aurait acquis par ce moyen une existence indépendante, elle s'affranchirait tout à fait de la protection du prélat, en épousant l'amant de son choix.

Clara commença bientôt ses études théâtrales qui furent couronnées des plus brillants succès, et au bout de près d'un mois on fixa le jour de son début. Angélo avait déjà paru sur la scène avec éclat, et toutes les nuits, avant le lever de la lune, ou dès qu'elle ne brillait plus dans le ciel, il venait passer quelques heures avec sa bien-aimée. D'abord il ne l'entretint qu'à travers la grille. Cependant, peu à peu prenant plus de confiance dans la soumission respectueuse du jeune amant, elle écouta sans colère les vœux qu'il faisait pour qu'elle pût respirer un air plus frais sur la terrasse de la mer, au bout du jardin. Bientôt elle trouva bon qu'il apportât quelques clefs pour essayer s'il ne s'en trouverait pas une qui ouvrît cette grille. Enfin, la tentative ayant réussi, Clara consentit à le suivre sur la terrasse, où depuis cet instant ils allaient toujours ensemble attendre que l'aube du jour leur donnât le signal d'une douloureuse séparation.

Une nuit, Angélo comptait avec elle les heures qui les séparaient encore du moment où l'hymen couronnerait leur innocent amour. Pendant cet entretien si doux, Clara vit la première, à l'orient, le Vésuve se détacher sur un ciel moins sombre.

— Angélo, lui dit-elle, hélas! voici le jour.

— Déjà! ma Clara; faudra-t-il donc que je vous quitte encore ce matin sans avoir obtenu la seule faveur que j'aie osé jamais vous demander! Donnez-moi cette main qui va bientôt m'appartenir; donnez que je la presse contre mes lèvres.

— Mon bel ami, lui dit-elle, le plaisir que j'éprouve à la seule pensée de la livrer à vos caresses m'avertit que je ferais mal. Non, vous n'aurez jamais le droit de mépriser votre femme, et, croyez-moi, je mourrais plutôt que d'avoir à rougir devant mon mari.

— Eh bien! dit Angélo, que votre bouche renouvelle donc ici solennellement devant le ciel l'engagement muet que nous avons pris dans l'église de Sainte-Marie-Majeure.

— Puisse-t-il bientôt, répondit Clara, exaucer le vœu le plus cher à mon cœur! et je vous jure devant lui de vous aimer toute ma vie.

— J'accepte votre serment, répondit Angélo, et je vous fais à mon tour celui de vous aimer éternellement, et de n'avoir jamais d'autre épouse que vous.

— Désormais, mon Angélo, nos ennemis peuvent bien nous séparer, mais non jamais nous désunir.

— Mais écoutez, fit vivement le jeune homme, on dirait que le feuillage de ces arbrisseaux a frémi.

— C'est le vent qui l'agite.

— Non, quelqu'un s'avance de ce côté, son pied vient de briser un coquillage.

— Fuyez, au nom du ciel!

— A demain, dit tout bas Angélo, en sautant légèrement du haut de la terrasse.

Clara le suivit des yeux, et à la clarté du jour naissant elle le vit s'éloigner en courant, et disparaître derrière l'angle que formait la terrasse avec le mur du jardin. Au même instant, la voix de Giaccomo retentit près d'elle avec éclat :

— Halte-là! lui cria-t-il, que faites-vous ici?

— Je prends le frais, répondit-elle en frémissant.

— Vous n'étiez pas seule, signorina, vous parliez.

— Je priais, seigneur Giaccomo, vous m'avez fait une peur!...

— Parbleu, je suis curieux de connaître un peu le saint que vous invoquiez. Enfants, dit-il aux domestiques, entrez dans ce pavillon, et amenez-moi mort ou vif le scélérat qui ose violer cet asile.

Les serviteurs s'empressèrent d'obéir, et revinrent après quelques moments, en assurant qu'ils avaient soigneusement tâté partout, et qu'ils s'étaient assurés que personne ne se trouvait dans le pavillon.

— Donne-moi tes pistolets, Génaro, dit le majordome, et toi, Gaétano, va réveiller toute la maison. Apportez des flambeaux.

— Eh pourquoi? reprit Clara, voici le jour, attendez encore quelques instants et vous ferez facilement votre recherche sans causer tout ce scandale.

— J'aime beaucoup les scrupules de la signorina, s'écria Giaccomo avec un rire amer, et la crainte du scandale est là tout à fait à sa place. Allons, des flambeaux, vous dis-je, et voyez si la Marina n'est pas là quelque part aux aguets.

Elle arrivait en ce moment, et appelait Clara de toute sa force.

— Vous l'avertissez trop tard, lui dit de loin Giaccomo, nous la tenons, et nous allons sûrement découvrir aussi son complice.

Voilà des flambeaux, allons, enfants, fouillez partout avec soin, armez les pistolets, et si vous voyez quelqu'un, tuez-le sans miséricorde.

Quand il fut bien reconnu que les recherches étaient vaines, Giaccomo, un peu confus, fit rentrer Clara dans son appartement.

— Que ceci vous serve de leçon, lui dit-il, et vous apprenne que vous êtes soigneusement observée. Génaro m'a donné l'avis qu'il avait trouvé hier matin la grille de votre terrasse ouverte, et qu'on voyait des pas empreints sur le sable de l'allée qui mène de là au pavillon du bord de la mer. Vous voyez que rien ne m'échappe et que je suis bien servi.

Giaccomo laissa Clara fort étourdie de cette scène, et sortit furieux; mais le soir, quand il reparut, il avait repris une figure riante, et rien dans son air ou dans son maintien ne rappelait ce qui s'était passé le matin. Il engagea Clara, du ton le plus simple, à venir faire un tour de promenade avec sa nourrice dans la calèche. Elle accepta avec difficulté, pour lui payer le prix de sa bonne humeur.

Contre l'ordinaire, la voiture était attelée de quatre chevaux. Le cocher, sans attendre d'ordres, prit le chemin de la ville, la traversa tout entière et côtoyant le revers de la montagne, il gagna le bord de la mer, et s'arrêta devant une petite maison isolée. Giaccomo descendit le premier et offrit la main à Clara. Dès qu'elle mit pied à terre, il ferma vivement la portière, et la voiture reprit [illegible] comme un trait, emportant au loin Marianna. Clara fit un cri, mais le majordome l'entraîna dans la maison, repoussa la porte derrière lui, et la pauvre

(1) *Avis.* Quelques abonnés nous ayant fait parvenir des réclamations relatives à la longue interruption du *Chasseur d'hommes*, nous nous empressons d'apprendre à nos lecteurs que la publication de la seconde partie du beau roman de M. Emmanuel Gonzalès aura lieu à dater du n° 28 de notre journal, concurremment avec le dernier volume du *Comte de Villamayor*. E. B.

petite se trouva en présence de son protecteur, qui s'empressa de la soutenir et de la faire asseoir à côté de lui, sur un sopha.

— D'où vient cette frayeur, ma fille? lui dit-il.

— Monseigneur, pourquoi Marina n'est-elle pas avec moi? répondit-elle toute tremblante.

— Cette Marina, ma belle enfant, vous donne de très-mauvais conseils, et j'avais bien prévu qu'elle vous perdrait.

— On a trompé votre éminence. Marina ne m'a jamais rien conseillé que d'honnête.

— Eh! dites-moi; le rendez-vous de cette nuit est-il aussi dans les règles de cette honnêteté qu'elle vous prêche?

— Mais, répondit Clara troublée, mais, monseigneur... Giaccomo, qui vous a fait ce rapport, a dû vous dire qu'il m'a trouvée seule.

— Il me l'a dit en effet, répondit le prélat; mais il m'a conté de plus qu'il avait trouvé près du petit pavillon une échelle qu'on n'a pas eu le temps d'emporter, et qu'en suivant la trace des pas du sauteur, le long du mur, on a vu qu'il a regagné de ce point la grande route... Mais pourquoi baisser la tête et rougir aussi fort? Allons, remettez-vous, je veux connaître tous les détails de cette affaire; je le veux! je le veux, vous entendez!...

Et le regard de son éminence lança un éclair si terrible que, malgré elle la jeune fille recula.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-elle avec terreur, en tombant à deux genoux, monseigneur, au nom du ciel, ordonnez que Marina revienne... ou souffrez que j'aille la rejoindre... J'ai peur de votre colère.

— Relevez-vous, dit le prélat, d'un ton moins sévère.

— Non, non, répondit-elle en versant un torrent de larmes, je ne quitterai pas vos pieds que je n'aie obtenu cette faveur.

Elle était toujours agenouillée sur le plancher, la tête courbée sur la poitrine, sa pâleur mortelle était effrayante. Le prélat appela Giaccomo, qui entra sur-le-champ.

— Voyez, lui dit-il, je ne sais ce qu'elle a.

— Je le sais bien, moi, s'écria Marina en se précipitant dans la chambre; j'ai entendu ses cris, et toute la force de vos valets n'a pas suffi pour me retenir. Sortez, sortez tous les deux, laissez-nous seules, ou vous allez la voir expirer à l'instant.

— Non, dit Clara d'une voix faible, je suis mieux... un moment de terreur... la crainte de reproches... j'ai sans doute eu tort, mais je n'ai pas été maîtresse d'un premier mouvement.

— Vous l'entendez, maudite bohémienne, dit Giaccomo à Marina, on n'avait pas besoin de vous ici.

— Paix! dit le maître d'un ton irrité, cette femme est en effet très-coupable, mais je lui pardonne en faveur de son attachement pour Clara. Conduisez cette jeune fille dans la nouvelle maison que j'ai choisie pour elle et qui n'a point de terrasse où l'on puisse recevoir des visites nocturnes.

Le prélat disparut à ces mots et tout le monde garda le silence. Clara, remise de son émotion, remonta en voiture avec sa nourrice. Giaccomo s'y plaça près d'elle, et ils allèrent descendre à Naples, dans l'appartement de la rue *Monte di Dio*; le même où elle se fit reconduire depuis par le capitaine Philippe de Ternay en sortant de chez Suzanna, et dans lequel il écoutait alors un abrégé très-succint de ce récit.

CHAPITRE XXI.

Clara fut gardée pendant quelques jours, dans sa nouvelle demeure, avec tant de sévérité, qu'elle ne put trouver aucun moyen de communiquer avec Angélo. Sa prison devenait de jour en jour plus rigoureuse. Les maîtres de musique et de déclamation avaient cessé de lui donner des leçons, et il ne lui était pas même permis d'aller à l'église. Elle comprit alors que tout était légitime pour s'affranchir d'une semblable tyrannie, et qu'elle ne devait pas se faire un scrupule de la dissimulation. Elle affecta donc un peu de gaieté et reprit ses études ordinaires; elle chantait et jouait des instruments comme auparavant. Giaccomo ne lui parlait plus, mais elle s'aperçut qu'il remarquait ce changement avec plaisir.

— Eh bien! lui dit-elle avec indifférence, mes maîtres sont donc bien tranquilles sur mes progrès, puisqu'ils mettent tant d'intervalle dans leurs leçons?

— Vos maîtres, répondit Giaccomo sans la regarder, eh! pourquoi faire?

— Pour repasser mes rôles de début.

— Vous pensez donc toujours à cela?

— Eh! pourquoi pas? répliqua-t-elle d'un air distrait.

— C'est que les femmes sont si changeantes!

— Oh! non pas moi, du moins, seigneur Giaccomo.

— Ainsi, vous tenez beaucoup à l'exécution de ce projet?

— Beaucoup, un peu, qu'importe? puisque nous avons commencé, autant vaut-il finir.

— J'en suis fâché pour vous, ma belle enfant, mais votre protecteur est résolu à s'en tenir à votre première idée, et il m'a chargé de vous dire que vous entreriez dans un couvent sous deux jours.

— Eh bien! tant mieux, dit Clara d'un ton naturel, rendez-lui grâce de ma part de cette bonté. Aussi bien, c'est le meilleur parti, car les dispositions où je me sentais à son égard... oui, le théâtre m'aurait perdue.

— Perdue! dit Giaccomo en levant les épaules et en continuant à se promener par la chambre les mains derrière le dos. Perdue! en effet, une pauvre petite femme est bien malheureuse avec une bonne maison, une belle voiture, des livrées, des rentes bien assurées... Perdue! que les jeunes filles sont folles!

— Tenez, seigneur Giaccomo, je pense maintenant que tout cela n'a tenu qu'à la manière dont on s'y est pris avec moi. Je ne suis pas si folle qu'on le croit. Au surplus, à la grâce de Dieu, le parti que prendra mon digne protecteur me semblera toujours le meilleur.

A ces mots, Clara se retira dans sa chambre, et le majordome transporté de joie courut faire son rapport. Elle recueillit immédiatement le fruit de sa ruse; dès cet instant on lui donna plus de liberté, et elle se hâta d'en profiter pour aller à la messe. Cependant elle n'osa pas encore cette fois se rendre à une église éloignée. Ses regards cherchèrent vainement Angélo dans celle d'un couvent voisin.

A son retour elle vit réunis dans le salon les maîtres qu'elle avait demandés, et reprit avec eux le cours de ses leçons. Ils la jugèrent en état de débuter au bout de quelques jours. L'opéra qu'ils avaient choisi était parfaitement su des autres acteurs, et l'on trouva qu'une seule répétition suffirait; il fut encore convenu qu'elle ne serait annoncée que la veille. Toutes ces précautions paraissaient convenables aux desseins de Giaccomo. Par son ordre on vint prendre mesure d'habits à Clara et lui offrir le choix d'étoffes magnifiques; on essaya sur sa tête les coiffures les plus élégantes, et des joailliers lui présentèrent des parures de pierres précieuses.

Le lendemain, Clara pria sa nourrice de l'accompagner à l'église du Saint-Esprit, qu'elle choisit à cause de son éloignement. Pour y arriver il fallait traverser toute la ville, et suivre dans toute sa longueur la rue de Tolède, la plus fréquentée de Naples; elle espérait ainsi apercevoir Angélo, et sous prétexte de jouir de la vue du monde et des boutiques, elle donna l'ordre de découvrir la calèche et voulut qu'on allât fort doucement.

Son attente ne fut pas trompée; Angélo, averti par les maîtres de Clara, et de son nouveau séjour et de la liberté qui lui était rendue, guettait depuis la veille l'occasion d'arranger avec elle les moyens de renouer leur correspondance. Il la suivit jusqu'à l'église, et s'y glissa dès qu'il vit la voiture s'arrêter à la porte. Le jeune homme alla prendre place contre une colonne, et Clara, qui le suivait des yeux, s'agenouilla tout près de lui. Elle put recevoir son billet et lui en donner un qu'elle avait préparé. L'échange était à peine terminé, qu'en jetant les yeux autour d'elle pour s'assurer que l'on n'avait pas remarqué son action, elle aperçut, à peu de distance, Giaccomo qui l'observait. Un signe rapide avertit Angélo de se retirer; il sortit en cachant sa figure. Clara restait immobile, mais Marina, que ce mouvement venait de distraire, tourna la tête et suivit de l'œil un instant Angélo qui fuyait.

Giaccomo, qui n'avait pas vu l'échange des lettres, trompé par le geste de Marina, s'imagina que son regard avait averti l'inconnu et qu'elle favorisait cette intrigue; aussi toute sa colère retomba-t-elle sur la pauvre nourrice. Il avait depuis longtemps formé le projet de l'éloigner, et cette occasion lui parut trop favorable pour la laisser échapper. Il exigea formellement le sacrifice de Marina, comme garantie de la bonne volonté de Clara en faveur du traité convenu. Elle opposa bien des raisons de convenance, elle se plaignit amèrement de la violence qu'on lui faisait, mais Giaccomo insistait avec tant de force et d'obstination, qu'elle crut devoir céder de peur de tout compromettre.

Cependant, comme Clara ne pouvait pas rester sans la protection d'une femme, Giaccomo s'offrit à la remettre aux mains d'une parente respectable qu'il avait à Naples. Elle lui servirait, disait-il, de mère pendant ses débuts; elle veillerait sur sa chère pupille, et la garantirait de mille dangers, que sa grande expérience saurait prévoir et écarter. En attendant, il lui promettait que Marina ne serait pas renvoyée à Rome, qu'elle resterait dans l'appartement de la rue *Monte di Dio*, il s'engageait à l'y entretenir avec décence; et après ses débuts, Clara y pourrait venir rejoindre sa nourrice. Ce fut ainsi que Giaccomo parvint à livrer l'innocente fille à mamma Suzanna, qu'il honora du titre de sa parente. Il l'installa le même jour chez cette créature, et fit transporter sur-le-champ dans sa maison l'équipage et une partie des meubles; les deux laquais et la petite palermitaine Rosalia, qu'on avait fait venir de Portici, allèrent également s'y installer.

La promesse d'une forte récompense avait attaché Suzanna aux intérêts de Giaccomo, et il eut à se louer de son zèle; mais les effets répondirent mal à l'attente du majordome. La grossièreté des moyens de séduction de cette femme avilie ne pouvait que révolter l'âme délicate et noble de Clara. D'un autre



Philippe, sors d'ici tout à l'heure, ou je te fais assommer sans pitié.

côté, l'usage trop fréquent du crédit illimité ouvert au café de la Méridienne causait à Suzanna, vers le soir, un accablement habituel qui mettait sa surveillance en défaut. Alors Clara, qui n'avait plus l'occasion de voir Angélo à l'église, entr'ouvrait doucement la fenêtre, et l'apercevait du moins sous son balcon. Elle lui descendait un billet au bout d'un fil, auquel il attachait sa réponse. Dans la lettre qu'il lui avait remise à l'église du Saint-Esprit, il lui donnait avis que, d'après les récits favorables des maîtres qui l'avaient instruite, le directeur du grand théâtre était disposé à lui offrir un engagement avantageux. Angélo la conjurait de le signer le jour même de son début aux *Fiorentini*.

Clara s'était déterminée à prendre ce parti, en apprenant l'indigne abus que Giaccomo avait fait de sa confiance. Elle avait jugé Suzanna dès le premier moment, et les lettres d'Angélo lui apprirent positivement qu'elle ne s'était point abusée. Le jeune homme passait les jours et les nuits à veiller sous ses fenêtres, tout prêt à réclamer les secours de la garde, aux premiers cris qu'elle aurait poussés.

Clara rédigea un mémoire pour le roi qu'Angélo devait porter au palais, si le danger devenait imminent; mais la prudence leur commandait de ne pas commencer les hostilités. Il valait mieux patienter jusqu'à l'époque prochaine où, devenue maîtresse d'elle-même par un engagement contracté avec le directeur de l'Opéra, les liens dans lequels son tyran la retenait encore tomberaient sans difficulté. Ce jour tant désiré était enfin venu; le début de Clara, très-applaudi d'un public peu nombreux, à un théâtre secondaire, n'avait produit que l'effet calculé par Giaccomo. Du reste, aidé par Suzanna, il avait écarté tous ceux qui cherchaient à s'approcher d'elle pendant la représentation, et le directeur de Saint-Charles, charmé de ses talents qu'il était venu juger, n'avait pas pu trouver le moment de lui faire les propositions convenues avec Angélo.

Les choses en étaient là quand l'arrivée du capitaine don Philippe de Ternay, chez son amie Suzanna, provoqua la scène qui ouvre ce récit; scène ensuite de laquelle Clara, reconnaissante des soins qu'il lui avait galamment prodigués, faisait à son libérateur le récit de ces événements. On conçoit qu'elle ne prononça pas le nom d'Angélo et qu'elle parla du maître de Giaccomo en termes fort discrets. Elle termina en suppliant le capitaine de favoriser le plan d'indépendance qu'elle avait conçu, en l'aidant à contracter le jour même un engagement avec le directeur de Saint-Charles.

Philippe la quitta en lui promettant d'exécuter ses ordres, mais en effet pour réfléchir aux moyens de la détourner de cette idée. La passion qu'il avait conçue pour elle venait de prendre un nouveau degré de violence, en écoutant de sa bouche naïve la relation de ses chagrins. Au milieu de tous les sentiments qui se combattaient dans son sein, il en démêlait un qui les dominait tous : Clara, l'idole de son cœur, devait faire le destin de sa vie.

Philippe, habituellement négligé dans sa mise, rougit alors du désordre de sa toilette; il rentra chez lui, se para de son mieux; il soigna sa coiffure, se vêtit de ses plus riches habits, et s'inonda d'essences. Content de ces apprêts, il traversa la place du palais, et passa devant le café de la Méridienne, sans souvenir des fumeurs ses amis ni des buveurs ses émules, sans même jeter un regard de ce côté; il se hâta d'aller se présenter chez Clara. Marina vint le recevoir et le pria d'excuser sa maîtresse; les émotions de la journée lui faisaient un besoin de repos; et d'ailleurs, ajouta-t-elle, la signora n'était pas dans l'habitude de recevoir des visites aussi tard.

Le capitaine fut tout surpris en se trouvant la force de maîtriser son emportement. Peu de jours auparavant, il aurait renversé Marina, brisé la porte et battu les valets; aujourd'hui, soumis et respectueux, il se retirait au premier mot d'une vieille femme, et obéissait à l'ordre d'un enfant. Le jour suivant il attendit, non sans impatience, que l'heure fût convenable pour faire une visite à Clara; elle le reçut avec joie, de l'air le plus libre, et lui demanda s'il avait vu le directeur de l'Opéra. Philippe lui répondait en demandant à conférer encore avec elle à ce sujet avant d'agir, quand Giaccomo entra dans la chambre. Sans saluer personne, il dit à Clara d'un air de hauteur qu'elle eût à se préparer à partir pour Rome, où il devait la reconduire le jour même.

Le capitaine avait toujours en dedans quelque chose qui grondait, et charmé d'avoir sur qui jeter sa colère :

— Apprenez, drôle que vous êtes, dit-il au majordome, qu'on ne traverse pas ainsi la conversation des honnêtes gens, et qu'un valet attend d'ordinaire qu'on le fasse appeler.

— Seigneur capitaine, répondit Giaccomo en se grandissant, je vous ai déjà dit que je suis le tuteur de cette jeune fille, et...

— Vous en avez menti, seigneur majordome, vous n'avez aucun droit sur elle.

— Seigneur capitaine, vous parlez de droits, reprit Giaccomo, vous n'avez pas celui de vous mêler d'affaires de famille.

— Eh bien ! je le prends donc, et c'est du consentement de la signorina.

— C'est à ma prière, dit Clara.

— Vous l'entendez, continua le capitaine d'une voix de tonnerre; retirez-vous tout à l'heure, misérable, ou je vous conduis moi-même chez le juge, et là, si vous aimez le scandale, nous ne vous l'épargnerons pas, maître Giaccomo.

— Seigneur capitaine, répondit-il d'un ton

monstier, je n'aime point le scandale, et c'est vous seul qui en faites ici.

— Comment, faquin, vous traitez de scandale la chaleur que je mets à défendre l'innocence!

— Il est bien question ici d'innocence, reprit le majordome en regardant Clara de travers; je crois qu'après le rendez-vous de la terrasse...

— Il ment! s'écria Clara, il ment, seigneur, ne le croyez pas, rien n'est plus faux.

— Tu mens, impudent faussaire! dit le capitaine en le saisissant à la gorge. Ah! tu calomnies, misérable. Je jure par cette épée que je te couperai la langue qui vient de proférer ce blasphème.

Giaccomo n'avait plus la force de crier, l'énorme main de Philippe le serrait si violemment qu'il était sur le point d'expirer, quand la porte s'ouvrit, et le père Danielo s'offrant tout à coup aux yeux de Clara, elle jeta un cri d'étonnement qui attira l'attention du capitaine et sauva Giaccomo d'une mort imminente.

— Que se passe-t-il donc ici? demanda le vieillard du ton le plus sévère.

— O mon père, que vous venez à propos! s'écria Marina en s'avançant vers le religieux et lui baisant respectueusement la main.

— Qui vous amène ici, bon père? demanda le capitaine avec hauteur.

— Que vous importe! répondit Danielo du ton le plus imposant. Clara, continua-t-il, ne me direz-vous pas ce que signifie tout ceci?

— Mon père, dit Clara en le saluant profondément, soyez le bienvenu. Le seigneur capitaine que vous voyez s'est déclaré mon défenseur, et j'ai mis ma confiance en lui.

— Il ne faut la mettre qu'en Dieu, ma fille; mais si cet honnête seigneur vous a garantie contre les violences de Giaccomo, je lui rends grâces d'un si grand service, et le ciel le bénira pour cette bonne œuvre.

— Ce n'est pas assez, reprit le capitaine, en retrouvant toute sa colère un moment suspendue, il faut maintenant la défendre contre les calomnies de ce misérable.

— Laissons cela, dit vivement Clara, je lui pardonne.

— Non! non! cria Philippe en s'échauffant encore plus, non, je veux savoir ce que signifie cette terrasse. Explique-toi, maraud, tu parlais d'un rendez-vous.

— Eh! parbleu, demandez plutôt cette explication à la signorina; elle sait mieux que moi quel est l'homme avec lequel je l'ai surprise l'autre nuit sur la terrasse de la mer.

La pauvre enfant, la figure alors tout en feu, balbutia quelques mots de réponse, et se cachant tout à coup le visage dans ses mains, fondit en pleurs sans pouvoir se défendre.

— Surprise avec un homme... la nuit!... répéta le capitaine, les yeux étincelants et tremblant de rage.

— Je suis innocente, disait la jeune fille en sanglottant.

— Plaise à Dieu! cria Philippe d'un air menaçant.

— Clara, dit Danielo avec calme, levez les yeux sur moi.

Elle le regarda sans hésiter, d'un air affligé, mais plein de candeur, il semblait qu'elle lui reprochât d'avoir un seul instant douté de sa vertu.

— Clara est pure comme les anges du ciel, dit le religieux [illegible] que cet homme rapporte n'est pas [illegible] de vérité. [illegible] je réponds qu'[illegible] recevoir une explication satisfaisante.

— N'en doutez pas, mon père, ajouta vivement Clara. Je n'ai pas l'ombre d'un reproche à me faire. J'ai dû chercher l'appui d'un protecteur contre les ennemis dont j'étais entourée; mais je l'ai dit, je le répète encore, j'aimerais mieux mourir cent fois que de manquer à mon devoir.

MORTONVAL.

La suite au prochain numéro.

LE MARIAGE VENDÉEN.

NOUVELLE

Par JULES JANIN.

(*Suite.*)

— Que puis-je faire pour vous obliger, monsieur? dit Hamelin à Baudelot.

— Seigneur châtelain, dit Baudelot en s'inclinant, je vous demande en grâce de me donner au moins l'usage d'une de mes mains, s'il vous plaît.

— Vos deux mains seront déliées, monsieur, répondit Hamelin, si vous voulez me promettre de ne faire aucune tentative d'évasion. Seulement, avant de rien promettre, souvenez-vous que demain, à six heures du matin, vous serez conduit à Nantes, à coup sûr.

— Et fusillé à huit heures, aussi à coup sûr? dit Baudelot.

Le capitaine Hamelin garda le silence.

— Eh bien! monsieur, dit Baudelot, faites-moi délier les mains, et, sauf délivrance, je m'engage sur ma parole d'honneur de gentilhomme chrétien, de rester ici comme un pigeon à qui on a coupé les ailes.

Le capitaine Hamelin ne put s'empêcher de sourire à l'allusion de son prisonnier; il lui fit délier les mains.

— A présent, dit Baudelot en étendant les bras comme un homme fatigué d'un long sommeil, à présent, monsieur, je vous remercie, et je suis vraiment votre obligé jusqu'à demain; et ce n'est pas ma faute si ma reconnaissance ne dure pas plus longtemps.

Le capitaine Hamelin lui dit :

— Si vous avez quelques dispositions dernières à arranger, un testament à faire, par exemple, je puis vous envoyer de quoi écrire.

Disant cela, Hamelin avait l'air ému, et dans le fond il l'était, car on n'est pas Breton impunément.

Baudelot, voyant son hôte ému, lui prit la main.

— Voyez vous, lui dit-il d'un air profondément convaincu, ce simple mot « testament » me fait plus de mal que cet autre mot « la mort à Nantes; » ce mot-là « faites votre testament » m'a rappelé la mort de tous les miens. Je n'ai personne à qui léguer mon nom, mon épée, mon amour et ma haine; car c'est là tout le bien qui me reste. Pourtant cela doit être amusant et doux de disposer de sa fortune, d'être généreux au delà même de la tombe, de se figurer, en écrivant ses derniers bienfaits, les larmes de joie et de douleur qu'on fera verser après sa mort! Cela est honorable et doux, n'est-ce pas, capitaine? N'y pensons plus.

— Je vais vous envoyer à dîner, dit Hamelin. Justement c'est aujourd'hui mon jour de fiançailles, et ma table sera mieux pourvue [illegible]. Ma fiancée vous servira elle-même, monsieur.

Baudelot [illegible] l'un des [illegible] les plus [illegible] sa cage une petite [illegible] qui avait été semée là par un des premiers habitants du colombier. La jolie fleur se balançait joyeusement aux vents. Elle avait déjà attiré les regards de Baudelot; il cueillit la jolie fleur.

Puis il la présenta au capitaine.

— C'est l'usage chez nous, capitaine, de faire à la fiancée le cadeau des fiançailles; soyez assez bon pour remettre à la vôtre cette petite fleur éclose dans mon domaine, et à présent, capitaine, bonsoir : voilà déjà assez longtemps que je vous arrache à vos amours. Dieu se souviendra de votre humanité pour moi, mon hôte. Adieu, portez-vous bien. Envoyez-moi à souper, car j'ai faim et besoin de repos.

Et ils se séparèrent en se disant du regard un adieu amical.

On apporta à dîner au jeune Vendéen. La jeune fille qui le servait, jolie Bretonne aux dents blanches, aux lèvres roses, à l'air pensif cependant, comme cela convenait à une timide enfant des campagnes qui avait déjà vu passer tant de proscrits, servait Baudelot avec une attention sans égale. Elle ne lui laissait ni répit ni trêve qu'il n'eût mangé de tel plat, qu'il n'eût bu de tel vin; car Baudelot fut servi tout à fait comme les convives de la maison. Le repas était magnifique : le colombier s'en ressentit; c'était presque comme au bon temps, quand les habitants ailés de la tourelle allaient ramasser les miettes du festin. Une fois, comme la jeune fille versait du vin de Champagne à Baudelot :

— Comment vous appelle-t-on, mon enfant? lui dit Baudelot.

— Je m'appelle Marie, dit l'enfant.

— Comme ma cousine, reprit le jeune homme. Et quel âge avez-vous, Marie?

— Dix-sept ans, dit Marie.

— Comme ma cousine, dit Baudelot.

Ici le cœur pensa lui manquer, songeant à sa belle parente égorgée par le bourreau; mais il aurait rougi de pleurer devant cette enfant, qui avait déjà les larmes aux yeux; et ne pouvant lui dire autre chose, il lui tendait son verre.

Mais le verre était plein; mais dans le verre étincelait joyeusement le vin de Champagne, et sur ce verre venait tomber le dernier rayon du soleil. Il ne faut pas tromper nos neveux : rien n'est plus vrai; le vin de Champagne a pétillé, et le printemps est venu, même pendant la terreur!

Voyant que son verre était plein, Baudelot dit à Marie :

— Tu n'as pas de verre, Marie?

— Je n'ai pas soif, dit Marie.

— Oh! dit Baudelot, ce vin que tu vois, qui pétille, n'aime pas à être bu par un homme tout seul; il est bon compagnon de sa nature : il se plaît au milieu des gais convives; c'est le plus grand soutien de cette fraternité dont tu as entendu parler, ma pauvre Marie, et que les hommes comprennent si peu. Fais-moi donc l'amitié de tremper tes lèvres dans mon verre, ma jolie Bretonne, si tu veux que je boive encore du vin de Champagne avant de mourir.

En même temps il portait son verre aux lèvres de Marie. Déjà Marie tendait ses lèvres, mais à ce mot mourir son cœur gonflé déborda, et elle versa d'abondantes larmes qui roulèrent dans le vin joyeux.

— A ta santé, Marie, dit Baudelot.

Et le vin et les larmes, Baudelot but tout cela à ta santé de Marie.

Au même instant le son du cor, le chant du [illegible], l'accompagnement des violons se firent entendre.

— Qu'est-ce que cela? dit le jeune homme, posant son verre en passant tout à coup de

l'enthousiasme au sourire. Dieu me pardonne, dit-il, c'est un bal!

— Hélas! disait Marie, hélas! oui, c'est un bal. Ma jeune maîtresse ne voulait pas danser, mais son mari et son père l'ont voulu. Elle va être bien malheureuse ce soir!

A ces mots, le jeune Vendéen :

— Oh! dit-il, ma bonne Marie, si tu es bonne comme je crois, fais cela pour l'amour de moi : va, cours, vole, dis à ta maîtresse que le comte Baudelot de Dairval, colonel de chevau-légers, demande la permission de présenter ses respects... Ou plutôt ne dis pas cela, Marie; ou plutôt va-t'en trouver mon hôte et non sa femme, et dis-lui que son prisonnier s'ennuie; que le bruit du bal va l'empêcher de dormir; que la nuit sera longue et froide; que c'est une charité d'arracher un malheureux jeune homme aux tristes réflexions de sa dernière nuit; que je le prie au nom du ciel de me laisser aller à son bal cette nuit; qu'il a ma parole d'honneur que je ne songerai pas à m'échapper. Dis-lui tout cela, Marie, et dis-lui encore tout ce qui te viendra à l'âme et au cœur. Parle un peu haut afin d'être entendue par ta maîtresse et d'intéresser ta maîtresse pour moi, et grâce à toi, Marie, je n'en doute pas, il se laissera fléchir. Alors, si je suis invité à ce bal, alors, mon enfant, envoie-moi le valet de chambre de ton maître; dis-lui qu'il m'apporte du linge blanc et de la poudre pour mes cheveux. On doit trouver encore un reste de poudre dans le château. Dis-lui aussi qu'il m'apporte un habit de son maître, et qu'on me prête mon épée seulement pour me parer ce soir; je ne la tirerai plus du fourreau. Mais va donc, va donc, Marie ! va, mon enfant.

Et le jeune prisonnier tour à tour pressait et retenait l'enfant. A voir cela, on n'eût pu s'empêcher de rire et de pleurer à la fois.

Quelques instants après parut dans le colombier le valet de chambre du capitaine Hamelin. Ce valet de chambre était un vieux bonhomme très-fidèle à la poudre, très-fidèle aux vieux usages, très-regrettant l'aristocratie, dont il était un des membres et un membre fort actif. A la révolution française, ce valet de chambre avait perdu beaucoup de son importance. Il est vrai qu'il était devenu membre du conseil municipal; mais, dans ces hautes fonctions, il regrettait plus d'une fois ses longs tête-à-tête avec les hauts personnages qu'il avait ajustés dans sa jeunesse. Quoique municipal, ce coiffeur était un bonhomme qui n'avait été dévoué à M. de Robespierre que parce que celui-ci seul, dans la France libre, avait osé conserver la poudre, les manchettes et les gilets brodés.

Il apportait au prisonnier un habit complet que le capitaine Hamelin avait fait faire quand il était plus jeune, quand il était marquis et pour aller à la cour voir le roi, quand il y avait un roi et une cour. Cet habit était fort beau et fort riche, et fort élégant; le linge était très-blanc, la chaussure très-fine. L'hôte de Baudelot n'avait rien oublié, pas même les parfums et les senteurs, et les cosmétiques d'une toilette de marquis d'autrefois. Baudelot confia sa tête au vieux valet de chambre, qui la para avec toute complaisance, non sans pousser de profonds soupirs de regret. Baudelot était jeune et beau, mais il y avait longtemps qu'il ne s'était paré. Quand donc il se vit tout habillé, tout frais, la barbe fraîche, le regard animé par le repas qu'il avait fait et par le violon qu'il entendait au loin, Baudelot ne put s'empêcher de sourire et d'être content de lui, et de se rappeler ses belles nuits de bal masqué à l'Opéra avec M. le comte de Mirabeau.

Il n'y eut pas jusqu'à son épée qu'on lui remit au sortir du donjon, en lui rappelant son serment de ne pas la tirer. Il était nuit quand il traversa le jardin pour se rendre à la salle du bal.

A ce bal étaient conviées les plus belles dames révolutionnaires de la province. Mais vous savez que les femmes ne sont pas tellement révolutionnaires qu'elles ne restent quelque peu aristocrates quand il s'agit d'un brave, spirituel, élégant, jeune et beau gentilhomme qui sera fusillé demain.

Revenons à notre histoire. Le bal des fiançailles commençait. La fiancée était mademoiselle de Mailly, la petite-nièce de cette belle de Mailly qui avait été si aimée de madame de Maintenon. C'était une jeune personne blonde et triste, malheureuse évidemment de se livrer à des noces et à la danse dans ces temps de proscription; c'était une de ces âmes fortes qui sont très-faibles jusqu'à une certaine heure fatale qui n'a pas encore sonné pour elles; mais, quand cette heure de force a sonné, c'en est fait, cette faiblesse d'âme devient une énergie invincible; l'héroïne remplace la petite fille; les ruines d'un monde ne suffiraient pas à intimider celle que tout à l'heure le moindre signe de mécontentement faisait frémir.

Éléonore de Mailly était donc fort triste et fort abattue. Les compagnes de son enfance imitaient son abattement et son silence. Jamais vous n'aviez vu une fête bretonne aussi triste; on sentait dans ce bal une confusion inexplicable : rien n'allait, ni la danse, ni les danseuses; le malaise était général. Les jeunes gens eux-mêmes, près des jeunes belles demoiselles, ne cherchaient pas à plaire, et le bal était à peine commencé que déjà tout le monde, sans que personne pût se dire pourquoi, désirait que le bal fût bientôt fini.

Tout à coup la porte de la vaste salle s'ouvrit lentement, et je ne sais pourquoi tous les regards se portèrent en même temps sur cette porte; mais il est vrai que l'assemblée n'eut à cet instant qu'un seul regard, tout ce bal cherchait avidement une distraction à ses ennuis.

Alors par cette porte, entr'ouverte comme pour un fantôme, on vit entrer un joli gentilhomme de la cour, un type perdu, un bel officier bien riant, bien paré. Il avait l'habit de la cour, la tournure de la cour, les élégantes manières de la cour. Cette apparition fit un charmant contraste avec l'ennui de la soirée et la solennité de cette porte lentement ouverte. Les hommes et les femmes les plus bleus, dans le fond de l'âme, se trouvèrent surpris d'une manière charmante en retrouvant tout à coup au milieu d'eux un débris de cette vieille société française anéantie en vingt-quatre heures, hélas! Et, de fait, c'était charmant à voir ce jeune homme proscrit, que la mort attend demain, qui vient au milieu d'une fête de républicains pour y ranimer les danses, y rappeler la gaieté, et qui ce soir-là ne songe qu'à une chose, être aimable et plaire aux femmes, fidèle jusqu'à la fin à sa vocation de gentilhomme français.

JULES JANIN.

(*La fin prochainement.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXV

GAVARNI.

C'était en 1835, au château de madame la comtesse de C... dans un petit hameau des Hautes-Pyrénées, appelé *Gavarni*.

Madame la comtesse de C... entourée de quelques amies, de quelques voisines de campagne, devisait dans son salon toilette et littérature, tout en faisant voltiger l'aiguille sur un de ces miraculeux ouvrages de broderie — dont les Fées ont sans doute donné les premières leçons aux femmes.

A quelques pas de la maîtresse de la maison et de ses compagnes, un jeune homme de dix-sept à dix-huit ans feuilletait des journaux de modes.

Ce jeune homme se nommait Paul Chevalier. Attaché en qualité de secrétaire à la personne du directeur du Cadastre, il était venu avec ce dernier se livrer, dans le pays, à des travaux d'arpentage. Présenté à madame de C... par le directeur, Paul Chevalier, doué d'ailleurs d'une figure agréable et d'un esprit pétillant, avait été parfaitement accueilli par la noble châtelaine.

Madame de C... en était sur le chapitre d'un nouveau système de *manches plates* de son invention.

Elle expliquait à ses amies comme quoi sa couturière avait poussé des cris de joie quand *sa cliente* lui avait fait part de sa trouvaille...

Et comme quoi, certainement, tout Paris... tout Paris... féminin, porterait l'hiver suivant des manches *façon comtesse de C...*

A ce moment, un éclat de rire retentissant dans le salon interrompit subitement l'intéressante causerie de ces dames.

Elles se retournèrent toutes à la fois.

Paul Chevalier s'avançait vers elles, une gravure à la main, et s'adressant à madame de C... tout en riant encore, il lui disait :

— Mon Dieu !... pardon de mon observation, madame, mais puisqu'il vous est si facile, à ce que j'entends, d'inventer de si jolies choses comme toilette...

Ne pourriez-vous aussi trouver... pour l'hiver prochain... d'autres costumes de carnaval que ceux que vos stupides journaux de modes s'obstinent à donner comme types du comique et du gracieux ?

Madame de C... prit la gravure qu'on lui présentait; ces dames se la passèrent de mains en mains et il fut reconnu à l'unanimité, que M. Paul Chevalier était dans le vrai... que les costumes susdits étaient d'un rococo et d'un mauvais goût achevés.

— Seulement, ajouta madame de C... en souriant au jeune homme, vous le savez, monsieur Paul. *La critique est aisée!...*

Vous dessinez fort joliment...

Eh bien! voyons, prouvez-nous...

— Que *l'art* n'est pas difficile... volontiers, madame... J'essayerai du moins...

Quand ce ne serait que pour vous soustraire, lors de votre premier bal, à l'esclavage de toutes ces vieilleries soi-disant italiennes.

Et se mettant à l'œuvre aussitôt, Paul Chevalier, en quelques coups de crayon, jeta sur le papier deux croquis carnavalesques d'une originalité, d'une fantaisie remarquables!

Il venait tout simplement de créer le *Débardeur* et le *Titi*.

— Mais cela est adorable, s'écrièrent toutes les dames émerveillées.

— Si adorable, dit madame de C... que je veux envoyer sur l'heure ces deux dessins à mon journal.

Allons!... signez-les bien vite, monsieur.

— Les signer... pourquoi? repartit Paul Chevalier en rougissant.

— Mais pour que chacun sache à qui re-

vient la gloire de ces délicieux costumes.

— Vous le désirez, mesdames?... Soit!... Qu'on sache donc que c'est à *Gavarni* que revient cette *gloire!*...

Et Paul Chevalier signa, en effet, les deux dessins . *Gavarni*...

Du nom de ce hameau où il avait trouvé l'inspiration...

Sous le regard, à la voix d'une femme charmante.

Et voilà comment Paul Chevalier s'appela désormais Gavarni.

Ses deux croquis firent fureur. On ne parlait partout que de ce M. Gavarni, dont le crayon avait opéré une rénovation si ingénieuse dans le monde... des bals masqués. Pourquoi l'artiste eût-il répudié maintenant ce nom... euphonique d'ailleurs... si vite accepté, répété de tous... et qui, pour l'homme, était devenu comme la consécration éternelle d'un de ses plus doux souvenirs...

Encore une fois Paul Chevalier n'existait plus. Gavarni avait pris sa place... et Gavarni allait faire parler de lui bien autrement que comme dessinateur frivole... Place donc à Gavarni... Vive Gavarni!... Adieu Paul Chevalier!... Personne ne connaitra jamais Paul Chevalier, tout le monde connaitra Gavarni... Cela est si vrai que, tenez! lisez *le Moniteur* de 1852, donnant la liste des nouveaux chevaliers de la Légion d'honneur ;

Parmi ces nouveaux chevaliers, voici un artiste de qui personne ne dira : Pourquoi diable lui donne-t-on la croix, à celui-là?

Parce qu'il est évident pour tous que cet artiste est digne, de par son esprit et son talent, d'une telle récompense.

Eh bien! *le Moniteur* se trompe lui-même, en enregistrant le nom de cet artiste sur ses pages officielles, ou plutôt, il ne se trompe pas; oublieux à dessein du nom de famille, il ne veut inscrire que le nom sacré par le succès.

Il inscrit Gavarni.

. . . .

Son crayon lui avait dit : « Renonce au cadastre! » Vous concevez bien que Gavarni écouta son crayon!...

Et il eut raison et pour lui, et pour nous.

Cependant, en quittant ce hameau des Pyrénées, — où sa vocation s'était décidée, entre deux sourires — et avant de revenir à Paris, — où l'attendaient la gloire et la fortune, — Gavarni voulut voyager un peu. Il visita l'Espagne. Il y eut même un duel, assure-t-on, avec un hidalgo qui trouvait que la France avait une manière un tant soit peu impertinente de lancer les bouffées de sa cigarette au nez de l'Espagne.

Que pensez-vous de cet Espagnol se fâchant au sujet d'une cigarette? Cela ne vous fait-il pas l'effet d'un Normand se mettant en colère à propos d'un pichet de cidre!...

Je suppose que Gavarni fumait d'une manière non pas trop impertinente, mais trop spirituelle, — on fume avec esprit, croyez-le, comme on mange, comme on boit, comme on dort, avec esprit. — C'est ce qui aura contrarié l'hidalgo. Affaire de patriotisme de fumeur!

De retour à Paris, Gavarni trouva la vogue qui l'attendait.

Car Gavarni n'eut point à subir, comme tant d'autres, les ennuis de la lutte dans sa carrière.

Un nom l'avait posé... Il continua par des riens encore quelque temps : je veux dire des gravures de mode, des costumes de théâtre...

— Mais ces *riens* étaient si charmants, signés Gavarni, que tout le monde se les arrachait : ce qui leur donnait la valeur de quelque chose. —

Puis, tout à coup, secouant ses ailes déjà couvertes pourtant d'une poussière dorée, Gavarni prit son essor.

Il ne pouvait lui convenir de demeurer dans une humble sphère.

Il avait déjà planté quelques jalons dans le journal *les Gens du monde*...

Le Charivari l'appela.

Le lendemain, Gavarni apportait au *Charivari* le premier numéro de la *Boîte aux lettres*.

La lumière était faite.

Au bout de quelques mois l'historien du monde parisien était acclamé à grand renfort de rires et de cris de joie... quelquefois de larmes... car Gavarni, comme Molière, — au



GAVARNI.

style duquel on a comparé son crayon, — sait aussi faire pleurer!...

Quelle facilité prodigieuse... et que d'observation, de talent, d'esprit, disons le mot, de génie dans les dessins de Gavarni! Parfois, sans doute, des écrivains d'élite, Alphonse Karr, Balzac, Gozlan et bien d'autres, aidaient à la verve de l'artiste en lui fournissant le texte de ses compositions. Mais si Gavarni acceptait les perles qu'on lui offrait, il savait aussi choisir dans son propre écrin des diamants. Il a eu des collaborateurs, on ne le nie point, mais comme tous les hommes vraiment forts, il a le plus souvent travaillé seul. Et ce qu'il y a de plus admirable dans l'œuvre de Gavarni, c'est qu'elle se présente à vous sans prétention, sans emphase... Chacun de ses mille dessins est une comédie, une farce, un tableau de mœurs, une nouvelle, un drame, dans toute l'acception du mot. Mais quand vous vous prenez à rêver, à rire, à frissonner — il en est dont le sens est si profond — vis-à-vis des *Lorettes vieillies*, des *Étudiants de Paris*, des *Enfants terribles*, de *la Vie de Clichy*, des *Maris vengés*, des *Impressions de ménage*, des *Propos de Thomas Vireloque*, etc., etc., etc. — la collection des dessins de Gavarni contient à peine dans une vaste chambre de sa maison — jamais il ne vous arrivera de vous dire : « Ah!... il a dû bien chercher pour trouver cela!... »

Le meilleur éloge du crayon de Gavarni : il est spontané, éblouissant comme l'éclair.

. . . .

Gavarni a fait jusqu'à trois dessins par jour; à quarante francs l'un, calculez ce qu'il a pu gagner comme années moyennes.

Il est vrai qu'il dépense énormément d'argent en tabac. Il a sans cesse la cigarette aux lèvres.

Aimable et causeur avec ses amis, dans le monde Gavarni se tient sur une continuelle réserve.

Le moderne Hogarth pense sans doute qu'il est des moments — les plus nombreux dans la vie — où il vaut mieux écouter que dire.

D'humeur un peu fantasque, Gavarni se plaît parfois à quitter sa maison tout d'un coup, sans prévenir personne de son départ.

C'est ainsi qu'en 1849 il s'en alla en Angleterre, où il demeura trois ans sans que sa femme elle-même, d'abord, sût ce qu'il était devenu.

Gavarni avait voulu voir de près les sombres misères de Londres. Il nous a dit plus tard comment vit, comment aime, comment meurt ce peuple des tavernes; cette fourmilière d'Irlandais, de balayeurs, de mendiants de *Saint-Gilles* et de *White-Chapel*.

Et maintenant, venez avec moi à Auteuil, dans la villa qu'habite Gavarni.

Vous vous imaginez que vous allez le trouver dans un riant atelier tout brillant de soleil, tout parfumé de fleurs, tout parsemé de tableaux et de statues...

Occupé de chercher un pendant à *ses petits malheurs du bonheur*... une suite à *ses fourberies de femmes*.

Détrompez-vous : l'illustre dessinateur est caché au fond d'un cabinet. Assis devant une petite table il compulse des livres et puis des livres et encore des livres...

Quels livres? Des romans sans doute?

— Des romans!... Allons donc!... des livres de mathématiques!

— Pas possible!... Pascal et Euclide entre les mains de Gavarni!... Dans quel but, grands Dieux!

Demandez-le-lui.

— Monsieur Gavarni... je suis heureux de faire la connaissance d'un artiste aussi célèbre, d'un dessinateur aussi habile...

— Hein?... Que me dites-vous... moi... un artiste célèbre, moi un dessinateur habile... Allons donc! en dessin, je n'ai fait qu'une chose passable... c'est un éventail pour l'Impératrice... Le reste ne vaut pas la peine d'être jeté au feu!...

Mais pardon, monsieur, je ne vous retiens pas...

J'étais en train de résoudre une question algébrique...

C'est que, voyez-vous, un an... deux ans peut-être encore d'études...

Et *j'aurai trouvé un procédé sûr pour diriger les ballons.*

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Gérant par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N°27. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

1er NOVEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



— Oui, madame, c'est moi, répond Choublanc en faisant à sa femme un sourire aimable. — Page 209.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite.)

—

CHAPITRE XXII.

Un coup de théâtre. — (*Suite*)

— Oh! oui, Marinette... crois-tu qu'il y a trente mille francs là dedans?...

— Trente mille francs... en v'là une somme... il y a de quoi acheter Paris avec ça...

— Qu'est-ce que madame veut donc faire de cet argent-là?...

— Obliger celui qui m'est resté fidèle depuis vingt ans!...

— Comment, madame va donner tout cela à ce monsieur Arthur?...

— Donner... eh non... oh! il n'en a pas besoin... mais prêter pour quelques jours seulement... il en reçoit cent mille dans fort peu de temps, lui.

— O madame, prenez bien garde... ce qu'on tient on le tient!... mais ce qu'on prête...

— Assez, Marinette, faites-moi grâce de vos réflexions... laissez-moi!...

Marinette retourne à sa cuisine, en se disant : Si je prêtais jamais trente mille francs à quelqu'un, c'est qu'il m'en donnerait d'abord quarante mille en otage.

Éléonore change de toilette, puis elle regarde la pendule, le temps ne marche pas assez vite à son gré; enfin, ne pouvant résister à son impatience, elle se met à sa fenêtre dans l'espoir de voir plus tôt arriver Arthur Rosencœur.

Il y a déjà quelque temps qu'elle est à sa croisée, lorsqu'elle entend retentir la sonnette; elle quitte aussitôt sa fenêtre en s'écriant :

— C'est lui... le voilà... j'aurai regardé du côté où il ne fallait pas... Eh bien! Marinette n'ouvre pas... elle sera sortie sans doute... Ah! courons moi-même, ne le faisons pas attendre...

En disant cela elle court ouvrir la porte et se trouve nez à nez avec son mari.

— Monsieur Choublanc! murmure Éléonore anéantie.

— Oui, madame, c'est moi, répond Choublanc en faisant à sa femme un sourire aimable.

Et, profitant de la stupéfaction de celle-ci, il entre, referme la porte sur lui, et se faufile dans l'appartement en disant :

— Ah! ce n'est pas sans peine que je vous trouve... depuis si longtemps je vous cherche... mais j'avais quelque doute sur cette maison...

L'autre jour, le concierge a tergiversé en me disant d'abord oui, et puis non... aussi, je me promenais en face sur le boulevard, lorsque tout à l'heure, je vous ai aperçue à la fenêtre... Oh! alors, je ne pouvais plus avoir de doutes... aussi je suis entré d'autorité dans la maison... et quand la portière a voulu me demander où j'allais... je crois que je lui ai répondu : au flan!... j'avais la tête montée!...

— Eh bien! monsieur, me voilà... que me voulez-vous donc?...

Pourquoi courir sans cesse après moi?...

Ne savez-vous pas depuis longtemps que votre présence m'est insupportable... si je suis venue à Paris, si je ne vous ai pas fait savoir mon adresse, vous deviez bien deviner que c'était afin de ne plus être importunée par vos visites...

— Ah! Eléonore... ce que vous me dites là est bien mal... il me semble cependant que je ne vous importune pas souvent...

— Monsieur, du moment qu'on se sépare, c'est qu'on ne se trouve pas bien ensemble... c'est ce que nous avons fait; alors à quoi bon chercher à se revoir...

— Mais, madame, ce n'est pas moi qui ai voulu me séparer, c'est vous... Je me trouvais très bien auprès de vous, moi, car je vous adorais, vous le savez! et l'absence, loin d'éteindre cet amour, n'a fait que l'augmenter encore...

— Ah! monsieur, je vous en supplie, faites-moi grâce de vos sentiments et ne revenons point sur le passé... vous vouliez me voir, n'est-ce pas? eh bien! vous m'avez vue... vous êtes certain que je suis en bonne santé...

Maintenant, faites-moi le plaisir de vous en aller...

— Comment, madame... vous me renvoyez comme cela, tout de suite, sans me laisser même le temps de me reposer... moi, qui me suis tant fatigué à vous chercher... hier encore j'ai suivi dans le bois de Boulogne une voiture dans laquelle je vous croyais montée...

— J'en suis désolée, monsieur, suivez les voitures si cela vous amuse, mais ne me suivez plus et partez sur-le-champ... c'est dans votre intérêt que je vous dis cela, car si on vous trouvait ici!...

— Dans mon intérêt... je ne comprends pas...

— Cela ne fait rien... partez toujours... vous ne voyez donc pas que je tremble... que je suis sur les épines...

En ce moment, la sonnette se fait encore entendre. Eléonore pâlit, en balbutiant :

— Ah! mon Dieu, voilà ce que je craignais... c'est lui!...

— Qui ça, lui, madame?

— Celui qui a juré de vous tuer... de vous détruire s'il vous rencontrait jamais chez moi... et il le ferait comme il le dit... il m'aime tant!

— Et qu'est-ce que c'est donc que ce monsieur qui veut me détruire si je viens ici... de quel droit s'il vous plaît... voyons, madame, est-ce que vous vous êtes remariée... nous n'avons pas divorcé, cependant... d'ailleurs on ne divorce plus...

— Ah! mon Dieu... il sonne encore... c'est bien Arthur... je reconnais sa sonnerie..

— Ah! c'est Arthur...

— Ciel... on ouvre... Marinette sera remontée... Dans ce cabinet, monsieur... vite dans ce cabinet et ne bougez pas, monsieur, je vous en supplie, ou vous seriez cause d'une horrible catastrophe...

— Mais, madame...

— Allez donc, allez donc...

Eléonore, tout en parlant, poussait son mari vers un grand cabinet fermé par une porte vitrée, et qui se trouvait contre sa toilette. Le pauvre Choublanc se laisse pousser, et bientôt la porte du cabinet se referme sur lui, mais on ne peut pas l'enfermer, parce que cette porte s'ouvrait avec un simple bouton.

Alors Eléonore se laisse aller sur un fauteuil, et au même instant le bel Arthur pénètre dans sa chambre.

— Bonjour mille fois, céleste amie!... comment va ce matin cette précieuse santé à laquelle est attaché mon destin?...

— Merci, mon cher Arthur... cela va bien... c'est-à-dire... je suis un peu agitée en ce moment... j'ai mal aux nerfs...

— C'est le mal des jolies femmes... ce doit être le vôtre... moi je suis très-fatigué... ouf!...

Et ce monsieur s'étale à son tour dans un fauteuil, se plaçant positivement en face de la porte du cabinet.

— J'ai couru toute la journée, hier, pour ramasser une trentaine de billets de mille, mais justement les amis étaient à la campagne... c'est toujours comme cela quand on a besoin d'eux...

— Pourquoi preniez-vous cette peine, Arthur... ne vous avais-je pas dit qu'aujourd'hui à midi, vous auriez la somme qui vous manquait... ne comptiez-vous donc pas sur ma promesse?...

— Oh! je vous apprécie trop bien pour cela... je vous sais incapable d'y manquer... mais j'aurais voulu ne pas avoir besoin de ces trente mille francs... j'ai vu mon vendeur, le gredin ne veut pas en démordre... il lui faut cette somme tout de suite...

— Eh bien, Arthur, vous pouvez le satisfaire... tenez, prenez ce portefeuille, ce dont vous avez besoin est là dedans...

Arthur Rosencœur s'empresse de saisir le portefeuille qu'on lui présente et le fourre bien vite dans sa poche, en s'écriant :

— En vérité, vous êtes une femme comme on n'en voit guère... une amie comme on n'en voit pas...

Mais aussi dites-moi de me jeter dans le feu... dans l'eau, dans n'importe quoi... et sur-le-champ je m'y précipite... trop heureux de pouvoir vous prouver aussi mon dévouement.

— Je n'en doute pas, Arthur, je n'en doute pas... mais puisque vous pouvez terminer cette affaire... allez, ne faites pas attendre plus longtemps votre vendeur...

— Cela me coûte de vous quitter si vite, répond le beau monsieur, en se levant, mais au fait, je crois aussi qu'il vaut mieux en finir tout de suite... j'ai si peur que ce délicieux hôtel ne m'échappe...

Vous permettez donc que je vous dise au revoir... Votre main, mon ange, que je la presse sur mon cœur...

— De grâce... allez, Arthur, ne perdez pas de temps.

Mais pendant que ce monsieur cherche sa canne et son chapeau, M. Choublanc, qui avait eu tout le temps de l'examiner à loisir, parce que le rideau de la porte vitrée laissait des places pour regarder, sort brusquement du cabinet, en disant :

— Pardon, monsieur, mais avant que vous ne partiez... je voudrais bien vous dire deux mots...

CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

Quel est le plus beau nom?

A l'aspect de Choublanc, le bel Arthur demeure interdit, tout en murmurant :

— Ah! bigre... en voilà bien d'une autre... d'où diable sort-il celui-là?...

Quant à Eléonore, elle devient violette de colère et dit à son mari d'un ton menaçant :

— Monsieur! pourquoi êtes-vous sorti de ce cabinet? je vous l'avais défendu! Vous êtes bien hardi de me désobéir...

— Madame, permettez, si je suis sorti de cette cachette où vous m'aviez forcé d'entrer, c'est que d'abord la voix de monsieur m'a frappé... je me suis dit : Tiens, voilà une voix que je connais; alors j'ai regardé en écartant le rideau.

D'abord, comme monsieur a une autre mise... infiniment plus élégante... je ne pouvais pas me persuader que c'était lui... mais quoique ce ne soit plus la même coiffure et qu'il ait coupé ses moustaches... et une partie de sa barbe... je ne crois pas m'abuser en disant que c'est mon ami Ernest qui est devant moi.

— Votre ami Ernest? dit Eléonore avec étonnement. Qu'est-ce que cela signifie, Arthur... est-ce qu'en effet vous vous appelez aussi Ernest... est-ce que vous connaissez M. Choublanc?

Le grand monsieur, qui a eu tout le temps de se remettre de sa surprise et de reprendre son aplomb, appuie une de ses mains sur sa hanche, jette sa tête en arrière, et regardant Choublanc d'un air impertinent, répond :

— Moi... connaître monsieur!... Que le diable me patafiole si je l'avais jamais vu... voilà bien la première fois que j'envisage son *facies*... qui est assez original pour qu'on le reconnaisse quand on l'a regardé une seule fois...

Quant à mes noms, vous les connaissez, belle dame, Arthur Rosencœur, je n'en ai jamais porté d'autres... je trouve ceux-là trop beaux pour en changer.

L'aplomb de ce monsieur commence à ébranler la conviction du pauvre Choublanc, il craint d'avoir fait une bévue et murmure :

— C'est bien singulier alors... la voix est absolument la même... et dans les traits il y a tant de rapports...

— Et qu'est-ce que c'est que ce monsieur Ernest que vous aviez cru retrouver dans monsieur? dit Eléonore d'un air dédaigneux.

— Ce monsieur Ernest... c'est quelqu'un que j'ai rencontré en arrivant à Paris... qui m'a offert tout de suite de me guider dans cette ville... avec lequel j'ai déjeuné toute la journée, rue de Rivoli... et qui... je le crois bien, m'a volé ma bourse et ma tabatière...

Eléonore fait un bond sur sa chaise en s'écriant :

— Ah! quelle horreur... un filou... un voleur... de bourse... et vous avez pu croire que c'était monsieur... Mais c'est indigne... une telle supposition est une insulte... une grave offense...

CH. PAUL DE KOCK (1).

(La fin au prochain numéro.)

(1) Immédiatement à la suite du roman de Paul de Kock, nous commencerons la publication de : *Le Carnaval des Nègres*, autre roman *inédit*, que nous devons à la plume de Léon Beauvallet, un jeune écrivain plein d'avenir. Après avoir ri avec *M. Choublanc*, courant tout Paris pour rejoindre sa femme, nos lecteurs vont se trouver en pleine Havane; ils vont assister à des scènes tantôt dramatiques et terribles, tantôt doucement émouvantes, souvent joyeuses. On le voit, nous sommes fidèle à notre programme : *Diversité*. Et nous le répétons, rien ne nous coûtera pour conserver la faveur qui, nous osons le dire, nous est déjà acquise.

E. B.

LE COMTE DE VILLAMAYOR

OU

L'ESPAGNE SOUS CHARLES IV

ROMAN HISTORIQUE

PAR

MORTONVAL.

CHAPITRE XX.

(*Suite.*)

— C'est assez, ma fille, je vous crois, reprit Danielo. Quant à vous, seigneur Giaccomo, votre rôle est fini, retirez-vous sans bruit, c'est le parti le plus sage que vous puissiez prendre pour vous, et surtout pour d'autres qu'il est superflu de nommer.

— Ces autres, mon révérend père, vous apprendront le respect que vous leur devez; cet appartement dont vous prétendez que je sorte, c'est le mien; je suis ici chez moi, et ma pupille doit rester sous ma garde.

— Si vous êtes ici chez vous, répondit Danielo, c'est à nous d'en sortir en effet; mais celle que vous osez appeler votre pupille va me suivre, sans que vous puissiez opposer la moindre résistance à sa volonté. Je reçois à l'instant une somme suffisante pour payer sa dot dans un couvent. Je conduis Clara de ce pas chez son excellence l'ambassadeur d'Espagne, c'est là, s'il vous plaît, que vous viendrez la réclamer.

— Mon père, dit Clara d'un ton suppliant, au nom du ciel ne hâtons rien. Je crains de n'être plus digne de la sainte vie du couvent, mon père; vous n'ignorez pas la profession mondaine que la fatalité m'a forcée d'embrasser... Je n'avais plus qu'un moyen d'obtenir l'indépendance, et j'ai cru devoir le tenter; hier j'ai débuté au théâtre *dei Fiorentini*.

— Malheureuse précipitation! s'écria douloureusement le religieux. Qu'avez-vous fait? j'avais intéressé à votre sort l'abbesse de Sainte-Claire; et sur les preuves que j'ai fait mettre sous ses yeux de la noblesse de votre origine et de la pureté de votre conduite...

— Quoi! mon père, interrompit le capitaine, la naissance de Clara est noble?

— Oui, sans doute, répondit Danielo d'un air d'orgueil qui contrastait avec l'humilité de son froc; oui, depuis que le sang royal de l'Aragon est épuisé, les Espagnols ne nourrissent pas d'enfants dont la noblesse soit plus antique ni plus pure que celle de notre famille.

Philippe tressaillit en recevant cette assurance.

— Mon père, dit-il à Danielo, vous êtes son parent, sa famille est noble et vous répondez de sa vertu!

Mon père, poursuivit le capitaine en s'animant, les mœurs d'Italie n'ont pas sous ce rapport la sévérité de celles de la France mon pays, et de l'Espagne où vous êtes né; il se rencontre ici plus d'un exemple de mariages contractés entre les seigneurs les plus considérables et des femmes de théâtre, quand leur vertu s'est conservée pure dans cette carrière difficile. Ne découragez pas la belle Clara; si les vœux du capitaine Philippe de Ternay ne lui paraissent pas à dédaigner, je les mets à ses pieds, et je tiendrai à honneur de lui donner mon nom, pourvu qu'elle renonce à la profession dont elle n'a fait qu'un seul essai qui sera bientôt oublié.

— Seigneur capitaine, dit le religieux, voilà une résolution bien soudaine, et que je n'étais point préparé à recevoir. Ne vous offensez pas, je vous prie, si je répugne à prêter mon ministère à l'arrangement d'un mariage, tant qu'il me restera l'espérance de vouer cette enfant au service des autels. Souffrez que je passe la journée seul avec elle, avant de prendre une décision sur cet objet. Je m'engage à vous donner demain une réponse définitive.

— Fort bien, répondit le capitaine, je me retire avec l'espoir que vous sentirez le prix d'une semblable proposition, de la part d'un homme de ma naissance et de mon rang.

Philippe de Ternay, après cette harangue, salua et sortit, en entraînant le majordome qui grommelait des menaces entre ses dents.

CHAPITRE XXI.

Dès qu'il fut seul avec Clara, Danielo voulut connaître toute la vérité sur le rendez-vous de la terrasse. Il s'attendait bien à voir figurer Angélo dans cette aventure; mais les ravages que la passion avait faits dans le cœur de la pauvre Clara furent pour le vieillard le sujet d'un douloureux étonnement. Son austérité ne lui permettait pas de compâtir aux peines de cet amour; le jeune homme ayant embrassé la profession de comédien, le religieux espagnol, qui abhorrait le théâtre, craignait que la pauvreté de Clara ne l'engageât à suivre également cette carrière, surtout après l'essai favorable qu'elle venait d'en faire. Danielo se sentait mourir à cette seule pensée. Il ne voyait dans cette alliance qu'une source d'infortunes et un gouffre où devaient aller s'engloutir la vertu, l'honneur de Clara, et jusqu'à la félicité d'une autre vie.

Cependant, honnête homme et pieux, il regardait comme un sacrilége de consacrer à Dieu ce cœur infecté d'une passion profane; et ses scrupules, au sujet de la vie religieuse des femmes, reprirent alors toute leur force. Le mariage lui parut donc la seule voie de salut pour sa protégée; et dans cette disposition d'esprit, il n'était pas éloigné de goûter la proposition du capitaine.

L'ambassadeur d'Espagne à Rome estimait beaucoup le père Danielo; ce seigneur reçut le religieux à bras ouverts, comme compatriote et comme ami de son parent, et il facilita au père les moyens de prendre sur Philippe de Ternay des renseignements qu'il trouva satisfaisants sous le rapport de la naissance: grande et importante affaire aux yeux de l'humble moine augustin. Quant à la conduite générale, on en parlait vaguement; les mœurs du capitaine étaient celles des hommes de sa profession; on ignorait son caractère; sous le rapport de la fortune, il apprit que le parent de Turin destinait à Philippe son héritage, et que ce vieillard valétudinaire était à toute extrémité. Cette nouvelle était sûre et connue de l'ambassadeur. Elle décida Danielo, et lui fit désirer ardemment que le capitaine donnât de la suite à ses offres; l'opinion de Clara sur ce point ne l'embarrassait pas; il lui suffisait d'être persuadé qu'il fixait convenablement son sort, en lui donnant un protecteur et un état honorable.

Le capitaine se présenta le lendemain à l'heure indiquée pour sa visite. Danielo, charmé de son exactitude, fit aussitôt entrer dans le salon Clara, qu'il avait évité de revoir; et cachant sous un air plein de gravité la vive satisfaction qu'il éprouvait, il attendit silencieusement que Philippe s'expliquât.

— Signora, dit le capitaine en déguisant mal son inquiétude, je viens vous demander votre réponse à la proposition que je vous ai faite hier.

— Seigneur capitaine, répondit le père, souffrez que je vous fasse observer qu'une jeune fille bien née ne doit avoir, sur un objet de cette importance, d'autre volonté que celle des parents dont elle dépend.

— Je n'en ai point qui aient le droit de disposer de moi, répondit Clara, et puisque le seul sur lequel je croyais pouvoir compter dans cette occasion délicate n'a pas daigné me voir une seule fois depuis hier, et m'a refusé les conseils de son expérience et de son amitié, je n'en prendrai que de moi-même, et je vous déclare avec regret, seigneur capitaine...

— Arrêtez, Clara, dit Danielo, vous ignorez encore vos obligations; j'ai fait connaître votre situation à vos parents en Aragon; ils se sont réunis, et le juge, sur leur demande, a conféré leurs droits et leur autorité sur vous, avec le titre de tuteur, à l'ambassadeur du roi catholique auprès de Sa Sainteté à Rome. Son excellence a délégué momentanément tous ses pouvoirs à l'ambassadeur du roi notre maître, à Naples. Je lui ai fait part des intentions de ce noble cavalier, auquel je suis chargé de déclarer que l'ambassadeur est disposé à les agréer. En conséquence, je vais, s'il le trouve bon, le présenter à son excellence ce matin même. Dès qu'il aura formé ainsi sa demande régulièrement, vous obéirez avec joie aux ordres de votre tuteur. Jusque-là, toute manifestation de vos sentiments, quels qu'ils soient, manquerait de convenance.

En achevant ces mots, le religieux prit Philippe par la main et sortit avec lui.

La foudre était tombée aux pieds de Clara, restée muette et immobile. Cependant, après quelques moments d'abondantes larmes, elle courut écrire une lettre à Angélo. Elle lui faisait part de ce qui se passait et le pressait de tout disposer pour leur mariage, le lendemain à la pointe du jour.

Elle serra la lettre dans son sein et appela Marina pour la suivre à l'église; mais, à son grand étonnement, elle trouva dans l'antichambre des valets à la livrée de l'ambassadeur, et qui déclarèrent qu'ils avaient l'ordre de ne la point laisser sortir.

— Quoi! dit-elle en sanglottant au père Danielo qui rentrait à ce moment suivi de Philippe, suis-je donc ici votre prisonnière, et me voulez-vous forcer à regretter Giaccomo? Du moins il ne m'interdisait pas la messe.

— Est-ce bien pour prier Dieu que vous aviez dessein de vous rendre à l'église? demanda le religieux d'un ton sévère, j'en doute!... En tout cas, ce sont maintenant des actions de grâces que vous devez porter au pied des autels. L'ambassadeur vous accorde, au nom de votre tuteur, ce gentilhomme pour mari.

— Oui, belle Clara, dit le capitaine en fronçant le sourcil, et je vous avoue que voilà des larmes qui me semblent de bien mauvais augure. Je crois pourtant que celle à qui je donne mon nom...

— Je ne vous ai point demandé cette faveur, répondit vivement Clara.

Les traits du capitaine se contractèrent.

— Clara, lui dit-il du ton le plus dur, s'il est quelqu'un sur la terre que vous me préfériez, nommez-le; ce soir un de nous deux n'aura plus de rival.

— Je n'ai point dit que je vous préférasse quelqu'un, répondit Clara, pleine d'effroi.

— On ne m'abuse point, répondit le capitaine avec un nouveau degré de fureur; nommez sur-le-champ cet odieux rival.

— Seigneur capitaine, dit Danielo avec dignité, un gentilhomme français doit rougir

d'emprunter aux mœurs italiennes ce qu'elles ont de plus monstrueux et de plus révoltant. Au reste, quand il serait vrai que Clara eût aimé quelqu'un avant de vous connaître, ne vous déclare-t-elle pas qu'elle ne préfère personne à vous maintenant?

— Mon père, vous parlez à merveille, répondit Philippe, mais je proteste de nouveau, et c'est de sang-froid, vous le voyez, que je tuerais sans remords un homme aimé de Clara.

Les muscles tremblants du capitaine et la pâleur livide de son visage trahissaient le trouble affreux de son âme.

— Oui, reprit-il les dents serrées, en se rapprochant de Clara et en la regardant fixement; oui, je le tuerais de ma main, dût-il vous en coûter la vie, et fallût-il ensuite livrer ma tête au bourreau! Parlez donc... Aimez-vous réellement quelqu'un?

— Non, non, murmura la jeune fille.

— Et vous obéirez à l'ordre de votre tuteur?

— Oui.

— Sans regret?

— Sans regret; mais au nom du ciel ne me regardez pas ainsi; vos yeux sont si menaçants!

— Clara, s'écria Philippe en tombant à ses genoux, Clara, pardonnez-moi mon injuste fureur. Ah! ne craignez rien de moi, j'étais fou tout à l'heure... mais désormais je n'aurai d'autre soin que de vous rendre heureuse.

— C'est maintenant trop de faiblesse, dit le religieux, la place d'un homme n'est pas aux genoux de sa femme.

— De sa femme! répéta douloureusement Clara.

— Oui, de sa femme, reprit Danielo avec fermeté. Vous venez de prendre tout à l'heure l'engagement de vous donner à lui. Allez vous préparer par la prière. Vous, seigneur capitaine, faites dresser un contrat qu'on portera chez l'ambassadeur. Sa noble épouse servira de mère à Clara. Sortons : je vais me munir des dispenses nécessaires pour célébrer moi-même ce mariage aujourd'hui, et demain je repars pour Rome.

Clara resta seule et livrée à la douleur la plus déchirante. Par malheur pour elle, tandis que Danielo travaillait avec tant d'activité à l'accomplissement de son fatal projet, une circonstance ignorée de lui en assurait en même temps le succès.

Le jour où Clara s'était rendue à l'église du Saint-Esprit, dans l'espérance d'y rencontrer Angélo, le majordome, frappé de la fuite soudaine du jeune homme, l'ayant bien observé, le reconnut le même jour aux environs de la maison, et le fit suivre par Gaétano. Par ce moyen, Giaccomo fut bientôt instruit du nom, de la demeure et de la profession d'Angélo. Muni de ces renseignements, il chargea sa bonne et loyale amie mamma Suzanna de s'informer plus particulièrement du sujet. Suzanna sut bientôt qu'Angélo était un enfant naturel élevé par un seigneur romain, et maintenant dans la disgrâce de ce protecteur pour avoir fui la maison sans prendre congé.

— Tant mieux, dit Giaccomo, s'il n'a plus d'amis nous en aurons meilleur marché.

— N'y comptez pas, répliqua Suzanna, il a aujourd'hui un patron tout-puissant dans le directeur du théâtre Saint-Charles.

— Que faire donc, mamma mia?

— Faire d'abord apporter un flacon de quelque chose, et nous jaserons.

Giaccomo connaissait le génie inventif de Suzanna, et savait que rien ne le fécondait plus puissamment que le vin et les liqueurs; il en fit apporter à l'instant de toutes les sortes. Elle lui apprit alors que le directeur de Saint-Charles était, par son traité avec le gouvernement, chargé des spectacles de Palerme, et que les engagements des acteurs les mettaient tout à fait à sa disposition, en sorte qu'il pouvait les envoyer en Sicile, pour le temps qui lui semblait convenable. Suzanna se chargea d'intéresser le directeur, qu'elle connaissait, à procurer de cette manière l'exil d'Angélo. Il fut convenu qu'elle s'occuperait sur-le-champ de mettre ce plan à exécution; mais elle éprouva des obstacles qui ne furent levés qu'au bout de quelques jours. Enfin, le directeur ayant reçu l'indemnité qu'il avait exigée, et le navire étant prêt à mettre à la voile pour Palerme, un agent de police alla trouver le pauvre Angélo et lui signifia, au nom du roi, l'ordre de s'embarquer sans délai pour la Sicile.

On avait prévu la résistance, et l'homme de l'autorité s'était fait accompagner de deux soldats. Mamma Suzanna, impatiente de voir l'exécution de son beau plan, était allée sur le port attendre sa victime; mais le cœur de mamma n'était que trop tendre, et la vue du désespoir d'un si joli garçon l'émut de compassion; elle voulut lui tenir compagnie jusqu'au dernier moment. Angélo reçut ses soins avec reconnaissance et la pria de se charger d'une lettre pour une dame qui causait les regrets qu'elle s'efforçait d'adoucir. Suzanna promit de remettre l'épître que le jeune amant s'empressa d'écrire.

La lettre finie, Suzanna la reçut et lui promit d'adresser la réponse à Palerme, chez des amis qu'elle lui indiqua. Ses bonnes manières lui gagnèrent tellement la confiance d'Angélo, que le jeune homme lui conta, sur sa demande, ce qu'il savait de l'histoire de ses parents. Ce n'était que des notes confuses et des récits contradictoires; mais Suzanna, versée depuis trente ans dans l'étude de l'histoire scandaleuse de toute l'Italie, recueillit avec soin tous ces matériaux, en lui jurant sur sa tête d'éclaircir sa généalogie, et de lui en rendre bon compte avant qu'il fût longtemps.

Le pauvre exilé était parti...

Suzanna, après avoir été avaler une demi-douzaine de petits verres de marasquin et de rosolio, prit le chemin de l'appartement de Clara, rue *Monte di Dio*, dans l'espoir d'y rencontrer Giaccomo. Son dessein était aussi d'épier l'occasion de remettre le billet dont elle s'était consciencieusement chargée pour Clara. Par malheur, dans l'ignorance complète où elle était de la révolution qui venait de renverser en si peu de temps le gouvernement de son allié Giaccomo, Suzanna pénétra dans le salon sans s'adresser à personne. Elle entra au moment même où la triste Clara revenait de l'autel, la tête encore couronnée de roses blanches et de fleurs d'orangers; elle s'avançait lentement, soutenue par l'ambassadrice d'Espagne, le capitaine marchait derrière elle, le père Danielo suivait, et Marina ouvrait la marche, deux flambeaux à la main.

— Quelle diable de procession est-ce là? dit Suzanna sur l'esprit de laquelle les liqueurs agissaient.

Tout le monde s'était retourné à la fois, et le capitaine, reconnaissant Suzanna, courut à elle, la saisit par le bras et l'entraîna dans l'antichambre. Il lui demanda d'une voix terrible ce qu'elle venait faire dans cette maison.

— Mon fils, lui répondit-elle en le regardant de l'œil égaré de l'ivresse, mon fils, je ne te parle pas, c'est à cette belle enfant que j'ai affaire; pour toi, si tu veux, je vais te dire ton fait.

— Voilà le tien, dit le capitaine en lui appliquant quelques bons coups de canne, et je t'en promets le double si tu remets jamais le pied chez ma femme.

Aux cris perçants de la vieille, Clara, émue de pitié, s'empressa d'aller la secourir, tandis que Danielo et l'ambassadrice, accourus également, calmaient la colère du capitaine et le forçaient à rentrer dans le salon. Marina, de son côté, était allée chercher les domestiques par ordre de Clara, en sorte que la vieille se trouva seule avec la nouvelle mariée.

— Mon enfant, lui dit-elle en pleurant, c'est pourtant pour vous que je me suis attiré ce malheur. Tenez! voilà une lettre d'Angélo, votre ami.

— D'Angélo!

— De lui-même, il part en ce moment pour Palerme, et...

— Que dites-vous? s'écria la jeune fille en tombant évanouie sur un banc de l'antichambre.

Danielo revenait en ce moment du salon.

— Une lettre? s'écria-t-il en apercevant le papier.

— Mon révérend, lui dit Suzanna, ce n'est pas votre affaire, et si Clara ne veut pas de la lettre, je la reprends.

Elle la saisit en effet, sur le banc à côté de la jeune femme où elle l'avait jetée, et s'enfuit...

Cependant Clara revenait à elle; elle aperçut le religieux.

— Il est parti, mon père, lui dit-elle d'une voix languissante.

— Vous êtes madame de Ternay, répliqua le religieux; songez aux devoirs nouveaux que ce nom vous impose. Adieu, ma fille, entendez-vous cette cloche: c'est le signal qui me rappelle au couvent voisin, où j'ai reçu l'hospitalité.

— Mon père, dit Clara en fondant en larmes, il m'écrivait : ne verrai-je pas au moins sa dernière lettre?

— Non, repondit froidement le religieux, ce sacrifice est la condition de mon pardon.

En même temps, le père Danielo étendit les mains sur la tête de Clara, prononça quelques mots à voix basse, la bénit, et se retira lentement.

CHAPITRE XXII.

Clara, pendant les premiers temps de son mariage, s'efforçait vainement d'éloigner le souvenir d'Angélo; elle ne pouvait s'en distraire un seul instant. La terreur que lui inspirait son mari l'obligeait à cacher de si douloureux regrets. Une année n'était pas écoulée, qu'elle donna le jour à un fils, et le premier sourire de cet enfant rappela, pour un moment, le sentiment du bonheur dans le cœur flétri de Clara. Ce fut à cette époque que la mort du parent de Philippe, à Turin, le mit en possession d'une grande fortune. Peu de temps après, son frère aîné mourut aussi sans enfants; il prit alors le titre de marquis de Ternay avec une grande augmentation de richesses, quitta le service militaire, et ne songea plus qu'à mener la vie d'un grand seigneur, dans un pays qu'il aimait, et dont le climat convenait à sa santé. Par hasard, la petite maison que Clara avait habitée, auprès de Portici, était en vente, Clara engagea facilement le marquis à l'acheter.

Le marquis, toujours éperdument épris de Clara, très-jaloux et très-exigeant, était loin d'être heureux avec elle. La mélancolie et la froideur de sa femme le désespéraient. Il cherchait à s'étourdir par les plaisirs auxquels une grande fortune lui permettait de se livrer. La musique avait beaucoup d'attraits pour lui,



Une représentation au théâtre de Romainville. — Page 216.

aussi donnait-il souvent des concerts où la marquise brillait parmi les virtuoses les plus applaudies de l'Italie. Le talent remarquable de Clara réveillait chaque fois le souvenir de son apparition momentanée sur le théâtre, mais on se rappelait en même temps les circonstances singulières qui l'y avaient poussée; on savait que sa naissance était illustre et sa conduite sans reproche. D'ailleurs, l'intimité de l'ambassadrice d'Espagne et de quelques autres femmes d'un rang et d'un caractère également distingués, la plaçait si haut dans l'estime publique que l'idée ne vint à personne de voir dans cette particularité de sa vie l'ombre même d'une faute.

Par une bizarrerie, facile pourtant à expliquer, le marquis, loin de se réjouir de cette disposition favorable de la société, voyait avec une sorte de dépit la grande considération dont jouissait sa femme. Philippe sentait que le respect qu'on avait pour elle ne tenait pas au rang de marquise de Ternay, et qu'aux yeux de sa victime ce titre était sans valeur.

Quelques mois s'écoulèrent ainsi. Philippe trouvait du moins quelques consolations auprès du berceau de son fils, qu'il faisait nourrir sous ses yeux.

C'était au temps où la mode s'introduisit parmi les seigneurs de la cour de jouer la comédie de société. Philippe voulut aussi accueillir cette nouveauté chez lui.

Les premières répétitions se firent avec quelque désordre, et l'on proposa de demander au théâtre un acteur intelligent en état de les diriger. Clara pâlit, et le marquis la pria tout bas de lui dire si cette proposition lui était désagréable.

— Nullement, seigneur, lui répondit-elle sans le regarder, commandez.

— Eh bien! continua-t-il tout haut en se retournant, il faut donc s'adresser au directeur du théâtre de Saint-Charles; car c'est un chanteur qu'il nous faut, puisque nous voulons jouer l'opéra.

— J'ai votre affaire, dit le comte de Belmunte, il vient d'en arriver un de Sicile, qui n'est pas nécessaire au théâtre en ce moment, et qu'on pourra nous prêter; c'est un jeune homme qui ne doit pas paraître avant quelques semaines.

— On le dit plein de talent, observa le duc de Régina.

— Je suis sa caution, s'écria le prince Pignatelli, je l'ai entendu à Palerme, il est réellement étonnant.

— Et pourquoi donc ne pas nous l'avoir fait entendre plus tôt ici? demanda le duc.

— Oh! c'est un roman tout entier, répondit le prince, il a chanté une ou deux fois à Saint-Charles au commencement de l'année. Comme il est d'une beauté remarquable, il excita de la jalousie à tort ou à raison dans le cœur de je ne sais quel grand personnage, qui obtint qu'on l'expédierait sur-le-champ à Palerme; mais, sur les avis que lui fit passer une amie solide, qui s'était chargée de ménager ici ses intérêts, le jeune homme s'enfuit de Palerme pour revenir à Naples. Il ne trouva par malheur d'autre bâtiment prêt dans le port qu'une petite felouque qui devait d'abord toucher au port de Malte; il s'y embarqua et fut pris dans la traversée par un corsaire algérien. Il est resté plus de huit mois esclave; mais l'amie de Naples, instruite de son accident, a payé la rançon et l'a fait depuis peu revenir en Sicile, où l'on assure qu'elle est allée le chercher elle-même pour le ramener ici.

— C'est en effet un héros de roman, reprit le comte de Belmunte, il s'appelle Angélo, et jamais nom ne fut mieux appliqué.

La marquise, pâle comme la mort, se leva pour sortir.

— Voyez-vous, dit le duc de Régina, la légèreté de nos propos met la marquise en fuite.

— Excusez-moi, répondit Clara en s'efforçant de sourire, mais je me sens réellement fort mal.

Elle se retira; le marquis ne l'avait pas perdue de vue. Un instinct de jalousie lui faisait prendre au récit du prince un intérêt dont il ne pouvait se défendre.

— Maintenant, lui dit-il, que la marquise ne gêne plus la liberté de nos discours, dites-nous un peu, cher prince, quelle est la dame des pensées de ce beau chevalier errant.

— Je l'ignore, répondit-il, mais nous le saurons facilement, car c'est votre ancienne connaissance, mamma Suzanna, de qui l'on tient tous ces détails.

— Il faut absolument avoir ce romanesque personnage, dit le marquis, nous lui ferons conter ses aventures.

— Il vous plaira, j'en suis sûr, reprit le prince, il n'est pas seulement chanteur admirable, il est poëte aussi, et improvise assez bien.

— Ayons-le donc, répéta le marquis, en reconduisant ses amis; et vous, cher prince, soyez assez bon pour vous charger de cette négociation.

MORTONVAL.

(La suite prochainement.)

LE MARIAGE VENDÉEN.

NOUVELLE

Par JULES JANIN.

(Suite et fin.)

L'entrée de Baudelot, que je vous raconte sommairement, fut l'affaire d'une minute. A peine au salon, il ne pensa qu'à se livrer au bal. Il alla donc inviter tout d'abord la première femme qu'on voit tout d'abord quand on est près d'aimer une femme. C'était cette jeune fille blonde et nerveuse qu'il avait déjà aperçue dans le jardin. Elle accepta l'invitation du jeune homme sans hésiter, et au con-

trière avec un grand empressement, sachant que la mort républicaine, la plus implacable de toutes les morts, se tenait derrière son danseur pour lui offrir sa main sanglante. Quand donc les hommes virent que Baudelot dansait, tout mourant qu'il était, les hommes rougirent de leur peu d'empressement auprès des femmes, toutes les femmes furent invitées à la danse. Les femmes, de leur côté, acceptèrent la main des danseurs parce qu'elles voulaient voir danser Baudelot de plus près; si bien que, grâce à cette victime qui allait mourir, ce bal, tout à l'heure si triste et si solennel, prit tout à coup l'aspect d'une fête véritable: ce fut, parmi ces hommes et ces femmes, à qui se livrerait le plus à la danse corps et âme. Quant à Baudelot, il partageait de son mieux ce plaisir convulsif; il était le seul dans toute cette foule, qui s'amusât naturellement, le seul dont le sourire ne fût pas forcé, le seul dont la danse fût légère et gracieuse; les autres s'amusaient à force de terreur, ils s'enivraient jusqu'au délire à l'aspect de ce beau jeune homme qui dansait sans porter ombrage aux hommes et tout en faisant rêver les femmes. Baudelot était le roi de la fête bien plus que le fiancé lui-même, bien plus que la fiancée: Baudelot était le fiancé de l'échafaud!

Le bal, animé par tant de passions diverses, par tant de terreurs, par tant d'intérêts sanglants, s'empara de ces hommes de toutes manières. Baudelot était partout, saluant les vieilles femmes en roi de France, les jeunes avec admiration et bonheur, parlant aux hommes le fou langage de la jeunesse, langage naturel mêlé d'esprit; il n'y avait pas jusqu'aux violons auxquels Baudelot n'indiquât les airs les plus nouveaux, même il joua avec beaucoup de vivacité et de justesse une sarabande de Lully. Certes la main qui fouettait avec tant de justesse la corde d'un violon ne tremblait pas.

Et cependant, plus Baudelot se livrait à cette gaieté franche et naturelle, plus il oubliait la mort qui s'avançait avec une rapidité effrayante. En même temps, plus l'heure avançait, et plus les femmes se mettaient à frissonner dans le fond du cœur et à penser qu'il était mort; car c'était là une époque tellement rapprochée de l'antique honneur français que la seule présence de Baudelot à ce bal détruisit tout espoir de salut pour lui: on le savait plus enchaîné par sa parole qu'il ne l'eût été par des chaînes de fer; et puis, d'ailleurs, en ceci chacun faisait son devoir, Baudelot et Hamelin. Hamelin, en donnant cette fête à Baudelot, ne faisait aucun tort au Comité de salut public, le Comité de salut public n'y perdait pas un cheveu de Baudelot.

Vous concevez donc que tous les regards furent bien tendres et tous les sourires bien tendres, et que plus d'un soupir s'échappa de toutes les poitrines à la vue du beau proscrit. Lui, enivré de tant de succès, il n'avait jamais été si plein de passion et d'amour. Aussi, quand pour la troisième fois il vint à faire danser la reine du bal, la blonde fiancée, il sentit que cette petite main tremblait dans la sienne et il trembla à son tour.

Car jetant un regard sur cette jeune femme il la trouva pâle et mourante.

— Qu'avez-vous donc, Eléonore? lui dit-il, qu'avez-vous donc, madame? Par pitié pour votre danseur, ne tremblez pas et ne pâlissez pas ainsi!

Et alors, se retournant vers les rideaux du salon, qui s'agitaient aux sons de la danse, elle lui montra déjà la première aube du jour, qui blanchissait les rideaux.

— Voici le jour! dit-elle à Baudelot.

— Eh bien! dit Baudelot, qu'importe? Voici le jour; j'ai passé la plus belle nuit de ma vie: je vous ai vue et je vous ai aimée, et j'ai pu vous dire: Je vous aime! parce que vous savez bien que les morts ne mentent pas. Et à présent, adieu, Éléonore, adieu. Soyez, heureuse, et recevez la bénédiction du chouan!

C'était l'usage en Bretagne d'embrasser sa danseuse sur le front à la dernière contredanse.

La contredanse finie, Baudelot appuya ses lèvres sur le front d'Eléonore. Eléonore se trouva mal; mais elle était si légère, que tout son corps s'arrêta immobile, son front restant appuyé sur les lèvres de Baudelot.

Cela dura une seconde.

Elle reprit ses sens, et Baudelot la reconduisit à sa place.

Alors elle le fit asseoir à ses côtés, et elle lui dit:

— Écoute: il faut partir! écoute, on met les chevaux à la voiture qui va te conduire à Nantes: écoute, dans deux heures tu es mort! Fuis donc! Si tu veux, je pars avec toi. On ne dira pas que c'est la peur qui te fait fuir; on dira que c'est l'amour! Écoute, si tu ne pars pas tout seul ou avec moi, je me place sous les roues de la voiture et tu passeras sur mon corps brisé.

Elle disait cela tout bas, sans regarder Baudelot et presque en souriant, et tout comme si elle eût parlé d'un autre bal. Baudelot ne l'écoutait pas, mais il la regardait avec une joie qu'il n'avait jamais rencontrée au fond de son cœur. — Comme je l'aime! se disait Baudelot.

Quand elle eut tout dit, Baudelot reprit:

— Vous savez bien que c'est impossible, Éléonore. Oh! oui, si j'étais libre, vous n'auriez pas d'autre mari que moi; mais je ne suis plus à personne, ni à moi, ni à vous. Adieu donc, mon bel ange; et si tu m'aimes, rends-moi cette fleur des champs que je t'ai envoyée de mon donjon: rends-la-moi, Éléonore. La petite fleur a paré ton sein; elle m'aidera à mourir.

Si on eût regardé Éléonore en ce moment, on se serait demandé: Est-elle morte? Et en effet le silence était solennel, la musique se taisait, le jour inondait les appartements; tout était dit.

Tout à coup un grand bruit de cavaliers et de chevaux se fit entendre au dehors. A ce bruit, qui venait du côté de Nantes, toutes les femmes, par un mouvement spontané, couvrirent Baudelot de leur corps: mais c'étaient les soldats de Baudelot lui-même qui venaient délivrer leur maître. Ils avaient ouvert la maison; ils étaient alors dans le jardin, et ils allaient criant: Baudelot! Baudelot!

Les chouans furent bien étonnés de trouver leur jeune chef qu'ils croyaient chargé de fers, entouré de femmes dans une parure d'éclat, et lui-même tout paré, et comme ils ne l'avaient jamais vu.

La première question que leur fit Baudelot fut celle-ci:

— Êtes-vous entrés au pigeonnier, messieurs?

— Oui, dit l'un d'eux: c'est par là que nous avons commencé, capitaine. Vous ne retrouverez plus le pigeonnier, ni vous, ni aucun des pigeons qui l'ont habité: le pigeonnier est à bas.

— S'il en est ainsi, dit Baudelot en tirant son épée, me voilà dégagé de ma parole et je suis libre. Merci, mes braves!

Puis il ôta son chapeau.

— Madame, dit-il avec un son de voix très-doux, recevez tous les humbles remercîments du captif.

Baudelot demanda une voiture.

— Une voiture est là toute attelée, capitaine, dit un des siens: elle devait vous conduire à Nantes, à ce que nous a dit le propriétaire de la maison.

En même temps Baudelot aperçut Hamelin attaché avec ses propres cordes.

— Capitaine Hamelin, dit Baudelot, service pour service. Seulement, au lieu de délier vos cordes, laissez-moi les couper. Elles ne serviront plus à personne.

Puis, comme Eléonore revenait à elle:

— Capitaine Hamelin, reprit encore Baudelot, c'est une triste époque pour des fiançailles que ce temps de guerres civiles et de sang répandu: on ne sait jamais si l'on ne sera pas dérangé le matin par un prisonnier à surveiller, ou le soir par des ennemis à recevoir.

Remettez donc à un autre jour, s'il vous plaît, votre mariage. Voyez: votre fiancée elle-même vous en prie... Ma noble demoiselle, permettez à de pauvres chouans de vous reconduire au château de Mailly. Madame, le voulez-vous?

Et tous les jeunes chouans partirent au galop, tous joyeux d'avoir délivré leur capitaine et se pavanant au soleil qui se levait. Les pauvres enfants, ils avaient si peu de temps à jouir du soleil!

Tous ces jeunes gens là furent tués le même jour et à la même bataille où fut tué Cathelineau le père; car à présent il y a deux Cathelineau qui sont morts pour la même cause, morts tous deux en royalistes et en chrétiens. Ce que c'est que le bonheur des temps!

Il y a des hommes qui sont immortels quoi qu'ils fassent. Baudelot de Dairval ne fut pas tué, bien qu'il n'eût pas quitté la Vendée une heure. Quand son pays fut moins inondé de sang, Baudelot épousa Éléonore de Mailly; le capitaine Hamelin signa au contrat comme adjoint municipal.

Ainsi finit cette histoire; mais n'admirez-vous pas comme moi le bonheur du comte de Baudelot?

JULES JANIN.

Fin.

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXVI

PAUL DE KOCK.

Au moment où les amusantes aventures de *M. Choublanc* sont près de toucher à leur fin, nous avons pensé, cher lecteur, qu'il vous serait agréable d'avoir et le portrait *ressemblant* et la biographie exacte du célèbre romancier dont la plume a daigné patronner en quelque sorte *le Passe-Temps* en le dotant, dès ses débuts, d'un succès.

Connaître l'homme, quand on vient de rire, de pleurer ou de frémir avec l'écrivain, à notre sens c'est plus qu'une simple satisfaction de curiosité, c'est le corollaire indispensable du plaisir... souvent de l'admiration.

Convaincu de cette vérité, cher lecteur, *le Passe-Temps* compte donc vous donner tour à tour le portrait, accompagnant l'esquisse biographique, de chacun de ses collaborateurs. Ce sont tous gens bons à voir comme à lire, je vous jure. *Le Passe-Temps* est un honnête petit journal, il n'ouvrira jamais ses colonnes ni au visage qui se masque, pour cacher sa

pâleur — la pâleur de la haine, de la rage, de l'envie; — ni à la prose qui se signe d'un pseudonyme, pour vomir plus à l'aise ses injures, sa bave, ses calomnies!...

A tout seigneur, tout honneur!

Paul de Kock est, de toute façon, notre *premier* collaborateur.

Commençons donc par Paul de Kock.

Et encore une fois, croyez-en ma parole de bon diable, lecteur : ceci est bien la vérité sur Paul de Kock comme l'image ci-contre est bien la reproduction de ses traits, à la fois si intelligents, si doux, si bons, si aimables.

Image et biographie tout a été calqué sur nature.

. . . .

Et d'abord, vous dirai-je l'âge de Paul de Kock?

Ma foi! je vous avouerai que je ne le sais pas trop moi-même. A-t-il les cheveux noirs, a-t-il les cheveux blancs? Je l'ignore. Pour moi, l'homme de talent est comme la femme qu'on aime : on ne lui voit jamais de rides.

Cependant, me crieront quelques rigoristes qui tiennent, quand on leur conte une histoire, à ce qu'on la commence... par le commencement, cependant il y a longtemps que Paul de Kock écrit... il est impossible qu'il soit jeune encore!...

Impossible!... Vous croyez? Nierez-vous que Laferrière paraisse moins de trente ans, pourquoi voudriez-vous que Paul de Kock en possédât plus de cinquante? Au reste, tenez, messieurs les amateurs de points sur les *i*, il est un moyen bien facile de se rendre compte de l'âge d'un écrivain : c'est de lire son dernier ouvrage. Vous avez lu *M. Choublanc*, n'est-ce pas? Eh bien? — Eh bien!... sans doute ces lignes retraçant les mésaventures du pauvre Champenois pétillent de jeunesse et de gaieté, mais... — Mais que demandez-vous de plus? L'écrivain est jeune, donc l'homme est jeune!... — Mais... — Mais... assez, hein!... Si vous voulez savoir quand ce beau pommier qui nous abrite a été planté, courez le demander au jardinier, moi j'aime mieux me reposer sous ses feuilles et croquer tranquillement ses pommes.

. . . .

Le père de Paul de Kock était un banquier hollandais dont la tête tomba sous la rafale sinistre de 93.

M. de Kock avait déjà deux fils lorsqu'il épousa celle qui devait être la mère de notre célèbre romancier : ces deux fils devinrent, plus tard, des militaires distingués : l'un, qui vit encore, était colonel d'infanterie, au service de la France; l'autre, mort il y a une dizaine d'années, avait été général des armées de Hollande, gouverneur de Batavia, ministre du roi Guillaume Ier.

Paul de Kock, élevé sous les yeux de sa mère, qui l'adorait, fut, naturellement, gâté; il était déjà très enclin à donner le pas sur le genre ennuyeux au genre amusant; — ce qui signifie qu'il préférait la lecture des *Mille et une Nuits* à celle du *de Viris illustribus*... — et madame de Kock fermait les yeux sur ces jeunes égarements; elle se disait avec justesse que lorsque la raison viendrait à son fils, il comprendrait parfaitement que les grands hommes de la vie réelle sont plus intéressants et plus curieux encore à étudier que les géants même les plus géants d'*Ali-Baba* ou de *la Lampe merveilleuse*.

Cependant madame de Kock n'était pas riche. En dévorant les hommes, la révolution dévorait aussi les fortunes. Quand Paul de Kock eut atteint sa quinzième année, sa mère songea donc à lui trouver un emploi. Paul de Kock entra chez les banquiers Schérer et Finguerlin.

Des chiffres! des chiffres, et puis encore des chiffres, pour une jeune tête qui commençait à rêver, c'était bien triste n'est-ce pas? N'allez pas croire pourtant que Paul de Kock, parce qu'il ne se sentait pas à sa place dans la maison de banque, songeât à ne s'y point dignement conduire. Paul de Kock est de ces probes et rares natures pour lesquelles le devoir n'a jamais été un vain mot. On l'avait fait employé, il était devenu employé, et bon employé même. Mais quelque courage, quelque patience qu'on apporte à l'accomplissement d'une tâche pénible, il arrive un moment où l'âme et le corps reculent à bout de forces. Ce moment arriva pour Paul de Kock, après deux années environ de séjour chez MM. Schérer et Finguerlin. Durant les heures de liberté que lui laissait sa place, le jeune homme avait fait son premier roman. — Mère, dit-il un soir à sa mère, en retenant aux cils de ses grands yeux bleus une larme prête à tomber, mère, je mourrais en prison... cette prison eût-elle des barreaux d'or... Veux-tu que je sois libre?... Je ne sais, mais il me semble qu'il y a en moi des trésors de gaieté inépuisables au soleil... et qui se tariraient tout de suite à l'ombre!... Il me faut de l'air, des rires, des chansons!... et puis encore et puis toujours de l'air, des chansons et des rires!... Donc, encore une fois, réponds-moi, mère!... Veux-tu que je sois libre?... Veux-tu que je chante et que je rie?... Veux-tu que je sois heureux?... Veux-tu que je vive?...

Un baiser fut la seule réponse de madame de Kock. Un baiser, le charmant langage des mères, pour dire : Oui, à leur enfant.

Paul de Kock, au comble de la joie, courut à sa chambre... Puis, rapportant aussitôt un manuscrit :

— Tiens, dit-il en tendant une plume à sa mère, écris le mot *Fin* au bas de cette page. De ta main, cela me portera bonheur.

Fin de mon esclavage.

Fin de mon premier roman!

Qui sait! De ces deux *Fins*-là il va peut-être bientôt résulter un bon commencement.

. . . .

Si j'avais plus d'espace, je vous conterais en détails et comment Paul de Kock, après avoir vainement frappé à la porte de tous les libraires, avec son premier roman, *l'Enfant de ma Femme*, parvint enfin à faire éditer son second : *Georgette, ou la Nièce du tabellion*.

Et comment, *Georgette* mise au monde, Paul de Kock rencontra, un beau jour, un gros libraire, du nom de Nicolas Barba, qui florissait alors au Palais-Royal, lequel gros libraire devinant en Paul de Kock une mine féconde à exploiter, accapara cette mine de par un traité...

Qu'il légua quelques années ensuite à sa progéniture Gustave Barba...

En lui disant : « O mon fils, voilà un honnête homme et un homme de talent, ne le lâche pas! »

Paroles profondes dont ledit Gustave Barba fit son profit, en bon fils et en éditeur habile qu'il était!... Oui, certes, son profit! car Gustave Barba dut sa fortune à Paul de Kock...

Ce qui ne prouve nullement, par exemple, que Paul de Kock doive la sienne à Gustave Barba!... au contraire!

Mais il n'existe pas de loi qui oblige un libraire à se montrer reconnaissant envers un auteur; qu'en pensez-vous?

Revenons à Paul de Kock.

Il avait débuté dans la carrière en s'inspirant d'abord de Pigault-Lebrun, — un romancier à qui l'on doit d'ailleurs, aussi, des livres fort amusants; — mais bientôt notre jeune écrivain, ne puisant plus que dans son propre fonds, devenait *lui*, rien que *lui*, c'est-à-dire qu'il dépassait, de cent lieues, et son modèle Pigault-Lebrun, et ses imitateurs Victor Ducange et Ricard. Plus gai, plus franc, plus observateur que ces trois auteurs auxquels on l'a comparé, bien à tort, Paul de Kock avait en outre sur eux l'avantage d'émouvoir sans torturer. Vous que Paul de Kock a si souvent fait rire, répondez, n'est il pas vrai que souvent encore il vous a fait pleurer? Enfin, notre romancier se gardait toujours avec soin, dans ses ouvrages, de toucher, d'effleurer seulement, deux cordes que d'autres n'ont pas craint de faire vibrer mille fois sous leur plume hardie. Ces deux cordes sont *la politique* et *la religion*.

Paul de Kock n'a jamais cessé de respecter toute croyance comme toute opinion. Et, croyez-nous, c'est là aussi une des raisons de sa gloire. On n'obtient que des succès éphémères en flattant ou en raillant les passions ou les hommes d'une époque. On reste en parlant, et en parlant bien, de tout et de tout le monde, sans rien briser, sans blesser personne.

Je ne vous citerai pas ici tous les jolis romans de Paul de Kock : il me faudrait un numéro tout entier pour satisfaire aux exigences d'une telle énumération. Et puis vous les avez tous lus, j'en suis sûr, je ne vous apprendrais donc rien de nouveau. Je tiens seulement à constater ceci : on a intitulé Balzac *le plus fécond romancier de France*... Après Paul de Kock, s'il vous plaît!... Et de plus que Balzac, Paul de Kock a son théâtre, lui... Cent cinquante à deux cents pièces dont plus des deux tiers ont eu cent représentations!... Opéras-comiques, vaudevilles et drames!... Et si vous saviez avec quelle facilité notre joyeux romancier travaille! J'ai beaucoup ri dernièrement en trouvant dans *le Figaro* cette observation sur Paul de Kock : « On ne croirait pas, à le lire, que l'auteur de *Sœur Anne* et de *Mon voisin Raymond* écrit avec infiniment de peine!... » Oui, vraiment, on ne le croirait pas, et on ferait très-mal de le croire. Une preuve : j'ai eu entre les mains le manuscrit de *l'Amant de la Lune* — dix volumes, rien que ça; — je n'ai pas compté vingt ratures dans les mille feuillets.

Autre preuve : Paul de Kock travaillait alors beaucoup pour le théâtre Feydeau, — depuis l'Opéra-Comique. — Un soir — un jeudi soir, cette remarque est utile à notre récit; — le directeur demande à Paul de Kock, mais tout de suite, tout de suite, un libretto en trois actes sur un sujet donné, *le Camp du drap d'or*. — Pour arriver plus tôt à la représentation, ajoute le directeur en frappant sur l'épaule de l'écrivain, la musique de votre opéra sera faite par trois musiciens, mon cher; chacun aura son acte.

— Il suffit, répond Paul de Kock, où sont ces messieurs?

MM. Batton, Riffaut et Leborne arrivent.

Paul de Kock dit au premier :

— Vous aurez votre acte demain.

Au second : — Vous aurez votre acte après-demain.

Au troisième : — Vous aurez votre acte dimanche.

Et il tint parole.

. . . .

Au surplus, on peut bien dire que Paul de Kock écrit difficilement, on a bien dit qu'il écrivait *sans but, au courant de la plume*...

Sans but!... lui!... Ceux qui ont dit cela

n'ont jamais lu Paul de Kock, j'en jurerais! — et à ce sujet, ces critiques diffèrent de l'Europe tout entière qui le sait par cœur. — Prenez, au hasard, dans une bibliothèque, le premier roman venu de Paul de Kock, ô savants analystes! et lisez-le du premier chapitre jusqu'au dernier; si vous êtes sincères, je vous défie de ne pas avouer ensuite que vous vous êtes grossièrement trompés.

Après cela, messieurs, vous êtes peut-être aussi du nombre de ceux qui ne voient dans Paul de Kock qu'un *farceur*...

Et qui ne daignez lire ses romans que pour y découvrir des fautes de français!...

Et que pour railler son style!

Un mot, messieurs: Rétif de la Bretonne faisait des fautes de français.

Cherchez-moi donc, dans beaucoup des écrivains à style que vous admirez, aujourd'hui, quelque chose à comparer au *Paysan perverti* de Rétif de la Bretonne.

Un chef-d'œuvre!

. . . .

Mais laissons l'écrivain; prenons l'homme.

Venez, lecteur, je veux vous emmener avec moi chez Paul de Kock, non pas chez Paul de Kock, dans l'appartement qu'il occupe, depuis bientôt quarante ans, au boulevard Saint-Martin, mais chez Paul de Kock, à son *manoir* de Romainville. C'est justement aujourd'hui sa fête; il y a réception, il y a dîner, il y a spectacle, il y a bal, il y a souper au *manoir*. Venez que je vous présente au célèbre romancier; ne craignez rien, il est affable, sans façon, comme un véritable homme d'esprit qu'il est, et pourvu que vous ne lui fassiez pas de phrases, — il abomine les faiseurs de phrases, — vous serez bien vite le bienvenu près de lui. Vous voici dans sa maison, une maison toute simple, n'est-ce pas, comme l'homme. Regardez de ce côté, c'est au milieu de ce bouquet de bois — le dernier bouquet de bois du bois de Romainville!... *Sic transit!*... On fera mettre un jour ce bouquet sous globe pour le conserver. — C'est sous ces feuillages que se trouve le théâtre; la salle et la scène, les acteurs et le public, tout cela en plein vent!... — Ah! si l'on pouvait construire, à Paris, pour l'été, des théâtres dans le goût de celui de Paul de Kock! quelle fortune pour leurs directeurs!

Mais j'entends le bruit d'une cloche... C'est le moment de se mettre à table. Vous avez faim? Tant mieux. On dîne bien chez Paul de Kock, vous verrez... Il a des vins de tous les crûs, de toutes les couleurs, de tous les goûts! Hé! là! Tendez donc votre verre!... Paul de Kock vous offre du chambertin... Ce chambertin est exquis, qu'en pensez-vous? A merveille! Mais il ne suffit pas de le penser, il faut encore le dire à l'amphytrion, sinon il vous prendrait en grippe comme les gens qui parlent *esthétique!* Maintenant, jetons un coup d'œil sur les personnes qui garnissent la table de Paul de Kock; cette table si gracieusement dressée sous une si gracieuse tonnelle. En face du héros de la fête vous voyez d'abord sa fille, mademoiselle Caroline de Kock — une tête fine, un peu pâlotte! mais attendez le bal!... la rose blanche tournera au coquelicot! — Un peu plus loin, voilà Henry de Kock, son fils. Vous parlerons-nous de lui ici? Non. Avant peu Henry de Kock espère bien donner, lui-même, aux lecteurs du *Passe-Temps*, un échantillon de son savoir-faire comme romancier. Eh! eh!... Henry de Kock, comme tous les fils d'hommes célèbres, n'est peut-être qu'une *queue de comète!* Mais n'est pas queue de comète qui veut, savez-vous? Près d'Henry de Kock, j'aperçois *Fontaine*, un peintre distingué de la manufacture de Sèvres, un vieil ami de la maison; *Fontaine* rit en ce moment avec *Belin*, le charmant artiste à qui *le Passe-Temps* doit ses illustrations. Voilà *Eustache Lorsay*, *Worms*, deux autres dessinateurs distingués; *Metzmacher*, un graveur habile; *Boyer*, l'auteur de *l'Omelette fantastique; Hyppolite Cogniard*, *Benjamin Antier*, *Léon Beaurallet*, — qui médite, je crois, tout en ingurgitant le madère, un chapitre du dramatique roman que vous allez, bientôt aussi, lire dans les colonnes du *Passe-Temps: — le Carnaval des nègres*. Qui donc écoute-t-on là-bas, en riant? mais c'est *Grassot*... Grassot, l'amusant acteur, le charmant convive... *Henry Monnier* lui tient tête d'esprit! Ah! Grassot n'a qu'à se bien tenir... A ce jeu-là *Henry Monnier* est un rude jouteur!...



Paul de Kock

Mais le dîner touche à sa fin; et le spectacle!... le spectacle!... crie-t-on de toutes parts!...

Quelques minutes encore et la représentation va commencer : les acteurs du théâtre de Romainville sont mauvais... mais ils ont cet avantage sur leurs confrères de Paris qu'ils n'en font pas leur métier d'abord, et qu'ils sont les premiers ensuite à se moquer d'eux-mêmes. Et pourtant le public les traite en enfants gâtés! Toujours des bravos, jamais de sifflets!... Heureux comédiens! On joue ce soir *la Forêt périlleuse*, un grand mélodrame; c'est Henry de Kock qui fait le chef de brigands; sa sœur, la belle Camille; Eustache Lorsay, l'amant aimé...

Grassot s'est fourré dans tout cela, comme facteur de la poste... Un facteur de la poste dans *la Forêt périlleuse*, on n'a jamais su pourquoi! Et notez que cet affreux facteur porte ses lettres dans un arrosoir!... Il n'y a que Grassot pour se permettre de telles invraisemblances!

Le drame a marché jusqu'au bout... Le public est dans le ravissement! On redemande les acteurs!... Tous! tous!... On n'a pas de bouquets à leur jeter, on les accable de couronnes en feuilles d'arbres!...

Paul de Kock, qui tenait le piano, Paul de Kock, qui composait à lui seul tout l'orchestre, — car j'ai oublié de vous le dire : Paul de Kock est musicien jusqu'au bout des ongles, — Paul de Kock seul ne lance pas la moindre couronne à ses acteurs : il déclare qu'ils sont par trop exécrables! Cela passe les bornes! Jusqu'à Grassot qui manquait ses *entrées!* c'est honteux!...

Mais déjà le piano est retourné au salon : les préludes d'un quadrille se font entendre. Après le spectacle, le bal... le bal, jusqu'au petit jour... Les hommes qui ne dansent pas se rendent à la salle de billard. D'autres se livrent à une bouillotte acharnée. *Chacun prend son plaisir où il le trouve*, telle est la devise du maître de la maison.

Le petit jour paraît. Au souper, messieurs! au souper, mesdames!... ou plutôt au déjeuner. La table attend de nouveau sous les pampres verts. Le vin de champagne pétille encore! Les rires éclatent toujours!...

. . . .

Je vous ai donné à peu près l'esquisse d'une fête chez Paul de Kock, à Romainville.

Mais ce que je ne puis vous dire, parce qu'il faut le voir pour l'admirer, c'est la grâce, le charme, la verve avec lesquels Paul de Kock fait les honneurs de cette fête!...

— Quoi! c'est là Paul de Kock, l'illustre romancier, me disait un jour un artiste qui assistait à une de ces réunions; Paul de Kock qui danse, qui chante, qui fait des calembours et qui caresse son chat...

Comme un simple bon bourgeois.

A cet instant, justement, Paul de Kock passait près de nous.

Il avait entendu les paroles de l'artiste.

— Mon cher ami, lui dit-il, d'un petit ton sec et strident qu'il sait prendre quand on le heurte, — mon cher ami, vous figuriez-vous donc, parce que je me nomme Paul de Kock... et *qu'on parle un peu de moi*...

— Paul de Kock est modeste, vous le voyez. —

— Vous figuriez-vous donc que je devais porter éternellement sur mon visage certain vilain faux nez... à l'usage des faux grands hommes...

Un faux nez qui a nom : l'orgueil.

Vous ai-je amusé dans mes romans?

— Oui!

— Vous êtes-vous amusé ce soir chez moi?

— Oui!

— Eh bien! que demandez-vous de plus?

Vous comptiez me voir sur des échasses.

Allez chez quelques-uns de mes confrères.

Je ne pose ni dans mes livres ni chez moi.

. . . .

L'habit de Paul de Kock ressemble à l'habit de Béranger :

La fleur des champs brille à sa boutonnière.

Et rien que la fleur des champs!...

C'est un oubli.

Le Diable boiteux

Pour copie conforme : Ernest Bazard

Edité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Doodey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 28 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

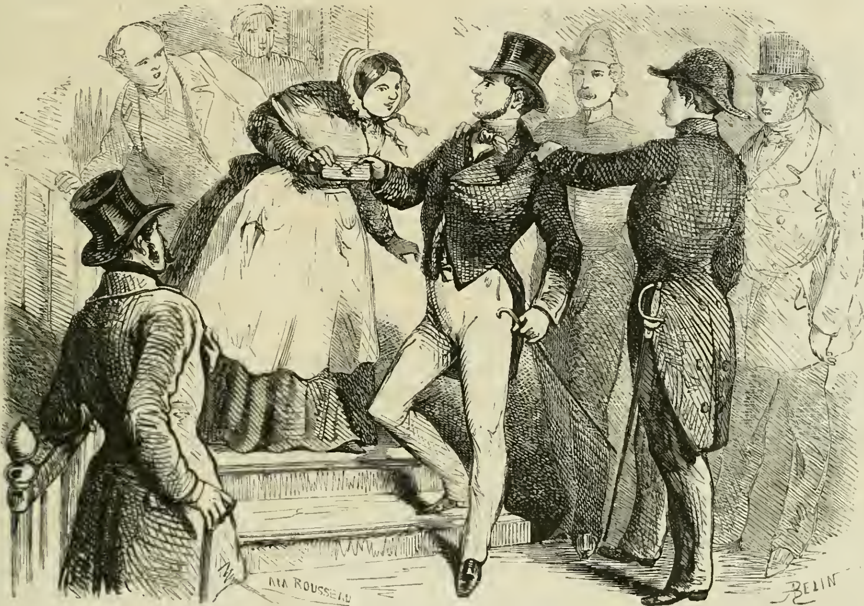
8 NOVEMBRE 18 6

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



On se dispose à fouiller Arthur, mais il remet lui-même le portefeuille à Marinette. — Page 218.

SOMMAIRE :

M. CHOUBLANC

A LA RECHERCHE DE SA FEMME

ROMAN INÉDIT

Par CH. PAUL DE KOCK.

(Suite et fin.)

—

CHAPITRE XXIII ET DERNIER.

Quel est le plus beau nom? — (*Suite.*)

Arthur Rosencœur affecte de rire en disant :

— Moi je trouve cela très-drôle... très-comique... j'en rirai longtemps, sacredié, j'en rirai bien longtemps!... mais je ne me fâcherai pas!

Allons, ma céleste amie, ne vous mettez pas en colère... monsieur ne sait ce qu'il dit, et voilà tout!...

— Arthur, je vous demande un million de pardons pour monsieur Choublanc... Au reste, lui-même va vous faire des excuses, car il vous en doit... Monsieur Choublanc, dites sur-le-champ à M. Rosencœur que vous êtes désespéré d'avoir pu, un seul instant, lui trouver la moindre ressemblance avec un filou!

Choublanc, tout troublé, hésite et ne sait ce qu'il doit faire; mais le bel Arthur qui paraît beaucoup plus pressé de s'en aller que de recevoir des excuses, met son chapeau sur sa tête en disant :

— Inutile!... encore une fois, je dispense monsieur de toute excuse... cela n'en vaut pas la peine... mais le temps s'écoule... vous savez qu'une affaire importante m'appelle .. je me sauve, au revoir, belle dame... à bientôt... sans rancune, mon cher monsieur Choublanc...

Et ce monsieur sortant vivement de la chambre, traverse la salle à manger et ouvre la porte du carré; mais là, il est arrêté par Jacques, le jeune ébéniste, qui lui barre le passage en lui disant :

— Une minute, monsieur, vous ne vous en irez pas comme cela... Nous avons d'abord à jaser nous deux...

— Qu'est-ce que c'est... que me veut cet homme... je ne vous connais pas, mon cher... ne m'arrêtez pas, je suis pressé, dit Arthur en essayant de se débarrasser de Jacques.

— Oh! cet homme vous connaît, lui... quoique vous ayez un peu retouché votre figure, et il ne vous laissera pas échapper...

Et le jeune ouvrier, qui avait des poignets solides, retenait par les deux bras Arthur Rosencœur qui cherchait toujours à s'échapper.

Attirée par le bruit, Eléonore, suivie de Choublanc, accourt dans la pièce où a lieu ce débat; en apercevant son fidèle adorateur aux

prises avec un individu en blouse et en casquette, elle s'écrie :

— Que se passe-t-il donc encore, mon Dieu? Arthur, quelle discussion avez-vous avec monsieur... je ne le connais pas... que vient-il faire chez moi?

— Excusez-moi, madame, répond Jacques en se tenant toujours devant la porte du carré pour empêcher Arthur de partir. Si je me suis permis de venir chez vous... c'est que le portier m'a dit que ce monsieur que je cherchais était ici au troisième ..

— Mais encore une fois. mon petit, je ne vous connais pas, moi, vous faites erreur...

— Oh! que non, monsieur... d'ailleurs, je ne suis pas le seul qui vous ait reconnu, et mon patron qui était avec moi tout à l'heure, a bien dit en vous apercevant : « C'est lui! mon monsieur de Saint-Amour!... »

— Ils ont tous le diable au corps aujourd'hui! répond Arthur en cherchant à déguiser son trouble. C'est à qui me prendra pour un autre...

Tout à l'heure, j'étais Ernest... à présent, voilà que je suis Saint-Amour!...

— Monsieur est un de mes anciens amis! dit Eléonore en se posant devant Jacques. Il y a vingt ans que je le connais... je l'ai un peu perdu de vue depuis ce temps, il est vrai ; mais je puis vous jurer, vous affirmer sur l'honneur, que c'est M. Arthur Rosencœur...

— Tout cela va s'expliquer devant mon patron, répond Jacques.

— Je me fiche de vous et de votre patron! s'écrie Arthur: j'ai affaire... je veux m'en aller et je m'en irai.

Et ce monsieur faisant usage de toute sa force, fait pirouetter Jacques et rouvre la porte du carré.

Mais là, il se trouve en face de M. Dupuis, l'ébéniste, qui s'est fait accompagner de deux sergents de ville et d'un agent de police. Il n'y a plus moyen de chercher à s'évader; le bel homme comprend cela, car il rentre dans l'appartement en disant :

— Ah bigre! cette fois, je crois que je suis pincé!...

— Oui, messieurs, dit M. Dupuis en montrant Arthur aux personnes qui l'accompagnent. c'est cet homme qui, sous le nom de Saint-Amour, est venu chez moi se faire livrer pour quatre mille cinq cents francs de meubles... qu'il revendit aussitôt, puis disparut sans me payer...

— Alors, dit à son tour Choublanc, je ne crois pas me tromper en disant que c'est aussi lui qui, sous le nom d'Ernest, m'a volé ma bourse et ma tabatière...

— Mais dites donc que cela n'est pas, monsieur, s'écrie Eléonore exaspérée de ce que l'on accuse son ancien ami.

Dites donc que vous êtes Arthur Rosencœur...

— Justement, madame!.. dit un des sergents de ville en s'avançant. Arthur Rosencœur... c'est bien l'homme que nous cherchons...

Ledit Arthur Rosencœur a déjà subi plusieurs condamnations pour vol et escroqueries, mais il avait fait son temps.. Depuis il a changé vingt fois de noms, sous celui d'Ernest ayant recommencé ses hauts faits, nous le cherchions pour l'arrêter...

Mais monsieur est très adroit, il sait se déguiser et jusqu'à ce jour il était parvenu à nous échapper.

Eléonore tombe sur un siége, anéantie, bouleversée...

L'homme qu'elle adorait, l'homme auquel depuis vingt ans elle pensait sans cesse... qu'elle [illegible] si ardemment revoir.. cet homme est un misérable voleur.

— Allons! dit Arthur, je vois qu'il n'y a pas moyen de nier davantage... Eh oui, je suis Saint-Amour... je suis Ernest... je suis tout ce que vous voudrez!...

Mais aussi, mon bon Choublanc, si vous ne m'aviez pas conté toutes vos affaires, vous ne m'auriez pas donné l'idée de venir trouver votre femme...

En apprenant qu'elle m'adorait, qu'elle me regrettait toujours, je me suis dit : Pardieu, il y a quelque chose à faire avec cette ancienne passion si bien enracinée, et si je vous ai pris votre bourse, mon vieux, c'est que j'avais besoin d'argent, pour me retaper, m'habiller à neuf et me présenter devant elle en belle tenue...

Tout m'avait réussi... votre femme m'avait reçu à bras ouverts... en flattant sa coquetterie, je l'aurais fait danser sur la corde si je l'avais voulu.

Mais les rencontres de ce matin ont tout gâté... c'est une affaire manquée... Allons, messieurs, quand vous voudrez, je suis prêt... Partons.

Arthur a déjà franchi la porte, lorsque la grosse Marinette court sur l'escalier en criant:

— Eh bien!... et le portefeuille de ma maîtresse qu'il emporte.. un portefeuille avec trente mille francs qu'elle lui a donnés tout à l'heure...

Voyez-vous, il ne disait rien, le gueux!... il aurait encore volé ça.

On se dispose à fouiller Arthur, mais il remet lui-même le portefeuille à Marinette en lui disant :

— Tenez, tortue... vous n'êtes pas si bête que votre maîtresse, vous.

Et Marinette s'empresse d'aller reporter le portefeuille à Eléonore à laquelle elle ne manque pas de rapporter les paroles de ce monsieur.

Alors Éléonore s'avançant vers son mari et lui parlant pour la première fois d'un air gracieux, lui tend le portefeuille, en lui disant :

— Prenez ceci, monsieur, désormais disposez de tout ce qui m'appartient et de moi-même .. qui suis prête à retourner avec vous, si vous voulez bien encore que je sois votre femme et que je tâche de réparer mes torts envers vous...

— Si je le veux!... s'écrie Choublanc qui est dans l'ivresse, si je le veux... ma chère... mon... madame... Eléonore. . ah! Dieu!... mais je suis le plus heureux des mortels... ainsi vous consentez à vous appeler madame Choublanc!

— Avec plaisir, mon ami!...

— Elle m'a appelé son ami!... et elle s'appellera comme moi avec plaisir!

— Pardieu! dit Jacques, quand M. Arthur est un coquin et que M. Choublanc est un brave homme, il me semble qu'il n'y a pas à balancer entre les deux noms...

Le plus beau est toujours celui que porte un honnête homme.

Fin.

CH. PAUL DE KOCK (1).

(1) Samedi prochain nous commencerons la publication de : *Le Carnaval des Negres*, grand roman *inédit*, par Léon Beauvallet. Nous reprenons aujourd'hui la suite de *le Chasseur d'hommes*, — dont la troisième et la quatrième partie sont plus intéressantes encore que les deux premières. Enfin, une occasion nous étant offerte, nous publions concurremment avec *le Chasseur d'hommes*, *les Peches mignons* par A. de Gondrecourt, très-persuadé que nos lecteurs ne nous en voudront pas de suspendre *le Comte de Villamayor* pour leur donner un des plus jolis romans modernes. *Le Carnaval des Negres*, *le Chasseur d'hommes*, *les Peches mignons*, paraîtront, dès ce jour, *sans interruption*, jusqu'à complet dénoûment

E. B.

LE CHASSEUR D'HOMMES.

TROISIEME PARTIE (1).

I

Où le lecteur s'aperçoit qu'il pousse des peintres dans les Alpes.

La nuit allait couvrir comme une chappe de plomb les Alpes neigeuses; sur les versants de deux montagnes de granit et de neige, dans les reflets bizarres de leurs anfractuosités, entre les clairs obscurs de leurs gorges étroites cheminaient deux troupes de voyageurs qui contrastaient par leur physionomie, leur allure et leur costume de la façon la plus tranchée.

Un ravin béant comme la gueule d'un loup affamé, noir et profond comme le lit du fleuve infernal, séparait ces deux bandes que le hasard seul rapprochait constamment, tandis qu'elles suivaient ces sentiers plus praticables pour des chèvres que pour des hommes.

La première troupe se composait de pieux pèlerins qui se rendaient pédestrement à Rome pour assister au jubilé; les saints personnages marchant deux à deux et armés de la coquille, du bourdon et du bâton ferré, défilaient silencieusement en plein ciel, en pleins rochers et en pleine neige, comme s'ils eussent continué une procession sur les dalles et sous les voûtes d'une basilique. Les aspects merveilleux de cette nature abrupte et grandiose, ombres sinistres, miroitements perfides, cascades cristallisées, déchirures sauvages, rien ne pouvait les distraire de leurs patenôtres; ils restaient aveugles devant les tableaux sublimes qu'offraient les Alpes neigeuses comme ils semblaient sourds aux cris, aux huées, aux quolibets de la bande folle et joyeuse qui suivait le sentier opposé.

Cette autre troupe ne se dirigeait sans doute pas vers l'Italie dans des intentions aussi orthodoxes que celle des bons pèlerins. C'était une cohue de bohémiens moitié mendiants, moitié voleurs, brigands de grand chemin moins le coup de couteau, un ramassis de gueux bouffons tantôt serviles comme des maraudeurs, mais traînant derrière eux une queue de femmes, de mulets, d'enfants, de chevaux et de bagages indescriptible.

C'étaient les bohémiens que Jacques Callot devait rendre immortels par ses eaux fortes et qu'un de nos amis a ainsi décrits d'après lui. « Les chevaux donnent l'idée du cheval de l'apocalypse; les hommes sont coiffés de chapeaux hyperboliques, les femmes ne sont guère vêtues que de *choses futures*, les enfants se drapent dans des lambeaux; ils sont en grand nombre, pas une mère qui n'en ait un à chaque main, un sur le dos et un par devant. La bande est conduite par un jeune gaillard pas trop mal équipé; feutre à larges bords, cheveux retombant en boucles, pourpoint beaucoup trop tailladé, lance sur l'épaule, coutelas d'un côté, carabine de l'autre, enfin chausses qui balayent la poussière. Un singe se promène sur le dos de ce terrible galant. Le jeune bandit est suivi de deux chancelantes haquenées portant chacune femme et enfants, l'un à la mamelle, l'autre à peine sevré, mais déjà bravement en croupe. A la queue du cheval, un saint homme de brigand, habillé de la défroque d'un moine et un enfant coiffé d'une marmite dont l'anse lui sert de collier, armé d'un tourne-broche en guise de bâton, vêtu d'un panier qui lui sert de pourpoint et d'un gril qui lui sert de haut-de-chausses. Vient

(1) Voir pour la fin de la seconde partie au n° 13.

ensuite la charrette traînée par un cheval poussif. Un bohémien d'un âge mûr, comme il convient pour guider un coursier si fougueux, est gravement assis sur la bête; d'une main il se tient au collier, de l'autre il brandit un fouet redoutable. Il porte sur l'épaule un petit baril de vin ou de liqueurs qu'il a bien raison de ne confier qu'à lui-même. Sur ce baril, un coq apprivoisé chante et domine la scène de sa crête et de son panache. Dans la charrette se rencontrent pêle-mêle un homme armé d'un sabre, une femme qui allaite un marmot, des enfants qui soulèvent des ustensiles de cuisine, un chat, un chien, des lapins, des agneaux et des poules égorgées. Sur un âne sont entassés les traînards qui se montrent avec orgueil, des canards volés sur la route. Enfin la caravane est gardée sur les derrières par un bohémien hardiment taillé qui porte un agneau sous son bras, un mouton en bandoulière, et une formidable carabine sur l'épaule. Les hommes sont sauvages, la maternité donne aux femmes un air de mélancolie rêveuse, les enfants sont insolents et burlesques, l'âne et les chevaux sont chétifs à faire peur; l'âne seul est bridé, car il a de la tête et qui sait s'il voudrait suivre la compagnie? Quant aux chevaux, à quoi bon! peu importe où ils iront! où vont-ils, d'où viennent-ils? ils ne le savent pas eux-mêmes. »

C'est là un tableau gravé sur nature. Cette troupe déguenillée, au-dessus de laquelle s'élevaient çà et là les cous étiques des chevaux fourbus et les bâtons rompus de la charrette surchargée, faisait, pour ainsi dire, tache sur la neige, sa misère pittoresque, son désordre, sa gaieté bruyante et grossière insultait à l'humble et calme attitude des pèlerins.

Les bohémiens s'amusaient surtout à bafouer insolemment de leurs sarcasmes graveleux un adolescent qui fermait la marche de ces derniers et qui, embarrassé dans sa robe, le regard constamment fixé sur les splendeurs magiques des montagnes, restait souvent en arrière de ses compagnons, absorbé dans les enivrements de sa rêverie. Cet enfant qui ne savait pas baisser les yeux devant l'œuvre merveilleuse du Créateur, qui ne savait jamais compter exactement les grains de son rosaire, qui estropiait involontairement ses patenôtres, s'attirait aussi assez souvent les réprimandes du chef de sa bande, et alors seulement il se frappait la poitrine avec humilité comme honteux et surpris de ses singulières distractions; mais lorsqu'à la vue de cet acte de contrition les vagabonds de Bohême se mirent à le provoquer plus directement de leurs railleries, une rougeur soudaine empourpra le visage du jeune pèlerin. Sans doute il n'était pas suffisamment pénétré de cette mortification chrétienne qui rendait la pieuse théorie plus froide et plus insensible que le marbre aux injures, car il semblait maudire le gouffre qui le séparait des insulteurs en guenilles, et sans cet obstacle infranchissable il se fût certainement élancé, en dépit de sa robe pacifique, sur le plus hardi de la bande. Il était donc resté en arrière de ses compagnons, tout frémissant d'indignation et de colère, lorsque son attention fut attirée par la vue d'un traînard de la troupe bohème qui s'était arrêté, lui aussi, et un genou en terre paraissait crayonner sur un rouleau de papier quelqu'image grotesque; une jeune fille debout devant lui riait aux éclats en le regardant terminer en hâte son ébauche.

Le pèlerin surpris ne pouvait détacher ses regards de ce singulier garçon, dont le visage ouvert et naïf, animé par des yeux brillants et encadré par des cheveux longs et crépus, tranchait vivement avec le caractère sinistre et déluré des autres vagabonds. Quant à la petite bohémienne, enfant de quinze à seize ans, d'une beauté miraculeuse, elle ne pouvait démentir sa race; ses sourcils fins et déliés barraient d'une tempe à l'autre son front poli et bistré; ses lèvres rouges comme une cerise mûre semblaient appeler un baiser; à son col charmant brimballaient des colliers de perles et de grappes de sorbier; de ses petites mains mignonnes elle nouait, tressait, dénouait et éparpillait de cent façons sa longue chevelure d'ébène étoilée de médaillons de cuivre; le vent faisait flotter sa jupe brodée de paillettes, et de dentelles trouées et de plumes d'oiseaux aux couleurs violentes. La sébile à la main elle tourbillonnait en dansant autour du jeune homme, tandis que son sourire mutin semblait le défier et le provoquer. Jamais le pèlerin n'avait aperçu une plus ravissante diseuse de bonne aventure, et il fût longtemps encore resté scellé à la même place si le compagnon de la bohémienne n'ayant levé les yeux vers lui, après avoir fini sa besogne, ne lui eût crié amicalement :

— Prenez garde, digne pèlerin, la nuit tombe; vos amis vont disparaître au tournant de cette gorge et si vous ne vous hâtez de les rejoindre vous pourriez bien vous égarer dans les neiges!

Ainsi brusquement rappelé à lui-même, le diseur de patenôtres se signa machinalement, fit un geste de remercîment au bohémien et poursuivit sa route en pressant le pas.

Les deux troupes, après un pénible trajet de plusieurs heures, allaient enfin se réunir à la jonction d'un pont de bois jeté sur le ravin. La neige étincelait dans la nuit avec un éclat lugubre. Les pas s'assourdissaient sur les flocons pétris et durcis. Lorsque les bohémiens et les pèlerins se rencontrèrent, les voix enrouées des premiers n'interrompirent pas les psalmodies de ceux qu'ils regardaient comme des ennemis; les uns arrêtèrent leurs chevaux et leurs mulets; les autres laissèrent échapper les rosaires de leurs mains tremblantes. Un craquement terrible venait d'éclater aux oreilles de tous comme les trompettes du jugement dernier, et la peur avait couvert d'une sueur froide les visages bronzés et audacieux des mendiants d'Égypte, comme les graves et béates figures des saints voyageurs.

La lune commençait à se dégager toute ronde d'une confuse mêlée de nuages et éclairait de ses lueurs blafardes ce formidable tableau.

Tout à coup, au milieu du silence, la voix argentine de la jeune bohémienne s'éleva étourdiment.

— Pourquoi donc nous arrêter ici, Jacques! demanda-t-elle; allons-nous camper sur la neige? ou nos frères craignent-ils que ce vieux pont ne croule sous nos pieds?

— Silence, Zorah! silence, répondit vivement à voix basse son compagnon en lui serrant le bras et en la tirant en arrière.

— Jacques! êtes-vous devenu fou ou poltron? reprit-elle avec un accent de surprise mutine. Si vous avez tous peur de passer sur ce pont, je veux vous montrer que je suis plus vaillante que vous. On me dit légère comme un oiseau. Eh bien! je vais en trois bonds traverser ces planches vermoulues et vous oserez peut-être les franchir après moi!

— Zorah! je vous en prie, dit Jacques d'une voix suppliante, tandis que de la main il lui montrait le sommet de la montagne.

Mais l'entêtée jeune fille s'écria :

— Lâchez-moi! et se dégageant de son étreinte avec la souplesse d'une couleuvre, elle allait sauter sur le pont lorsqu'un nouveau craquement retentit dans les profondeurs de la gorge et se répercuta avec une si effroyable persistance que Zora s'arrêta toute tremblante.

— Folle! lui dit Jacques; ce n'est pas le pont qui nous fait peur; c'est l'avalanche; mais il n'est plus temps de retourner sur nos pas. Il faut aller au devant du danger et je veux montrer à tous le chemin.

En effet, la masse des neiges amoncelée sur la cime trop étroite de la montagne, ébranlée soit par le vent, soit par la marche des deux troupes ou le bruit imprudent de leurs voix, oscillait déjà sur sa base, menaçant de se détacher des parois de granit et de glaces jusqu'au fond des ravins en engloutissant dans son immensité comme des grains de poussière les bohèmes et les pèlerins. Cependant l'exemple du hardi jeune homme que Zorah avait appelé Jacques décida les plus timides et le pont fut traversé heureusement par les deux troupes. Chose étrange! par un instinct peut-être égoïste du cœur humain, lorsque les gueux d'Égypte eurent franchi l'abîme sous la menace de l'avalanche, ils échangèrent avec les pèlerins des regards tout à fait bienveillants. Le danger commun avait rapproché leurs cœurs. Dieu leur avait rappelé ainsi, pour un instant, qu'ils étaient tous également ses créatures; mais ce rayon du cœur trahi dans tous les yeux passa comme un éclair.

L'avalanche se grossissait toujours des amas de neige qui, en l'augmentant, retardaient sa chute pour la rendre ensuite plus impétueuse et plus terrible; elle roulait avec un bruit sourd ses flocons géants et durs comme des quartiers de roche; elle pétrissait et tassait ces éléments de destruction plus sûrs que les armes forgées par Vulcain dans l'antre des cyclopes. Les voyageurs, l'âme glacée d'effroi, se regardaient comme perdus, lorsque Jacques qui marchait en avant aperçut, au-dessous de lui, dans le lit desséché d'un torrent qui formait le fond du ravin, un carrosse traîné par des mules et escorté par deux cavaliers.

— Pauvres gens! dit-il à voix basse à Zorah; ils ne se doutent pas qu'ils sont condamnés à périr, car ils ne peuvent gravir les parois du ravin. Nous, du moins, nous avons quelques chances de salut. Si nous pouvons atteindre le versant opposé de cette montagne, nous ne serons pas enterrés sous ce linceul, que des Titans ne pourraient soulever.

Mais, en ce moment même, le jeune homme s'arrêta avec une sorte de stupeur; la neige obstruait le sentier et s'élevait comme une muraille devant lui, de sorte que toute issue semblait manquer à ces malheureux qui venaient de concevoir l'espérance d'échapper à la mort. Sous leurs pieds s'ouvrait le gouffre; au-dessus de leurs têtes vacillait l'énorme montagne blanche.

— Ah! Dieu seul peut nous sauver maintenant, Zorah! murmura Jacques en serrant dans ses bras la jeune bohémienne qui le regardait avec une sorte de bonheur et d'extase, sans pousser un cri d'angoisse. La force, le courage et l'adresse sont des armes impuissantes contre un tel péril; à genoux, Zorah. Prie avec moi le Dieu des chrétiens!

La jeune fille, obéissante comme une esclave et les yeux toujours fixés sur son compagnon, s'agenouilla ainsi que lui et joignit les mains avec une naïveté touchante.

— Sotte fille! dit l'Armasch ou chef des bohémiens, meurs puisqu'il faut mourir, meurs au moins dans la foi de tes pères. Le Dieu de ton galant ne te retirera pas toute vive de dessous l'avalanche.

Et il lança sur le jeune homme un regard sombre où luisait le feu de la jalousie.

— C'est ce qui te trompe, prince d'Égypte! répliqua tout à coup une voix qui semblait résonner sous leurs pieds.

Jacques et Zorah se relevèrent vivement, tandis que les bohémiens restaient pétrifiés d'effroi; mais aussitôt ils virent tomber comme une pluie les flocons de neige qui chargeaient une haie de broussailles entrelacées serpentant et grimpant le long des rochers. Puis le bout d'un bâton ferré ayant écarté les ronces, ils aperçurent l'entrée d'une grotte basse ouverte dans le granit et où deux hommes se réchauffaient à un feu de racines sèches et de sarments.

C'étaient le vieil aveugle Tristan et son guide François Perrier qui n'avait pu entendre la dévote exclamation du compagnon de Zorah sans se décider aussitôt à lui faire partager son asile.

A cet instant la masse des neiges s'ébranla avec un fracas horrible et une rapidité épouvantable le long de la montagne, dont quelques blocs se détachèrent, et les deux troupes, gueux et pèlerins, n'eurent que le temps de se précipiter dans la grotte où ils s'entassèrent au risque d'étouffer. L'avalanche en tombant boucha bientôt de nouveau l'issue de cette triste retraite qui semblait devoir être écrasée par le poids énorme des neiges; chacun des fugitifs se demandait si elle n'était pas destinée à devenir leur tombe, et s'ils reverraient jamais ce ciel bleu dans lequel le soleil leur souriait. L'égoïsme honteux qui se réveille si facilement dans le cœur des hommes, aux heures de crainte et de danger, allumait déjà l'éclair de la haine dans les regards qu'échangeaient les malheureux resserrés dans cet étroit asile. Les bohémiens avaient repoussé contre les parois de la grotte les timides pèlerins et s'étaient groupés autour du feu dont la fumée formait un dôme de brouillard sur leur têtes. Quant aux saints personnages, ils paraissaient fort humiliés et très-effrayés de se trouver en si étrange compagnie.

Jacques avait d'abord suivi des yeux, avec une sorte de sollicitude, leur pantomime piteuse et suppliante, mais quoique bon chrétien, il finit par la trouver si grotesque qu'il ne put s'empêcher de sourire. Puis quittant tout à coup la main de Zorah qu'il réchauffait dans les siennes, il tira de dessous sa cape trouée un carton pendu à sa ceinture, l'ouvrit, et, saisissant un crayon, se mit à esquisser avec une merveilleuse ardeur un gros pèlerin qui tâtait d'un air mélancolique sa besace vide.

Zorah, penchée sur son épaule, l'encourageait en riant; mais elle ne devait pas admirer seule le talent de l'artiste nomade. Le jeune pèlerin, qui paraissait si embarrassé de sa robe et de son bourdon, s'était avancé à petits pas, et ses yeux brillèrent d'une joie naïve en regardant travailler le brave enfant; puis à son tour il tira de dessous sa robe brune un carton oublié, et, par une petite vengeance bien légitime, il commença à retracer la physionomie renfrognée et sournoise de l'*Armasch*, avec le grand fouet à manche de cuir garni de clous d'argent qu'il portait suspendu au cou comme marque de sa dignité. Zorah, fort surprise, se pencha à l'oreille de Jacques et l'avertit qu'il avait un concurrent; le jeune garçon tressaillit, et tendant aussitôt la main au pèlerin, lui dit :

— Vous êtes donc peintre, vous aussi?

— J'espère du moins le devenir.

— Mais alors pourquoi cette robe, ce bourdon?

— Pour devenir peintre, il faut aller à Rome, et pour aller à Rome sans encombre je n'avais pas le choix du costume; mais vous-même êtes-vous sérieusement un enfant de cette tribu d'Égypte?

Jacques sourit.

— Ces guenilles sont ma sauve-garde, murmura-t-il, pour aller à Rome étudier les maîtres, j'ai dû fuir comme un voleur la maison paternelle!

— Votre père était donc injuste et sévère, Jacques?

— Oui, comme tous ceux dont les enfants ne veulent pas suivre la volonté; mon père est noble, et il croit qu'un bon peintre ferait tache dans sa lignée. Mais quel est donc votre pays, faux pèlerin?

— La Lorraine, soupira le jeune artiste; la verte et riante Lorraine, où les paysages sont aussi beaux que ceux de l'Arcadie antique, où les plaines, les collines, les bois et les fleuves semblent des tableaux vivants destinés par Dieu à faire l'admiration et le désespoir des peintres! Mais à votre tour, dites-moi quelle est votre patrie, faux bohémien?

— La Lorraine! s'écria ce dernier en lui tendant la main, car nous sommes compatriotes, mon frère; la Lorraine que nous quittons comme des voleurs d'enfants, mais que le ciel de l'Italie ne nous fera pas oublier! La Lorraine dont tu peindras les doux et calmes horizons, et dont je veux, moi, peindre les misères, les angoisses, la ruine. La Lorraine est ma mère, et jamais je ne la renierai.

— Bien parlé, mon frère; et ton nom?

— Jacques Callot. Et toi mon frère?

— Claude Gelée, répondit le pèlerin; et en même temps les deux compatriotes s'embrassèrent avec effusion, sans se soucier d'exciter les railleries des assistants.

— Vous êtes deux braves garçons et vous serez, j'en suis sûr, deux grands peintres, dit alors François Perrier qui s'était doucement rapproché d'eux et qui sentit des larmes mouiller ses cils à l'aspect de cette accolade fraternelle. Croyez à ma prédiction, mes frères, car moi aussi je veux être peintre, moi aussi je vais à Rome en dépit de tous les obstacles et de tous les dangers. C'est à ce titre et non comme compatriote que je vous demande votre amitié, car je suis Bourguignon; hélas! il faut aimer son art avec passion pour subir tant de fatigues, d'humiliations et de déboires. Mais je sens au fond de mon cœur que nous ne nous rebuterons pas et que nous irons jusqu'au bout. Toi Jacques Callot, tu as déserté jeune, ardent et joyeux la noble maison où la vie s'ouvrait facile devant toi, où ta mère t'embrassait chaque jour, pour courir rudement les chemins boueux et dormir sous la tente rapiécée des bohémiens! Claude Gelée, tu t'es astreint aux pieux exercices de ces pèlerins qui veulent gagner par ces pénibles épreuves le pardon de leurs péchés, toi qui n'as guère eu le temps d'en commettre! Moi, j'ai quitté mon père ruiné pour aller à Rome en servant de guide à un mendiant aveugle : mais ce n'est pas par lâcheté de cœur, par crainte du travail, par amour de l'oisiveté et du vagabondage, que nous avons consenti à vivre de la rapine ou de l'aumône. Jacques veut rendre son père plus glorieux de son fils fugitif que de sa vieille noblesse. Claude veut que sa chère Lorraine devienne célèbre, grâce à lui, dans ce paradis de l'art où pénètrent si peu d'élus, — et moi, mes chers compagnons, moi qui n'ai pas une ambition si haute, je serai heureux si je rapporte d'Italie à mon pauvre père, une escarcelle assez ronde pour qu'il puisse manger pendant le reste de sa vie un pain quotidien qui ne soit pas trempé de la sueur du travail. Alors nous aurons chacun atteint notre but et Dieu bénira notre témérité, n'est-ce pas?

Les jeunes peintres, touchés de l'allocution franche et chaleureuse de François Perrier, lui serrèrent la main et tous trois s'écrièrent en même temps :

— Si nous pouvions ne plus nous quitter jusqu'à Rome!

— Par Notre-Dame de saint Epvre! ajouta Jacques Callot en souriant, il pousse des peintres dans les Alpes!

Mais pendant que les jeunes artistes se félicitaient de cette heureuse rencontre, le son strident et prolongé d'une trompe de cuivre retentit à trois reprises dans la grotte.

L'Armasch des bohémiens tressaillit et parut consulter du regard sa troupe hideuse; mais tous restèrent indifférents à ce signal de détresse.

— C'est bien le son de la trompe de Gorju, dit-il à voix basse à une vieille sorcière qui se chauffait accroupie sur ses talons. Mais par les sept plaies de l'Égypte, je ne puis traverser l'avalanche pour courir à son aide. Que Belzébuth le garde. Souffle le feu, Miji!

— Jacques, dit Zorah en enlaçant ses bras autour du cou du jeune peintre, ce sont sans doute les voyageurs du ravin que la chute des neiges a surpris. Prions Dieu pour eux, puisque nous ne pouvons les secourir autrement.

— Pourquoi donc? s'écria Callot; s'ils n'ont pas été engloutis, c'est que l'avalanche s'est détournée de leur sentier par la protection du ciel et n'a pas comblé le ravin dans toute sa longueur. Nous devons essayer de les sauver, au lieu de rester lâchement enfermés comme des lièvres occupés à trembler dans leur terrier. Rompons les neiges qui obstruent l'entrée de la grotte. Il ne faut pas que nous ayons vainement entendu l'appel de ces malheureux.

— Nous t'accompagnerons, frère, dirent doucement ses deux nouveaux amis.

— Patience, compagnon Jacques! reprit l'Armasch. Tu me dois obéissance, à moi qui t'ai nourri comme un de nos enfants, et je t'ordonne de rester, ou je te ferai faire connaissance avec mon fouet d'argent.

— N'ai-je donc plus le droit de risquer ma vie? répliqua impétueusement Callot, qui devint pâle comme un linge en entendant cette honteuse menace.

— Si, mais ton imprudence pourrait nous perdre tous, car la moindre trouée dans ces neiges friables déterminerait peut-être une nouvelle chute plus formidable que la première.

Et d'une main vigoureuse il serra le bras du jeune homme de façon à lui interdire tout espoir de fuir.

— Eh bien! moi, qui ne suis pas le sujet d'un roi d'Égypte, dit tranquillement Claude touché de la rage sourde de Callot, je te remplacerai, frère, je remplirai ta pieuse tâche.

— *Vade retro Satanas!* qui t'a inspiré cette malheureuse idée, mon fils? s'écria le chef des pèlerins; je t'ordonne de ne pas bouger d'ici, sous peine d'être rejeté de notre sein. Agenouille-toi plutôt dans un coin et prie Dieu de nous tirer de cette terrible épreuve.

Claude Gelée frémit de colère, et fut tenté de déchirer cette robe de pèlerin qui lui imposait une obéissance si terrible; mais, hélas! cette robe ne couvrait pas le moindre pourpoint, et il voulait aller à Rome.

— Allons! dit alors François Perrier, c'est décidément à moi que reviendra l'honneur de l'entreprise, puisque je ne fais partie ni d'une troupe de Bohème, ni d'une compagnie de pèlerins.



Si nous pouvions ne plus nous quitter jusqu'à Rome. — Page 220.

Mais alors la voix du vieil aveugle s'éleva lente et triste :

— As-tu donc oublié, François, que tu m'as juré d'être mon guide et que tu ne joues pas seulement ta vie, mais la mienne, en allant au secours de ces inconnus, de ces étrangers. Je ne t'empêche pas d'obéir à la voix de ton cœur, mon enfant. Tu es courageux et bon, va tendre la main à ces malheureux qui se débattent dans le gouffre; mais si tu meurs, François, sache bien que tu auras trahi ton serment, que tu auras abandonné ton vieux maître Tristan au froid et à la faim, et qu'on ne retrouvera ici que son cadavre. Va maintenant où t'appelle ton devoir de chrétien.

Perrier, embarrassé par ces timides reproches, hésitait à poursuivre son projet, lorsque la grotte subit une violente secousse et qu'un nouvel éboulement de roches et de quartiers de neige durcie arrachant les broussailles chargées de flocons blancs, démasqua l'entrée de la grotte; tous les fugitifs purent apercevoir le paysage ravagé par l'avalanche et splendidement éclairé par la lune dans toute son horreur.

— Ah ! il n'y a plus de motif pour reculer maintenant ! s'écria Jacques Callot. Que tous les hommes de bonne volonté me suivent !

— Bien, répliqua l'*Armasch*, mais c'est aux pieux chrétiens qu'il appartient de secourir les premiers leurs frères. Nous n'aurons pas l'insolence de leur enlever un si grand honneur. A vous de courir les premiers au danger, dignes pèlerins. Place, compagnons, place à ces saints dont nous ne sommes pas dignes de baiser les pieds.

Le chef des pèlerins essaya de cacher son dépit sous un sourire béat :

— Enfant du démon, pourquoi nous tenter par l'appât d'une action charitable ? Nous allons à Rome recevoir la bénédiction du saint Père, et nous ne devons nous laisser détourner de notre pieux pèlerinage sous aucun prétexte. A vous, bohèmes, qui faites trafic de vos bras, à vous de sauver ces pauvres corps en péril. Ce sont sans doute de riches voyageurs, et vous en obtiendrez d'abondantes récompenses.

L'*Armasch* sourit et continua d'un ton railleur :

— Mais il ne s'agit pas seulement de sauver des corps, il s'agit peut-être de sauver des âmes en peine. Nous autres mécréants, nous n'y pouvons rien. D'ailleurs, ne savez-vous chanter que des prières aux agonisants ? Ne pouvez-vous jamais venir en aide aux vivants ?

— Insultez-nous ! humiliez-nous, fils de Bélial ! Dieu veut que nous tendions le dos et la joue à nos ennemis, répondit le pèlerin.

— Oh ! les saints hommes, reprit le bohème, qui n'ont de charité que pour leur besace, et qui prêchent le martyre sans jamais l'endurer.

— Prions, mes frères, poursuivit le pèlerin sans s'émouvoir. Entonnons à la face de Dieu des chœurs d'intercession pour le salut de ces pauvres âmes chrétiennes.

— Cornes du diable ! dit l'Armasch ; voilà un excellent moyen de sauver ces gens perdus dans la neige ! Chanter des cantiques à des noyés qui vont trépasser. Et on nous traite de bandits, nous qui allons peut-être laisser nos os dans ce ravin pour sauver du naufrage les coffres, les ballots et les bijoux de ces pauvres diables.

Les vagabonds éclatèrent de rire, et les pèlerins levèrent les mains au ciel, à l'exemple de leur chef, comme pour le prendre à témoin de tant d'iniquités et le charger d'en tirer vengeance.

Cependant l'*Armasch* cherchait autour de lui le hardi Lorrain pour le lancer en éclaireur sur les bords escarpés du ravin, mais Zorah se cramponnait à son ami avec une intrépidité désespérée, et celui-ci ne pouvait se détacher de son étreinte. Du fond du gouffre s'éleva alors un cri suppliant et lamentable qui fit frissonner jusqu'aux bohémiens les plus endurcis.

— C'est une voix de femme ! dit la petite bohémienne.

— Raison de plus pour ne pas perdre un instant, répliqua Callot.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE

I

LES DEUX VISITES.

Nous sommes à Paris, aux premiers jours du mois de décembre 1818, et nous prions le lecteur de vouloir bien nous accompagner dans la rue de Vaugirard.

Cette longue rue, silencieuse pendant le jour, est à peu près déserte pendant la nuit; pour s'y hasarder seul à l'heure des crimes, il faut être ou très brave ou très-pauvre. Muni de ce double *laissez-passer*, on peut espérer une promenade assez agréable, des arcades de l'Odéon au boulevard extérieur, promenade qui est un voyage.

A cent pas environ du petit Luxembourg, et sur le même rang que le fameux palais Médicis, il y avait, en 1818, une charmante maison bourgeoise, précédée d'un petit parterre protégé par une grille, et donnant par derrière sur un grand jardin où l'*utile dulci* se trouvait parfaitement exprimé, là par un plant de navets, plus loin par une tonnelle fleurie et odorante, ici par un carré de choux en regard d'une bande d'œillets, enfin par un sage mélange de fruits, de fleurs et de légumes à l'usage des abeilles, des fillettes, des oiseaux et des gourmands.

Une galerie large et parfaitement éclairée établit le service entre la cuisine et la salle à manger; la cuisine est assez éloignée des appartements pour que le fumet des sauces ou des rôtis ne franchisse pas les limites de leur empire. La salle à manger est ornée de magnifiques gravures d'un goût sévère; le style de l'ameublement est grave, depuis la tapisserie d'un vert sombre, jusqu'aux candélabres bronzés; le dressoir est armé de porcelaine blanche et de cristaux unis; quatre portraits de famille sont aux angles de la salle. Le premier représente un chevalier de Charles VII, tout bardé de fer; on lit sur son cadre d'or :

Messyre Guy de Brionne, tué au siége d'Orléans, 1428.

Le second offre les traits d'une grande dame du quinzième siècle; sa jupe, partagée du haut en bas, porte deux écussons surmontés d'un tortis de baron : l'inscription apprend aux curieux qu'ils contemplent le noble visage de haute et puissante dame de Brionne, baronne de Viviers, châtelaine de Val-sous-Ville.

Aux deux autres angles sont le baron de Viviers, en uniforme de colonel au régiment de Picardie, et le citoyen Claudius Brionne, en bonnet phrygien, carmagnole et cocarde tricolore.

Deux panoplies d'armes réelles servent de base, en quelque sorte, aux portraits des deux guerriers. Le chevalier semble posé sur un trophée de lances, de masses, de poignards, de cottes de mailles et de chanfreins; le colonel trône sur des mousquets, des épées, des pistolets, des tambours et des grenades.

En étudiant avec soin ces quatre physionomies, on y trouve, en dépit de la médiocrité du peintre, un air de famille qui s'est maintenu dans la vieille race de Viviers-Brionne depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Robespierre.

Une bibliothèque portative, en tablettes de palissandre et cordonnets de soie, supporte une trentaine de livres reliés sans coquetterie, mais avec goût; ce sont les œuvres des classiques de la table, et des poëtes qui ont le plus sérieusement traité la matière : Brillat-Savarin, le marquis de Cussy, Berchoux, Carême et *tutti quanti* revivent là sous leurs lauriers.

Nous n'abuserons pas de la patience du lecteur; mais nous le prierons de remarquer en passant, combien il doit d'éloges aux mains laborieuses qui sont chargées de ranger, brosser, épousseter, frotter. Combien aussi il lui doit tarder de connaître l'heureux hôte de ce séjour où tout est calme sans froideur, où tout est gai sans folie, où tout est sévère sans morgue!

Du salon fort élégant, mais simple, on passe dans une chambre à coucher.

Un christ en croix et un bénitier dans lequel trempent quatre feuilles de buis, sont seuls attachés au mur de l'alcôve; en franchissant une portière en tapisserie, on entre dans une petite chapelle vouée à la Vierge et enrichie à plaisir de dentelles, de flambeaux, d'or et de velours. Certes il est facile de se convaincre, au premier coup d'œil, qu'une âme pure et vraiment pieuse veille avec amour à l'entretien de cette chapelle. On reconnait au choix des fleurs et des ornements sacrés une passion chaste, respectueuse et timide pour la mère immortelle du Rédempteur.

Une femme, enveloppée dans un manteau brun doublé en soie cerise, est prosternée devant le groupe de la Vierge et de son divin enfant surmonté d'une croix d'ivoire; elle est immobile et silencieuse; son chapeau est posé sur un pliant; ses cheveux noirs tombent en boucles sur ses épaules, et remplissent les longs tuyaux d'une fraise en valenciennes qui encadre le bas de son visage. Une veilleuse, suspendue au plafond dans un vase d'albâtre, éclaire mollement la chapelle qui a trois issues; l'une à portière donnant sur une chambre à coucher; la seconde donnant sur la galerie et l'escalier, et fermant à clef; la troisième s'ouvrant par une petite porte pratiquée dans la cloison sur un grand cabinet de travail. Cette porte sans serrure et à simple bouton est dissimulée dans le cabinet par de faux rayons de livres qui se confondent avec les in-folios véritables dont la bibliothèque est abondamment pourvue.

Vers neuf heures du soir, après une froide journée de décembre, nous le répétons, une femme vêtue d'une robe de drap noir, la tête couverte d'un bonnet à gros bouillons de mousseline entremêlés de boucles de cheveux blancs, portant à sa ceinture un trousseau de clefs, et à une longue chaîne d'argent une paire de formidables ciseaux, ouvrit la porte extérieure de la chapelle et introduisit dans le saint lieu une jeune dame voilée en lui disant :

— Vous pouvez attendre là, madame, vous n'y serez nullement dérangée. Aussitôt que Monsieur rentrera, je viendrai vous prévenir.

— Je vous remercie bien, madame...

— Mademoiselle.

— Mademoiselle, reprit la dame voilée en s'inclinant, croyez que je vous suis très-reconnaissante; je vais prier en attendant l'arrivée de M. l'abbé.

En ce moment une voiture s'arrêta devant la petite maison, et un vigoureux coup de sonnette retentit à la grille.

— Enfin! voilà Monsieur, s'écria la femme au trousseau de clefs. Et elle referma la porte de la chapelle pour aller ouvrir celle de la rue.

La jeune dame se prosterna aux pieds de la Vierge aussitôt qu'elle se vit seule.

Un élégant cabriolet était arrêté devant la grille; un jeune homme de belle mine sauta d'un pied leste sur le pavé :

— C'est bien ici que demeure M. de Brionne? dit-il.

— Ici même.

— Est-il visible?

— Monsieur n'y est pas pour le moment.

— Ah!... Diable! diable!...

A cette répétition d'un mot un peu déluré, la femme aux cheveux blancs recula de quelques pas, et porta le bougeoir qu'elle tenait de la main droite en plein visage de l'étranger.

Or, ce visage était charmant, et les pas que la brave dame avait faits en arrière, elle les refit aussitôt en avant, puis elle dit avec une extrême douceur :

— Monsieur est sorti pour peu de temps; il devrait être rentré déjà depuis une grosse demi heure; si je puis vous être agréable en transmettant...

— Je vous remercie, madame...

— Mademoiselle.

— Je vous remercie, mademoiselle; il faut que je parle moi-même à M. de Brionne, et vous me rendrez un signalé service en me permettant de l'attendre dans son salon.

La dame du logis, ayant cette fois promené la bougie de la tête aux pieds du visiteur, lui répondit :

— Veuillez donc, monsieur, vous donner la peine de me suivre.

L'étranger s'approcha du domestique qui tenait le cheval par les rênes, et lui dit quelques mots à voix basse; le valet remonta dans la voiture, qui partit au grand trot.

Suivant de près son guide, le jeune homme traversa le parterre et fut introduit dans le salon, où brûlait un excellent feu.

— Voilà une charmante habitation, dit-il en promenant ses regards des tentures au plafond.

— N'est-ce pas, monsieur?... Mais c'est bien retiré, bien loin de tout!

— C'est sans doute pour cela que le bonheur s'y trouve : plus on est loin des hommes, mieux on est, le paradis n'est-il pas au ciel?

— C'est pour qu'il soit à la portée de tout le monde, monsieur, que Dieu l'a mis si haut.

— Hé! pensa l'étranger, voilà une vieille qui manie bravement l'antithèse.

— Parlez-moi de ce jeune homme, se dit la dame au bonnet de mousseline, c'est honnête et bien pensant.

— M. de Brionne a-t-il l'habitude de rentrer tard, s'il vous plaît?

— Monsieur soupe régulièrement à huit heures; à neuf, il lit les saintes Écritures; à dix heures, il passe dans son oratoire; à dix heures et demie, il se couche; à dix heures trois quarts, il souffle sa bougie, et cinq minutes après il dort comme un ange.

— Voilà de la méthode.

— Mieux que cela, c'est de la santé; aussi Monsieur a soixante ans bien sonnés, et n'en paraît pas cinquante... Voilà tantôt vingt ans que nous vivons de cette façon, et s'il plaît à Dieu...

— Vous en vivrez plus du double, ajouta le jeune homme en s'inclinant. Puis, tirant sa montre : Et depuis vingt ans, c'est aujourd'hui pour la première fois que M. de Brionne se trouve hors de chez lui à dix heures moins vingt minutes? car il est dix heures moins vingt.

— Hélas oui! Vraiment si le bon Dieu ne marchait pas toujours à côté de Monsieur, qui est sa meilleure créature, je craindrais quelque malheur... Madame Benoite, la cuisinière, a déjà roussi son souper, elle se désole que c'est une pitié, et je vous demande la permission d'aller la joindre, la pauvre femme!

— Faites, mademoiselle, je vais m'asseoir et j'attendrai patiemment, car il faut absolument que je voie M. de Brionne ce soir ou plutôt cette nuit.

— Jésus! pensa la demoiselle aux longs ciseaux, voilà deux singulières visites à une heure singulière, et qui présagent de singuliers mystères. Puis, faisant un pas vers l'étranger, et s'armant de deux flambeaux, elle lui dit :

Donnez-vous donc la peine de passer dans la bibliothèque, vous y trouverez le temps moins long.

— Volontiers.

— Qui faudra-t-il que j'annonce à Monsieur lorsqu'il rentrera?

— Le vicomte de Fontac.

— Très-bien.

A. DE GONDRECOURT.

(*La suite au prochain numéro.*)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXVII

ROUX.

Je vous ai dit, lecteur, que de temps à au-e, laissant de côté les écrivains, les peintres, s musiciens, les comédiens, les artistes enfin, vous entretiendrais des gens pour qui le eur a été, toute la vie, le principal chef de e.

Causons donc aujourd'hui, s'il vous plaît, e Roux, *l'homme le plus fort de France.*

L'homme le plus fort de France! A ce titre eul, peut-être, Roux eût mérité, au point de ue de l'extraordinaire, une place dans notre alerie.

Mais Roux ne s'est point contenté de se faire es *biceps* sur lesquels il fausse des barres de er.

Il n'a pas suffi à Roux, nouvel Hercule, de e dire : Je n'ai point d'égaux.

Cette force qu'il doit à Dieu d'abord, à son ravail, à sa volonté ensuite, cette force il l'a tilisée vingt fois, cent fois au profit de l'humanité.

C'est pour cela surtout que je veux vous parler de Roux.

Le lion renversant, brisant, tuant vingt hommes, au plus profond d'une armée de hasseurs, et s'élançant ensuite sain et sauf ers le désert, n'inspire que de la terreur.

L'éléphant défendant son maître contre une ande d'assassins a droit à de l'admiration.

. . . .

Et, avant d'entamer mon récit, je dois vous révenir, lecteur, que vous allez, à coup sûr, e taxer d'exagération! Si jamais maxime fut uste, c'est en cette occasion : *Le vrai peut uelquefois n'être pas vraisemblable.*

Mais, pour parer à des objections probables, e commence par vous jurer ici, sur mon âme e *Diable boiteux*, que je ne vous mentirai oint d'une syllabe.

Maintenant, si, en dépit de ma parole, il ous convient encore de vous montrer incré-ule...

A votre aise! Allez voir Roux vous-même, ne se cache pour personne. Dites-lui franchement : « Je doute; » au bout de deux mi-utes il vous aura donné la foi.

. . . .

Roux (Mathieu) est né à Bordeaux.

Tout enfant, entraîné déjà par ses instincts, oux n'était heureux qu'au milieu du bruit, u tumulte, des querelles. Il était venu au onde avec des muscles de fer; il s'agissait our lui, en grandissant, de convertir ce fer n acier; il se livrait donc, sans relâche, à ce de travail de *trempe* humaine. Quant à étude de la grammaire, des mathématiques, e l'histoire ancienne ou moderne... peu lui nportait!... S'il avait le temps de s'instruire, y songerait plus tard. Avant tout il voulait re fort. Les bras en premier, la tête en se-ond.

Eh! mon Dieu! devons-nous faire un reproche à Roux de sa prédilection bizarre?... on!... Élève studieux, il ne fût devenu peut-re qu'un bourgeois médiocre.

A chacun son lot en ce monde : le sien 'était pas d'entrer au Panthéon, mais de le orter un jour sur ses épaules si on l'en priait n peu.

Au reste nous devons constater que Roux, dès l'âge de douze ans, à peine, tout en obéissant à ses aptitudes batailleuses, donnait en même temps incessamment raison au proverbe : *Mauvaise tête et bon cœur.*

Il ne se battait pas seulement pour le plaisir de se battre. Il se battait pour défendre les faibles contre les forts. Et les forts, près de lui, ne brillaient guère! Un gamin avait-il maille à partir avec deux, trois, dix camarades... et *la majorité* était-elle naturellement sur le point de rosser *la minorité*... — « Roux! Roux!... » criait la victime. Et Roux d'accourir et de rétablir aussitôt l'équilibre.

En outre, à ses moments *perdus*, le brave enfant, qui se trouvait alors à Lyon, sauvait, en se précipitant tout habillé dans le Rhône, une femme, un marin qui allaient y périr...

Et il refusait ensuite tout naïvement la médaille de sauvetage qu'on lui offrait, sous prétexte que *cela n'en valait pas la peine.*

Vous le voyez, Roux était déjà plus que fort et courageux, il était aussi noble et bon!...

. . . .

Nous vous avons montré Roux enfant, nous allons vous le montrer homme, c'est-à-dire parvenu à la maturité de cette vigueur inimaginable, son bonheur, son métier, sa vie, sa gloire.

Nous prenons des épisodes au hasard : chacun d'eux est curieux comme l'inconnu; quelques-uns sont étourdissants; plusieurs sont admirables.

. . . .

Roux aperçoit un jour, aux Champs-Élysées, une voiture emportée par un attelage anglais. Tout le monde fuyait devant les deux chevaux dévorant l'espace. Et pourtant une femme, — la comtesse de W..., — se trouvait dans la voiture, et cette femme recommandait son âme à Dieu.

Plus rapide que l'éclair, Roux s'élance seul sur la chaussée. Que va-t-il faire? Il attend que la calèche passe à ses côtés... Elle passe!... elle est passée!...

Passée!... Allons donc!...

Quand il les a, non pas *vus*, mais *devinés* à portée, de ses deux mains magiques Roux a saisi à la fois les deux chevaux par les naseaux... Un hennissement de douleur, et tout a été dit. Les chevaux sont devenus des moutons.

La comtesse de W... descend de sa voiture, sans se presser!... Oh! la voiture ne bouge plus à présent.

Le lendemain la grande dame envoya à son sauveur une demi-douzaine de couverts d'argent, en signe de reconnaissance.

— Remerciez madame la comtesse, dit Roux au domestique qui lui apportait le cadeau, et rendez-lui ses couverts d'argent. Je ne me sers que de couverts de bois.

. . . .

Une autre fois, — Roux était alors directeur du Gymnase militaire à Naples, — pour se distraire, quelques jours auparavant, il avait retiré de la mer deux matelots en train d'avaler trop d'eau pour avoir ingurgité trop de vin...

Un incendie se déclare dans je ne sais quelle rue de la ville.

Roux, suivant la foule, arrive sur le lieu du sinistre.

A ce moment, un sergent de pompiers courant sur une poutre enflammée, à la hauteur d'un cinquième étage, perd subitement l'équilibre!...

La foule jette une exclamation d'effroi!

Roux ne crie pas, lui; il s'arcboute sur sa jambe droite en tendant les bras.

L'homme tombe... et, sans reculer d'une semelle, Roux le reçoit, au vol, contre sa poitrine.

Seulement, l'étreinte a été si terrible que Roux en vomit le sang...

Et que le sergent a toutes les peines du monde à s'arracher aux doigts de l'hercule; ces dix doigts incrustés dans ses flancs comme dix tenailles.

Le lendemain, Roux recevait la croix de la main même du roi de Naples.

. . . .

Passons à un drame, un vrai drame. Au lieu de Roux, mettez *Porthos*, signez cela *Alexandre Dumas*, et vous croirez lire un chapitre des *Mousquetaires.*

Parcourant la Suisse en simple touriste, notre héros débarque un beau matin en pleine fête de village ; on en était justement, lorsqu'il arrive, aux exercices de la lutte. Seize robustes gaillards, nus jusqu'à la ceinture, étaient là, sur une place *ad hoc*, prêts à se disputer le prix. Et ce prix n'était pas à dédaigner vraiment pour nos joueurs de *ranz :* ce prix était bel et bien une superbe vache.

Piqué d'amour-propre, peut-être, — affaire de patriotisme peut-être aussi; *on est Français ou on ne l'est pas*, — Roux demande aux seize Suisses de lui permettre d'entrer dans l'arène. Ils le considèrent un instant en ricanant, — vous saurez que Roux n'a pas cinq pieds, et qu'il est mince comme une jeune fille, — puis ils lui tournent le dos. Roux ne se déconcerte pas. En un clin d'œil, il a pris le costume des lutteurs, c'est-à-dire qu'il s'est débarrassé de tous ses vêtements, à l'exception de l'*indispensable*, — expression anglaise. — Et le voilà revenu près des seize champions.

En face de ce torse indescriptible, à l'aspect de ces bras fabuleux, nos Suisses demeurent stupéfaits, terrifiés, hébétés. A côté de *Spartacus*, ces messieurs ont l'air d'enfants au maillot. Cependant, cette fois, ils ne disent plus non à leur antagoniste. Ils craindraient qu'on ne les accusât d'avoir peur.

La lutte s'engage.

Roux *tombe*, — c'est le mot consacré dans ce genre de combat, — Roux *tombe* tour à tour les seize champions.

Et ces seize-là *tombés*, il regarde tranquillement autour de lui s'il n'en reste pas encore seize autres.

Le prix est décerné à l'alcide français, avec accompagnement d'acclamations furibondes. Rivaux courtois, les seize lutteurs mêlent eux-mêmes leurs bravos, leurs félicitations, aux félicitations, aux bravos de la foule. La génisse est à lui... oh! bien à lui!... il peut l'emmener.

— Permettez, leur dit Roux, cela me gênerait probablement beaucoup, une vache en voyage... Ah! si c'était un âne, encore!... Qui est-ce qui veut m'acheter mon prix?

— Moi! moi! répond-on de toutes parts.

— A merveille, reprend Roux en empochant la somme que le premier venu lui présente.

Et à cette heure, continue-t-il en s'adressant aux seize *tombés*, voulez-vous bien, messieurs, me faire le plaisir d'accepter à dîner? Nous allons manger la vache.

Certes il était difficile de se montrer plus aimable.

L'offre de Roux est acceptée d'enthousiasme.

Vainqueur et vaincus se dirigent, bras dessus bras dessous, vers une auberge située à un quart de lieue du village, à mi-côte de la montagne; une auberge douée de la meilleure réputation comme cuisine.

Encore quelques minutes, et Roux et ses seize invités auront atteint l'auberge. Quelques roches à gravir, un ravin à franchir, et l'on se mettra à table.

Mais c'est ici que la scène change.

Roux s'était arrêté pour allumer un cigare; une partie des Suisses le précédait, l'autre était derrière lui.

Tout à coup, à un signal convenu sans doute entre ces honorables messieurs, Roux se voit entouré d'une façon menaçante par les seize hommes réunis; le sourire s'est subitement effacé de leurs lèvres, l'injure l'y remplace. Avant que Roux n'ait eu le temps de se rendre compte de cette métamorphose, il se sent frappé de plusieurs côtés à la fois...

Roux a bondi comme un tigre attaqué par des hyènes. Il frappe à son tour, et son poing formidable brise à chaque coup une épaule, une tête, une mâchoire. Mais quand il serait Hercule en personne, comment anéantir à lui seul tout entière cette troupe de bandits! Quelques-uns sont étendus sanglants sur le gazon... Deux d'entre eux même ne se relèveront pas; mais les plus forcenés, les plus valides, ont réussi à acculer Roux sur l'extrême bord du ravin.... A moitié suspendu au-dessus de l'abîme, le Français tient pourtant ferme encore... Ah!... il jette un cri de rage et de désespoir tout à la fois... Une énorme pierre vient de rebondir sur son genou, et la douleur lui a fait lâcher pied... Il chancelle, il étend les bras, il se renverse en arrière...

Il a disparu dans le ravin!...

. . . .

A une heure de distance de cette bataille, une véritable bataille, n'est-ce pas? — Roland contre les Sarrasins, — un contrebandier, passant avec son mulet à l'endroit où elle avait eu lieu, entend un cri étouffé jaillir du ravin qu'il côtoyait... L'honnête quasi-voleur s'arrête, se penche sur le gouffre... il aperçoit un homme accroché à six pieds au-dessous de lui, à des ronces, à des aspérités de terrain... Il se hâte de lui jeter une corde.

Oh!... c'est que Roux n'avait pas voulu mourir ainsi, lui, comme un isard blessé par le chasseur.

Il avait tenu à prouver au crime qu'il était aussi plus fort que lui!

Le contrebandier charge le Français sur son mulet; il se dirige en toute hâte vers cette auberge où Roux et les seize Suisses devaient fraternellement manger la vache...

Roux est dans la salle basse de l'auberge; on le dépose avec précautions dans un large fauteuil; le maître de la maison et sa femme s'empressent de panser ses plaies, d'entourer de compresses ses contusions. Roux revient tout à fait à lui; il sourit à son sauveur, il sourit à ses hôtes.

Mais dans la pièce contiguë à celle où se trouve alors le blessé, il se fait un bruit étrange; on dirait des gens qui rient et qui pleurent, qui se plaignent et qui se réjouissent, qui blasphèment et qui remercient Dieu tout à la fois.

Frappé d'une inspiration: — Qui donc est là? demande Roux à l'aubergiste.

— Des jeunes gens du pays qui viennent d'avoir une querelle avec des voyageurs.

Roux, comme mû par un ressort, s'est dressé tout droit; ses ennemis sont là, il en est sûr!... Il veut les voir! il les verra!

Il a poussé la porte de la salle, où les quatorze Suisses, — ils ne sont plus que quatorze à présent, — boivent tout en pansant aussi leurs blessures. Il apparaît tout d'un coup à ces misérables comme un spectre menaçant.

Les assassins ont jeté un cri de terreur! « C'est le diable!... » Ils se précipitent vers les fenêtres, ils se heurtent, ils se renversent pour s'enfuir plus vite!...

Depuis ce jour, l'auberge où cette scène s'est passée a été baptisée de ce nom: *la Maison du diable*.

Nos quatorze Suisses n'ont jamais voulu croire qu'un homme, *pour de vrai*, ait pu avoir l'âme chevillée au corps...

Au point de sortir vivant d'un gouffre,
Où ils l'avaient jeté mort.

. . . .

Du drame, passons à la fantaisie.

Nous sommes encore en Suisse, à Berne.

Roux, en compagnie de quelques habitants du pays, visitait le muséum d'histoire naturelle.

On le conduit devant une fosse où un ours



Roux.

énorme, ce respectable et vénéré parrain de la ville, se prélassait couché, au soleil, sur une ample litière.

— Est-il méchant votre ours? demande Roux à l'un des Bernois.

— Dame!... répond celui-ci, d'un ton ironique, tout fort que vous êtes, monsieur, je ne vous conseillerais pas de descendre causer avec Fritz.

— Le parrain de Berne s'appelait Fritz... de son petit nom. —

— Bah! répond Roux, vous allez voir que ce cher Fritz est d'une nature plus commode que vous ne vous l'imaginez.

Et sans s'arrêter aux cris des assistants, Porthos, enjambant la grille de fer qui entoure la fosse, prend son élan et tombe à quelques pas de l'ours.

L'animal laisse d'abord échapper un sourd grognement de surprise à la vue de cet homme qui se permet de lui rendre une visite si intime; puis de l'étonnement tournant à la colère, M. Fritz marche sur Roux, très-disposé, nous avons tout lieu de le croire, à apprendre à l'audacieux qu'on ne viole pas impunément le domicile politique d'un ours.

Mais Fritz avait compté sans son hôte.

Au moment où il étend la patte vers Roux, un violent coup de botte, qu'il reçoit en pleine gueule, lui donne à réfléchir.

Il a réfléchi... et néanmoins il persiste à renouveler sa tentative.

Second coup de botte, si bien asséné celui-là que, cette fois, ce bon Fritz secoue les oreilles, se gratte le museau, soupire...

Et va bénévolement se recoucher sur sa litière au soleil.

Pendant ce temps, Roux, s'aidant des pierres et des trous des murailles, remontait en haut de la fosse.

— Vous voyez bien, disait-il aux Bernois ébahis, vous voyez bien que Fritz n'est pas méchant.

J'ai un peu ri avec lui et il ne s'est pas fâché du tout.

. . . .

Voici maintenant une scène de vaudeville.

Roux dînait avec un de ses amis, au restaurant.

A la droite de Roux et de son ami dînaient deux jeunes gens — des lions tout frais évidés — qui causaient, tout en mangeant, tours de force, lutte, pugilat, boxe, etc.

— Sans doute ces messieurs ne savaient pas qui ils avaient près d'eux, sinon il est présumable qu'ils se fussent privés de se dire mutuellement qu'ils étaient des *Milon de Crotone*. —

Roux écoutait depuis quelque temps, sans sourciller, l'énumération des hauts faits des deux lions.

L'un en était, pour le moment, à conter à son compagnon comme quoi un jour il avait pris à bras tendu deux hommes qui lui déplaisaient, et les avait jetés par une fenêtre.

Tout à coup Roux, à bout de patience, pousse un *hum! hum!* significatif.

Et, d'une main, enlevant à la hauteur de sa tête le marbre de la table sur laquelle il dînait avec son ami — un marbre que deux hommes n'eussent soulevé qu'avec peine — il demeure une minute, une grande minute dans cette position, immobile comme une cariatide.

Dès cet instant, Roux et son ami purent dîner en paix.

Les deux lions ne soufflèrent plus mot de *leurs biceps*.

. . . .

Mais je m'arrête, car s'il me fallait vous conter tout ce que je sais encore d'extraordinaire sur Roux, je n'en finirais pas!

Et *le Passe-temps*, mon maître, me dit qu'il faut que je dépose la plume.

Vous ai-je amusé en vous parlant de l'*homme le plus fort de France?* Je l'espère.

Vous ai-je convaincu? Je le souhaite.

En tout cas, je vous ai prouvé, j'en suis sûr, que le cœur de Roux méritait l'estime de tous.

C'était là mon but avant tout.

Les hommes extraordinaires, de toutes sortes, sont si souvent calomniés; c'est bien le moins que, parfois, une voix sincère s'élève pour leur rendre justice.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme: ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 29 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

15 NOVEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . . 4 fr. Départements. . . 5 Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



SOMMAIRE

LE CARNAVAL DES NÈGRES, [illegible] Léon Beauvallet. — LE CHASSEUR D'HOMMES, par Armand Gonzalès (suite). — LES PETITS MIGNONS, par A. de Gondrecourt (suite). — LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES : DÉJAZET, par le Bazar. [illegible]

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

CHAPITRE PREMIER.

[illegible]

Le jour venait à peine de paraître et déjà la ville entière de la Havane retentissait de clameurs étranges et fantastiques: les cloches faisaient entendre, de cinquante côtés à la fois, leurs carillons enroués. — Des milliers de nègres, grotesquement affublés, venaient, de minute en minute, grossir la foule multicolore qui encombrait les rues et les places de la capitale. Les faubourgs vomissaient, à chaque instant, des flots de peuple noir, une nuée grimaçante et hurlante, une véritable avalanche de démons. — Ah! c'est que ce jour-là, c'était le six janvier : le jour des Rois... la fête des Esclaves... le Carnaval des Nègres.

Mêlons-nous un peu à cette foule et regardons : — Ici, ce sont des noirs bizarrement déguisés en Espagnols du temps d'Isabelle : — là, quelques autres ont gravement endossé le costume turc ; leurs cheveux crépus ont disparu sous un turban de fantaisie prétentieusement orné de plumes de paon hors de service : — plus loin, ces diables du tropique ont gaillardement choisi l'habit à paillettes, le bas brodé et la culotte courte : on dirait la cour de Louis XV tombée dans l'encre.

Mais place! place! — Une bande formidable débouche, en hurlant, sur la *Plaza de Armas*, se campe en désordre devant l'*Intendencia*, et donne au capitaine-général, gouverneur de l'île de Cuba, la plus assourdissante des aubades. Cette bande se compose d'ours et de singes comme on en voit peu, de lions et de tigres comme on n'en voit pas. — A la tête de ces mythologiques animaux se pavane un nègre colossal, une espèce de géant africain. — Pour conduire son bataillon de bêtes fauves, il a revêtu le costume d'un chevalier du moyen âge.

— Pourquoi? — Il serait impossible de le dire : ce qu'il y a de certain, c'est que sous son casque de carton doré, il est plus fier cent fois et plus heureux que tous les souverains de la terre.

Sorococolo, — c'est le nom du géant, — est esclave chez le colonel Fabrice, neveu du comte Cerés de Pueblas ; — il donne la main à Lysia, esclave, elle, chez le noble marquis d'Arcangel.

Lysia est une de ces adorables mulâtresses dont la Reine des Antilles a possédé, de tout temps, le monopole. Elle a de grands yeux noirs, de petites dents blanches, une forêt de cheveux, une main d'enfant, un pied imperceptible. La séduisante fille a fait poudrer sa luxuriante chevelure ; elle est vêtue d'une robe à queue en damas magnifique, hardiment décolletée et laissant à nu de splendides épaules. D'une main fine, effilée, délicate, elle fait mouvoir, avec une aisance parfaite, un immense éventail en feuilles de palmier, tandis que, de l'autre main, elle relève, pour marcher, sa robe qui la gêne et laisse ainsi à découvert, jusqu'au-dessus du genou, une jambe alerte, nerveuse, d'une pureté de formes irréprochable.

A deux pas de la belle mulâtresse, marche ou rampe plutôt une espèce de monstre trapu, velu, aux lèvres minces, au nez fin, aux yeux petits, renfoncés, injectés de sang : sans ses cheveux crépus, il serait matériellement impossible de reconnaître en lui le type africain. — Le travestissement de ce hideux personnage est lugubre : — il porte peinte en blanc sur sa peau d'ébène, l'image parfaite d'un squelette humain. — On l'appelle Veneno : surnom terrible qu'il mérite, dit-on, à tous égards. — Instruit des plus mystérieux secrets de la flore tropicale, nul ne sait, mieux que lui, extraire des plantes le suc empoisonné qui donne la mort.

Derrière le groupe dont fait partie ce squelette vivant se démènent dix ou douze Peaux-Rouges chaussés du mocassin, vêtus de plumes et ornés du tomahawk traditionnel. — Peaux-Rouges de contrebande, bien entendu, sauvages de carnaval dont il faut se contenter à défaut des aborigènes qui ont totalement disparu de toutes les îles des Indes Occidentales. — Grande race éteinte ou exterminée! population de trois millions d'indigènes répandus jadis sur cet immense archipel et dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Mêlés aux Peaux-Rouges, on voit quelques esclaves qui, pour tout déguisement, se sont peint sur le corps de larges taches jaunâtres. Quelques autres ont de la farine sur la face; ceux-ci ont des masques blancs et roses; ceux-là ont le visage barbouillé de vert. — On voit d'horribles noirs en costumes de femmes, en bergères de Watteau, en danseuses espagnoles.

C'est un salmigondis monstrueux, un tohu-bohu épouvantable, un charivari capable de réveiller les morts! Ce sont des cris et des rires, des hurlements sans nom, des jurements intraduisibles, des musiques véritablement tintamarresques. — Le *gong-gong*, qu'on a baptisé ici du nom de *diablito*, des cornemuses, des guimbardes, des tambourins, des crécelles et divers autres instruments plus discordants les uns que les autres accompagnent ces bacchanales furibondes, ces danses maniaques, ces sarabandes échevelées, désordonnées, qui durent jusqu'à ce que les danseurs exténués tombent, l'un après l'autre, sous les pieds de ceux qui résistent.

Et jusqu'au lendemain, la Havane sera le théâtre de cet infernal spectacle : jusqu'au lendemain, la gaieté africaine prendra son essor dans les rues, dans les faubourgs, dans les campagnes! — Pendant vingt-quatre heures les esclaves sont libres, et jusqu'au dernier moment ils seront là, criant, hurlant, s'injuriant, faisant des sauts, des tours de force, se livrant à tous les excès enfin, à toutes les folies que peuvent enfanter les cerveaux d'hommes qui jouissent, pendant un jour, d'une liberté achetée par un an de servitude. — Pendant vingt-quatre heures la loi les fait hommes et le maître n'a plus aucun droit sur eux : la férule du *mayoral* et le fouet du commandeur ne peuvent ensanglanter leurs mains ou leurs épaules. — Pendant vingt-quatre heures il est défendu, sous peine d'amende, de réclamer d'eux le plus simple travail. — On est obligé de respecter cette fièvre morale, cette démence momentanée qui les laissera le lendemain dans un abrutissement complet, dans une prostration totale, et les dégoûtera profondément d'une liberté dont ils ne connaissent que les excès.

Au milieu de cette populace insensée, vont et viennent les étrangers que ce vacarme rend aussi un peu fous; les flâneurs havanais, en vestes blanches, en chapeaux de paille, qui, la cigarette aux lèvres, apostrophent gaiement toute cette canaille en goguette, laquelle profite de cela pour les poursuivre de ses refrains assourdissants jusqu'à ce qu'on se soit débarrassé d'elle avec quelques poignées de *medios*.

Tout à l'entour de la foule, — et en ayant grand soin de ne pas la frôler de trop près, circulent des bataillons entiers de femmes de couleur libres, — non pas travesties, celles-là, mais seulement parées... Et parées!... Dieu sait comme : robes de mousseline, dentelles, crêpes de Chine, bagues, bracelets, boucles d'oreilles, fleurs sur la tête; rien ne manque à leur excentrique toilette, pas même les bas de soie dans lesquels elles emprisonnent leurs énormes mollets; pas même les souliers de satin blanc auxquels leurs larges pieds donnent la forme la moins poétique du monde.

Mais ce qui jette sur toutes ces *señoras* endimanchées une lueur véritablement exotique, c'est l'horrible pipe de terre qu'elles ont presque toutes à la bouche et qu'elles fument avec une persistance miraculeuse.

A côté de ces Vénus aux cheveux crépus papillonnent des nègres, libres comme elles, qui, le panama sur la tête, la canne à pomme d'or à la main, le regalia à la bouche, regardent, ainsi que ces dames, d'un air de profond mépris, de dédain superbe, les ébats dégingandés de leurs ex-compagnons d'esclavage et les accablent de quolibets et d'insultes.

A toutes les fenêtres, sur le seuil de toutes les portes, à chaque balcon, dans chaque boutique, sont groupées, pressées, entassées de délicieuses petites créoles, de charmantes *señoritas* qui, étalant au soleil leurs plus fraîches toilettes, regardent passer la foule bariolée avec leurs beaux grands yeux nonchalants, et ne détournent la tête que de temps à autre pour répondre aux jeunes et élégants *caballeros* qui se tiennent derrière elles et leur roucoulent aux oreilles de douces paroles d'amour.

Joignez maintenant à tous ces détails, si différents d'aspect et d'allure, les *volantas* aux roues gigantesques qui traversent quand même à toute vitesse ces masses compactes qui ne livrent passage qu'en vociférant; n'oubliez pas les coups de fouet des *caleseros*, les gémissements des entêtés qu'on écrase, les chevaux qui hennissent, les chiens qui aboyent, les enfants blancs qui pleurnichent et les négrillons qui rient à gorge déployée; ajoutez à cela les ivrognes qui se battent, les badauds que l'on vole et les coquins qui s'éventrent, et vous aurez un tout petit coin du tableau que présentait la Havane en ce jour bienheureux du carnaval nègre.

Tableau d'un pittoresque inouï qui avait pour cadre un pays merveilleux, une nature féerique, un ciel splendide; un soleil de feu, dardant ses rayons brûlants sur cette mer vivante, sur ce flux et reflux de vagues humaines, semblant, ainsi qu'un formidable incendie, couvrir toute l'île de son manteau de flammes. — Le golfe du Mexique, la côte, la rade, tout était illuminé. — Les palmiers, les cocotiers, les platanes, les orangers étaient revêtus d'une teinte pourpre et flamboyante, et les oiseaux des tropiques, heureux de fêter l'astre du jour, les perruches, les négritos, les sansonnets, les rossignols, cachés dans le feuillage embaumé, exécutaient leur partie mystérieuse dans le sauvage concert des hommes noirs.

Redescendons maintenant jusqu'à la place d'Armes, où nous avons laissé Scorococolo et ses étranges compagnons, occupés à donner une aubade aux hôtes de l'Intendencia.—Grâce à la munificence du capitaine-général, nos musiciens en plein vent eurent bientôt fait une ample collection de *medios;* Scorococolo, confiant alors à deux petits négrillons les deux coins de son manteau, raffermit sur son énorme tête le casque qui lui tombait sur les yeux et se mit à souffler, de toutes les forces de ses poumons, dans un énorme cor de chasse qui rendit un son éclatant : à ce signal, un soudain mouvement de retraite se fit sur la place et la foule, en hurlant toujours, eut bientôt déserté les abords de l'Intendencia. — Elle se répandit immédiatement dans les rues adjacentes et, après de nombreuses stations dans les cabarets borgnes qui avoisinaient le port, elle finit par se diriger du côté du nord-ouest, vers la rive droite, où s'élevait la ville neuve, composée uniquement de *casas* aristocratiques, de luxueuses *quintas*, de somptueuses maisons de campagne. — Comme contraste avec ces riches hôtels, d'un aspect tout à fait réjouissant, se dressait au milieu d'eux, pâle et lugubre fantôme, *la Carcel de Tacon*, la prison aux murailles épaisses, aux cachots impénétrables.

En peu d'instants, tous les quartiers de la ville neuve furent littéralement encombrés d'esclaves à moitié ivres déjà et dont la gaieté furibonde prenait, de minute en minute, des proportions de plus en plus extravagantes. On eût dit une innombrable armée d'orangs-outangs piqués de la tarentule. Leurs contorsions et leurs clameurs ne connurent plus de bornes lorsqu'ils virent paraître au balcon de la riche casa qui faisait le coin du faubourg de la Luz, le noble marquis d'Arcangel, l'un des plus opulents habitants de la Havane; le marquis était accompagné de la marquise Carmen, sa femme, et de la señorita Encarnacion, leur fille.—A peine les trois nouveaux personnages se furent-ils installés sur le balcon, lequel était presque de plain-pied avec la place, qu'ils se mirent à faire pleuvoir sur la foule un véritable déluge de pièces de monnaie. — Un tonnerre d'acclamations répondit à ces libéralités : Viva el señor d'Arcangel ! Viva la señora Carmen ! Viva la señorita Encarnacion !

— La señorita Encarnacion !... répéta d'une voix sourde l'un des nègres de la place. — Est-ce bien elle ? étrange ! étrange ! Les fourmis rouges de la montagne n'ont pas coutume pourtant d'épargner la proie qu'on leur jette ! — Et le nègre reprit avec un mauvais sourire, sans cesser de darder son regard fauve sur la jeune fille : Etrange ! étrange !

Ce nègre c'était Veneno, l'homme squelette.

A ce moment, un jeune homme, fendant la foule des noirs, parvenait, non sans peine, jusqu'à la porte de l'hôtel d'Arcangel et se joignait peu après au groupe du balcon.

CHAPITRE II.

Le docteur Fabien.

Vingt-deux ans, un regard d'aigle, un front haut, intelligent, encadré d'une épaisse forêt de cheveux noirs; une taille bien prise, une allure franche, une aisance parfaite de gestes et de langage... tel était le docteur Fabien.— Son visage avait cette pâleur mate, cette teinte indéfinissable qui faisait deviner immédiatement en lui le créole des Antilles. Fabien était né en effet dans l'île de Cuba. Elevé dans les environs de la Havane, par une vieille négresse, à la porte de laquelle il avait été abandonné tout enfant, « il ignorait, — disait-il, — quelle était sa famille; jamais il n'avait vu son père ni sa mère. » — Ce mystère qui entourait sa naissance, ses façons aristocratiques, cette science profonde qui faisait de lui l'un des premiers médecins du pays, cette éternelle mélancolie qui se lisait sur son front et dans ses regards, tout enfin contribuait à faire de Fabien une espèce de héros de roman dont bien des hommes ne parlaient qu'avec jalousie, dont bien des femmes ne prononçaient le nom qu'avec amour...Mais que lui importaient à lui, les autres femmes !... il n'aimait, il ne voyait qu'Encarnacion, sa belle fiancée. — Car Encarnacion était sa fiancée. — Le marquis et la marquise d'Arcangel, ne songeant qu'au bonheur de leur fille, leur fille, tout pour eux, avaient refoulé jusqu'au plus profond de leur cœur leur vieil orgueil espagnol, en consentant à accepter pour gendre l'enfant sans nom. Dans quelques jours, le mariage devait se célébrer et Encarnacion s'était empressée d'apprendre au jeune créole cette heureuse nouvelle :

— Encarnacion ! Encarnacion ! s'écria Fabien dans un moment de joie suprême. — Oh ! dites-moi que tout cela est vrai ! Dites-moi que je ne suis pas fou et que ce bonheur immense n'est pas un rêve !

A peine achevait-il ces mots, qu'il entendit derrière lui un petit rire sardonique. . Il se retourna vivement et ne put réprimer un mouvement de surprise et de colère à l'aspect de celui dont le rire moqueur venait d'arrêter l'élan de son ivresse. C'était un jeune homme élégamment vêtu d'un brillant uniforme d'officier de dragons; — on le nommait le colonel Fabrice. — Le jeune militaire était accompagné du noble comte Corés de Pueblas, son oncle, secrétaire intime du gouverneur, et l'un des personnages les plus puissants de l'Intendencia.

Le comte avait alors une cinquantaine d'années, au plus; mais une profonde et éternelle douleur avait fait de lui presque un vieillard. — En apercevant Encarnacion, une vive émotion s'était peinte sur son visage. Ce ne fut qu'en tremblant qu'il tendit la main à la jeune fille ; mais Encarnacion, cédant à une répulsion insurmontable, détourna les yeux pour ne point paraître voir ce geste d'amitié, et se mit à parler à voix basse avec Fabien. Le comte poussa un soupir.

— Carmen ! Carmen ! — murmura-t-il mentalement en adressant un douloureux regard à la marquise. — Qu'avez-vous fait?

Cependant le marquis d'Arcangel, quittant le balcon d'où il distribuait si généreusement des medios aux nègres, venait au devant du comte de Pueblas et de son neveu, lorsqu'une voix quelque peu nazillarde, ornée d'un accent étranger des plus prononcés, retentit dans la salle d'attente. — Aussitôt on aperçut à la porte du salon un gros petit homme en costume de voyage, à moitié enseveli sous une avalanche de malles, de valises et d'autres colis que la gent noire lui avait laissés sur les bras pour cause de carnaval. — Le marquis s'empressa d'aller au devant du voyageur qui lui remit plusieurs lettres de recommandation. — Le marquis, après avoir mis sa demeure à la disposition du nouveau venu, selon la coutume havanaise, le pria de lui dire qui il était et ce qui lui procurait l'avantage de sa visite, — importants détails dont les lettres d'introduction ne soufflaient pas le mot.

— Monsieur le marquis, — répondit le gros petit homme, d'un ton assez dégagé, — tel que vous me voyez, je suis Parisien d'origine, je possède cinquante bonnes mille livres de rentes, je jouis de trente printemps parfaitement sonnés, et je viens à la Havane, patrie de la fièvre jaune, des brigands, des coups de couteau et des amours féeriques, dans l'espoir de me procurer enfin quelques émotions fortes et de me faire aimer d'une créole... authentique.

— Et c'est là, — demanda le marquis en souriant, — l'unique but de votre voyage?

— Non ! — reprit le Parisien en changeant de ton. — Il en est un autre plus grave, monsieur le marquis ! je m'appelle Briollet, de mon nom de famille... cela ne dit rien ; mais mon étiquette baptismale est Toussaint !... Toussaint : le prénom de l'illustre Louverture, du premier des noirs, du martyr d'Haïti !... Comprenez-vous ?...

— Pas complétement encore !

— Quoi ? vous ne comprenez pas que si la Providence, par le canal de ma marraine, m'a décoré de ce nom célèbre, c'est pour que je continue la tâche commencée par mon glorieux homonyme ; c'est pour que je n'aie plus qu'une pensée au cœur, qu'une parole aux lèvres : la liberté des nègres !

LÉON BEAUVALLET.

(*La suite au prochain numero.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

TROISIÈME PARTIE.

I

Où le lecteur s'aperçoit qu'il pousse des peintres dans les Alpes. — *Suite.*

François Perrier avait tressailli en entendant ce cri comme s'il eût senti son âme rompre ses liens de chair et abandonner le corps qu'elle échauffait de sa flamme. Il lui sembla que le monde croulait et qu'il restait seul dans le vide. Puis un ruisseau de feu coula dans ses veines; une force et une agilité prodigieuse dilatèrent ses membres; une idée fixe incendia son cerveau : *Elle* est là et j'irai! Dût-il ramper sur les roches et les neiges comme un serpent, dût-il courir sur des charbons enflammés, dût-il fendre l'air comme la flèche, il comprit que Dieu lui permettrait d'arriver jusqu'à cette femme dont il avait reconnu la voix. Il ne s'agissait plus pour lui de sang-froid et de raison. N'était-il pas d'ailleurs imprégné de cette singulière lucidité qui exalte les facultés des somnambules et qui leur fait accomplir des prodiges impossibles à l'état de veille ?

— C'est elle, dit-il à Tristan en saisissant son bâton ferré. Je ne vous abandonne pas, mon père, car je reviendrai. A moi, Jacques! à moi, Claude! à moi, mes frères ! Je marche en avant. Suivez-moi seulement. Ne craignez rien. Oh! merci, mon Dieu, vous qui me permettez de revoir Christine, et qui voulez qu'elle m'aime, car je sauverai sa mère!

— Va, mon fils, répliqua Tristan; moi aussi j'ai reconnu cette voix qui m'a déjà remué le cœur comme un souvenir de ma jeunesse et de mes heureux jours.

Certes, il fallait être fou pour tenter de descendre dans cet abîme où le pied le plus léger et le plus hardi ne pouvait s'appuyer que sur des roches brisées ou des neiges mouvantes, mais quand a-t-on jamais vu la folie de l'amour compter avec le danger?

François tâta du bout ferré de son bâton les blocs neigeux qui surplombaient le ravin, et ne put se dissimuler qu'il était impossible de se fier à ces fragiles appuis sans être presque aussitôt enterré sous la blanche draperie; alors sa décision fut bientôt prise. Ne voulant pas perdre de temps à chercher au loin dans la montagne un détour qui le ramenât au ravin, il résolut de se laisser glisser rapidement jusqu'au fond, au risque de se briser les membres contre les saillies des rochers ou de s'enfoncer sous la neige pour y dormir de l'éternel sommeil.

II

De quelle bouche la belle Christine apprit ce que François Perrier n'osait lui dire.

Il y a un Dieu pour les téméraires comme pour les ivrognes et les amoureux. Certes, le valet de Tristan venait de tenter une entreprise insensée. Quoique l'avalanche ne fût pas tombée rigoureusement dans la direction de cette partie du ravin où se trouvaient les voyageurs, cette chute énorme avait occasionné un ébranlement général non-seulement des neiges, mais des rochers, des eaux, des arbustes déracinés; les infiltrations souterraines découvertes par le sol remué, déchiré, broyé; les neiges soulevées par le vent et éparpillées dans l'espace, le choc des pierres qui se rencontraient en roulant dans le ravin, tout devenait obstacle pour le malheureux Perrier; et ses compagnons pensaient qu'à moins d'un miracle il ne réussirait pas à atteindre le fond du ravin.

Jacques Callot et Claude Gelée s'étaient échelonnés sur le penchant de l'abîme; à l'aide de longues perches et de cordages, ils étaient parvenus à le descendre sain et sauf jusqu'au tiers de son chemin; mais là il resta abandonné à ses seules ressources, et les regards des deux bandes le suivirent avec cet intérêt anxieux que les natures les plus endurcies et les plus perverses ne sauraient refuser aux actes d'héroïsme extraordinaire. Souvent on le vit glisser dans un trou caché sous une couche légère de flocons blancs et où il devait rester englouti, mais chaque fois il reparut comme le nageur qui a plongé sous la vague; tantôt il s'était cramponné à la chevelure entrelacée de ces herbes dures qui restent vertes sous la neige des Alpes, tantôt son bâton, solidement fiché dans une entaille du roc, l'avait retenu. Par moment, il se couchait sur la croûte durcie et lisse de la neige et se laissait glisser au hasard. D'autres fois il rampait comme une couleuvre et les arêtes du rocher écorchaient ses membres, mais il ne sentait pas la douleur, et il remercia Dieu lorsqu'il arriva sanglant et brisé au fond du ravin. La vieille dame gisait évanouie; sa fille pleurait couchée sur une roue de carrosse; quant au comte Lorenzo, il geignait comme un damné, une jambe engagée sous le ventre de son cheval.

Un faible sourire illumina le visage de Christine, en reconnaissant Perrier.

— C'est vous! murmura-t-elle; est-ce donc un rêve ou une réalité! ne croyais-je pas tout à l'heure, quand mes yeux se sont fermés de lassitude, de froid et de peur, que nous allions mourir abandonnés. Oh! mais vous êtes donc notre ange gardien. Chose singulière! en me sentant tomber dans la nuit profonde qui n'a point de réveil terrestre, je croyais me rapprocher de vous. C'est la vie qui nous sépare, et non la mort, ô ami loyal et dévoué. Pour moi la mort commençait ainsi qu'un rêve confus dans lequel je voyais flotter votre image, et ma pensée vague se reportait à ce jour heureux où vous nous défendiez contre le féroce marquis de Langranerie. Aussi n'était-ce pas l'effroi de mourir jeune d'une agonie solitaire et lente qui me brisait le cœur, c'était la douleur de voir ma mère se débattre anxieusement sous mes yeux dans les affres de la mort, en essayant de me tromper par un faux sourire. Mais vous êtes là, bon François, elle est sauvée.

— Sauvée! répéta-t-il. Hélas! je voudrais pouvoir vous donner cette certitude, mademoiselle. Dieu sait que je dévouerai ma vie pour elle comme pour vous. Pauvre femme! elle est encore assoupie dans sa torpeur. Ne la réveillez pas, je vous en supplie, pour lui inspirer une menteuse espérance.

La jeune fille l'écoutait avec une surprise croissante; elle reprenait peu à peu toute sa présence d'esprit; les ombres du rêve fuyaient de son cerveau aux accents de la voix triste et grave du jeune peintre; déjà Christine se repentait de l'élan sincère et presque passionné qui avait dicté ses premières paroles; elle avait saisi la main de sa mère pour faire passer dans son cœur une joyeuse confiance au salut inespéré et pour avoir un témoin de ce dangereux entretien, — mais obéissant à la prière de François, elle la laissa retomber.

— Comment, s'écria-t-elle, vous n'osez pas essayer de l'emporter hors de ce ravin; vous l'abandonnez aussi lâchement que le comte Lorenzo! Mais pourquoi donc alors êtes-vous descendu jusqu'au fond du gouffre? Répondez, François, répondez, car vraiment ma pauvre tête s'y perd et je ne comprends rien à tout ceci.

— Mademoiselle, reprit Perrier d'une voix sourde, je ne puis sauver qu'une seule victime de ce désastre...

— Une seule! dit Christine en frissonnant, mais en fixant sur lui un regard fier et serein.

— Si je tentais de vous sauver toutes deux, poursuivit-il, la neige s'effondrerait à coup sûr sous nos pas, et nous serions engloutis ensemble.

— Eh bien! monsieur, ne perdez pas de temps, murmura la jeune fille, prenez ma mère dans vos bras. Je saurai mourir seule, mais je ne saurai pas mettre ma vie au prix de l'abandon de ma mère. Quelle opinion avez-vous donc de moi, François, pour croire que j'accepterais ce honteux marché? Vous qui restez fidèle à votre serment de servir un vieil aveugle, comment osez-vous me proposer un abandon plus vil et plus infâme que la trahison de Judas! Ma mère aurait été dure et cruelle pour moi que ce serait un crime de ma part de déserter son dernier souffle, et cette sainte femme a été plus douce, plus tendre, plus faible pour sa fille que le plus doux ange du paradis.

François Perrier, pâle comme la neige qui tourbillonnait sur leurs têtes, répliqua doucement :

— Vous me jugez mal, mademoiselle; je vous l'ai déjà dit, ma vie est à votre mère comme à vous. Lorsque vous serez en sûreté, je reviendrai la chercher, et si je succombe à la tâche, eh bien, je mourrai près d'elle.

— Pourquoi donc ne pas la sauver tout d'abord, monsieur? demanda Christine avec un accent d'insistance. Je suis jeune et forte, je puis résister plus longtemps qu'elle au froid et à la tourmente. François, je vous en prie, notre sauveur, notre ami, emportez-la sans tarder plus longtemps.

Cependant Lorenzo Vitelli avait attentivement écouté l'entretien des jeunes gens; en entendant cette supplication déchirante il laissa échapper un ricanement moqueur :

— Je parie deviner pourquoi ce généreux champion des dames hésite à vous obéir, belle Christine! Il a peine à croire que vous ne ressembliez pas à toutes ces charmantes donzelles qui profitent du sommeil de leurs mères pour se laisser tomber du haut de leurs balcons dans les bras de leurs amoureux. Heureuses celles qui trouvent une petite porte ouverte, comme Bianca Capello, et qui se cognent le front contre une porte fermée lorsqu'elles veulent rentrer. A quoi servent d'ailleurs les vieux parents, si ce n'est à contrarier les penchants de leurs enfants? Quand ils vous ont aimé, veillé, bercé sur leurs genoux; quand vous n'avez plus rien à en attendre qu'une affection gênante et stérile, ne devez-vous pas les regarder comme des créatures inutiles? Ne cite-t-on pas certains pays où on a coutume de les pendre en cérémonie pour leur bien? Allons, Christine, cessez cette belle résistance, faites semblant de croire, pour l'acquit de votre conscience, que l'intrépide François reviendra chercher votre mère, et laissez-vous complaisamment sauver par lui!

La stupeur de Perrier en écoutant ces insolentes railleries avait été si profonde qu'il n'avait pas eu la force d'interrompre le faux gentilhomme; mais quand il vit l'indignation et l'angoisse allumer une sorte de fièvre dans les yeux de la jeune fille, quand il eut bien compris la portée cynique de cette provocation, il marcha droit à Lorenzo et lui dit :

— Taisez-vous, seigneur comte, je défends à votre langue de vipère de siffler plus longtemps cette chanson, ou d'un seul coup de mon bâton ferré, je vous rends muet pour toujours.

Le comte lui lança un regard fourbe et méchant; puis il répondit à voix basse :

— Je croyais vous rendre service en expliquant votre pensée, habile joueur de bâton, mais vous voulez vous débarrasser d'un rival qui ne peut se défendre. C'est de bonne guerre. Quant à essayer de lutter contre vous, je n'en ferais rien, quand je n'aurais pas la jambe brisée sous le ventre de mon cheval, car si je vous cassais les os, le salut de ma bien-aimée Christine elle-même serait fort compromis.

— Assez de blasphèmes, comte! interrompit le jeune peintre contraint de refouler sa colère, car il n'était pas homme à frapper un ennemi blessé. Je souhaite de vous retrouver plus tard, bien campé sur vos deux jambes et l'épée haute devant moi. Alors nous reprendrons cet entretien. Et Dieu veuille vous tirer aujourd'hui de péril!

Il revint à pas lents vers Christine, et lui tendant la main :

— Eh bien! êtes-vous prête à me suivre, mademoiselle, demanda-t-il, ou me permettez-vous de vous emporter sur mes épaules comme le pieux Énée fit de son père Anchyse?

La pauvre enfant le regarda avec une expression de surprise navrante :

— Mon Dieu! mon Dieu! soupira-t-elle; ne m'avez-vous pas entendue? ne m'avez-vous pas comprise? c'est ma mère qu'il faut emmener, monsieur, c'est ma mère qu'il faut entraîner, fût-ce de force, loin d'ici! Voyez, elle est immobile, glacée, sans voix, sans regard. Si vous tardez, ce dernier souffle qui s'exhale de ses lèvres froides se figera sous mes baisers, son cœur se refroidira sous ma main qui ne sera plus assez tiède. Pourquoi donc hésitez-vous?

François Perrier n'osait répondre, mais ses dents s'entrechoquaient et une sueur froide glaçait sa poitrine.



François tâta du bout ferré de son bâton... — Page 228.

— Innocente! dit alors le comte Lorenzo Vitelli en grimaçant un sourire, ne comprenez-vous pas vraiment le motif de son embarras? Certes, il ne vous le dira pas, lui; mais je prendrai la liberté de lui servir d'interprète.

— Taisez-vous, misérable, taisez-vous! s'écria le Bourguignon, ou malheur au bourreau qui n'a pas pitié de cette enfant.

— Parlez, comte Lorenzo, reprit gravement Christine, François est un garçon loyal dont vous n'avez rien à craindre si vous dites la vérité.

La neige en ce moment redoubla de violence et le Bourguignon craignant déjà d'avoir trop tardé s'avança vers Christine et essaya de la séparer de sa mère à laquelle la pauvre enfant s'attachait obstinément.

— Laissez-moi mourir avec elle, François, puisque vous ne voulez pas m'accorder sa vie, puisque vous l'avez condamnée!

— Certes, je ne dirai que l'exacte vérité, ma belle; vous ne comprenez pas dans votre âme candide pourquoi ce hardi jeune homme tient à vous sauver la première, et à laisser votre bonne mère attendre paisiblement son tour!

— Il m'a juré qu'il reviendrait la chercher et je le crois; mais cela ne suffit pas, répondit-elle.

— J'ose vous assurer, moi, qu'il n'espère pas la retrouver vivante, qu'il n'espère pas même pouvoir revenir au fond du ravin une seconde fois, car le ravin sera comblé par la neige. Il ne croit pas à son propre serment, Christine, tandis que vous y avez foi, vous, pauvre fille. S'il en est autrement, qu'il le jure donc sur l'âme de sa mère.

Christine regarda vivement François comme si elle attendait de lui un prompt démenti à cette accusation, mais il resta immobile et les yeux baissés comme un homme pris en faute.

— Vous voyez! reprit Lorenzo d'un air de triomphe; notre valet d'aveugle est bien certain qu'on ne pourra sauver plus d'une victime. Or il a fait son choix et ce n'est pas votre mère qu'il a choisie, ce n'est pas pour elle qu'il a risqué sa vie. Comprenez-vous maintenant pourquoi il résiste avec cette opiniâtreté cruelle à vos ordres, à vos prières, à vos supplications?

— Hélas, non, comte Lorenzo! dit douloureusement la pauvre fille en laissant tomber ses bras inertes le long de son corps.

— Tais-toi! tais-toi, maudit! s'écria Perrier en serrant son bâton dans ses mains à le briser.

— Pourquoi donc? pourquoi abandonne-t-il ma mère? répéta Christine d'une voix désespérée.

— Parce qu'il t'aime, ce vagabond, qui est moins qu'un mendiant, qui est le valet d'un mendiant.

Christine et François restèrent étourdis de cette terrible parole comme d'un coup de massue. Tous deux rougirent de honte et de confusion en se voyant arracher le secret inavoué de leur cœur, profané par une bouche audacieuse et hostile, sali comme un lambeau de pourpre tombé dans la fange et la boue.

La neige tourbillonnait de plus en plus épaisse et froide. Lorsque le jeune Bourguignon osa lever les yeux sur Christine qu'il redoutait de trouver hautaine et irritée contre lui, il la vit grelotter comme si elle eût été saisie de fièvre. Il regretta un instant de n'avoir pas brisé le crâne de l'implacable Lorenzo, mais ce dernier, qui semblait savourer ses tortures, lui dit avec la gravité d'un juge :

— Nieras-tu mon accusation, chevalier du bâton! oseras-tu jurer que tu n'aimes pas ma fiancée?

— Gentilhomme pervers et hypocrite, répliqua le peintre exaspéré, comment as-tu la bassesse de souiller de pareils reproches l'âme de cette chaste et pure demoiselle, qui est en danger de mort et qui implore le salut de sa mère? Et quand même je l'aimerais, ne pourrais-je avouer cet amour à la face du ciel? Quel serait mon crime, si je respecte celle que j'aime à l'égal d'une sainte, si cet amour silencieux ne l'offense jamais par un regard, par une parole, par un soupir, si je l'exile au fond de mon cœur et ne m'en souviens que pour lui donner mon sang au besoin. Ah! vous voulez rire de cette passion d'enfant et de gueux, n'est-ce pas, monsieur; vous avez voulu m'en tirer l'aveu de force pour me rendre ridicule et méprisable peut-être aux yeux de votre belle fiancée.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

I

LES DEUX VISITES.

(Suite.)

En entendant marcher dans la pièce voisine de l'oratoire, la jeune dame, que nous avons laissée prosternée au pied de l'autel, se leva vivement et courut appliquer son oreille contre la cloison. Lorsqu'elle entendit le vicomte se nommer, tout son corps tressaillit, et elle leva au ciel ses grands yeux pleins de larmes et de colère. Un bruit de pas retentissant sur les dalles de la galerie, elle rejeta son voile en arrière, et toucha de nouveau de son front d'albâtre les marches du trône de la sainte épouse du Seigneur.

La porte extérieure de la chapelle tourna lourdement sur ses gonds, et la vieille demoiselle apparut sur le seuil, son bougeoir à la main. A la vue de l'étrangère qu'elle retrouvait dans la pose où elle l'avait laissée, la brave femme s'arrêta respectueusement; alors la belle dame se releva lentement et montra son visage blanc comme un lis, et ses yeux noirs où scintillaient comme de grosses perles, des pleurs égarés dans les cils.

— Je vous attendais impatiemment, mademoiselle, dit l'étrangère à voix basse, en portant le revers d'une de ses mains délicieusement gantées à ses lèvres pour recommander de parler à voix basse.

— Hélas! madame, monsieur n'est pas encore arrivé. J'ai ouvert la porte à une visite qui paraît être aussi pressée que vous; mais soyez persuadée que vous serez la première entendue; seulement il se fait bien tard.

— Mon Dieu! l'heure m'inquiète peu, j'attendrai toute la nuit s'il le faut; je vous supplie même, et en grâce, de ne pas m'annoncer. Ce que j'ai à dire à M. de Brionne est trop grave pour ne pas demander toute son attention; obligé de répondre à d'autres affaires, il pourrait me négliger.

— Je comprends... cela suffit... Mon Dieu! pauvre femme! ne pleurez donc pas tant, vous me fendez le cœur. Si vous avez des chagrins, priez la mère de nos douleurs, elle vous consolera.

— J'ai prié et je prie.

— Allons, courage, je dirai mon chapelet pour vous avant de me coucher, et quelquefois mes dizaines portent bonheur.

— Que Dieu vous entende, vous exauce et vous récompense!

— Seigneur! pensa la demoiselle, c'est pour le coup que notre maison est la maison du bon Dieu! Là un pieux et bon jeune homme, ici un ange du ciel!... Et monsieur qui n'arrive pas!... c'est bien fait exprès!

La majordome alla trouver madame Benoîte, et lui raconta tout au long, comme on peut le croire, les deux aventures qui attendaient le maître du logis; cet émouvant récit fut cause que madame Benoîte brûla de nouveau son souper.

Demeuré seul dans le cabinet de M. de Brionne, le vicomte de Fontac traîna un fauteuil devant la cheminée, s'y plongea, comme harassé de fatigue, et ferma les yeux à demi.

Agé de vingt-six ans, doué d'une vivacité d'esprit à son gré incisive ou charmante, brave jusqu'à l'audace, fier sans insolence, élégant sans fatuité, le vicomte joignait à ces qualités de l'homme du monde les perfections du corps dans leur plus gracieuse beauté. Son visage exprimait à la fois les mâles sentiments et les plus tendres passions. On rencontrait tantôt dans les lignes heurtées et sévères de cette physionomie des volontés puissantes, hardies; tantôt dans un fin sourire et dans des regards langoureux, une mélancolie séduisante et souvent irrésistible.

Toutefois, les cheveux noirs, soyeux et luisants du vicomte, l'azur amer de ses grands yeux, sa physionomie ouverte et intrépide, son sourire voluptueux, son élégance native et ses airs patriciens ne dissimulaient qu'imparfaitement les ravages d'une vie follement gaspillée. Sa face osseuse et légèrement bistrée prenait parfois, au repos, un caractère presque rude. Un petit frémissement des épaules et des reins annonçait fréquemment que ce jeune homme éprouvait de ces frissons passagers dont les tempéraments faibles et les malades ont seuls à souffrir.

Le vicomte, après avoir fait honneur au feu vif de son âtre, s'était débarrassé d'un charmant carrik bleu à trois collets, qui couvrait un élégant costume de soirée, et il avait jeté ce vêtement sur une chaise à l'un des angles de l'appartement. Puis, regardant la pendule, il dit tout haut :

— J'ai ma foi bien fait de commencer par la rue d'Anjou... Eh! mais! voilà une bibliothèque un peu mondaine pour un abbé! Voltaire à côté de Massillon, et Rousseau près de Bossuet! Il paraît que je suis chez un amateur de contrastes... Ah! que vois-je? Par le corbleu! comme disait mon père, une épée de marquis et la croix de Saint-Louis... Ceci frise la régence. Pardienne, monsieur le chanoine, vous me semblez gaillard, et... il ne manque plus ici que quelque porte secrète pour avoir de vous une opinion...

Un violent coup de sonnette retentit à la grille, et les pas précipités de madame Benoîte et de madame Marthe y répondirent aussitôt.

— Hélas! monsieur, dirent à la fois les deux excellentes gardiennes du logis, vous nous avez fait une belle peur!

— Voilà mon homme, pensa le vicomte en entendant les voix demi-grondeuses des vieilles femmes. Ne faisons pas de sottises et repassons notre thème : l'abbé possède toutes les vertus, m'a dit la baronne, et n'a peut-être qu'un gros péché à confesser chaque fois qu'il s'approche du tribunal de la pénitence; ce péché est passé à l'état chronique dans son excellente nature. Pour plaire à M. de Brionne, il faut savoir feindre ses vertus et flatter son unique faiblesse, ma route est donc à peu près tracée... tomber dans le péché mignon de ce saint homme ne me paraît pas bien difficile; on m'a prouvé si souvent que j'avais tous les défauts imaginables... Quant à feindre ses vertus... Diable! diable!... Mais quel est ce péché?... M. l'abbé serait-il querelleur? Est-ce une épée de combat que cette épée de marquis? Suis-je chez un Gondi au petit pied?... Quelle contenance faire? Faut-il baisser la tête humblement ou lever le nez comme un mousquetaire!... Vilaine baronne, elle n'a pas voulu m'en dire davantage, et cependant je joue ici un jeu d'enfer, c'est le mot.

Pendant que ces pensées traversaient l'esprit du vicomte comme autant d'éclairs, le maître de la maison entrait dans le salon, appuyé sur une longue canne à pomme d'ivoire, et suivi de dame Benoîte et de mademoiselle Marthe.

— Mes chères filles, dit l'abbé en livrant ses bras à ses deux aides, je vous ai dit la vérité; partant ne grondez plus! ne prouve rien qui veut trop prouver; à mon âge, à cette heure et dans cette saison, on ne se promène pas sans raison par les rues... Merci, Marthe; merci, Benoîte... Ouf! je sue sang et eau; ce manteau est trop lourd, il m'accable!

— Ne pouviez-vous pas prendre une voiture, je vous le demande?

— Vous avez souvent raison... doucement, Benoîte, ma mie, ne menez pas si rudement mon manteau; la colère est une laide conseillère.

— Monsieur l'abbé, j'ai roussi deux fois votre souper.

— Hein?

— A huit heures tout était prêt comme d'habitude, et j'ose dire que le service avait bonne mine; à neuf heures, à force de tirer et de remettre au feu, tout était séché, brûlé...

— J'en suis désolé; mais qu'y faire? Et qu'aviez-vous préparé, Benoîte, ma mie? dit M. de Brionne en tournant le dos à la cheminée et présentant alternativement ses pieds au feu... quelque bonne friandise, j'imagine?

Ici la gouvernante tira l'abbé par la manche, et ouvrit la bouche pour prendre la parole; mais l'abbé lui imposant silence par un geste affectueux, prêta une grave attention à sa servante, après lui avoir dit :

— Contez-moi cela, ma mie, contez.

— J'avais, reprit la cuisinière avec une savante importance, j'avais pour potage une purée de racines pilées au mortier...

— Aviez-vous mis un demi-caramel? interrompit l'abbé.

— Et donc?

— Bien, très-bien.

— Des filets de soles à l'italienne.

— Ham! Avec un peu de muscade rapée!

— Pardienne!

— Allez, marchez toujours.

— Un petit hachis d'huîtres qui embaumait.

— Ah! ah! fit l'abbé dont les narines se gonflèrent légèrement, c'est assez; je n'en écouterai pas davantage pour me punir... Avez-vous préparé un troisième souper, ma bonne Benoîte?

— Hélas! non, monsieur, je serais tombée malade de rage et d'impatience si...

Pendant que la cuisinière répondait à la question de son maître, l'abbé se retournait vers la pendule. Tout à coup il interrompit madame Benoîte par ces mots :

— Prenez mon manteau, ma mie, et fouillez dans la poche de ce côté... C'est cela... Dénouez les ficelles qui lient ce paquet... Très-bien... Que dites-vous de cette pièce?

— Ah! monsieur, c'est magnifique!

— J'ai pris ce perdreau chez Chevet, chemin faisant. Est-il bien bardé? est-il bien truffé? hein? Et croyez-vous que ce chapelet de petits becs du Dauphiné puisse faire sotte figure autour de notre Périgourdin? ajouta le chanoine en tirant de l'une des poches de sa longue lévite un autre paquet qu'il ouvrit avec précaution.

— Miséricorde! quel dommage!

— Comment, ma mie, quel dommage?

— Quel dommage que nous soyons un jour maigre!

— Un jour maigre?

— Bonté divine! N'est-ce pas aujourd'hui Quatre-Temps, mercredi 17 décembre?

— Savez-vous lire? répondit l'abbé, en posant son index sur le cadran de la pendule?

— Oui, monsieur; il est onze heures et un quart.

— Ne vous faut-il pas une heure pour embrocher et rôtir à point tout cela; et dans une heure, entêtée que vous êtes, tous les chrétiens du monde ne passeront-ils pas de mercredi jour maigre à jeudi jour gras?... Allez, vous ne savez pas vous tirer des passes difficiles; ne perdez pas de temps, car j'ai un peu d'appétit ce soir... Vous aviez quelque chose à me dire, mon enfant, ajouta l'abbé en se tournant vers sa gouvernante.

— Eh! oui, monsieur, quelque chose de bien pressé.

— Que ne parliez-vous?

— Y avait-il moyen? Quand Benoîte vous tient, ou quand vous tenez Benoîte, il n'y a que Dieu qui puisse se faire écouter de vous.

— Bon, ne grondons pas... Qu'est-ce?... Ah! Benoîte, encore un mot... N'avez-vous pas quelque peu de saumon en réserve?

— Non, monsieur, mais j'ai un beau rouleau de turbot.

— Eh bien, ma fille, je ne vous défends pas de lui faire une sauce aux câpres; c'est un morceau très-glorieux... Vous me disiez, ma chère Marthe?...

— Que depuis une heure un jeune homme vous attend dans la bibliothèque.

— Hein! un jeune homme à onze heures de nuit.

— Dame! il est arrivé à dix heures, ce n'est pas sa faute si vous rentrez tard; tout de même il est doué d'une fameuse patience!

— Vous a-t-il dit son nom?

— Mais!... Vous croyez donc que je reçois tout le monde sur la mine? miséricorde! nous serions bientôt dévalisés et égorgés!... Il s'appelle le vicomte de Fontac.

— Ah! je crois bien qu'il est patient! on le serait à moins, dit en riant le bon chanoine. Faites mettre son couvert, ma bonne demoiselle, faites mettre son couvert. Et, poussant la porte de la bibliothèque, M. de Brionne quitta le salon.

Le vicomte qui, collé à la cloison, n'avait pas perdu un mot de tout ce qui s'était dit près de lui, fit lestement deux pas en arrière, et murmura dans son jabot :

— Je suis chez un gourmand... voilà pour le péché. Passons aux vertus.

II

EN ATTENDANT LE SOUPER.

M. de Brionne était de stature moyenne; ses yeux étaient brillants, son visage à peu près rond, son menton relevé, son nez court et ses lèvres un peu charnues. On lisait, en un mot, sur son visage empreint de douceur et de bonhomie, qu'il faisait partie de la classe des heureux prédestinés à la gourmandise. L'abbé était en costume de ville, moitié religieux, moitié laïque; il portait une culotte noire boutonnée au-dessous des genoux, des bas de soie noire, parfaitement tirés sur une jambe bien ferme et ronde, et des souliers à larges boucles d'argent. Une ample redingote, décorée alors du nom pompeux de lévite, tombait jusqu'à mi-jambes et se croisait en double sur sa poitrine.

Ce fut en souriant avec bonté que M. de Brionne entra dans son cabinet; aussitôt qu'il aperçut l'élégant vicomte, il se découvrit en saisissant l'une des larges ailes de son petit chapeau.

— Un seul mot me fera pardonner tout le temps que vous avez perdu à m'attendre, monsieur le vicomte : j'arrive de la rue Miroménil, où je me suis fort occupé de vous...

— Le seul plaisir que j'éprouve à vous rencontrer, mon père...

— Ta, ta, ta! Chansons que tout cela, mon enfant. Brisons sur ce chapitre et venons au fait. La jeunesse est impatiente, je le sais, et elle a, pardienne, bien raison... Ah çà! je vous invite à vous asseoir, car nous avons à causer longuement, et les jambes me rentrent au ventre, comme on dit... Là... là... ah!... ah! bon Dieu! savez-vous qu'il y a loin d'ici au faubourg Saint-Honoré!... Mais vous ne connaissez guère Paris, à ce que je me suis laissé dire?

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXVIII

DÉJAZET.

Je vous ai parlé, il y a quelque chose comme quatre ou cinq mois, d'un certain *élixir d'éternelle jeunesse* dont deux illustres courtisanes, Ninon de Lenclos et Marion Delorme possédaient l'inappréciable secret, et dont notre ami Laferrière, — à peine au sortir de l'enfance, — eut le bon esprit de retrouver la merveilleuse recette dans le vieux manoir de Mauleuvrier.

Ce précieux élixir, Laferrière, — en bon camarade, — en a bien certainement octroyé une fiole à la spirituelle comédienne dont nous allons vous parler aujourd'hui... Les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

Oui, Déjazet est jeune, bien jeune; et cependant... savez-vous qu'elle est âgée aujourd'hui de... faut-il vous le dire? au fait, pourquoi pas? Un diable aussi boiteux que votre serviteur ne doit pas avoir de secrets pour vous.

Virginie Déjazet possède donc aujourd'hui le respectable total de cinquante-neuf années parfaitement accomplies. Le 30 août 1857, elle entendra sonner l'heure bienheureuse de son soixantième printemps. C'est vous dire que cette célébrité de la rampe est venue au monde trois ans avant notre siècle; un avantage comme un autre.

Virginie, — car ce n'est que plus tard qu'elle songea à s'appeler Déjazet, — Virginie fit ses premières armes dramatiques sur le théâtre des Capucines.

Le théâtre des Capucines!... quel diable de théâtre est-ce là? — vous demandez-vous. — C'était, — car cet établissement est décédé, — c'était une petite boîte située non loin de la place Vendôme, avant la naissance de la rue de la Paix. Ladite boîte avait pour directeur un vieux brave homme dont nous avons oublié le nom; mais dont la prédiction quelque peu pittoresque se serait bien gardée de sortir de notre mémoire.

— Virginie!... Virginie!... s'écriait le digne *impresario* dans un saint enthousiasme, — Virginie, tu seras la première danseuse du monde, ou je ne suis qu'un imbécile.

Et Virginie n'a jamais été première danseuse!...

Excepté sur le théâtre des Capucines, toutefois! car le directeur en question avait voulu à toute force que sa jeune protégée se livrât corps et âme à la chorégraphie.

Malgré les dragées et les applaudissements qui accueillirent ses débuts, Déjazet n'aimait que médiocrement ce genre d'exercice, et quoique bien enfant, elle trouvait, dans son petit jugement à elle, que ça ne prouvait pas grand chose d'exécuter des jeté-battus et des ronds de jambe. Aussi, ne les exécutait-elle qu'à son corps défendant et pour obéir à sa grande sœur, une assez désagréable personne que je me souviens d'avoir vue, il y a un demi-siècle au moins, dans le corps de ballet de l'Opéra.

C'était un *rat*, un simple *rat!*... — On n'est pas parfait.

Mademoiselle Thérèse, — notre *rat* s'appelait comme *l'orpheline de Genève*, — était le tyran de la petite Virginie. — Elle la criblait de vexations de toutes sortes, de socles, de bas noirs et de souliers lacés

A dix-neuf ans, — dix-neuf ans! — Déjazet n'avait pas encore eu l'ineffable jouissance de voir sa jolie petite jambe emprisonnée dans un bas blanc. Mademoiselle Thérèse ne le voulait pas. Décidément, elle était méchante comme un diable!... car tous les diables ne sont pas de bons petits diables comme moi.

La petite Virginie quitta le théâtre des Capucines pour celui des Jeunes Artistes, et ce dernier pour le théâtre des Jeunes Élèves, qui n'existe plus depuis nombre d'années, et qui comptait parmi ses principaux artistes. — à part Déjazet, — Rose Dupuis, la mère d'Adolphe Dupuis, l'un des meilleurs artistes du Gymnase, — Lepeintre cadet, — Vernet, — Fontenay, — et Firmin, un gamin alors qui devint par la suite ce charmant Richelieu, cet élégant Don Juan d'Autriche que vous avez dû maintes fois applaudir.

Le décret de 1807 supprima les Jeunes Élèves, et Virginie, qui fut plus tard grandement bonapartiste, en voulut à ce moment-là terriblement à l'Empereur.

Heureusement pour elle, Barré, alors directeur au Vaudeville, eut l'intelligence de l'engager pour les rôles d'enfants.

Des rôles d'enfants! toujours! toujours! cela finissait par faire le désespoir de Virginie : les robes d'enfants et les bas noirs!

— Ah! tu ne veux plus jouer les enfants, — lui dit un jour son vieux directeur; — eh bien! je vais te donner un rôle de petite vieille... qu'en dis-tu?

Virginie eût préféré qu'on lui offrît un rôle de femme d'un âge honnête; mais elle dut se contenter de ce qu'on lui imposait et elle créa la Fée Nabote dans *la Belle au Bois dormant*. Elle obtint un immense succès.

Malgré ce succès, malgré son talent, — car elle avait déjà un talent véritable, — elle n'arrivait à rien. — Au théâtre, il ne suffit pas d'avoir du talent pour arriver. Il est vrai de dire que c'est un peu la même chose dans tous les métiers.

Virginie, lasse de ne rien faire, dévorée du désir de jouer, de monter sur les planches, d'être applaudie enfin, alla demander à Brunet un engagement aux Variétés, dont le célèbre comédien était alors maître et seigneur.

Elle fit de superbes débuts dans *Quinze ans d'absence* et dans *les Petits Braconniers*.

Après cette magnifique soirée, l'avenir lui apparut sous les teintes les plus riantes et les plus roses.

Hélas! elle comptait sans mademoiselle Pauline qui occupait la première place au théâtre des Variétés et qui fut tout simplement outrée du succès de la jeune débutante.

Cette Pauline exigea de Brunet, — qui n'avait rien à lui refuser, — que la petite Virginie fût à l'avenir privée de toute espèce de rôles.

Et ce qui fut dit, fut fait.

Vous allez crier à l'infamie, n'est-ce pas, à l'impossible? Vous aurez tort. — Ce sont là de ces charmantes petites coquineries qui ont, de tout temps, été fort à la mode, dans le monde dramatique. — Un bien aimable monde, je vous en réponds!

Virginie fut donc encore obligée de faire ses malles et de chercher fortune ailleurs.

Néanmoins la lâcheté de son directeur l'exaspérait et elle voulut se venger de lui.

Elle fit l'emplette d'un perroquet et ne lui apprit que ces quatre mots : « Brunet est un polisson! »

Phrase terrible que le hideux oiseau, — car c'est une odieuse bête qu'un perroquet, — passait sa vie à répéter matin et soir.

Quand je dis matin et soir, c'est une manière de parler; car, Dieu merci, ces désagréables volatiles sont totalement abrutis quand ils ne voient plus clair.

Une fois vengée, Virginie s'occupa de trouver une autre place. — Le père Seveste, son ex-camarade du Vaudeville et correspondant dramatique, vint lui offrir un engagement pour Lyon : — 1,800 livres par an. — Ce n'était pas le Pactole. C'était beaucoup pour elle, cependant.

A Lyon, la plaisanterie de la sultane favorite se renouvela.

Cette fois, mademoiselle Pauline s'appelait mademoiselle Hugens, et Brunet avait nom Solomé. La comédie était la même, seulement le dénoûment fut différent. Le public lyonnais prit fait et cause pour la petite Parisienne, et à compter de ce moment, cette bonne mademoiselle Hugens fut enterrée jusque dans le troisième dessous.

Après Lyon, ce fut Bordeaux qui eut l'avantage de posséder notre héroïne.

Nous étions alors en 1820. — Virginie avait vingt-deux ans.

C'est à cette époque-là seulement qu'elle songea à ajouter à son nom de Virginie son nom de famille.

Elle s'était souvenue que sa sœur aînée avait obtenu, dans cette même ville de Bordeaux, d'assez grands succès comme actrice et comme chanteuse, et elle pensait que ce nom de Déjazet, sous lequel sa sœur avait été maintes fois applaudie à Bordeaux, servirait à la faire bien venir des Bordelais.

C'était une idée parfaitement fausse. Le public se moque pas mal de tout ça! Ce fut bien réellement la *petite Virginie* qui réussit, et non pas *mademoiselle Déjazet*.

Neuf mois après, elle débulait à Paris, au Gymnase-Dramatique, ravissante petite salle bâtie tout exprès pour elle sur l'emplacement de l'ancien cimetière Bonne-Nouvelle. Les extrêmes se touchent. Après sept années de succès continus, elle rompit, — d'elle-même, — avec le Gymnase.

Jenny Vertpré venait d'être engagée par Poirson, et c'était là, — dit-on, — le motif de la rupture. Du Gymnase, Déjazet passa aux Nouveautés, et des Nouveautés au Palais-Royal, dont l'ouverture eut lieu le 6 juin 1831.

Il est bien entendu que nous n'allons pas faire la folie d'énumérer ici toutes les créations de Déjazet, — vous devez les connaître aussi bien que nous. Qu'il vous suffise de savoir qu'après avoir, pendant *treize ans*, — treize ans! c'est quelque chose! — fait salle comble au Palais-Royal, tous les soirs, qu'après avoir entassé couronnes sur couronnes, triomphes sur triomphes, après avoir enfin largement coopéré à la fortune de Dormeuil, son directeur, elle rompit brusquement avec ce dernier pour cause d'entente peu cordiale.

Le 24 février 1845, elle fit une rentrée triomphante aux Variétés, Nestor Roqueplan *regnante*... M. Milon Thibaudeau, qui succéda à Roqueplan, n'eut pas le bon esprit de conserver Déjazet. — Elle reparut au Vaudeville le 16 octobre 1850. — Selon sa louable habitude, le Vaudeville ferma peu après, et ne rouvrit que le 1er octobre de l'année suivante.

Déjazet, en 1850, n'avait créé qu'un petit acte, *la Douairière de Brionne*. — Elle eut deux créations en 1851 : *Ouistiti* et *Quand on va cueillir la noisette*. — Et deux créations en 1852 : *les Paniers de la Comtesse* et *les Rêves de Matheus*, une pièce très-longue, mais excessivement ennuyeuse. — En 1853 : *les Trois Gamins*, un petit mélodrame assez triste, mais que Déjazet a su faire vivre à force d'esprit et de talent. — La chanson du *Vin à quatre sous*, qu'elle chantait là dedans, est devenue populaire. C'est son fils Eugène qui en avait fait la musique, et c'était fort joliment réussi. — Le 21 juin 1855, Déjazet faisait à la Gaîté sa dernière création : *le Sergent Frédéric*. — Encore une pauvre pièce qui, sans Déjazet, n'eût pas fait de vieux os, je vous le jure.

Maintenant que je vous ai parlé de l'actrice, que vous dirai-je de la femme?

Tout le contraire de ce que vous en pensez, j'en suis bien sûr. — Vous vous représentez, n'est-ce pas, notre héroïne folle, hardie, chantant la gaudriole, ne redoutant pas l'anecdote décolletée, sablant le champagne comme Roger de Beauvoir et fumant comme Léon Gozlan.

Erreur! mes bons amis, erreur!

Déjazet est la femme la plus simple, la plus rangée, la plus *bourgeoise* qui existe! Hein! quelle désillusion! mais c'est comme cela. — J'ai juré de tout vous dire. — Je vous dirai aussi que Déjazet possède un véritable cœur d'artiste. — Un cœur compatissant et charitable. — Que de malheureux elle a secourus!... Que de pauvres diables elle a sauvés de la faim.



DÉJAZET.

Une chose que vous ne croiriez pas encore, c'est... c'est qu'elle va à la messe!...

— Une actrice, allez-vous vous écrier, — une fille de théâtre! — Asmodée! mon bon petit Asmodée! tu es d'humeur railleuse, ce matin.

— Non! vraiment!... Le soir je la guette souvent par le trou de la serrure. — Je la vois prier... oh! mais prier avec une ferveur à faire envie à nos dévotes les plus dévotes! — Pour finir par quelque chose qui vous surprendra moins et que vous croirez, j'en suis convaincu, je vous dirai que les deux grandes adorations de Déjazet sont Napoléon et Béranger.

— Si j'avais eu, — disait-elle, — l'honneur de toucher une seule fois la main du grand homme, je n'aurais plus, de ma vie, lavé les miennes.

Quant à Béranger, son poëte aimé, son enthousiasme pour lui, — dit-elle, — n'est que justice.

« Le succès est-il douteux quand on chante Béranger? lui écrivait-elle un jour, à propos de *la Lisette*, de ce pauvre Frédéric Bérat. — Plus d'une fois j'ai dû le mien à ce grand nom. Aussi, est-ce après l'hommage que le monde entier lui rend par ma bouche, que j'ose, moi, pauvre rien, lui offrir celui de ma reconnaissance.

» VIRGINIE DÉJAZET. »

Et le poëte lui répondit :

« Non, mademoiselle, vous ne me devez rien; c'est au contraire moi qui suis votre obligé!... Vous avez travaillé à ressusciter quelques-unes de mes filles chéries, et votre rare talent, adoré du public, a réveillé bien des fois le souvenir de leur père, dans un pays où les noms sont vite oubliés... Si je n'avais eu le tort si ridicule de venir au monde trente ans avant vous, il me semble que vous eussiez été ma pre mière fée!... mais vous avez été bien véritablement la seconde... Aujourd'hui, qu'à la prière de M. Bérat, votre art enchanteur vient encore rajeunir le cœur d'un vieillard, permettez que, du fond de sa retraite, il vous offre ses hommages et ses remercîments.

» BÉRANGER. »

Passy, 22 février 1844.

Non contente de correspondre avec l'illustre poëte, Déjazet voulut le voir, lui parler. — Un ami se chargea de la présentation. — Béranger reçut la comédienne d'une façon toute charmante, et la remercia d'avoir bien voulu consacrer quelques-uns de ses instants à le venir visiter. — Il n'avait jamais assisté à ses représentations. — Son grand âge, sa retraite éloignée, lui avaient interdit ce plaisir.

— Et, — ajouta le poëte, — cette privation de ne pouvoir vous entendre est pour moi l'une des plus pénibles.

— Eh bien! voulez-vous que je vous chante votre *Lisette*, ici, pour vous seul?

Et sans attendre seulement la réponse de l'illustre vieillard, elle se laissa tomber doucement à ses genoux, prit ses mains dans les siennes, et de sa voix vibrante, à laquelle l'émotion donnait un nouveau charme, elle chanta :

« Enfants, c'est moi qui suis Lisette! »

J'assistais à cette scène, et je vous jure que jamais Déjazet n'a chanté comme ce jour-là. — Le poëte n'essaya même point de cacher son émotion, et saisissant entre ses mains tremblantes la tête de l'artiste, il l'embrassa... oui, ma foi... et sur les deux joues encore!... Béranger embrassant Déjazet. — C'était un ravissant tableau, et moi... moi... tout diable que je suis, j'ai senti une larme tomber de ma paupière. — Le diable pleurant!... c'est humiliant d'avouer ça: mais, après tout, une fois n'est pas coutume!

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46

N° 30. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

22 NOVEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... Paris....... 4 fr. Départements... 5 Étranger..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



A peine achevait-il ces mots qu'il entendit derrière lui un petit rire sardonique. — Page 227.

SOMMAIRE :

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

—

CHAPITRE II.

Le docteur Fabien. — (*Suite.*)

Le marquis sourit de nouveau.

— Caramba, señor, voulez-vous donc révolutionner le nouveau continent ?

— A la manière de Toussaint ? — Non pas tout à fait !.. J'ai un autre moyen que la guerre... un moyen plus sûr...

— Et ce moyen, c'est ?...

— La betterave !

Un franc éclat de rire accueillit, cette fois, la réponse du gros Parisien, qui reprit avec un air de conviction profonde :

— Oui, la betterave ! car enfin, pourquoi avez-vous des esclaves? parce que vous avez des cannes à sucre ! — Eh bien ! supprimez la canne à sucre et remplacez-la par la racine potagère susnommée, et l'esclavage disparait comme par enchantement ! c'est clair, c'est limpide, un enfant de deux jours comprendrait cela ! J'arrive ici avec une cargaison entière de graines de betterave ! j'en ferai semer partout, dans tous les coins; j'en émaillerai toute l'île, j'en fourrerai jusque sur les toits des maisons ! Quant à mes nombreux capitaux, je les emploierai uniquement à fonder des sucreries-modèles, j'améliorerai par tous les moyens imaginables le sort de cette noble classe aussi noire que déshéritée ; je soignerai tous ces bons nègres comme de petits coqs-en-pâte et avant peu, je l'espère, l'esclavage aura totalement disparu et l'on ne m'appellera, dans le nouveau monde, que le Toussaint blanc... le sucrier libérateur ! C'est pour en arriver plus tôt à la réalisation de ce rêve, señor, que je suis venu à vous tout d'abord. Vous êtes le plus riche planteur de l'île, vous possédez, par conséquent, le plus grand nombre d'esclaves et je serai sûr du succès si je vous vois adopter mes plans de réforme qui ne sont après tout que des plants de betteraves.

Pendant que maître Briollet achevait d'expliquer ses théories, avec une volubilité intarissable, le colonel Fabrice s'approcha de Fabien :

— Monsieur le docteur, lui dit-il, — pourrais-je obtenir de vous la faveur de cinq minutes d'entretien particulier?

Fabien regarda Fabrice avec surprise :

— Le moment est mal choisi, monsieur, répliqua-t-il avec un sourire railleur.

Fabien regarda Encarnacion; elle causait avec sa mère.

— On ne choisit pas toujours ses moments, dit Fabrice.

— Soit, reprit-il. — Je vous écoute! monsieur.

Et les deux jeunes hommes se mirent à l'écart.

— Vous allez épouser la señorita Encarnacion, monsieur? dit Fabrice.

Fabien releva la tête avec fierté.

— Oui, monsieur... oui... répliqua-t-il. Je vais épouser la señorita Encarnacion... Cela vous surprend!... Vous deviez vous y attendre, pourtant, je pense!...

— En effet, monsieur... je m'attendais à ce mariage .. et il ne me surprend nullement, croyez le bien!... N'est-il pas naturel que le sauveur, le bon génie de la famille d'Arcangel soit enfin récompensé un jour... selon ses œuvres...

— Monsieur... je ne vous demande pas...

— Et moi je tiens à constater vos belles actions... permettez!... Oh! je n'en ai oublié aucune, vous l'allez voir: Il y a un an, un assassin inconnu, un des nègres de l'habitation, sans doute, avait versé à la belle Encarnacion un poison terrible, mortel; cinq minutes encore et c'en était fait. Vous arrivez, amené par l'un de mes nègres, pardieu, par Scorococolo, que vous aviez sauvé jadis d'un empoisonnement analogue; vous donnez à la mourante un contre-poison que vous seul connaissez et dont la vieille négresse, qui vous a servi de mère, vous a révélé le secret, et la mort s'éloigne aussitôt du chevet de la jeune fille. — Quelques mois plus tard, un incendie éclate dans la sucrerie principale du marquis. Les flammes enveloppaient déjà le pavillon réservé où se trouvait une cassette toute remplie de traites formidables et de billets de toutes les Banques de l'ancien et du nouveau continent. Le marquis offrait en vain la liberté à celui de ses nègres qui aurait le courage de sauver la précieuse cassette... C'était une mort certaine, inévitable... pas un esclave n'acceptait... mais vous, en voyant la ruine prochaine du père d'Encarnacion, vous vous précipitez, à travers des torrents de fumée et de flammes, et peu après, du milieu des poutres en feu, vous surgissez, salamandre humaine, tenant entre vos doigts crispés cette cassette qui renfermait la fortune du marquis. — Ce n'est pas tout: à ces deux exploits, vous aviez à cœur d'en ajouter un troisième. J'eus le plaisir, il y a trois mois à peine, de vous offrir moi-même cette bienheureuse occasion. J'avais trouvé, dans les papiers du comte de Pueblas, mon digne oncle, une missive amoureuse à lui adressée jadis par... ma foi!... par votre future belle-mère, cher docteur! La lettre était assez compromettante pour perdre la marquise, et j'osai la menacer de me servir de cette preuve, si elle ne consentait pas enfin à me donner sa fille qu'elle me refusait depuis trop longtemps. Par malheur, vous aviez assisté, témoin invisible, à mon entretien avec la señora Carmen; vous vîntes à moi en me priant de vous remettre cette lettre. Naturellement je refusai, et comme dame nature vous a créé beaucoup plus robuste que moi, vous parvîntes à vous en parer par la force de ce que vous ne pouviez obtenir de mon plein gré. La missive fut restituée à la marquise et déchirée sous nos yeux. Le jour même, j'avais, il est vrai, l'avantage de me mesurer avec vous, et le chagrin de vous loger une balle dans le bras gauche, mais l'honneur de la marquise n'en était pas moins sauf!... Je le répète donc, monsieur, vous êtes le sauveur de la famille d'Arcangel et rien n'est plus juste que votre mariage avec la señorita Encarnacion.

— Et .. où voulez-vous en venir, avec ce long discours? repartit Fabien, qui avait écouté jusqu'au bout, sans sourciller, le récit rétrospectif de son rival. Vous le voyez.. j'ai eu la patience de ne point vous interrompre...

— Je n'en attendais pas moins de votre savoir-vivre, cher monsieur.

— Cependant, comme je ne présume pas que ce soit seulement pour me parler du passé, et me féliciter sur mon bonheur...

— Que je vous aie pris à l'écart, vous me seriez obligé d'en arriver tout de suite à mon but, n'est-ce pas?

— En effet.

Et les deux hommes restèrent une seconde en silence en face l'un de l'autre, chacun d'eux cherchant à rendre son regard, fixé sur son rival, et plus froid, et plus méprisant.

— Enfin, monsieur, s'écria Fabien, las, le premier, de ces allures de tigres, expliquez-vous! J'attends... Qu'y a-t-il de commun, je vous prie, entre vous et moi... entre... votre haine... et mon bonheur?

— Ce qu'il y a de commun... Un mot seulement, monsieur! Vous êtes bien sûr, n'est-ce pas, d'épouser bientôt celle que vous aimez... vous en jureriez sur votre âme...

— Je jurerais du moins que ce n'est pas vous qui pourriez empêcher ce mariage...

— Vraiment!... Et si je vous jurais, moi, que ce mariage ne se fera pas?

— Vous êtes d'humeur joviale, monsieur, fit Fabien, en essayant de se contenir, continuez... je vous prie... Et pourquoi ce mariage n'aurait-il pas lieu?...

— Parce que je ne le veux pas, répondit Fabrice l'œil plus insolent que jamais.

— Vous ne le voulez pas?

— Ignorez-vous donc que j'aime Encarnacion, moi aussi? que c'est la seule femme que j'aie jamais aimée.

— Et la seule dont la fortune soit assez grande pour payer vos dettes! n'est-il pas vrai?

Fabrice pâlit; il était touché au cœur; cependant il reprit, sans cesser de regarder son rival:

— Quel que soit le motif qui me pousse, croyez-moi, docteur, croyez-moi, renoncez à cette union, renoncez-y de votre propre mouvement.

— Allons, mais c'est du délire, monsieur! Plus un mot.

— Ah! prenez garde, Fabien, prenez garde! ne me forcez pas à briser moi-même à tout jamais ce mariage qui fait mon désespoir. Encore une fois, renoncez-y de vous-même ou je vous certifie de par Dieu, que vous vous en repentirez!

Fabien haussa les épaules.

— Fût-ce au prix de ma vie, dit-il, fût-ce au prix de mon salut éternel, je vous certifie, moi, que je n'y renoncerai pas.

— C'est votre dernier mot?

— Mon dernier mot! Et Fabien s'éloigna.

Une joie infernale illumina le visage pâle de Fabrice. — C'est toi qui l'auras voulu! dit-il à voix basse. — Mesdames, continua-t-il en changeant de ton, — et vous aussi, señor étranger, vous venez de voir la fête des hommes noirs, vous allez assister à la fête des hommes blancs! oh! une fête... très-curieuse... et très-morale à la fois... Elle s'appelle: Le triomphe de la justice sur le crime!

Courant aussitôt au balcon, Fabrice porta à ses lèvres un sifflet d'argent et en tira un son aigu. — A ce signal, les portes de la carcel de Tacon s'ouvrirent à deux battants; un roulement funèbre se fit entendre; les trompettes entonnèrent une lugubre fanfare et une double haie de soldats vint se former sur la place, à la grande stupéfaction des danseurs noirs, qui interrompirent aussitôt leurs folles sarabandes. Des ouvriers, chargés de matériaux et d'outils, survinrent peu après, et, en quelques secondes, se dressa devant les fenêtres de la casa d'Arcangel un échafaud, au milieu duquel était placée une poutre de chêne à laquelle était adapté un collier de fer se serrant à volonté au moyen d'une vis. C'était le *garrote*, le supplice havanais. En apercevant ces hideux préparatifs, la joie universelle s'arrêta comme par enchantement et tous les regards se portèrent anxieux vers la prison. Chacun devinait que la mort... une mort terrible, allait frapper bientôt, devant tous, un coupable... un condamné... A ce moment, le condamné parut en effet: c'était le terrible Juan Torribios, le redoutable chef de bandits qui, depuis trente ans, ravageait l'île de Cuba et avait su tenir tête, avec une poignée d'hommes, à toutes les troupes envoyées contre lui. Mais ses bandits s'étaient lassés, un jour, de lui obéir et l'avaient livré pour un peu d'or.

Juan Torribios allait donc mourir.

Juan Torribios s'avançait d'un pas ferme jusqu'à l'échafaud et montait hardiment l'escalier de la plate-forme...

Tout à coup un cri étouffé s'élança des lèvres de Fabien, les yeux attachés, comme tous, sur le bandit. Il devint pâle comme la mort.

— *Lui! lui!* est-ce possible, mon Dieu! murmura-t-il.

— Qu'est-ce donc? qu'avez-vous, Fabien? lui demandèrent vivement Encarnacion et sa mère.

— Rien! rien! je n'ai rien! balbutia-t-il.

En cet instant le regard du bandit rencontra, à son tour, le regard du docteur...

Et le bandit devint aussi pâle que le jeune homme.

Tandis qu'il balbutiait de son côté:

— *Lui!... lui!* Oh!... faut-il donc que je meure devant *lui!*

CHAPITRE III.

Seize ans avant.

« Est-ce bien elle? avait dit Veneno en considérant curieusement Encarnacion. — Les fourmis rouges de la montagne n'ont pas coutume pourtant d'épargner la proie qu'on leur jette. »

Reportons-nous, pour un instant, vers l'année 182... c'est-à-dire seize ou dix-sept ans avant le commencement de notre histoire, et nous saurons ce que signifiaient les étranges paroles du nègre empoisonneur.

Le marquis d'Arcangel, ainsi que nous l'avons dit déjà dans le précédent chapitre, était Espagnol d'origine. — Il avait possédé de tout temps cette fierté exagérée, cet orgueil indomptable, apanage obligé de tous ceux de son pays et de sa race. — En Europe, voulant faire honneur à son rang et à son nom, il avait mené largement l'existence. La France, l'Angleterre et l'Espagne lui avaient prodigué à l'envi leurs plaisirs les plus raffinés, leurs jouissances les plus mystérieuses. — C'étaient chaque jour pour lui quelques nouvelles orgies, quelques brûlantes débauches. — Si bien que tout jeune encore, il s'aperçut qu'il était profondément dégoûté de la vie, et un beau matin, à moitié mort d'ennui, le cœur usé, l'âme affaiblie, et n'ayant conservé de son antique splendeur que quelques bribes insignifiantes; trop fier pour révéler sa pénurie à qui que ce fût, et trop blasé pour essayer lui-même de sortir du gouffre où il s'était jeté vo-

lontairement, il trouva beaucoup plus simple d'en finir brusquement avec tout cela en se faisant sauter la cervelle... Cinq minutes après, il s'appuyait sur le front, sans émotion aucune, l'anneau glacé d'un pistolet; mais, au moment de presser la détente, il se mit à réfléchir qu'il était quelque peu indigne d'un homme de son nom et de son rang de sortir de ce bas monde par la porte infamante du suicide, et, son orgueil l'emportant, il jeta le pistolet loin de lui. — Puis apercevant dans le port, — il se trouvait alors à Cadix, — un trois-mâts prêt à mettre à la voile pour les Indes Occidentales, il songea, avec raison, qu'en s'embarquant pour un voyage aussi long, aussi périlleux, il avait vingt chances contre une de rester en route, et il se fit immédiatement conduire à bord.

Comme si le vœu de cet homme eût en effet porté malheur au navire qui l'emmenait vers l'autre monde, une épouvantable tempête l'assaillit dans la mer des Antilles et le trois-mâts se perdit corps et biens. — Mais, par une bizarrerie du sort, le marquis d'Arcangel, qui, seul parmi les naufragés, eût été ravi de mourir, fut le seul qui survécut au désastre. — Un navire anglais, en route pour Cuba, le recueillit et le débarqua sain et sauf à la Havane. Là, son grand nom lui attira tout de suite, de la part de toutes les familles espagnoles en résidence dans l'île, des offres de services que son naufrage, cause plausible après tout de sa ruine présente, lui permit d'accepter sans effleurer en rien son amour-propre.

Quelques mois seulement après son arrivée imprévue à la Havane, il épousait la fille unique du marquis Mendez de Blidarza, Espagnole comme lui, d'une noblesse égale à la sienne, d'une beauté accomplie et riche à millions. Malgré tous ces précieux avantages, le marquis d'Arcangel n'avait pour sa jeune épouse aucune espèce d'amour : il se mariait par désœuvrement et voilà tout. Et, coïncidence étrange, la belle senorita ressentait pour le marquis une indifférence au moins égale. Un autre possédait le cœur de la jeune fille, mais cet autre s'appelait le comte Corés de Pueblas, et une vieille haine de famille, que nulle puissance humaine n'eût pu éteindre, séparait à jamais les Pueblas et les Blidarza.

Le vieux marquis, voulant, à tout prix, arracher sa fille bien-aimée à cet amour qui lui fût devenu fatal, réalisa son immense fortune, s'exila, non sans regrets, de sa vieille Espagne, et vint demander, pour son enfant, à la jeune Amérique, un peu d'oubli et de bonheur.

Les jours, les mois se passèrent, et Carmen n'entendit pas parler du comte de Pueblas. — Il ne pensait plus à elle peut-être! Si bien que par dépit, et pour obéir surtout à la dernière volonté de son père mourant, elle consentit enfin à devenir marquise d'Arcangel. — Une année plus tard, Carmen était mère : Dieu lui avait envoyé une fille.

Peu de temps après la naissance de son enfant, le marquis d'Arcangel fut appelé à Cadix par de graves affaires de famille : il s'agissait d'un immense héritage. — Et comme il n'était, après tout, que médiocrement flatté de ne devoir son opulence qu'à la femme qu'il avait épousée, il n'hésita nullement à s'embarquer pour l'Espagne. — Il demanda à la marquise si elle désirait l'accompagner dans ce voyage; mais elle ne voulait pas revoir celui qu'elle avait tant aimé et dont son cœur n'avait pas perdu le souvenir : elle refusa de quitter la Havane! — O hasard!... au moment même où le navire qui emmenait son époux vers l'Europe levait l'ancre, les canons du *Morro* saluaient de leurs salves bruyantes un superbe brick aux couleurs espagnoles qui entrait en rade toutes voiles dehors, et débarquait un instant après, sur la rive havanaise, le nouveau capitaine-général de l'île de Cuba et son confident, son secrétaire intime le comte Corés de Pueblas!

Un an après l'arrivée du comte, la marquise d'Arcangel, assistée seulement d'une vieille mulâtresse, nommée Flaminia, qui lui était dévouée corps et âme, donnait le jour à une seconde fille plus belle encore peut-être que la première, mais dont elle n'avait pas le droit d'avouer la naissance et qu'elle ne pouvait embrasser qu'en se cachant comme une criminelle. — Afin cependant de pouvoir, de temps à autre, donner quelques caresses à cette pauvre petite créature, sans éveiller de soupçons, la marquise la confia à Flaminia qui déjà prenait soin de la première fille, et la maîtresse alla, dès ce moment, habiter une casa isolée, dans la campagne, où elle éleva les deux sœurs, qui devenaient de plus en plus belles à mesure qu'elles grandissaient, se ressemblant d'ailleurs à s'y méprendre. — L'aînée, la fille légitime du marquis d'Arcangel, s'appelait Encarnacion. — L'autre, la fille du comte, avait nom Carmen, comme sa mère. Par excès de prudence et pour se garder de toute indiscrétion, la petite Carmen était toujours reléguée dans la chambre haute de la casa, et personne au monde, pas même sa sœur, ne se doutait de son existence, à l'exception de Flaminia, de la marquise et du comte de Pueblas, lequel ressentait pour sa fille une adoration de jour en jour plus vive et se rendait incognito à l'habitation de la mulâtresse, plus souvent que la prudence ne le permettait, rien que pour baiser le front si pur de l'enfant.

Pendant ce temps, le marquis d'Arcangel, se retrouvant libre, recommençait en Espagne et en France cette vie de plaisirs et de débauches à laquelle il n'avait jamais renoncé que momentanément, et saisissant le prétexte d'un procès qui surgit au sujet de son héritage, il ne se décidait à retourner à la Havane qu'au bout de quatre années accomplies.

A l'heure même où Carmen était instruite de l'arrivée de son époux, Flaminia la mulâtresse, l'œil hagard, la lèvre blanche, les cheveux en désordre, se précipitait à moitié folle dans la case de sa maîtresse et lui apprenait, en frémissant, que l'une de ses filles venait d'être enlevée de sa cabane.

— L'une de mes filles! Laquelle? laquelle?

— Encarnacion! l'aînée!

— La seule qu'il m'était permis d'aimer et d'embrasser devant tous! Ah! c'est Dieu qui se venge!... Oh! mais tout espoir de la retrouver n'est pas perdu peut-être... il faut mettre en campagne tous les nègres de l'habitation, il faut...

— Toute recherche serait inutile, señora... Ce matin, au lever du soleil, j'ai parcouru le pays escortée de Veneno, l'un de vos esclaves!... et dans la montagne, près d'un mancenilier dont le tronc creux sert de repaire à une armée de fourmis rouges, nous avons retrouvé le cadavre de la pauvre petite!... son cadavre sanglant!... défiguré!...

— Oh! tais-toi! tais-toi! s'écria Carmen épouvantée. — Veux-tu donc me rendre folle? — Ma fille! mon enfant! mon Encarnacion bien-aimée! — reprit-elle en sanglotant; — puis relevant la tête tout à coup et souriant à travers ses larmes : — Mais ce cadavre n'était peut-être pas celui de ma fille!... Elle est enlevée!... qui vous dit qu'elle soit morte?

— Hélas! murmura la mulâtresse, ses petits vêtements étaient encore sur elle... Oh! je les ai trop bien reconnus!...

— Oh! mon Dieu! mon Dieu!... dit la pauvre mère. — J'ai été bien coupable; mais je suis bien malheureuse! — Et ses sanglots éclatèrent de nouveau.

— Il n'y a qu'une seule chose que je n'ai pu retrouver, c'est l'amulette que vous lui aviez passée au cou avant de me la laisser emmener d'ici.

— L'amulette! répéta Carmen, en essayant de rassembler ses idées.

— Oui! cette moitié de médaille!....

— Oh! oui! oui! je me souviens... une médaille bénie qui devait la protéger!... sa sœur Carmen a l'autre moitié, elle!... — Sa sœur Carmen! reprit-elle, avec une inflexion toute différente et comme si une idée soudaine venait de se faire jour dans son esprit. — Sa sœur!

En ce moment, les acclamations des nègres de l'habitation retentirent au dehors. C'était le marquis d'Arcangel dont ils saluaient le retour.

— Flaminia, s'écria Carmen d'une voix sourde en saisissant avec violence le bras de la mulâtresse, — Flaminia! je te défends, sur ta vie, de parler à qui que ce soit au monde de la mort de ma fille. Celle qui reste s'appelait Carmen! ce nom n'est plus le sien, je lui donne le nom de celle qui n'est plus!... Elle n'avait pas de famille!... aujourd'hui même, tu l'amèneras ici dans cette maison, chez le marquis d'Arcangel, *son père!*

Et comme ce dernier entrait en cet instant dans le pavillon où se trouvaient les deux femmes, Carmen eut le courage de surmonter les tortures qui lui brisaient le cœur et se dirigea, l'œil limpide, vers son époux.

Vers le soir, le comte de Pueblas, l'amant de Carmen, vint, au nom du gouverneur, féliciter le marquis d'Arcangel sur l'heureuse issue de son procès et sur son retour à la Havane. En se faisant ainsi l'interprète des sentiments du capitaine-général, le comte avait la rage dans l'âme et il se disposait à s'éloigner au plus vite, lorsqu'au moment de franchir le seuil de la porte, il s'arrêta stupéfié à l'aspect de Flaminia, qui entrait, tenant entre ses bras, non pas la fille du marquis, mais bien sa fille à lui, sa fille qu'il aimait de tout l'amour dont il avait aimé Carmen.

— Ma fille! ma fille! ici!... dans cette maison, que signifie? se dit le comte, avec une terreur involontaire.

— Monsieur le marquis, embrassez votre fille! dit Carmen, comme répondant à cette question muette du comte, en présentant l'enfant à son époux.

A ces mots, le comte ressentit une commotion terrible. Il chancela... et il crut un instant que la raison allait l'abandonner.

— Pourquoi donc me prennent-ils mon enfant? se demanda-t-il.

LÉON BEAUVALLET.

(La suite au prochain numero.)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

(Suite.)

II

De quelle bouche la belle Christine apprit ce que François Perrior n'osait lui dire. (*Suite.*)

Sachez donc que je ne suis pas si facile à berner et que je relève le gant. Oui, j'aime

cette charmante demoiselle, non pas seulement à cause de sa beauté de madone, qui peut bien tourner la tête à un peintre, non pas à cause de sa fortune qui ne m'importe guère, à moi qui ne saurais devenir son mari, mais parce qu'elle a un de ces cœurs rares et élevés dont la providence n'est pas prodigue en ce monde, seigneur comte. Elle est courageuse et bonne, car elle aime sa mère au point de la préférer à elle-même. Elle est modeste et pieuse, car elle ne méprise pas le pauvre. Elle pardonne les injures, car sans elle je ne vous aurais pas fait grâce. Voilà pourquoi je l'aime et pourquoi je la sauverai.

— Moi! s'écria douloureusement Perrier.

— Oui, vous! c'est vous seul, vous seul qui la tuez, François, mais vous nous tuerez ensemble. Oh! je suis forte, allez, et je ne vous suivrai pas.

Le jeune peintre, fou de désespoir, voulut la détacher violemment de ce lien sacré et meurtrit le bras de Christine dans ses efforts, en s'écriant :

— Oh! je vous sauverai malgré vous. Votre résistance sera vaine. Je ne verrai pas vos larmes. Je n'entendrai pas vos cris. Je suis sourd, muet, inexorable, Christine. Que je vous arrache de cet abîme et vous me haïrez après; mais laissez-moi vous sauver. Je voudrais vainement vous obéir, voyez-vous. Je ne puis lâcher votre main. Si j'emportais votre mère, en vous laissant sous cette trombe de neige, mes genoux fléchiraient, mes pieds trébucheraient, ma vue se troublerait; je me sentirais entraîné invinciblement à retourner vous chercher, car votre vue seule peut doubler ma force et exalter mon courage.

Cette lutte horrible faisait sourire Lorenzo.

— Malheureux! dit la jeune fille brisée par tant d'émotions, je vous avais pourtant rêvé si généreux et si bon. Vous voulez me rendre votre souvenir odieux. Ah! vous avez encore du sang de votre oncle dans les veines, car vous abusez comme lui de votre force contre moi... Aurais-je jamais cru qu'un jour viendrait où je pourrais vous haïr!

— Me haïr! dit Perrier en cessant de l'entraîner. Être abhorré de vous, mon Dieu! Oh! mais c'est impossible! Le voyageur surpris par le froid maudit aussi le compagnon qui l'arrache violemment au sommeil, mais plus tard, quand son sang réchauffé circule dans tout son corps, quand il atteint l'asile où il trouve le sel et le feu, sa colère se change en sourire et ses menaces en bénédictions. Venez, mademoiselle, venez.

Mais Christine avait senti sa puissance. Elle savait que sa voix vibrait dans le cœur du pauvre Bourguignon comme celle des sirènes aux oreilles des nautonniers de Grèce et de Sicile. François ne s'appartenait plus. Sa volonté la plus tenace devait se briser devant la volonté de cette enfant.

— Oui, je vous haïrais, reprit-elle, car je vous croyais soumis à mes désirs, je croyais qu'avant tout vous teniez à m'épargner l'ombre d'une inquiétude ou d'un chagrin, pouvais-je deviner que vous voudriez me causer une douleur sans nom et m'avilir à mes propres yeux, en sacrifiant ma mère?

François recula de quelques pas, les yeux hagards, et ses mains pressèrent son front, dont les veines enflammées se gonflaient :

— Il faut donc que je vous laisse mourir! Il faut donc que je vous abandonne, mademoiselle! s'écria-t-il d'une voix brisée.

Christine lui adressa un triste et doux sourire :

— Oh! si vous sauviez ma mère, reprit-elle avec exaltation, vous ne seriez plus pour moi un jeune homme bon et vaillant, mais un Dieu digne de mes prières suprêmes. Vivante, je ne vous oublierais jamais un jour, jamais une heure. Votre pensée habiterait sans cesse mon âme. Toujours je vous verrais obéissant comme un esclave à mon vœu sacré et gravissant les pentes affreuses de ce ravin avec ce cher fardeau. Et quand je devrais mourir ici, votre nom du moins errerait confondu avec celui de ma mère sur mes lèvres agitées par le dernier souffle.

Le peintre la regardait avec une morne extase, il se croyait transporté dans les sphères idéales; la félicité souveraine d'un amour sans borne inondait tout son être; il ne sentait plus le froid, ni la neige, ni le vent; l'incandescence morale allumait en lui d'étranges vertiges et il avait peur seulement de cette flamme qui chassait les révoltes expirantes de son égoïsme d'amoureux.

Il s'avança en chancelant vers la vieille dame.

— Bien, mon ami, dit Christine heureuse de son triomphe. — Ah! si nous ne nous retrouvons que sur le seuil du paradis, là du moins la première parole que je vous adresserai c'est celle qu'il m'est défendu de prononcer ici. Mais regardez-moi bien, François, regardez-moi avec vos yeux de peintre inspiré. Si je meurs, vous ferez mon portrait, n'est-ce pas; vous me peindrez telle que je suis à cette heure, toute pâle et toute froide sur cette neige, sous cette lune blafarde et vous penserez à moi, en vous disant que je suis morte heureuse et mieux obéie qu'une reine.

De grosses larmes ruisselaient sur les joues du jeune Bourguignon pendant qu'il repaissait ses yeux de ce spectacle déchirant :

— Plus un mot! plus un mot, mademoiselle, s'écria-t-il enfin, ou je ne répondrais plus de mon courage. Ne demandons pas à notre cœur plus qu'il ne peut supporter.

Puis, saisissant dans ses bras, par un mouvement désespéré, le corps défaillant, inerte et froid de la bonne dame, il ajouta, comme si elle eût pu l'entendre : — Ah! vous me reprocherez, madame, d'avoir brisé dans sa fleur la vie de votre fille pour vous conserver quelques jours sans prix pour vous! Pardon! pardon, pauvre mère, mais je ne suis qu'un garçon sans volonté; je n'ai pas eu le courage d'être haï et maudit de votre fille; je ne puis lui résister davantage!

Et sans oser retourner la tête, sans jeter une parole d'adieu ou d'encouragement à Christine, il commença résolûment sa périlleuse ascension, sondant le terrain de son bâton avec la sagacité prudente d'un guide des montagnes. Vingt fois ses pieds glissèrent au bord d'une crevasse perfidement recouverte par la neige; vingt fois il dut reculer devant les blocs qui lui fermaient le passage ou s'éboulaient sous ses mains, sous ses pieds, sous le fer de son bâton; mais rien ne lassait son ardeur et sa constance, en vain le vertige éblouissait ses yeux rougis par le miroitement de la neige, en vain ses mains se roidissaient-elles au point de lui faire craindre que son fardeau ne lui échappât, en vain même son bâton finit-il par se briser dans une entaille du rocher. Il ne désespéra pas encore. Heureusement qu'arrivé à cette hauteur il put atteindre les cordages et les longues perches que lui tendaient ses deux amis échelonnés sur le versant du ravin.

Grâce à ce secours, Perrier put se hisser jusqu'au bord du sentier que les bohémiens venaient de déblayer et déposer enfin la mourante dans la grotte près du feu qu'entretenaient quelques pèlerins.

Il était lui-même épuisé et défaillant. Jacques fit signe à Zorah qui s'empressa de porter aux lèvres du Bourguignon un petit flacon rempli d'un cordial aromatique; mais à peine en eut-il avalé quelques gouttes qu'un sourire de bonheur dilata tous ses traits et il murmura :

— Ah! je puis donc maintenant aller rejoindre Christine.

— François! s'écria Claude Gelée, tu veux redescendre dans le ravin; c'est impossible. Tes jambes vacillent comme celles d'un fiévreux; tes joues brûlent, mais ton visage est pâle comme un masque de craie. Reste ici!

— Non! non! reprit Perrier avec un sourire extatique, j'ai sauvé la mère, il faut que j'aille sauver la fille.

Il essaya de faire quelques pas en avant, mais il retomba aussitôt plus faible qu'un enfant.

— Oh! lâche que je suis! lâche, cria-t-il, mais lève-toi donc! marche donc! O mon Dieu, donnez-moi un peu de force, faites que je la sauve et ensuite prenez ma vie!

Claude, touché de ce profond désespoir, lui prit la main :

— Console-toi, mon frère! J'ai conservé, moi, toute ma vigueur, et là où tu ne peux aller, j'irai, moi!

François ne lui répondit pas; la voix s'éteignit dans son gosier; mais une grosse larme tomba de ses yeux sur la main du peintre lorrain.

Au même instant, l'*Armasch* des bohémiens venait de se pencher curieusement sur la figure de la vieille dame :

— Je ne m'étais pas trompé, dit-il à voix basse; je l'ai bien reconnue; c'est l'étrangère au coffret, et la trompe qui a sonné ce signal de détresse, c'est la trompe de mon digne maître Gorju. Allons! il faut le tirer de malencontre, si c'est possible, sans y risquer un doigt de ma main.

Il s'approcha de Jacques Callot :

— Eh! mon petit compagnon, lui dit-il, laisseras-tu ton nouvel ami faire seul cette grosse besogne? Il y a plus d'un voyageur abandonné sur la neige au fond du ravin. Nous t'avons prêté joyeuse assistance et franche hospitalité dans ton dénûment. Rends service à ces braves gens et nous serons quittes!

Jacques sourit et, malgré la moue de Zorah, suivit sans autre exhortation son ami Claude, qui glissait déjà dans le ravin en se cramponnant aux perches et aux cordages. Le vent roulait alors au fond de la gorge avec des rauquements lamentables et balayait des masses de neige qui s'arrondissaient autour d'eux dans des proportions monstrueuses.

Certes, quand ils arrivèrent à l'ornière profonde où Christine, évanouie, était couchée sur une roue de carrosse brisé, et où Lorenzo hurlait, la jambe toujours engagée sous le flanc de son cheval mort, ils purent se féliciter de se retrouver vivants. Ils profitèrent d'un court répit que leur laissa la tempête pour se charger, Claude de Christine, et Jacques du comte Lorenzo; puis ils se hâtèrent de remonter vers le sentier où les attendaient tous leurs compagnons, mais leur retour fut plus pénible encore que la descente; les neiges que le vent avait chassées des hauteurs ruisselaient comme des cascades le long des pentes en se creusant des sillons bizarres; sous ces courants de neige glacée les mains avaient peine à s'accrocher aux saillies des roches ou aux rares touffes d'herbes alpestres qui s'étiolaient çà et là; les pieds battaient souvent le vide, pesant comme des boulets, au lieu de servir de point d'appui; plus d'une fois, Lorenzo re-



Heureusement qu'arrivé à cette hauteur il put atteindre les cordages et les longues perches que lui tendaient ses deux amis. — Page 236.

douta d'être rejeté par son sauveur comme un fruit empoisonné, et si les deux hardis Lorrains vinrent à bout de leur rude entreprise, ce ne fut que par des prodiges de force, de courage et d'adresse, — et sans doute par une protection visible de la Providence qui s'intéressait à leurs héroïques efforts.

Deux heures après, tous nos personnages réchauffaient, dans la grotte, leurs membres engourdis.

Sur l'ordre de l'*Armasch*, la mignonne Zorah avait pansé la jambe du comte Lorenzo qui n'était pas brisée, mais simplement meurtrie et contusionnée par la chute de son cheval. Quand elle se fut éloignée, le bohémien s'accroupit auprès du gentilhomme et lui dit d'une voix presqu'inintelligible :

— Tu l'as échappé belle, Gorju !

— Dois-je te remercier de tes bons offices, Gervais ? répondit l'autre en fixant sur lui un regard perçant. Tu me savais enfoui dans la neige, et tu restais sourd à mon appel. Sans ce jeune loup lorrain qui n'est pas d'Égypte, tu m'aurais laissé crever comme mon cheval, n'est-il pas vrai ?

— Peut-être ! répliqua humblement l'*Armasch*. Par les tripes du diable, que veux-tu ? Les quatre fils Aymon et moi n'avons jamais monté la même haquenée. Chacun son lot. Moi j'ai les doigts crochus comme ceux d'un juif. Toi tu as la patte large et épaisse d'un boucher. Tu es né pour tuer comme moi pour voler, Gorju. Ainsi ne soyons pas jaloux l'un de l'autre et partageons-nous la besogne en bons amis.

— Soit ! dit le faux Lorenzo d'un ton bref. Tu m'accompagneras avec tes bohémiens à l'Abbaye-des-Pauvres. C'est là que je veux conduire mes compagnons de voyage. Quand le poisson est pris dans le filet, on peut s'amuser à le voir se débattre.

— A l'*Abbaye-des-Pauvres !* murmura Gervais avec surprise. Ne crains-tu pas de dévoiler ainsi tous nos secrets et à ces oreilles curieuses et à ces langues bavardes ?

— Bah ! crois-tu donc facile de s'échapper de l'*Abbaye-des-Pauvres*. Elles n'en sortiront que mes complices à moins qu'elle ne nagent dans le lac comme des anguilles ou qu'elles ne s'envolent dans l'air comme des hirondelles. D'ailleurs je veux que notre vieux nid leur paraisse aussi brillant qu'un château de duc ou de baron. N'avons-nous pas une chapelle et un aumônier? Tes bohémiennes ont-elles oublié le métier de pages ? Mes écuries ne seront-elles pas garnies de chevaux, mes étables de bœufs, de vaches et de moutons? Et les tentures de cuir de Cordoue, les tapis d'Orient, les glaces de Venise, les bahuts sculptés ne cachent-ils pas la nudité des murailles? L'*Abbaye-des-Pauvres* n'est-elle pas l'asile de tous les contrebandiers et maraudeurs de la frontière, des bohémiens et des alchimistes, des moines défroqués et des échansons de ciguë, des joueurs qui corrigent la fortune et des étudiants tire-laines, des chanteurs de carrefours et des montreurs d'ours, des balerines aux jambes nues et des sorcières à mèches grises qui dansent sur des manches à balais, des débiteurs insolvables et des espions dont la corde n'a pas voulu, enfin de la meilleure, de la plus débonnaire, de la plus gaillarde, de la plus folâtre compagnie qui soit au monde ! Ce sont là mes serviteurs, mes sujets, mes esclaves, mon peuple ; — et je te prouverai qu'à de pareils gueux aucun prodige n'est impossible. Ils auront les mains propres et deviseront plus décemment que les cardinaux, mes joyeux moines de l'*Abbaye-des-Pauvres !*

— Je ne demande pas mieux, reprit piteusement Gervais étourdi de l'éloquence narquoise de maître Gorju. Je sais que les plus enragés tremblent devant toi. Mais si ces têtus de peintres veulent nous suivre, il ne sera pas si facile de les tromper que ces femmes à cervelle légère. Il est vrai que nous pouvons les oublier en route, dans quelque crevasse de la montagne.

— A quoi bon ! dit nonchalamment le faux Lorenzo, ce sont des souris avec lesquelles il me plaît de jouer un peu dans mon abbaye. Cela me distraira. Et puis le petit vagabond lorrain m'a évité des frais d'enterrement et je veux lui accorder en revanche l'hospitalité que peut offrir un pauvre gueux qui reste dans sa niche. Maintenant laisse-moi dormir, Gervais. Nous partirons au point du jour.

— Ta volonté sera faite, Gorju. Bonne nuit !

Puis l'*Armasch*, après avoir accompli sa ronde et mis l'ordre à grands coups de fouet parmi quelques enfants braillards qui réclamaient à souper, se coucha aux pieds du comte Lorenzo sur une peau de chèvre et s'endormit de ce sommeil calme, profond, souriant que doit procurer une bonne conscience accompagnée de beaucoup de fatigue.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

II

EN ATTENDANT LE SOUPER.

(Suite.)

— Je n'y fais que de très-courtes apparitions.

— C'est une belle ville, très-belle ; vous ne tarderez pas à vous y fixer, sans doute, aussitôt notre affaire terminée ?

— Mon Dieu! mon père, j'aime peu le bruit; Paris est une ville magnifique, j'ai trop voyagé pour ne pas être de votre opinion; mais si c'est le rendez-vous des arts et des plaisirs, c'est aussi le repaire de l'égoïsme et de la cupidité.

— Il y a du bon dans ce que vous dites là, jeune homme; cependant...

— Paris est la ville des heureux : les pauvres n'y trouvent qu'un surcroît de misère: les riches y sont rois.

— Oui-dà, mais nous n'en sommes pas là, mon ami, votre fortune et vos espérances vous rangent parmi les heureux de toutes les villes du monde. Bref, ne disputons pas des goûts; toutefois, permettez qu'en passant je vous fasse un doigt de morale, c'est ma manie, et je suis vieux; madame votre mère, cette charmante et sainte créature, a été bien souvent grondée par moi qui l'aimais et la vénérais plus que chacun. Je veux donc vous dire qu'à votre âge on ne doit pas avoir l'esprit si mélancolique ou plutôt si morose, à moins d'en faire profession comme les cénobites ou les acteurs. Quand je vois un jeune homme à peine affranchi des écoles médire de son siècle et philosopher sur les plaies du monde, j'ai de lui une opinion presque fâcheuse. Croyez-moi, mon cher Alfred, c'est bien Alfred que vous vous appelez, n'est-ce pas?

— Oui, mon père.

— Croyez, mon cher Alfred, que le Créateur n'a pas fait notre planète pour la peupler de vilaines gens et de mauvaises passions. A ce compte-là les hérétiques auraient beau jeu, car la terre ne serait que la succursale de l'enfer. Point! Dieu nous divise tous en deux catégories, les bons et les méchants, puis il nous mêle; aux bons il laisse la faculté de devenir mauvais; aux méchants il permet de devenir bons. C'est à nous de nous débrouiller jusqu'au jour du jugement. Nulle part, que je sache, la voix divine ne nous a dit : Sois triste, sois craintif, sois misanthrope, fuis ce que j'ai créé pour toi. Si telle est votre opinion, c'est une erreur, et je crois être dans l'esprit de la volonté suprême en vous affirmant que Dieu nous laisse vivre jusqu'à vingt ans pour nous fortifier le corps et l'esprit; de vingt à trente ans, pour nous faire jouir des félicités dont il nous entoure; de trente à quarante ans, pour préparer des douceurs à la vieillesse; de quarante à cinquante, pour réfléchir; de cinquante à soixante, pour nous reposer; de soixante à cent, pour nous apprendre à mourir. C'est ce que j'appelle mon système décimal : l'approuvez-vous?

— Parfaitement; mais où prenez-vous le temps de bénir le Créateur?

— C'est le devoir de tout être un peu reconnaissant; à toute heure du jour, depuis l'âge de raison jusqu'au dernier soupir, on doit rendre grâces à Dieu de ce que l'on est de ce monde où tout est pour le mieux. Mon jeune ami, plus je vous regarde et plus je trouve sur votre visage les traits de votre excellente mère, bien digne du ciel qu'elle habite assurément. Lorsqu'elle se maria, il y a de ceci vingt-sept ans environ, j'étais... mais nous parlerons de cela à table, en buvant à votre bonheur; j'y trouverai le texte d'un nouveau sermon... Avez-vous faim?

— Mais... l'heure avancée....

— Avez-vous faim? voilà ce que je vous demande et non pas l'heure qu'il est.

— Certes, il me sera très-agréable de vous tenir compagnie si...

— Très-bien! j'aime les gens sans gêne, vous êtes ici chez vous, et, pour vous donner l'exemple de la franchise, je vous dirai que je me meurs de besoin; je n'ai pris qu'un bouillon depuis six heures de l'après-midi, chez votre notaire, et voilà qu'il est bientôt minuit. jugez si je dois souffrir, moi qui ne suis ni philosophe, ni amoureux, et qui fais mes trois repas quotidiens sans m'en plaindre jamais.

— Puisqu'il faut être franc, je vous dirai mon père, que j'éprouve aussi certaines crampes d'estomac.

— Cela doit être, après un aussi long voyage...

Vous êtes donc arrivé de Berlin?...

— Ce matin, à dix heures.

— Et vous n'êtes pas venu me trouver plus tôt!... Qu'est-ce à dire? serions-nous refroidi à l'endroit...

— Pardon; je serais ici depuis longtemps si la baronne de Certènes n'avait disposé de ma journée. Ses manières sont si affables, ses prières si pressantes, sa conversation si aimable, et l'intérêt qu'elle me porte est si grand, que je n'ai pu m'échapper de chez elle avant l'arrivée du monde qui encombre tous les soirs ses salons.

— C'est une femme charmante, et aussi bonne que spirituelle; votre excuse est dans la visite que vous ne pouviez vous dispenser de lui faire : sa mère était l'amie intime de la vôtre, et quoiqu'elle soit plus jeune que vous, je ne crains pas de vous abandonner à ses sages conseils. Mais abordons la grande question; aussi bien je vois que le souper se fait attendre... Que vous a dit la baronne?

— Elle m'a dit : M. l'abbé de Brionne sait tout, allez le voir entre huit et dix heures, ce soir même, et il vous donnera vos dernières instructions. M. de Brionne, a-t-elle ajouté, a conduit cette affaire avec autant de prudence que de chaleur; si je ne vous en dis pas davantage, c'est pour vous laisser le plaisir de la surprise. Vous comprenez, mon père, que je me suis contenté de cette succincte analyse; aussi, le soir venu, je n'ai fait qu'un bond de chez la baronne chez vous.

— C'est donc pour cela que je vous vois en habit de bal?

— Précisément, répondit le vicomte en baissant les yeux avec un embarras passager.

— J'imagine que vous deviez souffrir mortellement chez madame de Certènes, obligé à l'étiquette et aux banalités pendant que votre cœur était chez un pauvre prêtre au fin fond de Paris, dans la rue Vaugirard, qui est la Chine des gens du monde. Eh bien! mon garçon, ajouta l'excellent homme, vous allez être récompensé du zèle que vous avez mis à me rendre visite, en petits souliers et culotte courte, malgré les dix degrés de cette nuit glacée. Écoutez-moi bien.

— Je suis tout oreilles, dit le vicomte en approchant son fauteuil de celui de l'abbé.

— La diplomatie, dit M. de Brionne, est une science horriblement ardue, et si jamais on me demande mon avis sur ce texte, je pourrai répondre savamment, grâce à vous, mon cher Alfred. Il est vrai de dire que vous m'avez fait débuter comme les maîtres, par un chef-d'œuvre, et je ne céderais pas le traité que j'ai conclu en votre faveur, il y a de cela huit jours, pour la paix de Nimègue ou les articles de Campo-Formio, deux merveilles de gloire s'il en fut.

— Ah! mon père, vous me faites tressaillir.

— Toutefois, soyez convaincu que je vais brusquement arrêter ma carrière dès cette première prouesse : le métier d'ambassadeur est trop rude pour un vieillard qui aime Dieu et son repos par-dessus toutes choses... Allons, c'est trop vous faire languir, voilà une belle demi-heure que je vous tiens le bec dans l'eau, et ma gouvernante n'a pas tort de dire que vous êtes patient comme un anachorète. Mon ami, vous n'avez plus rien à désirer, mademoiselle de Verneuil est sortie de son couvent depuis trois jours; elle n'a quitté ce lieu de paix, de piété et de travail, que pour monter en chaise de poste et prendre la route du château où elle vous attend.

Le jour même de votre arrivée à Verneuil, vous serez uni par l'église et par la loi à un ange de douceur, de vertu et de bonté. Que cet ange vous vienne en aide pendant de longues années que le ciel vous destine; qu'il soit votre compagnon, votre soutien, votre amour, tel est le vœu sincère du plus vieil ami de votre famille. Si vous avez hérité, et je n'en doute pas, des nobles sentiments de votre mère; si vous avez au fond du cœur les loyaux principes de M. le vicomte votre père, vous ferez la joie et le bonheur de la chère enfant que je vous ai choisie, et que je vous confie en toute sécurité.

Songez, mon cher ami, que le sacrement du mariage impose à l'homme des devoirs dont il ne s'affranchit, hélas! que trop souvent. Lorsqu'on s'associe à un être aussi intéressant que l'innocente jeune fille quittant la maison de Dieu, comme mademoiselle de Verneuil, ou le giron maternel, on se charge à la fois de lui offrir et les consolations de la prière et les caresses de la famille. Si rien n'est pur comme la virginité, rien n'est noble et respectable autant que la communauté vertueuse de deux enfants du Seigneur, beaux, jeunes et pieux. Vous me comprenez; je ne veux pas anticiper sur les jouissances qui vous attendent, en vous faisant ce soir une partie du sermon que vous entendrez probablement demain; car je présume que vous ne resterez pas vingt-quatre heures à Paris d'après ce que je viens de vous dire, et surtout après ce que je vais vous lire.

— Oh! mon bon père, tant que je vous écoute, je suis sous le charme de votre parole éloquente et affectueuse... quand vous vous tairez, j'avoue que je ne songerai qu'à prendre la poste.

— Et c'est ma foi bien naturel.

Alors M. de Brionne se leva, et ouvrant son secrétaire, il y prit une lettre qu'il offrit au vicomte en lui disant :

— Tenez, lisez, lisez tout haut : je ne saurais entendre trop souvent les suaves pensées qu'exprime si délicatement cette lettre; je vais jouir avec délices en vous écoutant. Les phrases de ma petite Marie, en passant sur vos lèvres, mon jeune ami, y prendront, ce me semble, une fraîcheur nouvelle et de nouveaux parfums.... Allez, j'écoute.

Le vicomte réprima un léger tressaillement que l'abbé ne laissa pas échapper; mais l'attribuant à l'émotion et à l'amour, il n'en témoigna aucune surprise, et son intérêt pour le jeune homme s'en accrut naturellement.

M. de Fontac ouvrit la lettre et lut d'une voix qui d'abord émue, se raffermit peu à peu et passa par tous les tons qu'exigeaient les sentiments de l'épître de sa fiancée :

« Sainte-Anne, 13 décembre 1818.

» Mon bon père, c'est à vous que je veux ouvrir mon cœur par un mouvement de bien douce reconnaissance et de bien respectueuse tendresse.

» Je quitte le couvent où j'ai passé huit années de ma belle enfance, car il me semble que je ne sortirai de l'enfance qu'en sortant de cette maison où je me dépouille, dès aujourd'hui, de mes vêtements de fillette. A

quatre heures de l'après-midi, mon tuteur et ma tante viendront me prendre, et je passerai du seuil de Sainte-Anne dans une voiture qui nous conduira au château de Verneuil, où je trouverai la tombe de mes pères, et où j'attendrai le bonheur qui vient de vous.

» Mon cher bienfaiteur, au temps où vous donniez les premières leçons à la petite orpheline, lorsque vous croisiez ses mains sur sa poitrine, au chevet de sa couchette et dès le matin, vous lui disiez : « Prie, mon enfant, afin que Dieu bénisse ta journée. »

» Le soir, quand mes paupières appesanties résistaient au sommeil, vous preniez mon front sur vos genoux, et vous disiez : « Prie, mon enfant, pour remercier Dieu. » Ces paroles, qui étaient descendues au fond de mon petit cœur, m'ont appris, en grandissant, à n'être jamais ingrate; voilà pourquoi je viens à vous aujourd'hui, à vous que j'ai imploré, et qui m'avez si souvent entourée des plus tendres soins.

» J'ai dix-huit ans, on dit que je ne suis plus une enfant; je veux bien le croire, puisque c'est aussi votre avis, et me voici prête à vivre en grande personne, à vivre en femme, puisque c'est le mot consacré. Ne croyez pas que je veuille me faire meilleure que je ne suis, je ne vous décrirai pas longuement les regrets que je laisse à ma bien-aimée prison : trop souvent mes compagnes qui ont pris le vol avant moi ont feint des désespoirs dont je n'étais pas dupe, pour qu'aujourd'hui je risque de faire soupçonner le chagrin réel que j'emporte. J'étais libre de choisir entre la vie cloîtrée et le monde, nulle volonté ne m'a été imposée, et ne me sentant pas toute la force et la vertu des sœurs chrétiennes, je me suis volontairement décidée à aimer et servir Dieu comme l'a aimé et servi ma mère.

» Instruite par vos pieuses et chères leçons, je me doute des devoirs qui m'attendent dans une société que je ne connais pas, et dans laquelle j'entrerai, non sans trouble, mais sans peur et sans tache, car vous m'y suivrez, mon père. Je ne sais rien du monde, absolument rien, si ce n'est que c'est une réunion de créatures de Dieu, qui doivent à la pureté de leur essence, joindre l'expérience du bien et la sagesse qui en découle.

» Dans la retraite où se sont passés mes jours d'étude et de folies enfantines, mes oreilles n'ont été frappées d'aucun bruit qui leur ait semblé étrange, mes yeux n'ont rien vu qui les ait étonnés. Le développement de mon intelligence et de mes facultés a subi une loi qui ne m'a apporté aucune sensation pénible, et je ne prévois rien qui doive m'effrayer dans la voie nouvelle où je vais m'engager.

» Cependant, pourquoi le tairais-je? depuis le jour où M. le vicomte de Fontac a accompagné mon tuteur et ma tante, depuis ce 20 août du dernier été, dont j'ai, malgré moi, gardé la mémoire, j'ai appris, presque à mon insu, qu'il existe parmi les hommes un homme que je dois chérir plus que tout mon prochain, un homme pour qui mon affection est un mélange de l'aveugle piété filiale, de l'amitié que je vous ai vouée, et du culte dont nous honorons le Seigneur.

» Est-ce donc là ce qu'on appelle l'amour? J'avoue que le mot et le sentiment m'étaient également inconnus.

» Vous étiez en voyage à cette époque décisive pour mon avenir, vous n'avez pu être présent à cette entrevue, et mes regards troublés, sans être baissés, semblaient vous chercher pour vous confier les élans de mon cœur. Depuis je vous ai revu; vous m'avez apporté les propositions de mon tuteur et les offres de M. de Fontac, et, sollicitant une réponse de votre fille adoptive (des noms que vous me donnez, c'est celui que je préfère), vous avez reçu mes aveux; je crois me rappeler que ces aveux ont rempli mes yeux de larmes, et que vous avez, dans ce même moment, baisé mon front qui, disiez-vous, ne savait pas rougir.

» Pourquoi aurait-il rougi? Ne faisais-je pas, en acceptant M. de Fontac pour époux, ce qu'avait fait ma mère chérie; et l'union à laquelle je me décidais, ne m'a-t-elle pas été conseillée par vous, et ne doit-elle pas être bénie au pied de la croix?

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXIX

ROSSINI.

Gioacchino Rossini naquit à Pesaro, le 29 février 1792. — Son père, Joseph Rossini, jouait du cor et sa mère, Anne Guidarini, chantait dans les troupes ambulantes qui sillonnent l'Italie; car il faut bien que vous le sachiez, lecteur, même à notre époque, les troupes de comédiens italiens vont de ville en ville, chantant dans un endroit tant qu'ils y gagnent leur frugale existence, partant aussitôt le succès passé.

Notre héros resta jusqu'à l'âge de douze ans sans s'occuper autrement de la musique qu'instinctivement, comme les autres enfants de son âge, à cette différence près qu'il avait une voix ravissante qu'il a toujours conservée, et qu'il s'en servait avec une habileté presque unique.

Cependant un beau jour qu'il allait chanter un rôle de ténor, il s'aperçut avec terreur que sa voix n'existait plus : c'était la mue qui était sournoisement arrivée sans crier gare. Désespéré, Gioacchino essaya des instruments; ne pouvant plus chanter, il s'efforça d'être exécutant; mais, soit insouciance, soit mauvais vouloir, il lui fut impossible de réussir dans cette nouvelle carrière, et un beau jour il déclara à son père qu'il renonçait à être virtuose.

— Alors que comptes-tu donc faire? lui dit le vieux Joseph, ta mère et moi nous sommes loin d'être riches et je suppose que tu n'en as pas plus que nous?

— C'est vrai, dit Rossini, mais je n'abandonnerai pas la musique pour cela, je serai compositeur.

— Compositeur! répliqua son père en proie à la plus violente colère! Eh bien! souviens-toi qu'au lieu d'être le plus grand instrumentiste de Milan, tu seras le plus mauvais compositeur d'Italie.

On voit si Rossini donna raison à la prédiction paternelle.

Son premier professeur fut Angelo Tessei, de Bologne, et l'élève devint bientôt tellement fort qu'à l'âge de quinze ans, c'est-à-dire trois ans après ce que nous venons de raconter, il était chef de chœurs au théâtre de Sinigaglia et autres; à seize ans il se livra à l'étude de la composition sous la direction du célèbre abbé Matei, chez lequel l'avait fait admettre la comtesse Perticari.

A propos de cette dame, il est bon de dire que la mère de Rossini était fort belle et que son fils avait hérité de cette beauté qui fit verser bien des pleurs aux sensibles Italiennes, car Joachim, traduction française de Gioacchino, devint bientôt un Lovelace.

Dénombrer ses amours serait beaucoup trop long et nous ne le suivrons pas longtemps sur ce terrain; cependant, en biographe fidèle, nous ne pouvons nous dispenser de lever un peu le voile sur ses tendres faiblesses.

La comtesse Olimpia Perticari était une fort jolie brune d'une noble famille de Pesaro, qui ne put s'empêcher de remarquer la beauté de son protégé; — et comme elle était élève aussi de l'abbé Matei, à force de voir le beau Joachim et de chanter avec lui des duos, l'amour entra dans le cœur de la noble comtesse — bref elle devint la maîtresse de Rossini.

C'est à elle qu'il dédia, en 1808, sa première symphonie qui fut exécutée par l'académie des *Concordi*, sorte de réunion d'amateurs dont il fut nommé président à l'unanimité.

Rossini se livra à l'étude de l'harmonie avec une ardeur médiocre : cette science, excessivement aride comme détails et repoussante comme difficulté, lui faisait peur, et il aimait mieux rêver, que de pâlir sur les difficultés du contre-point et de la fugue. Cet enfant, qui devait être homme de génie, était dévoré d'une idée, d'un besoin : — produire, créer une œuvre quelle qu'elle fût, bonne ou mauvaise, mais créer. — Il étouffait sous les mélodies trouvées dans les longues promenades du soir au milieu des mille voix de la nature. — Sa puissance tressaillait en lui, il la sentait sans comprendre sa force et son étendue, — il se voyait grand, il se sentait colosse et ne pouvait se faire comprendre qu'en laissant prendre l'essor à son génie. Un beau jour il s'en fut trouver le bon abbé Matei et lui annonça qu'il en savait assez et qu'il comptait partir pour Venise.

— Mais, lui dit son maître stupéfait, tu ne sais rien, mon pauvre Gioacchino, qu'est-ce que tu veux donc devenir? tu es tout au plus bon à écrire des opéras.

— C'est justement ce que je veux faire, répliqua l'élève, et je les ferai bons, cher maître, je vous le promets.

Puis il alla faire ses adieux à la comtesse Perticari, qui, malgré son chagrin de le quitter, ne le laissa partir pour Venise qu'avec bon nombre de sequins et une malle bien garnie. L'amour ne lui avait pas fait oublier que tout d'abord Rossini avait été son protégé.

A peine délivré des sermons du professeur, à peine dégagé de ces entraves qui liaient sa force et sa liberté, il s'entoure des ouvrages de Mozart et de Haydn, il les lit, les étudie sans cesse, s'en pénètre, comprend la simplicité grandiose de l'un (Haydn), s'empare de la couleur hardie mais si harmonieusement fondue de l'autre (Mozart); puis, voyant la route que semblaient lui avoir indiquée ces deux grands hommes, la pressentant plutôt, car l'indication était bien vague, pionnier hardi de la mélodie, il s'élance, fier et sûr de lui-même, dans le domaine de l'inconnu, et compose, à dix-neuf ans, deux opéras pour le théâtre de sa nouvelle résidence.

Ce sont deux chutes, qu'importe! il sait bien qu'il n'arrivera pas sans lutte; à quoi lui servirait donc son génie, s'il ne devait pas triompher et de la jalousie de ses concurrents et de l'étonnement du public! Ce sont deux chutes, qu'importe! il sait bien que tout novateur doit imposer son idée au monde, pour que le monde l'adopte. Et il la lui imposera. Il sent en lui qu'il peut le faire. Les ronces du chemin qui mène à la postérité, il les écartera, si elles sont trop nombreuses; il les coupera, si les serpents de l'envie se joignent à elles... — ou plutôt non, il est bon comme

tous les hommes forts : il les dédaignera et les repoussera du pied.

Le premier opéra qui le fasse remarquer est *Demetrio et Polibio.* — On a compris cette force qui commence, deux morceaux ont suffi pour cela, — la touche du maître s'est révélée; — à vingt ans c'est déjà un maître populaire, — mais ce n'est encore qu'un maître comme bien des maîtres, — ce n'est pas encore Rossini.

L'auteur de *Guillaume Tell* n'a commencé à être le maître des maîtres qu'à l'âge de vingt-un ans; — c'est de *Tancredi*, opéra qu'il fit jouer à Venise pendant le carnaval de 1813, qu'il faut dater la série de ses triomphes.

Le succès fut si énorme que, chose bizarre à croire en France, mais facile à comprendre en Italie, au tribunal de Venise, les juges, quand ils allaient délibérer, étaient forcés d'imposer silence aux auditeurs qui fredonnaient, même dans cette enceinte vénérable, sans aucun respect pour dame Thémis, les principaux morceaux de *Tancredi.*

Et cependant, cette fois encore, l'amour faillit être fatal à Rossini!

Aussitôt arrivé à Venise, le beau Joachim s'était empressé de jeter le désordre parmi les cœurs sensibles de la ville, et entre autres il s'était épris de la Manalotte, cantatrice bouffe excessivement remarquable comme talent et comme beauté.

Mais Rossini, non content d'avoir une maîtresse que lui enviaient les hommes les plus distingués de Venise, avait en outre des relations avec une noble marquise.

La cantatrice apprit cette infidélité la veille de la première représentation de *Tancredi.* Furieuse, elle arriva au théâtre où on allait répéter et déclara qu'elle ne chanterait pas un air que Rossini avait écrit pour elle, et sur lequel il comptait le plus; — elle donnait comme motif qu'il n'était pas dans les cordes de sa voix; mais se penchant à l'oreille du jeune homme :

— Quitte la marquise, lui dit-elle, et je chanterai, sinon... non...

Rossini partit furieux : en effet, s'il aimait beaucoup la cantatrice, il n'aimait pas moins la grande dame.

Il errait désolé dans Venise, lorsqu'il passa devant une petite chapelle grecque où l'on chantait l'office; — il entre par désœuvrement; mais à peine y était-il depuis quelques minutes qu'il sort comme un fou, se jette dans une gondole de place et se fait reconduire à son auberge.

On allait se mettre à table, et le cuisinier lui demanda si on pouvait mettre le riz sur le feu.

— Oui, répond le maëstro en montant chez lui.

Or, à Venise, le plat traditionnel et invariable par lequel commence chaque repas, est du riz que l'on jette dans l'eau bouillante, à peine quelques minutes, et que l'on sert presque cru. C'était donc comme si on avait annoncé à Rossini qu'on se mettait à table.

On avait à peine entamé le fameux plat national, que Rossini arrive en courant et chante à ses amis la fameuse cavatine « *Di tanti palpiti.* » — C'était elle qui devait remplacer le fameux air qui l'avait brouillé avec la cantatrice. Les Italiens ne l'appellent jamais que « *l'aria del riso,* » c'est-à-dire l'air du riz.

Cependant sa réputation était immense en Italie. Aussi de tous côtés lui faisait-on les propositions les plus flatteuses. Bologne, Milan, Naples réclamaient à grands cris sa présence.

Il se décida pour Milan, mais ne consentit à s'y rendre qu'après être retourné à Pesaro, sa ville natale: — il voulait embrasser ses vieux parents, et peut-être n'était-il pas fâché de se montrer à ses compatriotes dans l'auréole de son talent.

Il retrouva à Pesaro la comtesse Perticari qui l'aimait toujours et le lui prouva encore une fois.

A cette époque l'Italie était sous la domination française et, conséquemment, régie par nos lois. Or, la conscription, ce monstre plein d'horreur pour les jeunes gens, venait de frapper Rossini et, si le jeune maëstro avait beaucoup de gloire, il avait fort peu d'argent; car en Italie, il n'en est pas comme en France, il n'y a pas de droits d'auteur, la propriété musicale n'existe pas. Les impresarii ou directeurs achètent, moyennant quelques sequins, poëme et musique, et puis tout est dit.



Rossini.

C'est ce qui explique la position précaire de Rossini au milieu de sa gloire.

Mais un bon ange veillait sur lui : la comtesse Perticari connaissait le prince Eugène Beauharnais, alors vice-roi d'Italie. Elle lui écrivit et obtint la libération de son cher protégé.

Rossini eut une fois de plus à la remercier.

Après avoir, en quelque sorte, passé seulement par Milan, qu'il avait été forcé de quitter lorsque l'Autriche la reprit à la France, il s'en fut à Naples où le fameux Barbaja, directeur du théâtre, lui offrait quatre mille écus romains par an, c'est-à-dire douze mille francs de notre monnaie, à la condition de lui faire deux opéras par an.

Rossini avait accepté avec empressement; il ne s'était pas encore vu à pareille fête, et peut-être n'était-il pas fâché de faire connaissance avec les Napolitaines.

Arrivé à Naples, il trouva dans Barbaja un homme enchanté de le posséder. — De leur côté les Napolitains ne se firent pas faute d'invitations les plus gracieuses; notre maëstro menait donc une vie charmante, c'étaient chaque jour nouveaux plaisirs, les fêtes se succédaient les unes aux autres. C'est à Naples qu'il fit la connaissance de mademoiselle Golbrand, jeune Espagnole d'une ravissante beauté, et d'un grand talent comme cantatrice; à elle était réservé le droit d'enchaîner cet homme si léger. Il l'aima, mais elle sut s'arranger si bien qu'un beau jour il lui demanda sa main.

Barbaja tourmentait Rossini pour avoir la fin d'*Otello.* — Un jour, ils allaient de Castellamare à Sorrente, et ils allaient bercés par les flots bleus et calmes du golfe, poussés par la brise qui enflait la voile de leur barque, quand tout à coup Rossini, qui écoutait depuis quelque temps deux femmes, dont l'une chantait une ballade accompagnée sur la mandoline de sa compagne, se tourna vers Barbaja et lui dit :

— Sois heureux, tu auras demain le dernier acte d'*Otello.*

Il venait de trouver dans cette mélopée mélancolique cet admirable chant de force et de faiblesse, de terreurs et de joies, de regrets et d'espérances, que l'on appelle *la Romance du Saule.*

. . . .

Rossini ne fera plus rien comme musicien.

Il en veut à la France de ne s'être point comportée assez généreusement à son égard pour qu'il lui fasse des sacrifices.

— Je suis assez riche, dit-il, pourquoi me fatiguerais-je au travail quand il n'a plus rien à me donner? Dormir et manger... manger surtout, voilà les deux seuls bonheurs de la vie!...

Pauvre Rossini, son âme est descendue dans son ventre!

Après cela, peut-être Rossini a-t-il raison de s'en tenir à la vie matérielle s'il se trouve véritablement blessé dans son orgueil d'artiste.

Les piqûres d'épingle finissent par faire des blessures profondes.

Ainsi, dernièrement encore on disait à Rossini que l'Opéra voulait faire subir une mutilation nouvelle à *Guillaume Tell.* — « Qu'on le mette en trois actes, en deux, ou même en un, ce sera toujours bien, » répondit le maëstro. Et fatigué de cette réponse à la fois si digne et si fine, comme le lion que l'on dérange et qui lève à peine la tête, dédaigneux de celui qui le trouble, il se replongea dans ses réflexions.

Maintenant, que l'on regrette qu'il ne nous donne plus de chefs-d'œuvre, c'est un droit, mais c'est notre faute ou plutôt c'est la faute du passé. Le dernier ouvrage de Rossini, le *Stabat Mater*, exécuté en 1841, a été joué sur le Théâtre-Italien d'après le refus que M. Léon Pillet, alors directeur de l'Opéra, avait fait de l'exécuter. Les amis de ce monsieur ont dit depuis que ç'avait été une influence féminine qui avait causé tout le mal! — soit, — mais ne demandez pas des opéras à Rossini pour les lui refuser.

Seulement consolez-vous, chers lecteurs, si Rossini n'aime pas la France,— la France d'autrefois, surtout, — je vous garantis qu'il aime encore, comme il les a toujours aimés, beaucoup, les Français et surtout les Fançaises.

Le Diable boiteux.

Pour copie conforme : Ernest Bazard.

Edité par Ernest Bazard.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré. rue Saint-Louis, 46.

Nº 51 — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

29 NOVEMBRE 1856.

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... Paris....... 4 fr. Départements... 5 Étranger..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Mon père ! mon père ! dit-il, et il tomba sans connaissance aux pieds du cadavre.. — Page 212.

SOMMAIRE :

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

—

CHAPITRE III.

Seize ans avant. — (*Suite.*)

En voyant la petite fille qui tendait les bras au marquis, le comte de Pueblas sentit le sang lui monter au visage et deux grosses larmes coulèrent sur sa joue, — deux larmes de jalousie et de désespoir. — Un moment, il fut sur le point de s'élancer sur le marquis d'Arcangel et de lui arracher sa fille; mais un regard de Carmen, regard impérieux et suppliant à la fois, le cloua à sa place. — Quant au marquis, il ne songeait absolument qu'à cette enfant qu'il tenait sur ses genoux et qui lui souriait d'un sourire d'ange... Et il embrassait cette jolie petite tête blonde avec une émotion indicible et qu'il n'avait pas encore éprouvée!... Oui, cet homme blasé, usé, vieux avant l'âge, dégoûté de la vie, rassasié du monde, n'ayant plus au cœur une seule illusion, une seule croyance, cet homme sentait, au contact de ce petit enfant, vibrer en lui une fibre inconnue, s'éveiller en son cœur une jeunesse nouvelle!... Et par une fatalité étrange, inconcevable, horrible, il fallait que cette chère petite créature, dont les caresses n'avaient une telle puissance sur lui que parce qu'il s'en croyait le père, fût justement la fille d'un autre!...

Et cet autre, qui n'avait pas craint d'apporter le déshonneur dans la maison du marquis, trouvait son châtiment dans les suites mêmes de son crime.

Et vous savez maintenant pourquoi Veneno souriait de son étrange sourire en considérant Encarnacion, cette belle jeune fille dont il avait vu jadis le cadavre et qu'il avait attachée lui-même au mancenilier pour qu'elle servît de pâture aux fourmis géantes de la montagne.

CHAPITRE IV.

La fête des hommes blancs.

Nous avons dit l'expression de désespoir qui s'était peinte sur le visage de Fabien en apercevant le chef de bandits, Juan Torribios, près de recevoir le châtiment de ses crimes. — Cette émotion, pas plus que le regard du condamné, n'avait échappé au colonel Fabrice.

— Allons! allons! — s'était-il dit à lui-même avec une joie sinistre, — tu en viendras à te trahir toi-même, docteur Fabien, car j'en suis sûr à présent, les hommes de Torribios ne m'ont pas menti.

[illegible] que les [illegible] de [illegible], après avoir vendu leur [illegible] des Judas, avaient donné, par-dessus le marché, au colonel Fabrice?

En deux mots, voici sur quoi portaient ces révélations — si insignifiantes pour tout autre, si graves pour le rival de Fabien :

Il y avait vingt-deux ans environ de cela. Torribios avait eu un fils. Ce fils, le bandit s'était promis d'abord de l'élever dans les hasards et les dangers de sa vie aventureuse; mais illuminé tout d'un coup par une lueur de vertu, poussé par un scrupule dont lui-même ne pouvait se rendre compte, et que ses hommes raillèrent sans pouvoir l'affaiblir, Torribios avait séparé brusquement son fils des démons à ses ordres, et l'avait confié aux soins d'une vieille négresse dont il connaissait la fidélité, et qui reçut l'ordre de déclarer à tous qu'elle avait trouvé, à la porte de sa cabane, le petit enfant abandonné. — Torribios prodigua l'or... et l'enfant fut élevé le plus honnêtement, et en même temps, le plus luxueusement possible. — L'éducation la plus brillante lui fut donnée; bientôt mettant à profit la science médicale que sa vieille nourrice, comme grand nombre de ses semblables, possédait naturellement, le fils du bandit devint un médecin habile. — Son père n'avait jamais cessé de le voir. — De temps à autre il venait l'embrasser et toujours il observait le plus profond mystère sur sa véritable existence. — Mais un jour, après s'être défendu comme un lion contre des troupes envoyées à sa poursuite, Torribios, séparé des siens, blessé, à moitié mort, fut forcé de se réfugier chez la vieille négresse où se trouvait encore son fils, alors âgé de seize ans, et ce jour-là, le jeune homme apprit, en frémissant, que son père n'était autre que le redoutable bandit Juan Torribios. — Depuis ce moment, jamais le père et le fils ne s'étaient revus.

Après avoir entendu cette histoire, il était matériellement impossible que Fabrice hésitât un seul instant à reconnaître dans son rival le fils de Torribios. Aussi n'avait-il pas l'ombre d'un doute, — et en faisant exécuter le bandit sous les yeux de Fabien, il voulait, non pas approfondir un secret qu'il avait su deviner, mais forcer le jeune homme, devant le supplice de son père, à révéler lui-même, à la famille d'Arcangel, le terrible mystère de sa naissance.

— Et alors... alors, — avait pensé Fabrice, si Encarnacion n'est pas à moi, elle ne sera pas non plus à mon rival, car la fille du marquis d'Arcangel ne peut s'unir au fils d'un bandit.

Et depuis que le condamné avait paru, Fabrice ne quittait plus Fabien du regard. — Encarnacion et la marquise, en voyant ce que le jeune officier entendait par la fête des hommes blancs, s'étaient éloignées précipitamment du balcon; mais Fabrice leur saisissant la main avec force :

— Restez! restez! señoras! — dit-il d'une voix presque impérieuse. — Et regardez-le! ajouta-t-il tout bas, en leur montrant du doigt Fabien qui fixait sur l'échafaud un œil hagard et paraissait en proie à une sorte de délire.

— Monsieur... monsieur! — dit enfin Fabien d'une voix entrecoupée, en se retournant vers Fabrice. — Savez-vous bien que c'est infâme ce que vous faites là!

— Infâme! Et pourquoi donc, s'il vous plaît, señor? — reprit Fabrice avec un sourire satanique. — Vous avez les nerfs délicats... cela m'étonne de la part d'un médecin... mais tant pis pour vous... moi j'aime les spectacles terribles!

— Oh! vous n'allez pas faire exécuter cet homme! pourtant!... sous mes yeux! balbutia Fabien.

— Je vous demande bien pardon!.. Je veux que tout le monde, à la Havane, soit convaincu que, dès ce jour, Juan Torribios n'est plus à craindre pour personne...

— Mais...

— Mais vous trouvez le moment mal choisi, peut-être, pour cette exécution!... Bah!... les nègres sont enchantés de mon idée! Voyez comme ils se pressent autour de l'échafaud!...

D'ailleurs, lorsqu'il s'agit de détruire une bête féroce, est-il besoin de tant de ménagements!

Un hurrah de terreur éclatant au milieu de la foule interrompit ici le colonel. Fabien reporta malgré lui les yeux vers le condamné : il avait déjà la tête passée dans le hideux collier et l'exécuteur s'apprêtait à serrer la vis.

— Oh! horrible! horrible! s'écria le malheureux jeune homme.

— Allons donc, mon cher, vous êtes fou! répliqua Fabrice. Est-ce ma faute à moi si cet homme est un bandit, s'il ravage notre île depuis un quart de siècle? — On l'a condamné, c'est justice. — On va l'exécuter, ce sera justice encore!... — Quant à moi, encore une fois, est-ce que je suis pour quelque chose dans tout cela? Dieu m'en garde!... Ce que j'ai fait, je puis vous le dire : j'ai obtenu du gouverneur que le supplice de ce malheureux eût lieu aujourd'hui même et que l'échafaud fût dressé devant cette terrasse. Voilà tout! En quoi diable cela peut-il vous contrarier?... et quel intérêt portez-vous donc à ce coquin?...

A ce moment on serra le *garrot*. — La figure du bandit se contracta. — Sur un signe de Fabrice, l'exécuteur donna un second tour de vis et le collier se rétrécit encore davantage. — Les yeux du condamné se rougirent de sang et l'écume lui couvrit les lèvres. — C'en était trop!... Fabien poussa un rugissement et s'élança d'un bond par-dessus la balustrade de la terrasse qui, l'on s'en souvient, était presque de plain-pied avec la place.

Le jeune homme, à moitié fou, essaya de parvenir jusqu'à l'échafaud; mais il fut repoussé par les soldats. — En voyant le mouvement de Fabien, le patient sentit une larme rafraîchir ses yeux; — son visage, défiguré par la souffrance, sembla s'illuminer d'un éclair de joie, et lorsque le *garrot* lui étreignit le cou plus violemment encore, il eut la force de sourire.

Fabien, lui, repoussé par les soldats, ne pouvait détacher ses yeux de cette épouvantable scène. Les tortures du condamné, son âme les partageait!...

Scorococolo, — le grand nègre esclave chez Fabrice, — qui n'aimait que médiocrement son jeune maître et qui possédait au contraire pour le docteur Fabien une profonde affection, s'approcha de ce dernier :

— Les souffrances du chef vous font mal, monsieur le docteur, — lui dit-il à voix basse. — Voulez-vous que je le tue tout de suite? Ce sera plus tôt fini!...

— La mort!... bégaya Fabien. Oh! oui! oui! ce serait un bienfait pour lui que la mort! car il va souffrir longtemps... ce misérable Fabrice le veut!...

— Eh bien! attendez un peu! J'ai des poings... et j'arriverai jusqu'à lui, dussé-je passer sur le ventre à tous ces uniformes-là!

Puis s'adressant à Veneno qui considérait le supplice de Torribios avec une sorte de bonheur : — Tu as du poison sur toi? dit Scorococolo.

— Toujours.

— Donne!

— Pourquoi faire?

— Donne, te dis-je.

— Pour le porter au condamné, n'est-ce pas? pour empêcher le chef blanc de souffrir? Non! non! je ne veux pas!

— Chien maudit! hurla Scorococolo.

Et déjà il levait sur le petit monstre son poing formidable; mais Veneno glissa comme une couleuvre entre ses jambes et se perdit dans la foule. Scorococolo, saisissant alors l'un des pistolets que l'officier placé près de lui portait à sa ceinture, ajusta Torribios au moment même où Fabrice commandait une nouvelle torture et lui logea une balle dans la tête. — En voyant le sang ruisseler sur le visage du condamné, Fabien, dont la douleur centuplait les forces, parvint à se frayer un passage à travers les soldats et s'élança sur l'échafaud avec un cri épouvantable :

— Mon père! mon père! mon père! dit-il, et il tomba sans connaissance aux pieds du cadavre.

Le cri de Fabien, répété par la grande voix de la foule, avait retenti jusqu'à l'hôtel d'Arcangel.

— Son père! s'écrièrent ensemble avec une indicible horreur le marquis, Carmen et Encarnacion.

— Oui, oui... son père, son vrai père, à ce pauvre docteur, ricana Fabrice.

Le comte de Pueblas, lui, regardait son neveu presque avec colère et semblait lui reprocher son indigne vengeance. Quant à notre Parisien, l'émotion avait été trop forte pour sa pauvre tête, et il était tombé dans un fauteuil en proie à une violente attaque de nerfs.

Cependant la scène du *garrot* avait eu un dénoûment trop rapide encore aux yeux de Fabrice... Et c'était la faute de Scorococolo... Il rejoignit les soldats.

Fabien gisait toujours inanimé... près de l'échafaud.

— Qu'on saisisse cet esclave! dit Fabrice en désignant Scorococolo.

Les soldats s'avancèrent sur le nègre.

Mais ils avaient compté sans le géant. Avant qu'ils n'eussent porté la main sur lui, Scorococolo avait fait rouler à quinze pas les deux premiers qui l'approchèrent. Puis s'adressant à Fabrice avec une tranquillité parfaite :

— Maître, — disait-il, — tu oublies que l'esclave est libre aujourd'hui et que personne ici n'a le droit de faire tomber un cheveu de sa tête.

— Soit, répondit l'officier en lui lançant un regard oblique. — Donne-t'en donc à cœur joie aujourd'hui, Scorococolo, car demain, au point du jour, je te ferai fouetter, je te le jure, jusqu'à ce que toute la chair de ton corps s'en aille par lambeaux!...

— J'y compte, mon doux maître, — répliqua le nègre impassible. — Ce ne sera pas la première fois que l'on m'aura battu pour vous être agréable.

— Non! dit Fabrice. — Mais ce sera peut-être la dernière!

CHAPITRE V.

Le fils du bandit.

Après avoir éventré d'un formidable coup de talon les deux premiers *galfarros* qui avaient fait mine de porter la main sur lui, Scorococolo s'était dirigé vers l'échafaud et avait pris, sur son épaule, le corps de Fabien toujours évanoui.

La foule s'écarta devant l'Hercule noir, et celui-ci put sans encombre emporter son fardeau dans la salle basse d'une *quinta* en

construction, située non loin de la casa d'Arcángel.

Lysia et une douzaine de nègres se joignirent à Scorococolo. Quant aux autres, ils reprirent bientôt, avec une insouciance parfaite, leurs hurlements et leurs gambades carnavalesques et ne tardèrent pas à gagner les différentes barrières de la ville. Vingt minutes après, ils s'attablaient dans les bouges, qui pullulent au delà des remparts.

Il est vrai de dire, au reste, que trois heures et demie venaient de sonner aux horloges voisines, et que la bande noire n'avait fait qu'obéir aux règlements de police en débarrassant les faubourgs. La loi n'accorde aux esclaves travestis le droit de traîner leurs baroques oripeaux sur les pavés gluants de la capitale, que jusqu'à quatre heures inclusivement. Cinq minutes plus tard, les pauvres diables que l'on rencontre dans les rues sont punis. — Pourquoi? Nous l'ignorons; et à coup sûr ils ne le savent pas plus que nous.

Scorococolo, les quelques nègres qui l'escortaient et Lysia, la jolie mulâtresse, ne voulaient cependant pas abandonner le jeune créole avant qu'il n'eût repris ses sens.

Enfin, Fabien rouvrit les yeux.

Il regarda, non sans un profond étonnement, les fantastiques personnages qui l'entouraient et ne reprit complétement le cours de ses idées que lorsqu'il eut reconnu, agenouillés près de lui, Lysia et Scorococolo.

Hélas! il se rappela bientôt l'épouvantable drame dont il venait d'être à la fois spectateur et acteur.

L'image sanglante de son père se représenta à son esprit!... A ce souvenir terrible, il se redressa d'un bond, et tourna aussitôt un œil hagard vers l'endroit où s'était dressé l'échafaud et où venait d'avoir lieu le supplice de Juan Torribios...

Mais l'échafaud avait disparu et le cadavre du bandit n'était plus attaché à la hideuse potence.

Fabien eut un moment d'espoir; un éclair de joie illumina son pâle visage :

— C'est un rêve!... murmura-t-il, c'est un rêve effroyable que je viens de faire. Rien de tout cela n'est arrivé!

Et il se retourna vers Scorococolo. Au coup d'œil anxieux que le jeune homme jetait sur lui, le nègre devina facilement ce que Fabien désirait savoir et n'osait demander tout haut, et il répondit d'une voix sourde en hochant tristement la tête :

— Si, señor, tout cela est vrai! Il y avait là-bas sur la place un échafaud!... Juan Torribios est mort, bien mort!... C'est moi-même qui ai abrégé son supplice en lui logeant une balle au milieu du front!

A mesure que le nègre parlait, le visage de Fabien redevenait sombre et désespéré.

— Mort!... mort! répéta-t-il. — Oui, oui, je me souviens! je me souviens! — Puis après un assez long silence, il reprit en s'adressant toujours à Scorococolo : — Où donc ont-ils jeté son cadavre?

— Son cadavre?... Dans la grande fosse!... Tenez, là-bas, maître, à quelques pas de la Carcel de Tacon.

Et le nègre désignait du doigt au jeune homme le cimetière de la Ville-Neuve.

Le lieu saint était à moitié masqué par un sombre rideau de cyprès géants; mais il était facile cependant de le reconnaître grâce à l'immense croix noire qui surmontait l'entrée principale et qui, comme l'ange de la miséricorde, planait au-dessus de toutes ces tombes.

En apprenant que le corps de son père n'avait pas servi de pâture aux animaux immondes, le docteur Fabien sembla soulagé d'un grand poids.

Son front se rasséréna et, mentalement, il adressa au ciel une courte action de grâces.

Se retournant ensuite vers les esclaves qui l'avaient suivi et qui se tenaient immobiles autour de lui, il les remercia du geste, et tous s'éloignèrent silencieux.

C'était un curieux spectacle, vraiment, que de voir ces mines étrangement lugubres, ces physionomies comiquement éplorées, surtout avec des travestissements d'une extravagance si complète.

Scorococolo, principalement, était d'un aspect tout à fait bouffon.

Il prenait si fort à cœur les chagrins du jeune médecin que, contre son habitude et malgré tous les efforts qu'il faisait pour les renfoncer, deux grosses larmes commençaient à s'échapper de ses deux gros yeux ronds.

Son émotion était telle qu'il en négligeait totalement son costume, ce costume superbe qu'il avait cependant composé le matin avec une recherche des plus méticuleuses.

Son casque doré, trop grand, s'était retourné pendant ses évolutions, si bien que son panache lui fouettait le visage à toute seconde, ce qui l'agaçait infiniment et le gênait on ne peut plus dans l'essor de ses attendrissements.

Ce qui ne l'agaçait pas moins, c'était son grand manteau de chevalier que les deux petits négrillons avaient lâché depuis longtemps et qui, d'une longueur démesurée, se trouvait forcément sous les pieds du géant et manquait de le faire tomber à chaque pas.

Au moment où Scorococolo allait suivre ses camarades, Fabien qui sortait de la *quinta* en même temps que lui, et qui était vraiment touché de l'intérêt que le pauvre garçon lui témoignait, lui tendit la main pour le remercier de son loyal dévouement.

Ah! pour le coup, Scorococolo eut beau faire, les deux grosses larmes quittèrent leur prison et furent suivies de beaucoup d'autres.

C'était la première fois que le digne Africain recevait d'un blanc pareille marque d'estime.

Il saisit entre ses deux larges mains la main qu'on lui tendait, et bien que celle-là aussi — nous l'avons dit — fût forte et vigoureuse, Scorococolo l'eût facilement broyée, dans les étreintes de sa reconnaissance.

— Ah! monsieur le docteur... s'écria-t-il à moitié suffoqué par la joie et en rejetant en arrière les plumes de son panache qui persistaient à se loger sur son nez. — Quoi! monsieur le docteur!.. c'est à moi... Scorococolo... une peau noire... que vous avez tendu la main!... C'est bien ça, *Caramba!* Ce n'était donc pas assez de m'avoir sauvé la vie... vous voulez encore... Ah! tenez! voyez-vous... maintenant, c'est entre nous à la vie, à la mort... Je suis l'esclave du colonel; mais c'est à vous seul que j'appartiens!... Je suis votre chien, *hombre!* votre vrai chien, entendez-vous?... Quand quelqu'un vous déplaira, regardez-moi seulement, et ce quelqu'un-là je le mordrai; j'ai de bons crocs! Faites-moi un signe et je l'étranglerai; j'ai de bonnes pattes.

Et en prononçant ces mots, Scorococolo, relevant les deux manches de son pourpoint, mettait à découvert deux bras formidables, deux massues vivantes.

— *Adios señor!*.. Adios!.. reprit Scorococolo, qui serra une dernière fois la main de Fabien et s'éloigna.

Quant à Fabien, depuis que le nègre avait prononcé le nom de Fabrice, ses joues étaient devenues pourpres...

Dès qu'il fut seul, il marcha précipitamment vers la casa d'Arcangel.

La terrasse était déserte, les stores étaient baissés.

Au moment de pénétrer dans cette maison qui, un instant auparavant, était presque la sienne, le jeune homme fut pris d'un tremblement involontaire. Ses dents s'entrechoquaient à se briser. Une sueur glacée inondait son front.

Pendant quelques minutes, il resta complétement immobile, n'osant ni avancer ni reculer. Enfin, rappelant son courage, il pénétra sous le vestibule de l'hôtel. Il se disposait à ouvrir la porte du salon, lorsque la voix exécrée du colonel Fabrice arriva distinctement à ses oreilles.

— Ce misérable aventurier, — disait le jeune militaire, — n'osera plus reparaître devant vous!... Maintenant que je l'ai démasqué, il n'aurait pas l'audace de franchir encore une fois le seuil de votre demeure.

— Pardonnez, señor colonel, j'aurai cette audace! — dit Fabien en surgissant tout à coup dans le salon.

A cette apparition inattendue, le marquis ne put retenir une exclamation de colère; la marquise, un mouvement de terreur involontaire.

Quant à Encarnacion qui, depuis la scène du *garrot*, était comme anéantie, elle se leva en poussant un cri et fut sur le point de s'élancer vers le jeune homme; mais un regard de son père suffit pour lui faire comprendre qu'elle devait rester muette devant Fabien : elle retomba sur son fauteuil en se cachant la tête entre les mains.

Fabrice lui, parfaitement sûr du succès de sa petite infamie, se balançait nonchalamment sur une *butaca*, tout en fumant une cigarette, et considérait cette scène d'un air de triomphe.

LÉON BEAUVALLET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

(Suite.)

III

Où la fiancée du comte Lorenzo Vitelli refuse de porter la cagoule et la besace des pauvres.

Dix-huit heures après, nos nomades personnages avaient atteint le pied des montagnes et les pèlerins quittaient avec un plaisir évident leurs équivoques compagnons de route, en leur laissant toutefois un otage de bonne volonté.

Claude Gelée avait résolu de continuer le voyage avec ses nouveaux amis, Jacques et François, transfuges de la terre natale invinciblement attirés comme lui vers Rome, par cette passion abstraite de l'art qui est aussi féconde en sacrifices que la dévotion et l'amour.

Les trois peintres avaient accepté l'hospitalité que leur offrait le comte Lorenzo dans un de ses domaines de Lombardie. Christine et sa mère étaient traînées par le meilleur chariot des bohémiens, et y restaient plongées dans une sorte de sommeil léthargique.

La pluie tombait en larges nappes denses

sur les plaines italiennes égayées par les vignes qui se tordaient en festons le long d'arbres décimés et qui enguirlandaient leurs branches de pampres joyeux comme des danseurs de farandoles.

Les dernières clartés du crépuscule sombraient dans des nuages si bas qu'ils rampaient presque sur le sol et se mêlaient aux vapeurs de la terre échauffée.

La caravane dut traverser sur un bac un torrent gonflé par la fonte des neiges et qui allait se dégorger dans un lac aux eaux vertes, huileuses et dormantes, tout encadré de bois sombres.

— Quel site étrange! observa Claude Gelée attristé par ce mélancolique paysage.

— Regardez, mon pèlerin traînard, lui dit Zorah en sautant comme une chèvre capricieuse — et réjouissez-vous! Nous approchons de l'Abbaye-des-Pauvres. C'est notre palais, à nous, et vous pourrez y dormir tout à votre aise!

— L'Abbaye-des-Pauvres! reprit Jacques Callot; voilà un singulier nom; mais les nuages se confondent si bien avec les brumes de ce lac stagnant, qu'ils me cachent tout à fait cet édifice hospitalier.

— Je n'aperçois qu'une masse noire au milieu de l'eau, ajouta Perrier. Est-ce là notre gîte, bonne Zorah? Il est digne d'un dieu aquatique; mais à moins de nous transformer en cygnes ou en sarcelles, changement de costume qui offre quelques difficultés, je ne vois pas trop comment nous pourrions l'atteindre.

— Ah! l'eau recouvre en ce moment la chaussée étroite qui conduit à l'abbaye, mais notre *Armasch* est un bon guide que nous pouvons suivre sans crainte.

Les trois jeunes gens se consultèrent du regard, car la taciturnité de leurs compagnons leur inspirait une vague inquiétude.

L'aveugle avait tressailli en entendant parler de l'Abbaye-des-Pauvres, il avait saisi le bras de François Perrier, puis l'avait engagé tout bas à quitter furtivement les bohémiens, et à se détourner le plus promptement possible de la route qu'ils suivaient; mais le Bourguignon lui répondit simplement :

— Si nous courons quelque danger, ces dames en courent un plus grand; là où elles iront, j'irai!

Et le vieux Tristan, après avoir étouffé un soupir, avait poursuivi sa marche.

Un dernier rayon de soleil troua soudainement les nuages grisâtres et cette balafre lumineuse du ciel fit resplendir à tous les yeux le monument qui avait paru si hypothétique aux jeunes peintres.

Cette abbaye était campée au milieu du lac, sur une île de granit et de basalte, comme un Burg des bords du Rhin, avec ses bottes de tours romanes, ses murailles crénelées de briques rouges, son donjon et ses guérites en poivrière. L'aspect en était imposant à distance. Mais plus nos voyageurs s'avançaient vers cette enceinte titanique, plus leurs cœurs se serraient, comme à l'approche de toutes ruines.

La formidable abbaye s'effondrait entre le ciel et l'eau; les rats et les cloportes grouillaient dans les fentes de ses assises. L'humidité gangrenait de plaques vertes et rongeait de moisissure ses remparts lézardés. Les briques s'effritaient sous le vent humide et tombaient, écaille par écaille, dans l'onde opaque. Les fenêtres s'ouvraient béantes et noires comme des meurtrières, laissant trembler à l'air non des lances ornées de pennons et de bannières, mais des bâtons vermoulus auxquels pendaient de sordides guenilles.

La flèche de l'église gothique était brisée; des colonnettes fuselées gisaient renversées sur les rochers, des marteaux barbares avaient broyé les délicates nervures et les trèfles découpés, ornement précieux de l'architecture du moyen âge, et déjà les herbes parasites pullulaient comme si elles eussent voulu dévorer le vieux bâtiment.

Quand toute la caravane, après avoir traversé l'étroite chaussée du lac, fut entrée sous la voûte basse de l'abbaye et eut pénétré dans les cours, les peintres remarquèrent, en passant sous les arcades humides et verdies du cloître, que cette végétation malsaine s'accrochait à tous les piliers et grimpait à toutes les fenêtres.

Pourtant une population bizarre fourmillait dans cette retraite désolée; des femmes à peine vêtues d'une chemise et d'une jupe sous leur cagoule rapiécée glissaient comme des larves en frôlant les murs; quant aux hommes grotesquement accoutrés de lambeaux disparates, armés pour la plupart de coutelas et de rapières, coiffés de feutres écornés, les uns vidaient des brocs d'étain bosselés sur des tables boiteuses, les autres jouaient aux dés ou à la mourre. Quelques braves ferraillaient dans l'encoignure des préaux. Ceux-ci entassaient des ballots tachés de sang, ceux-là ronflaient allongés dans leurs manteaux mouchetés de trous. Enfin des joueurs de cornemuse faisaient gravement danser sous le porche de l'église des ours muselés qu'une ronde de singes malicieux ne pouvait distraire de leurs exercices.

Jacques Callot observait ce tableau tumultueux avec la curiosité pénétrante d'un artiste amoureux des contrastes. Il ne ressentait aucune répulsion pour ces parasites de la vie sociale qui posaient complaisamment devant lui comme des modèles.

Claude, plus religieux, le suivait d'un air chagrin en faisant à la dérobée quelques signes de croix, car il craignait par moments d'être tombé au milieu d'une troupe de sorciers pratiquant leurs maléfices.

Quant à François Perrier, préoccupé surtout du sort de Christine, il demanda à l'aveugle s'il avait déjà pénétré à l'Abbaye-des-Pauvres.

— Ne m'interroge pas davantage à ce sujet, reprit Tristan. Les oreilles sont ouvertes autour de nous. Hélas! pourquoi ne m'as-tu pas écouté? Nous aurions fui cette dangereuse compagnie. Mieux vaudrait cent fois coucher en plein champ que sous ces voûtes lézardées.

— Croyez-vous donc que nous soyons en danger?

— Il est plus facile d'entrer à l'Abbaye-des-Pauvres que d'en sortir, mon fils, dit sentencieusement l'aveugle. Et si le comte Lorenzo en est le seigneur, nous pouvons prier pour l'âme de sa fiancée.

— Expliquez-vous, mon père! s'écria le jeune Bourguignon sérieusement alarmé.

— Je ne puis te donner d'autre explication, mon fils, répondit Tristan. Veille et méfie-toi! on m'observe et si j'avais l'imprudence de satisfaire à tes questions, ce n'est pas la vie du vieil aveugle qui répondrait seule de son indiscrétion.

— Mais ne pouvez-vous, du moins, insista François, me raconter la légende de cette abbaye mystérieuse?

— J'ignore l'époque de sa fondation, répondit l'aveugle à voix basse; pendant les guerres sanglantes du Milanais, sous Louis XII, à la suite d'un long siége, elle fut saccagée et pillée. Les moines se dispersèrent. Il ne resta au milieu de ces ruines que deux ou trois vieillards, qui convertirent l'abbaye en hospice pour les pauvres. Des dotations pieuses leur vinrent en aide. On accorda à l'enceinte profanée le droit d'asile. Quand les derniers moines furent morts, l'hospice devint l'hôtellerie banale, le caravansérail nu et froid des vagabonds et des bohémiens. Les Barighels et leurs sbires n'osaient rôder même dans les environs du lac. La fausse monnaie qui inondait l'Italie sortait de l'Abbaye-des-Pauvres. Les légions du vice et du crime s'y recrutaient et s'y réfugiaient. Par une dérision sacrilége, tous les ans, ces hordes de pauvres choisissaient à l'élection, un abbé et douze prieurs. L'abbé avait droit de vie et de mort sur ces turbulents sujets. Il était obéi au moindre signe comme le Vieux de la Montagne, et les princes même briguaient les services discrets de ses bravos!

— Et l'Abbaye-des-Pauvres a-t-elle conservé cet infâme privilége d'impunité pour le meurtre et le vol? demanda brusquement Perrier frappé d'horreur.

— Puisqu'elle est maintenant le domaine du comte Lorenzo Vitelli, gentilhomme florentin, repondit l'aveugle avec un sourire équivoque, cette légende n'est sans doute qu'une tradition du temps passé. Du reste, écoute et regarde, François!

En ce moment nos voyageurs se trouvaient sur le seuil d'une salle où le maître du lieu venait de faire transporter la vieille dame, que suivaient Christine et Zorah.

La petite bohémienne cherchait à rendre à la noble demoiselle tous les humbles services que lui inspirait son cœur ingénu et tendre. L'innocence souriait dans ses yeux noirs qui étincelaient sur son charmant visage couleur d'ambre. Légère et bondissante elle se multipliait autour de la pauvre fiancée qui se laissait entraîner comme une victime dévouée au couteau, mais qui conservait une vague espérance en reposant ses regards sur cette physionomie mutine et gracieuse. Zorah semblait devenir son égide vivante.

A la vue de la mignonne bohémienne, les figures louches et hostiles des habitants de l'abbaye se déridaient involontairement, et cette créature frêle, alerte et nerveuse répandait la joie autour d'elle; sa voix devait être écoutée comme le babil sonore d'un oiseau, et le poing le plus brutal ne pouvait écraser une mouche si brillante.

Tout à coup l'Armasch toucha brusquement Zorah du manche de son grand fouet à clous d'argent :

— Allons, chevrette, lui dit-il d'une voix rude, quitte cette péronnelle et viens dormir sous la tente de tes frères.

La petite hésita un instant; puis elle répliqua avec un air de résolution superbe :

— Je ne veux pas! Je ne veux pas! Je ne veux pas, entendez-vous. Qui donc soignerait ces pauvres femmes si je les quittais?

Gervais resta impassible, mais leva lentement son fouet :

— Tu es bien décidée, ma mignonne, à me désobéir, n'est-ce pas? Vraiment je ne te reconnais plus. La compagnie de ce jeune drôle, que nous avons recueilli en route, t'a mise en goût de révolte et d'indépendance. Tu oublies que je suis ton *Armasch*, que je puis le chasser de la tribu et t'abandonner à ta folie! Mais je serai indulgent aujourd'hui et je me contenterai de te rappeler paternellement ton devoir.

Les larmes vinrent aux yeux de Zorah, mais elle brava son maître et répéta opiniâtrement :

— Je ne veux pas abandonner ces bonnes dames!

Le fouet de l'Armasch s'abaissa rapidement



Les uns vidaient des brocs d'étain bosselés sur des tables boiteuses. — Page 244.

sur les épaules de l'enfant, mais plus rapidement encore Jacques Callot s'était jeté sur Gervais, et lui avait arraché son arme. Le bohémien grinça des dents de rage, mais plia son dos comme un lâche, tout en hurlant:

— Oseras-tu me frapper, barbouilleur d'images?

— J'oserai! s'écria Jacques pâle de colère, si tu touches à un cheveu de Zorah!

Gervais courut vers Lorenzo :

— Maître, dit-il, tu ne laisseras pas insulter un des prieurs de l'abbaye. Tu as droit de haute et basse justice sur nous tous. Juge donc sans délai cet ingrat vagabond, ce serpent que j'ai réchauffé dans mon manteau, ce traître insolent et rebelle! Juge-le! condamne-le! frappe-le!

Lorenzo sourit avec la dignité magistrale d'un doge :

— Mon bon Gervais, répondit-il, lorsque j'étais couché sur un lit de neige au fond du ravin, qui donc a joué sa vie comme un dé pour venir me charger sur son dos? Est-ce le vieil ami de mes nuits hasardeuses, mon vénérable prieur, à qui je n'ai jamais fait tort d'un denier sur sa part d'aubaine dans mes prises? Ou bien serait-ce par hasard cet enfant qui ne me connaissait pas et pour qui ma vie n'était pas plus précieuse que celle d'un chien galeux?

L'Armasch interdit n'osa répliquer un seul mot.

— Ce brave Jacques a raison, continua Lorenzo, tout ce que je puis t'accorder c'est de te battre contre lui à armes égales; ce combat singulier nous égaiera; tu es deux fois plus robuste que lui; il a deux fois plus de cœur que toi. Vous êtes manche à manche. Zorah obéira aux ordres du vainqueur. J'ai dit!

Callot saisit joyeusement un bâton ferré et s'apprêta à réjouir les yeux de la foule, qui se pressait autour d'eux, du régal de ce tournoi improvisé; mais Gervais, loin d'imiter ce noble exemple, lui tourna les talons et chercha à se faire jour à travers les spectateurs désappointés.

Lorenzo haussa les épaules et dit au jeune Lorrain:

— Eh bien, mon garçon, venge Zorah à ton aise sur le dos de ce poltron, afin qu'il connaisse par expérience ce que pèse son fouet d'Armasch!

— Bah! répondit Jacques; j'ai bu dans sa gourde et dormi dans son chariot; puisqu'il refuse de se défendre, je ne le frapperai point.

— Je ne serai pas si généreux, s'écria Gorju d'une voix tonnante, car le drôle nous déshonore par sa couardise.

En même temps il fit signe à deux grands gaillards aux bras nus qui ressemblaient à des garçons bouchers sans ouvrage.

L'Armasch fut aussitôt appréhendé au corps, étendu à plat ventre sur la dalle et flagellé impitoyablement avec son propre fouet, tandis que Christine et Zorah se hâtaient de rejoindre la vieille dame au fond de la salle.

L'exécution terminée, Gervais fut jeté sur un grabat de paille dans un coin et se mit à maugréer sourdement tandis qu'une vieille bohémienne tannée, ridée et noire comme une taupe, chuchottait à ses oreilles; ce furent des paroles magiques, car un éclair de joie brilla dans les yeux ternes de l'Armasch et il murmura :

— Bien, Miji! bien; chacun aura son tour, et le diable sera content.

La salle où le faux Lorenzo venait d'introduire sa belle fiancée offrait un aspect non moins singulier que l'extérieur de l'abbaye; elle était richement ornée, mais avec un désordre, une confusion et une extravagance inouïs. Les objets les plus hétérogènes encombraient les crédences, les dressoirs et les tables où les orfévres de tous les pays semblaient avoir voulu déposer le tribut de leur art merveilleux.

Des vaisselles d'argent, des gobelets d'or aux pieds fleuronnés s'entassaient pêle-mêle avec des Christ, des châsses vides, des bénitiers en métaux précieux sur les rayons de grands buffets aux écussons divers. Des bagues, des bracelets, des colliers de perles s'accrochaient aux croix ciselées des épées et aux manches sculptés des couteaux de chasse.

On eût cru voir le butin amoncelé par des routiers après le sac d'un château, plutôt que l'opulent mobilier d'un seigneur terrien.

Christine, dont les regards erraient sur ces richesses avec l'expression vague et morne de la lassitude, avait hâte de se retirer ainsi que sa mère dans une chambre solitaire loin du tumulte et de la foule.

— Mes vassaux sont avides de vous voir, ma douce fiancée, lui dit en souriant Lorenzo; mais vous êtes harassée de fatigue et je vais les engager à prendre patience jusqu'à demain.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

II

EN ATTENDANT LE SOUPER.

(Suite.)

» Vous m'avez demandé, hier en me quittant, si j'aimais toujours le vicomte votre protégé.

» Je vous ai dit que oui, et je vous le répète

encore. Je vous l'ai dit sans hésitation, et je l'écris sans que ma main tremble. Ai-je jamais bégayé en vous disant que je vous aimais, mon bon père? Qu'est-ce donc que ce mot aimer, s'il n'est le symbole d'un dévouement qui doit survivre à la poussière du tombeau?

» Un seul souci me reste et me laisse pensive : ce souci est né de notre premier entretien. Vous m'avez dit que toute épouse chrétienne était chargée du bonheur de son mari, qu'elle en devenait en quelque sorte responsable. Voilà une lourde croix, mon père, ou plutôt un imposant devoir! Mais pour accomplir ma mission, qui est glorieuse après tout, vous ne m'épargnerez ni vos conseils ni vos sermons. Soyez persuadé que toute femme que je serai, vous me trouverez aussi docile et aussi attentive, aussi sage, en un mot, qu'au temps où vous aviez de courtes semonces et de gros bonbons en réserve pour votre petite Marie.

» Adieu, mon bon père, je me suis réfugiée dans ma cellule pour vous écrire plus à mon aise, et pour remettre ma tête sur vos genoux, afin que vous me bénissiez comme vous le fîtes lors de mon entrée au couvent. Ma tante m'a annoncé que vous m'aviez fait cadeau de mon voile de noce et de ma couronne d'oranger : vos fleurs me porteront bonheur, et je les croirai venues du ciel.

» Nous serons demain vers deux heures à Verneuil; mon tuteur, qui attend chaque jour M. de Fontac, désire que le mariage soit célébré aussitôt son arrivée. Je ne comprends pas trop cette détermination, et je ne saurais vraiment vous l'expliquer; mais je ne m'y oppose pas. Résolue et dévouée, il me tarde de me consacrer entièrement à mon seigneur et maître que vous aimez tant, et que je choisis pour vous plaire.

» Vous n'avez donc que le temps de vous mettre en voiture pour venir nous rejoindre; mariée loin de vous, j'aurais l'air d'une victime et je pleurerais à coup sûr.

» Tout à vous de cœur et d'âme, mon bon père, en souvenir d'inaltérable reconnaissance.

» Votre fille en Dieu et servante,

» Marie de Verneuil. »

— Eh bien! qu'en dites-vous? murmura l'abbé en essayant de surmonter une émotion visible, et en essuyant à la dérobée deux larmes qui grossissaient aux coins de ses prunelles. Qu'en dites-vous, mon cher Alfred? Est-ce un trésor que cette enfant-là?

Le vicomte était lui-même dans une agitation qui ne lui permit pas de répondre; il balbutia quelques mots sans suite, et fut interrompu par M. de Brionne, qui continua :

— Pourquoi vouloir me cacher ce que vous éprouvez; j'aurais une bien triste opinion de votre cœur s'il ne s'était pas amolli dans cette circonstance. Ah! jeune homme, ayez bien soin de cette perle que je vous confie, et, dans toutes les bonnes et mauvaises chances de votre vie, n'oubliez jamais ce qu'était votre fiancée pour savoir chérir et vénérer votre femme!

En se mariant, l'homme prend presque toujours pour épouse une jeune fille dont l'âme est blanche comme l'aile des anges; mais bientôt il perd tout souvenir de cette pureté qu'il trouble lui-même par son oubli, par son abandon, par ses infidélités. Un jour vient, jour triste! où, fatigué, l'homme s'arrête et se retourne; il cherche alors la compagne qu'il avait choisie, qu'il avait aimée, qu'il avait épousée à la face du ciel; il la cherche telle qu'elle était au temps où il l'a délaissée, et souvent, hélas! la main de Dieu peut, seule, relever de l'abjection celle dont il a, premier coupable, causé la chute... Vraiment, madame Benoite me fera gagner mon paradis, malgré tous mes péchés, ajouta brusquement l'abbé de Brionne sur un ton mêlé de bonne et de mauvaise humeur.

— Qu'est-ce que madame Benoite? demanda le vicomte, qui écoutait encore la parole simple, douce et persuasive du chanoine.

— Pardienne! c'est mon cordon bleu. Voilà qu'il est minuit et cinq minutes... Ah! fit l'excellent homme en se redressant, je crois qu'on nous vient annoncer une bonne nouvelle.

— Le souper de monsieur l'abbé est servi, dit d'une voix mielleuse mademoiselle Marthe.

— Voilà qui est parler, mon enfant, s'écria le chanoine.

Et entraînant son hôte, il se glissa sur la pointe des pieds jusque dans la salle à manger.

— Asseyez-vous là, mon jeune ami, en face de moi... Marthe, ma fille, tenez-nous compagnie, vous devez être aux abois.

— Monsieur l'abbé, je n'ai pas l'appétit d'une mouche.

— Vous savez bien que je n'aime pas cette raison-là; elle cache toujours quelque malice. Les femmes qui manquent d'appétit sont ou malades, ou coquettes, ou acariâtres. Vous vous portez comme un charme et vous avez un caractère charmant; donc vous avez faim... Mettez votre couvert.

— Monsieur l'abbé, je crains de vous gêner.

M. de Brionne, qui avait déjà fait le signe de la croix pour dire son *Benedicite*, se contenta d'allonger l'index vers la place qu'occupait quelquefois mademoiselle Marthe; et comme ce geste ne souffrait aucune réplique, la prière de l'abbé n'était pas achevée que le couvert de la gouvernante était mis.

— A vous, monsieur le vicomte, dit le chanoine, je vous sers en étranger, mais vous y reviendrez, j'ose le croire... A vous, Marthe... Eh bien ! où allez-vous maintenant ?

— Mon Dieu, j'ai oublié d'allumer la lampe de la chapelle, et j'y cours.

— Excellente femme! esclave de son devoir, elle ferait dix lieues pour réparer un oubli.

La gouvernante, qui n'avait pas craint de faire un petit mensonge pour trouver un prétexte à son absence, passa dans la bibliothèque qu'éclairait faiblement la flamme du foyer, et pressant le bouton de la porte secrète, elle entra dans la chapelle.

— Jésus! mon Dieu ! cria la brave demoiselle en apercevant, à la lueur tremblante de la veilleuse suspendue au fond, la belle étrangère qu'elle avait introduite, étendue sans connaissance contre la cloison du cabinet; Jésus! mon Dieu! qu'avez-vous, ma chère sœur?

La jeune dame, au toucher d'une main secourable, sembla se ranimer et ouvrit de grands yeux larmoyants. Tout à coup elle recouvra la mémoire et se releva précipitamment.

— Vous vous êtes donc trouvée mal, mon enfant? Je vais vous faire prendre quelque chose, un peu de fleur d'oranger... Le froid vous aura saisie... Voulez-vous du brou de noix, c'est souverain pour l'estomac? Comme vous êtes pâle !

— Ce ne sera rien, murmura l'étrangère d'une voix si faible, que mademoiselle Marthe eut peine à l'entendre ; ce ne sera rien, j'ai eu un étourdissement, un éblouissement; c'est la fatigue, l'anxiété... Rassurez-vous, je suis remise, je vais très-bien... Où est donc M. de Brionne? la visite est-elle partie?

— Eh! bon Dieu ! non; c'est bien ce qui me fâche et me désespère. N'avez-vous donc pas entendu tout ce qui s'est dit à côté de vous, dans ce cabinet?

— Quel cabinet? demanda la jeune femme avec un serrement de cœur qui faillit l'étouffer.

— Là... derrière cette cloison.

— Oui, en effet, j'ai entendu parler, mais...

— Vous n'avez pas écouté; dam ! c'est le métier d'une honnête personne comme vous; d'ailleurs, vous n'auriez rien entendu qui ne fût à entendre; M. l'abbé est un saint homme du bon Dieu, toutes ses paroles sont des leçons, toutes ses actions sont des vertus. Bref, il paraît que le jeune homme dont il a reçu la visite est une vieille connaissance à lui, et qu'il l'aime autant qu'il l'estime; dans ce moment, ils sont à souper tranquilles comme Baptiste, sans se douter que vous êtes là à vous morfondre et à perdre connaissance. Aussi, je suis venue vous demander si vous ne voulez pas que je prévienne monsieur.

— Gardez-vous-en bien, mademoiselle, reprit l'étrangère avec un élan d'effroi qu'elle modéra par degrés; M. de Brionne et vous, devez seuls me savoir ici. Toute indiscrétion, toute imprudence me pourrait perdre!

— Prenez donc courage; je retourne au souper; mais si je touche à mon assiette, ce sera miracle.. Adieu, mon enfant.

La gouvernante du chanoine repassa par la bibliothèque et regagna la salle à manger.

La jeune femme avait suivi tous les mouvements de mademoiselle Marthe; aussitôt qu'elle eut perdu le bruit de ses pas, elle ouvrit la porte secrète, jeta un regard rapide dans la bibliothèque, et s'y glissa furtivement.

Les tisons n'avaient plus de flammes; une lueur rougeâtre provenant de la braise rayonnait seule sur les bords du tapis et sur les pieds des meubles, laissant les coins et le vide supérieur du cabinet dans une épaisse obscurité. L'apparition subite de l'étrangère dans cette pièce où nulle jeune femme n'avait sans doute pénétré depuis plus de vingt ans que l'abbé l'occupait, était d'une singulière nouveauté; elle s'arrêta dès son premier pas, et posa ses deux mains sur le dossier d'un fauteuil pour prendre un appui, car elle chancelait. Ses mains touchèrent le carrick du vicomte, et cette rencontre la fit tressaillir; alors elle courut à la cheminée, prit un tison, le porta à la hauteur du chambranle, et trouvant un bougeoir tout garni, elle approcha ses lèvres délicates du tison et souffla dessus jusqu'à ce qu'un petit jet de flamme allumant la bougie eut répandu une vive clarté autour d'elle; puis elle rejeta le charbon au foyer, croisa ses bras et demeura immobile. Ses joues, que le feu avait vivement colorées, redevinrent pâles, et son beau visage reprit par degrés ce calme émouvant qui couvre les traits des victimes résignées. Ce visage, d'un ovale gracieux, était amaigri par les veilles et le chagrin, mais la distinction de ses lignes comme l'éclatante blancheur de sa peau en faisaient un type de rare beauté. Un cercle noir ou plutôt plombé s'étendait sous chacun de ses yeux et se fondait, en mourant, avec le blanc mat des joues. Le coin des lèvres, relevé avec amertume, laissait deviner deux rangées de perles nacrées; de longs cils noirs ombrageaient ses paupières et amortissaient le feu de ses regards; et ses cheveux, plaqués en bandeaux jusqu'aux oreilles, tombaient en boucles floconneuses autour de

son cou et sur ses épaules. Sur toute sa personne, cette femme délicieuse portait un cachet étranger qui, lui laissant les charmes des Françaises les plus distinguées, la revêtait d'une piquante originalité.

S'approchant brusquement d'une table de travail, la jeune dame prit une feuille de papier et la couvrit rapidement de quelques lignes; puis, sa lettre terminée, elle la cacheta, mit pour adresse : *Monsieur le vicomte de Fontac, rue Blanche*, 6, et courut au carrick qu'elle avait déjà touché.

Ce vêtement n'avait pas de poches.

Alors l'étrangère, se ravisant, détacha une petite épingle en diamant de son corsage, et, se saisissant du chapeau du vicomte, elle fixa sa lettre au fond de la coiffe, et la couvrit avec son propre mouchoir, qu'elle abandonna dans le chapeau. Cela fait, elle revint se prosterner devant la Vierge, et murmura ce mot :

— *Pardon!*

III

LA BOUCHÉE DE ROI.

Le service de table de l'abbé de Brionne ne laissait rien à désirer au plus minutieux et au plus gourmet convive. Le linge uni était de Flandre et d'une blancheur éblouissante; le vin colorait de ses rubis deux flacons de cristal placés l'un à la droite du maître, l'autre à celle du vicomte; l'argenterie était forte, pesante et poinçonnée d'un écusson compliqué. Une lampe à quatre branches, surmontée d'un abat-jour, était suspendue au plafond et se baissait à volonté au moyen d'une poulie dérobée. La vive lumière que projetait cette lampe sur le milieu de la table faisait scintiller les facettes des cristaux, la porcelaine et l'argenterie.

— Eh bien, mon digne ami, dit le chanoine, comment avez-vous trouvé cette bisque aux pigeonneaux?

— Elle ranimerait un mort.

— Elle l'a ranimé, sur ma parole, car j'étais plus mort que vif en m'asseyant à table... Prenons le coup du médecin... Ce madère est irréprochable.

— Quelles sont, mon père, vos trois libations privilégiées? demanda le vicomte, qui trouvait le madère exquis.

— Mon fils, j'estime que le coup du médecin est le plus salutaire, celui du milieu le plus agréable, celui de l'amitié le plus regrettable ..

— Pourquoi regrettable?

— Parce qu'il est le dernier, répondit l'abbé avec une demi-tendresse, et que la séparation d'un ami, si courte qu'elle soit, est toujours regrettable.

Arrivez donc, mademoiselle Marthe... Eh! bon Dieu! comme vous voilà pâle et défrisée! Pauvre femme!... Vite quelques gorgées de bouillon .. là... là... et maintenant, trempez vos lèvres dans ce petit verre... Allons donc!... c'était une défaillance.

Monsieur le vicomte, vous offrirai-je un peu de ce riz de veau aux champignons?

Pendant que le chanoine faisait, en professeur, les honneurs de sa table, la gouvernante, préoccupée de la belle dame qu'elle venait de quitter, était distraite, maladroite et silencieuse.

— J'ai cru comprendre, à la lettre de mademoiselle de Verneuil, dit le vicomte, que vous pourriez bien ne pas assister à la bénédiction nuptiale ; j'espère m'être trompé.

— Hélas! non. C'est avec chagrin que je renonce, que je me vois obligé de renoncer à cette cérémonie, mais j'ai des devoirs importants à remplir, et j'en suis l'humble esclave.

— Il faut avoir une conscience bien scrupuleuse, mon père, pour ne pas oser s'absenter vingt-quatre heures, quand cette absence doit faire deux heureux.

— Oui dà! mon enfant, vous pouvez même dire trois heureux, car je serais du nombre ; mais écoutez tous les titres de mes grandeurs, et dites, sans impartialité, si je puis franchir les barrières de cette immense cité. Je suis chanoine honoraire de Saint-Sulpice, je suis aumônier de M. le duc de D..., je suis rapporteur du dixième bureau de charité, et cette semaine il faut que je fournisse mes états qui sont loin d'être complétés... La misère est si grande! je suis chargé de deux prêches : l'un à Saint-Étienne du Mont, l'autre à Saint-Jacques, et le catéchisme des écoles chrétiennes me prend trois grands jours par semaine. J'en passe, et des meilleurs, c'est le cas de le dire. Vous voyez donc que je ne puis laisser toutes ces grandes occupations publiques pour courir à mes plaisirs. Le curé de Verneuil me remplacera très-avantageusement, n'en doutez point...

Un peu de vieux Beaune. Comment trouvez-vous ce petit vin?

— Excellent.

— De fait, il est mignon...

Eh bien! jeune homme, attaquons-nous ce bel oiseau? reprit le chanoine en désignant de son couteau et de sa fourchette le perdreau rebondi que la cuisinière venait de poser en triomphe sur la table.

Le plat d'argent qui avait l'honneur de contenir cette pièce succulente était garni de becs-figues, blancs de graisse, juteux et perdus entre deux tranches de lard de Lorraine.

— Ma foi, mon père, répondit le vicomte, dussé-je ne plus manger de ma vie, je vous ferai encore tête pour ceci.

— Dieu soit loué!... voilà un convive comme je les aime... à tout plat, bonne mine... Vous serez heureux en ménage, je crois devoir vous le promettre.

Ce disant, l'abbé de Brionne enfonça la pointe et le tranchant de son couteau sous l'aile du gibier, et la souleva avec une dextérité à la fois élégante et habile ; puis, retournant son arme, le fil en dessus, il fendit délicatement le jabot du perdreau, et, pendant que quelques grosses truffes coulaient à droite et à gauche dans le plat, un parfum délicieux embauma toute la salle, et amena un sourire de jubilation sur les lèvres des convives, sourire dont mademoiselle Marthe ne sut vraiment pas se défendre.

L'abbé avança une assiette et y déposa le morceau succulent que portait sa fourchette; puis il l'entoura de quatre belles truffes qu'il alla chercher dans les entrailles de la bête, et il l'arrosa d'un petit filet de sang, joignit au tout deux becs-figues, et appela la cuisinière.

— Benoîte, ma chère dame, vous me mettrez ceci au garde-manger, car j'ai fait aujourd'hui une vraie trouvaille : mademoiselle Marthe vous dira le reste.

La cuisinière emporta l'assiette en faisant une demi-révérence, et le vicomte put l'entendre marmotter : Pauvre cher homme du bon Dieu! il faut espérer que ça ne mourra jamais!

— Je devine que ce que vous venez de faire cache quelque charité, dit M. de Fontac.

— Goûtez-moi cela, mon jeune ami, répondit le chanoine, qui fit semblant de ne pas avoir entendu, et voyons si vous êtes amateur.

— Quel fumet!

— N'est-ce pas? un peu de Bordeaux...

— Vrai, vous avez piqué ma curiosité, mon père; et cette aile de perdrix qui vient de passer à l'office...

— Ah! gourmand, vous la regrettez... Eh bien ! est-ce une perdrix rouge ou une perdrix grise?

— Combien Dieu vous doit tenir compte, mon bon père, de ces fumantes aumônes que vous envoyez ainsi séance tenante!

— Monsieur l'abbé deviendra sourd avant de répondre à la question que vous lui faites pour la troisième fois, dit la gouvernante avec vivacité; mais puisqu'il ne veut jamais prôner que ses défauts, je vais vous dire, moi, ce qui se passe ici depuis la Saint-Jean jusqu'à la Saint-Sylvestre.

— Voyons, Marthe, ma mie, ne soyons pas mauvaise langue, dit le chanoine.

— Si je ne craignais d'être indiscret, je serais bien curieux, ajouta le vicomte.

— Vous saurez donc, monsieur, reprit la gouvernante, qu'à chacun de ses repas, monsieur l'abbé (et il en fait trois par jour, excepté les temps de jeûne), après avoir dit son *Benedicite*, s'asseoit, met sa serviette, prend son couteau et taille dans le meilleur plat le meilleur morceau, qu'il envoie à son office, comme vous venez de le voir.

— Mais la raison?

— La raison est que dans la journée, monsieur l'abbé, qui est rapporteur au 10e bureau de charité, a toujours rencontré quelque malade malheureux, quelque pauvre mourant de besoin auquel il envoie ce qu'il appelle une *friandise*, ou bien encore un *trompe la faim*.

— Marthe, vous êtes une bavarde, balbutia le chanoine devenu tout rouge.

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXX

PAUL DELAROCHE.

Encore un grand artiste que la mort vient d'enlever à la France! Nous étions heureux d'avoir bientôt à vous parler de lui en pensant que, peut-être, il nous remercierait, d'un sourire, de tout le bien que nous allions vous dire et de son caractère et de son talent!

Mais la mort a touché de sa main glacée le front et le cœur de Paul Delaroche; et ce front a pâli tout d'un coup, et tout d'un coup ce cœur a cessé de battre. Le sourire sur lequel nous comptions, la mort nous l'a volé! Paul Delaroche est allé rejoindre, dans le repos éternel, une compagne chérie. Comme Grandville il n'avait pas pu oublier... Comme Grandville il s'est éteint dans la tristesse... Comme Grandville sa dernière pensée a été pour la charmante femme qu'il pleurait ainsi qu'au premier jour, après dix années de séparation!...

Ah! c'est que les artistes savent aimer, eux, voyez-vous! L'ombre d'un cercueil se projette sur toute leur vie.

. . . .

En 1817, Paul Delaroche, alors âgé de vingt ans, concourait en loge, comme paysagiste, pour le prix de Rome. Cependant le paysage n'était pas le genre de peinture vers lequel se

sentait entraîné le jeune artiste. Doué d'une imagination ardente, il rêvait déjà de grandes scènes dramatiques et il brûlait du désir de les retracer. Mais Paul Delaroche avait un frère aîné, qui s'était fait peintre d'histoire, et, par affection pour son frère, par crainte de lui porter ombrage, Paul se résignait à demeurer paysagiste.

Enfin, ce frère lui-même vint en aide à la vocation de Paul Delaroche. Ce frère exigea que Paul renonçât à son généreux sacrifice. Le jeune artiste entra dans l'atelier de Gros et, une fois sur son terrain, il ne tarda pas à se distinguer.

Ses débuts furent à la fois sérieux et brillants. Ses deux premières toiles : *Jeanne d'Arc et Winchester, saint Vincent de Paul prêchant pour les enfants trouvés*, lui valurent une médaille à l'exposition de 1824. En 1827, les tableaux de *miss Macdonald, la mort du président Duranti, la mort d'Elisabeth* obtinrent un plus grand succès encore. On commença à le classer parmi les peintres distingués; on commença, également, à l'attaquer avec fureur... comme on attaque toujours tout homme qui tend à s'élever. Mais Paul Delaroche avait conscience de lui-même. En but à une critique souvent ignorante, parfois amère, il sut conserver sa dignité, ses convictions. Les injures, les conseils n'eurent de lui ni la joie d'un cri de colère, ni l'honneur d'une concession. Le règne de Louis-Philippe était arrivé : ce fut à dater de cette époque, surtout, que le nom de Paul Delaroche devint célèbre. Tout le monde connaît, au moins par la gravure, *Jane Gray, Straffort*, *les derniers moments de Cinq-Mars et de de Thou, les enfants d'Edouard*, *Cromwell contemplant Charles Ier dans son cercueil*, — tous des tableaux de maître — *la mort du duc de Guise*, — une œuvre empreinte de simplicité, peinte à la manière du quinzième siècle, pleine de sentiment et d'esprit; — puis *Mazarin mourant*.... et cette magnifique page : *Charles Ier insulté par les soldats de Cromwell*.

Et tout en dotant ainsi, dans l'atelier, son pays, de ces toiles si remarquables, Paul Delaroche trouvait encore moyen de peindre *l'hémicycle de l'école des Beaux-Arts*, — son chef-d'œuvre. — qu'un incendie a manqué détruire dans ces derniers temps et dont il surveillait la restauration, la veille encore de sa mort.

Nous avons dit que Paul Delaroche n'avait d'abord répondu que par le dédain et un redoublement d'ardeur au travail, aux attaques de la critique. Mais un beau jour, un mauvais jour plutôt, l'artiste, frappé trop cruellement, se sentit tressaillir malgré lui. Il n'était pas invulnérable, après tout; sa blessure saignait... Il souffrait... — On l'accusait de n'avoir ni dessin, ni couleur, lui! un de nos plus savants dessinateurs, un de nos plus habiles coloristes! — Il renonça aux expositions publiques et ne fit plus voir ses tableaux que dans son atelier. On le blâma de cette conduite. — « On ne doit jamais déserter la lutte, » disait-on. — Eh! messieurs les aristarques, rendez donc la lutte égale, alors, car elle ne l'est pas, vous le savez bien! Vous accablez incessamment un producteur de railleries, de dégoûts, de chagrins et vous voulez qu'il persiste à prêter le flanc à vos coups, sans essayer d'y répondre jamais, — car s'il a le malheur de vous répondre, la plume en main, Dieu sait quelle rage parmi vous! — Allons! ce n'est point la lâcheté qui fait fuir l'artiste, parfois, devant certains agresseurs; c'est la fatigue, c'est le découragement, c'est le désespoir même!... Pour notre part, nous n'avons qu'un reproche à adresser à Paul Delaroche, au sujet de son système de retraite : il oubliait qu'en privant ses ennemis du plaisir de le combattre, il privait en même temps ses amis du bonheur de l'admirer.

. . . .

Paul Delaroche avait épousé, en 1840, mademoiselle Vernet, la fille du grand peintre. Cette union avait été un enchantement. Madame Delaroche était un modèle de grâces et de vertus. L'artiste se plaisait à reproduire dans ses œuvres la tête angélique de sa compagne. Le petit tableau de *sainte Elisabeth de Hongrie* et la *figure de l'art gothique* de son hémicycle des Beaux-Arts, sont deux preuves de cette touchante tendresse de l'homme se traduisant en gloire pour le maître.



PAUL DELAROCHE.

Mais le destin, qui semble se plaire à détruire ce qui est bon et beau, en laissant croître, au contraire, ce qui est laid et méchant, le destin, après quelques années de joie, enleva madame Delaroche des bras de son mari.

Elle mourut en 1845, à la suite d'une fièvre nerveuse.

De ce jour la vie de notre artiste ne fut plus qu'un long deuil.

Il lui restait pourtant à aimer en ce monde deux fils, — et il ne faillit jamais non plus à ses devoirs de père.

Il lui restait encore le travail, — cette puissante consolation des cœurs brisés.

Mais en dépit de son affection pour ses enfants, en dépit de son courage à épuiser les heures assis devant son chevalet, un souvenir à la fois doux et déchirant poursuivait sans trêve ni relâche le pauvre Delaroche; une image à la fois souriante et désolée ne cessait de s'asseoir à ses côtés.

Il avait aimé... il aimait encore...

Et celle qu'il aimait n'était plus!

Le mardi 5 novembre, Paul Delaroche était dans son appartement. Il causait doucement avec Horace Vernet, son beau-père, et M. Goupil, le marchand d'estampes.

Justement il était question, à cet instant, dans la conversation, du petit tableau que je vous citais tout à l'heure : *sainte Elisabeth de Hongrie*. M. Goupil venait d'apporter l'épreuve d'une image de ce tableau, — une gravure de Henriquel Dupont.

Et le père et le mari étaient demeurés tous deux silencieux, tous deux rêveurs en face de cette gravure qui rappelait à tous deux des traits adorés!

Tout à coup, tandis qu'Horace Vernet, essuyant furtivement une larme, reconduisait M. Goupil, qui partait, vers la porte du salon, un soupir navrant, comme l'adieu d'un ami, frappe son oreille... Il se retourne... Il aperçoit Paul Delaroche étendu, sans connaissance, dans un fauteuil... les bras inertes... la tête en arrière... les yeux fermés... Il s'élance vers son ami... vers son émule... vers son fils...

Paul Delaroche était mort.

. . . .

Paul Delaroche était non-seulement un grand peintre, c'était aussi un homme de bien.

A l'École des Beaux-Arts, où il était professeur, les élèves redoutaient son approche parce qu'il avait l'air un peu roide et gourmé et qu'il donnait ses conseils sur un ton de sévérité tranchante. Mais c'était affaire de costume; chez lui il n'était plus le même. Il se montrait charmé et reconnaissant des visites des jeunes gens et se plaisait à les encourager lors même qu'ils n'appartenaient pas à son atelier. L'un d'eux entre autres, M. L..., apporta un jour à Delaroche plusieurs esquisses et études. Le maître s'en montra satisfait et lui demanda son adresse. Quelque temps après, M. L... recevait du ministère une commande importante, surtout pour un débutant. Il crut la devoir à l'intervention d'un député de son département et alla le remercier avec effusion. Celui-ci accepta, en se rengorgeant, les expressions de reconnaissance de l'artiste.

La première commande fut suivie d'une seconde, puis d'une troisième, tant et si bien que l'élève devint bientôt un peintre riche et renommé. L... se croyait toujours l'obligé de son député, et ce dernier continuait d'accepter son personnage de Mécène... Le hasard fit pourtant connaître à L... toute la vérité. Il court aussitôt chez Delaroche et s'excuse de son mieux. « Que ne vous dois-je pas! » lui dit-il. L'auteur de l'*Assassinat du duc de Guise* sourit et répond : « Eh! mon cher, vous ne me devez rien; en vous rendant service, c'est à la peinture que j'ai été utile. »

. . . .

Singulière coïncidence! Le lendemain même de la mort du grand peintre qui avait nom Paul Delaroche, un transparent, copié sur une des toiles du maître, se pavanait au-dessus du péristyle de l'Ambigu pour les premières représentations de *Jane Grey*. Pauvre Delaroche, tu ne te doutais guère, en fermant les yeux, qu'une des pages de ta gloire allait servir d'enseigne à un mélodrame!

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Edité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 32. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

6 DÉCEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN..... { PARIS....... 4 fr. DÉPARTEMENTS... 5 ÉTRANGER..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Infâme! tu te battras, te dis-je. — Page 251.

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

—

CHAPITRE V.

Le fils du bandit. — (*Suite.*)

Le comte de Pueblas était le seul, — après Encarnacion, — qui fût sérieusement affligé de l'événement qui exilait à tout jamais Fabien de la casa d'Arcangel.

Peu importaient cependant au noble vieillard la joie ou les larmes de ce jeune homme; mais il pensait à Encarnacion, à sa fille. Il songeait, non sans raison, que l'union de Fabien avec elle étant forcément rompue, son neveu Fabrice en arriverait peut-être un jour à prendre la place du jeune créole, à devenir le mari, le maître d'Encarnacion.

Et à cette idée, le malheureux père frémissait, car il savait trop bien ce que valait Fabrice !...

Ce qui désespérait surtout le comte de Pueblas, c'était cette pensée qu'il ne pouvait rien contre cet odieux mariage. — Non-seulement il n'avait pas le droit de s'opposer à ce que son enfant tombât sous la puissance de ce misérable; mais pour comble de malheur, il se sentait en quelque sorte sous la dépendance de Fabrice : cet homme était maître d'une partie de son secret, et quoiqu'il n'eût plus en sa possession de preuves écrites, il n'en savait pas moins que Carmen avait été la maîtresse du comte et il tenait entre ses mains l'honneur et la réputation de la marquise... Et c'était déjà trop pour le comte d'avoir fait de cette femme, malgré sa résistance et ses larmes, une épouse coupable, une mère criminelle; il ne voulait pas achever son œuvre en permettant que son déshonneur devînt public.

Fabien, — d'un seul coup d'œil, — embrassa toutes ces physionomies différentes. Un pâle sourire vint errer sur ses lèvres, un soupir qui ressemblait à un sanglot s'échappa de sa poitrine oppressée : il voyait bien qu'il était perdu !

Il attendait que quelqu'un des personnages présents lui adressât la parole : ce fut en vain. — Il se décida donc à rompre le silence et s'adressant directement au marquis d'Arcangel :

— Monsieur le marquis, lui dit-il d'un ton presque plaintif, c'est la première fois que je reçois chez vous un accueil semblable... qu'ai-je donc fait pour le mériter?

— Ce que vous avez fait?... s'écria le marquis avec un emportement contenu à grand'peine.

— La question est jolie, fit, en éclatant de rire, le colonel Fabrice, sans interrompre le jeu de *ra et ruent* de sa badine.

— Oh! par grâce, señor! — reprit Fabien, en dardant sur le colonel un regard de haine et de vengeance, — par grâce, daignez m'épargner vos observations et vos railleries!... ce n'est pas à vous que je parle, c'est au marquis d'Arcangel! — Puis, sans s'occuper davantage de Fabrice, le fils du condamné se retourna vers le père, ou du moins vers celui qui passait aux yeux du monde pour le père de celle qu'il aimait : — Oui, señor marquis — continua-t-il d'une voix ferme en même temps que respectueuse, — je veux savoir ce que j'ai fait... pour être traité par vous comme un esclave... pis que comme un esclave en faute!...

— Ce que vous avez fait! vous! vous! répéta le marquis avec une indignation qu'il ne se donna même plus le soin de dissimuler... vous me le demandez, monsieur!...

— Oui!... señor, je vous le demande hardiment, sans crainte, le front haut! répondit Fabien, en relevant la tête. — Me l'apprendrez-vous?

— Sur mon honneur, monsieur, s'écria le marquis en haussant les épaules, c'est de la démence!... Et je n'aurais jamais cru que le fils de Juan Torribios se permettrait, — chez moi! une semblable question.

Carmen et Encarnacion avaient eu beau supplier, du geste, le marquis de ne pas parler ainsi, celui-ci, emporté par sa colère, poussé par son orgueil, avait été jusqu'au bout.

— Le fils de Juan Torribios! — Ah! voilà mon crime, n'est-ce pas?... répliqua Fabien d'une voix haletante. Mais mon Dieu!... est-ce donc ma faute à moi si je suis le fils de Juan Torribios?... Est-ce moi qui ai demandé à naître?... Suis-je responsable de ses fautes?...

— Eh! monsieur... fit le marquis avec impatience.

— Mais que dis-je, — continua le jeune homme en changeant de ton, — ai-je le droit de l'accuser, ce père qui n'est plus?... M'est-il permis de maudire sa mémoire? Non! non! pas de haine pour lui, pas de mépris!... La prière et le souvenir!...

— Pour ce bandit!... riposta Fabrice.

— Non, señor... pour mon père!... reprit Fabien. Pour mon père, qui a eu la force d'écarter son fils de cette route sanglante qui était la sienne, et de faire de lui un honnête homme. Oh! ne souriez pas, monsieur, de ce sourire de moquerie et de doute!... continua le jeune homme en s'avançant vers Fabrice. — Oui, je suis un honnête homme, je le dis, parce que c'est vrai, parce que j'ai le droit de le proclamer à la face du ciel et des hommes!... Je n'ai jamais commis une mauvaise action, moi... et je vous défie d'en dire autant!

Un ricanement fut la seule réponse du colonel Fabrice. — Fabien reprit, sans s'inquiéter de la nouvelle insolence du jeune officier :

— Dire cependant que si j'avais été assez insensible, assez infâme pour assister froidement à la mort de mon père!... pour contempler son supplice d'un œil froid et sec, pas un de vous ne me mépriserait à cette heure; et, parce que ma douleur m'a trahi, parce que j'ai montré un peu de cœur, un peu de compassion pour cet homme à qui je n'avais après tout que ma naissance à reprocher, me voilà devenu pour vous tous moins qu'un esclave, moins qu'un valet, moins qu'un chien! Ah! le monde... le monde n'est qu'injustice!

— Est-ce donc à vous de parler ainsi, monsieur? — interrompit le marquis avec colère, — qu'avez-vous à nous reprocher, à nous?

— Vous avez raison, monsieur, — continua Fabien, — c'est moi... moi seul qui suis injuste!... car vous ne me repousserez pas, n'est-il pas vrai?... vous n'aurez pas le courage de me repousser!...

Le marquis demeura muet.

— Vous ne répondez pas!... — reprit Fabien comme en délire, — vous ne répondez pas!.. mais vous me croyez donc coupable?... Voyons, voyons, fouillez, fouillez dans ma vie! De quoi m'accuse-t-on? moi!... je veux le savoir!... Quoi!.. rien!... rien encore! Oh! mais parlez, parlez donc, monsieur, dites que vous ne doutez pas de moi, que vous n'en avez jamais douté!... Vous vous taisez!... toujours!... toujours!... Oh! vous voulez donc me rendre fou!... — Ah! madame la marquise, — continua le malheureux jeune homme en implorant Carmen, — vous... vous, du moins, vous ne me croyez pas coupable, n'est-il pas vrai? Vous savez bien que je suis innocent, moi!

— Oui, oui, monsieur!... répondit Carmen d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine.

— Ah! vous voyez bien, poursuivit Fabien en se retournant vers le marquis. — Dites-moi... oh! dites-moi que vous ne me repoussez plus... dites-moi que vous ne brisez pas tous mes beaux rêves de bonheur et d'avenir, dites-moi que vous ne m'enlevez pas Encarnacion.

A ces mots, le marquis tressaillit de fureur et de honte. — Carmen ne put retenir un cri de surprise, et Encarnacion, — Encarnacion elle-même! — sentit son front se couvrir d'une rougeur subite.

Fabrice eut un infernal sourire en remarquant l'effet produit par les dernières paroles de son rival.

— Oh! ayez pitié!... s'écria Fabien que ce silence mortel désespérait... — Et, les mains jointes, il reprit : Au nom du ciel, ne me séparez pas de celle que j'aime!... car je l'aime, voyez-vous. Oh! je l'aime d'un amour profond, immense, éternel! Pitié!... ne me la prenez pas!... Elle m'appartient... c'est ma fiancée! c'est ma joie, mon espérance, ma vie! Pitié!... voyez mes pleurs!... écoutez mes sanglots!.. Laissez-moi celle que j'aime!... monsieur le marquis... tenez, je vous la demande à deux genoux!... Madame la marquise, je me traîne à vos pieds! Pitié! pitié pour moi!

Et le jeune homme, ivre de douleur, pleurant comme un enfant, se traînait, sur les dalles de marbre, aux genoux de Carmen et de son époux.

Celui-ci retirant avec violence sa main d'entre celles de Fabien :

— Vous êtes fou, lui dit-il, — assez de larmes et de prières! Encarnacion ne peut être à vous!

Fabien poussa un cri étouffé et tourna son œil éteint vers la marquise comme pour l'interroger à son tour.

— Ce mariage est impossible! répéta-t-elle.

Toujours agenouillé, Fabien dirigea enfin son regard vers Encarnacion. — La jeune fille ne prononça pas un mot; mais elle inclina la tête sur sa poitrine... Elle l'aimait; mais jamais elle ne s'unirait à lui.

Tout espoir était donc perdu. Fabien le comprit et il se releva lentement; puis se croisant les bras et portant vers le ciel un front chargé de reproches et de défis, il poussa un éclat de rire terrible qui les fit tous frissonner... on eût dit le rire d'un fou.

— Non! non! je ne suis pas fou! — s'écria le jeune homme, devinant la pensée de ceux qui le contemplaient ainsi. — Plût au ciel que je le fusse!... Je ne comprendrais pas les misères et les lâchetés de cette terre!... Oui, vous êtes lâches, vous tous qui, pour ne pas braver un odieux préjugé, osez sacrifier un honnête homme. Tel père, tel fils!... voilà ce que vous me jetez à la face et cela suffit pour chasser toute reconnaissance de votre âme!... Ah! Dieu m'est témoin que je n'aurais jamais songé à vous rappeler ce que j'ai fait pour vous!... Mais regardez... regardez ce bras meurtri, marquis d'Arcangel... c'est pendant que je sauvais votre fortune, que les flammes en ont ainsi dévoré les chairs!... Qu'importe! je suis un voleur, n'est-ce pas? tel père, tel fils! — Madame la marquise, voyez-vous cette autre blessure? c'est une balle que j'ai reçue en vous défendant contre un misérable qui vous insultait!... Mais je suis un bandit, n'est-il pas vrai? tel père, tel fils!... Et vous... vous Encarnacion, je vous ai rendue à ce monde, à leurs baisers à eux, à leurs caresses, lorsque l'ange de la mort étendait déjà sur vous ses grandes ailes noires!... et pourtant je suis un assassin : tel père, tel fils!

Et en prononçant ces derniers mots, le rire insensé de Fabien reprit plus violent, plus terrifiant encore.

Encarnacion tendit les bras vers lui comme pour lui demander pardon; la marquise sentit son cœur se gonfler et le marquis lui-même eut un mouvement d'émotion. — Mais Fabrice, qui commençait à craindre que toute cette scène de sensiblerie ne se terminât à son désavantage, fit entendre sa voix stridente et sardonique au milieu du silence qui avait suivi de nouveau les paroles du jeune créole :

— Eh! *caramba!* — dit-il, — pourquoi diable au fait vous occuper, cher marquis, de ce que dira le monde?... Quel grand mal, après tout, quand vous entendriez murmurer sur votre passage : C'est le noble marquis d'Arcangel! le descendant de l'une des plus vieilles et des plus illustres familles espagnoles! Il a laissé en Europe le respect de son nom et il fait bon marché ici de ses aïeux! Mais bah! en Amérique, tout est permis! Il a choisi pour gendre le docteur Fabien Torribios, — ajoutera-t-on, — Fabien Torribios, le fils du fameux bandit havanais!... Le nom des Arcangel accolé au nom d'un brigand, ce sera pittoresque!... et ce qui ne le sera pas moins, ce sera de faire ajouter une potence aux armes de vos ancêtres, comme signe de votre alliance avec cette illustre famille de forçats!

A mesure que parlait Fabrice, les physionomies changeaient; la pitié faisait place à l'horreur, au dégoût, au mépris. — Vous avez raison, dit le marquis en saisissant la main de l'astucieux jeune homme, ce serait le déshonneur de ma maison!

— Colonel Fabrice, — dit à son tour Fabien, en lui étreignant l'autre main avec violence : — tu es un misérable et un lâche!

— Un misérable! Eh! pourquoi, s'il vous plaît?... Parce que j'ai levé le rideau sur la honteuse comédie que vous jouez ici depuis trop longtemps! Vous êtes fou, bien décidément, mon cher!... Vous avez voulu lutter avec moi, je vous ai prouvé que vous aviez tort, et voilà tout! Pour ce qui est d'être un lâche, vous savez bien que ce n'est pas vrai.

— Si! tu es un lâche!... le plus méprisable des lâches, et je le crierai jusqu'à ce que tu me tues ou que je te tue.

— Plait-il! vous voulez vous battre avec moi!... Vous y prenez goût à ce qu'il paraît! Assez d'une fois, mon cher!

— Il faut que l'un de nous deux meure!

— Qu'à cela ne tienne! mourez, vous, c'est ce que vous avez de mieux à faire!

— Tu refuses de te battre?...

— Parfaitement!... Eh! que dirait mon régiment s'il apprenait que son colonel a commis la sottise d'échanger une balle avec le fils du coquin qu'il a vu étrangler ce matin?

— Infâme! tu te battras, te dis-je! hurla Fabien exaspéré... Et en proférant ces mots, il cingla le visage de Fabrice du bout de son gant.

Tout le monde jeta un cri.

Fabrice, seul, demeura impassible devant cette insulte. Il se contenta de prendre son mouchoir et d'essuyer la place que le gant avait touchée.

— Te battras-tu maintenant?

— Vous êtes un enfant!... répondit le colonel en haussant les épaules. Quand j'ai dit: non, c'est non!

— Eh bien! je te poursuivrai partout... dans les rues, sur les places, chez toi!... Je t'insulterai à la tête de ton régiment, je te soufflèterai devant tous!

— Et moi, je vous ferai arrêter, mon cher... et vous aurez la triste perspective de finir vos jours dans le fin fond d'un cachot de *la Cabaña!*... Allez, croyez-moi, partez et ne vous retrouvez jamais sur mon chemin... Cette fois, c'est un conseil d'ami que je vous donne!

Fabien resta quelques instants muet et sombre, les yeux fixés sur le sol. Puis, sans parler, il marcha d'un pas ferme vers la porte. Une fois là, il releva la tête. Il n'y avait plus de larmes dans ses yeux; on n'y lisait plus qu'une soif ardente de vengeance.

— Malheur!... malheur sur vous tous! dit-il enfin, d'une voix sinistre. C'est vous qui me plongez dans le gouffre!... Priez Dieu que je n'en sorte pas pour vous faire payer à tous votre ingratitude et votre lâcheté.

En achevant cette malédiction Fabien disparut.

CHAPITRE VI.

Le Parisien négrophile.

Pendant que Fabien parcourt, à moitié fou, les rues tortueuses de la capitale, nous allons, — si vous le voulez bien, — en revenir, pour quelques instants, à M. Toussaint Briollet, que nous avons laissé en proie à une attaque de nerfs des plus violentes à la fin de notre quatrième chapitre.

Le digne Parisien, se trouvant être l'un de nos principaux personnages, a forcément droit à quelques explications que les événements de la casa d'Arcangel ne lui avaient pas laissé le loisir de donner lui-même.

Nous vous dirons d'abord que ce prénom de Toussaint, — cause unique de ses adieux à l'ancien monde, — ne lui avait pas été offert sans but et sans raison, par sa marraine, madame Chalumeau, une vieille rentière du quartier du Marais. Bien au contraire:

La brave femme, — c'était une très-brave femme que cette madame Chalumeau, — avait vu, de ses yeux vu, en l'an de grâce 1803, le général en chef de l'armée de Saint-Domingue. Domiciliée à Besançon, — où l'appelaient quelques affaires, — lorsque Toussaint Louverture, prisonnier de la France, fut transféré du château de Joux dans la prison de la ville susnommée, — madame Chalumeau avait soupiré et pleuré avec tous les Besançonnais sur les malheurs de l'illustre captif... ce beau, ce superbe noir qui venait s'étioler, comme un aloès transplanté, sous le ciel de France!...

Et, — conséquence naturelle de l'impression que le chef noir avait produite sur son esprit, — madame Chalumeau, qui avait jusque-là exécré les nègres, s'était prise pour eux, — à compter de cet instant, — d'une tendresse tellement ardente, qu'appelée, peu de temps après son retour à Paris, à tenir sur les fonts baptismaux l'héritier de M. Briollet, — un digne épicier de la rue du Temple, — la passionnée négrophile n'avait pas hésité une seconde à décorer le néophyte du prénom glorieux qui ne lui sortait plus de la tête. Non contente de perpétuer ainsi le souvenir de sa trop courte rencontre avec l'ex-gouverneur d'Haïti, madame Chalumeau, — qui suivait son idée, — avait voulu se charger elle-même de l'éducation de son filleul; — ce à quoi le père Briollet, qui ne roulait pas sur les napoléons, s'était prêté de la meilleure grâce, — et bientôt... — avant même que le petit Toussaint fût en état de comprendre un traître mot à ses paroles, — la vieille rentière s'était fait un devoir de lui narrer les misères de la race noire en général et du grand Louverture en particulier.

De sorte qu'au lieu de s'endormir au bruit des *lan! lan! la!* vulgaires d'une nourrice quelconque, le jeune Briollet ne fermait sa paupière qu'en entendant bourdonner audessus de son berceau les grands mots: Esclavage; — Liberté; — Noirs; — Blancs; — Canne à sucre.

Une manière de bercer les enfants qui a bien son mérite, je vous le jure, comme originalité, si elle n'est pas plus amusante qu'une autre.

Le temps marcha, M. Toussaint Briollet atteignit sa troisième année.

L'œuvre de madame Chalumeau devint sérieuse alors!...

A peine affranchi du bourrelet, M. Toussaint apprit à épeler dans tous les ouvrages abolitionistes qui paraissaient à cette époque, d'après les documents officiels et les notes que s'empressaient d'envoyer en Europe les nombreux agents du gouvernement britannique dans le Nouveau-Monde. — Si bien que plus le fils Briollet grandissait et plus il sentait en lui un fanatisme désordonné, une sympathie extravagante pour cette race nègre, cette chère race nègre... qu'il adorait... sans en avoir jamais fréquenté cependant le moindre échantillon!

Enfin, madame Chalumeau quitta ce bas monde, — pour aller en visiter un meilleur, où les noirs et les blancs sont égaux, peut-être! — Et Toussaint Briollet, en acceptant les trente mille livres de rentes que lui laissait sa marraine, — un joli denier, par parenthèse, auquel il fit le plus gracieux accueil, — Toussaint Briollet, disons-nous, désirant combler l'âme de la moribonde d'une joie suprême, fit, à son chevet, le serment solennel qu'elle réclamait de lui: « De boucler, sous les huit jours, ses malles et de partir pour la terre classique de l'esclavage, afin de mettre au service de ces bons noirs, toute son intelligence, et, — ce qui était plus sérieux, — tous les capitaux dont il héritait. »

Toutefois, au moment de quitter le pays qui lui avait donné le jour, notre ami Toussaint, — qui ne manquait pas d'un certain bon sens, — réfléchit que, — pour que sa mission de l'autre côté des mers atteignît un résultat satisfaisant, — il aurait à surmonter des difficultés sans nombre s'il suivait la route tracée par son belliqueux parrain; il se mit donc à chercher un moyen plus simple et partant plus possible.

Il chercha longtemps, très-longtemps. — On ne trouve pas, comme cela, en cinq minutes, le moyen de réformer des abus qui ont duré des siècles.

Tout à coup, un beau matin, en mangeant une salade de *barbe de capucins*, où s'épanouissaient de larges rondelles de betteraves, notre négrophile, frappé d'une inspiration subite à l'aspect de la vigoureuse racine, s'écria:

— Mais avec la betterave aussi l'on fait du sucre!... et la betterave demande fort peu de soins comme culture... J'en ai vu des champs superbes aux environs de Paris... et jamais aucun paysan n'arrosait ces champs de ses sueurs... Transplantons la betterave aux Antilles!... qu'elle y remplace la canne à sucre... l'infâme canne à sucre... qui s'engraisse du sang et des larmes des pauvres nègres... Du moment qu'on n'aura plus besoin des larmes et du sang des esclaves pour engraisser la terre, on n'aura plus besoin non plus des esclaves; c'est clair et net!... La race noire redeviendra forcément libre!... et ce sera à son second Toussaint, à son petit Toussaint blanc qu'elle devra ce bienfait!...

Heureux comme un Dieu d'avoir conçu cette idée qu'il trouvait tout bonnement sublime, ce brave Briollet, muni de ses fonds... et d'une infinité de sacs de graine de betteraves, prit congé, à la hâte, de sa famille, — dont il ne s'était d'ailleurs jamais beaucoup occupé, — on ne peut pas s'occuper de tout le monde, — et s'embarqua gaillardement pour l'île de Cuba, que son séduisant surnom de *Reine des Antilles* lui fit choisir de préférence à tout autre pays à esclaves.

LÉON BEAUVALLET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES.

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

TROISIÈME PARTIE.

III

Où la fiancée du comte Lorenzo Vitelli refuse de porter la cagoule et la besace du pauvre. — (*Suite.*)

Il se tourna aussitôt vers la cohue bruyante de vassaux et de pauvres qui se foulait à l'entrée de la salle basse:

— Mes enfants, leur dit-il, je n'arrive pas les mains vides au milieu de vous; mais à demain les partages et les cadeaux. Ce soir, je tombe de sommeil. Cassez les bouteilles et défoncez les tonneaux. Chantez et buvez à mes noces prochaines! J'entends que tout le monde soit aussi heureux que moi. Allez!

Et d'un geste souverain il les congédia.

Mais la vieille Miji s'avança hardiment vers Christine, et se prosterna devant elle avec des signes extravagants d'humilité en disant:

— Je ne m'en vais pas avant d'avoir baisé la robe et les mains de cette belle demoiselle; miséricorde! que son visage est pâle! mais je connais les herbes qui peuvent rendre la chaleur à ce sang glacé et faire refleurir les roses sur cette blancheur de neige.

La jeune fille tressaillit à ces mots, croyant voir apparaître une de ces sorcières qui bravaient le bûcher pour obtenir de l'ennemi des hommes des philtres magiques, car elle était imbue des superstitions dont les esprits les plus éclairés ne pouvaient s'exempter à cette époque.

La bohémienne qui s'aperçut de son effroi

se releva et se mit à tourbillonner grotesquement autour d'elle comme un derviche tourneur ; puis, au moment où Gorju irrité allait la frapper brutalement, elle imprima ses lèvres froides et visqueuses sur la main pendante de Christine, qui crut sentir la morsure d'une vipère. Christine recula de quelques pas avec un geste de dégoût.

La vieille bohémienne au nez grimaçant et au menton pointu saisit alors hardiment sa robe, et lui cria d'une voix fêlée :

— Eh! la belle, il ne faut pas lever si haut les épaules quand on est tombée dans la gueule du loup. Eh! eh! moi aussi j'ai été jeune et friande aux yeux, attifée comme une reine, et recherchée des galants qui me pinçaient les doigts au bénitier, et pourtant regardez ce que je suis devenue ; le diable sait abattre notre vanité. Voyons, soyez bonne fille, mademoiselle ; ne faites pas la précieuse et la renchérie, si vous êtes vraiment la fiancée de notre redoutable sire l'abbé des Pauvres.

— Il a raison ! il a raison ! s'écrièrent plusieurs voix. Pas de priviléges!

Le terrible Gorju sentit la nécessité de céder à une volonté si formellement exprimée, car sa résistance eût pu avoir des suites dangereuses pour son pouvoir. Il haussa les épaules et dit avec un sourire forcé à Christine :

— Il faut être indulgent envers les entêtés! Vous êtes bonne chrétienne, mademoiselle, et cet exemple d'humilité évangélique ne coûtera pas beaucoup à votre orgueil. Tenez! voici votre caméréra qui vient vous présenter la cagoule et la besace ! C'est une véritable investiture du fief des pauvres !

Mais la jeune fille avait superbement relevé sa tête pâle empreinte d'une dignité suprême, et elle répondit à Lorenzo :

— Jamais ce sale haillon ne me touchera, monsieur le comte. Je crois être agréable à Dieu en secourant les malheureux de ma bourse et même de mon dernier morceau de pain, s'il le faut, mais revêtir par dérision les guenilles de la misère honteuse et hypocrite, je regarderais cela comme une lâcheté.

Au même instant, la vieille Miji voulut jeter sur la belle enfant sa cagoule crasseuse; Christine, surprise et indignée, repoussa vivement le sordide costume qui se déchira entre ses mains, puis elle le laissa tomber à terre.

Un silence mortel succéda à ce mouvement involontaire qui devait paraître une horrible profanation aux habitants de l'*Abbaye-des-Pauvres;* Gorju, tout endurci qu'il fût, trembla pour Christine en ce moment, car il douta s'il serait assez fort pour dominer les colères qui allaient se déchaîner contre la malheureuse fille. Tous les êtres pervers, cruels et vicieux, qui grouillaient dans l'enceinte de l'abbaye, venaient d'être affrontés dans le seul orgueil qui couvât encore au fond de leurs âmes impures, l'orgueil fanfaron du crime et de la bassesse, l'honneur de la confrérie. Un mot, un geste avaient condamné Christine, et peut-être son sang ne suffirait-il pas, peut-être la fureur des pauvres rejaillirait-elle jusqu'à lui. Il se demanda s'il ne devait pas d'abord, pour conjurer la tempête, abandonner sa fiancée et l'accuser lui-même. Mais il la regarda. Elle était si belle, fière, calme, ne se doutant pas même de son danger, que le courage lui manqua, et qu'il attendit le premier choc de ses adversaires avec une froide assurance.

— Allons, laisse-nous, Miji ! dit Lorenzo qui la repoussa brusquement en s'apercevant de l'émotion de Christine.

Mais la sorcière continua à grommeler :

— Ce n'est pas juste ! ce n'est pas juste ! Et je veux enseigner à notre abbesse son devoir envers les pauvres gens. D'abord, elle doit quitter sa robe et ses affiquets de dame. Pendant tout un jour, elle doit porter la cagoule et la besace comme une vraie mendiante. Ce sont les coutumes de la confrérie. Elle doit boire dans une tasse non rincée, et embrasser ses frères et ses sœurs en signe d'alliance et d'affection.

— Tais-toi, Miji, interrompit Lorenzo en colère. Trêve à tes litanies. Je dispense ma fiancée de ces ridicules cérémonies. Ne faites pas attention à ces vieux usages du pays, ajouta-t-il en se penchant vers la jeune fille, après avoir promené autour de lui un regard menaçant : — ce sont des bouffonneries naïves et patriarchales dont je désire vous épargner l'ennui.

La vieille Miji s'était tue, mais ses yeux étincelants restaient fixés avec une jalouse rage sur la pauvre Christine, et des murmures couraient dans tous les groupes, présage certain d'une tempête. Tout à coup, l'*Armasch*, tout sanglant, se souleva du grabat de paille sur lequel il gisait, et s'écria d'une voix entrecoupée, mais railleuse :

— Tu n'as pas le droit, comte Lorenzo Vitelli, d'exempter ta fiancée de la coutume de l'abbaye. Nous t'avons juré obéissance absolue, mais tu as juré, toi, de ne pas violer les statuts de la confrérie. Nous ne voulons pas, pour satisfaire à ton caprice, introduire au milieu de nous une étrangère qui nous méprisera comme la poussière de ses pieds, et qui disposera, en nous haïssant, de notre vie, de notre butin et de nos secrets ! Ainsi donc, pas de privilége !

Miji éclata la première :

— Vous l'avez vue ! vous l'avez entendue, mes enfants, s'écria la mégère de sa voix de crécelle enrouée; la donzelle se moque de nous. Pauvres vers de terre, nous sommes bons pour ramper dans la boue du fossé, le long de son chemin; nous sommes bons pour marmotter des prières à son profit avec la pluie ou le soleil au visage sous le porche de l'église, tandis que, couverte d'un voile, elle s'agenouille dans une chapelle devant un prie-Dieu de velours. Elle nous permet de tendre la main pourvu que la sienne ne touche pas notre peau noire. Son aumône tombe sur nous comme le grêlon ou le rayon du soleil, au hasard. Pour elle, nous valons à peu près autant qu'un chien malade. Dieu ne nous a pas faits de la même chair ni du même sang. Comment donc se fait-il qu'elle soit tombée dans nos mains ? Elle est blanche, elle est belle, elle est mignonne à voir comme un diamant. Nos filles, à nous, ressemblent à côté d'elle à ces grains de verrotterie qui leur pendent au cou. Oh ! que je voudrais voir cette belle affublée de notre cagoule, accroupie dans la poussière, l'épaule grelottant sous l'eau des gouttières, et guignant de l'œil un morceau de pain noir ou de jambon rance.

Puis elle s'avança en brandissant d'un air de menace la hideuse cagoule.

— Mais cette femme est folle, n'est-pas? dit la vieille dame à Lorenzo avec une expression d'inquiétude; vous qui êtes le maître ici, pourquoi ne faites-vous pas chasser une si méchante bavarde par vos serviteurs?

— Je suis le maître certainement, répliqua Gorju d'un air contraint ; mais je subis en diverses choses la volonté de mes vassaux. Vous savez quelle est la tyrannie de certains usages; Christine a tort de ne pas s'y soumettre. Sa fierté un peu exagérée irrite ces braves gens, et j'aurai peut-être peine à venir à bout de leur révolte.

Cependant le tumulte allait croissant. Des regards allumés par l'envie, la haine, la convoitise, la cupidité, ou par une férocité bestiale, s'attachaient comme des tisons ardents au visage de Christine, plus blanc que celui d'une morte. Chacun jetait son mot dans ce volcan de menaces, de sarcasmes ou d'injures, qu'elle bravait par son indifférence calme et hautaine. Les femmes, vieilles ou jeunes, étaient jalouses de sa beauté et attisaient la colère des hommes. Ceux-ci avaient envie de la disputer comme une proie à Gorju, et ne voulaient pas reconnaître pour leur dame et maîtresse cette jeune fille qui les accablait de son froid mépris. Ils ne ressentaient à sa vue que le sauvage et brutal instinct de l'avilir, de la souiller, de l'abaisser jusqu'à leur propre dégradation, afin de n'être plus involontairement troublés par ce regard calme, innocent et limpide qui pouvait les dompter. Ils craignaient d'être charmés comme ces serpents que les Psylles d'Égypte savaient rendre familiers, et ils avaient hâte de goûter au premier sang qui grise le cœur. Il ne fallait plus qu'un mot pour provoquer l'explosion, un de ces mots brefs et sinistres qui mettent le feu à la traînée de poudre. L'*Armasch* osa le prononcer.

En effet, Gorju s'était décidé à défendre Christine, au risque de sa popularité, tant il l'avait trouvée belle. Ce misérable était poursuivi par un souvenir, et ce souvenir revivait en elle à ses yeux avec un prestige étrange. Pour la première fois, d'ailleurs, lui qui avait traîné sa vie dans la sentine des amours abjectes, qui n'avait connu que les baisers vulgaires et faciles, ou qui n'avait dû qu'à la violence effrénée la conquête de pauvres femmes pâmées de frayeur, — il espérait unir par un lien volontaire sa vie criminelle à la vie sans tache d'une enfant à qui les fées avaient donné la beauté, la fortune et une longue généalogie. Tous les biens terrestres se résumaient sous cette forme séduisante, pour sourire à l'abbé des Pauvres : il caressait déjà un vague désir d'abdiquer son dangereux pouvoir pour devenir un honnête homme, riche, heureux, influent dans quelque pays lointain, et il n'était pas débonnaire au point de se laisser enlever cette merveilleuse chimère par les menaces de la bohémienne Miji. Il arracha donc à cette dernière la cagoule et en drapa lestement les épaules de Christine, qui, plongée dans sa rêverie, ne s'en aperçut pas.

Le tapage s'apaisa aussitôt.

— Vous êtes fous! enfants, dit alors Gorju triomphant. Est-ce que Miji serait jalouse de me voir préférer cette jeune dame, qui est noble, belle et riche, à l'une de ses trois filles dont la première est bossue, l'autre borgne, et la troisième boiteuse, mais qui sont toutes également partagées sous le rapport de la misère? Vraiment l'ambition lui a tourné la tête.

Miji grinça les dents, mais elle n'osa répondre, car la troupe entière riait aux éclats de la facétie de son illustre chef.

— Oui, reprit Gorju, je vous présente à tous ma fiancée, qui, le jour de notre mariage, jurera comme moi de ne pas trahir les secrets de l'Abbaye-des-Pauvres!

Mais alors François Perrier, qui avait silencieusement observé toute cette scène sans pouvoir se rendre compte de tant d'incidents étranges, tressaillit, frappé d'une idée subite et vague encore, en regardant les physionomies difformes qui entouraient le comte Lorenzo.

Jamais nuit de la Walpurgis n'avait vomi sur les bruyères un si hideux ramassis de



Jamais ce sale haillon ne me touchera, monsieur le comte ! — Page 252.

figures patibulaires, de laideurs monstrueuses, de corps flétris par l'empreinte des passions ignobles. Les sept péchés capitaux avaient posé leurs griffes sur les visages de ces honnêtes vassaux du diable, éraillé leurs yeux, fendu leurs bouches pendantes, ravagé leurs cheveux, blémi leurs joues, épaté leurs nez et enroué leurs voix.

Les démons de la tentation de saint Antoine semblaient s'être incarnés sous des formes humaines, qui surpassaient comme épouvantable exagération de l'horrible, toutes les chauves-souris, tous les serpents ailés, tous les chats-huants, tous les singes et les lézards à tête de femme, colportés par la chronique populaire.

François Perrier se crut en proie à une vision diabolique, et il chercha machinalement un rouleau de papier et un crayon pour reproduire les détails fantastiques de ce mauvais rêve, mais c'était bien une réalité.

Cette foule s'agitait comme une fourmilière autour de Christine, avec des rires, des chants et des battements de mains. Chacun de ces démons fêtait à sa façon les fiançailles de l'abbé des Pauvres.

Les jeunes bohémiennes formaient des rondes folles en s'enivrant au son fiévreux des castagnettes sur les tables qui craquaient.

Des hommes pâles, maigres et presque nus venaient vider, dans un baril ouvert devant la jeune fille, de larges sebilles où s'entrechoquaient des ducats brillants comme si aucune main ne les eût encore touchés.

D'autres, robustes et trapus, apportaient sur leurs épaules des ballots qu'ils éventraient à coups de couteaux aux pieds de la fiancée, et d'où s'échappaient des étoffes précieuses, des épices d'Orient, et toutes sortes de denrées ou de marchandises.

Deux bateleurs vinrent à leur tour et firent gambader un singe et un ours savant, l'un portant l'autre; mais s'ils excitèrent de grandes risées parmi les spectateurs, ils ne parvinrent pas à dérider le front sombre de la jeune fille.

Un vieillard à longue barbe blanche proposa à Christine de tirer son horoscope, mais elle ne daigna ni lui tendre la main pour qu'il en étudiât les lignes, ni lui répondre un seul mot.

Toute cette liesse populaire expirait devant la statue de marbre que l'abbé des Pauvres venait de nommer sa fiancée; mais une voix douce et triste devait la réveiller de sa torpeur. C'était celle de Perrier.

Soudainement effrayé de l'aspect de cette cohue de vassaux sans discipline et sans ordre, qui lui parut ressembler à une troupe de gueux et de bandits, il se glissa derrière Christine, et lui dit :

— Prenez garde, mademoiselle, prenez garde! Ne trouvez-vous pas la cagoule des pauvres pesante sur vos épaules, et consentirez-vous réellement à jurer de ne pas trahir les secrets de cette abbaye infâme?

Elle se retourna vivement et le regarda, puisant dans les yeux du hardi jeune homme une confiance extraordinaire; puis elle lui répondit en souriant :

— Jamais! jamais! Ma vie est à Dieu!

— Tu parles pour ta fiancée, mon maître, s'écria tout à coup l'*Armasch*, mais elle reste muette comme une tombe, et c'est son serment que nous exigeons.

— Christine, dit Gorju, répétez à haute voix la promesse que je viens de donner en votre nom.

La jeune fille pressa son front pesant de ses mains et fixa ses yeux sur l'étrange assemblée; elle comprit aussitôt et partagea les doutes du Bourguignon.

Un mystère menaçant enveloppait l'Abbaye-des-Pauvres. Comment ces vassaux, si dévoués et si fidèles, osaient-ils imposer des conditions à leur maître? Comment le chef d'une troupe de bohémiens osait-il résister en face au puissant gentilhomme qui venait de le faire si cruellement flageller? Le comte Lorenzo était-il un de ces nobles *Condottieri* qui vendaient aux princes le sang et la fidélité temporaire de leurs bandes de pillards! un de ces héros batailleurs dont le courage mercenaire était tarifé comme un ballot de soieries! un de ces grands spadassins qui assassinaient les républiques et décapitaient les ducs souverains? Mais, à part quelques têtes énergiques de contrebandiers, elle ne distinguait dans cette foule braillarde que des physionomies fourbes, serviles et basses. De tels gredins pouvaient empoisonner leurs ennemis ou les poignarder dans le dos, mais à coup sûr ils ne devaient pas les regarder en face.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

—

PREMIÈRE PARTIE.

III

LA BOUCHÉE DE ROI.

(Suite.)

— Et quand nous sommes seuls, Benoîte, monsieur l'abbé et moi, ce qui est rare, car votre couvert est pris d'habitude par quelque pauvre diable, le grand bonheur de M. de Brionne est de nous appeler près de lui pendant qu'il dîne ou qu'il soupe, et là, il nous raconte ce qu'il appelle encore ses *trouvailles*...

— Marthe, vous n'avez pas le sens commun.

— Racontez plutôt ce que c'est que votre *trouvaille* d'aujourd'hui, ça servira bien plus que votre madesti...

— Au fait, elle a raison, et quoique le sujet soit triste, il n'est pas dénué... Ce matin donc, entre sept et huit heures, comme j'allais à mon catéchisme, et que je traversais une mauvaise ruelle du quartier Mouffetard, qu'on appelle la rue du Pot-de-Fer, je fus arrêté par une petite fille couverte de guenilles, mais proprette sous ses haillons. Cela peut vous sembler impossible, à vous, mon ami, qui ne voyagez qu'en chaise de poste, et qui ne vivez que sous les lambris dorés; mais il est certain que mes visites aux mansardes, aux caves, aux greniers et aux derniers réduits de la misère, m'ont souvent conduit à des pauvres qui avaient la propreté pour luxe. La fillette qui m'arrêta peut avoir cinq ans: elle a la mine éveillée, mais d'une excessive douceur; elle a de grands yeux bleus, et une forêt de cheveux blonds parfaitement rangés sur son front de chérubin; ses petites joues sont pâlottes, mais blanches, et le froid piquant qu'il faisait les avait marbrées; ses pieds rougis, qui doivent être roses, flottaient dans de vieux souliers percés et éculés, beaucoup trop grands pour eux; sa grosse jupe de bure, rapiécée comme une mosaïque, donnait froid aux passants, et un mauvais fichu, dont le temps et le savonnage avaient mangé les couleurs, était croisé sur sa poitrine et noué derrière son dos.

— Monsieur le curé! me cria en allemand cette pauvre enfant que j'avais dépassée.

A ce son de voix si doux et si plaintif, je me retournai et vis la petite Alsacienne, qui me dit alors :

— Monsieur le curé, j'ai bien froid! Puis elle m'avoua qu'elle n'osait pas remonter près de sa mère, de peur d'être grondée. Nous nouâmes aussitôt le colloque suivant en allemand, que j'estropie de belle force.

— Votre maman est donc bien méchante pour vous?

— Oh! non, au contraire.

— Pourquoi donc craignez-vous de la rejoindre?

— Elle m'a défendu de descendre dans la rue sans elle.

— Elle a raison, ma chère petite, on pourrait vous faire du mal; ainsi remontez bien vite.

— Oh! ce n'est pas ça que craint maman; hier j'étais allée à la fontaine qui est là-bas, et un porteur d'eau m'a donné deux beaux sous que j'ai portés à maman, croyant qu'elle m'embrasserait beaucoup.

— Eh bien?

— Maman m'a grondée bien fort, en me disant qu'il n'y avait que les petites laides qui tendaient la main dans la rue.

— Et après vous avoir grondée qu'a fait votre mère?

— Oh! elle m'a embrassée de toutes ses forces, parce qu'elle voyait que j'allais pleurer.

— Et après?

— Après, elle est sortie en me disant d'être bien sage, qu'elle allait revenir. Puis elle est rentrée avec un beau pain tout doré qu'elle m'a donné.

— Et vos deux sous?

— C'est avec eux qu'elle m'a acheté du pain, pour faire plaisir au bon Dieu.

— Et a-t-elle mangé ce pain avec vous?

— Rien qu'un tout petit morceau; elle me disait que de me voir manger ça la nourrissait.

— Mais, mon enfant, pourquoi avez-vous désobéi à votre maman en la quittant encore ce matin? vous ne craignez donc pas de la fâcher?

— Oh! si fait, monsieur le curé; mais maman dormait ce matin, et moi j'avais bien froid, et comme mon frère Faust, quand il avait froid, se mettait toujours à courir, je suis descendue dans la rue pour me réchauffer un peu sans réveiller maman... Mais j'ai toujours froid.. faites-moi un peu chaud sous votre beau manteau, monsieur le curé, je vous en prie.

J'enveloppai la pauvre enfant sous les plis de mon manteau, et lui dis :

— Voulez-vous me conduire près de votre maman, ma bonne petite?

— Oh! je veux bien, mais elle me grondera.

— N'ayez pas peur.

Guidé par ce pauvre ange, j'enfilai une allée sombre, étroite, malsaine, et je posai les pieds à tâtons sur les premières marches d'un escalier humide et boueux. Bientôt la rampe vermoulue de cet escalier se changea en une corde grasse et roide qui nous conduisit à une mauvaise porte d'une affreuse mansarde. Le cœur me battait à tout rompre, et la voix fraîche de la jeune fille ne cessait de me répéter :

« Marchez bien doucement; ne faites pas de bruit, la pauvre maman dort; il ne faut pas la réveiller. »

La fillette tira une ficelle qui souleva un loquet, et, poussant la porte avec précaution, elle glissa son petit corps dans une chambre ouverte à tous les vents, ôta ses souliers, fit quelques pas en se haussant sur la pointe des pieds, et revint à moi pour me faire signe d'entrer.

Si j'étais poëte ou romancier, j'aurais fort à faire pour donner une idée de la grâce et du charme répandus sur ce délicieux petit être. L'un de nos écrivains sacrés a dit, avec une parfaite candeur, que dans toutes nos bonnes actions nous sommes conseillés et guidés par des anges. Certes, c'était un ange qui m'avait pris par la main et conduit dans ce galetas; au moins me le suis-je figuré pendant tout le temps qu'a duré ma visite.

J'entrai donc dans la chambre et je me sentis pénétré par la bise qui soufflait par les fentes de la toiture et les lucarnes mal fermées. Au fond de cette pièce odieuse était un mauvais grabat, et sur ce grabat, une femme dormait profondément. Si je n'avais pas su que cette femme était la mère de ma petite Alsacienne, je l'aurais aisément deviné en contemplant ses traits. La ressemblance est merveilleuse; longs cheveux blonds répandus sur la poitrine et les épaules, grands yeux battus, front triste, mais noble, douceur angélique de physionomie; c'était frappant, je le répète.

Ah çà! mon jeune ami, mangez donc; il ne faut pas que mon histoire vous coupe l'appétit... Voulez-vous revenir au perdreau?

— Non, de grâce, continuez votre histoire, elle m'intéresse vivement.

Le chanoine rassembla, avec le pouce et l'index de sa main blanche et potelée, un cœur et quelques feuilles de laitue dont il fit une réjouissante bouchée, puis il continua son récit.

— Respectant le sommeil de cette pauvre femme, et ne voulant pas rester désœuvré, je commençai par entortiller la petite fille dans mon manteau, ce qui étant fait, je m'agenouillai aux pieds du lit de sa mère, et je priai Dieu pour elle.

Je priai de toute mon âme, car la prière, mon cher Alfred, est le remède à tous les maux; elle console le pauvre et elle inspire le riche. Quand la mère de ma petite protégée ouvrit les yeux, elle poussa un cri de surprise et d'effroi; mais reconnaissant un serviteur de Dieu, elle se signa aussitôt et me dit d'une voix faible :

— Qui vous a conduit ici, mon père?

Je montrai la fillette qui, s'étant débarrassée de mon manteau, s'élança au cou de la pauvre femme et la baisa tendrement. Une douce chaleur avait rendu au corps charmant de l'enfant ses tons rosés; elle était mignonne des pieds à la tête, et je ne doute pas que le Seigneur n'ait enfermé dans cette enveloppe l'une des âmes de son Paradis.

— Madame, dis-je à la mère, je suis venu demander pardon pour une désobéissance.

— Je comprends : Hélène vous aura détourné de votre chemin; c'est une vilaine indiscrète que je gronderai vertement.

— N'en faites rien, car elle ne le mérite pas; puis, à tout dire, vous n'en avez pas envie.

En effet, la pauvre femme caressait de ses deux mains la tête blondine de sa fille.

— Hélas! mon père, je n'ai de richesse que mes baisers... mes pauvres baisers!

— Et vous n'en êtes pas avare... vous avez bien raison, ne vous gênez pas; caresse vaut mieux que gronderie. J'expliquai le hasard de ma visite, et j'appris que j'étais chez une dame d'une petite ville d'Alsace, dans les environs de Colmar..

— Eh bien! vous changez de couleur, mon enfant, dit le chanoine au vicomte en s'interrompant, seriez-vous indisposé?

— Pas le moins du monde, mon père; votre récit m'émeut, voilà tout... Continuez, je vous prie.

— Ainsi, reprit le chanoine, cette digne femme m'apprit qu'elle était des environs de Colmar, et qu'elle s'appelait madame Keller... Marceline Keller... c'est ma foi bien cela, n'est-ce pas, mademoiselle Marthe?

— Veuillez me donner un peu de Bordeaux, mon père, balbutia le vicomte en tendant son verre d'une main vacillante.

— Madame Keller, continua l'abbé, m'apprit qu'elle était dans le plus affreux dénûment, par suite d'un procès et d'un séjour fatalement prolongé à Paris. Elle m'avoua qu'elle avait dépensé son dernier sou, et ne savait plus de quel bois faire flèche. Enfin, elle me supplia d'employer mon crédit à lui faire obtenir quelque place où elle pût honorablement gagner sa vie et celle de son enfant.

J'aurais déjà comblé ses vœux si elle était en état de travailler, mais elle est malade; une fièvre lente la brûle à petit feu. Le médecin que j'ai conduit chez elle m'a dit qu'il lui fallait un mois de repos absolu et des fortifiants. Sur mes instances elle a consenti à se faire transporter chez une vieille dame de mes amies, où on lui donne de grands soins; mais la chère vieille dame est une façon d'anachorète qui interprète tout de travers la tolérance divine; qui fait maigre, et maigre chère tous les jours de la semaine, et ne peut par conséquent traiter un malade convenablement; voilà pourquoi, mon fils, puisque vous teniez tant à le savoir, j'ai fait mettre de côté une écuelle de purée, et une aile de perdreau.

— Vous êtes la providence du pauvre.

— Fadaise, mon jeune ami, fadaise! J'ai pour habitude, comme vous l'a dit cette bavarde que mon histoire a endormie, Dieu me pardonne! de prélever sur mes repas le mor

ceau qui me semble le plus appétissant. Ce morceau, je l'envoie à une de mes *trouvailles*, et c'est ce que j'appelle *la bouchée du roi*. Ce n'est pas grande merveille, comme vous le voyez. Chacun a ses manies. Pour mon compte, je ne dînerais pas à l'aise si mon dîner ne devait profiter qu'à moi seul... Allons, Benoîte, ma fille, donnez-nous prestement le dessert et un doigt d'alicante; nous ne prendrons pas de café pour ne rien voler au sommeil.

— Et la desserte, monsieur l'abbé, dit la gouvernante, vous n'en parlez pas.

— J'imagine qu'elle passe aux pauvres, comme l'aile de perdrix? ajouta le vicomte.

— Justement, mon doux Monsieur, justement! Aussi notre maison est connue dans le quartier.

— Que voulez-vous, ma chère, répondit le chanoine en partageant une magnifique poire crassane, *à la porte où l'on donne les miches les gueux y vont!* Braves gens que tout cela!

— Votre protégée, madame Keller, ne vous a pas confié la cause de son procès et de son voyage à Paris?

— Non, je n'en ai tiré que des demi-mots; j'ai cependant cru comprendre qu'il y avait quelque noire méchanceté ou plutôt quelque crime caché dans tout cela. Elle m'a parlé d'une fille aînée perdue pour elle, déshonorée ou morte, je ne sais... Bref, je ne tarderai pas à être mieux instruit, et croyez bien que ma curiosité n'aura d'autre but que de servir ces malheureuses et intéressantes créatures.

— Mon père, pour témoigner ma reconnaissance à Dieu qui m'a aidé dans mes espérances, et à vous qui avez fait réussir mon mariage, je ne saurais trop m'associer à vos bonnes œuvres. Veuillez donc consacrer cet argent au soulagement de vos deux protégées, dont l'histoire m'a vraiment attendri. Surtout, ne me nommez pas; que ceci reste entre nous.

Le chanoine prit un billet de cinq cents francs que lui offrait le vicomte, et le remettant à mademoiselle Marthe, il dit :

— Dieu vous le rendra, mon enfant, et vous le rendra au centuple. L'argent semé de cette sorte ne reste pas longtemps hors du gousset.

Le chanoine se leva et dit les Grâces en compagnie de mademoiselle Marthe; puis il prit le vicomte sous le bras, et se promena lentement dans la salle.

— Ainsi donc, vous comptez partir demain matin pour Verneuil?

— Comment, demain? aujourd'hui même; c'est-à-dire qu'en vous quittant, je ferai atteler ma chaise et me mettrai en route!...

— A la bonne heure! j'aime assez ces résolutions hardies et militaires. Tel que vous me voyez, j'ai longtemps hésité entre l'uniforme et la soutane; en un mot, je serais soldat si je n'étais prêtre.

— Cela ne m'étonne pas; les gens d'église et les gens d'épée se touchent comme tous les extrêmes.

— Sans doute; le Créateur n'a-t-il pas été appelé *Dieu des armées* par les Hébreux?

— Vous avez là de beaux portraits; sont-ils de vos aïeux?

— Oui, certes; ma salle à manger est un salon de famille, et je m'y entoure d'êtres qui me sont chers. Ici, vous voyez messire Guy de Brionne, le second de ma race, mort en héros sous les murs d'Orléans, en 1428. Là, madame de Brionne, mariée au baron de Viviers, qui fut page de Louis XII et châtelain de Val-sous-Ville, une terre magnifique, ma foi! que Messieurs les sans-culottes ont trouvée fort à leur convenance, car ils s'en sont accommodés bel et bien. C'est encore un crû fameux de notre belle et riche Bourgogne, et il appartient à un gaillard qui l'a payé en assignats l'an de grâce, l'an IV voulais-je dire, de la meilleure des républiques. Je dois rendre cette justice au nouveau propriétaire, qu'il m'envoie, bon an mal an, un échantillon de sa vendange, ce qui me sert à noyer mon chagrin.

Ce beau colonel d'infanterie qui porte si fièrement la poudre et la queue, est mon père, le baron de Viviers, propriétaire et titulaire de Royal-Picardie... Il a été tué à Quiberon!...

— Mais, s'écria le vicomte, que fait là cette mine révolutionnaire?

— Ah! dit le chanoine d'un ton railleur, on pourrait croire que c'est un hibou dans un nid de friquets, et cependant il est bien chez lui! Ce Clodius Brionne, si mal coiffé d'une cocarde, c'est tout simplement Claude-Athanase de Brionne, baron de Viviers et de Val-sous-Ville, chanoine de Saint-Sulpice, votre hôte pour le quart d'heure, et votre serviteur à tout jamais.

— Je ne comprends pas...

— Et moi, je ne le comprends plus; mais je peux essayer de vous l'expliquer.

— Monsieur l'abbé, interrompit vivement mademoiselle Marthe, ne voyez-vous pas qu'il va être deux heures du matin. Vous tomberez malade si vous ne prenez quelque repos.

— Ma gouvernante est sage comme Mentor, monsieur de Fontac; quittons-nous, recevez mon embrassade, rappelez-vous mes recommandations et dites à Marie que j'irai passer un mois d'été à Verneuil pour la dédommager... Ah! venez prendre votre carrick et votre chapeau... Comment regagnerez-vous votre logis?

— Mon cabriolet doit être à votre porte.

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXXI

JULES JANIN.

Vous venez de lire dans nos colonnes, cher lecteur, une ravissante nouvelle signée du nom célèbre qui, depuis vingt-six ans, brille au bas du feuilleton critique du *Journal des Débats*. Cette nouvelle, Jules Janin lui-même, avec toute la gracieuseté imaginable, nous avait autorisé à la prendre dans un de ses livres : *les Catacombes*...

Or, aujourd'hui, en feuilletant encore ce livre... — Jules Janin est un des rares écrivains qu'on relit, — nous trouvons dans l'introduction des documents précieux pour servir à notre esquisse biographique sur son auteur...

Jules Janin nous excusera donc de nous contenter de le copier, le plus souvent, pour parler de lui.

Quant à vous, lecteur, vous n'aurez rien à nous pardonner! Au contraire! Le style du *Diable boiteux* n'a qu'à s'humilier devant le style de l'écrivain à qui l'on doit l'*Histoire de la littérature dramatique*.

Nous commençons donc; glanant à tort et à travers, peut-être, dans cette relation remarquable des débuts de l'écrivain dans la carrière. — Mais quoi que nous prenions, et n'importe où nous prenions, nous sommes toujours certain de mettre la main sur de charmantes choses; nous n'avons que l'embarras du choix.

. . . .

Jules Janin est né à Saint-Etienne en 1804. Après avoir commencé ses études chez son père, il passa du collége de Lyon au collége Louis-le-Grand à Paris.

Laissons-lui conter son départ :

« Je me souviendrai toute ma vie du jour où je dis adieu à ma mère, pour ne plus la revoir, hélas! Nous nous étions levés bon matin ce jour-là, car nous devions aller rejoindre, à quatre grandes lieues de traverse, la méchante voiture publique par laquelle je devais partir de l'autre côté du Rhône. La chambre de ma mère donnait justement sur le grand fleuve : on l'entendait mugir et gronder; on le voyait, à travers les rideaux, scintiller comme une flamme. Cette petite maison paternelle, sur les bords de l'eau, était toute retentissante; elle appartenait au Rhône tout entière. C'était le bien, le domaine du fleuve. Terrible fleuve, mais pourtant bien aimé! Il était notre fléau et notre joie. En été il enlevait les fruits et les légumes du jardin; en hiver il prenait ses ébats au rez-de-chaussée, il dansait au salon, il s'asseyait à la table de cuisine. C'était notre hôte forcé, mais enfin c'était notre hôte.

» Ce jour-là je vous dis que le Rhône était bien grondeur : il battait le pied de la maison, frappant déjà à la porte et demandant à haute voix à entrer. Moi, sur le point de partir, je me précipitai dans les bras de ma mère, qui était déjà malade de la maladie dont elle est morte, pauvre mère! Elle me tendit ses bras avec des larmes et des sanglots, pauvre mère! Je ne l'avais jamais vue pleurer que ce jour-là; car c'était une femme heureuse naturellement, et d'un caractère élevé et fort qui ne s'étonnait guère des petits malheurs qui s'élèvent dans tous les ménages. Ces larmes silencieuses qui baignèrent son visage tout à coup me firent beaucoup pleurer quand je fus loin de sa vue, mais tant que je fus près de son lit je me contins : je l'aurais trop fait pleurer si j'avais, moi aussi, pleuré.

. . . .

» Ma mère n'était pas la seule mère qu'il me fallût quitter en quittant ma petite ville. J'avais une autre mère qui m'était bien chère aussi : c'était ma grand'tante. Voilà une femme! Du courage, du cœur, de l'âme, toutes les vertus fortes; une femme éprouvée. Elle m'avait adopté tout enfant un jour qu'en revenant de l'île de Corse, comme nous revenons de Saint-Cloud, elle m'avait rencontré dans le jardin et que j'avais couru au-devant d'elle, la tirant à moi, comme si je m'étais douté de tout le bien qu'elle me ferait. Elle m'aimait encore plus que ne m'aimait ma mère, ou du moins tout autrement. Elle me passait aveuglément toutes mes fantaisies, tous mes caprices, elle était mon esclave, attentive, patiente, soumise, toujours prête à tout souffrir de moi. *A l'heure qu'il est, à quatre-vingt-seize ans passés, elle est encore là, à côté de mon cabinet, prêtant machinalement l'oreille à mes exclamations entrecoupées et au bruit de ma plume qui court sur le papier, s'extasiant à l'avance sur les belles choses que j'écris et qu'elle ne lira pas.* »

. . . .

Nous avons, à dessein, souligné ces dernières lignes qui parlent de la seconde mère de Jules Janin. On a osé dire, on a osé écrire que Jules Janin avait fait mourir sa vieille tante de chagrin. De chagrin!... Et quand la brave chère femme s'est éteinte, deux ans après que son enfant traçait ces lignes, c'était à lui, à lui, qui ne l'avait jamais quittée, qu'elle

donnait son dernier sourire, entre un dernier baiser et une dernière prière à Dieu !

Au sortir des pataches de Vienne, Jules Janin monte dans la diligence de Lyon; il se trouve là dedans avec cinq à six personnages plus bizarres les uns que les autres, pour ce jeune homme qui n'a encore vu que des gens aimés : un marquis poudré à blanc, *porteur d'une queue très-mince et d'une figure très-méprisante*, un chanteur italien, *qui mangeait des œufs crus à chaque repas pour conserver sa voix*, une femme entretenue de Paris, deux militaires, de tournure et de visage très-différents : «l'un, en habit noir, à moustaches noires, sans décorations, à l'œil triste, à l'air pauvre, mécontent caché, malheureux au dedans, n'avait pas tellement nettoyé sa chaussure qu'on ne pût au besoin y retrouver un peu de sable de la Loire; l'autre, véritable athlète sans proportions, colosse tout fait pour être à la tête d'une procession de paroisse ou d'une compagnie de tambours, n'était rien moins qu'un de ces grands soldats de luxe que Louis XVIII avait rétablis dans son antichambre, comme il avait replacé une maîtresse et un confesseur dans son alcôve : c'était un vrai cent-suisse; son compagnon de l'impériale ne prenait même pas la peine de le mépriser.

» Nous voyageâmes ainsi au milieu d'une conversation à mille couleurs. On parlait beaucoup et de choses bien différentes et que moi, pauvre enfant, je confondais tout à fait dans ma cervelle. On parlait surtout de deux hommes que vous serez bien étonné de rencontrer ensemble, Napoléon et M. Scribe. Qui m'eût dit en même temps, à moi, que je devais tant parler de M. Scribe un jour? »

. . . .

Arrivé à Paris, Jules Janin, une lettre de recommandation en poche, se rend au collége royal Louis-le-Grand, rue Saint-Jacques. Il passe trois ans au collége où *il n'apprend pas grand'chose et dont il garde un souvenir assez triste*.

Ces trois années expirées le voilà quittant le collége en même temps que plusieurs de ses camarades, mais ne sachant où aller, lui... car sa mère était morte!

«Comme j'étais là à les voir tous, ces joyeux enfants devenus des hommes, s'en allant à cheval, en voiture, à pied, dans des maisons toutes préparées pour les recevoir, et moi, tout seul!... ô bonheur! tout au bas de la rue je vis, accourant à aussi grands pas que le permettait sa vieillesse, je vis arriver ma vieille bonne tante, mon soutien, mon espoir, le frêle bâton de ma jeunesse, ma tante, elle-même, toujours elle !

. . . .

» Alors, alors je me sentis vivre : j'avais une protection, j'avais une amitié, j'avais de quoi être aimé, j'avais de quoi aimer, j'avais une bonne vieille femme pour pleurer avec moi, pour se réjouir avec moi, pour souffrir avec moi; mon ambition était satisfaite, mes rêves se réalisaient. »

. . . .

Et la vieille femme et le jeune homme s'en vont demeurer ensemble, rue du Dragon, dans un petit appartement où le jeune homme retrouve son petit lit en noyer, sa table en noyer, ses chaises en noyer, tous ses meubles chéris de là-bas, que la vieille femme a apportés avec elle. Et tous deux vivent là, elle veillant sur lui, lui veillant sur elle... bien heureux tous deux !

« Dans cette première demeure, j'ai vécu quatre ans qui ont passé comme un jour, quatre belles années de plaisir et d'heureuse joie ! »

. . . .

Cependant il fallait vivre. Jules Janin se met à faire le seul métier qu'on puisse faire quand on sort du collége; il donne des leçons au cachet aux enfants de bonne maison trop délicats pour entrer au collége. Il enseigne au cachet — il le dit lui-même naïvement — mille choses qu'il ne savait guère : le latin, le grec, l'histoire, la géographie! « Avec huit jours d'avance j'aurais enseigné l'hébreu ou le syriaque sans être embarrassé. »

Mais arrivons au point important de notre histoire, c'est-à-dire au moment où Jules Janin entre dans la carrière des lettres. Aussi bien, si nous nous écoutions, nous copierions tout entière *l'introduction* des *Catacombes*... et par malheur nous devons nous souvenir que les bornes de cette esquisse sont bien restreintes!



JULES JANIN.

Jules Janin allait, le plus souvent que sa bourse le lui permettait, à l'Opéra-Comique... son théâtre préféré... « Ce jour-là, il errait comme une âme en peine et toujours se consultant à part soi pour savoir s'il ferait cette fois l'énorme dépense de quarante-quatre sous que l'Opéra-Comique coûtait dans ce temps-là. »

Comme il était ainsi à se consulter, il est abordé par un jeune homme qu'il avait vu souvent au Luxembourg. Ce jeune homme avait au bras une très-élégante dame; de plus il avait une loge à lui tout seul, une loge dans laquelle il offrait une place à Jules Janin! Jugez de la joie de Jules Janin!

Après une soirée délicieuse passée dans cette belle loge à applaudir de belle musique et à causer avec la belle dame, qui n'était autre vraiment qu'une chanteuse de l'Opéra, Jules Janin, au bras de son ami, apprend que ce dernier est un journaliste... Et c'est parce qu'il est journaliste qu'il a des loges au théâtre et de belles dames dans ses belles loges!

« Il ne s'agissait, pour être heureux comme lui, que de prendre un collier de journaliste; et moi, innocent, je tendis la tête, ne voyant pas que le col de mon ami fût pelé. »

Jules Janin, ivre d'ardeur, s'enrôle donc immédiatement dans la petite phalange de jeunes écrivains qui rédigeaient alors *le Figaro*. — 1825. — La verve, l'originalité de son style le font bien vite remarquer. Vers 1827, il entre à *la Quotidienne* où on le charge du compte rendu des théâtres, et bientôt encore, en dépit du quasi-anonyme qu'il veut conserver, en ne signant ses articles que de ses deux initiales J. J., le nom du jeune critique est dans toutes les bouches.

Enfin M. Bertin l'aîné, propriétaire du *Journal des Débats*, propose un jour à Jules Janin de prendre le sceptre de la critique théâtrale, laissé vacant par la retraite de Duvicquet. Jules Janin accepte.

Et c'est là encore que nous le retrouvons aujourd'hui.

. . . .

Comme critique, Jules Janin est un des écrivains les plus attaqués : cela se conçoit; il s'est fait tant d'ennemis en disant à tant de sots, d'ignorants, de médiocres et de méchants, leurs vérités.

Cependant ce que ses ennemis, même les plus acharnés, ne peuvent nier dans son œuvre, — parce qu'il y aurait démence à eux à le nier, — c'est son esprit d'abord, son courage ensuite.

Et son impartialité.

Oui, son impartialité. Et nous le prouverions au besoin pièces en main. Si Jules Janin blâme aujourd'hui l'artiste ou l'écrivain qu'il a loué hier, c'est que cet écrivain ou cet artiste ont encouru un blâme après avoir mérité une louange.

Quant à nous, nous nous plaisons à le déclarer bien haut, souvent, en lisant le feuilleton de Jules Janin, — et dernièrement encore dans ces belles lignes où il adressait des adieux et des consolations à Rachel, s'éloignant de la France; — quant à nous, nous avons senti notre tête s'échauffer, notre cœur battre plus violemment...

Tant nous reconnaissions alors qu'il était impossible de dire plus noblement de nobles choses.

Ou qu'il était difficile d'en dire, plus généreusement, de plus mordantes!

. . . .

Comme homme, Jules Janin est à l'abri de toute attaque, sous l'égide de sa probité reconnue.

Un assez bel éloge, par parenthèse, pour un journaliste.

Il habite près du Luxembourg.

Souvent on le rencontre dans les allées de ce beau jardin, s'en allant tout seul, souriant tout bas à un vieil ami qui ne le quitte jamais : son Horace.

Et en passant près de lui, les étudiants, qui le connaissent bien tous, s'inclinent.

Ils sont jeunes, donc ils croient encore en quelque chose.

Et ils sont heureux de saluer, dans la personne de Janin : le respect de soi-même et des autres, le souvenir des vieilles amitiés, l'indulgence pour les vaincus, l'honorabilité, l'indépendance.

LE DIABLE BOITEUX

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Edité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N°33. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES.

13 DÉCEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN.... { PARIS....... 4 fr. DÉPARTEMENTS... 5 ÉTRANGER..... 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Ces horribles bêtes vont, viennent, montent, descendent, grouillent et se démènent. — Page 259.

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

—

CHAPITRE VI.

Le Parisien négrophile. — (*Suite.*)

Et puis, il faut bien l'avouer aussi, ce cher Toussaint Briollet était un homme à passions, sous son enveloppe placide. Comme il l'avait dit naïvement au marquis d'Arcangel, le désir d'accomplir le serment fait à sa marraine n'était pas le seul mobile du voyage de notre gros Parisien vers ces rives lointaines.

A force de lire et de relire tout ce qui se publiait et s'imprimait sur le nouveau monde, Toussaint Briollet en était arrivé à se monter complétement la tête à l'endroit de la jeune Amérique et avait fini par trouver bien froidasse et bien prosaïque sa bonne ville de Paris.

La vie européenne ne lui semblait plus que d'un terre-à-terre, d'une uniformité, d'un *bourgeois* à nul autre pareils, et les femmes de l'ancien continent avaient perdu à ses yeux toute espèce de prestige.

Ce qu'il lui fallait maintenant, à lui!... c'était l'amour d'une ardente créole, c'était l'existence mouvementée que menaient, de l'autre côté de l'Océan, tant de hardis aventuriers, c'étaient enfin des émotions fortes que Paris n'était pas en mesure de lui procurer et que devait inévitablement lui offrir l'île de Cuba, et surtout sa fantastique capitale.

Des émotions fortes!...

Et le pauvre diable était tombé en pâmoison rien qu'en voyant étrangler un homme! Cela promettait pour l'avenir.

Quand il eut repris ses sens, il ne voulut, sous aucun prétexte, demeurer un instant de plus dans l'habitation du marquis.

Nous devons dire, au reste, que ce dernier ne fit, pour le retenir sous son toit, que bien peu d'instances.

Ce qui venait de se passer chez lui et ce qu'il pressentait ne laissait guère au marquis le loisir de se préoccuper sérieusement de son grotesque visiteur.

En conséquence, le Parisien reprit au plus vite ses nombreux bagages, et il se mit en quête d'un hôtel.

Après s'être promené pendant plusieurs heures dans les rues étroites de la Havane, ne sachant à quelle auberge se vouer, il se décida à suivre les dernières bandes de masques qui descendaient les faubourgs.

Il avait déjà les jambes brisées; il était en nage.

Les valises et les sacs de nuit qu'il traînait avec

lui le gênaient horriblement, et, pour comble de malheur, la chaleur était insoutenable.

— Ventre de biche! — se dit-il en gémissant, — s'il fait aussi chaud que cela ici au mois de janvier, ça doit être gentil pendant la canicule!

Et il marchait toujours sans savoir où il allait.

A la fin, ses jambes lui refusèrent le service, et les gouttes de sueur qui tombaient de son front dans ses yeux l'aveuglèrent totalement.

Il s'arrêta au coin d'une rue.

Il mit ses malles et ses valises les unes sur les autres et s'assit dessus, le plus commodément possible.

Tout en s'essuyant le front et en s'éventant, le fils de Lutèce regardait passer et tourbillonner devant lui cet étrange assemblage de travestissements baroques, ces bataillons bizarrement bariolés, hurlant sans repos ni trêve, se livrant à des refrains de plus en plus sauvages, à des gymnastiques de plus en plus dégingandées...

— Pauvres gens! pauvres gens!... se disait tout bas ce bon monsieur Briollet. Faut-il qu'ils soient malheureux pour en être réduits à s'amuser aussi bêtement que cela!.. C'est pour oublier, ce qu'ils en font, pas pour autre chose!... Mais que de souffrances dans leur joie!.. que de larmes sous leurs masques!... Et cependant que de bonté dans leurs yeux en boules de loto!... que d'intelligence sur leurs fronts d'ébène!... Ah! je sens que ces douces et bonnes créatures me causeront bien de l'agrément par la suite!... Veuve Chalumeau, ô ma marraine, du haut des cieux, vous bénirez votre filleul!

A peine terminait-il ce monologue, qu'il se vit entouré d'une vingtaine de Peaux-Noires qui se mirent à cabrioler devant lui, dans le simple but de se faire offrir quelque monnaie:

Viva el señor extrangero!

chantaient en chœur les danseurs mendiants.

Briollet, qui ne comprenait pas du tout à quoi ces chers nègres voulaient en venir près de lui avec leurs cris, se contentait de les considérer d'un air sournois et paterne.

— Le fait est, pensa-t-il, après quelques secondes d'examen, le fait est que ces infortunées créatures ressemblent comme deux gouttes d'eau à des singes!... ce dont je les félicite!... continua-t-il; car le singe n'est pas, comme on le croit généralement, une parodie de l'homme!... Erreur absurde et criminelle!... C'est l'homme qui est au contraire un singe dégénéré!

On voit que notre Parisien avait une manière à lui d'entendre l'histoire naturelle.

Cependant, les danseurs, qui étaient à cent lieues de se douter des excellentes intentions du *señor extrangero* à leur égard, mais qui en revanche, commençaient à s'impatienter de ne point recevoir la moindre piécette en échange de leurs saluts, changèrent subitement d'allures: du gracieux, ils passèrent au plaisant en offrant au petit blanc trop économe le plus épouvantable charivari qui puisse écorcher jamais oreilles humaines.

Deux gros gaillards, *enturbannés* à la turque, se mirent à agiter au-dessus de la tête de Briollet deux colossales crécelles.

Quelques Peaux-Rouges firent résonner le tambourin à ses oreilles.

Une danseuse espagnole soufflait derrière lui dans un cor de chasse.

Un ours blanc, armé de cymbales, se coucha à ses pieds, tandis qu'un énorme crocodile muni d'une gigantesque cuiller à pot, à l'aide de laquelle il frappait sur un grand plat à poisson, s'asseyait presque sur ses épaules.

Pour compléter le tableau, Veneno, l'hommelette, qui venait d'arriver à ce moment près du malheureux Briollet entouré de *ses amis*, s'empressa aussitôt d'y remplir dignement son personnage. En apercevant notre Parisien, un sourire de satisfaction avait plissé le coin de sa bouche, laissant à découvert des dents fines et aiguës comme des dents de bête fauve.

Il se faufila, sans trop de peine, le plus près possible, et plaçant aussitôt entre ses lèvres flétries une espèce de jonc percé de plusieurs petits trous, il tira de cet instrument dont il devait être l'inventeur, des sons stridents et presque terribles qui avaient une analogie étrange avec le sifflement de certains serpents.

En se trouvant tout à coup face à face avec l'odieux petit monstre, Briollet eut un mouvement d'effroi, parfaitement compréhensible.

Il était déjà littéralement abruti.

Son tympan se déchirait...

Le concert, que donnaient en son honneur et d'une façon aussi assourdissante que familière ces fantaisistes de couleur, avait été tellement brusque, tellement imprévu, que l'infortuné n'avait pas même la présence d'esprit de se boucher avec les doigts les conduits auditifs.

Il subissait ces musiques féroces d'un air hagard, presque insensé...

Il demeurait toujours assis sur ses bagages, les nègres assis sur lui, muet, immobile, n'osant dire un mot, craignant de faire un geste.

Viva el señor extrangero!

vociféra un négrillon en bondissant en face de Briollet, passé à l'état de statue du désespoir.

Et d'une grosse vessie gonflée, attachée au bout d'un long roseau, l'affreux gamin havanais appliqua un énorme coup sur la face de l'innocente victime.

C'en était trop!...

A cette inconvenante agression, Briollet poussa son jurement habituel:

— Ventre de biche!... Et saisissant d'une main fiévreuse ses éternels colis, il prit ses jambes à son cou et se sauva comme si le diable l'eût emporté, poursuivi toujours des huées de cette foule à moitié ivre et des sons discordants de leurs infâmes instruments.

Et, tout en courant, Briollet se disait, essayant de se frotter la place endommagée par l'insolent négrillon:

— C'est le malheur qui leur aigrit le caractère!... Voilà les fruits de la servitude! Pas de savoir-vivre!... pas de politesse!... Ils ont voulu m'être agréable, j'en suis sûr, ces chers enfants, avec leurs plaisanteries!... mais ils ne savent pas s'y prendre... Les suites de l'esclavage!... Oh! l'esclavage!...

Et Briollet allait toujours, se garant comme il pouvait, dans sa course furibonde, des roues gigantesques des milliers de volantes qui encombrent sans cesse les rues étroites de cette cité bizarre.

Il ne s'arrêta qu'à l'une des portes de la ville.

Sans perdre son temps à considérer l'aspect plus ou moins pittoresque des vieilles fortifications en ruines à moitié ensevelies sous le lierre, il gagna promptement le *Paseo*, magnifique promenade toute plantée de palmiers et de platanes, et put enfin, — volupté extrême! — franchir le seuil d'un des hôtels de l'endroit.

Ce n'était pas sans peine.

— Une chambre! une chambre! s'écria-t-il en entrant; je demande une chambre... Je mangerais bien aussi un morceau, mais je vais commencer par dormir un peu pour me délasser, je dînerai ensuite.

— Vous voulez une chambre, señor? répondit celui auquel Briollet s'était adressé, et qui n'était autre que le maître de l'endroit. Tenez... — et, lui indiquant un grand gaillard, au teint coloré, aux moustaches épaisses, qui fumait à la porte, en se dandinant lentement dans une chaise à bascule; — tenez, poursuivit l'aubergiste, priez le señor Antonio de vous conduire.

Quoique le señor en question fût tout simplement un des domestiques de l'hôtel, Briollet eut toutes les peines du monde à obtenir de lui qu'il se dérangeât. Enfin, le señor Antonio se leva sans parler, et, fumant toujours, il monta au premier, suivi de l'étranger.

Notre Parisien espérait que sa nuit le dédommagerait amplement de sa journée, dont il n'avait pas fort à se louer.

L'aspect de la chambre où il entra ne lui inspira pas tout d'abord une grande confiance. C'était une haute salle, sans aucune espèce d'ornements, blanchie tout bonnement à la chaux comme toutes les chambres d'hôtels et même des maisons particulières du pays.

Pas de tapis, peu de glaces, des stores aux fenêtres, des dalles à terre, jamais de cheminées, quelques chaises en jonc ou en crin, un canapé recouvert comme les chaises, un fauteuil à bascule et un lit de sangle!... voilà ce que tous les hôtels de la Havane, les plus riches comme les plus pauvres, ont à offrir aux nombreux voyageurs qui débarquent chaque jour dans cette capitale, et ce que naturellement l'hôtel du *Paseo* mettait à la disposition de M. Toussaint Briollet.

C'était peu; mais la plus belle *ville* du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

Parfaitement convaincu de la vérité de cet axiome, Briollet fut assez raisonnable pour ne pas se plaindre.

Et puis, il avait tellement envie de dormir, qu'il eût dormi n'importe où.

La seule chose qui le contrariait, et, — devons-nous le dire, — l'humiliait un peu, c'était le lit de sangle.

— En payant quelques *pesos* de plus, ne pourrais-je me procurer un autre lit plus confortable? demanda-t-il à Antonio.

— Un autre lit!... reprit le valet avec étonnement et en lançant une bouffée de tabac dans le nez de Briollet.

— Oui!... un autre lit!... Est-ce possible?

— Oh! no, señor!

— No?

— No!

— Pourquoi, señor?

Une fois sur le sol espagnol, tout homme passe à l'état de seigneur. On dit seigneur au domestique qui vous sert, — au mendiant qui vous demande un *medio*, — au voleur qui vous escamote votre bourse; — on dirait seigneur au balayeur des rues, si toutefois il y avait des balayeurs à la Havane; mais par malheur, cette utile corporation est là-bas totalement inconnue. Il est vrai de dire que la Havane est une ville bien jeune encore: — elle n'a guère que trois siècles et demi d'existence.

— Et pourquoi ne puis-je pas avoir un autre lit? répéta Briollet.

— Parce qu'il n'en existe pas d'autres dans le pays, — *hombre!*

— C'est une raison. — Eh bien, alors, mettez-moi des matelas, que je me couche!

— Des matelas!

— Eh bien, sans doute, des matelas!

— Oh! no, señor!

— No?

— No!

— Pourquoi no, s'il vous plaît?...

— Parce qu'il n'en existe pas un seul dans le pays, — *hombre!*

— Ça continue à être une raison. — Allons! prenons-en notre parti! — murmura en soupirant le Parisien...

Et il se prépara à se mettre dans ou plutôt *sur* son lit, qui se composait uniquement d'une sangle recouverte d'un petit drap fort léger.

Le señor Antonio s'éloignait déjà; il revint sur ses pas :

— Désirez-vous une moustiquaire, señor? dit-il à Briollet.

— Une moustiquaire!... ma foi, non! .. Je n'en use jamais... Pourquoi faire, d'abord, votre moustiquaire?...

— Pour entourer votre lit, señor, et empêcher les *mosquitos* de vous réveiller cette nuit.

— Oh! si ce n'est que cela, soyez tranquille; je dormirai de telle sorte que tous les *mosquitos* des Antilles ne m'empêcheront pas de ronfler!

Le señor Antonio sourit... mais comme il était très-satisfait de n'avoir pas à poser sa moustiquaire : — *Buena noche* (bonne nuit), fit-il en s'éloignant tout à fait cette fois.

— Merci bien! répondit Briollet, qui achevait en ce moment de se déshabiller. — C'est égal,—reprit-il avec un air de satisfaction profonde, lorsque le domestique eut disparu, — c'est égal! il faut convenir que c'est une ravissante chose d'avoir une température pareille, au mois de janvier!... Doivent-ils grelotter dans ce moment-ci, ces bons Parisiens!... Eh! eh! eh! Et il se frotta les mains en riant. —Quelle drôle de chose que tout ça!... ajouta-t-il en bâillant, — dire qu'à cette heure-ci... huit heures du soir... il est une heure du matin à Paris. C'est fort curieux... fort curieux!...

Et en proférant ces paroles, il souffla sa bougie et se jeta sur sa couche peu moelleuse.

— Bast! on se fait à tout, — pensa-t-il. — Et puis, on assure que c'est très-sain de coucher à la dure!... On m'a affirmé que les plus grands rois ne dormaient que sur un matelas!... moi qui ne suis pas un roi, je puis bien reposer sur une sangle!...

Cinq minutes après, un formidable ronflement prouvait que notre philosophe avait dit juste : qu'on dort bien partout... quand on a envie de dormir.

Mais, hélas! ce repos ne devait pas durer longtemps. Il y avait à peine une demi-heure, une petite demi-heure, que M. Briollet se livrait à des rêves charmants peut être... accompagnés de ces ronflements sonores qui partent d'un bon estomac et d'une conscience nette...

Tout à coup le ronflement a cessé...

M. Briollet a bondi sur sa couche!... les yeux écarquillés; il se frotte avec rage tout le corps de ses deux mains réunies. . puis, sans se rendre compte de la situation, il s'assied sur son séant l'oreille au guet, la respiration suspendue... Un bruit étrange se produit autour de lui... c'est comme un bourdonnement sourd dont il cherche en vain la cause.

— Est-ce qu'il y a des bêtes dans le mur? se demande-t-il avec inquiétude.

Et sans plus attendre, il saute à bas de sa sangle et allume sa bougie...

Horreur!... il voit voleter au-dessus de sa tête une véritable armée de moustiques et de maringouins!...

Et ce n'est pas tout... il s'aperçoit que ses bras, ses jambes, sa poitrine sont littéralement envahis par de hideuses bandes de gros cricris rougeâtres, de fourmis venimeuses, de taracanes au corps froid et humide, des mille et mille insectes enfin que la température tropicale a le don de faire éclore... et toutes ces bêtes, ces horribles bêtes vont, viennent, montent, descendent, grouillent, se démènent sur le corps de notre Parisien, affriolées qu'elles sont par son sang frais encore, dont elles tiennent à déguster la saveur inconnue...

Epouvanté, terrifié, le pauvre Toussaint force tant bien que mal les ignobles légions de ces effrayants *anatomistes* à lever le siége de son individu!...

C'est à coups de serviette qu'il les chasse, qu'il les repousse, qu'il les écrase!...

— Mais ce n'est pas une chambre qu'on m'a donnée là, balbutie le malheureux en se livrant à cette bataille, — une bataille sans exemple!... un contre cent mille peut-être!... — ce n'est pas une chambre!... c'est un nid d'insectes!

Et malgré la fatigue, le sommeil qui l'accablent, Briollet se rhabille au plus vite et descend quatre à quatre les marches de pierre de l'escalier.

— Malheureux! crie-t-il au garçon, qui fume comme devant à la porte de l'hôtel, vous vouliez donc ma mort?...

— Votre mort? et pourquoi, señor?

— Mais il y a des bêtes, là-haut!... ne le saviez-vous pas?...

— Des bêtes?... Ah!... oui!... je comprends... les moustiques et les maringouins vous ont taquiné... c'est de votre faute!...

— Comment! de ma faute! s'écrie Toussaint, vous allez me faire croire peut-être que c'est moi qui ai pris soin d'apporter tout ça dans mes malles?

— No! señor!... mais si vous aviez accepté la moustiquaire que je vous offrais, vous auriez évité au moins la moitié de vos morsures!...

— La moitié seulement! je ne serais enflé que d'un côté, alors...

— Voulez-vous que je vous pose votre moustiquaire?...

— Non! non! j'en ai assez!... j'en ai trop!... Remonter dans cette caverne... jamais!... Je ne me coucherai qu'au jour!... la nuit est belle et je vais me promener en attendant!... Ce disant, Briollet s'éloigna.

— Eh! señor! — fit Antonio en le rappelant, et sans se déranger.

— Quoi encore?...

— Prenez ce *tabaco*, — fit l'Espagnol en lui présentant un cigare, vous le fumerez en prenant l'air... cela vous fera oublier les moustiques!...

— Fumer!... moi!... Ah bien oui! j'exècre le tabac!...

— Ah!... fit Antonio en lui lançant un regard de profond mépris, — vous ne fumez pas et vous venez à la Havane!... Ce n'était pas la peine de vous déranger!...

— Je vous demande un peu de quoi il se mêle! se demanda Briollet. Ce *seigneur* est d'une indiscrétion...

— *Buena noche!* — dit Antonio d'un air qui signifiait : Allez vous promener.

— *Buena noche!*... répondit Briollet de mauvaise humeur, et il ajouta en français : —Que le diable te patafiole, grand flandrin!

Un instant après, notre Parisien arrivait sous les ombrages du *Paseo*.

A peine y avait-il fait quelques pas, qu'une jeune femme, qui marchait rapidement, passa auprès de lui. — Briollet la regarda machinalement, et ne put retenir un cri d'admiration : — Ventre de biche! la belle créature! balbutia-t-il.

Et il s'avança vers la charmante femme, dont un riche et pittoresque costume, moitié espagnol, moitié oriental, faisait ressortir encore la fière et splendide beauté. Mais avant que Briollet eût achevé sa phrase élogieuse, l'inconnue avait disparu.

— Être divin! — s'écria Briollet oubliant subitement ses fatigues de la journée et ses misères de l'hôtel;—il faut que je te retrouve! Apparition céleste!... tu es la vraie femme de mes rêves! je m'attache à tes pas, et s'il te plaît de me mener en enfer, je t'y suivrai!

Et là-dessus, il s'élança à la poursuite de la jeune femme aussi vite que le lui permettaient son ventre rondelet et ses jambes un peu écourtées.

LÉON BEAUVALLET.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE CHASSEUR D'HOMMES

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

TROISIÈME PARTIE.

III

Où la fiancée du comte Lorenzo Vitelli refuse de porter la cagoule et la besace des pauvres. — (*Suite.*)

Christine frissonna de tout son corps. Elle devina vaguement le piége où elle se trouvait prise. Elle s'inclina comme la fleur odorante et fraîche que va souiller la bave luisante du limaçon nocturne. La main de Lorenzo toucha son bras, et cette main lui parut tachée de sang. Elle se leva toute droite; la cagoule se détacha de ses épaules, et elle s'écria d'une voix haletante :

— Qui donc trompe-t-on ici? Ces secrets dont vous parlez, comment puis-je jurer de les garder? je ne les connais pas et ne veux point les connaître. Le comte Lorenzo Vitelli m'a dit que vous étiez ses vassaux, ses serviteurs, ses soldats. S'il m'a menti, si vous êtes des proscrits, des criminels mis hors la loi, des hommes de proie et des vagabonds, je n'ai plus rien de commun avec lui. Faites de moi ce que vous voudrez! J'aime mieux être pendue à votre gibet qu'assise à votre table! Vous pouvez me voler et me tuer, mais vous ne pouvez me faire votre complice!

— Qui sait? murmura Gorju avec son sourire sardonique.

Les trois peintres se groupèrent autour de la jeune fille.

Cependant la rage des bons apôtres s'était exaltée jusqu'à la frénésie. Les bohémiennes déchiraient déjà de leurs ongles noirs la robe de Christine, malgré les coups de fouet que leur distribuait libéralement Gorju.

Gervais, de son côté, se traîna jusqu'à ce dernier, et s'écria :

— Maintenant tu n'essayeras plus de garder

la donzelle pour toi seul, damp abbé! Part à tous, n'est-ce pas, frères? part à tous! Ah! la mijaurée refuse de porter la cagoule et la besace! eh bien! les porteurs de besace seront bons diables, ils embrasseront tous l'orgueilleuse sur les deux joues.

Malheureusement Gorju faisait siffler et tourbillonner le grand fouet à clous d'argent avec une dextérité si merveilleuse, que l'*Armasch* se contentait d'aboyer et n'osait mettre la main sur la jeune fille.

Pourtant la vieille Miji, irritée des sarcasmes de Gorju, n'entendait pas lâcher prise si facilement; elle monta sur un tonneau, tout échevelée, et se livra à une gesticulation désespérée pour obtenir un peu de silence. La curiosité calma un instant la fureur générale, et les cris : Ecoutez! écoutez! retentirent de toutes parts. La bohémienne essaya de prendre une attitude solennelle.

— Mes agneaux, dit-elle, au milieu d'un silence terrible, l'étrangère a confessé la vérité. J'ai bien fait de me méfier et de vous avertir. Elle n'est pas des nôtres; c'est un ange égaré dans l'enfer. Pauvre petite! elle n'est pas née sur la bruyère; elle n'a jamais eu besoin de tromper sa faim avec les mûres du buisson; elle n'a pas vu sa mère fouettée par les sergents. Pourquoi donc a-t-elle consenti à entrer à l'Abbaye-des-Pauvres! Pourquoi a-t-elle consenti à épouser notre excellent seigneur? parce qu'elle le croyait riche et puissant! Mais il est plus riche qu'un cardinal et plus puissant que le doge de Venise, et cependant elle renonce tout à coup à cette brillante union. Ah! c'est que les vassaux de l'abbé paraissent trop laids et trop familiers à cette mignonne. Nous sommes une engeance bonne à pendre, nous qui ne traînons pas la charrue comme des bœufs, qui ne gardons pas les moutons comme un chien de berger, qui ne frappons pas jour et nuit sur l'enclume comme le forgeron. Nous préférons gagner notre vie à la façon des rois, par ruse ou par force, c'est vrai, battre un peu monnaie à leur exemple, chasser sur toutes terres et prélever notre dîme sur le bateau qui flotte et sur le chariot qui cahote. N'est-ce pas là une vie noble, une vie de gentilhomme, une vie plus honorable que celle des serfs soumis à la taille et à la corvée! Nous sommes libres comme l'air que nous respirons. Voilà tous nos secrets, petite! Maintenant, tu voudrais bien nous quitter, n'est-ce pas? Cette liberté t'effarouche. Va donc, chère enfant. Laissez-la passer, compagnons! laissez-lui faire son honnête métier, à cette sainte fille qui n'est pas une immonde bohémienne. Savez-vous où elle courra au sortir de l'abbaye! Faut-il vous le dire, mes agneaux?

— Elle ira nous vendre, interrompit la voix rauque de l'*Armasch*, car c'est une espionne.

A cette accusation inattendue, le silence redoubla et tous les regards se portèrent sur Gorju, dont la réponse devait décider souverainement de la vie de Christine et de sa mère, car les hommes brouillés avec la justice et la société peuvent pardonner tous les crimes, excepté la trahison.

L'espionnage ne leur est pas odieux à cause de la bassesse de cœur qu'il implique, mais parce qu'il leur enlève le seul gage moral de sécurité auquel ils puissent se fier. La fidélité au serment est un de ces liens sacrés que l'homme de proie lui-même est tenu de respecter comme une garantie matérielle de toutes les jouissances auxquelles il aspire. Convaincue ou même soupçonnée d'espionnage, la jeune fille devait être enterrée vivante dans l'enceinte de l'abbaye.

IV

Que les bohémiennes se suivent et ne se ressemblent pas.

Christine avait affronté d'un regard calme et dédaigneux cette tempête plus hideuse que celle des flots soulevés en montagnes et creusés en abîmes. François la voyait souffrir son agonie; sa douleur s'exaltait jusqu'à l'héroïsme avec cette volupté secrète qui transforme les souffrances partagées par l'être aimé. Ainsi que le condamné à mort, elle revoyait dans un tableau rapide les jours lumineux ou sombres de sa vie.

Elle sentait confusément qu'elle vivait seulement depuis l'apparition du jeune peintre de cette vie chaude et magique du cœur qui illumine le monde extérieur comme le brillant décor de l'amour. Peut-être était-elle heureuse des tragiques émotions qui brisaient son corps depuis quelques jours et remerciait-elle Dieu de vouloir la retirer rapidement de la vie, puisque vivante elle devait rougir de honte et de confusion en s'avouant à elle-même cet amour impossible qui l'envahissait.

Elle eût voulu éteindre dans son sang cette flamme attisée par des hasards étranges. Etait-ce donc le démon qui s'emparait d'elle et qui lui soufflait ses inspirations impures? Fille noble, soumise et pieuse, pouvait-elle aimer un mendiant? Et cependant ne regrettait-elle pas en ce moment même de ne pouvoir se coucher aux pieds de ce mendiant, comme une des filles d'Egypte qui l'entouraient, et ne rêvait-elle pas le vrai bonheur dans la vie libre, insouciante et folle de ces danseuses de grand chemin? Où était donc le bien et le mal? Le bien consistait-il à étouffer son cœur sous le cilice, à meurtrir ses genoux sur la dalle, à psalmodier des prières devant une châsse de saint, et le mal à plonger ses yeux dans les yeux du fantôme vivant de ses rêves, à danser enlacée au bras de son amant et à chanter comme l'oiseau des forêts la ronde entraînante et joyeuse? En vain Lorenzo lui répéta :

— Vous vous perdez, Christine. N'agacez pas ces bêtes féroces qu'on peut amuser et tromper avec une parole!

Elle le regardait en souriant comme une créature indifférente à des craintes si chimériques. Alors l'abbé des pauvres risqua hardiment sa popularité pour se conserver sa belle fiancée.

— Allons, tu es folle, Miji! répondit-il; je suis ton maître et je réponds de cette jeune fille.

— Que vaut la parole, puisque tu l'aimes? répliqua la vieille bohémienne. Qu'elle se défende elle-même!

Christine resta muette; elle eût cru souiller sa pensée et ses lèvres en essayant de marchander sa vie à ces êtres flétris qui lui paraissaient plus immondes que les scorpions et les reptiles des fossés.

Quant à Perrier, ses deux amis le retenaient avec force pour l'empêcher de s'élancer désespérément sur le bandit qui avait trompé les deux femmes en se faisant passer pour un comte florentin. Plus pâle qu'un linceul, il jetait des regards autour de lui comme s'il s'attendait à voir le feu du ciel tomber sur l'abbaye et la consumer, il écoutait les bruits du dehors comme s'il eût espéré qu'une troupe d'archers allait accourir et enfoncer les portes du repaire. Tous les espoirs insensés qui font palpiter le cœur d'un condamné à mort, traîné au supplice, miroitaient dans son cerveau. Il ne pouvait admettre que Dieu permît la flétrissure de cette belle jeune fille, si digne de la plus chaste adoration.

Jacques et Claude sentaient leur profonde impuissance contre une foule perverse, cupide et défiante. Ils ne pouvaient racheter à prix d'argent la vie ni l'honneur de Christine; ils ne pouvaient désarmer par des menaces ou des prières cette haine instinctive dont les êtres vicieux et criminels poursuivent le faible et l'innocent; ils ne pouvaient rassurer l'ombrageuse inquiétude des habitants de l'abbaye que par un gage apparent de dévouement, et après s'être consultés à voix basse, ils résolurent d'assurer leur sécurité aux dépens de François Perrier.

En effet, ce dernier voyant la Miji s'avancer vers Christine et toucher sa mante avec un geste de mépris familier, ne put se contenir davantage. Il saisit dans sa main les doigts roidis et parcheminés de la bohémienne qui craquèrent comme de vieux sarments, et lui cria :

— Tante de Belzébuth! agenouille-toi devant cette sainte que tu as osé profaner de ton souffle infect! rampe à ses pieds et demande-lui pardon.

La vieille poussa des grognements lamentables, et plusieurs bohémiens s'élancèrent à son secours; mais Perrier fit tournoyer son bâton ferré avec une si prodigieuse dextérité qu'il maintint ses adversaires à une respectueuse distance.

Les pauvres se mirent à hurler comme des mâtins qui ont bien envie de mordre, et qui n'osent par crainte des coups suspendus sur leur échine. Miji se débattait comme un démon aspergé d'eau bénite, et ne voulait pas se prosterner.

François avisant alors une grande chaudière qui se balançait sur un tas de broussailles que deux enfants venaient d'allumer, toute remplie d'une eau plus ou moins limpide sur laquelle surnageaient des canards et des poules, saisit Miji par la nuque et menaça de la tremper dans ce bain succulent.

La vieille bohémienne se livra, pour échapper au baptême, à des contorsions extraordinaires qui firent pâmer de rire jusqu'au terrible Gorju lui-même; mais ce dernier ne se souciant pas d'être bravé plus longtemps par un valet d'aveugle dans l'enceinte de son pouvoir, fronça le sourcil à la façon du Jupiter Olympien et ordonna sèchement à Perrier de déposer à terre Miji et son bâton ferré.

— Viens les prendre! répliqua intrépidement François sans se douter qu'il plagiait le héros de Sparte.

A cette insolente réponse, la face de l'abbé des pauvres devint verte comme l'écume d'une mare stagnante. Il comprit qu'il fallait sauver à tout prix son prestige de coquin adroit et audacieux aux yeux de sa horde, qui ne respectait que la force. Il ne pouvait, sans honte, appeler à son aide contre un seul homme, — presque un enfant, — la foule de ses bandits; aussi feignit-il de dédaigner un si mince adversaire.

Il s'avança nonchalamment vers lui sans tirer son épée du fourreau puis, tout à coup, il lança un vigoureux coup de pied contre la chaudière qui culbuta, roula dans les jambes de François Perrier et le fit trébucher comme un ivrogne.

Déjà le Bourguignon cherchait à se raffermir sur ses jarrets robustes, et ses yeux enflammés promettaient une rude représaille au maître de l'abbaye, lorsque Jacques et Claude, au lieu de se ranger à ses côtés pour le défendre, le saisirent par derrière et lui arrachèrent son bâton. Stupéfait, consterné,



Ils ne parvinrent pas à dérider le front de la jeune fille. — Page 253.

abasourdi de cette défection, il ne se sentit plus la force de résister et se laissa traîner aux genoux de Gorju, qui lui dit en souriant :

— Eh bien, fanfaron, ça ne te réussit pas toujours de te déclarer le champion des belles !

— Oh ! sans la trahison de ces faux frères, tu n'aurais pas eu si bon marché de moi, s'écria Perrier. Tu n'oserais m'affronter à lutte égale. Tu n'es qu'un lâche voleur, un comédien de visage, de cœur et d'habit. Il n'y a pas de sang sur ta joue, il n'y a pas de sang dans ton cœur. Mais ne crois pas que cette noble demoiselle s'avilisse jamais jusqu'à mettre sa main pure et blanche dans ta main de proie, maintenant que tu as laissé tomber ton masque. Je suis un honnête garçon, moi, je ne sais ni mentir ni tromper, et je ne crains pas de te dire devant ta troupe de larrons que tu es bien digne de les commander, car de tous, tu es le plus lâche !

Gorju haussa les épaules, et s'adressant aux deux autres peintres :

— Merci, mes chérubins, dit-il ; bâillonnez-moi ce bavard. Nous déciderons plus tard de son sort.

Jacques et Claude obéirent.

— Tu vois, maître, ce que tu as gagné à vouloir défendre cette espionne ! reprit Miji, qui, plus exaspérée que jamais, n'abandonnait pas son accusation.

Gorju fixa sur Christine des regards presque suppliants, mais elle resta opiniâtrément silencieuse, sans quitter François Perrier des yeux.

Une rumeur sinistre parcourut tous les groupes des pauvres.

— Je crois, ajouta Miji en traînant une longue corde grasse et souillée de boue, que je pourrais maintenant lui prédire sa bonne aventure, à cette princesse.

La vieille dame comprit le sens sinistre de ces paroles, et jeta un cri d'épouvante qui fit tressaillir Jacques et Claude.

Le premier se pencha doucement vers Zorah et chuchota quelques mots à son oreille. La jeune bohémienne pâlit ; puis se rapprochant de Christine, elle se coucha pour ainsi dire à ses pieds avec la grâce d'une jeune chatte qui sollicite une caresse.

— Miji, dit-elle en dénouant sa chevelure par un geste de coquetterie enfantine, veux-tu que je dise à nos frères pourquoi tu accuses cette pauvre demoiselle d'être une espionne? C'est parce qu'elle est jeune et que tu es vieille, parce qu'elle est courageuse et que tu es poltronne, parce qu'elle est riche et que tu es pauvre, parce que le collier brillant qui enlace son cou blanc comme le marbre te fait envie et que tu voudrais le voir pendre à ton cou noir et ridé! N'est-ce pas la vérité?

— Sotte péronnelle! interrompit Miji furieuse, tête écervelée, va chanter comme un oiseau et danser comme une chèvre, mais ne te mêle pas des intérêts de la tribu. Il ne faut pas d'étrangère parmi nous. Une étrangère est toujours une ennemie qui guette nos secrets pour nous vendre. Voilà pourquoi je hais cette jeune fille. Serais-tu donc joyeuse, Zorah, de voir pendre aux arbres de la forêt les corps de tous tes frères?

— Mais tu ne crois pas cela, Miji, s'écria vivement Zorah. Toi qui es savante en magie, toi qui sais lire sur les figures le signe le plus secret et le plus fugitif de leur destinée, regarde donc le doux visage de cette blanche fiancée. Elle est belle comme un ange de lumière; son esprit même est absent d'ici. Elle rêve peut-être à son enfance, peut-être à l'avenir caressé dans des songes, mais elle ne pense pas au présent, mais elle ne nous entend pas. Pendant que nous croassons à ses pieds, son âme monte plus haut et prie Dieu.

— Eh bien! que ne l'envoie-t-on le prier de plus près! riposta la vieille bohémienne. D'ailleurs, elle n'a pas même voulu prêter le serment de ne point nous trahir.

— Crois-tu donc qu'une véritable espionne ne nous aurait pas juré tous les serments du monde! dit Zorah.

Puis, saisissant une des mains pendantes de Christine, elle l'examina avec une attention profonde :

— Par la science même que je tiens de toi, Miji, plus j'examine les lignes de cette main, et plus j'affirme que nous ne courons aucun danger de la part de cette enfant. Elle est incapable de souhaiter même la mort de son plus cruel ennemi !

Miji, hideuse de colère et de haine, tordit presque dans ses doigts crochus l'autre main de Christine et s'écria :

— Je jure par cette science dans laquelle je suis la maîtresse et toi l'élève, que si l'abbé des pauvres épouse cette étrangère, l'asile de l'abbaye sera violé, et que tous ceux qui ont coutume d'y chercher un refuge feront ployer sous le poids de leurs cadavres les branches de la forêt.

Le silence, mêlé de curiosité, qui avait régné pendant ce débat auquel la fiancée était seule restée insensible, fit place à de violentes invectives et à de sanglants reproches adressés à Gorju.

Les deux peintres frissonnèrent et relâchèrent insensiblement les liens de François, dans la main duquel Jacques trouva moyen de glisser un couteau.

L'influence de Miji semblait l'emporter décidément sur celle de Zorah, et la vieille bohémienne, fière de son triomphe, ajouta, pour accabler d'un dernier coup sa rivale :

— Écoute un conseil, ma mignonne. Veux-tu que je te dise, moi, pourquoi tu as défendu si vaillamment cette fière demoiselle que tu ne connais pas? C'est que toi aussi tu aimes

un étranger. Tu as tort, ma pauvre Zorah, et je te prédis la ruine de ton amour. Nous devons aimer les oiseaux de notre plumage, ceux qui ont été couvés dans notre nid, et qui n'ont pas honte de voler d'une aile aussi courte et aussi faible que la nôtre. L'aiglon ne doit pas nicher avec les fauvettes.

Quelques rires éclatèrent parmi les bohémiens, et Zorah, interdite, n'osa répondre. Miji, victorieuse, s'avança effrontément devant la triste fiancée de Gorjo, et lui dit:

— N'est-ce pas que tu es une espionne, toi?

La jeune fille abaissa son regard candide et étonné sur la hideuse vieille; puis elle lui répondit avec une douceur extraordinaire.

— Oui, je suis une espionne; oui, je dénoncerai vos crimes si vous ne me faites pas mourir. Je ne suis pas de votre race. J'ai horreur de vous comme de l'enfer soulevé hors de ses abîmes et débordant sur la terre; ces murailles me semblent tachées de sang innocent qui crie vengeance. L'esprit du mal vous inspire. Vous volez la guenille du misérable comme la bourse du riche, le berceau de l'enfant comme le rosaire du prêtre, le voile de la veuve comme le filet du pêcheur, le bœuf du laboureur comme le cheval du soldat. Je vois sur ce bahut des vases sacrés! je vois des coupes renversées sur un autel à moitié brûlé. Vous volez dans la nuit et vous vous sauvez. Vous êtes des bandits honteux qui aimez à vivre du travail et de l'épargne d'autrui comme le frelon, mais qui n'osez même conquérir votre proie comme l'aigle, au prix de votre sang. Ah! vous pouvez me tuer, étouffer ma voix, éteindre mes yeux, mais vous ne pouvez me rendre votre complice. Être haïe de vous! être insultée par vous! être tuée par vous! voilà ce qui sera pour moi un honneur insigne! Ah! quand je pense que sous cette friperie de gentilhomme, le glorieux abbé des pauvres avait trompé ma mère, et que j'ai failli devenir la femme de ce larron hypocrite, merci, vieille Miji, merci à toi qui m'as révélé la fourberie, à toi qui m'as sauvée! Oh! la mort me paraîtra heureuse, puisqu'elle m'épargne une honte contre laquelle mon cœur se soulevait instinctivement de dégoût!

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numéro.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

—

PREMIÈRE PARTIE.

III

LA BOUCHÉE DE ROI.

(Suite.)

Le vicomte de Fontac endossa son carrick, mit son chapeau sans enlever le mouchoir qui cachait le billet de l'étrangère, et descendit précédé de la gouvernante.

L'abbé fit deux ou trois tours dans son cabinet en disant à voix haute:

— Chère Marie, tu seras heureuse, bien heureuse! Allons en remercier Dieu!

Après quoi, M. de Brionne tourna le bouton de la porte secrète, entra dans la chapelle et demeura stupéfait devant la jeune femme, qui d'une main se soutenait à la corne de l'autel, et de l'autre écartait les cheveux dont son front était voilé.

— Qui êtes-vous, madame? demanda le chanoine après une assez longue pause.

— Je suis la vicomtesse de Fontac, reprit l'étrangère d'une voix ferme quoique émue.

IV

LE RÉCIT.

Le visage de M. de Brionne demeura calme; le digne abbé avait l'intelligence paresseuse à l'endroit du mal, et quoique ses aumônes l'amenassent souvent à découvrir d'odieuses turpitudes, ce n'était jamais sans effort qu'il parvenait à comprendre les mystérieuses souillures du cœur humain. En entendant la réponse de la jeune femme qui était restée immobile et le front penché devant lui, il sembla réfléchir pendant quelques instants, puis il dit avec une candeur naïve:

— Madame, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, ou tout au moins mes souvenirs sont bien infidèles...

— Vous me voyez, et je vous vois pour la première fois, mon père, et il m'a fallu bien du courage pour venir jusqu'à vous.

— Mon Dieu, mon enfant, si je peux vous être utile, ce sera de grand cœur... Voulez-vous passer au salon? cette chapelle est froide et vous frissonnez.

— Permettez que je reste ici, mon père; l'image de la sainte Vierge me soutient dans les aveux que j'ai à vous faire, et ces aveux sont pressés, malheureusement trop pressés!... Le nom sous lequel je me suis annoncée doit vous étonner.

— Le hasard est en effet singulier; vous portez un nom qui m'est cher, et si nous n'étions tous frères, j'avoue que ce nom seul vous vaudrait plus qu'à d'autres ma protection. A quelle branche des Fontac appartenez-vous? aux Fontac de Béarn, qui sont de la Paluze, ou aux Fontac de la Gironde, qui sont de la maison Marcillac? Je ne connais que ces deux familles du nom de...

— Je suis la vicomtesse de Fontac de la Paluze.

— Mais, voici qui me dépasse: je ne connais de cette famille que le vicomte Alfred de Fontac, fils unique de feu le vicomte de Fontac, mort en émigration. Ce jeune Alfred...

— Avec qui vous venez de souper, mon père...

— Justement...

— C'est mon mari! murmura la jeune femme d'une voix troublée.

— Votre mari! répéta l'abbé en reculant d'un pas et en attachant sur la vicomtesse des regards étonnés.

— Hélas! c'était mon mari; car je n'ai plus le droit de porter son nom, ajouta la jeune femme en essayant de dévorer quelques larmes.

— Ah çà! ma chère dame, expliquons-nous; ceci me paraît être au-dessus de ma perspicacité. Vous dites que vous êtes...

— Mademoiselle de Ravenstein, mariée en 1813 au vicomte Alfred de Fontac, et...

— Et?...

— Divorcée le 18 mai 1815.

— Divorcée! s'écria l'abbé. Ah! malheureuse! que m'apprenez-vous là? Savez-vous que M. de Fontac est fiancé à...

— Mademoiselle Marie de Verneuil, je le sais, et ne suis venue ici que pour faire rompre ce mariage.

— Hâtez-vous alors, car le temps marche, et ne marche que trop vite, vous l'avez dit; mais asseyez-vous, de grâce, asseyez-vous.

Le chanoine présenta une chaise et s'assit lui-même en répétant:

— Arrivons au plus pressé, je vous en supplie.

— Il faut avant tout, mon père, prévenir la famille de Verneuil; le moindre retard peut amener de grands malheurs.

— Mais le vicomte m'a quitté pour courir la poste sur la route de Verneuil.

— Cette nuit?

— Cette nuit.

— Ah! mon Dieu! Eh bien! il faut nous mettre à sa poursuite et brûler le pavé... D'ailleurs, on ne se marie pas en quelques heures; le vicomte arrive de Berlin, ses bans ne sont pas publiés, nous avons au moins quinze jours pour agir.

— Détrompez-vous, ma chère dame, tout est prêt. Ce mariage, qui est à peu près résolu depuis deux mois, a été légalement affiché et annoncé. Le Code et l'Église sont satisfaits; on n'attendait plus pour la mairie et pour l'église que l'arrivée du fiancé, et c'est le jour même de cette arrivée que les époux doivent être unis par l'officier public et bénis par le prêtre...

— Partons donc, mon père, s'écria la vicomtesse en se levant précipitamment, partons sans plus tarder.

— Partir! mais comment? et pour où?

— Partons à quatre chevaux, et pour Verneuil, que vous connaissez probablement.

— Sans doute... mais je n'ai pas de voiture.

— Mon coupé est dans la rue, venez... En route je vous raconterai cette fatale histoire.

— Et mes pauvres, que vont-ils devenir? qui les soignera?

— Cette même Providence qui vous a déjà mis sur leur chemin.

— Il le faut! murmura le chanoine avec un gros soupir... Madame, suivez-moi.

M. de Brionne entra dans la bibliothèque, suivi de la jeune femme, prit son chapeau, son collet et sa canne; puis il passa dans le salon où madame Marthe l'attendait.

— Bonté du ciel! et où allez-vous, monsieur? s'écria la brave gouvernante.

— Marthe, ma fille, je vais quitter Paris pendant un, deux ou trois jours...

— Hélas! et vous partez de ce pas?

— De ce pas, vous l'avez dit... Je laisse à vos soins tous mes pauvres, ayez pour eux une égale sollicitude. Où est Benoîte?

— Elle est couchée et dort, ainsi que vous et moi devrions faire, monsieur l'abbé.

— Vous l'enverrez chez les frères, chez M. le duc, au chapitre, à Saint-Étienne et à Saint-Jacques, pour donner avis de ma courte absence. Vous lui recommanderez le bouillon gras de ma pauvre Alsacienne; je désire que ce bouillon ne soit ni trop fort, ni trop faible, et saupoudré de gélatine. Vous irez voir dans la journée cette pauvre madame Keller...

— Madame Keller! répéta la vicomtesse, qui écoutait respectueusement les recommandations de l'abbé.

— Eh! oui. Connaîtriez-vous encore cette intéressante créature?

— Madame Keller, qui habite Herlisheim, près de Colmar?

— C'est cela même.

— Et qui a deux filles et un garçon?

— Précisément.

— Quoi! cette pauvre femme est à Paris?

— Malheureusement pour elle, oui.

— Mais elle doit être dans une misère affreuse!

— Aussi affreuse que possible; cependant je crois que ses chagrins les plus violents ne viennent pas de son indigence.

— Assurément non... C'est une triste histoire qui se mêle à la mienne... Venez vite, bien vite, mon père; de grâce, ne perdons pas une minute.

— Vous entendez, Marthe, vous entendez... éclairez-nous. Madame, je suis à vos ordres; veuillez passer devant... Ah! donnez moi votre bougeoir, Marthe, et allez me chercher mon portefeuille: je suis sans argent.

— J'en ai pour vous et pour moi, mon père; nous réglerons nos comptes plus tard.

— Que la volonté de Dieu soit faite, je ne souffle plus mot... Où donc est votre voiture? je ne la vois pas...

La jeune femme ayant ouvert la grille elle-même et avec impatience, fit quelques pas dans la rue et appela d'une voix sonore et vibrante: Faust!

Le roulement d'une voiture répondit presque aussitôt à cet appel.

— Voilà un nom qui ne m'est pas inconnu, dit le chanoine.

— Cela doit être, puisque vous êtes le protecteur de madame Keller.

— En effet, je crois me souvenir qu'elle nomme ainsi son fils.

— C'est vrai; aussi est-ce son fils que vous allez voir.

— Et que fait-il près de vous, madame?

— Pour le moment, c'est mon valet de pied; le voici.

Un élégant coupé de ville venait de s'arrêter devant la grille, et un jeune domestique en livrée de deuil, l'aiguillette à l'épaule, avait ouvert la portière et abattu le marchepied.

— Montez, mon père, dit la vicomtesse en offrant la main au chanoine qui, s'étant approché du valet, regardait avec surprise son doux visage et son gracieux maintien.

— Pour Dieu! monsieur, écrivez-nous dès demain, s'écriait la gouvernante en pleurant à chaudes larmes, il me semble que vous n'allez pas revenir.

La vicomtesse s'élança dans la voiture, et à peine assise dans le fond, à côté de l'abbé, elle se pencha vers le domestique qui attendait ses ordres et lui dit:

— A la poste aux chevaux, et bon train.

Le coupé fut enlevé au grand trot.

— Me voilà jusqu'au cou dans un roman, dit le chanoine après un premier moment de silence, et je ne comprends rien au rôle que vous m'y faites jouer, ma chère dame.

— N'appelez pas cette histoire un roman, mon père, et ne doutez pas de la beauté du rôle que Dieu vous y destine.

— Je ne demande qu'à savoir où je vais et ce que j'ai à faire. Jamais acteur ne fut porté d'une volonté meilleure.

— Ecoutez-moi donc.

— De toute oreille et de tout cœur, mon enfant.

— Puisque nous avons du temps devant nous, je vais évoquer tous mes souvenirs, en vous priant de me rappeler à l'Évangile quand je m'écarterai de ses vertueux préceptes.

— Pourquoi vous méfier ainsi de vos propres forces?

— Parce que mon pauvre cœur a tant souffert et souffrira tant, hélas! qu'il s'anime et s'oublie quelquefois... La douleur est un mauvais guide, mon père.

— La douleur appelle à son aide la résignation.

— C'est une vertu que je ne posséderai jamais, et cependant elle serait un trésor pour mon âme affligée.

— Dieu n'aime pas qu'on désespère de sa bonté, mon enfant. Parlez; peut-être me sera-t-il donné de vous consoler.

— Comme je vous l'ai dit, mon père, je suis fille du baron de Ravenstein, et ma famille, alliée aux plus nobles maisons d'Allemagne, touche aux ducs de Clèves et de Berg. Mon père était un vieux soldat que l'infortune de nos princes avait ruiné, et que la guerre avait couvert de blessures; ma mère était morte fort jeune, et j'avais été confiée, dans ma plus tendre enfance, à une vieille amie de ma famille retirée à Berlin. Blessé une dernière fois à Wagram, mon père vint se reposer de ses longs services dans la modeste retraite où j'attendais son retour. Un an après son arrivée, l'excellente amie à laquelle il avait laissé le soin de ma première éducation mourut, et il demeura seul chargé de ma conduite. Je ne vous dirai pas tout ce que ce noble père a fait pour son enfant. Sa bonté ingénieuse descendait aux plus minutieux détails pour satisfaire mes caprices ou flatter mon petit orgueil. Ses économies, ses humbles revenus étaient employés à payer des maîtres renommés. Sa gloire était de me voir briller par les talents qu'il s'efforçait de me faire acquérir; sa vanité était de se laisser dire que je devenais belle; son bonheur était de baiser mon front à tout instant, et de se faire raconter par moi mes prouesses de fillette.

Je veux abréger le récit de ces temps heureux où je n'avais pour compagnon que ce vieillard vénéré, et pour sentiment au fond du cœur que le bonheur d'être son enfant... Hélas! lorsque cette tendresse est déplacée par un autre amour, quelle jeune fille peut assez regretter le trésor qui lui échappe? Le mariage ne se voit qu'à travers un prisme trop souvent trompeur; heureuses celles qui ne laissent pas au seuil paternel, en le quittant, avec leur nom de demoiselle, leur dernière chanson. En 1812, j'avais seize ans, j'aimais la danse avec passion, j'aimais mon père de toute mon âme, j'adorais Dieu en vraie chrétienne, et s'il m'arrivait de rêver quelquefois dans un long sommeil, ce n'était jamais qu'à mon piano, ou à mes oiseaux, ou à mes fleurs.

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXXII

TALMA.

Peu de temps après cet immense tremblement de terre européen qui a nom *la Révolution de* 1789, par un beau jour d'automne, deux jeunes gens se promenaient dans une des allées les plus ombreuses du jardin du Palais-Royal, se rencontrant souvent presque face à face, souvent s'en allant presque côte à côte, — de par leurs évolutions égales sur cet espace rétréci, — et, cependant, ne songeant ni l'un ni l'autre à s'occuper l'un de l'autre, en dépit de ces fréquents rapprochements, tant chacun d'eux paraissait plongé dans de profondes et intimes réflexions.

L'un de ces jeunes gens portait le modeste uniforme de capitaine d'artillerie. De temps en temps il s'arrêtait court; du bout d'une baguette qu'il tenait à la main, il traçait alors rapidement quelques lignes sur le sable; puis son œil, qui jetait un éclair, se levait vers le ciel, comme pour y chercher la solution poursuivie d'un problème...

L'autre jeune homme, vêtu d'une manière élégante, selon la mode du temps, s'arrêtait aussi quelquefois, mais d'une façon moins brusque. On eût dit, au contraire, chez lui, que ce mouvement avait quelque chose d'apprêté, de théâtral. Qu'il marchât, au reste, ou qu'il demeurât immobile, il ne cessait de réciter tout bas des paroles sans suite... et tandis qu'il parlait ainsi tout seul, sa physionomie, dont le dessin irréprochable rappelait, par la pureté des lignes, tout ce que la statuaire antique nous a laissé de plus admirable, semblait subir tour à tour le reflet des impressions les plus diverses. On voyait briller sur ce beau front, alternativement, la passion de l'amour, les tourments de la jalousie, les fureurs de la haine.

Tout à coup, ce que le hasard avait évité jusque-là à nos deux promeneurs, le hasard le produisit: en se rencontrant de nouveau, à un moment donné, ils se heurtèrent violemment.

Cette fois ils échangèrent un regard.

— C'est vous, Bonaparte!

— Eh! bonjour, Talma!

Et le soldat et l'acteur se serrèrent la main. En effet, ces deux jeunes gens n'étaient autres que Bonaparte et Talma.

Bonaparte, ce héros qui devait remplir un jour le monde sous le nom de Napoléon... et épuiser tout ce qu'ont de plus sublime la gloire et le malheur...

Talma, ce grand artiste auquel il était réservé d'obtenir dans l'art de la tragédie des succès qui, s'ils sont un jour atteints, ne seront certainement jamais dépassés!

Voilà nos deux amis bras dessus bras dessous et se mettant à causer histoire. Talma était familier avec Plutarque. Il se préoccupait particulièrement du caractère, des mœurs, des habitudes de Romulus, d'Épaminondas, de Sylla, de César, d'Alexandre. Bonaparte, au contraire, ne s'attachait qu'aux actions guerrières de ces hommes célèbres, et tout en admirant, à ce sujet, leurs talents, il signalait aussi sans pitié les fautes qu'ils n'avaient pas su éviter.

— *Croyez-vous que l'on puisse être plus grand qu'Alexandre?* demanda-t-il subitement à Talma.

A cette singulière question, le comédien sourit.

— Ma foi! répliqua-t-il, je vous avouerai, mon cher Bonaparte, que je ne suis point préparé à vous répondre là-dessus *ex abrupto*. Plus grand qu'Alexandre, cela me paraît difficile... sinon impossible...

— Il n'y a rien d'impossible, reprit Bonaparte d'un ton bref.

— Soit! En attendant que vous me prouviez cette vérité... — et Talma sourit de nouveau, — voici l'heure qui s'avance... j'ai faim... Vous plairait il de venir dîner chez moi?

Une légère rougeur colora les traits du jeune capitaine d'artillerie.

— J'accepte, dit-il enfin.

. . . .

Dix ans s'étaient passés depuis cette scène. La réputation de Talma, qui ne faisait encore que de naître en 1789, était, en 1799, tout à fait grande fille. *Charles IX*, *Hamlet*, *Macbeth*, *Othello*, le théâtre de Ducis et de Chénier, le rôle d'*Oreste*, celui d'*Achille*, et tant d'autres, avaient placé Talma au premier rang des acteurs tragiques. Sans faire oublier Lekain aux vieux amateurs, ceux-ci étaient bien forcés de convenir que Talma possédait certaines qualités dont manquait son prédécesseur. Il avait principalement sur Lekain l'avantage de la beauté physique, et cette beauté lui servait à merveille pour reproduire ces héros grecs tout empreints d'une fatalité superbe.

A la suite d'une représentation d'*OEdipe*, un soir, naturellement, vers la fin de 1799, comme Talma traversait encore le jardin du

Palais-Royal, rêvant à ses succès, à ses amours...

A la lueur d'un réverbère il aperçut à quelques pas, à sa droite, un homme aux cheveux plats, au teint olivâtre, dont les traits ne lui étaient pas inconnus. De son côté cet homme s'était arrêté pour considérer le tragédien... Bientôt, tous deux firent à la fois un pas l'un vers l'autre... Comme dix ans auparavant, tous deux se tendirent en même temps une main amie.

Seulement, cette fois, ce fut Talma qui fut invité, par le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte, à venir, sans façon, dîner le lendemain chez lui, *rue de la Victoire*, — surnom heureux donné à la *rue Chantereine*, depuis que le général Bonaparte y avait fixé son séjour.

Et Talma, on le conçoit, s'empressa d'accepter cette invitation... Et s'il rougit alors, lui, ce fut de joie.

Un peu plus tard, le soldat qui était devenu général, puis premier consul, devenait empereur et roi... Et empereur et roi, comme soldat, général ou consul, Napoléon n'oubliait jamais son ami le comédien. — Il n'y a que les faux grands hommes qui croient au-dessous d'eux de se souvenir de leur passé. — Apprenant même un jour que Talma se trouvait dans l'embarras, par suite d'une spéculation maladroite, le chef de l'État faisait venir près de lui l'éminent artiste, et après quelques paroles pleines de bienveillance il lui venait noblement en aide et le tirait de la situation difficile où son ignorance des affaires l'avait placé.

. . . .

Talma était né à Paris en 1763 ; son père était dentiste. Pendant dix-huit mois le futur tragédien pratiqua la profession de son père avant que ses instincts lui eussent appris qu'il lui était réservé en ce monde une plus noble tâche que celle d'arracher des dents...

Partageant ce privilége avec quelques natures d'élite, notre grand acteur avait toute la simplicité d'un enfant et s'amusait des moindres bagatelles. Il se plaisait notamment à entendre des propos grivois et ne dédaignait pas lui-même d'y apporter son contingent, comme s'il eût éprouvé le besoin de descendre de temps à autre des nuages poétiques où son imagination l'entraînait; mais parlait-on d'affaires devant Talma... il demeurait muet... Cette tête essentiellement artiste ne pouvait se plier aux détails minutieux de l'administration. La conversation, au contraire, après avoir effleuré des sujets légers, se portait-elle sur le domaine de l'art, de l'histoire... en ce cas, l'œil tout à l'heure souriant et naïf de Talma s'enflammait tout d'un coup, sa bouche devenait éloquente et son improvisation s'élevait à la hauteur de ses plus belles créations tragiques. Il écrivait aussi et parlait l'anglais dans la perfection et donna même parfois à Londres des représentations dans cette langue. Les réflexions qu'il a publiées sur *l'art dramatique* montrent ce qu'il aurait pu faire s'il s'était exclusivement occupé d'écrire. Ces pages, malheureusement trop peu nombreuses, devraient être lues et méditées par bien des comédiens de nos jours. *L'intelligence* et la *sensibilité*, voilà les deux qualités que Talma exige, par-dessus tout, de l'artiste... à condition, je n'ai pas besoin de le dire, que ces facultés, une fois mises au jour, seront encore fécondées par un travail incessant.

Nous avons dit que Talma, dans l'intimité, était du naturel le plus gai. Nous devons dire aussi qu'il était bon. Cet homme qui, sur le théâtre, savait exprimer les passions les plus terribles au point de porter la terreur et la pitié jusqu'à leurs dernières limites dans l'âme des spectateurs; cet homme était la douceur, l'indulgence, la générosité personnifiées dans le commerce habituel de la vie. Le souvenir des bienfaits qu'il a répandus à Brunoy, où était située sa maison de campagne, existe encore vivace dans ce petit village. Et puis, notez que Talma *savait* faire le bien; car ce n'est pas tout que de donner, il faut *savoir* donner! Tout en ouvrant sa bourse à l'infortune, il voulait que cette infortune se montrât digne des secours qu'il lui apportait; jamais ses aumônes intelligentes ne servirent à entretenir la paresse, la débauche. On cite encore à Brunoy une foule de gens à la fortune desquels Talma a contribué en leur faisant contracter forcément l'habitude du travail. Tantôt c'était un chemin dont il fallait arracher les mauvaises herbes; tantôt c'étaient des pierres qu'il fallait transporter d'un lieu dans un autre, un fossé qu'il fallait combler, une mare qu'il fallait dessécher...



TALMA

Et les paysans obéissaient *au bon monsieur*, comme ils l'appelaient... et ils gagnaient ainsi, en se rendant utiles au village, l'argent que Talma leur donnait... Et tout le monde, de la sorte, y trouvait son compte : bienfaiteur et obligés; la dignité de tous était sauvegardée.

Talma est mort dans sa gloire en 1826. — *Un des grands malheurs de notre art*, disait-il tristement quelque temps avant de fermer les yeux, *c'est qu'il meurt pour ainsi dire avec nous.* Le nom de Talma ne peut mourir, car Talma a laissé pour lui survivre, outre le propre éclat de ce nom, — porté honorablement aujourd'hui par ses deux fils, l'un chef d'escadron d'artillerie, l'autre lieutenant de vaisseau dans la marine impériale, — le bien que l'homme a fait sur la terre, les conseils excellents donnés par le grand tragédien à tous les artistes.

. . . .

Et là-dessus, lecteur, je termine par deux anecdotes : l'une concernant Talma lui-même; L'autre concernant un imbécile, dans l'exercice de ses fonctions, à propos de Talma.

Je commencerai, comme bien vous pensez, par l'homme d'esprit.

. . . .

Talma vieillissait un peu. Le public ne lui avait pas encore prouvé qu'il s'en fût aperçu. Un journaliste, à qui je ne ferai pas l'honneur de le nommer, — un méchant homme qui, pendant plus de trente ans, fit métier de louer ou de vendre sa plume, — osa écrire, lui, dans sa feuille, ce que personne ne voulait penser : qu'il était urgent que Talma songeât à se retirer.

Talma arriva un matin chez le journaliste; calme, digne, il lui dit : — Monsieur, vous m'aviez ménagé jusqu'à présent ; vous m'attaquez quand cela peut m'être le plus cruel, — quand vous avez le droit de dire que mes cheveux blanchissent... — Est-ce donc que vous avez vraiment décidé que je doive renoncer à ma carrière? Répondez. Quoi que vous ordonniez, je suis disposé à vous obéir. Je préfère le silence, l'oubli peut-être dans la retraite...

Au bruit de vos injures sur la scène.

Le journaliste baissa la tête. Une fois, par hasard, il se sentait ému par les accents d'un honnête homme.

— Je me tairai désormais, monsieur Talma, répondit-il.

Et il tint parole... — La meilleure action de sa vie !

Et le public put encore longtemps applaudir l'acteur aimé...

Qu'un méchant homme avait été sur le point de lui faire perdre...

Dans l'unique but de prouver que sa méchante plume ne vieillissait pas, elle, qu'elle savait toujours déchirer.

Passons au mot de l'imbécile, c'est plus gai.

On parlait de Talma dans une réunion, et l'on admirait surtout la facilité qu'il avait de se transfigurer. Il s'éloignait de quelques pas, disait-on; il se passait la main sur le visage, et, sans avoir besoin du prestige de la scène, sa voix, tout à l'heure si douce, vibrait aussitôt puissante et terrible à vos oreilles... sa physionomie resplendissait... sa taille même prenait des proportions gigantesques... Il avait six pieds en ces moments-là !...

— Six pieds! s'écria l'imbécile en question qui assistait à ce récit, six pieds! répéta-t-il stupéfait.

Et après une seconde de réflexion :

— Ah çà ! reprit-il en se tournant vers le narrateur, ce n'est pas une farce? Vrai !... Comment, ce M. Talma avait la *facilité de grandir à volonté !*

. . . .

Vous accusez ici, j'en suis sûr, votre diable dévoué de vous conter une bourde...

N'est-il pas vrai, lecteur ?

Eh bien ! sur tout ce que j'ai de plus cher, — mes cornes ! — un diable sans cornes, ce serait si laid ! — je vous jure que j'ai entendu le mot susdit.

J'en ai entendu bien d'autres, allez, parmi les gens qui se mêlent de juger les artistes !...

Sans les connaître.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 34. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES

20 DÉCEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . . Paris. . . . . . 4 fr. — Départements. . . 5 — Étranger. . . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Il se sentait ramener, malgré lui, vers la terre... vers la vie... vers la douleur. — Page 267.

SOMMAIRE :

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

—

CHAPITRE VII.

Les morts portent conseil.

Lorsque Fabien, la tête perdue, le cœur déchiré, s'enfuit de la casa d'Arcangel, le soleil avait, depuis longtemps déjà, disparu à l'horizon.

Il fait nuit maintenant.

Mais l'on pourrait se croire encore en plein jour, tant le clair de lune est splendide, tant les étoiles étincellent innombrables au firmament...

Une vraie nuit havanaise!

La brûlante température de la journée, — cette température dont M. Toussaint Briollet, en sa qualité de nouveau venu, a souffert plus que tout autre, — s'est adoucie sensiblement.

Grâce à la brise qui s'élève du côté du golfe du Mexique, il règne à présent une fraîche chaleur.

On dirait une de nos soirées parisiennes, au mois de juin.

Toute joyeuse de pouvoir respirer un peu, la ville entière est sur pied.

Comme ce matin, les places et les promenades sont encombrées.

Mais, cette fois, la foule se compose de la population blanche.

Et c'est à cause de cela que la police intime aux Peaux-Noires l'ordre d'aller achever leur carnaval au delà des fortifications, dès que les horloges de la ville ont sonné la quatrième heure du soir.

Comme ce matin, il y a concert sous les fenêtres du capitaine général.

Mais ce ne sont plus les instruments discordants et barbares des esclaves que l'on entend, c'est la musique militaire qui exécute, — comme tous les soirs, — devant le palais du chef suprême, les airs nationaux de la vieille Espagne.

Ce ne sont plus les fous grotesques ou hideux que nous connaissons qui animent à présent les abords de l'Intendencia, ce sont d'élégants caballeros, en tenue irréprochable, qui, la cigarette aux lèvres, le lorgnon à l'œil, regardent, en frisant leur moustache, les jolies femmes accourant au rendez-vous préféré.

Voyez-les, ces charmantes créoles, mollement étendues sur les riches coussins de leurs *quitrins*, de leurs volantes, de leurs calèches.

C'est douce chose vraiment que de contempler ces belles indolentes.

Dans les flots luxuriants de leur noire chevelure, sont semées çà et là quelques fleurs

[illegible] aux couleurs brillantes que fait aisément pâlir pourtant l'éclat de leurs grands yeux.

Pour toilettes, des robes décolletées et légères. — Pas d'inutiles dentelles, pas de mantilles jalouses.

Les rayons de la lune, se glissant à travers les feuilles dentelées des palmiers, viennent en toute liberté se jouer sur leurs blanches épaules et en caresser amoureusement les voluptueux contours.

Trop fières ou trop coquettes pour effleurer le granit de la place de leur pied aristocratique, — chaussé d'un petit soulier de satin qui ferait honte à la pantoufle de Cendrillon, — elles écoutent, sans descendre de voiture, moins le concert, sans doute, que les galanteries et les doux propos de leurs chevaliers servants.

Que de regards éloquents! que de tendres soupirs! que de serments murmurés tout bas! que de rires éclatants et sonores!... De tous côtés, c'est l'insouciance, c'est le bonheur, c'est l'amour!

Et Fabien... Fabien le maudit... Fabien le paria... qui avait marché tout droit devant lui sans regarder, sans savoir seulement où il dirigeait ses pas, se trouva tout d'un coup au beau milieu de cette joie universelle, et vint heurter à tous ces bruyants éclats de rire ses sombres pensées et son désespoir.

En apercevant cette foule, en entendant cette musique, le premier mouvement de Fabien fut un mouvement de colère.

Il trouvait bien étrange que l'on osât s'occuper de fêtes et de plaisirs, lorsqu'il souffrait, lui, tous les supplices de l'enfer.

Il eût voulu que l'univers entier se fût ressenti de l'épouvantable commotion qui avait brisé sa vie, anéanti son présent et tué à tout jamais son avenir.

Il eût voulu que toute la nature eût porté le deuil de ses rêves détruits, de ses illusions perdues.

Et il les maudissait, ces hommes; et il leur jetait un long regard de haine, à ces femmes dont la physionomie heureuse, dont la joie non dissimulée insultaient si outrageusement à sa douleur.

— Lorsque le monde n'existe plus pour moi, murmurait-il, — pourquoi donc ne s'écroule-t-il point aussi pour les autres? pourquoi ce ciel est-il toujours aussi beau, toujours aussi pur, toujours aussi bleu?... pourquoi ces milliers d'étoiles osent-elles prêter leurs splendeurs accoutumées à cette nuit de désespoir?...

Tout irritait Fabien...

Tout lui jetait au cœur amertume et colère.

Cet air doux, frais, parfumé qui venait caresser son front brûlant n'était pour lui qu'une nouvelle cause de tristesse et de fureur.

— Pourquoi, — disait-il en levant vers le ciel des yeux chargés de reproches, — pourquoi l'hiver n'existe-t-il pas pour cette île maudite? Pourquoi Dieu, dans sa cruelle partialité, nous exempte-t-il des frimas et des neiges? Pour mon âme mortellement atteinte, ne vaudrait-il pas mieux mille fois l'horreur et la désolation de la nature que cette fête sans fin, que ce printemps éternel?...

A cet instant, comme pour donner à ses plaintes une ironique réponse, la musique de la plaza retentit plus vive et plus éclatante.

Les instruments militaires exécutaient l'air favori du gouverneur.

Ce ne pouvait être et ce n'était en effet qu'un air espagnol, — un vieil air populaire, — dont Fabien reconnut bien vite la nationalité.

— L'Espagne!... l'Espagne!... s'écria-t-il, le pays des Pueblas et des Arcangel!... la patrie de ce misérable Fabrice!... Ah! ces orgueilleux étrangers!... Il est dit que l'Europe les aura vomis sur cette île pour notre perte à nous autres créoles, pour notre malheur!...

Comme tous les Havanais, comme tous les enfants du pays, Fabien avait ressenti toujours au fond de l'âme, — contre ces maîtres que leur imposait la Péninsule, — une antipathie profonde et légitime, après tout, que son amour pour Encarnacion, que les promesses du marquis d'Arcangel n'étaient parvenus à endormir que momentanément.

Amour et promesses n'existaient plus pour lui, — et ses premiers sentiments reprenaient le dessus.

Quant à ses frères créoles, leur indolence native, leur insouciance, leur paresse, — effets obligés d'un soleil trop ardent, — alanguissant leur volonté, leur enlevaient toute pensée de révolte.

Leur indépendance même les eût fatigués. — Le jour, des cigarettes et des rêves, — la nuit, des bals et des fêtes! — telle était leur vie.

Vie charmante, au reste, existence toute philosophique qu'ils avaient le bon esprit de préférer aux hasards et aux dangers de la guerre civile.

Fabien savait cela, et il n'espérait pas plus d'eux que des autres.

Aussi les enveloppant tous dans un seul et même regard, — regard de mépris et de colère, — il quitta précipitamment le coin obscur où il s'était tenu caché jusqu'alors.

En quelques secondes, il fut loin de la place d'armes.

En traversant la *calle de Cuba* (la rue de Cuba), une voix connue parvint à son oreille et l'arrêta dans sa course.

— *Niño!... mio caro niño!...* (mon enfant, mon cher enfant!) disait la voix qui semblait brisée par l'âge, — où cours-tu donc de la sorte, Jesus Maria!

Fabien se retourna.

— Manelita! — fit-il, surpris, en apercevant une vieille négresse accroupie sur le seuil d'une maison d'apparence modeste et souriante à la fois, tout encadrée de verdoyantes guirlandes d'*aguinaldos* et de *manzanillas*.

Cette vieille négresse n'était autre que la nourrice de Fabien, celle à qui, tout enfant, il avait été confié par Juan Torribios.

Quant à cette petite maison parée de mille fleurettes grimpantes, c'était l'humble demeure du jeune médecin.

— *Niño!...* répéta Manelita qui s'était levée vivement et qui avait saisi avec une sollicitude affectueuse la main de Fabien; — mais ta main est fiévreuse... ton front est brûlant... Viens!... entre et repose-toi!

Fabien entra machinalement.

— As-tu dîné, *niño?* demanda la négresse empressée. — Tiens!... regarde! je t'ai préparé de ces bons plats créoles que tu aimes tant, *mi alma!* Vois le magnifique *agiaco!...* quel fumet séduisant! et ces *zapotillos!...* comme ils sont beaux et veloutés!... Je les ai cueillis tout exprès pour toi!... Préfères-tu du *mamon*... cette crème exquise dont tu me demandes toujours? en voici plein cette grande coupe de cristal.

— Laisse-moi, Manelita!... répondit Fabien, je ne veux rien!... rien!... rien!...

— Ah! fit la pauvre négresse désappointée.

— Donne-moi à boire seulement!... j'ai soif!... J'ai la poitrine en feu!...

En disant cela, il aperçut sur la table une *alcarraza* toute remplie d'eau à la glace, et avant même que Manelita n'eût eu le temps de la prendre, Fabien s'en saisit, la porta à sa bouche et la vida jusqu'à la dernière goutte.

— Jésus Maria! quelle imprudence! s'exclama la négresse en levant les bras au ciel.

— Maintenant... va-t'en! — reprit Fabien d'une voix brève.

— Il y a quelque chose!... se dit la vieille femme en s'éloignant toute triste; il y a quelque chose, *niño caro!...*

Et elle considérait encore le jeune homme.

Mais ce dernier frappa du pied... et elle disparut en gémissant.

Fabien était seul, enfin; il courut à un secrétaire, et l'ouvrant vivement, il prit dans l'un des tiroirs intérieurs un petit médaillon entouré d'un cercle d'or.

C'était le portrait d'Encarnacion. Il le regarda longtemps, bien longtemps... et sa poitrine se souleva, et il se mit à sangloter.

— Fini!... c'est fini!... disait-il... jamais elle ne sera à moi!... jamais!...

Ses sanglots s'arrêtèrent comme par enchantement; il plaça sur son cœur le précieux médaillon, et courut brusquement vers une table où se trouvait une boîte qu'à sa forme il était facile de reconnaître pour une boîte de pistolets...

Il prit cette boîte.

— Il y a là les armes qui m'ont servi dans mon duel avec Fabrice!... dit-il; l'un de ces pistolets m'a fracassé le bras seulement!... Aujourd'hui...

Il n'acheva pas...

Il venait d'ouvrir la boîte, et il s'apercevait, non sans surprise, que ses deux pistolets avaient disparu.

— Manelita!... Manelita! cria-t-il aussitôt.

La négresse accourut.

— Pourquoi cette boîte est-elle vide?... Qui s'est permis d'enlever mes armes?... Réponds!

— Mais... c'est... c'est... balbutia la vieille...

— Caramba!... répondras-tu?

— C'est... c'est le nègre du colonel Fabricio!... le Scorococolo!...

— Scorococolo! reprit Fabien stupéfait, Scorococolo!...

— Oui... niño!... lui-même!... Il m'a dit que tu avais besoin de tes armes pour une promenade de nuit, et qu'il venait les chercher de ta part. — Était-ce donc un mensonge?...

— Non! non!.. repartit Fabien, qui comprit tout de suite pourquoi le nègre avait agi de la sorte. — Scorococolo ne l'a point menti... c'est moi qui l'avais envoyé!... je ne m'en souvenais plus!... Adios, Manelita!... ajouta-t-il en se dirigeant vers la porte, — adios!

— Adios, niño!... ne rentreras-tu pas?.. demanda la vieille négresse d'un ton inquiet.

— Rentrer!... non!... répliqua brusquement Fabien; — non! je ne rentrerai pas.

Et il franchit le seuil de la porte.

A peine avait-il fait dix pas, qu'il se retourna; la vieille femme n'avait pas bougé... Il revint vers elle, prit entre ses deux mains sa pauvre tête crépue, et déposa sur chacune de ses joues ridées deux ou trois baisers bien chauds et bien vrais qui rendirent la brave créature tout heureuse...

— Adios, Manelita cara! — dit-il ensuite avec affection, — adios, ma bonne chère âme!.. et ne t'inquiète pas de mon absence, entends-tu... ne t'inquiète pas!

Et il disparut, — reprenant sa course folle, insensée, sans but, à travers les faubourgs et les places, à travers les rues et les carrefours...

Et toujours à travers la foule riante et joyeuse.

Il se trouva bientôt hors de la ville. — Mais, là encore, des troupes de ménestrels chantaient sous le feuillage, en s'accompagnant de l'antique mandoline.

A chaque pas, sur le *Paseo*, les folâtres accords de quelque bal, s'élançant par bouffées des fenêtres ouvertes, arrivaient jusqu'à lui.

Ailleurs, c'étaient des chants avinés, des modulations étranges, des cris de joie furieux, les sons fantastiques de mille instruments plus fantastiques encore!... c'était, en un mot, le carnaval des nègres qui se continuait plus délirant que jamais dans tous les cabarets, dans toutes les tavernes, dans tous les bouges de la banlieue.

Et tout ce bruit, toutes ces folles musiques semblaient dire à Fabien : — Marche! marche! marche!

Et, nouvel Ahasvérus, Fabien marchait!... Et il avait beau marcher, les refrains bachiques le poursuivaient toujours...

Enfin, il gagna la campagne...

Les chants et les concerts devinrent moins distincts; puis ils n'arrivèrent plus à son oreille qu'en murmures confus, indéfinissables...

Puis ils s'éteignirent tout à fait... dans le lointain.

Quand Fabien se trouva seul, bien seul dans la campagne, il sembla souffrir moins...

La solitude lui faisait du bien; — tout autour de lui était si beau!... si calme!... si majestueux!

Les palmiers et les cocotiers aux cimes orgueilleuses, les *maboas*, les *yaguas* se détachaient en vigueur sur l'azur du ciel; — des myriades d'insectes invisibles, cachés dans les prairies, dans les fleurs, dans les feuilles, remplissaient l'air d'une harmonie étrange, qui portait l'âme à la rêverie et l'isolait peu à peu de toute pensée terrestre. — Dans l'herbe des champs, sur le sable de la route, rampaient des milliers de vers luisants qui laissaient après eux une traînée phosphorescente. — Sur les buissons, dans les arbres, dans l'air, partout voltigeaient d'innombrables lucioles, — clartés vivantes, — diamants animés, — que Dieu semblait avoir éparpillés là tout exprès pour illuminer de leurs feux cette admirable nuit des tropiques.

Fabien éprouvait un certain charme à poursuivre sa route aventureuse à travers ces hôtes accoutumés des campagnes havanaises qui, à chaque instant, effleuraient son pâle visage de leurs petites ailes de flammes.

Bientôt il parvint au *Campo-Santo*. Brisé de fatigue, il n'eut pas la force d'aller plus loin et il se laissa tomber sur le gazon, à quelques pas seulement du cimetière, dont il pouvait aisément distinguer les croix et les arbres funèbres, grâce au peu d'élévation du mur qui entourait le lieu saint.

Pendant longtemps Fabien demeura sur le sol, muet, immobile, anéanti; ses idées se heurtaient et s'entre-choquaient sans suite dans son cerveau. — Il crut que sa raison allait l'abandonner.

Enfin cette sorte d'hallucination se dissipa, le jeune homme devint plus calme... Tous les événements de cette odieuse journée se présentèrent successivement par ordre à son esprit :

L'exécution, la mort de son père!... son expulsion de la casa d'Arcangel!... son mariage avec Encarnacion brisé, rompu à tout jamais!... la lâcheté de Fabrice!... l'ingratitude de tous!... et, en dernier lieu, ses projets de suicide, que Scorococolo avait su deviner et prévenir.

En enlevant les pistolets du jeune homme, le nègre savait parfaitement que cela n'empêcherait pas Fabien de se tuer si tel était véritablement son dessein, mais Scorococolo pensait aussi, avec quelque justesse, que ne trouvant pas ses armes sous sa main, Fabien n'obéirait pas du moins à un premier mouvement de désespoir. Il aurait le temps de réfléchir, et peut-être sa raison, reprenant le dessus, lui conseillerait-elle de vivre.

Et tout se passait en effet tel que l'instinct du brave noir l'avait pressenti, car, à ce moment, Fabien en était arrivé à se demander s'il devait vivre.

— Vivre!... vivre!... — se dit-il après un moment de silence, — vivre!... mais demain, toute la ville saura qui je suis!... demain, on me montrera du doigt dans les rues, en répétant : C'est Fabien!... le docteur Fabien!... le fils du supplicié!... le fils du bandit!...

Et si je m'exilais, continua-t-il en souriant à cette nouvelle idée, si j'allais cacher loin, bien loin d'ici, en Angleterre, en France, le poids de mes misères et la honte de mon nom!... Mais non, — reprit-il presque aussitôt, — folie que tout cela!... Loin d'*elle*, je serais plus malheureux encore!... Si je pouvais me venger seulement!... me venger de ce Fabrice!... Ah! quand ils m'ont chassé, cette pensée m'a déjà mordu le cœur!... Mais non!... non!... folie encore!... folie toujours!... La vengeance ne m'est pas permise!... Ils sont trop puissants, eux!... et je suis trop faible, moi!... je succomberais inévitablement dans la lutte!... mieux vaut en finir sans retour!... La mort!...

La mort!... — répéta-t-il d'une voix sourde, — Quoi!... je laisserais ce Fabrice jouir aussi facilement de son triomphe!... Qui me dit que bientôt... dans quelques jours peut-être... il ne conduira pas à l'autel la fille du marquis d'Arcangel!... Oh!...

Fabien se dressa menaçant et terrible. — Il tira de son sein le médaillon d'Encarnacion et fit le mouvement de le briser sur le sol. — Mais il ne le brisa point!... au contraire, il le porta à ses lèvres et le couvrit de baisers.

— Mais que dois-je donc faire, mon Dieu?... — s'écria-t-il avec un accent plein d'angoisse. — Que me faut-il choisir?... l'exil... la vengeance... ou la mort?

En ce moment, Fabien se trouvait juste en face de la porte du cimetière...

Comme il prononçait le dernier mot de son interrogation désespérée, une voix lugubre qui paraissait sortir de l'une de ces tombes blanches, que venait encore pâlir la clarté de la lune, répondit aussitôt :

— La mort!...

Fabien tressaillit. — L'endroit où il se trouvait était d'un aspect tellement lugubre, tout ce qui lui arrivait depuis le matin l'absorbait si complétement, qu'il ne douta pas une seconde que les morts eux-mêmes ne soulevassent la pierre de leurs sépulcres pour lui répondre.

— La mort! dites-vous? la mort! reprit-il avec éclat; oui, la mort! c'est le repos, n'est-ce pas? — c'est l'oubli!... c'est le bonheur!

Et la voix répondit encore :

— C'est le bonheur!

— Il suffit! poursuivit Fabien. — Vous ne pouvez mentir, ô vous qui reposez sous l'herbe, à l'abri de toutes les vaines passions de ce monde!... Merci de vos conseils, et à bientôt!

Et la voix du cimetière répéta :

— A bientôt!...

Fabien s'élança du côté de la mer, il n'hésitait plus maintenant...

Bien convaincu que les morts eux-mêmes le lui ordonnaient, il allait mourir.

Oui... il allait mourir... La tombe l'appelait!... il en était sûr!...

Et ce que son esprit troublé avait pris pour l'assentiment solennel des trépassés, n'était cependant que l'écho du *Campo-Santo* répétant les propres paroles du malheureux!

Fabien avait gravi l'une des hautes falaises qui bordent le golfe du Mexique; la noire chevelure du jeune homme voltigeait au souffle de la brise; il considérait une dernière fois cette mer si belle, dont les flots éclairés par la lune semblaient de l'argent en fusion. Un long soupir s'exhala de sa poitrine... puis, essuyant une larme, il fredonna ce vieux refrain créole, — triste et dernier adieu d'une âme désolée :

> Cette mort-là, c'est la mort préférée.
> Rien n'est si doux, crois-moi, que de dormir,
> Le corps bercé par la vague azurée,
> Que mollement caresse le zéphyr!

Et Fabien se précipitait dans l'espace, — dans le néant... dans le repos!

Mais au même instant, il poussa un cri de stupeur et de rage tout à la fois.

Deux bras de fer avaient étreint le jeune homme, et il se sentait ramener, malgré lui, vers la terre... vers la vie...

Vers la douleur!...

LÉON BEAUVALLET.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHASSEUR D'HOMMES

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

TROISIÈME PARTIE.

IV

Que les bohémiens se suivent et ne se ressemblent pas.

(Suite.)

Gorju resta impassible, malgré ces preuves humiliantes de mépris.

Il regardait avec une sorte d'admiration cynique le visage enflammé de Christine, et murmurait :

— Qu'elle est belle et que je l'aime ainsi, ardente et passionnée dans sa colère! Qu'il sera plaisant de souffler sur ce tonnerre et de le faire ramper sous mes pieds comme une flamme obéissante et légère!

— Tu me hais donc bien, rebelle fille? demanda-t-il soudainement.

— Vous haïr! reprit-elle. Non, j'ai pitié de vous comme d'un insensé plus aveugle à la loi de Dieu que les bêtes féroces et inintelligentes qui cherchent leur pâture au hasard dans les bois ou les déserts.

— Vous vous trompez, Christine, dit Gorju avec une feinte douceur. J'ai toujours suivi la loi de Dieu!

— Blasphémateur! s'écria-t-elle, verse le sang des hommes, mais n'outrage pas le ciel.

— Le ciel! répéta l'abbé des pauvres avec un sourire sardonique; mes paroles n'ont pas d'écho si haut; mais regardez autour de vous, Christine, et vous comprendrez que j'ai dit la vérité. Dieu n'a-t-il pas voulu qu'à côté de la plante salutaire on vît éclore des fleurs vénéneuses? Dieu n'est-il pas l'esprit du mal et le génie de la destruction, puisqu'il fait

ce monde le théâtre d'une lutte effroyable et perpétuelle entre tous les éléments et toutes les forces aveugles de la nature? N'est-ce pas lui qui allume les terribles éruptions des volcans qui engloutissent des villes entières, et sépare-t-il, dans ses arrêts, les cités innocentes et pieuses des Sodome et des Gomorrhe maudites? N'a-t-il pas peuplé les airs d'oiseaux de proie, les abîmes de l'Océan de poissons de proie, les glaciers et les déserts de sable d'animaux de proie, les ruines même d'insectes de proie? Comment les hommes de proie seraient-ils plus criminels que l'ours, le tigre ou le lion, en obéissant à leur destinée? Dieu a engendré les êtres animés pour se servir réciproquement de pâture les uns aux autres. Il a proportionné leur force, leurs armes, leur défense à leur appétit! Il les a créés pour la lutte; il leur a dit: Tu ne vivras que par la guerre. La force sera la justice. Malheur aux vaincus! Jamais il n'a frappé de sa foudre le conquérant qui, pour graver son nom dans la mémoire des hommes, exterminait des peuples, incendiait des capitales, et changeait de fertiles empires en steppes arides. Toujours la mouche s'est prise dans la toile de l'araignée.

Christine écoutait avec terreur ces anathèmes contre la divinité qu'elle adorait comme l'émanation du beau et du bien. Jamais sa pensée n'avait été si violemment détournée de sa voie pieuse et tendre. Ces moqueries effrontées lui faisaient horreur, et pourtant elles ébranlaient sa raison.

— Blasphémateur! s'écria-t-elle, tais-toi!

— Je veux éclairer votre esprit obscurci par les divagations des moines, reprit Gorju avec l'accent impérieux de l'homme habitué au commandement. Si Dieu n'était pas un esprit malfaisant, il ne permettrait pas au mal de triompher sur la terre et d'être l'essence même de la création. Pourquoi le faible serait-il impitoyablement opprimé par le fort, et le pauvre par le riche, ce qui est la source de la servilité et de la ruse, de l'hypocrisie et du mensonge? Pourquoi, non content de torturer l'homme en allumant dans son sein tous les tisons des passions, depuis la pâle envie jusqu'à l'orgueil implacable et féroce, en défigurant son corps par la laideur originelle, par le vice ou par les infirmités, en rendant son cœur dupe de sa confiance, de son amour, de sa vertu, pourquoi a-t-il encore amassé sur lui les misères de la famine, de l'inondation, de la tempête? Pourquoi, dans la crainte que l'homme échappât à tant de maux, a-t-il inventé les supplices, ces agonies savamment graduées? Et comme il a pensé que les bras des bourreaux pourraient se lasser de ces tâches sanglantes, il a inventé les maladies qui frappent indifféremment l'enfant dans son berceau et le juge à son tribunal, le père à la charrue qui nourrit une famille, l'oisif voluptueux dans son bain, et le prêtre à l'autel où il prie ce Dieu clément. Et la maladie ne lui a pas suffi : elle frappait pas à pas, lentement, comme un assassin vulgaire mal payé et méprisé qui étrangle sa victime à l'écart; alors, comme ces glorieux conquérants, adorés des hommes parce qu'ils les écrasent sous le pas de leur cheval, et que derrière eux les fleuves charrient des bataillons de cadavres, — alors ce Dieu de colère, qui n'a jamais connu la justice et la miséricorde, a soufflé sur les nations l'épidémie et la peste! l'herbe a pu croître dans les rues de ces Babylones industrieuses et remuantes comme des ruches d'abeilles, dont il ne restait que des murs, des statues et des temples.

— C'est la voix du démon que j'entends! interrompit la jeune fille en regardant avec stupeur l'étrange faiseur de sermon qui osait s'attaquer à Dieu; cette éloquence emportée et brutale dont les éclairs jetaient des doutes dans sa conscience troublée, la remuait involontairement, et elle cherchait en vain un appui autour d'elle pour résister à cet entraînement.

— Embrasse la croix de ton rosaire, Christine, lui dit tout bas sa mère.

La jeune fille n'eut pas plutôt serré son chapelet dans ses mains et pressé la sainte image sur ses lèvres qu'elle éprouva un soulagement merveilleux.

— Christine, prouvez-moi donc que je me trompe? poursuivit Gorju. Est-il juste que ce Dieu permette aux hommes de s'exterminer sous prétexte de lui témoigner leur foi d'une façon qui lui soit plus agréable? Est-il juste qu'il y ait sur terre des tribus proscrites comme les bohémiens, des nations dévouées à l'oppression et au mépris comme les juifs, des serfs attachés à la glèbe, des esclaves vendus comme une marchandise ou un bétail au plus offrant? Et si Dieu veille sur les créatures qui lui sont fidèles en vivant dans la pratique de la charité et de l'amour du prochain, pourquoi donc êtes-vous tombée au pouvoir de l'abbé des pauvres, qui n'a pitié, lui, ni des pleurs ni des supplications de l'innocent? Reniez ce Dieu lâche, débile et inerte, croyez-moi, Christine, — et prenez part avec moi aux récompenses dont nous comble le Dieu vengeur que nous servons de notre mieux.

— Arrière, tentateur de grand chemin! s'écria Christine avec l'accent de la plus vive indignation. Crois-tu donc m'éblouir par tes mensonges? Oui, le mal existe sur la terre; oui, souvent il semble triompher même sous la couronne des rois et sous la toque des juges; oui, la guerre, ce souffle infernal, soulève sans cesse le monde et en fait un champ de bataille où le sang des faibles engraisse les forts, — mais ne sais-tu pas que ce monde n'est qu'un exil ou un passage, et cette vie une épreuve?

— Maxime commode pour les riches et les puissants, observa Gorju. Pauvres, grelottez sous vos guenilles effrangées par le vent d'hiver; pauvres, aiguisez vos dents sur les os dédaignés par les chiens, mais ne murmurez pas et ne volez pas! Priez Dieu pour les riches qui boivent les vins vieux dans des coupes d'or, qui chassent le gibier dans leurs forêts et dans les blés du paysan, qui dorment sous des baldaquins de damas et qui font l'aumône à vos plus jolies filles.

Les pauvres applaudirent leur abbé en riant; mais la jeune fille, serrant toujours dans sa main la petite croix qui semblait lui communiquer une force extraordinaire, l'interrompit.

— Tes blasphèmes ne pourront souiller l'éternelle vérité, seigneur de contrebande; tes railleries n'obscurciront pas la lumière qui brille aux yeux de tous les vrais chrétiens! Le mal est de source divine, puisque Dieu lui a permis de s'insinuer en nous comme le ver au cœur du fruit! mais il nous a donné en même temps une âme libre pour résister au mal sur cette terre, une âme immortelle pour recevoir le châtiment de son péché dans l'abîme ou la palme de sa victoire dans le ciel.

— Ce sont là des contes à dormir debout, ma jolie prêcheuse, reprit Gorju; Dieu est-il descendu à ton chevet pour te prédire cette vie future et t'a-t-il donné des arrhes?

— Oui, misérable, s'écria Christine emportée par une sainte indignation, il a donné à tous les hommes un gage précieux de son amour et une merveilleuse caution de ses promesses.

— Et quel est ce gage? demanda en ricanant l'abbé des pauvres.

— Son fils, répondit la jeune fille avec une touchante exaltation.

Gorju resta silencieux, car beaucoup de ces bandits qui ne se faisaient aucun scrupule de blasphémer Dieu, n'en étaient pas moins dévots au Christ et à la Madone.

La jeune fille continua d'une voix douce et calme :

— Jésus ne s'est-il pas soumis aux misères et aux angoisses de l'homme? n'a-t-il pas dépouillé sa divinité pour souffrir dans son corps, dans son esprit et dans son âme? n'a-t-il pas accepté toutes les humiliations, toutes les ignominies, tous les faux jugements! l'ignorance, l'injustice et l'envie l'ont-elles épargné? a-t-il repoussé l'éponge imprégnée de vinaigre et de fiel? Et cependant nul ne l'a entendu maudire César et les pharisiens. Le martyre terrestre et la résignation sont des mérites dont la récompense n'est pas de ce monde; tu vois bien, ajouta-t-elle en s'adressant à Gorju, que tu n'obtiendras aucun empire sur moi et que l'obstination d'une pauvre fille saura lasser tes ruses hypocrites comme ta cruauté.

— Peut-être! répliqua l'abbé des pauvres en souriant; je t'aime ainsi, belle Christine, déclamant ton sermon avec l'éloquence d'un docteur. Vraiment ce serait nuire aux âmes vaillantes dans leur foi que de te garder avec nous et de les priver d'une si féconde moisson de bonnes paroles. D'ailleurs, tu n'aurais qu'à convertir nos chers et aimés vassaux, et à leur persuader que leur misère est une grâce de Dieu! Tout bien considéré, ma noble fiancée, vous êtes libre.

A cette conclusion inattendue, Christine tressaillit; une rumeur de surprise et de colère agita les groupes des pauvres.

Gorju promena un regard impérieux sur la foule et cria : Silence! avec l'autorité d'un huissier au tribunal.

— Vous êtes libre, reprit-il froidement, de sortir de l'abbaye et de poursuivre votre voyage ou même d'aller nous dénoncer, si tel est votre bon plaisir. Après tout, les Barighels ont de trop gros ventres et les archers de dame justice sont trop poussifs pour que nous ne soyons pas dénichés quand ils jetteront le filet sur notre refuge.

— Libre! répéta Christine toute tremblante d'émotion quoiqu'elle gardât au fond du cœur une vague incrédulité, libre!

Elle ressentait cette sorte d'étonnement qui trouble l'oiseau dont la cage s'est ouverte et qui n'ose essayer ses ailes; elle était prête pour la lutte et pour le supplice, mais non pas pour la liberté.

Elle regardait avec anxiété le visage sardonique de Gorju.

— Quoi! dit-elle encore, vous me délivrez vous-même! vous lâchez votre proie, vous avez honte de vos violences! vous n'êtes donc pas si méchant que je le croyais! mon mépris ne vous pas irrité! Vous faites grâce à l'humble fille qui vous a bravé, lorsque d'un mot, d'un signe, d'un regard vous pouvez vous venger de sa hardiesse et de ses dédains! Ah! s'il est bien vrai que vous me rendiez la liberté, si cette clémence ne cache pas un piége, je vous ai mal jugé, monsieur.

L'abbé des pauvres sourit bénignement.

— Ma pauvre enfant, je n'aime pas à contraindre les cœurs, répondit-il avec une douceur sournoise; le beau mérite de baiser une main qui tremble sous vos lèvres, ou qui vous repousse, d'emporter dans ses bras une belle



Viens les prendre, répliqua intrépidement François. — Page 260.

qui se débat, dont les yeux vous insultent, dont la bouche vous menace! Ce sont là des victoires dignes d'un soldat ivre au sac d'une ville ! Autant vaut se glorifier d'avoir tué un ennemi désarmé ou un moribond ! Vous êtes libre, Christine. Faites place, mes enfants!

La jeune fille, stupéfaite, fit quelques pas en avant. Miji recula devant elle, et les groupes s'ouvrirent.

— Combien il est plus doux, reprit Gorju toujours souriant, de voir celle qu'on aime consentir à vous tendre loyalement la main, à se rapprocher de vous, à implorer de votre générosité quelque grâce des yeux ou des lèvres, à ne pas craindre de s'humilier devant l'homme qui peut décider de la vie ou de la mort de tous les êtres auxquels l'attachent les liens du sang et du cœur !

Christine, surprise par ces paroles obscures et équivoques, s'arrêta soudainement comme saisie d'une défaillance.

Elle tourna la tête et ne vit point sa mère.

La vieille dame avait voulu la suivre; mais, sur un signe de Gorju, Miji s'était empressée de la repousser.

— Viens donc, ma mère! s'écria la jeune fille troublée.

— Oui, voilà le triomphe que j'envie, ajouta l'abbé des pauvres. Je serais heureux d'entendre des prières et des supplications sortir d'une bouche charmante qui n'a su trouver pour moi que des menaces ou des injures. Je serais heureux de voir l'audacieuse enfant qui m'a traité comme un laquais, et qui eût voulu faire crouler le ciel sur moi, se traîner en suppliante à mes genoux et me demander comme un bienfait ce qu'elle a repoussé comme un outrage; mais pourquoi donc ne partez-vous pas, Christine? Faut-il vous répéter que vous êtes libre, que personne ne fera obstacle à votre fuite, et n'avez-vous plus hâte de sortir de ce repaire immonde? Place, mes enfants, place!

— J'attends ma mère! répliqua Christine épouvantée de voir la bohémienne retenir la vieille dame qui tentait vainement d'avancer

— Votre mère! dit Gorju en feignant la plus profonde surprise; mais il n'a pas été question de votre mère, la belle! Je la garde comme otage de votre discrétion! n'abusez pas de ma faiblesse.

— Avez-vous donc cru que j'abandonnerais ainsi celle pour qui je donnerais cent fois ma vie! répliqua la jeune fille d'une voix altérée, tandis que des larmes ruisselaient sur ses joues; mais je n'ai jamais quitté ma mère, mais j'aime mieux une prison avec elle que la liberté, si cette liberté doit me coûter cette séparation impossible !

— Il ne m'est pas permis d'être prodigue de grâces à ce point, dit froidement l'abbé des pauvres. Les portes de l'abbaye vous sont ouvertes, Christine. Le miracle est assez rare pour que vous en profitiez sans plus d'hésitation.

— Je ne quitterai pas ma mère ! reprit-elle en écartant Miji d'un geste rapide et en saisissant la main de la vieille dame.

— Vous faites bon marché de votre liberté et de votre honneur, madame, dit ironiquement Gorju. Il faut avouer que les femmes sont plus mobiles et plus capricieuses que les vagues de la mer. Tout à l'heure j'étais un monstre parce que je vous retenais prisonnière, maintenant je me montre bonhomme au possible; j'abaisse la grille de la cage, et le gentil oiseau ne veut plus s'envoler. Faites donc à votre guise, mais vous ne pouvez rester à l'abbaye, sachez-le bien, qu'aux conditions rejetées par vous avec tant de dédain.

La pauvre Christine se sentit vaincue; la torture morale, ingénieusement appliquée par l'abbé des pauvres, était au-dessus des forces d'une jeune fille aimante et sans expérience de la vie.

— Sauve-toi, sauve-toi! dit sa mère d'une voix sourde et brisée.

— Partez, mademoiselle, partez! disait le regard du Bourguignon qui essayait vainement de rompre ses liens.

— Quant à vos amis, poursuivit tranquillement l'abbé des pauvres, ils vont s'enrôler dans notre bande de bonne grâce, ou ils seront immédiatement pendus, à commencer par ce gaillard auquel je portais quelque intérêt par reconnaissance des services qu'il a eu la chance de vous rendre.

— Pendu ! s'écria Christine atterrée, en fixant un regard troublé sur François Perrier.

Oh ! il ne souffrira pas beaucoup, madame, reprit Gorju, nous avons des corbeaux de potence qui n'ont pas leurs pareils pour tresser un nœud coulant et lancer le patient en un tour de main dans l'éternité. Votre compagnon n'aura pas le temps d'éternuer qu'il aura déjà comparu devant Dieu le père.

Christine tomba agenouillée :

— Oh! j'ai péché par orgueil. Seigneur mon Dieu, vous m'avez punie ; j'ai cru être assez forte pour défier les bourreaux, et vous m'avez rendue plus faible et plus peureuse qu'un enfant! Je n'ai pensé qu'à mes souffrances, et vous me punissez en me faisant souffrir dans l'agonie de ceux qui m'ont aimée et servie! Seigneur mon Dieu, pardonnez-moi !

Puis, regardant l'abbé des pauvres avec des yeux pleins de larmes :

— Est-ce bien vrai, ce que vous me dites là? n'est-ce pas une vaine menace pour m'éprouver? Oserez-vous bien, si je pars, garder dans cette sacrilége abbaye ma mère qui ne pourra vivre privée de son enfant? ne savez-vous pas que ce serait la tuer par le plus cruel des supplices? Oserez-vous bien condamner à une

mort infâme ce jeune homme dont tout le crime est d'avoir été bon, généreux, charitable envers ceux que vous voliez et que vous trompiez! Oh! ma tête s'égare! ayez pitié de moi! ne prolongez pas cette torture.

— Miji, apprête la corde, dit froidement Gorju; prépare ton âme, intrépide François.

— Oh! vous ne commettrez pas ce crime inutile et lâche, s'écria Christine en se traînant aux pieds de Gorju. Voyez! je vous supplie de faire grâce! je m'humilie devant vous! n'est-ce pas là ce que vous désiriez, ce que vous demandiez, ce que vous exigiez de moi?

— Vous savez que je ne puis accorder cette grâce qu'à ma fiancée, lorsqu'elle aura prêté le serment de ne pas trahir les secrets de l'abbaye? dit Gorju avec une sorte de dignité.

— Je le sais! répondit Christine dont le corps frissonnait et qui n'osait lever les yeux sur le Bourguignon bâillonné et garrotté. Je jure de ne jamais vous dénoncer! je jure de n'appartenir jamais à un autre homme!

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

IV

LE RECIT.

(Suite.)

Devenant, chaque année, plus infirme, mon père devenait aussi sérieux et pensif. Il lui arrivait souvent de prendre ma tête dans ses mains et de me regarder fixement, jusqu'à me communiquer le germe de cette muette tristesse à laquelle il était en proie. Alors, n'osant pas le questionner, je m'abîmais dans des rêveries sans fin, cherchant une cause aux distractions qui l'absorbaient.

Au commencement de l'année 1813, un banquier de Berlin, chez qui mon père avait placé une forte partie de sa petite fortune, fit faillite et nous enleva ce qui fournissait à notre pauvre luxe. Mon père fut frappé par ce malheur comme par la foudre; il tomba malade, et ne dut qu'aux soins les plus tendres son rétablissement. Mais il se releva de cette maladie vieilli de dix ans; ses facultés intellectuelles baissèrent tout à coup, ses forces le trahirent, et je ne l'ai vu sourire, depuis lors, que quand il caressait ma tête sur ses genoux tremblants; encore ce sourire n'était-il que passager et s'éteignait-il bientôt dans une amère contraction des lèvres. Tout son corps éprouvait, dans ce moment, un tressaillement fébrile, et ses mains couvraient comme malgré lui mon visage.

Lorsqu'on aime, on s'identifie avec l'être qui occupe à toute heure la pensée. L'esprit devient inventif, et les secrets de notre ami nous appartiennent bientôt, si cachés qu'ils soient. Je devinai donc que mon père, inquiet de mes seize ans et de sa vieillesse, voyait avec terreur marcher ces deux âges, l'un vers l'époque nubile, l'autre vers la tombe. Nous étions pauvres, et pour satisfaire l'ambition du baron de Ravenstein, il aurait fallu qu'un jeune seigneur vînt lui demander ma main. Fortune et naissance, il fallait tout cela au dernier rejeton d'une race glorieusement citée dans l'histoire... Fatales présomptions, hélas!

Comme je n'avais eu, jusqu'alors, aucune préférence pour les gentilshommes que j'avais rencontrés dans le monde; comme nul d'entre eux ne s'était occupé de moi de manière à me troubler, je m'étudiais à redoubler d'insouciance et de légèreté pour mieux tromper mon père; et, pendant que chaque jour amenait sur mon front l'éclat de la puberté, je travaillais à redevenir enfant, substituant aux vagues émotions du cœur des luneries dignes de ma poupée.

Mon père ne se trompa pas à ce manége, et sa tristesse n'en devint que plus profonde et plus tenace.

Ne pouvant nous soutenir à Berlin avec les débris de notre fortune, nous résolûmes d'un commun accord de rentrer en France et de retourner dans le petit village d'Herlisheim, où, avant l'émigration, ma famille maternelle possédait de grands biens.

Avant de nous mettre en voyage, mon père me demanda si je regrettais ce monde où j'avais brillé et ces fêtes dont j'avais été, selon lui, l'un des ornements. Le noble vieillard dut bien voir que ma réponse était franche, lorsque je lui dis, en le pressant sur mon cœur, que la pensée de rentrer dans notre beau pays et d'y retrouver la tombe de ma mère me faisait tout oublier avec dédain.

Nous revînmes à Herlisheim. Nos premiers pas dans ce village que j'avais quitté à l'âge de huit ans, amassèrent dans mon cœur des émotions à la fois douces et mélancoliques; mon père était appuyé à mon bras et marchait péniblement. Le souvenir de son ancienne opulence et celui de ma mère se disputaient sa faible tête, et lorsqu'il revit le château de Ra... en teint passé à vil prix dans des mains étrangères, je crus qu'il allait mourir.

— Tout n'est que vanité, ma fille, dit le chanoine, qui jusque-là avait écouté en silence; je vous offre le pendant du château de Ravenstein, dans la terre de Val-sons-Ville qui m'a été ravie à grands coups d'assignats. Continuez.

— Nous étions à Herlisheim depuis deux mois à peine, lorsque mon père reçut la visite d'un jeune élégant que nous avions vu souvent à Berlin, qui m'avait fait danser à plusieurs bals, et dont le père avait émigré dès les premiers jours de la révolution; vous devinez de qui je veux parler?

— Du vicomte de Fontac.

— Oui. Nos pères s'étaient un peu connus à l'armée des princes, et le jeune vicomte, qui était alors orphelin, avait toujours été reçu par nous avec une cordiale affection. Cette visite causa un vif plaisir au vieillard, qui s'était vu abandonné de ses meilleurs amis, en même temps que la fortune et la vie se retiraient de lui. Le vicomte acheta une terre près d'Herlisheim et nous demanda la permission de nous visiter souvent et en voisin. Cette permission lui fut accordée sans arrière-pensée aucune.

Je veux vous épargner un récit qui ne convient pas à votre gravité et qui envenime toutes mes blessures: je vous dirai donc à la hâte que la présence du vicomte amena un changement complet dans l'existence de mon père et dans la mienne. Je ne tardai pas à m'apercevoir que l'humeur chagrine du baron de Ravenstein fuyait chaque jour devant une douce quiétude, et que ma folle insouciance faisait place à une mélancolie dont j'avais peine à me défendre. Je me surprenais à soupirer et à rêver quand le vicomte passait quelque temps sans nous voir, et lorsque j'entendais le galop de son cheval, j'écoutais les tressaillements de mon cœur avec une délicieuse émotion que je ne cherchais même pas à m'expliquer.

Un soir, mon père m'attira près du fauteuil d'où il ne se levait plus qu'avec peine, et m'annonça, le sourire aux lèvres, le visage radieux, qu'il fallait songer à nous quitter bientôt. A cette nouvelle, je sentis de grosses larmes rouler sur mes joues, je me serrai contre le sein du vieux guerrier, et lui demandai pourquoi nous devions penser à cette séparation.

— C'est que je vais bientôt mourir, fille chérie, me répondit-il.

Épouvantée, je regardai mon père, et vis briller son regard d'un feu que je croyais à jamais éteint.

— Ne t'alarme pas, mon pauvre ange, reprit aussitôt le vieillard, car je mourrai content, car je rendrai mon âme à Dieu en le bénissant des bienfaits dont il m'aura comblé à mon lit de mort, car en fermant les yeux sur toi, je les fermerai sur ton bonheur. — Pressé de s'expliquer, mon père me conta que M. de Fontac lui avait demandé ma main, et que si je n'éprouvais aucune répugnance à cette union, elle le consolerait de tous les orages de sa vie, en relevant la dignité de sa maison et me replaçant au rang d'où je n'aurais jamais dû descendre.

Cette révélation paralysa toutes mes forces et m'apprit que j'aimais le vicomte avec cette chaste adoration que toute jeune fille élevée dans la crainte de Dieu et de l'amour de sa famille, apporte au futur souverain de sa destinée. Je ne cherchai pas à dissimuler mes sentiments, et couvrant de baisers les cheveux blancs de mon père, je lui fis des aveux que jusqu'alors je n'avais pas osé me faire à moi-même. Le baron m'écoutait avec délices et me rendait caresse pour caresse. Je m'échappai des bras de mon père ivre d'une joie voluptueuse qui tenait du vertige.

Depuis mon arrivée à Herlisheim, je n'avais fait qu'une visite, c'était à une excellente femme qui avait été demoiselle de compagnie de ma mère, et qui s'était mariée à un sous-officier du régiment d'Alsace, dont mon père était alors colonel. Cette femme nous avait toujours été dévouée, et nous l'avions retrouvée avec bonheur. Son mari, suivant les armées républicaines, était devenu officier supérieur, et sa carrière s'ouvrait brillante devant lui, lorsqu'il tomba mutilé dans les champs de Marengo. Le pauvre soldat se retira dans ses foyers, où, incapable de travailler activement, il n'était que d'un faible secours à sa famille. Cette famille se composait de Marceline Keller, sa femme...

— Ma protégée? interrompit l'abbé.

— Votre protégée, oui, mon père, qui était, lorsque nous revînmes à Herlisheim, mère d'une charmante jeune fille et d'un petit garçon âgé de dix ans. Cette jeune fille se nommait Thérèse, et n'avait que deux ans de moins que moi. Nous nous étions liées d'amitié tout d'abord. Pauvres toutes les deux, nous préférions notre intimité à une société bruyante pour laquelle nous ne semblions pas faites; nous nous racontions tout ce qui pouvait se passer de joyeux ou de triste dans nos âmes; nous nous aimions sincèrement, délicatement, et, aussi pures l'une que l'autre, nous n'avions jamais échangé aucun de ces soupirs que la confidence de mon père venait d'amasser tout à coup dans mon sein.

L'éducation de madame Keller, ses distinctions naturelles, avaient fait de Thérèse une demoiselle accomplie. Dieu lui avait donné un visage enchanteur, et elle réunis

sait toutes ces perfections qui font de la créature humaine le chef-d'œuvre de la beauté. Nos pères, qui, pour avoir fait la guerre chacun de son côté, ne s'en estimaient pas moins, se confiaient souvent leurs craintes pour notre avenir, et bâtissaient de beaux châteaux aux jours de bonne humeur, châteaux de cartes dont nous étions les châtelaines.

Dès que je fus maîtresse du secret du baron de Ravenstein, je courus chez mon amie et lui racontai naïvement la scène dont j'étais encore émue. Thérèse, qui ne voyait dans mon mariage qu'un sujet de joie pour mon père et pour moi, me sauta au cou, m'embrassa avec tendresse, et lorsqu'à la même heure nous fîmes notre prière, le même soir, je suis bien persuadée que le cœur de mon amie demanda à la Vierge ses bénédictions pour moi.

Le lendemain de ce jour d'un si douloureux souvenir, mon père écrivit au vicomte de Fontac pour lui annoncer que j'étais sa fiancée.

Le vicomte vint aussitôt me faire sa cour officielle, et quinze jours après cette visite, nos publications étant complètes, la couronne virginale que Thérèse avait elle-même tressée pour mon front tomba sous les doigts de mon époux, que j'aimais, que j'adorais avec toute l'énergie, toute l'impétuosité d'un sentiment qui ne s'était révélé que pour me donner un tyran jusqu'à ma dernière heure!

— Hé quoi! êtes-vous encore, malgré le divorce, sous l'empire du même attachement? s'écria le chanoine.

Madame de Ravenstein cacha son visage dans ses deux mains et sanglota.

— Allons, mon enfant, du courage! songez à votre dignité; n'oubliez pas les cheveux blancs de votre père, ce serait les déshonorer que de se laisser aller à de pareilles faiblesses.

— Hélas! le vieux guerrier n'est plus! Il n'a pas fermé ses yeux sur mon bonheur, comme il l'avait espéré; il les a fermés sur ma honte et ma douleur.

— Sur votre honte? Le divorce aurait-il été prononcé contre vous, et seriez-vous criminelle?

— Criminelle! moi! moi, criminelle! oh! non, mon père, non! Je suis faible, je suis indigne, mon cœur n'a pas une goutte de ce sang fier qui a fait battre ceux de ma race... mais criminelle, je ne l'ai jamais été.

— Achevez votre récit, ma pauvre enfant, je m'y intéresse, et je prie Dieu de vous venir en aide.

— M. le vicomte de Fontac était riche, les biens de son père avaient été administrés, dans les jours sanglants de la révolution, par l'un de ces hommes loyaux et intègres qui ont donné l'exemple du désintéressement au milieu du pillage, et qui ont fidèlement restitué les trésors dont ils étaient dépositaires. Notre union fut célébrée en grande pompe, et chacun vanta la générosité de mon mari, qui, jeune (il n'avait que vingt-deux ans), élégant, doué des qualités les plus précieuses, avait choisi une compagne sans écouter d'autres conseils que ceux de son noble cœur.

Pendant les premiers mois de notre mariage, Thérèse se montra radieuse; mon bonheur, qui éclatait dans toutes mes actions comme dans toutes mes pensées, semblait être partagé par elle, et la douce amitié dont elle me donnait des preuves si délicates avait pour moi un charme indicible. J'attendais que son heure fût venue, comme était venue la mienne; je caressais la pensée d'une alliance digne d'elle: je m'apprêtais à faire naître l'occasion d'enchaîner à jamais son cœur dans une union sainte et sacrée, et je travaillais, à son insu, à la mettre en présence de quelque prétendant qu'elle dût aimer comme j'aimais!

Mon père, à qui j'avais confié mes projets, les approuvait et se promettait de m'aider dans mes recherches; c'était toujours en me souriant que le bon vieillard se faisait raconter les exploits que je méditais, et quand M. Keller venait nous voir et qu'il se laissait aller à de gros soupirs en parlant de sa petite Thérèse, mon père éclatait sous cape, et se contentait de lui répondre: Voisin, tout vient à point à qui sait attendre.

Cependant l'année n'était pas encore écoulée que je crus remarquer quelque changement dans l'humeur de mon amie; son sourire était un peu forcé, ses joues rougissaient ou pâlissaient subitement. Nos causeries n'étaient plus gaies et franches, et nous ne bavardions plus comme aux temps de nos folies; Thérèse devenait tout à coup pensive, elle s'éloignait de moi, et ne revenait à mes côtés qu'en surmontant une répugnance visible; elle me faisait quelquefois des questions auxquelles j'hésitais à répondre, voulant ménager la candeur de la vierge et me respecter moi-même. Alors elle abandonnait ces questions, mais pour y revenir bientôt. Ainsi, elle me demandait un jour si mon mari avait pour moi tout l'amour qu'avait promis le fiancé; si nous n'éprouvions pas l'un pour l'autre des moments d'ennui et de lassitude; si, quand nous nous séparions pour quelques instants, nous avions toujours le même bonheur à nous retrouver. D'après mes réponses, le plus souvent évasives, Thérèse, je vous l'ai dit, pâlissait ou rougissait. Sa santé s'altérait sensiblement, et bientôt j'en fus alarmée au point de m'en ouvrir à mon mari. M. de Fontac ne prit pas mes confidences au sérieux, il rit même beaucoup de ma belle langoureuse, c'était ainsi qu'il appelait mon amie, et me dit qu'il n'y avait qu'un seul remède capable de la guérir: Ce remède, ajouta-t-il, est un jeune et beau mari, qu'il faut chercher; car le spectacle de notre bonheur, constamment exposé à ses yeux, la trouble et lui fait déplorer son isolement.

Frappée de cette réponse, je m'accusai d'égoïsme, et je redoublai de tendresse et de prévenances pour détourner Thérèse de sa mélancolie. Mes premiers soins furent bien payés, car je remarquai un changement notable dans sa conduite, et j'en remerciai le ciel avec ferveur. Cette illusion, car c'en était une, ne fut pas de longue durée: Thérèse retomba dans ses distractions, et la chute fut d'autant plus rapide et profonde qu'elle avait été quelque temps retardée.

Je crus devoir prendre conseil de mon père, qui accueillit sévèrement mes révélations. Son front se plissait pendant que je parlais, et, lorsqu'il eut appris ce que m'avait dit M. de Fontac et les brusques métamorphoses du caractère de la jeune fille, il posa ses mains en croix sur ma tête et me dit:

— Ceci est plus grave que tu ne penses, mon enfant; j'y songerai.

Puis il me questionna, à son tour, sur mon bonheur conjugal, soulevant délicatement les coins d'un voile qui devrait être baissé même pour un père.

Surprise tout d'abord par cet interrogatoire, je ne tardai pas à être frappée par une pensée infernale qui m'abattit comme un coup de foudre. Dès ce moment je compris, ou plutôt je vis le fond de mon cœur à la lueur des éclairs que cette pensée fit jaillir dans mes esprits. Je compris que l'amour paisible, calme et dévoué dont j'avais entouré mon mari jusqu'à ce jour, n'était qu'un pâle reflet de la passion brûlante dont je dois être dévorée pendant ma vie entière.

Dès ce moment j'étais vraiment femme, j'étais jalouse!

— Le feu que vous mettez à me raconter vos malheurs me prouve, ma chère fille, que cette passion terrible n'est pas étouffée; pour mériter l'assistance divine, il faut s'humilier et pardonner.

— Ah! mon père, je m'humilie de tout mon pouvoir, mais le pardon, ah! le pardon est au-dessus des forces d'une pauvre créature qui a tant souffert!

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXXIII

HÉROLD.

Hérold (*Louis-Joseph-Ferdinand*), l'immortel auteur du *Pré aux Clercs* et de *Zampa*, naquit à Paris, le 28 janvier 1791. Son père, professeur distingué de piano, fut son premier maître. Privé trop tôt, par la mort, des leçons paternelles, le jeune Hérold entra au Conservatoire et s'y fit remarquer tout de suite par son intelligence et son ardeur au travail. Il venait à peine d'atteindre sa seizième année lorsqu'il concourut pour le premier prix de piano, qu'il remporta d'une façon triomphante. Son professeur alors était Louis Adam, — le père d'Adolphe Adam, de si regrettable mémoire. — Conseillé par Louis Adam, qui affectionnait particulièrement son élève, Hérold s'était présenté au concours avec une sonate de sa composition, — fait sans précédents au Conservatoire, car le prix qu'il mérita ainsi fut une double victoire pour l'exécutant et le compositeur.

Quatre ans plus tard, en 1812, Hérold, qui sortait des classes d'harmonie et de composition de Méhul et de Catel, remportait encore le premier grand prix de composition par une cantate; et, à l'abri de cette nouvelle couronne, il se trouvait exempté de la conscription, faveur bien rare et bien recherchée à cette époque. Il partit pour Rome, mais il n'y demeura que quelques mois; on l'appelait à Naples pour donner des leçons de piano aux princesses filles du roi Murat. Enhardi par les faveurs, la bienveillance de la cour, le jeune professeur résolut de rompre sa première lance sur le théâtre de Naples; il y donna *la Gioventù di Enrico V*, opéra en deux actes qui fut on ne peut mieux accueilli.

Hérold n'eût peut-être point, de longtemps encore, songé à quitter l'Italie, — cette terre dont la gracieuse hospitalité lui avait fait une seconde patrie, — mais les événements politiques en ordonnèrent autrement. Murat n'était plus roi de Naples. Le professeur de piano des filles de l'ex-roi dut, sans retard, s'enfuir d'un pays où on lui eût fait payer bien cher, peut-être, l'honneur d'avoir été aimé... de ceux qu'on n'aimait *plus*. — Hélas! c'est triste à dire, mais quand l'esprit de parti s'en mêle, vous le savez comme moi, il est des gens qui reprocheraient presque, s'ils l'osaient, en haine du vaincu...

A la fleur, de lui avoir donné ses parfums...
A l'arbre, de lui avoir prêté son ombrage...
A l'oiseau, de lui avoir gazouillé ses chansons.

Ce ne fut pas sans peine qu'Hérold put effectuer son voyage d'Italie en France. On était alors en pleine restauration. L'*oiseau* eut mille dangers à courir avant de pouvoir rentrer à Paris. Une fois là pourtant, après une dernière larme, un dernier regret donnés au passé, Hérold se prit à s'occuper sérieusement de l'avenir. Vous concevez bien que le théâtre était le but de toutes ses pensées, de tous ses rêves; mais alors comme aujourd'hui, n'arrivait pas qui voulait

Sur ces mesquins tréteaux dont l'art se fait un trône.

Alors comme aujourd'hui, il y avait les fournisseurs officiels et privilégiés de ces *tréteaux*, qui en gardaient les abords, s'opposant avec opiniâtreté, avec rage, à ce que les débutants y posassent le pied.

Cependant une heureuse occasion se présenta enfin pour Hérold de passer sur le corps de la Jalousie et de la Médiocrité, — deux vilaines déesses qui vont presque toujours de compagnie.

C'était en 1816. De grandes fêtes se préparaient pour célébrer le mariage du duc de Berry; déjà on avait commandé à Boïeldieu la musique d'un opéra de circonstance, *Charles de France*, composé par un des plus ingénieux esprits du temps: Théaulon.

Or, assez médiocrement enchanté d'avoir à *livrer son ouvrage* à jour et à heure fixes, — absolument comme un bottier *livrerait* une paire de bottes, — lui, qui n'aimait point, surtout, à travailler vite! Boïeldieu, rencontrant un matin le jeune Hérold, — dont il appréciait les brillantes dispositions, — lui demanda s'il voulait l'aider dans *sa besogne*.

Un cri de joie fut la première réponse d'Hérold.

Le soir même il se mettait à l'œuvre.

Et bientôt le succès de *Charles de France* encourageait Théaulon, — le fournisseur patenté de l'Opéra-Comique, — à confier un nouveau poëme...

A celui que Boïeldieu n'avait pas jugé indigne de sa collaboration...

Au jeune homme dont le nom venait d'avoir l'honneur de figurer sur l'affiche à côté du nom d'un maître.

En moins de trois mois, *les Rosières* furent composées, mises à l'étude et représentées. Théaulon n'avait pas fait grande dépense de talent et d'imagination dans cette pièce, — on ne confie pas un diamant au premier venu, — cependant Hérold n'en écrivit pas moins, sur un sujet commun et rebattu, une musique charmante qui fut fort applaudie.

— Diable! pensa Théaulon en voyant ce résultat, il paraît que je puis me lancer... ce petit Hérold marche bien!...

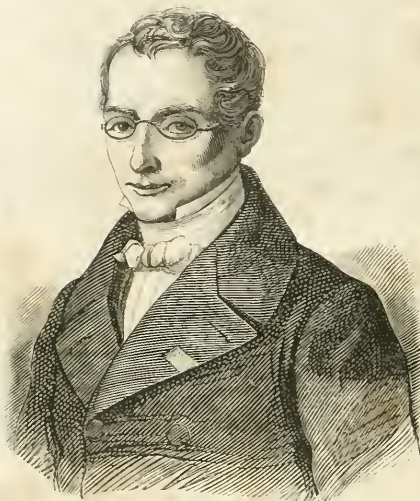
Et il donna, au *petit Hérold, la Clochette*.

Ce second ouvrage surtout obtint un succès décisif.

Après *la Clochette* vint *le Premier venu*, comédie fort gaie représentée par Vial à l'Odéon, et que l'auteur avait arrangée en opéra-comique. Hérold se surpassa dans *le Premier venu*. Mais son quatrième ouvrage, *les Troqueurs*, — qui méritait cependant le sort favorable des précédents, — ayant été mal accueilli, Hérold, découragé, renonça formellement, — il le jurait du moins, — à la composition!

Serment d'ivrogne! serment d'amoureux! on pourrait dire encore: serment d'artiste!... Autant en emporte le vent.

Au plus fort de son accès de chagrin, — décidé à abandonner une profession rebelle, — Hérold avait accepté la place d'accompagnateur au Théâtre-Italien. Forcé par cette nouvelle position même de se livrer à l'étude des chefs-d'œuvre de cette scène, qui devait bientôt s'épanouir aux mélodieux accents de Rossini, Hérold sentit peu à peu se dissiper ses farouches résolutions. Il retourna à l'Opéra-Comique; on l'y reçut comme l'enfant prodigue, à bras ouverts. Il fit jouer successivement alors *Lasthénie, l'Auteur mort et vivant, le Lapin blanc*... — deux demi-succès et... nous devons tout dire... une chute! Ce pauvre *Lapin blanc* n'eut qu'une seule représentation! — Hérold allait recommencer à blasphémer les dieux... — il eût mieux fait



HÉROLD.

de maudire les fabricants de poëmes qui lui donnaient des *Lapins blancs!* — lorsqu'il fit la connaissance de Paul de Kock, Paul de Kock, tout jeune à cette époque, mais dont la réputation d'écrivain spirituel et joyeux était déjà acquise. Paul de Kock, tout en s'occupant de ces romans qui ont fait le tour du monde, se plaisait aussi à travailler pour le théâtre. Comme Paul de Kock, Hérold était d'humeur aimable et rieuse, — quand il ne murmurait pas contre la fatalité, bien entendu! — L'écrivain et le musicien se lièrent bien vite d'amitié : de cette liaison naquit un petit chef-d'œuvre, *le Muletier*, un petit acte ravissant en tous points, et comme pièce et comme musique!...

Le Muletier eut cent représentations de suite.

Hérold était décidément désensorcelé, et cela un peu grâce à Paul de Kock, qui lui avait enseigné qu'il ne suffit pas toujours, pour qu'un opéra-comique réussisse, que le compositeur y ait mis tout son talent... qu'il faut encore que l'auteur y ait répandu du charme, du cœur, de l'esprit.

Marie, — trois actes avec Planard, — suivit *le Muletier*. — Un nouveau succès; la pièce était jolie aussi.

Cependant Hérold avait quitté sa place d'accompagnateur au Théâtre-Italien pour entrer, en qualité de chef de chant, à l'Opéra. Il désirait s'occuper de ballets, l'arène lui fut ouverte. Hérold avait eu là une heureuse inspiration : il excella dans ce genre de musique. Pour le prouver, il nous suffira de citer *Astolphe et Joconde, la Somnambule villageoise, la Belle au bois dormant*.

Et tout en se livrant de la sorte, à l'Opéra, aux plus doux penchants de son génie, Hérold ne renonçait point pour cela à cette autre scène où il avait obtenu ses premiers triomphes. En 1829, il donnait à l'Opéra-Comique *l'Illusion*; en 1831, presque coup sur coup, *Emmeline* et *Zampa*... *Zampa*, qu'on peut considérer comme son chef-d'œuvre.

. . . .

Mais l'heure était près de sonner où ce beau talent, à peine arrivé à sa maturité, allait être violemment arraché de ce monde. *Le Pré aux Clercs* devait être le chant du cygne. Hérold n'avait pas quarante-quatre ans, et déjà il subissait les atteintes de la terrible maladie à laquelle son père avait succombé, précisément au même âge. Et puis, comme la plupart des hommes qu'entraîne leur imagination, une fois sur ce terrain jonché de plaisirs qu'on appelle le théâtre, Hérold n'avait jamais voulu compter avec sa santé. A plusieurs reprises, depuis longtemps, son médecin, — un praticien habile, — lui avait dit : « Prenez garde ! la tête et le corps ont besoin de toutes leurs forces vitales dans votre métier! N'abusez pas! Raphaël est mort... mais il y a encore, il y aura toujours des *Fornarinas!* »

Mais Hérold se moquait des conseils de son médecin. La dernière fois qu'il l'avait vu, il s'était presque fâché et l'avait renvoyé en le traitant de *docteur Tantpis!*

Quand, enfin, tout d'un coup effrayé de lui-même, vis-à-vis de lui-même, il se décida à recourir à la science, quand il rappela celui qu'il avait chassé...

— Trop tard! dit le médecin en considérant le malade.

. . . .

Hérold assistait mourant à la première représentation de son *Pré aux Clercs*.

Caché au fond d'une loge, le front livide, le dos courbé, son œil, à demi éteint déjà, retrouvait encore un éclair chaque fois qu'une salve d'applaudissements répondait aux inspirations de son génie...

— L'antithèse du *morituri te salutant* des gladiateurs à César.

Ici, c'était César, — c'était le public, — qui saluait celui qui allait mourir.

Ramené sans connaissance, après l'Opéra, dans l'appartement qu'il occupait au boulevard des Italiens, Hérold rouvrit un instant les yeux en passant devant son piano, — un immense piano à queue qui tenait à lui seul toute une pièce...

— Adieu! murmura-t-il.

Ce fut son dernier mot à son meilleur ami.

LE DIABLE BOITEUX.

Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Edité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.

N° 35. — CINQ CENTIMES.

LE

PASSE-TEMPS

LITTÉRATURE — HISTOIRE — CONTES — NOUVELLES — VOYAGES — BIOGRAPHIES

27 DÉCEMBRE 1856

On s'abonne à Paris, rue des Grands-Augustins, 20.

PRIX DE L'ABONNEMENT PAR AN. . . . { PARIS. . . . . . 4 fr. DÉPARTEMENTS. . . 5 ÉTRANGER. . . . 6 (La taxe en sus.)

Les Abonnements datent du 1er de chaque mois.

CE JOURNAL PARAIT TOUS LES SAMEDIS.



Une voix qui ne m'était pas inconnue ordonna à mon père de suspendre sa cuisine — Page 275.

SOMMAIRE :

LE

CARNAVAL DES NÈGRES

ROMAN INÉDIT

PAR

LÉON BEAUVALLET

CHAPITRE VIII.

L'apparition.

Il n'y avait qu'un être au monde capable de posséder des bras aussi robustes que ceux qui venaient d'arracher Fabien à l'éternité... c'était, — nos lecteurs l'ont deviné sans doute, — c'était Scorococolo. Avant même que Fabien eût distingué la large face du nègre, il l'avait reconnu.

— Scorococolo!... s'écria-t-il d'un ton de reproche, presque de colère, — Scorococolo! toi!... toi encore!...

— Eh! oui... señor... repartit le géant... moi encore... et moi toujours... tant que vous n'aurez pas renoncé à ces vilaines fantaisies qui vous trottent par le cerveau depuis ce matin.

— Tu es fou, Scorococolo!... laisse-moi!...

— Vous laisser! reprit vivement le gros nègre, pas si bête, *hombre!*... Vous laisser!... non pas, s'il vous plaît, *mi amo!* (mon maître!) Sans cette damnée loi de police qui fait de nous des chiens qu'on renvoie à leurs niches quand ils ont cessé d'amuser, je vous prie de croire que je ne vous aurais pas, ce matin, lâché d'une semelle!... car je me doutais de quelque méchante affaire... et c'est dans cette prévision que j'ai escamoté de la *casa* les deux joujoux que voici!...

En proférant ces mots, Scorococolo tirait de

dessous son pourpoint moyen âge, — qu'il s'était bien gardé d'abandonner, — la paire de pistolets qu'il avait été prendre chez le jeune créole.

Ce dernier ne put retenir un mouvement pour ressaisir son bien, mais Scorococolo, faisant promptement disparaître les pistolets, s'écria en riant :

— Il gardez, señor, mais ne touchez pas, *caramba!*

— Eh! qu'espères-tu donc enfin? reprit Fabien avec une impatience qu'il ne chercha même pas à maîtriser... Tu ne sais donc pas, pauvre insensé, que tout espoir m'est désormais interdit?.. tu ne sais donc pas que tout bonheur s'est pour toujours éloigné de moi?...

— Pour toujours!... pour toujours!... répéta Scorococolo en hochant la tête... on ne sait pas, señor... on ne sait pas!... Pour ce qui est de vos chagrins et de vos misères!.. je connais l'affaire... Lysia... — en prononçant le nom de la belle maîtresse, le grand nègre ne put réprimer un gros soupir... — Lysia, — répéta-t-il, — qui vous a suivi de près à l'hôtel d'Arcangel, a tout entendu, et elle est venue me raconter l'aventure à *la venta d l Puerto*, (l'auberge du Port) où je me disposais à terminer, en compagnie de quelques frères noirs, notre journée de carnaval!... Ah!... quand j'ai appris de quoi il retournait, j'ai bien vite brûlé la politesse aux camarades, et je me suis mis à votre recherche!... Aux portes de la ville, les deux sentinelles ont fait mine de m'empêcher de passer, sous prétexte que j'étais mieux mis que les autres soirs. Mais je n'étais pas en train de rire, et d'une double calotte, clic!... j'ai envoyé un soldat à gauche! clac!... j'ai étalé l'autre à droite!... La force armée n'a pas de chance avec moi, aujourd'hui!... D'un bond, j'étais à la petite maison de *la calle de Cuba*. — Où est le *niño?* ai-je demandé aussitôt à la Mamehita. — Le *niño!... Ay de mi!* (hélas!) m'a répondu la vieille en larmoyant, il vient de se sauver à l'instant de la casa, tout pâle et tout sinistre... Tenez!... tenez!... ajouta-t-elle en me désignant au bout de la rue un *paisano* (homme du pays) qui courait à perdre haleine, c'est lui!... c'est lui!... Où va-t-il?... je l'ignore!... — Je le saurai, moi! m'écriai-je, et laissant la bonne femme à ses jérémiades, je m'élançai à votre poursuite!... Mais vous filiez, *hombre!* comme si vous aviez eu à vos trousses tous les ouragans des Antilles!... Aux portes de la ville, j'allais vous atteindre... Encore du guignon!... on avait relevé mes deux sentinelles éclopées, et les nouvelles étaient disposées à me recevoir à coups de baïonnette dans le ventre... Il fallait se débarrasser d'elles encore!... Saisir leurs fusils et les leur casser sur les reins fut l'affaire d'un instant : mais cet instant avait suffi pour vous donner sur moi une avance considérable... Par bonheur, je pus vous apercevoir au moment où vous preniez le chemin du Cerro!... J'avais beau me livrer à de vraies enjambées de chevreuil, pas moyen de vous suivre!... à la hauteur de *las Puentes* je ne vous apercevais seulement plus à l'horizon!... Alors... je colle mon oreille à terre, et, Dieu merci, j'entends au loin des pas humains. Je me remets donc en chasse!... mais, patatras!... près du *Campo-Santo*, mes pattes s'embarrassent dans les pans de mon satané manteau, qui s'accrochait à tous les cailloux, à toutes les plantes de la route... et je roule à terre, les quatre fers en l'air, comme un baudet s'ébattant dans un pré!... Je me relève, non sans peine, et je reprends mon vol! Je cours... je cours comme un fou... comme un enragé... comme un nègre marron!... enfin, j'arrive à la mer!... j'aperçois une grande ombre noire toute droite sur la falaise!... Je vous reconnais.. je m'élance!... Il n'était que temps, et vous savez le reste!... Recevez mon compliment, señor!... vous avez des jarrets d'acier!...

Et le gros nègre, enlevant son éternel casque orné de ses éternelles plumes, prit le pan tout déchiqueté de son manteau de chevalier et se mit, en soufflant comme un marsouin, à éponger la sueur qui couvrait son front d'ébène.

Fabien demeurait silencieux à contempler Scorococolo. Il n'avait véritablement plus le courage de garder rancune à son importun sauveur...

Le dévouement de l'esclave l'avait presque désarmé; aussi fut-ce d'une voix plutôt triste que courroucée qu'il lui dit après un instant :

— Enfin... pourquoi m'as-tu poursuivi de la sorte? Que me veux-tu?

— Ce que je vous veux? riposta le nègre, mais c'est bien simple, je veux vous empêcher d'aller faire un plongeon dans le golfe, *hombre!*... Voilà tout!...

— Si ce n'est aujourd'hui, — répondit Fabien d'un ton résolu, — ce sera demain! Je ne puis, je ne veux pas rester sur terre!

— Vous y resterez pourtant... reprit Scorococolo avec force. — Oui, vous y resterez, *caramba!* et si ce n'est pour vous, ce sera pour moi!...

Fabien fixa sur le nègre un regard pénétrant.

— Pour toi!... dit-il lentement... Eh bien! écoute, Scorococolo : toi qui parles maintenant... toi qui veux m'empêcher d'accomplir mon désir... ne te rappelles-tu donc pas le serment que tu m'as fait ce matin?...

— Un serment! murmura Scorococolo... un serment!... vous croyez, señor?... J'étais bien ivre ce matin!...

— Renierais tu ta parole?...

— Non, sans doute, maître... mais si ma parole a été sottement donnée, pourtant...

— Tu m'as juré de m'obéir aveuglément, au premier mot, au premier signe!...

— C'est vrai!...

— Tu l'avoues?...

— Je ne peux pas faire autrement, *pardiez!*...

— Eh bien!... s'il en est ainsi, Scorococolo, si tu te souviens... si tu as du cœur et de l'honneur... je t'adjure de tenir ta promesse, en me laissant mourir, lorsqu'il me plaît de mourir!...

Et Fabien fit un pas vers la mer.

— *Hombre!... caramba!... por vida de sanes!*... s'écria Scorococolo en se cognant la tête de ses deux poings, — oui, oui!... c'était un serment d'ivrogne que j'ai fait là, ce matin!... Mais enfin, c'est trop juste!... je ne l'en ai pas moins fait!... et je ne puis le renier ce soir, *caramba!*

Et le nègre recommença, — avec une fureur et un désespoir des plus comiques, — toute la kyrielle des jurons espagnols et havanais, — après quoi, redevenant calme tout d'un coup :

— Au fait, dit-il... señor Fabien... vous avez raison... vous êtes libre... Je me suis engagé à vous obéir... et je tiendrai mon serment... Permettez-moi de serrer votre main une dernière fois... et puisque vous le voulez... puisqu'il le faut... adieu... pour toujours!...

Et le pauvre Scorococolo avait des larmes dans la voix en parlant ainsi.

— Adieu! adieu! *negrito!* — répondit Fabien, en serrant cordialement cette main que tendait humblement vers lui le brave noir. — Tu es le seul ami véritable que j'aie jamais eu sur cette terre maudite!... Adieu et merci!...

Et de nouveau, il se tourna vers la mer; mais Scorococolo lui tenait toujours la main, et ne semblait pas disposé à la lâcher de si tôt.

— Eh bien! s'écria Fabien d'un ton de menace, en regardant le nègre.

— Attendez donc! reprit celui-ci... attendez!... si je vous retiens encore une seconde... c'est pour votre bien, voyez-vous, señor!... Mourez!... mourez!... puisque ça vous amuse! je ne m'y oppose plus... seulement...

Et une grimace de dégoût plissa ses lèvres...

— Vous jeter dans le golfe, pour servir de pâture aux requins et à d'autres *pescados* non moins voraces, fi donc!... c'est une mort dont je ne voudrais pas pour moi-même, moi qui ne suis qu'un mal blanchi! — comme on m'appelle. Tenez!... puis, tirant une seconde fois de dessous son pourpoint les deux pistolets de Fabien : — Allons, — reprit-il tristement, — il était dit qu'ils devaient servir à quelque chose!... Enfin!... Et changeant de ton, il ajouta en les présentant brusquement à Fabien : — Choisissez!

— Choisir!... reprit Fabien, surpris de l'expression étrange qu'il lisait dans le regard du nègre.

— Sans doute: — à tout seigneur tout honneur!... Je me contenterai de celui que vous me laisserez.

— Que veux-tu faire de cette arme?

— La moindre des choses!... Voyez... je vais lever ainsi cette petite manivelle... je placerai ensuite mon doigt... ici... après quoi, je m'insinuerai le canon dans la bouche!... Quand je sentirai bien, à mon palais, le froid de l'acier, je lâcherai la détente!... je pousserai un cri!... on entendra comme un coup de tonnerre que les échos répéteront pendant une minute... ma pauvre cervelle de nègre s'éparpillera en l'air... mon beau casque doré vacillera sur ma tête... je tournerai sur moi-même comme un chien qui veut se mordre la queue, et je tomberai à plat ventre sur le roc... Cinq minutes après, les insectes se mettront à me manger, et un quart d'heure plus tard, les oiseaux de proie viendront manger les insectes!..

Et de nouveau présentant à Fabien les deux pistolets, il reprit avec la même inflexion de tout à l'heure : — Choisissez!

Fabien tressaillit.

— Tu veux mourir, toi!...

— Vous voulez bien mourir, vous!...

— Moi!... moi!...

— Vous, vous êtes malheureux, pas vrai... voilà ce que vous allez me donner comme excuse! *Eh! pardiez!... mi amo*, parce que je ris de temps en temps et que je me déguise agréablement les jours de carnaval, je n'en suis pas plus heureux pour ça!... Vous, encore, vous avez eu quelques bons jours; mais moi!... Ah! *caramba!*... si vous n'étiez pas si pressé d'en finir avec l'existence, señor, je vous ferais en deux mots le récit de ma vie entière, et vous verriez que, moi aussi, tout bien réfléchi, j'ai de bonnes raisons pour décamper!... Après ça, — ajouta-t-il vivement, — enchanté de trouver un prétexte pour retarder autant que possible le moment de la séparation, — que nous en finissions quelques instants plus tôt ou plus tard... peu importe, pas vrai?...

Fabien ne répondit pas, mais son geste parla pour lui.

Scorococolo, profitant aussitôt de cette autorisation tacite, entama son récit; — en ayant soin, toutefois, de ne pas abandonner les deux pistolets.

— Tel que vous me voyez, señor, — dit-il, — je suis fils d'un roi sauvage!... Oh!... n'ayez pas peur, je ne vous fatiguerai pas des regrets

qu'ont pu me laisser les souvenirs de mon illustre famille, les joies de ma jeunesse et les bonheurs de mon pays natal!... bien au contraire!... Le roi Cocoradi, mon père... — ah! señor, défiez-vous de tous les rois qui s'appellent Cocoradi! — le roi mon père avait la désastreuse habitude de me rouer de coups du matin au soir!... Il est utile d'ajouter qu'il était presque toujours ivre-mort, et c'est là son excuse... Or, un jour qu'il avait bu plus encore qu'à l'ordinaire...

Rien qu'à ce souvenir, Scorococolo ne put réprimer un éclat de rire sonore qui, pendant quelques instants, interrompit son histoire.

Fabien, lui, écoutait tout cela machinalement, presque sans entendre, et l'œil fixé toujours sur les pistolets.

Scorococolo reprit :

— Un jour donc que le roi mon père était plus ivre que de coutume, ce cher homme se prit gravement à me lier les quatre pattes et, après avoir allumé un feu ardent, il me plaça devant, le plus près possible, et commença à me faire cuire!... oui, à me faire cuire!... Mon père s'était fourré dans la tête de me manger un peu, pour voir...

Fabien ne put retenir un sourire; il s'assit sur un quartier de roche.

Scorococolo, enchanté de voir qu'il produisait de l'effet, continua avec une verve et une gaieté croissantes.

— Oui, señor, voilà comment le puissant Cocoradi entendait la paternité!... Dans le premier moment, ça me fit légèrement froid dans le dos; mais peu à peu je m'habituai à cette idée-là; et en moi-même, je me pris à devenir curieux de savoir quelle impression pouvaient produire les crocs d'un père dans l'omoplate d'un fils cuit à point!...

Et Scorococolo, — ravi de cette nouvelle plaisanterie, — se prit à rire plus bruyamment que jamais.

La gaieté du géant était tellement franche, tellement communicative, qu'un nouveau sourire vint effleurer les lèvres de Fabien.

— C'est qu'il n'y a pas à dire, — continua Scorococolo, — je cuisais à vue d'œil!... et je sentais déjà ma graisse qui me ruisselait doucement tout le long du corps!... Devant moi, je voyais le roi aiguisant sa hachette et se passant la langue sur les lèvres!... Cinq minutes de plus, et l'estomac paternel devenait mon tombeau!... quand, — heureusement, — une voix qui ne m'était pas inconnue ordonna à mon père de suspendre un instant sa cuisine de famille!... C'était un capitaine négrier à qui le roi Cocoradi vendait ses sujets, de temps à autre, pour quelques bouteilles d'alcool ou d'autres denrées. — Le capitaine Robinson, — un Américain de Charlestown, — pour lequel cependant le roi mon père avait une grande estime, — fut assez long à lui faire entendre raison à mon sujet... Papa avait faim!... Enfin, il consentit à me vendre, ou à m'échanger plutôt contre un tonnelet de *brandy*, une dame-jeanne de *gin*, un chapeau de militaire avec un grand plumet rouge, une épaulette verte, trois souliers ornés de clous, un pot de blanc et un tuyau en étain au bout d'un manche en bois... une drôle de machine dont je n'ai jamais compris l'usage!...

Et pendant quelques secondes, Scorococolo sembla chercher en lui-même à quoi diantre pouvait servir ce bizarre instrument dont il venait d'évoquer l'image dans ses souvenirs.

Ne trouvant probablement aucune explication certaine :

— Bast! — dit-il en faisant claquer ses doigts, — ça devait être une flûte étrangère...

Puis il reprit :

— Un quart d'heure plus tard, je grimpais tout joyeux sur le brick négrier, et deux mois après, j'étais mis en vente par le capitaine Robinson au marché d'esclaves de Charlestown... Là, je fus acheté par une vieille *mistriss* de la Caroline du Sud, méchante comme tous les diables d'enfer, qui passait sa vie à me torturer par tous les moyens imaginables, sous prétexte que j'étais un négrillon magnifique et que son fils, à elle, était bien le plus affreux petit blanc de tout le continent américain... Ah! il était laid, le gueux!... un vrai Veneno!... Je craignis un moment que la vieille n'eût, comme mon royal père, l'idée de me dévorer un peu!... Heureusement sa bouche était veuve d'incisives... comme presque toutes les bouches du pays... Ce qu'il y a de pire, c'est que son fils s'entendait avec elle pour me molester!... Dès qu'il était réveillé, il s'amusait à m'arracher les cheveux, à me frotter la peau avec des épines de cactus, à me fourrer dans le nez et dans les yeux des pointes d'aloès; enfin, à me faire mille et mille misères que je souffrais sans me plaindre!... Mais un jour, croiriez-vous, *mi amo*, que le *picarillo* (petit coquin) s'avance vers moi en brandissant une énorme paire de ciseaux et se met en devoir de me couper le nez!... Ah! pour le coup, je me révolte, et malgré la *mama*, qui m'ordonnait de laisser faire le petit *gentleman*, j'empoigne tout bonnement le petit *gentleman* et je lui administre, de ma main noire sur sa peau blanche, la plus effroyable fessée qui se puisse voir... après quoi, le prenant le plus délicatement possible par les deux oreilles, je le trempai à deux reprises dans une mare infecte, où barbotaient d'immondes canards! — A la suite de cette escapade, la *mama* me recommanda spécialement au commandeur de la plantation, et je fus jeté à moitié mort dans un cul de basse-fosse, d'où je ne sortis que longtemps après, pour retourner à ce même marché de Charlestown, où j'eus l'avantage d'être choisi par l'intendant du señor Fabrice, qui venait faire sa provision de bêtes noires pour les sucreries de son jeune maître. Quant au colonel, je ne vous en parlerai pas, *niño*... vous le connaissez aussi bien que moi-même... je n'ai donc pas besoin de vous conter tout le mal qu'il m'a fait... et il m'en a fait, *caramba!* et de toutes les couleurs... Il m'a torturé le corps et l'âme!... car, sans lui, bien sûr que Lysia, toute coquette qu'elle est, n'aurait jamais osé... Enfin!... — ajouta le nègre avec résignation; et il reprit : — Aussi croyais-je bien mourir chez lui sans avoir jamais eu au cœur une seule affection, lorsque vous êtes tombé un matin dans ma case, pour me sauver du poison qui me venait, j'en suis sûr, de cette vermine de Veneno!... Ma foi, je vous ai vu si bon, si brave, vous m'avez témoigné tant de soins, tant de sollicitude, que j'ai senti mon pauvre cœur vide se remplir tout d'un coup d'une amitié bien vraie et bien sincère... et bien douce en même temps, *hombre!* car ça fait du bien d'aimer quelque chose!...

Et maintenant, vous le comprenez, si vous mourez, je n'aurai plus rien à aimer sur terre, et c'est pour cela que je veux mourir avec vous!

Fabien, sans parler, frappa cordialement sur l'épaule du gros nègre.

— Oh! ce n'est pas la peine de me remercier, — reprit Scorococolo. — Après ce qui s'est passé aujourd'hui, je suis sûr de recevoir demain une petite gratification de coups de nerf de bœuf qui me mettront sur le dos jusqu'à ce que je crève comme un limier de Cuba hors de service. Ce n'est donc pas un grand sacrifice que je vous fais, docteur, en vous accompagnant dans l'autre monde... Quelques jours de plus, quelques jours de moins, qu'est-ce que ça fait?... et mieux vaut cent fois filer là-bas en votre compagnie, que de m'en aller tout seul, comme un galeux!

Puis, présentant les pistolets à Fabien, il lui dit pour la troisième fois : — Choisissez!

Le créole saisit les armes avec joie.

— Merci, Scorococolo, dit-il. Nous allons donc mourir tous deux, ami! mais auparavant... attends... une seconde encore... Tu m'auras servi en me retenant tout à l'heure, Scorococolo!... car, avant de mourir, je veux laisser ici quelques lignes qui diront tout!... Je veux qu'ils sachent bien, — tous ces cœurs lâches, — que c'est leur main qui me tue!

Et sur l'une des feuilles de son carnet, Fabien traça à la hâte ces quatre lignes.

« Que l'on n'accuse personne de ma mort; je meurs volontairement. Que mon sang retombe sur la tête de ceux qui m'ont poussé au désespoir...

» Fabien. »

Fabien avait détaché la feuille du carnet; il courut l'attacher à une tige d'aloès dont les pointes et les épines la retinrent facilement, et il la plaça de telle sorte qu'elle ne pouvait manquer de frapper les regards du premier *païsano* qui apercevrait les deux cadavres, — après quoi, s'agenouillant sur le sol, il se mit à prier...

— Il prie!... se dit à lui-même Scorococolo; — je ferais bien comme lui, mais on ne m'a pas appris! — *Pardiez!* je vais prier à ma manière. Puis levant vers le ciel un regard suppliant :

— Mon Dieu! reprit le nègre d'une voix pleine d'onction, mon Dieu, je vous demande en grâce, quand je ne serai plus, de châtier selon leurs mérites tous les gredins à qui j'ai eu affaire depuis que je suis né!... y compris cette odieuse vipère, ce voleur de femmes, de colonel Fabrice, mon aimable maître : — y compris la méchante gueuse de Charlestown et son infâme rejeton!... — y compris surtout le roi Cocoradi, — ce père trop porté sur sa bouche, qui traitait son fils comme un cochon de lait!

Au moment même où il achevait cette étrange prière, Fabien, couvrant de baisers le médaillon d'Encarnacion, ce cher médaillon qu'il venait de retirer de dessus son cœur, murmurait tout bas :

— Encarnacion! Encarnacion! ange aimé de ma vie!... tu n'es qu'une pauvre enfant sans force et sans volonté!... Encarnacion!... je te pardonne!

S'arrachant enfin à son émotion, à ses souvenirs, Fabien replaça le médaillon sur sa poitrine et arma son pistolet.

— Vous y êtes!... *bueno!* — s'écria le nègre en armant aussi le sien. — *Adios*, señor! et en route pour les territoires de chasse! comme disent les Peaux-Rouges. — Une!... deux!...

Un cri de Fabien interrompit Scorococolo, — un cri d'admiration et de surprise.

Son pistolet s'échappa de sa main et roula sur le roc.

Scorococolo, — on ne peut plus intrigué, — se retourna brusquement, et il aperçut alors, — comme Fabien, — descendant les rochers et se dirigeant vers eux... une apparition étrange, merveilleuse.

C'était cette même femme aux regards de feu, au costume pittoresque, — dont l'allure poétique avait si fort impressionné au *Paseo* Toussaint Briollet.

Mais ce que notre gros Parisien n'avait pas remarqué, — sans doute, — c'était la ressem-

blance [illegible] de cette femme avec Encarnacion.

Et c'est cette ressemblance [illegible] qui avait [illegible] comme par enchantement.

— [illegible]

Et [illegible], — [illegible] — [illegible] par les rayons de la lune.

LÉON BEAUVALLET.

[illegible]

LE CHASSEUR D'HOMMES

PAR

EMMANUEL GONZALÈS.

[illegible]

IV

[illegible]

Le visage de [illegible] se couvrit [illegible]

[illegible]

[illegible] s'avança précipitamment [illegible] des poignets [illegible] de la jeune fille ; mais ce trait de courage naïf [illegible] avait désarmé les pauvres les plus [illegible] leur colère était tombée et leurs visages [illegible] une sorte d'admiration [illegible] pour mettre fin à cette [illegible].

— [illegible] à la vieille. Tu te [illegible], serre la corde de toute ta [illegible] mais je te préviens que si le sang [illegible] cent coups [illegible].

La bohémienne s'arrêta et fit une grimace [illegible] joyeuse ; cependant elle se remit à la besogne.

— De plus, continua l'abbé des pauvres, si [illegible] c'est-à-dire si tu ne peux lui arracher une plainte, tu seras pendue avec cette même corde à la plus haute branche de la forêt.

Cette fois la peur l'emporta sur la haine.

[illegible] la corde et se sauva de [illegible] ses jambes grêles [illegible] dans la forêt à l'aide de ses [illegible].

Zorah s'[illegible] d'obéir à [illegible] avec les pauvres femmes [illegible] et Claude [illegible] leur compagne [illegible]

[illegible]

QUATRIÈME PARTIE

I

[illegible]

[illegible] de cette [illegible] nous laisserons la belle [illegible] et ses [illegible] en plein Louvre, à la cour de la reine régente Marie de Médicis.

N'oubliez pas que l'humble et familier épisode d'une obscure biographie d'artiste, à laquelle vous prêtez une attention si soutenue, se passait à une époque des moins glorieuses de notre histoire, mais aussi des plus singulières et des plus intéressantes.

La France que les guerres de la Ligue et de la Réforme avaient mise à deux doigts d'un démembrement, au milieu des convulsions d'une anarchie sociale et religieuse, soigneusement attisée par le soufflet d'or de l'Espagne, la France avait recousu ses tronçons palpitants et épars avec l'épée huguenote de Henri IV, baptisée et bénie par le pape.

[illegible] l'Espagne n'avait vu dans le Béarnais [illegible] joyeux vert-galant, risquant sa [illegible] pour embrasser une jolie meunière sous les arquebusades, vidant son épargne sur les [illegible] belle duchesse, — un [illegible] amoureux du tapage de la guerre, — [illegible] et [illegible] qui voulait escalader le trône, la Bible à la main. [illegible] pas ce schismatique qui était obligé d'assiéger sa capitale et de prendre son royaume de force. Mais quand ce faux bonhomme se fut démasqué et que sous le jovial soudard la maison d'Autriche découvrit le grand roi, le politique gascon, patient, rusé, hardi, populaire, souriant au prêche et à la messe, gardant l'épée levée pour les uns et la bourse ouverte pour les autres, elle eut peur et se sentit perdue.

Elle ne pouvait mépriser le profond gouailleur qui avait fait tomber devant lui les murailles de Paris avec cette phrase plus victorieuse que les trompettes de Jéricho : *Un royaume vaut bien une messe!* comme ces Valois énervés, voluptueux et bigots qui ressentaient par accès le courage du champ de bataille et de l'assassinat, mais qui se rapetissaient dans l'ombre du palais devant les grands gentilshommes de la maison de Lorraine.

Les Guise n'avaient pas eu l'audace rapide de Pépin ; aux états de Blois, par un excès d'orgueilleuse confiance, leur chef trébucha dans un linceul sanglant qui remplaça pour lui le manteau royal, ce sceptre qu'ils avaient vu dans leur pensée, que leur épée avait soutenu vaillant aux mains de Henri III, et qu'ils n'osèrent pas ramasser dans son sang, en bénéficiant du crime de Jacques Clément, le Béarnais le revendiqua comme son héritage. Il n'hésita pas à payer d'une apostasie la couronne catholique et à acheter à beaux deniers comptants la soumission des gouverneurs de province ou de places fortes.

Henri IV reprit l'œuvre de Louis XI, que devait continuer après lui Richelieu. Voulant concentrer dans l'autorité royale les forces vives et l'unité du pays, il ne pouvait rester le chef de la Réforme, adoptée avec tant d'empressement par la noblesse féodale qui y avait trouvé un merveilleux point d'appui et un prétexte spécieux de résistance au pouvoir monarchique. Ce Gascon, patient comme un Flamand, avait sous la pointe des piques égratigner son pourpoint et le vent des balles courber les plumes de son chapeau dans la grande tuerie nocturne commandée par Charles IX. Il avait compris la cause logique du succès de la Saint-Barthélemy. Le peuple était catholique. Comme Henri voulait être le roi de ce peuple et non le chef d'une oligarchie remuante et factieuse, il abjura. Il cessa d'être le premier des gentilshommes pour devenir un roi populaire. Le procès et la condamnation de Biron, tel fut le terrible gage que Henri donna aux communes contre la noblesse. De ce jour, le roi de France n'eut plus de pairs.

La seule faute que commit ce grand homme si fin et si délié, ce fut son mariage avec Marie de Médicis. — et encore en fut-il averti par son instinct politique, car voici l'observation qu'il fit à son ami M. de Rosny, duc de Sully : « Étant de la même race de la reine » mère Catherine, qui a tant fait de maux » à la France et encore plus à moi en particulier, j'appréhende cette alliance de peur » d'y rencontrer aussi mal *pour moi*, les » miens et l'État. » L'Espagne respira : elle trouvait le défaut de la cuirasse. Autrefois l'Anglais avait brûlé Jeanne d'Arc comme sorcière : sorcière en effet ! car elle avait fait ce miracle de sauver la France mutilée, trahie et perdant sa foi en elle-même. L'Espagne paya des docteurs qui prêchèrent le régicide ; elle aiguisa et fit bénir le couteau de Ravaillac.

La reine, impatiente du joug conjugal, jalouse et [illegible] des infidélités d'un mari trop [illegible] en amours, entretenue dans ses ombrages et ses querelles domestiques par des



Des pies-grièches! Et c'est pour cela que tu t'es levé si grand matin? — Page 4 (2e volume).

favoris italiens de basse extraction, qui la flattaient dans la langue de son pays, la reine semblait avoir hâte de régner ou plutôt de faire asseoir ses valets sur les marches du trône. Un odieux soupçon flétrit ses honteuses amitiés, et la veuve du grand Henri fut accusée de s'être réjouie de ce coup de couteau qui saignait la France aux quatre veines.

Sully, ce conseiller hargneux et rigide du roi mort, tomba du pouvoir au fond d'une triste obscurité, entraînant dans sa chute tous ses vieux compagnons de guerre. Léonora Galigaï, femme de chambre favorite de la reine, sèche et jaune échappée de Bohême, put infliger au royaume un nouveau maire du palais, dans la personne de son mari, le beau Concino Concini, un ancien valet de Florence. Ce parvenu gouverna les finances avec l'insolente avidité d'un affranchi de la Rome impériale. Sorti de la poussière, il craignait d'y retomber. Il n'avait ni alliances ni famille qui pussent lui servir de rempart contre la mauvaise fortune. Il n'était empêché par aucun lien d'honneur ou de conscience. La misère d'un pays étranger ne pouvait l'émouvoir. En un mot, la reine de France avait confié les clefs de sa maison à un maraudeur qui gaspillait l'impôt et l'épargne, — et qui vendait sous main à l'Espagnol l'armée, les flottes, les forteresses, enfin jusqu'au sol même qu'il était chargé de défendre. Faut-il s'étonner si la Réforme menacée s'inquiétait et essayait de prendre ses sûretés; si la féodalité, encore vivace, se remuait de tous côtés, soulevait contre les Florentins une marée montante de mépris et de colères, conjurait et s'armait au nom du jeune héritier de Henri délaissé à dessein dans un abandon végétatif?

Louis XIII n'était encore qu'un adolescent solitaire, timide, maladif et défiant, dont on prolongeait complaisamment l'enfance, livrée à d'indignes et puérils amusements. On ne pouvait compter sur lui pour encourager la haine sourde des Parisiens et la faire éclater en séditions, ni pour couvrir de son nom les brigues et les factions des princes. D'ailleurs, il aimait sa mère autant que son cœur incertain et glacé pouvait aimer; sa soumission pour elle faisait de ce jeune roi l'esclave couronné d'un valet de Florence. Les favoris se plaisaient à dégrader, par la pratique minutieuse des exercices de religion et par l'habitude de plaisirs ridicules, ce frêle rejeton dont le pâle fantôme protégeait leur usurpation.

Cependant plus la puissance de Concino Concini semblait s'affermir, plus la conjuration de la noblesse contre cet avide et insolent étranger recrutait de partisans. Le prince de Condé était l'âme de ce complot formidable, auquel s'étaient déjà associés MM. de Vendôme, du Maine et de Bouillon. Seul, le duc d'Epernon, gouverneur de Guyenne, celui qui s'était rendu aussi puissant et aussi indépendant qu'un prince souverain, celui dont l'épaule touchait l'épaule de Henri IV lorsque le couteau de Ravaillac ouvrit la poitrine du roi, celui que la rumeur publique accusa d'avoir été le complaisant du crime dont il resta le témoin impassible, le duc d'Epernon hésitait entre la fortune ascendante de Concini et la rébellion altière de Condé qui voulait renouveler Guise.

C'était un bon temps pour les aventuriers de cape et d'épée, comme vous voyez. La France était pauvre, mais Concini était riche de trois millions d'or. Malgré les édits impuissants, la vie était gaiement occupée par les orgies aux cabarets, les duels au Pré-aux-Clercs, les sermons burlesques aux chaires des églises, les rendez-vous galants chez les baigneurs-étuvistes, les jeux effrontés au tripot et les voleries en pleine rue.

Paris était un immense coupe-gorge très-habité, où jour et nuit la meute affamée des seigneurs, c'est-à-dire les pages et les laquais, confraternisant avec les tire-laines et les coupe-bourses, tenait le haut du pavé, enlevait les femmes, rossait ou volait les maris et faisait la chasse à la justice représentée par le guet au pas lourd. Le Louvre même était infesté de gentilshommes de contrebande qui vivaient de rapine, mais qui ne manquaient pas de venir faire la haie chaque jour sur le passage de la reine régente et de son favori.

Par un de ces tristes matins où la brume de la Seine enveloppe comme d'un blanc linceul ce palais aux souvenirs tragiques, le jeune roi venait de se réveiller harassé et fiévreux des songes de la nuit. Neuf heures sonnaient à l'horloge du Louvre. Il détira ses bras en bâillant et promena autour de lui des regards ternes et indécis. Ses grands yeux toujours voilés et ses paupières rougies par l'insomnie jetaient une ombre mélancolique et sérieuse sur son pâle visage, un peu long, mais fièrement rehaussé par un nez aquilin et un front élevé qui donnaient à son profil un caractère de beauté antique.

Il parut surpris de ne pas apercevoir penché à son chevet le jeune Albert de Luynes, son Ordinaire, qui avait l'habitude d'attendre son réveil, et il ne put s'empêcher d'en témoigner aussitôt son mécontentement à Pluvinel, son maître d'équitation et le plus habile écuyer de France, qui se tenait debout et découvert, dans une attitude respectueuse, à l'autre bout de la chambre.

— Ah! j'ai trop dormi, dit-il d'une voix dolente. J'en suis las. Allons! le brouillard se fond en pluie ce matin. Je ne pourrai pas monter à cheval, mon bon Pluvinel, et nous n'irons pas chasser. Mais sais-tu où s'est fourré cet étourdi d'Albert? Ah! le maudit paresseux! Je gage qu'il dort encore. Cependant

il est fort, lui, ajouta-t-il avec un soupir de regret, il n'a pas d'insomnies, il est heureux. Croirais-tu, Pluvinel, qu'il m'est arrivé de le regarder dormir, pendant des heures entières, en récitant mes prières? Oh! il n'est pas roi, le pauvre ami!

— Sire, je ne crois pas que M. Albert de Luynes repose en ce moment, répondit gravement l'écuyer, car son lit est vide..

— Son lit est vide! répéta Louis XIII avec stupeur. Ah! voilà donc comme je suis servi par les gentilshommes ordinaires de ma chambre! On me néglige, on m'abandonne, bientôt on m'oubliera tout à fait. Et sa colère montant comme celle de tous les gens faibles tant qu'ils ne trouvent pas de résistance, il frappa de son poing fermé la colonne torse de son lit à baldaquins.

— Il est constant, reprit avec un flegme imperturbable l'écuyer, qui crut devoir s'associer à la mauvaise humeur de son maître, que M. Albert de Luynes manque à son devoir.

— Dis donc à tous ses devoirs, mon bon Pluvinel, s'écria le roi enchanté de cet encouragement. Il mériterait certes que je me plaignisse immédiatement à ma mère de ses déréglements. Sur un mot de moi, Concini le chasserait, car il ne l'aime pas. Peut-être est-ce là le motif de mon amitié pour lui. Garde donc le silence sur tout ceci, Pluvinel, car on m'ôterait Albert, et c'est le seul de mes Ordinaires qui m'amuse. Les autres me flattent, mais ils s'ennuient avec moi. Je ne suis pas dupe de leurs simagrées. Mont-Pouillan, le fils du duc de la Force, ne rêve que politique; un autre ne pense qu'aux dames. Albert s'amuse à m'amuser.

Pluvinel essaya de détendre ses traits sérieux dans un sourire complaisant.

— Sire, tous ceux qui vous aiment, répliqua-t-il avec dignité, aiment M. de Luynes. Et tenez, quand on parle du loup...

Au même instant la porte s'ouvrit, et un beau grand jeune homme s'élança dans la chambre du roi en s'écriant :

— Je gage, sire, que vous disiez du mal de moi à ce pauvre Pluvinel, et que vous l'embarrassiez fort. J'arrive à temps pour le délivrer.

Un sourire fugitif dérida la physionomie triste de Louis XIII, lorsqu'il vit bondir jusqu'à son lit son joyeux Ordinaire.

EMMANUEL GONZALÈS.

(La suite au prochain numero.)

LES PÉCHÉS MIGNONS

PAR

A. DE GONDRECOURT.

PREMIÈRE PARTIE.

IV

LE RÉCIT.

(Suite.)

Le coupé gravissait en ce moment la pente assez roide de la rue Blanche; il était deux heures et demie. Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant la poste, et le valet de pied, ouvrant la portière, demanda les ordres de sa maîtresse.

— Quatre chevaux et route d'Orléans, dit madame de Ravenstein; qu'on ajoute un palonnier au brancard, et dites à Jean de reconduire mes chevaux à l'hôtel; vous monterez devant et m'accompagnerez; appelez-moi le postillon de garde aux écuries; voilà mon passe-port.

Le postillon se présenta.

— Mon ami, dit le chanoine, est-on venu demander des chevaux pour marcher sur Orléans depuis une heure?

— Oui, on est venu deux fois.

— N'inscrivez-vous pas les noms des voyageurs?

— Si fait, et je viens d'en faire l'état pour l'administration.

— Parmi ces noms, n'avez-vous pas vu le nom du vicomte de Fontac?

— Il n'y a pas une heure qu'il a fait prendre trois chevaux.

— A quelle adresse? demanda madame de Ravenstein.

— Pour la rue d'Anjou-Saint-Honoré, 20.

— Je n'y comprends plus rien, murmura le chanoine; rien, absolument rien.

— Et moi je comprends tout, mon père... Merci, mon garçon. Voilà pour boire; faites atteler lestement.

— Ça va marcher, madame, dit le postillon en empochant deux pièces de cinq francs. Allons, Antoine, à cheval!

Le coupé redescendit la rue Blanche, enlevé par quatre vigoureux chevaux qui le faisaient voler sur le pavé.

Cinq minutes après le départ de nos voyageurs, un landau attelé de trois chevaux s'élança de la poste, roulant sur les traces du coupé avec une rapidité effrayante.

— Revenons à votre histoire, si vous le voulez bien, madame, reprit l'abbé de Brionne. Si j'ai saisi ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire, nous en sommes restés au moment où un peu de jalousie se glissa dans votre cœur.

— Ah! mon père, je ne vous ai pas dit un peu de jalousie; je vous ai dit qu'une fureur soudaine, sombre et farouche s'empara de mon être et me révéla toute la violence de mon amour. L'idée, ou plutôt la crainte d'être trahie par mon mari, avait allumé un incendie dans mon âme. Avec ce sentiment terrible, je perdis tout repos, je devins soupçonneuse, morose, dissimulée. L'enfer m'inspira ses plus secrets artifices, et je me fis l'espion de l'homme que je vénérais avec piété, cachant par de faux sourires l'amertume que mon cœur empoisonné rejetait sur mes lèvres. J'opposai la ruse à la fourberie, et je ne tardai pas à me convaincre de mon infortune; mes yeux égarés plongèrent dans le fond de l'abime que la perfidie de deux infâmes avait creusé sous moi! L'homme que les mains du prêtre avaient béni à mes côtés, l'homme que la loi avait nommé mon défenseur, l'être chéri dont j'avais fait mon idole, le père du pauvre être que je portais dans mon sein, était un misérable qui n'avait obéi qu'à un caprice en m'épousant, et qui, lassé de ma tendresse, lassé de mon dévouement, s'était avili dans un amour honteux pour lui, mortel pour moi! La jeune fille que j'avais loyalement aimée, que j'avais comblée de bienfaits et de soins, s'était laissé séduire par mon mari, et avait oublié la sainteté du devoir et de l'amitié dans d'odieuses et d'adultères caresses... Que tous deux soient maudits!

— Pauvre femme, au lieu de maudire, priez... Songez au Christ!

— Ah! j'étouffe, dit madame de Ravenstein, en abattant la glace d'une portière; mon sang m'oppresse quand je parle de mes malheurs. Ayez pitié de moi, mon père, je suis bien à plaindre!

En ce moment, comme le coupé passait la barrière et s'élançait sur la route d'Orléans, il fut joint par une voiture qui se maintint à sa hauteur, pendant que les postillons des deux voitures échangeaient quelques paroles.

Cette nouvelle voiture était attelée de trois chevaux; ses stores étaient levés, et une jeune femme, penchée en avant, lisait une lettre à la lueur des lanternes.

Tout à coup, cette femme baissa l'une des glaces de devant, et cria au postillon d'une voix impérieuse :

— Vous allez au pas de tortue, touchez donc vos chevaux!

L'abbé et sa compagne regardèrent machinalement du côté d'où venaient ces mots, et madame de Ravenstein saisissant le bras du chanoine et y crispant ses jolis doigts, murmura sourdement en se rejetant en arrière :

— Thérèse Keller!

— Qu'avez-vous mon enfant? dit l'abbé de Brionne en se retournant vivement vers la jeune femme; pourquoi ces pleurs?

— Là, là! répondit madame de Ravenstein, dans cette voiture, ne voyez-vous pas Thérèse Keller?

— Votre ancienne amie?

— Ah! cette rencontre me glace et me fait horreur! Regardez-la, mon père, regardez-la, vous qui pouvez sans souffrir contempler ce visage céleste. Si vous saviez quel démon cache cette enveloppe gracieuse! si vous saviez...

— Ma fille, vous m'avez recommandé de vous arrêter quand vous dépasseriez les bornes de l'humilité, et je vous arrête. Ne cédez pas à vos ressentiments, oubliez l'offense pour être irréprochable.

— Laissez-moi rejeter le trop plein de mon cœur; l'amertume qui s'y est amassée menace de m'étouffer. Souffrez, mon père, que j'exhale à vos pieds toutes mes douleurs : est-ce ma faute, à moi pauvre femme, si je succombe aux épreuves que le ciel et l'enfer m'envoient?...

— Parlez, interrompit le chanoine en secouant la tête avec chagrin.

Madame de Ravenstein tira un cordon de rappel qui était passé au bras de son domestique, et le postillon arrêta ses chevaux.

Faust se pencha sur son siége de manière à recevoir les ordres de sa maîtresse.

— Faust, dit à demi-voix la jeune femme, ne cherchez pas à gagner la voiture qui nous dépasse en ce moment, mais arrangez-vous de manière à la suivre sans la perdre de vue.

— C'est bien, madame; y a-t-il quelque chose de nouveau?

— Peut-être; nous le saurons bientôt; faites ce que je vous ai dit... Avez-vous regardé dans cette voiture?

— Non, madame, j'étais enveloppé dans mon manteau et je sommeillais.

— Pauvre enfant! comment pouvez-vous dormir par ce grand froid?

— La fatigue, madame... Je suis rendu!

— Courage! nous en finirons.

— Si Dieu est juste! oh! oui.

Disant cela, le domestique se replaça droit sur son siége, et ordonna au postillon de fouetter ses chevaux.

— Vous voudrez bien avoir compassion d'un pauvre diable en lui donnant le mot de votre énigme, dit le chanoine qui, pendant le colloque de madame de Ravenstein et de Faust, avait presque vidé sa tabatière d'impatience. Je vogue dans cette aventure comme un navire sans gouvernail, et je crains de donner ma langue aux chiens, comme on dit. Comment ce jeune homme est-il à votre service?

— Vous ne tarderez pas à le savoir, mon père, souffrez que j'achève mon récit.

— Je ne demande pas mieux certainement.

— Guidée par les pressentiments qu'avaient fait naître en moi les questions de mon père, j'épiai la conduite de Thérèse; et l'aigle tournoyant sur sa proie, la lionne gardant ses petits ne surveillent pas avec plus de vigilance l'objet de leur convoitise ou de leur amour que je n'en mis à surveiller ma gloire et mon bonheur. De jour en jour plus concentrée, plus haineuse, plus amère, ma jalousie devait se révéler par un éclat terrible. J'avais trop longtemps suivi l'intrigue des deux coupables pour n'en avoir pas saisi tous les fils, et dans ce noir labyrinthe où je me perdais d'abord à chaque pas, je finis par me reconnaître, tout en maudissant la victoire de mon orgueil outragé!

M. de Fontac ne m'avait aimée que par caprice, ainsi que disent les hommes dans leur langage effronté; je lui avais plu, et dès lors... Connaissez-vous bien M. de Fontac, mon père?

— Je l'ai vu ce soir pour la première fois, et j'avoue qu'il m avait séduit; ses manières, ses principes, sa discrétion, son bel air, joints au respectueux souvenir que j'ai conservé de sa famille, l'avaient avantageusement placé dans mon estime. Les renseignements qu'on m'a fournis sur son compte sont des meilleurs, à telle enseigne que j'ai travaillé des pieds et des mains à son prochain mariage. Seigneur Dieu! quelle épouvantable catastrophe!... Hé quoi! ma douce Marie, ma chère petite orpheline, mademoiselle de Verneuil serait donc destinée à un irréparable malheur?

— Elle sera malheureuse jusqu'à sa mort, si nous ne venons à son secours; malheureuse autant que moi, mon père, si toutefois Dieu permet que deux de ses créatures puissent porter une croix aussi lourde que la mienne! Vous ne connaîtrez bien M. de Fontac qu'en l'étudiant. C'est le caractère le plus fourbe qui puisse se rencontrer.

— Hélas! son père était la loyauté même.

— Lui aussi est loyal, mais loyal comme le sont ces hommes dépravés qui se jouent des plus saints devoirs. Qu'il lui faille donner son dernier louis pour acquitter une dette de jeu, il le donnera; qu'il s'agisse d'un duel pour un mot, pour un rien, pour une danseuse, il se battra et rira de sa blessure ou de celui qu'il aura tué. Il domptera les chevaux les plus fougueux au péril de sa vie; il sera l'ami le plus sincère, le plus dévoué; bravoure, esprit, générosité, vertus d'apparat et de clinquant, il les possède toutes. Aux yeux des hommes du monde, il est sans peur et sans reproche. Pour la malheureuse femme qu'il a avilie, déshonorée et souillée de son nom, c'est un être sans cœur et lâche, qui n'a du gentilhomme que la particule.

L'abbé laissa tomber sa tête dans ses mains que mouillaient quelques larmes, madame de Ravenstein reprit :

— M de Fontac, m'ayant vue à Berlin, et se sentant pris d'un violent caprice pour moi, jura, ainsi qu'il le fait toujours, de se faire aimer. Se faire aimer! oh! le beau triomphe, vraiment! et que les hommes doivent être fiers à juste titre de s'être glissés dans le cœur d'une pauvre fille sortie la veille du couvent ou de l'aile maternelle! Quelle gloire, en effet, que de séduire ces enfants dont l'âme est neuve, dont les pas sont tremblants, et qui ne croient qu'au bien parce qu'ils ignorent le mal! Que faut-il donc à ces héros, à ces superbes? De quel bagage ont-ils besoin pour se mettre en conquête? Leur faut-il autre chose qu'un peu d'esprit, un peu d'élégance et beaucoup d'imposture?

M. de Brionne leva sur madame de Ravenstein des regards consternés; il ouvrit la bouche comme pour parler; mais ses lèvres, effleurées par un léger soupir, se rejoignirent, et sa tête retomba sur sa poitrine.

— Mon père, continua la jeune femme, comparez la condition des deux sexes. Lorsqu'une demoiselle entre dans le monde, c'est qu'elle est offerte en mariage à cet essaim de courtisans dont le seul métier est de plaire. Ainsi, l'on met en présence, d'une part, la candeur, la modestie, la piété, la simplicité, la foi, la virginité, la vertu dans sa fleur! et de l'autre, l'expérience, l'habileté, la ruse, la force, le libertinage et le vice enfin, avec toutes les roueries du savoir-faire!

M. de Fontac, comme ceux de sa bande, se servit de ses avantages en maître habile, il se fit un trône dans mon cœur, et occupa ce trône en tyran.

— J'ai entendu dire par plusieurs mères de famille, et bonnes mères, qu'il était souvent fort heureux qu'une demoiselle vertueuse comme vous l'étiez s'unît à un homme non pas vicieux, mais un peu revenu des folies de la jeunesse; serait-ce donc une erreur?

— Cette opinion des mères trop prudentes n'est pas celle des jeunes femmes, qui se soucient peu des profits que leur laisse l'expérience de leurs maris. Quel nom donnez-vous à cette communauté de deux êtres, dont l'un, profondément blasé, se retire du monde, comme le soldat blessé s'écarte de la bataille, et fait de son ménage une espèce de camp retranché d'où il défie Satan, quand l'autre, paré de grâce et de jeunesse, ouvre les yeux à une lumière éblouissante et puise une vie nouvelle dans un tourbillon de merveilles? J'appelle, moi, cette communauté où l'homme rencontre à chaque pas l'ennui, la fatigue, le dégoût, où la femme subit la douleur de Tantale à tout instant, je l'appelle un supplice, car tout s'y trouve : le martyr et le bourreau.

A. DE GONDRECOURT.

(La suite au prochain numéro.)

LES CONTEMPORAINS EN PANTOUFLES.

XXXIV

SOEUR ROSALIE.

De temps à autre, quand il entend trop pleurer sur terre, Dieu dit à un des anges qui entourent son trône : « Va consoler ceux qui souffrent! »

Et l'ange, s'inclinant, joyeux, devant la volonté divine, revêt aussitôt une forme humaine, et s'empresse de descendre en ce monde pour accomplir sa noble mission.

I

Sur le torrent de Jonant, au pied de la chaîne du Jura, s'élève, toute rayonnante de soleil et de bon air, la petite ville de Gex.

C'est dans un hameau voisin de Gex que naquit, en 1787, Jeanne-Marie Rendu...

— Celle qui devait un jour être la bienfaitrice, la providence des pauvres, sous le nom de sœur Rosalie. —

Le père de Jeanne-Marie était un honnête et riche laboureur. Jeanne-Marie eut à peine le temps de recevoir quelques baisers de lui; il mourut comme elle commençait à bégayer ces doux mots : Mon père.

Mais la veuve du laboureur était une femme d'intelligence et de cœur. Après les larmes, les regrets donnés à l'époux, à l'ami perdu, elle songea à poursuivre dignement la tâche qu'il lui avait laissée, celle d'élever leurs enfants, leurs trois filles, dans l'amour du bien.

Jeanne-Marie, la plus jeune de ces trois filles, profitait surtout des leçons maternelles. Elle n'avait pas dix ans, et déjà, quand ses sœurs, ses compagnes, s'en allaient le dimanche à la promenade, ne songeant, sur leur route, qu'à épandre leur joie en longs et bruyants éclats de rire...

Jeanne-Marie, rêveuse, demeurée seule, souvent bien loin des autres jeunes filles, murmurait, en faisant l'aumône au mendiant accroupi au bord du chemin...

Ces paroles que sa mère lui répétait sans cesse :

« Aimez votre prochain, pour que Dieu vous aime. »

II

Ses deux sœurs s'étaient mariées l'une après l'autre.

Un jour, Jeanne-Marie vit venir à elle sa mère, qui lui dit :

— Et toi, mon enfant, ne veux-tu pas t'établir aussi?

Jeanne-Marie avait alors dix-huit ans, et elle était belle, et tout homme se fût estimé heureux, au pays de Gex, de lui donner son nom et son cœur...

Mais Jeanne-Marie répondit à sa mère :

— Si vous le permettez, ma mère, je consacrerai ma vie à Dieu, en servant les pauvres.

Et la mère répliqua :

— Que ta volonté soit faite, mon enfant.

Quelques jours après, Jeanne-Marie faisait sa profession religieuse au noviciat des Filles de la Charité.

Et comme en entrant en religion il est d'usage de renoncer à tout ce qui nous a appartenu en ce monde, même à son nom...

Jeanne-Marie Rendu disparaissait pour faire place à sœur Rosalie.

Quinze ans plus tard, sœur Rosalie était nommée supérieure de la maison de la Miséricorde, faubourg Saint-Marceau.

III

Quand vous vous aventurerez par hasard dans ce faubourg, dont le nom est presque le synonyme de misère... comme *Saint-Gilles* et *White-Chapel*, à Londres...

Demandez au premier que vous rencontrerez ce que c'était que sœur Rosalie, il vous répondra tout de suite : C'était *la mère des pauvres*.

Oui, leur mère, et leur bonne mère, car elle les aimait et les secourait tous également. Elle ne se préoccupait point si celui-ci manquait de pain par paresse : il avait faim... elle lui donnait d'abord du pain. On lui disait de celui-là : — Mais c'est un ivrogne... s'il est malade... c'est sa faute!... — Il souffre, répondait-elle, soignons-le d'abord, nous le gronderons après.

Et elle ne se contentait pas de distribuer ses soins aux malades, son pain aux affamés, elle savait encore donner de bons conseils aux mécontents, du courage aux affligés. Avec ce seul mot : « Espoir! » que de larmes elle a séchées, que de mauvaises passions elle a éteintes! C'est que ce seul mot tombé de ses lèvres était comme une promesse sacrée. C'était l'aumône du cœur devant laquelle chaque malheureux tombe à genoux... repentant ou consolé.

Au reste, nous devons dire que sœur Rosalie avait rencontré de toutes parts des âmes généreuses toutes disposées à l'aider dans son œuvre de charité. Bien des gens riches lui

avaient dit : Notre bourse est la vôtre... puisez-y... et elle y puisait.

Un jour, un pauvre marchand de légumes accourt près d'elle. Il pleurait toutes ses larmes : son cheval était mort le matin, et sans cheval comment traîner la charrette! — Je suis ruiné! disait-il, j'ai perdu mon gagne-pain.

Sœur Rosalie réfléchit un instant, puis elle dit au pauvre marchand :

— Revenez demain!

Il revient le lendemain...

Et il pousse un cri de joie et de surprise tout à la fois.

En moins de vingt-quatre heures sœur Rosalie avait trouvé chez un *ami* riche ce qu'il fallait pour son *ami* pauvre...

Un cheval! — le superflu de l'un, le *gagne-pain* de l'autre.

IV

Nous n'en finirions point, si nous voulions raconter ici toutes les bonnes actions de sœur Rosalie. La petite maison de la Miséricorde de la rue de l'Epée-de-Bois était devenue le rendez-vous de tous ceux, riches ou pauvres, qui avaient un service, un conseil, un appui, une prière, à demander. Tantôt c'était une jeune femme, une jeune épouse, près de mal faire, et qui entrait, le front baissé, chercher près de la Sainte la force de résister à une faute... à un crime. Tantôt c'était un étudiant qui ne savait comment dîner le soir... parce qu'il avait trop bien dîné la veille. Tantôt c'était un boutiquier qui n'avait pas de quoi payer un billet... un fabricant qui craignait pour sa fin de mois!... ou bien encore une mère, qu'un enfant ingrat délaissait... une jeune fille, qu'un méchant prétendu dédaignait...

Et sœur Rosalie faisait face à tous et à tout. Secours, aide, protection, bonnes paroles, son fonds était intarissable pour ceux qui l'imploraient. Elle renvoyait la jeune épouse le front haut, l'âme purifiée; l'étudiant, le boutiquier, le fabricant, avec de l'argent en poche; la mère avec l'espérance au cœur... la jeune fille avec le sourire aux lèvres...

Et quand un de ses obligés, dans l'élan de sa reconnaissance, lui criait :

— Ah! vous êtes ma bienfaitrice!

— Non, répondait-elle d'un ton simple, *je suis votre servante.*

V

En 1848, lors des tristes combats qui ensanglantèrent la capitale, sœur Rosalie ne faillit pas à ses devoirs ; elle était partout, essayant de sauver chacun, et le fou de sa propre folie, et le soldat de la mort qui le menaçait. Et à force d'énergie, elle réussissait souvent à détourner les balles du sein de celui qu'elles allaient frapper.

— Mais vous ne craignez donc pas la mort! lui criait un homme en la voyant passer calme au milieu du désordre.

— Je ne crains que Dieu! répondait-elle.

Plus tard, en 1849, une nouvelle et terrible épreuve était réservée à l'héroïsme de la digne femme : le choléra décimait Paris. Pendant trois mois, sœur Rosalie ne dormit point trois nuits. On mourait tant dans son faubourg! Courant de maison en maison, de mansarde en mansarde, la mère des pauvres n'avait alors qu'une occupation : sauver ou bénir.

VI

Le nom de sœur Rosalie avait déjà depuis longtemps son auréole éclatante de vertus et de courage.

De tous les côtés, depuis nombre d'années, les plus grands personnages dans les arts, les sciences, la politique, le commerce, avaient tenu à honneur de venir saluer cette femme si illustre dans son humble position.

Le 27 février 1852, le *Moniteur universel* publiait le décret suivant :

« Au nom du peuple français,

» Louis-Napoléon, président de la république française,

» Vu les actes de courage, de dévouement et d'admirable charité qui ont signalé la longue existence de madame Rendu (en religion sœur Rosalie), supérieure de la maison de charité tenue à Paris, rue de l'Épée-de-Bois, 5, par les sœurs de Saint-Vincent de Paul;

» Considérant que depuis cinquante ans, la sœur Rosalie, par les soins de tous genres qu'elle a prodigués aux pauvres et aux malheureux, s'est montrée la digne imitatrice de la sœur Marthe, décorée par l'Empereur,

» Décrète :

» Art. 1er. La décoration de l'ordre national de la Légion d'honneur est décernée à la sœur Rosalie, de Saint-Vincent de Paul.

» Art. 2. Le ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent décret.

» Fait au palais des Tuileries, le 27 février 1852.

» LOUIS-NAPOLÉON. »

L'étoile de la gloire sur ce noble cœur dont chaque pulsation avait toujours appartenu à l'infortune..

C'était justice.

M. de Persigny, ministre de l'intérieur, et M. le maréchal Saint-Arnaud, ministre de la guerre, voulurent porter eux-mêmes à sœur Rosalie les insignes de l'ordre.



SŒUR ROSALIE.

Et tandis que le premier glissait dans la main de la digne femme une somme de mille francs pour ses aumônes, le second lui attachait la croix sur la poitrine...

Et deux grosses larmes roulaient alors des yeux de sœur Rosalie.

Elle entendait au loin la voix de *ses enfants* qui acclamait le bonheur de *leur mère*.

VII

Nous touchons à la fin de cette esquisse d'une des plus adorables figures de notre siècle : la Charité faite femme.

Sœur Rosalie se faisait vieille, bien vieille.

Peu d'années avant de mourir elle avait créé une crèche...

Et il fallait voir comme tous ces petits enfants, — qui lui devaient un asile, — l'adoraient!...

A peine paraissait-elle au milieu d'eux, que c'étaient des cris de joie!...

— Pour les enfants, le vieillard n'a plus de rides quand il leur prodigue ses sourires.

Un jour on avait amené à la crèche une petite fille, bien chétive et bien souffrante; mais toute souffrante et toute chétive que fût cette petite créature, elle avait quatre ans sonnés...

Et le règlement de l'asile n'admettait point sous son toit d'enfants au-dessus de trois ans.

Sœur Rosalie tenait la petite fille dans ses bras; elle la regardait tristement comme si elle eût ressenti un vague regret à l'idée de s'en séparer.

— Allons! dit-elle enfin, il le faut! On va la porter aux Enfants-Trouvés.

Et la sœur s'inclina vers ce pauvre jeune front pâle pour lui donner un dernier baiser.

Eveillée par cette caresse, la petite fille ouvrit les yeux.

— Maman! s'écria-t-elle.

— Maman! répéta vivement sœur Rosalie! Elle m'a appelée sa mère!... je la garde!...

Et la petite fille resta, malgré les règlements, à la crèche.

VIII

Le 7 février 1856, mourait, dans sa soixante-dixième année, sœur Rosalie, la mère des pauvres.

Quel deuil!

Au faubourg Saint-Marceau, toutes les boutiques se fermèrent, tout travail fut interrompu le jour de l'enterrement de la Sainte!

Une foule immense accompagna religieusement le convoi jusqu'au cimetière Montparnasse.

Puis, quand la dernière pelletée de terre fut tombée sur la bière, cette foule s'écoula en silence en murmurant :

Elle est près de Dieu.

Et la foule ne se trompait pas!

IX

L'ange envoyé sur terre venait de remonter au ciel.

Et s'agenouillant devant son céleste maître:

— Mon Dieu, lui disait-il, êtes-vous content de moi? Ai-je bien rempli ma mission?

LE DIABLE BOITEUX
Pour copie conforme : ERNEST BAZARD.

Édité par ERNEST BAZARD.

Paris. — Typ. Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.